DANIEL WILDENSTEIN

MONET

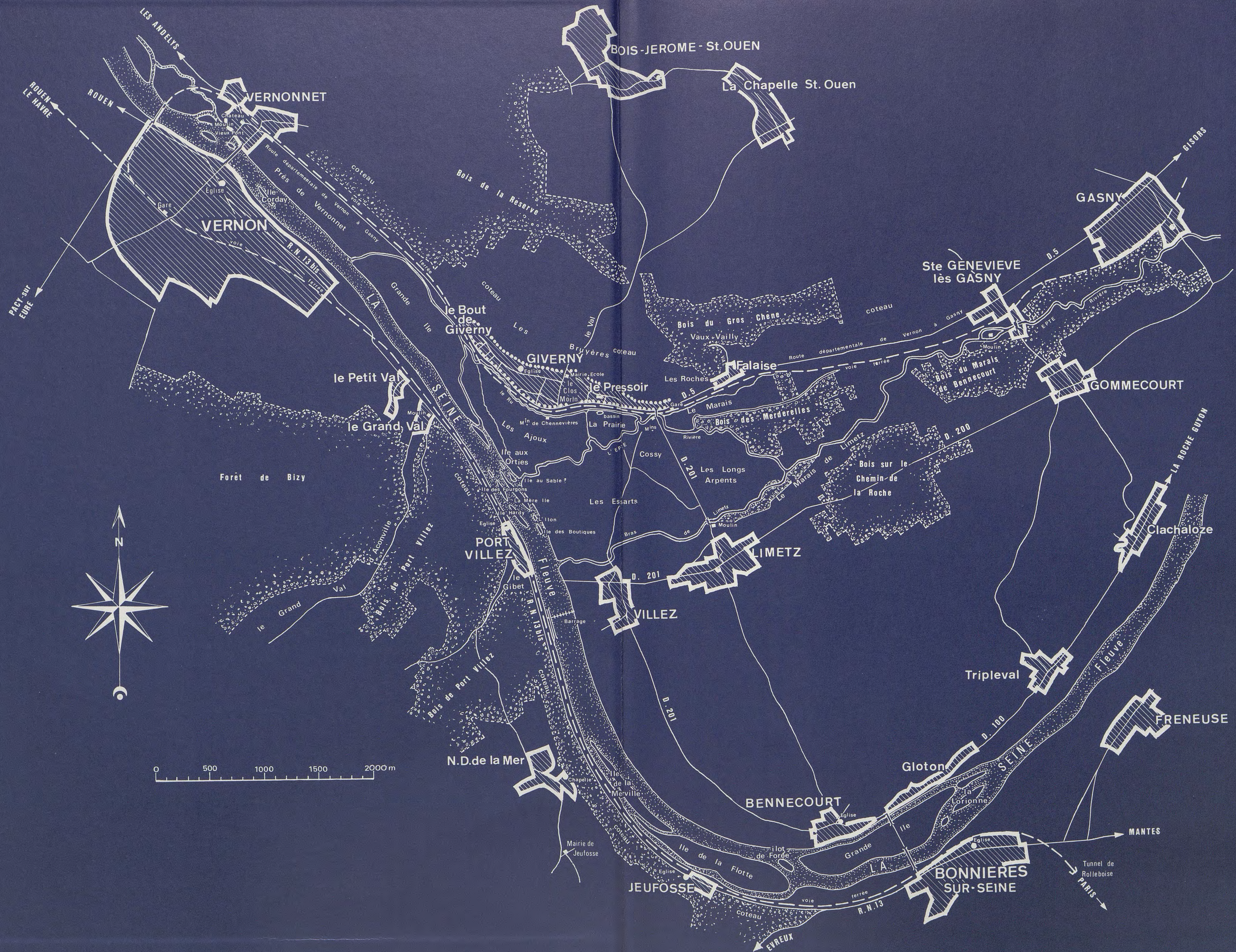
VIE ET ŒUVRE - TOME III



BIBLIOTHÈQUE DES ARTS



LES ANDELYS
VERNONNET
BOIS-JEROME-St.OUEN
La Chapelle St. Ouen
VERNON
Eglise
Gare
Ile Corday
Près de Vernonnet
Bois de la Réserve
coteau
LA SEINE
Grande Ile
le Bout de Giverny
GIVERNY
Bruyères
coteau
Bois du Gros Chêne
Vaux Vailly
Falaise
Les Roches
Route départementale de Vernon à Gasny
coteau
GISORS
GASNY
D.5
Ste GENEVIEVE lès GASNY
Bois du Marais de Bennecourt
GOMMECOURT
le Petit Val
le Grand Val
le Pressoir
Le Clos Morin
Bois des Merderelles
Le Marais
La Prairie
Les Ajoux
Ile aux Orties
Cossy
D.201
Les Longs Arpents
Bois sur le Chemin de la Roche
D.200
LA ROCHE GUYON
Forêt de Bizy
Ile au Sable
Ile des Fourgons
Les Essarts
Ile des Boutiques
PORT VILLEZ
LIMETZ
Clachaloze
Bois de Port Villez
le Grand Val
Fleuve
R.N.13bis
D.201
VILLEZ
Barrage
Tripleval
D.201
Bois de Port Villez
FREUSE
0
500
1000
1500
2000 m
N.D.de la Mer
Gloton
D.100
Ile de la Merville
BENNECOURT
La Lorionne
MANTES
Mairie de Jeufosse
Ilot de Forée
Grande Ile
Ile de la Flotte
BONNIERES SUR-SEINE
Tunnel de Rolleboise
JEUFOSSE
coteau
R.N.13
PARIS
EVREUX



LES ANDELYS
ROUEN LE HAVRE
ROUEN
VERNONNET
VERNON
Gare
Eglise
PACY-sur EURE
R.N. 13 bis
Prés de Vernonnet
Bois de la Reserve
coteau
BOIS-JEROME - St.OUEN
La Chapelle St. Ouen
GISORS
GASNY
D. 5
Ste GENEVIEVE lès GASNY
Bois du Gros Chene
Vaux Vailly
coteau
Route départementale de Vernon à Gasny
Falaise
Les Roches
Bois du Marais de Bennecourt
GOMMECOURT
le Bout de Giverny
GIVERNY
Les Bruyères
coteau
le Pressoir
le Petit Val
le Grand Val
LA SEINE
Grande Ile
Les Ajoux
La Prairie
Le Marais
Bois des Merderelles
Cossy
D. 201
Les Longs Arpents
Le Marais de Limetz
Bois sur le Chemin de la Roche
D. 200
LA ROCHE GUYON
Forêt de Bizy
Ile aux Orties
Les Essarts
Clachaloze
PORT VILLEZ
Fleuve
LIMETZ
D. 201
VILLEZ
Bois de Port Villez
le Grand Val
N
Tripleval
D. 100
Fleuve
SEINE
FRENEUSE
0 500 1000 1500 2000 m
N.D. de la Mer
Ile de la Merville
Gloton
BENNECOURT
Mairie de Jeufosse
Ile de la Flotte
Ilot de Forée
Grande Ile
LA
MANTES
BONNIERES SUR-SEINE
Tunnel de Rolleboise
PARIS
JEUFOSSE
coteau
R.N. 13
EVREUX

CLAUDE MONET



Cat. 1304 — *Les trois arbres, printemps*, ou *Peupliers, effet rose*, 1891.

DANIEL WILDENSTEIN

de l'Institut

CLAUDE MONET

Biographie et catalogue raisonné

TOME III: 1887-1898

Peintures

LA BIBLIOTHÈQUE DES ARTS

LAUSANNE - PARIS

Ont collaboré à ce volume :

Rodolphe Walter

France Daguet
Madeleine Manigler
Michèle Paret
Véronique Vilaseca Goudchaux

et les documentalistes de la Fondation Wildenstein

Les cartes ont été exécutées par Frédéric Grelaud

BIOGRAPHIE

GUSTAVE GEFFROY

A la fin de 1886 et au début de l'année suivante, Monet quitte Giverny le moins souvent possible pour se consacrer aux toiles inachevées rapportées de Belle-Ile[602]. Si le voyage de retour ne l'a pas trop éprouvé, il est à Paris dès le vendredi 3 décembre pour participer au dîner des Bons Cosaques en compagnie de Mirbeau[603]; le jeudi 16, il se rend à l'invitation de Berthe Morisot qui a également convié Renoir à sa table[604]. Le dimanche précédent, Durand-Ruel est venu à Giverny, mais il était prévenu que, s'il y avait six toiles «de très bien» parmi les quarante rapportées de Bretagne, il ne lui en reviendrait que trois[605]. De cette condition restrictive, des retards qui se produiront dans la livraison des tableaux retenus[606], du renvoi rageur d'un billet de 1000 francs suivi de la proposition de traiter désormais les affaires au comptant[607], il ne faudrait pas conclure à une rupture. Toutefois force est bien de reconnaître l'existence d'une tension entre le peintre et le marchand qui l'a fait vivre pendant un lustre. Les absences de Paul Durand-Ruel, toujours attiré par l'Amérique et, sur ce plan, toujours incompris de Monet, ne sont sans doute pas étrangères à ce malaise[608], mais ce qui fait que les choses ne seront plus jamais comme auparavant, c'est l'impossibilité pour un seul marchand, surtout dans une période où sa trésorerie connaît des difficultés, d'absorber l'essentiel de la production de Monet, maintenant que celui-ci peut se montrer plus exigeant sur les prix et exploiter la concurrence entre ses clients.

Parallèlement, ce qui reste du groupe des impressionnistes menace d'éclater une fois de plus. Il n'est que de lire certaines lettres de Pissarro, provisoirement rallié aux thèses néo-impressionnistes de Seurat[609] et de Signac, pour comprendre la profondeur du fossé qui s'est creusé entre la nouvelle vague et les naturalistes de la première génération à présent «triomphants»[610]. Cependant, même Pissarro qui, dans la perspective d'une éventuelle invitation à exposer chez Georges Petit, prétendait en décembre : «Je les attends de pied ferme»[611], sera tout heureux d'aller à Canossa dès qu'il saura que son admission a été votée. Chargé de faire part à l'intéressé d'une décision à laquelle il a contribué avec Renoir, Monet le fait en termes élevés[612],

[602] D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. II, 1979, pp. 50-58 et note 601. — On trouvera également dans le tome II les *lettres* de novembre-décembre 1886 auxquelles nous nous référons au début du présent chapitre.

[603] *Lettre 756*, [Kervilahouen], mardi soir [23 nov. 86], à A. Hoschedé. — Fondés par Mirbeau, les dîners des «Bons Cosaques», que Monet va fréquenter désormais (cf. *lettre 774*), conjointement avec ceux du café Riche (cf. *lettre 771*) ont lieu en principe, semble-t-il, les premiers vendredis du mois au Lyon d'Or : cf. M. Elder, 1924, pp. 58-59, et Stéphane Mallarmé, *Correspondance* recueillie par H. Mondor et Lloyd J. Austin, Paris, 1969, t. III, 1886-1889, pp. 78-79, note 4, et p. 400.

[604] *Lettre 761*, Giverny, 8 déc. 86, à B. Morisot. Cette dernière convie également Mallarmé, mais le poète, retenu ailleurs, doit décliner l'invitation ; cf. D. Rouart, *Correspondance de B. Morisot*, Paris, 1950, p. 130.

[605] *Lettre 762*, Giverny, 8 déc^bre^, à P. Durand-Ruel. Ce dernier est attendu *dimanche*, c'est-à-dire le 12 décembre.

[606] *Lettre 763*, Giverny, 24 déc^bre^ 86 ; *lettre 764*, 27 déc^bre^86, les deux à P. Durand-Ruel.

[607] *Lettre 765* et *lettre 766*, les deux du 29 déc. 1886 à P. Durand-Ruel.

[608] Sur les difficultés croissantes rencontrées par Durand-Ruel en Amérique, cf. *Mémoires de P. Durand-Ruel*, in : L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. II, pp. 217-219. — Selon ces souvenirs, l'exposition de Modern Paintings à l'American Art Galleries, déc. 1886-janv. 1887, avec dix toiles de Monet, n'aurait donc pas eu lieu. En revanche, on connaît bien l'exposition de Celebrated Paintings, à la National Academy of Design, New York, 25 mai-30 juin 1887, avec douze tableaux de Monet (n°s 146-156 *bis*), correspondant, selon nos identifications et hypothèses, aux numéros suivants de notre catalogue : *473* ; *621* ; *651* ; *688* ? ; *740* ? ; *839* ; *869* ? ; *961* ; *986* ? ; *995*.

[609] 1886 est l'année de *La Grande Jatte* ; cf. J. Rewald, 1955, pp. 305, et J. Rewald, *Le Post-Impressionnisme de van Gogh à Gauguin*, Paris, 1961, pp. 56-68, 254-260, 284-285, et *passim*.

[610] Lettres de C. Pissarro à Lucien, Paris, 3 déc. 1886 ; 7, 9 et 14 janvier 1887, *in* : J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, pp. 111-113 ; pp. 121-127.

[611] Lettre de Pissarro, 3 déc., cf. note précédente.

[612] *Lettre 775*, Paris, 5 mars 87, à Pissarro. Ce dernier répond à Monet dès le 7 pour lui faire part de son acceptation ; cf. J. Joëts, *Lettres inédites de Pissarro à Cl. Monet*, in : *L'Amour de l'Art*, III, 1946, p. 62.

après quoi il ne peut s'empêcher de confier à Berthe Morisot: «[Pissarro] ne redoute donc plus de se trouver en si mauvaise compagnie et ses convictions ne sont pas de longue durée.»[613] Celles de Claude, à la fois solides et éclectiques, lui valent de jouer un rôle dans l'organisation de l'Exposition internationale[614]. A la même époque, il commence à vendre à Théo van Gogh, qui dirige la succursale du boulevard Montmartre de «la maison Goupil» (*alias* «maison Boussod»[615]) et se rend à Giverny le 22 avril pour «redemander» d'autres toiles, ayant déjà vendu une *Mer de Belle-Ile*. «Il en a donc six, précise Monet, dont quatre pour l'exposition.»[616]

En prévision de celle-ci, Monet tente de terminer quelques tableaux de Giverny qui eussent «été autre chose que [ses] vues de Belle-Ile», sans y parvenir[617], en partie parce que la date du vernissage a été avancée au samedi 7 mai[618]. *Le Train de Normandie* appartenant à de Bellio est chargé de «montrer une note très différente de [ses] marines»[619], conjointement avec *Un Coin d'appartement* et *Vétheuil dans le brouillard*[620]. A elle seule, Belle-Ile occupe les deux tiers des quinze numéros du catalogue[621]. Aucune toile n'appartient à Durand-Ruel qui est doublement absent, puisque le voilà retourné en Amérique où il lui faut vaincre de nombreuses difficultés pour organiser une nouvelle exposition[608*]. Le rapprochement entre les lettres où Renoir et Monet lui font part de leurs impressions sur l'Exposition internationale est révélateur de la personnalité des deux hommes, avec un net avantage pour le premier nommé sur le plan du cœur et de la discrétion[622]. Au moment où Monet donne libre cours à sa joie devant le succès remporté, Pissarro furieux contre «cette satanée exposition qui sent le bourgeois à plein nez», émet sur les tableaux de son camarade des jugements hostiles qu'il s'efforce de faire partager à qui veut bien l'entendre[623].

Malgré les sollicitations dont il a été l'objet, Albert Wolff garde le silence et *Le Figaro* s'abstient[624]. De toute façon, s'agissant d'une manifestation de groupe, les comptes rendus sont, dans l'ensemble, moins détaillés pour chaque participant que lors d'une exposition particulière. Encore faut-il noter que Besnard et Whistler sont mieux traités que les rescapés de l'école des Batignolles. Quant à Rodin, seul représentant de la sculpture avec notamment *Les Bourgeois de Calais*, il écrase un peu tout le monde de toute la hauteur de sa personnalité et de son prestige. Concernant Monet, si les chroniqueurs hostiles sont isolés[625], certains parmi les critiques favorables se montrent hésitants. Roger Marx, par exemple, s'en tient dans *Le Voltaire* au *Coin d'appartement* et à la *Vue de la gare Saint-Lazare*[626], et Huysmans, fidèle à «ces admirables marines que possède M. Durand-Ruel», les préfère aux «masses agrégées et compactes», aux

613 *Lettre 777*, Giverny [peu après le 7 mars 87], à B. Morisot. Monet juge Degas plus irréductible que Pissarro, bien que les positions des deux hommes soient diamétralement opposées. Dans la même lettre, il annonce à B. Morisot la visite de Rodin qu'il a provoquée; cf. *lettre 774*, Giverny [peu après le 4 mars 87], à Rodin.

614 *Lettre 776*, 7 mars 1887, à G. Petit; *lettre 778*, Giverny, 12 mars 87, à Th. Duret; *lettre 779*, 13 mars, à G. Petit; *lettre 781*, 9 avril 87, à Duret; *lettre 782*, [c. 15 avril], à E. Manet; *lettre 783*, 22 avril, à Duret. L'opposition de Bonnat à la présence de Monet, rapportée par M. Elder, 1924, pp. 57-58, ne concerne certainement pas l'exposition de 1887 à laquelle le célèbre portraitiste ne participe pas; cf. t. II, notes 389 et 391.

615 Boussod et Valadon ont succédé à Goupil en 1875; la maison est appelée «Goupil - Boussod et Valadon Successeurs». La galerie principale est située 2, place de l'Opéra, un magasin 9, rue Chaptal, et une galerie plus modeste 19, bd Montmartre; cf. J. Rewald, *Théo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janv.-fév. 1973, p. 4. Nous renverrons à plusieurs reprises à cet ouvrage magistral, qui occupe dans la revue les pp. 1-108, et dont nous avons pu compléter les données grâce à l'étude directe des archives Boussod aimablement communiquées par M. Diéterle. Fait rare à l'époque, les archives enregistrent les mesures des œuvres achetées, mais elles ne le font pas toujours d'une façon absolument impeccable, ce qui n'est pas pour faciliter l'identification des tableaux.

616 *Lettre 784*, Giverny, 23 avril 87, à G. Petit. La première vente de Monet à Th. van Gogh a lieu le 7 avril; elle porte sur deux *Belle-Ile* (*1091* et vraisemblablement *1101*); pour le 1er, Monet a reçu en échange un *Degas* d'une valeur de 1000 francs; pour le 2e, il a perçu 1500 francs d'après son carnet de comptes (1400 selon le relevé de J. Rewald, p. 98 de l'*op. cit.*, *supra*, note 615, fin). D'après les archives Boussod, ces toiles ont été toutes deux revendues à Poidatz dès le 20 avril. Sur Henry Poidatz, cf. J. Rewald, *ibid.*, p. 108, ainsi que *Histoire générale de la Presse française*, III, 1972, pp. 309-310 et *passim*.

617 *Lettre 786*, Giverny, vendredi 29 avril, à de Bellio; cf. également *lettres 783 et 784*.

618 *Lettre 781*, Giverny, 9 avril 87, à Duret.

619 *Lettre 786*, cf. *supra*, note 617; *lettre 787*, [début mai 87], les deux à de Bellio.

620 *Le Train de Normandie (440)* appartenant à de Bellio est exposé hors catalogue; *Un Coin d'appartement (365)*, à Caillebotte, figure sous le no 72; *Vétheuil dans le brouillard. Impression (518)*, jadis pomme de discorde avec le baryton Faure, et toujours à Monet — mais celui-ci ne le vendrait-il vraiment à aucun prix? — est le no 86.

621 Le livret de l'Exposition internationale de Peinture..., 6e année, 8 mai-8 juin 1887, galerie G. Petit, 8, rue de Sèze, comporte 15 œuvres de Monet (nos 72-86), dont nous présentons dans l'ordre de notre catalogue celles que nous avons pu identifier ou pour lesquelles nous pouvons avancer des hypothèses: *365*; *518*; *855*; *859*; *1068*; *1084*; *1093?*; *1096* ou *1097*; *1101?*; *1106?*; *1114*; *1119?*; *1122*; à ces œuvres s'ajoutent au moins deux tableaux non catalogués chez Petit, les nos *440* (cf. *supra*, note 620, et *infra*, note 626) et *854*, identifiés grâce à un article de G. Geffroy, cf. *infra*, note 631. — A trois toiles relevées dans notre premier volume s'ajoutent 3 Bordighera, 10 Belle-Ile, et 1 Hollande du t. II. — Les propriétaires mentionnés au livret sont: de Bellio, Caillebotte, Aubry, chacun pour 1 tableau; G. Petit pour 3, de même que Boussod et Valadon. A noter que le *Champ de tulipes (1068)*, qui est attribué à ces derniers par le livret, ne figure pas parmi les acquisitions consignées jusqu'à cette date dans les livres de la «maison Boussod», ce qui laisse supposer, dans l'établissement du livret, un certain flottement. De même, la *Pointe de rocher à Port-Goulphar (1101)*, également inscrite au nom de Boussod et Valadon, a été vendue le 20 avril à Poidatz; cf. *supra*, note 616, fin.

622 Lettre de Renoir à P. Durand-Ruel, 12 mai 1887, *in*: L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I pp. 137-138; *lettre 788*, Giverny, 13 mai 87, à P. Durand-Ruel. — En mars, Durand-Ruel a annoncé le transfert de ses magasins de la rue de la Paix au 16, rue Laffitte, «dans ses anciennes galeries», cf. *Le Journal des Arts*, 18 mars 1887.

623 Dans les lettres adressées par C. Pissarro à Lucien, du 8 au 16 mai 1887, (J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, pp. 144-151), on sent à chaque page le désir du vieux maître de dénigrer auprès de ses interlocuteurs la peinture de ses anciens amis, et tout particulièrement de Monet, allant jusqu'à parler (*ibidem*, p. 150) de la «campagne» qu'il mène; cf. lettre de Signac à Pissarro, s. d. [mai 87], vente archives de C. Pissarro, Paris, 21 nov. 1975, no 173.

624 La visite de l'exposition par A. Wolff est racontée par Pissarro le 14 mai; cf. J. Rewald, p. 147, *op. cit.*, note précédente.

625 Tel J. Desclozeaux, *L'Exposition internationale*, in: *L'Estafette*, 15 mai 1887, dont le jugement sans appel — «Nous ne comprenons pas très bien l'intérêt que peuvent avoir les brutales peintures de M. Cl. Monet ni les œuvres simplistes de M. Renoir.» — remplit d'aise C. Pissarro; cf. J. Rewald, p. 151, *op. cit.*, *supra*, note 623.

626 Roger Marx, *L'Exposition internationale*, in: *Le Voltaire*, 9 mai 1887. — Ce commentaire confirme la présence à l'exposition du *Train de Normandie (440)* hors catalogue; cf. *supra*, note 620.

«inentamables volutes striées de filets comme des marbres», expressions par lesquelles il désigne les toiles de Belle-Ile, allant jusqu'à parler de «peinture vue par un œil de cannibale», et de «rébarbatifs appas de cet art fruste»[627].

Tranchant sur l'embarras des uns et des autres[628] éclatent coup sur coup deux hymnes à la gloire du maître, celui d'Octave Mirbeau désormais classique[629], et celui, plus inattendu pour les non-initiés, de Gustave Geffroy. Au *Salon de 1887* que lui a confié Clemenceau, le critique de *La Justice* a décidé d'ajouter une rubrique *Hors du Salon* consacrée tout entière à *Claude Monet*, et, dans sa mise en pages, le rédacteur en chef, Camille Pelletan, accorde au premier article une colonne *à la une*[630], et même deux colonnes à la *suite et fin* publiée quelques jours plus tard[631]. Nous ne nous arrêterons pas aux considérations sur l'incompréhension rencontrée pendant longtemps par Monet, nous citerons pour mémoire l'idée assez curieuse selon laquelle les seuls témoins «auxquels il confronte perpétuellement [ses] œuvres» seraient «les objets et les éléments qu'il voudrait reproduire». Plus intéressante est l'analyse des causes qui font que, depuis trois ans, le ton a changé à son endroit: est-ce que sa peinture naguère vilipendée chez Durand-Ruel échappe à la critique dès lors qu'elle est accrochée rue de Sèze? — L'artiste a-t-il réalisé des progrès? On aurait dû les prévoir? — A-t-il consenti à des «atténuations»? Rien n'est moins sûr. — Ses tableaux se sont-ils «faits»? Ce sont plutôt les yeux d'une fraction, encore limitée, du public qui se sont ouverts[630*].

Sans négliger les toiles anciennes que ses confrères ont distinguées, Geffroy passe en revue les trois régions où ont été peintes les œuvres récentes, la Hollande évoquée par lui d'une façon assez conventionnelle, la Méditerranée étudiée dans les trois tableaux qu'elle a inspirés, Belle-Ile traitée comme seul peut le faire un écrivain qui a vu le peintre au travail devant les sites représentés[631*]. Ces sites — Port-Coton, Port-Goulphar, Port-Domois — sont parfaitement identifiés: «Pyramides dressées solitairement en avant des falaises», «creux de grottes qui s'ouvrent comme des cryptes mystérieuses», «mamelons pelés, jaunis et rougis par la végétation d'automne», «pachydermes à croûtes épaisses», «rocs percés comme des arches», «promontoires couleur de fer et de rouille, hauts, carrés et massifs comme des cathédrales». — «Enfin voici le paysage de mer dans toute son horreur, pendant la tempête du dernier octobre[632].» Cela a été vu, comme a été vue — et quelque peu dramatisée? — l'activité de «ce rustique alchimiste» commençant «dans la même après-midi dix études du même aspect». On notera encore la précision d'un témoignage fort éloigné de la banalité des observations rapportées de Giverny par certains visiteurs qui viendront y défiler au début de notre siècle. «Hâtivement, il couvre sa toile des valeurs dominantes, en étudie les dégradations, les oppose, les harmonise. De là l'unité de ces tableaux ... Observez ... tous ces états si différents d'une même nature, et vous verrez devant vous se lever des matins, s'épanouir des midis, tomber des soirs.»[631*]

Poly, pêcheur de Kervillaouen — car son portrait est là, lui aussi[633], pour présider au déferlement des marines — cet «être inculte et bon, courageux et lent, rêvasseur et décidé ... fait retourner la pensée en arrière, fait revivre les jours vécus à Belle-Ile en compagnie de Monet» dans les chemins de la mer, les sentiers de la campagne et dans la petite salle d'auberge animée par la coiffe bretonne de Mme Marec. Et voici que, au souvenir de «cette trop courte existence de travail, de promenades et de causeries», la péroraison de Gustave Geffroy se teinte de mélancolie en un émouvant hommage à Belle-Ile et au maître paysagiste qui l'a illustrée[631*].

AU CHÂTEAU DE LA PINÈDE

Avant la clôture de l'Exposition internationale, Monet va passer une douzaine de jours à Londres où il est accueilli par son ami Whistler[634]. A son retour, lui qui d'ordinaire cultive la

627 J.-K. Huysmans, *L'Exposition internationale de la rue de Sèze*, in: *Revue Indépendante*, 1er juin 1887, *Chronique d'Art*, pp. 352-353. — Huysmans est très sensible aux «superbes phallophories» de Rodin.

628 G. Kahn, *La Vie artistique*, in: *La Vie Moderne*, 21 mai 1887, est assez favorable, sans plus; G. Dargenty, *Chronique des Expositions: Exposition internationale...*, in: *Courrier de l'Art*, 27 mai, s'étend longuement sur Besnard, accorde une phrase à Monet sans se compromettre, se montre surtout hostile à Pissarro et à Liebermann, et loue vivement Rodin; A. de Lostalot, *Exposition internationale...*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, juin 1887, pp. 522-527; sur Monet, p. 524.

629 O. Mirbeau, *L'Exposition internationale...*, I, in: *Gil Blas*, 13 mai 1887. L'éloge inconditionnel — «Jamais la nature ne trouva un interprète aussi éloquent, aussi prestigieux» — ne va pas sans une pointe d'intolérance: «Ceux qui discutent son génie..., ceux-là ne sont pas des artistes.»— Le 25 mai, quelques jours après la publication de cet article, Mirbeau épouse civilement Alice Regnault à Londres.

630 G. Geffroy, *Salon de 1887, V, Hors du Salon. — Claude Monet, I*, in: *La Justice*, 25 mai 87.

631 G. Geffroy, *Salon de 1887, VI, Hors du Salon. — Claude Monet, II*, in: *La Justice*, 2 juin 1887.

632 Empruntées à *Cl. Monet, II* (cf. note précédente), les expressions de Geffroy se rapportent à des tableaux précis pour lesquels nous indiquons les numéros sous lesquels ils ont figuré à l'exposition, suivis de ceux de notre catalogue; ces derniers, faute d'indications suffisantes (mesures, photographie des salles, etc.), demeurent d'autant plus souvent hypothétiques que la plupart des motifs ont donné lieu à toute une série de toiles. — Les «pyramides» sont celles du no 75 *(1084)*, les «creux de grottes» correspondent au no 77 *(1114)* ; les «mamelons» et les «pachydermes» évoquent les deux types de Port-Goulphar, nos 80 et 83 (*1096* ou *1097*; *1093?*); les «rocs percés» sont ceux de *La Roche Guibel*, no 82 (*1106?*); les «promontoires» renvoient au no 76 *(1101?)*, et «la tempête», au no 79, (*1119?*).

633 No 81 du livret de l'exposition, dont nous avons conservé l'orthographe, reprise par Geffroy *(1122)*.

634 *Lettre 789*, 13 mai 1887, à G. Petit; *lettre 794*, Giverny, 13 août 87, à Duret. — Le voyage à Londres semble avoir eu lieu dans la deuxième quinzaine de mai.

solitude à Giverny, lance des invitations de divers côtés, à Mirbeau, au poète Richepin, à Rodin[635]. Convié en compagnie de sa fille, la future Mme Donop de Monchy[636], le Dr de Bellio doit décliner l'invitation; à cette occasion, il rend compte d'une visite de John Singer Sargent qui s'est répandu en éloges sur Monet[637]. Cette nouvelle rencontre avec l'œuvre du maître incite le peintre américain à se rendre à Giverny où il esquisse plusieurs portraits de son hôte[638]. De l'été 1887 date également la première visite de Théodore Robinson, un compatriote de Sargent, qui deviendra un familier des bords de l'Epte[639].

La présence de ses confrères n'empêche pas Monet de s'adonner à son travail. Après une campagne au début du printemps qui l'a entraîné parfois assez loin de la maison *(1125-1130)*, il passe la majeure partie de la belle saison à peindre «des figures en plein air ... faites comme des paysages»[640], rêve ancien dont la réalisation s'avère épuisante, mais combien éblouissante aussi dans la plupart des cas (*1131-1136*; *1148-1153*). Le reste du temps est consacré à des paysages où les fleurs occupent une place primordiale (*1137-1139*; *1146-1147*), à moins qu'elles ne soient peintes pour elles-mêmes au jardin qui désormais est prêt à servir de modèle *(1140-1145)*. L'année se termine sur une première approche de peupliers *(1155-1157)*.

Cependant, Mirbeau est témoin du souvenir vivace laissé par Monet à Kervilahouen[641] et des réactions de Rodin devant l'Océan qu'il voit pour la première fois: «C'est un Monet.»[642] Une admiration réciproque anime la lettre que le peintre adresse au sculpteur pour le féliciter d'avoir été fait chevalier de la Légion d'honneur lors de la promotion du 31 décembre 1887, même si l'on sent un peu le désir de s'assurer les bonnes grâces de l'illustre artiste[643]. Les deux hommes se retrouvent au dîner des Bons Cosaques sur lequel une lettre de Mirbeau fournit des indications intéressantes, en même temps qu'elle permet d'entrevoir les intrigues des clans qui s'y affrontent[644].

Le ton dont use Monet à l'endroit des Durand-Ruel s'est adouci, et c'est avec une certaine insistance que le peintre invite Charles à lui rendre visite[645]. Il est vrai que les relations avec Georges Petit ont, elles, tendance à se détériorer[646], alors que Théo van Gogh gagne sans cesse du terrain[647]. Grâce à lui, la maison Boussod assure l'expédition de tableaux à Londres en vue de l'exposition à la Royal Society of British Artists auprès de laquelle Whistler a servi de parrain à Monet. Celui-ci manifeste à plusieurs reprises son intention de retourner dans la capitale du Royaume-Uni pour l'ouverture fixée au 25 novembre, envisageant même de peindre «quelques effets de brouillard sur la Tamise»[648]. C'est à des effets très différents que l'artiste va s'attaquer, sous des cieux autrement lumineux, en se rendant sur les bords de la Méditerranée au début de l'année 1888.

Le 13 janvier, au terme d'un voyage de nuit en train de luxe, Monet est à Cassis; le soir il couche à Toulon[649]. Le lendemain, en omnibus *via* Agay et Le Trayas, il rejoint Juan-les-Pins. De là, il se fait conduire au cap d'Antibes où l'attend une «immense» chambre au château de la Pinède, une noble demeure devenue «maison de peintres». Grâce à la recommandation de Guy

[635] *Lettre 791*, Giverny, 5 juin; *lettre 792*, 12 juin 87, les 2 à Rodin; cf. lettre de Mirbeau à Rodin, s.d. [après le 12 juin], Musée Rodin, Paris.

[636] *Lettre 793*, [av. le 24 juin 87], à de Bellio; Victorine Bellio est née le 15 août 1863 à Paris, IXe arrdt (décès à Paris, VIe, le 11 janv. 1958).

[637] Lettre de De Bellio à Monet, Paris, le 24 juin 1887.

[638] Sargent n'est pas un inconnu pour Monet (cf. t. II, note 430 et texte correspondant, ainsi que note 454). — Sur le séjour de Sargent à Giverny en 1887, cf. Richard ORMOND, *J. S. Sargent*, Londres, 1970, pp. 41-42; p. 96 (note 89); p. 234 et planche XI. Le *Rock at Tréport*, acquis par Sargent, correspond très probablement à l'*Etretat (1036)* de la vente Sargent de 1925, Monet n'ayant pas travaillé au Tréport pour autant que l'on sache.

[639] Sur Th. Robinson à Giverny, cf. Richard J. BOYLE, *American Impressionism*, Boston, 1974, p. 121; dans le même ouvrage, la visite à Sargent, p. 210.

[640] *Lettre 794*, Giverny, 13 août 87, à Th. Duret; cf. *lettre 795*, 19 août, à Helleu.

[641] Lettre de Mirbeau à Monet, Kervilahouen, s. d. [début août 1887]: «On parle toujours de vous à Kervilahouen. Et il ne se passe pas de jour qu'on ne me demande: «Monsieur Bonnet — on vous appelle Bonnet — est-ce qu'il ne viendra pas *de retour* par ici?» (Document communiqué par M. P. Michel.)

[642] Lettre de Mirbeau à Monet, Kérisper, s. d. [fin août 87]: Rodin a passé quinze jours chez les Mirbeau (document communiqué par M. P. Michel). G. GEFFROY, 1922, pp. 121-122, se trompe en plaçant cette lettre en 1886.

[643] *Lettre 804*, Giverny, 8 janv. 1888, à Rodin. Ce dernier est, à cette époque, un artiste d'une notoriété supérieure à celle de Monet.

[644] Lettre de Mirbeau à Monet, s.d. [Kérisper, septembre 87]. On apprend, à l'occasion de la candidature de Coquelin cadet, à laquelle Mirbeau est hostile, que les Bons Cosaques comptent parmi leurs membres: Hervieu, Cazin, Richepin, Grosclaude, Lemaître, Bergerat, Renoir, Helleu, sans compter Mirbeau, Rodin, Monet et «des masses» d'autres non désignés (doc. communiqué par M. P. Michel). — Une lettre de Mirbeau à Monet, [cachet du 5 nov. 1887], montre que l'écrivain intrigue au *Figaro* pour assumer la succession, non encore ouverte, d'A. Wolff.

[645] *Lettre 800*, Giverny, 13 décbre 87; *lettre 801*, Déville-lès-Rouen, 21 décbre 87, les deux à Ch. Durand Ruel.

[646] G. Petit ne semble pas se montrer excellent payeur; cf. *lettre 789*, 13 mai 87, à G. Petit, écrite alors que Monet expose à la galerie de la rue de Sèze; cf. surtout *lettre 806*, Château de la Pinède, [15 janv. 88], à A. Hoschedé, et *lettre 815*, [24 janv.], à G. Petit.

[647] Après l'acquisition de deux tableaux le 7 avril 1887 (cf. *supra*, note 616), Théo van Gogh a continué ses achats chez Monet pour Boussod et Valadon: le 23 avril, no *1114*, pour 1500 francs; le 10 mai, les nos *1087* et *1098*; le 17 mai, les nos *1048?*; *1103?*; le 23 mai, le no *1112*; le 11 juillet, le no *1119?*; le 1er oct., les nos *1046* et *1146*, et deux tableaux non identifiés; le 22 oct., le no *1092* et une toile non identifiée. A noter que la quasi-totalité de ces tableaux sont des *Belle-Ile*.

[648] *Lettre 797*, Giverny, 25 octbre87, à Duret; *lettre 798*, 25 octbre87, à Whistler. — Sur le rôle de Whistler à la Royal Society of British Artists, cf. Th. Duret, *Whistler*, Paris, 1904, pp. 111-114. — Les tableaux de Monet ayant figuré au catalogue de la «Winter Exhibition» sont les suivants: no 212, *Coast of Belle Isle, Bretagne*; no 375, *Meadow of Limetz*; no 384, *Village of Bennecourt (1125)*; no 391, *Cliff near Dieppe*. — Sur la rencontre de Monet avec Whistler et Mallarmé au café de la Paix à Paris, cf. *lettre 803*, 8 janv. 88, à Mallarmé, ainsi que: C.P. BARBIER, *Mallarmé-Whistler, Correspondance*, Paris, 1964, pp. 5-8; S. MALLARMÉ, *Correspondance*, 1969, t. III, p. 158, note 3, et p. 403; Roy Mc MULLEN, *Victorian Outsider*, N.Y., 1973, p. 254.

[649] *Lettre 805*, Cassis, vendredi 13 [janv. 1888], à A. Hoschedé.

de Maupassant, il est accueilli avec faveur. La présence de plusieurs peintres groupés autour d'Harpignies et le premier contact, sous la pluie, avec les motifs que ses confrères ont tenu à lui montrer ne l'inspirent que médiocrement[650]. Une prospection de deux jours le conduit vers l'ouest à Agay et au Trayas[651], vers l'est à Monte-Carlo, avec retour à pied jusqu'à Nice par la Turbie, Eze, Beaulieu et Villefranche — 25 kilomètres au bas mot —, puis en chemin de fer de Nice à Antibes où il aperçoit «de très belles choses»[652]. Il restera donc au château de la Pinède d'où il peut rejoindre Juan-les-Pins particulièrement proche sur la face ouest du cap, et, du côté opposé, les jardins de la Salis, le plateau de la Garoupe et les plages depuis la pointe Bacon jusqu'au Ponteil, autant de points qui offrent des vues admirables sur Antibes et sur les Alpes[653]. Cinq ou six motifs sont aussitôt découverts et jugés d'autant plus «superbes» qu'un temps «resplendissant» fait fleurir les épithètes optimistes[654]. Le 20 janvier, le premier objectif est clairement défini: «Je peins la ville d'Antibes, une petite ville fortifiée, toute dorée par le soleil, se détachant sur de belles montagnes bleues et roses et la chaîne des Alpes éternellement couvertes de neiges.»[655] Mais des difficultés apparaissent dès les premiers essais, et aussitôt Agay prend figure de paradis à retrouver au plus vite, et à jamais perdu[656]. La compagnie d'Harpignies et de ses élèves se révèle pesante[657], mais la présence de Renoir installé chez Cézanne à Aix puis seul à Martigues n'est pas davantage souhaitée[658]. La maîtresse de maison, «un type, amie de Manet et de Degas», se montre charmante; il lui arrive même d'emmener son hôte visiter «une merveilleuse propriété», d'où l'on revient les bras chargés de fleurs[659].

Rarement campagne de travail s'est ouverte dans un climat comparable à celui qui marque les débuts à Antibes. Obsédé par l'idée de repartir, le peintre hésite à «mettre des masses de toiles en train» et, mécontent des premières, il en gratte deux. «Le travail ... [l']inquiète et [le] ronge.»[660] Le temps reste superbe pourtant, et les difficultés tiennent à la tâche elle-même: «C'est si clair, si pur de rose et de bleu que la moindre touche pas juste fait une tache de saleté», écrit-il le 1er février, alors que quatorze toiles sont commencées, dont six «qui seront de bonnes choses»[661]. Et il précise: «Ce que je rapporterai d'ici sera la douceur même, du blanc, du rose, du bleu, tout cela enveloppé de cet air féerique.»[662] Tant de soleil est fatiguant: «Il me faut bien l'avouer, ma vue baisse, et je ne puis plus lire le soir.»[663] Rien d'étonnant à cela, lorsque, à près de 50 ans, on s'efforce de reproduire scrupuleusement des cimes enneigées distantes de plus de 60 kilomètres[664]. «Quelle malédiction que cette sacrée peinture!», et comme il serait plus simple de faire comme ses voisins, «les peintres de quatre sous», qui, leur journée finie, «n'y pensent plus»[665], alors que lui se réveille à quatre heures du matin tout fiévreux de la terreur «d'être fini, vidé», quitte à se morfondre dès que la pluie fait mine de s'installer[666].

Cependant, à Paris, Rodin a été fêté par ses amis au cours d'un banquet au Lion d'Or aux côtés du peintre Besnard, nouvellement décoré comme lui[667]. Quelques jours plus tôt, Mirbeau a cru devoir ironiser dans *Le Figaro* sur *Le Chemin de la Croix*[668], puis, comme le sculpteur ne répond plus à ses lettres, il s'en ouvre à Monet et lui suggère d'intervenir depuis Antibes auprès de leur ami commun[669]. Le peintre s'exécute avec tant de discrétion — «ceci entre nous»[670] — et de succès, que l'écrivain, dupé et satisfait, proclame naïvement: «Rodin est radieux. Il n'était

[650] *Lettre 806*, Château de la Pinède, cap d'Antibes, dimanche matin [15 janvier 88]; *lettre 807*, dimanche soir [15 janv.], les deux à A. Hoschedé. — Sur la rencontre de Monet et de Maupassant à Etretat, cf. t. II, p. 42, «*La Vie d'un Paysagiste*», dernier §.

[651] *Lettre 808*, [Cap d'Antibes], mardi matin [17 janv.], à A. Hoschedé.

[652] *Lettre 809*, mercredi 4 heures [18 janv.], à A. Hoschedé.

[653] Les tableaux peints à proximité de Juan-les-Pins *(1187-1193)* se distinguent aisément de ceux où figurent Antibes *(1158-1174)* et les Alpes *(1175-1179)*. La région intermédiaire du cap d'Antibes fournit également un certain nombre de vues *(1180-1186)*.

[654] *Lettre 810*, Château de la Pinède, jeudi matin [19 janv.], à A. Hoschedé.

[655] *Lettre 811*, vendredi 20 janvier 88, à A. Hoschedé. — Ainsi la prospection a duré près d'une semaine.

[656] *Lettre 812*, samedi soir [21 janvier], à A. Hoschedé. — Agay tient ici le rôle dévolu à Menton et au cap Martin pendant le séjour de Bordighera en 1884, et, en 1889, à Crozant pendant que Monet peine à Fresselines.

[657] *Lettre 812*, cf. note précédente. — On peut comparer une *Vue de l'Estérel* par Harpignies à deux représentations du même sujet par Monet *(1192-1193)*.

[658] *Lettre 812*, cf. note 656; *lettre 837*, lundi soir [13 février 88], les deux à Alice Hoschedé.

[659] *Lettre 829*, dimanche soir [5 févr.]; *lettre 832*, jeudi soir [9 févr.], les deux à A. Hoschedé.

[660] *Lettre 816*, [Cap d'Antibes], mardi soir [24 janv. 88]; *lettre 817*, mercredi soir [25 janv.]; *lettre 822*, lundi soir [30 janv.], les trois à A. Hoschedé.

[661] *Lettre 824*, mercredi soir [1er février 88]; *lettre 826*, jeudi 2 février, les deux à A. Hoschedé.

[662] *Lettre 827*, vendredi soir [3 févr.], à A. Hoschedé.

[663] *Lettre 828*, samedi soir [4 févr.], à A. Hoschedé.

[664] *Lettre 842*, vendredi soir [24 févr.], à A. Hoschedé.

[665] *Lettre 830*, lundi soir [6 févr.], à A. Hoschedé. — A noter que «ces gens-là [qui] n'y entendent pas grand'chose» se montrent «épatés» lorsque Monet consent à leur «montrer [ses] études»; cf. *lettre 835*, dimanche soir [12 févr.], à A. Hoschedé.

[666] *Lettre 832*, jeudi soir [9 févr.]; *lettre 834*, samedi soir [11 févr.]; *lettre 835*, cf. note précédente, fin, les trois à A. Hoschedé. — A noter, dans la *lettre 834*, une indication sur *l'agrandissement* du jardin de Giverny.

[667] *Lettre 825*, Château de la Pinède, 1er fév. 88, à Rodin. — *Le Figaro* du 25 janvier 1888 rend compte du banquet qui a eu lieu la veille. Parmi les convives figurent deux députés, dont A. Proust, qui a prononcé un discours où il évoque l'Exposition rétrospective artistique prévue dans le cadre de l'Exposition universelle. Les participants paraissent, dans l'ensemble, assez académiques, avec des artistes comme Gervex, Cazin, J. Béraud, Flameng, le plus moderne, du moins parmi les peintres cités, étant vraisemblablement Carrière.

[668] O. MIRBEAU, *Le Chemin de la Croix*, in: *Le Figaro*, 16 janv. 1888. — L'écrivain entend aussi se faire le champion de l'anti-décoration, attitude que nous retrouverons à plusieurs reprises et qui ne manquera pas d'influencer Monet.

[669] Lettre de Mirbeau à Monet, s.d. [Kérisper, c. 25 janv. 88], reproduite partiellement *in*: *Cahiers d'aujourd'hui*, 29 nov. 1922, p. 163.

[670] *Lettre 825*, cf. *supra*, note 667.

pas fâché.»[671]. Incident comique, mais révélateur de l'habileté manœuvrière de Monet, chaque fois que ses intérêts ne sont pas directement en cause ... et que la colère ne l'aveugle pas. Très habilement, encore, il obtient que Castagnary intervienne auprès de l'autorité militaire pour que lui soit délivrée l'autorisation de peindre à Antibes, ville fortifiée.[672] Jadis franc-tireur de la critique avec ses *Salons*, l'ancien collaborateur du *Siècle* est à présent directeur des Beaux-Arts. Ainsi les postes clés du ministère passent progressivement entre des mains favorables aux impressionnistes. Ce changement dans l'attitude des pouvoirs publics explique, en partie, la réussite croissante de l'art nouveau.

La route est longue encore. Alors que Georges Petit ne se presse pas d'envoyer les subsides que Monet, de plus en plus mécontent, lui réclame[673], Théo van Gogh s'informe du prix de *La Vue de Bennecourt (1125)*. Le peintre en demande 2000 francs[674]; au bout de quinze jours il s'en voit offrir 1500, ses toiles se trouvant, selon son interlocuteur, disponibles en grand nombre et à bas prix. Il essaie bien de transiger à 1700, mais la conjoncture est aggravée par la vente Charles Leroux qui va mettre sur le marché huit tableaux de lui[675]. Dans les «transes», il télégraphie à ses marchands, y compris Durand-Ruel et Portier, dont on parle peu mais qui détient quelques dix toiles de lui, pour qu'ils soutiennent ses cours. Lui-même l'eût fait de ses deniers en vendant des actions — c'est la première fois que nous apprenons qu'il en possède et qu'il ne vit donc pas au jour le jour comme il le prétend sans cesse —, mais le temps lui manque pour charger Caillebotte de représenter ses intérêts[676]. Finalement, la vente a lieu les 27 et 28 février, et les nouvelles, aussitôt communiquées par Portier et confirmées par *Le Temps* qui parle de prix «assez considérables», se révèlent plutôt favorables: *Maisons sur la falaise* atteint 2055 francs, le prix le plus bas étant de 1000 francs[677]. Nullement rancunier, Durand-Ruel est venu à la rescousse ainsi que la maison Boussod, le meilleur acheteur étant «le père Chocquet» plus désireux que jadis d'acquérir des toiles de Monet et qui «s'est joliment lancé là»[678]. Mais, si la cote est sauve, la caisse de l'artiste demeure vide. Aussi se décide-t-il à accepter l'offre de Théo van Gogh et à laisser partir *Le Village de Bennecourt* pour 1500 francs. Le tableau sera revendu 2200 francs avant la fin du mois d'avril[679].

«TOUTE LA BANDE ET SA SUITE»

Avec les alternatives habituelles d'espoir et de découragement conditionnées par le temps et par les récriminations d'Alice à mesure que le séjour au cap d'Antibes se prolonge, les semaines vont succéder aux semaines, et les termes solennellement fixés pour le retour se trouveront différés à plusieurs reprises. Les lettres à la compagne restée à Giverny révèlent les phases d'un combat sans cesse recommencé.

Ainsi, dès le 11 février 1888, Monet écrit: «Je ne sais décidément plus me sortir d'une toile; je sens que je refais chaque jour la même besogne sans avancer ... Je vous assure que j'ai peur d'être fini, vidé.»[680] Le 1er mars: «Je n'hésite plus à faire des toiles par tous les temps; c'est en somme le seul moyen de m'en tirer et ainsi de passer le temps.» Le 4: «Voilà que le beau

[671] Lettre de Mirbeau à Monet, Kérisper, s.d. [fin février 88], document communiqué par M. P. Michel. — Dans la même lettre, on dit: «J'ai vu Geffroy à Paris. Et nous avons beaucoup parlé de vous. Il m'a dit qu'il était furieux contre vous, car il a vu vos figures de cet automne et il les trouve superbes.» Sur ces *figures*, cf. *supra*, 2e § du présent chapitre.

[672] *Lettre 814*, lundi soir [23 janv. 88]; *lettre 821*, dimanche soir [29 janv.], les deux à A. Hoschedé. — En mai, «la mort presque subite» de Castagnary va causer «une douloureuse surprise»; cf. L.G., [Louis Gonse], *Nécrologie* in: *Chronique des Arts*, 19 mai 1888, pp. 157-158.

[673] *Lettre 814*, cf. note précédente; *lettre 815*, [24 janv. 88], à G. Petit; *lettre 818*, jeudi soir [26 janv.]; *lettre 821*, cf. note précédente; *lettre 824*, cf. *supra*, note 661; *lettre 826*, jeudi 2 février, les quatre à A. Hoschedé, et *passim*, notamment *lettre 841*, 21 fév.; et *lettre 857*, lundi soir [12 mars], les deux à A. Hoschedé; *lettre 884*, 1er mai 88, à G. Petit.

[674] *Lettre 833*, vendredi 6h soir [10 févr. 88], à A. Hoschedé; *lettre 835*, cf. *supra*, note 665, fin.

[675] *Lettre 843*, dimanche [26 févr.], à A. Hoschedé; sur la vente Leroux, cf. *infra*, note 677.

[676] *Lettre 844*, lundi soir [27 févr.], à A. Hoschedé. — Sur le marchand, Portier, propriétaire de 10 toiles de Monet, cf. *lettre 843* (note précédente) et J. Rewald, *Théo van Gogh*, 1973, p. 108.

[677] *Lettre 845*, mardi soir [28 février 88], à A. Hoschedé. — Les prix mentionnés dans cette lettre, d'après Portier, paraissent quelque peu inférieurs à ceux que reproduit *Le Temps* du 29 février 1888 dans ses *Faits divers*. Le journal parvient à Monet dès le 1er mars; cf. *lettre 848*, [Cap d'Antibes], vendredi soir [2 mars], à A. Hoschedé.

— La vente Leroux, 27-28 février 1888, disperse 8 tableaux de Monet, nos 54 à 61. Rédigé sans le concours de l'artiste, le catalogue de vente fait bon marché des localisations et substitue, dans deux cas, le nom d'*Etretat*, plus célèbre, à ceux de Pourville-Varengeville, seuls exacts. Les livres des maisons Boussod, d'une part, Durand-Ruel, de l'autre, nous ont permis de rectifier ces erreurs, l'absence de photographies de l'époque rendant par ailleurs les identifications difficiles. — Deux toiles sont achetées par Chocquet: no 58, *Maisons sur les falaises (741)*; no 60, *La Meule de blé* (sic) *(994)*. Trois toiles sont acquises par Boussod: no 54, *Maisons de villageois au pied d'un coteau (975)*; no 56, *Le Sommet des falaises à Etretat* (sic) (*738?*); no 59, *Les Bords d'un lac* (sic) *(798)*. Trois toiles sont à Durand-Ruel: no 55, *Les Falaises à Etretat*, enregistré comme *Gorge de Varengeville* (*731?*); no 57, *Maisons sur les falaises (736)*; no 61, *Le Coup de vent*, inscrit comme *Sur la Côte de Trouville (687)*.

— A la même vente, un tableau de Decamps, *Environs de Paris*, est monté à 14650 francs; et *Printemps*, de Louis Leloir, à 3550 francs; une étude de Dupré, *Bords de l'Oise*, à 2700 francs; la *Fillette au faucon*, par Renoir, a été adjugée 1450 francs.

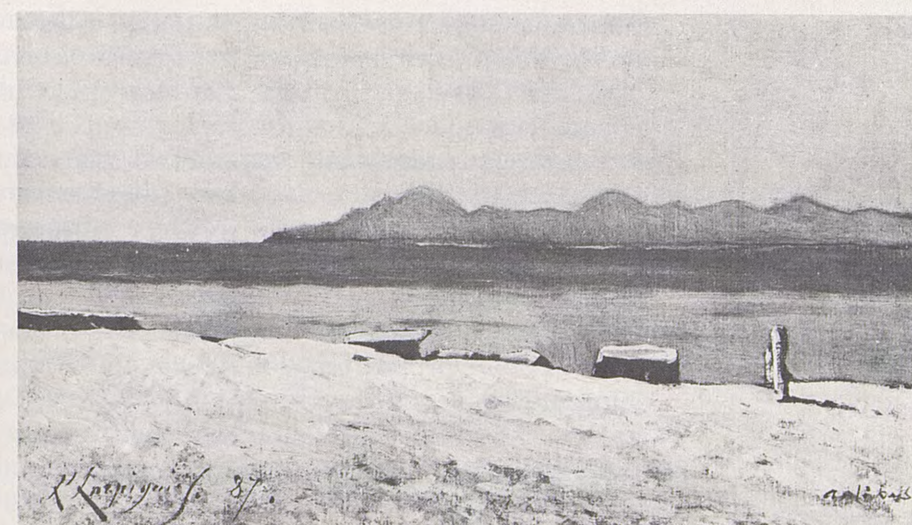
[678] *Lettre 847*, jeudi soir [1er mars 88], à A. Hoschedé. — Sur Chocquet, naguère amateur peu enthousiaste de tableaux de Monet, cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, p. 91, *La dernière vente Hoschedé*.

[679] *Lettre 847*, cf. note précédente. — On peut se demander si le nom de Richardson, enregistré par les archives Boussod, ne l'a pas été par erreur au lieu de *Robertson*, personnage proche de Sutton; cf. J. Rewald, *Théo van Gogh*, 1973, p. 108.

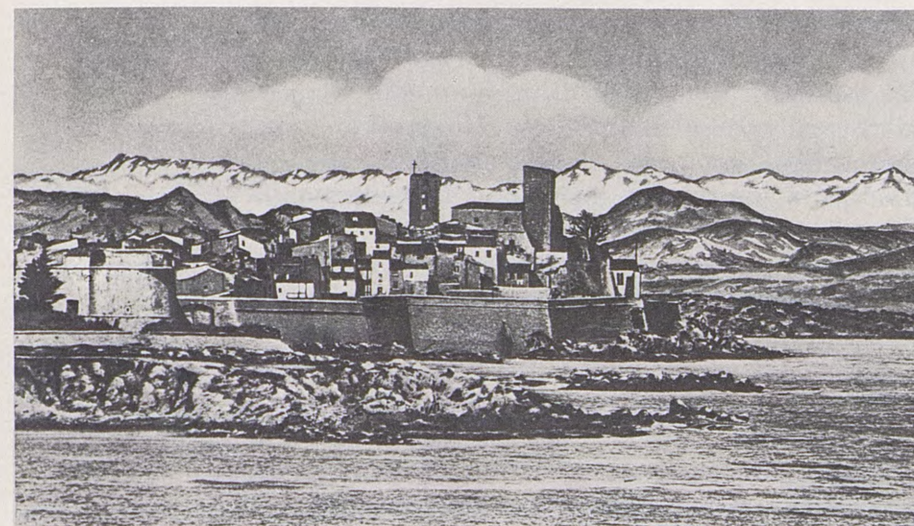
[680] *Lettre 834*, [Cap d'Antibes], samedi soir [11 fév. 88], à A. Hoschedé.



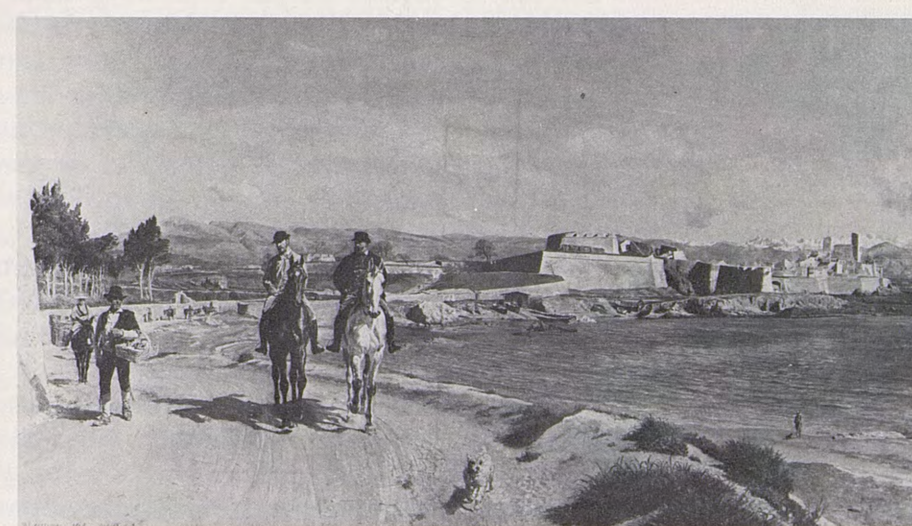
Revenu sur les bords de la Méditerranée, en janvier 1888, Monet loge à la pension pour artistes du cap d'Antibes, dite le château de la Pinède, dont on voit ici la façade sur jardin. L'emplacement était bien choisi, à proximité du Golfe Juan et non loin d'Antibes ainsi que du plateau de la Garoupe (photo prise en 1975 avec l'aimable autorisation des propriétaires).



Au château de la Pinède réside également le peintre Harpignies entouré de ses élèves. Il peut être intéressant de comparer la vue de l'Estérel (21 × 34 cm), que le maître réalisa avant l'arrivée de Monet, avec *cat. 1192, 1193* (photo communiquée par Me Blache, Versailles).



Lorsqu'il veut peindre Antibes vue de près, Monet se rend sur la côte est du cap et prend place au Ponteil sur l'anse de la Salis. On distingue, s'avançant dans la mer au premier plan, la pointe de l'Ilet; à gauche, le bastion Saint-André; au centre, le clocher de la cathédrale; plus à droite, la tour du château des Grimaldi; au fond, les Alpes franco-italiennes; *cat. 1158-1163 (Album artistique: la Côte d'Azur*, début XXe siècle).



Dans *La Promenade à cheval* (46 × 76 cm) datée *1868*, Ernest Meissonier s'est représenté en compagnie de son fils. Les deux cavaliers se dirigent vers la pointe Bacon sur la route du bord de mer fréquentée par des paysans en costume provençal (Musée du Louvre, cliché des Musées Nationaux, Paris).



Prise dans les jardins de la Salis non loin du sanctuaire de la Garoupe (cf. *cat. 1164-1166*; *1171-1174*), cette vue montre Antibes à peu près comme dans *cat. 1167-1170*, la tour du château Grimaldi masquant le clocher de la cathédrale. La légende de la carte postale c. 1900 appelle naturellement «sapins» les pins du premier plan.



Le bouquet de pins de la plage de Juan-les-Pins, station balnéaire en pleine expansion lorsque fut prise cette photo, restait tel que Monet l'avait peint vingt ans plus tôt *(cat. 1187-1189)*; certains de ces arbres existent encore de nos jours au square Gould (*Album artistique: la Côte d'Azur*, début XXe siècle).

temps est tout à fait revenu, et je travaille sans arrêt; je suis tellement désireux d'en avoir fini et de revenir près de vous que cela maintenant me stimule, et j'en ai comme la fièvre.» Le 16: «J'ai beau travailler, je ne puis rien terminer; il y a seulement des toiles finies par force et par conséquent incomplètes; et puis, je sens que ce que je recommence est mieux.» Le 25: «Voilà le troisième jour sans pouvoir peindre! Vous concevez mon tourment. Que de toiles fichues! Et tout pousse, tout change à vue d'œil ... Quelle déveine!.. Ce que je rage est insensé!»[681] Le 10 avril: «Je suis bien désolé de ces arrêts, car il me semble ... que ça venait mieux ... Jamais je n'ai eu tant de difficultés.» Le 16: «J'en suis arrivé maintenant à ce que chaque coup de pinceau porte.» Et deux jours plus tard: «Je travaille à outrance. Eh bien! je suis très content! ... J'ai quelques toiles qui vont être très bien et, je crois, très en progrès, si je ne m'abuse pas.» Le 22: «Je n'ai certes pas la prétention d'arriver à tout finir... Je veux seulement en sauver quelques-unes.» Le lendemain: «Voilà quatre ou cinq jours que ça ne va pas et vous savez comme je suis.» Le 26: «S'être donné tant de peine et ne pas arriver à se satisfaire, j'enrage.» Le 29: «Je suis au désespoir, car j'ai quelques toiles qui sont devenues les meilleures, mais insuffisantes dans l'état où elles sont.» Enfin le 30: «Pardonnez-moi donc, je vous en conjure, de retarder encore d'un jour ou deux ... Je crois que [ces toiles] seront très bien, ou alors je me fourre dedans et deviens fou.»[682]

En même temps qu'il connaît les affres de la création et les contrecoups de la vie familiale[683], Monet doit s'occuper de projets d'exposition. L'éventualité d'un envoi au Salon par Blanche Hoschedé — que lui-même a représentée peignant *(1131; 1132; 1149)* — le préoccupe assez médiocrement[684]. Il s'intéresse bien davantage aux préparatifs de l'exposition de groupe prévue pour le mois de mai chez Georges Petit. Dès la fin janvier, les nouvelles ont été inquiétantes: «Démission de tous, sauf les impressionnistes, Whistler et Helleu.» Claude en infère que le marchand entend disposer de sa galerie pour une autre manifestation[685], mais il persiste néanmoins à penser que l'exposition projetée doit constituer «l'événement artistique»[686]. A la mi-février, les relations avec Petit, déjà tendues, se dégradent encore: «Je suis furieux et lui réponds de la belle façon.»[687] Il en arrive à souhaiter à présent que l'exhibition n'ait pas lieu, de plus en plus persuadé que la salle a été promise à d'autres: «Que de canaillerie décidément dans tout cela.»[688] Pourtant, le 10 mars, il encourage encore ses amis, Berthe Morisot, Helleu et Whistler, à se surpasser, craignant quant à lui que le mauvais temps ne compromette la qualité de sa participation[689]. Au début d'avril une lettre de Théo van Gogh, une autre de Renoir mettent le feu aux poudres: une vente aura lieu rue de Sèze le 16 mai, date prévue pour l'ouverture de l'exposition. «Quelle infamie de nous tromper de de *(sic)* la sorte!» Sa plume en bégaie de rage, et c'est Cazin qui est rendu responsable de l'incident[690], le même Cazin dont on a dit qu'il l'avait aidé à entrer chez Petit[691].

Faut-il retourner chez Durand-Ruel? Monet n'y tient guère, et les raisons de son hésitation sont significatives: «Ce sera encore pour retomber dans toute la bande et sa suite, dont j'avais eu du mal à me retirer. J'en ai assez, j'ai eu la bêtise de faire entrer les autres chez Petit; voilà le résultat.»[692] Qu'on ne s'y trompe pas: ce sont les impressionnistes qui sont visés. Voici du reste en quels termes Monet parle d'un de ses compagnons de la première heure: «Je vois que Sisley doit avoir besoin de moi pour qu'il ait pensé à m'écrire.»[693] Aussi se montre-t-il très prudent sur la question des expositions lorsqu'il informe Paul Durand-Ruel que, tout en désirant «refaire des affaires» avec lui, il a déjà promis de montrer ses toiles à d'autres personnes qui risquent de le devancer[694].

681 *Lettre 847*, jeudi soir [1er mars 88]; *lettre 849*, dimanche soir [4 mars]; *lettre 858*, vendredi soir [16 mars]; *lettre 859*, dimanche matin [25 mars], toutes à A. Hoschedé.

682 *Lettre 867*, mardi matin [10 avril 88]; *lettre 873*, lundi soir [16 avr.]; *lettre 874*, mercredi [18 avr.]; *lettre 877*, dimanche matin [22 avr.]; *lettre 878*, lundi matin [23 avr.]; *lettre 880*, jeudi [26 avr.]; *lettre 882*, dimanche [29 avr.]; *lettre 883*, lundi 11 hres [30 avr.], toutes à A. Hoschedé.

683 Sur le plan familial, le fait le plus notable est le service militaire de Jean Monet. Celui-ci passe le conseil de révision le 25 janvier 1888; au tirage au sort, il a le no 32 et est reconnu «bon pour le service»; il mesure 1 m 69 (soit 4 cm de plus que son père; cf. D. WILDENSTEIN, *Cl. Monet*, t. I., 1974, p. 13) et possède une instruction primaire assez développée. Renseignements communiqués par Mme Lafont, secrétaire de la mairie de Giverny. Cf. également *lettre 818*, jeudi soir [26 janvier 88], à A. Hoschedé, ainsi que *lettres 819, 822, 826*, et *passim*. Malgré les efforts de son père pour le faire exempter, réformer, etc., Jean accomplira normalement son service et gagnera même les galons de sergent; cf. *lettre 1113bis*, Giverny, 14 juin 91, à P. Helleu. — Un petit drame concerne les perspectives de mariage de «la pauvre Marthe» avec un de «ces Américains»; cf. *lettre 846*, [Cap d'Antibes], mercredi soir [29 février 88]. Enfin, les visites d'Ernest Hoschedé à Giverny ne font jamais plaisir à Monet; cf. *lettre 818*, [Cap d'Antibes], jeudi soir [26 janvier 88], à A. Hoschedé.

684 *Lettre 849*, dimanche soir [4 mars 88], à A. Hoschedé; *lettre 850*, Château de la Pinède, [c. 5 mars], à Blanche Hoschedé; *lettre 856*, samedi 10 mars 88; *lettre 858*, vendredi soir [16 mars]; *lettre 862*, vendredi matin [30 mars]; *lettre 877*, dimanche matin [22 avril], les quatre dernières à A. Hoschedé. — Il semble, d'après la *lettre 862*, que Blanche ait fait un envoi; comme son nom ne figure pas au livret du Salon, on peut craindre qu'elle n'ait essuyé un refus.

685 *Lettre 822*, lundi soir [30 janv.], à A. Hoschedé.

686 *Lettre 825*, Château de la Pinède, 1er fév. 88, à Rodin.

687 *Lettre 837*, lundi soir [13 févr.], à A. Hoschedé. — Monet indique qu'il vient de recevoir une lettre de Renoir; celle-ci a été publiée dans J. BAUDOT, *Renoir, ses amis, ses modèles*, Paris, 1949, p. 53.

688 *Lettre 841*, [mardi] 21 fév. 88, à A. Hoschedé.

689 *Lettre 852*, à B. Morisot; *lettre 854*, à P. Helleu; *lettre 853*, à Whistler, les trois du 10 mars 88; *lettre 861*, mercredi matin [28 mars], à A. Hoschedé.

690 *Lettre 865*, samedi matin [7 avr.]; cf. *lettre 869*, mercredi matin [11 avr.], les deux à A. Hoschedé.

691 Cf. *supra*, note 389 et texte correspondant.

692 *Lettre 865*, cf. *supra*, note 690.

693 *Lettre 861*, cf. *supra*, note 689, fin.

694 *Lettre 868*, Château de la Pinède, [peu avant le 11 avr. 88], à P. Durand-Ruel; *lettre 869*, cf. *supra*, note 690, fin.

Là-dessus intervient Octave Mirbeau, très hostile lui aussi à Petit et à Cazin, et qui conseille de participer à l'exposition chez «le père Durand»[695]. Avant de prendre une décision définitive, Monet demande à Renoir de sonder une dernière fois Petit pour une manifestation qui les réunirait tous deux avec les seuls Rodin et Whistler[696]. Avant même d'être en possession de la réponse négative télégraphiée par Renoir[697], il en a «appris de belles» de la bouche même de Mirbeau venu se reposer dans le Midi: Petit cède ses toiles à bas prix à des gens qui les revendent à Durand-Ruel. Cazin, toujours lui, serait un des responsables de ce comportement étrange. «J'ai donc bien raison de ne plus vouloir y mettre les pieds.»[698]

Reste la solution Durand, mais, là aussi, il y aura des difficultés: «Tout le monde voudra en être, et c'est justement ce dont je ne voudrais pas. J'ai assez fait pour les autres; c'est là qu'a été ma bêtise. Sisley ... me demande de le prévenir de ce que je ferai; c'est le commencement.»[697]* Moins prudent, Renoir a pris sur lui de retenir «la salle Durand». Monet hésite encore, puis paraît se décider au moment de quitter le cap d'Antibes[699].

Las! Lors de son passage à Paris dans les tout premiers jours de mai, une visite à Charles Durand-Ruel suffit à tout remettre en cause, et, dès son retour à Giverny, le peintre informe son jeune interlocuteur qu'il se retire «de tous projets d'exposition rue Laffitte»[700]. Encore qu'il s'en défende, il va essayer d'entraîner ses amis dans l'abstention, mais seul Rodin semble avoir calqué son attitude sur la sienne[701]. Berthe Morisot, Renoir et Whistler participeront à l'exposition chez Durand-Ruel aux côtés de Boudin, Brown, Caillebotte, Lépine, Pissarro et Sisley, «toute la bande», en somme, ou peu s'en faut[702].

DE L'ENTRESOL CHEZ THÉO VAN GOGH À L'ATELIER DE GIVERNY

L'échec des pourparlers avec Charles Durand-Ruel entraîne rapidement des conséquences décisives. Comme prévu, Théo van Gogh se rend à Giverny. Vincent l'envie: «Tu verras de belles choses chez Claude Monet», lui écrit-il depuis Arles au début de mai[703]. Sentant le marché à sa portée, le représentant de la maison Goupil fait diligence; dès le 4 juin 1888, il achète dix toiles d'Antibes pour 11 900 francs, les prix unitaires variant selon les dimensions de 1000 francs à 1300 francs. De plus, il s'engage par contrat à verser à l'artiste 50% sur les bénéfices réalisés lors de la revente[704]. Les gains supplémentaires apparaissent dans le carnet de comptes de Monet à partir de septembre; pour six toiles, ils s'élèvent à 3850 francs. *La Plage de Juan-les-Pins (1187)*, par exemple, payée à l'artiste 1300 francs, a été revendue à Boivin dès le 12 juin pour 3000[704]*; sur le bénéfice de 1700 francs, le peintre perçoit 850 francs; ainsi le tableau lui rapporte au total 2150 francs. La montée de la cote de Monet que ces transactions permettent d'enregistrer et que la rumeur publique a probablement amplifiée est loin de déplaire à Gauguin qui espère que la spéculation, encouragée par cette réussite, provoquera des réactions en chaîne dont lui-même pourra profiter[705].

En possession de ses «dix marines d'Antibes», Théo van Gogh s'empresse de les montrer au cours d'une exposition privée dans son entresol du 19, boulevard Montmartre[706]. Les visiteurs de marque vont défiler dans deux petits salons sans peluche ni corniches reluisantes[707]. Parmi eux,

695 Lettre de Mirbeau à Monet, s. d. [Kérisper, c. 21 avril 88], document communiqué par M. P. Michel: «Ce Cazin est vraiment canaille, et quant à Petit, c'est un imbécile... Et le père Durand, à défaut de la rue de Sèze, me semble encore préférable à rien.» Cette lettre parvient à Monet le 23 avril; cf. *lettre 878*, lundi matin, à A. Hoschedé. — Mirbeau, qui devait se mettre en route *vendredi*, a dû avancer la date de son voyage, puisqu'il est à Cannes dès le *jeudi* 26 avril; cf. *lettre 880*, *infra*, note 698.

696 *Lettre 879*, mardi 5hres[24 avril], à A. Hoschedé.

697 *Lettre 881*, vendredi [27 avr.], à A. Hoschedé.

698 *Lettre 880*, jeudi [26 avr.], à A. Hoschedé.

699 *Lettre 882*, dimanche [29 avr.]; *lettre 883*, lundi 11 hres, [30 avr.], les deux à A. Hoschedé. — La *lettre 884*, Château de la Pinède, 1er mai 88, à G. Petit, constitue le dernier en date des documents, écrits au cap d'Antibes. Le départ de Monet a dû avoir lieu peu après, puisque le 6 mai (cf. note suivante) il est à Giverny après s'être arrêté à Paris.

700 *Lettre 886*, Giverny, 6 mai 88, à Charles Durand-Ruel.

701 *Lettre 887*, Giverny, 15 mai 88, à Rodin; *lettre 888*, 15 mai, à Whistler; *lettre 891*, à B. Morisot; *lettre 891bis*, à Helleu, les deux peu avant le 25 mai. On ne sait si Helleu, qui n'avait jamais exposé avec les impressionnistes, a été pressenti cette fois.

702 Cf. *supra*, note 692 et texte correspondant. Les noms des neuf participants sont donnés dans *La Chronique des Arts*, 16 juin 1888, p. 181. L'exposition, ouverte le 25 mai, va durer un mois; cf. L. VENTURI, *Archives...*, 1939, t. I, p. 82.

703 Lettre de Vincent à Théo van Gogh, s.d. [mai 88], *in*: *Correspondance de Vincent van Gogh*, Paris, 1960, t. III, p. 66.

704 J. REWALD, *Théo van Gogh*, 1973, pp. 23 et [99]. Les tableaux achetés à Monet le 4 juin 1888 sont, dans l'ordre de notre catalogue, et avec les réserves d'usage: no *1158?*; *1167*; *1171*; *1175*; *1179*; *1181*; *1187*; *1190*; *1191*; *1192* ou *1193*.

705 Lettre de Gauguin à E. Schuffenecker, s.d. [Pont-Aven, mi-juin 1888], citée par J. REWALD (*op. cit.*, *supra*, note 704), pp. 23 et 62, note 48.

706 Les «dix marines d'Antibes», selon une expression de F. Fénéon, cf. *infra*, note 719, sont les tableaux indiqués *supra*, note 704. Les visiteurs pouvaient voir également deux toiles de l'époque d'Argenteuil, les nos *255* et *372* du 1er vol. de notre catalogue; cf. *infra*, note 721.

707 G. GEFFROY, *Chronique: Dix tableaux de Cl. Monet*, in: *La Justice*, 17 juin 1888: «Les deux salons où sont montrés ces dix tableaux sont petits, éclairés sans artifices de lumière, les murs ne sont pas drapés de peluche ni les corniches reluisantes d'or. Mais on ne songe guère au décor mondain absent...» Les descriptions des tableaux par Geffroy nous ont été précieuses pour l'identification des toiles exposées; cf. note précédente. GEFFROY reprendra l'essentiel de son article dans *La Vie artistique*, 3e série, 1894, *Histoire de l'Impressionnisme*, pp. 77-81, et dans son *Claude Monet*, 1922, pp. 278-280.

Guy de Maupassant intéressé par les sites qu'il connaît bien[708], le prince Eugène de Suède plus ouvert — noblesse oblige — à la peinture impressionniste que les condisciples qui l'accompagnent[709], le peintre allemand Hermann Schlittgen qui étudie attentivement les toiles exposées[710], Stéphane Mallarmé qui aussitôt exprime son enthousiasme ébloui: «Ah oui, comme aimait à le répéter le pauvre Edouard, Monet a du génie.»[711] «Vous l'avez bien conquis vous, ce public récalcitrant», estime de son côté Berthe Morisot avec un soupçon d'envie qui ne ternit pas une franche admiration[712]. Supporter attitré du peintre depuis Belle-Ile, Gustave Geffroy donne dans *La Justice* du 17 juin un article dithyrambique[707*] qui retient l'attention de Vincent van Gogh[713] déjà très motivé: «Ce que Claude Monet est dans le paysage, cela dans la figure peinte, qui est-ce qui fera cela?»[714] Vincent s'inspire de Geffroy pour recommander à l'attention de John Russell l'exposition que lui-même n'a pas vue, sans quoi il n'aurait sans doute pas appelé «sapins»[714bis] les pins correctement désignés dans l'article de *La Justice*[707*].

Parce que les toiles d'Antibes lui rappellent «les odeurs de l'oranger et de l'eucalyptus», le peintre Georges Jeanniot, dans la *Cravache Parisienne* du 23 juin, applique à l'art de Monet la thèse des *Correspondances* de Baudelaire: «A-t-il conscience, en peignant, de l'étrange affinité qu'il y a entre les parfums, les sons et les couleurs?»[715] Voilà qui paraît plutôt banal aujourd'hui, mais ce qui l'est moins, c'est que le critique occasionnel a fait le pèlerinage de Giverny et qu'il nous livre, avant tous les autres, ses impressions. Bien sûr, victime de la mystification classique depuis la visite de Taboureux à Vétheuil en 1880[716], il répète que son hôte «n'a pas ce qu'on nomme un atelier» et que le local qui paraît en tenir lieu lui sert uniquement pour fumer sa pipe, examiner ses études — «jamais de retouche» — et élaborer ses plans de travail[715*]. Ce local, dont nous savons bien qu'il est utilisé pour compléter les toiles rapportées inachevées de l'extérieur, Jeanniot le décrit tel qu'il se présente en 1888, «une espèce de grange» bourrée de toiles «accrochées ou entassées dans les coins», avec son sol en terre battue et sa large baie vitrée. Admis à accompagner le maître, il le montre cheminant à travers les prairies, admirant les motifs les plus variés, s'arrêtant enfin à l'emplacement choisi. Là, devant son chevalet, «il attaque la peinture d'emblée après quelques traits au fusain, maniant ses longs pinceaux avec une agilité et une sûreté de dessin surprenantes; son paysage est rapidement installé et peut à la rigueur rester tel après la première séance». Cette séance dure «ce que dure l'effet»; dès que l'effet change, la toile est remplacée par une autre. Si cette dernière a été ébauchée précédemment, l'artiste la complète, peignant «à pleine pâte, sans mélange, avec quatre ou cinq couleurs franches», en juxtaposant ou superposant les «tons crus». «D'autres font autrement et réussissent», conclut Jeanniot peu soucieux de s'aliéner certaines sympathies, «mais bien peu ... savent, comme Claude Monet, saisir la caractéristique d'un spectacle et en dégager l'harmonie. C'est le propre des grands maîtres»[715*].

Remarqué par Mirbeau[717], cet article semble avoir échappé à la sagacité de Pissarro, plutôt enclin, il est vrai, à découvrir les échos défavorables lorsqu'ils concernent Monet. C'est ainsi qu'il signale à son fils Lucien, en l'approuvant[718], un jugement assez désagréable confié par Félix Fénéon à *La Revue Indépendante* de juillet: «Peintre spontané», sans rien en lui «du contemplateur ou de l'analyste», Monet serait «servi par une excessive bravoure d'exécution, une fécondité d'improvisateur» qui va jusqu'à «une brillante vulgarité»[719]. «Ce n'est pas l'art d'un

[708] Lettre de V. van Gogh à Bernard, s.d. [Arles, 2e quinzaine de juin 88], reproduite in: *Correspondance de V. van Gogh*, 1960, t. III, p. 110: «Mon frère a, dans ce moment, une exposition de Claude Monet, je voudrais bien les voir. Entre autres, Guy de Maupassant y était venu et a dit que dorénavant il reviendrait souvent au boulevard Montmartre.» — Après un premier rendez-vous manqué (cf. *lettre 820* [28 janv. 88], à A. Hoschedé), Monet a rencontré Maupassant à Cannes à deux reprises; cf. *lettre 859*, [25 mars]; et *lettre 862* [30 mars], les deux à A. Hoschedé. On connaît la carrière du *Bel-Ami* sur la Côte.

[709] *Monet och hans måleri. Minnen och intryck. Av Prins Eugen. (Monet et sa peinture. Souvenirs et impressions du prince Eugène)*, annotés et commentés par Oscar Reuterswärd, in: *Ord och Bild*, 17 déc. 1947, pp. 449-450 et 456. — Le prince Eugène poursuit des études artistiques à Paris sous le nom de Eugène Bernadotte; cf. *Le Journal des Arts*, 5 oct. 1888.

[710] H. Schlittgen, *Erinnerungen*, Munich, 1926, pp. 199-200 et 237.

[711] Lettre de Mallarmé à Monet, lundi 5h[11 juin 1888, date donnée par le cachet de la poste de Vernon, *12 juin*], reproduite *in*: S. Mallarmé, *Correspondance*, 1969, t. III, p. 212. La réponse de Monet est la *lettre 897*, 19 juin 88. — Le 11 juin, ce n'est pas Monet, comme on l'a écrit parfois, mais Whistler qui invite Mallarmé à déjeuner avec le sculpteur Carriès. — Sur les relations entre Monet et Mallarmé, cf. *lettre 894*, Giverny, 5 juin 1888. La traduction par Mallarmé du *Ten O'Clock* de Whistler, dont il est question dans cette lettre, a paru dans *La Revue indépendante* du 1er mai 1888, et en plaquette le 1er juin.

[712] Lettre de B. Morisot à Monet, s.d. [peu après le 15 juin 88] (repr. par D. Rouart, *Correspondance de B. Morisot*, Paris, 1950, pp. 135-136), en réponse à la *lettre 891*, Giverny [peu avant le 25 mai 88].

[713] Lettre de Vincent à Théo van Gogh, s. d. [2e quinzaine de juin 88], *in*: *Correspondance de V. van Gogh*, 1960, t. III, p. 111; cf. *supra*, note 708. Même satisfaction chez Théo van Gogh; cf. *lettre *1425*, Giverny (20 juin 88), à G. Geffroy.

[714] Lettre de Vincent à Théo van Gogh, [5 mai 88], *in*: *Correspondance de V. van Gogh*, 1960, t. III, p. 64.

[714bis] Lettre de V. van Gogh à John Russel [fin juin 88], cf. pièce justificative (115). Le tableau évoqué par van Gogh est le nº *1191*. — Un peu plus tard, dans une lettre à Théo en date du 29 juillet 88, Vincent rapporte les critiques de Guillaumin «assez désespérant» qui a vu «les 10 tableaux d'Antibes» et «a déjeuné à cette occasion avec Claude Monet»; cf. *Correspondance de V. van Gogh*, 1960, t. III, p. 148.

[715] G. Jeanniot, *Notes sur l'art: Claude Monet*, in: *La Cravache parisienne*, 23 juin 1888. — L'article est signé G.J..., initiales dont l'identité est révélée par les remerciements intéressés de Monet, *lettre 905*, Giverny, 1er octobre 1888, à Jeanniot.

[716] D. Wildenstein, *Monet*, t. I, 1974, p. 111, note 843 et texte correspondant.

[717] Lettre de Mirbeau à Monet, [Kérisper, juillet-août 88], communiquée par M. P. Michel: «J'ai lu dans *La Cravache* un article sur vous. Est-ce que ce n'est pas du petit Jeanniot?»

[718] Lettre de C. Pissarro à Lucien, Paris, 8 juillet 1888, *in*: J. Rewald, *C. Pissarro*, Paris, 1950, p. 171.

[719] Félix Fénéon, *Calendrier de juin: Dix Marines d'Antibes, de M. Cl. Monet...*, in: *La Revue indépendante*, juillet 1888, repr. in: F. Fénéon, *Œuvres plus que complètes*, réunies et présentées par J.U. Halperin, Genève-Paris, 1970, t. I, p. 113. — Fénéon, qui naguère se montrait plus favorable à Monet (cf. t. II, note 508 et texte correspondant), termine son article par cette boutade: «On conseille à M. van Gogh d'attacher le bon New-Yorkais Celen Sabbrin à son établissement quand il expose des Monet.» — C. Sabbrin avait publié *Science and Philosophy in Art*, Philadelphia, 1886, avec un plaidoyer pour les impressionnistes et surtout pour Monet, dont une traduction partielle a paru dans *La Vogue*, t. II et III.

raffiné.»[718*] «C'est plus vulgaire que jamais», estime le bon Camille[720], et rencontrant Claude chez Durand-Ruel, il trouve moyen de lui mettre sous le nez un autre article[721] où on le critique «d'une façon idiote, avec des raisons si bêtes ... et aussi des éloges tout aussi stupides». De quoi apprendre au vieux camarade ce qu'il en coûte d'avoir «toujours l'air un peu narquois»[720*].

ANECDOTES APOCRYPHES ET FAITS RÉELS

Lors de la promotion du 14 juillet 1888, Emile Zola est fait chevalier de la Légion d'honneur et décoré par Edouard Lockroy dans le salon de Mme Charpentier, épouse de son éditeur[722]. Pour avoir accepté cette distinction, le grand écrivain subit quelques propos déplaisants de la part de certains de ses confrères; il se défend dans des lettres à Maupassant, à Edmond de Goncourt et à Mirbeau, ce dernier se trouvant remis à sa place de la belle manière: «Vous ne savez ce que vous dites, parlant de choses que vous ignorez.»[723] A l'attitude de Zola, on a voulu opposer celle de Monet refusant avec une grande dignité la croix à la même promotion. En fait, un examen attentif des pièces invoquées nous amène à ranger l'affaire de la Légion d'honneur de juillet 1888 dans le dossier des affirmations insuffisamment documentées et, en tout état de cause, prématurées[724].

Les tractations menées par Monet avec Durand-Ruel en personne au cours de l'été mettent en évidence la position privilégiée accordée à Boussod et Valadon avec lesquels le marchand de la première heure est invité à traiter s'il veut obtenir des conditions plus avantageuses que celles, pourtant «spéciales», qui lui ont été consenties après accord entre le peintre et ses nouveaux clients[725]. Déçu, malade, Paul Durand-Ruel ne cache pas son mécontentement devant ce qu'il peut considérer comme une nouvelle preuve de l'ingratitude la plus noire[726].

Ainsi les chances du représentant de Boussod, Théo van Gogh, demeurent intactes. Devenu un habitué de Giverny[727], il se montre toujours friand des toiles de son hôte. De juillet à octobre, il en achète quatre à des tiers — dont le redoutable Albert Wolff qui se défait d'un *Pourville* — et un à l'artiste[728]; en décembre, il réalise une opération portant sur sept toiles qu'il paie 8700 francs à la livraison, avec promesse de participation aux bénéfices dans les mêmes conditions qu'au mois de juin[729]. Mais cette fois, mises à part une toile revendue en mars de l'année suivante et une autre en septembre[730], le peintre devra attendre 1891 pour voir les cinq dernières toiles quitter les stocks de «la maison Goupil»[729*]. Retardé en juillet 1888 par un nouveau voyage à Londres, où Monet délaisse Whistler au profit de Sargent[731], le travail est compromis par le mauvais temps au cours de l'été[732]; l'automne en son début se montre plus

[720] Lettre de C. Pissarro à Lucien, Paris, 10 juillet 1888, *op. cit.* (*supra*, note 718), pp. 171-172.

[721] Il s'agit probablement de *Claude Monet*, signé Eaque [= Paul Robert], in: *Le Journal des Arts*, 6 juillet 88, qui a le mérite de signaler la présence de deux toiles d'Argenteuil à côté des tableaux d'Antibes (cf. *supra*, note 706). — Un autre témoignage intéressant est fourni par une lettre de Maurice Bouchor à Monet, [juillet 88]; cf. pièce justificative (116). — Enfin, Raoul dos Santos, *Exposition Cl. Monet*, in: *Journal des Artistes*, 8 juillet 1888, souhaite que le Musée du Luxembourg accueille bientôt une toile de Monet.

[722] Denise Le Blond-Zola, *Zola raconté par sa fille*, Paris, 1931, p. 163. — Lockroy était ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Floquet (3 avril 1888-22 février 1889).

[723] Lettres de E. Zola à Maupassant, Médan, 14 juillet 1888; à E. de Goncourt, 30 juillet; à O. Mirbeau, 9 août, repr. *in*: E. Zola, *Correspondance*, Paris, 1929, t. I, pp. 698-701.

[724] Pour appuyer la thèse du refus de la Légion d'Honneur par Monet en 1888, on invoque une lettre non datée par laquelle Mirbeau informe Monet qu'il n'a «rien à craindre» et que le ministre «serait embêté si l'on savait qu'il vous a offert la croix et que vous l'avez refusée... J'avais très nettement refusé pour moi, j'avais fait entendre au ministre que vous l'aviez déjà refusée, cette croix, et que je ne croyais pas que vous l'acceptiez maintenant»; repr. *in*: *Cahiers d'aujourd'hui*, 29 nov. 1922, p. 165. S'il atteste le refus de Monet, — fortement encouragé par Mirbeau, véritable champion de l'intoxication antidécoration —, le document, incontestablement postérieur à 1888, ne peut être invoqué pour placer l'incident dès cette année. Cf. la prétendue démarche de Mirbeau — revenu à de meilleurs sentiments? — en faveur de Cézanne, telle qu'elle est rapportée par A. Vollard, *Paul Cézanne*, Paris, 1914, pp. 139-140: «Monet, si vous voulez! — Monet n'en veut pas? — Prenez alors Sisley! — Quoi, il est mort! Voulez-vous Pissarro?» — Sur Monet non décoré, cf. *infra*, note 1224.

[725] *Lettre 903*, Giverny, 24 sepbre 88, à P. Durand-Ruel. — Les huit tableaux choisis par ce dernier chez Monet ne semblent pas avoir donné lieu à un accord, aucune transaction de cette sorte n'apparaissant dans le livre de la galerie ni dans le carnet de comptes de l'artiste. Cf. également *lettres 899* et *902*, à P. Durand-Ruel.

[726] Lettres de C. Pissarro à Lucien, Paris, 12 juillet 1888; Paris, 6 septembre 1888, *in*: J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, pp. 172-173, 177-178.

[727] *Lettre 906*, Giverny, 1er octobre 1888, à un correspondant non identifié.

[728] Le 6 juillet, Th. van Gogh achète à Mancini le nº *148* de notre catalogue; le 14 septembre, à Dupuis, le nº *1087*; le 10 octobre, à Desfossés, le nº *1098*. *La mer vue de la falaise de Pourville*, acheté à A. Wolff le 11 octobre, n'a pu être identifié. Le tableau acquis directement de Monet le 11 octobre est le nº *1170*. Cf. J. Rewald, *Théo van Gogh...*, 1973, pp. 34 et 99.

[729] Quatre tableaux sont identifiés, les nºs *1174*; *1201*; *1204*; *1209*. Le nº *1188* est hypothétique; deux œuvres demeurent non identifiées. — Sur cette transaction et le sort ultérieur des tableaux, cf. J. Rewald, *Théo van Gogh...*, 1973, pp. 34, 99-100.

[730] Payé au départ 1300 francs à l'artiste, le tableau *Prairie avec figures (1204)* est revendu à Sargent par la maison Boussod de Londres le 20 sept. 1889 au prix de 3000 francs; sur le bénéfice ainsi réalisé, 1700 francs, Monet perçoit donc encore 50%, soit 850 francs, somme qui porte le total à 2150 francs.

[731] *Lettre 899*, Giverny, 23 juillet 88, à P. Durand-Ruel; *lettre 907*, Giverny, 30 novbre88, à Whistler. — Du 1er novembre au 15 décembre, Monet participe à la XXVIIe Exposition de peinture, sculpture et œuvres d'art de Nancy, avec un *Effet de neige à Argenteuil*; cf. H. Teichmann, *Salon de Nancy*, 1888, p. 57.

[732] *Lettre 901*, Giverny, 30 août 1888, à G. Petit.

favorable, et l'on retrouve sous la plume du maître l'affirmation de la «fièvre de travail» qui caractérise ses meilleurs moments de création[733].

L'année 1889, capitale dans l'existence de Monet, comme dans l'histoire de la France dont l'Exposition universelle va souligner le rayonnement, commence pour l'artiste sans marque perceptible d'importance. Un incident burlesque qui oppose à Londres, au début de janvier, Whistler à William Stott[734] lui paraît si drôle qu'il communique à Mirbeau les lettres dans lesquelles son correspondant d'Outre-Manche, soupçonné de mégalomanie, rapporte ses exploits[735]. Dans quelques mois, le bouillant Whistler pourra visiter une exposition Monet transférée aux Goupil Galleries de Londres, après avoir été organisée par Théo van Gogh dans son entresol parisien[736]. De son côté, Mallarmé voudrait bien faire paraître *Le Tiroir de laque*, un recueil de poèmes illustrés par des peintres amis; chargé de célébrer *La Gloire*[737], Monet prétend, le 15 février, qu'il n'a pas eu le loisir de s'en occuper jusque là[738]. Pourtant, le temps instable qu'il fait à Giverny l'a empêché de peindre les effets de neige et de givre qu'il entendait réaliser. Cela, c'est le fait réel rapporté le même jour à Berthe Morisot[739]. Quant à la légende, c'est Marc Elder qui nous la livre: «Tenez, en 1889, au mois de janvier, je peignais sur la glace. La Seine était prise en bloc. Je m'installai...» Tout y passe, y compris la bouillote, pas pour les pieds mais pour les doigts, avec ce rien de dramatisation bon enfant qui contribue à forger l'image de marque qu'on veut imposer[740]. En réalité, l'hiver 1888-1889 s'est montré peu rigoureux, et la Seine n'a pas charrié un glaçon. Les annales de la météorologie sont d'une précision cruelle: la vérité se cueille rarement parmi les fleurs, fussent-elles de glace[741].

De même, nous mettrons au conditionnel le ragot d'atelier rapporté par René Gimpel selon lequel, ayant décidé «vers 1889, ... d'abandonner pour ainsi dire le paysage» en faveur de la figure sur les conseils de Renoir et de ses amis, Monet aurait engagé une jeune fille «très bien» prête à le suivre à Giverny, mais aussitôt congédiée devant l'opposition de Mme Hoschedé: «Si un modèle entre ici, je sors de la maison.»[742] Mis à part ce dernier trait parfaitement plausible dans la bouche d'Alice, le reste n'a jamais dû dépasser le stade de la boutade, au pis du péché d'intention; quant à la date avancée, elle est en contradiction totale avec ce que nous savons du succès croissant de Monet paysagiste, irréversiblement engagé sur la route de la renommée.

Comme en contrepoint à cette ascension, la mort en janvier 1889 d'Alexandre Cabanel[743], véritable incarnation du Salon pendant tant d'années, prélude à la défaite d'une génération d'artistes académiques réputés pour leur hostilité à l'impressionnisme, et dont les survivants, tels Gérome et Bouguereau, sont condamnés par le destin à assister, impuissants, à l'irrésistible ascension de ce qu'ils considèrent comme la honte de l'art français.

LES PREMIÈRES MEULES

A la charnière des années 1888-1889, Monet s'attaque pour la première fois aux *Meules (1213-1217)*. Entendons-nous: de petites meules figurent depuis plusieurs années sur des toiles de Giverny, mais, même si elles donnent parfois leur nom aux tableaux, leur rôle est en général

733 *Lettre 904*, Giverny, 29 septembre 88, à E. Manet. — Les tableaux réalisés dans les prairies de Giverny et de Limetz, comme sur les bords de l'Epte et de la Seine, ou encore au jardin *(1201-1211)* correspondent, en partie, à cette période de création. Les numéros antérieurs *(1194-1200)* ont dû être exécutés au retour d'Antibes. L'année se termine sur des *Chrysanthèmes (1212)*.

734 *Lettre 908*, Giverny, [fin janvier 1889], à Whistler. — Le «désastre d'Oldham» concerne la querelle qui a opposé Whistler à Stott le 3 janvier; cf. *Mallarmé-Whistler, Correspondance*, par C.P. Barbier, Paris, 1964, pp. 35-37.

735 Lettre de Mirbeau à Monet [Menton, fin janvier 1889]: «Le gonflement de la personnalité de Whistler est aussi très comique. Il y a un fond de snob enragé dans ce grand artiste. Mais qui, du gras Stott ou du maigre Whistler, a reçu les coups?» — Lettre de Mirbeau à Monet, [Menton, fin février 89]: «Merci des lettres de Whistler. Elles sont bien drôles. Mais on les dirait écrites par un gamin de dix-huit ans.» Documents communiqués par M. P. Michel.

736 L'exposition chez Théo van Gogh, qui ne paraît pas avoir donné lieu à la publication d'un catalogue, est attestée par la *lettre 910*, Giverny, 15 février 89, à B. Morisot, et par la réponse de cette dernière, Nice, 7 mars 1889, *in*: D. Rouart, *Correspondance de B. Morisot*, Paris, 1950, pp. 146-147, ainsi que par les articles suivants: Hugues Le Roux, cf. *infra*, note 764; M. F. [Marcel Fouquier], *Petites Expositions: L'Exposition de Monet*, in: *Le XIXe siècle*, 6 mars 1889; O. Mirbeau, cf. *infra*, note 771; L. Roger-Milès, cf. *infra*, note 779.

— Ces articles permettent de remédier dans une faible mesure à l'absence de livret. Ainsi, si nous pouvons admettre que la plupart des tableaux qui seront exposés chez Goupil à Londres (cf. *infra*, note 772) figurent déjà à l'exposition de Paris, nous ne possédons d'indications un peu précises que pour les nos *518*; *1179*; *1201?*; *1204*; *1209?* de notre catalogue.

— Une lettre de Mallarmé à B. Morisot, Paris, 17 février 1889, permet de penser que Degas a exposé chez Théo van Gogh en même temps que Monet; cf. S. Mallarmé, *Correspondance*, Paris, 1969, t. III, p. 290.

737 Le poète désirait des dessins aux trois couleurs, mais les artistes, à l'exception de Renoir, s'étant dérobés, le projet dut être abandonné; cf. S. Mallarmé, *Correspondance*, Paris, 1969, t. III, pp. 10-11, 151, note 2.

738 *Lettre 911*, 15 février 1889, à S. Mallarmé.

739 *Lettre 910*, Giverny, 15 février 89, à B. Morisot.

740 M. Elder, 1924, p. 35.

741 Moyenne de janvier 1889: +1,51°, de février: +2,56°. Les hivers 1890-91, 1892-93, 1894-95 présenteront des températures autrement basses. Pour une fois qu'on lui fait préciser une date, Monet se trompe, à moins que ce ne soit M. Elder dans la relation qu'il donne de son entretien avec l'artiste.

742 R. Gimpel, *Journal d'un collectionneur*, Paris, 1963, p. 348.

743 Une courte notice nécrologique dans *La Chronique des Arts* du 26 janvier 1889, p. 29, annonce un article dans la *Gazette des Beaux-Arts*. Ce sera *Alexandre Cabanel*, par Georges Lafenestre, publié dans le numéro d'avril, pp. 265-280, où le peintre, dont une photographie se trouve «en ce moment, dans toutes les vitrines», est considéré comme «un des premiers à remettre en honneur les colorations fraîches et claires», trait qui surprendra peut-être ceux de nos contemporains qui, sans avoir vu ses tableaux, font de Cabanel un des chefs de file des «bitumeurs». — En mai, la vente de son atelier atteindra un total de 141081 francs; si sa *Cléopâtre essayant des poisons* est notée 20000, beaucoup de prix sont inférieurs à 1000 francs, ce qui tend à prouver qu'on ne s'arrache ni ses esquisses, ni ses dessins, dont certains ne dépassent pas 20 francs; cf. *Chronique des Arts*, 1er juin 1889, p. 169.

accessoire; simples meulettes de foin, leur présence dans les prés fauchés est éphémère comme la fenaison qui leur a donné naissance[744]. Les *Meules* proprement dites, centre d'intérêt des séries auxquelles Monet va travailler désormais, sont d'imposants gerbiers de blé[745]. Les traductions *Haystacks*, *Heuschober* constituent à cet égard des contresens qu'il convient de proscrire de la façon la plus formelle. L'histoire des meules de blé a été très insuffisamment étudiée par les spécialistes des techniques agricoles chiches en renseignements sur leur origine, moins ancienne, semble-t-il, qu'on ne pourrait le penser en considérant leur aspect folklorique[746]. Tributaires de la sécurité des campagnes et du rendement des emblavures, elles se sont développées en Europe occidentale dans la seconde moitié du XIXe siècle; cent ans plus tard, la moissonneuse-batteuse leur portera un coup fatal[747].

Pour abriter les gerbes en attendant le moment des battages, les paysans élevaient leurs meules dans les champs fraîchement moissonnés[748]; l'aspect de ces gerbiers variait avec les régions: rectangulaires en bien des endroits, ils revêtaient une forme circulaire dans l'ensemble du Bassin parisien et dans la partie de la Normandie à laquelle appartient Giverny[749]. Popularisée par les livres scolaires et les cartes murales de notre enfance, la meule ronde finit par constituer un élément inséparable de l'image traditionnelle de la campagne française. A l'époque de leur apogée — à cet égard, les meules de la région de Barbizon-Chailly visibles sur plusieurs œuvres de Millet, et, du reste, en constants progrès si l'on compare les plus anciennes aux plus récentes[750], n'offrent pas encore les formes rigoureusement équilibrées de celles de Monet peintes quelque trente ou quarante ans plus tard —, les gerbiers circulaires se composent obligatoirement d'une base en tronc de cône renversé et d'une zone supérieure en forme de cône, ce dernier représentant environ les deux tiers de la hauteur totale de l'édifice. L'ampleur de la construction dépend de la quantité de gerbes à conserver[751] ainsi que de l'habileté du «tasseur» chargé de leur mise en place. Lorsque celle-ci est terminée, on recouvre la partie supérieure d'une couche de paille de seigle qui lui confère une apparence et une couleur différentes de celles de la zone inférieure[747]*.

Tel est le sujet que Monet aborde après la moisson de 1888[752]. Un premier motif représenté par trois tableaux *(1213-1215)* montre deux meules, une grande et une petite, se détachant sur la ligne des coteaux de la rive gauche de la Seine avec, à droite, quelques maisons de Giverny. Pour le second motif traité deux fois seulement *(1216-1217)*, le peintre s'est tourné vers la gauche où une rangée de peupliers fait écran à la ligne des collines. Le choix des meules est favorisé par les circonstances: à peu de distance à l'ouest de la maison de l'artiste, un grand terrain, le clos Morin, sert tous les ans d'aire pour ses meules à un important «cultivant» de Giverny[753]. La route d'en haut avant d'arriver à la mairie longe le clos sur sa face nord. C'est par là — et non par la route plus récente qui le traverse de nos jours — que Monet pénètre dans le champ clos et affronte les meules qui s'y dressent[754]. Début relativement modeste et qui ne marque pas, malgré des déclarations assez discutables reproduites ici et là, un progrès immédiat dans l'application du système des séries. Celui-ci n'est pas né comme par enchantement au contact des premières meules, mais, constitué empiriquement au cours des années, il va trouver bientôt avec les *Meules* de 1890-1891 et surtout avec les *Peupliers* son plein épanouissement.

744 Des meules de *foin* figurent sur les tableaux nos *900-902*; *993-995*; *1073-1074*. Cf. une approche encore timide des meules de *blé* aux nos *1123-1124*.

745 Après la courte série de 1888-89 *(1213-1217)*, le sujet est repris en 1890-91 *(1266-1290)*, cette dernière campagne étant de loin la plus importante.

746 Le snobisme intellectuel qui a longtemps ignoré la vie rurale en France au XIXe siècle, au profit du folklore exotique, a laissé inexploré ce domaine, à une époque où il eût été facile de réunir à peu de frais des indications aujourd'hui perdues.

747 H. Chapron, *Les Meules de blé dans le Mantois de jadis*, in: *Le Mantois*, 1975, pp. 19-22, avec une courte bibliographie de la question.

748 Parfois ces meules sont construites sur des terrains réservés à proximité des habitations. Tel est le cas du Clos Morin à Giverny, cf. *infra*, note 753. — La moisson commence par le blé (la seule céréale intéressant nos meules) aux environs de la Madeleine (22 juillet), le battage peut débuter aussitôt après, mais, selon le calendrier des entreprises de batteuses mécaniques en usage dès l'époque de Monet (à ne pas confondre avec les moissonneuses-batteuses d'aujourd'hui), certains cultivateurs devaient attendre pour battre jusqu'à la fin février, début mars, parfois davantage. Ainsi les meules sont constituées pour passer l'hiver, certaines durant même près d'un an avant d'être démolies; cf. Eugène Bougeâtre, *La Vie rurale dans le Mantois et le Vexin au XIXe siècle*, édité par M. Lachiver, Meulan, 1971, pp. 79-85.

749 H. Chapron, *op. cit.*, *supra*, note 747. — La bordure du Vexin normand à laquelle appartient Giverny n'est séparée du Mantois que par la rivière Epte. C'est dire que les coutumes étudiées ici sont valables là. Les dernières meules coniques que nous avons pu observer dans la région remontent au printemps 1966. Dix ans plus tard, on a tenté, dans certaines régions de France, de les faire revivre en même temps que les battages traditionnels, mais il s'agissait là de manifestations isolées.

750 On pourra comparer les meules représentées par Millet vers 1850 (catalogue de l'Exposition *Millet*, Paris, oct. 1975-janv. 1976, nos 58-59) et celles exécutées entre 1866 et 1874 (*ibidem*, no 176; 200; 246).

751 Une meule peut renfermer jusqu'à 3000 gerbes de blé et atteindre un diamètre de 4 mètres et plus.

752 Une *Meule (1213)* porte la date *88*; une autre *(1215)* a été vendue à Boussod et Valadon dès juin 1889. Ces deux faits montrent que la première campagne de *Meules* se situe après la moisson de 1888, d'où notre datation 1888-89 pour cette série.

753 J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, p. 46, oppose les *cultivants*, cultivateurs originaires du pays, aux *horzins*, gens venus d'ailleurs. — A l'époque qui nous intéresse, le Clos Morin était exploité par Emile Ambroise Quéruel, le fermier de la Côte, dont l'arrière-petit-fils, M. Suzé, a bien voulu nous accueillir en sa propriété de Falaise, hameau de Giverny.

754 Sur le premier contact de Monet avec les meules de blé, «à deux pas de sa maison tranquille, ... un soir de fin d'été», cf. G. Geffroy, *Préface*, 1er mai 1891, du *Catalogue de l'Exposition Cl. Monet* chez Durand-Ruel, texte repris par l'auteur *in*: *La Justice*, 6 mai 1891; *La Vie artistique*, 1re série, 1892; et dans son *Cl. Monet*, 1922, pp. 295-298.

CHEZ MAURICE ROLLINAT

Le 15 février 1889, Monet estime que la saison est trop avancée pour entreprendre une campagne d'hiver loin de Giverny; le 28 du même mois, il se déclare enchanté d'une excursion qu'il vient de faire chez Maurice Rollinat[755]. Cela indique que le voyage éclair dans la Creuse, où Geffroy l'a entraîné en compagnie de Louis Mullem et de Frantz Jourdain[756], a eu lieu non en janvier, comme on l'a écrit, mais dans la seconde quinzaine de février[757].

Gustave Geffroy connaît Rollinat de longue date. En 1883, il a consacré une importante étude dans *La Justice* aux *Névroses* qui venaient de paraître[758], et il ne l'a pas perdu de vue, lorsque le poète s'est exilé au village de Fresselines, non loin de Crozant, en compagnie d'une actrice, Cécile Pouettre, dite de Gournay: «Cécilette, Madone à moi — Etanche un peu ma soif de toi!...» Le couple habite à l'écart du village dans une maison basse, la Pouge: «Ma maisonnette montre aux horizons tranquilles — Ses volets verts...»[759] Voici du reste cet homme étrange tel que l'a dépeint Edmond de Goncourt en 1886, au physique et au moral: «Des cheveux annelés un peu à la façon des cheveux-serpents d'une tête de Gorgone, ... une beauté de lignes grecques dans un visage à la chair tourmentée, comme mâchonnée, et sous cette chair une cervelle qu'on sent hantée par des pensées biscornues, perverses, macabres, ingénues, enfin, un mélange de paysan, de comédien, d'enfant; c'est l'homme, un être compliqué, mais d'où se dégage incontestablement un charme.»[760]

Malgré la modicité de ses revenus, environ 5000 francs *par an*[761], Rollinat se fait un point d'honneur d'accueillir à sa table ses amis anciens ou occasionnels, au risque de s'endetter toujours davantage[759*]. Ainsi fait-il pour Geffroy, Monet et leurs compagnons, lesquels passent toutefois les deux nuits de leur séjour à l'auberge de la mère Baronnet en face de l'église. Le lendemain de leur arrivée, le poète emmène ses hôtes «à travers les stupéfiantes et sombres beautés des deux Creuses»: par la route de Dun-le-Palestel, il les conduit au moulin de Vervit (ou Vervy) sur la grande Creuse; par la ferme de Confolent, il les fait descendre jusqu'au ravin de la petite Creuse que domine le hameau de Puy Guillon, puis il les guide jusqu'au confluent des deux rivières où Monet admire les «Eaux Semblantes» — d'après une expression chère à Geffroy —, ainsi qu'un grand chêne solitaire. Lorsque les visiteurs reprennent la direction de Paris, le peintre promet à leur hôte de revenir dans l'intention de travailler ferme dans ce pays superbe[762].

Rentré à Giverny, Monet reçoit de Georges Petit la proposition d'exposer dans sa galerie pendant l'Exposition universelle avec le seul Rodin, proposition dont il saisit aussitôt l'importance capitale pour sa carrière. L'affaire est débattue le samedi 2 mars au cours d'un premier entretien[763]. Le lendemain paraît dans le *Gil Blas* un important article de Hugues Le Roux consacré à *L'Exposition de Claude Monet* chez Théo van Gogh. Le journaliste a certainement rencontré le peintre, peut-être à Etretat où il le montre au travail, et il rapporte sur sa jeunesse un certain nombre d'historiettes que le maître s'entend déjà à interpréter pour sa plus grande gloire, au détriment parfois de l'humble vérité[764]. Prenant appui sur un cours professé par le philosophe Th. Ribot au Collège de France, Le Roux tente de définir l'impressionnisme selon Claude Monet: «C'est avant toutes choses la peinture de l'enveloppe, de ce mouvement de l'éther, de cette vibration de la lumière qui palpite autour des objets.» L'article se termine sur le *Brouillard* peint jadis à Vétheuil *(518)*, «symphonie blanche»[764*] non encore accompagnée de son finale, l'anecdote du refus d'achat par Faure suivi du refus de vente par l'artiste[765].

Le mercredi 6 mars au soir, après un nouvel entretien avec Rodin, Monet s'en retourne dans la Creuse[766]. Le lendemain matin, il débarque à la gare de Dun-le-Palestel d'où Rollinat le ramène en voiture à Fresselines[759*]. Le temps de déposer les bagages chez la mère Baronnet, et

755 *Lettre 910*, Giverny, 15 février 89, à B. Morisot; *lettre 912*, Giverny, 28 fév. 89, à Rodin.

756 G. Geffroy, 1922, pp. 286-287. Fr. Jourdain aimait à raconter l'anecdote suivante: Au cours d'une promenade dans la campagne, ses compagnons et lui-même s'arrêtèrent un moment pour se reposer, puis repartirent. Au bout de quelques minutes, Geffroy s'aperçut qu'il avait oublié le manteau noir qu'il avait déposé à terre. Monet examina de loin l'endroit de la halte et s'écria: «Je le vois. Il est là.» A Rollinat qui affirmait qu'il s'agissait d'un tronc d'arbre, il répondit: «Impossible. Pas de noir pareil dans la nature.» Ils retournèrent d'où ils venaient et trouvèrent le manteau. (Récit rapporté par le fils de Jourdain au cours d'une émission radiophonique en 1957.)

757 Au cours du même mois de février, Monet participe à l'exposition des XX à Bruxelles avec 4 tableaux, les nos *1087*?; *1175*; *1179*; *1181* de notre catalogue.

758 G. Geffroy, *Maurice Rollinat. Les Névroses. — Dans les Brandes*, article daté du 1er mars 1883, repr. *in*: G. Geffroy, *Notes d'un journaliste*, 1887, XIII, pp. 278-292.

759 Détails biographiques et citations sont empruntés à Emile Vinchon, *La Vie de Maurice Rollinat. Documents inédits*, Issoudun, s. d.

760 *Journal* d'Edmond de Goncourt, 18 mars 1886, repr. par E. Vinchon, *op. cit.*, p. 181.

761 Même aux pires années d'Argenteuil et de Vétheuil, Monet a toujours gagné bien davantage.

762 Les faits sont rapportés d'après G. Geffroy (cf. *supra*, note 756), et complétés par nos recherches, pour lesquelles, comme pour l'ensemble des réalités locales et des sites qui vont intéresser Monet lorsqu'il reviendra à Fresselines, nous avons bénéficié des conseils éclairés de M. E. Mathez, secrétaire honoraire de la mairie, et Gaston Thiéry, artiste peintre, qui vit à Fresselines depuis plus de vingt ans. Pour l'orthographe des noms de lieux, nous suivons la carte de l'Institut géographique national: *Vervy* (non Vervit), *Confolent* (non Confolans), *Puy Guillon* (non Puyguillon).

763 *Lettre 912*, à Rodin, cf. *supra*, note 755, fin.

764 H. Le Roux, *Silhouettes parisiennes: L'Exposition de Cl. Monet*, in: *Gil Blas*, 3 mars 1889. — Les anecdotes relatives à la jeunesse de Monet ont été utilisées avec la prudence indispensable dans le 1er tome de notre *Cl. Monet*.

765 D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, p. 97. — Il faudra attendre 1914 pour voir apparaître cette légende sous la plume d'A. Arnyvelde; cf. *ibid.*, note 729.

766 *Lettre 913*, Giverny, 5 mars [1889], à Rodin.



Cat. 1145 — *Clématites*, 1887.

l'on va se restaurer à la Pouge, où Monet prendra tous ses repas[767]. Le poète respecte le travail de son invité, seules les soirées se prolongent un peu trop, l'amphitryon ne pouvant se dispenser de chanter et de déclamer des vers[768]. Le dimanche, on joue au 31 en compagnie du curé, du notaire et du vicomte de la Celle, châtelain de Puy Guillon[769]. Bien entendu, la durée du séjour — première estimation — ne devra pas dépasser quinze ou vingt jours, surtout que, après les hésitations du début, les motifs sont choisis rapidement «pour le matin et l'après-midi, soleil et temps gris»[768*]. Le système des séries se trouve ainsi appliqué au départ et non plus adopté empiriquement au terme d'expériences malheureuses, comme cela fut le cas jusque là. Le rôle joué par Agay lors du séjour d'Antibes est ici dévolu à Crozant[770].

Le 10 mars, en place d'éditorial, et cela en pleine affaire Boulanger, *Le Figaro* publie un article de Mirbeau, *Claude Monet*[771]. Le dithyrambe atteint à un diapason tel que la traduction anglaise du texte servira de préface au catalogue, lors du transfert chez Goupil à Londres[772] de l'exposition organisée à Paris par Théo van Gogh[773]. De plus, Mirbeau sera choisi pour présenter le peintre à l'exposition Monet-Rodin, alors que Geffroy s'acquittera de la même tâche pour le sculpteur[774]. Ces dispositions et quelques autres sont réglées à la galerie de la rue de Sèze le 13 mars, au cours d'un voyage éclair de Monet à Paris, *via* Châteauroux[775]. Il entrevoit Alice Hoschedé en présence de tiers et se fait raccompagner à la gare d'Orléans par Rodin et Geffroy, pour un nouveau voyage de nuit qui le ramène à Fresselines le 14 au matin[776].

Devant l'afflux des visiteurs consécutif à l'article du *Figaro*[771*], Théo van Gogh prolonge son exposition et annonce des possibilités de vente[777]. Cependant, inquiet devant le peu d'empressement manifesté par Petit et Rodin, alors que lui-même est désireux de conclure, Monet croit devoir leur «réveiller la mémoire», d'où toute une correspondance[778] à laquelle s'ajoute, obligation plus agréable, une lettre de remerciements à Roger-Milès, auteur d'un article sympathique paru dans *l'Evénement* du 15 mars[779]. Moins de quinze jours depuis le début de la campagne de Fresselines, environ quatorze toiles sont en train[777*], mais voilà que le temps se gâte, la pluie risquant de faire verdir prématurément la nature[780]. Quelle idée aussi d'être venu faire du paysage d'hiver en mars!

Maurice Rollinat heureusement veille et, un jour qu'il a neigé[781], il emmène son invité dans une longue excursion d'où celui-ci revient le soir «hébété»[782]. «Je suis chaque jour plus charmé par Rollinat», note Monet, «quel véritable artiste, ... plein d'amertume et de tristesse», si perpétuellement «malheureux» qu'il comprend et respecte les tourments de la création chez les autres[783]. Ce respect, le peintre ne l'appréciera pas toujours de la même façon: aux prises avec ses doutes habituels à la fin du premier mois de son séjour, il va constater avec une nuance de regret: «Rollinat n'est jamais venu près de moi quand je peins et ne veut voir mes toiles que lorsque j'aurai fini; du reste, je le crois un peu fermé à la peinture, dans laquelle il ne voit et n'aime que les choses de fantaisie et d'étrangeté.»[784] Au-dessus de la couche du poète oublié est suspendu *La Mélancolie* de Dürer[785].

767 *Lettre 914*, [Fresselines], samedi [9 mars], à A. Hoschedé.

768 *Lettre 915*, [Fresselines], lundi matin [11 mars], à A. Hoschedé.

769 *Lettre 915*, cf. note précédente. — Le nom du «châtelain voisin» est donné dans la *lettre 962*, Fresselines, 24 avril 89, à A. Hoschedé.

770 *Lettre 915*, cf. note 768. — Sur le rôle d'Agay, paradis perdu, cf. *supra*, note 656.

771 O. Mirbeau, *Cl. Monet*, in: *Le Figaro*, 10 mars 1889. — Sur les réactions de Vincent van Gogh à l'annonce puis à la lecture de cet article, cf. *Correspondance de V. van Gogh*, Paris, 1960, t. III, pp. 316, 329, 332. A cet article, Vincent a préféré celui de Marcel Fouquier, *Petites Expositions: L'Exposition Cl. Monet*, in: *Le XIXe siècle*, 6 mars 1889.

772 Le *Catalogue of Impressions by Cl. Monet, The Goupil Galleries, 116 and 117, New Bond Street, London, April 1889*, présente vingt œuvres. Cf. J. Rewald, *Théo van Gogh*, 1973, p. 63, note 90. Propositions d'identification et hypothèses concernent les numéros suivants de notre catalogue: *254*; *255*; *264*; *372*; *518*; *975*; *1044*; *1087*; *1146*; *1174*; *1181*; *1188*?; *1203*; *1204*; *1209*; *1212*.

773 Cf. *supra*, note 736.

774 Mirbeau donne son accord dans une lettre à Monet, [Menton, mi-mars 1889], document communiqué par M. P. Michel. Dans la même lettre, avec un brin de fausse modestie, il prétend: «Mon article [du *Figaro*] était stupide.»

775 *Lettre 916*, Buffet de la gare de Châteauroux, mardi 12 mars 89, à Rodin.

776 *Lettre 917*, Fresselines, 15 mars 89, à A. Hoschedé.

777 *Lettre 919*, Fresselines, lundi [18 mars], à A. Hoschedé. — Sur l'exposition chez Théo van Gogh à Paris, cf. *supra*, note 736. — Sur les ventes annoncées, cf. J. Rewald, *Théo van Gogh*, 1973, p. 38. Le 9 février, les livres de la maison Boussod et Valadon enregistrent la vente d'un *Antibes* (*1168*?); le 28 février, celle de *Meules* non identifiées; le 27 mars, celle de *Rochers au bord de la Méditerranée* (*1185*?).

778 *Lettre 920*, Fresselines, 19 mars 89, à A. Hoschedé. Cf. *lettre 918*, samedi [16] mars, à G. Petit; *lettre 921*, 19 mars, à Rodin.

779 L. Roger-Milès, *Beaux-Arts: Cl. Monet*, in: *L'Evénement*, 15 mars 1889; cf. *lettre 922*, Fresselines, 20 mars 89, à A. Hoschedé.

780 *Lettre 920*, cf. *supra*, note 778; *lettre 922*, cf. *supra*, note 779; *lettre 923*, cf. *infra*, note 783, les trois à A. Hoschedé.

781 *Lettre 924*, Fresselines [22 mars 89], à A. Hoschedé: le travail à «deux toiles d'aspect sinistre» est interrompu par la neige, «qui reste assez pour me gêner et pas assez pour tenter de la faire».

782 *Lettre 925*, samedi 23 mars 89, à A. Hoschedé.

783 *Lettre 923*, Fresselines, 21 mars, à A. Hoschedé; cf. *lettre 919*, *supra*, note 777.

784 *Lettre 942*, lundi 8 avril 89, à A. Hoschedé. — En somme, le poète Rollinat était attiré par la peinture symboliste plus que par le naturalisme des impressionnistes.

785 E. Vinchon, *op. cit.*, *supra*, note 759. Le pauvre Rollinat s'écriait parfois: «Nom de Dieu! Je ne suis pourtant pas le premier venu.» Mais «il n'est bon bec que de Paris», ainsi que le disait déjà François Villon: retiré à Fresselines, Rollinat a été oublié, ou dénigré, dans la capitale. Seule une étude objective permettrait de vérifier si cet esprit, considéré comme un peu fou à une époque qui se veut positiviste, n'a pas été tout simplement en avance sur son temps.

«SI FLAUBERT AVAIT ÉTÉ PEINTRE»

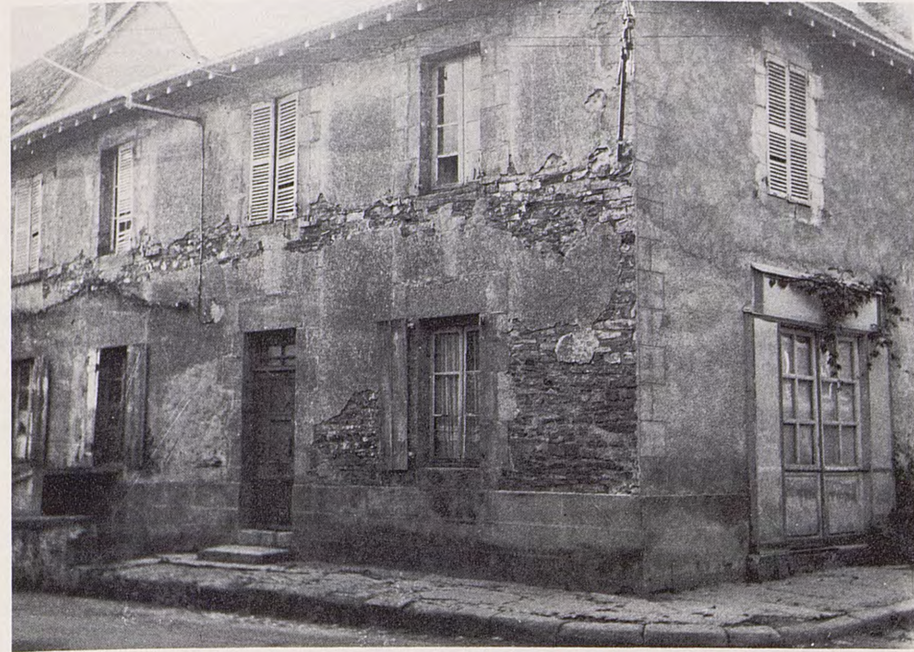
En se rendant à Fresselines en mars, Monet ignorait sans aucun doute à quelles difficultés il allait s'exposer dans un pays proche du Massif central, où les rigueurs du climat continental s'allient à l'humidité des influences atlantiques. Sans perdre de vue ce qui relève de son insatisfaction habituelle — «c'est mal prix, mal choisi»[786] —, force est de reconnaître que le froid, la pluie, les changements d'éclairage, toute cette évolution de la végétation au passage de l'hiver vers le printemps lui posent des problèmes rarement rencontrés jusque-là sous une forme aussi aiguë. Cependant, en l'observant alors qu'il tente de les résoudre, on comprendra mieux quel artiste scrupuleux il est.

Les giboulées glaciales de mars alternant avec des passages ensoleillés n'affectent pas sérieusement sa santé: «Quand je travaille, je vais toujours bien, quoique me faisant un véritable mauvais sang.»[787] A la fin du mois, 23 toiles sont en train dont certaines, entreprises à cause des changements de temps, lui paraissent meilleures que les premières[788]. Au début d'avril apparaissent les premières marques de fatigue — «je sens que je vieillis»[789] — bientôt aggravées par un mal de gorge «pincé» les pieds dans la boue[790]. Le temps «sinistre» a entraîné une série de toiles «lugubres», dont plusieurs sans aucun ciel. Quant aux effets commencés par soleil, ils risquent d'être transformés lorsque le retour du beau temps permettra d'y travailler à nouveau. La Creuse change sans cesse de couleur: verte en temps normal, elle devient jaune aux moments des crues[790]*. «Entre deux averses et même sous la pluie», Monet s'acharne, la main droite gercée, crevassée, couverte jour et nuit d'un gant enduit de glycérine[791]. Faut-il transformer les toiles pour les adapter au temps sombre, quitte à les remettre dans leur état primitif au retour du soleil? Dans son désarroi, il en vient à douter de lui-même: «Je suis si long à finir quelque chose...»[792] «Hélas, plus je vais, plus j'ai de mal à rendre ce que je voudrais.»[793]

Aux premiers rayons du soleil retrouvé, le vieil enthousiasme se réveille malgré les progrès du verdissement: «J'étais emballé, faisant les changements voulus, et puis, crac», un terrible ouragan vient tout remettre en cause[794]. A la moindre éclaircie, sans trop s'éloigner de Fresselines, Monet court brosser un coucher de soleil sur le hameau de La Roche-Blond; le lendemain, il revient aux toiles par temps clair[795]. Coups de boutoir, attentes angoissées se succèdent jusqu'à la mi-avril où les choses paraissent s'arranger[796]; pas pour longtemps, puisque la toute récente sécheresse provoque une baisse de la Creuse et entraîne de nouvelles plaintes[797]. Le dimanche de Pâques, limite naguère envisagée pour le retour, un vent d'optimisme souffle: «Je suis d'un surexcité, d'une fièvre inouïe.»[798] Quarante-huit heures plus tard, c'est la défaillance: étourdi, courbatu, Claude doit quitter le travail et prendre le lit[799]. Deux jours de repos et deux wlinsis, remède d'époque, viennent à bout de l'espèce de lumbago qu'il semble avoir contracté[800], et la lutte reprend dans une atmosphère plus sereine[801], en attendant l'effort final.

Et encore s'il ne s'agissait que de peindre, mais il faut veiller à sa carrière. Si les expositions à la maison Goupil de Paris et de Londres n'ont pas posé de problèmes particuliers[802], celle qui doit réunir Monet et Rodin chez Georges Petit nécessite des négociations longues et compliquées dont les phases successives se déroulent en contrepoint de la campagne de travail[803]. Ces préoccupations incessantes font négliger les amitiés anciennes: Boudin serait en droit de s'en plaindre, de Bellio rappelle les promesses imparfaitement tenues[804]. Brochant sur le tout, les interférences familiales se manifestent sans cesse: c'est le projet de location d'une chambre rue Godot-de-Mauroy, après la résiliation d'un bail rue de Provence[805]; c'est le service militaire et la

786 *Lettre 922*, Fresselines, 20 mars 89, à A. Hoschedé.
787 *Lettre 926*, Fresselines, 25 mars, à A. Hoschedé.
788 *Lettre 932*, Fresselines, 31 mars, à A. Hoschedé.
789 *Lettre 933*, Fresselines, 2 avril, à A. Hoschedé.
790 *Lettre 937*, Fresselines, 4 avril 89, à A. Hoschedé.
791 *Lettre 940*, dimanche, 7 avril, à A. Hoschedé.
792 *Lettre 942*, lundi 8 avril 89, à A. Hoschedé.
793 *Lettre 943*, Fresselines, 8 avril 89, à B. Morisot; cf. *lettre 960*, lundi, 5h du soir [22 avril], à A. Hoschedé.
794 *Lettre 947*, Fresselines, 12 avril, à A. Hoschedé.
795 *Lettre 950*, Fresselines, 13 avril 89, à A. Hoschedé.
796 *Lettre 951*, lundi 15 avril; *lettre 953*, Fresselines, 16 avril 89, les deux à A. Hoschedé.
797 *Lettre 954*, Fresselines, 17 avril 89, à A. Hoschedé.
798 *Lettre 959*, Fresselines, 11 h 1/2, 21 avril, à A. Hoschedé; cf. *lettre 939*, Fresselines, 6 avril: «Je voudrais tant rentrer pour Pâques.»
799 *Lettre 961*, mardi 23 avril; *lettre 962*, Fresselines, 24 avril 89; les deux à A. Hoschedé; *lettre 963*, Fresselines, 24 avril 1889, à G. Geffroy.
800 *Lettre 964*, vendredi [26 avril], à A. Hoschedé.
801 *Lettre 966*, Fresselines, 28 [avril] 89, à A. Hoschedé.
802 Cf. *supra*, notes 736, 772, et *lettre 971*, Fresselines, 3 mai [1889], à A. Hoschedé.
803 Cf. p. ex.: *lettre 958*, Fresselines, 21 avril 89, à G. Petit; *lettre 959*, cf. *supra*, note 798.
804 *Lettre 931*, Fresselines, 28 mars 1889, à E. Boudin. — Lettre de G. de Bellio à Monet, Paris, le 12 avril 1889; le docteur regrette l'absence de Monet «à notre dernière réunion qui se composait de Caillebotte, Renoir, Duret et moi». Il s'agit du dîner mensuel au café Riche, «agapes» dont Monet a été «le promoteur» (cf. t. II, note 398). Cette fois, le dîner était «médiocre, pour ne pas dire mauvais». «C'est le général Boulanger qui a défrayé la conversation à la plus grande satisfaction de Duret.» (La déclaration de Boulanger, dite de Bruxelles, remonte au 2 avril). «Renoir, sans aller plus mal, n'est pourtant pas guéri de sa paralysie faciale.» De Bellio a accepté que le *Jardin des Tuileries (401)* figure à l'Exposition universelle; cela lui a valu une carte d'entrée, sans qu'on soit encore venu chercher le tableau.
805 *Lettre 930*, Fresselines, 28 mars 89; *lettre 932*, Fresselines, 31 mars, les deux à A. Hoschedé. — Les adresses de Monet à Paris gravitent toujours autour de la gare Saint-Lazare; «la location d'une chambre», à laquelle Alice est étroitement associée, paraît destinée, avant tout, à permettre au couple de se retrouver loin de Giverny et hors de la présence des enfants.


L'auberge de la mère Baronnet en face de l'église, où Monet loge pendant son séjour à Fresselines de mars à mai 1889, n'avait rien perdu de son aspect d'autrefois lorsque nous l'avons photographiée en 1963.


Maurice Rollinat, le poète des *Névroses*, est venu chercher à Fresselines un oubli qu'il ▷ ne trouvera que trop. Amphitryon plus généreux que fortuné, il accueille tous les jours Monet à sa table et le distrait, après dîner, par ses déclamations et par ses chants (aquarelle par Osterlind, musée Bertrand, Châteauroux).


A l'ouest de Fresselines le plateau descend en direction de la Grande et de la Petite Creuse qui se rejoignent avant de contourner *le Bloc* visible au centre gauche; cf. *cat. 1218*.


Le confluent des deux Creuses est formé de la Grande Creuse, à gauche, et de la Petite, à droite. Ce motif, vu de plus haut, a longuement retenu l'attention de Monet, *cat. 1218-1227*. A gauche se dresse *le Bloc*, *cat. 1228*. Le paysage est beaucoup plus boisé aujourd'hui par suite du recul de l'élevage des moutons (carte postale c. 1900).


Le moulin de Vervy (*alias* Vervit) est situé sur la Grande Creuse en amont du confluent. La route départementale 44, en provenance de Fresselines, traverse la rivière sur le pont, comme en *cat. 1233*, *1234*, avant de remonter sur le plateau, en face, pour gagner Dun-le-Palestel.


Le torrent de la Petite Creuse, à peu de distance, en amont, du confluent, a donné lieu à l'exécution de deux toiles sans ciel, *cat. 1239*, *1240*. Sur la rive opposée, le retour à la forêt originelle a mis fin au ravinement.

permission de Jean à Giverny au moment des vacances de Pâques[806]; ce sont les plaintes d'Alice à mesure que le séjour se prolonge, et ses insinuations jalouses à la pensée que la présence de Cécile, la compagne de Rollinat, pourrait expliquer les retards successifs. Claude a beau se vouloir rassurant — «Ne vous mettez pas martel en tête au sujet de sa femme qui est très aimable et obligeante. Je ne suis qu'à vous et ne serai jamais qu'à vous»[807] —, cette tension permanente ne laisse pas de le préoccuper.

Si son naturel l'empêche d'être remontant[808], Maurice Rollinat continue à se montrer plein de prévenances. «Du reste, il faut vous attendre à ce que je vous ressasse les oreilles de cet homme étonnant et bon.»[809] L'admiration du peintre redouble lors de la préparation et de l'exécution de chants et de cantiques, car le poète se produit en public aux cérémonies solennelles de la paroisse, à la grande satisfaction des nombreux assistants et du curé, l'abbé Daure, persuadé que «nulle part il n'y avait des messes chantées comme cela»[810]. A la messe du dimanche des Rameaux, Monet est là dans la petite église de Fresselines, attentif aux chants de Rollinat et au «prône» du prêtre «très épatant» et qui n'oublie pas de remercier les «grands artistes» présents[811]. Le jeudi saint, après l'office du soir, des homards et des coquillages spécialement envoyés de Belle-Ile sont servis au dîner, «une vraie noce»[812]. Si la présence de Claude aux offices est de nature à satisfaire Mme Hoschedé, la «noce» ainsi avouée alimente de nouvelles récriminations, et Claude doit protester: «Mon seul souci, ma vie, c'est l'Art et vous.»[813]

Dans les dernières semaines d'un trop long séjour, l'Art va soumettre son chevalier à des tortures telles que, se référant à un autre grand tourmenté, de surcroît normand comme lui-même, il s'exclame: «Si Flaubert avait été peintre, qu'aurait-il écrit, bon Dieu!»[814] Les crises de découragement se succèdent devant des arbres coupés, la montée du soleil vers le zénith bouleversant les éclairages et provoquant sur l'eau d'éblouissantes «paillettes de diamants»[815]. Deux jours plus tard, la Creuse, toute boueuse, déborde sous l'effet d'une pluie torrentielle d'orage, cependant que la végétation verdit de plus belle[816].

Comment dès lors persister dans la ligne fixée et tout récemment confirmée: «Ici je fuis et évite ce qui est printanier»[813*]? Tout simplement en prolongeant l'hiver par un artifice inattendu. Le chêne au confluent des deux Creuses[817] est l'enjeu et la victime de ce pari étrange. Le 6 mai, Monet a fait de lui une grande pochade devant les eaux jaunes de la rivière[816*], mais, en songeant à toutes les toiles où il figure *(1229-1232)* et dont la plupart ne sont pas encore terminées, il offre au propriétaire du terrain de payer 50 francs *«pour faire enlever toutes les feuilles»*, afin de conserver à l'arbre l'aspect hivernal sous lequel il a été reproduit jusque-là[818]. L'autorisation est accordée gracieusement, et, le 8 mai, deux hommes juchés sur des échelles descendues à grand-peine dans le ravin se mettent en devoir d'effeuiller le vieux chêne. «N'est-ce pas un comble de finir un paysage d'hiver à cette époque?» s'interroge l'artiste, tout heureux d'avoir obtenu gain de cause[819]. Tourner le dos à la nature, par fidélité à un motif offert par cette même nature, révèle l'approche d'une impasse à laquelle le paysagiste tentera d'échapper par la systématisation du procédé des séries[820] limitées à quelques objectifs précis, peupliers, meules, cathédrale de Rouen, puis par le recours aux décors artificiels du jardin et du bassin de Giverny.

806 *Lettre 950*, Fresselines, 13 avril 89, à A. Hoschedé. — Jean est alors militaire au 129e régiment d'infanterie de ligne, au Havre; le lieutenant-colonel, M. H.A. Vitalis, auquel Monet s'adresse, est colonel-adjoint du régiment; renseignement communiqué par le Service historique des Armées à Vincennes. Cf. également *lettre 939* et *951*. — Jean Monet avait été reconnu «bon pour le service» le 25 janvier 1888, cf. *supra*, note 683. En 1891, nous le retrouvons sergent, toujours au 129e de ligne, 3e bataillon; cf. *lettre 1113 bis*. — Fixée à cinq ans en 1872, la durée du service devait être ramenée à trois ans par la loi du 15 juillet 1889.

807 *Lettre 947*, Fresselines, 12 avril [1889], à A. Hoschedé.

808 *Lettre 942*, cf. *supra*, note 784.

809 *Lettre 938*, Fresselines, vendredi 5 [avril 89], à A. Hoschedé.

810 *Lettre 940*, cf. *supra*, note 791. — L'abbé Jean-Baptiste Daure, curé de Fresselines, semble avoir été un homme à la fois intelligent et bon. «C'est censément un comm' nous autres — Qu'aurait son âme meilleur' que nous», dit de lui Rollinat dans *Paysages et Paysans*; cf. E. Vinchon, *op. cit.*, *supra*, note 759. — Monet le rencontre fréquemment chez Rollinat; cf. par exemple, *lettres 915* et *938*.

811 *Lettre 951*, lundi 15 avril, à A. Hoschedé. — Précisons que Monet n'avait que quatre pas à faire pour se rendre aux cérémonies religieuses, l'auberge de la mère Baronnet où il a sa chambre se trouvant juste en face de l'église.

812 *Lettre 956*, vendredi midi [19 avril 89], à A. Hoschedé. — Concernant la permanence des liens avec Belle-Ile, on notera une curieuse commande de photos-souvenirs, *in*: *lettre 939*, Fresselines, 6 avril.

813 *Lettre 966*, Fresselines, 28[avril] 89, à A. Hoschedé.

814 *Lettre 968*, Fresselines, 30 avril, à A. Hoschedé.

815 *Lettre 971*, Fresselines, 3 mai, à A. Hoschedé.

816 *Lettre 974*, Fresselines, lundi 6 mai, à A. Hoschedé.

817 G. Geffroy, 1922, p. 286, donne des précisions sur l'emplacement de cet arbre que l'on entrevoit au premier plan du tableau *1218*.

818 *Lettre 975*, mercredi 8 mai, Fresselines, à A. Hoschedé. A cette date, Monet parle de cinq toiles où figure son chêne, «dont trois où il joue tout le rôle».

819 *Lettre 976*, jeudi 9 mai, à A. Hoschedé.

820 Ce procédé des séries reçoit une application étendue dès Fresselines pour un motif surtout *(1219-1227)*. Un second motif est exécuté trois fois *(1230-1232)*; trois autres le sont deux fois seulement (*1233-1234*; *1237-1238*; *1239-1240*); le reste se compose de toiles apparemment isolées (*1229*; *1235*; *1236*) au nombre desquelles figurent la vue générale *(1218)* et le fameux *Bloc (1228)*.

«FOR EVER MONET! FOR EVER RODIN!»

Le retour à Giverny a lieu, selon toute vraisemblance, le dimanche 19 mai 1889[821]. Le lendemain, Sadi Carnot préside à l'inauguration du nouveau Palais des Beaux-Arts dans le cadre de l'Exposition universelle ouverte depuis le 6. Le commissaire spécial Antonin Proust, chaleureusement félicité par Armand Fallières, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, a organisé deux manifestations[822]: une exposition décennale de l'art français où brille Rodin, également auteur d'une des six grandes statues allégoriques qui ornent le fronton du palais, et une exposition centennale à laquelle Monet figure avec trois œuvres, sans paraître attacher beaucoup d'importance à l'honneur qui lui échoit en la circonstance[823].

La grande affaire demeure à ses yeux l'organisation de l'exposition Monet-Rodin chez Georges Petit. Mais avant de consacrer tous ses soins à cette vaste entreprise, il tient à récompenser à sa façon Maurice Rollinat de son hospitalité en lui adressant un panier de pommes; même si celles-ci ont le mérite d'avoir été cueillies à l'automne précédent, elles constituent un cadeau sans rapport avec les deux repas pris tous les jours pendant trois mois. Dans la lettre de remerciements, que Maurice Rollinat s'est cru obligé d'écrire, défile tout l'univers de Fresselines, les familiers de la Pouge, la mère Baronnet, les animaux avec le chien *Pistolet* en tête, jusqu'à l'arbre du ravin de la Creuse qui a déjà retrouvé une partie de ses feuilles[824]. Ayant ainsi sacrifié aux exigences de la reconnaissance, Monet peut se consacrer tout entier à la préparation de son catalogue pour la rue de Sèze, travail considérable qui porte sur quelque 150 tableaux[825]. Si Faure et Durand-Ruel ont commencé par refuser leur concours, ils finissent par céder aux instances du peintre qui est parvenu, cette fois encore, à obtenir ce qu'il voulait[826].

L'accrochage peut commencer le samedi 15 juin[827]. Le soir, le dîner de la Banlieue, organisé exceptionnellement chez Sapin, au restaurant du Palais des Beaux-Arts, réunit, sous l'égide de la toute neuve Tour Eiffel et sous la présidence d'Edmond de Goncourt, Monet, Geffroy, Frantz Jourdain, Gallimard, Toudouze, Mirbeau. Ce dernier se met en frais pour son illustre confrère, discourant de politique et de littérature, égratignant Maupassant au passage. «Un silencieux aux yeux d'un noir parlant» écoute: c'est Claude Monet tel que Goncourt l'a observé[828]. Rodin ne semble pas s'être rendu à l'invitation. D'ailleurs, pendant que la préparation de l'exposition bat son plein, il montre si peu d'empressement pour surveiller le placement de ses sculptures que Monet et même Petit sont obligés d'insister pour qu'il se dérange[829]. De ce fait, les dispositions prises par les deux artistes sont mal synchronisées, et, le 21 au matin, lorsque le peintre arrive dans la galerie, il constate que le panneau du fond, «le meilleur» bien sûr, est caché par la présence d'un groupe de Rodin — *Les Bourgeois de Calais* probablement —; il s'en plaint amèrement à Georges Petit et n'aspire plus qu'à prendre le chemin de Giverny pour y retrouver le calme[830]. Des échos de ce mécontentement parvenus à Rodin déclenchent une violente réaction dont Goncourt rend compte en ces termes: «A propos de l'exposition faite en commun des œuvres de Rodin et de Monet, il s'est passé, à ce qu'il paraît, des scènes terribles, où le doux Rodin, sortant tout à coup un Rodin inconnu à ses amis, s'est écrié: «Je me fous de Monet, je me fous de tout le monde, je ne m'occupe que de moi!»[831]

821 *Lettre 980*, Fresselines, 15 mai 89, à A. Hoschedé; l'arrivée à Giverny est prévue pour *dimanche* (19 mai) au plus tard. La 1re *lettre* de Giverny, *983*, est du 23 mai.

822 Sur les Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1889, cf. Louis Gonse, *Coup d'œil avant l'ouverture*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, 1er mai 1889. — Paul Mantz (inspecteur général), *Exposition universelle de 1889, La Peinture française*; 4 articles *in*: *Gazette des Beaux-Arts*, juillet, août, octobre, novembre 1889. Toutes ces études sont reprises avec des illustrations supplémentaires dans *Les Beaux-Arts et les Arts Décoratifs*, ouvrage publié sous la direction de L. Gonse et A. de Lostalot, Paris, journal *Le Temps*, s.d. — Sur le nouveau Palais des Beaux-Arts au Champ de Mars et sur les cérémonies d'inauguration, cf. *Chronique des Arts*, pp. 139, 140, 146 et 163.

823 Au catalogue de l'*Exposition centennale de l'art français (1789-1889)*, Monet occupe les numéros 526-528 avec *L'Eglise de Vernon (843)*; *Les Tuileries (401)*; *Vétheuil (539)*. Bien que cette manifestation réunisse la plupart des grands noms du siècle, son organisation tardive et longtemps contestée la place matériellement et moralement derrière l'Exposition décennale. Aussi Monet ne manifeste-t-il, dans la correspondance conservée, aucun intérêt pour cette forme de consécration officielle qu'il partage avec Pissarro, alors que Renoir et Sisley sont absents. A noter que Marius Michel, le compagnon d'Etretat (cf. t. II, note 421), a eu droit à l'Exposition décennale.

824 Lettre de Rollinat à Monet, Fresselines, 25 mai 1889. G. Geffroy a si bien senti le caractère gênant du cadeau qu'il le supprime de la reproduction qu'il donne de cette lettre dans son *Cl. Monet*, 1922, pp. 292-293.

825 L'essentiel des *lettres 981-991* est consacré à la préparation de l'exposition Monet-Rodin, où la présence des tableaux catalogués par nous sous les numéros suivants est certaine, probable ou possible: *39*; *72*; *77*; *84*; *92*; *94*; *110*; *135?*; *145?*; *154*; *166*; *172*; *177*; *200*; *205*; *263*; *292*; *296*; *311*; *336*; *341*; *356*; *368* ou *369?*; *373*; *402*; *416*; *432*; *440*; *442*; *455*; *468*; *469*; *488*; *518*; *528*; *535*; *559*; *567*; *568*; *574*; *576*; *680*; *727*; *730*; *732*; *741*; *751?*; *759*; *768*; *769?*; *797*; *837*; *853?*; *859* ou *863?*; *864*; *867*; *870?*; *988*; *994*; *1032*; *1044*; *1054*; *1060*; *1067*; *1068*; *1070*; *1071*; *1084*; *1089*; *1091*; *1093*; *1096* ou *1097*; *1102*; *1107?*; *1109?*; *1114*; *1122*; *1133*; *1135*; *1136?*; *1146* ou *1147*; *1151*; *1155*; *1164?*; *1166*; *1167*; *1168* ou *1169*; *1170?*; *1172*; *1173*; *1174*; *1176*; *1177*; *1179*; *1181*; *1186*; *1187*; *1190*; *1191*; *1192* ou *1193*; *1201*; *1203*; *1204*; *1206*; *1210*; *1212*; *1215*; *1219?*; *1220?*; *1221?*; *1222* ou *1223?*; *1224?*; *1226?*; *1229*; *1230?*; *1233*; *1234*; *1235*; *1237* ou *1238*; *1239* ou *1240*.

826 *Lettre 970*, Fresselines, 1er mai, 9 h. matin, à A. Hoschedé: «Puis, pour comble ce matin, cette aimable réponse de ce cochon de Faure»; *lettre 990*, Giverny, 11 juin 89, à P. Durand-Ruel. A cette date, ce dernier seul résiste, mais le catalogue de l'exposition montre que, lui aussi, s'est incliné.

827 *Lettre 993*, Giverny, [14 juin 89], à Rodin.

828 *Journal d'Edmond de Goncourt*, samedi 15 juin 1889.

829 *Lettre 995*, Paris, 20 juin 1889, à Rodin (carte-télégramme signée conjointement par Monet et G. Petit).

830 *Lettre 996*, Paris, 21 juin 1889, à G. Petit.

831 *Journal d'Edmond de Goncourt*, dimanche 23 juin 1889, cité par R. Descharnes et J.-F. Chabrun, *A. Rodin*, Lausanne, 1967, pp. 142-144.

Ainsi la conjonction entre les maîtres de la sculpture et de la peinture modernes ne va-t-elle pas sans heurts, heurts que Mirbeau passe naturellement sous silence dans son compte rendu laudatif de *L'Echo de Paris*, tout entier consacré à Rodin[832]. Il est vrai qu'après sa préface au catalogue de l'exposition[833], où il a repris plusieurs passages de son article sur Monet paru dans *Le Figaro* en mars[834], l'inspiration de l'écrivain doit commencer à s'essouffler; ainsi, dans le *Gil Blas*, il se contente de publier des extraits de la préface[835]. Cette défaillance passagère ne l'empêchera pas de proposer ses services pour un nouvel article à paraître dans *Le Figaro*[836], afin de pallier la défection d'Albert Wolff qui semble avoir été choqué par l'attitude de Monet à son égard[837].

La presse cependant est abondante. La *Chronique* de Geffroy dans *La Justice* ne réserve pas de surprise[838], et Roger-Milès, dans *L'Evénement*, se contente de renvoyer à l'article élogieux qu'il a consacré à l'artiste dans le même journal en mars[839]. Sont également favorables un court papier anonyme du *Matin*[840] et, dans *Le Rappel*, une étude plus poussée de Charles Frémine. Ce dernier note toutefois «une exaltation de couleurs qui chantent bravement au-dessus de la gamme naturelle»[841]. Chez J. Le Fustec de *La République Française*, les réserves l'emportent sur les éloges, et Monet est accusé «trop souvent de se manifester au point de vous blesser l'œil»[842]. De fait, à Antibes comme à Belle-Ile, à Fresselines comme à Giverny, le peintre voit les couleurs autrement que le commun des mortels, et c'est sur cette vision personnelle que les rares critiques hostiles continuent de faire porter leurs attaques; c'est le cas d'Alphonse de Calonne dans *Le Soleil*, dont le titre *L'Art contre nature* résume un développement où se trouve diagnostiquée «une maladie funeste de l'appareil visuel», le fameux daltonisme, en même temps qu'est dénoncée la confection d'une nature «invraisemblable» sous l'effet d'une «idée fixe»; Rodin, de son côté, est accusé «de rabaisser la nature et de la rendre aussi laide que possible»[843].

Tel n'est pas l'avis de Jules Antoine qui, poussant plus loin son analyse dans *Art et Critique* que la plupart de ses confrères, relève que Claude Monet «est arrivé à l'emploi du ton pur et à la simplification du procédé» sans aller «jusqu'au pointillé»[844]. De son côté, Raoul dos Santos dans *Le Journal des Artistes* souligne «l'extraordinaire variété» de son œuvre et son refus de *«la spécialisation»*[845]. Dans la rubrique *Paris vivant* que publie régulièrement *Le Siècle*, Fernand Bourgeat, tout en prodiguant des éloges semblables aux deux artistes, donne une indication intéressante sur leurs pesées respectives: «Monet est encore le plus contesté (il est même le seul contesté, car on n'ose plus discuter Rodin).»[846] Cette appréciation explique assez bien pourquoi, des deux, le peintre nous est souvent apparu comme le demandeur, alors que la réserve du sculpteur s'est manifestée à plusieurs reprises. Joseph Gayda, en revanche, estime que les deux protagonistes ont tout à gagner dans l'affaire: «L'un et l'autre, écrit-il dans *La Presse*, n'étaient point parvenus encore jusqu'au grand public, n'en avaient point encore reçu cette vaste exclamation d'enthousiasme qui change en célébrité la notoriété acquise, et d'un nom répandu fait un nom glorieux.»[847]

En juillet, pendant que Monet continue de harceler Petit pour des améliorations de détail[848], les publications hebdomadaires ou mensuelles[849] prennent le relais des comptes rendus de la presse quotidienne, avec parfois des surprises assez peu agréables[850]. Sur la réussite immédiate, finalement moins nette au plan de la fréquentation par le public que ne le laissaient prévoir les articles conçus dans la chaleur communicative du vernissage, une lettre de Mirbeau

[832] O. MIRBEAU, *Auguste Rodin*, in: *L'Echo de Paris*, 25 juin 1889.

[833] O. MIRBEAU, *Claude Monet*, préface à la première partie de l'exposition. La préface à la deuxième partie, consacrée à Rodin, est de G. Geffroy.

[834] Cf. *supra*, note 771 et texte correspondant.

[835] O. MIRBEAU, *L'Exposition Monet-Rodin*, in: *Gil Blas*, 22 juin 1889.

[836] Lettre de Mirbeau à Rodin, s.d. [c. 29 juin 1889]: «Je pense que Petit doit commencer à connaître son Wolff. Mais pourquoi ne vient-il pas me parler?... Je suis tout disposé à faire l'article. Mais à une condition: c'est que l'article ne sera pas payé par Petit au *Figaro*. Je ne veux pas mêler mon nom à une affaire commerciale.» (Document communiqué par M. P. Michel); cf. *lettre 997*, Giverny, 30 juin 1889, à G. Petit. — Finalement, *Le Figaro* restera muet.

[837] L. VAUXCELLES, 1905, p. 89, rapporte ces propos de Monet: «Georges Petit, flairant le succès, me dit, avant le vernissage: «Je pense que nous aurons *Le Figaro*... Et tenez, à ce propos, Albert Wolff m'a prié de vous transmettre une invitation à déjeuner, pour Rodin et vous. Il vous attend après-demain.» Je refusai net. — Et Rodin? Je ne me rappelle pas...»

[838] G. GEFFROY, *Chronique: L'Exposition Monet-Rodin*, in: *La Justice*, 21 juin 1889.

[839] L. ROGER-MILÈS, *Beaux-Arts: Le Statuaire A. Rodin*, in: *L'Evénement*, 23 juin 1889; sur l'article Cl. Monet du même auteur paru en mars, cf. *supra*, note 779.

[840] ANONYME, *L'Exposition Monet-Rodin*, in: *Le Matin*, 23 juin 1889.

[841] Ch. FRÉMINE, *Cl. Monet et Auguste Rodin*, in: *Le Rappel*, 23 juin 1889.

[842] J. LE FUSTEC, *Au Jour le jour: L'Exposition Monet-Rodin*, in: *La République française*, 28 juin 1889.

[843] A. de CALONNE, *Le Soleil* (supplément), 23 juin 1889.

[844] J.A. [Jules ANTOINE], *Beaux-Arts: Exposition de la Galerie Georges Petit*, in: *Art et Critique*, 29 juin 1889.

[845] R. dos SANTOS, *Chronique: Cl. Monet et Rodin, chez M. Georges Petit*, in: *Journal des Artistes*, 30 juin 1889.

[846] F. BOURGEAT, *Paris vivant: A la Galerie G. Petit*, in: *Le Siècle*, 22 juin 1889. — Partageant apparemment l'opinion de Bourgeat, *Le Temps* publie, le 20 juin 1889, un important article de H. LE ROUX, *La Vie à Paris: Une Exposition des œuvres de Rodin*, d'où Monet est totalement absent.

[847] J. GAYDA, *L'Exposition de la rue de Sèze, Monet et Rodin*, in: *La Presse*, 25 juin 1889. — L'importante bibliographie concernant les deux artistes en cet été 1889 est d'autant plus significative que la concurrence de l'Exposition universelle est considérable.

[848] *Lettre 998*, 3 juillet 1889, à G. Petit.

[849] A. DALLIGNY, *A. Rodin et Cl. Monet à la rue de Sèze*, in: *Le Journal des Arts*, 5 juillet 1889. — ANONYME, *Concours et Exposition*, in: *Chronique des Arts*, 6 juillet 1889, p. 197.

[850] Ainsi, *La Vie Moderne*, tout comme *Le Temps* (cf. *supra*, note 846), ignore Monet au profit du seul Rodin, auquel elle consacre trois pages du numéro de juillet, pp. 408, 411-412, avec un dessin de l'artiste et un article de E. ROD. — THIÉBAULT-SISSON, qui s'illustrera un jour par ses études sur Monet, arrête à Manet son histoire d'*Un Siècle d'art français*, in: *Nouvelle Revue*, juillet-août 1889, pp. 551-567. — Sur la sévérité de F. FÉNÉON, cf. *infra*, note 878 et texte correspondant.

est particulièrement révélatrice: «Ne vous désolez pas. Et surtout, n'induisez pas l'insuccès apparent de votre exposition, par le peu de visiteurs qui s'y rendent en ce moment ... Croyez-moi, le succès d'un artiste ne s'affirme pas par le nombre des gens qui se présentent au tourniquet.»[851] La saison tardive n'explique pas tout, car le public continue à se presser au Champ de Mars. C'est dans cette optique que se situe le billet désolé que Monet adresse à Petit à la mi-juillet[852], mais Mirbeau a néanmoins raison d'assurer que la grande manifestation constitue, en profondeur, «un *très grand succès*»[851]*, et l'avenir confirmera le pronostic que de Bellio avait formulé bien avant l'ouverture: «Et maintenant vive Monet! Vive Rodin! For ever Monet! For ever Rodin! Hourrrrha!»[853]

HOMMAGE À LA MÉMOIRE D'ÉDOUARD MANET

Sous le nº 487 du catalogue figure à l'Exposition centennale de l'art français un tableau longtemps contesté et qui va une nouvelle fois défrayer la chronique, l'*Olympia* de Manet. Le scandale provoqué par la toile au Salon de 1865 n'est pas oublié, et, en 1884, la veuve de l'artiste a dû la racheter à la vente publique de son atelier[854]. Mais voici qu'un visiteur américain de l'Exposition universelle semble avoir manifesté l'intention d'acquérir *Olympia*[854]*. John Sargent en avise Monet avec qui il entretient des rapports étroits depuis plusieurs années déjà[855]. Pour frapper un grand coup qui le désignera aux yeux de tous comme l'héritier moral de Manet, le maître de Giverny décide d'acheter le tableau afin de l'offrir au Louvre. Seule une souscription permettra de réunir les fonds nécessaires — 20000 francs[856]. La réussite de l'entreprise constituerait une brillante revanche, un quart de siècle après la première exposition de l'œuvre. Aussitôt sa décision prise, Monet se met en devoir d'écrire personnellement à ceux dont il s'estime en droit d'attendre une réponse favorable. La première réponse qui nous est parvenue, celle de De Bellio, est datée du 16 juillet 1889[857]; l'affaire a donc été lancée dès les premiers jours du mois, voire à la fin de juin. Le toujours généreux docteur s'inscrit pour 1000 francs et résume en termes excellents les objectifs visés: «Elle [la souscription] aura le triple mérite d'être un juste tribut d'hommages rendu à la mémoire de ce pauvre cher Manet, de venir en aide d'une façon discrète à sa veuve et enfin de conserver à la France une œuvre vraiment valeureuse.»[857]*

Monet reprend les deux premiers points de cette analyse dans ses lettres ultérieures[858], notamment dans celle qu'il adresse à Emile Zola le 22 juillet: «C'est le plus bel hommage que nous puissions rendre à la mémoire de Manet, et en même temps c'est une façon discrète de venir en aide à sa veuve.»[856]* Le *nous* entend rappeler tout un passé commun, car l'affaire de l'*Olympia* est aussi la célébration d'un glorieux souvenir, celui de l'école des Batignolles. Surprise: l'auteur des *Rougon Macquart*, dont chacun connaît les batailles livrées pour Manet sous le Second Empire, refuse de s'engager dans ce nouveau combat qui, à ses yeux, revêt un aspect spéculatif assez déplaisant, et il résume sa position en termes catégoriques: «Manet ira au Louvre, mais il faut que ce soit de lui-même, en pleine reconnaissance nationale de son talent, et non sous cette forme détournée de cadeau, qui sentira quand même la coterie et la réclame.»[859]

Lorsque ce coup d'arrêt lui est porté, le 23 juillet, Monet est trop lancé pour faire machine arrière. Après les 1000 francs de De Bellio, il a enregistré des sommes équivalentes souscrites par Leclanché[860], Duret et Rouart[861]. Bientôt Mme S. Scey-Montbéliard, une jeune amatrice de la peinture de Monet, ira même jusqu'à 2000 francs[862]. Cependant la plupart des contributions sont

[851] Lettre de Mirbeau à Monet, [Levallois-Perret, c. 6 juillet 1889], document communiqué par M. P. Michel.

[852] *Lettre 999*, 15 juillet 1889, à G. Petit.

[853] Lettre de De Bellio à Monet, Paris, le 17 mai 1889.

[854] D. ROUART et D. WILDENSTEIN, *Edouard Manet*, Lausanne-Paris, 1975, t. I, nº 69.

[855] Depuis 1885 (cf. *lettre 592*), Sargent apparaît à plusieurs reprises dans la correspondance et dans la vie de Monet. Il est à Giverny en 1887 (cf. *supra*, note 638 et texte correspondant) et accueille son confrère à Londres en 1888 (cf. *supra*, note 731 et texte). — On trouve la preuve de l'intérêt manifesté par Sargent en faveur d'*Olympia* dans la *lettre 1001*, Giverny, 22 juillet 1889, à Roll, et dans sa souscription d'un montant de 1000 francs.

[856] *Lettre 1000*, Giverny, 22 juillet 89, à E. Zola.

[857] Dans sa lettre du 16 juillet 1889, de Bellio s'excuse d'avoir «quelque peu tardé à répondre» ayant perdu du temps à tenter de joindre Bing qui souscrira pour 200 francs.

[858] A moins de supposer que de Bellio se soit contenté de répéter les termes dont Monet avait accompagné sa requête, ce que rien, dans l'état actuel de notre information, ne permet d'affirmer.

[859] Lettre de Zola à Monet, Médan, 23 juillet 1889, le soupçon de spéculation est clairement exprimé: «Que des amateurs se syndiquent pour faire monter les prix d'un peintre, dont ils ont des toiles, je le comprends; mais je me suis promis, moi écrivain, de ne jamais me mêler à ces sortes d'affaires.»

[860] Lettre de Leclanché à Monet, Paris, 18 juillet 1889: «500 francs pour Mme Leclanché, 500 francs pour moi.»

[861] Lettre de Th. Duret à Monet, Paris, 19 juillet 1889: «Je viens de voir Rouart. Il donnera, lui aussi, mille francs.»

[862] Lettre de Mme S. Scey-Montbéliard, La Grave, Saint-Denis-de-Piles (Gironde), 24 juillet 1889: «Je reçois à l'instant votre lettre au sujet d'*Olympia*. Je vous remercie de m'avoir écrit et je vous prie de m'inscrire pour 2000 francs. Je serai très heureuse de savoir le chef-d'œuvre de Manet au Louvre. Il me semble que peu d'œuvres modernes ont autant le droit d'y entrer. J'ai eu le plaisir d'acheter encore un de vos tableaux depuis que je ne vous ai vu. Je voudrais pouvoir vous exprimer toute mon admiration pour votre œuvre et l'émotion que j'ai sentie à l'Exposition de la rue de Sèze. Malheureusement, je ne sais comment vous le dire. Je ne puis que vous remercier de la puissance artistique que vous nous avez donnée et vous prier de croire à mes sentiments de grande admiration.» Epouse en premières noces du comte de Scey-Montbéliard, Winnaretta Eugénie Singer était née dans l'Etat de New York le 8 janvier 1865. Après annulation de son mariage à Rome, elle épouse le prince Edmond de Polignac en 1893. Veuve en 1901, elle meurt à Londres en 1943. Nous sommes redevables de ces renseignements au bienveillant concours de M. le duc Decazes et de Glucksbierg; cf. également: Michael de COSSART, *Princesse E. de Polignac, Patron and Artist*, in: *Apollo*, août 1975, pp. 133-135.

beaucoup plus modestes, si bien qu'il faut poursuivre l'effort de prospection pendant tout l'été et une grande partie de l'automne[863]. Seul le pauvre Rollinat échappe à cette sollicitude intéressée; c'est ce qui ressort de la lettre de remerciements qu'il adresse au peintre pour l'envoi d'un panier de prunes, assortie de conseils touchants: «Ne vous dégoûtez pas de l'existence: sans bûcher autant qu'à Fresselines, entretenez-vous la pensée, l'œil et la main devant les grandes physionomies et couleurs de la Nature. En somme, mieux vaut encore le dégoût dans le travail que dans l'oisiveté.»[864]

Deux lettres sont nécessaires pour obtenir 200 francs de Durand-Ruel, qui justifie avec dignité la modicité relative de la somme et son refus d'intervenir auprès de tiers[865]. Jourdain et Burty ne disposent chacun que de 25 francs[866]. James Tissot accompagne la promesse d'une centaine de francs de tant d'explications qu'on ne sera pas surpris de ne pas retrouver son nom sur la liste des souscripteurs[867]. Albert Hecht veut bien s'engager pour 500 francs, mais sous ses initiales seulement en précisant que, s'il s'attend au refus de l'administration, une acceptation officielle serait encore plus dangereuse, le choix du tableau ne lui paraissant pas «approprié pour le musée du Louvre»[868]. Après la mort d'Albert, sa veuve et son frère, Henri Hecht, adopteront la même attitude[869]. D'autres encore diront leurs réticences concernant *Olympia*[870]. Si l'on ajoute que Mary Cassatt, Faure et Haviland rejoignent Zola dans son refus[871], on ne sera pas surpris que Monet connaisse des moments de découragement aggravés par le mauvais temps qui lui interdit de travailler à sa peinture comme il le voudrait[872].

PÉDAGOGIE ET ÉVOLUTION

Parmi les visiteurs de l'été 1889, Monet accueille avec une faveur particulière un groupe d'Américains composé d'un jeune sculpteur, d'une étudiante, Lilla Cabot, et de son compagnon, Tom Perry. Séduite par la personnalité de l'artiste, Lilla se met en devoir de signaler à ses compatriotes de Boston qu'il est possible d'acquérir des Monet pour 500 dollars pièce. Une réponse positive lui étant parvenue, elle achète pour son correspondant un *Etretat* que l'artiste prétend ne pas vouloir lui remettre sans l'avoir retouché devant le motif[873]. Qu'il ait eu ou non le loisir de mettre cette intention à exécution[874], la jeune femme, lors de son retour en Amérique à l'automne, peut emporter le tableau qui trouve grâce devant un seul Américain, John La Farge de Boston[873*].

Les Perry reviendront régulièrement à Giverny pendant une dizaine d'années; ils y loueront une maison à proximité de celle de l'artiste et seront fiers de voir celui-ci arpenter leur

[863] Cf. lettres *1001-1002, 1004, 1006-1018*. Une première liste de souscripteurs est adressée à Pissarro avec la *lettre 1010*, Giverny, 23 oct. 89. Cf. *lettre 1018*, 23 nov., à Vollon.

[864] Lettre de Rollinat à Monet, Fresselines, le 11 août 89. Cf. un court fragment, *in*: G. GEFFROY, 1922, p. 293. Sur les cadeaux en nature de Monet à Rollinat, cf. *supra*, note 824 et texte correspondant.

[865] *Lettre 1002*, Giverny, le 7 août 89, à P. Durand-Ruel. — Dans sa réponse, en date du 23 août, ce dernier fait état de deux lettres du peintre.

[866] Lettre de Frantz Jourdain à Monet, 15 août 1889; lettre de Burty à Monet, 15 octobre: «Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour la souscription qui viendra en aide à Mme Manet.»

[867] Lettre de J. Tissot à Monet, 12 août 1889: «Si à la fin de votre liste une centaine de francs pouvait vous être utiles, je les mets à votre disposition... Quoi qu'il arrive, je ne tiens nullement à ce que mon nom soit mentionné.» — De fait, le brave Tissot, à qui Monet ne fera pas grâce de ses 100 francs, restera anonyme sur toutes les listes officielles; cf. *lettre 1047*, *Sommes reçues pour l'achat de l'Olympia à Mme Manet*, c. 18 mars 1890.

— Renoir, dans une lettre à Monet du 11 août [89], avait annoncé: «Impossible de trouver de l'argent. Je suis désolé... Manet ira au Louvre sans moi, je l'espère», mais il finira par envoyer 50 francs, tout comme Pissarro; cf. *lettre 1017*.

[868] Lettre d'Albert Hecht à Monet, 12 août 1889: «Je tiens 500 francs à la disposition du comité qui seront inscrits sous mes initiales A.H. sans adresse.» Ainsi sera fait.

[869] Lettre d'Henri Hecht à Monet, [av. le 23 nov. 1889]: «Soyez assez bon de le faire sous mes initiales H.H. Comme mon pauvre frère, je n'approuve pas le choix d'*Olympia* ... Mme A. Hecht entend *absolument* que l'adhésion de son mari soit maintenue.»

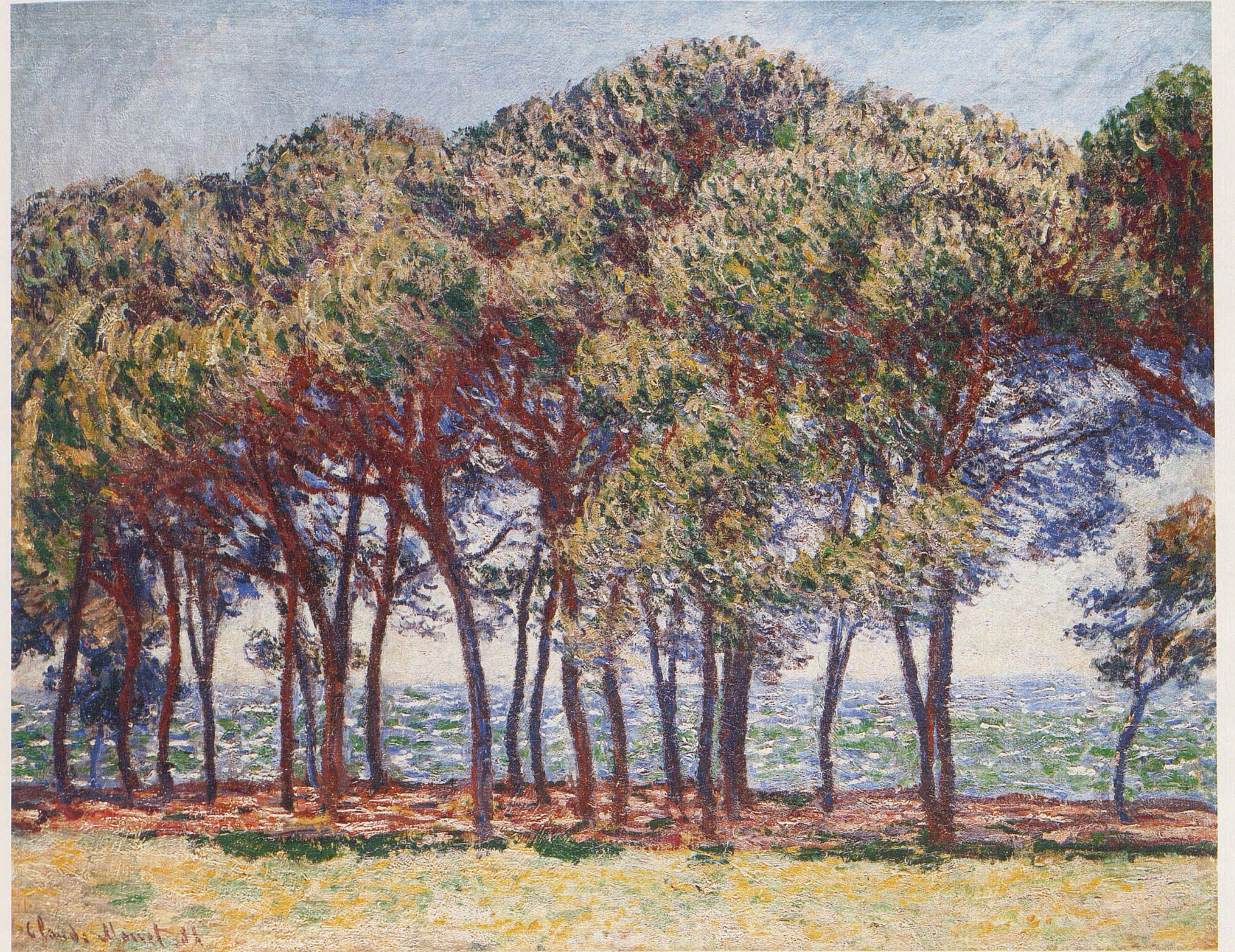
[870] Tel est le cas de Clapisson (20 octobre 1889); Blot (22 novembre); E. Friant (jeudi, s.d.). — Sur la position de Georges Lafenestre, cf. *infra*, note 896 et texte correspondant.

[871] *Lettre 1009*, Giverny, 22 oct. 89, à Mallarmé, annonce le refus de Miss Cassatt et de Faure. Ce dernier a été absolument catégorique dans une lettre à Monet, Etretat, le 31 août 1889. — Ch. Ed. Haviland répond le 23 août à Duret, qui l'a sollicité, par une lettre que ce dernier transmet à Monet: «Certes non, je ne veux pas offrir de la peinture au Louvre, autant envoyer cent sous à Rothschild.» Haviland a cru qu'il s'agissait d'un tableau de Millet!

[872] Lettre de Mirbeau à Monet, [Pont-de-l'Arche, octobre 1889], pièce justificative (88). L'écrivain remercie pour l'envoi d'un tableau *(870)* et d'une photographie de Monet, «un chef-d'œuvre» où il est «tout entier». Puis il le tance vertement: «Est-ce que vraiment vous allez devenir fou, vous? Et vous laisser abattre comme un vulgaire bonhomme? Comment, jamais vous n'avez été en possession de votre art, comme maintenant, et parce que, cette année, le temps vous a contrarié, vous allez tout envoyer promener!... Nom d'un chien, mais c'est enrageant ce qui vous prend ... Voulez-vous que je vous dise, mon ami! oui, dans ce découragement, vos déceptions de cette année y sont pour beaucoup ... Il y a aussi une cause purement physique; vous êtes à l'âge où, parfois, les lubies — passagères d'ailleurs — prennent l'homme ... Il faut vous secouer ... Remuez, voyagez, ... vous savez que la maison ici est vôtre ... Venez, nous causerons de Manet; nous ferons l'article ensemble. Ça ne va pas, non plus, cette affaire-là? Eh bien! nous tâcherons de la faire aller.» Document communiqué par M. P. Michel.

[873] Ayant épousé Tom Perry, Lilla Cabot publiera en 1927, sous le nom de Lilla CABOT PERRY, ses *Reminiscences of Cl. Monet from 1889 to 1909*, in: *The American Magazine of Art*, mars 1927, pp. 119-125, auxquelles nous empruntons ces indications; ici p. 119.

[874] On ne connaît pas de voyage de Monet à Etretat en 1889, et il n'est pas certain, en pleine affaire de l'*Olympia*, qu'il ait eu le loisir de se rendre sur la côte normande, ne serait-ce que pendant très peu de temps.



Cat. 1190 — *Pins, cap d'Antibes*, 1888.

jardin après déjeuner en fumant une cigarette avant de retourner au motif. Bien mieux, Lilla Cabot bénéficiera de l'exemple et même des conseils du maître[875].

Monet eût-il été un professeur libéral, s'il avait consenti à former des élèves, ainsi que Mrs Perry l'affirme? La question reste pendante, mais les observations qu'elle a faites à ses côtés, les propos qu'elle a recueillis sur le vif ne laissent pas d'être intéressants: pour le peintre, le premier contact avec le motif revêt une importance primordiale et, dès la première séance, la toile doit être couverte autant que possible sur toute son étendue. Ainsi, une étude à laquelle Monet a travaillé une fois est revêtue de traits épais d'environ ½ cm et distants l'un de l'autre de 2 cm, lesquels sont destinés à fixer l'aspect de l'ensemble. Sur une toile qui a bénéficié de deux séances, les traits sont nettement plus rapprochés, et le sujet commence à prendre forme. Un tableau doit être poussé aussi loin que l'artiste le juge nécessaire, lui seul pouvant déterminer le moment à partir duquel il lui est impossible d'aller plus loin. Comme la jeune femme se plaît à peindre des figures en plein air, Monet lui recommande d'accorder à chaque feuille d'un arbre autant d'importance qu'au visage du modèle[876]. Plusieurs toiles du maître lui-même répondent à cette exigence d'une manière frappante[877].

Considéré comme un maître par beaucoup, Monet n'échappe pas pour autant aux attaques de ceux qui n'apprécient que médiocrement ce qu'il fait. Ainsi Félix Fénéon, dans *La Vogue* de septembre 1889, met les ressources de sa prose poétique au service d'une malveillance feutrée: «La variété de tant de tableaux est affaire de géographie et de calendrier. Nulle part la quiddité d'un paysage restituée d'une façon inattendue ou fervente: partout la joie *d'un beau peintre* devant des couleurs à transférer de la nature sur la toile; l'exaltation de vertus vulgaires; tous les prestiges d'une exécution merveilleuse irradiés sur une banalité lyrique; et cette beauté extérieure, immédiate et impudente... De cette œuvre, dont le programme allèche par trop de promesses de diversité, émane quelle monotonie.»[878] Si tout n'est peut-être pas très clair dans ce langage symboliste[879], chacun reconnaîtra néanmoins que les coups fourrés portés à Monet n'émanent pas uniquement des milieux académiques.

Si le Poète est prophète, Fénéon est poète, car cette *monotonie* qu'il dénonce, sous-jacente comme une menace ou comme une promesse[880], va prendre sous peu une ampleur jusque-là inconnue. Responsable au premier chef, l'approche de la cinquantaine qui rend plus pénibles les déplacements incessants[881]; en second lieu, et d'une façon inattendue, l'*Olympia*, dans la mesure où la campagne déclenchée par Monet contrarie pendant près d'un an son travail d'artiste[882]. «Au lieu de peindre, note Jean-Pierre Hoschedé, [il] passait ses journées dans son bureau écrivant lettres sur lettres en faisant grincer sa plume d'oie.»[883] Lorsqu'il reprendra le pinceau, dans le courant de l'année 1890, quelque chose aura définitivement changé: les tableaux isolés se feront de plus en plus rares; en revanche, le procédé des séries constituera progressivement son principal, sinon son unique mode d'expression.

FEU ROULANT SUR ANTONIN PROUST

Dès la mi-octobre 1889, la souscription pour l'*Olympia* dépasse 15000 francs[884]. Belle-sœur de la veuve d'Edouard Manet, Berthe Morisot estime qu'on pourrait s'en tenir là[885]. Tel n'est pas l'avis de Monet, qui continue sa prospection[886], sans que les libéralités de certains donateurs correspondent forcément à l'attente. Ainsi, avec 25 francs, Geffroy, Huysmans,

[875] J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, p. 102: «Les privilégiés furent M. et Mme Perry.»

[876] L. Cabot Perry, 1927, p. 120.

[877] Cf. en 1887, nos *1134-1136*; en 1888, no *1206*; en 1890, nos *1249-1250*. En 1895, no *1420*, la même méthode est appliquée au visage et aux fleurs.

[878] F. Fénéon, *Tableaux: Exposition de M. Cl. Monet ...*, in: *La Vogue*, septembre 1889, repr. in: F. Fénéon, *Œuvres plus que complètes*, Genève, 1970, pp. 162-163.

[879] Les fins de siècle paraissent engendrer, dans certaines couches de l'intelligentsia, des idiomes qui tournent résolument le dos à la sentence de Boileau: «Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.»

[880] Il est clair que cette *monotonie*, pour autant qu'elle existe, n'a pu être perçue en dehors des premières expositions qui groupaient un grand nombre de tableaux appartenant à la même série. De tels regroupements sont aujourd'hui très difficiles à réaliser, et l'on se plaindrait plutôt de ne pas pouvoir étudier, par exemple, toutes les *Meules* réunies.

[881] Le facteur âge a été avancé par Mirbeau pour expliquer d'autres difficultés; cf. *supra*, note 872.

[882] Il suffit pour s'en assurer de considérer l'extrême minceur de la production de 1889 après le retour de Fresselines *(1241-1242)*.

[883] J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, pp. 104-105.

[884] *Lettre 1007*, Giverny, 12 oct. 89, à Mallarmé: «J'ai déjà obtenu plus de quinze mille francs.»

[885] Lettre de B. Morisot [B. Manet] à Monet, jeudi 10 [octobre] 1889, repr. partiellement *in*: D. Rouart, *Correspondance de B. Morisot*, Paris, 1950, p. 150: «J'ai gardé le silence le plus absolu vis-à-vis de Suzanne, comme vous me l'aviez demandé, mais vraiment il me semble que vous pourriez arrêter la souscription à 15000.» *Suzanne* désigne Mme Vve Edouard Manet.

[886] *Lettre 1008*, Giverny, 16 octobre 89, à B. Morisot. En *P.-S.*, Monet indique que, parmi les souscripteurs, «il y a notamment un M. Guillemet (pas le peintre)». Or, le 21 octobre, A. Guillemet s'inscrit pour 200 francs, s'intitulant «votre vieux camarade», appellation qui semble bien correspondre au peintre Guillemet dont les relations avec Monet sont très anciennes; cf. deux lettres de Guillemet à Zola en 1868 publiées en tête des pièces justificatives du tome II. C'est bien «A. Guillemet» qui figure sur la liste de souscription en 1890; cf. *lettre 1047*.

Roger-Marx, Rodin font juste autant que Marie-Auguste Flameng[887]. Malgré la promesse d'une pochade, Mallarmé s'en tient également à 25 francs, déçu sans doute par la nouvelle que Monet renonce à lui fournir le dessin destiné à illustrer *La Gloire*[888]. La liste des souscriptions va cependant s'étoffer encore pour atteindre 18550 francs le 23 novembre[889].

Mais déjà le problème a cessé d'être avant tout d'ordre financier. A quoi servirait-il de payer cher un tableau si l'Etat refusait d'en accepter le don? Souscripteur pour 300 francs, Puvis de Chavannes attache le grelot. «Officiel et compliqué» en même temps que «charmant homme», il conseille à Berthe Morisot de faire sonder les intentions de l'administration par l'intermédiaire du député des Deux-Sèvres Antonin Proust[890], ami d'enfance de Manet[891], ministre des Beaux-Arts sous Gambetta et tout récent commissaire à l'Exposition universelle. Lorsque cette suggestion parvient à Monet, il a déjà pris contact avec ce personnage influent, apparemment mieux placé que quiconque pour faire triompher la cause de l'*Olympia*[886*]. Alors que Suzanne Manet le remercie d'une initiative dont il vient seulement de l'informer[892], il reçoit une nouvelle preuve des difficultés qui l'attendent avec la réaction de Joseph Reinach, député des Basses-Alpes, lui aussi ancien collaborateur de Gambetta, qui refuse sa participation en invoquant sa «conscience artistique»[893]. Et voici que, le 14 novembre, après avoir tout fait pour éviter de rencontrer Monet[894], Antonin Proust lui expose sa position par écrit: Manet entrera au Louvre avec des tableaux qui ne risquent pas, comme l'*Olympia*, de provoquer le refus du musée approuvé dans son opposition par l'opinion publique. En attendant que celle-ci ait évolué, Proust préconise la création d'une association qui achèterait des œuvres contemporaines pour les présenter à l'Etat lorsque celui-ci sera disposé à les recevoir; dans cet esprit, il s'inscrit pour 500 francs[895]. Peu après, un autre coup de frein est porté à l'entreprise par Georges Lafenestre, conservateur du Département des Peintures au Louvre, au cours d'un entretien avec le graveur Bracquemond auquel il laisse entendre qu'une admission transitoire au Luxembourg ne paraît pas tout à fait hors de portée[896]. Monet songe à se rallier à cette solution d'attente[897], approuvé dans sa position par Berthe Morisot qui se dit persuadée que lui seul peut «enfoncer les portes si elles sont enfonçables»[898].

L'anecdote rapportée par la jeune femme selon laquelle Kaempfen, directeur des Musées Nationaux, se serait fait menacer d'une façon incongrue par un partisan inconditionnel d'*Olympia* — «Nous allons nous occuper à vous faire partir, après nous ferons entrer Manet» — donne une idée de la violence des passions déchaînées par cette affaire[899]. La saison paraît éminemment favorable à de tels déchaînements: en décembre 1889 se produit à la Société des Artistes français un incident très vif[900] qui entraîne une scission et donne naissance à la Société Nationale des Beaux-Arts. Désormais, la France comptera deux Salons, le traditionnel aux Champs-Elysées, le dissident au Champ-de-Mars[901]. Parmi les champions de la dissidence figurent, sous l'égide du belliqueux Meissonier, Puvis de Chavannes, beaucoup moins circonspect que lorsqu'il s'est agi de soutenir Manet[902], et plusieurs autres souscripteurs de l'*Olympia*: Carolus-Duran, Bracquemond,

[887] Geffroy souscrit d'abord pour 25 francs (cf. liste jointe à la *lettre 1018*), auxquels viendront s'ajouter encore 25 francs (cf. *lettre 1047*). Ces documents indiquent également les contributions des autres personnalités que nous citons. Rodin, par une lettre à Monet s.d., a précisé: «Inscrivez-moi pour 25 francs (c'est pour y mettre mon nom). Je suis dans une crise d'argent qui ne me permet pas plus.» Flameng adresse à Monet une lettre sympathique le 26 octobre 1889. Plus généreux ou plus fortuné que Geffroy, Mirbeau souscrit pour 300 francs.

[888] *Lettre 1007*, Giverny, 12 oct. 89, où Monet sollicite Mallarmé; *lettre 1009*, 22 oct. 89, où il se réjouit de son accord. La somme apparaît dans la *lettre 1018*. — Le refus par Monet de collaborer à l'illustration de *La Gloire* est exprimée dans la *lettre 1007*; sur cette question, cf. *supra*, notes 737-738 et texte correspondant.

[889] *Lettre 1018*, 23 novembre 1889, à Vollon, avec liste jointe.

[890] Lettre de B. Morisot à Monet (cf. *supra*, note 885): «J'ai vu Chavannes il y a huit jours ... Vous ne vous doutez pas combien il est officiel et compliqué (ceci entre nous, n'est-ce pas?) au demeurant charmant homme.» Le 4 octobre, Puvis de Chavannes avait écrit à Monet pour lui faire part de sa démarche et pour annoncer un don de 300 francs.

[891] Manet a exécuté deux portraits d'Antonin Proust; cf. D. ROUART et D. WILDENSTEIN, *E. Manet*, t. I, n°s 262-263, 331.

[892] Lettre de Suzanne Manet à Monet, Gennevilliers, 4 novembre 89; repr. *in*: G. GEFFROY, 1922, p. 130. — Ainsi, aucun écho de l'ardente campagne que Monet mène depuis six mois ne serait parvenu à la veuve de Manet avant que le peintre ne l'ait avisée personnellement!

[893] Sollicité par la *lettre 1015*, 3 nov. 89, Joseph Reinach répond dès le 5 du même mois: «Je ne puis m'associer à la souscription que vous ouvrez ... Je parle de ma conscience artistique. Voilà longtemps que je fais tous les efforts du monde pour admirer ce tableau; non seulement je n'y réussis pas, mais plus je le regarde, moins je le goûte ... *Traitez-moi de philistin et de bourgeois tant qu'il vous plaira*. Je vous avise cependant que je suis un de vos sincères admirateurs.» L'expression que nous soulignons dénonce une intolérance dont on trouvera bientôt d'autres marques.

[894] *Lettre 1016*, Giverny, 13 novembre 89, à B. Morisot.

[895] Lettre d'A. Proust à Monet, le 14 novembre 1889: «Manet aura sa place au Louvre ... Je ne crois pas devoir solliciter ce que sa fierté se serait refusée à solliciter.»

[896] Lettre de Bracquemond à Monet, 1er décembre 1889. Le sculpteur a rendu visite à Lafenestre à la demande du peintre. Il résume la position du haut fonctionnaire qui soutiendrait *Argenteuil* ou le *Bon Bock*, mais qui «ne peut aller jusqu'à *Olympia*».

[897] *Lettre 1020*, Giverny, 5 déc. 89, à B. Morisot. A cette date la souscription s'élève à 19300 francs.

[898] Lettre de B. Morisot à Monet, s.d. [c. 15 déc. 1889]; repr. partiellement *in*: D. ROUART, *Correspondance de B. Morisot*, Paris, 1950, p. 150.

[899] Lettre de B. Morisot, cf. note précédente. — Des menaces de ce genre sont un nouvel indice de la pression, accompagnée de chantage sur arrière-plan politique, que les inconditionnels de l'impressionnisme exercent désormais sur les milieux officiels; cf. *supra*, note 893.

[900] *Société des Artistes français*, in: *Chronique des Arts*, 28 déc. 1889, pp. 313-314. Le conflit a éclaté à propos du classement hors concours, pour les Salons à venir, des artistes récompensés à l'Exposition universelle de 1889.

[901] Sur la scission aux Artistes français et la création de la nouvelle Société, cf. *Chronique des Arts*, 18 janvier 1890, p. 17; 25 janv., p. 26; 1er février, pp. 34-35.

[902] Cf. *supra*, note 890. — Le très «officiel» Puvis de Chavannes, naguère troublé à «l'idée de paraître en opposition avec l'Administration», a donc, cette fois, joué les contestataires. Cette contestation, il est vrai, vise moins l'Administration que l'Institut.

Roll, Duez, Gervex, Cazin, Besnard et Rodin. Souscripteur probable, Guillemet, l'ancien camarade de Zola et de Cézanne[903], et Vollon, pressenti mais qui ne souscrit pas[904], restent fidèles à la vieille Société aux côtés des Robert-Fleury, Gérome et autres Bouguereau.

Au moment où la vieille garde s'entre-déchire, précipitant un peu plus le déclin des institutions traditionnelles, l'affaire de l'*Olympia*, confinée jusque-là dans le petit monde des amis et connaissances de Monet, devient une question très parisienne avec l'annonce prématurée de l'acquisition du tableau par l'Etat sur la proposition d'Antonin Proust. *La Chronique des Arts* du 18 janvier dément la nouvelle en précisant que «le Louvre est absolument étranger à cette combinaison»[905]. Deux jours plus tard, dans *La République française*, Proust assure qu'il n'a à aucun moment entrepris une démarche qui lui paraît contraire au respect dû à la mémoire du peintre et prématurée. Pour que Manet aille au Louvre comme il le mérite après d'autres grands artistes, il suffit d'attendre sans chercher à devancer son temps[906]. Interrogé par Gaston Calmette dans les couloirs de la Chambre, Proust indique qu'*Olympia* n'est pas le tableau de Manet qu'il voudrait voir dans un musée, que les promoteurs de l'affaire se sont moins souciés du sort du tableau que de la situation matérielle, «des plus tristes et des plus lamentables», de Mme Manet; c'est pour cette raison que lui-même et ses amis ont souscrit, permettant à Claude Monet, «l'instigateur dévoué», de réunir 17000 francs[907].

En invoquant la gêne de la veuve de l'artiste, Proust n'a fait que reproduire l'un des motifs inlassablement répétés par Monet dans les lettres dont, depuis six mois, il a inondé ses correspondants, sans que jamais personne ait songé à s'en émouvoir[908]. Néanmoins le rappel de cet argument dans l'article de Calmette publié dans *Le Figaro* du 21 janvier[907*] déchaîne, chez les responsables ou bénéficiaires, une vague d'indignation d'autant plus vive qu'elle est plus tardive[909]. Dès le lendemain, le journal insère la protestation d'Eugène Manet contestant l'authenticité des propos prêtés à Proust, lesquels «dénaturent complètement les intentions des souscripteurs»[910]. Telle est aussi la position de Suzanne Manet qui apprend aux lecteurs du *Figaro* et, par la même occasion, aux souscripteurs sollicités au nom de son dénuement, qu'elle n'a «nullement besoin que l'on vienne à [son] secours»[911]. Amplifiant le mouvement, Monet s'en prend directement à Proust accusé de participer à la campagne dirigée contre Manet[912]. Dans sa réponse, l'homme politique, en vieil habitué des palinodies électorales, décline la responsabilité des propos que lui a prêtés Calmette, mais, sur le fond, il confirme bravement son refus de s'associer à «une démarche ayant pour but de soumettre au jury du Louvre une œuvre de Manet et particulièrement l'*Olympia*», toile que le peintre n'a pas choisie lorsque lui, Proust, alors ministre, lui demandait en 1882 de désigner un tableau pour le Luxembourg[913].

Fort du soutien de la famille Manet[914], Monet ne se déclare pas satisfait: il lui faut une rectification dans *Le Figaro*. Le jour même où il en adresse la requête à Proust[915], celui-ci peut lire dans ce journal une lettre publique de Mirbeau où il est malmené de la belle façon: si Proust s'est d'abord montré «fort chaud» pour Manet au lendemain de l'Exposition universelle, c'est qu'il était flatté d'avoir eu son portrait dans la salle d'honneur de la Centennale de l'Art français. Par la suite il a découvert qu'«il manquait quelque chose à [l'*Olympia*]... probablement de n'être pas le portrait de M. Proust». De là un revirement ainsi jugé: «Il y a dans l'esthétique des anciens ministres des Beaux-Arts des mystères insondables.» Le reste de l'article est de la même veine avec la glorification «des cœurs fidèles» qui ne risquent pas, eux, «de s'égarer dans les petites combinaisons des politiciens, ni de se salir aux gluantes paperasses des bureaux.»[916]

[903] Nous pensons, en effet, que l'on peut compter le peintre Guillemet au nombre des souscripteurs, malgré une affirmation contraire de Monet; cf. *supra*, note 886.

[904] Sollicité en novembre 1889 (cf. *supra*, note 889), Antoine Vollon est un personnage important auprès duquel Monet se met vainement en frais...

[905] *Nouvelles*, in: *Chronique des Arts*, 18 janvier 1890, p. 18.

[906] A. PROUST, *Edouard Manet*, in: *La République française*, 20 janvier 1890.

[907] G. CALMETTE, *Edouard Manet*, in: *Le Figaro*, 21 janvier 1890, p. 1, place qui indique l'importance accordée à l'affaire.

[908] Cf. *supra*, notre chapitre, *Hommage à la Mémoire d'Edouard Manet*, cf. notes 854-859.

[909] Aux réactions que nous analysons *infra*, on peut ajouter: *lettre 1023*, Giverny, 21 janvier 1890, à G. Geffroy; lettre de Duret à Monet, Londres, le 21 janv. 1890: «Proust nous lâche joliment... Son boniment est tout ce qu'il y a de plus désobligeant»; *lettre 1024*, Giverny, 22 janvier 90, à B. Morisot; lettre d'Eugène Manet à Cl. Monet, 22 janv. 1890.

[910] Lettre d'E. Manet, Paris, ce 21 janvier 1890, dans la rubrique *A travers Paris*, in: *Le Figaro*, 22 janv., p. 1, à laquelle le journal ajoute: «Notre collaborateur Gaston Calmette n'a fait que reproduire les déclarations de M. Antonin Proust. Le savant expert, M. Georges Petit, qui est au nombre des souscripteurs, a fait à notre collaborateur les mêmes déclarations.» Petit a souscrit pour 200 francs.

[911] Lettre de Mme Vve Edouard Manet, s.d., dans la rubrique *A travers Paris*, in: *Le Figaro*, 23 janv. 1890, p. 1, suivie de ce commentaire du journal: «Il n'en est pas moins curieux qu'un groupe de souscripteurs ... ait versé une somme de dix-sept mille francs pour acheter à Mme Manet un tableau qui n'est destiné à aucun musée et dont ils ne savent que faire.» Appréciation analogue dans *Le Journal des Arts* du 24 janv. et dans *Le Soir*, même jour.

[912] *Lettre 1025*, Giverny, le 22 janvier 90, à A. Proust.

[913] Lettre d'A. Proust à Monet, 32, bd Haussmann, ce jeudi 23 janvier 1890. Le signataire précise qu'il s'en tient à sa position telle qu'il l'a exprimée dans *La République* (cf. *supra*, note 906 et texte correspondant). — Titulaire du portefeuille des Arts, spécialement créé pour lui et qui ne survécut pas au cabinet Gambetta (14 nov. 1881-26 janv. 1882), Proust avait eu juste le temps de faire nommer chevaliers de la Légion d'honneur Manet et Faure.

[914] La *lettre 1026*, Giverny, 23 janvier 90, à E. Manet, permet de mesurer l'hostilité qui anime Monet envers Proust, traité de «sot imbécile» qui a «l'intention de nuire»; E. Manet répond le 25 janvier: «Proust devrait écrire au *Figaro* pour ne rien laisser subsister des propos que le public a jugés outrageants pour la veuve de son ami.» Cf. en outre, *lettre 1027*, 24 janv., à G. Geffroy.

[915] *Lettre 1028*, 26 janvier 90, à A. Proust.

[916] O. MIRBEAU, lettre au rédacteur en chef du *Figaro* [Fr. Magnard], Nice, le 23 janvier 1890, *in*: *Le Figaro*, 26 janvier, p. 2, publiée sans commentaire dans la rubrique *Boîte aux Lettres*.

Proust, on le comprend aisément, ne partage pas la satisfaction d'Eugène Manet à la lecture de ce papier[917], et sa réponse à la requête de Monet s'en ressent: «Les journaux m'ont pendant trois semaines attribué une initiative qui vous appartient. Vous êtes resté muet, c'était votre droit. J'ai parlé, c'était le mien. Vous pensez aujourd'hui que mes paroles ont été désobligeantes pour vous. Si vous vous en trouvez offensé, j'attends vos amis.»[918] Mirbeau se trouvant heureusement retenu à Nice, les deux témoins désignés par Monet sont Théodore Duret et Gustave Geffroy[918*]. Ce dernier fait paraître un article assez modéré dans *La Justice*, qui laisse augurer favorablement de son attitude de médiateur[919]. Laissant Monet à la terrasse d'un café, il s'en va en compagnie de Duret sonner à la porte de Proust, au nº 32 du boulevard Haussmann[920]. Les deux compères en ressortent assurés que la rencontre sera toute pacifique. Elle a lieu en l'absence de tiers, et le compte rendu que Monet en adresse à Geffroy donne à entendre que Proust s'est montré presque trop aimable[921], ce qui permet au peintre, maintenant que tout danger majeur est écarté, d'esquisser une variation facile sur le mode du fameux *Timeo Danaos et dona ferentes* («Je crains les Grecs, même quand ils apportent des offrandes»). On aime mieux cela qu'une rencontre, sur le terrain, des deux anciens amis de Manet que ne sépare, au fond, qu'une simple question d'opportunité, attachés qu'ils sont tous deux à la même cause, celle du triomphe de la peinture moderne.

GUSTAVE LARROUMET, UN DIRECTEUR ASSIÉGÉ

Galvanisé par l'heureux dénouement de l'incident Proust, Monet déploie une activité étourdissante. On ne sait ce qu'il convient d'admirer le plus de sa force morale ou de son habileté manœuvrière. Dès les premiers jours de février, il est en mesure d'adresser une circulaire imprimée aux souscripteurs pour les prier de verser leurs cotisations[922]; certains privilégiés ont même droit à une lettre personnelle[923]; l'opération de recouvrement réservera cependant quelques surprises[924]. Une tâche plus délicate encore est la démarche que Monet entreprend auprès d'Armand Fallières, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en compagnie de Camille Pelletan que Proust s'est chargé d'alerter[925]. Le peintre et l'homme politique sont reçus en audience le 7 février par le futur président de la République, auquel Monet remet une lettre annonçant le don de l'*Olympia*; en attendant que soit écoulé le délai de dix ans après la mort de l'artiste prévu par le règlement pour qu'un tableau soit admis au Louvre, le musée du Luxembourg «est tout indiqué pour recevoir l'*Olympia* et la garder jusqu'à l'échéance prochaine»[926]. A la lettre est ajoutée la liste des donateurs classés par initiales alphabétiques[926*]. Le lendemain, *Le Figaro* publie les deux documents que reproduisent également d'autres journaux et plusieurs feuilles spécialisées[927].

La présence, parmi les signataires, de personnalités politiques aussi représentatives que le radical Pelletan, l'opportuniste Proust et le socialiste Alexandre Millerand[926*] impressionne Armand Fallières, mais, républicain respectueux des lois, il applique celles qui régissent son ministère. Dans une lettre du 12 février, il charge le directeur des Beaux-Arts et le comité consultatif des Musées «d'examiner, d'après les règlements, la nature de cette donation»[928]. La partie n'est pas jouée d'avance. Aux hostilités traditionnelles des milieux académiques s'ajoutent les réserves de critiques non engagés, comme A. Dalligny et A. de Lostalot[929]. Ce dernier se refuse à admettre avec Monet que l'*Olympia* soit «une des toiles les plus caractéristiques d'Edouard Manet, celle où il apparaît en pleine lutte victorieuse, maître de sa vision et de son métier»[930].

917 Lettre d'E. Manet à Monet, Paris, 29 janvier 1890: «L'article de Mirbeau dans *Le Figaro* me paraît changer la situation. C'est une satisfaction donnée par le journal à la famille.»

918 Lettre d'A. Proust à Monet, le 27 janvier 1890, repr. *in*: G. Geffroy, 1922, p. 129. — Geffroy rapporte l'affaire et donne les noms des témoins, *ibidem*.

919 G. Geffroy, *Olympia au Louvre*, in: *La Justice*, 28 janvier 1890.

920 L'adresse est donnée par les en-têtes des lettres de Proust. Le reste, d'après Geffroy, cf. *supra*, note 918.

921 *Lettre 1029*, [c. 1er février 1890], à G. Geffroy.

922 C'est ainsi qu'un exemplaire de cette circulaire est adressée à Rodin le 4 février 1890; cf. *lettre 1030*.

923 Cf. par exemple *lettre 1031*, à un destinataire non identifié; *lettre 1037*, Giverny, 22 fév. 90, à Mallarmé.

924 L'important dossier de correspondance reçue par Monet à l'occasion de l'*Olympia* nous apprend, par exemple, que Boldini, inscrit pour 1000 francs, affirme qu'il s'agit d'une erreur et n'enverra que 200 francs. Stevens, mécontent d'avoir été sollicité trop tardivement, refuse sa participation le 2 mars 1890, ne voulant «clore aujourd'hui la liste des souscripteurs». Roger Jourdain, en revanche, se manifeste spontanément le 9 février. — Au reçu des sommes souscrites, Monet adressera aux souscripteurs des accusés de réception. Son travail de secrétariat est considérable.

925 G. Geffroy, 1922, p. 131.

926 *Lettre 1032*, Paris, 7 février 1890, à Armand Fallières, ministre de l'Instruction publique.

927 *Olympia offerte à l'Etat*, in: *Le Figaro*, 8 février 1890. Le journal rend également compte de la démarche conjointe de Monet et de Pelletan auprès de Fallières. — Cf. en outre, A. de L. [de Lostalot], *L'Olympia de Manet*, in: *Chronique des Arts*, 8 février 1890, p. 43; 15 février, pp. 52-53; A.D. [Dalligny], *L'Olympia de Manet*, in: *Le Journal des Arts*, 11 février, p. 2; XXX, *Chronique*, in: *L'Artiste*, février 1890, p. 150.

928 Lettre d'A. Fallières à Monet, Paris, 12 février 1890, repr. *in*: G. Geffroy, 1922, p. 134. — Une minute de ce document est conservée aux Archives du Louvre (P. 8, 30 décembre 1890).

929 Cf. *supra*, note 927. — A. de Lostalot prend position dans son article du 15 février.

930 La phrase de Monet figure dans la *lettre 1032*, cf. *supra*, note 926. Certains souscripteurs marquent leur doute sur l'issue de l'entreprise, c'est le cas de Besnard qui estime, le 24 février, sa cotisation «sans objet».



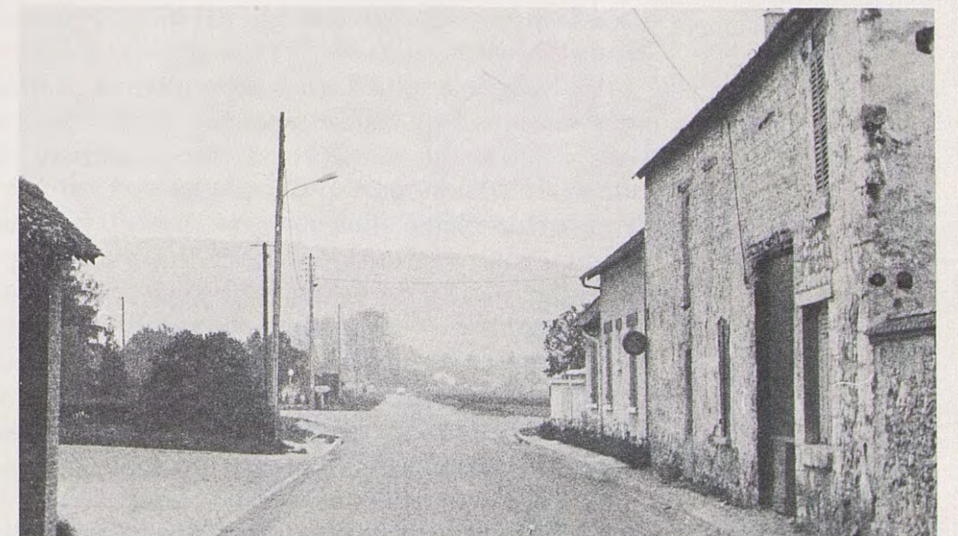
Feuillage papillotant et reflets dans l'eau: les peupliers des bords de l'Epte ne pouvaient manquer de séduire le maître de l'impressionnisme et de le retenir à jamais; *cat. 1209* et nombreux tableaux à figures (carte postale c. 1900).



Séparée de la propriété de Monet par le Ru, un petit bras de l'Epte que l'on voit ici en amont du bassin aux nymphéas, la Prairie offre à l'artiste les motifs les plus variés. Les saules au deuxième plan, régulièrement émondés jadis, s'y présentent en ligne continue; *cat. 1059*; *1241, 1242*; *1362-1364*; *1438, 1439*.



La plaine des Essarts, à droite de la route qui conduit à Limetz, est vue ici au lieu-dit Cossy (ancien cadastre) en regardant vers les hauteurs de Port-Villez dont on distingue le Gibet, à gauche. Avec leurs arbres isolés ou en bouquets plus nombreux autrefois qu'aujourd'hui, les Essarts ont servi de cadre à un grand nombre de toiles animées de figures, notamment en 1887 et 1888.



Aucun bouleversement n'est venu modifier la rue principale de Limetz (rue de la Mairie) à la sortie du village en direction de Villez et des collines de Port-Villez, si ce n'est que les inévitables poteaux ont pris la place des arbres; *cat. 1056*.



Au sud-est de Limetz, en face de Jeufosse et de Bonnières, Bennecourt marque le point le plus éloigné des randonnées de travail de Monet dans la région de Giverny *(cat. 989, 990; Débâcles, cat. 1333-1340)*. Le village est vu ici derrière un rideau d'ormeaux de la Grande-Ile, effet qui rappelle *cat. 1125, 1126*.



Le plateau, qui domine la rive droite de la Seine et de l'Epte au-dessus de Giverny, constitue une vaste «plaine» à céréales bordée au sud par les bois de la Réserve et du Gros-Chêne. C'est là que Monet a exécuté toute une série de *Champs d'avoine et coquelicots, cat. 1256-1260*.

Le directeur des Beaux-Arts, Gustave Larroumet, n'ignore pas l'importance de la décision à prendre. Avant la réunion statutaire du comité, il s'informe auprès de Monet pour savoir si l'admission dans un des deux musées, Louvre ou Luxembourg, constitue une condition *sine qua non*[931]. Par retour du courrier, il apprend qu'il en est bien ainsi[932]. La séance qui doit statuer sur le sort de l'*Olympia* est fixée au 13 mars 1890[933]. L'avant-veille, le grand tableau a quitté la maison de Mme Manet à Gennevilliers pour être examiné par les membres du comité[934]. Celui-ci se réunit sous la présidence de M. Kaempfen, directeur des Musées Nationaux. Trois questions sont posées: Y a-t-il lieu d'admettre immédiatement l'*Olympia* au Louvre? Réponse: Non. — Y a-t-il lieu de classer provisoirement le tableau au Luxembourg en prenant l'engagement de l'envoyer au Louvre à l'expiration du délai légal de dix ans? Réponse: Non. — Y a-t-il lieu de l'admettre au musée du Luxembourg? Réponse: Oui, mais sans engagement concernant son affectation ultérieure[935]. En lui communiquant le résultat de la délibération, Larroumet fait observer à Monet que le dernier point modifie l'une des conditions posées par les souscripteurs et demande si l'offre de donation est néanmoins maintenue[936]. Une fois fixé à ce sujet, il soumettra le texte au ministre, du moins lorsque le ministère sera pourvu d'un nouveau titulaire, Fallières ayant perdu son portefeuille lors de la démission du cabinet Tirard[937].

Cette fois, Monet sollicite un délai de réflexion[938]. Camille Pelletan alerté écrit aussitôt à Léon Bourgeois, nouveau ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts dans le cabinet Freycinet formé le 17 mars, pour lui recommander une interprétation de la délibération du comité plus favorable aux thèses des donateurs[939]. La réponse ministérielle équivaut à un refus de modifier la position antérieurement définie[940]. Contre l'avis de Mme Scey-Montbéliard estimant que, devant le refus du Louvre, le tableau devrait rester la propriété des souscripteurs[941], Monet maintient l'offre de donation à condition qu'une admission ultérieure au Louvre ne soit pas exclue et que, en attendant une telle admission, le tableau ne quitte pas le Luxembourg[942].

«Je dois vous faire observer que c'est là une condition nouvelle», réplique Larroumet qui, sans exclure la possibilité de son entrée au Louvre à l'occasion d'un remaniement, assure que l'administration «s'efforcera de conserver [la toile] toujours à Paris et sous les yeux du public»[943]. Bien naïf qui imaginerait Monet satisfait; le voilà qui demande, en effet, que le ministre confirme «l'assurance» donnée par son directeur![944] Ce dernier proteste: il a simplement exprimé une «intention bienveillante», et, quelque peu excédé, annonce qu'il remet le dossier entre les mains de Léon Bourgeois qui jugera en dernier ressort[945]. La décision ministérielle intervient sous forme d'une lettre à Monet conforme à l'avis du comité[946], mais cette décision n'est pas sans appel, surtout après la visite du terrible Pelletan qui s'empresse de faire part à Larroumet du succès de sa démarche[947]. La retraite de Léon Bourgeois est peu glorieuse: que Monet lui rende sa lettre et il lui en adressera une nouvelle plus conforme à ses vœux![948] Dès réception, la «bienveillante intention» récemment exprimée par Larroumet reçoit l'aval ministériel avec la promesse du maintien définitif de l'*Olympia* à Paris «et sous les yeux du public», sans préjudice d'un transfert ultérieur au Louvre[949].

[931] Lettre de G. Larroumet à Monet, Paris, 24 février 1890, repr. *in*: G. Geffroy, 1922, pp. 134-135: minute conservée aux Archives du Louvre (P. 8, 30 décembre 1890).

[932] *Lettre (télégramme) 1042*, Vernon, le 26 février 1890, et *lettre 1043*, même date, les deux à G. Larroumet, directeur des Beaux-Arts. — Le lendemain de cette énergique prise de position, Monet assiste chez B. Morisot à une conférence de Mallarmé sur Villiers de l'Isle-Adam; cf. *lettres à O. Redon*, présentées par Ari Redon, Paris, 1960, p. 140, lettre XIII, note 1.

[933] *Informations*, in: *Le Journal des Arts*, 7 mars 1890, p. 2.

[934] Lettre de Mme Manet à Mallarmé, 7 mars 1890, qui annonce le départ de la toile «mardi prochain» (11 mars); repr. *in*: S. Mallarmé, *Correspondance*, Paris, 1969, t. IV, p. 74, note 1.

[935] Le procès-verbal de la séance du comité consultatif en date du 13 mars 1890 est conservé aux Archives du Louvre (P. 8, 30 décembre 1890). Plusieurs journalistes ont interrogé Kaempfen avant de rédiger leurs comptes rendus. Cf. Henry Nadal, *Manet au Louvre*, in: *L'Evénement*, 14 mars 1890; F. Bourgeat, *L'Olympia de Manet*, in: *Le Siècle*, 14 mars; Anonyme, *Louvre et Luxembourg*, in: *Le Temps*, 15 mars; Anonyme, *Nouvelles*, in: *Chronique des Arts*, 15 mars; Firmin Javel, *Olympia*, in: *Gil Blas*, 15 mars; Gaston Calmette, *L'Olympia de Manet*, in: *Le Figaro*, 15 mars; Paul Fresnay, *Olympia refusée*, in: *Le Voltaire*, 16 mars; A. Dalligny, *Le Purgatoire d'Olympia*, in: *Le Journal des Arts*, 18 mars; Anonyme, *L'Olympia*, in: *L'Art Français*, 22 mars; XXX, *Chronique*, in: *L'Artiste*, mars 1890.

[936] Lettre de G. Larroumet à Monet, 15 mars 1890, repr. *in*: G. Geffroy, 1922, pp. 135-136; minute aux Archives du Louvre (P. 8, 30 déc. 1890).

[937] Tirard a démissionné le 14 mars 1890.

[938] *Lettre 1046*, Giverny, 17 mars 1890, à G. Larroumet.

[939] Lettre de C. Pelletan au ministre des Beaux-Arts, 20 mars 1890, document conservé aux Archives du Louvre (P. 8, 30 déc. 1890).

[940] Le ministre des Beaux-Arts à C. Pelletan, député; minute aux Archives du Louvre (P. 8, 30 déc. 1890).

[941] Lettre de Mme Scey-Montbéliard à Monet, 12, rue de Lübeck (Paris), 26 mars 1890; sur cette donatrice de la première heure, cf. *supra*, note 862.

[942] *Lettre 1048*, Giverny, ce 27 mars 1890, à G. Larroumet.

[943] Lettre de G. Larroumet à Monet, 1er avril 1890, repr. *in*: G. Geffroy, 1922, pp. 136-137; minute aux Archives du Louvre (P. 8, 30 déc. 1890).

[944] *Lettre 1049*, Giverny, 5 avril 1890, à G. Larroumet. — Sa demande étant restée sans réponse, Monet revient à la charge le 20 avril; cf. *lettre 1050*.

[945] Lettre de G. Larroumet à Monet, 21 avril 1890, repr. *in*: G. Geffroy, 1922, p. 138; minute aux Archives du Louvre. Les *lettres 1051 et 1052* répètent la même exigence.

[946] Cette lettre du ministre de l'Instruction publique est connue par la *lettre 1053*, Giverny, 4 mai 90, à G. Larroumet, où Monet en fait état. On verra, *infra*, ce qu'il adviendra du document officiel.

[947] Lettre de C. Pelletan à G. Larroumet (sur papier à en-tête de *La Justice*, dont Pelletan est rédacteur en chef), Paris, le 9 mai 1890; Archives du Louvre (P. 8, 9 mai 1890).

[948] *Lettre 1055*, Paris, 10 mai 90, à G. Larroumet. — Monet s'était rendu dans la capitale; cf. *lettre 1054*, Giverny, 6 mai, au même; *lettre 1056*, Giverny, 11 mai 1890, à Léon Bourgeois.

[949] Lettre de Léon Bourgeois à Monet, 20 mai 1890, repr. *in*: G. Geffroy, 1922, pp. 138-139. — Monet accuse réception au ministre de l'Instruction publique par la *lettre 1058*, du 23 mai.

Le petit drame a trouvé son *happy end*. Mais, avant la signature de l'acte de donation établi par Me Grimpard de Vernon[950], Monet et Larroumet échangeront encore plusieurs lettres[951], derniers échos d'un si long combat où le directeur des Beaux-Arts a été mollement soutenu par son ministre, alors que le peintre a bénéficié de l'appui constant de Camille Pelletan, prêt aux démarches les plus indiscrètes et sans doute moins soucieux de servir la cause de l'*Olympia* que de plonger dans l'embarras un membre du gouvernement[952]. On aura certainement noté le silence que Georges Clemenceau, directeur de *La Justice* dont Pelletan est rédacteur en chef, a gardé durant toute cette affaire, au point de ne pas même participer à la souscription. C'est que le Tigre, mal remis de l'affaire Boulanger, se préoccupe des signes avant-coureurs du scandale de Panama, dont il sortira du reste quelque peu éclaboussé[953]. Quant à l'*Olympia* que les manœuvres plus ou moins désintéressées de ces messieurs risquaient de nous faire perdre de vue, payée 19415 francs à Mme Manet en mars 1890[954], elle entre au Luxembourg peu après[955], mais il lui faudra attendre le remaniement annuel qui a lieu en automne pour trouver place dans une salle du Musée[956]. Elle ira au Louvre en 1907, bien après la période de dix ans primitivement prévue par ses partisans, sur l'ordre formel de Clemenceau[957] revenu au premier plan de la scène politique avant de s'imposer sur celle de l'Histoire.

«NE VOUS MARTYRISEZ PAS À VOULOIR L'IMPOSSIBLE»

Le 1er mai 1890, le Salon des Champs Elysées ouvre ses portes[958]. Quinze jours plus tard, c'est au tour de son jeune concurrent du Champ de Mars; parmi les tableaux exposés figure le portrait d'Ernest Hoschedé par Louis Picard[959], gage de la notoriété dont jouit le mari d'Alice au soir de sa vie. Reconverti à la critique d'art au lendemain de son échec dans les affaires, Hoschedé se montre de moins en moins intéressé par les peintres impressionnistes qui ont précipité sa ruine, avant que l'un d'entre eux ne lui eût ravi sa femme. Ce Monet, heureusement, il ne le rencontre ni au Palais de l'Industrie ni à celui des Beaux-Arts[960]; mais son ami Gustave Geffroy trouve moyen de le citer *in absentia* dans son *Salon*[961].

A vouloir trop louer, on risque quelques faux pas. C'est ce qui arrive à Geffroy lorsqu'il voit dans le maître de Giverny un exemple d'«universel paysagiste» pouvant «aller çà et là, courir ébloui à travers cet univers qu'il voudrait exprimer tout entier», à l'opposé de Corot et de Pissarro condamnés, selon le journaliste, à demeurer confinés dans une même région![961]* Brillant en apparence, le distinguo révèle une belle ignorance de l'œuvre de Corot, sinon de celle de Pissarro. Concernant Monet, le manque de perspicacité est évident, l'année 1890 marquant précisément la charnière à partir de laquelle les voyages pour peindre seront l'exception, se limitant, les rares fois où ils auront lieu encore, à un petit nombre de motifs en application du système des séries qui permet de réduire au minimum les déplacements sur le terrain.

Le même Geffroy se méprendra encore lorsque, dans son *Monet*, il attribuera aux *Nymphéas* les lignes fameuses que l'artiste lui a adressées le 22 juin 1890: «J'ai repris encore des choses impossibles à faire: de l'eau avec de l'herbe qui ondule dans le fond... c'est admirable à voir, mais c'est à rendre fou de vouloir faire ça. Enfin je m'attaque toujours à ces choses-là!»[962] J.-P. Hoschedé, mieux informé, rétablit la vérité: «La lettre dont [ces lignes] sont extraites ne

[950] L'acte de donation de l'*Olympia* est reçu par Me Grimpard, notaire à Vernon, le 26 août 1890, et signé par Monet, le notaire et deux témoins. L'acceptation de Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, a été reçue à Paris par Mes Cottin et Ragot, le 30 décembre; cet acte comporte en annexe le décret d'acceptation et d'exécution en date du 17 novembre. La copie de ces pièces originales nous a été aimablement communiquée par Me Raoul Texier, successeur de Me Grimpard. Le décret est repr. *in*: G. Geffroy, 1922, pp. 139-140.

[951] *Lettre 1061*, Giverny, 24 juin 90; *lettre 1062*, 8 juillet, les deux à G. Larroumet. — Dès le lendemain de la signature de l'acte de donation, Monet, par la *lettre 1072*, 27 août, s'inquiète de l'obligation d'avoir à régler éventuellement les droits d'enregistrement, aimant manifestement mieux payer de sa personne que de ses deniers.

[952] La démarche du député radical, les palinodies du ministre soulignent l'influence exercée par la politique sur les décisions de l'Administration. Ce phénomène, qui joue désormais en faveur des impressionnistes, ne fera que se développer dans les années à venir. Le public suivra avec quelque retard.

[953] Philippe Erlanger, *Clemenceau*, Paris, 1968, pp. 251-288.

[954] Le reçu au nom de Claude Monet a été établi par Mme Vve Edouard Manet le 18 mars 1890; cf. G. Geffroy, 1922, p. 154. C'est à cette date que nous avons placé dans nos documents la dernière liste de souscripteurs *(lettre 1047)* rectifiée d'après diverses sources dont l'acte de donation; cf. *supra*, note 950.

[955] *Lettre 1052*, Giverny, 4 mai 90, à G. Larroumet. En fait, il n'y a pas encore «placement», comme le croit Monet.

[956] Ch. Frémine, *Musée du Luxembourg*, in: *Le Rappel*, 8 novembre 1890.

[957] A. Tabarant, 1947, p. 112. Clemenceau est alors président du Conseil. — Sur l'*Olympia*, cf. également D. Rouart et D. Wildenstein, *Manet*, Lausanne, Paris, 1975, t. I, no 69.

[958] Avec 65472 entrées pendant les six premiers jours, le Salon des Artistes français accuse une baisse de 10% par rapport à l'année précédente; cf, *Chronique des Arts*, 11 mai 1890, p. 146.

[959] Livret du Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, 1890, no 698: Picard (Louis), *Portrait de M. E. Hoschedé*. — Ce tableau est reproduit au catalogue illustré du Salon de 1890, p. 131.

[960] Hoschedé nomme cependant Monet à trois reprises dans *Brelans de Salons*, 1890, un livre *in-16* de 352 pages qu'il consacre aux divers Salons de l'année.

[961] G. Geffroy, *Salon de 1890*, recueilli *in*: *La Vie artistique*, 1re série, 1892, chap. XIII, § VIII, pp. 185-186.

[962] G. Geffroy, 1922, p. 188; cf. *lettre 1060*, dont le texte complet n'a pas été retrouvé à ce jour. Les tableaux concernés sont les nos *1249* et *1250* de notre catalogue.

concerne nullement les peintures des *Nymphéas*... Monet, à cette époque, peignit sur l'Epte dont l'eau est vive et transparente un motif présentant mes sœurs en canot, et, dans cette eau, la peinture de Monet montre de nombreuses herbes aquatiques en un perpétuel mouvement ondoyant.»[963]

Le mauvais temps, la maladie de ses «jolis modèles»[964], un certain manque d'entraînement, à l'en croire, après la longue interruption imposée par l'*Olympia*, provoquent un mouvement de découragement[965], heureusement interrompu par une visite amie: Berthe Morisot et Eugène Manet font le voyage de Mézy à Giverny — une expédition — le dimanche 13 juillet en compagnie de Mallarmé[966]. Pour dédommager le poète de n'avoir pas participé à l'illustration de *Pages*[967], Monet l'invite à choisir un tableau. Encouragé par Berthe Morisot qui a senti sa gêne, Mallarmé se décide pour une toile d'assez grandes dimensions, un bord de Seine ponctué par la flèche de l'église de Jeufosse et traversé en diagonale par le panache de fumée d'un train *(912)* — symbole du siècle — roulant dans la direction que l'écrivain et ses compagnons vont emprunter lors du voyage de retour. Retour mouvementé où les flonflons des retraites aux flambeaux et autres réjouissances en cette veille de fête nationale entravent la progression de la voiture à cheval qui emporte les voyageurs de Mantes à Mézy, dernière étape de leur randonnée. Mallarmé ne songe qu'à préserver son tableau, bénissant le destin de l'avoir fait vivre à la même époque que Claude Monet[968]. Plus tard il fera admirer sa conquête à Geffroy: «C'est aussi expressif que le sourire de la Joconde»[969]. L'hyperbole est une figure de style chère aux poètes.

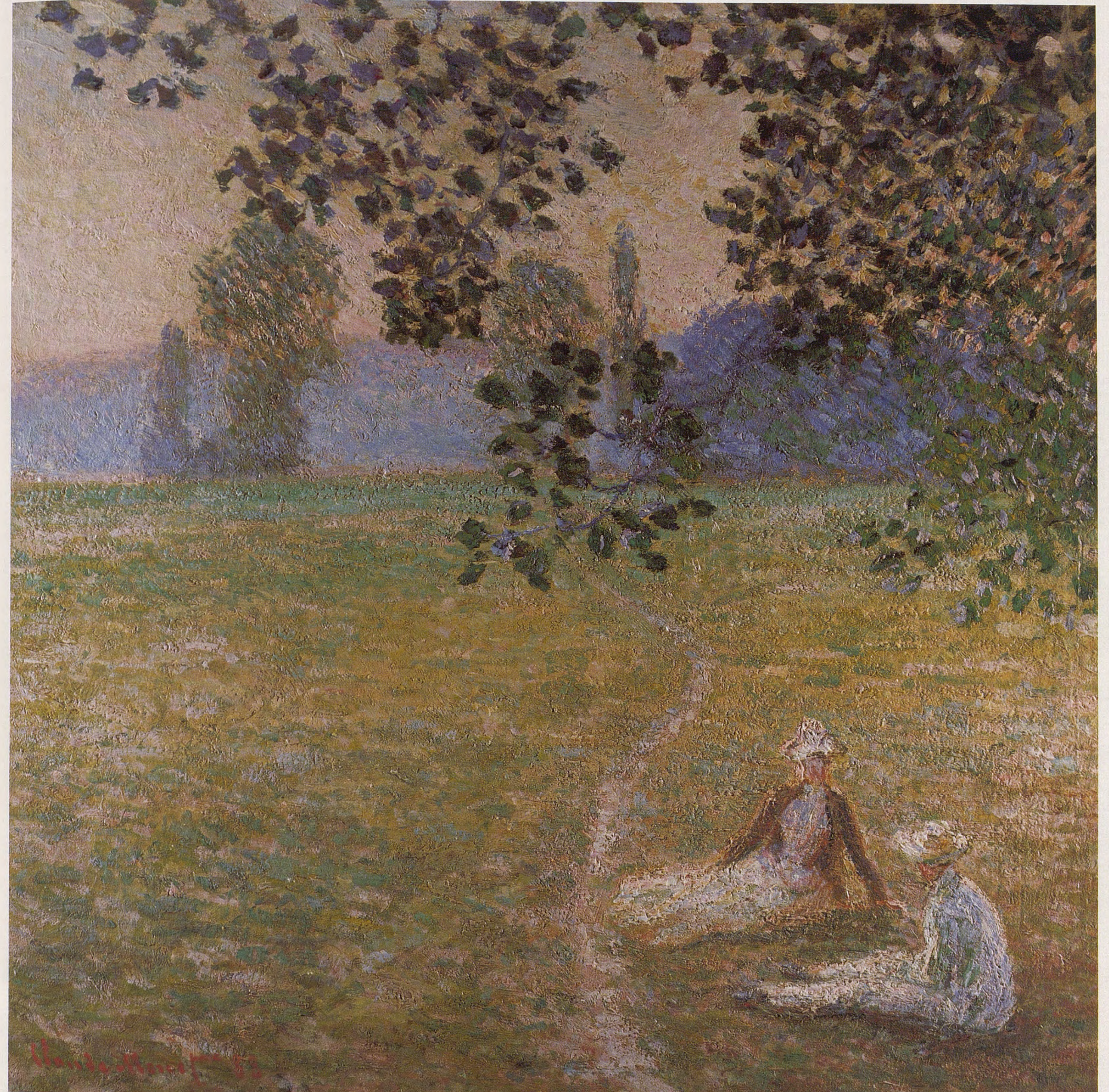
D'autres visiteurs font en cet été de 1890 ce que le duc de Trévise appellera *Le Pèlerinage de Giverny*[970], plus heureux que la pauvre Mrs Rogers découragée dans son entreprise par Théo van Gogh[971]. Parmi les projets de voyage avortés, il semble qu'il faille ranger également celui de Théo lui-même qui devait se rendre chez Monet le 14 juillet en compagnie de Valadon[972]. Ce voyage eût été le dernier sur les bords de l'Epte de ce partisan convaincu de la peinture de Monet. Traumatisé par la mort de son frère Vincent, Théo sera admis en octobre dans la clinique du Dr Blanche qu'il ne quittera que pour aller mourir dans une maison de santé d'Utrecht[973].

Inexorable pour les van Gogh, la fin de juillet éprouve durement Claude Monet. Atteint de rhumatismes, il paie les stations prolongées sous la pluie et la neige[974], et voilà que, sans doute en faucardant la rivière, on lui a coupé ses herbes![975] Il est bon, en ces moments de découragement, de pouvoir lire des phrases comme celles que lui adresse Octave Mirbeau: «Ah! vous qui êtes un fort et un voyant, et qui avez le génie de la création, vous qui travaillez à des choses vraies et saines, dites-vous bien que vous êtes un heureux et un élu de la vie et que vous avez tort de vous plaindre. Vous avez derrière vous une œuvre énorme et splendide; vous en avez encore une, devant vous, plus belle peut-être parce que, chez les tempéraments comme le vôtre, tout grandit, s'élargit, pousse en force, avec le temps. Ne vous martyrisez pas à vouloir l'impossible.»[976]

«UN SI BEAU PAYS»

Simple coïncidence ou résultat heureux des encouragements de Mirbeau? En août 1890, le vent a cessé d'être au pessimisme: «Je suis tellement pris par le travail»[977], écrit Monet à Paul

[963] J.-P. Hoschedé, 1960, t. II, p. 49-50. Une preuve supplémentaire est donnée *infra*, note 975 et texte correspondant.
[964] Il s'agit des filles Hoschedé, Marthe, Suzanne (surtout), Blanche et Germaine.
[965] *Lettre 1063*, Giverny, 11 juillet 90, à Mallarmé; *lettre 1064*, 11 juillet, à B. Morisot.
[966] L'idée de ce voyage apparaît dans une lettre de Mallarmé à E. Manet et B. Morisot [8 juillet 1890]; cf. S. Mallarmé, *Correspondance*, 1973, t. IV, p. 118; cf. *ibidem*, p. 120, lettre aux mêmes, [11 juillet].
[967] Sur *Pages* (titre primitif: *Le Tiroir de Laque*), et la collaboration manquée de Monet, cf. *supra*, notes 737, 738 et texte correspondant; le refus définitif est indiqué dans la *lettre 1007*, Giverny, 12 oct. 89, avec promesse d'«une petite toile (une pochade)».
[968] D. Rouart, *Correspondance de B. Morisot*, Paris, 1950, p. 154. — Ultimes échos de ce voyage: *lettre 1065*, Giverny, 21 juillet 90, à Mallarmé, et lettre de ce dernier à Monet, Paris, 21 juillet; cf. S. Mallarmé, *Correspondance*, 1973, t. IV, pp. 123-124. — La phrase du peintre, «[Je] souhaite que de semblables journées se renouvellent *l'été prochain*», semble indiquer que ses besoins pour 1890 sont satisfaits.
[969] G. Geffroy, 1922, p. 210.
[970] Duc de Trévise, 1927. — *Lettre 1067*, Giverny, 6 août 90, à P. Durand-Ruel: Monet a reçu Fuller; *lettre 1069*, 24 août, à de Bellio: «J'en ai qui quelquefois viennent me voir.»
[971] Miss Rogers désirait recevoir quelques leçons de Monet; cf. lettre de Théo van Gogh à Pissarro, 5 juillet [1890], repr. *in*: J. Rewald, *Théo van Gogh*, 1973, p. 56.
[972] Dans sa lettre du 5 juillet, Théo van Gogh indique à Pissarro son intention de se rendre le 14 «chez Monet avec M. Valadon» (cf. J. Rewald, *Théo van Gogh*, 1973, p. 55). Dans la *lettre 1064*, Monet invite B. Morisot pour le 13 juillet (de préférence au 14). Est-ce parce qu'il attend van Gogh le 14? Rien n'est moins sûr, car une lettre de Théo à Vincent, le 14 juillet, ne semble pas faire état d'un voyage à Giverny (*Correspondance de Vincent van Gogh*, 1960, t. III, p. 487). — J. Rewald, *op. cit.*, p. 56, suppose que van Gogh a été détourné de son projet par le peu d'empressement manifesté par Valadon. Ce dernier se rendra pourtant à Giverny avant la fin de l'année; cf. *infra*, notes 984-986 et texte correspondant.
[973] Vincent van Gogh est mort le 29 juillet 1890. Interné le 12 octobre dans la clinique du Dr Blanche à Passy, Théo meurt à Utrecht le 21 janvier 1891.
[974] *Lettre 1066*, 21 juillet 1890, à G. Geffroy.
[975] Lettre de Mirbeau à Monet, s.d. [fin juillet-début août 1890], in: *Cahiers d'aujourd'hui*, 29 nov. 1922, pp. 167-169. — Les plantes aquatiques coupées sont celles que Monet a peintes en juin; cf. *supra*, notes 962, 963 et texte correspondant.
[976] Lettre de Mirbeau à Monet, cf. note précédente, *Cahiers d'aujourd'hui*, p. 169.
[977] *Lettre 1067*, Giverny, 6 août 90, à P. Durand-Ruel.



Cat. 1206 — *Le soir dans la prairie, Giverny*, 1888.

Durand-Ruel le 6, et le 24 à Charles: «Je travaille beaucoup malgré un temps bien variable et bien incertain»[978]. Le même jour, à de Bellio qui s'étonnait de son long silence: «Mon excuse est que je travaille énormément et que le soir venu je suis las et absorbé par ce que je fais.»[979] Il n'est que de jeter un coup d'œil sur les *Champs de coquelicots (1251-1255)*, les *Champs d'avoine (1256-1260)*, les *Iles de Port-Villez (1262-1265)* exécutées entre deux baignades, pour apprécier la production considérable de l'été 1890, maintenant que l'artiste a retrouvé tous ses moyens[980].

Après la moisson, l'automne amène avec lui le retour aux *Meules* attesté par une lettre du 7 octobre, du moins d'après une parenthèse dans la transcription du document par Geffroy: «Je pioche beaucoup, je m'entête à une série d'effets différents (des meules), mais à cette époque le soleil décline si vite que je ne peux le suivre.»[981] Suivent les habituels regrets sur sa lenteur dans l'exécution corrigés par le dégoût que lui inspire «les choses faciles venues d'un jet», et cette affirmation qui comporte à la fois une éthique — «plus je vais, plus je vois qu'il faut beaucoup travailler pour arriver à rendre ce que je cherche» —, et une esthétique — «*l'instantanéité*, surtout l'enveloppe, la même lumière répandue partout» —, le tout aboutissant à cette émouvante conclusion: «Enfin, je suis de plus en plus enragé du besoin de rendre ce que j'éprouve et fais des vœux pour vivre encore pas trop impotent, parce qu'il me semble que je ferai des progrès.»[981*]

Qu'importe si la livraison de certains tableaux se trouve retardée[982]. Le travail, chaque fois qu'il est favorisé par le temps, par les circonstances et, pourquoi pas, par l'inspiration, passe avant les affaires. Qu'importe si Boussod intronisant Maurice Joyant à la succession du pauvre Théo van Gogh, «une sorte de fou», lui tient sur le peintre des propos de ce genre: «Vous trouverez aussi un certain nombre de toiles d'un paysagiste, Claude Monet, qui commence à se vendre un peu en Amérique, mais il en fait trop. Nous avons un traité pour acheter toute sa production et il est en train de nous encombrer de ses paysages, toujours pareils comme sujets.»[983] En fait, sur les six douzaines de tableaux de Monet achetés par van Gogh, les deux tiers sont vendus lorsque Joyant entre en lice[984], et Valadon, l'associé de Boussod, se rend même chez Monet au début de décembre[985]. Sur les transactions conclues ce jour-là, les propos de l'artiste — «il en a pris plusieurs, et c'est à grand-peine que j'ai pu garder les *Meules*»[985*] — s'accordent assez mal avec les livres de la maison Goupil où les premiers achats postérieurs à la mort de Théo n'apparaîtront qu'en février-mars 1891 portant sur trois toiles seulement, des *Meules* précisément[986]. Il s'agissait sans doute pour Monet d'alimenter l'enthousiasme de Paul Durand-Ruel afin de l'inciter à développer ses propres achats[985*]. Quant au fameux traité dont Boussod se serait targué[983*] tout en feignant d'en regretter l'existence pour cause d'encombrement, il est en bonne voie d'extinction, alors que Durand-Ruel se trouve en passe de redevenir le bailleur de fonds privilégié qu'il avait été pendant de longues années.

En effet, lorsque, à l'automne 1890, Monet se décide à acheter la maison qu'il habite et que son propriétaire met en vente, c'est surtout sur Durand-Ruel qu'il semble compter: «Je serai obligé de vous demander pas mal d'argent, étant à la veille d'acheter la maison que j'habite ou de quitter Giverny, ce qui m'ennuierait beaucoup, certain de ne jamais retrouver une pareille installation ni un si beau pays.»[987] Cet enthousiasme à quelques jours de la cinquantaine ne surprendra pas ceux qui connaissent bien Monet, Giverny et ce que l'un doit à l'autre.

La vente a lieu le 17 novembre en l'étude de Me Grimpard[988], dont le peintre est devenu un familier depuis que ce notaire de Vernon a établi, en août, l'acte de donation de l'*Olympia*[989]. La «désignation» de la propriété permet de connaître l'état exact des lieux en 1890, avec un «seul atelier de peinture en aile» à l'extrémité ouest de la maison d'habitation[988*]. Le prix de vente est de 22000 francs payables en quatre versements le 1er novembre de chaque année à compter de 1891[990]. Ces versements différés arrangent fort l'acheteur, lequel ne néglige pas pour autant de solliciter Durand-Ruel pour un envoi de 3000 à 4000 francs[991]. Mais que le marchand s'avise de

978 *Lettre 1070*, Giverny, 24 août 90, à Ch. Durand-Ruel.

979 *Lettre 1069*, Giverny, 24 août 1890, à de Bellio.

980 Clemenceau se souviendra d'avoir vu Monet travaillant à la série des *Champs de coquelicots*; cf. G. Clemenceau, *Révolution de Cathédrales*, in: *La Justice*, 20 mai 1895; il parle alors de *trois ormeaux*; ces arbres deviendront *trois peupliers* (ce qui paraît plus vraisemblable) dans G. Clemenceau, 1928, p. 85. — Au début de la belle saison, Monet avait représenté des *Effets de printemps* et des *Prairies fleuries (1243-1248)*.

981 *Lettre 1076*, 7 octobre 1890, à G. Geffroy.

982 *Lettre 1077*, Giverny, 9 oct. 90; *lettre 1078*, samedi, 11 oct., les deux à P. Durand-Ruel.

983 J. Rewald, *Théo van Gogh*, 1973, p. 72, d'après M. Joyant, *H. de Toulouse-Lautrec*, Paris, 1926, p. 118.

984 J. Rewald, *op. cit.*, pp. 98-102, listes des achats et ventes de tableaux de Monet par Goupil-Boussod et Valadon.

985 *Lettre 1083*, Giverny, 5 déc. 90, à P. Durand-Ruel.

986 S'il n'est pas exclu que les bases de la transaction remontent à la visite de Valadon dont Monet parle dans la *lettre 1083* (cf. note précédente), il faut attendre le 5 février 1891 pour trouver dans les livres de la maison Boussod l'achat de deux *Meules* (dont le nº *1276*); une troisième *(1275?)* sera achetée le 26 mars. Le prix unitaire est de 3000 francs. Aucun achat à l'artiste n'avait eu lieu depuis le 20 juin 1889; cf. J. Rewald, *op. cit.*, pp. 100 et 101.

987 *Lettre 1079*, Giverny, 27 oct. 90, à P. Durand-Ruel.

988 Par-devant Me Grimpard, notaire à Vernon, vente par M. Louis Joseph Auguste Singeot, propriétaire, et son épouse, demeurant à Vernon, route de Paris, nº 30, à M. Cl. Monet, artiste peintre, demeurant à Giverny, canton d'Ecos, le 19 novembre 1890; cf. t. II, note 191 et texte correspondant.

989 Cf. *supra*, note 950 et texte correspondant.

990 Cf. *supra*, note 988; les règlements sont prévus selon le plan suivant: 5000 francs le 1er nov. 1891, la même somme le 1er nov. 1892; 6000 francs le 1er nov. 1893, la même somme le 1er nov. 1894. — Ainsi, Monet ne paie rien au moment de la signature, excepté les frais.

991 *Lettre 1082*, Giverny, 3 déc. 90, à P. Durand-Ruel.

parler d'expositions groupées, et c'est le même refus auquel toutes les tentatives de ce genre se sont heurtées ces dernières années: «Je suis, moi, tout à fait rebelle en ce qui touche le rétablissement d'expositions du groupe ancien... Voilà quel est mon avis, et nous en causerons plus longuement.»[992]

VARIATIONS SUR UN THÈME: LES MEULES

Vers la fin de l'été 1890, lorsque Monet retourne aux *Meules*, il retrouve «l'humble terre attenant à quelques basses maisons, circonscrite par les collines prochaines», selon la définition que Geffroy[993] donne du clos Morin et de son environnement déjà rencontrés deux ans plus tôt[994]. Dans une brouette véhiculée par un porteur bénévole, Blanche Hoschedé le plus souvent, sont entassées autant de toiles qu'il y a d'impressions à saisir[995], et quelques-unes en plus pour ne pas être pris de court comme le jour où, l'éclairage ayant brusquement changé, il dut ordonner à la jeune fille: «Allez donc à la maison, si vous voulez bien, et apportez-moi une autre toile.» «Elle me l'apporte», poursuit Monet en dramatisant ses souvenirs pour le duc de Trévise, «mais peu après, c'est encore différent: une autre! encore une autre! Et je ne travaillais à chacune que quand j'avais mon effet, voilà tout.»[996]

On regrettera seulement que ces effets auxquels il s'acharne, le peintre n'ait pas cru devoir les mentionner à l'occasion de la vente des ses *Meules*, ni même lors de leur exposition chez Durand-Ruel en mai 1891[997]. Les contemporains, sensibles à la variété dans l'unité, admirent ou ironisent, tel Henri Béraldi: «Quinze meules de paille. *La même*, prise à différentes heures de la journée. Il y a la meule grise, la meule rose (six heures), la meule jaune (onze heures), la meule bleue (deux heures), la meule violette (quatre heures), la meule rouge (huit heures du soir) etc., etc.»[998]

Réduits au catalogue officiel[997]*, nous devons nous satisfaire d'indications approximatives: *Fin de l'été, Dernier rayon du soleil, Soleil dans la brume, Soleil couchant*... C'est à se demander si l'artiste, une fois sa série terminée, se souvient exactement des impressions notées. Mais peut-être estime-t-il superflu de révéler au public le dessous des cartes, se contentant d'avoir créé des œuvres dont chacune possède sa tonalité propre, sortes de variations sur un même thème dont lui seul, à la fois compositeur et exécutant, connaît l'intention et la tonalité exacte. Heureusement, la disposition des meules dans un cadre presque toujours bien localisé permet de préciser certains effets d'éclairage, étant bien entendu que nous sommes en présence de gerbiers différents de ceux de 1888-89 *(1213-1217)*, le plus grand se trouvant cette fois à droite dans le groupe désormais classique de deux meules associées *(1266-1271)*.

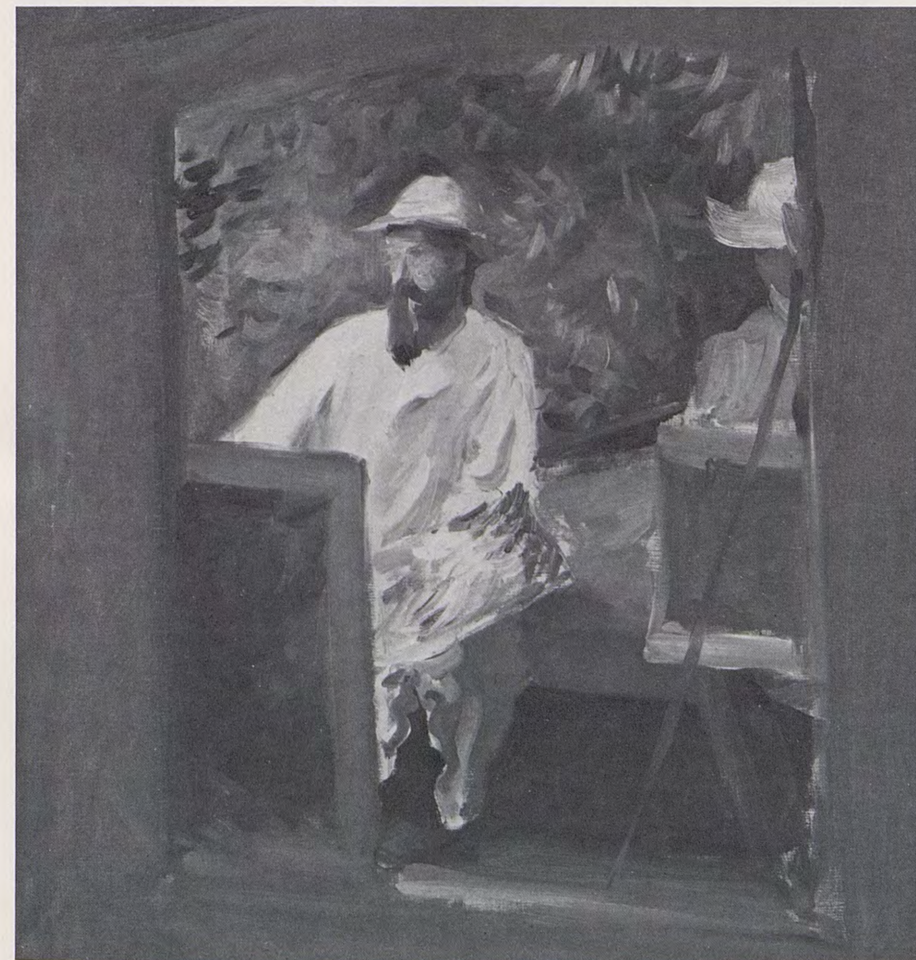
Mais voici que, au début de décembre, les premières chutes de neige, auxquelles succède un «temps superbe», provoquent chez Monet une joie de création[999] que les conditions atmosphériques vont favoriser pendant les semaines à venir. L'hiver 1890-91, en effet, est de ceux qui font date dans l'histoire de la météorologie. Un froid soutenu, mais non excessif (on ne compte qu'une dizaine de jours pendant lesquels la température est inférieure à −10°, sans jamais descendre au-dessous de −15°), avec plusieurs périodes de gel où la neige, relativement peu épaisse, couvre le sol plusieurs jours durant. La Seine est entièrement prise par les glaces du 11 au 24 janvier[1000]. Décor idéal pour le peintre qui développe une activité fébrile[1001], malencontreusement contrariée par les démarches qu'il croit devoir entreprendre en faveur de son fils Jean dont le service militaire, comme jadis le sien, pose quelques problèmes[1002]. Aussitôt cette question réglée tant bien que mal[1003], c'est à nouveau «l'affolement du travail», «des masses de choses en train» pour «avant tout profiter de ces splendides effets d'hiver»[1004]. Ces effets concernent exclusivement les *Meules*, qui se retrouvent sous une calotte de neige plus ou moins épaisse, jusqu'à ce que le dégel les dégage à nouveau *(1274-1290)*. Le fermier de la Côte[1005] se hâte alors de récupérer ses gerbes et de les

992 *Lettre 1085*, Giverny, 14 déc. 90, à P. Durand-Ruel.
993 G. Geffroy, 1922, p. 295. L'auteur sait que tout a commencé «un soir de fin d'été»; cf. *supra*, note 754.
994 Cf. *supra*, Les premières Meules, notes 748, 753 et texte correspondant.
995 René Barotte, *Blanche Hoschedé nous parle de Cl. Monet*, in: *Comoedia*, 24 oct. 1942.
996 Duc de Trévise, 1927, p. 126.
997 Sur cette exposition qui se tiendra du 4 au 16 mai 1891, cf. *infra*, note 1032.
998 Lettre de Henri Béraldi à Félix Bracquemond, 2 mai 1891, B.N., Ms., Nlles Acq. franç., 14674, fos 207-208; cf. J.-P. Bouillon, *La Correspondance de F. Bracquemond*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, déc. 1973, pp. 351-386, lettre no 124 (p. 360).
999 *Lettre 1082*, Giverny, 3 déc. 90, à P. Durand-Ruel.
1000 *Mémorial de la Météorologie nationale*, sous la direction de M. J. Bessemoulin, *Climatologie de la France*, par M. Garnier, Paris, 1967, pp. 273-274. — Pour le détail, cf. *Annales du bureau central météorologique de France*.
1001 *Lettre 1085*, Giverny, 14 déc. 90; *lettre 1088*, 21 déc., les deux à P. Durand-Ruel.
1002 *Lettre 1086*, Giverny, 16 décembre 1890; *lettre 1087*, 21 déc.; *lettre 1089*, 24 déc., les trois à S. Mallarmé; cf. également *lettre 1093*, Giverny, 4 janvier 91, à P. Durand-Ruel. — Sur le service militaire de Jean Monet, cf. *supra*, notes 683, 806 et texte correspondant.
1003 *Lettre 1094*, 14 janvier 1891, *lettre 1095*, 16 janv., les deux à S. Mallarmé. — Ainsi Monet a obtenu pour Jean un congé de trois mois, mais le jeune homme devra rester sous les drapeaux; cf. *lettre 1113bis*, 14 juin 91, à P. Helleu.
1004 *Lettre 1096*, Giverny, 21 janvier 91, à P. Durand-Ruel.
1005 Sur Quéruel, qui exploite la ferme de la Côte, cf. *supra*, note 753.



En mars 1891, la disparition d'Ernest Hoschedé, que l'on voit ici à la fin d'une vie de succès éphémères et d'éclatants revers, permet à Monet d'épouser, l'année suivante, la veuve du défunt, Alice Hoschedé, avec laquelle il vit depuis l'époque de Vétheuil (pastel d'auteur inconnu, coll. J.-M. Toulgouat).

Bien qu'on les ait remplacés à plusieurs reprises et que nul ne songe plus à élaguer leurs troncs comme jadis, les peupliers du marais de Limetz épousent toujours fidèlement les sinuosités du cours de l'Epte vu vers l'amont et permettent de comprendre un motif aux lignes particulièrement subtiles, celui des *Peupliers* de 1891. ▷



Indispensable au peintre de l'Epte et de la Seine, le bateau-atelier a été représenté par John Singer Sargent. Monet est en pleine action; à côté de lui, sa belle-fille, Blanche Hoschedé, dont les œuvres sont souvent proches des siennes (photo communiquée par la National Gallery de Washington, cliché Taylor and Dull pour Sotheby Parke Bernet).



Immédiatement à l'ouest du lieu-dit le Pressoir, le Clos Morin était exploité par le fermier de la Côte qui y établissait ses meules de blé. Monet y exécuta les séries des *Meules* au cours de plusieurs campagnes entre l'automne 1888 et le début de 1891. La route est postérieure de quelques années; au fond, les collines de Port-Villez s'abaissent vers le Grand Val (carte postale c. 1900).



battre. De là à prétendre que le peintre a dû payer pour qu'il consente à retarder l'échéance, il n'y a qu'un pas que franchit allégrement J.-P. Hoschedé, auquel nous laissons la responsabilité de l'anecdote[1006].

Par un léger retour en arrière, ce sont des *Meules* de l'automne *(1267)* que Monet reproduit pour illustrer une étude que Mirbeau, heureux de collaborer avec son ami, s'est décidé à donner à *L'Art dans les deux Mondes*, une revue toute récente à laquelle s'intéresse Durand-Ruel[1007]. Claude n'a pas le crayon facile et le rôle d'illustrateur — il s'agit de fournir trois dessins — constitue pour lui un véritable pensum[1008]. Mirbeau, comme à l'accoutumée, admire: «Pour un homme qui ne sait pas dessiner, cela a dû bien vous étonner. Moi, j'étais sûr de cela, parce qu'il est impossible, étant ce que vous êtes, mon cher Monet, que vous ne mettiez pas dans la moindre des choses la grandeur de votre génie.»[1009] L'article paraît le 7 mars. Pour varier ses effets, le romancier s'attarde sur le jardin de Giverny — lui-même se pique de jardinage — qu'il évoque aux trois saisons fleuries. Dans son essai de définition d'un art consacré désormais par la célébrité, on préfère, à certaines appréciations un peu grandiloquentes, telle «l'illumination des états de conscience de la planète», des notations plus mesurées: «Un même motif — comme dans l'étonnante série de ses meules hivernales — lui suffit à exprimer les multiples et si dissemblables émotions par où passe, de l'aube à la nuit, le drame de la terre.»[1010]

REQUIEM POUR UN HOMME DE LETTRES

Afin de démontrer par des exemples combien l'art de Monet est divers, Mirbeau termine son article[1010]* en passant en revue un certain nombre de toiles caractéristiques. Ayant appris par Geffroy que le peintre avait adressé à la revue, pour illustrer l'étude à lui consacrée, quatre dessins[1011] dont l'un représente une *Femme à l'ombrelle*[1009]*, il s'imagine qu'il s'agit de la plus gracieuse des deux figures pour lesquelles Suzanne Hoschedé a posé *(1076)*, et il la décrit «svelte, légère, impondérable»[1010]*. Or, c'est l'autre, la plus opulente *(1077)*, que Monet a reproduite, mais, laissé dans l'ignorance sur ce point, l'écrivain n'a pu adapter son texte à l'illustration. Il proteste du reste par avance contre les bévues que risque d'entraîner la négligence de l'éditeur, jugeant que celles-ci contribueront à rendre son article encore plus «stupide»[1012].

En cela Mirbeau a tort, car, au moins dans un cas, il a saisi d'instinct tout ce que Monet, par une prémonition peut-être inconsciente, a mis dans une autre représentation de Suzanne, un portrait qui montre la jeune femme «assise, accoudée à une table de laque» *(1261)*. Très vite, l'analyse dépasse l'aspect physique pour atteindre au domaine moral: «Elle est d'une beauté délicate et triste, triste infiniment.» Poussant plus loin l'examen de cette figure «énigmatique ..., étrange comme l'ombre qui l'enveloppe toute et, comme elle, troublante, et terrible aussi, un peu», le romancier se laisse gagner par cette impression «saisissante»: «Involontairement, l'on songe ... à quelqu'une de ces figures de femme, spectres d'âme comme en évoquent tels poèmes de Stéphane Mallarmé.»[1010]* Retrouvées dans de vieux papiers, ces lignes de Mirbeau viendront alimenter un jour le dialogue étrange qu'Alice Hoschedé entretient inlassablement dans son journal avec sa fille prématurément disparue: «N'est-ce pas une divination extraordinaire?»[1013]

A peine l'étude de Mirbeau est-elle parue qu'Alice se trouve confrontée à une échéance immédiate, la lente agonie d'Ernest Hoschedé. Bon vivant, gros mangeur et buveur réputé, celui-ci souffrait, depuis un certain temps déjà, de violentes douleurs dans les jambes, attribuées, à tort ou à raison, à une très sérieuse attaque de goutte. Une certaine amélioration était intervenue vers la fin de 1889, lorsque le Dr Gachet, consulté sur la recommandation d'un ami commun, le peintre Goeneutte[1014], lui avait prodigué ses soins[1015], mais, depuis novembre 1890, le mal a

[1006] J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, p. 47.

[1007] *L'Art dans les deux Mondes* (nº 1, 22 nov. 1890), directeurs Y. Rambaud et C. de Roddaz, est un hebdomadaire illustré qui compte Geffroy, G. Lecomte, Roger Marx, Mirbeau, Roger-Milès parmi ses collaborateurs effectifs. L'existence de la revue sera brève, cf. *infra*, note 1011, fin.

[1008] *Lettre 1088*, Giverny, 21 déc. 90; *lettre 1093*, 4 janvier 91, les deux à P. Durand-Ruel. — Monet fera de la publicité pour la revue auprès de Whistler; cf. *lettre 1103*, 2 avril 91.

[1009] Lettre de Mirbeau à Monet, s.d. [avant le 7 mars 1891], vente, Drouot, 11 déc. 1970, nº 281.

[1010] O. Mirbeau, *Cl. Monet*, in: *L'Art dans les deux Mondes*, nº 16, 7 mars 1891, pp. 183-185; le passage cité p. 184.

[1011] Trois de ces dessins (Catalogue, t. II, nºs *1077*; *1100*; *1267*) accompagnent l'article de Mirbeau dans *L'Art dans les deux Mondes*, *op. cit.*, pp. 181, 183, 184. Le quatrième (Catalogue, t. I, nº *540*) paraîtra dans le dernier numéro de la revue, 11 juillet 1891, p. 89.

[1012] Lettre de Mirbeau à Monet, s. d. [7 mars 91], document communiqué par M. P. Michel.

[1013] Journal d'Alice Hoschedé-Monet, le 9 janvier 1903; cf. pièce justificative (142).

[1014] Carte de visite s. d.: «M. Ernest Hoschedé, ami de M. Goeneutte, présente ses salutations au Dr Gachet et le prie de venir le voir à l'hôtel de la Station où il est retenu par une très sérieuse attaque de goutte.»

[1015] Lettre d'E. Hoschedé au Dr Gachet, 6 janvier 1890: «C'est de chez le ressuscité Goeneutte que le restauré Hoschedé vous écrit ces courtes lignes, mon cher Gachet.» La suite du billet porte la marque du même humour un peu forcé, sur le mode: «Créer c'est bien, mais prolonger la vie c'est mieux.»

empiré[1016] malgré le «vaccin» découvert par le patient qui n'a pas perdu son humour, l'Amer Picon[1017]! De nouvelles visites de Gachet, 14, rue Baudin, au *Magazine français illustré* dont Hoschedé dirige la rubrique artistique, puis dans la chambre d'hôtel où il s'est retiré, deux maisons plus loin[1017]*, n'entraînent qu'un mieux-être très passager. «Vous me voyez désespéré, écrit le malheureux dans un dernier billet non daté. Me voilà repris par le pied gauche... [Je] ne sais si je pourrai me lever demain. Que faire?»[1018] Ce qu'il lui reste à faire, Ernest, terrassé par la paralysie, l'apprendra dans une chambre au nº 45 de la rue Laffitte[1019], où il s'est réfugié *in extremis*, semble-t-il, et dans ces conditions abominables que les romanciers du XIXe siècle n'ont que trop complaisamment décrites. Cependant, plus heureux que le père Goriot, il n'est pas seul: sa femme est là.

En effet, cédant à on ne sait quel appel — devoir, remords, ou convenances mondaines — Alice s'est installée au chevet du moribond. Pendant six jours et six nuits, «sans prendre une minute de repos»[1020], elle assiste l'homme qui l'a passionnément aimée et qu'elle a abandonné voilà dix ans, comme jadis elle a veillé la femme de l'autre[1021]. Et, comme pour Camille Doncieux[1021]*, elle procure au mourant les consolations de l'Eglise[1022]. Enfin le 19 mars 1891, à 10 heures du matin, son beau-frère Georges Pagny vient déclarer à l'officier d'état civil du 9e arrondissement le «décès de Jean Louis Ernest Hoschedé, âgé de 53 ans, homme de lettres, ... hier à minuit et quart»[1023]. Sur le faire-part, d'où Monet est exclu, les membres de la famille d'Alice, les Raingo, apportent leur caution morale au défunt et à sa veuve. Les obsèques sont célébrées, aux frais du peintre[1024], dans cette même église Notre-Dame de Lorette[1022]* où fut baptisé, un demi-siècle plus tôt, le petit Claude Oscar[1025]. Selon le désir des enfants, l'inhumation a lieu au cimetière de Giverny[1026]. Lorsque tout est fini, Alice doit garder le lit pendant trois jours[1027].

Le Figaro rend compte de la disparition de Hoschedé en un écho sympathique[1028]. *L'Art et la mode*, la revue à laquelle il avait collaboré dans les années 80[1029], l'ignore totalement. Le *Magazine français illustré* publie un article posthume et une nécrologie courte et banale[1030]. Ainsi s'achève l'existence de ce fils d'honnêtes commerçants parisiens, qu'une absence totale de sens pratique jointe à un sentiment artistique indiscutable avaient arraché aux certitudes de ses origines bourgeoises, pour le livrer aux mirages d'un monde qui n'était pas le sien, avant de l'abattre, mécène déchu, sous les ruines de sa fortune et de son foyer[1031].

DES *MEULES* AUX *PEUPLIERS*

Le 4 mai 1891 s'ouvre à la galerie Durand-Ruel, 11, rue Le Peletier, l'exposition Claude Monet, dont quinze *Meules* constituent l'apport le plus important, à côté de quelques paysages

[1016] Lettre de Hoschedé à Gachet, mercredi 5 9bre [nov.] 1890: «J'ai été bien souffrant depuis que je ne vous ai vu, mais je crois que vous avez conjuré une crise terrible.» «Disloqué par des douleurs spéciales», le patient prie son médecin de passer le voir le lendemain, à son bureau, rue Baudin.

[1017] Lettre de Hoschedé à Gachet, 18 9bre 1890, sur papier du «Magazine francais illustré, 14, rue Baudin, 14.» La revue, qui se veut «éclectique», paraîtra de janvier 1891 à février 1892. La rue Baudin correspond à l'actuelle rue P. Sémard, 9e arrondissement. L'hôtel qui abrite le pauvre Hoschedé est au nº 16.

[1018] Billet s. d., de Hoschedé à Gachet.

[1019] C'est du moins l'adresse qui figure sur le faire-part de décès; cf. *infra*, note 1022. En fait, les calepins cadastraux (Archives de Paris, D. P 4), ne connaissent aucune location au nom de Hoschedé, dans cet immeuble où les changements sont fréquents. Peut-être Ernest a-t-il sous-loué, ou bien a-t-il trouvé refuge chez une âme compatissante, ou encore sa famille n'a-t-elle pas voulu que l'on sût qu'il vivait à l'hôtel.

[1020] *Lettre 1102*, Giverny, 23 mars 91, à P. Durand-Ruel. — E. Hoschedé a été frappé par la paralysie; cf. *infra*, note 1028.

[1021] D. Wildenstein, *Monet*, t. I, 1974, pp. 97-99.

[1022] Le faire-part est ainsi libellé: «Vous êtes prié d'assister aux Convoi et Service de M. Ernest Hoschedé, décédé, muni des Sacrements de l'Eglise, le 18 mars 1891, à l'âge de 53 ans, en son domicile, rue Laffitte 45; — Qui se feront le vendredi 20 courant, à dix heures très-précises, en l'Eglise Notre-Dame-de-Lorette, sa Paroisse.»

[1023] Mairie du 9e arrondissement, extrait des minutes des actes de décès 5267, Hoschedé, 73/472.

[1024] Les 18 et 19 mai 1891, les archives Durand-Ruel enregistrent des remises de 1000 et 500 francs à Jacques, le fils aîné d'Ernest Hoschedé, «pour le compte de Monet»; ce dernier remercie dans la *lettre 1102*, cf. *supra*, note 1020.

[1025] Cf. D. Wildenstein, *Monet*, t. I, 1974, p. 1 — Coïncidence surprenante: l'adresse de la maison mortuaire de Hoschedé, 45, rue Laffitte, est la même que celle de la maison natale de Monet! En fait il ne s'agit pas du même immeuble, la numérotation de la rue ayant changé à la fin du Second Empire.

[1026] Une concession de terrain de 9,60 m^2 dans le cimetière de Giverny est accordée, le 18 novembre 1891, à Mme Hoschedé pour le prix de 542 francs (Registre de délibérations du conseil municipal de Giverny).
— Sous la croix de marbre dressée en mémoire d'Ernest Hoschedé, la sépulture accueillera successivement Alice, la plupart des enfants de la double famille, et Claude Monet lui-même.

[1027] *Lettre 1102*, cf. *supra*, note 1020.

[1028] *Informations*, in: *Le Figaro*, 19 mars 1891: «M. Ernest Hoschedé, un des anciens directeurs de la maison Chevreux-Aubertot, a succombé dans l'avant-dernière nuit à la paralysie qui l'avait frappé le mois dernier. M. Hoschedé, qui a eu une grande fortune et a donné des soirées légendaires, s'était composé une galerie qui comptait les plus beaux chefs-d'œuvre du milieu de ce siècle. Il avait coopéré en ces derniers temps à la fondation du *Magazine français illustré*. Hoschedé n'avait pas 54 ans. Il laisse de nombreux amis dans le monde des lettres et des arts.»

[1029] D. Wildenstein, *Monet*, t. I, 1974, p. 116, notes 878, 879 et texte correspondant.

[1030] E. Hoschedé, *Union des Femmes peintres et sculpteurs*, in: *Le Magazine français illustré*, mars 1891, pp. 392-400. Nécrologie, p. 430. — De son vivant, Hoschedé avait publié, pp. 235-247, une étude sur *Meissonier* qui atteste de consciencieuses lectures.

[1031] Sur E. Hoschedé, cf. en outre, D. Wildenstein, *Monet*, t. I, 1974, pp. 80-83; 91-92, et *passim*.

récents et des deux fameuses *Femmes à l'ombrelle (1076-1077)* intitulées *Essais de figures en plein air* par le catalogue[1032]. Ce dernier est préfacé par Gustave Geffroy, si satisfait de son texte qu'il en accorde une copie à *La Justice*[1033], une autre à *L'Art dans les deux Mondes*[1034], avant de le recueillir dans le premier volume de *La Vie artistique*[1035]. Cela dit, la presse est copieuse s'agissant d'une exhibition particulière relativement mince et de courte durée, sans que les articles apportent grand-chose de nouveau[1036]. Pour trouver quelques notes originales, il faut recourir à la lettre de Beraldi déjà citée[1037] ou à celles que Pissarro adresse à son fils Lucien[1038], ou encore aux prouesses stylistiques de Félix Fénéon: «Quand d'un plus étincelant élan pour de plus harmonieuses clameurs ses couleurs se confédèrent-elles? Au soleil soiral surtout s'exaltaient *Les Meules*; l'été, elles s'auréolaient de pourpre en flammèches; l'hiver, elles ruisselaient au sol leurs ombres phosphorescentes et, sur un ciel d'abord rose puis d'or, elles miroitaient, émaillées bleu par un brusque gel.»[1039]

Cependant le témoignage le plus direct est sans conteste celui d'*un Hollandais à Paris en 1891*, W.G.C. Bijvanck, qui a eu la bonne fortune d'écouter Monet en personne faire son autocritique dans la salle de la rue Le Peletier[1040]. Devant ce visiteur étranger quelque peu médusé tout d'abord par la «sarabande folle» des couleurs, puis séduit par une *Meule* «en pleine gloire» qui, triomphant de tous ses doutes, lui apprend à voir les autres, le maître aurait déclaré: «Voyez ce tableau-là, ... qui dès le premier abord a attiré votre attention, celui-là seul est parfaitement réussi, — peut-être parce que le paysage alors donnait tout ce qu'il était capable de donner. Et les autres? — il y en a quelques-uns vraiment qui ne sont pas mal; mais ils n'acquièrent toute leur valeur que par la comparaison et la succession de la série entière.»[1040]* Voilà, dans sa modestie, une appréciation qui repose des éloges trop souvent répétés par des plumes amies, dont les appréciations ne s'expliquent peut-être pas uniquement par des préoccupations artistiques.

En juin, la première communion de «nos deux jeunes garçons», Jean-Pierre Hoschedé mais également Michel Monet[1041], atteste les progrès accomplis par Alice dans ses efforts en vue de christianiser le foyer de son compagnon. Sur le plan du travail, la fin du printemps et le début de l'été sont en partie consacrés à la mise au point en atelier de certaines des *Meules*, sur lesquelles la demande s'annonce forte[1042]. Un prêt de mille francs à Pissarro, sans dispenser le vieux camarade d'un remboursement rapide[1043], est le signe d'une aisance croissante qui permet au nouveau propriétaire de Giverny d'organiser à sa guise sa maison et son jardin. C'est une des raisons qui empêchent Monet de se rendre à Paris aussi fréquemment que ses amis le souhaiteraient, l'autre tenant à son désir de terminer «des quantités de toiles neuves»[1044]. Ces toiles ne sont autres que les séries des *Peupliers (1291-1313)*[1045].

On connaît la «drôle d'histoire» des peupliers de Limetz mis en adjudication par la commune, les démarches de Monet auprès du maire pour obtenir un sursis qui lui est refusé, son entente avec un marchand de bois auquel il promet de «mettre le surplus» au cas où les enchères dépasseraient «son chiffre», à condition que les arbres soient laissés sur pied le temps nécessaire

1032 L'Exposition Claude Monet a lieu, 11, rue Le Peletier, du 4 au 16 mai 1891. Le catalogue, préfacé par G. Geffroy, comporte 22 œuvres dont 15 *Meules*. Les tableaux identifiés correspondent aux numéros suivants de notre catalogue: *1076*; *1077*; *1217?*; *1247?*; *1251*; *1256*; *1259*; *1266*; *1269*; *1272*; *1274*; *1277?*; *1278*; *1280*; *1281*; *1282*; *1286*; *1287*; *1289*.
— En février 1891, l'Union League Club de New York présente une exposition d'artistes anciens et modernes, américains et étrangers, avec une section réservée à Monet, où nous avons relevé les nos: *271*; *289*; *290*; *389*; *419*; *565*; *628*; *634*; *640*; *658*; *680*; *688?*; *711*; *718?*; *720?*; *724*; *733*; *752?*; *753?*; *776*; *889*; *897*; *911*; *980*; *1000*; *1147*; *1158?*; *1170*; *1215*; *1230*; *1232?*; *1257*. Cf. P.H. *L'Exposition de Monet à l'Union League, New York*, in: *L'Art dans les deux Mondes*, 28 fév. 91, p. 173.
— Du 17 au 28 mars a lieu à la Chase's Gallery de Boston, une exposition *The Impressionists of Paris: Monet, Pissarro, Sisley*, avec les numéros: *564*; *639*; *644*; *652*; *678*; *719*; *729*; *743*; *818*; *839*; *986*; *1230*; *1252*.

1033 G. Geffroy, *Chronique artistique*: *Les Meules de Cl. Monet*, in *La Justice*, 6 mai 1891 (article daté, 1er mai 1891).

1034 G. Geffroy, *Exposition Cl. Monet*, in: *L'Art dans les deux Mondes*, 9 mai 1891, pp. 297-298 (article daté, 1er mai 91).

1035 G. Geffroy, *La Vie artistique*, 1re série, 1892, pp. 22-29, IV: *Les Meules de Cl. Monet* (article daté, 1er mai 91).

1036 Le Passant, *Les On-dit*, in: *Le Rappel*, 6 mai 1891; Roger Marx, *Les Meules de M. Cl. Monet*, in: *Le Voltaire*, 7 mai; article cité en extraits sous le titre *Exposition Cl. Monet*, in: *Journal des Artistes*, 10 mai 1891, p. 133; Désiré Louis, *Cl. Monet*, in: *L'Evénement*, 19 mai; Camille Mauclair, *L'Exposition Cl. Monet-Durand-Ruel*, in: *Revue indépendante*, avril-juin 1891, pp. 267-269.

1037 Cf. *supra*, note 998.

1038 Lettre de Pissarro à son fils Lucien, 5 mai 1891, in: J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, p. 237.

1039 F. Fénéon, *Œuvres récentes de Cl. Monet*, in: *Le Chat noir*, 16 mai 1891, repr. *in:* F. Fénéon, *Œuvres plus que complètes*, t. I, p. 191.

1040 W.G.C. Bijvanck (alias Byvanck), *Un Hollandais à Paris en 1891, Sensations de littérature et d'art*, Paris, 1892, avec préface d'A. France.

1041 *Lettre 1113*, Giverny, 14 juin 91, à P. Durand-Ruel.

1042 *Lettre 1116*, Giverny, 30 juin 91; *Lettre 1117*, 6 juillet, les deux à Ch. Durand-Ruel. — Le 4 avril Durand-Ruel achète 3 tableaux, dont une *Meule*; le 9 mai, 10 tableaux dont 7 *Meules*; le 20 mai, Durand-Ruel rend à Monet une *Meule*; le 17 (ou 19) juin, il estime que le tableau a beaucoup gagné grâce aux retouches. Dans deux lots avec d'autres tableaux, deux *Meules* sont achetées le 2 juillet (avec retour pour retouches); deux autres le sont le 20 du même mois. Le prix unitaire des *Meules* est de 2500, parfois 3000 francs.
— Au cours de l'année 1891, Durand-Ruel achète à Monet pour 77000 francs de tableaux (pour 40000 en 1890), selon les archives de la galerie auxquelles nous empruntons les autres renseignements de cette note. Une lacune dans le carnet de comptes de Monet (de 1889 à 1897) ne permet pas de calculer la totalité de ses gains. En additionnant aux 77000 de Durand-Ruel les 20000 de Boussod (J. Rewald, *Théo van Gogh*, 1973, p. 101), on obtient 97000 francs, sans préjudice d'autres ventes non chiffrables. Pour un simple particulier comme Monet, un revenu de 100000 francs-or en un an (plus de 1000000 de francs 1978), c'est le commencement de la fortune.

1043 La *lettre 1107*, Giverny, 1er mai 91, à Pissaro, accompagne l'envoi de 1000 francs. Le lendemain, le bénéficiaire accuse réception; le 21 juillet, il rembourse; cf. *lettre 1119*, 22 juillet 91, à Pissarro.

1044 *Lettre 1121*, Giverny, 28 juillet 91, à Mallarmé.

1045 L'existence d'une toile exécutée au printemps, d'après le titre indiqué par Monet lui-même pour le no *1304*, montre que le travail aux *Peupliers* a commencé dès cette saison.

pour finir de les peindre. «Ainsi fut fait, non sans dommage pour ma bourse.»[1046] N'exagérons rien: les enchères n'ayant pas dépassé 6000 francs, la *différence* que le peintre eut à verser à son mandataire ne fut pas bien considérable. Les pièces d'archives qui permettent d'établir ce fait donnent sur l'affaire des peupliers d'utiles précisions de dates et de lieu[1047]. Décidée par le conseil municipal le 18 juin 1891, la vente publique a lieu le 2 août. Elle concerne «une partie des peupliers et des arbres qui se trouvent dans les propriétés communales du Carouge et du marais, le long de la rivière d'Epte»[1047]*. Le Carouge proche de Villez étant exclu pour des raisons topographiques évidentes, reste la ligne des peupliers qui suit le cours sinueux de l'Epte en bordure du marais communal de Limetz[1048].

Pour se rendre au motif séparé de sa maison par plus de deux kilomètres à vol d'oiseau, mais nettement plus éloigné encore pour qui emprunte les routes de Limetz ou de Gasny, Monet semble avoir utilisé le canot, selon le témoignage de J.P. Hoschedé[1049]. Il lui fallait ramer ferme pour remonter l'Epte jusqu'au-delà du point où se détache le bras de Limetz, car c'est dans le bief plus large, en amont de la séparation, que se dressent les peupliers. Sur place, le bateau est indispensable[1050] pour exécuter la quasi-totalité des motifs tels que Monet a choisi de les interpréter[1051], non sans les habituelles plaintes et récriminations: «Depuis votre dernière visite je n'ai eu que des déceptions et des difficultés avec mes pauvres arbres dont je ne suis pas du tout satisfait.» — «Malgré ce vilain temps qui me désespère pour mes arbres.»[1052] — «Je me suis encore escrimé tant bien que mal avec d'admirables motifs de paysage que j'ai dû faire par tous les temps..., et cela se réduit à un certain nombre de bonnes intentions.»[1053]

Informé par un tiers que le Dr de Bellio vendait certaines de ses toiles, Monet le lui reproche[1054] et l'amène ainsi à exprimer avec beaucoup de force son attachement aux grandes œuvres achetées jadis: «Soyez tranquille, mon cher Monet, aucune de vos toiles importantes ne sortira *jamais* de ma collection.»[1055] L'année 1891 s'achève sur un rapide voyage à Londres au cours duquel Whistler présente son confrère au club de Chelsea[1056], cependant que la mort d'Albert Wolff, survenue dans la soirée du 22 décembre, prive les peintres académiques d'un de leurs défenseurs les plus écoutés; la mémoire du critique longtemps redouté va se trouver exposée à la vindicte compréhensible de ceux qu'il n'a pas aimés, avant d'être livrée en pâture aux ignorants de notre siècle qui le condamneront sans l'avoir lu[1057].

1046 Marc Elder, 1924, p. 12. — René Gimpel, *Journal d'un collectionneur marchand de tableaux*, 1963, pp. 318-319, écrit par erreur Limay au lieu de Limetz, précise que Monet a trouvé un jour les arbres à abattre marqués de peinture rouge, ne fait pas état d'une démarche auprès du maire, et remplace le marchand de bois par le patron d'une scierie. La visite de Gimpel à Giverny est du 17 juillet 1926. — J.P. Hoschedé, 1960, t. I, p. 47, indique que les peuliers étaient marqués à la hache.

1047 L'adjudication a bien eu lieu: cette fois l'histoire confirme l'anecdote. Nos renseignements et citations sont tirés du *Registre des délibérations du conseil municipal de Limetz* (1876-1898), fo 317, séance du 18 juin 1891; fo 325, séance du 6 décembre. La vente avait été décidée à l'unanimité, l'exploitation régulière des peupliers constituant une ressource naturelle de la commune.

1048 En intitulant dès 1892 une de ses toiles *Vue du marais (1312)*, Monet ne laisse subsister aucun doute sur le lieu où la série a été peinte. — Le marais de Limetz est un terrain communal que seul le conseil municipal, organisme responsable entre tous, pouvait aliéner. En insinuant gratuitement que Monet fut victime, ici comme ailleurs, d'une manœuvre des *cultivants*, J.P. Hoschedé, (cf. *supra*, note 1046, fin), nuit à la crédibilité de son livre, par ailleurs si précieux.

1049 Cf. *supra*, note 1046, fin.

1050 Curieusement, en septembre 1891, Monet ne dispose pour travailler que d'une norvégienne et souhaite que Caillebotte lui prête son bateau (*lettre *1432*, 14 septembre 1891). L. Cabot Perry, 1927, p. 121, pour sa part, atteste la présence d'un bateau-atelier. Cet auteur précise que, pour noter un de ses effets de *Peupliers*, Monet ne bénéficiait que de sept minutes; il se flattait de savoir s'arrêter lorsque l'effet cessait: «J'ai cette force-là, c'est la seule force que j'ai!» (Ibidem, p. 122.)

1051 *Les Peupliers* constituent trois séries: la 1re, de loin la plus importante *(1291-1309)*, est prise à peu près perpendiculairement à la rive de l'Epte, côté Limetz; la 2e, forte de deux tableaux seulement *(1310-1311)*, prend les peupliers et la rivière en enfilade; la 3e également avec deux toiles *(1312-1313)* est entièrement exécutée sur la rive de Limetz. Dans la 1re série, les variantes proviennent des différences dans le nombre des arbres visibles au premier plan (8 au maximum, 3 au minimum). — S'agissant de l'espèce à laquelle appartiennent les peupliers de Monet, les contemporains parlent volontiers de *trembles*, sans qu'il soit possible de vérifier aujourd'hui le bien-fondé de cette appellation, plusieurs générations d'arbres s'étant succédé depuis 1891 au marais de Limetz, toujours bien communal. Très rares aujourd'hui dans la région concernée, les trembles sont caractérisés par des troncs lisses et brillants.

1052 *Lettre 1122*, Giverny, 19 octobre 91; *lettre 1123*, 20 oct., les deux à P. Durand-Ruel. Le 8 du même mois, Monet achète l'île aux Orties.

1053 *Lettre 1124*, Giverny, novembre 1891, à un artiste peintre.

1054 Lettre de G. de Bellio à Monet, Paris, le 10 nov. 1891: Monet a appris la nouvelle de ces ventes par une relation commune. Le docteur affirme qu'on lui avait conseillé de vendre pour acheter de ses œuvres plus récentes (ce qu'il ne semble pas avoir fait), puis il s'étonne: «J'ignorais qu'en achetant de vos toiles, vous entendiez continuer à exercer sur elles un droit de tutelle.»

1055 Lettre de G. de Bellio à Monet, Paris, le 12 nov. 1891, intégralement reproduite en pièce justificative (68) *in*: *Monet*, t. I, 1974, p. 447; les tableaux concernés par la promesse de De Bellio sont les nos *401*; *398* ou *399* ou *468*; *440* ou *442* ou *445*; *356*; *263*; *507*; *469*; *323*; *381*, dans l'ordre de la lettre; seul *Vétheuil, coucher de soleil*, n'a donné lieu à aucune hypothèse.

1056 La *lettre 1125*, Giverny, 4 déc. 91, annonce à Whistler sa «très prochaine visite». — Lettre de Pissarro à son fils Lucien, 9 déc.: «Monet est à Londres depuis hier» (J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, p. 269); *lettre 1126*, Giverny, 25 déc. 91, à P. Durand-Ruel: «Me voici revenu de Londres depuis hier.» Monet a l'intention de retourner dans la capitale britannique «pour y travailler... si l'hiver n'est pas très beau», mais il ne semble pas que le projet ait pris corps. — La rencontre de Chelsea est évoquée dans la *lettre 1129*, Giverny, 3 janv. 92, à Whistler. En janvier 1892, Monet est présent à une exposition de *Degas and others*, Collie's Rooms, 393 Old Bond St, à Londres, avec un *Effet de neige*. En novembre 1891, il a exposé 2 toiles (nos 53 et 65 du livret) au New English Art Club, Dudley Gallery; au même organisme il présentera 3 tableaux (nos 51, 74, 77 du livret) en avril 1893. Dans le premier cas, Monet donne comme adresse «c/o J.S. Sargent...»; cf. R. Ormond, *J.S. Sargent*, Londres, 1970, p. 42.

1057 *Nécrologie*, in: *Chronique des Arts*, 26 déc. 1891, p. 318. — Une intéressante étude avec bibliographie par J.A. [Jean Adhémar], in: *Chronique des Arts*, janvier 1975, pp. 10-11.

1892, qui verra en juillet la publication de *l'Art impressionniste* de Georges Lecomte, un bel ouvrage destiné à marquer la consécration de la nouvelle peinture et de Paul Durand-Ruel dont le livre évoque la collection privée[1058], s'ouvre tragiquement par la tentative de suicide de Guy de Maupassant, prélude à la fin misérable du bel-ami[1059]. Pour Monet, après les derniers échos de son voyage en Angleterre[1060], l'année s'annonce bien: Durand-Ruel, qui a envoyé 5000 francs pour les fêtes, réclame des toiles[1061]. Pour le compte de Boussod et Valadon, Maurice Joyant achète plusieurs *Peupliers* et organise une exposition de cette «intéressante série d'études» dans les petites salles du boulevard Montmartre[1062]. Des tableaux à terminer retiennent l'artiste dans son atelier de Giverny, pendant que sous ses fenêtres l'hiver déroule ses sortilèges[1063].

Les intérêts matériels méritent d'être préservés en toute circonstance. Ainsi, après la mort de leur demi-sœur Marie, la fille légitimée d'Adolphe Monet, Claude et Léon rachètent en février à leur belle-mère, Amande Célestine Vatine, sa part de succession[1064]. Cette opération implique la récupération des toiles anciennes de Claude qu'Adolphe Monet a pu laisser à sa fille et dont sa veuve, retirée en son Criquetot natal, ignore la valeur qu'elles ont prise entre-temps[1065]. L'entente entre les deux frères se resserre encore à l'occasion du séjour que Claude entreprend à Rouen vers le début de février[1066] et qui lui permet de rencontrer Léon plus souvent même que son ardeur à peindre ne le lui ferait souhaiter parfois. Pour préserver son indépendance et ne pas perdre de temps en déplacements inutiles, il prend pension à l'hôtel d'Angleterre, situé 7-8, cours Boieldieu, à proximité de la Seine. Le propriétaire de cet établissement de premier ordre, M. Monnier, consent à servir d'intermédiaire avec un porteur engagé pour la circonstance[1067].

Au terme d'une prospection de quelques jours, au cours de laquelle Monet a pu se laisser tenter par quelques-uns des motifs les plus souvent traités à Rouen par les artistes depuis l'époque romantique *(1314-1316)*, il prend position devant la façade de la cathédrale qu'il va peindre installé dans un appartement vide[1068]. Ce premier contact est bientôt interrompu par quelques jours de repos forcé à Giverny[1069]. Au retour à Rouen, déception: l'appartement est interdit par la présence d'ouvriers peintres. Heureusement, une «nouvelle fenêtre», mise à la disposition de l'artiste par un «marchand de nouveautés», offre une installation commode[1070]. Ces indications fournies par Monet lui-même dans sa correspondance permettent d'identifier les endroits d'où il a peint ses *Cathédrales*, d'expliquer les différents angles sous lesquels elles sont vues et d'établir la chronologie de leur genèse, car si toutes sont datées de 1894, elles ont été exécutées, en réalité, au cours des deux années précédentes.

[1058] G. Lecomte, *L'Art impressionniste d'après la collection de M. Durand-Ruel*, Paris, 1892; l'ouvrage comporte 272 p. et 36 eaux-fortes h.-t., dont 7 pour Monet. — G. Lecomte, né en 1867, sera secrétaire perpétuel de l'Académie française de 1946 à 1958, année de sa mort.

[1059] La tentative de suicide a lieu le 1er janvier 1892; cf. A. Lanoux, *Maupassant, le bel-ami*, Paris, 1967, pp. 359-360. — Dans une lettre à Monet, s.d., Mirbeau commente le drame; cf. *Cahiers d'aujourd'hui*, 1922, pp. 165-166. — Frappé par la folie, interné chez le Dr Blanche, Maupassant survivra jusqu'au 6 juillet 1893.

[1060] Cf. note 1056, fin.

[1061] *Lettre 1128*, Giverny, 1er janv. 92, à P. Durand-Ruel.

[1062] Sur les achats de toiles de Monet par Joyant, cf. J. Rewald, *Theo van Gogh*, 1973, pp. 79, 101-102; les tableaux sont revendus dans l'année à des collectionneurs américains, notamment Potter Palmer, H. Whittemore et G.J. Seney, avec d'appréciables bénéfices. M. Valadon achète pour lui-même une *Creuse, soleil couchant*.
— Le 15 janv. 1892, *Le Journal des Arts*, indique qu'une exposition d'une «intéressante série d'études» de *Peupliers au bord de l'eau* peints «l'été dernier» a lieu «en ce moment».

[1063] *Lettre 1130*, Giverny, 14 janvier 1892, à O. Mirbeau. Le 25 janvier (*lettre 1131*), Monet annonce sa venue à Durand-Ruel «avec vos tableaux»; le 27, la galerie enregistre l'achat de sept *Peupliers* à 4000 francs l'unité.

[1064] «Suivant acte reçu par Me Théret, notaire au Havre, ... le 12 février 1892, Mme Vve Monet née Vatine a cédé à forfait à MM. Monet Frères susnommés [Léon et Claude Monet] ses droits dans diverses valeurs restées à dépendre de la succession de ladite mineure [Marie Monet] et en conséquence... tous comptes ayant pu exister entre Mme VveMonet et MM. Monet Frères relativement à la succession de la mineure Monet se trouvent entièrement réglés.» (Inventaire après décès de Mme Vve Monet, née Vatine, 8 nov. 1905, pièce communiquée par Me Lucien Hartout, notaire à Criquetot-l'Esneval). Marie est morte le 20 décembre 1891. Sur cette demi-sœur de Claude Monet, cf. D. Wildenstein, *Monet*, t. I, 1974, p. 12, note 51; p. 55, notes 377-379 et texte correspondant.

[1065] Marie Monet était héritière d'Adolphe Monet pour un tiers, au même titre que ses demi-frères Léon et Claude (inventaire cité note précédente). — En 1905, à la mort d'Amande Vatine, veuve d'Adolphe Monet, ses héritiers se partageront le mobilier évalué à 82 francs et 57 francs 35 en «deniers comptants», valeurs insuffisantes pour couvrir un passif de 206 francs 45 (inventaire précité).

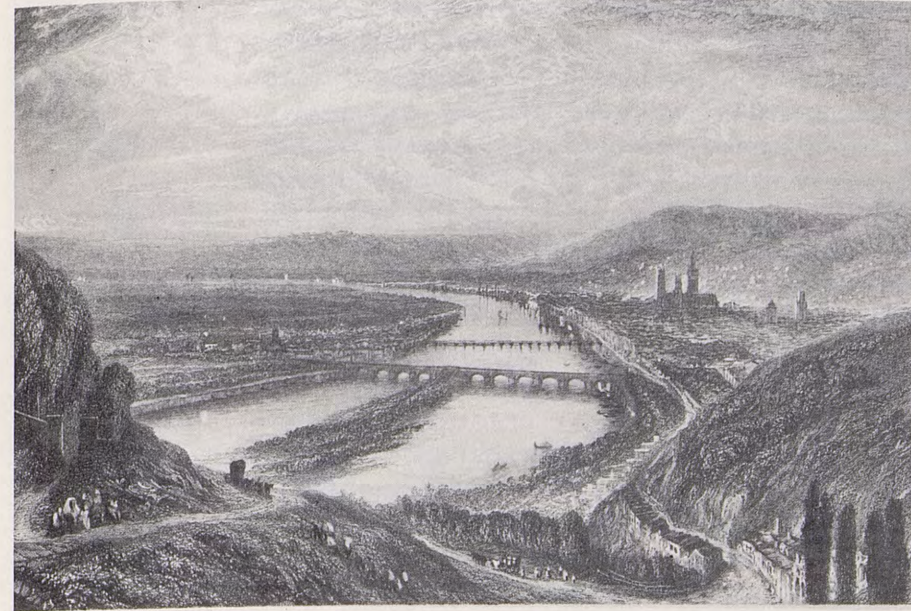
[1066] Le texte de la *lettre 1132*, vendredi 5 h [12 février 1892], à A. Hoschedé, premier témoignage recueilli de son séjour, implique que Monet est à Rouen depuis quelques jours déjà. Son frère Léon habite à Déville, à la sortie ouest de la ville. — Le 17 février, O. Mirbeau lui adresse une lettre où, à côté des éloges prévisibles décernés aux *Peupliers*, il développe un éreintement en règle du pauvre Rollinat qui a eu l'audace de se produire à Paris avec le concours d'Yvette Guilbert; extraits *in*: *Cahiers d'Aujourd'hui*, no 9, 1922, pp. 169-170.

[1067] *Lettre 1134*, Giverny, 22 février 1892, à M. Monnier. — G. Dubosc, à qui nous devons la publication de cette lettre, indique l'identité du destinataire; cf. *A propos de Cl. Monet*, in: *Journal de Rouen*, 17 déc. 1926. Dans une lettre à Monnier, Paris, 4 sept. 1896, Pissarro demande «si la chambre qu'occupait mon ami M. Cl. Monet est libre». Dubosc, qui reproduit ce document, précise que Pissarro prend pension au prix de 12 francs par jour.
— Nos recherches aux Archives départementales comme à la Bibliothèque municipale de Rouen ont été grandement facilitées par les conseils éclairés dont nous a fait bénéficier M. André Dubuc, président des Amis de G. Flaubert.

[1068] *Lettre 1132*, cf. *supra*, note 1066. — Sur les vicissitudes rencontrées dans cet appartement, cf. *infra*, note 1075 et § correspondant.

[1069] *Lettre 1133*, Giverny, 21 fév. 92, à P. Durand-Ruel, et *lettre 1134*, cf. *supra*, note 1067.

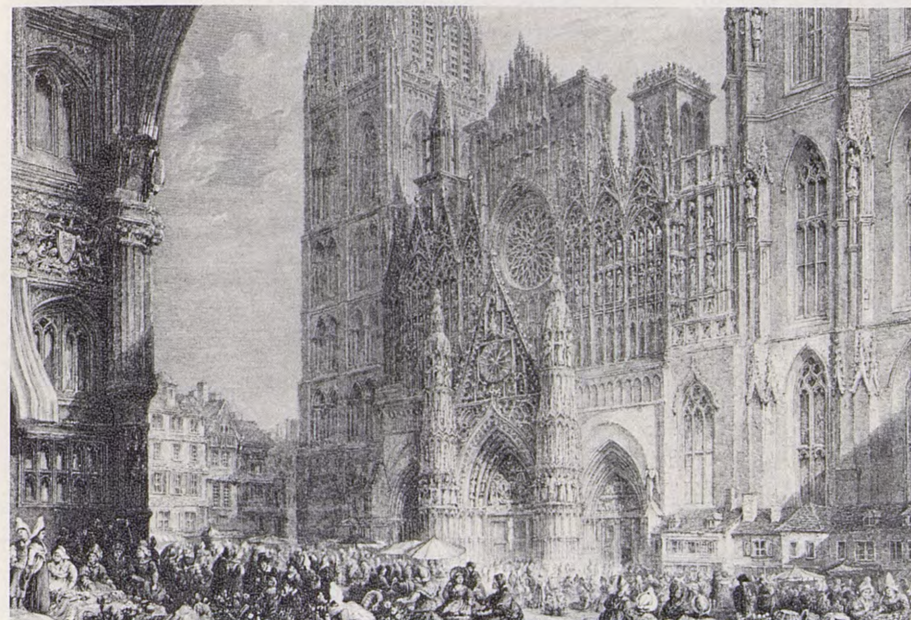
[1070] *Lettre 1136*, [Rouen], jeudi soir [25 fév. 92]; *lettre 1137*, mardi soir, Rouen, [8 mars], les deux à A. Hoschedé.



Ville ancienne admirablement située, Rouen a toujours attiré les artistes. Cette vue panoramique par Turner, popularisée dès 1837 par l'édition bilingue de *The Rivers of France*, donne du paysage une interprétation romantique. Pour esquisser *cat. 1314* et *1315*, Monet a pris position sur la côte Ste-Catherine, alors que son illustre devancier se tenait plus au sud, vers Bonsecours (photo Bibliothèque Nationale, Paris).



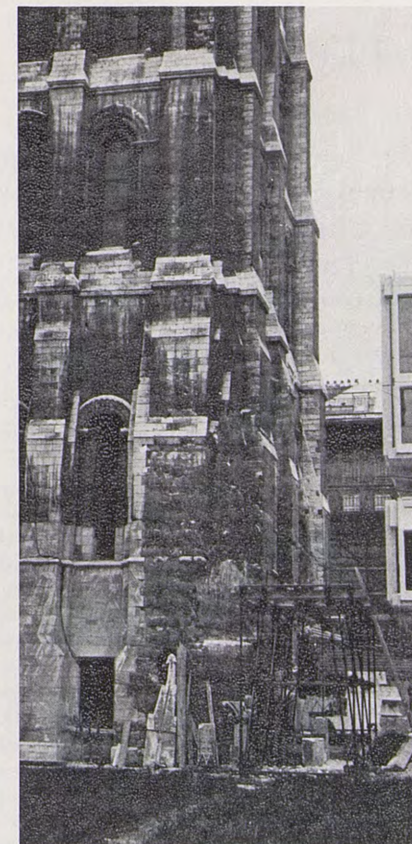
Autre souvenir romantique, la vue de la rue de l'Epicerie et du flanc sud de la cathédrale avec le portail de la Calende *(cat. 1316)*, pour laquelle le maître impressionniste a utilisé l'emplacement désigné par cette gravure de Robert Batty. A noter qu'il laisse en dehors du champ la tour de Beurre, à gauche.



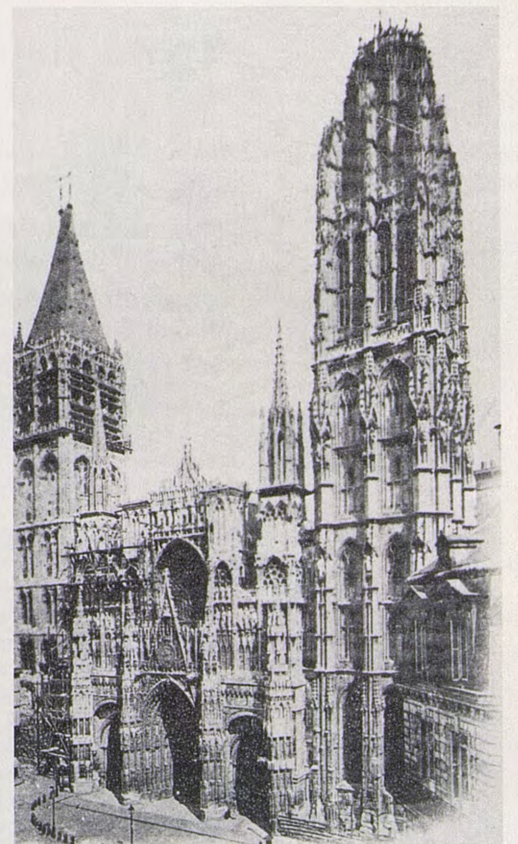
La façade de la cathédrale de Rouen a donné lieu à plusieurs œuvres de Turner, dont les Français connaissaient surtout cette gravure parue dans *The Rivers of France*. Le magnifique bâtiment Renaissance, au premier plan à gauche, est celui du Bureau des finances édifié au début du XVIe siècle (photo Bibliothèque Nationale, Paris).



L'ancien Bureau des finances, sur la place de la cathédrale, à l'angle de la rue du Petit-Salut (auj. rue Ampère), était occupé par divers commerces. Fernand Lévy y tenait boutique de «lingerie et modes», à l'emplacement occupé sur notre document par un magasin de chaussures. Dans le salon d'essayage, à l'étage, Monet exécuta la majeure partie des *Cathédrales* de 1892, *cat. 1321-1329*. Pour *1319* et *1320*, il se trouvait à La Grande Fabrique, à droite (carte postale c. 1900, Bibliothèque Municipale de Rouen).



Les bombardements de la dernière guerre ont fait disparaître les maisons médiévales de la cour d'Albane telles que Monet les a vues, accrochées au flanc de la tour St-Romain; *cat. 1317* et *1318*.



Depuis l'époque de Turner, les restaurateurs ont eu le temps de surmonter la tourelle latérale de droite d'un clocheton néo-gothique, alors que celles qui encadrent le portail central ne sont pas encore coiffées de l'ornement similaire qu'elles portent aujourd'hui. C'est dans l'état attesté par cette très ancienne carte postale que Monet a connu le monument et c'est à peu près sous cet angle qu'il l'a représenté en 1893 *(cat. 1345-1361)*, en faisant abstraction de la tour de Beurre à droite.

Le «marchand de nouveautés» qui accueille Monet en 1892 est le négociant en modes Fernand Lévy, qui tient une boutique classée dans la rubrique «lingerie et modes» par l'*Almanach de Rouen*, au nº 23 de la place de la Cathédrale, dans le bel immeuble de l'ancien Bureau des finances qui abritait au XIXe siècle plusieurs magasins[1071]; celui de M. Lévy est situé à l'angle de la place et de la rue du Petit-Salut (*alias* rue Ampère), emplacement occupé de nos jours par le Syndicat d'initiative[1072]. Le salon d'essayage se trouve à l'étage. Les clientes chic de l'après-midi apprécient médiocrement la présence de cet homme barbu qui leur tourne le dos[1073], et dont le regard paraît osciller, d'un mouvement régulier de pendule, entre la façade de la cathédrale et un chevalet sur lequel une toile, à chaque fois, reçoit quelques touches nouvelles. Un paravent obligeamment prêté par le collectionneur François Depeaux, qui fréquente assidûment le peintre, met fin à une tension[1074] du reste tardive et sans influence majeure sur la série des *Cathédrales* peintes chez le marchand de nouveautés et reconnaissables au jour qui apparaît entre la masse centrale de la façade et la tour de gauche *(1321-1329)*.

Les interdits successifs qui ont frappé durant la campagne de 1892 l'appartement vide[1075] semblent avoir eu un effet infiniment plus grave, puisque, à notre connaissance, deux tableaux seulement ont été pris en cet endroit. Et pourtant, en 1893, Monet continuera d'utiliser ce local dont les clés sont détenues par un M. Louvet parfaitement identifié: il s'agit de J. Louvet, propriétaire d'un magasin de chemiserie situé au nº 31 de la place de la Cathédrale[1075]*, d'où le monument est vu exactement sous l'angle des tableaux conservés *(1319-1320)*.

Voilà donc, avec des résultats différents sur le plan de la réussite, les deux emplacements où Monet a travaillé en 1892: la fenêtre du marchand de nouveautés Fernand Lévy et celle de l'appartement vide dans la maison de J. Louvet. La cour d'Albane, sur le flanc nord de la cathédrale, derrière la tour du même nom appelée aussi tour Saint-Romain, a également reçu la visite du peintre *(1317-1318)*, du moins lorsque le temps le lui a permis[1076]. On pourra suivre dans la correspondance l'histoire de la campagne de 1892. On verra l'importance attachée par Monet aux éclairages et aux heures de la journée, avec la précision intéressante du travail effectué entre midi et deux heures, pendant que la lumière effleure de droite à gauche la facade de la cathédrale[1077]. On lira les difficultés dues aux circonstances et aussi à «une si singulière façon de travailler»[1078], les toiles démolies, la fatigue écrasante à la fin: «Je suis rompu, je n'en peux plus, et, ce qui ne m'arrive jamais, j'ai eu une nuit remplie de cauchemars: la cathédrale me tombait dessus, elle semblait ou bleue ou rose ou jaune.»[1079] Enfin l'abandon final et le retour à Giverny, vers la mi-avril, d'un homme épuisé, incapable pour le moment de juger ses toiles, ni même de les regarder[1080].

UNE SAISON PERDUE

Voici venu le temps où les soucis d'argent ont définitivement laissé la place à une solide aisance, mais autant il était relativement facile de calculer les revenus de l'artiste dans les années maigres, autant il est difficile de les estimer à présent. Ses carnets de comptes manquent pour la période qui nous intéresse, et, en additionnant les sommes versées par Durand-Ruel et Boussod, on demeure nécessairement en dessous de la réalité, puisque ces deux maisons ne possèdent pas l'exclusivité des ventes de Monet[1081]. Il reste que le total de leurs versements en 1892 est nettement supérieur à l'estimation d'un gain annuel de 100000 francs avancée par Gauguin à l'occasion de l'exposition des *Peupliers* chez Durand-Ruel[1082].

[1071] L'immeuble est entrevu au premier plan à gauche de la *Cathédrale de Rouen* de Turner popularisée par les *Rivières de France*, dès 1837. Il comportait au XIXe siècle plusieurs magasins correspondant à des numéros différents.

[1072] F. Lévy occupe le 23 de la place de la Cathédrale avec sa femme (d'où peut-être l'expression de L. Cabot Perry, 1927, p. 122 «a milliner's shop»), son fils et deux employés (matrice cadastrale 1891 aux Archives de Seine-Maritime). — Le peintre M. Louvrier, dans une note publiée par le *Journal de Rouen*, 18 déc. 1926, confirme l'emplacement d'où Monet a peint une partie de ses *Cathédrales*: «A la *Société industrielle*, angle de la place et de la rue du Petit-Salut.» De nos jours, la Société industrielle est toujours au même endroit; son entrée est commune avec le Syndicat d'initiative, au nº 25 actuel de la place de la Cathédrale.

[1073] *Lettre 1145*, Rouen, 2 avril [92], à A. Hoschedé.

[1074] *Lettre 1146*, Rouen, dimanche soir [3 avril], à A. Hoschedé. — Dès le début de son séjour (*lettre 1132*, cf. *supra*, note 1068), Monet est invité chez «le charbonnier», qui n'est autre que le célèbre collectionneur François Depeaux, lequel figure à l'*Almanach de Rouen* au titre de «Négociant-armateur, *charbons* de toutes provenances...» Son domicile particulier est: «Av. du Mont-Riboudet 35.»

[1075] Cf. *supra*, note 1068, texte correspondant et *lettre 1150*, jeudi soir [7 avril 92], à A. Hoschedé. — Sur l'appartement prêté par M. Louvet, cf. en outre la notice du tableau *1319* et, *infra*, note 1134 et texte correspondant.

[1076] *Lettre 1142*, Rouen, samedi soir [26 mars 92], à A. Hoschedé.

[1077] Cf. notamment les *lettres 1136*, *1137*, *1143*, *1145*, et, pour le travail entre midi et 2 heures, *lettre 1149*. — On se souviendra que l'heure française ancienne, correspondant à la position du soleil, est en retard de 2 h sur l'heure d'été française actuelle.

[1078] *Lettre 1151*, samedi 8 h. soir [9 avr. 92], à A. Hoschedé.

[1079] *Lettre 1146*, Rouen, dimanche soir [3 avr.], à A. Hoschedé.

[1080] *Lettre 1153*, Rouen, 13 avril 92, à P. Durand-Ruel.

[1081] *Lettre 1141*, Rouen, 22 mars, à P. Durand-Ruel.

[1082] En 1892, les achats de Durand-Ruel s'élèvent à 68000 francs, ceux de Boussod à 45100 francs, soit un total de 113100 francs. — Sur l'estimation confiée par Gauguin à sa femme, cf. J. Rewald, *Le Post-Impressionnisme de van Gogh à Gauguin*, Paris, 1961, p. 319. Sur les sommes perçues par Monet en 1891, cf. *supra*, note 1042.

Abandonnant Rouen pour la circonstance, Monet a présidé lui-même à l'accrochage de ses toiles, une quinzaine, le lundi 29 février, jour de l'ouverture[1083]. Il ne paraîtra pas à la clôture, mais il a certainement pris connaissance de l'article que Georges Lecomte lui consacre dans *Art et critique* et que reproduit partiellement le *Journal des artistes*[1084]. Parallèlement au succès remporté sur la place de Paris où les détracteurs bientôt n'oseront plus se manifester, alors que les partisans ne manquent jamais une occasion d'injurier les non-ralliés[1085], on note à New York de nouveaux progrès dans l'intérêt manifesté par les «gens de goût», selon le rapport de Théodore Robinson, fidèle supporter aux Etats-Unis du maître de Giverny[1086].

Une fois surmonté le traumatisme causé par la difficile campagne de Rouen[1087], Monet commence à montrer les premières *Cathédrales* à ses visiteurs, bien décidé à ne pas en vendre une seule pour le moment[1088]. D'abord retardé par la fatigue accumulée, le travail est compromis ensuite par des événements familiaux qui vont accaparer une partie du printemps et de l'été. La rencontre de Suzanne avec le peintre Théodore Butler *(1330)* a provoqué chez Monet une réaction très vive, et ses conseils de prudence renchérissent sur les conceptions bourgeoises d'Alice elle-même, accusée de mal surveiller ses filles: «Je ne puis penser à autre chose et plus j'y songe, plus je trouve cela inquiétant et attristant ... Vous avez le devoir, après ce qui s'est passé, de refuser votre fille à un Américain, à moins qu'il ne soit connu de nous par relations ou présentation[1089], mais non rencontré sur la route ... Si elle est amoureuse folle, que ce soit une passion, lui faire voir les inconvénients après renseignements pris; si, ce qui doit être, ce n'est pas une passion insurmontable, couper court à toute espèce d'espoir.»[1090] Mais lorsqu'il ajoute la menace de tout quitter — «que vous donniez ou non suite à cela, il m'est impossible de rester plus longtemps à Giverny»[1090]* —, on devine qu'il ne se résigne pas aisément à l'idée que le plus joli de ses modèles va appartenir à un autre.

Finalement le bon sens reprendra le dessus, et, même si les amoureux semblent trouver l'attente un peu longue[1091], celle-ci n'excède pas quelques mois, puisque, peu après la mi-juin, Monet lui-même annonce à Durand-Ruel que le mariage aura lieu sous peu[1092]. Ce qu'il n'ajoute pas, c'est que lui-même aura épousé Alice quelques jours auparavant, mettant ainsi fin à une situation longtemps bloquée par la présence d'Ernest et assurant, par la même occasion, aux filles Hoschedé un environnement familial normalisé. Un contrat est signé chez maître Leclerc, notaire à Vernon, et le 16 juillet le maire de Giverny, Léon Durdant, déclare «unis en mariage Monet Oscar Claude et Raingo Angélique Emélie Alice». Les témoins sont Léon Monet, Georges Pagny, beau-frère de l'épouse, ainsi que les peintres Caillebotte et Helleu[1093]. Revenu d'Amérique, Robinson est invité au repas. Il sera là aussi, le 20, pour les noces de Suzanne et de Butler, dont il évoque les fastes campagnards avec, en clou de la cérémonie, l'entrée dans l'église de Giverny du cortège, en tête duquel Claude Monet donne fièrement le bras à sa belle-fille[1094].

[1083] *Lettre 1135*, Giverny, 23 fév. 92, à P. Durand-Ruel, annonce sa présence à l'accrochage d'une «quinzaine de toiles... lundi matin» 29 fév. — Les tableaux ayant figuré à l'exposition correspondent aux numéros suivants de notre catalogue: *1291*; *1292*?; *1294*; *1296*; *1297*; *1298*?; *1299*; *1300*?; *1302*?; *1303*; *1304*; *1305*; *1307*; *1308*; *1309*; *1312*; cf. note suivante.

[1084] G. Lecomte, *Beaux-Arts*: *Peupliers de M. Cl. Monet*, in: *Art et critique*, 5 mars 1892, pp. 124-125. (L'auteur note que le même motif est répété *«dix-sept fois»*.). Des extraits de ce texte *in*: *Journal des Artistes*, 20 mars 1892. Cf. également Camille M. [Mauclair], *Exposition Cl. Monet*, in: *La Revue indépendante*, janv.-mars 1892, pp. 417-418, très élogieux aussi.

[1085] G. Geffroy, p. ex., intitule *La Déroute*, le chapitre consacré aux Salons de 1892, *in*: *La Vie artistique*, 2e série, 1893, se refusant à choisir entre *«l'Institut du poncif»* et *«l'Institut du chic»*.

[1086] Lettre de Th. Robinson à Monet, New York, 22 mars 1892, extrait en pièce justificative (93). — Sur ce peintre venu travailler à Giverny, cf. *supra*, note 639, et *Monet at Giverny*, 1975, p. 25. Sur les relations avec les USA (et la Grande-Bretagne), les archives Durand-Ruel donnent de précieuses indications. Ainsi, le 8 juillet 1891, Ch. Durand-Ruel écrit à Potter Palmer pour lui indiquer que, si Monet peut répéter une *Meule* sur nature *(1269)*, il lui est impossible de refaire en atelier une *Falaise près de Dieppe (755)*. La même année, toute une série de lettres tend à orienter les achats de W. H. Fuller vers des toiles disponibles. Le 7 nov. 1891, J. Durand-Ruel cherche à entrer en contact avec Mr Perry; le 10, le même indique à un client difficile, Mr Alex Reid de Glasgow, que «M. Cl. Monet vient d'augmenter considérablement ses prix».
— Une exposition de 21 toiles de Monet au St Botolph Club de Boston (28 mars-9 avril 1892) concerne les numéros suivants de notre catalogue: *348*; *532*; *574*; *591*; *735*; *788*; *805*; *914*; *975*; *983*; *1158*; *1172*; *1211*?; *1221*; *1223*; *1238*; *1260*; *1280*.

[1087] *Lettre 1155*, Giverny, 4 mai 92, à P. Durand-Ruel.

[1088] *Lettre 1156*, Giverny, 11 mai 92, à P. Durand-Ruel.

[1089] Effectivement, une lettre de J. Carroll Beckwith à Mme Hoschedé, 16 mai 1892, répond à une demande de renseignements sur Th. Butler; coll. J.-M. Toulgouat.

[1090] *Lettre 1139*, [Rouen], jeudi [10 mars 92], à A. Hoschedé.

[1091] Lettre de Suzanne Hoschedé à Th. E. Butler, 7 juin 1892: «Quant à M. Monet, vous ne savez pas tout ce que je lui dois, il nous a toujours entourés d'une grande et sincère affection et, l'année dernière à la mort de Papa, il a été pour nous d'un grand dévouement et nous a promis de remplacer celui que nous avions perdu. Il est donc pour moi plus qu'un ami et s'intéresse à mon avenir comme un père ... Au fond, je crois qu'il regrette un peu que nous ne causions pas quelquefois peinture avec lui, car il adore l'art et, comme vous êtes aussi un artiste, je serais bien heureuse de vous voir vous entendre avec lui.» Le 20 juin, Suzanne, pour répondre à l'impatience de son fiancé, lui annonce une «chose *très sérieuse*» envisagée en *«grand secret»*, le mariage de sa mère avec Cl. Monet, «afin que M. Monet puisse tenir la place qu'il souhaite, et remplacer mon père en me conduisant à l'autel...» Nous devons à l'obligeance de M. J.-M. Toulgouat une copie de ces deux documents.

[1092] *Lettre 1159*, Giverny, 19 juin 92, à P. Durand-Ruel.

[1093] Registre d'état civil de Giverny, 1891-1900, année 1892, nº 3. — Le 10 juillet 1892 a lieu également le mariage religieux célébré par l'abbé Toussaint, curé de Giverny. L'acte, dont nous devons photocopie au secrétariat général de l'Evêché d'Evreux, indique que «le futur» et «la future» ont présenté leurs certificats de baptême et de première communion, et que Monseigneur leur a accordé la dispense de publication de deux bans sur trois. Les témoins sont les mêmes qu'au mariage civil.

[1094] Florence Lewison, *Th. Robinson and Cl. Monet*, in: *Apollo*, sept. 1963, pp. 208-211, avec des extraits du journal *(diary)* de Robinson: p. 210, celui-ci est invité au dîner du mariage de Monet; pp. 210-211, il évoque le mariage de Butler et de Suzanne. — L'acte en est enregistré à l'état civil de Giverny 1892, mariage nº 4, les témoins étaient Butler Courtland, avocat à Columbus, Philip Hale, artiste peintre à Boston, Léon Monet et Georges Pagny.

Contrepoint aux obligations familiales, les servitudes de l'amitié. Sa maison d'Eragny étant mise en vente, Pissarro est contraint de l'acheter s'il veut éviter un déménagement. En l'absence de son mari retenu à Londres, Mme Pissarro rend visite à Monet qui consent à prêter 15000 francs[1095]. Un certain retard dans la conclusion de l'achat suffit à indisposer le prêteur, lequel s'imagine, à tort, que le projet d'acquisition n'était qu'une manœuvre destinée à lui soutirer la forte somme[1096]. Au reçu de la lettre où se trouvent exprimés ces soupçons injurieux, Pissarro demeure abasourdi, et il faut toute sa sagesse et aussi son désir d'aboutir à tout prix pour que les choses rentrent dans l'ordre[1097].

Pas de complexes devant ses pairs, pas davantage devant le maître des vertes années: dans la lettre où il félicite son ancien élève de son mariage, Eugène Boudin a exprimé le regret de ne plus avoir de lui le moindre tableau et, très simplement, il lui a demandé de remplacer celui qu'il a perdu jadis, dans des circonstances que son correspondant connaît trop bien pour qu'il juge utile de les rappeler[1098]. Sans faire aucune allusion à cet aspect de la question, Monet adresse à Boudin une réponse dilatoire, véritable modèle du genre, dans laquelle il lui explique que, n'ayant pas travaillé de tout l'été, il ne possède aucune toile qui soit digne de sa collection, mais qu'il compte bien lui rendre visite au cours de l'hiver[1099]. A-t-il tenu parole? S'est-il acquitté de sa dette à cette occasion? On aimerait le croire. En tout cas, dans la dernière lettre que le vieux peintre lui adressera au soir de sa vie, il ne sera plus question de cadeau, mais uniquement de souvenirs touchants et gratuits[1100].

Le temps passe en travaux d'aménagement dans le jardin et de construction de serres pour les fleurs[1101]. Un article sur Monet, publié par Robinson en langue anglaise et que Jacques Hoschedé a traduit pour son beau-père, vaut à son auteur les félicitations du maître, accompagnées d'une sortie contre ceux qui n'accordent pas aux artistes le droit d'arrêter leurs toiles quand bon leur semble[1102]. Un peu plus tard, on fête le prochain départ du peintre américain pour son pays[1103], et l'automne s'achève sans que disparaisse chez Monet l'appréhension qu'il semble éprouver depuis des mois à l'idée de reprendre les pinceaux pour le travail en plein air sans cesse remis au lendemain[1104]. Sa carrière de paysagiste serait-elle proche de son terme?

DU TRIOMPHE DE LAGARDE À LA DÉBÂCLE DE BENNECOURT

A l'approche de la mi-novembre 1892, la presse spécialisée reproduit une note officieuse indiquant que, après la démission de Jules Breton, chargé d'exécuter un des grands paysages destinés aux galeries donnant sur les cours nord et sud de l'Hôtel de Ville, «la Commission de décoration a désigné, pour le remplacer, M. Pierre Lagarde par dix voix contre quatre accordées à M. Claude Monet.»[1105]

Monet candidat à une commande officielle et, de surcroît, candidat malheureux! On comprend les protestations d'un Geffroy[1106], mais le rappel des faits, tels qu'ils se sont produits, n'est pas pour autant dénué d'intérêt. La reconstruction de l'Hôtel de Ville, symbole de la renaissance de Paris au lendemain de la guerre et de la Commune, était suivie dans tous les milieux avec une très grande attention. Dès 1879, Edouard Manet adressa au préfet de la Seine un projet de décorations pour la salle des séances du conseil municipal sur le thème du *Ventre de Paris*[1107]. Ce projet ne fut pas pris en considération, mais le genre de sujet proposé fit néanmoins

[1095] Lettre de Pissarro à Monet, Londres, 8 juin 1892: il ignorait la démarche de sa femme, tout en souhaitant, lui aussi, le prêt de «la somme nécessaire» pour l'achat de la maison qu'il évalue à 30000 francs. La *lettre 1157*, Giverny, 10 juin 92, constitue la réponse pour laquelle Pissarro remercie Monet le 12 juin. L'affaire trouve sa conclusion provisoire dans la *lettre 1158*, 15 juin 92.

[1096] *Lettre 1160*, 19 juillet 92, à Pissarro.

[1097] A l'accusation d'avoir traité son ami «comme un simple *confrère* transformé en caissier», Pissarro répond de Londres le 21 juillet en exprimant son «chagrin»; il donne tous les apaisements souhaités, mais demande en *P.-S.* que ses lettres lui soient renvoyées. L'incident provoque encore une lettre de Lucien Pissarro à Monet, 23 juillet, et une autre de Camille lui-même, 26 juillet, avec modèle de reconnaissance de dette. Les apaisements reçus ont dû paraître suffisants, car dans la *lettre 1161*, Giverny, 19 août 92, le ton a changé, à la veille d'une rencontre proposée par Pissarro dans un billet du 16.

[1098] Lettre de Boudin à Monet, Deauville, 28 juillet 1892, *in*: J. Aubry, *E. Boudin*, 1922, pp. 103-104.

[1099] *Lettre 1162*, Giverny, 22 août 1892, à E. Boudin.

[1100] Lettre de Boudin à Monet, Deauville, 14 juillet 1897, écrite à l'occasion du mariage de Jean Monet avec Blanche Hoschedé; cf. *infra*, note 1400 et texte correspondant.

[1101] Journal de Robinson, 5 et 14 sept. 1892, *in*: Fl. Lewison, *op. cit.* (*supra*, note 1094), pp. 209 et 211.

[1102] Th. Robinson: *Cl. Monet*, in: *The century illustrated monthly Magazine*, sept. 1892, pp. 696-701. — Sur la réaction de Monet, cf. le journal de Robinson, *op. cit.* (*supra*, note 1094), p. 209. Aux gens qui lui demandent s'il compte laisser une toile *«comme ça»*, Monet répond: *«Mais pourquoi pas?»* (en français dans le texte), preuve que le reproche de livrer des tableaux incomplets le préoccupe toujours.

[1103] Journal de Robinson, 30 oct. et 1er déc., *op. cit.* (*supra*, note 1094), p. 211. — Départ sans retour pour New York, où Robinson meurt en 1896.

[1104] *Lettres 1164, 1167, 1168, 1172, 1173*, échelonnées du 8 sept. au 19 déc. 1892, toutes à P. Durand-Ruel.

[1105] *Le Journal des Arts*, 11 nov. 1892, p. 2; *La Chronique des Arts*, 19 nov., p. 273.

[1106] G. Geffroy, *La Vie artistique*, 4e série, Salon 1894, p. 191; «Ce même Monet, un jour, a eu quatre voix à l'Hôtel de Ville. Il est vrai que son nom avait été proposé par Rodin.»

[1107] Lettre d'E. Manet au préfet de la Seine, 14 avril 1879, Archives de Paris, VR.; document repr. *in*: D. Rouart et D. Wildenstein, *Manet*, Lausanne-Paris, 1975, pp. 20-21. — *Le Ventre de Paris* par Zola avait paru en 1873.

son chemin dans l'esprit des édiles parisiens, puisque, cinq ans plus tard, le conseil municipal estima que l'on faisait la part trop belle aux allégories, symboles et autres emblèmes, et que les commandes allaient par trop souvent aux membres de l'Institut[1108]. Sous la pression de l'opinion publique, une commission de décoration instituée en mars 1887 et placée sous la présidence du préfet Poubelle, créateur des réceptacles qui perpétuent son nom, reçut pour mission d'attribuer seulement la moitié des travaux à la commande directe et de réserver l'autre au concours libre[1109]. Dans le premier groupe figurent les panneaux des deux galeries du premier étage dites des Tourelles, pour lesquelles sont prévus cinq grandes décorations et un crédit total de 40000 francs. Les bénéficiaires de l'opération sont Jules Breton, Harpignies, Damoye, Pelouse et Rapin[1110], mais le premier nommé, un vieil adversaire des impressionnistes, met peu d'empressement à remplir son contrat et finit par renoncer au bout de quatre ans[1111].

Dans l'intervalle, Rodin a été nommé membre de la commission de décoration en remplacement d'Eugène Véron[1112]. Lorsque, en novembre 1892, ladite commission est appelée à désigner un successeur à Breton, le grand sculpteur, appuyé par son confrère Bracquemond, tente d'imposer le nom de Monet. Lors du vote qui suit le débat, deux autres membres de la commission se rallient à la proposition des deux amis, mais dix voix se portent sur un ancien élève de Dubufe et de Mazerolle, Pierre Lagarde[1113]. De treize ans plus jeune que Monet, cet espoir de l'art officiel est déjà chevalier de la Légion d'honneur, distinction pour laquelle une médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1889 l'avait tout particulièrement désigné[1114]. Dans sa délibération du 20 décembre 1892, le conseil municipal ne peut qu'entériner le choix de la commission et autoriser le préfet «à confier à M. P. Lagarde, moyennant le prix de 8000 francs, le panneau de paysage attribué par la délibération sus-visée [20 décembre 1888] à M. J. Breton.»[1115] Dûment investi, Lagarde brosse pour la galerie de la Tourelle nord une *Vue du grand lac du Bois de Boulogne* dont les contemporains vont admirer «l'effet saisissant, par le sentiment de rêverie et de solitude qui s'en dégage».[1116] Quant aux «notations impressionnistes» également louées[1116]*, elles sont conformes au ralliement partiel, et souvent dénoncé, d'un nombre croissant de peintres réputés pour leur habileté éclectique.

Aucune allusion, du moins dans les lettres de Monet parvenues jusqu'à nous, à l'affaire de l'Hôtel de Ville qui ne paraît pas l'avoir préoccupé outre mesure, si toutefois il a fait acte de candidature, ce qui, dans l'état actuel de notre information, ne paraît nullement prouvé: Rodin a pu mettre en avant le nom de son ami sans son accord préalable, persuadé, à tort ou à raison, que celui-ci ne le désavouerait pas en cas de vote favorable.

Bien plus que les fastes officiels de Paris, ce qui intéresse le maître de Giverny, c'est de reprendre au plus vite le libre travail en plein air trop longtemps interrompu[1117]. A cet égard, l'hiver 1892-1893 devrait combler ses vœux: gelée intense et prolongée, importantes chutes de neige, Seine charriant pendant près de trois semaines, puis entièrement prise par les glaces le 18 janvier, débâcle le 23[1118]. Le lendemain, dans une lettre à Durand-Ruel, Monet déplore le dégel survenu trop tôt pour lui: ayant apparemment perdu la main, il a dû détruire les «mauvaises choses» qu'il venait de faire; les études conservées, incomplètes dans leur état actuel, mais susceptibles d'être reprises si le temps voulait bien se remettre au froid, n'atteignent pas la demi-douzaine[1119]. Cette estimation se révèle très inférieure aux quatorze toiles d'hiver cataloguées *(1331-1344)*. Même si certaines sont datées de l'année suivante, toutes ont été pour le moins ébauchées dès janvier 1893, seul mois présentant, avant deux ans, les conditions climatologiques requises d'embâcle et de débâcle. Dès lors, si Monet a sciemment minimisé sa production à l'intention de son marchand, c'est peut-être moins par cette espèce d'auto-insatisfaction souvent constatée chez lui que pour justifier, par la prétendue faiblesse de sa production, de nouvelles exigences sur les prix, selon la vieille loi qui veut que les choses rares soient précieuses.

Les tableaux de janvier 1893, peints pour la plupart à une certaine distance de Giverny[1120], impliquent que l'artiste utilise une voiture à cheval pour ses déplacements, car il est exclu qu'il se soit rendu à pied par des routes enneigées jusqu'au hameau de Jeufosse *(1332)*, point ultime de sa progression[1121], ni même, un peu moins loin, à l'entrée de Bennecourt, où il rejoint la Seine

[1108] Le problème avait été soulevé le 16 mars 1884 par le conseiller Vaillant; cf. Lucien Lambeau, *L'Hôtel de Ville de Paris*, Paris 1908, pp. 84-85. *La Chronique des Arts*, 14 janv. 1888, p. 11, rappelle l'incident.

[1109] *Chronique des Arts*, 23 avril 1887, p. 131; cf. p. 201. L. Lambeau, *op. cit.*, p. 86. La commission comprend 32 membres.

[1110] *Chronique des Arts*, 28 janv. 1888, pp. 25-26; 4 févr., p. 36. L. Lambeau, *op. cit.*, pp. 91, 135-136. En fait, il y eut six paysages dont deux étaient attribués au seul Rapin. Finalement, ce dernier fut remplacé par Montenard et Billotte. Il est bien entendu que les panneaux des deux galeries ne constituent qu'une petite partie de l'ensemble décoratif réalisé à l'Hôtel de Ville.

[1111] Cf. *supra*, note 1105. On se souvient que Jules Breton aurait contribué à faire refuser Monet lors du Salon de 1867; cf. D. Wildenstein, *Monet*, t. I, 1974, p. 36.

[1112] *Chronique des Arts*, 20 juillet 1889, pp. 203-204. A la même séance, Bonnat, Lhermitte, Delaunay, Merson, Puvis de Chavannes, Roll, Besnard et Fantin-Latour avaient été désignés comme membres du jury «pour la décoration picturale».

[1113] G. Geffroy, 1922, p. 190.

[1114] E. Benezit, *Dictionnaire des peintres...*, 1952, t. 5, p. 356; 1976, t. 6, p. 379.

[1115] Archives de Paris, Registre des délibérations du conseil municipal, 1892, 2077, p. 822, séance du 5 déc.

[1116] L. Lambeau, *op. cit.* (*supra*, note 1108), p. 136.

[1117] Cf. *supra*, note 1104, et, en dernier lieu, *lettre 1173*, Giverny, 19 déc. 92, à P. Durand-Ruel.

[1118] *Mémorial de la Météorologie Nationale* sous la direction de M.J. Bessemoulin, *Climatologie de la France*, par M. Garnier, Paris, 1967, p. 274; cf. *Annales du bureau central météorologique de France*, pour les différents relevés.

[1119] *Lettre 1174*, Giverny, 24 janv. 93, à P. Durand-Ruel.

[1120] Seul le no *1331* est pris à Giverny même.

[1121] Pour se rendre à Jeufosse, Monet doit passer par Bennecourt où un pont lui permet de franchir la Seine.

en face de l'îlot de Forée présent sur huit toiles *(1333-1340)*. Sachant qu'il pouvait trouver à une distance moindre les motifs classiques de Port-Villez *(1341-1344)*, on serait presque tenté d'expliquer le choix de Bennecourt par un souvenir littéraire, celui des «beaux effets de neige» peints par Claude Lantier dans *L'Œuvre* publiée quelques années plus tôt[1122].

UN BASSIN À CREUSER, UNE CATHÉDRALE À PEINDRE

Le mardi 1er février 1893, Monet se rend à la galerie Durand-Ruel pour visiter l'exposition des estampes d'Outamaro et de Hiroshighé qu'il n'aurait voulu manquer à aucun prix[1123]. Dans les petites salles «rose-passé et vert-pistache» de la rue Le Peletier, il rencontre Pissarro qui partage son admiration[1124]. Mais, alors que son vieux camarade trouve avant tout, dans les œuvres exposées, une justification *a posteriori* de leur «parti-pris visuel»[1124]*, Monet emporte pour l'avenir des images d'eaux paresseuses, de plantes exotiques, de minuscules forêts de bambous et de ponts japonais. Simple coïncidence assurément — car les pièces notariées ne se préparent pas en quelques jours —: le 5 février, il signe à Vernon l'acte d'achat d'une bande de terrain située en contrebas de sa propriété, entre le Ru de Giverny et la voie ferrée[1125]. Venue s'ajouter à une parcelle prise sur la Prairie, cette acquisition doit lui permettre de concrétiser par étapes le rêve d'un jardin d'eau, le futur bassin aux nymphéas.

Monet est si plein de son projet que, peu après, installé à Rouen pour sa deuxième campagne des *Cathédrales* et malgré les difficultés de la tâche, il s'inquiète de l'agencement de son nouveau terrain et entretient toute une correspondance pour obtenir les autorisations nécessaires aux travaux de terrassement que, dès à présent, il a décidé d'entreprendre[1126]. Les réticences locales jointes aux lenteurs administratives déclenchent une colère d'une rare violence: «Il ne faut rien louer, ne commander aucun grillage et jeter les plantes aquatiques à la rivière; elles y pousseront. Donc ne plus m'en parler, je veux peindre. Merde pour les naturels de Giverny, les ingénieurs.»[1127] Le reflux, heureusement, intervient assez rapidement grâce à l'appui du journaliste Ch. F. Lapierre dont il a fait jadis le portrait *(78)*. Bien qu'il ait abandonné récemment la direction du *Nouvelliste de Rouen*[1128], Lapierre demeure une personnalité influente dans la région, et, remise par lui en main propre, la pétition que Monet adresse au préfet de l'Eure[1129] a dû produire l'effet souhaité, sans quoi il n'y aurait jamais eu de *Nymphéas*. Le deuxième séjour à Rouen montre, du reste, le peintre beaucoup plus préoccupé que dans le passé par les questions de jardinage. Dès son arrivée, il rend visite à M. Varenne, directeur du Jardin des Plantes, qui lui ouvre généreusement les serres de son établissement[1130]. De plus, il achète des plants chez les jardiniers de la ville, les expédie à Giverny par pleins paniers[1131], prodigue conseils et recommandations sur la façon de traiter les nouvelles recrues, comme il le fait régulièrement pour les espèces déjà en place[1132].

Les préoccupations horticoles sont une chose, la volonté de peindre en est une autre et qui prime tout. A peine débarqué à Rouen où il reprend pension à l'hôtel d'Angleterre[1133], Monet a fait transporter chevalets et matériel par son porteur habituel dans les deux endroits où il compte travailler à ses *Cathédrales*: l'appartement déjà utilisé l'année précédente dans la «grande maison» de J. Louvet et un emplacement inédit, rue Grand-Pont, où les ouvriers viennent tout

1122 E. Zola, *L'Œuvre*, in: *Les Rougon-Macquart*, t. IV, Paris, La Pléiade, 1966, p. 156. Si le personnage de Claude Lantier doit beaucoup à Claude Monet, pourquoi ce dernier ne trouverait-il pas, dans un roman qu'il connaît bien, quelques indications pour son propre travail?

1123 Un *P.-S.* à la *lettre 1174*, Giverny, 24 janv. 93, à P. Durand-Ruel, demande des précisions sur cette exposition qui a lieu du 22 janv. au 20 fév. Sur sa visite, cf. note suivante.

1124 Lettre de C. Pissarro à Lucien, 2 et 3 février 1893, *in*: J. Rewald, *Pissarro*, 1950, pp. 297-298. — Le 1er document rapporte la rencontre de Pissarro avec les Mirbeau à la gare de Poissy, ainsi que sa visite à l'exposition, «faite par Bing chez Durand», où il voit Monet. La 2e précise l'impression éprouvée et atteste l'enthousiasme partagé avec Monet et Rodin.

1125 5 février, vente par Mme Amat à M. Monet, par-devant Me Paul Ch. Leclerc, notaire à Vernon; doc. communiqué par M. J.-M. Toulgouat. — Le terrain «au lieu-dit le Pressoir, contenant 12 ares 68 ca., nos 11 et 12 de la section du plan cadastral, tenant d'un côté le ruisseau, d'autre côté la voie de chemin de fer, d'un bout le lavoir public et d'autre bout un abreuvoir», faisait partie de l'excédent des parcelles acquises par les Chemins de fer et non utilisées lors de la construction de la voie ferrée Vernon-Gisors en 1869.

1126 *Lettre 1189*, [Rouen], jeudi soir [16 mars 1893]; *lettre 1190*, vendredi [17 mars], les deux à A. Monet-Hoschedé. — Depuis son mariage l'été précédent, Monet tutoie Alice et l'appelle «ma chérie», indications précieuses pour distinguer les lettres du deuxième séjour à Rouen de celles du premier, lorsqu'elles ne portent pas la mention de l'année. — Nous écrivons désormais: «*lettre* ..., à A. Monet».

1127 *Lettre 1193*, lundi soir [20 mars 93], à A. Monet.

1128 En 1892, le *Nouvelliste de Rouen* est encore imprimé chez Ch. F. Lapierre qui n'occupe plus d'autres fonctions. En 1893, le journal est absorbé par *Le Patriote de Normandie* et le nom de Lapierre disparaît. Il est désormais rentier et demeure à Rouen, place de l'Hôtel de Ville. Sur son portrait, cf. *lettre 1216* à G. Petit.

1129 *Lettre 1191*, Giverny, le 17 mars 1893, au préfet de l'Eure; cf. *lettre 1195*, [Rouen], mardi soir [21 mars 93], ainsi que *lettres 1200 et 1205*, les trois à A. Monet.

1130 *Lettre 1175*, [Rouen], jeudi soir 6 h. [16 févr. 93]; cf. *lettre 1188*, mercredi 15 mars, les deux à A. Monet.

1131 *Lettre 1184*, mardi [7 mars 93], à A. Monet.

1132 *Lettre 1179*, mercredi 22 févr. 93; *lettre 1185*, mercredi soir [8 mars]; *lettre 1195*, mardi soir [21 mars], les trois à A. Monet.

1133 *Lettre 1180*, Rouen, hôtel d'Angleterre, 23 févr. 93, à P. Helleu.



La venue à Giverny de nombreux artistes, surtout américains, attirés par la présence de Monet, a fait la fortune de l'hôtel Baudy situé entre sa propriété et l'église sur la route «d'en haut». En 1894, Mary Cassatt y rencontre Cézanne qui fait sur les bords de l'Epte un séjour mémorable (carte postale c. 1900).



Solidement campé sur ses jambes en propriétaire terrien sûr de lui, c'est ainsi que *La Revue illustrée* présente Monet à ses lecteurs, en tête de l'article de M. Guillemot paru dans le numéro du 15 mars 1898. La photo originale remonte à 1889; elle est d'ordinaire attribuée à Théodore Robinson qui l'a reproduite dans un dessin daté *1890* (photo Bibliothèque Nationale, Paris). ▷



La disparition des îles à la hauteur de Giverny et de Port-Villez a rendu méconnaissable le site des *Matinées* (1896-1898). En revanche, à un îlot près, cette vue de la Seine bordée par la ligne incurvée des côteaux en amont de l'écluse, vestige du barrage de Port-Villez, donne une image assez fidèle de deux séries exécutées en 1893 *(cat. 1342-1344)* et 1894 *(cat. 1370-1375)*.



C'est en 1895 qu'apparaît, pour la première fois dans l'œuvre de Monet, le bassin aux nymphéas, établi sur un terrain acheté en 1893. On distingue: à l'extrême gauche, séparé du bassin par la voie ferrée et le chemin du Roy, le portail donnant accès au jardin fleuri dont l'allée centrale est bordée par une double rangée d'épicéas; à droite, le pont japonais; à l'arrière-plan, la Côte qui domine Giverny (photo c. 1900).



Germaine Hoschedé (Mme Salerou) et Mme Joseph Durand-Ruel au pont japonais, c. 1898. Le bassin est vu vers l'amont, c'est-à-dire en direction du jardin d'eau dont on peut noter l'exiguïté en sa première version. Les tableaux de 1895 *(cat. 1392, 1419* et *1419bis)* sont pris dans le sens opposé. Deux ans plus tard, selon le témoignage de Maurice Guillemot, Monet entreprendra des études pour ses grandes *Décorations* (photo Durand-Ruel).

juste de terminer une installation jugée «très bonne»[1134]. Impossible, en effet, de retourner, 23, place de la Cathédrale, chez F. Lévy, par trop dérangé lors de la première campagne[1135]. Pour retrouver un endroit où l'angle sous lequel apparaît le monument ne fût pas trop différent de celui qui caractérise la série commencée à l'ancien Bureau des finances, il a fallu chercher une solution de remplacement, soit à la fin du séjour de 1892, soit plus récemment au cours d'un voyage de prospection. L'idéal eût été de s'installer au 83 de la rue Grand-Pont, que seule l'étroite rue du Petit-Salut (*alias* rue Ampère) sépare du 23, place de la Cathédrale[1135]*, mais, là, Monet s'est heurté au refus formel de Mme Majolier et de son fils Emile qui exploitent un magasin d'optique[1136]. Tout à côté, au n° 81 (47 actuel), les choses se passent mieux, selon le témoignage de l'occupant du local convoité, Edouard Mauquit, répondant à une enquête de Georges Dubosc dans le *Journal de Rouen*: «J'ai pu pendant les travaux de construction [d'un immeuble 22, rue Grand-Pont], obtenir de M. Meyer, à l'époque marchand de rubans, 81, rue Grand-Pont, la suite de son bail pour y installer provisoirement mon magasin. Claude Monet est venu, accompagné de M. Depeaux[1137], me demander l'autorisation de s'installer au premier étage, près du balcon de cet immeuble, fenêtres ouvertes. Il y a travaillé pendant plusieurs mois et est parti en me disant: *J'ai fini*.»[1138]

La maison Mauquit[1139] est suffisamment proche du magasin Lévy pour que le peintre puisse espérer travailler aux effets de l'année précédente[1140], sans avoir à modifier la disposition générale des lignes architecturales. La montée progressive du soleil, à mesure que le temps s'écoule[1141], l'inquiète bien davantage, qu'il s'agisse d'études anciennes ou de toiles nouvellement mises en chantier[1142]. Entre ces dernières *(1345-1361)* et la série de 1892 *(1321-1329)* se manifeste une légère différence imposée par le nouvel emplacement, situé plus à droite que l'ancien lorsqu'on regarde la cathédrale: le jour qui apparaît entre la masse centrale de la façade et la tour de gauche en 1892 a disparu dans les tableaux de 1893. Pour une série de ces derniers, sans quitter sa fenêtre du 81, rue Grand-Pont, Monet s'est tourné un peu plus vers la gauche, afin de représenter la tour Saint-Romain sur toute sa largeur et les maisons situées à proximité *(1345-1349)*.

Après des débuts prometteurs[1143], on retrouve les habituelles fluctuations d'une humeur conditionnée moins par les changements de temps — il ne s'agit pas vraiment de paysages — que par les difficultés propres au motif lui-même, à cette gothique dentelle de pierre dans la mouvance perpétuelle des jeux de la lumière[1144]. Aussi, au bout de trois semaines de séjour, le moral subit-il une atteinte terrible: «J'ai beau travailler, je n'aboutis à rien... J'avais raison l'an dernier d'être mécontent; c'est horrible, et ce que je fais cette fois est aussi mauvais, autrement mauvais, voilà tout ... Je suis à bout, et cela prouve bien que j'ai absolument vidé mon sac.» Le sentiment d'impuissance s'accompagne d'une ironie tragique: «Crébleu, ils ne voient pas loin, ceux qui me trouvent un maître: de belles intentions, oui, mais c'est tout.»[1145]

On s'en doute, aux heures de dépression succèdent des journées meilleures où Monet «pioche à outrance»[1146] à 9, 10, 12, 14 toiles simultanément[1147], pour aboutir, au bout d'un mois et demi, à un sentiment déjà rencontré ailleurs — «c'est maintenant que je commencerais à comprendre mon sujet»[1148] —, avant de sombrer à nouveau dans la contemplation angoissée de

[1134] *Lettre 1175*, cf. *supra*, note 1130. — Concernant J. Louvet, déjà rencontré (cf. *supra*, notes 1068, 1075 et textes correspondants), l'*Almanach de Rouen* indique qu'il possède une chemiserie aux n°s 31-35 de la place de la Cathédrale, avec entrée au 94, rue du Gros-Horloge, dont le gérant, Le Boucher (ou Leboucher), figure également à la matrice cadastrale de 1891 en tête de sa famille et du personnel, à l'exclusion de J. Louvet. Ce dernier demeure ailleurs, là précisément où Monet va chercher les clés de «la grande maison», *alias* «Grande Fabrique». — Sur le nouvel emplacement, rue Grand-Pont (nom indiqué par Monet lui-même), cf. *infra*, notes 1138, 1139 et texte correspondant.

[1135] Cf. *supra*, notes 1070-1074 et texte correspondant.

[1136] L'immeuble au n° 83 de la rue Grand-Pont (act. n° 49), détruit pendant la dernière guerre, a été reconstruit légèrement en retrait comme le n° 81. Le magasin d'optique est toujours dans la même famille; nous devons à Mme Saunier-Majolier l'anecdote du refus conservée par tradition orale.

[1137] Sur les relations de Monet et du collectionneur Fr. Depeaux, cf. *supra*, note 1074 et texte correspondant.

[1138] Lettre de Edouard Mauquit publiée par G. D. [Dubosc], *A propos de Cl. Monet*, in: *Journal de Rouen*, 18 déc. 1926. — Sur Georges Dubosc (1854-1927), cf. André Dubuc, *Editorial*, in: *Les Amis de Flaubert*, déc. 1977, rendant compte d'une exposition consacrée au cours de l'été à ce journaliste et historien local auquel nous devons des indications précieuses sur plusieurs toiles de Monet qui sans lui seraient demeurées inconnues; cf. n^os^ *45*, *46*, *47*, *96*, *97* de notre catalogue.

[1139] Conforme à ce que nous savons par le *Journal de Rouen*, 11 mai 1895 («Le peintre Cl. Monet exécuta toute cette série dans un atelier improvisé, clos de planches, qu'il s'était fait installer dans la maison de la rue Grand Pont, *Au Caprice*»), le témoignage de E. Mauquit est précisé par le manuscrit du Fonds Georges Vanier, pp. 17, 18 et 70, «rue Grand-Pont», Archives départementales de Seine-Maritime, 8F3, et complété par *Almanach de Rouen* et matrice cadastrale. Le bail de E. Mauquit, au n° 22 de la rue, est résilié le 20 mars 1892 pour cause de travaux. Mathieu Mayer lui cède son bail au 81 à côté de Majolier (cf. *supra*, note 1136). Peu après le départ de Monet, E. Mauquit retournera à son ancienne boutique et celle du 81 de la rue Grand-Pont deviendra un magasin de «fantaisies artistiques», *Au Caprice*, tenu par Grenier. Construit sous Louis XVI, l'immeuble comportait un «oriol» (= oriel); il sera incendié en 1924, démoli par les bombardements vingt ans plus tard et reconstruit.

[1140] *Lettre 1175*, cf. *supra*, note 1130.

[1141] *Lettre 1203*, Rouen, 29 mars 93; *lettre 1207*, mardi soir 10 h^res^ [4 avril], les deux à A. Monet.

[1142] *Lettre 1182*, 28 février 93; *lettre 1184*, mardi [7 mars]; *lettre 1186*, jeudi soir [9 mars], où Monet compare les toiles récentes aux anciennes; *lettre 1205*, jeudi soir [30 mars], les quatre à A. Monet.

[1143] *Lettre 1175*, cf. *supra*, note 1130; *lettre 1176*, vendredi [17 fév.], les deux à A. Monet.

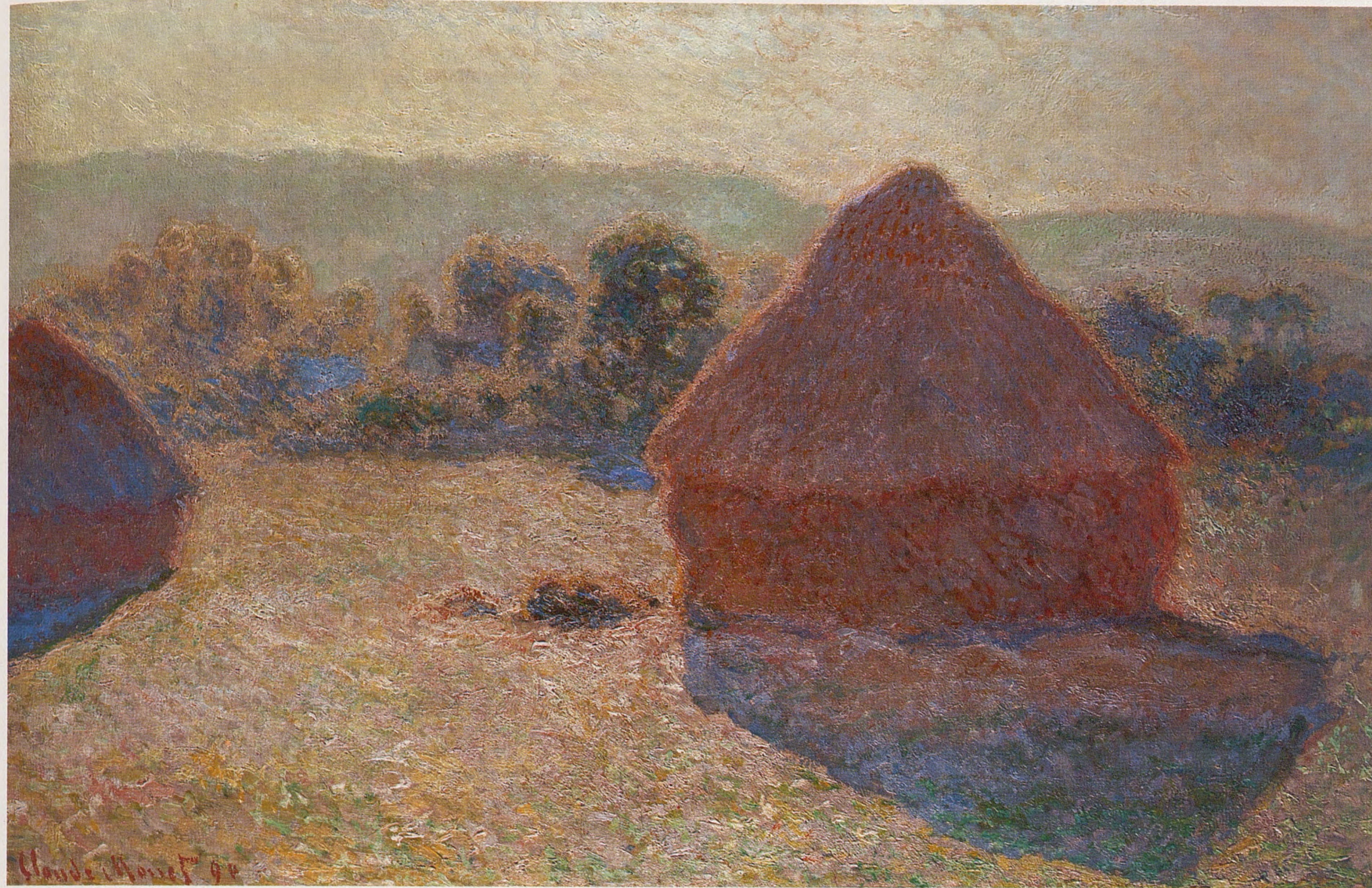
[1144] *Lettre 1179*, mercredi 22 février 93, à A. Monet.

[1145] *Lettre 1186*, [9 mars] à A. Monet.

[1146] *Lettre 1195*, mardi soir [21 mars], à A. Monet; cf. *lettre 1194*, Rouen, 20 mars 93, à P. Durand-Ruel.

[1147] *Lettre 1192*, lundi soir, [20 mars]; *lettre 1196*, Rouen, 23 mars 93; *lettre 1203*, Rouen, 29 mars 93, les trois à A. Monet.

[1148] *Lettre 1203*, cf. fin note précédente.



Cat. 1271 — *Meules au soleil, milieu du jour*, 1890.

ce qui lui paraît un désastre: «Je ne pourrai arriver à rien de bon, c'est un encroûtement entêté de couleurs, ... mais ce n'est pas de la peinture.»[1149] La vérité se fera jour à la mi-avril après le retour à Giverny: «Je suis moins mécontent que l'an dernier, et je crois que quelques-unes de mes *Cathédrales* peuvent aller.»[1150]

Nous avons réservé pour la petite histoire ce P.-S. de E. Mauquit à sa lettre au *Journal de Rouen*: «J'oubliais de vous dire que, en remerciement, j'ai reçu de Claude Monet une poupée défraîchie pour ma petite fille et un petit panier de bonbons.»[1151]

LE NOUVEAU MONDE ET L'AUTRE

Au moment où Monet se réinstalle à Giverny, les organisateurs de la «World's Columbian Exposition» mettent la dernière main aux préparatifs de la très importante manifestation que le président Cleveland inaugurera à Chicago le 1er mai 1893[1152]. Construit pour la circonstance dans la meilleure tradition gréco-ionique, l'énorme Art Palace — un bâtiment central et deux pavillons en ailes — est bourré de tableaux, dessins, gravures, sculptures de tous pays[1153]. Le pavillon est a été presque entièrement réservé à la France. Savamment sélectionnée par un jury que préside Gérome assisté de Bonnat et de Puvis de Chavannes, vice-présidents, la section française ne fait aucune place aux impressionnistes[1154]. Ceux-ci sont cependant représentés dans une section spéciale due, semble-t-il, à l'initiative de Potter Palmer et constituée d'œuvres étrangères appartenant à des collections privées américaines. Officiellement intitulée «Group 146», cette «Loan Collection»[1155] occupe, avec les «galleries» 40, 41, 42, tout un côté du pavillon.

La salle 40, qui abrite les toiles des impressionnistes, notamment un Sisley, un Renoir, trois Degas, trois Pissarro et quatre Monet[1156], se trouve très exactement au débouché du passage reliant le pavillon est au bâtiment central réservé aux artistes américains. Par cette situation, elle représente le lieu de transit obligatoire pour tous les visiteurs qui désirent se rendre de l'un à l'autre sans passer par l'extérieur[1153*]. Même si deux côtés de la salle 40 sont consacrés à la section américaine officielle[1155*], et même si les 23 millions de visiteurs de la «World's Columbian Exposition» n'ont pas tous défilé dans l'Art Palace, Chicago constitue certainement pour les exposants un des événements majeurs de la fin du XIXe siècle avec son public tout neuf et ses fortunes accessibles à toutes les audaces[1157].

Cette réalité, les officiels français ne l'ont pas comprise. Obnubilés par leur marotte de chasse aux médailles et se trompant manifestement de continent, ils ont estimé que le jury des récompenses n'offrait pas les garanties requises et déclaré leur section hors-concours[1158]. On se serait cru au Palais de l'Industrie au temps de Cabanel et du comte de Nieuwerkerke. Pourtant les représentants de nos deux Salons auraient dû se montrer plus accommodants, à l'heure où, en France même, une fraction de plus en plus importante de la critique tend à les renvoyer dos à dos en les taxant de passéisme. Cela devient même une sorte de système chez Geffroy, incapable de rendre compte du Salon des Beaux-Arts, pourtant le moins conservateur des deux, sans rappeler que les paysages les plus intéressants se trouvent à l'extérieur et précisément à la galerie Durand-Ruel[1159]. Il a sans doute raison — encore que Boudin et Sisley figurent parmi les exposants du Champ de Mars —, mais cela sent tout de même un peu la réclame et rejoint une publicité non déguisée du *Journal des Arts* recommandant aux amateurs de se rendre 16, rue Laffitte, pour y admirer des tableaux «fort remarquables» des principaux impressionnistes, Manet et Monet en tête, et des œuvres «de premier ordre» des anciens, Delacroix, Dupré, Ingres, Corot, Meissonier, et «autres grands artistes»[1160].

1149 *Lettre 1207*, [Rouen], mardi soir 10 hres [4 avril], à A. Monet.

1150 *Lettre 1212*, Giverny, 19 avril 93, à P. Helleu. — La *lettre 1211*, Rouen, mardi soir [11 avril] avait annoncé le retour pour «après-demain» 13 avril.

1151 Cf. *supra*, notes 1138 et 1139. — Pour apprécier le comportement de Monet à sa juste valeur, on se rappellera que E. Mauquit a mis gracieusement à sa disposition un local où il a travaillé *«fenêtres ouvertes»*, pendant deux mois d'hiver et de début de printemps.

1152 Cette exposition inspire de nombreux échos dans *La Chronique des Arts*. Son inauguration est annoncée le 6 mai 1893, p. 139.

1153 Un très important «Revised Catalogue» du «Department of Fine Arts» comporte en tête de volume des plans détaillés des bâtiments.

1154 Le jury d'admission comprend cependant des personnalités comme Bénédite, Geffroy, Paul Mantz, Roger Marx et Rodin.

1155 Revised Catalogue (cf. *supra*, note 1153). p. 147 sqq.

1156 Les quatre toiles de Monet correspondent aux Nos *297*; *360*; *711*; *724*? de notre catalogue; les prêteurs en sont Albert Spencer, N.Y. (pour deux), Frank Thomson et A.J. Cassatt, Philadelphie. — A noter la présence de 12 Corot, 8 Millet, 3 Daubigny, 2 Gérome à la «Loan collection», 3 Bouguereau à l'exposition officielle, alors que Baudry et Cabanel ne semblent pas représentés.

1157 En 1893, nous trouvons encore une «Loan Exhibition» à New York (en février) avec 7 toiles de Monet, dont nous avons identifié les nos *601*; *1247*; *1253*; *1284* de notre catalogue, et à Philadelphie (en mai) avec 4 tableaux, dont les nos *168*; *340*; *1233*?.

1158 Sur le problème des récompenses et les démêlés de M. Krantz, commissaire général de la section française avec les organisateurs américains, cf. *Chronique des Arts*, pp. 178 et 211. Le *«Revised Catalogue»*, (cf. *supra*, note 1153), p. 13, indique que la France, la Belgique, la Russie et la Norvège ne se sont pas fait représenter à l'«International board of juges».

1159 G. Geffroy, *Les Salons de 1893*, in: *La Vie artistique*, 3e série, 1894, pp. 368-369.

1160 *Le Journal des Arts*, 17 mai 1893, p. 3. — Ces «expositions très intéressantes» ne semblent pas avoir donné lieu à l'établissement d'un catalogue.

Un malaise qui a frappé Alice pendant une «petite excursion» de son mari s'étant transformé «en un mal des plus inquiétants»[1161], avant d'évoluer vers une longue convalescence[1162], la fin du printemps et l'été 1893 s'écoulent à Giverny sans grand travail en plein air. A l'exception d'une petite échappée sur Port-Villez *(1365)*, le seul terrain d'activité se situe, à l'époque des foins, dans la Prairie où tout en reproduisant une *Meule* sur fond de saules *(1362-1364)*, il est possible de surveiller du coin de l'œil les travaux du bassin[1163]. Il est vrai que la mise au point des *Cathédrales*, auxquelles Monet travaillera encore longtemps[1164], absorbe certainement une partie de son temps. Le reste est consacré aux visiteurs habituels, Durand-Ruel, Mirbeau[1165], ainsi qu'à des nouveaux venus de plus en plus nombreux. Parmi ces derniers figure J.E. Blanche, qui situe à cette époque des souvenirs colorés[1166], particulièrement précieux pour la connaissance du cadre où se déroule la vie de Monet, dix ans après son installation au village et avant les transformations qui seront la conséquence de sa fortune croissante:

«La seule fois que j'ai été reçu à Giverny, environ 1893, la demeure primitive m'avait paru délicieuse de fraîcheur, de gaîté, en pleine mode de la sparterie, de la cretonne, des éventails et kakémonos de bazar; le bambou faisait fureur, et l'andrinople. Monet avait tapissé les parois de sa salle à manger de nappes blanches damassées, fond argenté que ponctuaient des images d'album japonais. Un couvert joliment mis, comme chez Whistler, annonçait une chère délicate. Gourmet, le maître de maison était réputé pour les succulentes surprises qu'il réservait à ses convives. On se sentait chez un homme point compliqué, paisible, sensuel, heureux d'avoir un toit à lui très confortable[1167], avant que la fortune et les applaudissements unanimes, un respect dévotieux lui eussent assuré une position unique.»[1166*]

Le Monet de 1893 pèse déjà un bon poids, à voir la façon dont il se fait régler par Durand-Ruel le compte Potter Palmer, 24000 francs en deux versements pour quatre tableaux[1168], sans préjudice d'autres sommes réclamées et reçues peu après[1169]. Avant la fin de l'année, heureuse conséquence d'une visite de «Durand fils», Camille Pissarro est en mesure de rembourser 4000 francs sur le prêt que Monet lui a consenti naguère[1170].

Plus ouvert jusque là que ses camarades aux déviations des post-impressionnistes, le maître d'Eragny se montre pourtant dérouté par l'exotisme de Gauguin qu'il juge «trop pigé aux canaques»[1171]. Quant à Monet qui, à l'égal de Renoir, n'a jamais varié dans son hostilité, il trouve «tout cela tout bonnement mauvais»[1171*]. Le voilà donc fermé aux recherches qui le dépassent, tout comme les Bouguereau et Cabanel l'ont été aux siennes. C'est sans doute là un effet de l'âge mais aussi des éloges sans faille dont les critiques amis le couvrent à chaque occasion, Geffroy en tête, lequel ouvre par un *Claude Monet* dithyrambique la série d'études sur *l'Impressionnisme* publiée dans la *Revue encyclopédique* du 15 décembre 1893[1172].

LEGS, VENTES ET PLUS-VALUES

A mesure que les années passent, l'existence de Monet est jalonnée d'un nombre de plus en plus grand de disparitions, dont certaines prématurées. Les premiers mois de 1894 sont à cet

1161 *Lettre 1213*, Giverny, 22 mai 93, à P. Durand-Ruel.

1162 *Lettre 1222*, Giverny, 23 août 93; *lettre 1224*, 12 oct. 93, les deux à P. Durand-Ruel.

1163 La pétition de Monet au préfet de l'Eure (cf. *supra*, note 1129), suivie de la *lettre* (de rappel) *1219*, Giverny, 17 juillet 93, aboutit à deux arrêtés préfectoraux favorables en date du 24 juillet, dont Monet accuse réception le 28 du même mois par les *lettres 1220* et *1221*. Ces documents, conservés aux Archives départementales, nous ont été aimablement communiqués par M. Claude Lannette, directeur des Services d'Archives de l'Eure.

1164 *Lettre 1232*, Giverny, 20 fév. 94, à P. Durand-Ruel.

1165 *Lettre 1218*, Giverny, 6 juin 93, à P. Durand-Ruel; lettre de Mirbeau à Monet, s.d. [juillet 93]; «Combien nous avons gardé de bons souvenirs de la journée à Giverny.» Doc. communiqué par M. P. Michel. — Selon *Monet at Giverny*, 1975, p. 22, Monet, Mirbeau et Blanche sont montés à bord du *Normandie* pour la visite du tsar Alexandre III et de la flotte russe à Cherbourg.

1166 J.-E. Blanche, *Cl. Monet*, in: *La Revue de Paris*, 1er fév. 1927, pp. 557-575; les souvenirs de sa visite à Giverny, pp. 563-564.

1167 Cette affirmation, banale en apparence, correspond à un sentiment illustré, plus près de nous, par Charles Chaplin dans sa propriété de Corsier près de Vevey, où il est mort le 25.12.1977.

1168 *Lettre 1215*, Giverny, 30 mai 93; *lettre 1217*, 3 juin; *lettre 1218*, 6 juin, les trois à P. Durand-Ruel. Les tableaux vendus à Potter Palmer sont les nos *989*; *1025*; *1246*; *1258* de notre catalogue.

1169 *Lettre 1222*, Giverny, 23 août 93; *lettre 1223*, 26 août; *lettre 1225*, 15 oct.; *lettre 1227*, 23 nov.; *lettre 1228*, 26 nov., toutes à Paul ou Joseph Durand-Ruel. — Le 1er décembre, la galerie enregistre l'achat de quatre toiles de Monet à 6000 francs l'unité. Il reste que le total des transactions relevées dans la correspondance de Monet comme dans les livres de Durand-Ruel en 1893 est relativement faible et ne paraît pas dépasser 48000 francs. Trois tableaux vendus à la maison Boussod le 1er décembre rapportent 5000 francs chacun. On peut penser que Monet a désormais d'autres clients et d'autres ressources, car aucune inquiétude n'apparaît dans sa correspondance. Sur ses gains antérieurs, cf. *supra*, notes 1042 et 1082.

1170 Lettre de C. Pissarro à Lucien, 5 déc. 1893, *in*: J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, p. 319; Pissarro a vendu à «Durand fils» pour 28600 francs de tableaux. — Sur le désir de Monet d'être remboursé, cf. *lettre 1172*, 12 déc. 92 à P. Durand-Ruel. — La dette a été contractée en 1892; cf. *supra*, notes 1095-1097 et texte correspondant. La lettre de Pissarro à Lucien, 21 oct. 1894, *in*: Rewald, *op. cit.*, p. 353, montre que, à cette date, le remboursement n'a pas eu lieu.

1171 Lettre de C. Pissarro à Lucien, 23 nov. 93, J. Rewald, *op. cit.* p. 317. — Sur l'hostilité de Monet à Gauguin, cf. t. II, note 27 et *passim*. — En novembre 1893, Gauguin expose une quarantaine d'œuvres chez Durand-Ruel.

1172 G. Geffroy, *L'Impressionnisme*, in: *Revue Encyclopédique*, 15 déc. 1893, pp. 1223-1227. Bien que mort depuis dix ans, E. Manet n'a droit qu'à la quatrième place, derrière Pissarro et Renoir, et devant Degas et Raffaëlli; Sisley et Caillebotte se trouvent exclus de la sélection. — A l'extrême fin de l'année, Th. Robinson en Amérique reçoit une «charming letter» de Monet; cf. Fl. Lewison, *op. cit.*, in: *Apollo*, sept. 1963, p. 210.

égard impitoyables et ne laissent pas d'impressionner Pissarro, l'âme sensible du groupe: «Notre pauvre ami de Bellio[1173] et le camarade Caillebotte[1174] sont partis, Caillebotte avait 46, de Bellio 66 ans... Oui, c'était un ami, celui-là, et un bien sincère, aussi nous en sommes tous tristes... Et le pauvre Tanguy, ce brave homme si bon, si honnête!»[1175]

Les réactions de Monet, dans la mesure où elles nous sont parvenues, ne rendent pas le même son. Trois semaines après la disparition du Dr de Bellio, les préoccupations commerciales paraissent avoir effacé tout autre sentiment[1176]. En revanche, il paraît impressionné par «la triste cérémonie de [son] pauvre ami Caillebotte»[1177], et consent à faire partie du comité de souscription en faveur de la veuve du père Tanguy[1178]. Cette généreuse entreprise, qui aboutira le 2 juin à une vente publique patronnée par Georges Petit[1179], ne semble pas avoir passionné les contemporains.

Le problème que pose le testament de Caillebotte est d'une autre envergure et s'apparente étroitement à l'affaire de l'*Olympia*. Le peintre de Gennevilliers a légué à l'Etat, pour être exposés au Musée du Luxembourg et par la suite au Louvre, les 67 tableaux de sa collection[1180]. Intéressé à l'acceptation du legs par la présence de 16 de ses œuvres, Monet[1181] est dispensé de participer aux négociations, qui s'avéreront longues et délicates[1182], et dont le soin revient à l'exécuteur testamentaire désigné dès 1876, Auguste Renoir[1180*]. Excellent baromètre pour juger de la combativité des forces en présence, de la compréhension croissante que la nouvelle peinture rencontre auprès des responsables des Musées nationaux[1182*], de la position nuancée des milieux politiques, du flottement dans les rangs des artistes académiques et de la force de résistance de certains d'entre eux[1183], l'affaire du legs Caillebotte va défrayer la chronique pendant plusieurs années encore[1184].

Ce qui préoccupe essentiellement Monet durant les premiers mois de 1894, c'est la préparation de l'exposition des *Cathédrales*, auxquelles il travaille en février sans toujours parvenir à «s'en tirer à [son] gré»[1185]. Un mois plus tard, et alors que le problème de l'exposition demeure entier, il revient à la peinture en plein air en attaquant simultanément plusieurs motifs. Après une interruption à la mi-avril due au mauvais temps, «une verdure plus avancée» l'oblige à «recommencer... quelques toiles de printemps»[1186]. La création n'en sera pas moins poursuivie avec ardeur[1187].

Saluée dès son annonce comme une opération de «tripoteur» par Monet[1176*], la vente Duret, qui a lieu le 19 mars chez Georges Petit, donne sur les prix de ses tableaux des indications

1173 «Georges Bellio *(sic)*, rentier, né à Bucarest, décédé en son domicile rue Alfred Stevens, 2, hier soir [26 janvier 1894].» Les déclarants sont Eugène Donop de Monchy, 39 ans, gendre du défunt, et Maurice Paléologue, 35 ans, secrétaire d'ambassade, neveu du défunt. (Extrait des minutes des actes de décès, mairie du IXe arrondissement.) Cf. également: G. Geffroy, *G. de Bellio*, in: *Vie artistique*, 3e série, 1894, pp. 296-299.

1174 Caillebotte est mort à Gennevilliers le 21 février 1894; cf. acte de décès, *in*: Marie Berhaut, *Caillebotte*, Paris, 1978, p. 251. — *Ibidem*, p. 261: *La Critique après la mort de Caillebotte*, à laquelle nous ajouterons la *Nécrologie*, in: *Chronique des Arts*, 3 mars 1894, pp. 71-72, qui cite *Le Temps*.

1175 Lettre de C. Pissarro à Lucien, 4 mars 1894, *in*: J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, pp. 337-338. — Julien François Tanguy est mort le 6 février 1894, à l'âge de 68 ans; il était né dans les Côtes-du-Nord et demeurait 9, rue Clauzel. Sa femme, née Briend, est alors âgée de 73 ans. Les déclarants sont deux jeunes artisans du quartier. (Extrait des minutes des actes de décès, mairie du IXe arrondissement.) Cf. bibliographie sur Tanguy, *in*: J. Rewald, *Le Post-Impressionnisme*, Paris, 1961, p. 48, note 52.

1176 *Lettre 1231*, Giverny, 17 février 1894, à Maurice Joyant. Dans ce document, Monet s'emporte contre Th. Duret dont la vente aura lieu sous peu; cf. *infra*, note 1188 et texte correspondant.

1177 *Lettre 1233*, Giverny, 15 mars 94, à M. Joyant.

1178 Lettre d'Alice Mirbeau à Rodin, Carrières-sous-Poissy, 24 février 94, conservée au Musée Rodin, Paris. Dans le comité figurent des artistes comme Puvis de Chavannes, Cazin, Carrière, Pissarro, Raffaëlli, et de nombreux critiques dont Mirbeau, Geffroy, A. Alexandre, Roger-Milès, R. Marx. G. Petit «se charge obligeamment de tout».

1179 La «vente de tableaux modernes, ... au profit de Mme Vve Tanguy», comporte des œuvres de nombreux artistes dont certains, sinon la plupart, ont offert une de leurs productions. Avec un *Bordighera* (non identifié), vendu 3000 francs, Monet triomphe d'une tête devant Cazin dont un *Paysage* atteint 2900 francs, alors que les toiles de Cézanne ne dépassent pas 215 francs, celles de Gauguin 110, Guillaumin 160, Pissarro 410, Sisley 185. Une aquarelle de Raffaëlli est montée à 330 francs. Le seul sculpteur est Rodin, dont un *Hippocrate, masque-bronze*, est noté 220 francs.

1180 Par lettre du 11 mars 1894, Renoir informe le directeur des Beaux-Arts, Henri Roujon, du legs que Caillebotte avait établi par deux testaments, en 1876 et 1883; cf. M. Berhaut, *op. cit.*, p. 251, qui reproduit les deux documents.

1181 Dans la *lettre 1233bis*, Giverny, 16 mars 94, à Renoir, Monet indique qu'il préfère le tableau de Caillebotte *Jeune homme à la fenêtre* (M. Berhaut, *op. cit.*, no 26) aux fameux *Raboteurs* (*ibidem*, no 28), qui ont figuré tous deux à la deuxième exposition du groupe en 1876.

1182 A. de L. [Lostalot], *La Collection Caillebotte*, in: *Chronique des Arts*, 17 mars 1894, p. 85, souhaite que l'administration accepte le legs «en bloc». Le 24 mars, p. 92, sous le même titre, la revue annonce une acceptation sélective. — Gaston Lesaulx, *Pour le Luxembourg*, in: *Le Mémorial artistique*, 24 mars, développe un point de vue très favorable au legs et publie la liste des tableaux empruntée à G. Geffroy. Le 31 mars, dans *Le Legs Caillebotte et le Luxembourg*, in: *op. cit.*, le même auteur annonce que le legs est accepté avec des réserves admises par l'exécuteur testamentaire, et promet de veiller sur le sort des «œuvres dédaignées par l'administration».

1183 Ayant ouvert une enquête sur l'intérêt du legs, *Le Journal des Artistes* publie les réponses dans ses numéros des 8 et 15 avril 1894. Si Louise Abbéma et Gyp sont favorables, Robert-Fleury prudent, Benjamin Constant, Lecomte du Noüy, G. Ferrier et Ch. Maignan se montrent hostiles, mais c'est à Gérome qu'appartient la palme: «Nous sommes dans un siècle de déchéance et d'imbécillité ... Pour que l'Etat ait accepté de pareilles ordures, il faut une bien grande flétrissure morale.» La position de Mirbeau «qui fait partie de [ses] amis», lui paraît dictée par «des intérêts particuliers», mais la foi demeure: «C'est nous qui représentons l'Etat» — ce qui est de moins en moins certain —. Telle est également l'opinion de Bouguereau. Cf. H. Perruchot, *La Vie de Cézanne*, Paris, 1956, pp. 326-327; J. Lethève, *Impressionnistes et Symbolistes devant la presse*, Paris, 1959, pp. 148-149.

1184 Cf. *infra*, notes 1352, 1382-1397 et texte correspondant.

1185 *Lettre 1232*, Giverny, 20 fév. 94, à P. Durand-Ruel.

1186 *Lettre 1235*, Giverny, 30 mars 94; *lettre 1236*, 12 avril; *lettre 1237*, 20 avril 94; *lettre 1239*, 26 avril, les quatre à P. Durand-Ruel; cf. *lettre 1238*, 24 avril, à Toulouse-Lautrec qui vient de lui offrir une affiche.

1187 *Lettre 1242*, Giverny, 10 mai 94, à P. Helleu; *lettre 1243*, 21 mai, à P. Durand-Ruel. — Le travail de Monet, qui se poursuit durant l'été et l'automne (cf. *infra*, note 1209), se situe à la fois dans les prés *(1366-1369)*, dans les champs *(1383-1385)*, et sur la Seine; il peint en face de Port-Villez vers l'amont *(1370-1375)* ou vers l'aval *(1376-1382)*, et devant Vernon *(1386-1391)*. La comparaison avec les toiles des mêmes motifs réalisées dans les premières années à Giverny est instructive à tous égards.

intéressantes. Pour les six toiles dispersées, dont la plus récente, une *Seine à Vétheuil (528)*, est adjugée 7900 francs, les prix échelonnés entre 4650 francs pour *Cabane à Sainte-Adresse (94)* et 12000 francs pour *Les Dindons Blancs (416)*, donnent l'impression d'une hausse appréciable[1188]. En fait, les deux dernières toiles citées ont été rachetées par le vendeur et trois autres sont allées à Durand-Ruel (*172*, *433*, *528*), une seule *(405)* ayant trouvé un acquéreur apparemment inédit en la personne d'Edmond Simon.

Alors qu'il s'était attendu à une «veste» pour Duret[1176*], Monet ne veut retenir de l'événement que les incidences favorables à la cote de ses tableaux et se croit autorisé à se montrer très exigeant sur le prix des *Cathédrales*. Venu lui rendre visite à Giverny le dimanche 29 avril, Paul Durand-Ruel est effrayé devant ses prétentions — 15000 francs par toile[1189] — et met à profit la présence de tiers pour éviter de poursuivre un entretien difficile. «Si nous avions pu causer ensemble ... nous aurions mieux pu nous entendre, j'en suis certain», estime le peintre[1190], qui déclenche aussitôt après le départ de son interlocuteur une action d'intoxication épistolaire destinée à l'amener à résipiscence. Tous les moyens lui sont bons, y compris ceux du chantage à la vente. C'est ainsi que sont annoncés simultanément la visite imminente de Valadon et l'envoi de lettres «aux personnes qui [lui] ont exprimé le désir d'en avoir» et qui pourraient bien choisir celles des *Cathédrales* que Durand-Ruel préfère[1191]. Une véritable mesure de rétorsion frappe l'exposition brusquement reportée à l'année suivante[1192], alors que le marchand avait pris toutes dispositions en vue de son organisation immédiate[1193]. Puis, dans la crainte d'avoir renoncé trop vite à ce moyen de pression, Monet laisse entendre qu'il serait disposé à la faire dès octobre ou novembre prochains. En même temps, il annonce une concession sur le fond: les toiles jugées les plus importantes seront provisoirement exclues des transactions, ce qui permettra «de vendre les autres moins cher»[1190*].

Sans se laisser troubler par cette dernière proposition, Paul Durand-Ruel tient à mettre les choses au point: la vente des tableaux de Monet se fait mal au-dessus des prix d'achat trop élevés qu'il lui impose; plusieurs amateurs, en vue de «profiter de la plus-value» de ses œuvres, sont décidés à céder celles qu'ils possèdent; lorsqu'il ne peut les en empêcher, le marchand est obligé de les «pousser [lui-même] pour éviter de les voir tomber». «L'acheteur le plus chaud .... Potter Palmer, s'est défait de plusieurs tableaux et veut encore en vendre d'autres.» Conclusion: «N'écoutez pas les admirateurs platoniques qui n'achètent jamais et croyez-en l'expérience d'un véritable ami comme moi qui ai toujours embrassé votre cause avec conviction et désintéressement.»[1193*].

Un des plus représentatifs parmi les admirateurs platoniques visés par Durand-Ruel, Gustave Geffroy, vient précisément de publier la troisième série de *La Vie artistique* qu'il dédie *A Claude Monet*[1194]. Cette série s'ouvre sur une *Histoire de l'Impressionnisme* dont le chapitre le plus important, et de loin, est consacré au peintre préféré de l'auteur[1195]. Ainsi se poursuit auprès du public une campagne d'information qui ne va pas sans quelque apparence de propagande publicitaire de moins en moins déguisée.

CAMONDO, SIGNAC ET CÉZANNE

Devant la position que Paul Durand-Ruel vient de définir le 23 mai 1894[1196] sur le ton à la fois ferme et mesuré qui est le sien, Monet s'incline. Il va du reste constater que les ardeurs les plus enthousiastes se sont émoussées devant ses exigences et que, à l'exception de François Depeaux, «tous ont eu peur de [ses] prix»[1197]. Désormais il lui faut concentrer ses efforts sur Valadon et sur Maurice Joyant, qui s'est mis à son compte vers la fin de l'année précédente[1198]. Le premier, secondé par Glaenzer, gérant de sa maison de New York[1199], dirige un amateur sur Giverny[1200]; le second, associé à Manzi[1198*], dispose d'un client sérieux en la personne d'Isaac de

[1188] *Collection Th. Duret*, in: *Chronique des Arts*, 24 mars, p. 89. Pissarro et Sisley restent au-dessous de 2000 francs, Degas parvient à 7500, Renoir à 4900, Puvis à 9100. Sur les prix de Cézanne, cf. *infra*, note 1213.

[1189] Invité par Monet dans la *lettre 1239*, 26 avril 94, Durand-Ruel se rend à Giverny le dimanche 29. La *lettre 1240*, 2 mai 94, le montre «effrayé des prix». Ces prix sont indiqués dans la *lettre 1252*, 12 sep^bre^, où Monet les a baissés de 15000 à 12000.

[1190] *Lettre 1243*, Giverny, 21 mai 94, à P. Durand-Ruel.

[1191] *Lettre 1240*, Giverny, 2 mai 94, à P. Durand-Ruel.

[1192] *Lettre 1241*, 7 mai 94, à P. Durand-Ruel; cf. *lettre 1242*, 10 mai 94, à P. Helleu.

[1193] Lettre de P. Durand-Ruel à Monet, Paris, 23 mai 94: «Je vous avais réservé les meilleures semaines de cette saison et j'avais refusé de louer mes galeries pour d'autres expositions... Je pensais vous voir pour l'exposition de Manet ... Nous avons prolongé sa durée en raison de la décision que vous avez prise au dernier moment de ne pas exposer.»

[1194] G. GEFFROY, *La Vie artistique*, 3e série, 1894 (enregistré dans le *Journal des libraires* le 21 mai), pp. 1-299, *Histoire de l'Impressionnisme*, p. 1, dédicace *A Cl. Monet*: «Je vous offre ce livre, mon cher Monet...»

[1195] G. GEFFROY, *ibid.*, II, *Cl. Monet*, pp. 54-95, divisée en 7 chapitres.

[1196] Cf. *supra*, note 1193, et texte correspondant au rappel 1193*.

[1197] *Lettre 1245*, Giverny, 7 août 1894, à M. Joyant.

[1198] Lettre de C. Pissarro à Lucien, 5 octobre 1893, *in*: J. REWALD, *C. Pissarro*, 1950, p. 314.

[1199] *Lettre 1248*, Giverny, 26 août 94, à M. Joyant.

[1200] *Lettre 1249*, 30 août 94, à M. Joyant.

Camondo[1200*]. La tactique de Monet consiste à jouer un camp contre l'autre et à persuader chacun que, s'il ne se décide pas rapidement, les toiles convoitées — au nombre de quatre chaque fois — risquent d'aller à l'adversaire. Correctif du procédé, l'assurance de ne pas vouloir exercer «la moindre pression»[1200*] ne trompe personne.

Dans les premiers jours de septembre, Camondo, venu à Giverny en compagnie de Joyant et de son associé, achète quatre *Cathédrales* qui seront livrées lorsque le peintre y aura mis la dernière main[1201]. Une fois l'affaire conclue, «le chevalier Manzi», emporté par sa «verve transalpine», et par la perspective d'une confortable commission, s'écrie à l'adresse du collectionneur: «Comte, merci au nom de la France!» — parole dont la grandiloquence toute méditerranéenne fera la joie de Félix Fénéon, à qui nous sommes redevables de l'anecdote[1202].

L'affaire Camondo s'étant conclue sur des bases inférieures aux exigences primitives, Monet recommande à Joyant de ne pas ébruiter la chose[1203], et les naïfs croiront que la barre a été maintenue à 15000 francs[1204]. Valadon n'est pas dupe. Après accord avec Durand-Ruel et Montaignac, il se rend à Giverny et fait une offre à un prix inférieur. Monet écrit aussitôt à Durand-Ruel pour se plaindre, parlant de «mise en demeure», et de «syndicat»[1205]. En l'absence de son père, c'est Joseph Durand-Ruel qui répond, et par retour du courrier: le peintre a tort de se formaliser d'une simple entente de politesse qui a toujours existé entre les trois maisons «relativement aux achats de [ses] œuvres»; si la galerie Durand-Ruel renonce à s'occuper «de la série des *Cathédrales*», elle continue à s'intéresser aux autres tableaux, mais il lui est impossible d'élever brusquement les prix, avant que «le stock considérable de [ses] toiles actuellement sur le marché soit en partie liquidé»[1206]. Le lendemain matin, 12 septembre, Monet s'engage «à laisser [ses] *Cathédrales* au prix de 12000 francs au lieu de 15»[1207]. Concession apparemment insuffisante. En effet, lorsque Paul Durand-Ruel s'embarque le 6 octobre pour l'Amérique avec Joseph, rien n'est réglé et Georges, resté en France, hérite d'une situation difficile[1208].

Tout en menant ces délicates négociations, Monet consacre ses après-midi au travail en plein air[1209]. Alors qu'il continue de transporter à travers la campagne de Giverny des toiles de 25, de 30, voire de 40[1210], Paul Signac, à Saint-Tropez, estime que d'avoir fait intégralement d'après nature un tableau de 25 (81 × 60 cm) constitue pour lui une perte de temps: «Laissons cela aux *Impressionnistes* qui en ont fait, du reste, de merveilleuses... Et dire que ces peintres, parce qu'ils se sont condamnés à ne travailler que d'après nature, se croient des *naturalistes*. — Mais non, monsieur Monet, vous n'êtes pas naturaliste... Bastien-Lepage est beaucoup plus près de la nature que vous! Les arbres dans la nature ne sont pas bleus, les gens ne sont pas violets ... et votre grand mérite est justement de les avoir peints ainsi, comme vous les sentez, par amour de la belle couleur, et non tels qu'ils sont...»[1211]

Avec Signac nous avons affaire à un artiste qui, tout en jugeant les impressionnistes en intellectuel, appartient à la filiation de Monet, qu'il considère comme son maître[1212]. D'autres peintres issus de l'impressionnisme, on le sait, doivent beaucoup plus à Cézanne. Geffroy a eu le mérite de prendre conscience de cette évidence dès 1894: «Il y a une relation directe, une continuation nettement établie, entre la peinture de Cézanne et celle de Gauguin, Emile Bernard, etc. De même avec l'art de Vincent van Gogh.» L'article du *Journal*, où sont publiées ces lignes et qui est destiné à remettre le nom de Paul Cézanne «à la place qui est la sienne»[1213], semble avoir été inspiré à Geffroy par les prix flatteurs, encore que relativement modestes, atteints par les toiles du maître d'Aix à la vente Duret. Connaissant les liens étroits qui unissent le journaliste et Monet, Cézanne attribue l'intérêt manifesté par le premier à l'influence du second[1214]. La reconnaissance, à laquelle il s'estime tenu, l'incite à renoncer provisoirement à son isolement et à passer une partie de l'automne à Giverny. C'est l'hôtel Baudy, non loin de l'église, qui accueille ce pensionnaire ombrageux[1215].

[1201] *Lettre 1250*, Giverny, 6 sept. 94; *lettre 1257*, 23 nov. 94, les deux à M. Joyant. — Les *Cathédrales* d'Isaac de Camondo sont les n^os^ *1321*; *1346*; *1355*; *1360* de notre catalogue.

[1202] F. FÉNÉON, *Les grands collectionneurs*, I. *Isaac de Camondo* in: *Bulletin de la Vie artistique*, 1er avril 1920; repr. *in*: F. FÉNÉON, *Œuvres plus que complètes*, présentées par J.U. HALPERIN, 1970, t. I, p. 345.

[1203] *Lettre 1250*, cf. *supra*, note 1201.

[1204] Lettres de C. Pissarro à Lucien, 14 et 21 octobre 1894, *in*: J. REWALD, *C. Pissarro*, 1950, pp. 352-353.

[1205] *Lettre 1251*, Giverny, 10 sept^bre^ 94, à P. Durand-Ruel.

[1206] Lettre de Joseph Durand-Ruel à Monet, Paris, 11 sept. 94.

[1207] *Lettre 1252*, Giverny, 12 sep^bre^ 94, à J. Durand-Ruel; cf. *supra*, note 1189.

[1208] *Lettre 1254*, 19 oct. 94, à Georges Durand-Ruel; lettre de G. Durand-Ruel, à Monet, Paris, le 20 octobre 1894, pièce justificative (120).

[1209] *Lettre 1250*, cf. *supra*, note 1201. — Sur le travail en 1894, cf. *supra*, note 1187.

[1210] C'est le cas notamment des *Port-Villez* dont plusieurs mesurent 1 m. de large *(1370-1374)*; de même que les *Demoiselles de Giverny (1383-1385)*.

[1211] *Journal inédit de Paul Signac*, Saint-Tropez, 23 août 1894, présenté par J. REWALD, in: *Gazette des Beaux-Arts*, juillet-sept. 1949, p. 101 (fac-similé, p. 99).

[1212] Lettre de P. Signac à Monet, s.d. [c. été 1880], *in*: G. GEFFROY, 1922, p. 112 (cf. D. WILDENSTEIN, *Monet*, t. I, 1974, pp. 112-113, note 857); lettre de Signac à Monet, Le Lioran, Cantal, 31 mai [1912], *in*: G. GEFFROY, *ibid.*, pp. 248-249.

[1213] G. GEFFROY, *Chronique*, in: *Le Journal*, 25 mars 1894. — Henri PERRUCHOT, *La Vie de P. Cézanne*, Paris, 1956, pp. 324-325, explique l'article de Geffroy par le succès relatif de Cézanne à la vente Duret (cf. *supra*, note 1188), où ses tableaux atteignent respectivement 650, 660 et 800 francs.

[1214] Lettre de Cézanne à G. Geffroy, Alfort, 26 mars 1894, *in*: J. REWALD, *Paul Cézanne, Correspondance*, Paris, 1937, p. 216.

[1215] Aux renseignements fournis par les historiens de Cézanne, il convient d'ajouter les intéressantes découvertes de Michel DEDECKÉR, *La Vie de Cl. Monet à Giverny*, ou *Giverny et Monet... Monet et Giverny*, chap. V, *in*: *Le Démocrate vernonnais*, 2 fév. 1973, p. 12.

Depuis quelque temps déjà, pour répondre à la demande de nombreux peintres venus travailler dans la lumière de Monet, Mme Baudy a transformé son épicerie-buvette en hôtel, sans majoration de prix. C'est ainsi que Cézanne paie pour le gîte et le couvert 5 francs par jour, auxquels s'ajoutent de petites sommes pour les extra — le whisky, introduit pour satisfaire la clientèle anglo-saxonne, vaut 40 centimes le verre comme la fine champagne — et pour les articles les plus divers et les plus inattendus, bougies, savons, bretelles, enveloppes et encre, mais également tout l'attirail du peintre, depuis les toiles jusqu'au siccatif![1216]

A la table d'hôte, où Cézanne lape sa soupe avec entrain et décortique à belles dents les côtelettes brandies d'une main ferme, une pensionnaire l'observe. C'est Mary Cassatt. Tout d'abord effrayée par la truculence méridionale de son commensal, elle découvre bientôt le cœur sous l'écorce. Non, ce n'est pas un coupeur de gorges, mais une espèce de grand enfant timide qui sait se montrer plein de gentillesse envers Louise, l'humble domestique, à laquelle il recommande de ne pas le servir avant «les dames». Lorsqu'il exprime une opinion, il l'introduit par «pour moi», mais admet fort bien que les autres expriment un point de vue différent[1217].

De temps à autre, Cézanne consent à se rendre chez son ancien camarade dont la propriété atteste à ses yeux la parfaite réussite. Non sans quelque fierté, Monet signale à Geffroy la présence de ce «véritable artiste», perpétuellement en proie au doute et qui mérite autant que quiconque de trouver des appuis[1218]. Malgré sa crainte de le faire fuir, il organise en son honneur une réunion qui a lieu le mercredi 28 novembre 1894[1218*]. Répondant à l'appel de Monet, Clemenceau, Rodin, Mirbeau et Geffroy contemplent le «personnage singulier» que le maître des lieux leur présente. Le sculpteur lui a-t-il serré la main, le voilà qui s'extasie: «Il n'est pas fier, monsieur Rodin, il m'a serré la main! Un homme décoré...»[1219]

En face de Clemenceau, l'attitude de Cézanne apparaît plus nuancée. Certes, il s'épanouit aux plaisanteries dont le leader radical le régale, mais il n'entend pas pour autant sacrifier ses conceptions religieuses aux opinions philosophiques et politiques du Tigre[1219*]. Cette réserve sera encore plus marquée après le départ de Giverny — en catastrophe[1220] — et le privera par la suite du soutien que Clemenceau et son équipe accordent en permanence à d'autres. Ainsi s'explique, en partie, pourquoi Paul Cézanne devra attendre la consécration plus longtemps que certains artistes de sa génération.

«SANDVIKEN NAER CHRISTIANIA»

L'année 1894 s'est achevée sur un événement dont on ne pourra mesurer la gravité que quelques années plus tard, la condamnation, le 22 décembre, par le conseil de guerre, du capitaine Alfred Dreyfus. Ceux qui, en dehors des membres de la famille et des proches, militeront plus tard en faveur de la révision, sont loin de prévoir le rôle qu'ils sont appelés à jouer. C'est ainsi que Clemenceau s'étonne de la mansuétude des juges attribuée par Jaurès à des manœuvres gouvernementales[1221]. Seul Emile Zola demande à réfléchir. A Léon Daudet qui lui rapporte la scène de la dégradation et les insultes des assistants, il déclare: «En aucune circonstance, il ne faut faire appel à la foule. Je réprouve avec énergie la férocité des foules ameutées contre un seul homme. Fût-il cent fois coupable!»[1222]

[1216] M. Dedecker, *ibid.*, reproduit une note d'hôtel au nom de Cézanne conservée par Mme Bruno, fille de Mme Baudy. Nous empruntons à ce document les indications de prix; la note commence à la date du «2ie 9bre[=nov.] 1894», qui semble correspondre à la date d'arrivée du peintre à Giverny.

[1217] Lettre de M. Cassatt à Mrs Stilmann, s.d. [nov. 1894], repr. *in*: Adelyn D. Breeskin, *The Graphic Work of Mary Cassatt*, New York, 1948.

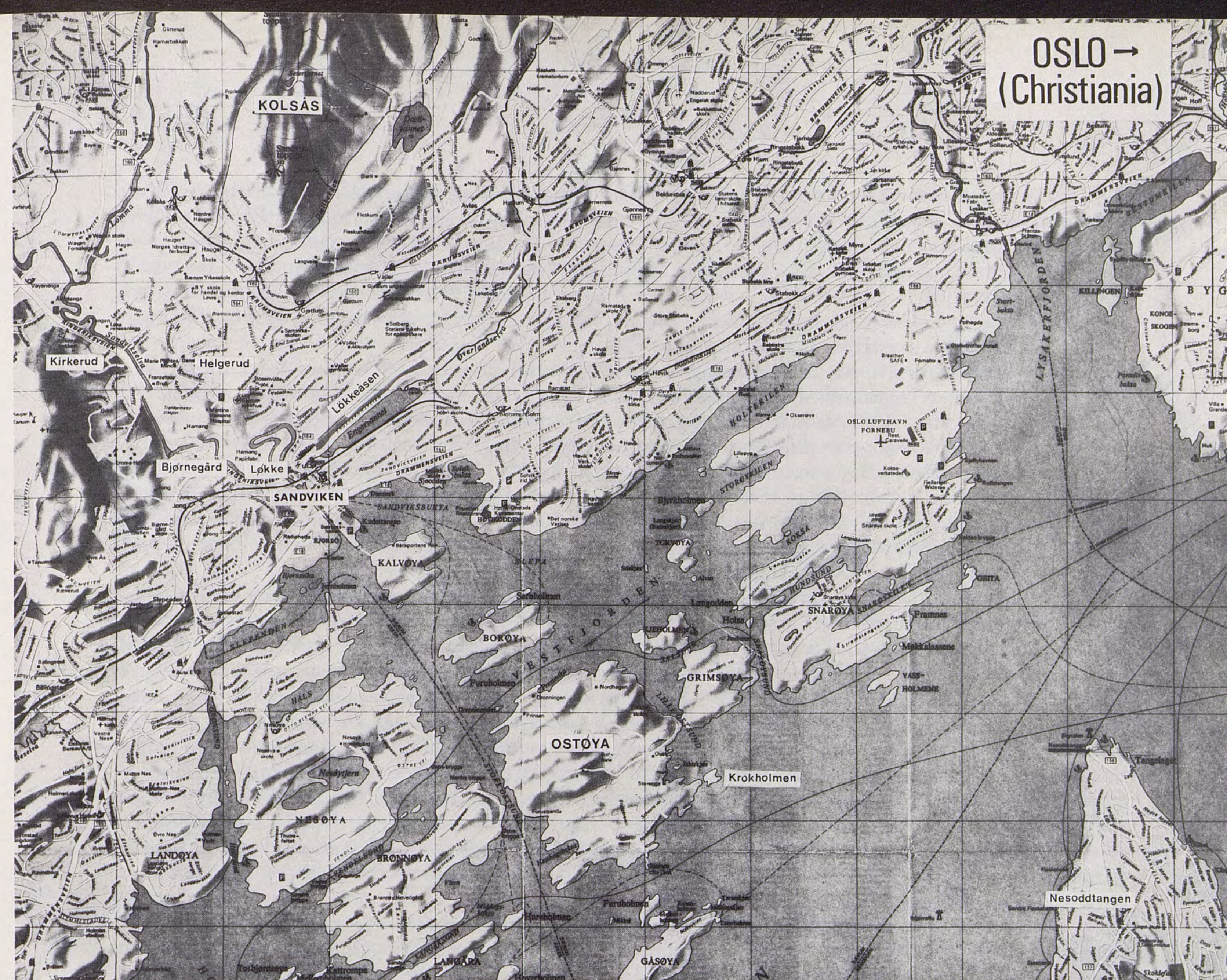
[1218] *Lettre 1256*, [Giverny], 23 nov. 1894, à G. Geffroy. — La rencontre projetée pour «mercredi» correspond au 28 novembre.

[1219] Le récit de la réunion *in*: G. Geffroy, 1922, pp. 196-198. — Il est clair que, anticlérical convaincu comme ses amis Clemenceau et Mirbeau, Geffroy est incapable de comprendre la position de Cézanne qu'il s'imagine inspirée par la peur de l'Eglise.

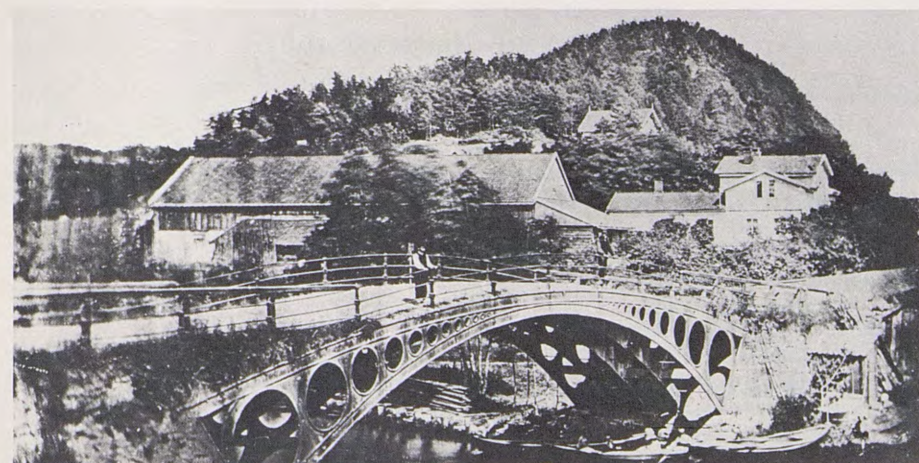
[1220] G. Geffroy, 1922, p. 199. — H. Perruchot, *op. cit.*, (*supra*, note 1213), p. 331, affirme, sans indiquer ses sources, que le brusque départ aurait été provoqué par une seconde réunion avec Renoir, Sisley et quelques intimes cette fois. De retour à Aix, Cézanne écrit à Monet le 6 juillet 1895 pour le remercier de son «appui moral» et pour s'excuser «d'être parti sans [l']avoir revu»; G. Geffroy, *ibid.*, pp. 200-201. Sur la dernière et brève rencontre de Monet avec Cézanne, sur l'opinion de ce dernier — «Monet! je l'ajoute au Louvre!», cf. *ibid.*, pp. 198-199. Enfin, la fameuse boutade «Monet, ce n'est qu'un œil ... mais, bon Dieu, quel œil», elle est rapportée par Ambroise Vollard, *P. Cézanne*, Paris, 1914, p. 88. — Concernant la suite des relations entre Cézanne et Geffroy, cf. J. Rewald, *Cézanne, Geffroy et Gasquet*, Paris, 1959. On connaît l'admirable *Portrait de G. Geffroy* par Cézanne, Musée du Jeu de Paume, Paris, brillamment étudié par J. Rewald *in*: *Catalogue exposition Cézanne (les dernières années)*, Paris, 1978, pp. 63-67, repr. couleur.

[1221] Philippe Erlanger, *Clemenceau*, Paris, 1968, p. 305.

[1222] A. Lanoux, *Bonjour monsieur Zola*, Paris, 1962, pp. 287-288, raconte le dîner du 5 janvier 1895 chez Alphonse Daudet. A l'adresse de Léon, Zola ajoute: «*L'essentiel, c'est qu'il ait fait des aveux.*» On connaît la suite.



Sur cette carte moderne se trouvent mentionnés en caractères gras les noms des lieux concernés par le séjour de Monet dans la région d'Oslo au début de l'année 1895 (extrait de Cappelens bykart 60, Stor Oslo, avec nos indications).



Le pont de Lökke enjambe la rivière Sandvikselva à Sandviken (aujourd'hui Sandvika). Derrière les maisons du village se dresse la colline boisée du Lökkeasen. Ce sujet a donné lieu à une série de trois toiles, *cat. 1397-1399* (photo 1883, communiquée par Sandvika Bok- og Papirhandel).



Motif privilégié de Monet en Norvège, la masse porphyrique du Kolsaas, avec sa couronne de conifères, figure sur une quinzaine de toiles. Le peintre, qui logeait à la ferme de Björnegaard, représente le mont Kolsaas depuis Kirkerud *(cat. 1404-1407)* et surtout du côté de Helgerud; *cat. 1408-1418* (photo 1890, communiquée par Sandvika Bok- og Papirhandel).



«Björnegaard aujourd'hui» dit la légende qui accompagne cette photo représentant les *Maisons rouges (cat. 1393)* reproduite d'après *Monet i Norge - 1895* par Karin Hellandsjö. On notera le développement des arbres et notamment des bouleaux qui ont modifié à son avantage l'environnement du site (Fondation Sonja Henie et Niels Onstad, Hövikodden, 1974).



Les vues du fjord d'Oslo (alias Christiania) ont été exécutées depuis la grande île d'Ostöya temporairement reliée au continent par les glaces. Devant la presqu'île de Nesoddtangen se détache l'île boisée de Krokholmen *(cat. 1400-1403)*. Motif identifié par Fredrikke et Finn Kinck Hanssen, repr. d'après *Monet i Norge - 1895* (Fondation Sonja Henie et Niels Onstad, Hövikodden, 1974).

Chez les artistes, aucun remous encore[1223]: ils se passionnent pour le legs Caillebotte[1224] et préparent le banquet destiné à célébrer le 70e anniversaire de Puvis de Chavannes[1225]. Monet fait partie du comité d'organisation que préside son ami Rodin. Le 16 janvier, au moment des discours, Catulle Mendès fait applaudir le nom de Baudelaire, contre Brunetière qui avait récemment attaqué la mémoire de l'auteur des *Fleurs du mal*[1226]. A la sortie, Signac rencontre, au café Bodéga, Geffroy, Lecomte, Monet, Renoir et Bergerat. Le soir même, il note dans son Journal: «Monet va partir pour la Norvège.»[1227]

On attribue parfois à un participant scandinave au banquet Puvis de Chavannes, Fritz Thaulow, lui-même originaire de Christiania (alias Oslo), le mérite d'avoir décidé son confrère à entreprendre ce voyage lointain[1228], alors que la présence en Norvège de Jacques Hoschedé, le fils aîné d'Alice[1229], explique suffisamment une décision que Monet, tel que nous le connaissons, n'a certainement pas prise dans la chaleur communicative d'un banquet[1230]. A plusieurs reprises, il s'était plaint, au cours des derniers hivers, du peu de persistance du gel et de la neige à Giverny et ne pouvait prévoir qu'on allait entrer, à la fin janvier 1895, dans un des mois les plus froids du siècle, en France comme ailleurs, avec la Seine gelée à deux pas de chez lui, comme aux plus beaux jours de l'hiver 1879-1880[1231].

Le 21 janvier, Monet annonce à Durand-Ruel son intention de se rendre en Norvège le 28 du même mois[1232]. Au bateau à vapeur reliant Le Havre à Christiania, il préfère le train express qui le conduit, à travers l'Europe du Nord enneigée, de Paris à Kiel via Cologne[1233], d'où il expédie un télégramme à Alice, et Altona près de Hambourg, d'où il lui adresse une lettre[1234]. A Kiel il s'embarque de nuit sur un paquebot danois à destination de Korsör dans l'île de Seeland. Prévue pour cinq heures, la traversée en dure neuf, retardée qu'elle est par les glaçons et deux tempêtes de neige. Le train qui devait assurer la correspondance n'a pas attendu, et c'est avec douze heures de retard, dans l'après-midi du 31 janvier, que Monet atteint Helsingör, à l'autre extrémité de Seeland, en vue des côtes suédoises. Le temps d'écrire une lettre à sa femme[1235], et il prend un nouveau bateau qui, franchissant l'Ore Sund sans encombre, le dépose à Helsingborg en Suède. Après quelques heures de repos en partie consacrées à la rédaction d'une nouvelle lettre, il repart le soir même par le train de 11 h qui doit le conduire de Helsingborg à Christiania en vingt-deux heures, selon l'horaire prévu[1236].

Cette fois, c'en est trop. Malgré la beauté du spectacle une fois que le jour est levé, c'est un Monet recru de fatigue, saturé de chemin de fer et de neige, qui débarque sur le quai de l'Östbanegaard à Christiania, le 1er février, tard dans la soirée[1237]. Comme sa venue a été

1223 Même Pissarro, plus intéressé que d'autres par «l'Affaire», attendra deux ans pour douter de la culpabilité de Dreyfus. «Tu verras qu'il se pourrait bien qu'il soit innocent», écrit-il à Lucien le 14 nov. 1897, repr. *in*: J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, p. 440.

1224 O. Mirbeau, *Le legs Caillebotte et l'Etat*, in: *Le Journal*, 24 déc. 1894. *Le Journal des Arts*, 9 et 12 janv. 1895, annonce le refus (provisoire) du legs par l'Etat. — Autre affaire qui rebondit perpétuellement: les décorations. Dans une lettre à Monet, s.d. [c. déc. 94], Mirbeau se répand en récriminations contre Geffroy, coupable d'avoir sollicité et obtenu le ruban de la Légion d'honneur; cf. la liste des décorés *in*: *Chronique des Arts*, 12 janv. 95, p. 10. — Frantz Jourdain, *Les Décorés*, Paris, 1895, pp. 81-85, consacre un chapitre à *Cl. Monet*, qui fait partie de *Ceux qui ne le sont pas*, sans allusion à un quelconque refus de sa part; cf. *supra*, note 724 et texte correspondant. Détail amusant donné par Jourdain, *op. cit.*, p. 84: Monet ponctue ses propos «par des *nom de Dieu* lancés en voix de basse-taille qui roulent dans sa barbe».

1225 Avec les décorations, les banquets constituent un des supports de la IIIe République. Selon Jean Aubry, 1922, p. 90, Monet avait participé au banquet en l'honneur de Ribot au cours de l'hiver 1883-1884.

1226 *Propos du jour*, in: *Chronique des Arts*, 19 janv. 95, p. 17. — Lettre de Pissarro à Lucien, 18 janv. 1895, *in*: J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, pp. 363-364. — H. Nocq, *A tort et à travers*, in: *Journal des Artistes*, 10 fév. 95. — Mathias Morhardt, *Le Banquet Puvis de Chavannes*, in: *Le Mercure de France*, 1er août 1935, pp. 499-531: Rodin n'assiste presque jamais aux réunions du comité dont la liste comporte bien le nom de Monet. En revanche, l'auteur n'a pas relevé la présence de ce dernier parmi les 600 convives; il était là pourtant; cf. note suivante et texte.

1227 *Journal de P. Signac* (cf. *supra*, note 1211), 16 janv. 1895, *in*: *Gazette des Beaux-Arts*, juil.-sept. 1949, p. 115. Cf. p. 114, les réactions de Signac après ses visites à la galerie et à la collection privée de P. Durand-Ruel.

1228 Oscar Reuterswärd, *Monet*, Stockholm, 1948, p. 208; l'ensemble du séjour en Norvège est étudié pp. 207-217. — On se souvient que Frits (ou Fritz) Thaulow est le beau-frère de Gauguin, les deux artistes ayant épousé deux sœurs, Ingeborg et Mette Gad.

1229 Sur Jacques Hoschedé en Norvège, cf. *Monet at Giverny*, 1975, p. 29.

1230 Dans la *lettre 1259*, Giverny, 25 décbre94, à G. Durand-Ruel, Monet annonçait déjà son intention d'entreprendre un voyage, sans en préciser la destination.

1231 *Mémorial de la Météorologie nationale* (cf. *supra*, note 1118), pp. 273-274. — Nous pensons que Monet a eu le temps de peindre avant son départ le tableau *1392*, qui marque, sous un aspect insolite, l'entrée du *Bassin aux Nymphéas* dans l'histoire de l'art.

1232 *Lettre 1262*, Giverny, 21 janv. 95, à P. Durand-Ruel.

1233 Monet utilise le Baedeker, *Suède et Norvège*, Leipzig-Paris, 1892, qui sera retrouvé dans son deuxième atelier. Parvenu à Kiel par chemin de fer, il opte pour l'itinéraire, p. 7, *De Kiel à Copenhague par Korsör*: bateau danois, départ minuit 45, durée prévue de la traversée: 5 h. Cf. en outre notes suivantes.

1234 *Lettre 1265*, Christiania, 3 fév. 95, à A. Monet. Les deux messages mentionnés ne nous sont pas parvenus.

1235 *Lettre 1263*, Helsingör, jeudi soir [31 janv. 95], à A. Monet. — Ce document rend compte du voyage jusqu'à la dernière ville-étape au Danemark, la légendaire Elseneur.

1236 *Lettre 1264*, Hôtel Continental, Helsingborg, [31 janv. 95], «encore jeudi soir», à A. Monet. Le peintre a donc suivi l'itinéraire, pp. 30-32, de son Baedeker, *De Copenhague à Helsingör et Helsingborg*. A aucun moment il n'est question de Malmö. — Les horaires comptaient 12 heures de midi à minuit et 12 heures de minuit à midi. L'usage des journées de 24 heures sera établi en 1900.

1237 *Lettre 1265*; cf. note 1234. — Cette lettre, datée du 3 février [dimanche], n'est pas la première écrite depuis Christiania (Oslo). Le peintre s'est déjà promené «hier matin» (2 fév.); le «soir» de son arrivée correspond donc au 1er février, comme il l'avait prévu dans sa *lettre 1264*, le 31 janvier. Cela signifie que les congères de neige n'ont pas trop retardé la marche des trains, de Helsingborg à Gothembourg (Göteborg), 243 km, et de Gothembourg à Christiania, 356 km; cf. Baedeker, pp. 42-46, 126-130.

annoncée par un article de Andréas Aubert dans le *Dagbladet*, «Claude Monet kommer»[1238], les artistes norvégiens ont cherché à savoir l'heure exacte de son arrivée pour lui réserver une réception triomphale[1239], mais Jacques Hoschedé, qui connaît bien son beau-père, a fait le nécessaire pour lui éviter cette cérémonie[1240]. Il l'emmène donc *incognito* à sa modeste pension où il a fait réserver une chambre[1237*].

Pendant plusieurs jours, piloté par son beau-fils, Monet va parcourir la région de Christiania à la recherche de ses motifs, tantôt en chemin de fer, tantôt en traîneau[1240*]. S'il n'ose se lancer à skis, le froid ne lui fait pas peur. A l'intérieur et dans les trains, il se plaint même de la chaleur! En traîneau, enveloppé dans une peau d'ours, le visage couvert de glaçons, les cils gelés, il remplit d'étonnement, par son endurance, les Norvégiens[1240*] qui ne tarissent pas d'éloges sur «le petit Français, élégant et solidement bâti» — le dernier trait corrigeant l'image par trop traditionnelle de nos compatriotes vus par des hommes du Nord[1241]. Si l'admiration dont ses confrères l'entourent ne peut manquer de le flatter, bientôt leurs visites répétées et parfois indiscrètes lui pèsent[1242]. Jamais encore il n'a tant tardé à se mettre au travail. A l'approche de la mi-février, il parle même de renoncer devant les difficultés, d'ordre surtout matériel, qu'il rencontre[1243]. Et puis Christiania est une grande ville avec ses 160000 habitants et ses deux lignes de tramways électriques inaugurées voilà près d'un an[1244]. Il importe donc de rechercher une localité où le contact soit plus étroit avec les lieux que l'on veut peindre. «Un très bel endroit» répondant à cette exigence est enfin découvert, sur les indications du peintre Otto Valstad, au cours d'une randonnée en compagnie de Jacques[1245].

But de promenade très apprécié à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Christiania, sur le fjord du même nom, Sandviken (alias Sandvika) possède une sorte de ferme des artistes au hameau de Björnegaard — quelques maisons perdues dans la neige *(1393)* — distant d'un kilomètre environ du centre du village. L'hôtesse n'est autre que Jenny[1246], la première femme du célèbre auteur dramatique norvégien Björnson. La chambre qu'elle met à la disposition de Monet donne directement sur le salon où l'on mène grand bruit du matin au soir[1247]. Dans la salle à manger, les repas sont pris en commun avec les pensionnaires, plusieurs peintres norvégiens et un écrivain danois, Herman Bang[1248]. Ce dernier parle français, et, si la première rencontre donne lieu à un échange de compliments un peu trop complaisants[1249], il aura l'occasion de recueillir par la suite de la bouche de Monet, confortablement installé «dans un coin de sofa, ... fumant sa pipe comme un campagnard», les propos dont la plupart se recommandent par la sincérité de leur accent: «Qu'y-a-t-il à dire de moi? Que peut-il y avoir à dire, je vous le demande, d'un homme que rien au monde n'intéresse que sa peinture — et aussi son jardin et ses fleurs.» Ou encore: «Maintenant, je ne peux plus me reposer, les couleurs me poursuivent comme un souci. Elles me poursuivent jusque dans le sommeil.» D'autres paroles, il est vrai, donnent l'impression d'avoir déjà été prononcées ou écrites ailleurs, sans qu'on doive pour autant en contester l'authenticité: «Je veux peindre l'air dans lequel se trouvent le pont, la maison, le bateau. La beauté de l'air où ils sont, et ce n'est rien d'autre que l'impossible. Oh, si je pouvais me contenter du possible!»[1250]

«ON DIRAIT LE JAPON»

Le 18 février 1895, Monet n'a pas encore commencé de peindre. Il attribue cette carence à la brume et à la neige qui l'ont empêché «de voir bien des choses», et à Jacques Hoschedé qui n'a

1238 A. Aubert, *Cl. Monet kommer*, in: *Dagbladet*, 31 janv. 1895, repr. *in*: Karin Hellandsjö, *Monet i Norge. 1895*, Henies-Onstads Stiftelser Kunstsentret Hövikodden, 1974, bibliographie p. 27. Même éditeur, *Impresjonismen 100 aar*, nov. 74-janv. 75, présenté par O.H. Moe. — Ingeborg Flood, *Kunstnerliv paa Björnegaard, 1894-95*, in: *Asker og Baerum Hist. Skrift*, 1962, no 6. — Nous tenons à remercier pour leur précieux concours: M. Borgen, conseiller aux Affaires culturelles de l'Ambassade de Norvège en France, et Mlle K. Hegland, qui a bien voulu étudier avec nous les textes en langue scandinave; M. Jacobsen, du bureau de Tourisme à Oslo; M. le directeur de la Librairie Sandvika Bok - og Papirhandel.

1239 O. Reuterswärd, *op. cit.*, pp. 208-209.

1240 *Lettre 1266*, Christiania, samedi 9 fév. 95, à A. Monet.

1241 Anonyme, *in*: *Dagbladet*, 4 avr. 95, trad. franç. signée *Hjalmar Johnsen* (cf. *infra*, note 1273) adressée par Jacques Hoschedé à sa mère, repr. *in*: J.-P. Hoschedé, 1960, II, pp. 109-110. — On sait que le Français se doit d'être à la fois brun, petit, élégant et mince, qualités que Monet ne possède pas toutes au même degré.

1242 *Lettre 1270*, Christiania, 18 fév. 95, à A. Monet.

1243 *Lettre 1268*, 13 fév. 95, à A. Monet. — Dans cette lettre, Monet exprime ses craintes à l'idée que les plantes du bassin risquent de périr par le gel.

1244 *Kristiania*, in: *Brockaus' Konversations-Lexikon*, 14e édit., t. X, 1894, Leipzig, pp. 743-744.

1245 *Lettre 1267*, Christiania, 11 fév. 95; *lettre 1269*, 15 fév.; *lettre 1270*, 18 fév., les trois à A. Monet. — Le nom du peintre *in*: O. Reuterswärd, op. cit., p. 209.

1246 Pour l'adresse, cf. *lettre 1269* (note précédente) et *lettre 1280*, 9 mars, à P. Durand-Ruel. — Sur les habitués de la maison, cf. O. Reuterswärd, *op. cit.*, pp. 209-210, et *Monet i Norge*, *op. cit.*, p. 5.

1247 *Lettre 1272*, [Sandviken], dimanche soir [24] fév. [95], à A. Monet.

1248 *Lettre 1286*, Sandviken, 20 mars 95, à A. Monet. — Monet écrit *Bank*; nous avons corrigé en *Bang*, la présence de l'écrivain étant attestée par ailleurs; cf. les deux notes suivantes.

1249 C. Krogh, Interview de Herman Bang, *in*: *Verdens Gang*, 26 mai 1902, repr. in: *Monet i Norge*, pp. 9-10. Les deux hommes échangent des compliments; Monet a lu *Tine*, un roman de Bang publié à Paris en 1894. Par la suite, on se rend ensemble au bureau de poste de Sandviken. L'écrivain observe le peintre au travail devant ce bâtiment(?) et devant le mont Kolsaas.

1250 Journal de H. Bang, 6 avril 1895, traduction adressée par Jacques Hoschedé à sa mère, repr. *in*: J.-P. Hoschedé, 1960, t. II, pp. 111-115.

pas su les lui montrer[1251]. Trois jours plus tard apparaît dans sa correspondance la première mention d'un travail qui ne va pas encore sans hésitations ni faux départs[1252]. D'où une inquiétude croissante à la vue «de tant de belles choses infaisables» et un découragement susceptible de compromettre la poursuite du séjour[1253]. Enfin, le dimanche 24, tout est paré pour bien commencer la semaine[1253*], les toiles préparées et les emplacements choisis en fonction des heures de la journée[1254]. L'approche des motifs a nécessité des précautions inattendues: «Armés de pelles», le peintre et son beau-fils ont «entaillé des chemins dans la neige», exercice pour lequel Jacques montre des dispositions particulières. Pour se rendre à bon port sur les fjords gelés, on utilise «des chemins de communication ... tracés pour les traîneaux», quitte à employer, là aussi, la pelle au bon endroit[1253*].

«Je me porte comme un charme, malgré une infecte nourriture». Confiée à Geffroy dans une lettre du 26 février, cette appréciation[1255], en contradiction avec ce qu'Alice peut lire au même moment[1253*], correspond trop bien à l'attitude traditionnelle du voyageur français à l'étranger, déjà stigmatisée par Montaigne, pour être prise très au sérieux. Plus intéressantes sont les confidences de caractère artistique[1256]. Ainsi, à mesure que les toiles — elles sont pour l'instant au nombre de huit — fixent l'image du «merveilleux pays» où il se trouve, Monet se rend à l'évidence: la région de Christiania se révèle «moins terrible» que prévu, le Grand-Nord est loin et, une fois de plus, le plaisir du touriste a dû céder la place à la besogne du peintre[1255*]. Cette besogne continue d'aller bon train, malgré les changements de temps qui entraînent la mise en chantier de nouvelles toiles[1256*]: c'est l'application du procédé des séries, avec l'avantage de ne jamais chômer et l'inconvénient de multiplier les tableaux, alors qu'aucun n'est encore jugé «possible», faute d'une deuxième séance[1257].

Une lettre adressée à Blanche Hoschedé permet de faire le point sur les trois principaux motifs traités à la date du 1er mars[1258]. C'est d'abord le fjord peint à une demi-heure de traîneau de Björnegaard, à la limite des eaux libres de glaces, avec de «petites îles au ras de l'eau» *(1400-1403)*. C'est ensuite un coin de Sandviken «qui ressemble à un village japonais» et inspire la série du pont de Lökke *(1397-1399)*. Vient enfin une montagne qui «fait songer au Fuji-Yama»[1258*], le mont Kolsaas *(1406-1418)*. Dans les jours qui suivent, les hauts et les bas alternent au cours d'une longue course de vitesse contre le dégel menaçant annoncé par l'allongement progressif de la durée du jour. Dans l'immédiat, la neige tient bon, en attendant de nouvelles chutes[1259]. Pendant que son beau-père s'active, «la barbe couverte de glaçons *stalactités*»[1255*], Jacques «pioche son norvégien» accroupi dans une maison de neige qu'il a édifiée pour la circonstance[1260]. Mais voici que la circulation sur la glace du fjord vient d'être interdite aux véhicules. Comme la distance qui sépare la terre ferme du motif est trop considérable pour être couverte à pied, on peut admettre que les tableaux exécutés au bord du fjord sont tous antérieurs à l'interdiction signalée dans une lettre du 12 mars[1261].

A cette époque de son séjour, l'emploi du temps de Monet s'établit comme suit: levé à 6 h. 30, il travaille de 8 h à 1 h 30, le déjeuner ayant lieu à 2 h seulement; après quoi, il retourne à la tâche jusqu'à 7 h du soir. Son jugement sur les œuvres réalisées jusque-là est significatif: elles «ne seront ni des impressions ni des toiles un peu poussées»[1262]. Cependant les efforts conjugués du dégel et des habitants font disparaître la neige des toits entraînant l'abandon d'un «beau motif» où il avait trois toiles[1263]. Il s'agit selon toute vraisemblance de la petite série de *Maisons bleues (1394-1396)*. A l'inverse, une recrudescence du froid favorise le dernier motif de cette campagne, *le mont Kolsaas*, fait douze fois jusque-là[1264], et même une treizième à en juger par les toiles cataloguées *(1406-1418)*.

Le reste concerne surtout les activités mondaines. Une fête en l'honneur d'une jeune aide de Mme Björnson est agrémentée de toasts et d'une «frénésie» de valses. Une sortie à Christiania comporte la visite de l'exposition de printemps, à laquelle Monet a refusé de participer[1265]. Les membres du comité en grande tenue sont dans leurs petits souliers. Leur invité passe devant les toiles sans desserrer les dents. A la sortie, répondant à Bang qui s'inquiétait de l'effet produit

1251 *Lettre 1270*, Christiania, 18 fév. 95, à A. Monet.
1252 *Lettre 1271*, Sandviken, 21 fév. 95, à A. Monet; premier document daté de cette localité.
1253 *Lettre 1272*, cf. *supra*, note 1247.
1254 Le texte du *Dagbladet* (*supra*, note 1241) le montre travaillant «rarement plus d'une heure sur chaque toile», mais emportant toutes celles du même motif pour les avoir à sa disposition.
1255 *Lettre 1274*, Sandviken, 26 fév. 95, à G. Geffroy.
1256 *Lettre 1275*, mercredi [27] fév., à A. Monet.
1257 *Lettre 1277*, Sandviken, 5 mars 95, à A. Monet; avec cette phrase mélancolique: «Cela m'a empêché de voir un peu la Norvège, d'où je reviendrai n'ayant vu que les environs de Christiania.»
1258 *Lettre 1276*, 1er mars, à Bl. Hoschedé; c'est à cette lettre que nous empruntons le titre de notre chapitre.
1259 *Lettres 1277-1279*, 5, 6, 7 mars 95, à A. Monet.
1260 *Lettre 1281*, 10 mars, à A. Monet. A noter que Monet ne se rend pas au motif en bateau, comme on l'a écrit parfois. Il fera seulement une excursion en brise-glace, cf. *infra*, notes 1267, 1268 et texte correspondant.
1261 *Lettre 1282*, 12 mars, 9 h du soir, à A. Monet.
1262 *Lettre 1283*, 15 mars, à A. Monet. Sur l'emploi du temps, cf. en outre *lettre 1271*, 21 fév. Sur la qualité des toiles que Monet juge brutales et «peu à point», cf. *lettre 1287*, 23 mars.
1263 *Lettre 1284*, dimanche 17 mars 95, à A. Monet.
1264 *Lettre 1286*, Sandviken, 20 mars 95, à A. Monet. — Le mont Kolsaas est en outre visible sur deux toiles *(1404-1405)* où il ne figure pas seul.
1265 *Lettre 1287*, samedi 23, à A. Monet.

par son silence, il aurait déclaré: «Cher Bang! Que voulez-vous que je dise de toutes ces couleurs?»[1266]

Alors que le dégel paraît prendre une tournure décisive, la vente de sa maison par Björnson provoque la dispersion de la petite colonie, où l'on s'est d'ailleurs montré moins aimable, dans les derniers temps, envers ce Français jugé décidément trop peu sociable. Le 26 mars, il retourne à Christiania, et s'installe au Grand Hôtel. Le lendemain, visite du fjord sur un «bateau à éperon» avec le capitaine du port[1267]. Spectacle admirable d'où Monet revient anéanti d'émotion esthétique[1268]. Trois soirées consécutives consacrées au théâtre donnent lieu à un commentaire bref, mais pertinent, sur l'interprétation des pièces d'Ibsen et de Björnson, en même temps qu'elles rappellent l'intérêt du peintre pour la littérature[1269].

Le vendredi 29 mars a lieu une visite très attendue, celle du prince Eugène de Suède accompagné de son aide de camp et d'un groupe de peintres[1270], sous la conduite de Thaulow, si l'on en croit le récit postérieur de l'illustre visiteur qui semble avoir pris avec la vérité des libertés royales. Le prince prétend, par exemple, que son hôte lui aurait présenté une sélection d'œuvres antérieures à son voyage, au nombre desquelles se serait trouvé «un exemplaire de la série, presque légendaire aujourd'hui, des *Cathédrales de Rouen*»[1271]. A la suite du prince, les curieux défilent par groupes entiers, et, conviction ou politesse, marquent leur admiration. «Ils ne sont vraiment pas bien exigeants», remarque le peintre «touché par leur témoignage qui paraît si sincère»[1269*], et qui se situe aux antipodes du jugement formulé plus tard par Fritz Thaulow: «La Norvège de Monet est le plus pur des non-sens. Nous sommes tous d'accord sur ce point.»[1272]

Tel n'est pas l'avis du chroniqueur qui donne au *Dagbladet* un très sympathique papier. On y trouve un hommage à la vigoureuse création du peintre français et à la justesse de ses tons, en même temps qu'une bonne connaissance du système des séries et du procédé qui consiste à accorder rarement plus d'une demi-heure consécutive à un effet. «Le motif, aurait déclaré Monet, est pour moi chose secondaire; ce que je veux reproduire est ce qu'il y a entre le motif et moi.»[1273]

Ces lignes, Claude Monet les lira en traduction française au lendemain de son arrivée à Giverny. Il a, en effet, pris le chemin du retour le lundi 1er avril à 11 h du soir, accompagné à l'Ostbanegaard par son beau-fils et par un groupe d'artistes dont la présence a paru, cette fois, souhaitable. Avant même de s'être reposé des fatigues de l'interminable voyage qui s'est déroulé selon un itinéraire très voisin de celui de l'aller[1274], il envoie à Durand-Ruel un court billet consacré à sa prochaine exposition, avec ce post-scriptum: «Je ne suis pas trop mécontent de ce que je rapporte.»[1275]

«RÉVOLUTION DE CATHÉDRALES»

Préparée d'arrache-pied dès le retour de Norvège[1276], l'*Exposition de tableaux de Claude Monet* ouvre le vendredi 10 mai 1895 dans les galeries Durand-Ruel, 16, rue Laffitte et 11, rue Le Peletier. Les invitations rédigées au nom de l'artiste sont diffusées abondamment[1277]. Avec ses 49 numéros, le catalogue livre l'essentiel de la production des dernières années. Trois groupes sont définis par leur titre: *La Cathédrale de Rouen* (n°s 1-20), *Vernon vu du bord de l'eau* (n°s 21-28), *Environs de Christiania* (n°s 29-36). Le quatrième (n°s 37-49), sans appellation particulière,

1266 *Lettre 1287*, cf. note précédente; la visite de l'exposition a lieu le 22 mars. Cf. *in*: *Monet i Norge*, pp. 4 et 5; le récit de Bang, *ibid.*, p. 10. — D'excellents auteurs se sont trompés sur la date du vernissage: le *samedi 3 mars* n'existe pas au calendrier de l'année *1895*.
1267 *Lettre 1288*, Sandviken, 26 mars 95, à A. Monet; dernier message daté de Sandviken. L'adresse de Christiania est donnée en post-scriptum. Les auteurs scandinaves admettent en général que Monet occupe la chambre du Grand Hôtel pendant son séjour à Sandviken, mais sans fournir de preuve décisive. Cet établissement de premier ordre est situé au Karl-Johans-Gade près de la place d'Eidsvold; cf. BAEDEKER (*op. cit.*, note 1233), p. 140.
1268 *Lettre 1289*, Christiania, 27 mars 95, Grand Hôtel. Le bateau est le *Isbjörn*, cf. *Monet i Norge*, p. 4.
1269 *Lettre 1290*, Christiania, 30 mars 95, minuit, à Alice Monet, dernier écrit de Claude avant son départ de Norvège.
1270 *Lettre 1290*, cf. note précédente. — De 1815 à 1905, la Norvège est unie à la Suède où règne la famille Bernadotte. Sur le *prins Eugen* de Suède (1865-1947), fils du roi Oskar II, cf. BENEZIT, *Dictionnaire des peintres...*, 1976, t. IV, p. 212, notice par Gustaf Lindgren. — La visite du prince, «une corvée», est attendue dès la *lettre 1282*, 12 mars [1895], à A. Monet; cf. *lettres 1283, 1286, 1287, 1288*.
1271 En reproduisant s.d. la lettre du prince Eugène que nous citons, O. REUTERSWÄRD, op. cit., pp. 215-216, et K. HELLANDSJÖ, *Monet i Norge*, pp. 10-11, datent la visite du 2 mars. La correspondance de Monet permet de rétablir les faits. Quant à l'histoire invraisemblable d'une *Cathédrale* prétendument transportée en Norvège, en plein hiver(!), avec d'autres échantillons de sa production, elle paraît due à une confusion avec l'exposition de la série à Paris; cf. *infra*, «RÉVOLUTION DE CATHÉDRALES». Dans ces conditions, nous avons renoncé à mettre en œuvre les détails que le prince donne sur l'installation du peintre à Christiania, comme sur la peau d'ours [«studio»] de Thaulow qu'il aurait portée à Sandviken.
1272 A la phrase de Thaulow «Monets Norge er det reneste vrövl» repr. dans *Monet i Norge*, p. 4, correspond en français familier: *«La Norvège de Monet est un vrai four.»*
1273 L'article du *Dagbladet*, 4 avril 95 (cf. *supra*, notes 1241, 1254 et texte correspondant), est indiqué comme d'auteur inconnu dans *Monet i Norge*, p. 27. Il est possible qu'il soit dû au peintre Hjalmar Johnsen qui en a signé la traduction.
1274 *Lettre 1290*, cf. *supra*, note 1269. — Un arrêt d'une journée aura lieu à Copenhague, hôtel Dagmar, l'établissement «actuellement le plus recommandé de tous»; cf. BAEDEKER, p. 10. L'arrivée à Giverny est prévue pour le jeudi 4 avril 1895.
1275 *Lettre 1291*, Giverny, 7 avril 95, à P. Durand-Ruel.
1276 *Lettres 1291-1295*, à différents correspondants.
1277 *Lettre 1294*, Giverny, 5 mai 95, à P. Durand-Ruel.

comporte un florilège de toiles dont deux, antérieures à 1890, sont là comme pour rassurer les esprits timides[1278].

Devant les créations les plus récentes, les avis des confrères sont partagés. Le plus combatif des peintres académiques, Gérome, se répand «en imprécations, dans des interviews ... contre Monet, les impressionnistes et ceux qui admirent une œuvre comme les *Cathédrales*»[1279]. Dans le camp opposé, Eugène Boudin, le vieux maître de Honfleur et de Sainte-Adresse, recommande l'exposition à Braquaval comme «une chose intéressante à voir», mais trouve que les *Cathédrales* sont «d'un caractère bien étrange» avec «quelque chose de fouillé et de poussé aux dernières limites de l'empâtement»[1280]. Pissarro, en revanche, se déclare «très emballé par cette maîtrise extraordinaire». Cézanne, rencontré chez Durand-Ruel le 25 mai, partage son enthousiasme: «C'est l'œuvre d'un volontaire, bien pondéré, poursuivant l'insaisissable nuance des effets», — une recherche dont quelques artistes «nient la nécessité». Quant aux jeunes, Pissarro les prétend franchement hostiles[1281].

Pour autant que nous les connaissions, les avis des représentants de la génération post-impressionniste sont partagés. Théo van Rysselberghe, «pris par l'exécution» des *Cathédrales*, estime que «Monet est là tout entier, avec ses qualités et ses défauts, les uns et les autres plus forts que jamais — et qu'il est à prendre ou à laisser»[1282]. C'est vers cette dernière solution que penchent Cross, parlant de «pièces montées»[1283], et Luce à qui «les qualités de peintre ne semblent pas assez fortes pour passer sur l'absence de composition»[1282*]. En enregistrant ces reproches, Signac, éloigné de Paris, paraît disposé à les prendre à son compte: «Evidemment là est le défaut.» Puis, constatant que Georges Lecomte n'est pas très chaud non plus, il se ravise: «Je me rends bien compte de ce que sont ces *Cathédrales*: des murailles merveilleusement exécutées.»[1284]

Dans la presse, bien plus que chez les confrères du peintre, les opinions favorables l'emportent largement sur les jugements hostiles. Certains journaux, et non des moindres, ont, en effet, choisi de passer l'exposition sous silence, soit indifférence, soit prudence, soit désir de ne pas servir, même par des attaques, une cause dont force est bien de constater qu'elle est en train de gagner la partie[1285]. Au silence des uns répondent les bravos des autres. Dès le 10 mai, jour de l'ouverture — mais avait-il besoin de voir pour louer? — le héraut en titre du peintre, Gustave Geffroy, lance la réclame dans *Le Journal*, un jeune quotidien qui s'est assuré de brillantes collaborations et où Octave Mirbeau prend le relais deux jours plus tard[1286]. Dès le 10 également, un journal à gros tirage, *Le Matin*, publie en première page un court billet dont le titre souligne bien l'admiration sans réserve de son rédacteur anonyme: *Claude Monet chez Durand-Ruel — le maître impressionniste — un «doué»*, et dont la conclusion stigmatise ceux «qui ne comprennent point sa supériorité»[1287]. Le lendemain, le *Journal de Rouen* cite cet article en même temps que celui de Geffroy et ajoute un renseignement de première main sur le travail du peintre «dans un atelier improvisé ... qu'il s'était fait faire installer dans la maison de la rue Grand-Pont»[1288]. On en regrettera davantage le caractère trop général des comptes rendus parisiens qui louent en vrac les vingt *Cathédrales* sans parvenir à en distinguer une seule. Ainsi procèdent, à des titres divers, *Le National, Le Voltaire, Le Rappel, Le Journal des Débats, La Chronique des Arts, La Patrie, L'Eclair*[1289], la palme revenant au *Journal des Artistes* où Georges Denoinville exprime son

[1278] Prévue jusqu'au 31 mai, l'exposition sera prolongée jusqu'au 8 juin: cf. *Journal des Arts*, 5 juin 1895. Avec les réserves d'usage, voici les numéros de notre catalogue susceptibles d'avoir été exposés: *495?; 1067; 1234; 1272; 1292?; 1317; 1318; 1319; 1321; 1322; 1324; 1325; 1331; 1333?; 1336; 1344?; 1345; 1346; 1347; 1349; 1350; 1351; 1352; 1353; 1354; 1355; 1357; 1359; 1360; 1366; 1367; 1369?; 1370; 1371; 1383; 1386; 1387?; 1388?; 1389; 1390; 1391; 1397; 1398; 1408; 1409; 1410; 1411; 1412; 1413*. — Monet lui-même reconnaîtra plus tard que le catalogue de l'exposition était mal fait par sa faute; cf. *lettre 1422*, Giverny, 14 déc^bre 98, à P. Durand-Ruel.

— En janvier 1895, Durand-Ruel avait organisé une exposition *Monet* à New York, avec les tableaux suivants: *17?; 164; 202; 249; 259; 284; 378; 389; 473; 538; 599; 602; 639; 645; 649; 652; 702; 731; 742; 757; 791; 794; 839; 850; 864; 865; 866; 874; 881; 911; 913; 916; 961; 970; 995; 1052; 1246; 1247; 1253; 1258; 1262; 1274; 1284; 1290; 1302; 1303; 1309; 1364?* — En février de la même année figurent au St Botolph Club de Boston: *17?; 19; 164; 202; 249; 259; 532; 578; 599; 602; 731; 791; 865; 911; 961; 970; 1052; 1158; 1166; 1223; 1230; 1247; 1253; 1258; 1262; 1284; 1302*.

[1279] G. GEFFROY, *Salon de 1896*, in: *La Vie artistique*, 5e série, 1897, p. 240; ANONYME, *Record*, in: *Chicago Tel.*, 30 déc. 95 (analyse *in*: Archives Durand-Ruel).

[1280] Lettre de Boudin à Braquaval, Paris, 10 mai 95; vente, Paris, 25 juin 1975, nº 17bis.

[1281] Lettre de Pissarro à Lucien, 26 mai 1895, *in*: J. REWALD, *C. Pissarro*, 1950, p. 381. — Un jugement très favorable de Besnard est rapporté à Monet par Mirbeau dans une lettre s. d. [mai 95] communiquée par P. Michel.

[1282] *Journal de P. Signac*, 21 mai 95, *op. cit.* (*supra*, note 1211), p. 122.

[1283] *Journal de Signac*, 12 mai, *ibid.*, p. 120.

[1284] *Journal de Signac*, 25 mai, *ibid.*, p. 123.

[1285] Ainsi semblent avoir procédé *Le Figaro, Le Petit Parisien, Le Pays* et *Le Petit Journal*, lequel, assuré de plaire à son millier de lecteurs, s'étend sur une exposition canine. — Dans son éditorial, *Camille Corot* (dont on célèbre alors le centenaire au Palais Galliera), FOURCAUD, in: *Le Gaulois*, 24 mai, rapporte cette phrase du maître sur Monet «alors tout jeune»: «Regardez bien ce garçon-là: il a des yeux et un principe. Avec cela, on va loin.»

[1286] G. GEFFROY, *L'Art d'aujourd'hui, Cl. Monet*, in: *Le Journal*, 10 mai 1895; repris par l'auteur in: *La Vie artistique*, 6e série, 1900, pp. 163-168. — O. MIRBEAU, *Çà et là*, 1er §, in: *Le Journal*, 12 mai.

[1287] ANONYME, *Cl. Monet...*, in: *Le Matin*, 10 mai.

[1288] ANONYME, *Les Cathédrales de Cl. Monet*, in: *Journal de Rouen*, 11 mai 1895; il s'agit de la maison Mauquit, cf. *supra*, notes 1138-1139.

[1289] ANONYME, *L'Exposition Cl. Monet*, in: *Le National*, 12 mai 95; ANONYME, *Choses d'Art*, in: *Le Voltaire*, 12 mai; LE PASSANT, *Les On-dit*, in: *Le Rappel*, 15 mai; André MICHEL, *Les Salons de 1895, IV*, in: *Journal des Débats*, 17 mai; A. R. (Ary RENAN), *Petites expositions: 50 tableaux de M. Cl. Monet*, in: *Chronique des Arts*, 18 mai, p. 186; Frantz JOURDAIN, *Les Salons: L'Exposition de Cl. Monet chez D.-Ruel*, in: *La Patrie*, 20 mai; ANONYME, *Les hommes du jour: M. Cl. Monet, peintre français*, in: *L'Eclair*, 26 mai.



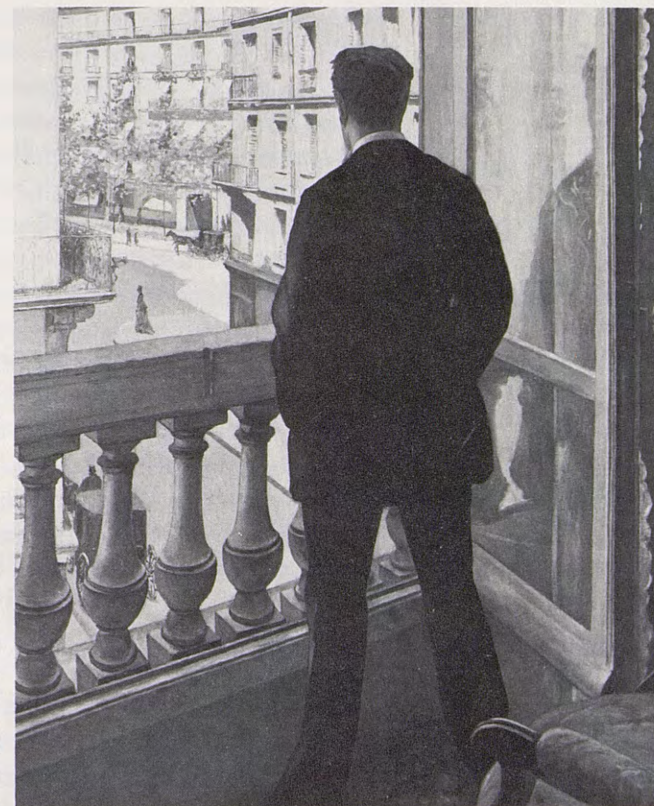
La famille Monet-Hoschedé lors d'une visite de Paul Durand-Ruel, chapeau melon et col blanc, en 1894. En face de lui, Monet coiffé d'un béret; à gauche, sur le banc, Alice Monet-Hoschedé; debout derrière elle, sa fille Suzanne Butler-Hoschedé; de face, à droite, Jean Monet; près de lui, en costume clair, son frère cadet Michel (photo Durand-Ruel).



Sur cette photo d'amateur prise dans le jardin de Giverny vers le milieu des années 90, on aperçoit, à gauche, les serres que Monet vient de faire construire. En revanche, le deuxième atelier, qui se dressera vers 1900 dans le prolongement de la double rangée de tilleuls n'est pas encore sorti de terre (photo Durand-Ruel).



Suzanne Butler-Hoschedé portant dans ses bras son fils Jimmy, né en 1893. Des plantes grimpantes commencent à envahir la façade de la maison Monet, que précèdent deux perrons d'importance inégale reliés par une rampe de bois (photo Durand-Ruel).



Au lendemain de la mort de Gustave Caillebotte, survenue en février 1894, une dure bataille s'engage autour de son legs à l'Etat; elle aboutira à une acceptation sélective d'œuvres impressionnistes et à leur placement au Luxembourg en 1897. Dès mars 1894, écrivant à Renoir, Monet dit tout le bien qu'il pense du *Jeune homme à la fenêtre* (M. Berhaut, *Caillebotte*, 1978, nº 26).



La vie artistique de la capitale ne laisse pas Monet indifférent, surtout lorsque ses amis y participent. Fin juin 1898, il se rend au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts pour admirer le *Balzac* de Rodin que l'on aperçoit, à gauche, sous la grande verrière du palais du Champ de Mars (photo Bibliothèque Nationale, Paris, d'après *La Revue illustrée*, 17 mai 1898).



L'ermite de Giverny lisait plus qu'on ne pense peut-être et comptait dans le monde littéraire des amitiés illustres. Stéphane Mallarmé pose dans son intérieur de la rue de Rome, où l'on distingue, à gauche, le *Jeufosse (cat. 912)* que Monet lui a offert. Le poète devait mourir en 1898 (photo Agraci).

admiration en vers libres: «— Belles, d'une beauté mystique, évoquant les heures de pardon et d'oubli, au seuil des parvis inviolables... — Temples de Foi! Basiliques d'Amour!... — Magique Apothéose de la Religion et du Rêve.»[1290]

A ces effusions lyriques on pourra préférer le papier concis d'Henry Eon dans *La Plume*[1291], ou les articles de ceux qui osent émettre quelques réserves. Ainsi, dans *Le Temps*, le futur interviewer de Giverny, Thiébault-Sisson, tout en appréciant l'exposition dans son ensemble, avoue ne rien comprendre à deux *Vernon dans le brouillard*[1292]. Ces mêmes toiles inspirent à Adolphe Brisson, de *La République française*, assez bien disposé par ailleurs, «le souvenir du fameux tableau impressionniste représentant le *Combat de nègres pendant la nuit*»[1293]. Sans contester à Monet «une merveilleuse perspicacité de la vision» ni «une science stupéfiante des valeurs», Jean-E. Schmitt, dans *Le Siècle*, considère ses toiles comme des «études», dont il dénonce par ailleurs la «maçonnerie terrifiante» qui fait ressembler ses paysages récents «à une muraille ravalée au balai»[1294]. Restriction également, mais exprimée en termes plus nuancés, chez Thadée Natanson dont l'analyse publiée par *La Revue blanche* met en cause la «méthode des séries», souhaite «qu'elle ne vienne pas jusqu'à ... le détourner du souci de composer des tableaux» et préfère «à la plus inouïe, la plus inattendue de ces réalisations, une expression moins fugitive, plus moyenne mais plus durable»[1295].

Tous ces écrits[1296] ne semblent pas avoir suscité chez Monet une réaction comparable à celle que provoque, dès sa parution, «l'admirable article»[1297] que Clemenceau publie, sur cinq colonnes à la une, dans *La Justice* du 20 mai[1298]. Le quotidien du Tigre n'a jamais connu les gros tirages et se trouve au bord de la faillite depuis Panama. Discrédité et couvert de dettes, son directeur s'est écarté provisoirement de la politique pour se consacrer davantage à son journal, en se tournant vers les écrivains et les artistes, Carrière, Raffaëlli, Rodin et surtout Monet[1299].

Geffroy, qui l'a introduit dans ce nouvel univers, doit passer la main, d'où cette étonnante *Révolution de Cathédrales*[1298*] qui va permettre au leader anticlérical de se donner des allures de spiritualiste. On passera sur les généralités et sur les flèches abusivement décochées au «grand Léonard», à Poussin, ainsi qu'à Ruysdaël et Hobbema, et l'on s'arrêtera à Claude Monet que l'auteur connaît bien, étant un familier de Giverny depuis plusieurs années[1300]. Ce qu'il dit de lui et de ses *Cathédrales* ne laisse jamais indifférent. Ainsi, tout en constatant qu'elles semblent «faites de je ne sais quel mortier versicolore broyé sur la toile dans un excès de fureur», il pose le problème: «Comment l'artiste peut-il, à quelques centimètres de sa toile, se rendre compte d'un effet à la fois précis et subtil qu'on ne peut apprécier qu'avec le recul?» et propose cette réponse: «C'est le déconcertant mystère de son écran rétinien.» Sans nier, comme certains, la valeur du tableau, où surgit «le monolithe dans son unité puissante, dans son autorité souveraine», il s'attache à l'ensemble des vingt *Cathédrales* exposées qu'il classe en quatre séries, une grise, une blanche, une irisée, une bleue, en regrettant que l'accrochage ne permette pas de bien saisir l'étroite relation qui les lie[1298*], mais sans oser dénoncer l'insuffisance des indications et l'indigence des titres fournis par Monet, selon son habitude[1278*]. Puis, tribun visionnaire, il suppose les toiles «rangées aux quatre murailles comme aujourd'hui, mais en séries de transitions de lumière ... Alors, d'un grand coup d'œil circulaire, vous auriez, en un éblouissement, la perception du monstre, la révélation du prodige ... Ultime perfection d'art, jusqu'ici non atteinte.»[1298*]

Mais cette vision cyclique des *Cathédrales*, c'est déjà la préfiguration de ce que seront les grandes *Décorations des Nymphéas*[1301] à l'Orangerie. Et l'appel, non dénué d'ironie, au président Félix Faure, son «souverain d'un jour», de «doter la France de ces vingt toiles» et d'accrocher la survie de son nom[1302] «aux basques de Claude Monet, le paysan de Vernon»[1298*], c'est déjà l'ambition que Georges Clemenceau va réaliser pour lui-même, ajoutant cette gloire toute pacifique à celle que le destin lui fera conquérir dans un autre domaine, à lui qui ne sera jamais président de la République française.

1290 Georges DENOINVILLE, *Les Salons: Les Cathédrales*, in: *Le Journal des Artistes*, 19 mai 1895; repris par l'auteur *in*: *Sensations d'Art*, Paris, 1898, p. 79.
1291 H. ÉON, *Les Cathédrales de Cl. Monet*, in: *La Plume*, 1er juin 1895.
1292 THIÉBAULT-SISSON, *Au jour le jour: L'Exposition Cl. Monet*, in: *Le Temps*, 12 mai.
1293 A. BRISSON, *Cl. Monet*, in: *La République française*, 28 mai.
1294 J.-E. SCHMITT, *Choses d'art: Exposition de M. Cl. Monet*, in: *Le Siècle*, 20 mai.
1295 Th. NATANSON, *Expositions, I: M. Cl. Monet*, in: *La Revue blanche*, 1er juin 1895, pp. 521-523; reprints, Genève, 1968. — L'auteur craint que la formule des *Cathédrales* n'aboutisse au «choix paradoxal de quelque *cube de pierre*».
1296 Aux articles ci-dessus, on ajoutera: G.R., *Lettre parisienne: Exposition de Cl. Monet*, in: *Le Journal de Genève*, 5 juin 95; Louis LUMET, *Sensations d'Art: Cl. Monet*, in: *L'Enclos*, juin 95; Emma BULLET, *Two great painters: Monet and Corot...*, in: *Eagle Brooklyn*, 16 juin; Hip. FIERENS-GEVAERT, *Chronique artistique de Paris: Expositions des œuvres de Corot et de Cl. Monet*, in: *Indépendance belge*, 20 juin; sur ANONYME, *Record*, cf. *supra*, note 1279.
1297 *Lettre 1298*, Giverny, 20 mai 95, à G. Clemenceau; ce dernier répond le lendemain: «Je suis retourné hier aux *Cathédrales* et me suis trouvé confus d'avoir été si inférieur à mon sujet.»
1298 G. CLEMENCEAU, *Révolution de Cathédrales*, in: *La Justice*, 20 mai; repris par l'auteur *in*: *Le Grand Pan*, Paris, 1896, pp. 427-437, et dans son *Cl. Monet*, 1928, pp. 81-89, dont nous avons adopté les variantes lorsqu'elles améliorent le texte.
1299 Ph. ERLANGER, *Clemenceau*, Paris, 1968, pp. 295-297.
1300 Clemenceau a vu Monet au travail en 1890; cf. tableau *1251*.
1301 Précisément, en 1895, après un premier *Bassin aux Nymphéas* pris en hiver *(1392)*, nous rencontrons deux *Ponts japonais* (*1419* et *1419bis*) exécutés au même endroit à la belle saison.
1302 On sait que la survie du nom de Félix Faure sera liée, du moins pour la petite histoire, à une cause infiniment moins glorieuse.

POUR L'ENVIRONNEMENT

1895 a les yeux fixés sur l'Exposition universelle de 1900 qui doit étonner le monde. Une des premières décisions prévoit la démolition du Palais de l'Industrie[1303], le vieux fief des Artistes français. Aucun de ceux-ci ne connaîtra la gloire posthume de Camille Corot, dont le centenaire est célébré comme un adieu au siècle finissant[1304], cependant que *Les Bourgeois de Calais*, inaugurés dans la ville qu'ils illustrèrent, marquent le triomphe de la sculpture moderne[1305]. Le téléphone entre dans les mœurs, les ascenseurs s'installent dans les immeubles bourgeois, les bicyclettes, les automobiles commencent à sillonner les routes. C'est comme si l'histoire connaissait une brusque accélération dans sa marche vers les temps nouveaux, à l'instar des images trépidantes du cinématographe que les frères Lumière présentent justement en 1895.

Rançon du progrès, les menaces sur l'environnement se précisent. Au printemps éclate le scandale des arbres du bois de Boulogne abattus à la demande des dirigeants du Cercle des patineurs. Protestations, explications, envoi de témoins, palinodies. L'incident, extrêmement vif, atteste la sensibilisation de l'opinion. Les journaux traitent longuement de l'affaire, montrant à cette occasion combien le mal a fait de ravages, déjà[1306]. Ainsi *Le Petit Parisien* déplore la disparition d'un bel orme sur les boulevards: l'installation d'un bec de gaz à proximité a posé un problème à l'administration. Se refusant à déplacer le réverbère, celle-ci a fait abattre l'arbre, mais, pour rendre l'opération possible, elle a dû retirer le bec de gaz![1307]

La polémique qui emplit les colonnes des journaux n'est peut-être pas sans rapport avec la réaction de Claude Monet à la perspective de la vente du marais communal de Giverny pour permettre l'implantation d'une usine. Saisi d'une offre de 900 francs en rente 3%, le conseil municipal a approuvé l'opération le 14 avril 1895[1308]. L'enquête *de commodo et incommodo* prévue par la loi, s'agissant de la cession d'un bien public, est conduite avec une précipitation telle que le peintre, absent de Giverny, n'a pu faire porter ses réserves au procès-verbal. Il le fait avec retard et informe aussitôt le préfet de l'Eure de son opposition irréductible: «Je sais bien que, pour ma part, s'il est donné suite à ce projet, je suis décidé à le quitter aussitôt, considérant cela comme la perte du pays.»[1309]

Le 26 mai, au cours d'une séance extraordinaire, le conseil municipal, adoptant les conclusions du commissaire-enquêteur favorables à la vente, rejette les réclamations, dont celle de Monet, jugée «personnelle» et contraire à «la prospérité de l'agriculture et [au] bien-être du pays»[1310]. Qu'à cela ne tienne: au sous-préfet des Andelys venu s'informer sur place, Monet expose sa position[1311], avant de la préciser dans trois lettres au cours de la première quinzaine de juin; il y dénonce les manœuvres des partisans de la vente et de l'implantation d'une amidonnerie[1312] et montre que lui-même, disposé à faire des sacrifices pour une cause qui lui tient à cœur, compte des appuis même parmi les conseillers municipaux[1313]. En même temps, Octave Mirbeau fait agir ses relations personnelles et envisage même de provoquer l'intervention de Poincaré auprès du ministre de l'Intérieur, Georges Leygues, pour que l'ordre de surseoir soit adressé au préfet de l'Eure, auquel il a également écrit[1314].

Après un séjour d'un peu plus d'une semaine à Argelès-de-Bigorre et Salies-de-Béarn, dans les Pyrénées, où il retrouve sa femme et Suzanne Butler-Hoschedé dont l'état de santé cause de vives inquiétudes dès cette époque, Monet est de retour à Giverny le 24 juin[1315]. Apprenant que l'acquéreur éventuel, M. Rayer, a porté son offre de 900 à 1000 francs de rente[1316], il écrit au maire, M. Durdant, pour lui annoncer qu'il est disposé à donner à la commune la somme de 5000 francs «sans autres conditions que le renoncement, par elle, à l'aliénation du marais communal». Pour plus de sûreté, copie est adressée au préfet[1317]. Le 29 août, une séance

1303 *L'Evénement*, 31 mai 1895, publie le plan général de l'Exposition.
1304 Cf. *supra*, note 1285, fin.
1305 L'inauguration a lieu le 8 juin 1895; cf. *Chronique des Arts*, *Nouvelles*, 15 juin, p. 215. Empêché de s'y rendre, Mirbeau indique à Monet: «Il n'y aura que cet horrible larbin de Roger Marx. C'est tout ce qu'on a trouvé pour honorer Rodin.» Lettre s. d. [c. 7 juin 95], communiquée par P. Michel.
1306 Cf., par exemple, *L'Evénement*, 11 mai; 15 mai; 31 mai; 12 juin; *Le Voltaire*, 10 mai 1895.
1307 *Les arbres du Bois de Boulogne*, in: *Le Petit Parisien*, 20 mai 1895.
1308 *Registre des délibérations du conseil municipal de Giverny*, (1888-1900), séance extraordinaire du 14 avril 1895, 2 h de l'après-midi.
1309 *Lettre 1300*, Giverny, 21 mai 95, au préfet de l'Eure: «le quitter» = quitter Giverny.
1310 Cf. *supra*, note 1308, séance extraordinaire du 26 mai, 2 h.
1311 *Lettre 1301*, Giverny, 3 juin 95, au sous-préfet de l'arrondissement des Andelys dont fait partie Giverny.
1312 *Lettre 1303*, Giverny, 11 juin 95, au sous-préfet des Andelys.
1313 *Lettre 1305*, Giverny, 14 juin 95, au sous-préfet des Andelys, avec certificat de Léopold Hervieux, conseiller municipal favorable à «Monsieur Monet».
1314 Lettre de Mirbeau à Monet, s. d. [c. 7 juin 95], cf. *supra*, note 1305. Dans un message un peu postérieur, Mirbeau se déclare particulièrement satisfait d'une lettre qu'il vient d'adresser au préfet de l'Eure, et qui «était trop charmante, trop élevée de sentiments pour un préfet».
1315 *Lettre 1305*, cf. *supra*, note 1313; *lettre 1306*, Argelès de Bigorre, 18 juin 95, à G. Durand-Ruel; *lettre 1307*, Giverny, 25 juin 95, à P. Durand-Ruel.
1316 Cette rente correspond à un capital de 35000 francs-or, ainsi qu'il est dit dans la délibération du 29 août; cf. *infra*, note 1318.
1317 *Lettre 1313*, Giverny, 21 août 95, au préfet de l'Eure, avec en annexe copie d'une lettre du même jour au maire de Giverny.

extraordinaire du conseil municipal donne lieu à une discussion animée. Le maire soutient la proposition de M. Rayer, mais il est désavoué par ses conseillers qui se prononcent en faveur de la solution de sauvegarde préconisée par Monet dont l'offre, entre-temps, est passée à 5500 francs «pour l'amélioration du marais», lequel restera la propriété de la commune pendant quinze ans sans qu'il soit possible de le mettre en vente[1318]. L'affaire reviendra encore une fois sur le tapis le 22 novembre, avant que les 5500 francs ne soient définitivement acceptés le 9 février 1896[1319]. Trois mois plus tard, Albert Collignon est élu maire de Giverny par dix voix sur dix votants[1320]. Ce féal admirateur de Monet ne manquera pas une occasion pour célébrer la munificence du donateur et l'avantage d'une opération qui a doté la commune d'un petit capital que celle-ci saura administrer habilement.

Défenseur du site de Giverny préservé jusqu'à nos jours, en grande partie grâce aux efforts déployés par lui en 1895, Claude Monet, écologiste avant la lettre, apparaît bien tel que Frantz Jourdain le présente la même année dans *Les Décorés*: «Si vous ne ressentez pas une passion enragée pour la nature, n'avouez pas devant lui votre faiblesse, car il vous enverrait ses deux fidèles, Octave Mirbeau et Gustave Geffroy, pour vous demander des excuses ou une réparation par les armes.»[1321]

RETOURS ET RÉPÉTITIONS

Les relations avec Durand-Ruel connaissent un court accès de fièvre à la fin de novembre 1895, Monet ayant repris à son compte certains échos selon lesquels le marchand, en accord avec des confrères, aurait empêché la vente des *Cathédrales*[1322]. On lira *in extenso* la belle mise au point de Paul Durand-Ruel, qui fait revenir le peintre à de meilleurs sentiments[1323]. Au cours du même mois de novembre, sans connaître le succès de la récente exhibition de Monet, l'exposition Cézanne chez Ambroise Vollard produit une forte impression sur les artistes qui cherchent à deviner le «je-ne-sais-quoi» d'une œuvre dont ils sentent la profonde originalité. L'admiration se traduit chez Monet et Degas par l'acquisition de «choses épatantes»[1324].

Voici venue l'heure pour l'ancien groupe des Batignolles de serrer les rangs. Après la disparition de Caillebotte dont le legs continue de poser des problèmes à l'administration[1325], la mort de Berthe Morisot est cruellement ressentie. Apprise à Sandviken, la nouvelle consterne Monet, dont le chagrin s'exprime en termes plus sensibles qu'à l'ordinaire[1326]. Aussi, lorsque, au début de 1896, il est question de promouvoir une exposition Berthe Morisot chez Durand-Ruel, participe-t-il à son organisation[1327] au même titre que Degas, Renoir et Stéphane Mallarmé, auteur de la préface au catalogue. Le 6 mars 1896, au lendemain de l'ouverture, *Le Figaro* et *Le Journal* publient chacun un compte rendu, l'un d'Arsène Alexandre, l'autre de Gustave Geffroy. Le premier a tellement aimé cette «belle manifestation d'art» qu'il se dispense de parler de l'exposition «dite internationale» qui vient de s'ouvrir chez Georges Petit. Le second fait de son mieux pour louer, comme il convient, une œuvre dont la féminité ne semble pas l'avoir particulièrement inspiré[1328]. A la lecture de cet article, Monet trouve que Geffroy «aurait dû s'emballer un peu plus» et craint qu'il «ne s'alourdisse un peu et ne retrouve sa bonne plume que lorsqu'il est question d'un artiste se rattachant au peuple»[1329]. Ainsi, après avoir plus qu'un autre bénéficié de son soutien, Monet a-t-il senti, après Degas, que l'attitude de Geffroy, réaction salutaire, au départ, contre les préjugés bourgeois, risquait d'aboutir à un nouveau conformisme tout aussi sectaire que l'ancien.

1318 *Registre* (cf. *supra*, note 1308), 29 août 1895, séance extraordinaire.
1319 *Registre*, 22 novembre 1895, séance ordinaire; 9 février 1896, «réunion au lieu ordinaire».
1320 *Registre*, 17 mai 1896, procès-verbal de l'installation du conseil municipal. — Léopold Hervieux, le partisan de Monet déjà rencontré (*supra*, note 1313), est élu premier adjoint par 8 voix contre 2.
1321 Frantz Jourdain, *Les Décorés. Ceux qui ne le sont pas*, Paris, 1895, pp. 84-85; cf. *supra*, note 1224, fin.
1322 *Lettre 1320*, Giverny, 23 nov^bre 95. — Sur cette question, cf. *supra*, notes 1203-1208 et texte correspondant.
1323 Lettre de P. Durand-Ruel à Monet, Paris, 24 nov. 1895; cf. pièce justificative (122).
1324 Pissarro à Lucien, 21 nov. 95, *in*: J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, p. 390; cf. ensemble corresp., pp. 386-392. — En évoquant (p. 392) le souvenir de Cézanne à l'académie Suisse en 1861, Pissarro se rappelle la présence de «ce fameux *Jacquet*», dont le nom met un point final à la légende de Charles Jacques, maître de Monet chez Suisse, réfutée *in*: D. Wildenstein, *Monet*, t. I., 1974, p. 8 et note 37.
1325 Anonyme, *Le Legs Caillebotte*, in: *Chronique des Arts*, 18 avril 1896, pp. 144-145.
1326 *Lettre 1279*, Sandviken, jeudi 7 mars 95, à A. Monet; *1280*, 9 mars, à P. Durand-Ruel. — B. Morisot est morte le 2 mars 1895.
1327 *Lettre 1324*, Pourville, 25 fév. 1896, à J. Durand-Ruel. Le lendemain *(lettre 1325)*, Monet signale à Alice la visite «des Thaulow». — Fritz Thaulow, rencontré en Norvège, est un familier de Dieppe; cf. J.-E. Blanche, *Dieppe*, Paris, 1927, pp. 87 sqq.
1328 A. Alexandre, *La Vie artistique*: *L'Œuvre de Mme B. Morisot*, in: *Le Figaro*, 6 mars 96; G. Geffroy, *L'Art du siècle: Berthe Morisot*, in: *Le Journal*, 6 mars.
1329 *Lettre 1331*, 8 mars, à A. Monet. — En 1896, le testament d'Edmond de Goncourt désigne Geffroy et Mirbeau pour faire partie des dix membres de la future Académie Goncourt.



Cat. 1360 — *Cathédrale de Rouen, le portail et la tour d'Albane, plein soleil*, 1893 (Cliché Musées Nationaux, Paris).

Les pensées mélancoliques au souvenir des amis disparus vont de pair, chez Monet, avec le désir de retrouver certains des sites qui l'ont vu travailler jadis. Programme considérable qu'il ne pourra exécuter entièrement[1330], il s'en faut, et dont la première étape se situe à Pourville[1331], près de Dieppe, où il a longuement séjourné en 1882 et où le revoici vers la mi-février 1896.

Les conditions matérielles se sont dégradées dans la petite station normande depuis la mort de Paul Graff et de sa femme, les sympathiques tenanciers du casino-hôtel[1332]. La mer et les falaises, heureusement, sont restées les mêmes, battues de pluie, balayées par les vents, tout comme sont inchangées les réactions de Monet: enthousiasme quasi juvénile devant la beauté du spectacle[1333] et sentiment que «un mois d'apprentissage» est nécessaire pour se l'approprier[1334]. Tant d'hésitation dans «la mise en toile» et dans «le choix de la place» peuvent surprendre, s'agissant d'un paysage familier. En fait, la «timidité extrême» avouée par l'artiste[1335] est certainement aggravée par sa méthode de travail qui l'oblige à choisir ses emplacements avec le plus grand soin, puisqu'ils doivent servir chacun à l'exécution de toute une série d'études.

Générateur d'exigences initiales, donc de retards, le système des séries offre une compensation d'importance, la limitation des déplacements en cours de campagne, maintenant que, pour s'être adonné depuis une trentaine d'années au travail en plein air par tous les temps, Monet commence à ressentir les effets de tant d'efforts accumulés[1336]. De fait, s'il se livre parfois, le même jour, à des marches forcées, s'il lui arrive de rester sous la pluie à peindre pendant deux heures[1337], on sent bien que sa résistance physique, considérable encore, n'est plus tout à fait ce qu'elle a été. Cela se remarque non seulement dans la réduction du périmètre de travail — plus question de dépasser la gorge du Petit Ailly *(1427)* et de pousser jusqu'à l'église de Varengeville *(725-728)* — mais également dans le souci de ne pas s'exposer inutilement aux intempéries. On notera, à cet égard, la recherche de «motifs à l'abri du vent», l'occupation d'une cabine de plage, l'installation d'une bâche de fortune[1338], ou l'abandon d'une étude au bout d'une heure lorsque, à la mi-mars, «un vent d'est glacial» balaie la falaise, encore que, dans certains cas, il s'agisse avant tout de protéger toiles et chevalets[1339].

Le système des séries et la limitation des déplacements entraînent une diminution spectaculaire du nombre des sujets. A la diversité, encore très marquée en 1882, correspond à présent une grande uniformité des motifs, dont plusieurs sont abordés dès les premières séances[1340]. La série la plus importante est prise sur la plage en regardant vers l'ouest *(1421-1426)*; deux autres, mises en train sur la falaise à l'est de Pourville, au lieu-dit côte aux Hérons, sont orientées vers Dieppe et la baie de Somme *(1430-1434)*; enfin, à la fin du séjour apparaît une «petite maison» — l'ancienne cabane des douaniers au Petit Ailly *(1427-1429)* — que Monet a bien l'intention d'utiliser à nouveau dans un an[1341].

En effet, la campagne de 1896 ne lui a pas donné satisfaction. Retardé par ses hésitations premières, gêné par la pluie ou le vent et, à la fin, par le verdissement des herbes sur la falaise qu'il préfère sèches et jaunes[1342], il doit laisser trop de choses inachevées. Sa décision de revenir à Pourville, prise peu après la mi-mars[1343], lui permet de supporter sans trop d'impatience une nouvelle dégradation du temps, avant de rejoindre Giverny dans les premiers jours d'avril[1344], fort de l'expérience acquise dont il compte bien tirer parti l'hiver prochain.

1330 Le cycle des retours se limitera après Pourville-Varengeville, à Londres et à Vétheuil; cf. J.-P. Hoschedé, 1960, t. I., pp. 125-127, qui a conscience du «retour aux premières amours».

1331 Dans la *lettre 1322*, Giverny, 8 fév. 96, à M. Joyant, Monet annonce que son départ doit avoir lieu «demain pour Le Havre». Le passage au Havre ne semble pas avoir laissé d'autre trace. L'arrivée à Pourville a dû avoir lieu peu après le 9 février, car le premier document daté de cette localité et parvenu jusqu'à nous (cf. note suivante) montre que, le 20 février, le séjour dure déjà depuis plusieurs jours. — Sur Monet à Pourville en 1882, cf. t. II, pp. 2-8.

1332 *Lettre 1323*, Pourville, jeudi 20 fév. 96, à A. Monet. — Mme Graff *(745)* est morte en 1891, son mari *(744)* deux ans plus tard. Le casino-restaurant est alors tenu par leur fils Albert Eugène, né en 1853. Lorsque celui-ci meurt en 1898, il est rentier, ayant cédé son fonds à Pierre Gras qui va le transformer de fond en comble. Au début de 1897, l'adresse est toujours *Graff*; cf. *infra*, note 1362.

1333 *Lettre 1326*, Pourville, 28 fév.; *lettre 1338*, [19 mars]; *lettre 1343*, 1er avril, les trois à A. Monet.

1334 *Lettre 1337*, [18 mars 96], à A. Monet.

1335 *Lettre 1328*, 29 fév., à A. Monet.

1336 *Lettre 1341*, jeudi 26 mars, à A. Monet.

1337 *Lettre 1338*, [19 mars]; *lettre 1343*, 1er avril, les deux à A. Monet.

1338 *Lettre 1325*, Pourville, mercredi matin [26 février 96]; *lettre 1331*, [8 mars]; *lettre 1334*, [12 mars]; *lettre 1343*, 1er avril, les quatre à A. Monet.

1339 *Lettre 1335*, [13 mars]; *lettre 1343*, 1er avril, les deux à A. Monet.

1340 *Lettre 1323*, cf. *supra*, note 1332: «J'ai mis en train quatre toiles, trois motifs différents», soit presque la totalité de ceux qu'il abordera au cours de son séjour.

1341 *Lettre 1342*, Pourville, mardi 31 mars; *lettre 1343*, 1er avril, les deux à A. Monet; *lettre 1344*, 1er avril, à P. Durand-Ruel. — On ignore ce que Monet *(lettre 1342)* entend par la toile commencée à Mordal. Ce nom (qu'il orthographie Mordalles) est celui de la première valleuse que l'on rencontre en se dirigeant de la plage de Pourville vers l'ouest (cf. cat. *1421*), mais nous ne connaissons pas de tableau exécuté à Mordal même. La valleuse vue de près est toujours celle du Petit Ailly avec sa cabane du douanier caractéristique *(1427-1429)*; cf. aussi, en 1882, *730* sqq et *803* sqq).

1342 *Lettre 1340*, mercredi 25 mars 96; *lettre 1341*, jeudi 26 mars, les deux à A. Monet.

1343 *Lettre 1337*, [18 mars], à A. Monet.

1344 Dans la *lettre 1344*, adressée à P. Durand-Ruel, le mercredi 1er avril 96, Monet compte «venir pour la journée de dimanche [5 avril] à Giverny», alors que dans la *lettre 1345*, Giverny, 12 avril, au même, il indique qu'il est chez lui «depuis une dizaine de jours». Il faut donc penser que le mauvais temps lui a fait précipiter son départ de Pourville.

«TOUS DES MANET ALORS, TOUS DES MONET, TOUS DES PISSARRO!»

Autant 1895 a été une année agitée, autant 1896 paraît calme, à l'instar du ministère Méline qui va durer plus de deux ans, — une gageure sous la IIIe République[1345]. Pour Monet, tout se passe comme si les événements s'étaient donné le mot en vue de consolider ses positions sans effort apparent de sa part. Ainsi, à la suite des élections de mai, le renouvellement du conseil municipal de Giverny aboutit à la désignation d'un maire et d'un premier adjoint entièrement acquis à la cause de «Monsieur Monet», devenu un notable influent dont on commence à se disputer les faveurs[1346]. La somme de 5500 francs, que le peintre s'est engagé à verser au percepteur pour la conservation du marais[1347], se trouve heureusement compensée par le remboursement du solde de 5000 francs sur la somme prêtée naguère à Pissarro[1348].

Ce dernier a appris de Raffaëlli le succès remporté par «l'ami Monet» en Amérique. L'enthousiasme est tel, là-bas, qu'une dame est allée jusqu'à déclarer tout haut: «Monet est tellement grand que tous les peintres devraient faire du Monet.» Propos outrés jusqu'au ridicule, mais qui, au dire de Raffaëlli témoin de cette sortie peu banale, correspondent à «l'exacte vérité» outre-Atlantique[1349]. Au même moment, en France, la voix d'Emile Zola s'élève dans *Le Figaro*, et avec quelle vigueur, pour condamner les pâles imitateurs des impressionnistes et de Monet, nommément désigné avec deux ou trois de ses confrères[1350]. Le grand romancier vient de visiter les Salons du Champ de Mars et des Champs Elysées: «D'abord, ce qui me saisit, c'est la note claire, dominante, tous des Manet alors, tous des Monet, tous des Pissarro! ... Eh quoi! vraiment, c'est pour cela que je me suis battu? C'est pour cette peinture claire, pour ces taches, pour ces reflets, pour cette décomposition de la lumière? Seigneur! étais-je fou? Mais c'est très laid, cela me fait horreur!» Certes, le principal «coupable» est Puvis de Chavannes, «le très grand et très pur artiste», dans la mesure où «sa queue est ... plus désastreuse encore peut-être que celle de Manet, de Monet et de Pissarro». A Manet, Zola reconnaît le mérite «d'avoir simplifié les procédés»; au compte des deux autres, il porte le fait qu'ils ont «les premiers, ... délicieusement étudié ces reflets et cette décomposition de la lumière»[1350*]. Qu'on ne s'y trompe pas. Malgré ces compliments, l'écrivain persiste dans la thèse qu'il a développée dans *L'Œuvre* dix ans plus tôt[1351]: sa génération n'a consacré «aucun grand peintre, ... ni un Ingres, ni un Delacroix, ni un Courbet»; Cézanne lui-même demeure, à ses yeux, un artiste incomplet «dont on s'avise seulement aujourd'hui de découvrir les parties géniales»[1350*].

Placé par Zola au même rang que Pissarro, Monet reprend un léger avantage lors du règlement de l'affaire Caillebotte, à la suite d'une transaction approuvée par le Conseil d'Etat: le conservateur du Musée du Luxembourg est autorisé à choisir, avec l'aide des artistes intéressés, les ouvrages qui seront exposés dans les conditions prévues par le testateur, les autres revenant à ses héritiers. Sur les quarante œuvres retenues, celles de Monet, au nombre de huit, constituent le lot le plus important[1352]. Ce sont dans l'ordre de notre catalogue et avec leurs titres de 1896: *Les Régates à Argenteuil (233)*, *Le Déjeuner (285)*, *Intérieur à la campagne (365)*, *Les Tuileries (403)*, *La Gare Saint-Lazare (438)*, *Eglise de Vétheuil (506)*, *Le Givre (555)*, *Les Rochers de Belle-Ile (1100)*.

Au moment où le Luxembourg vient d'être conquis sans coup férir avec le Louvre en point de mire, le Musée de Berlin[1353] accueille un *Vétheuil (609)*, et de nouvelles perspectives paraissent s'ouvrir en Suède grâce au prince Eugène[1354]. Aussi Monet se montre-t-il de plus en

[1345] Méline va gouverner d'avril 1896 à juin 1898.

[1346] Sur les élections, cf. *supra*, note 1320 et texte correspondant. De Monet à Albert Collignon, maire de Giverny, cf. *lettre 1351*, 28 oct. [96], et *lettre 1412*, 30 juin 98.

[1347] Sur l'affaire du marais, cf. *supra*, POUR L'ENVIRONNEMENT, notes 1308-1318 et texte correspondant. — Le versement devait s'effectuer par l'intermédiaire de la recette particulière de Louviers (délibération du conseil municipal de Giverny, 29 août 1895).

[1348] *Lettre 1347*, Giverny, 11 mai 96, à P. Durand-Ruel; lettre de Pissarro à Lucien, 11 mai, *in*: J. REWALD, *C. Pissarro*, 1950, p. 409; *lettre 1348*, Giverny, 17 mai 96, à P. Durand-Ruel. — Le prêt à Pissarro avait eu lieu en 1892, cf. *supra*, notes 1095-1097 et texte correspondant.

[1349] Lettre de Pissarro à Lucien, 3 juillet 1896, *in*: J. REWALD, *C. Pissarro*, 1950, pp. 411-412. — Dans une lettre à Monet du 6 février 96, Th. Robinson donne également des nouvelles favorables; il a envoyé à Giverny copie d'un extrait d'un article anonyme. *The Field of Art. Cl. Monet*, in: *Scribner's Magazine*, janv. 1896, p. 125.

[1350] E. ZOLA, *Peinture*, in: *Le Figaro*, 2 mai 96, repr. *in*: HEMMINGS et NIESS, *E. Zola. Salons*, Paris-Genève, 1959, pp. 265-270. — Coïncidence? Dans un numéro spécial *A bas le Salon*, le *Grand Journal* du 24 fév. 1896, rend compte de l'opinion des artistes sur ce sujet brûlant; cf. catalogue de l'exposition «*Equivoques*», Paris, Musée des Arts décoratifs, mars-mai 1973, pp. 21-22.

[1351] Cf. t. II, p. 47, «L'ŒUVRE», note 491 et texte correspondant.

[1352] ANONYME, *Le Legs Caillebotte*, in: *Chronique des Arts*, 18 avr. 1896, pp. 144-145. Sont acceptés en outre: deux dessins de Millet, sept pastels de Degas («la totalité des œuvres offertes de cet artiste»), deux Manet, deux Cézanne, six Renoir, six Sisley, sept Pissarro. Le placement est prévu vers le mois d'octobre dans une annexe provisoire à construire. — L'affaire avait débuté en 1894; cf. *supra*, LEGS, VENTES ET PLUS-VALUES, notes 1180-1184 et texte correspondant.

[1353] La galerie Durand-Ruel vend le tableau à la National-Galerie de Berlin le 9 déc. 1896, qui l'avait exposé d'oct. à déc., cf. *infra*, note 1358.

[1354] *Lettre 1355*, Giverny, 30 déc. 96, à P. Durand-Ruel. — L'Exposition internationale des Beaux-Arts de Stockholm, du 15 mai au 1er octobre 1897, présentera six tableaux de Monet, une *Meule*, quatre paysages de *Norvège* dont les nos *1409*; *1411*; *1413?*; une *Cathédrale de Rouen*. L'échec sera total. Cf. Julien LECLERCQ, *Correspondance scandinave: La peinture à l'Exposition de Stockholm*, in: *Chronique des Arts*, 16 oct. 97, p. 310; O. REUTERSWÄRD, *Monet*, Stockholm, 1948, pp. 228-230, qui reproduit le récit du prince Eugène.

plus ferme sur les prix, allant jusqu'à demander 12000 francs pour des *Glaçons* convoités par Durand-Ruel. Son refus d'en «refaire d'autres», si l'hiver ne s'y prête pas, exclut toute idée de répétition en atelier[1355]. Le même souci de ne rien entreprendre loin du motif a caractérisé la campagne de l'été et de l'automne contrariée par un temps si «épouvantable» que la série des *Matinées sur la Seine*, mise en chantier à l'île aux Orties *(1435-1437)*, devra être terminée l'an prochain dans sa presque totalité[1356]. Il semble qu'il en ait été de même des *Fleurs (1495-1498)*, auxquelles Monet travaille en novembre 1896[1355*] et qui toutes portent la date *97*. Maigre contrepartie aux pluies diluviennes qui sont tombées de septembre à novembre[1357], deux *Inondations* qu'il peint à proximité de son domicile, dans la fameuse prairie aux saules qui borde le bassin aux nymphéas *(1438-1439)*.

Et pendant que, à quelque pas de là, dans leurs maisons battues par la pluie et le vent, les habitants de Giverny rêvent au retour des beaux jours, l'état de Suzanne Butler-Hoschedé reste très préoccupant. Pour la jeune femme, la saison des ombrelles est à jamais révolue *(1420)*.

LA VENTE HENRI VEVER

Invité à participer à des expositions aussi bien à Berlin et à Bruxelles qu'à Venise et à Stockholm, Monet peut constater, en ce début de 1897, que sa carrière prend décidément une dimension internationale[1358]. Bien loin de l'inciter à la facilité, la certitude du succès le confirme dans ses exigences envers lui-même. On s'en apercevra lors du voyage qui le ramène à Pourville vers le 18 janvier, soit environ un mois plus tôt qu'en 1896[1359]. Comme un général avant la bataille[1360], il passe en revue «tous [ses] motifs», depuis la «petite maison»[1361], alias cabane des douaniers, de la gorge du Petit Ailly à l'ouest *(1445-1458)*, jusqu'à la côte aux Hérons à l'est *(1459-1471)*. Les conditions matérielles sont plus précaires encore que l'année précédente, dans une chambre mal tenue et insuffisamment chauffée. La cabine utilisée pour travailler sur la plage a été vendue; celle qui doit la remplacer est trop exiguë pour fournir un abri efficace contre le vent, la pluie et la neige qui tombe par moment[1362]. L'humidité, au début de janvier, est telle que l'herbe sur les falaises est plus verte que l'année précédente[1363].

Dans les premiers jours, la mer furieuse peut déployer ses vagues: «de peinture point n'est question», car c'est un véritable «bureau d'affaires» que le peintre a «installé ici»[1364]. Il poursuit les négociations au sujet des *Glaçons* avec Durand-Ruel qu'il met en concurrence avec un mystérieux amateur[1365]; en même temps, il sollicite son témoignage à l'occasion d'un procès intenté à Mme Monet, séquelle des activités financières de feu Ernest Hoschedé[1366]. Assuré de l'exclusivité chaque fois qu'il s'agit d'un service à rendre, Paul Durand-Ruel, en cette circonstance comme en d'autres, se montre ce qu'il est: un parfait gentilhomme. Il fournit les pièces demandées, assure Monet de son soutien sans réclamer aucune contrepartie et regrette seulement de n'avoir pas de réponse définitive au sujet des fameux *Glaçons*[1367]. Cette réponse, négative pour autant qu'on sache, a dû lui être communiquée de vive voix lorsque Monet est venu à Paris pour le procès, dont le jugement est rendu le 27 janvier 1897 «tout en notre faveur»[1368].

[1355] *Lettre 1354*, Giverny, 23 nov. 96, à P. Durand-Ruel; *lettre 1355*, cf. note précédente. — Sur la suite de l'affaire, cf. *infra*, notes 1365, 1367, 1368 et texte correspondant.

[1356] *Lettre 1353*, Giverny, 17 nov. 96, à P. Durand-Ruel.

[1357] *Les Annales du bureau central météorologique de France* relèvent au parc de Saint-Maur, 20 jours de pluie en septembre, 21 en octobre, 12 en novembre, avec un total de plus de 300 mm. d'eau; c'est une des périodes les plus pluvieuses notées depuis longtemps.

[1358] A la Königliche National-Galerie de Berlin, oct.-déc. 1896, Monet est représenté par les numéros *124*; *184*; *237*; *609*; *681*; *776*; *1282*; la libre Esthétique de Bruxelles expose de lui trois *Cathédrales de Rouen* à partir du 25 fév. 1897; la deuxième Exposition internationale des Beaux-Arts de la Ville de Venise, 22 avril-31 octobre 97, montre les numéros *878* et *1366*; sur Stockholm, cf. *supra*, note 1354. — Egalement en 1897 figurent à Dresde, du 1er mai au 30 sept., les numéros *277*; *529*; *1367*. Un *Vétheuil* (écrit: Verneuil) est exposé à Saint Louis; les numéros *378* et *1223* à Boston; le no *1252* ou *1253* à Pittsburgh.

[1359] *Lettre 1357*, Giverny, 17 janvier 97, à P. Durand-Ruel: «Je pars demain à Pourville»; *lettre 1358*, Pourville, [18 janv.], à A. Monet. — Le problème posé par la date de la *lettre 1359* à O. Maus n'est pas résolu.

[1360] Lui-même parle de «champ de bataille» dans la *lettre 1387*, [Pourville, 30 mars 97], à A. Monet.

[1361] *Lettre 1358*, Pourville, [18 janv. 97], à A. Monet.

[1362] *Lettre 1360*, [Pourville, 20 janv. 97]; *lettre 1362*, [21 janv.], les deux à A. Monet. — Alors que son adresse télégraphique est «*Graff Monet Dieppe*» (cf. *lettre 1363*, 21 janv. à P. Durand-Ruel), Monet habite une «petite maison» à Pourville qu'il convient de distinguer de la «petite maison» (ou cabane des douaniers) du Petit Ailly, comme de la cabine où il s'abrite sur la plage de Pourville.

[1363] *Lettre 1358*, [18 janv.] à A. Monet. — On sait que Monet préfère que les herbes sur les falaises soient jaunes.

[1364] *Lettre 1364*, [22 janv.], à A. Monet.

[1365] *Lettre 1357* (*supra*, note 1359); *lettre 1361*, [20 janv.], les deux à P. Durand-Ruel. — «L'amateur» n'est autre que le marchand Montaignac nommé dans la *lettre 1364* (*supra*, note 1364). Sur le début de l'affaire des *Glaçons*, cf. *supra*, note 1355 et texte correspondant. Sur l'intérêt manifesté par la maison Durand-Ruel, cf. pièces justificatives (95), (96), (125)-(128).

[1366] Le procès oppose Mme Monet (*alias* Hoschedé) à un certain *Guérin*. Nous avons étendu le nom de ce dernier (bien attesté par les *lettres 1363 et 1366* à P. Durand-Ruel) aux *lettres 1362 et 1364* que nous n'avons pu contrôler et où l'adversaire est appelé *David* dans la transcription du catalogue de vente.

[1367] Lettres de P. Durand-Ruel à Monet, Paris, 21 et 22 janv. 97, Archives Durand-Ruel. — *Lettres 1364*, [Pourville, 22 janv.], à A. Monet.

[1368] *Lettre 1366*, Pourville, [c. 5 fév.], à P. Durand-Ruel.

Précédée par la publication d'un somptueux catalogue illustré et annoncée dans la presse par une publicité appropriée, la vente Henri Vever, qui doit avoir lieu chez Georges Petit les 1er et 2 février, prévoit la dispersion de près de 200 œuvres modernes dont les prix risquent d'influencer la cote des artistes concernés[1369]. Présent avec neuf toiles, Monet est inquiet[1364*]. Son inquiétude fait place à un sentiment d'allégresse à l'annonce des résultats[1370], même si tous ne comblent pas entièrement les espérances des organisateurs. Ainsi deux tableaux anciens, *Sainte-Adresse (92)* et la *Berge à Lavacourt (495)* et une *Débâcle de la Seine* plus récente *(1344)*, mis à prix 12000 francs pour le premier, 8000 francs pour chacun des deux autres, sont adjugés 9000, 6700 et 6000 francs seulement[1371]. Au sujet d'un *Paysage d'hiver* peint à Argenteuil *(350)* qui ne dépasse pas 5000 francs, *La Chronique des Arts* rappelle opportunément que la toile avait été vendue 255 francs (en fait 250) à l'hôtel Drouot en 1875, ce qui implique une plus-value appréciable. Notés 12500 (ou 12600) sur départ à 12000 francs, *Les Glaçons (1336)* confirment en partie les prétentions de l'artiste au cours de ses récentes négociations avec Durand-Ruel[1372]. Bonne tenue également de l'*Eglise de Varengeville (726)* et de l'*Eglise de Vernon (843)* avec 10800 et 12000 francs (sur demande de 10000 et de 12000) ainsi que des *Faisans (549)* qui, sur départ à 5000, atteignent la somme de 7000 francs. Mais la palme appartient, et de loin, au *Pont d'Argenteuil (312)* adjugé 21500 francs, soit 6500 de plus que sa mise à prix[1371*].

Dépassé de justesse par Puvis de Chavannes dont *Ludus pro patria* a trouvé preneur à 22500, Monet domine largement ses confrères impressionnistes, du reste très inégalement représentés[1373]. Sa position se trouve ainsi renforcée, ce dont il se réjouit fort auprès de Paul Durand-Ruel, non sans quelque naïveté apparente ou réelle, car il sait déjà que celui-ci a été un des principaux acheteurs[1370*]. Dans la réponse qu'il rédige à la place de son père absent, Georges précise que la maison Durand-Ruel a fait l'acquisition de quatre tableaux de Monet et qu'elle a soutenu les autres[1374]. Il affirme ne pas savoir pour quel client Georges Petit a acheté le *Pont d'Argenteuil*. Mieux renseignée, *La Chronique des Arts* publie le même jour le nom de l'heureux acquéreur, M. de Curel[1371*], dont la famille conservera longtemps la toile si chaudement disputée *(312)*.

LÉON GÉROME, INUTILE CASSANDRE

Encouragé par l'heureux résultat de la vente Vever, Monet se donne au travail avec une ardeur décuplée. Au bout de dix jours de ce régime, il accuse une fatigue qui ne le quittera plus[1375], aggravée par de lancinantes douleurs dans le dos et par des troubles digestifs répétés[1376]. A ces ennuis physiques s'ajoute le souci de voir le paysage se modifier sous l'effet d'un verdissement trop prévisible[1377], ou par l'intervention des hommes qui brûlent les herbes sèches et entreprennent de niveler «ces beaux mouvements de terrain»[1378]. Jusqu'à la mer qui se montre hostile, se refusant à synchroniser ses marées avec les effets recherchés![1379]

On sourirait, si ces doléances ne recouvraient une angoisse déjà rencontrée et qui met en cause tantôt la faculté de peindre vite et bien[1380], tantôt le système des séries lui-même: lorsque certains effets tardent à revenir, convient-il de mettre en train de nouvelles toiles ou bien vaut-il mieux transformer les tableaux commencés? En d'autres termes, comment choisir entre la multiplication des esquisses, qu'il sera peut-être impossible de terminer, et un travail opiniâtre aux mêmes toiles, au risque d'en faire «des choses bâtardes et imprécises»[1381]? Autant de problèmes, autant de difficultés dont la prise de conscience, telle qu'elle se manifeste à Pourville

1369 *Le Catalogue de Tableaux modernes de premier ordre, coll. H. V.*, G. Petit, Paris, est un bel in-folio de 176 pages achevé d'imprimer le 12 janv. 1897; 200 exemplaires avec gravures hors-texte sur papier de Chine, 1000 exemplaires sur vélin du Marais. Les tableaux de Monet, numéros 78-85, sont reproduits à l'exception de deux.

1370 *Lettre 1366*, cf. *supra*, note 1368. — D'après ce document, ce n'est pas Paul Durand-Ruel qui a communiqué les résultats à Monet.

1371 Dans son compte rendu sur la *Vente A. Vever*, *La Chronique des Arts*, 2 fév. 1897, pp. 54-56, donne le détail des prix.

1372 Sur ces prétentions, cf. lettre 1355 (*supra*, note 1354). — Une note manuscrite dans l'exemplaire du catalogue de vente conservé en nos archives indique un prix de 12600 francs et le nom de l'acheteur, Montaignac, décidément amateur de *Glaçons*; cf. *supra*, note 1365.

1373 *Ludus pro patria*, réduction de la composition d'Amiens, est une grande toile de 1,14 × 1,98 m., qui atteint 22500 francs sur demande à 20000. Une *Etude de femme nue* de Renoir est vendue 6000 francs; 4 toiles de Sisley sont payées entre 2200 et 4600; un pastel, *La Toilette*, de Degas, monte à 10500. — Les prix de Corot s'échelonnent entre 5000 et 35000 francs. Daubigny atteint 78000 avec *Les bords de l'Oise*; Th. Rousseau 77500; Meissonier bat tout le monde avec 94100 francs sur demande à 80000, pour *Officier d'état-major en observation*. 37 × 47 cm.; acheté par G. Petit («pour Vever?» note manuscrite).

1374 Lettre de G. Durand-Ruel à Monet, Paris, 8 fév. 97, pièce justificative (96). La galerie a acheté les numéros 80 *(843)*, 85 *(350)*, 86 *(549)* pour son compte, les numéros 83 *(495)* et 84 *(1344)* pour Depeaux.

1375 *Lettre 1370*, [Pourville, 16 fév. 97], à A. Monet.

1376 *Lettre 1375*, [25 fév.]; *lettre 1376*, [1er mars]; *lettre 1377*, [c. 4 mars]; *lettre 1385*, [c. 27 mars], toutes à A. Monet. Les analyses et extraits de certaines lettres sont trop sommaires pour nous permettre de les dater avec précision.

1377 *Lettre 1373*, [21 fév.]; *lettre 1377*, [c. 4 mars], les deux à A. Monet.

1378 *Lettre 1367*, [6 fév.]; *lettre 1373*, [21 fév.], les deux à A. Monet.

1379 *Lettre 1372*, [c. 20 fév ?], à A. Monet.

1380 *Lettre 1372*, (cf. note précédente): «Je suis d'un long qui me désespère»; *lettre 1387*, [30 mars], les deux à A. Monet. Un extrait de la dernière lettre, *infra*, note 1409 et texte correspondant.

1381 *Lettre 1386*, [Pourville, 29 mars], à A. Monet.

en 1897, sonne le glas du travail en plein air, du moins dans sa version intégrale, et conduit tout naturellement, par nécessité autant que par choix, vers l'enceinte tutélaire des jardins qui l'attendent à Giverny.

Contrepoint à cette évolution, la présentation de la collection Caillebotte au public, dans une galerie annexe du Luxembourg, replace au centre de l'actualité les glorieuses époques d'Argenteuil et de Vétheuil. Comme le pense Léonce Bénédite, heureux de l'enrichissement dont bénéficie le musée dont il est le conservateur, ce «petit événement artistique ... sera très commenté»[1382]. Bien mieux, une véritable tempête est déclenchée par la protestation que l'Académie des Beaux-Arts adresse au ministre de l'Instruction publique et où le legs est présenté comme «une offense à la dignité de notre école»[1383]. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une lettre ouverte, la presse a vent de l'affaire, et un reporter de *L'Eclair* s'en va interviewer un des signataires des «Quat'z'Arts», le peintre Gérome selon toute vraisemblance. Celui-ci ne mâche pas ses mots: «Où allons-nous? L'Etat protéger de semblables ordures! ... Elle n'est pas pour eux, la nature! Ce M. Monet, vous rappelez-vous ses *Cathédrales*! Et dire que cet homme a su peindre autrefois! ... Oui, j'ai vu de bonnes choses de lui, mais maintenant!»[1384]

Dépêché par *Le Figaro* auprès du «parrain de la fameuse lettre de protestation», Maurice Guillemot esquisse le portrait du vieux champion: «Les cheveux blancs coupés en brosse, drus sur le front, la moustache rêche, l'œil vif, la parole grasse, actif et jeune malgré son grand âge.»[1385] Ces traits caractéristiques et les deux tableaux que l'artiste est en train d'achever pour le Salon, *La Fuite dans le désert* et une *Entrée à Jérusalem*[1386], indiquent que nous nous trouvons au 25 du boulevard de Clichy, chez Léon Gérome. Ce modèle de «sainte femme», vêtu de blanc, qui «musait» dans son atelier «mi-parti peinture, mi-parti sculpture», ces selles, ces statuettes de plâtre, tout cet arsenal de bibelots d'Orient, de masques, de harnachements, de tentures, nous plongent dans un univers d'un autre âge. Les idées du vieux maître sont en harmonie avec le décor: «Comment, nous autres professeurs, nous nous efforçons de mettre nos élèves dans une voie un peu digne et un peu austère, et voilà ce qu'on leur montre! Alors, ils trouvent qu'il est inutile de trimer dans un atelier pendant des années, d'apprendre son métier, de savoir dessiner. Nous avons charge d'âme...»[1385*] — «Malgré le parti pris [du maître], ajoute Guillemot, l'opposition actuelle ne se fait pas contre des personnalités, mais contre un ensemble d'œuvres pas suffisamment triées»[1387], et de conclure: «Il est impossible, tout de même, de sourire de sa colère: — la conviction désarme.»[1385*]

Les *intellectuels*[1388] ne l'entendent pas de la sorte, et, avant de parler «bravement» de Gérome et de Bouguereau aux lecteurs de la *Gazette des Beaux-Arts*, Albert Maignan doit s'en excuser, sachant que, «presque chaque semaine, il se dépense des flots d'encre pour les dénoncer aux gens de goût; certaines petites chapelles leur infligent l'excommunication majeure, et les admettre seulement est une impiété que l'on doit cacher comme un crime»[1389]. La nouvelle intolérance a trouvé son terrain d'élection en vouant aux gémonies le manifeste de l'Académie[1383*]. «Cette protestation est vaine», estime *Le Temps*[1390]. «Ces fureurs académiques ... pourraient bien servir de simples intérêts de boutique», insinue *Le Journal*, qui poursuit: «Les marchands de toile peinte du bazar de l'Institut craindraient-ils la concurrence de la maison qui n'est pas au coin du quai?»[1391] Abondant dans le même sens, *Le Voltaire* voit dans la lettre une réaction jalouse à la suite des plus-values enregistrées à la vente Vever[1392]. La pression est si forte que *L'Eclair*, désavouant son reporter, charge Roger-Milès de ridiculiser les protestataires[1393], tâche dont s'acquitte également Pierre dans *L'Echo de Paris*[1394]. *La Chronique des Arts*, pour sa part, félicite le gouvernement d'avoir rejeté «comme nul et non avenu» un manifeste qu'elle considère comme un «acte illégal»[1383*].

1382 L. Bénédite, *La Collection Caillebotte au Musée du Luxembourg*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, 1er mars 1897, pp. 249-258 (cité p. 249). — Sur l'acceptation du legs, cf. *supra*, note 1352.

1383 Editorial anonyme, *Propos du jour*, in: *Chronique des Arts*, 13 mars 97, p. 101. — L'Académie, réunie le 27 fév. en comité secret, vient d'adresser au ministre une lettre de protestation signée de la majorité de ses membres; cf. G. Bazin, *Les Trésors de l'impressionnisme*, Paris, 1958, pp. 46-47.

1384 Anonyme, *Contre le Legs Caillebotte. La protestation de L'Institut. Conversation avec l'un des protestataires. Violente franchise*, in: *L'Eclair*, 8 mars 97.

1385 M. Guillemot, *La Question Caillebotte*, in: *Le Figaro*, 13 mars 97.

1386 Les deux tableaux de Gérome figureront au Salon de mai avec les numéros 730 et 731. Nous avons adopté la graphie *Gérome* retenue par E. Benezit dans son *Dictionnaire des peintres...*, au lieu de *Gérôme* que l'on rencontre également. Gérome a pu voir très tôt certaines œuvres de Monet, soit chez Gleyre, soit au jury du Salon; cf. D. Wildenstein, *Monet*, t. I., 1974, pp. 22-23; 29; 32; 42.

1387 Ainsi, dans une lettre adressée à Gérome et reproduite par Guillemot (*supra*, note 1385), un correspondant écrit: «Admirateur de Monet et de Sisley, je déplore cette acceptation du legs Caillebotte, parce qu'il fait du tort à ces deux artistes.»

1388 Le terme *intellectuel* prend son sens actuel, avec ce qu'il comporte à la fois de générosité et de prétention dédaigneuse, vers la fin du XIXe siècle; cf. *infra*, note 1433.

1389 A. Maignan, *Le Salon de 1897. Société des Artistes français*, 1er art., in: *Gazette des Beaux-Arts*, 1er mai, pp. 352-372, cité p. 370.

1390 T.S. [Thiébault-Sisson], *Entre artistes. Une protestation de l'Académie des Beaux-Arts contre le legs Caillebotte*, in: *Le Temps*, 9 mars 97. L'auteur s'étonne surtout que la prise de position hostile vienne si tard.

1391 Pontaillac, *Nos Echos: La Ville*, in: *Le Journal*, 9 mars 97. Cf. aussi Jean Salt, *M. Gérome*, in: *Le Journal*, 10 avril, annonce un «grand meeting d'indignation ... dans les ateliers du peintre Gérome».

1392 C.-J. [Clément-Janin], *Notes d'Art: L'Incident Caillebotte*, in: *Le Voltaire*, 16 mars 97.

1393 Roger-Milès, *Opinions: Le Scandale du Luxembourg*, in: *L'Eclair*, 13 mars 97; cf. *supra*, note 1384 et texte correspondant.

1394 Pierre, *Pages d'agenda*, in: *L'Echo de Paris*, 13 mars 97. Les protestataires sont ridiculisés.

Que peuvent contre ce déferlement quelques voix isolées comme celle de Wip dans la confidentielle *Estafette*[1395] ou celle d'Auguste Dalligny, directeur du *Journal des Arts*, qui achève de compromettre sa signature dans ce combat perdu. En approuvant l'Académie d'avoir «pensé ... que la vue de la collection Caillebotte ne pouvait donner qu'un mauvais enseignement et induire en erreurs de goût»[1396], il rejoint, en somme, l'opinion de ceux pour qui l'impressionnisme, générateur de chefs-d'œuvre à un moment unique dans l'histoire de la peinture, constitue un danger en tant qu'école, dans la mesure où des suiveurs sans génie s'autorisent de sa leçon de facilité apparente pour nier les nécessités de l'effort et masquer leurs propres insuffisances. Zola ne l'entendait pas autrement qui s'écriait un an plus tôt: «Ô moisson dont j'ai vu les semailles et qui me surprend comme la plus imprévue des extravagances!»[1397]

MAURICE GUILLEMOT, UN REPORTER BIEN INSPIRÉ

Au début de 1897, Monet s'est trouvé confronté avec deux problèmes de famille qui aboutissent tous deux à des solutions contraires à ses désirs. Son frère Léon, veuf depuis 1895, passant outre à ses objections, se remarie en mai avec une jeune femme de 33 ans[1398]. Apparemment séduit par l'exemple de son oncle — n'est-il pas son employé à Déville? — Jean parle d'épouser Blanche Hoschedé. Claude tente de raisonner son fils aîné: peut-on aimer d'amour une jeune fille avec laquelle on a vécu sous le même toit depuis l'enfance?[1399] Mais Alice veille, et les faire-part sont lancés pour le jeudi 10 juin. La sélection des visiteurs au repas de noces a été opérée selon les critères de la plus parfaite respectabilité[1400]. Ainsi Pissarro, considéré sans doute comme un convive peu reluisant, est rayé impitoyablement de la liste. Monet s'en excuse auprès de son vieux camarade, lequel sait bien que charbonnier n'est pas toujours maître chez soi[1401]. L'influence du clan Raingo, auquel Mme Monet se flatte d'appartenir toujours, s'exerce à plein dans le domaine des futilités mondaines, et le pauvre Jean doit accepter, comme premier témoin, Georges Pagny[1402], un des beaux-frères de celle qui sera désormais sa belle-mère dans la double acception du terme.

La nouvelle du mariage de Blanche semble avoir réveillé une créancière de Vétheuil qui écrit à Mme Monet pour lui réclamer le règlement d'une dette contractée jadis par Ernest Hoschedé, moyennant quoi elle s'engage à restituer les papiers de famille qu'il lui a laissés en gage. Estimant qu'elle ne peut être tenue pour responsable des dettes de son premier mari, Alice fait suivre son refus formel de révélations non dénuées d'intérêt sur sa situation personnelle depuis qu'elle est devenue l'épouse de Claude Monet[1403].

En compensation à la pression familiale toujours considérable, ce dernier s'efforce de cultiver les relations extérieures et plus particulièrement l'amitié d'Auguste Rodin. A Paris, il propose au grand sculpteur un rendez-vous au Salon du Champ de Mars devant la maquette de

[1395] Wip, *Un comble*, in: *L'Estafette*, 13 mars 97. Les impressionnistes sont appelés «tacheurs».

[1396] A. Dalligny, *Le Budget des Beaux-Arts et sa discussion parlementaire*, in: *Journal des Arts*, 17 mars 97. Si l'Institut publiait sa lettre de protestation, «quoi que fasse le ministre et quoi que redise la critique qui s'est déjà prononcée, il y a tout lieu de croire que la majorité des gens de goût serait avec l'Académie; quant au bon sens du gros public, c'est déjà fait». — Tel n'est pas l'avis de M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, qui conclut devant le Sénat une déclaration officielle en ces termes: «Ce sont les visiteurs du Musée du Luxembourg qui sauront, dans la mode du jour, discerner la part de la gloire. Et la gloire, Messieurs, vous pouvez en être sûrs, saura reconnaître les siens.» Cf. *La collection Caillebotte devant le Sénat*, in: *Chronique des Arts*, 20 mars 1897, p. 110.

[1397] E. Zola, *Peinture*, in: *Le Figaro*, 2 mai 1896, rep. *op. cit.* (*supra*, note 1350), p. 266. De telles prises de position ont valu à leur auteur une réputation détestable en matière de critique d'art.

[1398] *Lettre 1369*, [Pourville, 1er trimestre 97], à A. Monet. La brièveté du fragment nous interdit tout essai de datation plus précise. — *Léon* Pascal Monet, né le 14 avril 1836, avait épousé Etiennette Joséphine Robert le 21 février 1865. Après le décès de sa première femme le 13 septembre 1895, à Maromme près de Rouen, il épouse Delphine Aurélie Blis, le 18 mai 1897 à Paris, 8e arrondissement. Renseignements communiqués par Mme Dubos, rédactrice chargée de l'état civil à la mairie de Maromme.

[1399] *Lettre 1370*, [Pourville, 16 fév. 97]; *lettre 1373*, [21 fév.], les deux à A. Monet.

[1400] Ainsi, Helleu a tout juste droit à venir prendre le café; cf. *lettre 1394bis*. Quant à Boudin, il répond au faire-part par une lettre chargée de souvenirs; cf. lettre de Boudin à Monet, 14 juillet 97, repr. *in*: Jean Aubry, 1922, p. 106.

[1401] Lettre de Pissarro, London, 62, Bath Road, Bedford Park, 10 juin 97: «Mon cher Monet, J'ai reçu votre amicale lettre dans laquelle vous vous excusez de ne pouvoir, à votre grand regret, m'inviter au repas de noces de Jean; je comprends parfaitement votre embarras et vous prie de croire, mon cher Ami, que vous êtes tout excusé, d'autant plus que, moi aussi, je me trouve fort empêché, en ce moment, par suite de la longue convalescence de Lucien.»

[1402] Le mariage civil a lieu le 9 juin à la mairie de Giverny, (registre de l'état civil). — Georges Pagny a été également témoin au mariage de Monet; le deuxième témoin de Jean est un certain Fernand Harndorff (?) de Paris, dont il avait fait la connaissance à Vétheuil. Blanche est assistée de son frère Jacques Hoschedé, courtier maritime à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), et de Théodor Earl Butler, le mari de Suzanne. Le mariage religieux est célébré le lendemain à midi.

[1403] Lettre de Mme Monet à Mme Auger-Dauvel, Giverny, ce 26 juin 1897. Alice ne se considère pas comme responsable des dettes de son mari, n'ayant pas été consultée. «Du reste, toute ma fortune personnelle a été engloutie dans la faillite et j'ai dû me remarier sous le régime de la *séparation de biens* pour éviter à M. Monet, qui a des enfants, de voir ce qu'il gagne pris par les créanciers de mon mari.» — Le 6 mars 1893, Mme Monet avait adressé à Mme Denis Paillet, fille de Mme Auger, une lettre chargée de 200 francs «pour solde de tous comptes», sans doute en règlement d'une autre dette, personnelle celle-là.

son *Victor Hugo*[1404]. A Giverny, il attend sa visite en compagnie d'Helleu et de Mirbeau et confirme son invitation malgré la défection de l'écrivain[1405]. Répondant à une lettre dans laquelle Monet le félicitait de la publication de ses dessins par Manzi et Joyant, Rodin exprime avec force le «sentiment de fraternité» qui l'unit à son «compagnon de route» dans un «même amour de l'art», en y associant Mirbeau et Geffroy, «groupe que j'aime»[1406].

Que pèse l'évocation des relations amicales ou familiales, au regard de l'histoire, comparée au témoignage direct d'un chroniqueur avisé? Maurice Guillemot, dont nous avons déjà rencontré la signature dans *Le Figaro*[1385*], se rend chez Monet à l'aube d'une belle journée d'août 1897, mandaté par *La Revue illustrée*[1407]. «Le chef couvert d'un feutre marron pittoresquement bossué», son éternelle cigarette aux lèvres, «point de feu brillant dans l'épaisseur de la grande barbe», — il est trois heures et demie du matin — c'est un peintre en pleine forme qui invite le reporter à l'accompagner au motif[1408]. Le temps n'est plus où il écrivait, avant de quitter Pourville: «Si je n'arrive pas à faire quelque chose de propre, c'est que je suis décidément fichu.»[1409]

Après avoir suivi l'allée médiane du jardin, traversé la route et la voie ferrée, contourné la pièce d'eau aux nénuphars et franchi le Ru, les deux hommes se dirigent vers la Seine par les prairies tout humides de rosée. Parvenu à l'endroit où l'Epte se jette dans le fleuve, Monet détache une barque amarrée dans les roseaux de l'île aux Orties et gagne le «grand bachot» qui lui sert de bateau-atelier. Un aide-jardinier déballe les paquets de toiles «accouplées deux par deux et numérotées»[1407*]. Ce sont quatorze tableaux commencés en même temps et en un lieu où le peintre travaille «depuis l'été dernier», — c'est-à-dire depuis 1896[1410]. Il s'agit de la quasi-totalité des *Matinées* datées *97 (1472-1488)*.

Chassés par le soleil bien avant l'heure du déjeuner[1411], Monet et son visiteur s'en retournent au village et se réfugient «dans la fraîcheur de l'atelier». «Salon plutôt», corrige aussitôt Guillemot, qui sait combien le mot est mal venu ici, «puisque le peintre du plein air ne travaille que dehors, musée plus justement, à regarder ce qui s'y trouve»[1407*]. Il y a là, en effet, dans le premier atelier de l'artiste, celui qu'il a fait construire à l'extrémité ouest de sa maison, une véritable rétrospective de ses œuvres alignées sur trois rangs, telles que la photographie nous en a conservé le souvenir.

C'est là que Monet présente à son invité les quatorze études «en train», ces *Matinées*, objet d'un effort patient et sans cesse répété. «Je voudrais empêcher qu'on ne voie comment c'est fait.»[1407*] Ce désir, dont il sait bien que le journaliste va s'en faire l'écho, est destiné à montrer au public que les impressions, dans la plupart des cas, sont le fruit d'une longue élaboration, quelque chose comme ces «impromptus faits à loisir» dont parle Molière. Si Monet tient à ce qu'on sache la vérité sur ce point, il est plus discret sur la question du travail en intérieur, et le reporter est assuré de lui être agréable en terminant son article par cette phrase: «Son atelier, c'est la nature.»[1407*]

Mais cette nature elle-même, mérite-t-elle tout à fait son nom sous l'aspect où Monet va l'approcher désormais? Guillemot révèle, en effet, que «le miroir immobile» de l'étang aux nymphéas sert de modèle «pour une décoration, dont il a déjà commencé les études». Ces études, «de grands panneaux» présentés à leur tour dans l'atelier, constituent les premiers éléments d'un projet de «pièce circulaire dont la cimaise ... serait entièrement occupée par un horizon d'eau taché de ces végétations». Le développement qui suit, avec ces «parois d'une transparence tour à tour verdie et mauvée», cette «eau morte reflétant des floraisons étalées», ces «tons imprécis, délicieusement nuancés, d'une délicatesse de songe»[1407*], c'est déjà le rêve des *Grandes Décorations* réalisées à l'Orangerie trente ans plus tard. Il est juste d'associer, à la genèse d'une œuvre considérable pour l'histoire de l'art, le souvenir de Maurice Guillemot, premier et lucide témoin d'une grande aventure.

[1404] *Lettre 1390*, Giverny, 23 avril 97; *lettre 1391*, 2 mai, les deux à Rodin. — Le choix de l'endroit est guidé par le désir d'apporter au sculpteur un témoignage de sympathie à l'occasion de la polémique déclenchée par la présentation de son *Victor Hugo*; cf. Cécile Goldscheider, *Rodin*, Paris, 1962, pp. 37-38; R. Descharnes et J.-Fr. Chabrun, *A. Rodin*, Lausanne, 1967, pp. 176-183; Ionel Jianou et C. Goldscheider, *Rodin*, Paris, 1967, pp. 53, 96-97. — La *lettre 1391* révèle que Monet utilise désormais l'hôtel Terminus-Saint-Lazare comme pied-à-terre à Paris.

[1405] *Lettre 1393*, Giverny, 18 mai 97; *lettre 1394*, (télégramme), 22 mai, les deux à Rodin.

[1406] *Lettre 1395*, Giverny, 20 sept. 97, à Rodin. — La réponse de ce dernier, Montrozier, 22 sept. 97, *in*: G. Geffroy, 1922, p. 213.

[1407] Maurice Guillemot, *Cl. Monet*, in: *La Revue illustrée*, 15 mars 98, non paginé. — La première ligne du texte indique que le reportage a eu lieu au mois d'*août* précédent, c'est-à-dire en 1897.

[1408] L'arrivée de Guillemot en gare de Vernon la veille, la route en voiture attelée d'un cheval blanc, l'apparition de Monet sur son perron le lendemain «à pointe d'aube» sont autant de morceaux d'anthologie.

[1409] *Lettre 1387*, [30 mars 97], à A. Monet; cf. *supra*, note 1380.

[1410] Puisque la visite a lieu en août 1897 (*supra*, note 1407), «l'été dernier» renvoie à 1896, année dont sont datées deux *Matinées (1435-1436)* et à laquelle appartient également le no *1437*.

[1411] Sur le décalage horaire par rapport à l'heure française d'été actuelle (HEOr), cf. *supra*, note 1077. A 10 h la position du soleil était comme en 1978 à midi. — Le déjeuner annoncé à son de cloche, servi dans la salle à manger — dont la teinte jaune pâle est soulignée, à cette époque, par le violet des portes —, les estampes japonaises, l'escalier orné d'affiches de Chéret, la chambre où le peintre présente sa collection d'œuvres amies, rien ne manque pour faire du récit de Guillemot un des plus précieux témoignages vécus sur Monet à Giverny vers la fin du XIXe siècle.

«L'ADMIRABLE COURAGE DE ZOLA»

Après le succès de la vente Vever[1412], la dispersion de la collection Paul Aubry, en mai 1897, n'apporte pas les résultats escomptés. Ceux-ci auraient été plus médiocres encore sans l'utile secours de Durand-Ruel qui, sur les cinq toiles de Monet figurant au catalogue, en achète quatre à lui tout seul[1413]. Les prix s'échelonnent entre 8000 francs atteints par *La Roche Guibel (1106)* et 4000 enregistrés pour une *Pyramide à Port-Coton (1084)*. La déception causée par le dernier chiffre a valeur d'avertissement, et on ne verra plus le peintre, avant un certain temps, réclamer à Durand-Ruel des 15000 francs comme pour une *Cathédrale* ou 12000 comme pour *Les Glaçons*[1414]. Cela ne le rend du reste guère plus souple dans ses rapports avec son meilleur défenseur et client: à la première occasion fournie par l'envoi maladroit d'un relevé de compte, il prend la mouche et adresse rageusement à «MM. Durand-Ruel et fils» un mandat de 75 francs, en les priant de lui en accuser «bonne réception», ce qui sera fait avec les explications appropriées[1415].

Monet ne se montre sans doute pas beaucoup plus facile dans ses rapports avec les habitants de Giverny, mais ceux-ci, après l'avoir regardé dans les premiers temps comme un «horzin» doublé d'un «artiste», sont en passe de le considérer comme la gloire du village[1416], aidés en cela par le maire Albert Collignon, qui met à profit toutes les occasions pour faire valoir son illustre administré[1417]. Ainsi, lorsqu'il s'agit de doter la mairie-école d'un préau, Collignon déclare à son conseil municipal qu'il compte trouver les revenus nécessaires dans les intérêts produits par la *donation Monet* et par la souscription faite pour l'amélioration et l'embellissement du marais[1418]. Quelques mois plus tard, constatant que 162 francs provenant des intérêts de la même *donation Monet* restent disponibles, il affecte cette somme à l'attribution d'un livret de caisse d'épargne à chaque élève fréquentant l'école. «Heureux de perpétuer le souvenir de *la générosité de M. Monet* et de lui témoigner ainsi sa gratitude, le conseil, à l'unanimité, décide que cette distribution aura lieu le 14 juillet.»[1419] Voilà l'exilé volontaire de 1870, l'éternel débiteur de Ville-d'Avray, d'Argenteuil et de Vétheuil, promu au rang de bienfaiteur officiel de sa cité, et cela dans le cadre le plus populaire qui fût à son époque, celui de la distribution des prix aux enfants de l'Ecole publique, républicaine et laïque!

La politique locale de son Clochemerle d'adoption n'accapare pas, cependant, la conscience civique de Claude Monet, à l'heure où, dans la France entière, les esprits sont sensibilisés à une affaire dont les débuts remontent à près de trois ans[1420] et qui vient de prendre une dimension nouvelle grâce au «combat pour la vérité, ... le seul bon, le seul grand», engagé par Emile Zola[1421]. Dans un premier article paru dans *Le Figaro* du 25 novembre, l'écrivain prend la défense de Scheurer-Kestner, vice-président du Sénat, qui a eu le courage de se déclarer publiquement convaincu de l'innocence du capitaine Dreyfus[1422]. Puis, comme les antidreyfusards affirment que les partisans de la révision sont groupés dans un «syndicat» animé par la grande banque israélite, Zola, dans un second article, proclame: «Oui, il existe un syndicat des hommes de bonne volonté, de vérité et d'équité ... De ce syndicat, ah! oui, j'en suis et j'espère bien que tous les braves gens de France vont en être!»[1423] Deux jours plus tard, Monet prend la plume pour complimenter son vieux camarade du temps des Batignolles: «Bravo et bravo encore ... Vous seul avez dit et si bien dit ce qu'il fallait.»[1424] Le temps de dresser un bilan provisoire dans un troisième article[1425] et l'écrivain doit interrompre sa collaboration au *Figaro*, dont le directeur Fernand de Rodays a succombé devant la vague croissante des désabonnements[1426].

1412 Cf. *supra*, notes 1369-1374 et texte correspondant.

1413 *Mouvement des Arts: Collection de feu M. P. A., vente faite le 10 mai, à la galerie de la rue de Sèze* (G. Petit), in: *Chronique des Arts*, 15 mai 97, p. 186: Monet, nº 18, *Les pins parasols (Cap d'Antibes). Fin du jour (1191)*, 6300 francs; nº 19, *Antibes, vue de la Saline (sic) (1167)*, 7500; nº 20, *Pyramide de Port-Coton (1084)*, 4000; nº 21, *La Roche-Guibel (1106)*, 8000 francs; nº 22, *Un parc à Pourville (768)*, 7200 francs; les quatre premiers achetés par Durand-Ruel.

1414 Cf. *supra*, notes 1189, 1355, 1365-1367 et texte correspondant.

1415 *Lettre 1396*, Giverny, 28 sep^bre^97, à Durand-Ruel. — Dès le lendemain, J. Durand-Ruel regrette que Monet ait pris la peine d'envoyer cette somme. On lui avait adressé son compte simplement pour savoir s'il était d'accord (Archives Durand-Ruel).

1416 J.-P. HOSCHEDÉ, 1960, t. I., pp. 45-47. — A l'opposé du «cultivant», le «horzin» est étranger au pays.

1417 Cf. *supra*, notes 1319, 1320, 1346 et texte correspondant.

1418 *Registre des délibérations du conseil municipal de Giverny*, (1888-1900), séance du 21 fév. 97.

1419 *Ibid.*, séance du 27 juin 97.

1420 Cf. *supra*, notes 1221, 1222 et texte correspondant. — La bibliographie de l'Affaire s'enrichit chaque jour depuis la publication de l'ouvrage magistral de Joseph REINACH, *Histoire de l'Affaire Dreyfus*, 6 vol., Paris, 1901-1908. On pourra consulter utilement le petit livre sérieux et commode de Pierre MIQUEL, *L'Affaire Dreyfus*, in: *Que sais-je?*, Paris, 1re édition, 1959. Parmi les ouvrages dreyfusistes récents, cf. ceux de R. GAUTHIER, *infra*, note 1430, et de Colette BECKER, *E. Zola. La vérité en marche*, Paris, 1969. Un point de vue différent est développé par Georges ROUX, *L'Affaire Dreyfus*, Paris, 1972. Enfin, Léon LIPSCHUTZ a publié dans les *Cahiers Naturalistes*, revue des Amis d'E. Zola, nºs 36-38, *Une Bibliographie dreyfusienne*, et *passim* de précieux comptes rendus de lecture.

1421 Lettre d'E. Zola à Scheurer-Kestner, Paris, 20 nov. 97, repr. *in*: E. ZOLA, *Correspondance* (1872-1902), présenté par M. Le Blond, p. 792.

1422 E. ZOLA, *M. Scheurer-Kestner*, in: *Le Figaro*, 25 nov. 1897, recueilli, avec les principaux textes de l'écrivain sur l'Affaire, dans: E. ZOLA, *La Vérité en marche*, Paris, 1901. Sur la bibliographie des publications de Zola relatives à l'Affaire, cf. Henri MITTERAND, *Zola journaliste*, Paris, 1962, p. 290. Le même auteur reproduit *La Vérité en marche* et divers documents inédits, *in*: E. ZOLA, *Œuvres complètes*, t. 14, 1969.

1423 E. ZOLA, *Le Syndicat*, in: *Le Figaro*, 1er déc. 97.

1424 *Lettre 1397*, 3 [déc.] 97, à E. Zola. — Monet a écrit par erreur *3 nov^bre^*; la rectification s'impose, car le 3 nov. Zola n'avait pas encore pris position. En tout cas, le premier témoignage de Monet n'a aucun rapport avec le fameux *J'Accuse*; cf. *infra*, note 1431.

1425 E. Zola, *Procès-Verbal*, in: *Le Figaro*, 5 déc. 97: «Pas un homme de nos assemblées n'a eu un cri d'honnête homme, ... tous ont eu peur de l'opinion, dans la prévision inquiète sans doute des élections prochaines.»

1426 Non seulement de Rodays doit se priver de la collaboration de Zola, mais lui-même, après avoir fait amende honorable (*A nos lecteurs*, in: *Le Figaro*, 19 déc. 97), doit céder la direction du journal à Périvier.



Cat. 1479 — *Matinée sur la Seine à l'aurore*, 1897.

La diffusion de deux brochures n'ayant pas produit l'effet souhaité[1427], Zola rédige une lettre ouverte à Félix Faure, président de la République, et s'en va la porter au directeur de la toute jeune *Aurore*, Ernest Vaughan[1428], autour de qui sont réunies diverses personnalités dont Bernard Lazare, Reinach, Mullem, Geffroy et Clemenceau[1429]. Ce dernier a été récemment gagné à la cause de la révision par Mathieu Dreyfus et Scheurer-Kestner[1430]. Reprenant une expression plusieurs fois répétée par Zola dans ces nouvelles *Catilinaires*, Clemenceau propose le titre *J'Accuse* qui est aussitôt adopté. Cela le 12 janvier 1898 au soir. Dans la nuit, *L'Aurore* est tirée à 300000 exemplaires. Le lendemain, sur six colonnes à la une, *J'Accuse* éclate comme un boulet dans le marais politique[1431]. Le 14, un nouveau billet quitte Giverny: «Mon cher Zola, encore une fois bravo et de tout cœur pour votre vaillance et votre courage.»[1432] Monet ne s'en tient pas là: il signe la pétition, dite «manifeste des intellectuels», publiée quotidiennement dans *L'Aurore*. Le numéro du 18 janvier où figure le nom de *Claude Monet* comporte également un article de Clemenceau faisant état de nombreuses adhésions aux thèses de Zola; Monet est cité aux côtés de Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur, Anatole France, Eugène Carrière, mais aussi Louise Michel[1433], la rescapée de la Commune, dont le voisinage n'est pas forcément du goût de tous les signataires.

J'Accuse[1431*] a conduit Zola tout droit devant la Cour d'assises de la Seine où son «ignoble procès» s'ouvre le 7 février, suivi «de loin et avec passion» par Monet[1434]. De loin seulement, car son état de santé interdit au peintre de se rendre à Paris pour apporter à son ami un soutien plus direct[1435]. Mais, tout au fond de lui-même, y tient-il tellement? On peut en douter en le voyant évoquer, dans deux lettres successives, des perspectives de retour au calme et d'apaisement capables, selon lui, de faire en sorte que tous les gens «sensés» et honnêtes ne rendent hommage au grand écrivain[1436]. Ces perspectives idylliques ont beau se trouver immédiatement démenties par les clameurs vengeresses qui accueillent le verdict condamnant Zola, Monet n'en refuse pas moins d'assumer la plus petite responsabilité dans une organisation qui cherche à grouper les partisans de la révision: «Quant à faire partie d'un comité quelconque, ce n'est pas du tout mon affaire.»[1437]

Le refus de s'engager davantage, en retrait apparent sur ses déclarations antérieures, ne surprendra pas ceux qui connaissent le tempérament de Claude Monet. Capable d'élans généreux comme de colères brutales, il reste tel qu'il fut jadis dans les délibérations de la *Société anonyme coopérative des artistes*[1438], un homme qui préfère aux positions extrêmes les solutions de compromis et d'équilibre, un conciliateur en somme, sinon un modéré qui laisse de propos délibéré les attitudes héroïques à d'autres.

LASSITUDE OU NOUVEAU DÉPART?

Le mois de juin 1898 marque comme une sorte de point d'orgue dans la carrière de Monet, présent simultanément dans deux grandes galeries, celle de Durand-Ruel où il participe à une exposition de groupe[1439], celle de Georges Petit où il a les honneurs d'une manifestation

[1427] E. Zola, *Lettre à la Jeunesse*, 14 déc. 1897; *Lettre à la France*, 6 janv. 1898: «France, réveille-toi, songe à ta gloire.» Le 11 janv., l'acquittement d'Esterhazy met fin aux espoirs d'une solution favorable à Dreyfus.

[1428] Ernest Vaughan, écarté de *l'Intransigeant* par Rochefort, a fondé *L'Aurore* le 19 oct. 1897. Pour tous les détails relatifs à la vie des journaux, cf. *Histoire Générale de la Presse française*, t. III., 1871 à 1940, Paris, 1972; ici, p. 368.

[1429] A. Lanoux, *Bonjour monsieur Zola*, Paris, 1962, pp. 306-309. — Les mobiles de Clemenceau sont apparemment moins purs que ceux de Zola. D'abord hostile au capitaine Dreyfus, il s'est laissé convaincre de son innocence, mais on a souvent pensé qu'il n'était pas fâché de retrouver, dans l'Affaire, une sorte de virginité morale quelque peu compromise par le scandale de Panama. Thèse contestée par Georges Wormser, *La République de Clemenceau*, Paris, 1961, pp. 184-185.

[1430] Mathieu Dreyfus a milité avec constance pour la réhabilitation de son frère. Ses souvenirs ont été présentés avec d'autres inédits, par Robert Gauthier, in: *«Dreyfusards!»*, Paris, 1965; cf. pp. 116-118, *Le Virage du «Figaro»*; pp. 125-126, la publication de *J'Accuse*.

[1431] E. Zola, *J'Accuse...!, Lettre à M. Félix Faure, président de la République*, in: *L'Aurore*, 13 janv. 1898. Zola a rédigé sa lettre dans la nuit du 11 au 12 et dans la journée du 12 janvier.

[1432] *Lettre 1399*, Giverny, 14 janv. 98, à E. Zola.

[1433] G. Clemenceau, *Le «Syndicat» grandit*, in: *L'Aurore*, 18 janv. 98, où Monet est cité en même temps que son nom figure sur la liste du «manifeste des intellectuels». Par ce titre, Clemenceau est à l'origine du néologisme dont on connaît la fortune; cf. *supra*, note 1388.

[1434] *Lettre 1401*, Giverny, 15 fév. 98, à G. Geffroy.

[1435] *Lettre 1402*, Giverny, 24 fév. 98, à E. Zola. — Ce dernier a été condamné la veille à un an de prison et 3000 francs d'amende par la Cour d'assises de la Seine. Le 1er juin, *L'Aurore* offre en prime à ses abonnés *Le Compte rendu complet sténographié du procès de Zola*, un volume d'environ 1000 pages. Le 18 juillet, le jugement de Paris est confirmé par la Cour d'assises de S.-&-O. à Versailles, et Zola s'exile à Londres sur le conseil de ses amis.

[1436] *Lettre 1402*, cf. note précédente; *lettre 1403*, 25 fév. à G. Geffroy.

[1437] *Lettre 1404*, Giverny, 3 mars 98, à un correspondant non identifié, vraisemblablement un des fondateurs de la Ligue des Droits de l'Homme créée en février 1898 sur l'initiative de Ludovic Trarieux. Cf. dans la *lettre 1421*, Giverny, 5 déc. 98, le refus de Monet de collaborer à un Album dreyfusien. Cependant, si sa position ne correspond pas entièrement aux espoirs des dreyfusards, elle leur est beaucoup plus favorable que celles de Degas, de Cézanne et de Renoir. Sur l'attitude de certains impressionnistes, cf. *Journal de P. Signac*, 17 janv. 97, 11 fév., 23 fév., présenté par J. Rewald, in: *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1952, pp. 275-278. — Sur la réaction de Rodin, cf. *infra*, notes 1444 et 1445.

[1438] D. Wildenstein, *Monet*, t. I., 1974, pp. 65-70.

[1439] Sur les relations avec Durand-Ruel, cf. *lettre 1405*, Giverny, 1er avril 98. — Aucun catalogue de l'exposition, en admettant qu'il ait existé, ne nous étant parvenu, nous en sommes réduits aux annonces de presse; ainsi les *Informations* du *Journal des Arts*, 8 juin 98: «Une exposition d'œuvres importantes de Puvis de Chavannes, Cl. Monet, Renoir, Pissarro et Sisley est ouverte pendant le mois de juin dans les galeries Durand-Ruel, 16, rue Laffitte et 11, rue Le Peletier.» A. Fontainas (*infra*, note 1455) mentionne la présence de tableaux de différentes époques.

particulière[1440]. Rue Laffitte, il occupe une salle entière avec des œuvres «superbes» selon Pissarro, autre participant aux côtés de Renoir et de Sisley[1441]. Ainsi, les quatre mousquetaires de l'impressionnisme se retrouvent, pour quelques semaines, associés à Puvis de Chavannes, la présence du président de la Société nationale des Beaux-Arts constituant une garantie de gloire officielle de moins en moins différée désormais[1439*].

La préparation de l'exposition qui ouvre le 1er juin chez Georges Petit[1442] a imposé à Monet un «travail forcené», au point qu'il n'a pu se rendre au Salon du Champ de Mars aussi vite qu'il l'aurait souhaité pour témoigner son soutien à Auguste Rodin, dont le *Balzac* vient d'être refusé par les Gens de lettres[1443]. Il tiendra toutefois à signer la pétition — l'époque est décidément aux campagnes de signatures — en faveur d'une œuvre sur la beauté de laquelle il se déclare «tranquille» à l'avance[1444].

La polémique soulevée par cette affaire[1445] ainsi que les comptes rendus traditionnels des Salons occupent dans les journaux la majeure partie des maigres colonnes concédées aux Beaux-Arts par la politique au lendemain des élections législatives de mai[1446]. Aussi la presse de l'exposition Monet est-elle relativement peu abondante[1447], à l'image du public clairsemé qui hante la célèbre galerie de la rue de Sèze[1448] dont les cimaises offrent pourtant un véritable festival de séries, depuis les *Cathédrales* datées *94* jusqu'aux *Fleurs* de 1897, en passant par les *Norvège*, les *Pourville* et les *Matinées*[1440*]. Les commentaires inspirés par l'événement sont intéressants dans la mesure où les critiques ont été sensibles au changement intervenu au cours des dernières années, et ont tenté de prendre conscience d'une évolution qui n'a pas échappé aux plus perspicaces d'entre eux.

Dans un article intitulé *Paysages de M. Claude Monet*, que *Le Figaro* accueille dès le 3 juin dans sa rubrique *La Vie artistique*, Arsène Alexandre défie «ceux qui ont pu demeurer récalcitrants à la formule de la peinture claire» de résister plus longtemps «au charme et à la fraîcheur de ces échappées sur la pleine nature». Constituées chacune d'une suite de variations sur un même thème, les séries doivent à la «transparence», à la «limpidité d'atmosphère» partout répandue, leur caractère «délicieux» pour ne pas dire «enivrant». Pour tenter de concilier cette «impression de lumière, de joie raffinée, de bonheur», avec l'image traditionnelle d'un Monet «brutal» et «sauvage», Alexandre affirme que «ce sont les énergiques, en art, qui savent parfois trouver les accents les plus vraiment tendres»[1449]. Gustave Geffroy, dans *Le Journal*, se garde bien de prendre à son compte un argument aussi spécieux. A ses yeux, «le développement logique, le renouvellement continu de ce grand artiste» sont évidents. Mais «le nouveau», constitué par «une sorte d'évaporation des choses, un évanouissement des contours, un contact délicieux des surfaces avec l'atmosphère», n'entame pas davantage, selon lui, les «qualités anciennes, la force toujours présente, avec le don de la forme amplifiée»[1450].

Tout en constatant que Monet «n'avait pas encore montré cette subtilité de main à tremper de brumes et de clartés d'aube les herbes et les feuillages», le critique du *XIXe Siècle*, Charles Frémine, ne se pose pas de questions sur l'évolution que cette constatation implique[1451].

[1440] Le livret de l'Exposition *Cl. Monet*, chez G. Petit, 8, rue de Sèze, réunit 61 tableaux dont nous avons pu identifier les numéros suivants de notre catalogue: *1347?; 1349; 1394?; 1400; 1401; 1402; 1403; 1408?; 1410?; 1411; 1413?; 1421; 1422?; 1423; 1435; 1440; 1441; 1442; 1445; 1446; 1447; 1450; 1452; 1453; 1454; 1455?; 1456?; 1457; 1458; 1459; 1460; 1461; 1462; 1463?; 1464; 1465; 1466; 1472?; 1473; 1474; 1475; 1476; 1477; 1478; 1479?; 1480?; 1481?; 1482?; 1483?; 1484?; 1485?; 1486?; 1487; 1488?; 1489; 1490; 1491; 1495; 1496; 1497; 1498.*

[1441] Lettre de Pissarro à Lucien, Paris, 29 mai 98, *in*: J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, p. 454.

[1442] *Lettre 1406*, Giverny, 29 avril, à Hamman; *lettre 1408*, 30 mai, à G. Petit. — Sur l'exposition elle-même, cf. *supra*, note 1440.

[1443] *Lettre 1407*, Giverny, 13 mai 98, à Rodin. — Cf. l'éditorial anonyme *Propos du jour*, in: *Chronique des Arts*, 21 mai 98, p. 178; E. Schlumberger, *Rodin, l'Affaire Balzac*, in: *Connaissance des Arts*, avril 1967, pp. 56-65; R. Descharnes et J.-Fr. Chabrun, *A. Rodin*, Lausanne, 1967, pp. 164-175; I. Jianou et C. Goldscheider, *Rodin*, Paris, 1900, pp. 54-60, 106-107; *Exposition Rodin et les écrivains de son temps*, Musée Rodin, Paris, juin-oct. 1976.

[1444] Cf. *lettre 1407*, note précédente. — Monet verra la statue fin juin; cf. *lettre 1411*, 30 juin 98, à Rodin. La position de Signac est plus réservée; cf. *Journal de Signac*, 12 mai 98, *op. cit.* (*supra*, note 1437, fin), p. 281; *ibid.*, note 15, les noms de plusieurs signataires et la confusion, fâcheuse aux yeux de Rodin, entre ses partisans et ceux de Dreyfus et de Zola.

[1445] Ainsi, Lucien Descaves, *A. Rodin*, in: *L'Aurore*, 1er juin 98, ne souscrira pas pour le *Balzac*, puisque Rodin craint de se compromettre avec les dreyfusards. Tout entier à ses polémiques, le journal n'accorde pas une ligne aux expositions de Monet, coupable de ne pas s'être engagé à fond; cf. *supra*, notes 1436, 1437 et texte correspondant. En revanche, le camp opposé, avec *Le Gaulois*, le traite superbement; cf. *infra*, note 1447.

[1446] Ces élections voient la défaite de certains dreyfusards en vue, Reinach et Jaurès, mais également le succès du centre gauche qui va provoquer la démission de Méline et aboutir, après bien des vicissitudes, à la révision du procès Dreyfus, en attendant la réhabilitation du capitaine.

[1447] Indiquons cependant, outre les articles cités *infra*, un *Supplément au journal «Le Gaulois» du 16 juin 1898*, qui reproduit les études suivantes: G. Geffroy, d'après *Le Journal* (*infra*, note 1450); A. Alexandre, d'après *Le Figaro* (*infra*, note 1449); Thiébault-Sisson, *Le Temps*, 12 mai 95 (*supra*, note 1292); Roger Marx, *Le Voltaire*, 7 mai 91 (*supra*, note 1036); G. Lecomte, *L'Art Impressionniste* (*supra*, note 1058); L. Roger-Milès, *L'Eclair*, 15 mars 89 (*supra*, note 779). — On sait que *Le Gaulois*, le journal d'Arthur Meyer, soutient des positions antidreyfusardes.

[1448] Restif de la Bretonne, *Pall-mall semaine, jeudi 2 juin*, in: *Le Journal*, 7 juin 98: «Très peu de public naturellement, mais des peintres: Helleu, Raffaëlli, Sargent. On attend Mirbeau, quelqu'un vient de croiser Whistler.»

[1449] A. Alexandre, *La Vie artistique: I - Paysages de M. Cl. Monet*, in: *Le Figaro*, 3 juin 98; repr. dans le *Supplément au Gaulois*, *supra*, note 1447. — Trois autres sujets sont traités le même jour par A. Alexandre, dont *Vues de Paris de M. Pissarro*.

[1450] G. Geffroy, *Cl. Monet*, in: *Le Journal*, 7 juin 98, repr. dans le *Supplément au Gaulois* (*supra*, note 1447), et dans G. Geffroy, *La Vie artistique*, 6e série, 1900, pp. 168-174.

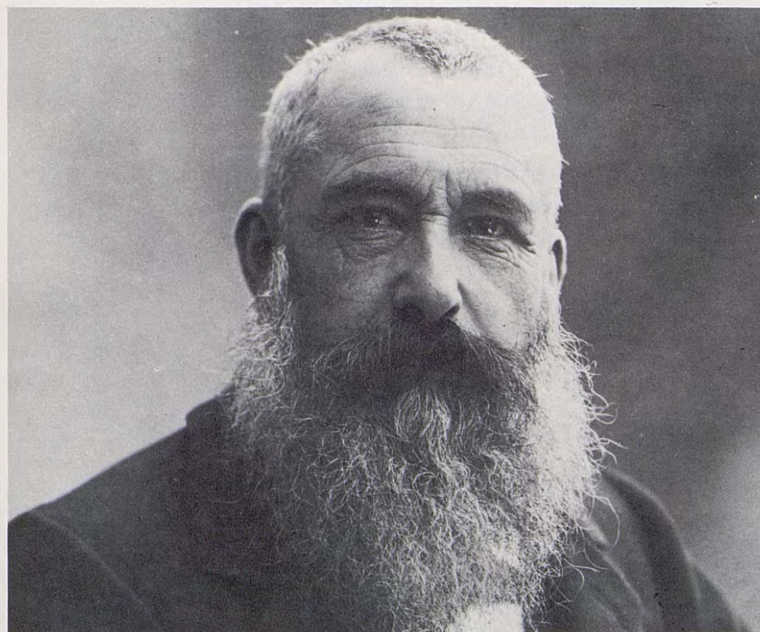
[1451] Ch. Frémine, *Notes d'Art: Cl. Monet*, in: *Le XIXe siècle*, 12 juin 98. — A propos des séries: «C'est tirer beaucoup de sacs de la même monture [*sic*, pour mouture] — sans parler des *Meules*.»



Cette photo de Monet dans l'atelier-salon de Giverny est postérieure de quelques années à la période qui nous intéresse, mais les tableaux au mur appartiennent tous à nos trois premiers tomes. Nous pensons pouvoir identifier: *cat. 391; 600; 862; 1030; 1122; 1341; 1342; 1416; 1439* (photo Roger-Viollet).



Gustave Geffroy, rencontré à Belle-Ile en 1886, devient le critique attitré de Monet, auquel il consacre des articles fracassants dans *La Justice* de Clemenceau (plus tard dans *L'Aurore*) ainsi que dans un quotidien à gros tirage, *Le Journal*. Il sera membre de la première Académie Goncourt (photo Nadar, 1893, Arch. Phot., Paris).



La flamme qui brille dans les yeux de Claude Monet, au crépuscule du XIXe siècle, traduit sa tranquille fierté de l'œuvre accomplie, en même temps que ses certitudes devant les promesses de l'avenir, ces grandes *Décorations des Nymphéas* dont l'image, dès à présent, le hante (photo Nadar, 1899, Arch. Phot., Paris/S.P.A.D.E.M.).

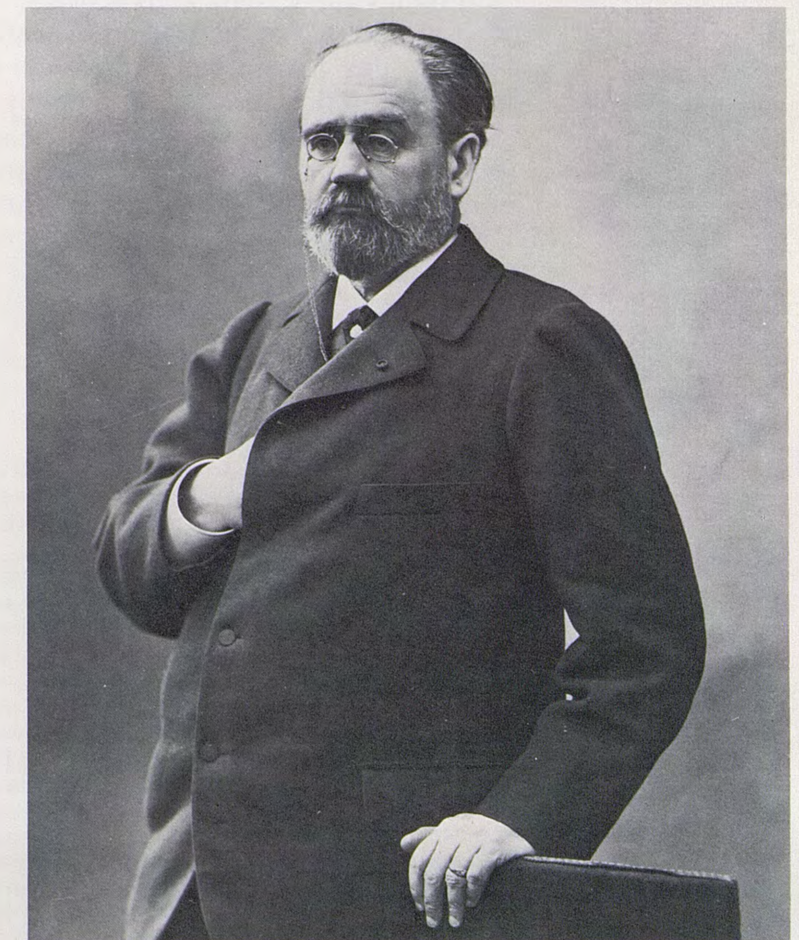
Photographié par Paul Nadar le 1er avril 1898, quelques semaines après *J'Accuse*, Emile Zola porte dans son regard toute la douleur du monde. Monet admire le tranquille courage de celui dont Anatole France dira: «Il fut un moment de la conscience humaine» (photo Nadar, Arch. Phot., Paris/S.P.A.D.E.M.). ▷



Un tout autre univers est révélé par l'autoportrait de Gérome dans son atelier, c. 1890. Peintre et sculpteur, cet adversaire irréductible des impressionnistes se représente au travail dans un décor où figurent, à côté d'un modèle féminin, quelques-uns des accessoires jugés alors indispensables à la grande peinture (photo Bibliothèque Nationale, Paris).



Autre académicien Goncourt, l'écrivain réaliste Octave Mirbeau est, lui aussi, un fidèle admirateur de Monet qui lui a fait cadeau de deux toiles: un *Pourville (cat. 739)* accroché au mur de son bureau, des *Oliviers à Bordighera (cat. 870)* qui figurent sur un autre document également publié dans *La Revue illustrée* du 1er janv. 1898 (photo Bibliothèque Nationale, Paris).



Servi par vingt années de pratique qui lui ont permis de suivre «avec grand plaisir les efforts et les progrès constants de M. Claude Monet», François-H. de Plancoët, chargé de tracer dans le *Journal des Artistes* la «Silhouette artistique» du peintre, voit dans les séries exposées sa troisième manière. Cette «*manière vaporeuse et transparente*» est caractérisée par «une limpidité d'atmosphère, une transparence, une fraîcheur qui donne aux spectateurs une joie raffinée de bonheur et de lumière». Une palette «enrichie de notes nouvelles», une grande maîtrise «d'harmonie dans la demi-teinte», des «recherches continuelles» contribuent à créer un ensemble «merveilleux»; on en oublie qu'il «a été autrefois un brutal», compromettant son œuvre par «certains paysages hâtivement brossés»[1452].

Est-ce la fin de la vigueur primitive? Personne n'ose l'affirmer, pas même le critique anonyme de *La Chronique des Arts*, qui retrouve, dans les toiles exposées par Monet, «son énergie ... dans toute sa verdeur», et pourtant le même reporter, au demeurant assez peu favorable, note que «les vibrations semblent s'être adoucies» et que «le prisme a pâli», au point que «aux grands éclats succède un coloris laiteux et caressant». Comment, dans ces conditions, interpréter l'affirmation selon laquelle «la facture demeure brutale et pourtant attendrie»[1453], sinon comme la preuve que la *brutalité* — défaut ou qualité — se trouve décidément accolée au nom de Monet comme une tunique de Nessus.

Bien loin de chercher à résoudre la quadrature du cercle au profit de l'éphémère *Revue populaire des Beaux-Arts*, Georges Lecomte se contente d'enregistrer «de nouvelles conquêtes» et «les qualités nouvelles» d'un Monet «sans cesse en progrès». Ainsi les *Falaises* exposées, d'une «architecture plus audacieuse et plus puissante» que celles qui avaient été réalisées au début des années 80. Quant au physique de l'homme, Lecomte lui trouve «l'air d'un héros de Wagner, la face majestueuse, énergique de quelque dieu Wotan, une carrure d'athlète, une robustesse de chêne à qui le vent, la pluie, le gel ont fait une rude écorce, des yeux profonds, fins et vifs, éclairant un visage tanné, balafré de rides, mettant leur lueur aiguë dans la broussaille épaisse d'une longue barbe grise»[1454].

Même concert de louanges, mais sans recours à l'iconographie wagnérienne, sous la plume d'André Fontainas, auquel le *Mercure de France* accorde huit pages pour étudier *Claude Monet* dans la lignée des grands paysagistes et deux pages pour rendre compte des deux dernières expositions[1455]. Cependant l'analyse de l'évolution demeure assez succincte: à «la qualité foncière de son hardi talent», fait de «conscience minutieuse» et d'observation loyale de la vérité, sont venus s'ajouter «le chant de la clarté», «le lyrisme étincelant des choses», «la fête triomphale où tout s'embrase ... et s'hallucine», dans la conquête éperdue du soleil[1455*]. Mais Fontainas n'indique pas si, à ses yeux, ces apports nouveaux conditionnent ou non un changement plus profond ou un quelconque renoncement.

Quel contraste entre ces éloges redondants et les appréciations que Paul Signac consigne dans son *Journal* un an plus tard: «Il est curieux que tous, Monet — les *Cathédrales*, — Pissarro, Renoir et aussi Sisley aient ainsi renoncé depuis cinq ou six ans aux brillantes colorations, aux recherches de luminosité, pour lesquelles ils ont toute leur vie si courageusement et si génialement bataillé. Faut-il chercher d'autres motifs que l'âge et la lassitude?»[1456]

Ainsi le problème de l'inévitable mutation est posé par un peintre de la génération post-impressionniste dont l'œil a décelé, derrière la surface des choses, les signes avant-coureurs d'un déclin latent que les critiques professionnels n'ont pas su ou pas voulu déceler. Le seul qui ait évoqué des perspectives d'avenir, Gustave Geffroy, affirme qu'«on ne peut prévoir les phases d'évolution d'un tel artiste». Selon lui, Monet «lui-même, acharné à comprendre et à apprendre, ignore les découvertes que lui ménage la nature»[1450*]. Affirmation surprenante pour qui connaît, grâce à Maurice Guillemot, les promesses du bassin d'eau, tout un programme de grandes décorations[1457] capables de révolutionner la peinture française et de marquer pour Monet, à l'approche de la soixantaine, un nouveau départ vers des conquêtes inégalées et glorieuses à jamais.

[1452] François-H... de PLANCOËT, *Silhouette artistique: Cl. Monet*, in: *Journal des Artistes*, 12 juin 98, p. 2314.

[1453] ANONYME, *Exposition d'œuvres de M. Cl. Monet*, in: *Chronique des Arts*, 25 juin 98, p. 212. — Le 11 juin, la même revue, p. 207, avait annoncé que l'exposition chez Petit était ouverte jusqu'au *30 juin*; *Le Journal des Arts*, 29 juin, p. 2, indique jusqu'au *10 juillet*.

[1454] Georges LECOMTE, *Petites Expositions: Exposition Cl. Monet*, in: *Revue populaire des Beaux-Arts*, juin-décembre 98, pp. 58, 60 (ill. pp. 57 et 59). «Au *moral*, [Monet est considéré comme] un simple, un loyal et un tendre, non par naïveté et ignorance, mais au contraire par connaissance des hommes et de la vie autant que par nature.» La suite de l'article comporte une étude du style et de la carrière du peintre où, une fois de plus, force et délicatesse, puissance et douceur lui sont pareillement attribuées.

[1455] A. FONTAINAS, *Cl. Monet*, in: *Le Mercure de France*, juillet 1898, pp. 159-166; *Revue du mois: Art moderne*, in: *Le Mercure de France*, *op. cit.*, pp. 278-279. Nos citations sont empruntées à ce dernier article.

[1456] *Journal de Signac*, 22 avril 1899, présenté par J. REWALD, in: *Gazette des Beaux-Arts*, juillet-août 1953, pp. 52-54. Le peintre visite une exposition de groupe chez Durand-Ruel où Monet a 36 tableaux, depuis *Argenteuil* (1873) jusqu'aux *Meules* (1891). Signac croit devoir constater: «Par suite des mauvaises couleurs employées, des vernis successifs, la fleur des plus anciennes toiles a disparu ... Le beau ténor d'autrefois est aphone, le virtuose paralysé.»

[1457] Sur l'article de M. GUILLEMOT, paru en mars 98, cf. *supra*, note 1407 et texte correspondant à 1407*. — Nous terminons ici l'examen des documents de l'année 1898, déjà presque tout entière tournée vers les recherches nouvelles et la production de l'avenir; les matériaux non utilisés risqueraient d'affaiblir le portrait de celui qui est considéré, à la fin de la période que nous venons d'évoquer, comme «le vrai maître du paysage impressionniste», ainsi que l'appelle Gabriel SÉAILLES, dans *L'Impressionnisme*, in: *Almanach du Bibliophile*, Paris, 1898, pp. 47-48.

CATALOGUE
DES
PEINTURES

1123

PAYSAGE À GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,92

En 1887, pour la première fois depuis son installation, Monet ne quitte pas Giverny pour aller travailler ailleurs. Cette étude, où une meule de blé occupe une place encore accessoire, annonce l'intérêt qu'il portera dans quelques années à ce motif.

Historique : Michel Monet, Giverny — P.A.

1124

CHAMP À GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,92

Cf. nº *1123*.

Historique : Michel Monet, Giverny — P.A.

1125

ARBRES EN HIVER, VUE SUR BENNECOURT

T. h. 0,81 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 87*

Monet a profité du pont qui relie Bennecourt à Bonnières depuis 1884 pour se rendre dans la Grande Ile et représenter un rideau d'arbres derrière lesquels on devine l'église et quelques maisons du village.

Expositions : The Royal Society of British Artists, Londres, 1887-1888, nº 384.

Bibliographie : lettres nºs 833, 835, 840, 841, 843 et 847 — M. Malingue, 1943, pp. 120 (ill.), 148 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 99].

Historique : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, avril 1888 — Richardson, 1888 — vente Mrs James F. Sutton, New York, American Art Association, 26 octobre 1933, nº 53 *(Durand-Ruel)* — Hector Binney, c. 1954 — Dr and Mrs Howard D. Sirak, USA, c. 1968.

1126

BENNECOURT

T. h. 0,81 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 87*

Exécuté à proximité du tableau précédent, et un peu plus tard, lorsque la végétation a commencé de reverdir.
Il existe deux études dessinées pour ce tableau (Musée Marmottan, inv. 5129, fº 29 verso et fº 30 recto).

Historique : acheté à Monet par John S. Sargent, août 1887 — Aline Barnsdall, Beverly Hills (Calif.) — prêté au Los Angeles County Museum of Art, 1940 — Mrs Aline Devine, USA, 1948.

1127

JEAN-PIERRE HOSCHEDÉ ET MICHEL MONET AU BORD DE L'EPTE

T. h. 0,760 ; l. 0,965
Signé b. g. : *Claude Monet*

Jean-Pierre Hoschedé ne se souvenait pas, vers la fin de sa vie, de l'année exacte où fut peint ce tableau. On peut estimer que Michel Monet (né en 1878) et lui-même (né en 1877) étaient âgés d'environ 10 ans lorsqu'ils ont posé, coiffés chacun d'une sorte de petit chapeau rouge.

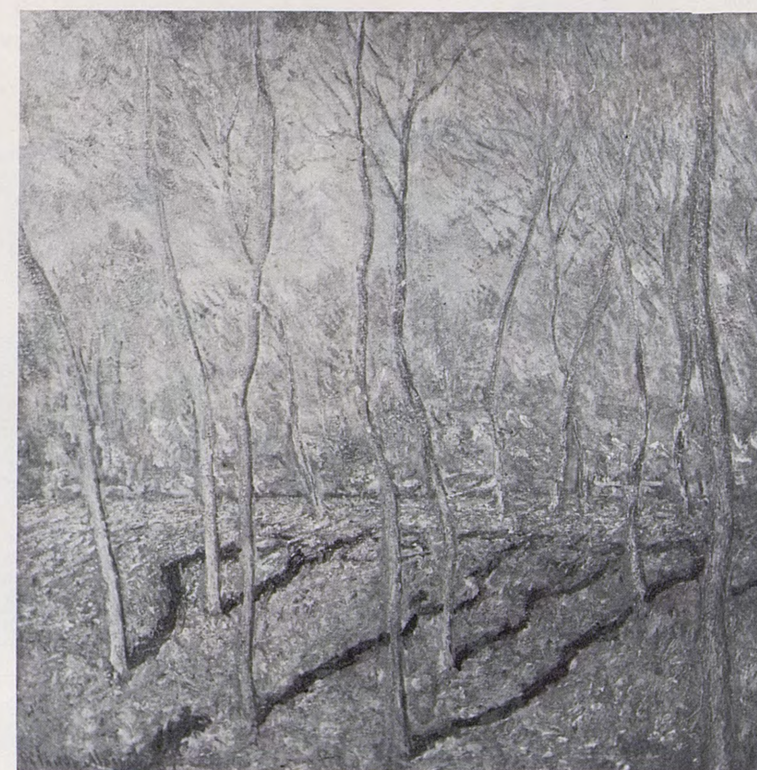
Expositions : *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 80 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 228 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 41.

Bibliographie : R.H. Hubbard, *European Paintings in Canadian Collections*, Oxford, 1962, t. II, p. 155 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 101 (ill.).

Historique : donné par Monet à J.-P. Hoschedé, Giverny — Mr and Mrs Samuel Bronfman, Canada, c. 1962.


1123


1124


1125


1126


1127

1128

LES BORDS DE L'EPTE À GIVERNY

T. h. 0, 65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet*

Le marais communal où est pris ce motif se trouve au sud-est de Giverny, à gauche de la route reliant le village à Limetz. Au premier plan, le bras principal de l'Epte qui alimente (après un tournant situé hors du champ) le moulin de Cossy à droite et le Vieux moulin, tous deux visibles ici.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1915, nº 10.

BIBLIOGRAPHIE: M. Malingue, 1943, pp. 100 (ill.), 147.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1888 — Prince de Wagram, Paris, c. 1906 — *Durand-Ruel*, 1914 — F.R. Huntington, Columbus, 1915 — *Tooth*, Londres, c. 1975.

1129

LES BORDS DE L'EPTE

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. nº *1128*.

HISTORIQUE: vente Charles G. [Guasco], Paris, Georges Petit, 11 juin 1900, nº 55 (Strauss) — Mr and Mrs Eugène Haubert, USA, c. 1948 — P.A., USA.

1130

GELÉE BLANCHE À GIVERNY

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet*

Peint dans la Prairie au sud de Giverny, non loin de la maison de Monet.

EXPOSITIONS: Société Internationale des Sculpteurs..., Londres, 1899 — Exposition impressionniste, Hanover Gallery, Londres, 1901 — *Monet, Manet, Renoir et Cézanne*, Weimar, 1904, nº 21 — *Impressionisten*, Moderne Galerie, Munich, 1909, nº 27 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1910, nº 1 — *Artistes Français Contemporains*, Knoedler, New York, 1916, nº 58 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 28.

HISTORIQUE: *Bernheim-Jeune* — *Durand-Ruel*, 1898 — *Sam Salz*, New York — Mr and Mrs Joseph L. Mailman, USA, c. 1968.

1131

DANS LE MARAIS DE GIVERNY, SUZANNE LISANT ET BLANCHE PEIGNANT

T. h. 0,915; l. 0,980
Signé b. d.: *Claude Monet*

Née en 1865, Blanche Hoschedé s'adonnait à la peinture depuis quelques années lorsque Monet la représente debout devant son chevalet. Sur le marais de Giverny, cf. nº *1128*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 49 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 60 — *Monet*, Society of Four Arts, Palm Beach, 1958, nº 19 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 70 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, nº 44.

BIBLIOGRAPHIE: L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.) — C. Joyes, R. Gordon, J.M. Toulgouat, A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975, p. 55 (ill.).

HISTORIQUE: Mrs Butler — Mr and Mrs George Gard De Sylva, USA — donné en 1946:

LOS ANGELES COUNTY MUSEUM OF ART (M. 46.3.4).

1132

SUZANNE LISANT ET BLANCHE PEIGNANT

T. h. 0,97; l. 1,30

Cf. nº *1131*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 83 — *Monet de 1865 à 1888*, Durand-Ruel, Paris, 1935, nº 46 — *Centenaire de Cl. Monet*, André Weil, Paris, 1940, nº 23 — *Monet*, Musée des Beaux-Arts, Zurich, 1952, nº 63 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 7.

BIBLIOGRAPHIE: O. Reuterswärd, 1948, p. 279.

HISTORIQUE: Blanche Hoschedé-Monet, Giverny — *Alex Maguy*, France.

1133

LA PROMENEUSE

T. h. 1,00; l. 0,70
Signé b. g.: *Claude Monet*

Dans le même décor, Suzanne pose seule.

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 145.

HISTORIQUE: Blanche Hoschedé-Monet — Jean-Marie Toulgouat — *Sam Salz* — Mr Walter H. Annenberg, Philadelphie, c. 1966 — P.A., USA, 1974.



1128



1131



1129



1132



1130



1133

1134

PÊCHEUSE À LA LIGNE AU BORD DE L'EPTE

T. h. 0,81; l. 1,00

Signé b. d., postérieurement à cette photographie: *Claude Monet 89*

Lorsqu'il signe ce tableau en 1920 (pièces justificatives nos 145 et 146), Monet ne se souvient pas de la date exacte et inscrit *89* au lieu de *87*.
Si l'on reconnaît aisément, à sa silhouette élégante, Suzanne Hoschedé dans la jeune femme pêchant au bord de l'Epte, le personnage masculin debout à droite du peuplier ne peut être identifié avec certitude.

BIBLIOGRAPHIE: pièces justificatives nos 145 et 146 — C. Mauclair, 1924, pl. 21 — M. de Fels, 1929, p. 233 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 455 — M. Malingue, 1943, pp. 96 (ill.), 147 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 185 (ill.), 280.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, janvier 1920 — Baron Matsui, Japon, 1920 — M. Shigezo Imamura, Japon — P.A., Japon, c. 1968.

1135

SOUS LES PEUPLIERS, EFFET DE SOLEIL

T. h. 0,743; l. 0,930
Signé b. d.: *Claude Monet 87*

Peint dans la plaine des Essarts (commune de Limetz), qui s'étend entre les deux bras de l'Epte jusqu'à la Seine. Au fond, les hauteurs de la rive gauche du fleuve. Suzanne Hoschedé porte l'ombrelle verte des grandes décorations exécutées l'année précédente. Cf. nos *1076* et *1077*.

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 143 — *Dix-sept tableaux de Cl. Monet de la collection Faure*, Durand-Ruel, Paris, 1906, nº 16 — *Gemäldesammlung in Kgl. Museum zu Stuttgart*, Stuttgart, 1907, nº 663a — *Monet*, 1952, Zurich, nº 72, Paris, nº 52, et La Haye, nº 56.

BIBLIOGRAPHIE: Fern-Panil, *Petites expositions: De quelques tableaux de Manet et de Monet exposés chez Durand-Ruel*, in: *Le Soir*, 29 mars 1906 — H.O. Schaller, *Die Neuordnung der Stuttgarten Gemaldegalerie*, in: *Kunst und Künstler*, octobre 1912, p. 18 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, p. 289 — *Katalog der Staatsgalerie Stuttgart, Neue Meister*, Stuttgart, 1968, p. 127, pl. 22 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 108 (ill.), pl. XLVIII — D. Rouart et J.D. Rey, 1972, p. 24.

HISTORIQUE: Jean-Baptiste Faure, Paris, c. 1906 — *Durand-Ruel*, 1906 — *Cassirer*, 1906 — acquis en 1906:

GEMÄLDEGALERIE, STUTTGART (GVL 16).

1136

SOUS LES PEUPLIERS

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 87*

Dans les mêmes prés fleuris, Germaine Hoschedé est vue de dos; plus loin, un des «petits», Jean-Pierre ou Michel.

EXPOSITIONS: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 144.

BIBLIOGRAPHIE: *The Art Institute of Chicago: Handbook of Paintings and Drawings*, Chicago, 1922, p. 68, nº 834 — M. C., *Monets in the Art Institute*, in: *Bulletin of the Art Institute of Chicago*, février 1925, p. 19 — O. Reuterswärd, 1948, p. 280.

HISTORIQUE: Potter Palmer, Chicago — Mrs Potter Palmer, Chicago — légué en 1922 à l'Art Institute of Chicago (22-430) — vente Mid-Western Educational Institution, New York, Parke Bernet, 2 mars 1944, nº 59 — P.A., USA.

1137

CHAMP D'IRIS JAUNES À GIVERNY

T. h. 0,45; l. 1,00

L'iris jaune — stylisé, il a donné naissance au lys de France — poussait naturellement non dans les champs, mais dans les prairies humides, et tout particulièrement dans le marais de Giverny, ainsi que le rappelle Jean-Pierre Hoschedé dans son ouvrage: *Cl. Monet, ce mal connu*, Genève, 1960, t. I, p. 27.

EXPOSITIONS: *Monet*, Musée Toulouse-Lautrec, Albi, 1975, nº 10.

BIBLIOGRAPHIE: F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1972, nº 133 (ill.).

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris:

MUSÉE MARMOTTAN, PARIS (5172).

1138

CHAMP D'IRIS À GIVERNY

T. h. 0,45; l. 1,00
Cf. nº *1137*.

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — Dr Ralph A. Kling, New York — Mr and Mrs Paul Mellon, USA, 1953.

1139

CHAMP D'IRIS AU MATIN

T. h. 0,40; l. 1,00
Cf. nº *1137*.

HISTORIQUE: P.A., France, c. 1975.


1134


1135


1136


1137


1138


1139

1140

LES PIVOINES

T. h. 0,65 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 87*

Première rencontre avec le jardin, auquel Monet accorde de plus en plus d'importance en remplaçant progressivement le verger primitif par des «planches». Celles des pivoines sont surmontées de légers toits de paille supportés par les tiges de bois que l'on voit distinctement sur les trois tableaux de cette série.

EXPOSITIONS : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 12.

BIBLIOGRAPHIE : *Catalogue du Musée national d'Art occidental*, Tokyo, 1961, cité s. p. (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 108 (ill.).

HISTORIQUE : Matsukata, France, c. 1924 — séquestré par le Gouvernement français en 1944 et déposé au Musée national d'Art moderne, Paris — restitué au Japon en 1959 :

MUSÉE NATIONAL D'ART OCCIDENTAL, TOKYO (P. 211).

1141

PIVOINES

T. h. 0,73 ; l. 1,00

Cf. nº *1140*.

BIBLIOGRAPHIE : C. Joyes, R. Gordon, J.M. Toulgouat, A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975, p. 90.

HISTORIQUE : Michel Monet, Giverny — vente Dr Nahum Goldmann, Londres, Christie, 30 novembre 1971, nº 27 (Finer) — *Beyeler*, Bâle, c. 1972.

1142

PIVOINES

T. h. 0,73 ; l. 1,00

Cf. nº *1140*.

HISTORIQUE : Michel Monet, Giverny — *Beyeler*, Bâle, c. 1968.

1143

BOUQUET DE PIVOINES

T. h. 0,81 ; l. 0,65
Signé b. g. : *Claude Monet 87*

Ce tableau marque le retour de Monet aux fleurs qu'il avait délaissées depuis l'époque des panneaux peints pour Durand-Ruel (cf. nº *919* à nº *960*).

EXPOSITIONS : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 11.

HISTORIQUE : Kojiro Matsukata, France, c. 1924 — vente [Matsukata], Paris, Drouot, 21 novembre 1947, nº 17 — P.A.

1144

CLÉMATITES BLANCHES

T. h. 0,92 ; l. 0,52

L'artiste, au témoignage de Jean-Pierre Hoschedé, accorde un vif intérêt aux clématites pour lesquelles il crée des installations spéciales dans son jardin, à l'est de l'allée centrale.

BIBLIOGRAPHIE : F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1971, p. 21 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 108 (ill.).

HISTORIQUE : Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris :

MUSÉE MARMOTTAN, PARIS (5011).

1145

CLÉMATITES

T. h. 0,65 ; l. 1,00

EXPOSITIONS : *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 44.

BIBLIOGRAPHIE : L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 108 (ill.) — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 55 (ill.).

HISTORIQUE : *Durand-Ruel* — *Wildenstein* — P.A., Suisse, 1971.



1140



1143



1141



1144



1142



1145

1146

LUZERNE ET COQUELICOTS

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 87*

Le titre «luzerne et coquelicots» de l'exposition de 1889 est plus satisfaisant que l'appellation «champ de coquelicots» employée par Monet en 1887, les coquelicots, pas plus que les iris jaunes (cf. *supra* n^os^ *1137* à *1139*), n'étant en réalité cultivés. Il s'agit, dans ce cas, d'un champ de luzerne envahi par les coquelicots.

EXPOSITIONS: *Monet*, Goupil, Londres, 1889, nº II — (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 99 — *19th Century French Painters*, Knoedler, Londres, 1923, nº 34 — *Peintres de l'Ecole Française du XIXe siècle*, Knoedler, Paris, 1924, nº 34.

BIBLIOGRAPHIE: (?) G. Geffroy, 1922, p. 118 — W. Sickert, *French Pictures at Knoedler's Gallery*, in: *Burlington Magazine*, juillet 1923, p. 40 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 98].

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, octobre 1887 — Sir George A. Drummond, Montréal, 1891 — vente George A. Drummond, Londres, Christie, 26 juin 1919, nº 84 *(Knoedler)* — P.A.

1147

LES COQUELICOTS À GIVERNY

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 87*

Peint, comme le nº *1146*, dans les prés au sud de Giverny.

EXPOSITIONS: (?) *Monet-Rodin*, Paris, 1889, nº 99 — *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 81 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 13 — Mattatuck Historical Society, Waterbury, Conn., 1919.

BIBLIOGRAPHIE: (?) G. Geffroy, 1922, p. 118.

HISTORIQUE: vente Mrs Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 149 *(Durand-Ruel)* — Mrs Gustavia A. Senff, New York — Mrs Charles S. Mc Veigh, New York, c. 1974 — vente Mrs Charles Mc Veigh, New York, Sotheby Parke Bernet, 23 octobre 1974, nº 209 — P.A., Suisse, 1974.

1148

PRAIRIE DE LIMETZ

T. h. 0,65; l. 0,81

Mme Hoschedé au premier plan, plus loin Jean-Pierre et Michel, sont représentés dans la plaine des Essarts, au lieu-dit Les Longs Arpents, qui s'étendent à l'est de la route de Limetz. Au fond, les arbres sont ceux du marais communal de Giverny, au pied des hauteurs de Falaise.

HISTORIQUE: Jean-Pierre Hoschedé, Giverny — P.A.

1149

BLANCHE MONET PEIGNANT AVEC SA SŒUR SUZANNE AU BORD DE L'EAU

T. h. 0,39; l. 0,50

Rien ne vient confirmer une tradition relativement récente selon laquelle nous aurions ici une vue partielle de l'étang de Monet à Giverny, avant les travaux qui en feront le bassin aux nymphéas.

EXPOSITIONS: *Centenaire de Cl. Monet*, André Weil, Paris, 1940, nº 22 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 78.

HISTORIQUE: Ed. Molyneux, c. 1940 — vente du mobilier du château de la Bretèche, Paris, Drouot, 23-24 février 1944, nº 23bis — P.A., France.

1150

DEUX FEMMES EN BARQUE

T. h. 0,55; l. 0,74

Cette esquisse où figurent Alice Hoschedé (1844-1911) avec sa fille aînée Marthe (1864-1925) est restée longtemps dans la famille de cette dernière — après la mort de Suzanne, Théodore Butler (1861-1936) a en effet épousé Marthe Hoschedé. Un dessin (Musée Marmottan, inv. 5129, fº 1 recto) montre les deux personnages dans des attitudes différentes.

HISTORIQUE: James Butler, Paris — Mr and Mrs David Muss, USA, c. 1966.

1151

EN NORVÉGIENNE

T. h. 0,98; l. 1,31
Signé b. d.: *Claude Monet*

On reconnaît ici, de gauche à droite: Germaine, la plus jeune des filles Hoschedé (Mme Salerou à qui nous devons le renseignement), Suzanne et Blanche.

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 142.

BIBLIOGRAPHIE: A. de Calonne, *L'art contre nature*, in: *Le Soleil*, 23 juin 1889, p. 1 — J.A. [Jules Antoine], *Exposition à la galerie G. Petit*, in: *Art et Critique*, 29 juin 1889, p. 76 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre, catalogue des peintures ... impressionnistes*, Paris, 1958, p. 138, nº 264 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 108 (ill.) — D. Rouart et J.D. Rey, 1972, p. 56 — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 69 (ill.), 151.

HISTORIQUE: Princesse Edmond de Polignac, Paris — légué en 1943:

MUSÉE DU LOUVRE, GALERIE DU JEU DE PAUME, PARIS (RF. 1944.20).

1887


1146


1149


1147


1150


1148


1151

1152

JEUNES FILLES EN BARQUE

T. h. 1,45; l. 1,32
Signé b. g.: *Claude Monet 1887*

Ont posé pour ce tableau: Suzanne Hoschedé, à gauche, et Blanche. Monet a exécuté une étude dessinée pour cette toile (Musée Marmottan, inv. 5129, fº 5 recto).

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 10 — *Gli Impressionisti alla XXIV Biennale di Venezia*, Venise, 1948, nº 7 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 71, et La Haye, nº 55.

BIBLIOGRAPHIE: Duc de Trévise, *Le Pèlerinage de Giverny*, in: *Revue de l'Art*, t. I, 1927, p. 49 (ill.) — *Catalogue du Musée national d'Art occidental*, Tokyo, 1961, cité s. p. (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 108 (ill.) — D. Rouart et J.D. Rey, 1972, pp. 56, 57 (ill.).

HISTORIQUE: Matsukata, France, c. 1924 — séquestré par le Gouvernement français en 1944 et déposé au Musée national d'Art moderne, Paris — restitué au Japon en 1959:

MUSÉE NATIONAL D'ART OCCIDENTAL, TOKYO (P. 206).

1153

LA BARQUE BLEUE

T. h. 1,09; l. 1,29

Le peintre Th. Robinson, hôte de Monet à Giverny, a possédé un dessin préparatoire représentant, comme ce tableau, Marthe Hoschedé, à gauche, et Blanche. Il sera reproduit dans le dernier tome de ce catalogue.

EXPOSITIONS: *Monet*, Gimpel, Londres, 1950, nº 6.

BIBLIOGRAPHIE: R. Gimpel, *Journal d'un collectionneur*, Paris, 1963, pp. 179, 317-319, 322, 343 — D. Wildenstein, 1967, p. 47 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 108 (ill.) — D. Rouart et J.D. Rey, 1972, p. 56.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *René Gimpel*, 1926 — Sir Alexander Korda, Londres — Mrs David Metcalf — vente Alexander Korda, Londres, Sotheby, 14 juin 1962, nº 34 (Baron Heinrich von Thyssen) — Baronne F. Thyssen-Bornemisza, Suisse — vente, Londres, Sotheby Parke Bernet, 29 novembre 1976, nº 42.

1154

LA BARQUE

T. h. 1,46; l. 1,33

Cette œuvre, où l'étude des herbes aquatiques revêt une importance jamais observée jusque-là, annonce les recherches de 1890 à propos desquelles Monet écrira: «J'ai repris encore des choses impossibles à faire, de l'eau avec de l'herbe qui ondule dans le fond» (lettre nº 1060). Cf. nºs *1249* et *1250*.

BIBLIOGRAPHIE: F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1971, pp. 20 (ill.), 21 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 108 (ill.) — D. Rouart, J.D. Rey et R. Maillard, 1972, pp. 56, 96 (ill.).

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris:

MUSÉE MARMOTTAN, PARIS (5082).

1155

PEUPLIERS À GIVERNY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 87*

Dans la plaine des Ajoux, au sud de Giverny, cette double ligne de peupliers constitue comme une première approche d'un motif qui sera repris et développé en série quelques années plus tard, en 1891.

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 97 — *Paintings by the French Impressionists*, Museum of Fine Arts, Saint Louis, 1907, nº 56, et Carnegie Institute, Pittsburgh, 1908, nº 48 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1911, nº 4 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 29 — *Impressionist and Barbizon Schools*, Museum of Fine Arts, Boston, 1919-1920 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 73.

BIBLIOGRAPHIE: G. Geffroy, 1922, p. 118 — M. de Fels, 1929, p. 235 — O. Reutersward, 1948, p. 286.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1890 — Robert Treat Paine, Boston, 1911 — P.A., USA.

1156

LES PEUPLIERS À GIVERNY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. nº *1155*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Grossherzogliches Museum, Weimar, 1905, nº 20 — *Modern French Paintings*, Art Gallery, Manchester (G.-B.), 1907-1908, nº 79 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 2 — *Impressionisten*, Moderne Galerie, Munich, 1909, nº 24 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1910, nº 15 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1915, nº 9 — (?) *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1927, nº 19 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 66 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, nº 48.

BIBLIOGRAPHIE: P. Hepp, *Petites expositions: Exposition de paysages par Cl. Monet et Renoir (galerie Durand-Ruel)*, in: *Chronique des arts et de la curiosité*, 30 mai 1908, pp. 214-215 — J. Rewald, *Post-impressionism from van Gogh to Gauguin*, New York, 1956, p. 17 (ill.) — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 83 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.) — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 139 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, 1892 — Denys Cochin, Paris, 1892 — *Durand-Ruel*, 1897 — Martin A. Ryerson — légué en 1933: Art Institute of Chicago (33.1159), 1933-1947 — vente Mid-Western Educational Institution, New York, Parke Bernet, 4 mai 1944, nº 35 (racheté) — *Silberman*, New York — *Sam Salz*, New York — William B. Jaffe, USA — donné en 1951:

THE MUSEUM OF MODERN ART, NEW YORK, (617.51).

1157

TROIS ARBRES À GIVERNY

T. h. 0,73; l. 0,92

Ce motif isolé où trois peupliers se détachent sur un fond de collines (celles de Jeufosse ou celles de Vernonnet?) a été précédé de trois croquis conservés au Musée Marmottan, inv. 5129, fº 5 verso et fº 6 recto et verso.

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — P.A., France, 1971.

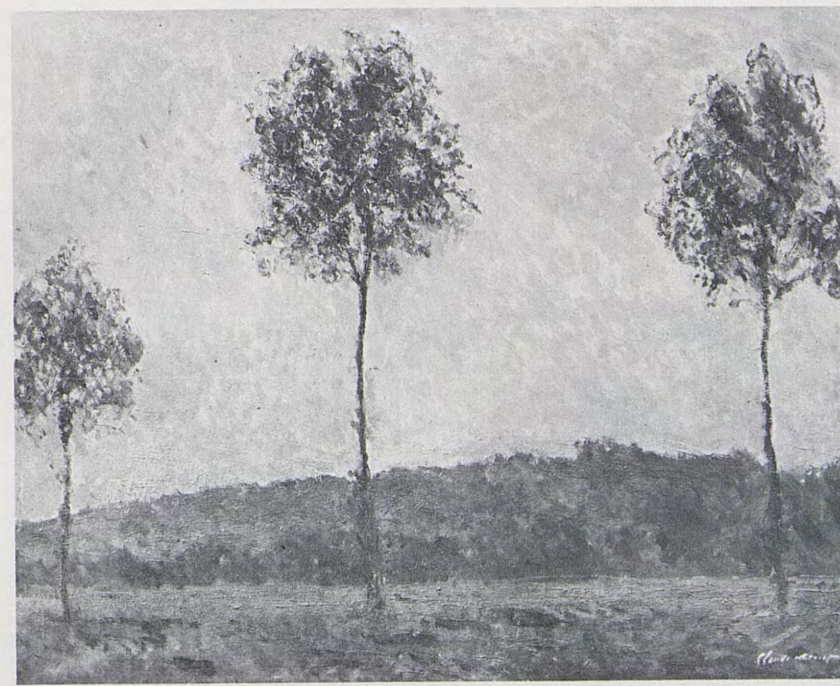

1152


1153


1154


1155


1156


1157

1158

ANTIBES, EFFET D'APRÈS-MIDI

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

A la mi-janvier 1888, Monet se rend à Antibes où il s'installe dans une pension pour artistes dite le «château de la Pinède»; il y restera jusqu'au début de mai. Voici, vue depuis la plage du Ponteil en direction du nord, la ville fortifiée d'Antibes (lettres nos 811 et 846) avec le bastion Saint-André, dominée par le clocher de la cathédrale à gauche, et par la tour du château Grimaldi à droite. Au premier plan la pointe de l'Ilet, au fond les Alpes franco-italiennes avec les cimes du Pépouiri (2674 m), de l'Argentera (3297 m) et du Gelas (3143 m).

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1888 — (?) *Monet*, Union League Club, New York, 1891, no 59 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, no 14 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, no 18 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, no 15 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, no 61 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, no 41 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, no 77.

BIBLIOGRAPHIE: (?) pièce justificative no 116 — (?) G. Geffroy, *Dix tableaux de Cl. Monet*, in: *La Justice*, 17 juin 1888, p. 1 — (?) G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, pp. 78, 79 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 278 — M. de Fels, 1929, p. 236 — O. Reuterswärd, 1948, p. 285 — W.C. Seitz, 1960, pp. 34, 134, 135 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.) — (?) J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 99].

HISTORIQUE: (?) acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1888 — (?) Mme Ellissen, Paris, 1888 — *Boussod, Valadon et Cie*, New York — Samuel Dacre Bush, Boston, c. 1892 — donné en 1927:

MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON (27.1324).

1159

LE FORT D'ANTIBES

T. h. 0,60; l. 0,81

Cf. no *1158*.

EXPOSITIONS: *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, no 35 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, no 229.

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — P.A.

1160

ANTIBES

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Cf. no *1158*.

EXPOSITIONS: *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, no 27 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, no 125 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, no 54 — *Monet de 1865 à 1888*, Durand-Ruel, Paris, 1935, no 47 — *Monet*, Paris, 1952, no 55.

BIBLIOGRAPHIE: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 183 (ill.) — A. Fontainas, *Art moderne*, in: *Mercure de France*, mai 1899, p. 531.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1890 — Jean d'Alayer, Paris, c. 1952 — Mr and Mrs Theodore Cummings, USA, c. 1968.

1161

LA BAIE D'ANTIBES

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Cf. no *1158*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, no 100 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, no 85.

BIBLIOGRAPHIE: O. Reuterswärd, 1948, p. 285.

HISTORIQUE: acheté à Monet par Louis Gonse, Paris — Emmanuel Gonse, Paris, c. 1931 — vente, Paris, Charpentier, 23 mai 1951, no 13 *(Wildenstein)* — P.A., USA, 1953.

1162

ANTIBES ET LES ALPES MARITIMES

T. h. 0,60; l. 0,73
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Cf. no *1158*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Thannhauser, Berlin, 1928, no 42.

HISTORIQUE: *Georges Bernheim*, Paris — *J. Hessel*, Paris — *Josef Stransky*, New York — vente J.K. Thannhauser, New York, Parke Bernet, 12 avril 1945, no 100 A — Dr Albert Blum, Short Hills (N.J.), 1945 — P.A., Suisse, c. 1971.

1163

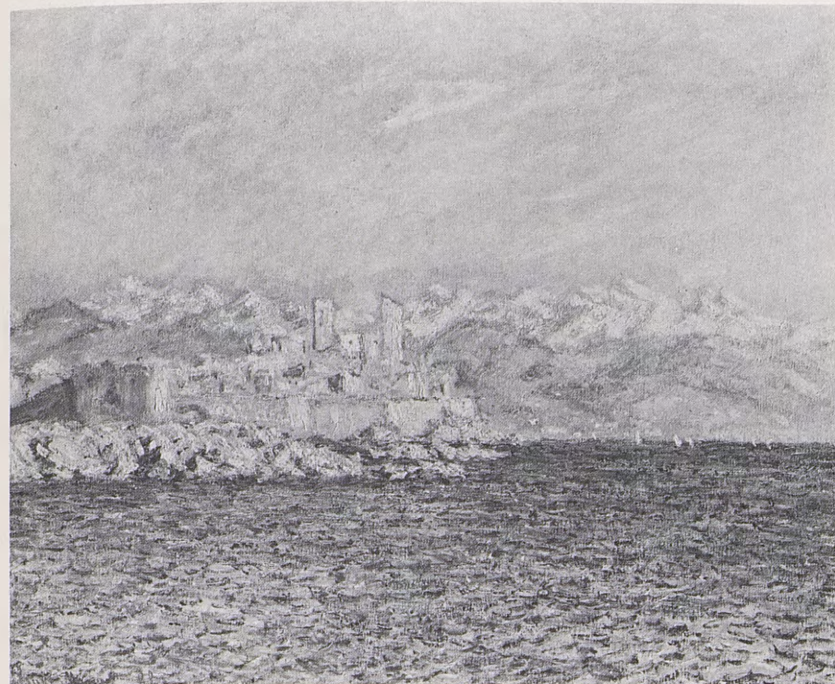
LE CHÂTEAU D'ANTIBES

T. h. 0,81; l. 1,16
On lit b. d.: *Claude Monet*

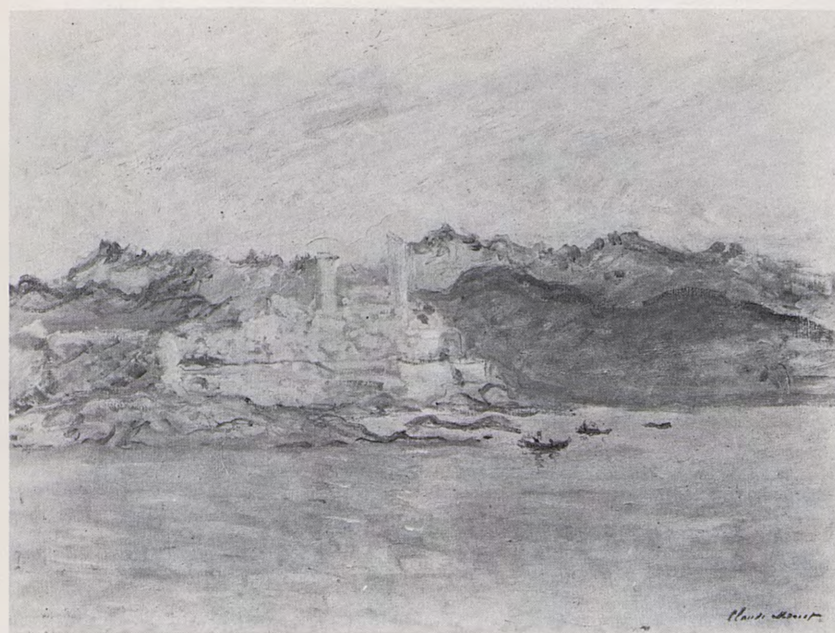
Seule, la tour de droite appartient au château Grimaldi; celle de gauche, reconnaissable à sa fenêtre, sert de clocher à la cathédrale. Le tableau a été peint d'un point de la plage du Ponteil situé plus au sud que celui d'où ont été exécutés les numéros précédents.

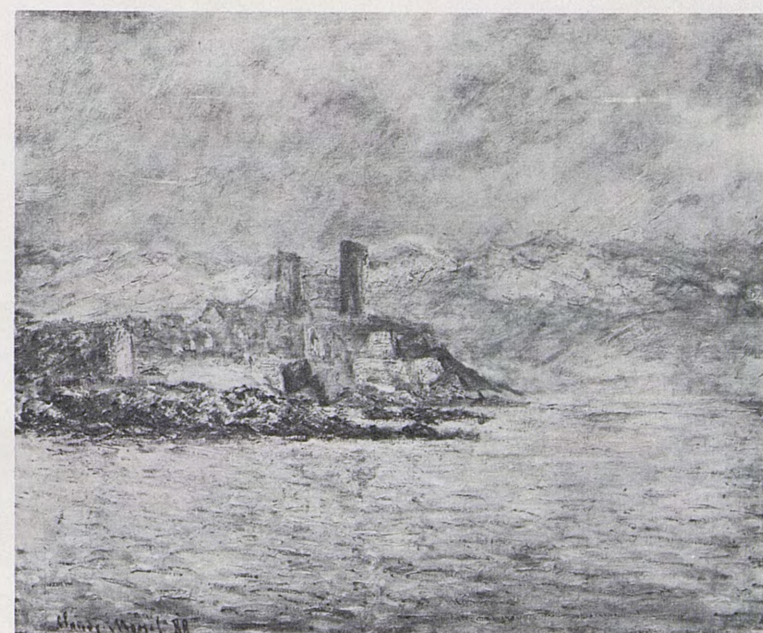
EXPOSITIONS: (?) *Centenaire de Cl. Monet*, André Weil, Paris, 1940, no 25 — *Monet*, Zurich, 1952, no 75.

HISTORIQUE: (?) Antoine de La Rochefoucauld, c. 1940 — *Brame*, Paris, c. 1952.


1158


1161


1159


1162


1160


1163

1164

ANTIBES, VUE DES JARDINS DE LA SALIS

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Antibes est vue ici des jardins de la Salis, situés au sud de la ville, au-dessus du port du même nom. Sous cet angle, les deux tours se sont rapprochées, celle de la cathédrale demeurant à gauche de celle du château.

Expositions: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 112 — (?) *Monet*, Rosenberg, Paris, 1924, nº 14 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 84 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 87.

Historique: (?) M. de Saint Marceau, Paris, 1889 — *Alex Reid & Lefevre*, Londres — Mrs R.A. Workman, Londres — Jules Strauss, Paris, c. 1931 — vente Jules Strauss, Paris, Georges Petit, 15 décembre 1932, nº 52 (Mattei) — *Gaffre*, Nice, c. 1947 — vente Margaret Thompson Biddle, Paris, Charpentier, 14 juin 1957, nº 28 — *O'Hana*, Londres, 1957 — *Howard Young* — vente, Londres, Christie, 27 mars 1973, nº 57 *(A. Tooth and Sons)*.

1165

MAISON DE JARDINIER À ANTIBES

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet*

Cette cabane se trouvait dans les jardins de la Salis, en grande partie lotis aujourd'hui.

Expositions: *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 68.

Bibliographie: lettre nº 1123 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 340 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.).

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1891 — W.C. van Horne, 1892 — *Durand-Ruel*, 1892 — J. Cook, Saint Louis, 1892 — *Durand-Ruel*, c. 1892 — J.H. Wade Jr., 1893 — donné en 1916:

The Cleveland Museum of Art, Cleveland, Ohio (16.1044).

1166

MAISON DU JARDINIER

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Cf. nº *1165*.

Expositions: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 118 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 19 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 47 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 37 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 50.

Bibliographie: lettre nº 1079 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 333.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1890 — Miss E.W. Perkins, Boston, 1892 — *Durand-Ruel*, 1904 — P.A., Suisse.

1167

ANTIBES VUE DE LA SALIS

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Le peintre s'est rapproché de la mer, dans la partie des jardins de la Salis qui touche au plateau de la Garoupe. Vue de cette position plus orientale, la tour du château Grimaldi masque celle de la cathédrale. Plus à droite apparaît le fort Carré. Le premier plan est occupé par des oliviers.

Expositions: *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1888 — (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 102 — *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, nº 17 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 36 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 49.

Bibliographie: lettre nº 1392 et pièce justificative nº 116 — G. Geffroy, *Dix tableaux de Cl. Monet*, in: *La Justice*, 17 juin 1888, p. 1 — Eaque [Paul Robert], *Claude Monet*, in: *Journal des Arts*, 6 juillet 1888 — (?) A. de Calonne, *L'Art contre nature*, in: *Le Soleil*, 23 juin 1889, p. 1 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 79 — W.H. Fuller, *Cl. Monet and his paintings*, New York, 1899, pp. 17-18 — *W.H. Fuller's Monet sold*, in: *The Sun*, 14 mars 1903, nº 149 — G. Geffroy, 1922, p. 279 — D. Wildenstein, 1967, p. 49 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.) — D. Rouart et J.D. Rey, 1972, pp. 49, 56 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, p. 25 (ill.), Appendix I [pp. 92, 93, 99].

Historique: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1888 — Paul Aubry, Paris, 1888 — vente P.A. [Aubry], Paris, Georges Petit, 10 mai 1897, nº 19 *(Durand-Ruel)* — William H. Fuller, New York, 1897 — vente William H. Fuller, New York, American Art Association, 12-13 mars 1903, nº 149 (G.A. Dowden) — Pedro Valenilla Echeverria, Caracas — *Wildenstein* — Mrs Florence Gould, USA, 1962.

1168

ANTIBES VUE DE LA SALIS

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Cf. nº *1167*.

Expositions: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 102 — *Exposition nationale des Beaux-Arts*, Florence, 1896-1897 — *Exposition internationale des Beaux-Arts de la revue «Le Monde Artiste»*, Saint-Pétersbourg, 1899 — *Exposition centennale de l'art français*, Exposition Universelle, Paris, 1900, nº 489 — *Peintres impressionnistes*, La Libre Esthétique, Bruxelles, 1904, nº 103 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 155 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 45 — *Œuvres importantes de Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1925, nº 33 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 41 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 80.

Bibliographie: lettre nº 1079 — (?) A. de Calonne, *L'Art contre nature*, in: *Le Soleil*, 23 juin 1889, p. 1 — G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 89 (ill.) — A. Mellerio, *Exposition des peintres impressionnistes à la «Libre Esthétique»*, in: *Chronique des Arts*, 26 mars 1904, p. 104 — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 323 — *Catalogue of European Paintings*, Toledo Museum of Art, 1939, p. 222 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 333 — O. Reutersward, 1948, p. 285 — J. Rewald, 1961, p. 492 (ill.) — (?) J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 100] — *The Toledo Museum of Art European Paintings*, Toledo, Ohio, 1976, p. 257 (ill.).

Historique: (?) acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, février 1889 — (?) Taconet, 1889 — *Durand-Ruel*, 1890 — Charles Cotinaud, c. 1900 — *Durand-Ruel*, c. 1904 — Mrs L.L. Coburn, Chicago, c. 1926 — donné en 1929 par Edward Drummond Libbey:

The Toledo Museum of Art, Ohio (29-51).

1169

ANTIBES VUE DE LA SALIS

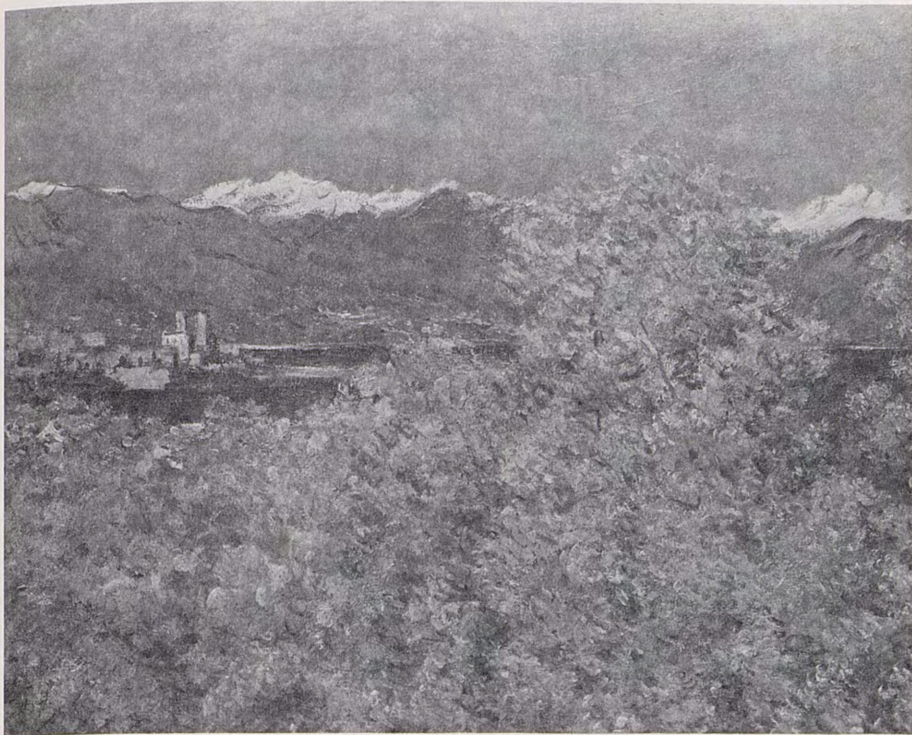
T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Cf. nº *1167*.

Expositions: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 102 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 87 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 42 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 79 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, nº 47.

Bibliographie: (?) A. de Calonne, *L'Art contre nature*, in: *Le Soleil*, 23 juin 1889, p. 1 — O. Reutersward, 1948, p. 285 — (?) J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 100].

Historique: (?) acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1889 — (?) Mme d'Arc, 1891 — H.M. Johnston, c. 1905 — *Durand-Ruel*, 1910 — Arthur B. Emmons, Newport (R.I.), 1910 — donné par Mrs Emmons en 1956, au Metropolitan Museum of Art, New York — *Sam Salz*, 1964 — Mr and Mrs Joseph S. Wohl, USA, c. 1974.



1164



1167



1165



1168



1166



1169

1170

ANTIBES, LE MATIN

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Cf. nº *1167*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 113 — *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 56 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 54 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 70 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 40.

BIBLIOGRAPHIE: *American Art Annual*, vol. 13, 1916, p. 372 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [pp. 99, 101].

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, octobre 1888 — J.G. Johnson, New York, 1889 — *Boussod, Valadon et Cie*, 1891 — Lambert, New York, 1891 — vente J.R. Andrews, New York, Plaza Hotel, 27-28 janvier 1916, nº 148 (W.W. Seaman) — Walter Jennings — Mrs Walter Jennings, Long Island, 1933 — vente, New York, Parke Bernet, 17-18 janvier 1945, nº 168 — *Wildenstein* — Mr and Mrs William Coxe Wright, USA, 1954.

1171

ANTIBES, VUE DU PLATEAU NOTRE-DAME

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Installé à proximité du sanctuaire Notre-Dame, sur la butte de la Garoupe (78 m), le peintre voit Antibes d'un point situé plus à l'est que précédemment; le clocher de la cathédrale apparaît cette fois à droite de la tour du château; le fort Carré est bien dégagé vers la droite. Monet a exécuté une étude dessinée pour cette toile et la suivante (Musée Marmottan, inv. 5129, fº 24 verso).

EXPOSITIONS: *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1888 — *French Painters of the 19th Century*, Fearon, New York, 1924, nº 6.

BIBLIOGRAPHIE: G. Geffroy, *Dix tableaux de Cl. Monet*, in: *La Justice*, 17 juin 1888, p. 1 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 79 — G. Geffroy, 1922, pp. 278-279 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 99].

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1888 — Desfossés, Paris, 1888 — vente Bellino, New York, American Art Association, 25-30 avril 1895, nº 152 — Thomas L. Manson, New York — *E. & A. Milch*, New York, 1922 — J.K. Newman, New York, c. 1924 — vente J.K. Newman, New York, American Art Association, 6 décembre 1935, nº 40 (M. J. Failing) — P.A., USA.

1172

ANTIBES, VUE DU PLATEAU NOTRE-DAME

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Cf. nº *1171*.

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 124 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, nº 13 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, nº 13 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 85 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 26 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 46 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 69 — *Monet*, Tokyo, Osaka et Fukuoka, 1970, nº 14.

BIBLIOGRAPHIE: J.A., *Exposition à la galerie G. Petit*, in: *Art et Critique*, 29 juin 1889, p. 76 — G. Geffroy, 1922, p. 279 — C.C. Cunningham, *The Juliana Cheney Edwards Collection*, in: *Museum of Fine Arts Bulletin*, Boston, décembre 1939, pp. 96, 106, 107 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, p. 285.

HISTORIQUE: *Georges Petit*, Paris, c. 1888 — *Knoedler*, New York, 1889 — *Doll & Richards*, Boston, 1890 — J. Foxcroft Cole, Boston, 1890 — W. Chester Chase, Boston, 1894 — Juliana C. Edwards, Boston — Hannah Marcy Edwards, Boston, légué en 1939, en mémoire de sa mère:

MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON (39.672).

1173

GOLFE D'ANTIBES

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Sur ce tableau peint depuis la Garoupe, on distingue dans le massif montagneux au nord, au-dessus des deux tours, le signal de Coursegoules, plus à gauche le pic de Courmettes (1248 m).

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 104 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 45 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 77.

BIBLIOGRAPHIE: G. Geffroy, 1922, p. 118 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 112 (ill.) — (?) J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 101].

HISTORIQUE: (?) acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, octobre 1891 (*Vue générale d'Antibes*, 0,61 × 0,81) — (?) *Eastman Chase*, New York, 1891 — vente Mrs James F. Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 152 *(Durand-Ruel)* — Adams, c. 1969 — vente, New York, Parke Bernet, 15 octobre 1969, nº 17 *(Eliot Handler)* — *Sam Salz*, USA, 1969.

1174

ANTIBES, VUE DU CAP, VENT DE MISTRAL

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Dans la série des tableaux exécutés depuis la Garoupe, celui-ci est vu du point le plus oriental. Le clocher de l'église s'est détaché vers la droite, de même que le fort Carré; le pic de Courmettes apparaît à présent à droite de la ville.

EXPOSITIONS: *Monet*, Goupil, Londres, 1889, nº VII — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 101 — *Monets from the Durand-Ruel Collection*, Walter Kimball, Boston, 1907, nº 14 — Pittsburgh International, 1913 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1914, nº 13 — Worcester Art Museum, Mass., 1917 — Fogg Art Museum, Cambridge, Mass., 1919 — Century Club, New York, 1921 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 56.

BIBLIOGRAPHIE: J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 100].

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, décembre 1888 — *J. Eastman Chase*, Boston, 1891 — *Durand-Ruel*, 1901 — R.T. King, Cleveland, 1925 — Mrs Gilbert P. Schafer, USA, c. 1945.

1175

VUE DU CAP D'ANTIBES

T. h. 0,635; l. 0,787
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Orientée davantage vers l'est que les quatre tableaux précédents, cette vue de la baie des Anges laisse la ville d'Antibes hors du champ, à gauche. Les principaux sommets sont de gauche à droite: l'Argentera, la cime du Gelas, le mont du Grand Capelet (2935 m) et le mont Bégo (2872 m).

EXPOSITIONS: *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1888 — *6e exposition des XX*, Société des XX, Bruxelles, 1889, nº 2.

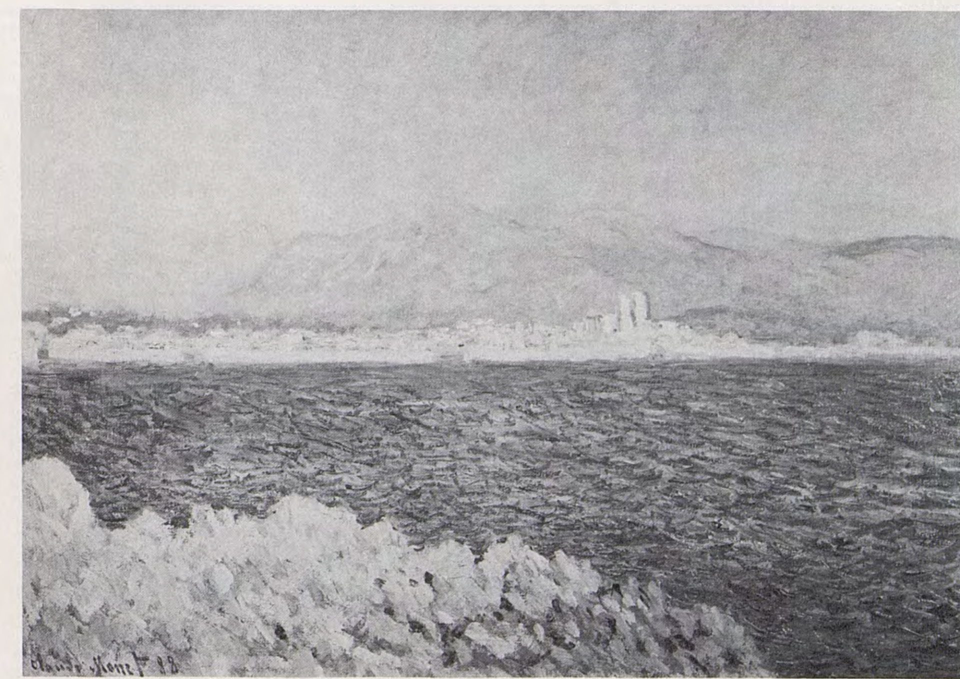
BIBLIOGRAPHIE: pièces justificatives nºs 114 et 116 — G. Geffroy, *Dix tableaux de Cl. Monet*, in: *La Justice*, 17 juin 1888, p. 1 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 79 — E. Waldmann, *Art in America*, in: *Burlington Magazine*, avril 1910, p. 65 — E. Waldmann, *Französische Bilder im amerikanischen Privatbesitz*, in: *Kunst und Künstler*, décembre 1910, p. 142 — G. Geffroy, 1922, p. 279 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 99].

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1888 — Alfred Atmore Pope, Farmington, 1889 — Theodate Pope Riddle, Farmington, 1913 — légué en 1946:

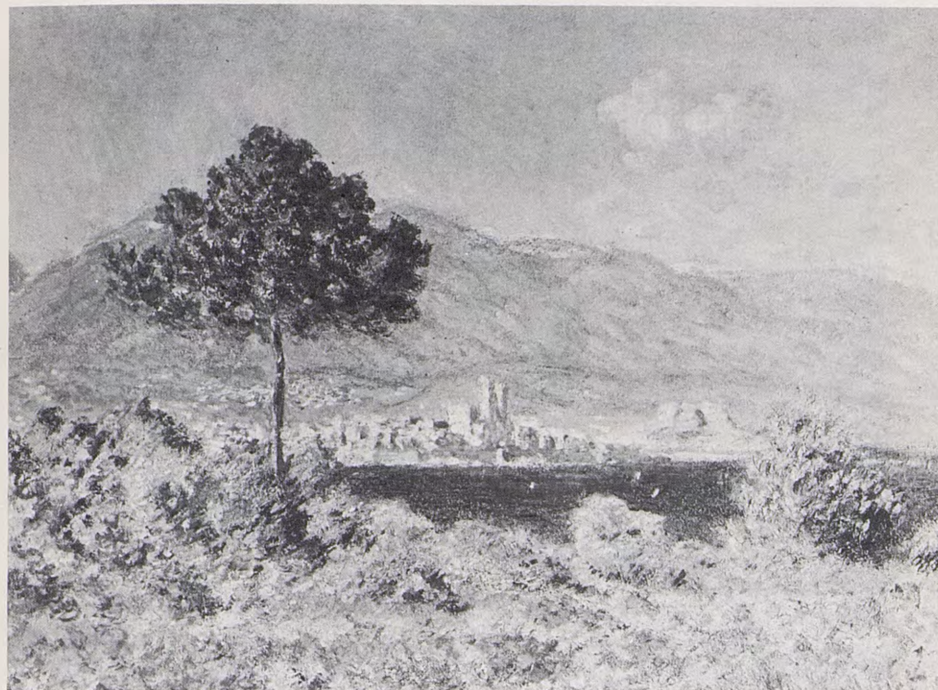
THE HILL-STEAD MUSEUM, FARMINGTON, CONNECTICUT (46.1.7).



1170



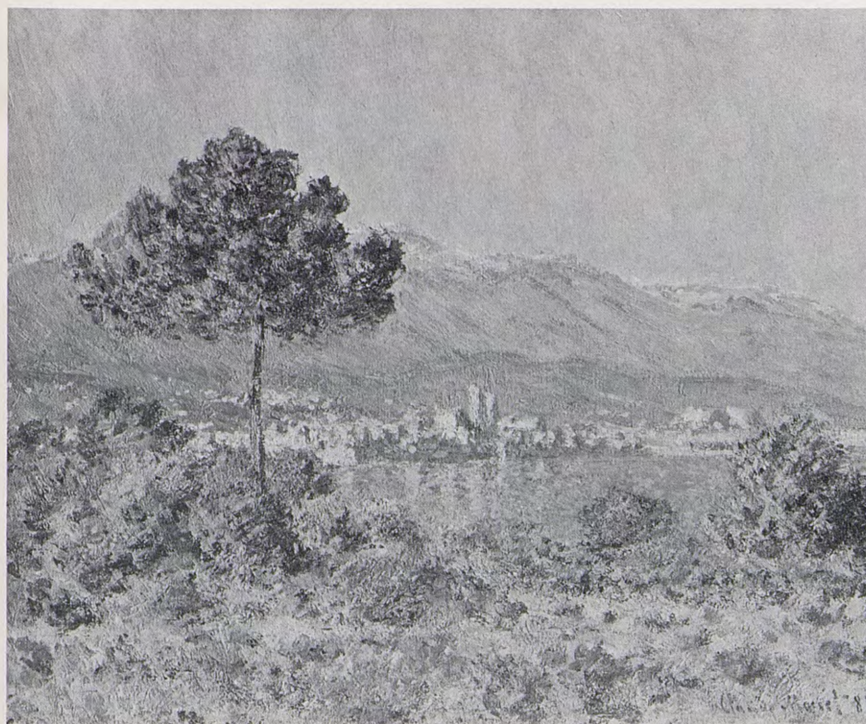
1173



1171



1174



1172



1175

1176

AU CAP D'ANTIBES PAR VENT DE MISTRAL

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Cf. nº *1175*.

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 125 — *Pictures by Old Masters and Other Painters*, Copley Hall, Boston, 1903, nº A12 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 37 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 3 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 86.

BIBLIOGRAPHIE: M. de Fels, 1929, p. 235 — O. Reuterswärd, 1948, p. 285.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1890 — *J. Eastman Chase*, Boston, 1892 — Arthur Tracy Cabot, Boston, c. 1903 — légué en 1942:

THE MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON (42.542).

1177

LES ALPES VUES DU CAP D'ANTIBES

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Cf. nº *1175*.

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 123 — *Tableaux par Besnard, Cazin, etc.*, Georges Petit, Paris, 1899, nº 49 — *Œuvres de l'école impressionniste*, Bernheim-Jeune, Paris, 1903, nº 42 — Nemzetti Szalon, Budapest, 1907 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 35 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1910, nº 5 — *Exposition centennale de l'art français*, Institut français, Saint-Pétersbourg, 1912, nº 439 — La Libre Esthétique, Bruxelles, 1913, nº 150 — *Art Moderne*, Manzi-Joyant, Paris, 1913, nº 70 — *Französische Malerei des 19. Jahrhunderts*, Ernst Arnold, Dresde, 1914, nº 73 — *Internationale Ausstellung*, Kunsthalle, Brême, 1914, nº 249.

BIBLIOGRAPHIE: (?) pièce justificative nº 117 — A. Dalligny, *L'exposition de la rue de Sèze*, in: *Journal des Arts*, 25 février 1899 — (?) G. Denoinville, *Sensations d'art*, Paris, 1901, 3e série, p. 67 — P. Hepp, *Petites expositions: Exposition de paysages par Cl. Monet et Renoir (galerie Durand-Ruel)*, in: *Chronique des arts*, 30 mai 1908, pp. 214-215 — H. Eon, *Notes d'Art–Les cent pastels: Paysages de Monet et Renoir*, in: *Le Siècle*, 31 mai 1908 — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 453 — P. Schumann, *Französische Ausstellung in Dresden*, in: *Die Kunst*, juillet 1914, p. 479.

HISTORIQUE: (?) *Georges Petit*, Paris, c. 1889 — Stany Oppenheim, (?) 1889 — *Bernheim-Jeune*, c. 1904 — *Durand-Ruel*, 1906 — *A.A. Hébrard*, Paris, 1906 — Prince de Wagram, Paris, 1907 — *Durand-Ruel*, 1908 — tableau en dépôt chez *Cassirer* et saisi par le gouvernement allemand en 1914.

1178

BAIE DES ANGES, VUE DU CAP D'ANTIBES

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. d.: *Claude Monet*

EXPOSITIONS: *Monet*, Bernheim-Jeune, Paris, 1921, nº 20 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1922, nº 19 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 34.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 108 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 457 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, décembre 1920 — *Durand-Ruel*, 1922 — vente, Paris, Charpentier, 10 juin 1955, nº 85 — Jean d'Alayer, Paris — *Sam Salz* — Alfred Slaner — J. Rosensaft, USA, c. 1958.

1179

LA MER ET LES ALPES

T. h. 0,59; l. 0,84
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Installé au bord de la mer près de la pointe Bacon, le peintre représente la baie et les cimes enneigées des Alpes franco-italiennes. L'îlot rocheux du premier plan est visible aujourd'hui encore.

EXPOSITIONS: *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1888 — *6e exposition des XX*, Société des XX, Bruxelles, 1889, nº 3 — *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1889 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 115 — *Tableaux par Besnard, Cazin, etc.*, Georges Petit, Paris, 1899, nº 50 — La Libre Esthétique, Bruxelles, 1913, nº 151.

BIBLIOGRAPHIE: pièces justificatives nos 116 et 130 — G. Geffroy, *Dix tableaux de Cl. Monet*, in: *La Justice*, 17 juin 1888, p. 2 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 80 — G. Geffroy, 1922, p. 279 — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 453 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 99].

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1888 (*La Mer et les Alpes*, 0,65 × 0,92!) — Th. Keller, 1889 — *Matthiesen*, Berlin.

1180

LE GOLFE JUAN

T. h. 0,65; l. 0,92

Exécutée sur le versant occidental du cap d'Antibes en regardant vers le nord-ouest, cette vue montre le golfe Juan dominé par les hauteurs de Vallauris qui précèdent une chaîne plus élevée culminant au Haut Montet (1335 m).

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — *Stephen Hahn*, New York, c. 1968 — *Beyeler*, Bâle, c. 1971.

1181

LA MÉDITERRANÉE PAR VENT DE MISTRAL

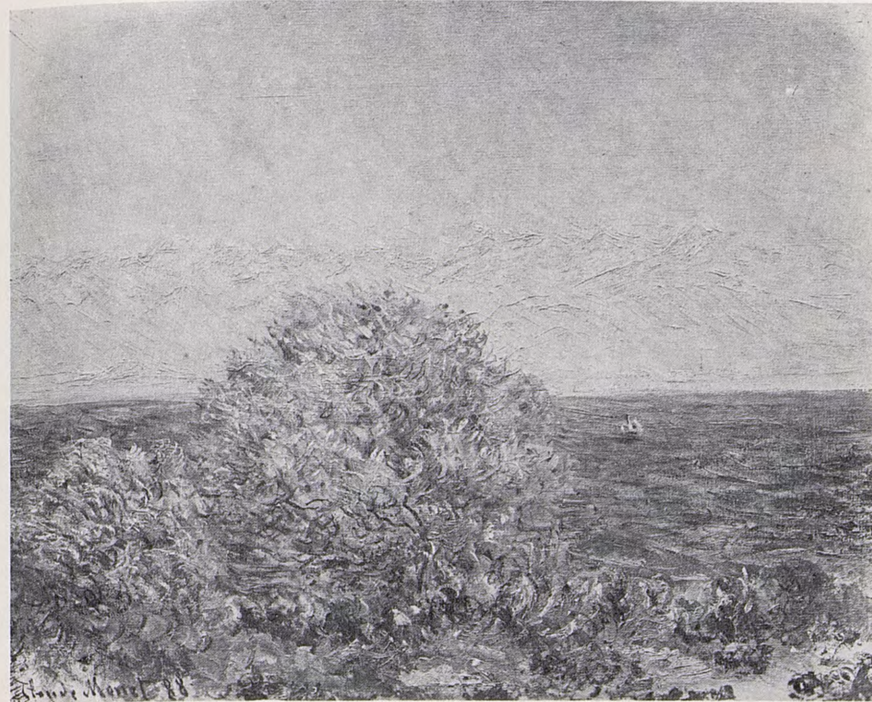
T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Peint au cap d'Antibes.

EXPOSITIONS: *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1888 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 121 — *6e exposition des XX*, Société des XX, Bruxelles, 1889, nº 4 — *Monet*, Goupil, Londres, 1889, nº V — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 53 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1935, nº 48 — (?) *Monet*, Tooth, Londres, 1936, nº 16.

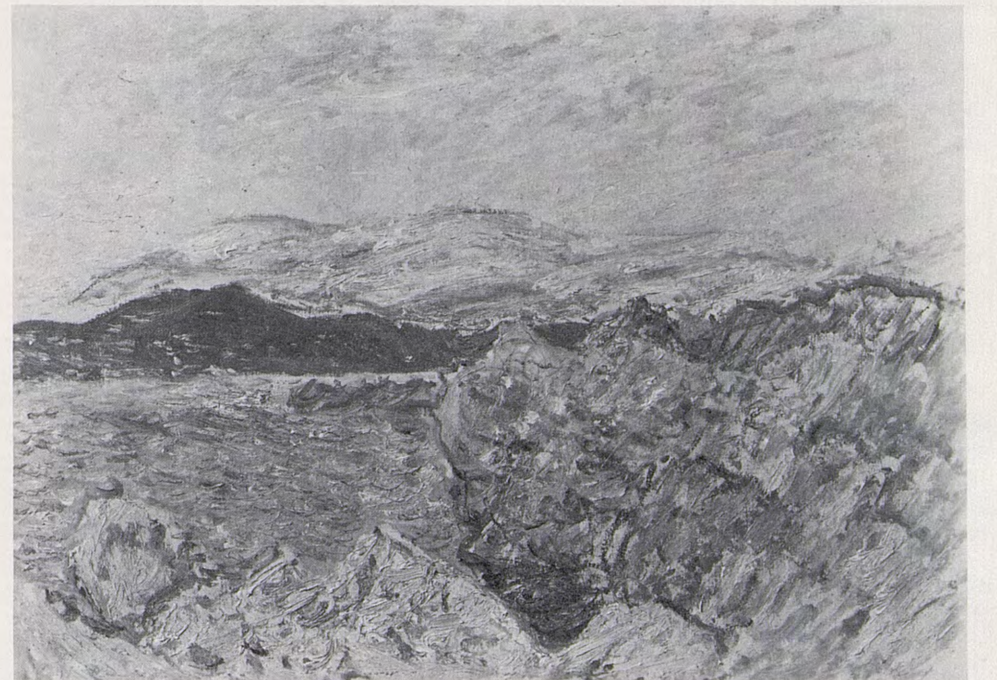
BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 116 — G. Geffroy, *Dix tableaux de Cl. Monet*, in: *La Justice*, 17 juin 1888, p. 2 — Eaque, *Claude Monet*, in: *Journal des Arts*, 6 juillet 1888, pp. 2-3 — F. Bourgeat, *Paris vivant: A la galerie Georges Petit*, in: *Le Siècle*, 22 juin 1889, p. 2 — J.A., *Beaux-Arts, Exposition à la galerie Georges Petit*, in: *Art et Critique*, 29 juin 1889, nº 5, p. 76 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 80 — G. Geffroy, 1922, pp. 224 (ill.), 279 — M. Malingue, 1943, pp. 123 (ill.), 148 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.) — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 99].

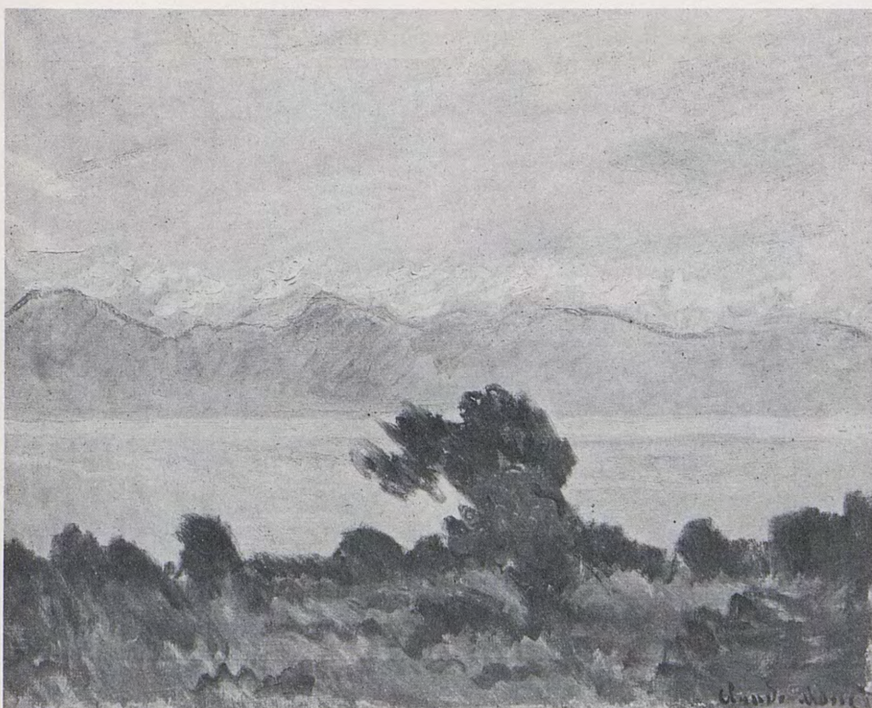
HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1888 — Buglé, 1889 — *Durand-Ruel*, 1891 — P.A.

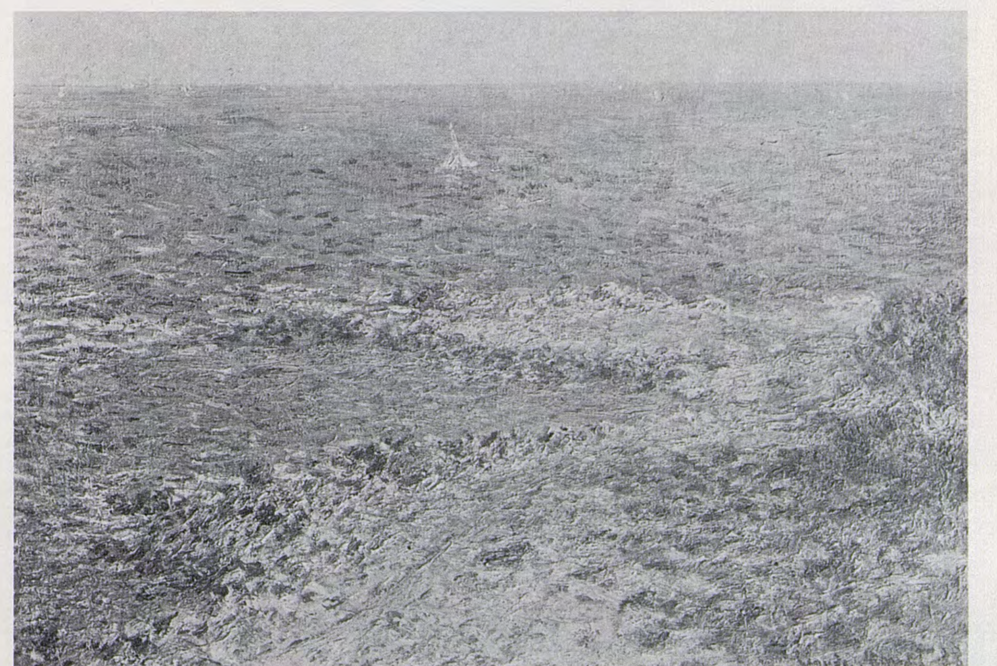

1176


1179


1177


1180


1178


1181

1182

LA «GRANDE BLEUE» À ANTIBES

T. h. 0,60; l. 0,73
Signé b. d.: *Claude Monet*

Cf. nº *1181*.

BIBLIOGRAPHIE: Prince Eugène de Suède et O. Reutersward, *Monet och hans maleri*, in: *Ord och Bild*, décembre 1947, pp. 449 (ill.), 450.

HISTORIQUE: Romano Scheu — vente Mme J. Danthon, Paris, Drouot, 24 mai 1933, nº 38 (Henri Muller, Bâle) — Emile Dreyfus, Bâle — Fondation Emile Dreyfus — déposé en 1970:

KUNSTMUSEUM, BÂLE (G.1970.10).

1183

LA MER À ANTIBES

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. d.: *Claude Monet*

Cf. nº *1181*.

EXPOSITIONS: (?) La Libre Esthétique, Bruxelles, 1913, nº 147.

BIBLIOGRAPHIE: (?) M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 453.

HISTORIQUE: *Bernheim-Jeune*, c. 1903 — (?) Mlle Dieterle, c. 1913 — *Beyeler*, Bâle, c. 1973 — acquis en 1975:

VON DER HEYDT-MUSEUM DER STADT, WUPPERTAL-ELBERFELD (G.1316).

1184

LA MÉDITERRANÉE

T. h. 0,60; l. 0,73
Signé b. d.: *Claude Monet*

Cf. nº *1181*.

EXPOSITIONS: Mattatuck Historical Society, Waterbury, Conn., 1919 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1919, nº 7 — *Monet*, Tooth, Londres, 1936, nº 16.

BIBLIOGRAPHIE: (?) M. Guillemot, *Cl. Monet*, in: *La Revue illustrée*, 15 mars 1898, s. p. — (?) O. Reutersward, 1948, p. 281 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 56 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.).

HISTORIQUE: vente du Dr S... [Salaté], Paris, Drouot, 22 février 1919, nº 41 *(Bernheim-Jeune* et *Durand-Ruel)* — *Durand-Ruel*, 1919 — *Sam Salz* — *F. et P. Nathan*, Zurich — vente, Londres, Sotheby, Parke Bernet, 7 avril 1976, nº 6.

1185

ROCHERS AU BORD DE LA MÉDITERRANÉE

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Représente trois pointes de la côte occidentale du cap d'Antibes, vues en direction du large.

EXPOSITIONS: *Exposition internationale des Beaux-Arts*, Düsseldorf, 1904 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 118 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 42 — Eberfeld, 1910 — Varsovie, 1911 — La Libre Esthétique, Bruxelles, 1913, nº 149 — *Inaugural Exhibition*, Minneapolis Institute of Arts, 1915, nº 252 — *Paintings by modern french painters*, Durand-Ruel, New York, 1921, nº 27 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1931, nº 1 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 25.

BIBLIOGRAPHIE: J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 100] — G.P. Weisberg, *The Frederick W. Schumacher Collection, French, 19th century*, Columbus, Ohio, 1976, pp. 115-117 (ill.).

HISTORIQUE: (?) acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, mars 1889 (*Rochers au bord de la Méditerranée*, 0,60 × 0,74) — (?) Goupy, 1889 — (?) vente G. G... [Gustave Goupy], Paris, Drouot, 30 mars 1898, nº 24 *(Bernheim-Jeune)* (*La Méditerranée*, 0,66 × 0,90) — *Durand-Ruel*, 1899 — *Cassirer*, 1902 — *Durand-Ruel*, 1913 — Wilbur L. Cummings, Greenwich, 1933 — vente, New York, Parke Bernet, 1er avril 1942, nº 43 — Frederic W. Schumacher, Columbus, c. 1948 — Mrs Eugène Haubert, Columbus, Ohio — prêté à la Columbus Gallery of Fine Arts, Ohio, USA.

1186

BORDS DE LA MÉDITERRANÉE, TEMPS GRIS

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Peint au cap d'Antibes.

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 109 — *Œuvres de l'école impressionniste*, Bernheim-Jeune, Paris, 1903, nº 41.

HISTORIQUE: P.A., France, c. 1971.

1187

PLAGE DE JUAN-LES-PINS

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

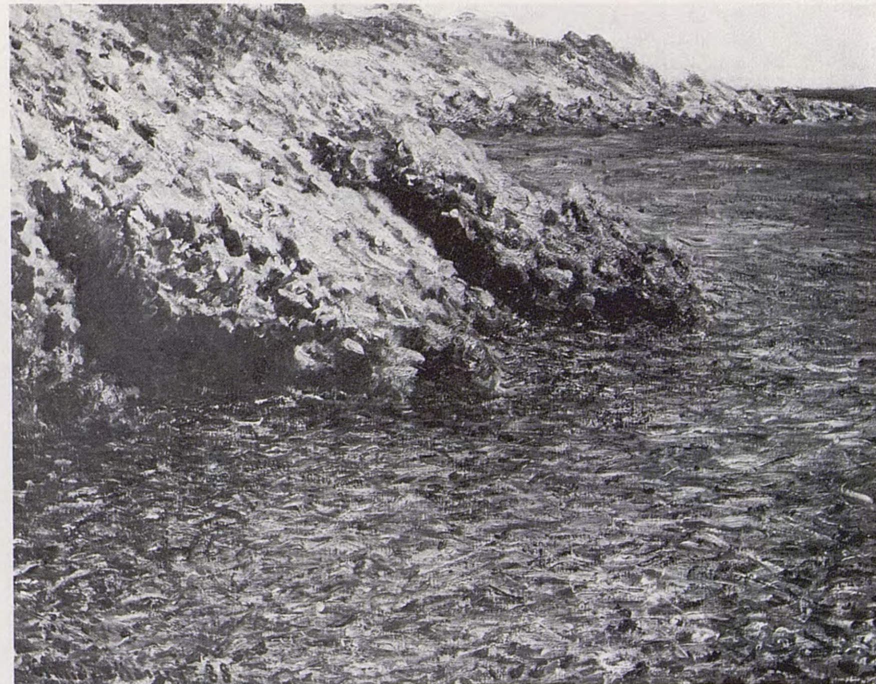
Le bouquet de pins du premier plan se trouve un peu au sud du casino actuel de Juan-les-Pins et non loin du château de la Pinède où habitait Monet; au-delà du golfe Juan, vu en direction du nord-ouest, on aperçoit les hauteurs de Vallauris.

EXPOSITIONS: *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1888 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 116.

BIBLIOGRAPHIE: Eaque, *Cl. Monet*, in: *Journal des Arts*, 6 juillet 1888, p. 3 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 79 — G. Geffroy, 1922, pp. 118, 279 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 99].

HISTORIQUE: acheté à l'artiste par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1888 — Boivin, Paris, 1888 — P.A., France.


1182


1185


1183


1186


1184


1187

1188

ARBRES AU BORD DE LA MER, ANTIBES

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

L'artiste, ayant déplacé son chevalet légèrement vers la droite, peint le même paysage (cf. nº *1187*).

Expositions: (?) *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1889 — (?) *Monet*, Goupil, Londres, 1889, nº IV — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 55 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 67.

Bibliographie: G. Lecomte, *Cl. Monet ou le vieux chêne de Giverny*, in: *La Renaissance*, octobre 1920, p. 403 (ill.).

Historique: (?) acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, décembre 1888 — (?) *Williams and Everett*, New York, 1891 — Miss E.W. Perkins, Boston — *Durand-Ruel*, 1892 — Potter Palmer, Chicago, 1892 — Mrs Honoré Palmer, Chicago, c. 1939 — *Wildenstein* — Mr and Mrs Morris W. Haft, New York, 1952 — vente Mr and Mrs Morris W. Haft, Palm Beach, Trosby Galleries, 9 février 1965, nº 8 — P.A., USA, c. 1975.

1189

JUAN-LES-PINS

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Cf. nº *1188*.

Expositions: *Monet*, 1952, Paris, nº 54, La Haye, nº 57 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 85.

Bibliographie: lettres nos 1172 et 1173 — A. Alexandre, *Cl. Monet, his career and work*, in: *The Studio*, mars 1908, p. 90 (ill.) — G. Lecomte, *Cl. Monet ou le vieux chêne de Giverny*, in: *La Renaissance*, octobre 1920, p. 403 (ill.) — R. Koechlin, *Cl. Monet*, in: *Art et Décoration*, février 1927, p. 41 (ill.) — L. Werth, 1928, pl. 42 — X. Lathom, 1931, pl. XXII — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 347.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1892 — Decap, Paris, 1893 — Mme Roger Dequoy, Paris — Charles Wibo, Gand, c. 1952 — P.A., Suisse.

1190

PINS, CAP D'ANTIBES

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Au XIXe siècle, la pinède couvrait le fond du golfe Juan et une partie du cap d'Antibes. Elle a été considérablement réduite depuis; il n'est donc pas possible d'indiquer avec certitude l'emplacement du rideau de pins parasols qui fait écran face au large, vu en direction du sud.

Expositions: *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1888 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 117 — *Art français du XIXe s.*, Paul Rosenberg, Paris, 1917, nº 39.

Bibliographie: G. Geffroy, *Dix tableaux de Cl. Monet*, in: *La Justice*, 17 juin 1888, p. 2 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 80 — G. Geffroy, 1922, p. 279 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 79 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.) — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 99].

Historique: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1888 — Guillemard, Paris, 1888 — vente Jules Strauss, Paris, Drouot, 3 mai 1902, nº 39 (Lehmann) — Jules Strauss, Paris, c. 1917 — vente Jules Strauss, Paris, Georges Petit, 15 décembre 1932, nº 51 (Mattei) — Mme R. Dequoy, Paris — *Wildenstein* — P.A., USA.

1191

SOUS LES PINS, FIN DU JOUR

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Cf. nº *1190*.

Expositions: *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1888 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 114 — *Exposition centennale de l'art français*, Exposition Universelle, Paris, 1900, nº 486 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 156 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 46 — *Œuvres importantes de Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1925, nº 13 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1931, nº 16 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1933, nº 14 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 81.

Bibliographie: lettre nº 1392 et pièces justificatives nos 113 et 115 — G. Geffroy, *Dix tableaux de Cl. Monet*, in: *La Justice*, 17 juin 1888, p. 2 — J. Le Fustec, *L'exposition Monet-Rodin*, in: *République française*, 28 juin 1889, p. 3 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 80 — G. Geffroy, 1922, p. 279 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, pp. 23, 24 (ill.), 62, Appendix I [pp. 92-93, 99].

Historique: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1888 — Paul Aubry, Paris, 1888 — vente P. A. [Aubry], Paris, Georges Petit, 10 mai 1897, nº 18 *(Durand-Ruel* et *Montaignac)* — Mme Lebeau, Paris, 1900 — M. Aude, c. 1931, — *Durand-Ruel* — Otto Haas, USA, 1935 — P.A., USA.

1192

MONTAGNES DE L'ESTÉREL

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Exécuté à la Pinède en un point assez proche de celui où a été peint le nº *1188*, mais en regardant vers le sud-ouest. Sur la rive opposée du golfe Juan s'étend la chaîne de l'Estérel que Monet reproduit avec une grande exactitude depuis le Rastel d'Agay jusqu'aux Suvières, encadrant le pic du cap Roux, le pic de l'Ours et le sommet des Grues. A l'extrême gauche, on distingue même la pointe Bataiguier de l'île Sainte-Marguerite.

Expositions: (?) *Monet*, Boussod. Valadon et Cie, Paris, 1888 — (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 103 — *Tableaux par Besnard, Cazin...*, Georges Petit, Paris, 1899, nº 51 — *International Society of Sculptors, Painters and Gravers*, Grafton Galleries, Londres, 1910, nº 133 — *19th Century French Painters*, Knoedler, Londres, 1923, nº 35.

Bibliographie: (?) G. Geffroy, *Dix tableaux de Cl. Monet*, in: *La Justice*, 17 juin 1888, p. 1 — (?) A. de Calonne, *L'Art contre nature*, in: *Le Soleil*, 23 juin 1889, p. 1 — (?) F. Bourgeat, *Paris vivant: A la galerie Georges Petit*, in: *Le Siècle*, 22 juin 1889, p. 2 — (?) G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 79 — V. Pica, *Gl'Impressionisti Francesi*, Bergame, 1908, p. 72 (ill.) — A. Alexandre, 1921, p. 88 (ill.) — (?) G. Geffroy, 1922, pp. 118, 279 — D. Cooper, *The Courtauld Collection*, Londres, 1954, nº 44, p. 75 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.) — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, p. 25 (ill.), Appendix I [pp. (?) 92-93, (?) 99].

Historique: (?) achetée à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1888 — (?) *Georges Petit*, 1888 — Mme Vve Barbedienne, Paris, 1894 — vente, Paris, Drouot, 28 février 1894, nº 39 *(Durand-Ruel)* — Decap, Paris, 1894 — *Bernheim-Jeune*, 1907 — Baron Caccamisi, Paris, 1907 — Mrs Blanche Marchesi, Londres, c. 1910 — *Paul Rosenberg*, Paris — *Knoedler*, Londres, c. 1923 — Samuel Courtauld, Londres, 1923 — John Atkins, Londres — entré en 1962:

Courtauld Institute Galleries, Londres.

1193

AU CAP D'ANTIBES

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Cf. nº *1192*.

Expositions: (?) *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1888 — (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 103 — (?) *Exposition Impressionniste d'automne*, Paul Cassirer, Berlin, 1925, nº 38.

Bibliographie: (?) G. Geffroy, *Dix tableaux de Cl. Monet*, in: *La Justice*, 17 juin 1888, p. 1 — (?) A. de Calonne, *L'Art contre nature*, in: *Le Soleil*, 23 juin 1889, p. 1 — (?) F. Bourgeat, *Paris vivant: A la galerie Georges Petit*, in: *Le Siècle*, 22 juin 1889, p. 2 — (?) G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 79 — (?) G. Geffroy, 1922, pp. 118, 279 — (?) J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [pp. 99, 101].

Historique: (?) acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1888 — (?) *Georges Petit*, 1888 — (?) *Boussod, Valadon et Cie*, 1890 — (?) Comte de La Rochefoucauld, Paris, 1890 — P.A., France, c. 1955.



1188



1191



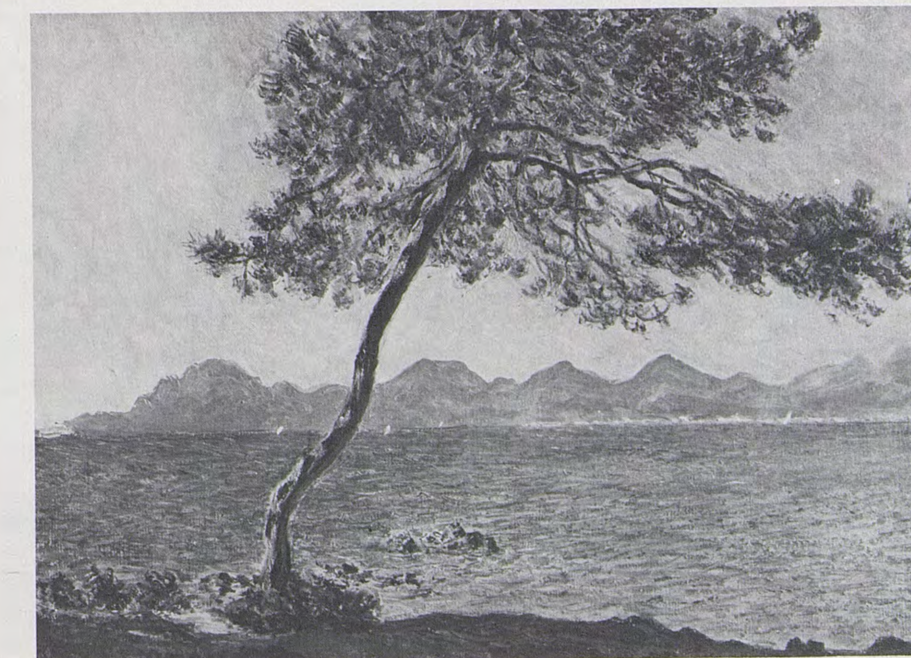
1189



1192



1190



1193

1194

LA PRAIRIE À GIVERNY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

En 1888, Monet exécute dans la plaine des Essarts une série d'effets de brouillard où apparaissent, étagés sur plusieurs plans, des peupliers de différentes essences dont des peupliers d'Italie (n^os^ *1194* à *1197*).

EXPOSITIONS: *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 51.

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — vente Frank D. Stout et divers, New York, Parke Bernet, 3 décembre 1942, nº 15 — *Silberman*, New York — Emil Georg Bührle, Zurich — *Wildenstein* — P.A., Suisse.

1195

MATIN, BROUILLARD

T.
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Cf. nº *1194*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 70.

BIBLIOGRAPHIE: (?) lettres nºs 1115 et 1116 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 338.

HISTORIQUE: (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1891 — (?) Potter Palmer, Chicago, 1891 — Mrs Potter Palmer, Chicago, 1905 — Honoré Palmer, Chicago — légué en 1945: The Art Institute of Chicago, 1945-1947 — *Silberman*, New York, 1947 — P.A., USA.

1196

BROUILLARD MATINAL

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. nº *1194*.

BIBLIOGRAPHIE: *H.O. Havemeyer Collection*, New York, 1931, p. 504 — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 120 (ill.) — *National Gallery of Art, Illustrated Summary Catalogue*, Washington, 1975, pp. 240, 241 (ill.).

HISTORIQUE: James F. Sutton, New York, 1892 — vente Mrs Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 151 — H.O. Havemeyer, New York — vente Havemeyer, New York, American Art Association, 10 avril 1930 (Chester Dale) — légué en 1958:

NATIONAL GALLERY OF ART, WASHINGTON (1510).

1197

BROUILLARD À GIVERNY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. nº *1194*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 25.

HISTORIQUE: vente Mrs James F. Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 150 — Matsukata, France, c. 1924 — P.A., Tokyo: déposé au Musée National d'Art Occidental, Tokyo, de 1960 à 1963.

1198

LA PRAIRIE DE LIMETZ PRÈS DE GIVERNY

T. h. 0,65; l. 0,92

Situés au sud du bras principal de l'Epte, les Essarts où Monet a exécuté tout un ensemble de tableaux (nºs *1194* à *1206*) se trouvent sur le territoire de Limetz. D'où le titre donné par Michel Monet à cette toile.

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — Barbier, Paris — vente, Londres, Sotheby Parke Bernet, 30 mars 1977, nº 58 *(Brook Street Gallery)* — P.A.

1199

PRAIRIE À GIVERNY

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet*

Cf. nº *1198*.

BIBLIOGRAPHIE: *The Collection of Mr and Mrs David Lloyd Kreeger*, Washington, D.C., 1976, p. 163 (ill.).

HISTORIQUE: vente au profit des éprouvés de la guerre, Paris, Petit Palais, 13 juin 1917, nº 98 *(Durand-Ruel)* — Albert Prouvost, Paris, 1941 — vente, Londres, Sotheby, 23 octobre 1963, nº 62 (Robert) — *Stephen Hahn*, New York — Mr and Mrs David Lloyd Kreeger, USA, 1967.



1194



1197



1195



1198



1196



1199

1200

PRAIRIE À GIVERNY, EFFET DU MATIN

T. h. 0,50; l. 0,81
On lit b. g.: *Claude Monet*

Peint dans les Essarts au sud du bras principal de l'Epte, dans la lumière tamisée d'une matinée de beau temps.

HISTORIQUE: P.A., Tokyo, c. 1973.

1201

PRAIRIE DE LIMETZ

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Peint dans les Essarts; les peupliers pris en enfilade au centre de ce tableau correspondent vraisemblablement à ceux que l'on voit de face dans le nº *1135*, l'éclairage est celui d'un début de matinée, compte tenu de l'orientation du motif. Au fond, les lignes élancées de peupliers d'Italie semblables à ceux qu'on retrouve, vus de près, au nº *1208*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1889 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 107.

BIBLIOGRAPHIE: J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 99].

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, décembre 1888 — Grunbaum, Paris — Mme Philippe Clément, Paris — P.A., France, c. 1965.

1202

PRAIRIE À GIVERNY

T. h. 0,92; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Vue prise dans les Essarts en direction des hauteurs de Port-Villez et du Grand Val.

EXPOSITIONS: *Centenaire de l'exposition de 1874*, Leningrad, 1974, nº 25.

BIBLIOGRAPHIE: lettres nos 1115 et 1116 — *Catalogue des tableaux de la collection S.I. Stchoukine* (en langue russe), Moscou, 1913, pp. 32-33, nº 143 — I. Tougendhold, *Œuvres françaises de la collection Stchoukine*, in: *Apollon* (en langue russe), 1914, nº 1-2, p. 9 — G. Geffroy, 1922, t. I, p. 214 — B. Ternovetz, *Musée d'Art Moderne de Moscou*, in: *L'Amour de l'Art*, décembre 1925, p. 459 — *Catalogue du Musée d'Art Occidental Moderne* (en langue russe), Moscou, 1928, nº 373 — L. Réau, *Catalogue de l'art français dans les musées russes*, Paris, 1929, nº 980 — M. de Fels, 1929, p. 232 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 338 — O. Reuterswärd, 1948, p. 285 — *Musée de l'Ermitage, Département de l'art occidental, Catalogue des peintures* (en langue russe), Leningrad et Moscou, 1958, t. I, p. 417 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1891 — Denys Cochin, Paris, 1892 — *Durand-Ruel*, 1897 — S.I. Stchoukine, Moscou, 1899 — Premier Musée de Peinture Occidentale Moderne, Moscou, 1918 — Musée d'Art Occidental Moderne, Moscou, 1928 — transféré en 1934:

MUSÉE DE L'ERMITAGE, LENINGRAD (7721).

1203

PROMENADE, TEMPS GRIS

T. h. 0,92; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Le même motif que précédemment avec plusieurs figures: au premier plan, Blanche Hoschedé (1865-1947); puis ses sœurs, Suzanne (1868-1899) à gauche et Germaine (1873-1968), avec Michel Monet (1878-1966).

EXPOSITIONS: *Monet*, Goupil, Londres, 1889, nº VI — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 106 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 28 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 122 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 7 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 30 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1931, nº 2 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1937, nº 10.

BIBLIOGRAPHIE: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 95 (ill.) — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 85 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 47 (ill.) — F.F. [Fénéon], *Les grands collectionneurs: Paul Durand-Ruel*, in: *Bulletin de la Vie artistique*, 1er avril 1920, pp. 262, 271 (ill.) — G. Geffroy, 1922, p. 282 — F. Fels, 1925, p. 59 (ill.) — M. Malingue, 1943, pp. 6, 121 (ill.), 148.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1891 — vente, Paris, Drouot, 20 juin 1952, nº 15.

1204

PAYSAGE AVEC FIGURES, GIVERNY

T. h. 0,80; l. 0,80
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Toujours devant le même paysage, dans une atmosphère de promenade dominicale, gros plan coupé sur Germaine, Jean-Pierre (1877-1961) et Michel; plus loin, Suzanne Hoschedé en compagnie de Jean Monet (1867-1914).

EXPOSITIONS: *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1889 — *Monet*, Goupil, Londres, 1889, nº X — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 111 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 76.

BIBLIOGRAPHIE: M. F. [Fouquier], *Petites expositions: L'exposition Cl. Monet*, in: *Le XIXe Siècle*, 6 mars 1889 — Fernand Bourgeat, *Paris vivant: A la Galerie Georges Petit*, in: *Le Siècle*, 22 juin 1889, p. 2 — A. de Calonne, *L'art contre nature*, in: *Le Soleil*, 23 juin 1889, p. 1 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, pp. 84, 85 — G. Geffroy, 1922, pp. 118, 282 — O. Reuterswärd, 1948, p. 280 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, p. 38.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, décembre 1888 — John Sargent, Londres, 1889 — *Knoedler* — Potter Palmer, Chicago, 1891 — P.A., USA, c. 1973.

1205

PAYSAGE DE MATIN

T. h. 0,74; l. 0,80
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Un déplacement du chevalet vers l'ouest a permis de représenter les peupliers de la plaine des Essarts sous un angle différent. A droite, la masse sombre des arbres bordant le cours principal de l'Epte.

BIBLIOGRAPHIE: G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 86 — G. Geffroy, 1922, p. 283.

HISTORIQUE: vente Mrs James F. Sutton, New York, American Art Association, 26 octobre 1933, nº 56 (George Roberts) — Mrs Donald Roberts Arthur — P.A., USA.

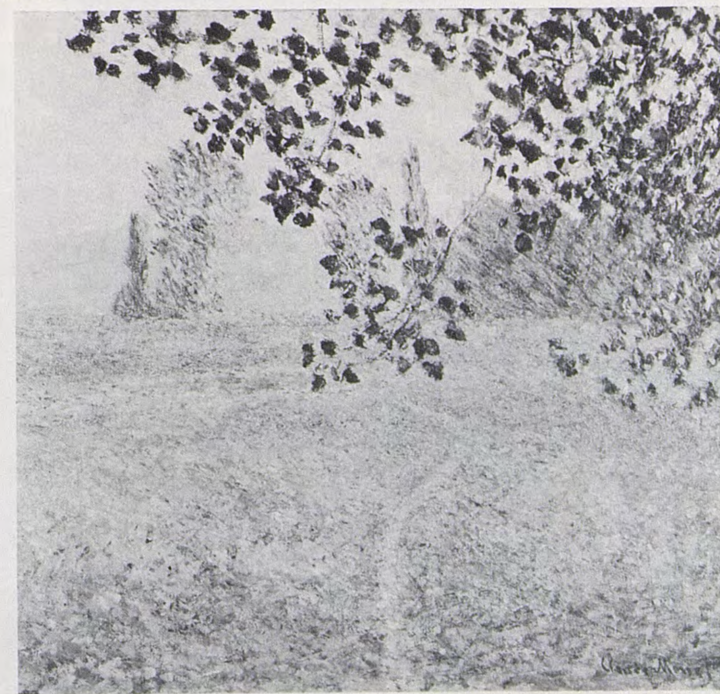

1200


1201


1202


1203


1204


1205

1206

LE SOIR DANS LA PRAIRIE, GIVERNY

T. h. 0,82; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Au premier plan du même paysage ont pris place Suzanne Hoschedé et Jean Monet en costume clair.

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 110 — *Nineteenth Annual Exhibition*, Carnegie Institute, Pittsburgh, 1920.

BIBLIOGRAPHIE: M. Malingue, 1943, pp. 107 (ill.), 147 — O. Reutersward, 1948, p. 187 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, 1892 — *Bernheim-Jeune*, 1900 — Cognacq, Paris, 1901 — *Bernheim-Jeune*, 1905 — *Georges Petit*, 1905 — Prince de Wagram, Paris — *Durand-Ruel*, 1914 — *Wildenstein* — E. Cox, USA.

1207

JEUNE FILLE DANS LE JARDIN DE GIVERNY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Germaine Hoschedé remonte l'allée centrale du jardin de Monet, dont on entrevoit à droite le mur de clôture donnant sur la route «d'en bas» ou chemin du Roy.

BIBLIOGRAPHIE: *H.O. Havemeyer Collection*, New York, 1931, p. 413.

HISTORIQUE: vente Tadamasa Hayashi, New York, 8 janvier 1913, nº 160 — Mrs H.O. Havemeyer, New York — Adaline Havemeyer Frelinghuysen, New York, c. 1931 — *French Art Galleries*, New York — Mr and Mrs Robert E. Eisner, USA, 1946 — vente, New York, Sotheby Parke Bernet, 11 mai 1977, nº 29 — P.A.

1208

PEUPLIERS À GIVERNY

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet*

Vu de près, éclairé par la lumière de fin de matinée, un rideau de peupliers d'Italie tels qu'on en voit au loin dans plusieurs tableaux (cf. nºs *1135* et *1201*). Au fond, les hauteurs de Port-Villez.

EXPOSITIONS: *Pictures by Old Masters and Other Painters*, Copley Hall, Boston, 1903, nº A6 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 36 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1915, nº 13 — *French Impressionists*, Detroit Museum of Art, 1915, nº 26 et Fine Arts Institute, Kansas City, 1915 — Worcester Art Museum, Mass., 1917 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 73.

HISTORIQUE: vente Boussod, Valadon et Cie, New York, Mendelssohn Hall, 26-28 février 1902, nº 159 *(Durand-Ruel)* — Franz R. Huntington, Columbus (Ohio), 1919 — *Durand-Ruel*, 1929 — *Sam Salz*, New York — Mr and Mrs Georges L. Armour, USA, c. 1957 — P.A., USA.

1209

UN TOURNANT DE L'EPTE

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Vue prise vraisemblablement sur le bras principal de l'Epte, dont les tournants sont trop nombreux pour qu'il soit possible d'identifier celui-ci, qui voit l'artiste séduit par le fourmillement du feuillage des peupliers.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1889 — *Monet*, Goupil, Londres, 1889, nº XVII — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 65 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 82.

BIBLIOGRAPHIE: (?) M. F. [Fouquier], *Petites expositions: L'exposition de Cl. Monet*, in: *Le XIXe Siècle*, 6 mars 1889 — H.H. Gardiner, *Check List of Paintings in the Philadelphia Museum of Art*, Philadelphie, 1965, pp. V, 48 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, p. 99.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, décembre 1888 — William L. Elkins, Philadelphie, 1891 — légué en 1924:

PHILADELPHIA MUSEUM OF ART (E.24.3.16).

1210

MOULIN DE LIMETZ

T. h. 0,92; l. 0,73
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Vue de la partie nord du moulin de Limetz, prise en aval sur le bras de l'Epte dit «de Limetz». Les arches, nettement visibles ici, sont celles du pont emprunté par la route qui se dirige à gauche vers Giverny. Le moulin de Limetz a été récemment démoli.

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 122 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Paris, 1899, nº 29 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 5.

BIBLIOGRAPHIE: G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, pp. 85, 86 — G. Geffroy, 1922, pp. 118, 123 — O. Reutersward, 1948, p. 183 — D. Rouart et J.D. Rey, 1972, p. 72 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1891 — Lucien Sauphar, Paris, 1902 — vente Lucien Sauphar, Paris, Charpentier, 17 mars 1936, nº 26 *(Durand-Ruel)* — Mr and Mrs Joseph S. Atha, USA, c. 1965.

1211

LA SEINE PRÈS DE GIVERNY

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 88*

Au premier plan, quelques-uns des nombreux îlots aujourd'hui dragués; au fond, les hauteurs de Port-Villez.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, nº 4.

HISTORIQUE: *Durand-Ruel* — (?) Henry Sayles, Boston, 1891 — (?) *Durand-Ruel*, 1892 — Potter Palmer, Chicago, 1892 — vente Potter Palmer, New York, Parke Bernet, 16 mars 1944, nº 75 — P.A., USA.



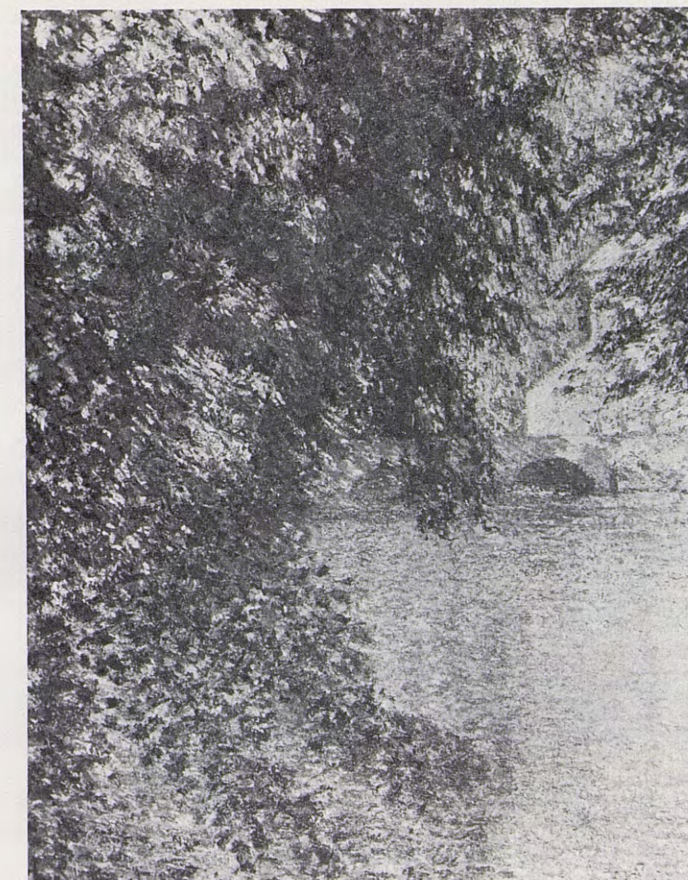
1206



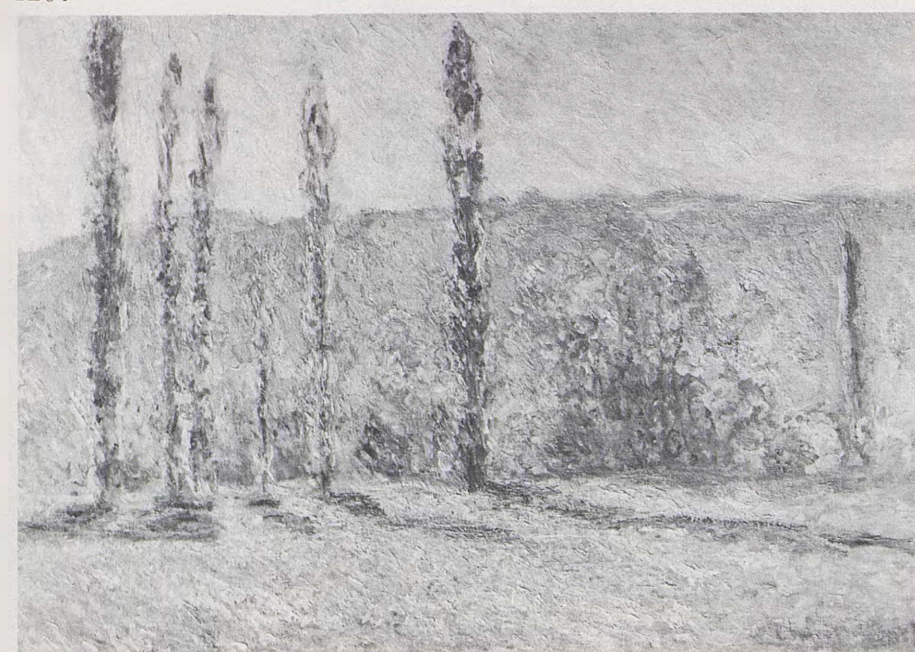
1209



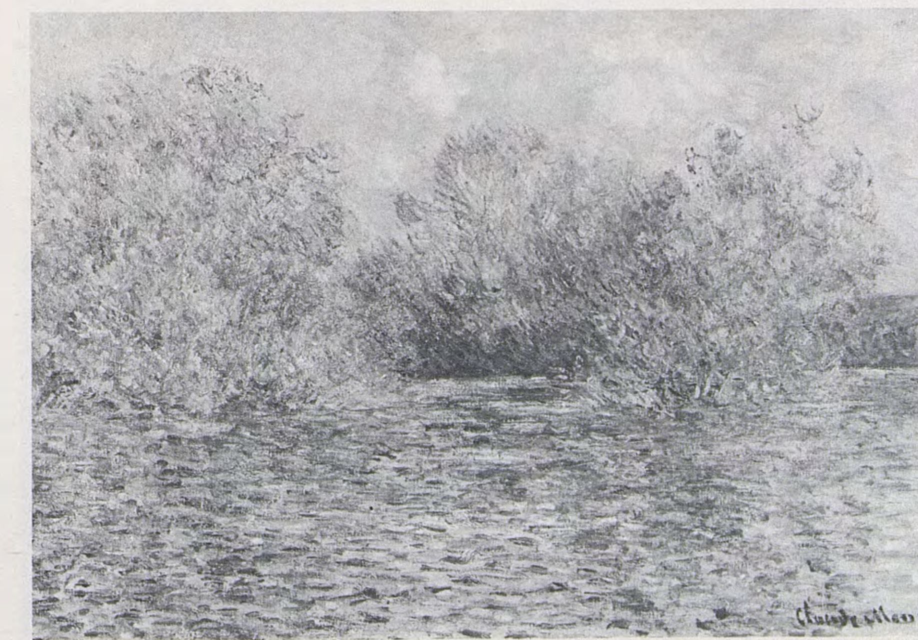
1207



1210



1208



1211

1212

DEUX VASES DE CHRYSANTHÈMES

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

A différentes époques de sa vie, Monet a mis l'automne à profit pour peindre des chrysanthèmes.

EXPOSITIONS: *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1889 — *Monet*, Goupil, Londres, 1889, nº IX — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 105 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 154 — *Fleurs et natures mortes*, Bernheim-Jeune, Paris, 1907, nº 48 — *Fleurs*, Marcel Bernheim, Paris, 1922-1923, nº 33 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 54 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1933, nº 9 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1937, nº 7 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 45 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 78.

BIBLIOGRAPHIE: G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, pp. 86-87 — P. Hepp, *Petites expositions: Fleurs et natures mortes (galerie Bernheim)*, in: *Chronique des Arts*, 30 novembre 1907, pp. 347, 348, 349 — G. Geffroy, 1922, pp. 118, 283.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1890 — James F. Sutton, New York, 1893 — vente The American Art Association (sur l'ordre de Mrs James F. Sutton), New York, Chickering Hall, 25-30 avril 1895, nº 86 *(Durand-Ruel)* — *Sam Salz*, New York — Mr and Mrs Clifford W. Michel, USA, c. 1968.

1213

LES MEULES À GIVERNY, SOLEIL COUCHANT

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Un grand enclos situé à l'ouest de la maison de Monet, le clos Morin, était régulièrement utilisé par le fermier Quéruel pour ses meules de blé. C'est là que l'artiste exécute les différentes séries des *Meules*. Le présent tableau, un effet d'automne, a été peint dès 1888; du reste une toile de la même série sera vendue en juin 1889 (cf. nº *1215*). Il existe deux études dessinées pour cette toile et les deux suivantes (Musée Marmottan, inv. 5134, fº 23 verso et fº 24 verso).

EXPOSITIONS: *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 45 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 45.

BIBLIOGRAPHIE: J. Rewald, 1961, p. 517 (ill.).

HISTORIQUE: vente Mrs Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 146 *(Durand-Ruel)* — Jean d'Alayer, Paris — *Sam Salz*, New York — Mr and Mrs Josef Rosensaft, USA, c. 1960.

1214

LES MEULES, GIVERNY, EFFET DU MATIN

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Exécuté également au clos Morin. Comme dans les deux autres tableaux de cette courte série, les collines du fond sont celles qui s'étendent de Port-Villez au Grand Val. Cf. nº *1213*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, nº 7.

BIBLIOGRAPHIE: W.H. Fuller, *Cl. Monet and his Paintings*, New York, 1899, pp. 18-19.

HISTORIQUE: James F. Sutton, 1899 — vente Mrs James F. Sutton, New York, American Association, 26 octobre 1933, nº 59 *(Findlay)* — Mr and Mrs David B. Findlay, USA, c. 1960.

1215

LES MEULES, EFFET DE GELÉE BLANCHE

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Cf. nºs *1213* et *1214*.

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 126 ou 127 — *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 58 — *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, nº 6.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 117 — P.H., *L'exposition de Monet*, in: *L'Art dans les deux Mondes*, 28 février 1891, p. 173 — W.H. Fuller, *Cl. Monet and his Paintings*, New York, 1899, pp. 18-19 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, p. 43.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1889 — Stany Oppenheim, Paris, 1889 — *Boussod, Valadon et Cie*, 1889 — Alfred Atmore Pope, Cleveland, octobre 1889 — Theodate Pope Riddle, 1913 — légué en 1946:

HILL-STEAD MUSEUM, FARMINGTON, CONN. (46-1-8).

1216

LA MEULE À GIVERNY

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. d.: *89 Claude Monet*

Peint au clos Morin en regardant davantage vers la gauche. Une ligne de peupliers des bords de l'Epte fait écran devant les collines de Port-Villez. Vers la droite, la fumée d'une locomotive de la ligne Le Havre-Paris.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 13.

HISTORIQUE: Matsukata, France, c. 1924 — don anonyme, 1973:

THE TEL-AVIV MUSEUM (3203).

1217

MEULE, HIVER, TEMPS BRUMEUX

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. nº *1216*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 14 — *Monet-Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1915, nº 8 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1916, nº 15 — Columbus Gallery of Fine Arts, Columbus, 1916.

BIBLIOGRAPHIE: (?) lettre nº 1104 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 189 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 337 — (?) D. Cooper, *The Courtauld Collection*, Londres, 1954, p. 61.

HISTORIQUE: (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1891, et vendu à Arthur Studd, Paris, 1891 — (?) *Durand-Ruel*, 1894 — (?) W.H. Crocker, San Francisco, 1894 — *Georges Petit*, Paris — *Bernheim-Jeune*, 1905 — Prince de Wagram, Paris, 1905 — *Durand-Ruel*, 1914 — P.A.



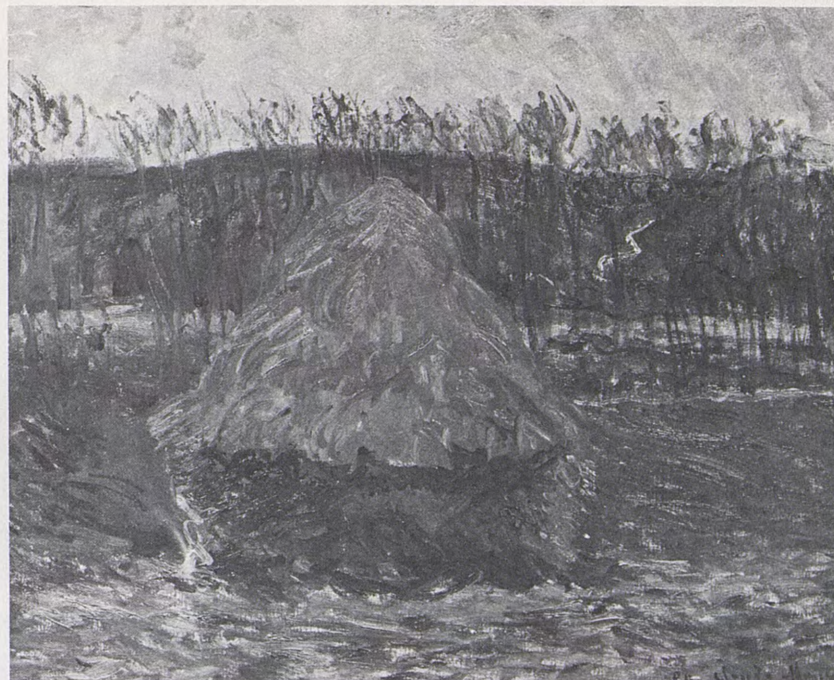
1212



1215



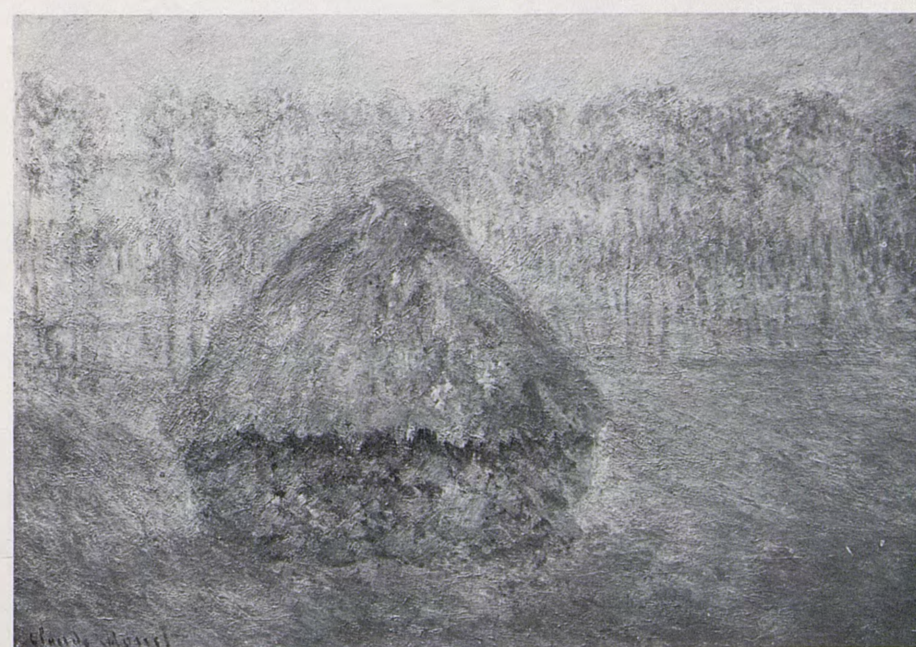
1213



1216



1214



1217

1218

LA VALLÉE DE LA CREUSE À FRESSELINES

T. h. 0,81; l. 0,65
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cette vue générale permet de situer toute une série de tableaux peints lors du séjour de Monet à Fresselines, de mars à mai 1889. Au premier plan, la Petite Creuse se dirige en diagonale, de droite à gauche, jusqu'à son confluent, au lieu-dit «les Piles», avec la Grande Creuse qui débouche de l'extrême gauche; contournant le gros bloc de rochers du second plan, la Creuse s'éloigne ensuite dans la vallée, au fond à droite. Le peintre est installé sur la pente qui descend de la ferme de Confolent vers le confluent; les arbres au premier plan, à gauche, se retrouvent dans une série de tableaux orientés différemment (cf. n^os *1230* à *1232*).

Historique: (?) C.O. Nielsen, New York, c. 1920 — *Georges Bernheim*, Paris — *Bernheim-Jeune*, 1924 — Henri Canonne, Paris, 1926 — P.A.

1219

LES EAUX SEMBLANTES, CREUSE, EFFET DE SOLEIL

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Peintes au confluent de la Grande et de la Petite Creuse, en un point situé en avant et à gauche de celui où a été exécuté le tableau précédent, les «Eaux semblantes» — selon une expression de Geffroy — sont dominées par le gros bloc de rochers de la rive gauche, au premier plan. La Creuse s'éloigne vers la gauche, puis sa vallée s'incurve vers la droite, avant de changer une troisième fois de cap.

Expositions: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 128 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, n° 28 — *French Impressionist Paintings*, The Maryland Institute, Baltimore, 1922 — Great Rapids, Mich., 1922 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, n° 12 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, n° 72.

Bibliographie: (?) G. Geffroy, 1922, p. 118 — C.C. Cunningham, *The Juliana Cheney Edwards Collection*, in: *Museum of Fine Arts Bulletin*, Boston, décembre 1939, p. 106 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 100].

Historique: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1889 — *Williams and Everett*, New York, 1891 — James F. Sutton, New York, c. 1905 — vente Mrs Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, n° 153 *(Durand-Ruel)* — Juliana Cheney Edwards, Boston, 1924 — légué en 1925 par Robert J. Edwards en souvenir de sa mère:

Museum of Fine Arts, Boston (25.107).

1220

RAVIN DE LA CREUSE AU DÉCLIN DU JOUR

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Cf. n° *1219*.

Expositions: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 137.

Bibliographie: M. Sartor, *Musée de Reims, catalogue sommaire de la collection Henry Vasnier*, Reims, 1913, n° 192 — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in: *L'Art et les Artistes*, 1920, n° 11, p. 79 (ill.) — M. de Fels, 1929, p. 232 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.) — S. Cotté, 1974, fig. 12.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1890 — Henry Vasnier, Reims, 1891 — légué en 1907:

Musée des Beaux-Arts, Reims (n° 192).

1221

RAVIN DE LA CREUSE, CIEL GRIS

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Cf. n° *1219*.

Expositions: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 133 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, n° 21 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, n° 23 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, n° 74 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, n° 14.

Bibliographie: M. de Fels, 1929, p. 236 — *Museum of Fine Arts Bulletin*, Boston, 1906, n° IV, pp. 11, 34 (ill.) — *Museum of Fine Arts, Catalogue of Paintings*, Boston, 1921, n° 362 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1891 — Denman Waldo Ross, Cambridge (Mass.), 1891 — donné en 1906:

Museum of Fine Arts, Boston (06.115).

1222

AU CONFLUENT DES DEUX CREUSES

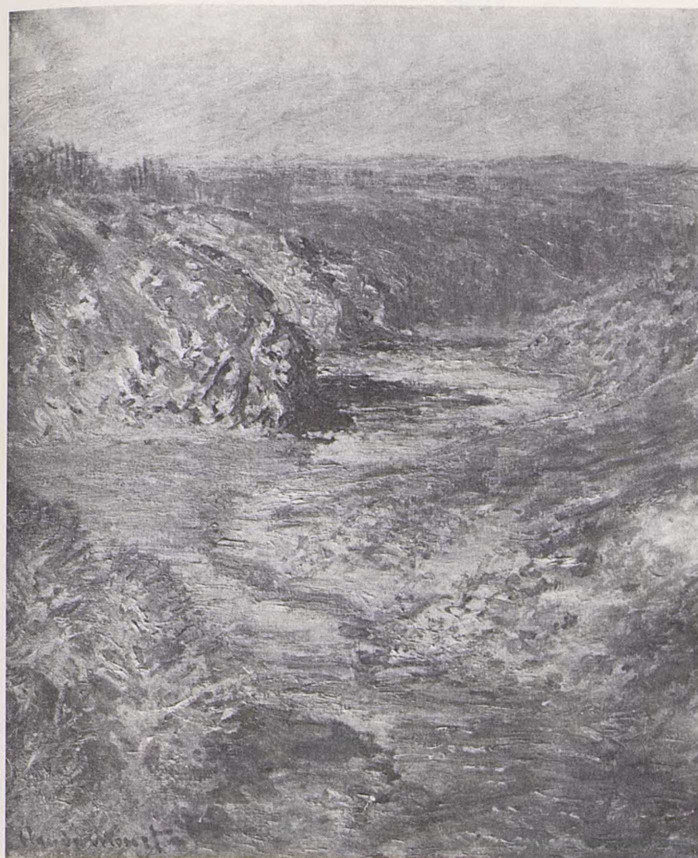
T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Cf. n° *1219*.

Expositions: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 134 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, n° 22 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, n° 27.

Bibliographie: M. Malingue, 1943, pp. 113 (ill.), 147.

Historique: Matsukata, France, c. 1924 — Otto Wertheimer, Paris — vente, Londres, Sotheby, 22 juin 1966, n° 32 (Raeburn) — W.M. Bollenbach Jr., St Paul (Minn.), c. 1967 — vente, W.M. Bollenbach Jr., New York, Sotheby Parke Bernet, 25 octobre 1972, n° 25.



1218



1219



1220



1221



1222

1223

VALLÉE DE LA CREUSE, SOLEIL D'APRÈS-MIDI

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Le motif des tableaux précédents (nº *1219* à nº *1222*) est vu ici d'un point situé légèrement plus à gauche, ce qui a pour effet de raccourcir l'étendue d'eau et de déporter vers la gauche les arbres dont la silhouette se profile à l'horizon.

Expositions: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 134 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, nº 11 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 20 — *One Hundred Masterpieces*, Copley Hall, Boston, 1897, nº 58 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, nº 21 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 71.

Bibliographie: M. de Fels, 1929, p. 236.

Historique: W.L. Bradley, Boston, c. 1892 — Miss Abby A. Bradley, Boston, c. 1895 — *Hirschl-Adler*, New York, c. 1968 — vente, Londres, Sotheby, 30 avril 1969, nº 35 (Stanton).

1224

LES EAUX SEMBLANTES, TEMPS SOMBRE

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

On observe encore un léger déplacement du chevalet vers la gauche par rapport au nº *1223*.

Expositions: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 130.

Bibliographie: (?) G. Geffroy, 1922, p. 118 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286.

Historique: *Knoedler*, Paris — Potter Palmer, Chicago, 1891 — *Durand-Ruel*, 1893 — Harris Whittemore, Naugatuck, 1893 — vente Harris Whittemore, New York, Parke Bernet, 19 mai 1948, nº 179 — vente, Londres, Sotheby, 4 décembre 1968, nº 32 (*Beyeler*, Bâle) — acquis en 1970:

Von der Heydt-Museum der Stadt, Wuppertal-Elberfeld (G.1235).

1225

VALLÉE DE LA CREUSE, EFFET DU SOIR

T. h. 0,65; l. 0,81

Cf. nº *1224*.

Expositions: *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 89.

Bibliographie: F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1972, nº 135 (ill.).

Historique: Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris:

Musée Marmottan, Paris (5176).

1226

CREUSE, SOLEIL COUCHANT

T. h. 0,73; l. 0,70
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Cf. nº *1224*.

Expositions: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 132 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 57.

Bibliographie: (?) lettre nº 950 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 101].

Historique: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, septembre 1891 — N.S. Valadon, 1892 — vente X. [Decap], Paris, Drouot, 15 avril 1901, nº 18 *(Durand-Ruel)* — vente, Londres, Sotheby, 5 décembre 1973, nº 46 — vente, Genève, Motte, 6 juin 1974, nº 38 — acquis en 1975:

Musée d'Unterlinden, Colmar (M/3-1975).

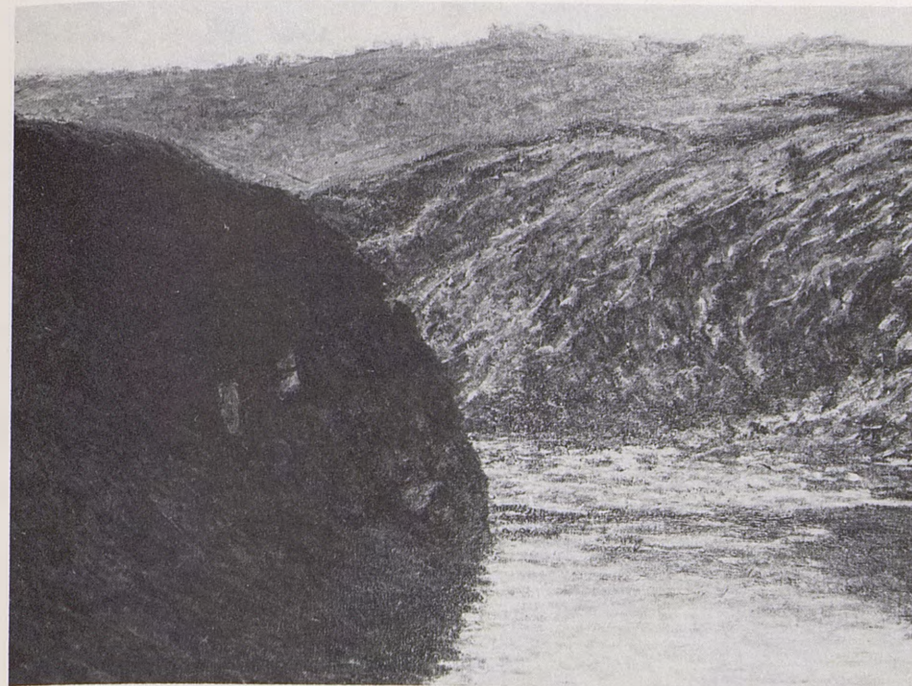
1227

RAVIN DE LA CREUSE

T. h. 0,73; l. 0,73

Cf. nº *1224*.

Historique: vente, Paris, Drouot, 4 juin 1943, nº 34 — P.A.



1223



1224



1225



1226



1227

1228

LE BLOC

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Représente, en gros plan, le bloc de rochers qui figure à gauche sur toute la série peinte au confluent des deux Creuses (nº *1218* à nº *1227*). L'analogie avec le nº *1219* est particulièrement évidente.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 56 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 90 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 36 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 89.

Bibliographie: pièces justificatives nºs 133, 147 et 148 — *M. Clemenceau, amateur d'art*, in: *Bulletin de la Vie artistique*, 1er février 1920, p. 131 — G. Geffroy, 1922, pp. 189, 232 (ill.) — M. Malingue, 1943, pp. 124 (ill.), 148 — O. Reutersvärd, 1948, pp. 258, 259, 279 (ill.) — W.C. Seitz, 1960, pp. 136, 137 (ill.) — J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet, ce mal connu*, Genève, 1960, t. I, pp. 97 (ill.), 122 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 80 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.) — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 148 (ill.).

Historique: donné par Monet à Georges Clemenceau, Paris, 1899 — Mme Jacquemaire-Clemenceau, Mme Jung-Clemenceau et Michel Clemenceau, Paris, c. 1931 — *Wildenstein* — Collections royales, Grande-Bretagne.

1229

LE VIEIL ARBRE À FRESSELINES

T. h. 0,81; l. 1,00
Signé h. g.: *Claude Monet 89*

Le 6 mai 1889, Monet écrit à Mme Hoschedé: «Je viens d'aller faire une grande pochade de mon pauvre chêne avec la Creuse jaune.» Deux jours plus tard, il indique: «J'ai cinq toiles où il est, dont trois où il joue tout le rôle.»

Expositions: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 135 ou 139 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1900, nº 24 — *Monet*, Grossherzogliches Museum, Weimar, 1905, nº 13 — *Französische Kunst des XIX. und XX. Jahrhunderts*, Zurich, 1917, nº 137.

Bibliographie: lettres nºs 974 à 976 — pièce justificative nº 136 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 118.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1900 — D. Elias, Berlin, 1924 — Jules Lindauer — spolié par les autorités hitlériennes.

1230

RAVIN DE LA PETITE CREUSE

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Ce motif peut être identifié grâce à une évocation de Gustave Geffroy (*Monet*, Paris, 1922, pp. 287-288) indiquant qu'un vieil arbre admiré par Monet, dès sa première visite à Fresselines, se trouvait sur «une sorte de plage» au confluent des deux rivières. Il s'agit du chêne dénudé (cf. nº *1229*), visible ici au bord de l'eau, au centre droit de la toile; la Grande Creuse apparaît au premier plan, la Petite Creuse, dominée par des pentes ravinées, est au second. Les deux rivières réunies vont s'éloigner vers la gauche, derrière le bloc du premier plan.

Expositions: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 131 — *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 63 — *The Impressionists of Paris: Monet, Pissarro, Sisley*, Chase's Gallery, Boston, 1891, nº 5 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 22 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, nº 19 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 72 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 18.

Bibliographie: lettres nºs 975, 976 et 1079 — P.H., *L'exposition de Cl. Monet à l'Union League Club*, New York, in: *L'Art dans les deux Mondes*, 28 février 1891, p. 173 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 118 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 333.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1890 — *J. Eastman Chase*, Boston, 1891 — Mrs David P. Kimball, Boston, 1891 — légué en 1923 par David P. Kimball en souvenir de sa femme Clara Bertram Kimball:

Museum of Fine Arts, Boston (23.541).

1231

LE VIEIL ARBRE AU CONFLUENT

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. nº *1230*. Désireux de conserver aux toiles où figure son chêne l'atmosphère hivernale qui régnait encore lorsqu'il les a entreprises, Monet fit arracher toutes les feuilles de l'arbre, à la fin de la première semaine de mai (cf. lettres nº 975 et nº 976). Les arbres placés à l'extrême droite du tableau sont au premier plan à gauche, dans le nº *1218*.

Expositions: *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 83.

Bibliographie: lettres nº 975 et nº 976 — M. C., *Monets in the Art Institute*, in: *Bulletin of the Art Institute of Chicago*, février 1925, p. 19 — O. Reutersvärd, 1948, p. 289 — *Paintings in the Art Institute of Chicago*, Chicago, 1961, p. 320.

Historique: Potter Palmer, Chicago — légué en 1922:

The Art Institute of Chicago (22.432).

1232

SOLEIL SUR LA PETITE CREUSE

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. nº *1230*. En regardant cette toile, on ne peut s'empêcher d'évoquer ce commentaire adressé par le peintre à Mme Hoschedé le 3 mai 1889: «Quelle déception en arrivant à un motif où je n'avais pu aller depuis trois semaines. Que de changements, et le soleil se reflétant dans l'eau en paillettes de diamants. J'ai failli y renoncer, car c'est aveuglant, mais c'était navrant d'abandonner toute une série, et, ma foi, je m'y suis fait.»

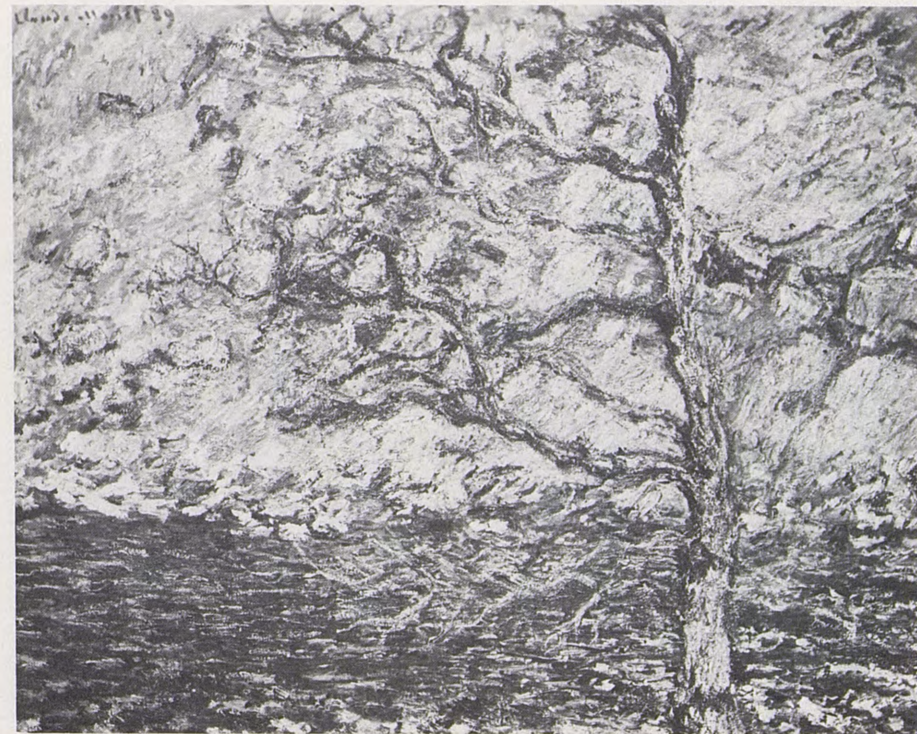
Expositions: (?) *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 72 — *First Pittsburgh International Exhibition*, 1896 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 23 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1907, nº 6 — *Pittsburgh International Exhibition*, 1907, nº 332 — City Art Museum, Saint Louis, 1914-1915 — *Impressionist and Barbizon Schools*, Museum of Fine Arts, Boston, 1919-1920 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 74.

Bibliographie: lettres nºs 971, 975 et 976 — M. de Fels, 1929, p. 235 — O. Reutersvärd, 1948, p. 286.

Historique: J.B. Faure, Paris — vente *The American Art Association* (sur l'ordre de Mrs James F. Sutton), New York, Chickering Hall, 25-30 avril 1895, nº 127 *(Durand-Ruel)* — *Brooks and Reed*, Boston, pour Robert Treat Paine II, New York, 1916 — P.A.



1228



1229



1230



1231



1232

1233

LA GRANDE CREUSE AU PONT DE VERVY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Pour représenter ce motif, Monet a emprunté la route descendant de Fresselines vers le pont qui franchit la Grande Creuse au moulin de Vervy (qu'il appelle «Vervit» à l'exposition de 1889 chez Georges Petit) situé sur la rive opposée. La rivière coule de gauche à droite; la frange d'écume, visible à gauche, correspond au trop-plein du barrage destiné à alimenter le moulin. A droite, la route montante s'éloigne vers Dun-le-Palestel.

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 138 ou 141 — (?) *Loan Exhibition of Paintings*, Philadelphie, 1893, nº 188.

BIBLIOGRAPHIE: *Catalogue of Paintings in the collection of W.L. Elkins*, s. d., t. I, pl. 41 — *Check List of Paintings in the Philadelphia Museum of Art*, Philadelphie, 1965, pp. V, 48 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 100].

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1889 — William L. Elkins, Philadelphie, 1891 — légué en 1924:

PHILADELPHIA MUSEUM OF ART (E.24.3.32).

1234

LE PONT DE VERVY

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 88*

Peint en 1889 comme les autres tableaux de la Creuse, malgré la date *88* erronée. Le motif proche du nº *1233* est traité ici sans aucun ciel, détail qui a frappé Claude Monet lui-même, comme il l'indique dans une lettre du 4 avril 1889 (lettre nº 937).

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 138 ou 141 — (?) New English Art Club, Londres, 1893 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 47 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 88 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 221 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 73, Paris, nº 56, et La Haye, nº 59 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 71.

BIBLIOGRAPHIE: (?) lettres nºs 1194, 1197, 1199, 1215, 1224 et lettre nº 1302 — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in: *Le Journal*, 10 mai 1895 — Th. Natanson, *Expositions, M. Cl. Monet*, in: *Revue Blanche*, 1er juin 1895, p. 521 — G. Geffroy, *La vie artistique, 6e série*, Paris, 1900, p. 165 — G. Geffroy, 1922, p. 209 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. (?) 348, 359 — F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1971, nº 22 (ill.) — L.R. Bortolatto, 1972, p. 109, pl. L.

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris:

MUSÉE MARMOTTAN, PARIS (5026).

1235

LE MOULIN DE VERVY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 89*

Représente la partie gauche du site précédent, limité ici au moulin proprement dit, aux eaux profondes de son bief et au trop-plein qui rejoint le lit de la Grande Creuse dominée par les hauteurs de la rive gauche.

EXPOSITIONS: *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 129 ou 141.

HISTORIQUE: Duncan Phillips — Thomas L. Manson — *Hammer*, New York, c. 1970 — *Koller*, Zurich — vente, Zurich, Koller, 7-22 novembre 1975, nº 2898 — P.A., Allemagne, 1975.

1236

LE MOULIN DE VERVY (ESQUISSE)

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. d.: *Claude Monet*

Sur cette esquisse prise d'un point situé nettement à gauche des numéros précédents (nº *1233* à nº *1235*), le bâtiment d'habitation du moulin de Vervy, reconnaissable à ses mansardes, est vu de face.

HISTORIQUE: Gustave Geffroy, Paris — M. André Barbier, Paris — vente, Londres, Sotheby Parke Bernet, 2 juillet 1975, nº 95 — vente, Londres, Sotheby Parke Bernet, 27 juin 1977, nº 71.

1237

LE VILLAGE DE LA ROCHE-BLOND AU SOLEIL COUCHANT

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet*

Pour exécuter ses vues de la Roche-Blond qui domine la rive gauche de la Grande Creuse, Monet n'a pas eu à s'éloigner beaucoup de Fresselines dont la rive est visible au premier plan. Ce coucher de soleil (ou celui du nº *1238*) peut correspondre à la toile à laquelle l'artiste a travaillé le 12 avril, au soir d'une journée de mauvais temps. Il existe un dessin préparatoire pour ce tableau et le suivant (Musée Marmottan, inv. 5129, fº 31 recto).

EXPOSITIONS: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 140 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 77 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 87.

BIBLIOGRAPHIE: (?) lettre nº 950 — *Claude Monet exhibit opens*, in: *Boston Post*, 15 mars 1905 — A. Alexandre, 1921, p. 88 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 118 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 100].

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juin 1889 — *Williams and Everett*, New York, 1891 — James F. Sutton, New York, c. 1905 — vente Mrs J. Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 154 *(Durand-Ruel)* — vente, Paris, Charpentier, 11 juin 1958, nº 287 — *Wildenstein* — *Meredith Long*, USA, 1961 — vente, Londres, Christie, 2 décembre 1975, nº 15.



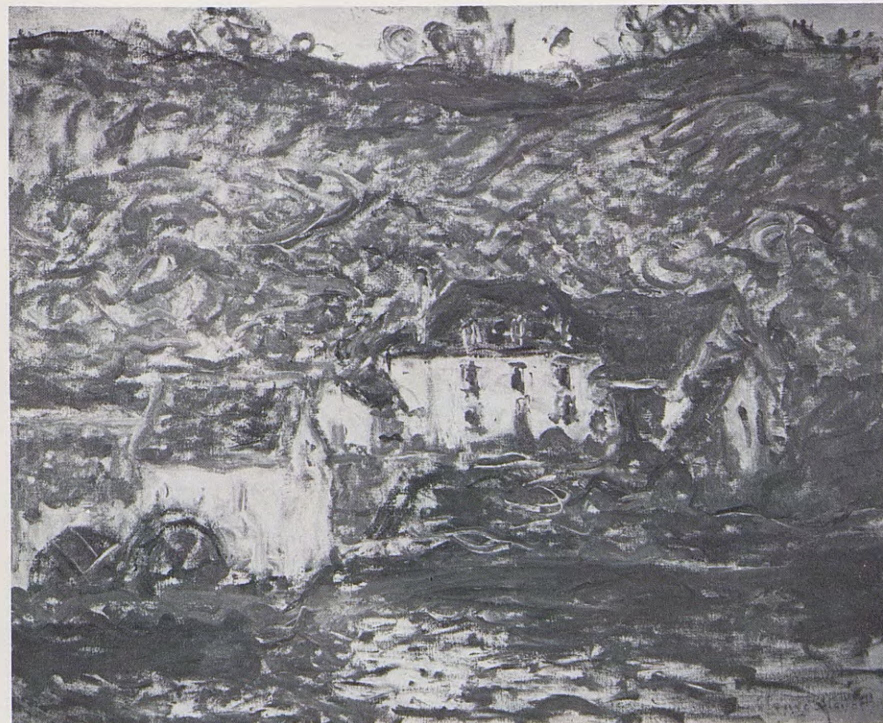
1233



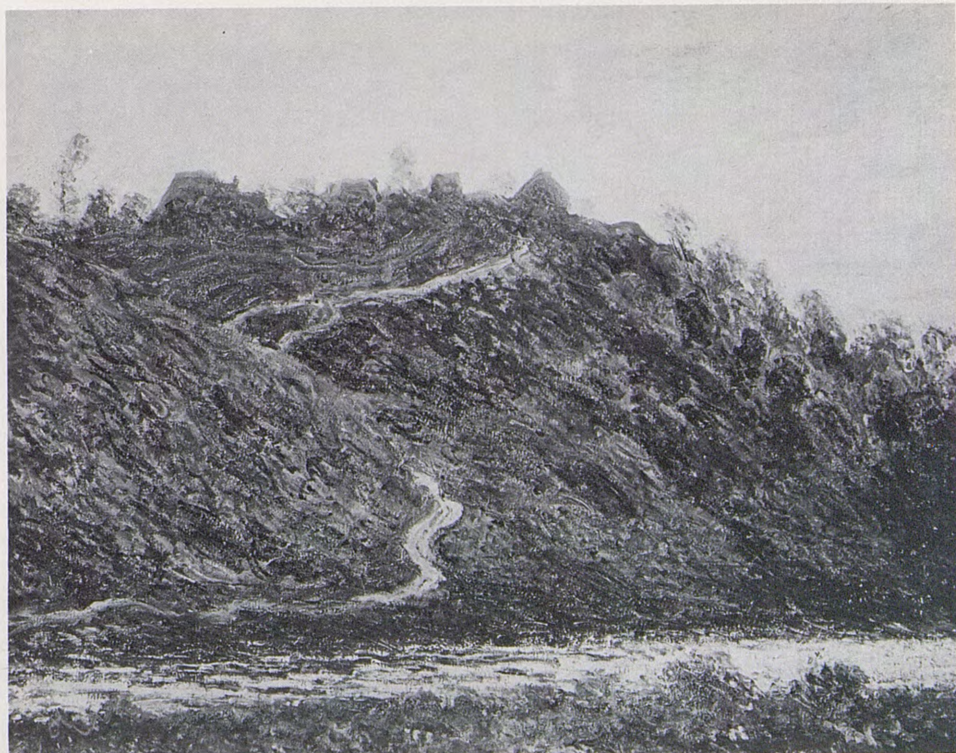
1234



1235



1236



1237

1238

VILLAGE DE LA ROCHE-BLOND, EFFET DU SOIR

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Cf. nº *1237*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 140 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, nº 20 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, nº 1 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 26 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 39.

BIBLIOGRAPHIE: (?) lettre nº 950 — A. Alexandre, 1921, p. 88.

HISTORIQUE: Laurence Minot, Boston, c. 1892 — Vredenburgh Minot — Mrs Katherine Tingley — Theosophical University of California, Pasadena — *Curtis*, Pasadena, 1957.

1239

TORRENT DE LA PETITE CREUSE À FRESSELINES

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Le torrent de la Petite Creuse résulte d'une différence de niveau qui se produit à peu de distance de son confluent avec la Grande Creuse. Cf. nº *1240*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 136 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1900, nº 25 — *Peintres impressionnistes*, La Libre Esthétique, Bruxelles, 1904, nº 104 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 42 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1915, nº 6 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 43.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 136 — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 323 — D. Wildenstein, 1967, p. 51 (ill.) — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in: *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, pp. 293 (ill.), 302 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1900 — Louis de Chollet, 1955 — vente, Paris, Charpentier, 10-11 juin 1958, nº 289 — *Wildenstein* — Adelaïde Milton de Groot, New York, 1958 — légué en 1967:

THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART, NEW YORK (67.187.88).

1240

TORRENT DE LA CREUSE

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 89*

Ce tableau, comme le précédent, fait partie des toiles «sans aucun ciel» peintes lors du séjour à Fresselines (cf. lettre nº 937).

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 136.

HISTORIQUE: vente Cahen, Paris, Georges Petit, 24 mai 1929, nº 68 (Gaston Lévy) — P.A.

1241

LES SAULES, GIVERNY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé postérieurement b. d.: *Claude Monet 86*

Peint en 1889 comme le nº *1242*, ce tableau montre une saulée dans les prés au sud de Giverny; en face, les hauteurs de Port-Villez. Les ombres sont celles d'un début d'après-midi.

BIBLIOGRAPHIE: A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, p. 14.

HISTORIQUE: *Durand-Ruel et Knoedler*, 1922 — *Bernheim-Jeune*, 1923 — Canonne, Paris, 1924 — John Levy — P.A., France, c. 1970.

1242

SAULES AU SOLEIL COUCHANT

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé postérieurement à notre photographie, b. d.:
Claude Monet 89

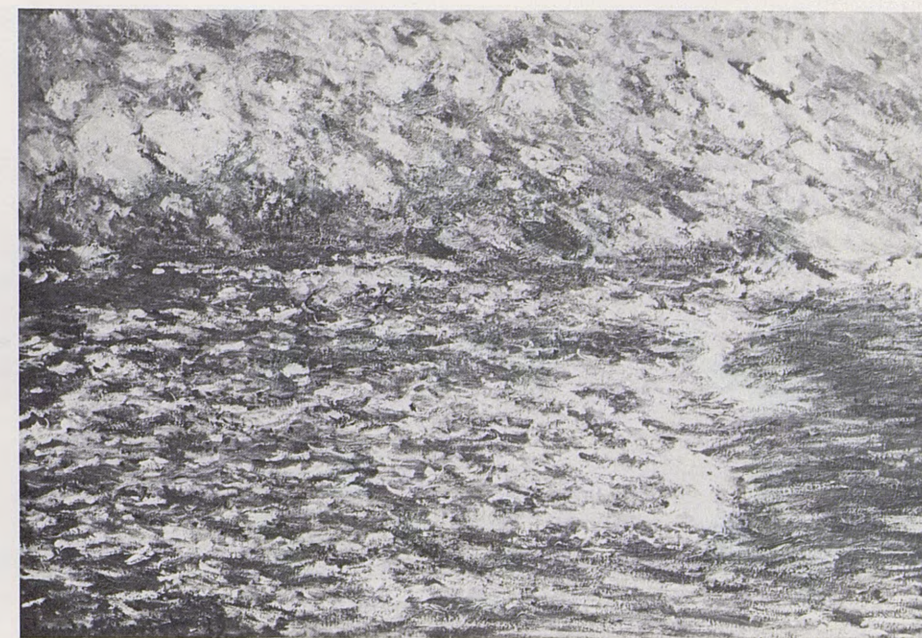
Cf. nº *1241*. Les ombres se sont allongées: c'est le déclin du jour. La rareté de la production durant le deuxième semestre 1889 et le début 1890 s'explique par la campagne absorbante que Monet mène alors en faveur de l'admission de l'*Olympia* au Louvre.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 63.

HISTORIQUE: vente [Matsukata], Paris, Drouot, 21 novembre 1947, nº 15 — vente, Paris, Galliera, 19 mars 1973, nº 45.

1889


1238


1239


1240


1241


1242

1243

PRINTEMPS, GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 90*

La maison visible derrière les arbres du marais semble correspondre à la petite gare de Giverny-Limetz. L'absence de la colline à l'arrière-plan peut s'expliquer par les conditions atmosphériques.

EXPOSITIONS : *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 32 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 58.

BIBLIOGRAPHIE : lettre nº 1079 — A. Fontainas, *Art Moderne*, in : *Mercure de France*, mai 1899, p. 531 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 333 — *List of paintings in the Sterling and Francine Clark Art Institute*, Williamstown, 1972, pp. 70-71 (ill.).

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1890 — R.S. Clark, New York, 1933 :

STERLING AND FRANCINE CLARK INSTITUTE, WILLIAMSTOWN (616).

1244

LES PEUPLIERS

T. h. 0,65 ; l. 0,81

Peint dans la plaine des Essarts ; au fond, les hauteurs de Port-Villez.

HISTORIQUE : Michel Monet, Giverny — *Etienne Bignou*, Paris — *A. Tooth*, Londres — C.H.G. Millis, Londres, c. 1967 — vente, Londres, Sotheby, 15 avril 1970, nº 17 (Guppy).

1245

EFFET DE PRINTEMPS À GIVERNY

T. h. 0,60 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 90*

Les arbres représentés sur ce tableau, comme sur tous les autres peints par Monet, ont depuis longtemps disparu. La colline à droite est celle qui s'abaisse de Giverny en direction de Vernonnet. Cette orientation implique que nous nous trouvons en présence d'un effet du matin exécuté dans les prés des Essarts en fleurs ; au loin apparaissent les premières meules de foin.

EXPOSITIONS : *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 30 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 143 — *Modern French Paintings*, Art Gallery, Manchester (G.-B.), 1907-1908, nº 87 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 32 — *Exposition Universelle*, Bruxelles, 1910, nº 233 — *Art Français*, Grosvenor House, Londres, 1914, nº 45 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 57 — (?) *Monet*, Tooth, Londres, 1939, nº 17 — (?) *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 40.

BIBLIOGRAPHIE : lettre nº 1079 — L. de Saint-Valery, *Paysages de Cl. Monet et de Renoir*, in : *Revue des Beaux-Arts*, 31 mai 1908 — L. Werth, 1928, pl. 45 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 333.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1890 — Herz, 1891 — *Durand-Ruel*, 1891 — Lord Ivor Spencer Churchill, Londres — V.E. Hulton — vente Mrs Oliver Parker, Londres, Sotheby, 9 juillet 1958, nº 93 (Barchard) — *Tooth*, c. 1972.

1246

PRAIRIE, CIEL NUAGEUX

T. h. 0,60 ; l. 1,00
Signé b. d. : *Claude Monet 90*

La lumière est moins vive, mais la direction des ombres paraît sensiblement la même que dans le nº *1245*.

EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 38 — *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 13 — Toledo Museum of Art, 1905 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1907, nº 18 — *Masters of the Modern French School*, Corcoran Gallery, Washington, 1911, nº 23 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1914, nº 15 — Inaugural Exhibition, Minneapolis Institute of Arts, 1915, nº 253.

BIBLIOGRAPHIE : lettres nºs 1168, 1172, 1173 et 1218 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 347.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel* pour Potter Palmer, Chicago, décembre 1892 — *Durand-Ruel*, 1894 — Mrs S.A. Millett, 1919 — P.A.

1247

PRAIRIE À GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 90*

Cf. nº *1245*. Une lumière tamisée ayant entraîné la suppression des ombres, Monet s'est attaché à rendre sensible la douceur du paysage.

EXPOSITIONS : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 16 — *Loan Exhibition*, Fine Arts Society Building, New York, 1893, nº 31 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 42 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 27 — *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 1 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 21 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 82 — (?) *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1907, nº 18 — *Monets from the Durand-Ruel Collection*, Kimball, Boston, 1907, nº 12 — (?) *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1911, nº 5.

BIBLIOGRAPHIE : lettre nº 1123 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 189 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 340.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1891 — H.D. Hugues, Philadelphie, 1921 — *Wildenstein* — Dr Carlos Blaquier, Argentine, c. 1962 — P.A., USA.

1248

PRAIRIE FLEURIE À GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. d. : *Claude Monet 91*

Apparemment daté de l'année suivante, ce tableau a été peint en 1890 comme les toiles de la même série.

EXPOSITIONS : Pratt Institute, Brooklyn, 1903.

BIBLIOGRAPHIE : D. Wildenstein, 1971 et 1974, pp. 57, 182 (ill.).

HISTORIQUE : vente Frederic Bonner et l'American Art Association, New York, Chickering Hall, 10 avril 1900, nº 67 *(Durand-Ruel)* — *Wildenstein* — P.A., USA, 1967.


1243


1246


1244


1247


1245


1248

1249

LA BARQUE ROSE

T. h. 1,35; l. 1,75

Etude pour le nº 1250.

L'embarcation dans laquelle Suzanne Hoschedé et sa sœur Blanche, qui tient les rames, ont pris place est une yole d'acajou, ainsi que l'a indiqué Jean-Pierre Hoschedé dans une note inédite. Cf. nº *1250*.

Expositions: *Monet*, Gimpel, Londres, 1950, nº 7 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 84.

Bibliographie: R. Gimpel, *Journal d'un collectionneur*, Paris, 1963, pp. 179, 317-319, 322, 343, 402 — C. Joyes, R. Gordon, J.M. Toulgouat et A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975, p. 55 (ill.).

Historique: acheté à Monet par *René Gimpel*, 1926 — Guez, Paris — *Gimpel*, Londres, c. 1949 — Mrs Mark Steinberg, St Louis, Missouri, c. 1957 — P.A., USA, 1977.

1250

EN CANOT SUR L'EPTE

T. h. 1,33; l. 1,45

Cf. nº *1249*. C'est selon toute vraisemblance à ce tableau que s'applique la phrase adressée par Monet à Geffroy le 22 juin 1890: «J'ai repris encore des choses impossibles à faire, de l'eau avec de l'herbe qui ondule dans le fond...» (lettre nº 1060); cf. *supra* 1887, nº *1154*.

Expositions: *Gli Impressionisti alla XXIV Biennale di Venezia*, Venise, 1948, nº 9 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 66, Paris, nº 53, La Haye, nº 54.

Bibliographie: O. Mirbeau, *Cl. Monet*, in: *L'Art dans les deux Mondes*, 7 mars 1891, pp. 184-185 — G. Geffroy, 1922, pp. 208 (ill.), 282, 283 — M. Malingue, 1943, pp. 76 (ill.), 146 — J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet, ce mal connu*, Genève, 1960, t. II, pp. 39, 49 (ill.), 96, 97 — W.C. Seitz, 1960, pp. 33, 41, 132, 133 (ill.), 144 — R. Gimpel, *Journal d'un collectionneur*, Paris, 1963, pp. 318-319 — *Museu de Arte de São Paulo, Catalogo das Pinturas...*, São Paulo, 1963, pp. 110 (ill.), 111 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 79 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 108 (ill.), pl. IL — D. Rouart et J.D. Rey, 1972, p. 56.

Historique: Mme Hoschedé-Monet, Giverny — *Wildenstein* — acquis en 1953:

Museu de Arte, São Paulo, Brésil.

1251

CHAMP DE COQUELICOTS

T. h. 0,60; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 90*

Ce tableau fait partie d'une série de quatre toiles exécutées dans les prés des Essarts sous les yeux de Georges Clemenceau. Au fond, la colline de Giverny s'abaisse sur Vernonnet.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 19 — Metropolitan Museum, New York, 1907 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 74.

Bibliographie: G. Clemenceau, *Révolution de Cathédrales*, in: *La Justice*, 20 mai 1895, p. 1 — G. Clemenceau, *Le Grand Pan*, Paris, 1896, pp. 427-437 — G. Geffroy, 1922, p. 189 — G. Clemenceau, 1928, p. 85 — O. Reutersward, 1948, p. 285.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1891 — Samuel Untermyer, 1892 — vente Samuel Untermyer, New York, Parke Bernet, 10-11 mai 1940, nº 21 — Judge and Mrs Irwin Untermyer — donné en 1940:

Smith College Museum of Art, Northampton, Mass. (1940:10).

1252

CHAMP DE COQUELICOTS À GIVERNY

T. h. 0,60; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet*

Cf. nº *1251*.

Expositions: *The Impressionists of Paris: Monet, Pissarro, Sisley*, Chase's Gallery, Boston, 1891, nº 3 — (?) *Second Annual Exhibition*, Carnegie Institute, Pittsburgh, 1897-1898 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 22.

Bibliographie: G. Clemenceau, *Révolution de Cathédrales*, in: *La Justice*, 20 mai 1895, p. 1 — G. Clemenceau, *Le Grand Pan*, Paris, 1896, pp. 427-437 — G. Clemenceau, Paris, 1928, p. 85.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1890 — Potter Palmer, Chicago, 1892 — *Durand-Ruel*, 1894 — Edward O. Wolcott, Colorado Springs, 1899 — William Wolcott, Lawrence, Mass. — déposé en 1912 par les Trustees du White Fund, Lawrence (Mass.):

Museum of Fine Arts, Boston (1328.12).

1253

CHAMP AUX COQUELICOTS

T. h. 0,610; l. 0,965
Signé b. d.: *Claude Monet 91*

Peint en 1890 comme le nº *1251*.

Expositions: *Loan Exhibition*, Fine Arts Society Building, New York, 1893, nº 40 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 3 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 25 — *5th annual exhibition*, Library Building, Buffalo, 1896, nº 57 — (?) *Second Annual Exhibition*, Carnegie Institute, Pittsburgh, 1897-1898 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 84.

Bibliographie: G. Clemenceau, *Révolution de Cathédrales*, in: *La Justice*, 20 mai 1895, p. 1 — G. Clemenceau, *Le Grand Pan*, Paris, 1896, pp. 427-437 — M. C., *Monets in the Art Institute*, in: *Bulletin of the Art Institute of Chicago*, février 1925, pp. 19-20 — G. Clemenceau, Paris, 1928, p. 85 — O. Reutersward, 1948, p. 289 — *Paintings in the Art Institute of Chicago*, Chicago, 1961, p. 321.

Historique: Potter Palmer, Chicago — *Durand-Ruel*, 1893 — W.W. Kimball, 1901 — légué en 1922

The Art Institute of Chicago (22.4465).

1254

COQUELICOTS

T. h. 0,60; l. 1,00

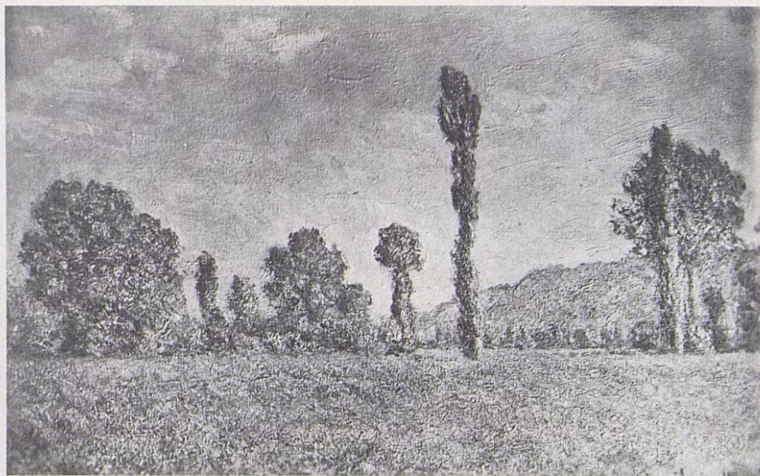
Cf. nº *1251*.

Bibliographie: G. Clemenceau, *Révolution de Cathédrales*, in: *La Justice*, 20 mai 1895, p. 1 — G. Clemenceau, *Le Grand Pan*, Paris, 1896, pp. 427-437 — G. Clemenceau, Paris, 1928, p. 85.

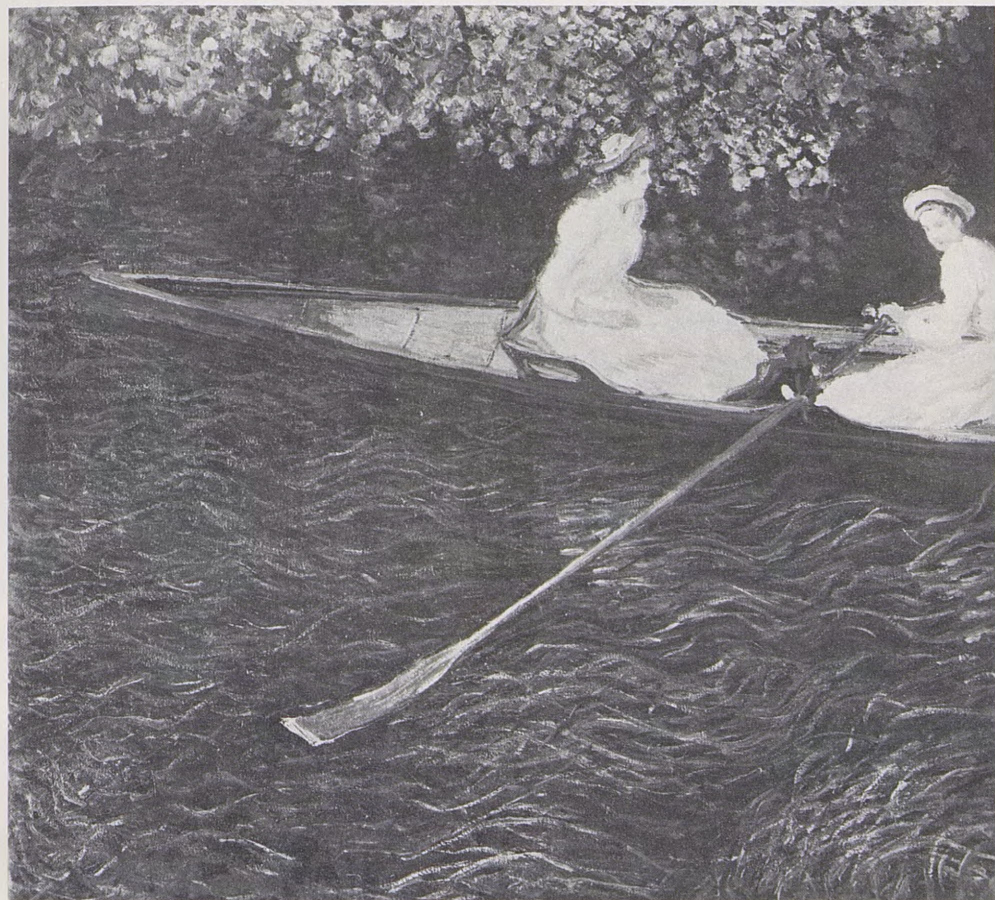
1890



1249



1252



1250



1253



1251



1254

1255

CHAMP DE COQUELICOTS

T. h. 0,60; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet*

Vue exécutée dans les Essarts en direction des hauteurs de Port-Villez.

Expositions: *Centenaire de l'exposition de 1874*, Leningrad, 1974, nº 24.

Bibliographie: F. Fénéon, *Les grands collectionneurs*, III, *M. Ivan Morosoff*, in: *Bulletin de la Vie artistique*, 15 mai 1920, p. 331 — B. Ternovetz, *Musée d'Art Moderne de Moscou*, in: *L'Amour de l'Art*, décembre 1925, p. 459 (ill.) — *Catalogue du Musée d'Art Occidental Moderne* (en langue russe), Moscou, 1928, nº 385 — M. de Fels, 1929, p. 232 — *Musée de l'Ermitage, Département de l'Art Occidental, Catalogue des peintures* (en langue russe), Leningrad et Moscou, 1958, t. I, p. 417 (ill.) — I. Sapego, 1969, s. p. — J.U. Halperin, *Felix Fénéon, Œuvres... complètes*, Genève, 1970, pp. 355-358 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 108 (ill.).

Historique: vente Georges Feydeau, Paris, Drouot, 11 février 1901, nº 74 *(Bernheim-Jeune)* — Ivan Morosov, Moscou, 1903 — Michel Morosov, Moscou, 1904 — Galerie Nationale Tretiakov, Moscou, 1910 — Second Musée de Peinture Occidentale Moderne, Moscou, 1925 — Musée d'Art Occidental Moderne, Moscou, 1928-1948:

Musée de l'Ermitage, Leningrad (9004).

1256

CHAMP D'AVOINE ET DE COQUELICOTS

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 90*

Peint sur le plateau au nord du val de Giverny, à l'orée des bois de la Réserve et du Gros Chêne, en regardant vers l'est.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 18 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 31 — *Modern French Paintings*, Art Gallery, Manchester (G.-B.), 1907-1908, nº 77 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 9 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 26.

Bibliographie: J. Leclercq, *Petites expositions: Galerie Durand-Ruel*, in: *Chronique des Arts*, 15 avril 1899, p. 131 — L. de Saint-Valery, *Paysages de Cl. Monet et de Renoir*, in: *Revue des Beaux-Arts*, 31 mai 1908 — R. Koechlin, *Cl. Monet*, in: *Art et Décoration*, février 1927, p. 42 (ill.).

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1891 — P.A., France, 1970.

1257

CHAMP D'AVOINE ET COQUELICOTS

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 90*

Cf. nº *1256*.

Expositions: *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 57 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 58.

Bibliographie: lettre nº 1079 — P.H., *L'exposition de Monet*, in: *L'Art dans les deux Mondes*, 28 février 1891, p. 173 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 333 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 82 (ill.).

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1890 — A.A. Pope, Farmington (Conn.), 1891 — Mr and Mrs Ogden Phipps, USA, c. 1945 — P.A., USA.

1258

LE CHAMP D'AVOINE AUX COQUELICOTS

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. nº *1256*.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 15 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 15 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 20 — Toledo Museum of Art, 1905.

Bibliographie: lettres nºs 1168, 1172, 1173, 1187, 1194 et 1218 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 347 — H. Haug, *La Peinture Française au Musée des Beaux-Arts de Strasbourg*, Strasbourg, 1955, p. 17.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel* pour Potter Palmer, Chicago, décembre 1892 — *Durand-Ruel*, 1894 — A.B. Emmons, Newport, 1906 — vente Arthur B. Emmons, New York, Plaza Hotel, 14-15 janvier 1920, nº 32 *(Durand-Ruel* et *Knoedler)* — *Benezit*, Paris, 1948 — acquis en 1948:

Musée des Beaux-Arts, Strasbourg (1750).

1259

CHAMP D'AVOINE AUX COQUELICOTS

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 90*

Cf. nº *1256*.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 17.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1891 — Guy de Cholet, Paris, 1891 — vente, Paris, Charpentier, 23 février 1954, nº 64 — P.A., France, c. 1972.

1260

CHAMP D'AVOINE

T. h. 0,508; l. 0,762
Signé b. g.: *Claude Monet 90*

Cf. nº *1256*.

Expositions: *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, nº 5 — *Monet*, St. Botolph Club, 1899, nº 28 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 86 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 71 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, nº 51.

Bibliographie: (?) lettre nº 1079 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 333.

Historique: (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1890 — (?) *Eastman Chase*, Boston, 1891 — John Nicholas Brown, Providence, c. 1892 — Mr John Nicholas Brown, USA, c. 1976.



1255



1258



1256



1259



1257



1260

1261

PORTRAIT DE SUZANNE AUX SOLEILS

T. h. 1,62; l. 1,07

Alice Hoschedé explique l'évidente mélancolie de sa fille Suzanne sur ce portrait par la prémonition de sa mort qui surviendra le 6 février 1899 (cf. pièce justificative nº 142).

BIBLIOGRAPHIE: O. Mirbeau, *Cl. Monet*, in: *L'Art dans les deux Mondes*, 7 mars 1891, p. 185 — L. Cabot Perry, *Reminiscences of Cl. Monet from 1889 to 1909*, in: *American Magazine of Art*, mars 1927, p. 123.

HISTORIQUE: donné par Monet à Théodore Butler en 1921 — James Butler, New York — Mme Butler, New York — P.A., USA.

1262

LES ÎLES À PORT-VILLEZ

T. h. 0,60; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 90*

Les petits îlots de la Seine, aujourd'hui disparus, apparaissent devant les coteaux de Port-Villez à droite; à gauche, la rive de Giverny. Les arbustes sont balayés par le vent d'ouest.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 5 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 23 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, nº 26 — (?) *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 12 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 27.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1123 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 340.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1891 — Charles Harrisson Tweed, New York, 1905 — Miss M. Tweed — *Durand-Ruel*, 1919 — *Sam Salz*, New York — P.A., USA, c. 1974.

1263

LA SEINE À PORT-VILLEZ

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. nº *1262*.

BIBLIOGRAPHIE: lettres nºs 1172 et 1173 — P. Lalo, *La collection Camondo*, in: *Le Temps*, 4 août 1911, p. 4 — G. Geffroy, 1922, p. 223 — M. de Fels, 1929, p. 231 — Ch. Léger, 1930, pl. 10 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 347 — O. Reutersward, 1948, p. 283 — G. Besson, s. d. (1949), ill. — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre, Catalogue des peintures ... impressionnistes*, Paris, 1958, p. 136 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.) — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 69 (ill.), 151.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1892 — Comte Isaac de Camondo, Paris, 1893 — légué en 1908 — entré au Louvre en 1911:

MUSÉE DU LOUVRE, GALERIE DU JEU DE PAUME, PARIS (RF. 2009).

1264

LE COUP DE VENT

T. h. 0,60; l. 1,00
Signé b. g. postérieurement: *Claude Monet 84*

Peint en 1890 comme le nº *1262*, mais par vent d'est. Au revers du châssis on peut lire: «Pour mon ami Sacha, Claude Monet.»

EXPOSITIONS: *Exposition de collectionneurs*, Hôtel de la Curiosité et des Beaux-Arts, Paris, 1924, nº 89 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 59.

HISTORIQUE: offert par Monet à Sacha Guitry, Paris, c. 1924 — *Sam Salz*, New York — P.A., USA.

1265

L'ÎLE AU SABLE DE PORT-VILLEZ

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. d. postérieurement: *Claude Monet 84*

Le titre ci-dessus a été proposé par le premier propriétaire du tableau, J.-P. Hoschedé. L'île au Sable, dont le nom ne figure sur aucun cadastre ancien ou actuel de Giverny ou de Port-Villez, devait se trouver en Seine, à proximité de l'île aux Orties où Monet remisait ses bateaux.

EXPOSITIONS: *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 57.

HISTORIQUE: J.-P. Hoschedé, Giverny — vente, Paris, Galliera, 11 décembre 1961, nº 193 — vente pour règlement judiciaire. Société de Litra et Cie – Pierre Travers, Paris, Galliera, 3 décembre 1971, nº 76 — vente, Londres, Sotheby Parke Bernet, 16 avril 1975, nº 60.

1266

MEULES, FIN DE L'ÉTÉ, EFFET DU MATIN

T. h. 0,60; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Monet entreprend dans le clos Morin (cf. nº *1213*) ses grandes séries de *Meules* après la moisson de 1890. C'est alors qu'il exécute les toiles de fin d'été et d'automne que nous présentons ici, y compris celles qu'il a datées de 1891 à l'occasion de l'exposition chez Durand-Ruel au mois de mai. Le présent effet du matin est peint en regardant vers le sud-ouest, en direction des hauteurs qui s'étendent sur la rive gauche de la Seine, de Port-Villez au Grand Val.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 2 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 36 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 142 — *Franco-British Exhibition*, The Art Palace, Londres, 1908, nº 353 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 34 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 63 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, nº 5 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, nº 44 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 82, Paris, nº 64, La Haye, nº 63 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 76 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 48 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 47 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 39 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 52.

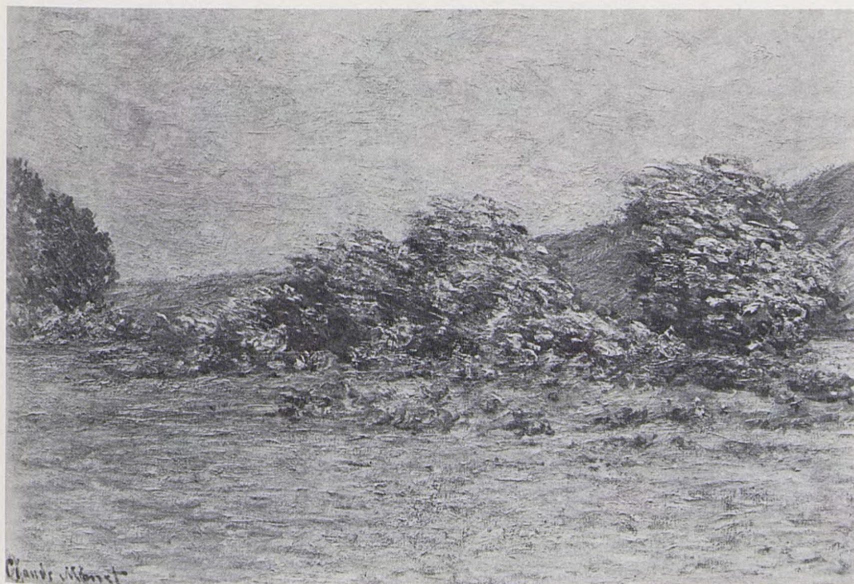
BIBLIOGRAPHIE: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, pp. 245, 249 (ill.) — J. Leclercq, *Petites expositions: Galerie Durand-Ruel*, in: *Chronique des Arts*, 15 avril 1899, p. 131 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 34 (ill.) — G. Lecomte, *Cl. Monet ou le vieux chêne de Giverny*, in: *La Renaissance*, octobre 1920, p. 403 (ill.) — L. Werth, 1928, pl. 47 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 86 (ill.) — W.C. Seitz, 1960, pp. 35, 37 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1891 — Comtesse de Brecey, Paris, c. 1952 — acquis en 1975:

MUSÉE DU LOUVRE, GALERIE DU JEU DE PAUME, PARIS (RF. 1975.3).


1261


1262


1263


1264


1265


1266

1267

MEULES, GRAND SOLEIL

T. h. 0,60; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 90*

Cf. nº *1266*. Aucun motif, mieux que les meules, ne permet d'étudier les effets dus à des éclairages différents. Ici, le soleil est proche du milieu de sa course.
Monet exécuta d'après ce tableau un dessin pour illustrer l'article d'Octave Mirbeau dans *L'Art dans les deux Mondes*, 7 mars 1891.

BIBLIOGRAPHIE: J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 101].

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, février 1891 — Alfred Atmore Pope, Cleveland, 1891 — Theodate Pope Riddle, 1913 — légué en 1946:

HILL-STEAD MUSEUM, FARMINGTON, CONN. (46-1-9).

1268

LES MEULES AU SOLEIL, EFFET DU MATIN

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Peint en 1890 comme les numéros précédents. Un déplacement du chevalet vers la gauche crée un intervalle plus important entre les deux gerbiers; le creux du Grand Val apparaît à présent immédiatement à gauche de la grande meule.

EXPOSITIONS: *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 60 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 49 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, nº 54.

BIBLIOGRAPHIE: Th. Duret, *Histoire des peintres impressionnistes*, Paris, 1906, p. 90 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286 — J. Rewald, 1961, p. 562 (ill.).

HISTORIQUE: J.H. Whittemore Estate, Naugatuck, Conn., c. 1942 — P.A., USA.

1269

MEULES, FIN DE L'ÉTÉ, EFFET DU SOIR

T. h. 0,60; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Peint en 1890 comme les numéros précédents. Le changement d'éclairage est ici particulièrement spectaculaire. Au flanc de la colline, on distingue les affleurements calcaires du Grand Val reconnaissable à la trouée qui le sépare du Petit Val.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 1 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 9 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 88.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1114 — *Cl. Monet exhibit opens*, in: *Boston Post*, 15 mars 1905.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1891 — Ch. Fairchilds, Boston, 1891 — *Durand-Ruel*, 1891 — Potter Palmer, Chicago, 1891 — P.A., USA, c. 1973.

1270

DEUX MEULES, DÉCLIN DU JOUR, AUTOMNE

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Peint en 1890 comme les numéros précédents. Le soleil s'est couché nettement moins à l'ouest que dans le nº *1269*, indiquant que la saison est plus avancée, ce que confirme la teinte automnale des arbres.

EXPOSITIONS: *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 48 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 85.

BIBLIOGRAPHIE: *Paintings in the Art Institute of Chicago*, Chicago, 1961, p. 321 — J. Rewald, 1961, p. 563 (ill.).

HISTORIQUE: (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1891 — (?) Potter Palmer, Chicago, 1891 — (?) *Durand-Ruel*, 1892 — (?) W. van Horne, 1892 — (?) *Durand-Ruel*, 1892 — Potter Palmer, (?) 1892 — Howard Young, New York — Mr and Mrs Lewis L. Coburn, Chicago, c. 1932 — donné en 1933:

THE ART INSTITUTE OF CHICAGO (33.444).

1271

MEULES AU SOLEIL, MILIEU DU JOUR

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 90*

Le même motif avec un cadrage différent et un effet assez prononcé de contre-jour sur les meules.

HISTORIQUE: Potter Palmer, Chicago — Mrs Palmer Thorne, Bedford, N.Y. — *Wildenstein* — acquis en 1978.

NATIONAL GALLERY OF AUSTRALIA, CANBERRA.

1272

MEULES, DERNIERS RAYONS DE SOLEIL

T.
Signé b. g.: *Claude Monet 90*

L'absence de points de repère nous amène à accepter l'orientation proposée par le titre traditionnel de cette toile.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 3 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 37.

BIBLIOGRAPHIE: lettres nºs 1106, 1294 et 1302 — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in: *Le Journal*, 10 mai 1895 — Thiébault-Sisson, *L'exposition de Cl. Monet*, in: *Le Temps*, 12 mai 1895 — H. Fierens-Gevaert, *Chronique artistique de Paris. Exposition des œuvres de Corot et de Cl. Monet*, in: *L'Indépendance Belge*, 20 juin 1895 — G. Geffroy, *La vie artistique, 6e série*, Paris, 1900, p. 165 — L. Vauxcelles, *Collection de M. P. Gallimard*, in: *Les Arts*, septembre 1908, pp. 21, 22 (ill.) — A. Alexandre, 1921, p. 94 (ill.) — G. Geffroy, 1922, pp. 189, 209 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 338, 357, 359.

HISTORIQUE: Paul Gallimard, Paris, c. 1891 — P.A.



1267



1270



1268



1271



1269



1272

1273

MEULES

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Peint en 1890 comme le no *1272*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, no 59.

HISTORIQUE: Potter Palmer, Chicago — Mrs Honoré Palmer, c. 1945 — P.A., USA.

1274

MEULES, EFFET DE NEIGE

T. h. 0,60; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Sans être très abondante, la neige (cf. lettre no 1082), favorisée par vingt-huit jours sans dégel, a recouvert le sol pendant une partie du rude hiver 1890-1891. Dans la présentation des *Meules* que Monet a réalisées à cette occasion, nous avons adopté un classement par sujet et par orientation topographique. Le premier groupe (nos *1274* à *1276*) montre deux meules sous l'angle où l'artiste les a peintes à la fin de l'été 1890 (nos *1266* et *1267*).

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, no 6 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, no 16.

BIBLIOGRAPHIE: lettres nos 1115 à 1118 — *H.O. Havemeyer Collection*, New York, 1931, p. 418 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 338.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1891 — Potter Palmer, Chicago, 1891 — *Durand-Ruel*, 1892 — Alfred Atmore Pope, Cleveland, 1892 — *Durand-Ruel*, 1895 — H.O. Havemeyer, New York, 1895 — Mrs J. Watson Webb, New York, 1929 — The Electra Havemeyer Webb Fund — exposé au:

SHELBURNE MUSEUM, SHELBURNE, VERMONT.

1275

LES MEULES, HIVER

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Cf. no *1274*.

EXPOSITIONS: *Tableaux par Besnard, Cazin, etc.*, Georges Petit, Paris, 1899, no 53 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, no 4.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative no 132 — P.E. Mangeant, *Exposition Besnard, Cazin, ...*, in: *Journal des Artistes*, 19 février 1899, pp. 2-3 — J. Leclerq, *Petites expositions: Galerie Georges Petit*, in: *Chronique des Arts*, 25 février 1899, p. 70 — A. Dalligny, *L'exposition de la rue de Sèze*, in: *Journal des Arts*, 25 février 1899 — Y. Rambosson, *Exposition de tableaux de MM. Besnard, Cazin, ...*, in: *La Plume*, 1er mai 1899, p. 315 — G. Geffroy, 1922, p. 214 — A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, p. 18 (ill.).

HISTORIQUE: (?) acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, mars 1891 *(Meules, temps de neige)*, et vendu à Decass, avril 1891 — vente B. D. [Maurice Barret-Decap], Paris, Drouot, 12 décembre 1929, no 9 (Canonne) — Henri Canonne, Paris — P.A.

1276

MEULES, EFFET DE NEIGE, LE MATIN

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Cf. nos *1274* et *1275*, avec un léger déplacement du chevalet vers la gauche.

EXPOSITIONS: *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, no 2 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, no 53.

BIBLIOGRAPHIE: J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 101].

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, février 1891 — Lonquety, Paris, 1891 — Marbeau, Paris, 1968 — *Acquavella*, New York, c. 1971.

1277

MEULES, EFFET DE GELÉE BLANCHE

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Un important déplacement, vers la droite cette fois, permet à Monet de peindre davantage face au sud que dans les trois tableaux précédents.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, no 7 — *Monet, Manet, Renoir et Cézanne*, Weimar, 1904, no 11 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, no 153 — *Modern French Paintings*, Art Gallery, Manchester (G.-B.), 1907-1908, no 81 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, no 62 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, no 92.

BIBLIOGRAPHIE: A. Stokes, 1958, p. 19, pl. 7 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 101] — *Shorter catalogue, National Gallery of Scotland*, Edimbourg, 1970, p. 59.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, juillet 1891 (*Meules, effet de gelée blanche*, 0,65 × 1,00) — Jules Chavasse, Sète, 1891 — *Durand-Ruel*, 1898 — Sir A. Chester Beatty, Dublin, 1929 — *Tooth*, Londres, 1960 — Sir Alexander Maitland, Edimbourg, 1960 — légué en 1965:

NATIONAL GALLERY OF SCOTLAND, EDIMBOURG (2283).

1278

MEULES, EFFET DE NEIGE, SOLEIL COUCHANT

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 91*

La position du soleil qui descend vers la colline, comparée à celle que révèlent les ombres dans un tableau de fin d'été (no *1269*), s'explique par le fait que la course de l'astre est infiniment plus courte en hiver qu'à la belle saison.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, no 13 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, no 84 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, no 52 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, no 87.

BIBLIOGRAPHIE: *Cl. Monet exhibit opens*, in: *Boston Post*, 15 mars 1905 — M. C., *Monets in the Art Institute*, in: *Bulletin of the Art Institute of Chicago*, février 1925, p. 20 — O. Reutersward, 1948, p. 286 — *Paintings in the Art Institute of Chicago*, Chicago, 1961, p. 320.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1891 — Potter Palmer, Chicago, 1892 — légué en 1922:

THE ART INSTITUTE OF CHICAGO (22-431).



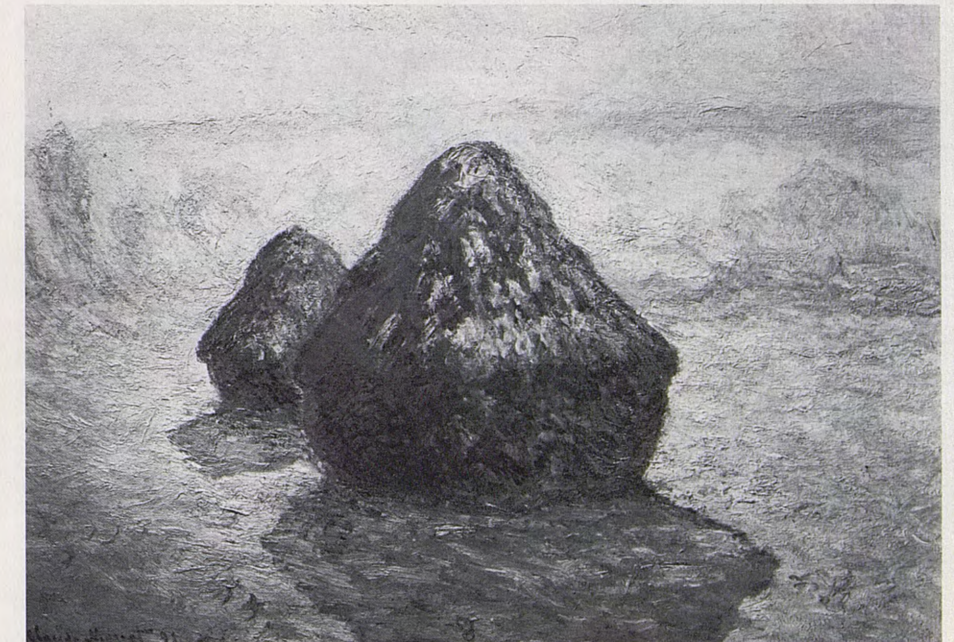
1273



1276



1274



1277



1275



1278

1279

MEULES, EFFET D'HIVER

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Une dernière translation du chevalet vers la droite fait apparaître au fond du tableau le rideau de peupliers des bords de l'Epte déjà observé dans le nº *1216*.

EXPOSITIONS: *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 46 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 31.

BIBLIOGRAPHIE: *H.O. Havemeyer Collection*, New York, 1931, pp. 158 (ill.), 159 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286 — Ch. Sterling and M. M. Salinger, *French Paintings, t. III, ... Metropolitan Museum of Art*, New York, 1967, pp. 137 (ill.), 138 — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in: *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, pp. 299 (ill.), 302, 303, 304 — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 151 (ill.).

HISTORIQUE: Potter Palmer, Chicago — *Durand-Ruel*, 1893 — H.O. Havemeyer, New York, 1894 — légué par Mrs H.O. Havemeyer en 1929:

THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART, NEW YORK (29.100.109).

1280

MEULE, EFFET DE NEIGE, LE MATIN

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Avec cette meule isolée, à gauche de laquelle apparaît le rideau de peupliers des nºs *1216*, *1217* et *1279*, nous abordons une nouvelle série orientée vers le sud-ouest comme les précédentes, face aux collines de la rive gauche de la Seine.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 8 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, nº 16 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 39 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 19 — *Monet*, New York, 1960, nº 51.

BIBLIOGRAPHIE: G. Denoinville, *Sensations d'art*, Paris, 1901, 3e série, p. 67 — L. Vauxcelles, *Cl. Monet*, in: *L'Amour de l'Art*, août 1922, p. 235 (ill.) — C. Joyes, R. Gordon, J. M. Toulgouat, A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975, p. 58 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1891 — Horatio A. Lamb, Boston, 1891 — Misses Aimée and Rosamond Lamb, Boston, 1950 — donné en 1969 en mémoire de Mr and Mrs Horatio Lamb:

MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON (1970-253).

1281

MEULE, EFFET DE NEIGE, TEMPS COUVERT

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 91*

Le même motif vu au moment où le soleil, perçant à travers les nuages, s'incline vers les collines, à droite du sommet de la meule.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 9 — *Inaugural exhibition*, Minneapolis Institute of Arts, 1915, nº 255 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1957, s. nº — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 86.

BIBLIOGRAPHIE: G. Geffroy, 1922, p. 189 — M. C., *Monets in the Art Institute*, in: *Bulletin of the Art Institute of Chicago*, février 1925, p. 20 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286 — *Paintings in the Art Institute of Chicago*, Chicago, 1961, p. 320.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1891 — Martin A. Ryerson, Chicago, 1893 — légué en 1933:

THE ART INSTITUTE OF CHICAGO (33.1155).

1282

MEULE, COUCHER DE SOLEIL, HIVER

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 91*

Plus tard encore dans l'après-midi d'hiver, Monet note un dernier effet d'éclairage sur sa meule.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 10 — Königliche National Galerie, Berlin, 1896 — Société artistique Manès, Prague, 1902 — Palais municipal, Lyon, 1905 — *Exposition d'art français moderne*, Musée Kaiser Wilhelm, Krefeld, 1907, nº 105 — *Vie et Lumière*, Musée Moderne, Bruxelles, 1908, nº 133 — *Pittsburgh International Exhibition*, Carnegie Institute, Pittsburgh, 1914 — *Panama-Pacific International Exposition*, San Francisco, 1915, nº 2812 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1923, nº 13 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 93 — *Monet*, Gimpel, Londres, 1950, nº 8.

BIBLIOGRAPHIE: W.G.C. Bywanck, *Un Hollandais à Paris en 1891*, Paris, 1892, pp. 176-177 — G. Geffroy, 1922, p. 189 — R. Koechlin, *Cl. Monet*, in: *Art et Décoration*, février 1927, p. 44 (ill.) — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 80 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1891 — vente, Paris, Drouot, 20 juin 1951, nº 20 — vente, Londres, Sotheby, 7 décembre 1966 nº 60 *(Tooth)*.

1283

LA MEULE

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

La ligne des peupliers, qui déborde la meule à droite, indique que l'artiste s'est légèrement déplacé en direction de l'ouest.

HISTORIQUE: vente Potter Palmer, New York, Parke Bernet, 16 mars 1944, nº 46 — P.A., USA.

1284

MEULE, DÉGEL, SOLEIL COUCHANT

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Peint en un point légèrement à gauche du tableau précédent, alors que le dégel a fait disparaître la calotte de neige qui recouvrait la meule jusque-là.

EXPOSITIONS: *Loan Exhibition*, Fine Arts Society Building, New York, 1893, nº 41 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 44 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 11 — *Secession*, Munich, 1900 — *Art français du XIXe siècle*, Musée royal, Copenhague, 1914, nº 149 — (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 43.

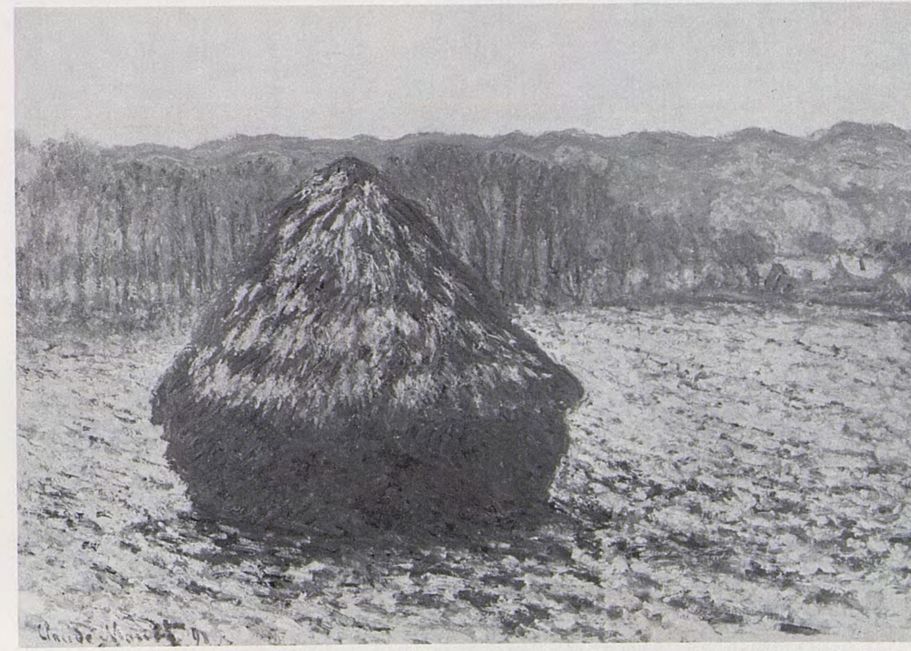
BIBLIOGRAPHIE: G. Geffroy, 1922, p. 240 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, pp. 193 (ill.), 232.

HISTORIQUE: vente Knoedler, New York, Chickering Hall, 11-14 avril 1893, nº 77 *(Durand-Ruel)* — *Durand-Ruel* et *Boussod, Valadon et Cie*, 1893 — *Rosenberg*, 1903 — *Durand-Ruel*, 1908 — *André Weil*, Paris — *Wildenstein* — P.A., Venezuela.

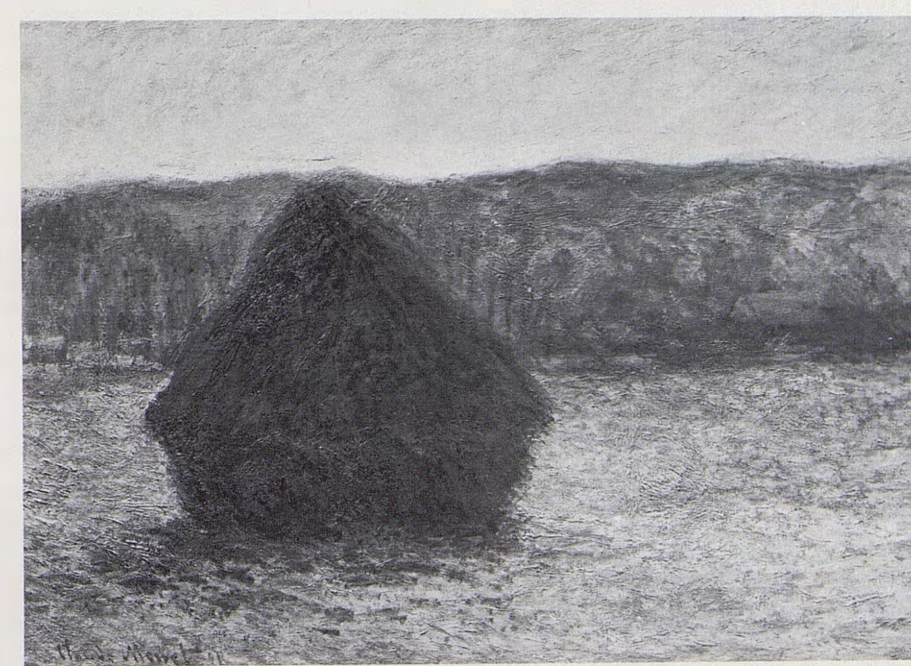

1279


1282


1280


1283


1281


1284

1285

LA MEULE

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 91*

Cette meule et la suivante sont vues face aux collines, sans que l'effet de contre-jour nous permette de préciser davantage l'orientation.

Expositions : *Cinquante ans de peinture française*, Musée des Arts Décoratifs, Paris, 1925, nº 48 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, nº 3 — *Centenaire de Cl. Monet*, André Weil, Paris, 1940, nº 27.

Historique : Michel Monet, Giverny — M. Pierre Larock, France, c. 1972.

1286

MEULE, SOLEIL DANS LA BRUME

T. h. 0,65 ; l. 1,00
Signé b. d. : *Claude Monet 91*

La brume s'allie au recul du chevalet pour renforcer l'incertitude des lointains.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 4 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 53 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, nº 52.

Bibliographie : G. Geffroy, 1922, p. 189 — O. Reutersward, 1948, p. 286.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1891 — Harris Whittemore, Naugatuck, Conn., 1891 — P.A., USA, c. 1962.

1287

MEULE, EFFET DE NEIGE, SOLEIL

T. h. 0,65 ; l. 0,92

La fuite des collines vers la droite, due au fait que l'artiste regarde davantage vers l'ouest que dans les autres *Meules*, confère une place à part à cette toile.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 15 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 33 — *Peintres impressionnistes*, La Libre Esthétique, Bruxelles, 1904, nº 106 — *Œuvres importantes de Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1925, nº 10 — *Centenaire Monet–Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, nº 43.

Bibliographie : G. Lecomte, *L'Art impressionniste*, Paris, 1892, p. 100 — J. Leclercq, *Petites expositions : Galerie Durand-Ruel*, in : *Chronique des Arts*, 15 avril 1899, p. 131 — A. Mellerio, *Exposition des peintres impressionnistes à la « Libre Esthétique »*, in : *Chronique des Arts*, 26 mars 1904, p. 104 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 41 (ill.) — G. Geffroy, 1922, p. 189 — C. Mauclair, 1924, pl. 22 — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 324 — O. Reutersward, 1948, p. 192 (ill.) — G. Besson, s. d. (1949), pl. 49.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1891 — P.A., France.

1288

MEULE AU SOLEIL

T. h. 0,60 ; l. 1,00
Signé b. d. : *Claude Monet 91*

Nous classons à la fin de la série trois meules isolées, que l'artiste a mises en page d'une façon particulièrement originale : cf. nº *1289* et nº *1290*.

Expositions : *Exposition d'art français*, Saint-Pétersbourg et Moscou, 1896-97 — *Monet, Manet, Renoir et Cézanne*, Weimar, 1904, nº 17 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 107.

Bibliographie : W. Kandinsky, *Regards sur le passé*, Berlin, 1913 — L. Degand et D. Rouart, 1958, pp. 111-112 — J. Rewald, 1961, p. 562.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1891 — Decap, Paris, 1897 — *Durand-Ruel*, 1903 — A.B. Hepburn, Grande-Bretagne, 1905 — Mrs Paul Cushman — *Durand-Ruel*, 1946 — vente, New York, Parke Bernet, 9-10 avril 1947, nº 185 — Mrs Charlotte Stroud-Oser, Australie — G. Salomon — *Tooth*, Londres, c. 1963 — *F. et P. Nathan*, Zurich, c. 1967 — acquis en 1969 :

Kunsthaus, Zurich (1969/7).

1289

MEULE, SOLEIL COUCHANT

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 91*

Concernant la place de ce tableau dans la série, cf. nº *1288*.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 5 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 66 — *Impressionist and Barbizon Schools*, Museum of Fine Arts, Boston, 1919-20 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 16 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 93 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 50.

Bibliographie : *Cl. Monet exhibit opens*, in : *Boston Post*, 15 mars 1905 — G. Geffroy, 1922, p. 189 — C.C. Cunningham, *The Juliana Cheney Edwards Collection*, in : *Museum of Fine Arts Bulletin*, Boston, décembre 1939, p. 106 — O. Reutersward, 1948, p. 286 — W.C. Seitz, 1960, pp. 35, 138, 139 (ill.).

Historique : vente Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 156 *(Durand-Ruel)* — Juliana Cheney Edwards, Boston, 1917 — légué en 1925 par Robert J. Edwards en mémoire de sa mère :

Museum of Fine Arts, Boston (25-112).

1290

MEULE

T. h. 0,73 ; l. 0,92

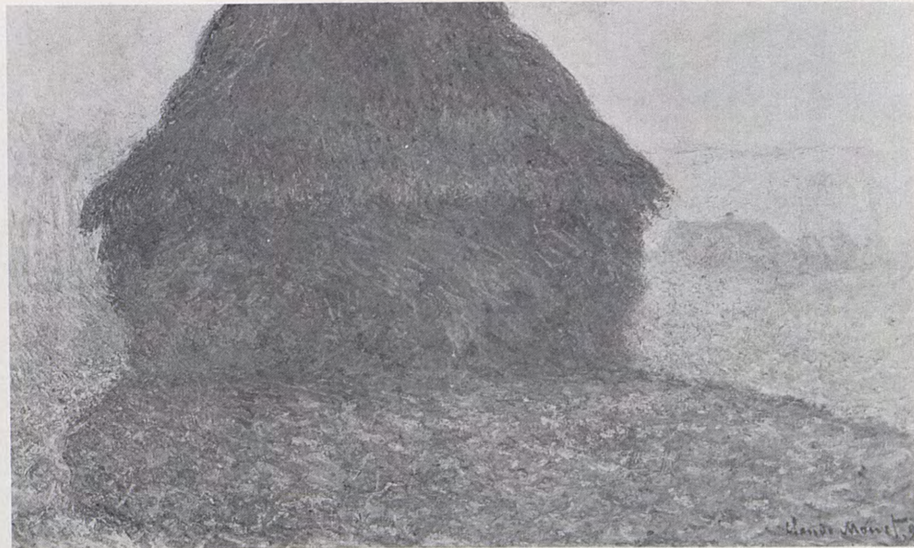
Cf. nº *1289*.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 35 — *Monets from the Durand-Ruel Collection*, Kimball, Boston, 1907, nº 16.

Historique : Potter Palmer, Chicago — *Durand-Ruel*, 1894 — P.A., USA.



1285



1288



1286



1289



1287



1290

1291

PEUPLIERS PRÈS GIVERNY, TEMPS COUVERT

T. h. 0,92; l. 0,73
Signé b. d.: *Claude Monet 91*

Les peupliers sont situés sur la rive gauche (sud) de l'Epte, en bordure du marais communal de Limetz, à environ deux kilomètres en amont de Giverny. Monet en fait son sujet unique pendant la belle saison de 1891, allant jusqu'à payer pour éviter que les arbres ne soient abattus au lendemain d'une adjudication qui a lieu le 2 août. Installé dans son bateau, il exploite l'effet de perspective offert par la ligne des peupliers qui suivent, vers l'amont, en une sorte de grand «S», le cours sinueux de la rivière. Ce thème est traité dans une importante série; le tableau que nous classons en tête offre la particularité de présenter huit arbres au premier plan.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892, nº 5 ou nº 15 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 22 — Cosmopolitan Club, New York, 1914.

Bibliographie: lettres nos 1133, 1135 et 1138 — M. C., *Monets in the Art Institute*, in: *Bulletin of the Art Institute of Chicago*, février 1925, p. 20 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-344.

Historique: vente F. Bonner et the American Art Association, New York, Chickering Hall, 10 avril 1900, nº 69 *(Durand-Ruel)* — Martin A. Ryerson, Chicago, 1915 — The Art Institute, Chicago (37.1021), 1937-1944 — vente Mid-Western Educational Institution, New York, Parke Bernet, 2 mars 1944, nº 61 — *Howard Young*, New York — vente, Londres, Christie, 30 juin 1970, nº 40 (N. Marks) — vente, New York, Parke Bernet, 21 octobre 1971, nº 95 — vente, Londres, Christie, 2 décembre 1975, nº 24 *(Tamenaga)*.

1292

PEUPLIERS AU BORD DE L'EPTE, EFFET DU SOIR

T. h. 1,00; l. 0,65
Signé b. d.: *Claude Monet 91*

Le même motif qu'au nº *1291*, mais avec sept peupliers seulement au premier rang (cf. nos *1293* à *1300*). Monet a exécuté pour cette série un croquis conservé au Musée Marmottan (inv. 5129, fº 16 verso).

Expositions: (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892, nº 12 — (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 48 — *Peintres impressionnistes*, La Libre Esthétique, Bruxelles, 1904, nº 105 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 115 — (?) *Monet*, 1952, Zurich, nº 81, La Haye, nº 64.

Bibliographie: (?) lettres nos 1133, 1135, 1138 et 1302 — (?) pièce justificative nº 119 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 31 (ill.) — A. Alexandre, 1921, p. 97 (ill.) — G. Geffroy, 1922, pp. (?) 209, 236 (ill.) — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 323 — L. Werth, 1928, p. 44 (ill.) — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-343, 359 — O. Reuterswärd, 1948, p. 199 (ill.).

Historique: vente G. Feydeau, Paris, Drouot, 14 juin 1902, nº 13 *(Durand-Ruel)* — *A.A. Hébrard*, 1906 — Prince de Wagram, Paris — A. Savoir, Paris — *J. Hessel*, 1921 — *Bernheim-Jeune*, Paris, 1921 — P.A., France, c. 1952.

1293

RANGÉE DE PEUPLIERS

T. h. 1,00; l. 0,65
Signé b. d.: *Claude Monet 91*

Cf. nos *1291* et *1292*.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1940, nº 16 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 61.

Bibliographie: C. Mauclair, *L'impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, Paris, 1904, p. 88 (ill.) — G. Grappe, s. d. (1909), p. 47 (ill.) — J. Rewald, 1955, p. 417 (ill.) — (?) J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 102].

Historique: (?) acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, janvier 1892 — Potter Palmer, Chicago, (?) 1892 — Mrs Honoré Palmer, Chicago, c. 1939 — *Wildenstein* — Mrs Francis Weld, USA, 1948 — P.A., USA.

1294

PEUPLIERS AU BORD DE L'EPTE, EFFET DE SOLEIL COUCHANT

T. h. 1,00; l. 0,65
Signé b. d.: *Claude Monet 91*

Cf. nos *1291* et *1292*. Le titre du tableau est celui de l'exposition Durand-Ruel en février-mars 1892.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, 1892, nº 3 — *Art moderne*, Manzi-Joyant, Paris, 1912, nº 145 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 2 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 33 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, nº 46.

Bibliographie: lettres nos 1128, 1131, 1133 et 1135 — pièce justificative nº 119 — *Le Figaro Artistique*, 10 janvier 1924, p. 3 (ill.) — R. Koechlin, *Cl. Monet*, in: *Art et Décoration*, février 1927, p. 43 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-342 — G. Besson, s. d. (1949), p. 50 — D. Wildenstein, 1967, p. 53 (ill.) — S. Cotté, 1974, fig. 17.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1892 — *Sam Salz*, New York, 1962 — George Embericos, USA — Mr and Mrs David T. Schiff, c. 1965 — P.A., USA.

1295

PEUPLIERS, COUCHER DE SOLEIL

T. h. 1,02; l. 0,62
Signé b. d.: *Claude Monet*

Cf. nos *1291* et *1292*.

Expositions: *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, nº 18 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 73 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 54.

Bibliographie: M. de Fels, 1929, p. 235.

Historique: (?) vente Knoedler, New York, Chickering Hall, 11-14 avril 1893, nº 966 *(Durand-Ruel* et *Boussod, Valadon et Cie)* — (?) *Boussod, Valadon et Cie*, 1895 — (?) *Eastman Chase*, Boston, 1895 — Mr and Mrs Gardiner G. Hammond, c. 1899 — Mrs Gardiner Greene Hammond and Rev. George Stanley Fiske, Boston, c. 1927 — P.A., USA, c. 1972.

1296

PEUPLIERS AU BORD DE L'EPTE, CRÉPUSCULE

T. h. 1,00; l. 0,65
Signé b. d.: *Claude Monet 91*

Cf. nos *1291* et *1292*. La mention «crépuscule» remonte à 1892.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892, nº 1 — *Pictures of the French School*, Guildhall, Londres, 1898 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 35 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 30 — *Centenaire Monet–Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, nº 46.

Bibliographie: lettres nos 1128, 1131, 1133 et 1135 — pièce justificative nº 119 — J. Leclercq, *Petites expositions: Galerie Durand-Ruel*, in: *Chronique des Arts*, 15 avril 1899, p. 131 — C. Mauclair, *L'Impressionnisme*, Paris, 1904, p. 88 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-342.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1892 — vente, Paris, Galliera, 27 novembre 1968, nº 92.



1291



1292



1293



1294



1295



1296

1297

PEUPLIERS AU BORD DE L'EPTE, AUTOMNE

T. h. 1,00; l. 0,65
Signé b. d.: *Claude Monet 91*

Cf. nos *1291* et *1292*. La mention «automne» remonte à 1892.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892, no 13 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, no 14 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, no 54 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, no 7.

BIBLIOGRAPHIE: lettres nos 1128, 1131, 1133 et 1135 — C. Mauclair, *L'impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, Paris, 1904, p. 88 (ill.) — W. Dewhurst, *Impressionist Painting*, Londres, 1904, pp. 42-43 (ill.) — G. Grappe, s. d. (1909), p. 59 — Ch. Léger, 1930, pl. 27 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-342.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1892 — Henry Sayles, Boston, 1892 — vente Henry Sayles, New York, Plaza Hotel, 14-15 janvier 1920, no 50 *(Durand-Ruel)* — *Knoedler*, New York, 1920 — vente, New York, Parke Bernet, 30-31 mars 1949, no 85 — Mr and Mrs Kurt F. Pantzer, USA, 1949 — P.A., USA.

1298

LES PEUPLIERS, EFFET BLANC ET JAUNE

T. h. 1,00; l. 0,65
Signé b. d.: *Claude Monet 91*

Cf. nos *1291* et *1292*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, no 51 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, no 55.

BIBLIOGRAPHIE: (?) lettres nos 1133, 1135 et 1138 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-344 — W.C. Seitz, 1960, p. 37 (ill.) — J. Rewald, 1961, p. 565 (ill.) — H.H. Gardiner, *Check List of Paintings in the Philadelphia Museum of Art*, Philadelphie, 1965, p. 49 — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 31 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, 1892 — *Durand-Ruel*, 1892 — Potter Palmer, 1892 — *Durand-Ruel*, 1894 — Frank Thomson, 1895 — Anne Thomson, c. 1920 — légué en 1954 par Anne Thomson en mémoire de son père Frank Thomson et de sa mère Mary Elizabeth Clarke Thomson:

PHILADELPHIA MUSEUM OF ART (54-66-8).

1299

PEUPLIERS AU BORD DE L'EPTE, TEMPS COUVERT

T. h. 0,915; l. 0,815
Signé b. d.: *Claude Monet 91*

Pour peindre ce tableau ayant sept arbres au premier plan (cf. nos *1292* à *1298*), Monet s'est approché de la rive. Pour cette toile la mention «temps couvert» est indiquée dès 1892.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892, no 5 ou no 15 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, no 68 — *Monet*, Tannhauser, Berlin, 1928, no 45 — *XVIIIe Biennale*, Venise, 1932, no 9.

BIBLIOGRAPHIE: lettres nos 1128, 1131, 1133 et 1135 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-342 — O. Reuterswärd, 1948, p. 205 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1892 — Potter Palmer, 1892 — Howard Young, New York, c. 1925 — *Durand-Ruel*, 1925 — *André Maurice*, Paris — Robert E. Ricksen, New York — vente, New York, Parke Bernet, 14 avril 1965, no 87 — Mr Karl Haffenreffer, USA, c. 1968 — *Acquavella* — P.A., Japon.

1300

LES PEUPLIERS AU BORD DE L'EPTE

T. h. 0,92; l. 0,73
Signé postérieurement b. d.: *Claude Monet 90*

Bien que datée *90*, cette toile a été peinte en 1891 comme les tableaux précédents. Cf. no *1291* à no *1299*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892, no 8 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1924, no 15 — *Opening Exhibition of the Modern Foreign Gallery*, Tate Gallery, Londres, 1926, s. no — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, no 90 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, no 54.

BIBLIOGRAPHIE: (?) lettres nos 1133, 1135 et 1138 — Th. Duret, *Monet and the French Impressionists*, Londres, 1910, p. 144 — S. Gwynn, *Cl. Monet and his garden*, Londres, 1934, p. 84 (ill.) — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-344 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 196 (ill.), 286 — R. Alley, *Tate Gallery Catalogues: Foreign Paintings*, Londres, 1959, pp. 168-169, pl. 41 — W.C. Seitz, 1960, pp. 35, 37 (ill.), 140 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 58 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 110 (ill.) — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 30 (ill.) — C. Joyes, R. Gordon, J. M. Toulgouat, A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975, p. 58 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par un collectionneur russe — *Paul Rosenberg*, c. 1924 — donné par la N.A.C. Fund en 1926:

THE TATE GALLERY, LONDRES (4183).

1301

LES PEUPLIERS

T. h. 1,16; l. 0,73

Le même motif avec six peupliers au premier plan.

HISTORIQUE: Dr Viau, Paris — *A.R. Ball*, New York, 1960.

1302

EFFET DE VENT, SÉRIE DES PEUPLIERS

T. h. 1,00; l. 0,73
Signé b. d.: *Claude Monet 91*

Installé à proximité immédiate de la rive, l'artiste ne retient que trois arbres au premier plan et accentue la diagonale du second.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892, no 6 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, no 27 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, no 24 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1907, no 3 — *Tableaux impressionnistes*, St. Botolph Club, Boston, 1913, no 2 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1923, no 11 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, no 59 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, no 94 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, no 1 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, no 45 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, no 49 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, no 58.

BIBLIOGRAPHIE: (?) lettres nos 1133, 1135 et 1138 — G. Grappe, s. d. (1909), (ill.) — F. Fels, 1925, p. 11 (ill.) — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-344 — O. Reuterswärd, 1948, p. 197 (ill.) — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 84 (ill.).

HISTORIQUE: vente Knoedler, New York, Chickering Hall, 11-14 avril 1893, no 188 *(Durand-Ruel)* — P.A., France.

1891



1297



1298



1299



1300



1301



1302

1303

LES TROIS ARBRES, TEMPS GRIS

T. h. 0,92 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 91*

S'étant à nouveau éloigné du rivage, Monet réduit deux arbres du premier plan (cf. nº *1302*) aux lignes verticales proposées par les fûts, interprétation progressivement accentuée dans les tableaux suivants nos *1304* à *1308*. Le présent porte son titre depuis 1892.

EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892, nº 14 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 40 — *Monets from the Durand-Ruel Collection*, Kimball, Boston, 1907, nº 7.

BIBLIOGRAPHIE : lettres nos 1128, 1131, 1133 et 1135 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-342.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1892 — Mrs H.C. Gower, USA, 1930 — P.A., USA.

1304

LES TROIS ARBRES, PRINTEMPS

T. h. 0,92 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 91*

Avec ce tableau débute la série des toiles caractérisée par les troncs de trois peupliers au premier plan, les variantes provenant de l'importance plus ou moins grande accordée aux reflets dans l'eau et aux arbres du deuxième plan. Le titre retenu est celui que porte le tableau à l'exposition de 1892.

EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892, nº 9 — *Monet*, Zurich, 1952, nº 80 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 38 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 89.

BIBLIOGRAPHIE : lettres nos 1133, 1135 et 1138 — Th. Duret, *Histoire des peintres impressionnistes*, Paris, 1906, p. 72 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-344 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 59 (ill.) — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 102].

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, janvier 1892 *(Peupliers, effet rose)* — *Bernheim-Jeune*, 1899 — *Rosenberg*, Paris, 1899 — *Georges Petit*, Paris, 1905 — *Bernheim-Jeune*, 1905 — P.A., USA.

1305

LES TROIS ARBRES, ÉTÉ

T. h. 0,92 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 91*

Cf. nº *1304*. Le titre de ce tableau est celui de l'exposition Durand-Ruel, 1892.

EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892, nº 11 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 23 — *Inaugural Exposition of French Art*, The California Palace of the Legion of Honour, San Francisco, 1924-1925, nº 37 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 79, Paris, h. c., La Haye, nº 65.

BIBLIOGRAPHIE : lettres nos 1133, 1135 et 1138 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-344 — *Catalogue du Musée national d'Art occidental*, Tokyo, 1961, s. p. (ill.).

HISTORIQUE : Matsukata, France, c. 1924 — séquestré par le Gouvernement français en 1944 et déposé au Musée national d'Art moderne, Paris — restitué au Japon en 1959 :

MUSÉE NATIONAL D'ART OCCIDENTAL, TOKYO (P.210).

1306

TROIS PEUPLIERS, EFFET D'AUTOMNE

T. h. 0,92 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 91*

Cf. nº *1304*.

EXPOSITIONS : *Monet*, Bernheim-Jeune, Paris, 1921, nº 23 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, nº 50.

BIBLIOGRAPHIE : *L'Art moderne*, 1919, t. II, pl. 91 — *Le courrier de la presse*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 février 1921, p. 114 (ill.) — A. Alexandre, 1921, p. 96 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, p. 201 (ill.) — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 102].

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, janvier 1892 — G.I. Seney, New York, 1892 — vente G.I. Seney, New York, Chickering Hall, American Art Association, 7-9 février 1894, nº 172 *(Durand-Ruel)* — W.H. Crocker, 1894 — *J. Bernheim*, Paris, c. 1919 — Sanji Kuroki, Tokyo, c. 1921 — Masuda, Japon — Yoshiro Ushio, Japon, c. 1946 — Mr and Mrs Albert J. Dreitzer, USA, c. 1965 — P.A., USA.

1307

LES PEUPLIERS, TROIS ARBRES ROSES, AUTOMNE

T. h. 0,92 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 91*

Cf. nº *1304*. La saison est donnée par l'exposition Durand-Ruel, 1892.

EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892, nº 4 ou nº 7 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 56.

BIBLIOGRAPHIE : lettres nos 1133, 1135, 1138, 1146 et 1147 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-343 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286 — H.H. Gardiner, *Check List of Paintings in the Philadelphia Museum of Art*, Philadelphie, 1965, p. 49.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Montaignac*, 1892 — James Sutton — vente Mrs James F. Sutton, New York, American Art Association, 26 octobre 1933, nº 52 (Chester Dale) — donné en 1951 :

THE PHILADELPHIA MUSEUM OF ART (51-109-1).

1308

LES TROIS ARBRES, AUTOMNE

T. h. 0,92 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 91*

Cf. nº *1304*. Le titre est celui de l'exposition Durand-Ruel, 1892.

EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892, nº 4 ou nº 7 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1916, nº 16.

BIBLIOGRAPHIE : lettres nos 1128, 1131, 1133 et 1135 — L. Venturi, *Archives...*, t. I, pp. 341-342.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1892 — Joseph Widener, USA, 1931 — P.A., USA.



1303



1304



1305



1306



1307



1308

1309

LES QUATRE ARBRES

T. h. 0,820; l. 0,815
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Motif isolé en apparence seulement, car la boucle que l'on observe au deuxième plan de tous les tableaux précédents (cf. nos *1291* à *1308*) est également indiquée ici à gauche.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1892, nº 10 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 14 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 75 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 57.

BIBLIOGRAPHIE: lettres nos 1133, 1135 et 1138 — *H.O. Havemeyer Collection*, New York, 1931, p. 160 (ill.) — S. Gwynn, *Cl. Monet and his garden*, Londres, 1934, p. 168 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-344 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 85 (ill.) — W.C. Seitz, 1960, pl. 39 — Ch. Sterling and M. M. Salinger, *French Paintings, t. III, ... Metropolitan Museum of Art*, New York, 1967, pp. 136-137 (ill.) — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in: *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, pp. 298 (ill.), 299, 302, 304 — D. Rouart et J. D. Rey, 1972, p. 51 (ill.) — S. Cotté, 1974, fig. 15 — C. Joyes, R. Gordon, J. M. Toulgouat, A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975, p. 11.

HISTORIQUE: vente Knoedler, New York, Chickering Hall, 11-14 avril 1893, nº 362 *(Durand-Ruel)* — H.O. Havemeyer, New York, 1895 — légué par Mrs H.O. Havemeyer en 1929:

THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART, NEW YORK (29.100.110).

1310

PEUPLIERS SUR LES BORDS DE L'EPTE

T. h. 0,815; l. 0,820
Signé b. d.: *Claude Monet*

En se tournant résolument vers l'amont, Monet montre ici la courbe déroulée des peupliers du marais de Limetz.

EXPOSITIONS: *Important pictures of 19th century French Masters*, Londres, 1924 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 91 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 59.

BIBLIOGRAPHIE: T.C.M., *Some recent additions to the National Gallery of Scotland*, in: *The Studio*, septembre 1925, p. 164 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286 — A. Stokes, 1958, p. 17 (ill.) — *Shorter catalogue, National Gallery of Scotland*, Edimbourg, 1970, pp. 58-59 — D. Rouart et J. D. Rey, 1972, p. 58 — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 130 (ill.).

HISTORIQUE: *Alexander Reid & Son*, Glasgow — acquis en 1925:

THE NATIONAL GALLERY OF SCOTLAND, EDIMBOURG (1651).

1311

LES PEUPLIERS, AUTOMNE

T. h. 0,80; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. nº *1310*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Bernheim-Jeune, Paris, 1921, nº 22 — *Monet*, Tokyo, Osaka et Fukuoka, 1970, nº 25.

BIBLIOGRAPHIE: M. Elder, 1924, pl. 33.

HISTORIQUE: *Bernheim-Jeune*, Paris — P.A.

1312

PEUPLIERS AU BORD DE L'EPTE, VUE DU MARAIS

T. h. 0,88; l. 0,93
Signé b. g.: *Claude Monet 91*

Ayant pris pied sur la rive de Limetz, en bordure du marais, Monet note une dernière arabesque offerte par la ligne de ses peupliers. La précision «Vue du marais» est donnée par l'exposition Durand-Ruel, 1892.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, 1892, nº 2 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 34 — *Monet, Manet, Renoir et Cézanne*, Weimar, 1904, nº 12 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 123 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1933, nº 5 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1935, nº 10 — *Monet*, Tooth, Londres, 1939, nº 6 — *Monet*, Beaux-Arts, Paris, 1952, nº 65 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 37 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, nº 49.

BIBLIOGRAPHIE: lettres nos 1128, 1131, 1133 et 1135 — J. Leclercq, *Petites expositions: Galerie Durand-Ruel*, in: *Chronique des Arts*, 15 avril 1899, p. 131 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 341-342.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1892 — Jean d'Alayer, Paris — *Acquavella*, New York, c. 1968 — P.A., USA, c. 1971.

1313

PEUPLIERS

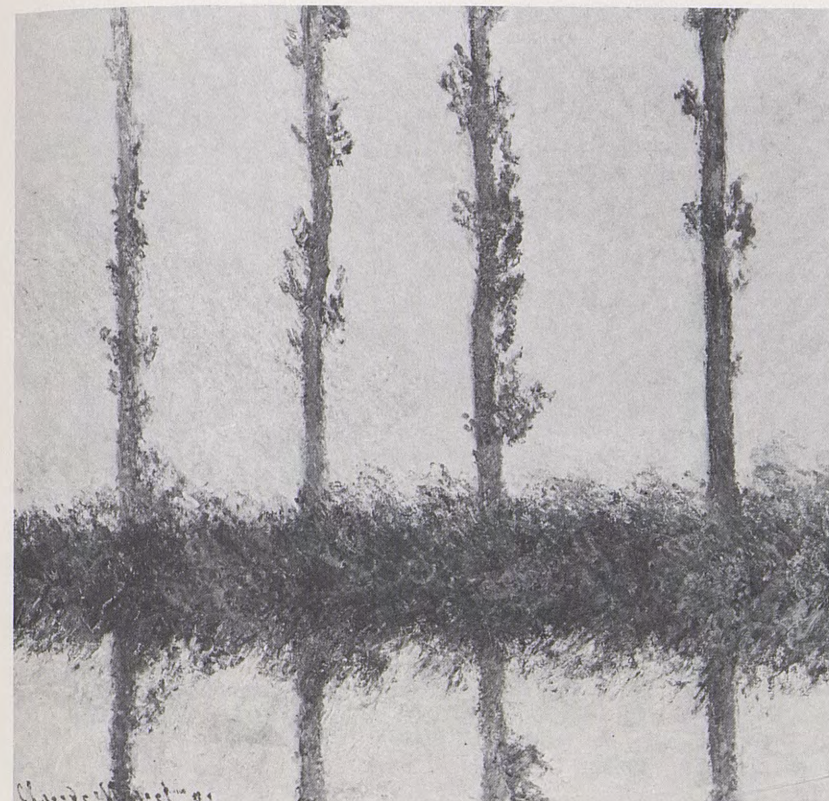
T. h. 0,90; l. 0,93
Signé b. d.: *Claude Monet*

Cf. nº *1312*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Gimpel, Londres, 1950, nº 9.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *René Gimpel* — Capt. S.W. Sykes, Londres, c. 1950 — légué en 1966:

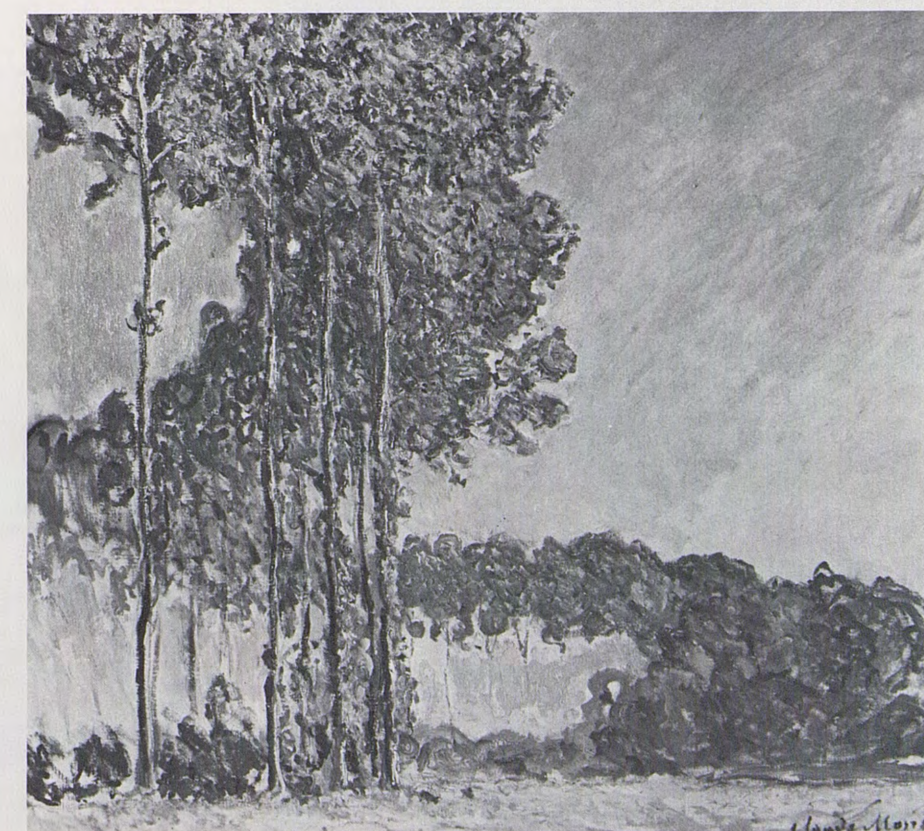
FITZWILLIAM MUSEUM, CAMBRIDGE (G.-B.) (P.D.9-1966).


1309


1310


1311


1312


1313

1314

VUE DE ROUEN DEPUIS LA CÔTE SAINTE-CATHERINE

T. h. 0,65; l. 1,00

S'étant rendu à Rouen dans la première quinzaine de février 1892 pour un séjour qui durera jusqu'à la mi-avril, Monet a dû commencer par étudier différents motifs. Cette vue panoramique, prise d'est en ouest, montre la cathédrale Notre-Dame que précède, à droite, l'église Saint-Maclou.
Il existe deux études dessinées pour cette toile et la suivante (Musée Marmottan, inv. 5134, fº 10 verso et fº 11 recto). Cf. nº *1315*.

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — P.A., France, c. 1972.

1315

VUE DE ROUEN

T. h. 0,65; l. 1,00

Cf. nº *1314*.

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — P.A., France, c. 1972.

1316

LA RUE DE L'ÉPICERIE À ROUEN

T. h. 0,92; l. 0,52

Ce motif classique exécuté vraisemblablement depuis la plate-forme de la Fierte, monument accolé à la Halle aux Toiles, montre la place de la Haute-Vieille-Tour et la rue de l'Epicerie conduisant au flanc sud de la cathédrale. On distingue de gauche à droite: la tour Saint-Romain (ou tour d'Albane), le portail de la Calende et la flèche centrale. Monet a dessiné deux études pour cette toile (Musée Marmottan, inv. 5134, fº 3 verso et fº 4 recto).

EXPOSITIONS: *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 97.

HISTORIQUE: Reichenbach, Paris — André Maus, Suisse, c. 1957.

1317

LA COUR D'ALBANE

T. h. 0,92; l. 0,73
Signé b. d.: *Claude Monet 94*

Uniformément datées *94*, du moins lorsqu'elles portent une date, les *Cathédrales de Rouen* ont été exécutées en 1892 et en 1893. Les détails que nous indiquons au fur et à mesure permettent de distinguer les deux campagnes. Ce tableau a été peint en 1892 dans la cour de la cathédrale où Monet va parfois travailler dans la deuxième quinzaine de mars (cf. lettre nº 1142). Intitulé *Cour de la Maîtrise* lors de l'exposition des *Cathédrales de Rouen* chez Durand-Ruel en 1895, il représente en réalité la cour d'Albane, située immédiatement à l'est de la tour Saint-Romain (ou tour d'Albane). Les vieilles maisons adossées à l'édifice existaient jusqu'à la dernière guerre. Cf. nº *1318*; Monet a exécuté une étude dessinée pour ces deux toiles (Musée Marmottan, inv. 5134, fº 7 verso).

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 3 — (?) *Tableaux par Besnard, Cazin, etc.*, Georges Petit, Paris, 1899, nº 56 — *Siebente Kunstausstellung der Berliner Secession*, Berlin, 1907, nº 141.

BIBLIOGRAPHIE: H. Eon, *Les Cathédrales de Cl. Monet*, in: *La Plume*, 1er juin 1895.

HISTORIQUE: *Knoedler* — Misses Adeline and Caroline Wing — donné en 1956:

SMITH COLLEGE MUSEUM OF ART, NORTHAMPTON, MASS. (1956.24).

1318

LA COUR D'ALBANE (TEMPS GRIS)

T. h. 0,92; l. 0,65
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Peint en 1892 comme le nº *1317*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 10 — (?) *Tableaux par Besnard, Cazin, etc.*, Georges Petit, Paris, 1899, nº 56 — *Monet*, Bernheim-Jeune, Paris, 1921, nº 26 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1922, nº 2 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, nº 10 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 84, et La Haye, nº 66.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 107 — H. Eon, *Les Cathédrales de Cl. Monet*, in: *La Plume*, 1er juin 1895 — V. Pica, *Gl'Impressionisti Francesi*, Bergame, 1908, p. 61 (ill.) — C. Mauclair, 1924, p. 63, pl. 35 — M. Elder, 1924, pl. 34 — A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, p. 20 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 456.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, mai 1920 — Henri Canonne, c. 1930 — Benatov, c. 1952 — P.A., France, c. 1968.

1319

LE PORTAIL VU DE FACE, HARMONIE BRUNE

T. h. 1,07; l. 0,73
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Peint en 1892 comme le nº *1317*. L'une des deux vues parvenues jusqu'à nous (cf. nº *1320*) où la cathédrale est représentée presque rigoureusement de face. Cette toile a été exécutée dans un appartement situé au nº 31 de la place de la Cathédrale; l'immeuble (actuellement *Grande Fabrique*) appartenait alors à J. Louvet, chemisier, qui accueillit Monet pendant deux années consécutives (lettre nº 1175). On remarquera que les deux tourelles encadrant la galerie au-dessus de la rosace ne sont pas encore surmontées des clochetons qu'elles accueilleront quelques années plus tard.

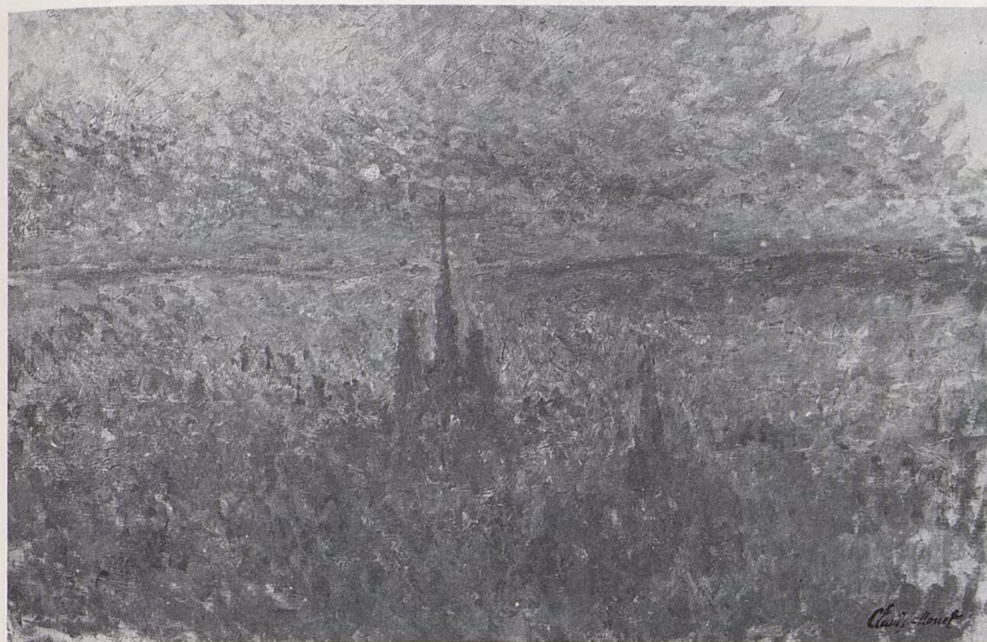
EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 9 — *Acquisitions de l'Etat*, Ecole des Beaux-Arts, Paris, 1907 — *Monet*, Thannhauser, Berlin, 1928, nº 48 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 78.

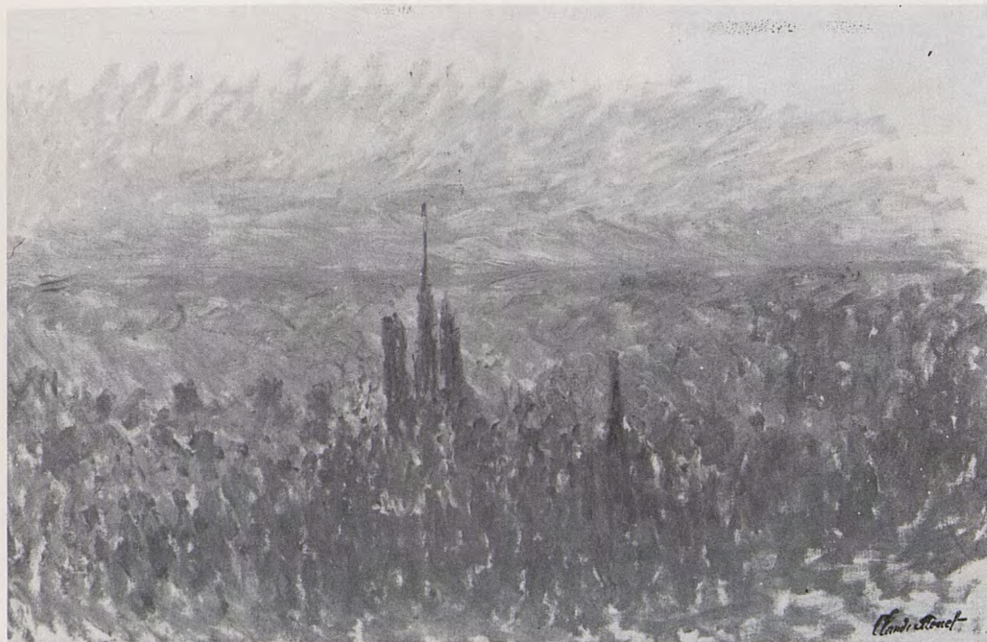
BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1302 — H. Eon, *Les Cathédrales de Cl. Monet*, in: *La Plume*, 1er juin 1895 — L. Bénédite, *La peinture au XIXe siècle*, Paris, s. d., p. 180 (ill.) — Th. Duret, *Histoire des peintres impressionnistes*, Paris, 1906, p. 89 (ill.) — A. Alexandre, *Cl. Monet, his Career and Work*, in: *The Studio*, mars 1908, p. 95 (ill.) — W. Pach, *At the Studio of Cl. Monet*, in: *Scribner's Magazine*, juin 1908, p. 766 — V. Pica, *Gl'Impressionisti Francesi*, Bergame, 1908, p. 62 (ill.) — G. Grappe, s. d. (1909), p. 19 (ill.) — J. Meier-Graefe, *Entwicklungsgeschichte der modernen Kunst*, Berlin, 1914-1915, p. 412, pl. 379 — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in: *L'Art et les Artistes*, 1920, nº 11, p. 74 (ill.) — A. Alexandre, 1921, p. 100 (ill.) — G. Geffroy, 1922, p. 248 (ill.) — C. Mauclair, 1924, p. 62, pl. 34 — F. Fels, 1925, p. 61 (ill.) — R. Chavange, *Cl. Monet*, in: *Figaro artistique*, 16 décembre 1926, p. 148 (ill.) — R. Koechlin, *Cl. Monet*, in: *Art et Décoration*, février 1927, p. 45 (ill.) — L. Werth, 1928, pl. 48 — M. de Fels, 1929, p. 231 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 358 — M. Malingue, 1943, pp. 130 (ill.), 148 — O. Reuterswärd, 1948, p. 287 — G. Besson, s. d. (1949), pl. 51 — D. Cooper, *The Courtauld Collection*, Londres, 1954, p. 69 — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre, Catalogue des peintures ... impressionnistes*, Paris, 1958, pp. 139, 140 — J. Lethève, *Impressionnisme et symbolisme devant la presse*, Paris, 1959, pp. 130 (ill.), 298 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 110 (ill.), pl. LIV — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 70 (ill.), 151.

HISTORIQUE: vente Lazare Weiller, Paris, Drouot, 29 novembre 1901, nº 33 *(Bernheim-Jeune)* — Claude Monet, Giverny — acquis par l'Etat, pour le Musée du Luxembourg, en 1907 — entré en 1929:

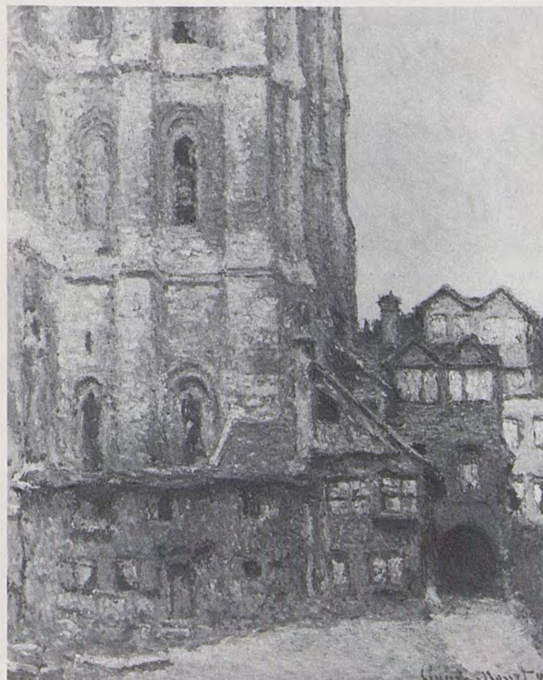
MUSÉE DU LOUVRE, GALERIE DU JEU DE PAUME, PARIS (RF 2779).

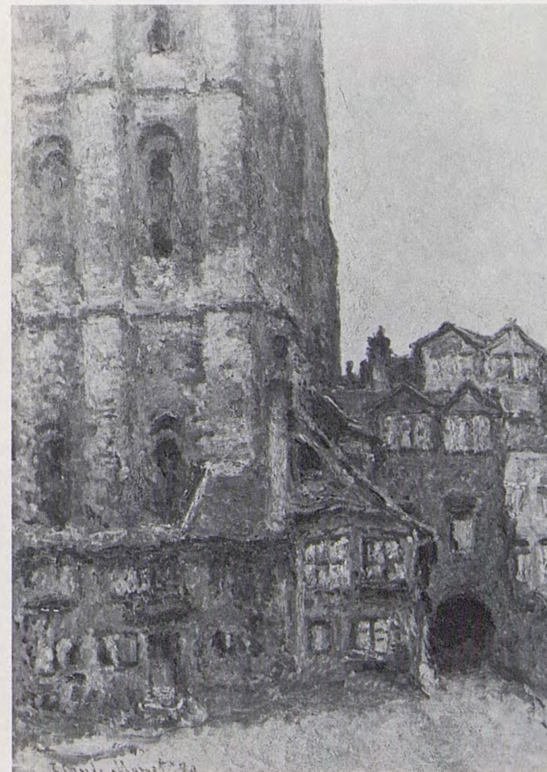
1892

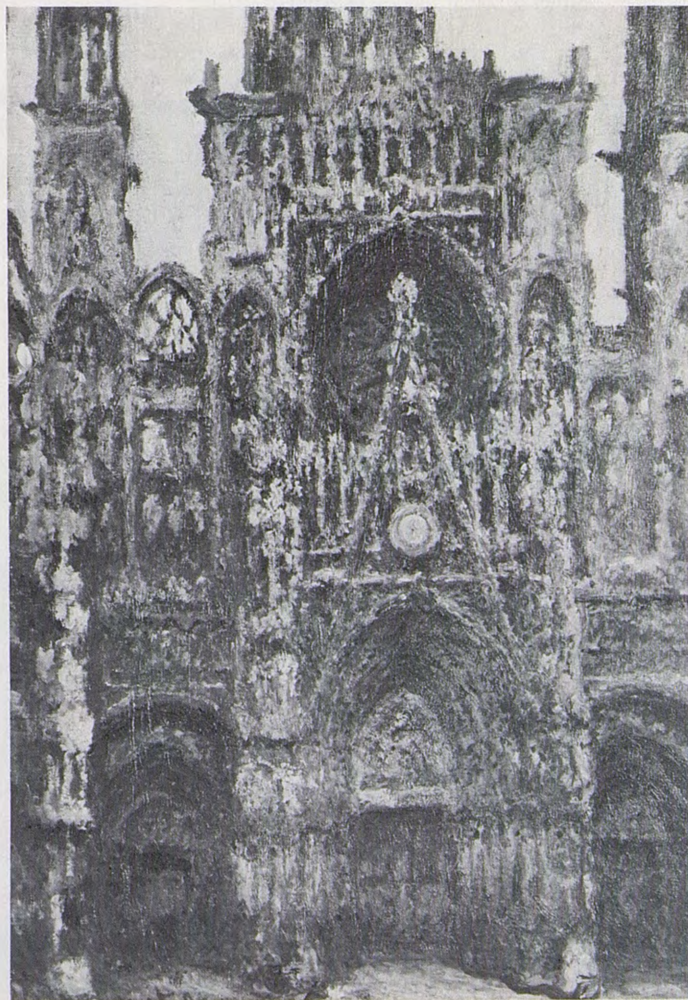

1314


1315


1316


1317


1318


1319

1320

ÉTUDE POUR LE PORTAIL VU DE FACE

T. h. 0,94 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet*

Peint en 1892 dans le même appartement que le tableau précédent, mais d'une fenêtre située davantage à droite.

Historique : Mme Alfred Savoir, Paris — *D. Drouant* — J. Lafage, Paris — vente, Londres, Sotheby Parke Bernet, 29 novembre 1976, n° 50 (racheté).

1321

LE PORTAIL (TEMPS GRIS)

T. h. 1,00 ; l. 0,65
Signé b. g. : *Claude Monet 94*

Exécuté à l'étage, chez le «marchand de nouveautés» Fernand Lévy, qui accueille Monet en 1892. Sa boutique se trouvait au n° 23 de la place de la Cathédrale, à l'emplacement occupé actuellement par le Syndicat d'initiative et la Société Industrielle (cf. pièce justificative n° 150). Ce tableau et les suivants montrent le monument vu d'un point situé à droite de celui où a été exécuté le tableau précédent. Comme pour ce dernier, Monet s'est intéressé à la partie de la façade comprise entre les deux tours, avec les portails latéraux et le portail central coiffé de son gâble se détachant sur la rosace, elle-même surmontée d'une galerie finement ajourée. La tour de Beurre est en dehors du champ à droite, la tour Saint-Romain est partiellement masquée par la tourelle de gauche. Le jour qui apparaît entre cette dernière et la masse centrale de la façade caractérise les toiles de cette série, pour laquelle Monet a exécuté une étude dessinée (Musée Marmottan, inv. 5134, f° 5 recto).

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, n° 8 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, n° 95.

Bibliographie : lettres nos 1250, 1253, 1257, 1293 et 1302 — pièce justificative n° 102 — P. Lalo, *La collection Camondo*, in : *Le Temps*, 4 août 1911, p. 4 — P. Jamot, *La collection Camondo au Louvre*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, juillet 1914, p. 55 — G. Geffroy, 1922, p. 223 — Ch. Léger, 1930, couverture (ill.) — L. Venturi, *Archives*..., 1939, t. I, p. 358 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 226, 286 — J. Rewald, *C. Pissarro, Lettres à son fils Lucien*, Paris, 1950, p. 369 — M. Rostand, *Quelques amateurs de l'époque impressionniste* (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), 1955, p. 356 — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre, Catalogue des peintures ... impressionnistes*, Paris, 1958, pp. 138, 139 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 110 (ill.), pl. LII, LIIID — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 70 (ill.), 151.

Historique : acheté à Monet par Isaac de Camondo, 1894 — légué en 1908 — entré au Louvre en 1911, exposé en 1914 :

Musée du Louvre, Galerie du Jeu de Paume, Paris (RF 1999).

1322

LE PORTAIL (SOLEIL)

T. h. 1,00 ; l. 0,65
Signé b. g. : *Claude Monet 94*

Peint en 1892. Cf. n° *1321*. L'orientation de la cathédrale de Rouen est telle que le soleil commence à effleurer la façade, de droite à gauche, après 12 heures (heure de Greenwich ou heure française ancienne). Aussi Monet a-t-il tenu à «être au travail à midi jusqu'à deux heures» pour noter cet effet (cf. lettre n° 1149).

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, n° 5 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, n° 120 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, n° 50 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, n° 47 — *Monet*, 1952, Zurich, n° 85, et La Haye, n° 67 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, n° 79 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, n° 68 — *Sources du XXe siècle*, Musée National d'Art Moderne, Paris, 1960-1961, n° 472 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, n° 40 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, n° 53.

Bibliographie : pièce justificative n° 141 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 56 (ill.) — *Figaro artistique*, 17 avril 1924, p. 5 (ill.) — L. Venturi, *Archives*..., 1939, t. I, p. 385 — M. Malingue, 1943, p. 128 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, p. 232 (ill.) — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 90 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1902 — P.A., France.

1323

CATHÉDRALE DE ROUEN, SYMPHONIE EN GRIS ET ROSE

T. h. 1,00 ; l. 0,65
Signé b. g. : *Claude Monet 94*

Peint en 1892. Cf. n° *1321*.

Expositions : Victoria Art Gallery, Bath, 1918-1920 — *Welsh National Eisteddfod*, Barry, 1920 — *Masterpieces of French Art*, Agnew, Manchester, 1923 — Tate Gallery, Londres, 1926-1938 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, n° 94.

Bibliographie : *National Museum of Wales, Catalogue of Oil-Paintings*, Cardiff, 1955, p. 153 — J. Ingamells, *The Davies collection of French Art, National Museum of Wales*, Cardiff, 1967, pp. 18, 28, 30, 75, pl. 111 — S. Cotté, 1974, pl. 20.

Historique : acheté à Monet par *Bernheim-Jeune* et *Durand-Ruel*, 1913 — Gwendoline E. Davies, 1917 — légué en 1952 :

National Museum of Wales, Cardiff (795).

1324

LE PORTAIL (SOLEIL)

T. h. 1,00 ; l. 0,65
Signé b. d. : *Claude Monet 94*

Peint en 1892. Cf. n° *1321*. L'éclairage est celui d'un début d'après-midi.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, n° 6 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1916, n° 12 — Worcester Art Museum, Mass., 1917 — *Paintings by Modern French Masters*, Durand-Ruel, New York, 1920, n° 13 — Brooklyn Museum, 1922 — *French Impressionist Paintings*, Minneapolis Institute of Arts, 1923, n° 21 — Noonan-Kocian Gallery, Saint Louis, 1925 — *Tableaux impressionnistes*, Durand-Ruel, New York, 1926, n° 11 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1927, n° 20 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1933, n° 10.

Bibliographie : M. Malingue, 1943, p. 131 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, p. 231 (ill.) — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 91 (ill.) — G.H. Hamilton, *Cl. Monet's paintings of Rouen Cathedral*, Londres, 1960, p. 15 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 110 (ill.), pl. LI — *National Gallery of Art, Illustrated Summary Catalogue*, Washington, 1975, pp. 242, 243 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Bernheim-Jeune* et *Durand-Ruel*, 1913 — Chester Dale, New York — légué en 1962 :

National Gallery of Art, Washington, D.C. (1843).

1325

LE PORTAIL (SOLEIL)

T. h. 1,00 ; l. 0,65
Signé b. g. : *Claude Monet 94*

Peint en 1892. Cf. n° *1321*. L'heure est légèrement plus tardive que dans le tableau précédent, comme l'indique la lumière qui pénètre davantage sous les voussures des portails.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, n° 4 — *Winter exhibition*, Worcester Art Museum, 1898-1899, n° 45 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, n° 94 — *Monet*, New York, 1960, n° 65.

Bibliographie : O. Reuterswärd, 1948, p. 287 — W.C. Seitz, 1960, p. 38 (ill.) — G.H. Hamilton, *Cl. Monet's paintings of Rouen Cathedral*, Londres, 1960, p. 15 (ill.) — Ch. Sterling and M. M. Salinger, *French Paintings, t. III, ... Metropolitan Museum of Art*, New York, 1967, pp. 138, 139 (ill.), 140 — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in : *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, pp. 299 (ill.), 301, 304.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* pour Theodore M. Davis, New York, 1895 — légué en 1915 :

The Metropolitan Museum of Art, New York (30.95.250).



1320



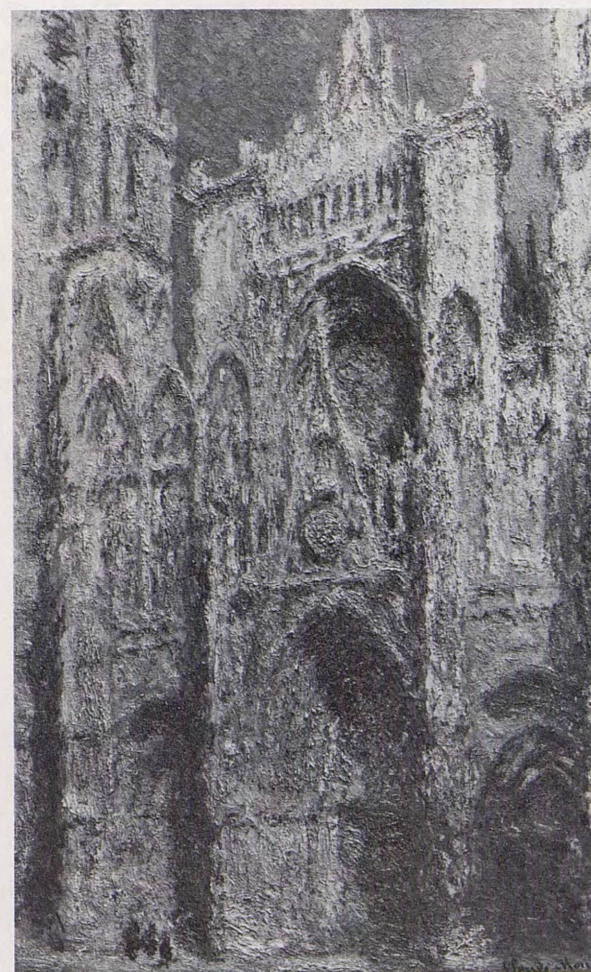
1321



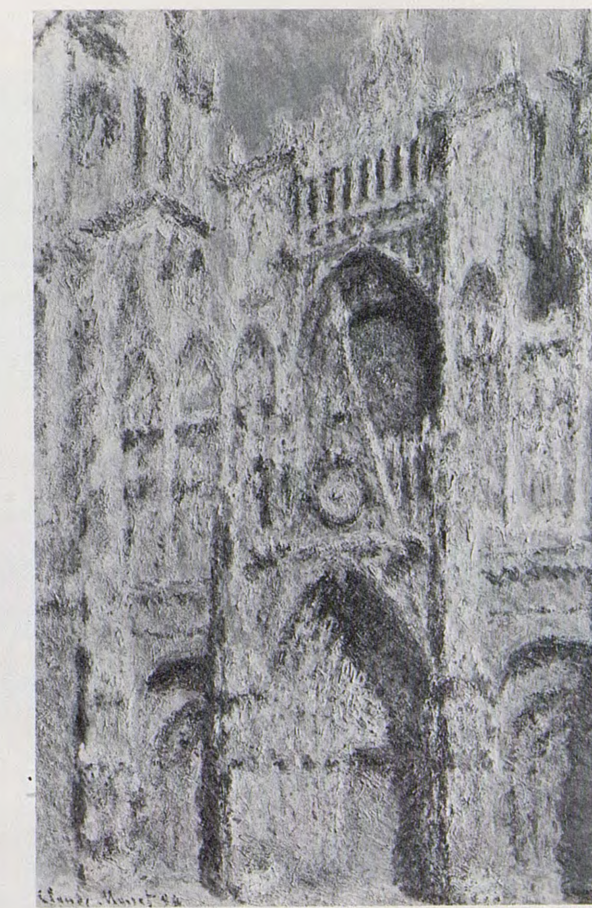
1322



1323



1324



1325

1326

LA CATHÉDRALE DE ROUEN

T. h. 1,00 ; l. 0,65
Signé b. g. : *Claude Monet 94*

Peint en 1892. Cf. nº *1321*. Fin d'après-midi : les ombres des maisons de la place se sont allongées jusqu'à toucher le bas de la façade de la cathédrale.

BIBLIOGRAPHIE : pièce justificative nº 138 — I. Tougendhold, *Œuvres françaises de la collection Stchoukine*, in : *Apollon* (en langue russe), 1914, p. 43 — B. Ternovertz, *Musée d'Art Moderne de Moscou*, in : *L'Amour de l'Art*, décembre 1925, p. 459 — *Catalogue du Musée d'Art Occidental Moderne* (en langue russe), Moscou, 1928, nº 374 — L. Réau, *Catalogue de l'art français dans les musées russes*, Paris, 1929, p. 121 — O. Reutersward, 1948, pp. 226, 287 — *Musée Pouchkine, Catalogue de la galerie de tableaux* (en langue russe), Moscou, 1961, p. 129.

HISTORIQUE : acheté à Monet par S.I. Stchoukine, 1901 — Premier Musée de Peinture Occidentale Moderne, Moscou, 1918 — Musée d'Art Occidental Moderne, Moscou, 1928-1948 :

MUSÉE POUCHKINE, MOSCOU (3312).

1327

CATHÉDRALE DE ROUEN, EFFET DE SOLEIL, FIN DE JOURNÉE

T. h. 1,00 ; l. 0,65

Peint en 1892. Cf. nº *1321*. Le mouvement ascendant des ombres s'est encore accentué par rapport au nº *1326*.

EXPOSITIONS : *Centenaire de Cl. Monet*, André Weil, Paris, 1940, nº 29 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 88, Paris, nº 66, La Haye, nº 69 — *Monet*, Musée Toulouse-Lautrec, Albi, 1975, nº 12.

BIBLIOGRAPHIE : F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1972, nº 137 (ill.) — S. Cotté, 1974, pl. 19.

HISTORIQUE : Michel Monet, Giverny — légué en 1966, à l'Académie des Beaux-Arts, Paris :

MUSÉE MARMOTTAN, PARIS (5174).

1328

LA CATHÉDRALE DE ROUEN

T. h. 1,00 ; l. 0,65
Signé b. g. : *Claude Monet 94*

Peint en 1892. Cf. nº *1321*.

BIBLIOGRAPHIE : O. Reutersward, 1948, pp. 225 (ill.), 229 (ill.).

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, 1918 — Marc François, Paris, 1921 — vente Marc François, Paris, Drouot, 20 mars 1935, nº 7 *(Schoeller)* — vente, Paris, Charpentier, 8 juin 1956, nº 11 — P.A., France, c. 1972.

1329

CATHÉDRALE DE ROUEN

T. h. 1,00 ; l. 0,65
Signé b. d. : *Claude Monet*

Peint en 1892. Cf. nº *1321*.

EXPOSITIONS : *French Impressionist Paintings*, The Maryland Institute, Baltimore, 1922 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1922, nº 18 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, nº 9.

BIBLIOGRAPHIE : pièce justificative nº 107 — A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, pp. 19, 20 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 456 — O. Reutersward, 1948, p. 223 (ill.).

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, mai 1920 — Henri Canonne, Paris, c. 1930 — vente Henri Canonne, Paris, Charpentier, 18 février 1939, nº 36 (Musée du Prince Paul de Belgrade).

1330

BLANCHE HOSCHEDÉ PEIGNANT

T. h. 0,73 ; l. 0,92

Au premier plan Blanche Hoschedé ; dans le fond sa sœur Suzanne en compagnie du peintre américain Théodore Butler, dont elle semble avoir fait la connaissance au début de l'année 1892 (cf. lettre nº 1139) et qu'elle a épousé le 20 juillet suivant.

HISTORIQUE : Blanche Hoschedé-Monet — *A. Daber*, Paris — Jean Cloupeau, Buenos Aires — Mme Michel Goldschmidt, Paris, c. 1959 — vente, Paris, Galliera, 1er décembre 1969, nº 62 — *Pétridès* — vente, Londres, Sotheby, 2-3 juillet 1974 nº 30.


1326


1327


1328


1329


1330

1331

EFFET DE NEIGE À GIVERNY

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 93*

La fin de décembre 1892 et le mois de janvier 1893 ont présenté une période de gelées intenses avec d'importantes chutes de neige. Monet en a profité pour entreprendre toute une campagne d'hiver. Le 24 janvier, il se plaindra d'être interrompu par le dégel (cf. lettre nº 1174) survenu effectivement à ce moment-là.
Ce tableau montre le groupe de maisons du Pressoir, situé à l'est du clos Morin (cf. nº *1055*).

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 49.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1251 — H. Fierens-Gevaert, *Chronique artistique de Paris. Exposition des œuvres de Corot et de Cl. Monet*, in: *L'Indépendance Belge*, 20 juin 1895 — G. Geffroy, 1922, p. 209.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1895 — Clement A. Griscom, New York, 1899 — vente C.A. Griscom, New York, Plaza Hotel, 26-27 février 1914, nº 54 *(Durand-Ruel)* — John T. Spaulding, Boston, 1925 — vente Cargill, New York, Parke Bernet, 6 janvier 1949 — P.A., USA.

1332

L'ÉGLISE DE JEUFOSSE, TEMPS DE NEIGE

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 93*

Le hameau de Jeufosse, au pied des coteaux de la rive gauche de la Seine, est vu ici de près et, comme sur les toiles exécutées en 1884 (cf. nºˢ *911* à *913*), en direction de l'est.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cⁱᵉ*, 1893 — John A. Lynch, Chicago, 1894 — donné par Mrs Clara Margaret Lynch en souvenir de John A. Lynch, 1955: The Art Institute of Chicago, 1955-1959 (55-740) — vente des héritiers de John A. Lynch, Londres, Sotheby, 25 novembre 1959, nº 63 *(Reid and Lefevre)*.

1333

LA SEINE À BENNECOURT, HIVER

T. h. 0,60; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet*

Après avoir charrié des glaçons durant plusieurs jours, la Seine a été prise par les glaces vers la mi-janvier 1893. Installé sur la rive de Bennecourt, Monet peint le fleuve en regardant vers les hauteurs de la rive gauche. L'îlot de Forée, au centre des toiles de cette série, se trouvait jadis entre la Grande-Ile et l'île de la Flotte.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 46 — *Tableaux par Besnard, Cazin, etc.*, Georges Petit, Paris, 1899, nº 54.

BIBLIOGRAPHIE: (?) lettres nºˢ 1302, 1354, 1355, 1357, 1361 et 1364 — (?) pièce justificative nº 95 — P.E. Mangeant, *Exposition Besnard, Cazin, Monet, Sisley, Thaulow*, in: *Journal des Artistes*, 19 février 1899, pp. 2-3 — J. Buisson, *Un Claude Monet de l'exposition Petit*, in: *Chronique des Arts*, 25 février 1899, pp. 70-71 — J. Leclerq, *Petites expositions: Galerie Georges Petit*, in: *Chronique des Arts*, 25 février 1899, p. 70 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 209.

HISTORIQUE: vente Charles G. [Guasco], Paris, Georges Petit, 11 juin 1900, nº 52 *(Boussod, Valadon et Cⁱᵉ)* — James Sutton, New York, 1901 — vente Mrs James Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 157 *(Durand-Ruel)* — Robert N. Whittemore, USA, c. 1962 — P.A., USA, c. 1971.

1334

GLAÇONS À BENNECOURT

T. h. 0,60; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 93*

Cf. nº *1333*. La débâcle des glaces s'est produite à Paris le 23 janvier et vraisemblablement un peu plus tard en aval, à la hauteur de Bennecourt et à Giverny.

EXPOSITIONS: *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 25.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1227 — M. de Fels, 1929, p. 236.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1893 — Guy de Cholet, Paris, 1894 — *Durand-Ruel*, 1905 — Charles Harrisson Tweed, Boston, 1905 — Mrs Charles H. Tweed, Boston, c. 1917 — Mrs Graham B. Blaine, Boston, c. 1927 — P.A.

1335

LES GLAÇONS

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 93*

Cf. nºˢ *1333* et *1334*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 32.

BIBLIOGRAPHIE: (?) lettres nºˢ 1354, 1355, 1357, 1361 et 1364 — (?) pièce justificative nº 95 — M. de Fels, 1929, p. 234 — *H.O. Havemeyer Collection*, New York, 1931, pp. 158 (ill.), 159 — O. Reuterswärd, 1948, p. 282 — Ch. Sterling and M. M. Salinger, *French Paintings, t. III, ... Metropolitan Museum of Art*, New York, 1967, p. 138 (ill.) — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in: *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, p. 295 (ill.) — S. Cotté, 1974, p. 46, fig. 16 — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 120 (ill.).

HISTORIQUE: *Montaignac*, Paris — *Durand-Ruel* et *Montaignac*, 1897 — H.O. Havemeyer, New York, 1897 — légué en 1929 par Mrs H.O. Havemeyer:

THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART, NEW YORK (29.100.108).

1336

LES GLAÇONS, BENNECOURT

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 93*

Cf. nºˢ *1333* et *1334*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 40.

BIBLIOGRAPHIE: lettres nºˢ 1294, 1302 et 1364 — pièce justificative nº 96 — Thiébault-Sisson, *L'exposition de Cl. Monet*, in: *Le Temps*, 12 mai 1895 — T. Natanson, *Exposition: M. Cl. Monet*, in: *Revue Blanche*, 1ᵉʳ juin 1895, p. 521 — Th. Duret, *Histoire des peintres impressionnistes*, Paris, 1906, p. 58 (ill.) — F. Fels, 1925, p. 211 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 357, 359.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cⁱᵉ*, décembre 1893 — Henri Vever, Paris, 1893 — vente H.V. [Vever], Paris, Georges Petit, 1-2 février 1897, nº 82 *(Montaignac)* — *Durand-Ruel* et *Montaignac*, 1897 — *Montaignac*, 1897 — H.O. Havemeyer, New York, 1897 — Horace Havemeyer, New York — P.A., USA.



1331



1334



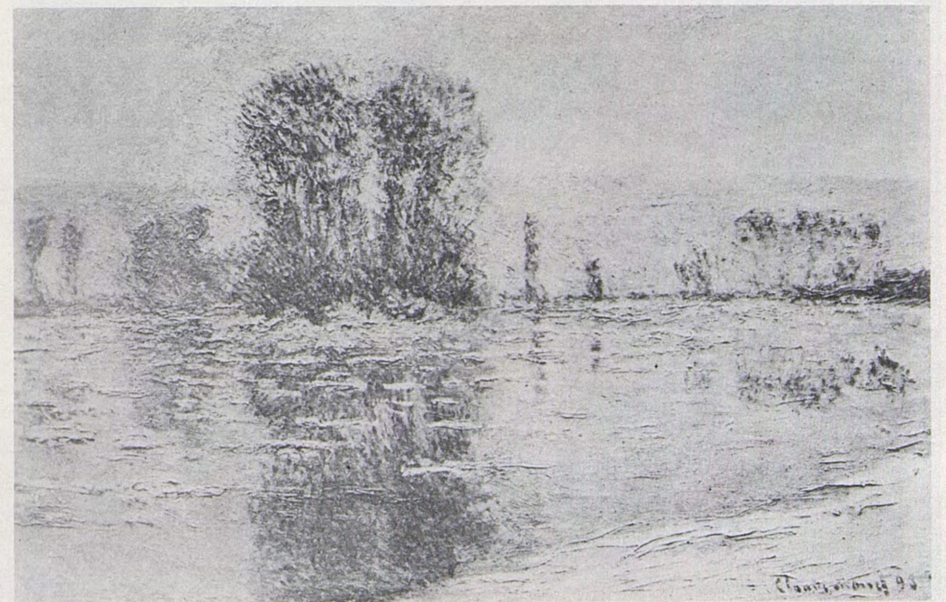
1332



1335



1333



1336

1337

GLAÇONS, EFFET BLANC

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 94*

Cf. nos *1333* et *1334*. Peint en 1893 comme les tableaux de la même série et daté au moment de la vente.

EXPOSITIONS: *Monet*, Tokyo, Osaka et Fukuoka, 1970, no 15.

BIBLIOGRAPHIE: M. Malingue, 1943, pp. 136 (ill.), 148.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, février 1894 — Decap, Paris, 1894 — P.A., France.

1338

MATIN BRUMEUX, DÉBÂCLE

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 94*

Cf. nos *1333* et *1334*. Peint en 1893 comme les tableaux de la même série.

BIBLIOGRAPHIE: H.H. Gardiner, *Check List of Paintings in the Philadelphia Museum of Art*, Philadelphie, 1965, p. 49.

HISTORIQUE: Miss Anne Thomson, Philadelphie, c. 1920 — Mrs Frank Graham Thomson — légué en 1961:

PHILADELPHIA MUSEUM OF ART (61-48-02).

1339

DÉBÂCLE, LA SEINE PRÈS BENNECOURT

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet*

Ayant changé légèrement d'emplacement et d'orientation, Monet représente à gauche l'îlot de Forée. Au fond, à droite, apparaît l'île de la Flotte précédée de l'îlot de la Motte aujourd'hui disparu.

EXPOSITIONS: *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, no 15 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, no 63 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, no 34.

BIBLIOGRAPHIE: *W.H. Fuller's Monets sold*, in: *The Sun*, 14 mars 1903 — *Cl. Monet exhibit opens*, in: *Boston Post*, 15 mars 1905 — H. Huth, *Impressionism comes to America*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1946, p. 246 — O. Reuterswärd, 1948, p. 282.

HISTORIQUE: *Georges Petit*, Paris — W.H. Fuller, 1899 — vente William H. Fuller, New York, American Art Association, 12-13 mars 1903, no 144 (Sutton) — Mrs Florence Macy Sutton — vente Mrs James F. Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, no 142 *(Durand-Ruel)* — vente Harris Whittemore, New York, Parke Bernet, 19-20 mai 1948, no 86 *(Wildenstein)* — Dr R.A. Kling, 1959 — *Marlborough*, Londres, c. 1973 — *Galeria Theo*, Madrid, 1973.

1340

DÉBÂCLE DE LA SEINE PRÈS BENNECOURT

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet*

Cf. no *1339*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, no 35 — *Monet*, 1952, Zurich, no 49, Paris, no 42, et La Haye, no 43.

BIBLIOGRAPHIE: Th. Duret, *Histoire des peintres impressionnistes*, Paris, 1906, p. 93 (ill.) — *Foreign Schools Catalogue*, Walker Art Gallery, Liverpool, 1963, p. 208.

HISTORIQUE: vente Albert Pra, Paris, Charpentier, 17 juin 1938, no 43 — *Georges Bernheim*, 1939 — *J. Seligmann*, New York — Lindon, c. 1952 — vente Margaret Thomson Biddle, Paris, Charpentier, 14 juin 1957, no 26 — *Wildenstein* — acquis en 1962:

WALKER ART GALLERY, LIVERPOOL.

1341

LES GLAÇONS SUR LA SEINE À PORT-VILLEZ

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 93*

En aval de Bennecourt et de Jeufosse, voici la débâcle parvenue devant les maisons de Port-Villez que domine le Gibet, motif déjà représenté en 1883 (cf. no *839*).

BIBLIOGRAPHIE: pièces justificatives nos 109, 110 et 111 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 462-463.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1924 — vente, Paris, Charpentier, 21 mai 1951, no 54 — P.A.

1342

LES GLAÇONS, ÉCLUSE DE PORT-VILLEZ

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet*

Peint en un point proche du tableau précédent, en regardant vers l'amont avec, à droite, l'écluse de l'ancien barrage de Port-Villez derrière laquelle monte la fumée d'un train de la ligne Le Havre-Paris.

BIBLIOGRAPHIE: pièces justificatives nos 109, 110 et 111 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 462-463.

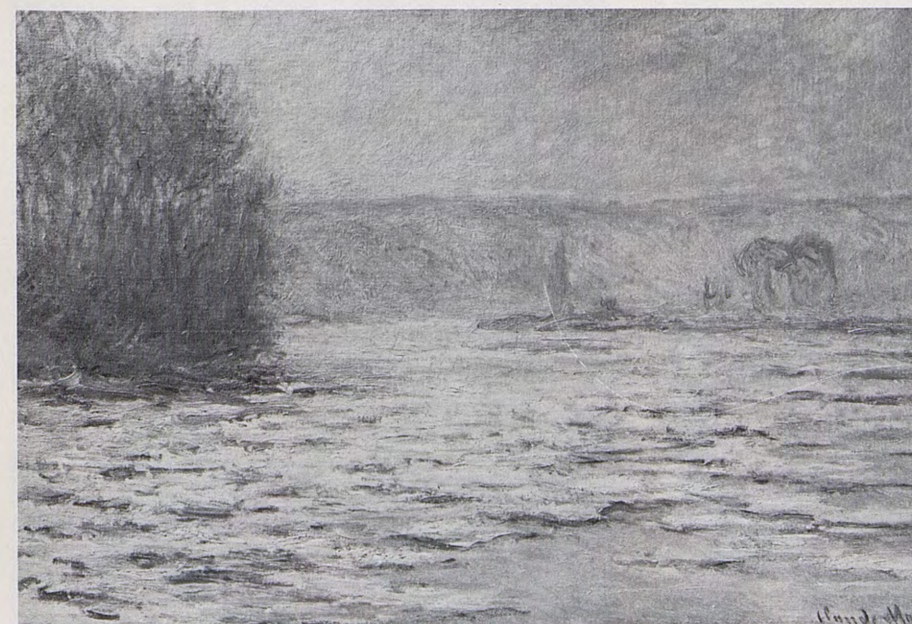
HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1924 — *Jacques Dubourg*, Paris, 1942 — P.A.


1337


1340


1338


1341


1339


1342

1343

LES GLAÇONS

T. h. 0,60; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet*

Sur la Seine, vue depuis la rive de Giverny-Villez en regardant vers l'amont, on reconnaît la fuite des coteaux qui s'étendent du Grand Val vers Port-Villez et Jeufosse. Le même motif a été vu sous un angle un peu différent en 1883. Cf. nºs *834* à *836*.

Expositions: *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 38 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 38.

Bibliographie: lettre nº 1419 — L. de Saint-Valery, *Paysages de Cl. Monet et de Renoir*, in: *Revue des Beaux-Arts*, 31 mai 1908.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1898 — vente, Paris, Galliera, 12 mars 1969, nº 65 — vente, New York, Sotheby Parke Bernet, 25 octobre 1972, nº 18.

1344

LES GLAÇONS, EFFET DE CRÉPUSCULE

T. h. 0,60; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 93*

Cf. nº *1343*.

Expositions: (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, h. c. — *Grosse Kunstausstellung*, Stuttgart, 1913, nº 325 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 155 — *Monet*, Zurich, 1952, nº 83.

Bibliographie: (?) lettre nº 1302 — pièce justificative nº 96 — *La collection Georges Viau*, in: *New York Herald*, 3 mars 1907 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 359 — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 19 (ill.).

Historique: acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, décembre 1893 — Henri Vever, Paris, 1893 — vente H.V. [Vever], Paris, Georges Petit, 1-2 février 1897, nº 84 *(Durand-Ruel* pour Depeaux) — Depeaux, Rouen, 1897 — vente Depeaux, Paris, Georges Petit, 1er juin 1906, nº 23 *(Durand-Ruel)* — Dr Viau, Paris, 1906 — vente Georges Viau, Paris, Durand-Ruel, 4 mars 1907, nº 38 — Sidney Brown, Suisse, 1910 — P.A., Suisse, c. 1952.

1345

LE PORTAIL ET LA TOUR D'ALBANE, TEMPS GRIS

T. h. 1,00; l. 0,73
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Sur la date *94*, cf. *supra*, nº *1317*. De retour à Rouen à la mi-février 1893, avec l'intention de compléter certaines toiles mises en chantier l'année précédente et d'en exécuter de nouvelles, Monet utilise deux emplacements. L'un, ancien, au nº 31 de la place de la Cathédrale (cf. nº *1319*), l'autre, nouveau, mis à sa disposition au nº 81 (47 actuel) de la rue Grand-Pont par M. Mauquit, marchand de nouveautés, qui y tenait momentanément boutique, avant de céder la place au propriétaire du magasin *Au Caprice* (cf. lettre nº 1175 et pièces justificatives nº 149 et nº 150). Le 81, rue Grand-Pont, est situé à droite des immeubles d'où Monet a peint la cathédrale en 1892. L'angle nouveau sous lequel il voit désormais le monument lui permet d'élargir le champ vers la gauche et de représenter, sur les tableaux d'une première série, la tour Saint-Romain (ou tour d'Albane) et les maisons proches.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 2.

Bibliographie: lettres nºs 1137 et 1302 — pièce justificative nº 124 — J.E. Blanche, *Cl. Monet*, in: *Revue de Paris*, 1er février 1927, p. 570 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 358 — J. Rewald, *C. Pissarro, Lettres à son fils Lucien*, Paris, 1950, p. 401 — O. Popovitch, *Catalogue des peintures du Musée des Beaux-Arts de Rouen*, Paris, 1967, p. 91.

Historique: acheté à Monet par François Depeaux, Rouen, 1895 — vente Depeaux, Paris, Georges Petit, 31 mai-1er juin 1906, nº 20 (racheté) — légué en 1909:

Musée des Beaux-Arts, Rouen (09.1.32).

1346

LE PORTAIL ET LA TOUR D'ALBANE (EFFET DU MATIN).

T. h. 1,06; l. 0,73
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Peint en 1893. Le soleil du matin s'est levé derrière la cathédrale; la façade demeure dans l'ombre, des effets de lumière jouent sur la tour Saint-Romain (ou tour d'Albane). Cf. nº *1345*.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 18.

Bibliographie: lettres nºs 1250, 1253, 1257, 1293 et 1302 — pièce justificative nº 121 — H. Eon, *Les Cathédrales de Cl. Monet*, in: *La Plume*, 1er juin 1895 — G. Denoinville, *Sensations d'art*, Paris, 1901, 3e série, p. 67 — P. Lalo, *La collection Camondo*, in: *Le Temps*, 4 août 1911, p. 4 — G. Geffroy, 1922, p. 223 — A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, p. 22 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 358 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 226, 286 — J. Rewald, *C. Pissarro, Lettres à son fils Lucien*, Paris, 1950, p. 369 — M. Rostand, *Quelques amateurs de l'époque impressionniste* (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), Paris, 1955, p. 356 — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre, Catalogue des peintures ... impressionnistes*, Paris, 1958, nº 267, p. 138 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 110 (ill.), pl. LII, LIIIA — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 70 (ill.), 151 — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 33 (ill.).

Historique: acheté à Monet par le Comte Isaac de Camondo, décembre 1894 — légué en 1911 — entré au Louvre en 1914:

Musée du Louvre, Galerie du Jeu de Paume, Paris (RF 2001).

1347

LE PORTAIL (EFFET DU MATIN)

T. h. 1,10; l. 0,73
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Peint en 1893 comme le nº *1345*.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 12 — (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 4 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 69.

Bibliographie: lettre nº 1302 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 358.

Historique: Decap, Paris, c. 1906 — Barret-Decap, Paris — Kahn-Sriber — vente, Londres, Sotheby, 1er juillet 1975, nº 19 (Norton Simon):

The Norton Simon Foundation, Los Angeles (F.75.12.P).

1348

LE PORTAIL ET LA TOUR D'ALBANE À L'AUBE

T. h. 1,06; l. 0,74
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Peint en 1893 comme le nº *1345*.

Expositions: *Art français*, Grosvenor House, Londres, 1914, nº 41 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 62 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 66 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 92.

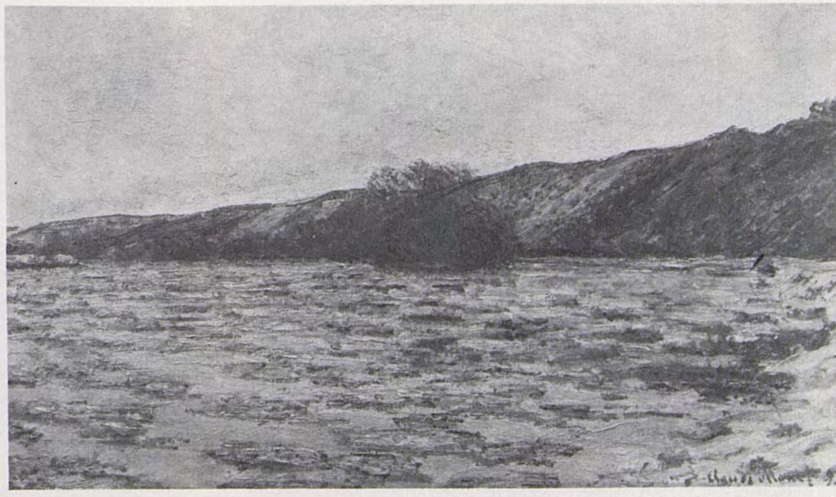
Bibliographie: O. Reuterswärd, 1948, pp. 228, 287 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 89 (ill.) — G.H. Hamilton, *Cl. Monet's Paintings of Rouen Cathedral*, Londres, 1960, ill., s. p.

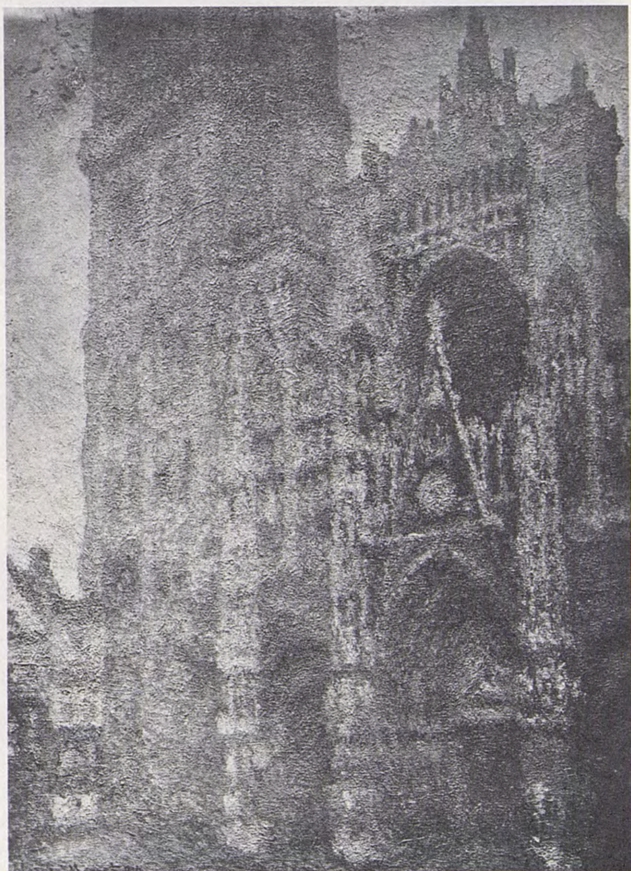
Historique: vente Frederic Bonner and the American Art Association, New York, Chickering Hall, 10 avril 1900, nº 62 (Cottier pour Milliken) — vente E.F. Milliken, New York, Mendelssohn Hall, 14 février 1902, nº 16 *(Knoedler)* — Potter Palmer, Chicago — *Howard Young*, New York, 1923 — acquis en 1924 grâce à l'Arthur Gordon Tompkins Residuary Fund:

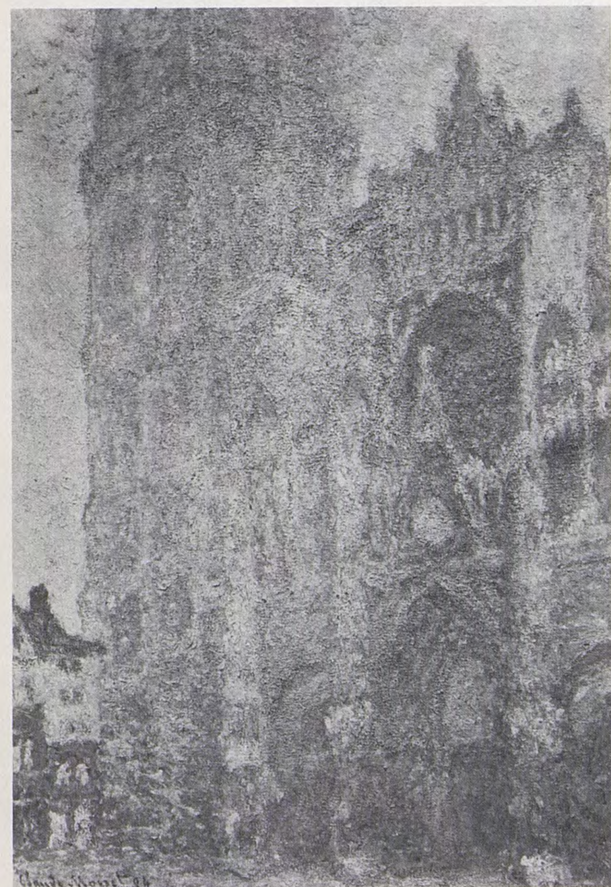
Museum of Fine Arts, Boston (24.6).

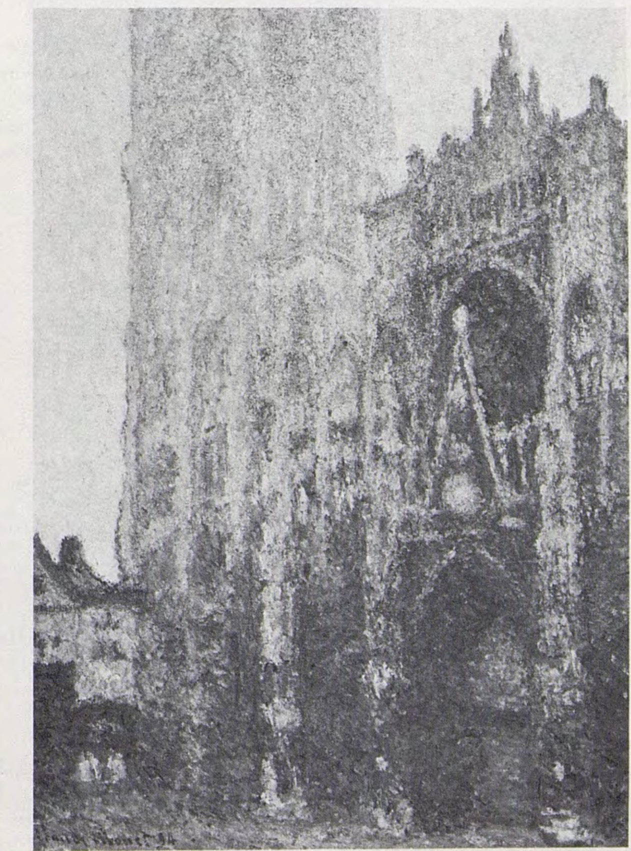
1893

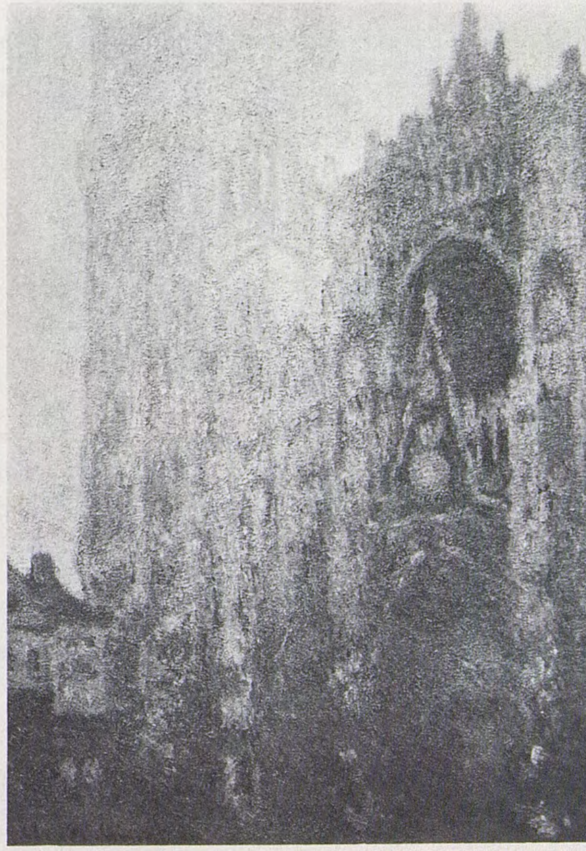

1343


1344


1345


1346


1347


1348

1349

LA CATHÉDRALE DANS LE BROUILLARD

T. h. 1,06; l. 0,73
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Peint en 1893 comme le nº *1345*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 7 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 1 — Worcester Art Museum, 1912 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 16 — *Art Français*, Exposition itinérante, Hollande 1916-1917, Suède et Norvège 1918 — (?) *Monet*, Thannhauser, Berlin, 1928, nº 49 — (?) *Monet*, Tooth, Londres, 1939, nº 30 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 64.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1302 et pièces justificatives nºs 99 et 129 — A. Michel, *Notes sur l'art moderne*, Paris, 1896, p. 291 — M. Guillemot, *Cl. Monet*, in: *La Revue illustrée*, 15 mars 1898, s. p. — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in: *Le Journal*, 7 juin 1898, p. 1 — G. Geffroy, 1922, pp. 209 et 214 — F. Fels, 1925, p. 211 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 407.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mars 1907 — Mme Zerlaut Rauscher, 1948 — vente, New York, Parke Bernet, 6 janvier 1949, nº 73 — vente, New York, Parke Bernet, 30-31 mars 1949, nº 89 — Mr and Mrs Roger L. Stevens, USA, c. 1960.

1350

LE PORTAIL

T. h. 1,00; l. 0,65
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Peint en 1893 comme le nº *1345*. Ce tableau de transition entre la série précédente (nºs *1345* à *1349*) et la suivante (nºs *1351* à *1361*) correspond à un léger déplacement du regard vers la droite.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 19 — *Centenaire de l'exposition de 1874*, Leningrad, 1974, nº 27.

BIBLIOGRAPHIE: lettres nºs 1419 et 1422 — I. Tougendhold, *Œuvres françaises de la collection Stchoukine*, in: *Apollon* (en langue russe), 1914, nº 1-2, pp. 12 (ill.), 43 — O. Grautoff, *Die Sammlung S. Stchoukine in Moskau*, in: *Kunst und Künstler*, décembre 1918, p. 94 — M. de Fels, 1929, p. 232 — L. Réau, *Catalogue de l'art français dans les musées russes*, Paris, 1929, p. 121 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 368 — M. Malingue, 1943, pp. 129 (ill.), 148 — O. Reutersward, 1948, pp. 226, 227 (ill.), 287 — *Musée Pouchkine, Catalogue de la galerie de tableaux* (en langue russe), Moscou, 1961, p. 129 — I. Sapego, 1969, pp. 29, 31.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1898 — S.I. Stchoukine, Moscou, 1902 — Premier Musée de Peinture Occidentale Moderne, Moscou, 1918 — Musée d'Art Occidental Moderne, Moscou, 1928-1948:

MUSÉE POUCHKINE, MOSCOU (3313).

1351

LE PORTAIL

T. h. 1,00; l. 0,65
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Peint en 1893. Cf. nº *1345* et nº *1350* avec un déplacement encore plus marqué vers la droite. Une comparaison avec les toiles de l'année précédente (nºs *1321* à *1329*) montre que, dans les tableaux de 1893, la tour Saint-Romain à gauche et la tourelle avec son clocheton à l'extrême droite sont davantage visibles, alors que le jour qui apparaissait entre la masse centrale et la tourelle de gauche a disparu, conséquence du nouvel angle sous lequel est pris le monument.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 20 — (?) American Art Galleries, New York, 1896.

BIBLIOGRAPHIE: lettres nºs 1262 et 1302 — pièce justificative nº 123 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 355, 359 — *National Gallery of Art, Illustrated Summary Catalogue*, Washington, 1975, pp. 240, 241 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Montaignac* pour James F. Sutton, 1895 — vente Mrs J.F. Sutton, New York, American Art Association, 26 octobre 1933, nº 58 (Mrs C.J. Carroll) — Wilbur C. Cummings, Greenwich (Conn.), c. 1934 — Chester Dale, New York — légué en 1962:

NATIONAL GALLERY OF ART, WASHINGTON (1713).

1352

LE PORTAIL, BROUILLARD MATINAL

T. h. 1,00; l. 0,65
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Peint en 1893. Cf. nº *1351*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 1 — (?) *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, nº 11 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 33.

BIBLIOGRAPHIE: A. Michel, *Notes sur l'art moderne*, Paris, 1896, p. 291 — (?) W.H. Fuller, *Cl. Monet and his Paintings*, New York, 1899, p. 21.

HISTORIQUE: (?) Thomas E. Kirby, 1899 — vente Frederic Bonner and the American Art Association, New York, Chickering Hall, 10 avril 1900, nº 60 *(Durand-Ruel)* — Potter Palmer, Chicago, 1901 — acquis en 1970:

MUSEUM FOLKWANG, ESSEN (G.373).

1353

LE PORTAIL, EFFET DE MATIN

T. h. 1,00; l. 0,65
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Peint en 1893. Cf. nº *1351*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 15 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1935, nº 1 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, nº 7 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 86, Paris, nº 67 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 43.

BIBLIOGRAPHIE: L.E. Rowe, *Three paintings by Monet*, in: *Bulletin of the Rhode Island School of Design*, juillet 1930, pp. 33 (ill.), 34.

HISTORIQUE: (?) vente Frederic Bonner and the American Art Association, New York, Chickering Hall, 10 avril 1900, nº 61 *(Randolph)* — vente Mrs James F. Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 159 *(Durand-Ruel)* — *Brooks and Reed*, Boston, 1924, pour The Rhode Island School of Design Museum of Art, Providence, jusqu'en 1934 (24.444) — *Durand-Ruel*, 1934 — Jean d'Alayer, Paris — *Sam Salz*, New York — Mr Basil P. Goulandris, Suisse, c. 1972.

1354

LE PORTAIL (EFFET DU MATIN)

T. h. 1,00; l. 0,65
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Peint en 1893. Cf. nº *1351*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 13 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 50.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1302 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 359.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel* pour Gonse, Paris, 1895 — Mme E. Gonse, Paris — *Durand-Ruel* — *Sam Salz*, New York — Edwin C. Vogel, New York, c. 1968 — *Sam Salz*, New York — Mr Basil P. Goulandris, Suisse, c. 1972.



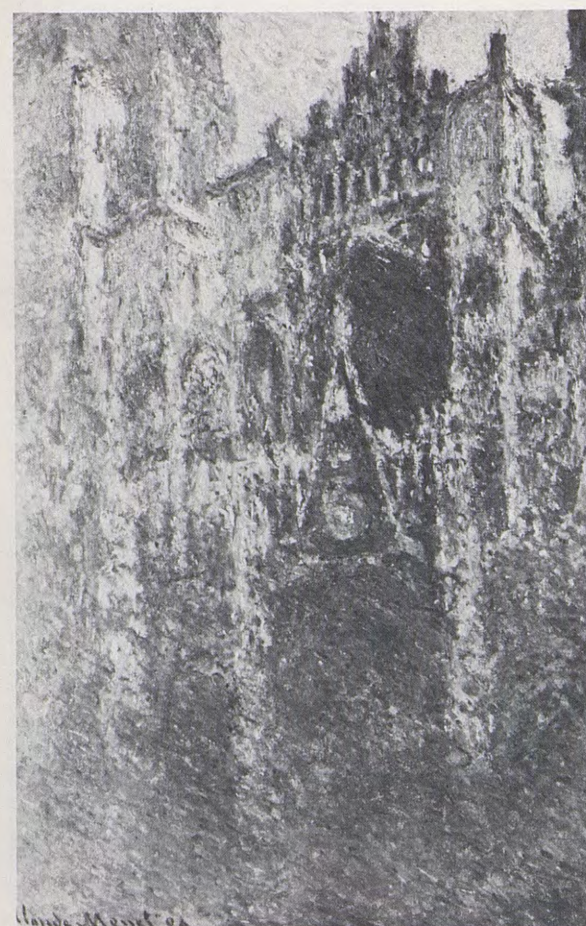
1349



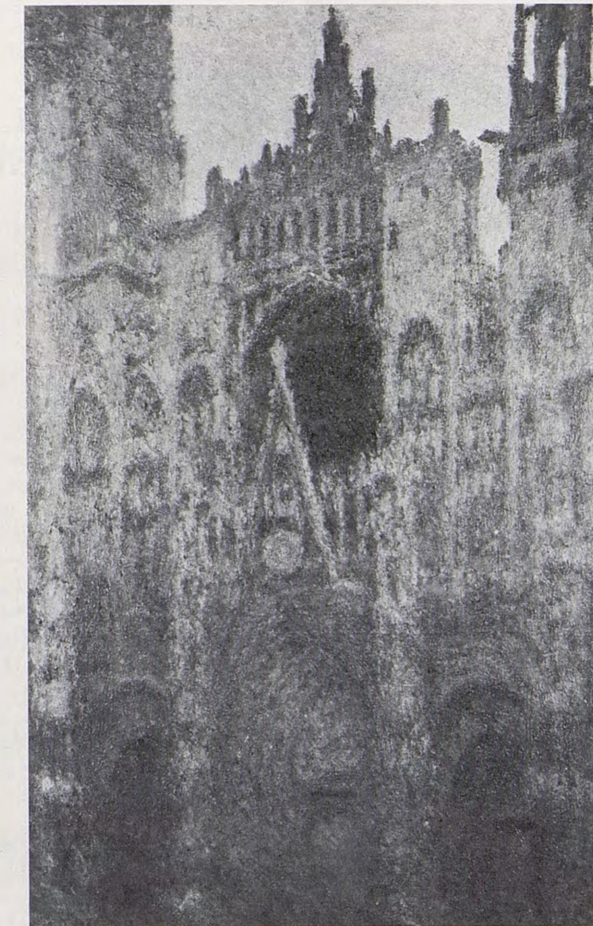
1350



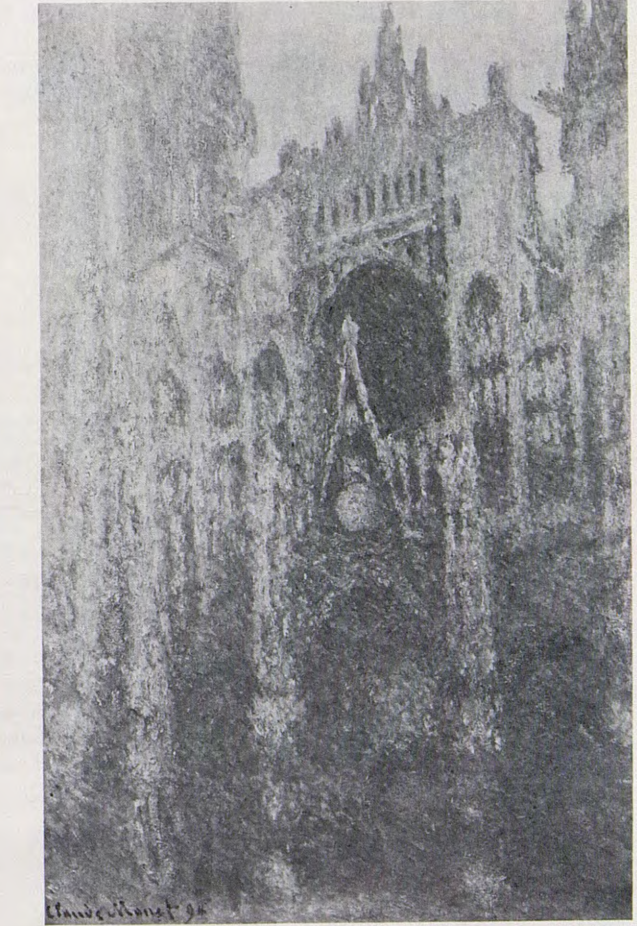
1351



1352



1353



1354

1355

LE PORTAIL, HARMONIE BLEUE

T. h. 0,91 ; l. 0,63
Signé b. d. : *Claude Monet 94*

Peint en 1893. Cf. nº *1351*.

EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 11.

BIBLIOGRAPHIE : lettres nºs 1250, 1253, 1257, 1293 et 1302 — pièce justificative nº 121 — P. Lalo, *La collection Camondo*, in : *Le Temps*, 4 août 1911, p. 4 — P. Jamot, *La collection Camondo au Louvre*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, juillet 1914, pp. 55, 57 (ill.) — G. Geffroy, 1922, p. 223 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 358 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 226, 286 — J. Rewald, *C. Pissarro, Lettres à son fils Lucien*, Paris, 1950, p. 369 — M. Rostand, *Quelques amateurs de l'époque impressionniste* (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), Paris, 1955, p. 356 — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre, Catalogue des peintures ... impressionnistes*, Paris, 1958, p. 139 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 110 (ill.), pl. LII, LIIIB — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 63 (ill.), 70 (ill.), 151.

HISTORIQUE : acheté à Monet par Isaac de Camondo, Paris, 1894 — légué en 1908 — entré au Louvre en 1911 et exposé en 1914 :

MUSÉE DU LOUVRE, GALERIE DU JEU DE PAUME, PARIS (RF 2000).

1356

CATHÉDRALE DE ROUEN, EFFET DE SOLEIL

T. h. 1,00 ; l. 0, 65
Signé b. g. : *Claude Monet 94*

Peint en 1893. Cf. nº *1351*.

EXPOSITIONS : *Monet*, Walter Kimball, Boston, 1910, nº 11 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1914, nº 17 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 63 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 95 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 67.

BIBLIOGRAPHIE : pièce justificative nº 99 — Ch. Léger, 1930, pl. 26 — C.C. Cunningham, *The Juliana Cheney Edwards Collection*, in : *Museum of Fine Arts Bulletin*, Boston, décembre 1939, pp. 106, 107 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 407 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 228, 287 — J. Rewald, *C. Pissarro, Lettres à son fils Lucien*, Paris, 1950, p. 448 (ill.) — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 92 (ill.) — W.C. Seitz, 1960, pp. 142, 143 (ill.) — G.H. Hamilton, *Cl. Monet's paintings of Rouen Cathedral*, Londres, 1960, p. 15 (ill.) — J. Rewald, 1961, p. 564 (ill.) — S. Cotté, 1974, fig. 18.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mars 1907 — Juliana Cheney Edwards, 1914 — légué en 1939 par Hannah Marcy Edwards en souvenir de sa mère :

MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON (39.671).

1357

LE PORTAIL

T. h. 1,00 ; l. 0,65
Signé b. g. : *Claude Monet 94*

Peint en 1893. Cf. nº *1351*.

EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 16 — *Peintres impressionnistes*, La Libre Esthétique, Bruxelles, 1904, nº 108 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 116 — *Monet*, Grossherzogliches Museum, Weimar, 1905, nº 21.

BIBLIOGRAPHIE : pièce justificative nº 141 — A. Mellerio, *Exposition des peintres impressionnistes à la «Libre Esthétique»*, in : *Chronique des Arts*, 26 mars 1904, p. 104 — V. Pica, *Gl'Impressionisti Francesi*, Bergame, 1908, p. 62 (ill.) — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 324 — M. de Fels, 1929, p. 233 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 385 — O. Reuterswärd, 1948, p. 287.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1902 — acquis en 1905 :

SCHLOSSMUSEUM, WEIMAR (G.541).

1358

CATHÉDRALE DE ROUEN, PORTAIL PLEIN MIDI

T. h. 1,06 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 94*

Peint en 1893. Cf. nº *1351*.

EXPOSITIONS : *Collection Maurice Masson*, Bernheim-Jeune, Paris, 1911, nº 27 — Worcester Art Museum, 1912 — *Ausstellung von Werken moderner Franzosen*, Galerie Arnot, Vienne, 1912, nº 18 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 18 — *Art français du XIXe siècle*, Musée royal, Copenhague, 1914, nº 150 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1915, nº 3 — (?) *Exposition internationale*, San Francisco, 1915, nº 54 — Montclair Art Museum, N.J., 1919 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1923, nº 16 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 87, Paris, s. nº, et La Haye, nº 68 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 91.

BIBLIOGRAPHIE : O. Reuterswärd, 1948, p. 232 — *List of paintings in the Sterling and Francine Clark Art Institute*, Williamstown, 1972, pp. 70, 71 (ill.).

HISTORIQUE : Maurice Masson, Paris — vente Maurice Masson, Paris, Drouot, 22 juin 1911, nº 26 *(Durand-Ruel)* — F.F. Nicola, Pittsburg, 1925 — Murdock, c. 1932 — Lucius D. Humphrey, New York — *Wildenstein* — Ramon Aspillaga, Lima, 1956 — vente, Londres, Christie, 2 décembre 1966, nº 36 *(D. Tooth)* — acquis en 1967 :

STERLING AND FRANCINE CLARK INSTITUTE, WILLIAMSTOWN, MASS. (67.1).

1359

LE PORTAIL

T. h. 0,92 ; l. 0,65
Signé b. g. : *Claude Monet*

Peint en 1893. Cf. nº *1351*.

EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 17 — *Monet*, Berheim-Jeune, Paris, 1906 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 64 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, nº 8.

BIBLIOGRAPHIE : pièce justificative nº 143 — A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, pp. 19-22.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, 1906 — *A.A. Hébrard*, Paris, 1906 — Prince de Wagram, Paris, 1907 — *Durand-Ruel*, 1921 — Henri Canonne, Paris, c. 1930 — P.A.

1360

LE PORTAIL ET LA TOUR D'ALBANE, PLEIN SOLEIL

T. h. 1,07 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 94*

Peint en 1893. Cf. nº *1351*. Effet d'après-midi.

EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 14 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 96.

BIBLIOGRAPHIE : lettres nºs 1250, 1253, 1257, 1293 et 1302 — pièce justificative nº 121 — A. Michel, *Notes sur l'art moderne*, Paris, 1896, p. 290 — P. Lalo, *La collection Camondo*, in : *Le Temps*, 4 août 1911, p. 4 — G. Migeon, *Le Comte Isaac de Camondo*, Paris, 1913, p. 18 — P. Jamot, *La collection Camondo au Louvre*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, juillet 1914, p. 55 — G. Geffroy, 1922, p. 223 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 358 — M. Malingue, 1943, p. 148 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 226, 286 — J. Rewald, *C. Pissarro, Lettres à son fils Lucien*, Paris, 1950, p. 369 — H. Adhémar, 1950, pl. 16 — M. Rostand, *Quelques amateurs de l'époque impressionniste* (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), 1955, p. 356 — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre, Catalogue des peintures ... impressionnistes*, Paris, 1958, p. 139 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 61 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 110 (ill.), pl. LII, LIIIC — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 69 (ill.), 151 — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 32 (ill.).

HISTORIQUE : acheté à Monet par Isaac de Camondo, 1894 — légué en 1908 — entré au Louvre en 1911, exposé en 1914 :

MUSÉE DU LOUVRE, GALERIE DU JEU DE PAUME, PARIS (RF 2002).

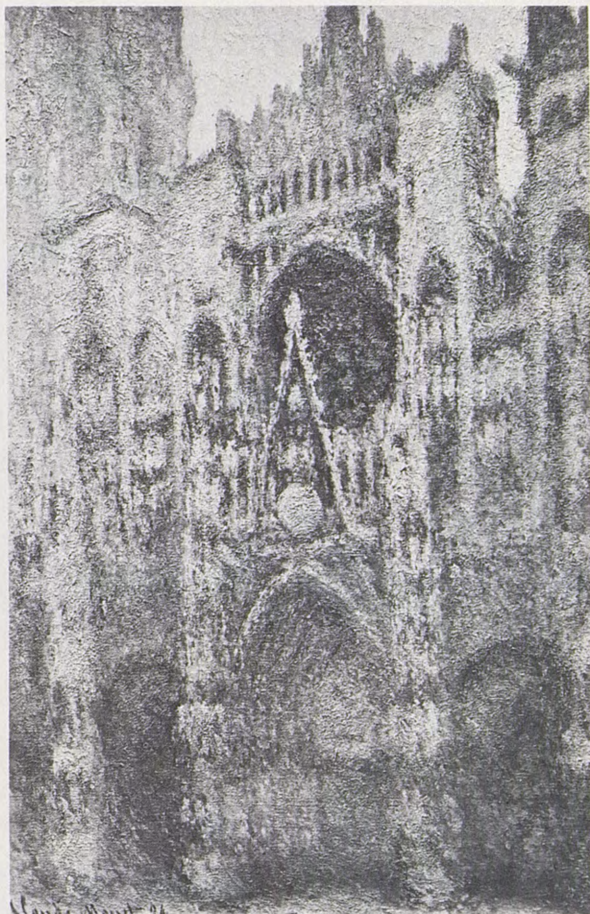
1893



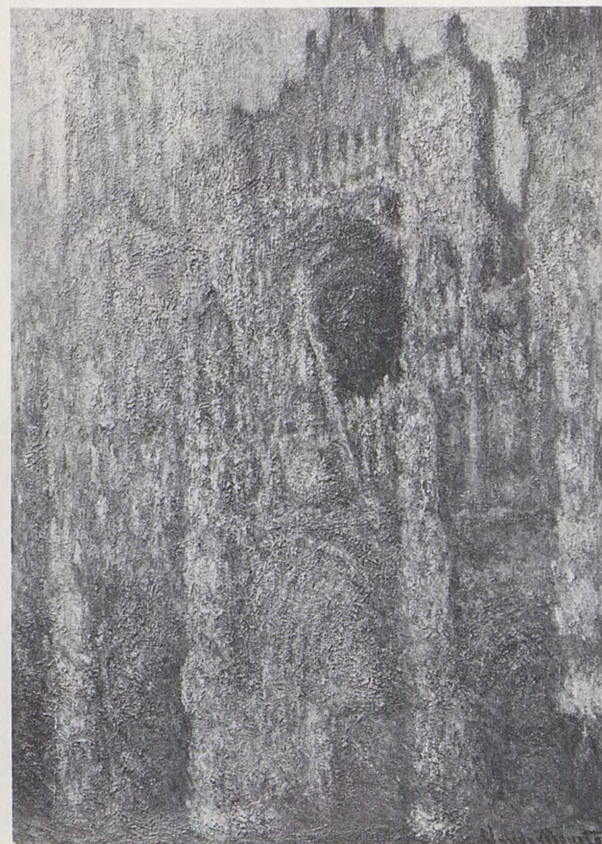
1355



1356



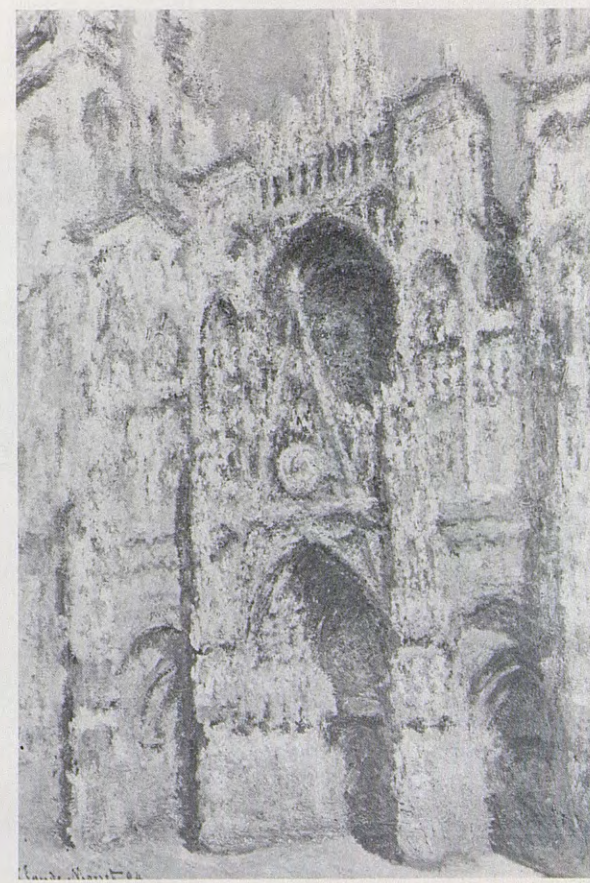
1357



1358



1359



1360

1361

CATHÉDRALE DE ROUEN

T. h. 1,06; l. 0,73
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Peint en 1893. Cf. nº *1351*. Effet d'après-midi.

EXPOSITIONS: *Art français du XIXe siècle*, Musée royal, Copenhague, 1914, nº 150 ou nº 151 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 60.

BIBLIOGRAPHIE: K. Madsen, *Wilhelm Hansen's Samling*, Copenhague, 1918, nº 101, p. 38 — E. Dumonthier, *La collection W. Hansen*, in: *Revue de l'Art*, 1922, nº 241, p. 338 — H. Rostrup, *Cl. Monet et ses tableaux dans les collections danoises*, Copenhague, 1941, p. 13 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 219 (ill.), 232, 287.

HISTORIQUE: *Bernheim-Jeune* — Wilhelm Hansen, Ordrupgaard, 1914 — Matsukata, Japon, c. 1924 — P.A., Japon, c. 1968.

1362

MEULES À GIVERNY

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 93*

De retour à Giverny, Monet peint dans la Prairie, au sud du terrain qu'il vient d'acquérir et où il fera creuser le bassin aux nymphéas, une série de *Meules* exécutées à la saison des foins. Il existe un dessin préparatoire pour cette toile et les deux suivantes (Musée Marmottan, inv. 5134, fº 39 verso et fº 40 recto en partie).

EXPOSITIONS: *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 43 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 11.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1227 — M. de Fels, 1929, p. 235 — M. Malingue, 1943, pp. 127 (ill.), 148 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1893 — Dwight Blaney, Brookline (Mass.), 1895 — The Hon. and Mrs John Hay Whitney, c. 1945 — P.A., USA, 1969.

1363

MEULES

T. h. 0,60; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 93*

Cf. nº *1362*.

HISTORIQUE: Prince de Wagram, Paris — *Durand-Ruel*, 1914 — P.A., USA, 1954.

1364

MEULE

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 93*

Cf. nº *1362*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 12 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 77.

BIBLIOGRAPHIE: (?) lettre nº 1227 — F. Robinson, *«The Hayrick» by Cl. Monet*, in: *Springfield Museum of Fine Arts Bulletin*, vol. 3-4, décembre 1944-janvier 1945.

HISTORIQUE: (?) *Durand-Ruel*, décembre 1893 — (?) Miss Susan Travers, New York, 1895 — Francis R. Appleton, New York — *Knoedler*, New York — acquis en 1944 sur le James Philip Gray Fund:

MUSEUM OF FINE ARTS, SPRINGFIELD (44-06).

1365

MATIN SUR LA SEINE À GIVERNY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 93*

Sur cette vue exécutée depuis la rive de Giverny en direction de l'amont, on distingue à droite la colline de Port-Villez.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1227 — *H.O. Havemeyer Collection*, New York, 1931, p. 414.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1893 — H.O. Havemeyer, New York, 1894 — Adaline Havemeyer Frelinghuysen, 1929 — Mr and Mrs Henry O.H. Frelinghuysen, USA, c. 1964.



1361



1363



1364



1362



1365

1366

PAYSAGE DE PRINTEMPS

T. h. 0,92 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 94*

Après l'hiver 1893-1894 consacré à la mise au point des *Cathédrales*, Monet reprend le travail en plein air dès le début du printemps, cf. lettres nos 1235 et 1239. Parmi les motifs traités à cette occasion figurent ces deux peupliers devant la corne d'un bois qui borde selon toute vraisemblance un bras de l'Epte.

EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, no 45 — *2e exposition internationale des beaux-arts*, Venise, 1897, no 52 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, no 20.

BIBLIOGRAPHIE : lettres nos 1239, 1251, 1357 et 1361 — pièce justificative no 95 — G. Varenne, *Exposition de paysages de Cl. Monet et Renoir, Galeries Durand-Ruel*, in : *L'Opinion*, 30 mai 1908 — H. Eon, *Notes d'Art–Les cent pastels : Paysages de Monet et Renoir*, in : *Le Siècle*, 31 mai 1908 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 351.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1895 — *A.A. Hébrard*, Paris, 1906 — Prince de Wagram, Paris, 1906 — *Durand-Ruel*, 1908 — M. François, Paris, 1920 — *Durand-Ruel* et *Emile Bernheim*, 1926 — *Emile Bernheim*, Paris, 1930 — vente E. Bernheim, Paris, Drouot, 18 novembre 1933, no 46 (Petit) — P.A.

1367

PAYSAGE DE PRINTEMPS À GIVERNY

T. h. 0,92 ; l. 0,65
Signé b. d. : *Claude Monet 94*

Cf. no *1366*.

EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, no 42 — *Internationale Kunstausstellung*, Dresde, 1897, no 411 — *Œuvres importantes de Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1925, no 24 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, no 30.

BIBLIOGRAPHIE : lettres nos 1239 et 1251 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 351.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1895 — Jean d'Alayer, Paris — vente, Paris, Drouot, 16 décembre 1953, no 78 — vente M. Thompson Biddle, Paris, Charpentier, 14 juin 1957, no 27 — *Tooth*, Londres, 1965 — P.A., USA, c. 1969.

1368

PRAIRIE À GIVERNY

T. h. 0,92 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 94*

Cf. no *1366*.

EXPOSITIONS : *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, no 22 — *Französische Malerei*, Winterthur, 1916, no 105.

BIBLIOGRAPHIE : lettre no 1239 — E. Sarradin, *Notes d'art : Paysages de Cl. Monet et de Renoir*, in : *Journal des débats*, 23 mai 1908 — G. Varenne, *Exposition de paysages de Cl. Monet et Renoir, Galeries Durand-Ruel*, in : *L'Opinion*, 30 mai 1908 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 351.

HISTORIQUE : *Bernheim-Jeune* — *Durand-Ruel*, 1901 — *A.A. Hébrard*, Paris, 1906 — Prince de Wagram, Paris, 1906 — *Durand-Ruel*, 1908 — Henry K. Dick, Reading (Pa.), 1923 — légué en 1954 :

THE ART MUSEUM, PRINCETON UNIVERSITY (54-78).

1369

PAYSAGE DE PRINTEMPS

T. h. 0,92 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 94*

Cf. no *1366*.

EXPOSITIONS : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, no 39 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, no 24 — *Monets from the Durand-Ruel Collection*, Kimball, Boston, 1907, no 8 — Great Rapids, Mich., 1922 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1931, no 11 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, no 42.

BIBLIOGRAPHIE : lettre no 1239, (?) 1294 et 1302 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 351.

HISTORIQUE : (?) Mme Perry, 1895 — *J. Eastman Chase*, Boston, 1897 — *Durand-Ruel*, 1897 — P.A., Grande-Bretagne, c. 1954.

1370

LA SEINE À PORT-VILLEZ

T. h. 0,65 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 94*

Les hauteurs qui dominent la rive gauche de la Seine depuis Port-Villez jusqu'à Jeufosse et Bonnières ont souvent retenu l'attention de Monet (en 1883, nos *834* à *836* ; en 1885, nos *962*, *1003* et *1004* ; et plus récemment, en 1893, nos *1342* à *1344*).
Dans la présente série, peinte à la hauteur de Port-Villez en regardant vers l'amont, il a volontairement dépouillé le motif pour ne retenir que ses grandes lignes : la fuite incurvée des collines prenant appui sur un bouquet d'arbres à droite et se reflétant dans l'eau.

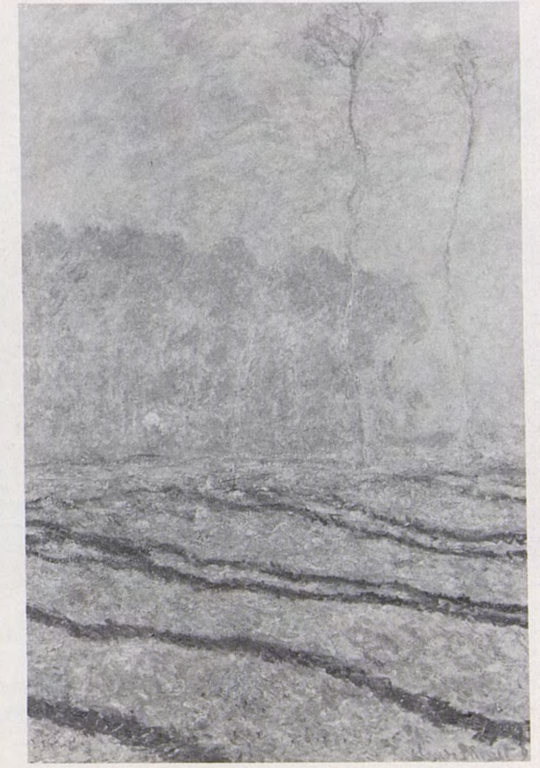
EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, no 43.

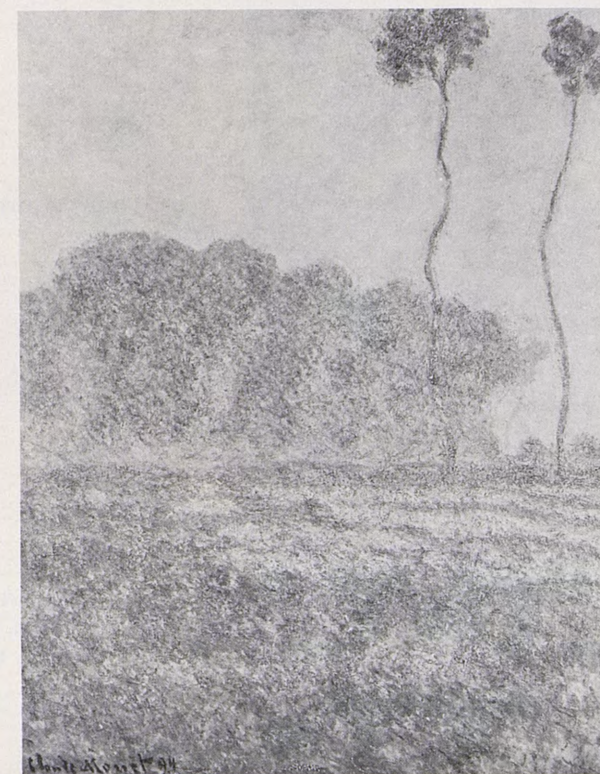
BIBLIOGRAPHIE : G. Geffroy, 1922, p. 209 — O. Popovitch, *Catalogue des peintures du Musée des Beaux-Arts de Rouen*, Paris, 1967, p. 91 — S. Cotté, 1974, pl. 21.

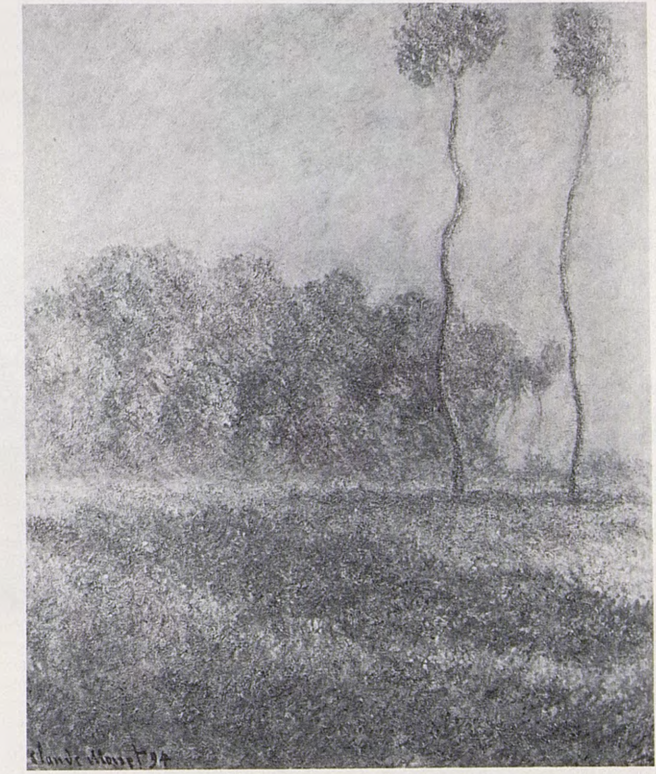
HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1895 — François Depeaux, Rouen, 1895 — vente Depeaux, Paris, Georges Petit, 31 mai-1er juin 1906, no 22 (racheté) — légué en 1909 :

MUSÉE DES BEAUX-ARTS, ROUEN (09.1-33).


1366


1367


1368


1369


1370

1371

LA SEINE À PORT-VILLEZ, EFFET ROSE

T. h. 0,65 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 94*

Cf. nº *1370*.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 41 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, nº 27 — *Pictures by Old Masters and Other Painters*, Copley Hall, Boston, 1903, nº A5 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 80 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 23 — *Impressionist and Barbizon Schools*, Museum of Fine Arts, Boston, 1919-1920 — Museum of Fine Arts, Boston, 1922 et 1923.

Bibliographie : lettres nºs 1294 et 1302 — G. Geffroy, 1922, p. 209 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 357, 359 — *The Collection of Mr and Mrs David Lloyd Kreeger*, Washington, 1976, pp. 170, 171 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, mai 1895 — *J. Eastman Chase*, Boston, 1896 — Laurence Minot, Boston, c. 1899 — Mrs Charles Sedgwick Minot, Northeast Harbor, Me, c. 1922 — Mrs Henry M. Channing, Sherborn (Mass.), c. 1956 — vente Henry M. Channing, New York, Parke Bernet, 14 octobre 1965, nº 83 — Mr and Mrs David Lloyd Kreeger, USA, 1965.

1372

LA SEINE À PORT-VILLEZ, BRUME

T. h. 0,65 ; l. 1,00
Signé b. d. : *Claude Monet 94*

Cf. nº *1370*.

Expositions : *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 18 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 23 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 60 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1907, nº 24 — *Panama-Pacific International Exposition*, San Francisco, 1915, nº 2809 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1916, nº 11 — Mattatuck Historical Society, Waterbury, Conn., 1919 — Noonan-Kocian Gallery, Saint Louis, 1925.

Bibliographie : pièce justificative nº 134 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 374.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1900 — vente, Paris, Galliera, 29 novembre 1962, nº 75.

1373

LA SEINE À PORT-VILLEZ, HARMONIE BLEUE

T. h. 0,65 ; l. 1,00
Signé postérieurement b. g. : *Claude Monet 1885*

Peint en 1894 comme les nºs *1370* à *1372*.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1915, nº 18 — *French Impressionists*, Detroit Museum of Art, 1915, nº 28 — *French Impressionists*, Fine Arts Institute, Kansas City, 1915 — Worcester Art Museum, 1917 — Buffalo Fine Arts Academy, 1918 — Memorial Art Gallery, Rochester, 1919 — *Monet*, Zurich, 1952, nº 65.

Bibliographie : pièce justificative nº 101 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 429 — R. Alley, *Tate Gallery Catalogues : Foreign Paintings...*, Londres, 1959, p. 171, pl. 42a.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1911 — André Weil, Paris — *Wildenstein* — acquis en 1953 :

The Tate Gallery, Londres (6182).

1374

LA SEINE À PORT-VILLEZ, EFFET BLEU

T. h. 0,65 ; l. 1,00

Cf. nº *1370*.

Historique : Michel Monet, Giverny — *Katia Granoff*, c. 1972.

1375

LA SEINE À PORT-VILLEZ, TEMPS CLAIR

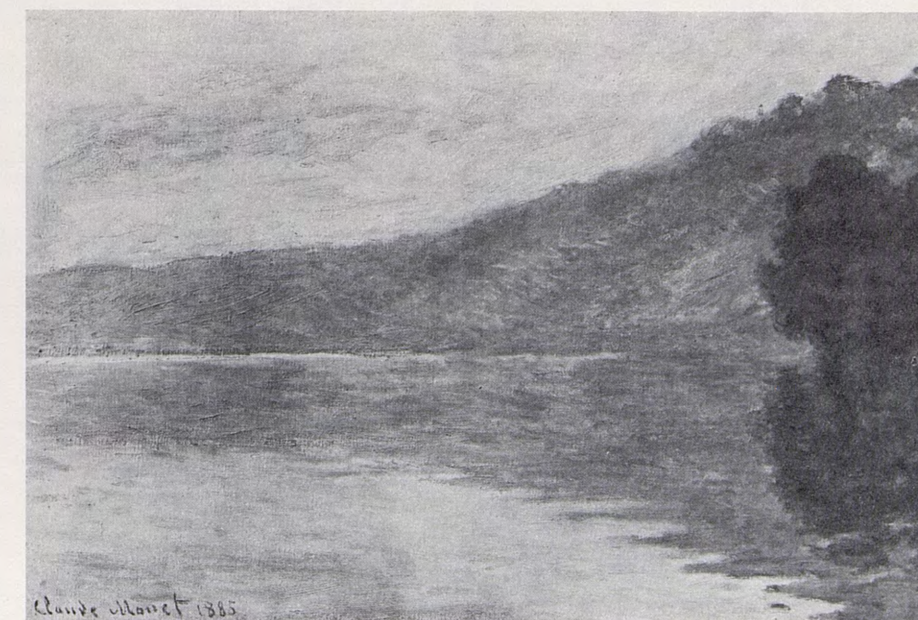
T. h. 0,60 ; l. 0,81

Cf. nº *1370*.

Historique : M. July, Dreux, c. 1949 — vente, Milan, Galleria Brera, 13-15 novembre 1962 — vente, Paris, Galliera, 1-2 avril 1963, nº 71 — *O'Hana*, Londres, 1963 — vente, Genève, Motte, 5 décembre 1964, nº 33 (racheté) — vente, Genève, Motte, 28-29 juin 1968, nº 75.


1371


1372


1373


1374


1375

1376

LA SEINE PRÈS VERNON À PORT-VILLEZ

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet*

S'étant rapproché de la rive gauche de la Seine, Monet peint ici en regardant vers l'aval (et Vernon, d'où le titre). Les coteaux de Port-Villez sont, cette fois, à gauche; au fond apparaissent les collines de la rive droite en aval de Giverny. La fumée d'un remorqueur constitue une discrète concession à la «modernité» dont l'artiste s'est détourné depuis l'époque des *Gares Saint-Lazare* (nos *438* à *449*) et du train de péniches devant Lavacourt (no *501*).

Expositions: (?) *Monet*, Bernheim-Jeune, Paris, 1921, no 28.

Bibliographie: pièces justificatives nos 102 et 103 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 444, 446.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, mars 1917 — Durand-Ruel, 1923 — *André Weil*, Paris, 1948 — *Wildenstein* — *Hirschl and Adler*, New York, c. 1960 — P.A., USA.

1377

LA SEINE À PORT-VILLEZ

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. no *1376*. Monet se trompera, en 1918, en proposant *1896* comme date de ce tableau (pièce justificative no 105).

Expositions: (?) *Monet*, Bernheim-Jeune, 1921, no 28 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1922, no 13 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, no 103.

Bibliographie: pièces justificatives nos 104 et 105 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 450.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, avril 1918 — *Durand-Ruel*, 1922 — P.A.

1378

LA SEINE PRÈS DE GIVERNY

T. h. 0,54; l. 0,81

Cf. no *1376*.

Historique: Jean-Pierre Hoschedé, Giverny — vente, Londres, Christie, 29 juin 1976, no 227 (Strauss) — vente, Zurich, Koller, 25-26 novembre 1977, no 5110.

1379

LA SEINE À PORT-VILLEZ, EFFET DU SOIR

T. h. 0,52; l. 0,92

Peinte en direction de l'aval, comme la courte série précédente (nos *1373* à *1375*), cette vue déplace le champ vers la droite, accordant une place plus importante à la rive de Giverny.

Bibliographie: F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1971, p. 23 (ill.).

Historique: Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris:

Musée Marmottan, Paris (5025).

1380

LA SEINE À PORT-VILLEZ, EFFET ROSE

T. h. 0,52; l. 0,92

Cf. no *1379*.

Exposition: *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, no 102.

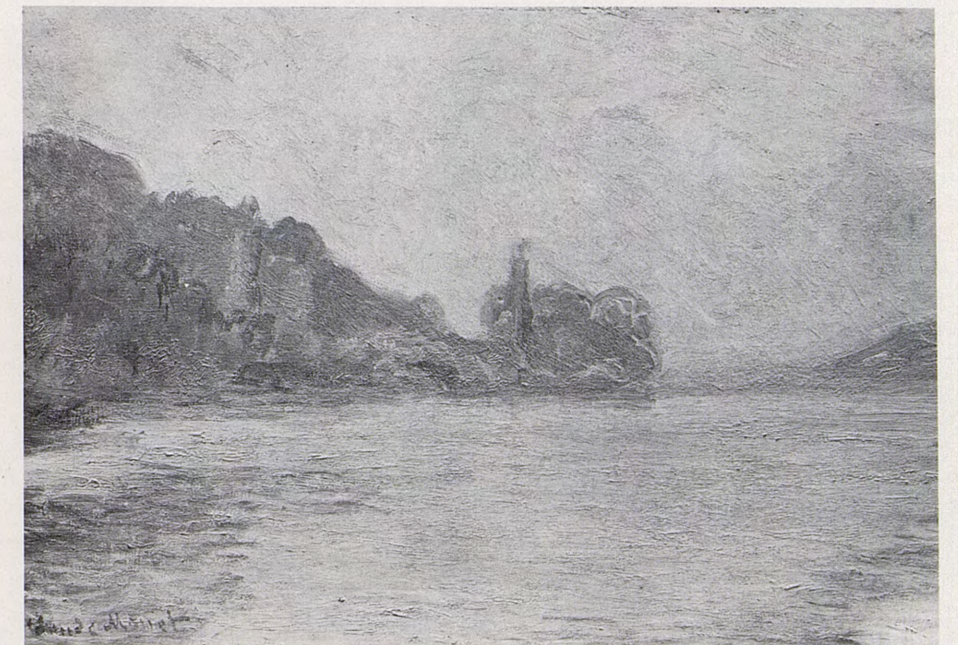
Bibliographie: F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1971, p. 23 (ill.).

Historique: Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris:

Musée Marmottan, Paris (5002).

1894


1376


1377


1378


1379


1380

1381

LA SEINE PRÈS DE VERNON

T. h. 0,50; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet*

Un nouveau et très léger déplacement vers la droite supprime, dans le bouquet d'arbres à gauche, le peuplier d'Italie visible sur les tableaux précédents.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Bernheim-Jeune, Paris, 1921, nº 29.

HISTORIQUE: *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, c. 1920 — Bernheim-Jeune, 1938 — vente Jean Gautier, Paris, Drouot, 16-17 mai 1939, nº 222 — vente, Paris, Galliera, 30 novembre 1970, nº 98.

1382

LA SEINE DANS LA BRUME

T. h. 0,50; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. nº *1381*.

HISTORIQUE: L.W. Gutbier — *Bernheim-Jeune*, 1909 — Baudry, 1920 — P.A., France, c. 1952.

1383

LES DEMOISELLES DE GIVERNY

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b.g.: *Claude Monet 94*

Peint dans la plaine des Ajoux qui s'étend de Giverny à la Seine. — Formées chacune de plusieurs gerbes, «Les demoiselles de Giverny» ou «meulettes», appelées également «diziaux» par les cultivateurs de la région, constituent un abri provisoire contre les intempéries, en attendant la construction des meules proprement dites.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 44 — *Colección Francisco Llobet*, Buenos Aires, 1924.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1302 — G. Geffroy, 1922, p. 209 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 359.

HISTORIQUE: *Montaignac*, Paris, c. 1895 — *Georges Petit*, Paris — Dr Francisco Llobet, Buenos-Aires, c. 1924 — P.A., Argentine, c. 1962.

1384

LES DEMOISELLES DE GIVERNY, EFFET DE SOLEIL

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet*

cf. nº *1383*.

BIBLIOGRAPHIE: M. Malingue, 1943, pp. 6, 106 (ill.), 147.

HISTORIQUE: John Levy — *Knoedler* et *Durand-Ruel*, 1922 — *Bernheim-Jeune*, 1923 — vente Art Moderne de Lucerne, Paris, Drouot, 20 juin 1935, nº 45 *(Durand-Ruel)* — *Wildenstein* — Miss Loula D. Lasker, New York, 1959 — légué en 1961:

BEZALEL, NATIONAL ART MUSEUM, JÉRUSALEM (M-1059-12-61).

1385

LES MEULETTES

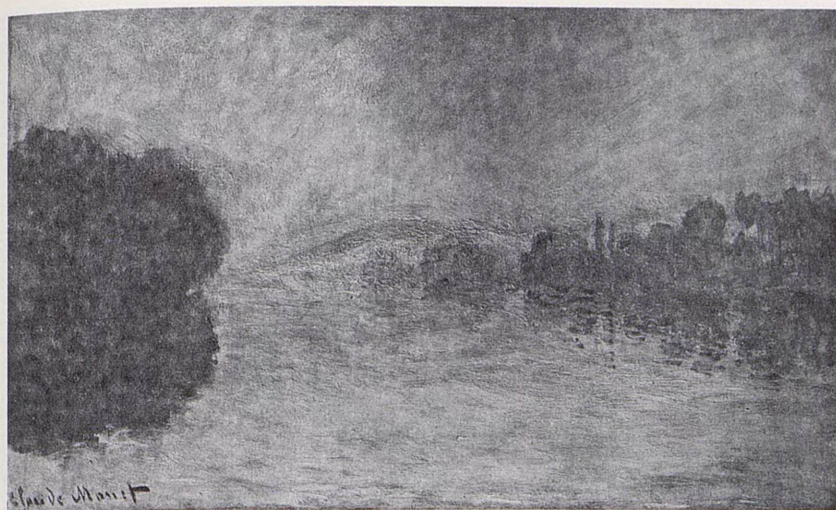
T. h. 0,65; l. 1,00
Signé postérieurement b. d.: *87 Claude Monet*

Peint en 1894 comme les nºs *1383* et *1384*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Tooth, Londres, 1939, nº 13 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 75.

BIBLIOGRAPHIE: A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, p. 16.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Bernheim*, 1923 — Henri Canonne, Paris, 1924 — vente H. Canonne, Paris, Charpentier, 18 février 1939, nº 33 *(Durand-Ruel)* — vente, Londres, Christie, 9 juillet 1965, nº 91 (Kauffman) — *F. et P. Nathan*, Zurich — *Wally Findlay*, USA, c. 1968.

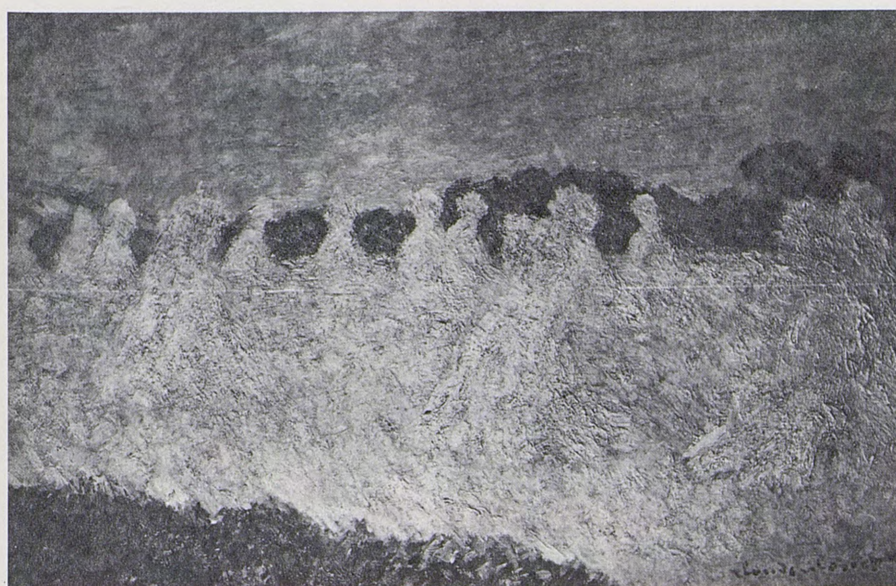


1381



1382


1383


1384


1385

1386

VERNON, SOLEIL

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Pris d'un point situé un peu à gauche (en amont) de celui d'où a été peinte en 1883 l'une des premières vues de Vernon et de son église (cf. n° *843*).
Pour apprécier l'application désormais systématique du procédé des séries, il est intéressant de comparer les toiles de 1894, prises toutes au même emplacement et différenciées uniquement par l'éclairage et l'atmosphère, avec les vues antérieures du même sujet, remarquables par leur variété (cf. n^{os} *842* à *844*, *1060* et *1061*).

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, n° 25 — *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, n° 19 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, n° 88 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, n° 62.

BIBLIOGRAPHIE: *Catalogue of paintings, Brooklyn Museum*, 1910, n° 240 — G. Geffroy, 1922, p. 209.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1895 — Howard L. Quick, Brooklyn, 1904 — acquis en 1922:

THE BROOKLYN MUSEUM (22.59).

1387

ÉGLISE DE VERNON, SOLEIL

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Cf. n° *1386*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, n° 27 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, n° 25.

BIBLIOGRAPHIE: (?) lettre n° 1302 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 209 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 359.

HISTORIQUE: (?) *Montaignac*, Paris, c. 1895 — vente George N. Tyner, New York, Waldorf-Astoria, 1er février 1901, n° 70 *(Durand-Ruel)* — N. Sloane, 1903 — Henry T. Sloane, New York — *Knoedler*, New York — A. Schwabacher, New York, c. 1940 — M. et Mme Julian Raskin, France, 1955.

1388

ÉGLISE DE VERNON, TEMPS GRIS

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Cf. n° *1386*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, n° 21.

BIBLIOGRAPHIE: (?) lettres n°s 1294 et 1302 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 209 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 357, 359.

HISTORIQUE: (?) acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, mai 1895 — (?) E.N. Gibbs, 1898 — General and Mrs Charles H. Sherril, New York, c. 1974 — vente, New York, Sotheby Parke Bernet, 23 octobre 1974, n° 212 — P.A., USA.

1389

L'ÉGLISE DE VERNON

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 94*

Cf. n° *1386*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, n° 24 ou n° 28.

BIBLIOGRAPHIE: G. Geffroy, 1922, p. 209.

HISTORIQUE: Cognacq, Paris — *Bernheim-Jeune*, 1906 — *Josse Hessel*, Paris, 1908 — Mrs W.J. Parker, Chicago — *Voss*, Boston, 1932 — Count Ivan Podgoursky, San Antonio, c. 1952 — Mr Fred Maxwell, USA, 1968 — P.A., San Francisco.

1390

L'ÉGLISE DE VERNON, BROUILLARD

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 94*

Cf. n° *1386*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, n° 22 ou n° 23.

BIBLIOGRAPHIE: (?) pièce justificative n° 123 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 86 — Thiébault-Sisson, *L'exposition de Cl. Monet*, in: *Le Temps*, 12 mai 1895 — A. Brisson, *Cl. Monet*, in: *La République française*, 28 mai 1895, p. 1 — G. Geffroy, 1922, p. 209 — *H.O. Havemeyer Collection*, New York, 1931, p. 415.

HISTORIQUE: (?) James F. Sutton, New York — vente Frédéric Bonner et l'American Art Association, New York, Chickering Hall, 10 avril 1900, n° 63 (*Durand-Ruel* pour H.O. Havemeyer, New York) — Mrs Watson Webb, New York, 1929 — The Electra Havemeyer Webb Fund; exposé au:

SHELBURNE MUSEUM, SHELBURNE, VERMONT.

1391

ÉGLISE DE VERNON, BROUILLARD

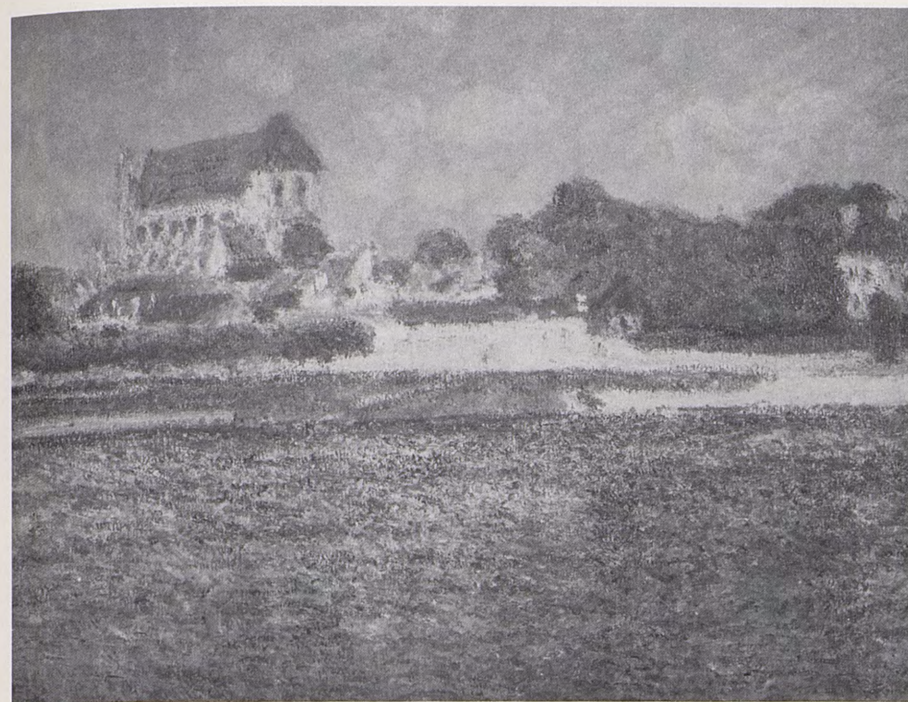
T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d. et postérieurement daté: *93 Claude Monet*

Peint en 1894 comme les n^{os} *1386* à *1390*.

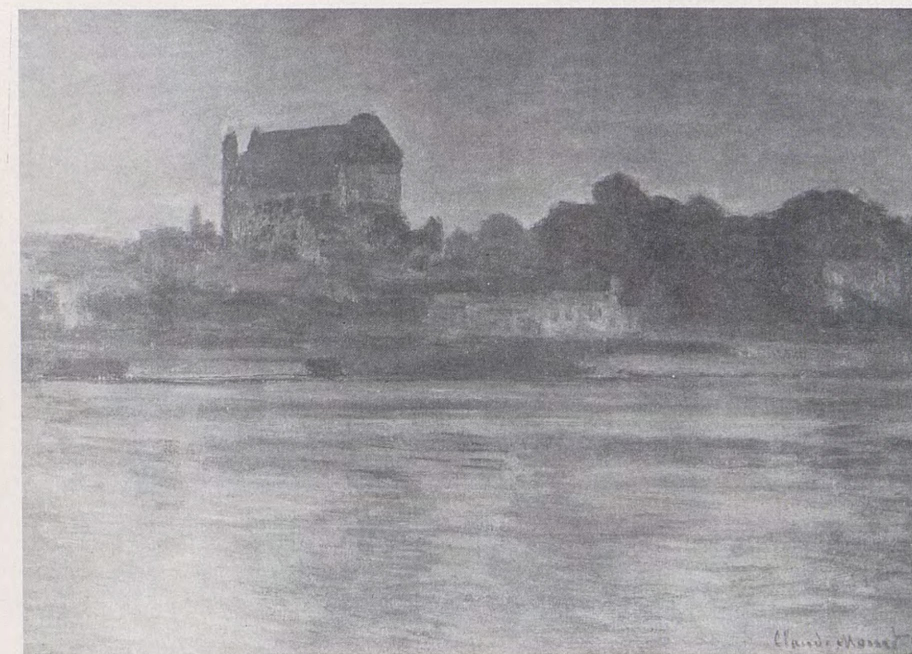
EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, n° 22 ou n° 23.

BIBLIOGRAPHIE: Thiébault-Sisson, *L'exposition de Cl. Monet*, in: *Le Temps*, 12 mai 1895 — A. Brisson, *Cl. Monet*, in: *La République française*, 28 mai 1895, p. 1 — G. Geffroy, 1922, p. 209.

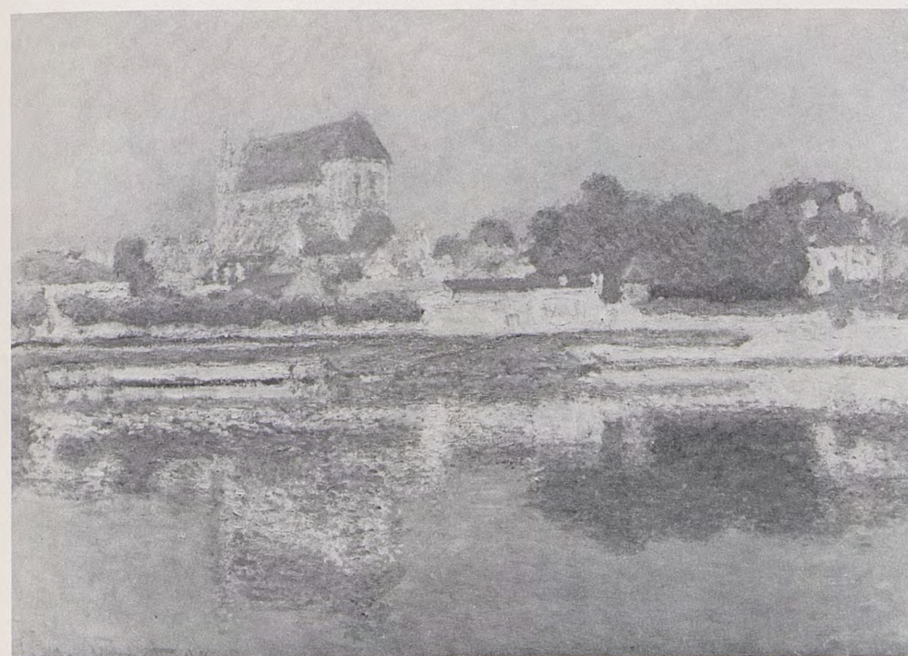
HISTORIQUE: vente successions M. et Mme Maurice Bunau-Varilla, Paris, Drouot, 9-10 juillet 1947, n° 24 — vente M.G.A. et divers amateurs, Paris, Drouot, 28 novembre 1949, n° 100 — *Charpentier*, Paris — M.J.P. Moueix, Condat — P.A., USA, c. 1968.



1386



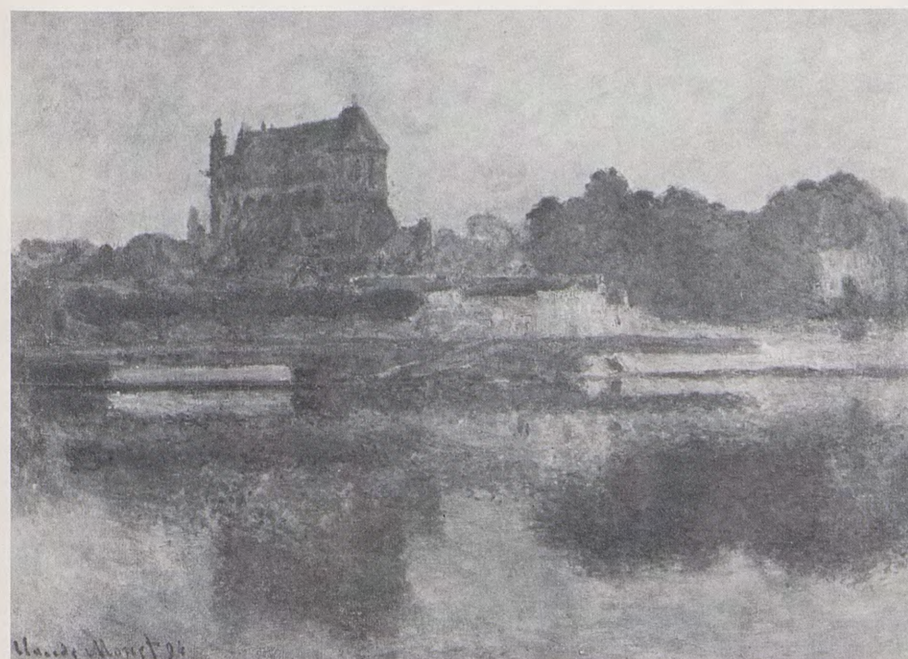
1389



1387



1390



1388



1391

1392

BASSIN AUX NYMPHÉAS, HIVER

T. h. 0,81; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet*

Le titre et la date de cette première vue du bassin avec le pont japonais sont donnés par Monet lui-même dans une lettre à Durand-Ruel du 4 avril 1918. Le terrain avait été acquis le 5 février 1893 et les travaux destinés à élargir le Ru furent entrepris aussitôt, non sans soulever des difficultés (cf. lettres nos 1189, 1190, 1191, 1193, 1195, 1196, 1200, 1205). Monet fut autorisé à construire le pont japonais par arrêté préfectoral du 24 juillet 1893 (cf. lettre no 1221).
Le bassin, tel qu'il apparaît ici, est loin d'avoir atteint le développement que lui conféreront de nouveaux travaux après 1900. Le tableau a été peint dans la première période de grand froid de l'hiver 1895 entre les 6 et 12 janvier.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Bernheim-Jeune, Paris, 1921, no 27 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1922, no 4 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, no 14.

BIBLIOGRAPHIE: pièces justificatives nos 104 et 105 — A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, p. 35 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 450 — D. Rouart, J.D. Rey et R. Maillard, 1972, p. 153 (ill.) — R. Gordon, *The lily pond at Giverny*, in: *Connoisseur*, novembre 1973, p. 157.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, avril 1918 — Canonne, Paris, 1923 — vente M. J.C., Paris, Drouot, 5 juin 1942, no 18 — vente, Paris, Drouot, 3 février 1944, no 59 — P.A., Suisse.

1393

NORVÈGE, LES MAISONS ROUGES À BJÖRNEGAARD

T. h. 0,65; l. 0,81

Arrivé à Christiania (Oslo) en Norvège le 1er février 1895, Monet s'installe à Björnegaard au nord-ouest de Sandviken (Sandvika), au terme d'une prospection qui dure jusqu'au 15 du même mois, et prend pension chez Jenny, l'épouse du dramaturge Björnson. Les maisons représentées ici existent encore aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE: F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1972, no 138 (ill.) — K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 24 (ill.).

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — légué en 1966, à l'Académie des Beaux-Arts, Paris:

MUSÉE MARMOTTAN, PARIS (5170).

1394

LES MAISONS DANS LA NEIGE, NORVÈGE

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 95*

Vues en regardant vers le nord-ouest, ces maisons en bois constituent les dépendances d'une ferme proche de Björnegaard. Une gravure de Werenskiold illustrant le conte d'Asbjörnsen et Moes, «*Les trois Princesses dans la montagne bleue*», représente apparemment le même sujet.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, no 15 — *Quelques œuvres de Monet, Raoul Dufy et Vlaminck*, Bernheim-Jeune, Paris, 1925 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, no 101 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, no 11 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, no 49.

BIBLIOGRAPHIE: (?) G. Geffroy, 1922, p. 209 — *Bulletin de la vie artistique*, 15 mai 1925, p. 222 (ill.) — A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, p. 13 — K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 26.

HISTORIQUE: *Bernheim-Jeune*, 1924 — Henri Canonne, Paris, 1927 — Amante, Paris — *Dr Nathan*, Zurich — *Van Diemen Lilienfeld*, New York, c. 1962 — *Schoneman*, New York, c. 1966 — Mr and Mrs Isaac Zighelboim, Venezuela, c. 1975.

1395

MAISONS DANS LA NEIGE, NORVÈGE

T. h. 0,61; l. 0,84

Cf. no *1394*. Les collines du fond disparaissent dans la brume.

EXPOSITIONS: (?) *Centenaire de Cl. Monet*, André Weil, Paris, 1940, no 31.

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — vente, Paris, Galliera, 3 décembre 1975, no ZB (racheté).

1396

PAYSAGE DE NORVÈGE, LES MAISONS BLEUES

T. h. 0,61; l. 0,84

Cf. no *1394*. Le 17 mars, Monet annonce: «Il me faut abandonner un beau motif où j'avais trois toiles, car il n'y a plus de neige sur les toits» (lettre no 1284). Les trois numéros de cette série sont donc tous antérieurs à cette date.

EXPOSITIONS: *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, no 100 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, no 13.

BIBLIOGRAPHIE: F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1972, no 136 (ill.) — K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 25 (ill.).

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — légué en 1966, à l'Académie des Beaux-Arts, Paris:

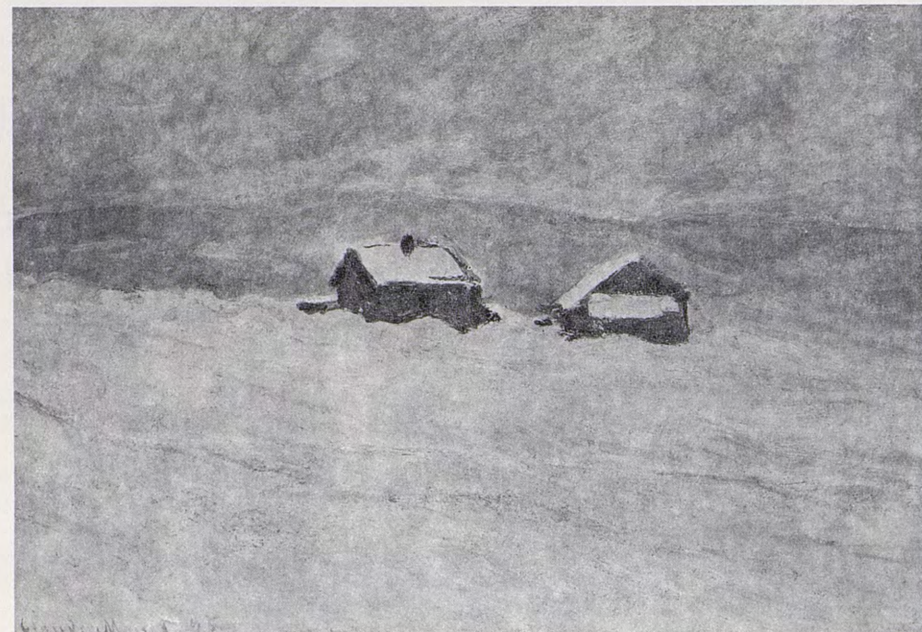
MUSÉE MARMOTTAN, PARIS (5169).



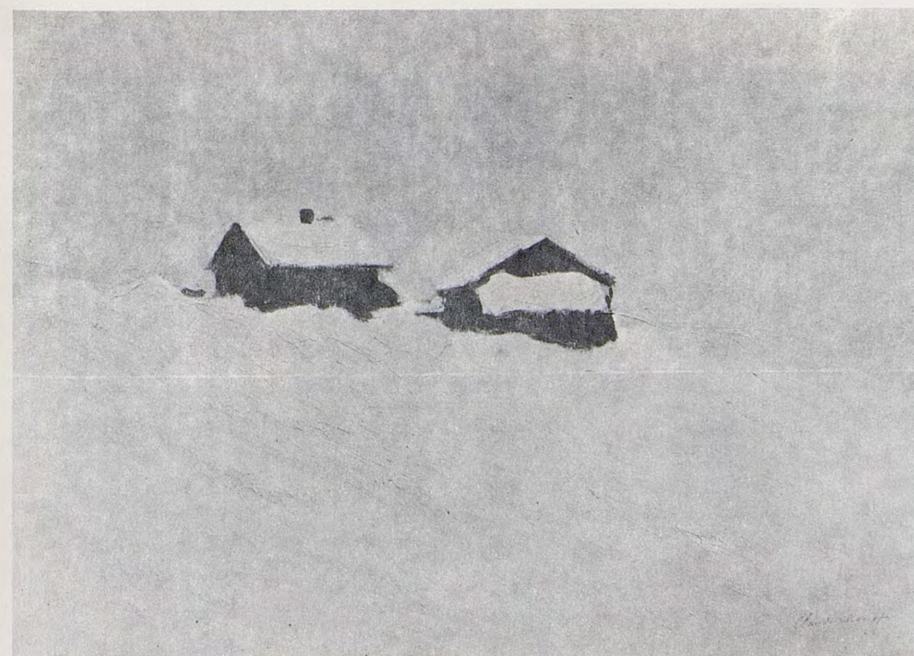
1392



1393



1394



1395



1396

1397

VILLAGE DE SANDVIKEN SOUS LA NEIGE

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 95*

Peint ainsi que les deux numéros suivants vers le 1er mars (lettre nº 1276), depuis la rive sud du petit fleuve côtier Sandvikselva, ce tableau montre au premier plan le pont de Lökke et, dominant quelques maisons de Sandviken, les hauteurs du Lökkeasen. Sur le dessin préparatoire (Musée Marmottan, inv. 5133, fos 24 verso et 25 recto en partie), Monet a pris soin d'indiquer, pour la première maison à gauche, la couleur «rouge» qu'il a effectivement utilisée.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 29 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 90 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 94.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 131 — O. Reuterswärd, 1948, p. 207 (ill.) — J. Rewald, *C. Pissarro, Lettres à son fils Lucien*, Paris, 1950, p. 467 — K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 16 (ill.).

HISTORIQUE: vente Sisley, Paris, Georges Petit, 1er mai 1899, nº 65 *(Durand-Ruel* et *Bernheim)* — *Durand-Ruel*, 1900 — Mrs John J. Borland, Boston, 1901 — donné par Bruce Borland en 1961:

THE ART INSTITUTE OF CHICAGO (61.790).

1398

SANDVIKEN, NORVÈGE, EFFET DE NEIGE

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 95*

Cf. nº *1397*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 30 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1900, nº 23 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 150 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 65.

BIBLIOGRAPHIE: pièces justificatives nos 134 et 135 — G. Geffroy, 1922, p. 257 (ill.) — M. Elder, 1924, pl. 35 — Ch. Léger, 1930, pl. 28 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 374 — M. Malingue, 1943, pp. 132 (ill.), 148 — Prince Eugène de Suède et O. Reuterswärd, *Monet och hans maleri*, in: *Ord och Bild*, décembre 1947, p. 451 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, p. 208 (ill.) — G. Besson, s. d. (1949), pl. 52 — K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 19 (ill.).

HISTORIQUE: donné à *Durand-Ruel* par Monet, janvier 1900 — A.L. Adams, New York, 1929 — vente Adams Family, New York, Parke Bernet, 15 octobre 1969, nº 18.

1399

PAYSAGE DE NORVÈGE, SANDVIKEN

T. h. 0,73; l. 0,92

Cf. nº *1397*.

BIBLIOGRAPHIE: S. Cotté, 1974, fig. 22 — K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 17 (ill.).

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — donné par lui à M. et Mme A. D., Paris, 1965 — vente M. et Mme A.D., Londres, Sotheby, 26 avril 1967, nº 23 *(Brook Street Gallery)* — P.A., USA, c. 1970.

1400

LE FJORD DE CHRISTIANIA (OSLO)

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 95*

Situées à une demi-heure en traîneau de Sandviken, les vues du fjord de Christiania ont été exécutées entre le 28 février, date de la découverte du motif, et le 12 mars, jour où la circulation des véhicules sur la glace est interdite (lettres nos 1276 et 1282).
On distingue ici, vue depuis la grande île d'Ostöya, en regardant vers le sud-est, l'île boisée de Krokholmen précédée d'un îlot. A l'arrière-plan, la presqu'île de Nesoddtangen.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 11 ou 12 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1900, nº 26 — *Monet*, Grossherzogliches Museum, Weimar, 1905, nº 18 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 26 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 24.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 137 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 65 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 379 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 213 (ill.), 214, 234 — K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 20 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1900 — *A.A. Hébrard*, Paris, 1906 — Prince de Wagram, Paris, 1906 — *Durand-Ruel*, 1908 — vente, Paris, Galerie Charpentier, 4 avril 1957, nº 59 *(Wildenstein)* — P.A., Norvège.

1401

LE FJORD, PRÈS CHRISTIANIA

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 95*

Cf. nº *1400*. Le motif a été identifié par Fredrikke et Finn Kinck Hanssen.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 11 ou 12 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1900, nº 22 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 27 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 93.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 97 — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in: *L'Art et les Artistes*, 1920, nº 11, p. 73 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 376.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1900 — *Sam Salz*, New York — Mr and Mrs J. Ralph Stone, USA, c. 1968.

1895


1397


1398


1399


1400


1401

1402

AU BORD DU FJORD DE CHRISTIANIA

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 95*

Un déplacement du chevalet vers le sud fait apparaître, à droite de l'île de Krokholmen, l'extrémité boisée de la grande île de Ostöya.

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 13 ou 14 — *Pictures by Old Masters and Other Painters*, Copley Hall, Boston, 1903, nº A10 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 44 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 21 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 28.

Bibliographie: pièce justificative nº 97 — M. de Fels, 1929, p. 235 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 376 — O. Reuterswärd, 1948, p. 287.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1900 — John Parkinson, Boston, 1901 — Nathaniel Parkinson, Dover (Mass) — R. Thomas Mc Dermott, Houston — Mrs T.P. Hull Jr, USA.

1403

AU BORD DU FJORD, PRÈS CHRISTIANIA

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b.d.: *Claude Monet 95*

Une rotation partielle vers le nord-est ouvre à gauche une perspective plus large vers la rive opposée du fjord de Christiania.

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 13 ou 14 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1900, nº 20 — *Modern French Paintings*, Art Gallery, Manchester (G.-B.), 1907-1908, nº 86 — *Manet-Monet*, Galerie Miethke, Vienne, 1910, nº 25 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 99.

Bibliographie: pièce justificative nº 97 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 65 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 376 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 211 (ill.), 214, 234 — K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 22 (ill.).

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1900 — *Wildenstein* — P.A., USA, c. 1965.

1404

MAISONS DANS LA NEIGE ET MONT KOLSAAS

T. h. 0,65; l. 0,92
On lit b. d.: *Claude Monet 95*

Au hameau de Kirkerud à environ 2 kilomètres au nord-ouest de Björnegaard, Monet représente les maisons en bois d'une ferme avec, à l'arrière-plan, le Mont Kolsaas qui clôt le paysage à l'est. Il existe une étude dessinée pour ce tableau et le suivant (Musée Marmottan, inv. 5133, fº 14 verso et fº 15 recto en partie).

Bibliographie: K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 23 (ill.).

Historique: acheté à Monet par Sanji Kuroki, c. 1919 — Wada, Kobé, c. 1965 — *Fujikawa*, Japon, c. 1973.

1405

MAISONS DANS LA NEIGE, NORVÈGE

T. h. 0,65; l. 0,92
Cf. nº *1404*.

Expositions: (?) *Centenaire de Cl. Monet*, André Weil, Paris, 1940, nº 31.

Historique: Michel Monet, Giverny — P.A.

1406

LE MONT KOLSAAS EN NORVÈGE

T. h. 0,65; l. 1,00

Le mont Kolsaas (altitude 380 m, à 12 km environ de Christiania) «que l'on voit de partout» constitue le dernier en date des motifs de Monet en Norvège. Après avoir pris plusieurs croquis (Musée Marmottan, inv. 5133, fºs 15 verso et 16 recto, 22 verso, 23 recto et verso, 24 recto, 28 verso et 29 verso), il a «six toiles en train» à la date du 1er mars; le 20, il a «fait» le sujet douze fois (lettres nºs 1276 et 1286). Nous avons classé en tête de la série deux numéros exécutés d'une colline proche de Kirkerud, au nord-ouest de Björnegaard.

Expositions: *Monet*, Musée Toulouse-Lautrec, Albi, 1975, nº 13.

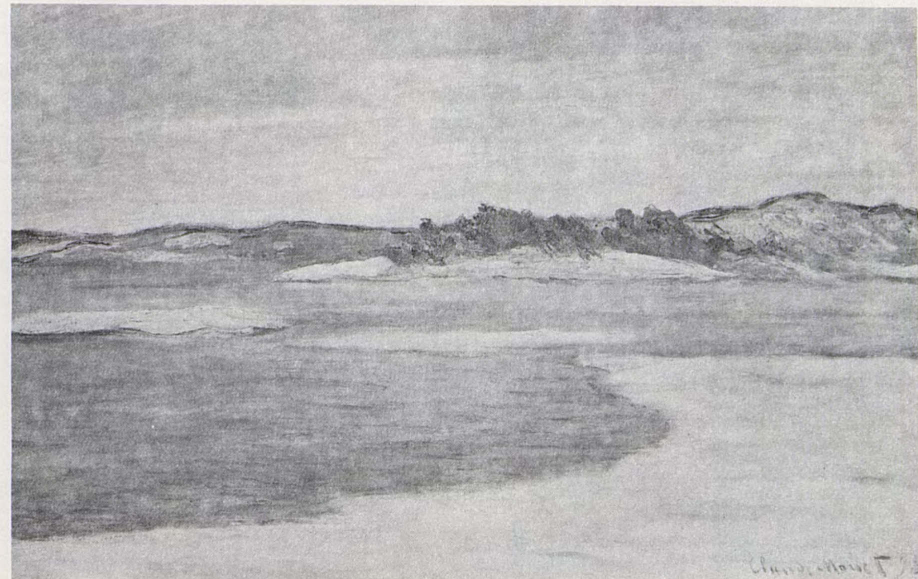
Bibliographie: F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1971, p. 22 (ill.) — K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 14 (ill.).

Historique: Michel Monet, Giverny — légué à l'Académie des Beaux-Arts, 1966:

Musée Marmottan, Paris (5100).



1402



1403



1404



1405



1406

1407

MONT KOLSAAS

T. h. 0,65 ; l. 0,92

Cf. n° *1406*.

Bibliographie : S. Cotté, 1974, fig. 23 — K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 15 (ill.).

Historique : Michel Monet, Giverny — vente, Paris, Galliera, 6 décembre 1966, n° 153 — vente, Genève, Motte, 9 et 10 juin 1967, n° 64 — Charles Aeschimann, Suisse, c. 1970.

1408

LE MONT KOLSAAS

T. h. 0,65 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 95*

Pour les dessins préparatoires cf. n° *1406*. Cette vue classique du Mont Kolsaas a été exécutée à proximité de Helgerud, au nord de Björnegaard. En tête des dix numéros représentant ce motif nous avons classé les six toiles signées qui ont figuré à l'exposition de 1895.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, n° 31 — (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, n° 9 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, n° 26 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, n° 27 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1940, n° 13 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, n° 64 — *Monet*, Society of Four Arts, Palm Beach, 1958, n° 20 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, n° 34 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, n° 95.

Bibliographie : pièces justificatives n°s 139 et 140 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 382.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1901 — vente, Paris, Galerie Charpentier, 16 juin 1953, n° 44 — Nathan Cummings, Chicago, c. 1958.

1409

LE MONT KOLSAAS, EFFET DE SOLEIL

T. h. 0,65 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 95*

Cf. n° *1408*.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, 1895, n° 32 — *Exposition internationale des Beaux-Arts*, Stockholm, 1897 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1900, n° 21 — *Monet de 1894 à 1905*, Bernheim-Jeune, Paris, 1906 — *Monet*, Galerie des Beaux-Arts, Paris, 1952, n° 68 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, n° 44.

Bibliographie : pièce justificative n° 97 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 376 — *Monet och hans maleri. Minnen och intryck av Prins Eugen* (commenté par O. Reuterswärd), in : *Ord och Bild*, décembre 1947, p. 454 — O. Reuterswärd, 1948, p. 230 — K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 5.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1900 — Jean d'Alayer, Paris, c. 1952 — vente, Paris, Charpentier, 13 juin 1958, n° 107.

1410

LE MONT KOLSAAS, TEMPS CLAIR

T. h. 0,65 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 95*

Cf. n° *1408*.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, n° 33 — (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, n° 9 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, n° 14.

Bibliographie : O. Reuterswärd, 1948, p. 287.

Historique : Matsukata, Paris, c. 1924 — vente [Matsukata], Paris, Drouot, 21 novembre 1947, n° 14 — *Alexander Rabow*, San Francisco — vente Mrs Amalia de Schulthess, New York, Parke Bernet, 17 avril 1969, n° 100.

1411

MONT KOLSAAS, TEMPS BRUMEUX

T. h. 0,65 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 95*

Cf. n° *1408*.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, 1895, n° 34 — *Exposition internationale des Beaux-Arts*, Stockholm, 1897 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, n° 8.

Bibliographie : pièce justificative n° 97 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 376 — *Monet och hans maleri. Minnen och intryck av Prins Eugen* (commenté par O. Reuterswärd), in : *Ord och Bild*, décembre 1947, p. 454 — O. Reuterswärd, 1948, p. 230.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1900 — Ellen Henderson, New Orleans — P.A., USA, c. 1971.

1412

MONT KOLSAAS, EFFET DU SOIR

T. h. 0,65 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 95*

Cf. n° *1408*.

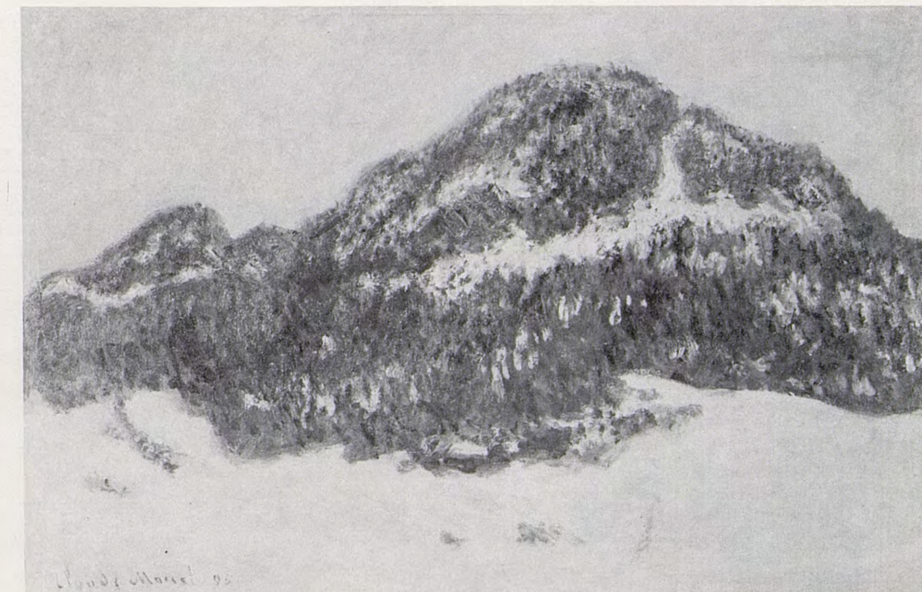
Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, n° 35 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, n° 97 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, n° 12 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, n° 223.

Bibliographie : K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 13 (ill.).

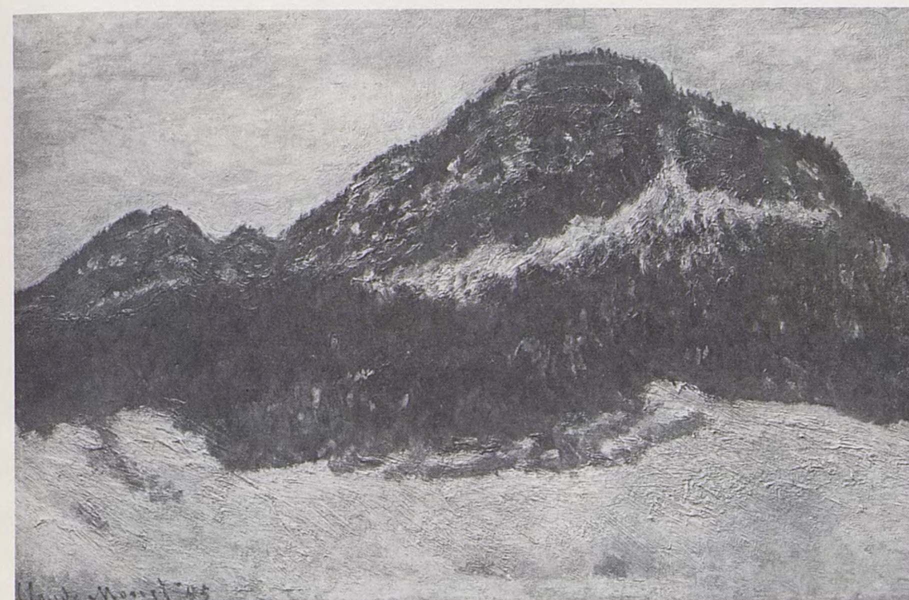
Historique : Michel Monet, Giverny — Arthur Stoll, Vevey, 1949 — vente Arthur Stoll, Berne, Kornfeld und Klipstein, 18 novembre 1972, n° 148.



1407



1410



1408



1411



1409



1412

1413

LE MONT KOLSAAS, TEMPS SOMBRE

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 95*

Cf. nº *1408*.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 36 — (?) *Exposition internationale des Beaux-Arts*, Stockholm, 1897 — (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 10 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 24 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 98.

Bibliographie: pièces justificatives nºs 139 et 140 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 382 — *Monet och hans maleri. Minnen och intryck av Prins Eugen* (commenté par O. Reutersward), in: *Ord och Bild*, décembre 1947, p. 454 — O. Reutersward, 1948, pp. 209 (ill.), 230 — K. Hellandsjö, *Monet i Norge*, Hövikodden, 1974, p. 5.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1901 — *A.A. Hébrard*, Paris, 1906 — Prince de Wagram, Paris, 1906 — *Durand-Ruel*, 1908 — P.A., France.

1414

MONT KOLSAAS, AU DÉCLIN DU JOUR

T. h. 0,65; l. 0,92

Cf. nº *1408*.

Expositions: *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 225 — (?) *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 72 — *Monet*, Tokyo, Osaka et Fukuoka, 1970, nº 18.

Bibliographie: D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 80 (ill.).

Historique: Michel Monet, Giverny — vente, Genève, Galerie Motte, 28 juin 1969, nº 382 — Labl, c. 1970 — Marubeni Jida, Japon, c. 1970 — vente, Londres, Sotheby, 28 mars 1973, nº 19 (P. Kantor).

1415

MONT KOLSAAS, REFLETS ROSES

T. h. 0,65; l. 1,00

Cf. nº *1408*.

Expositions: *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 226.

Bibliographie: H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 151-152, 70 (ill.) — K. Hellandsjö, *Monet i Norge–1895*, Hövikodden, 1974, p. 12 (ill.).

Historique: Michel Monet, Giverny — acquis en 1967:

Musée du Louvre, Galerie du Jeu de Paume, Paris (RF 1967-7).

1416

MONT KOLSAAS, EFFET ROSE

T. h. 0,65; l. 0,92

Cf. nº *1408*.

Expositions: *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 98 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 81 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 71 — *Monet*, Tokyo, Osaka et Fukuoka, 1970, nº 19.

Historique: Michel Monet, Giverny — vente Mr Thor Furuholmen, Londres, Christie, 6 décembre 1968, nº 19 *(S. Hahn)*.

1417

MONT KOLSAAS, TEMPÊTE DE NEIGE

T. h. 0,65; l. 1,00

Cf. nº *1408*.

Expositions: *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 224 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 70.

Historique: Michel Monet, Giverny — P.A.

1418

MONT KOLSAAS, NORVÈGE

T. h. 0,65; l. 1,00

Cette vue du Mont Kolsaas se rattache à la grande série de Helgerud (nºs *1408* à *1417*) dont elle se distingue par son premier plan.

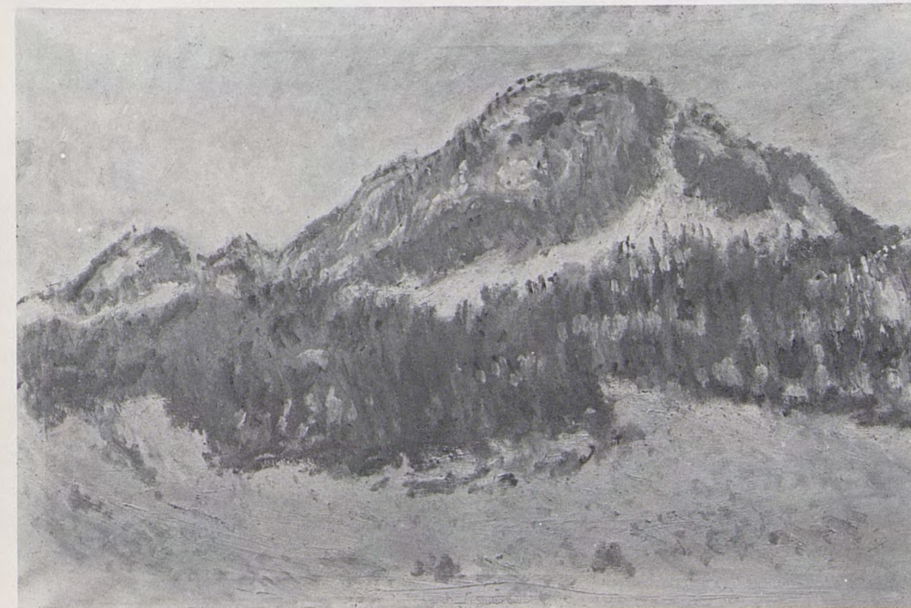
Historique: Michel Monet, Giverny — P.A.


1413


1416


1414


1417


1415


1418

1419

LE PONT JAPONAIS, GIVERNY

T. h. 0,98 ; l. 1,17
Signé postérieurement b. d. : *Claude Monet/1892*

Peint en 1895 comme le nº *1392*, mais à la belle saison.

Expositions : *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 90.

Bibliographie : pièces justificatives nos 145 et 146 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 455 — M. Malingue, 1943, pp. 128 (ill.), 148 — D. Wildenstein, 1967, p. 62 — D. Rouart, J.D. Rey et R. Maillard, 1972, p. 153 (ill.) — R. Gordon, *The lily pond at Giverny, the changing inspiration of Monet*, in : *Connoisseur*, novembre 1973, pp. 154-157.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, 1920 — *Durand-Ruel*, 1922 — Otto Haas, New York, 1935 — P.A., USA, c. 1975.

1419*bis*

PONT DANS LE JARDIN DE MONET

T. h. 0,89 ; l. 0,92
Signé postérieurement b. g. : *Claude Monet 1900*

Expositions : *Französische Impressionisten*, Arnot, Vienne, 1911, nº 11 — Zurich, 1913.

Bibliographie : pièce justificative nº 101 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 429 — D. Rouart, J.D. Rey et R. Maillard, 1972, p. 154 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1911 — P. Esterez, 1913 — P.A.

1420

LE JARDIN DE MONET À GIVERNY

T. h. 0,81 ; l. 0,92
Signé b. d. : *Claude Monet/95*

D'après un renseignement recueilli auprès de sa sœur Germaine (Mme Salerou), la jeune femme qui se tient dans une allée du jardin de Giverny est Suzanne Hoschedé (Mme Théodore Butler depuis 1892). Sa santé donne de vives inquiétudes depuis un certain temps déjà (cf. lettres nos 1304, 1306, 1307, 1314) lorsque Monet peint ce tableau, vers la fin de l'été ou au début de l'automne 1895.

Expositions : *Art Français des XIXe et XXe siècles*, Hôtel de ville, Prague, 1923, nº 91 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 89.

Bibliographie : pièces justificatives nos 145 et 146 — G. Geffroy, 1922, p. 326 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 455 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 96 (ill.) — *Fondation collection Emil G. Bührle*, Zurich, 1973, pp. 15 (ill.), 180, 181 (ill.) — C. Joyes, R. Gordon, J.M. Toulgouat, A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975, p. 66 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, 1920 — *Durand-Ruel*, 1922 — *Dr Elias*, 1924 — *Aktuaryus*, Zurich — Emil Georg Bührle, Zurich, 1941 :

Fondation Collection E.G. Bührle, Zurich.

1421

FALAISE À POURVILLE

T. h. 0,65 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 96*

Vers la mi-février 1896, Monet retourne à Pourville où il restera jusqu'aux premiers jours d'avril. Dès le début de son séjour, il aborde presque tous les motifs qu'il traitera au cours de cette campagne et de celle de l'année suivante et qui sont beaucoup moins nombreux qu'en 1882 (cf. nos *708* à *743* et *751* à *808*).
Utilisant une cabine sur la plage, il exécute une série de vues représentant les falaises de Varengeville à l'ouest de Pourville. A l'extrême gauche, on distingue la valleuse de Mordal ; plus loin à droite, la gorge du Petit Ailly. La falaise se termine par la pointe de l'Ailly, près de Vastérival. Sur l'appellation « Falaise à Pourville », cf. t. II, nº *710*.
Pour cette toile, Monet a exécuté une étude dessinée conservée au Musée Marmottan (inv. 5134, fº 28 verso).

Expositions : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 16 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 65 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 29.

Bibliographie : *A la Galerie Georges Petit*, in : *Supplément au Gaulois*, 16 juin 1898, p. 3 (ill.) — Th. Duret, *Histoire des peintres impressionnistes*, Paris, 1906, p. 87 (ill.) — Ch. Sterling and M. M. Salinger, *French Paintings, t. III, ... Metropolitan Museum of Art*, New York, 1967, p. 140 (ill.) — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in : *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, pp. 296 (ill.), 303.

Historique : vente Boussod, Valadon et Cie, New York, Mendelssohn Hall, 26-28 février 1902, nº 161 *(Durand-Ruel)* — Miss Elizabeth W. Perkins, 1904 — *Durand-Ruel*, 1929 — Mr and Mrs Charles S. McVeigh, New York, 1931 — donné en 1961 :

The Metropolitan Museum of Art, New York (61.250).

1422

FALAISE DE POURVILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 96*

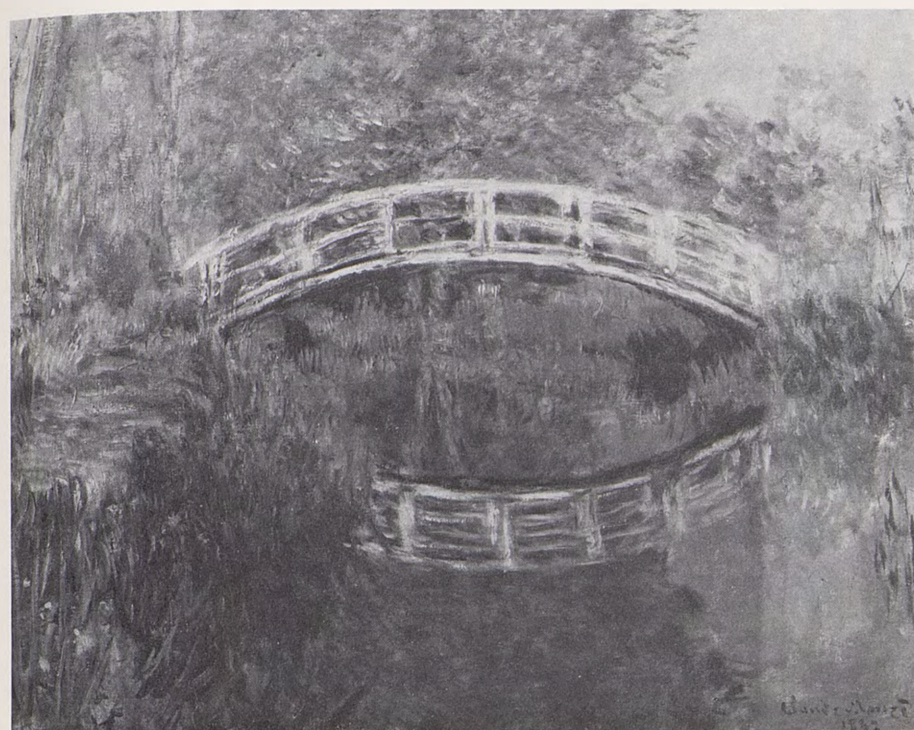
Cf. nº *1421*.

Expositions : (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 18 — *Peinture française au XIXe siècle*, Prague, 1907 — Galerie Royale de Peinture, Dresde, 1909 — International Society, Grafton Galleries, Londres, 1912 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 35 — Baltimore Museum of Art, 1925 — John Herron Art Institute, Indianapolis, 1925 — Taylor Art Gallery, Vassar College, Poughkeepsie, N.Y., 1926.

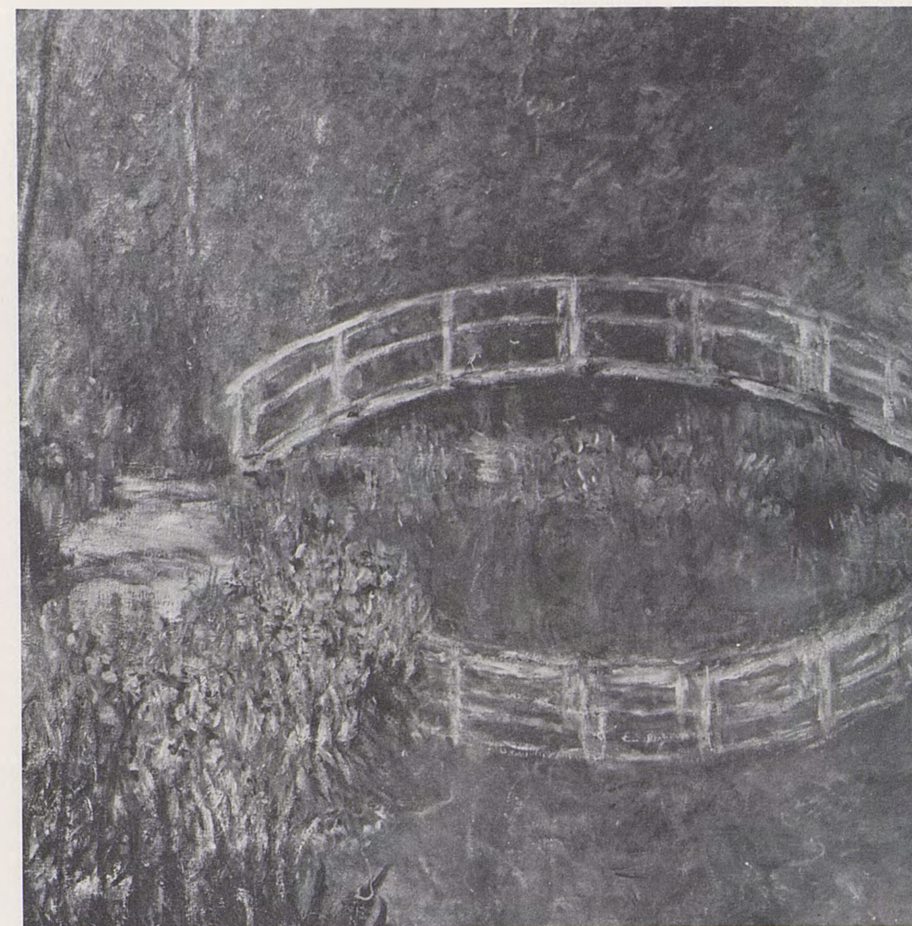
Bibliographie : Ch. Sterling and M. M. Salinger, *French Paintings, t. III, ... Metropolitan Museum of Art*, New York, 1967, p. 140 (ill.) — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in : *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, p. 296 (ill.).

Historique : vente Ad. Tavernier, Paris, Georges Petit, 6 mars 1900, nº 55 — vente M. T. [Tavernier], Paris, Drouot, 15 avril 1907, nº 33 *(Durand-Ruel)* — *Wildenstein* — Ferdinand Eberstadt, New York, 1963 — don de Mary V.T. Eberstadt, New York, au Metropolitan Museum of Art, New York, 1964 — vente Metropolitan Museum of Art, New York, Sotheby Parke Bernet, 25 octobre 1972, nº 6.

1895-1896



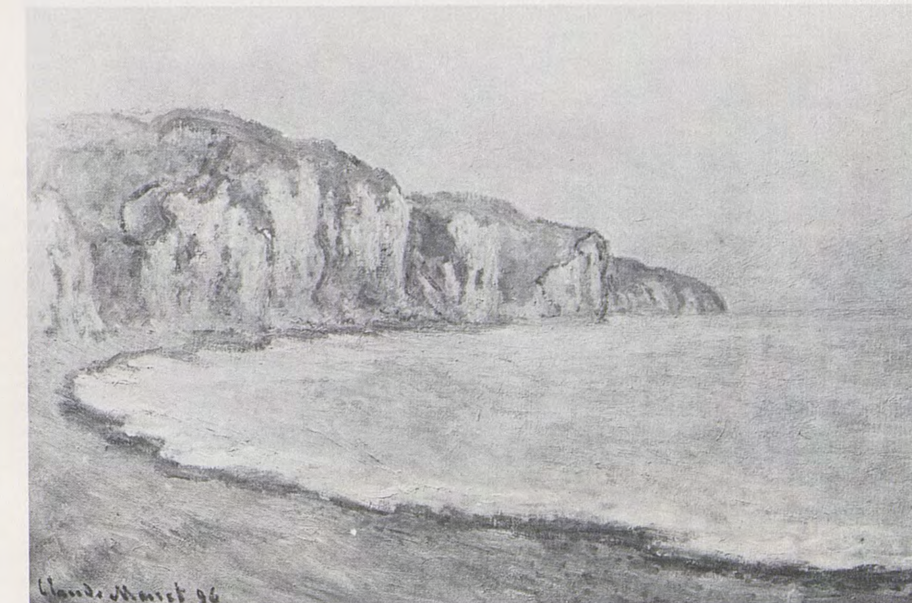
1419



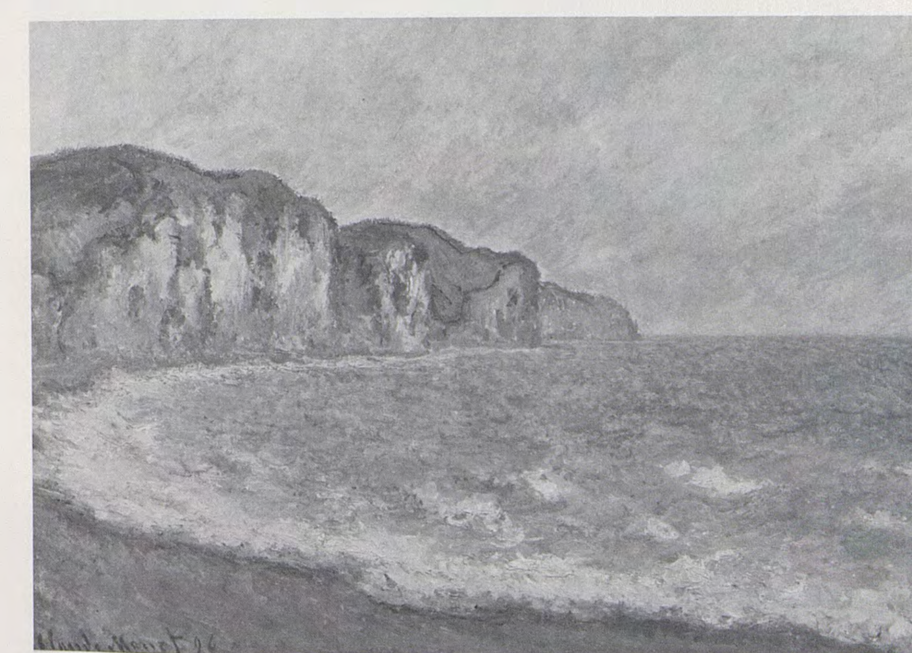
1419*bis*



1420



1421



1422

1423

MAUVAIS TEMPS, POURVILLE

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 96*

Un dessin préparatoire conservé au Musée Marmottan (inv. 5134, fº 27 verso) fait apparaître la volonté de Monet de laisser la valleuse de Mordal en dehors du champ à gauche.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 17 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1900, nº 19 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 28 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 64 — *Monet*, Gimpel, Londres, 1950, nº 10.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 97 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 376 — O. Reutersward, 1948, p. 289 — S. Cotté, 1974, pl. 25.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1900 — acquis en 1903 sur le fonds Stickney: The Art Institute of Chicago, 1903-1930 (03-11) — vente, Londres, Sotheby, 8 mars 1944 *(Reid & Lefevre)* — *Redfern*, Londres — vente, Londres, Christie, 9 juillet 1965, nº 112 (Richardson).

1424

GROS TEMPS À POURVILLE

T. h. 0,65; l. 0,92

Cf. nº *1423*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Stephen Hahn, New York, 1968 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 37.

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — *Stephen Hahn*, New York, 1968.

1425

FALAISE À POURVILLE, SOLEIL COUCHANT

T. h. 0,60; l. 0,81
Cf. nº *1423*.

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — donné en 1964:

LA VILLE DE VERNON.

1426

LA PLUIE, POURVILLE

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé postérieurement b. g.: *Claude Monet 86*

Cf. nº *1423*. — Les erreurs de date particulièrement fréquentes pour la campagne de 1896 peuvent être dues, ici ou là, aussi bien à une confusion de l'artiste au moment de la vente qu'à une restauration abusive.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 41 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1922, nº 15.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1343 — R.H. Hubbard, *European Paintings in Canadian Collections*, t. II, Oxford, 1962, p. 155.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, 1913 — H.S. Osler, Montréal, 1922 — P.A., Canada, c. 1962.

1427

LA CABANE SUR LA FALAISE DE VARENGEVILLE

T. h. 0,65; l. 0,92

La gorge du Petit Ailly qui entaille la falaise de Varengeville, avec la «petite maison» (i.e. la cabane du douanier) sur son flanc gauche, a longuement retenu l'attention de Monet dès 1882 (nºs *730* à *743* et nºs *802* à *806*). Il y retourne en 1896.
Cette toile a été peinte par mauvais temps, d'une position abritée, située assez loin sur le bord opposé de la valleuse. L'appellation «à Varengeville», conforme à la toponymie, alterne chez Monet avec «à Pourville» pour l'ensemble des lieux situés à l'ouest de la plage, qui se trouvent en fait sur la commune de Varengeville.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1342 — H. Rostrup, *Malerier og Tegningen i Ny Carlsberg Glyptotek*, Copenhague, 1961, p. 51, nº 927b.

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — *Katia Granoff* — Ny Carlsbergfondet, 1958:

NY CARLSBERG GLYPTOTEK, COPENHAGUE (I.N.2805).

1428

SUR LA FALAISE, AU PETIT AILLY

T. h. 0,73; l. 0,92

Pour bien souligner le fait que Monet a travaillé dès 1896 en cet endroit, nous classons ici cette étude non datée, prise au Petit Ailly. Cf. nº *1429*.

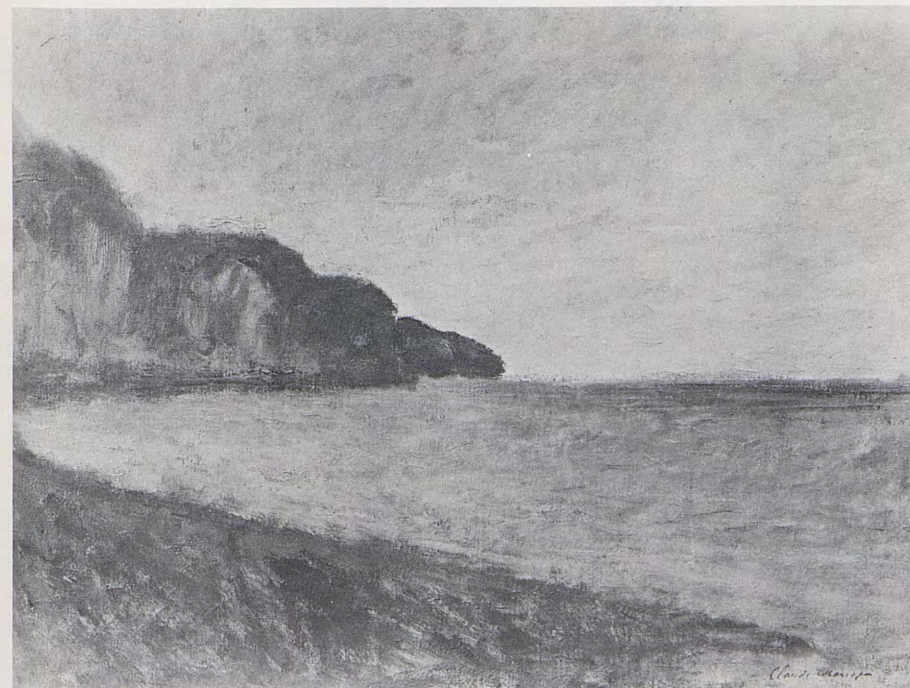
HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — P.A.

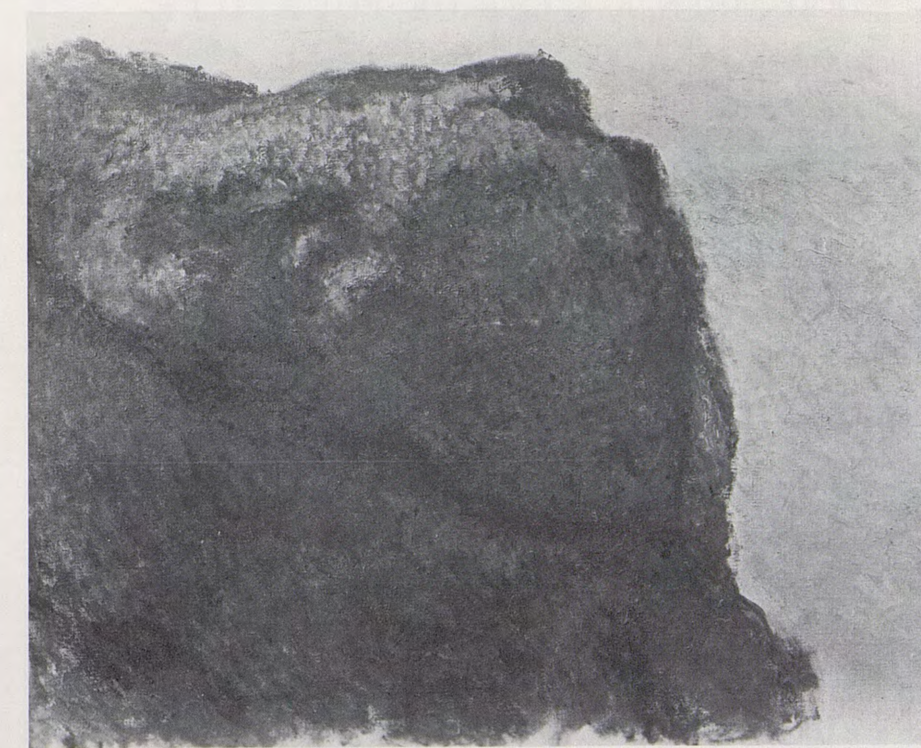

1423


1426


1424


1427


1425


1428

1429

FALAISE DU PETIT AILLY À VARENGEVILLE

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé postérieurement b. g.: *Claude Monet 82*

Vue prise comme la précédente, à l'ouest de Pourville, depuis le flanc droit de la gorge du Petit Ailly, et à la verticale de la cabane à peine visible en bas sur le versant opposé.
Au moment de la vente en 1920, le peintre attribuera par erreur cette toile à sa campagne de 1882, dont tout la sépare (angle de prise de vue et style), alors qu'elle s'apparente étroitement à la production de 1896-1897 (cf. n^{os} *1428*, *1445* à *1447*).

Bibliographie: lettre n° 1342 — pièce justificative n° 107 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 456.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, mai 1920 — *Durand-Ruel*, 1922 — vente, Paris, Drouot, 10 mai 1950, n° 116 — P.A., France, c. 1972.

1430

FALAISES PRÈS DE DIEPPE

T. h. 0,65; l. 1,00

Monet, quinquagénaire, se déplace moins facilement qu'en 1882 et recherche les endroits dont l'accès est le plus aisé. De là, une prédilection pour la côte aux Hérons, à l'est de Pourville, que la route de Dieppe lui permet de rejoindre sans grand effort et où il entreprend dès 1896 toute une série de vues. Nous classons ici (n^{os} *1430* à *1434*) celles qu'il ne paraît pas avoir terminées en 1897.
Deux variantes dessinées pour le présent motif sont conservées dans un carnet du Musée Marmottan (inv. 5134, f° 29 verso et f° 30 recto).

Historique: Service de la Récupération Artistique des Musées Nationaux Français, 1950 — déposé en 1953:

Musée Masséna, Nice (7153).

1431

FALAISES À L'EST DE POURVILLE

T. h. 0,65; l. 0,92

Comme dans le tableau précédent, la vue s'étend sur la Manche depuis la côte aux Hérons au premier plan. La jetée du port de Dieppe est signalée par une avancée horizontale d'un coloris différent de celui des eaux de la mer. A l'arrière-plan, les falaises déroulent leurs festons vers l'est, en direction de la baie de Somme.

Historique: Michel Monet, Giverny — *Galerie Ariel*, Paris.

1432

AU VAL SAINT-NICOLAS PRÈS DIEPPE

T. h. 0,65; l. 1,00

Nous classons en 1896, comme le n° *1428* auquel elles s'apparentent par le style, cette étude et les deux suivantes prises au Val Saint-Nicolas sur la côte aux Hérons (pour le titre, cf. *infra*, n° *1465*). Exécutée en un point légèrement plus à gauche (à l'ouest) que les deux numéros précédents, elle présente au centre le sommet de falaise arrondi qu'on aperçoit à l'extrême gauche sur ces deux vues. Le motif a été esquissé dans un dessin conservé au Musée Marmottan (inv. 5134, f° 41 recto).

Expositions: *Monet*, Stephen Hahn, New York, 1968.

Historique: Michel Monet, Giverny — *Stephen Hahn*, New York — P.A., Allemagne.

1433

FALAISE PRÈS DE DIEPPE

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé postérieurement b. d.: *Claude Monet 86*

Cf. n° *1432*, avec un vol de goélands, de nos jours encore nombreux en cet endroit.

La date *86*, inscrite pour 96, ne peut être retenue, Monet ayant écrit lui-même en 1896 que son précédent séjour remonte à une quinzaine d'années (cf. lettre n° 1324). Des raisons stylistiques s'opposent à ce que le tableau ait été peint en 1882, bien que le Musée Marmottan conserve, dans un carnet de cette époque, un dessin au motif très proche, demeuré sans utilisation immédiate (inv. 5131, f° 2 recto).

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, n° 4.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, 1913 — tableau en dépôt chez *Cassirer* et saisi par le gouvernement allemand en 1914 — Dr Feilchenfeldt — Walter Hugelshofer, Zurich — *F. et P. Nathan*, Zurich — P.A., Suisse, 1969.

1434

FALAISE PRÈS DIEPPE, MATIN

T. h. 0,65; l. 1,00

Cf. n° *1432*.

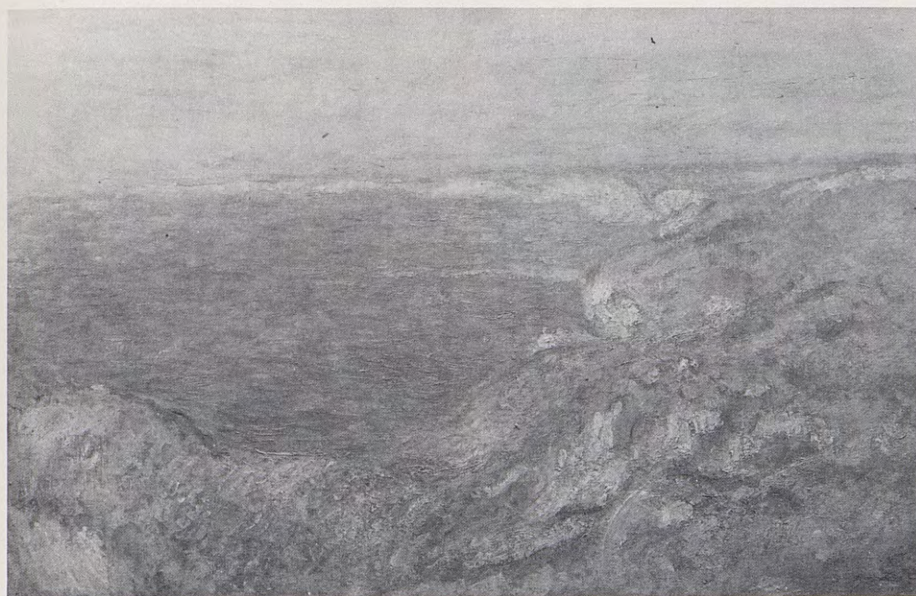
Historique: vente, Londres, Sotheby, 4 décembre 1968, n° 29 (Ballieau) — vente, Genève, Motte, 12 juin 1970, addenda — *Agora*, Paris, 1971 — vente, Genève, Motte, 6 mars 1975, n° 259 — vente, Zurich, Koller, 20-21 mai 1977, n° 5149.



1429



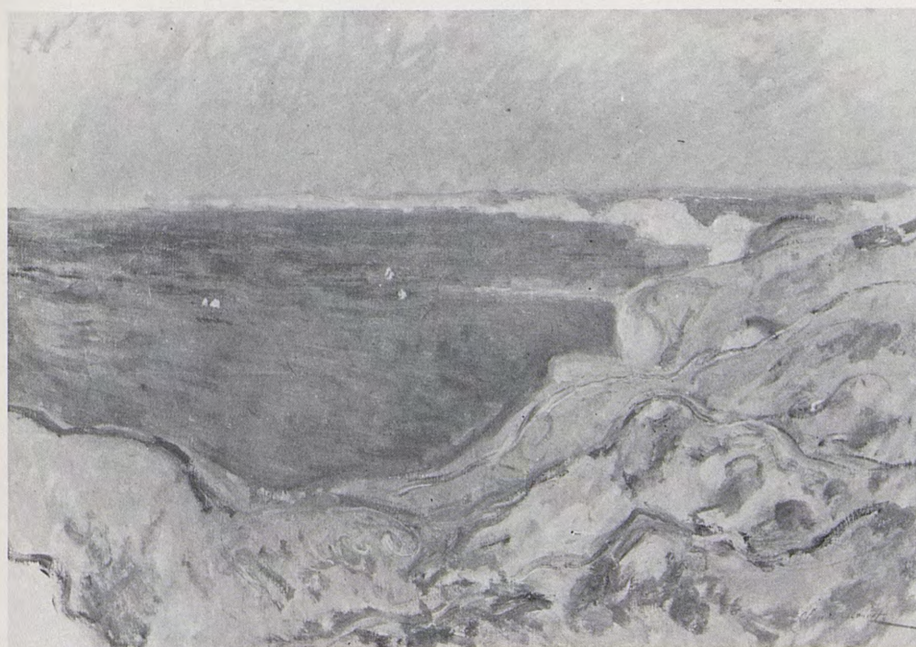
1432



1430



1433



1431



1434

1435

BRAS DE SEINE, PRÈS GIVERNY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 96*

De retour à Giverny dans les premiers jours d'avril 1896, Monet attend l'été pour commencer la série des *Matinées*. Un «temps épouvantable» l'oblige à remettre la suite de son travail à «l'an prochain» (cf. lettre nº 1353 — M. Guillemot, *Cl. Monet*, in: *La Revue illustrée*, 15 mars 1898, compte rendu d'une visite à Giverny en août 1897).
Nous plaçons en 1896 trois tableaux portant cette date ou n'en portant aucune: tous les autres sont datés *97* et ont été classés en conséquence (cf. *infra*, 1897, nº *1472*). L'artiste se tient sur la rive droite de la Seine (à gauche sur le tableau), à la hauteur de Giverny et à proximité de l'île aux Orties. Il peint tourné vers l'amont de la rivière (vers le sud-est). A droite, on aperçoit les arbres d'une île aujourd'hui draguée.

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 40 — *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 17 — *Fifth Annual Exhibition*, Carnegie Institute, Pittsburgh, 1900-1901, nº 163 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 79 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 49.

Bibliographie: lettre nº 1419 — C.C. Cunningham, *The Juliana Cheney Edwards Collection*, in: *Museum of Fine Arts Bulletin*, Boston, décembre 1939, pp. 106-107 — O. Reuterswärd, 1948, p. 283.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1898 — Mrs Potter Palmer, Chicago, 1901 — *Durand-Ruel*, 1902 — Arthur A. Crosby, 1905 — D.H. Cochrane, 1907 — *Durand-Ruel*, 1907 — Miss Grace Edwards, Boston, 1907 — légué en 1939 par Grace M. Edwards en mémoire de sa mère Juliana Cheney Edwards:

Museum of Fine Arts, Boston (39.672).

1436

MATINÉE SUR LA SEINE

T. h. 0,89; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 1896*

Cf. nº *1435*.

Expositions: *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 96.

Bibliographie: pièce justificative nº 101 — C. Mauclair, 1924, pl. 18 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 429.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1911 — Joseph F. Flanagan, 1912 — vente Flanagan, New York, Plaza Hotel, 14-15 janvier 1920, nº 59 (*Durand-Ruel* et *Knoedler*) — *Durand-Ruel*, 1930 — Albert Edward Pierce, 1930 — vente George Encil, Londres, Sotheby, 2 décembre 1970, nº 22 *(S. Hahn)* — P.A., USA, c. 1975.

1437

MATINÉE SUR LA SEINE

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. nº *1435*.

Historique: acheté à Monet par *Bernheim-Jeune*, 1916 — *Durand-Ruel*, 1916 — H.T. Sloane, New York, 1916 — *Durand-Ruel*, 1917 — acquis en 1919: The Minneapolis Institute of Arts (19.1), jusqu'en 1956 — *Knoedler*, New York, 1956 — P.A., USA, 1957.

1438

INONDATION À GIVERNY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 96*

Des pluies considérables au cours de l'automne 1896 (20 jours en septembre, 21 jours en octobre, 12 jours en novembre, avec un total de plus de 300 mm) ont provoqué des inondations. L'Epte en crue envahit la Prairie où se trouve le rideau de saules situé à proximité de la propriété de Monet, cf. nº *1059*.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1919, nº 8 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 51.

Bibliographie: pièce justificative nº 106 — G. Besson, s. d. [1909], fig. 53 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 454 — M. Malingue, 1943, pp. 133 (ill.), 148 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 62 (ill.).

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1919 — *Wildenstein* — M. Lester Avnet, 1964 — *Marlborough* — P.A., Suisse, c. 1975.

1439

L'INONDATION

T. h. 0,73; l. 0,92

Cf. nº *1438*.

Bibliographie: L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 102 (ill.) — *National Gallery, Illustrated General Catalogue*, Londres, 1973, p. 473.

Historique: Michel Monet, Giverny — Muse, Paris — *Charpentier*, Paris — *Tooth*, Londres, c. 1956 — acquis en 1957:

National Gallery, Londres (6278).


1435


1436


1437


1438


1439

1440

FALAISES À POURVILLE, SOLEIL LEVANT

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Monet n'a pas retrouvé en 1897 sur la plage de Pourville la cabine qui lui servait d'abri l'année précédente, mais la location d'une autre, plus petite (cf. lettre nº 1362), lui permet de travailler à nouveau à des vues orientées vers l'ouest; cf. le nº *1421*, avec la valleuse de Mordal à gauche, et, plus loin, la gorge du Petit Ailly.
Les titres de ce tableau et des deux suivants ont été proposés dès l'origine par l'artiste. Sur l'appellation «à Pourville», cf. nºs *710* et *1427*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 21 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 112 — University of Chicago, 1916 — *Modern French Paintings*, Minneapolis Institute of Arts, 1921, nº 15.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1419 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1898 — Baron de Meyer, Londres, 1905 — *Durand-Ruel*, 1914 — Martin A. Ryerson, Chicago, 1915 — légué en 1933: The Art Institute of Chicago (33.1159) — vente Mid-Western Educational Institution, New York, Parke Bernet, 4 mai 1944, nº 42 (racheté) — *Sam Salz*, New York — vente, Londres, Sotheby, 4 juillet 1962, nº 66 (Moradian).

1441

FALAISES DE POURVILLE, LE MATIN

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1440*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 19 ou nº 20 — *Monet, Manet, Renoir et Cézanne*, Weimar, 1904, nº 13 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 32.

BIBLIOGRAPHIE: B.B. Fredericksen, *Catalogue of the Paintings in the J. Paul Getty Museum*, Malibu, 1972, nº 147 (ill.).

HISTORIQUE: *Bernheim-Jeune*, Paris — *Durand-Ruel*, 1899 — Vicomtesse de Montfort, Paris, c. 1914 — vente, Paris, Charpentier, 12 mars 1956, nº 68 (The J. Paul Getty Museum):

THE J. PAUL GETTY MUSEUM, MALIBU, CALIFORNIA (A.56.P-4).

1442

FALAISE DE POURVILLE, LE MATIN

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1440*. On aperçoit ici avec une netteté particulière, à l'extrémité de la ligne des falaises, la pointe de l'Ailly (distincte de la gorge du Petit Ailly).

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 19 ou nº 20 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1910, nº 8 — *Art français du XIXe siècle*, Musée royal, Copenhague, 1914, nº 152 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1915, nº 16 — Columbus Gallery of Fine Arts, 1916 — *Inaugural Exhibition*, Canada Art Gallery, Toronto, 1926, nº 108.

BIBLIOGRAPHIE: J.H. Steegman, *Montreal Museum of Fine Arts, Catalogue of Paintings*, Montréal, 1960, p. 92, nº 126 — R.H. Hubbard, *European Paintings in Canadian Collections*, t. II, Oxford, 1962, p. 155.

HISTORIQUE: *Bernheim-Jeune* — *Durand-Ruel*, 1899 — *A.A. Hébrard*, 1905 — Prince de Wagram, Paris — *Durand-Ruel*, 1908 — Mulle de Jaegher, 1911 — *Bernheim-Jeune*, 1912 — *Durand-Ruel*, 1912 — acquis sur le fonds John W. Tempest, par the Art Association of Montreal, 1918:

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL, CANADA (918.126).

1443

FALAISES DE POURVILLE, MER AGITÉE

T. h. 0,65; l. 1,00

Cf. nº *1440*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Stephen Hahn, New York, 1968 — *Monet*, Tokyo, Osaka et Fukuoka, 1970, nº 24.

BIBLIOGRAPHIE: S. Cotté, 1974, pl. 11.

HISTORIQUE: Michel Monet, Giverny — vente M. et Mme A.D. (de Paris), Londres, Sotheby, 26 avril 1967, nº 21 *(Brook Street Gallery)* — P.A., USA, c. 1970.

1444

MER AGITÉE À POURVILLE

T. h. 0,73; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1440*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 15 — *Monet*, Zurich, 1952, nº 90.

BIBLIOGRAPHIE: *Catalogue du Musée national d'Art occidental*, Tokyo, 1961, cité s. p. (ill.).

HISTORIQUE: Matsukata, France, c. 1924 — séquestré par le Gouvernement français en 1944 et déposé au Musée National d'Art Moderne, Paris — restitué au Japon en 1959:

MUSÉE NATIONAL D'ART OCCIDENTAL, TOKYO (P.207).

1445

LA POINTE DU PETIT AILLY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Comme les nºs *1428* et *1429*, ainsi que *1446* et *1447*, cette vue représente le versant ouest de la gorge du Petit Ailly, la cabane dite du douanier étant ici nettement visible. Lors de l'exposition chez G. Petit en 1898, Monet a appelé cette série «La pointe du Petit Ailly» par confusion avec le cap d'Ailly situé à plus de trois kilomètres à l'ouest.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 24 ou nº 25 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 7 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1915, nº 7 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 45.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1419.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1898 — vente Lady Sekers, Londres, Sotheby, 7 juillet 1971, nº 27 *(Beyeler)*.

1446

POINTE DU PETIT AILLY, VARENGEVILLE

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

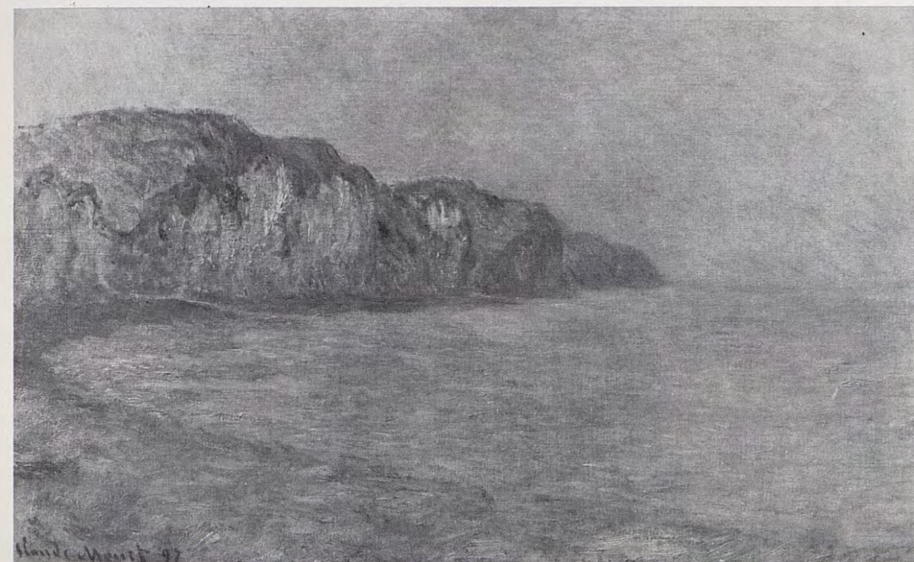
Cf. nº *1445*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 24 ou nº 25 — *Monet*, Tokyo, Osaka et Fukuoka, 1970, nº 23.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Bernheim-Jeune* et *Durand-Ruel*, 1918 — *Durand-Ruel*, 1918 — François, Paris, 1920 — Kubo, Japon — Mitsui, Japon — Fujikawa, 1950 — P.A., Japon, c. 1970.


1440

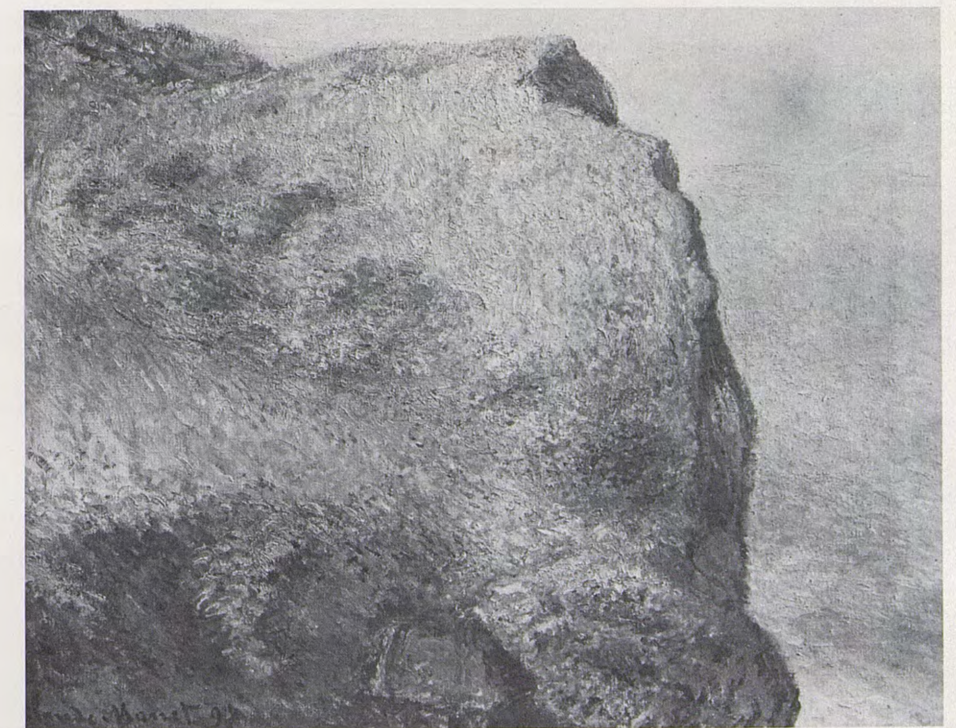

1441


1442


1443


1444


1445


1446

1447

LA POINTE DU PETIT AILLY, TEMPS GRIS

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1445*.

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 26 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, nº 15 — *Monet*, Stephen Hahn, New York, 1968 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 36.

Bibliographie: *The Collection of Mr and Mrs David Lloyd Kreeger*, Washington, D.C., 1976, p. 174 (ill.).

Historique: Michel Monet, Giverny — Rollin, Paris — vente, Paris, Charpentier, 18 juin 1957, nº 195 — *Feigen*, New York — Mr and Mrs David Lloyd Kreeger, USA, 1971.

1448

LA CABANE DE DOUANIER

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Exécuté en un point proche du nº *1427*.

Expositions: *Monet*, Musée Toulouse-Lautrec, Albi, 1975, nº 15.

Bibliographie: A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, p. 15.

Historique: acheté à Monet par *Bernheim-Jeune*, 1923 — Henri Canonne, Paris, 1926 — vente Canonne, Paris, Drouot, 28 mai 1930, nº 41 (Jacquinot) — P.A., France.

1449

LA CABANE DU DOUANIER

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *à son ami Chéret/Claude Monet 97*

Cf. nºs *1427* et *1448*.

Expositions: *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 152 — *Monet*, Zurich, 1952, nº 93.

Historique: donné par Monet à Jules Chéret, Paris — J. Neumann, Los Angeles — *F. et P. Nathan*, Zurich, c. 1938 — Emil G. Bührle, Zurich, c. 1958.

1450

PETIT AILLY, VARENGEVILLE, PLEIN SOLEIL

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Le même motif est vu ici d'une position à la fois plus rapprochée et plus basse.

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nºs 30, 31 ou 32.

Bibliographie: G. Dubosc, *Cl. Monet au Havre*, in: *Journal de Rouen*, 23 décembre 1910, p. 4.

Historique: acheté à Monet par la ville du Havre pour la somme symbolique de 1000 francs en 1911:

Nouveau Musée des Beaux-Arts, Le Havre (A.488).

1451

CABANE DES DOUANIERS À VARENGEVILLE

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. d.: *Claude Monet*

Peint un peu plus tard dans l'après-midi que le nº *1450*.

Expositions: *L'Evolution du paysage*, La Libre Esthétique, Bruxelles, 1910, nº 148 — Strasbourg et Sarrebrück, 1912 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, nº 6.

Bibliographie: D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in: *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, pp. 296 (ill.), 303.

Historique: *Bernheim-Jeune*, Paris — *Durand-Ruel*, 1906 — Jean d'Alayer, Paris — *Sam Salz* — Mr and Mrs Richard Rodgers, New York, c. 1959 — donné en 1965:

Metropolitan Museum of Art, New York (65-21).

1452

LA GORGE DE VARENGEVILLE, FIN D'APRÈS-MIDI

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Une comparaison avec le numéro précédent montre que le soleil s'est déplacé vers la gauche (vers l'ouest), d'où l'ombre dans le ravin.

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nºs 30, 31 ou 32 — *Œuvres importantes de Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1925, nº 5 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1936, nº 16 — (?) *Monet*, Tooth, Londres, 1939, nº 21.

Bibliographie: lettre nº 1419.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1898 — Mr and Mrs W. Ward Foshay, New York — donné par Ella Milbank Foshay en 1972:

Fogg Art Museum, Cambridge, Mass. (1972-31).



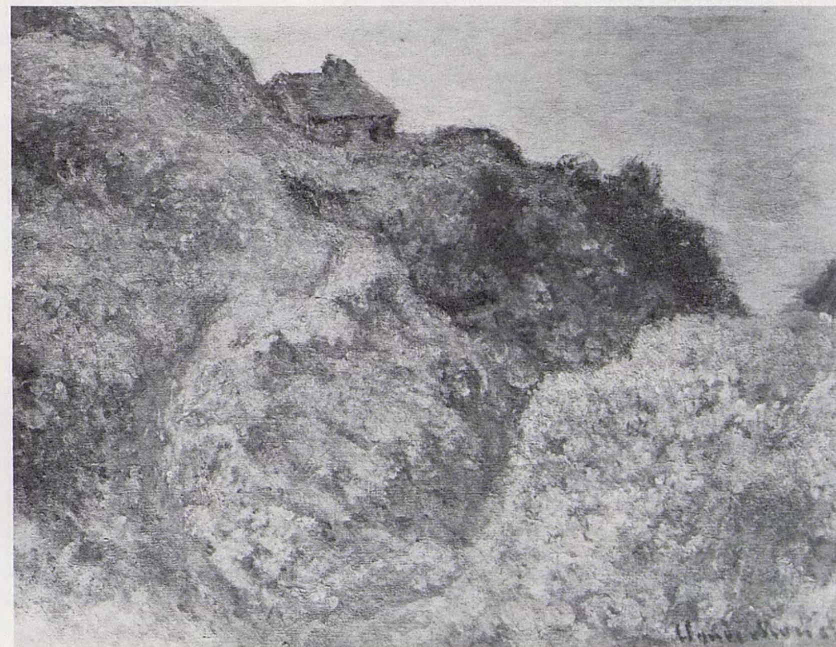
1447



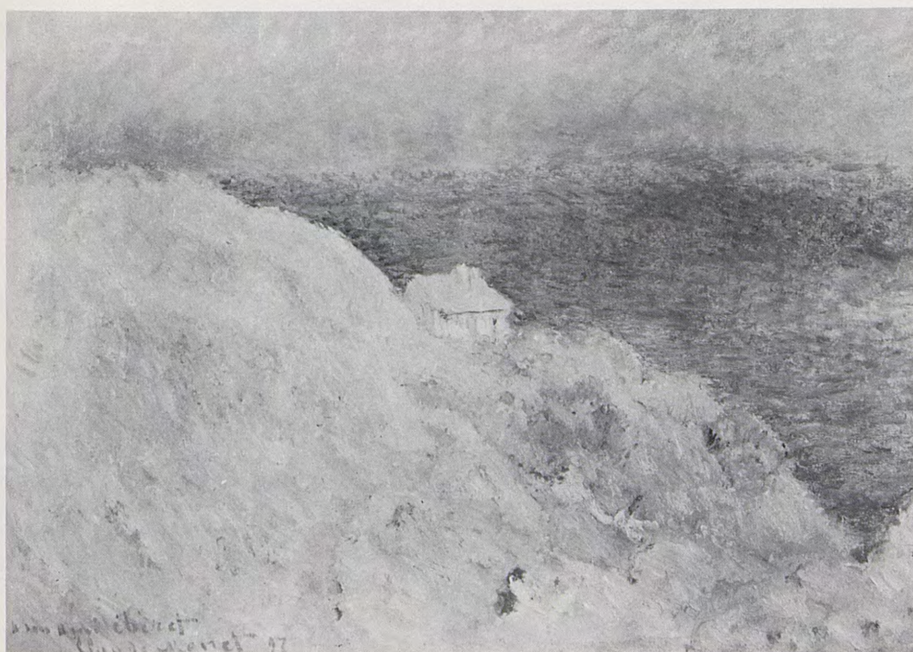
1450



1448



1451



1449



1452

1453

GORGE DU PETIT AILLY, VARENGEVILLE, TEMPS GRIS

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

Cf. nº *1450*.

EXPOSITIONS : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 33 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1900, nº 17 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 29 — Portland, 1905 — *Monets from the Durand-Ruel Collection*, Kimball, Boston, 1907, nº 15 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1914, nº 18.

BIBLIOGRAPHIE : pièce justificative nº 97 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 376.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1900 — *Sam Salz*, 1964.

1454

LE POSTE DOUANIER, VARENGEVILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

Cf. nº *1450*. Monet, qui aimait beaucoup les hautes herbes sur la falaise (cf. lettre nº 1340), les représente ici avec un soin particulier.

EXPOSITIONS : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nºs 30, 31 ou 32 — *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 7 — *Pictures by Old Masters and Other Painters*, Copley Hall, Boston, 1903, nº A14 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 81 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 9.

BIBLIOGRAPHIE : pièce justificative nº 134 — M. de Fels, 1929, p. 236 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 373-374.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1900 — Henry S. Howe, 1900 — P.A., USA, c. 1966.

1455

CABANE DE DOUANIERS À VARENGEVILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

La cabane du Petit Ailly, jadis occupée par des douaniers (cf. nº *730*), sert d'abri aux gens du pays qui, depuis 1882, ont rehaussé la cheminée de gauche d'un mitron parfaitement visible sur la maisonnette prise en gros plan. — La lumière vient de l'est : c'est un début de journée.

EXPOSITIONS : (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 27 ou nº 28 — *Collection Maurice Masson*, Bernheim-Jeune, Paris, 1911, nº 23 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 97.

BIBLIOGRAPHIE : M. C., *Monets in the Art Institute*, in : *Bulletin of the Art Institute of Chicago*, février 1925, p. 20 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — *Paintings in the Art Institute of Chicago*, Chicago, 1961, p. 321.

HISTORIQUE : Maurice Masson, Paris, c. 1911 — vente Masson, Paris, Drouot, 23 juin 1911, nº 23 *(Durand-Ruel)* — Mr and Mrs Martin A. Ryerson, 1914 — légué en 1933 :

THE ART INSTITUTE OF CHICAGO (33.1149).

1456

CABANE DE DOUANIERS

T. h. 0,615 ; l. 0,895
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

L'éclairage du pignon dont le volet est clos montre que nous nous trouvons en présence d'un effet d'après-midi, à moins qu'il ne s'agisse d'un clair de lune (?) comme l'affirme le catalogue de la vente Fuller en 1903.

EXPOSITIONS : (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 27 ou nº 28 — *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, nº 22.

BIBLIOGRAPHIE : *W.H. Fuller's Monets sold*, in : *The Sun*, 14 mars 1903.

HISTORIQUE : acheté à Monet par William H. Fuller, New York, 1899 — vente William H. Fuller, New York, American Art Association, 12 mars 1903, nº 154 (S.J. Bayne) — P.A., USA.

1457

LA MAISON DU DOUANIER, EFFET ROSE

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

Cf. nº *1456*. Le plan rapproché permet de distinguer les chaînages de briques alternant avec l'appareil en pierre caractéristique des constructions de cette partie du pays de Caux.

EXPOSITIONS : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 27 ou nº 28 — (?) *Monet*, Gimpel, Londres, 1950, nº 11 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 35.

BIBLIOGRAPHIE : *A la Galerie Georges Petit*, in : *Supplément au Gaulois*, 16 juin 1898, p. 3 (ill.) — D. Wildenstein, 1967, pp. 50, 55 (ill.) — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 63 (ill.).

HISTORIQUE : Avrillon — *Durand-Ruel*, 1902 — *Cassirer*, 1902 — Lady John Hope — vente Lady John Hope, Londres, Sotheby, 17 juillet 1957, nº 177 (Jacques Spreiregen) — vente J.S. [Jacques Spreiregen], Versailles, Trianon-Palace, 25 novembre 1963, nº 64 — vente, Londres, Christie, 9 juillet 1965, nº 98 (Cresswell) — *Wildenstein* — Mr John Crawford, 1966 — *Wildenstein* — P.A., Venezuela, 1972.

1458

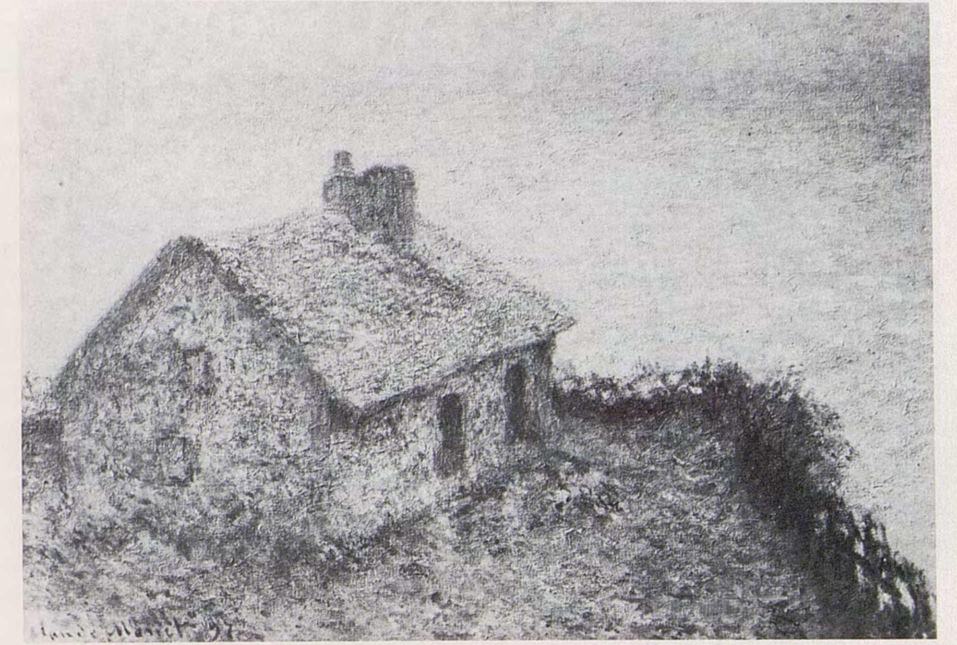
POSTE DE DOUANIERS PAR BROUILLARD, EFFET BLEU

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

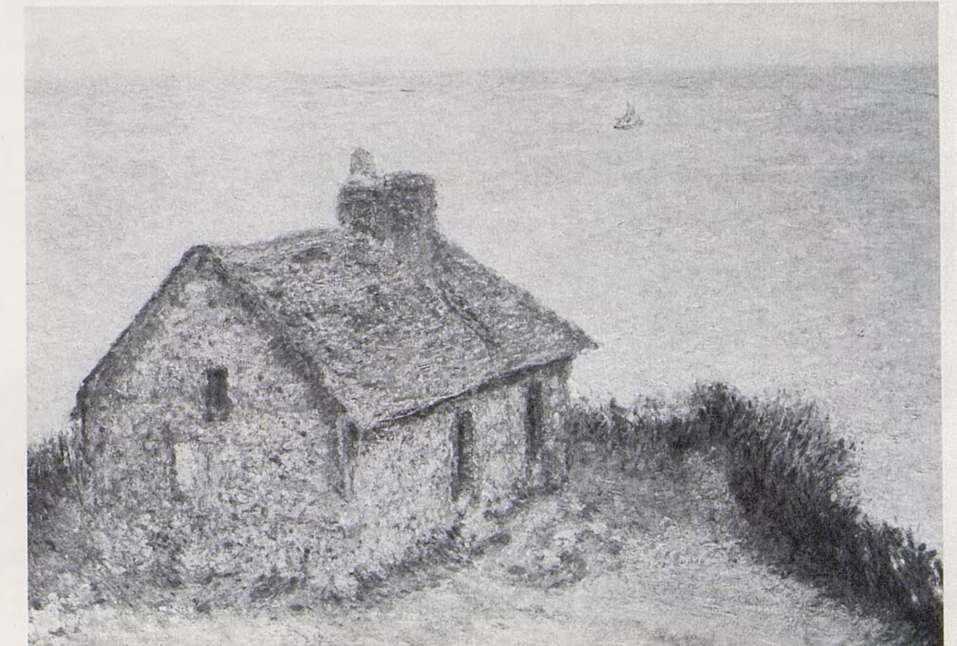
EXPOSITIONS : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 29 — Toledo Museum of Art, 1905.

HISTORIQUE : *Bernheim-Jeune*, Paris — *Durand-Ruel*, 1902 — Jacob Stern, San Francisco, 1906 — déposé en 1928 au California Palace of the Legion of Honor, San Francisco — P.A., USA, c. 1975.


1453


1456


1454


1457


1455


1458

1459

SUR LA FALAISE PRÈS DIEPPE

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1430*. En revenant travailler à ce motif au début de février 1897, Monet le trouve gravement menacé: «Voilà-t-il pas que l'endroit où j'ai tant de toiles commencées, vers la hauteur, vers Dieppe, va être interdit au public; une société de Dieppe a loué tous ces terrains, depuis le Val Saint-Nicolas (sur cette valleuse, cf. t. II, nº *754*), pour y établir toutes sortes de jeux anglais, puis tir à la cible, tir aux pigeons.» «Tous ces beaux mouvements de terrain» risquent ainsi d'être nivelés (cf. lettre nº 1367). Cette menace est devenue plus qu'une réalité de nos jours: blockhaus, piste de ski artificielle, propriétés privées et chantiers interdits au public ont défiguré le terrain ou en condamnent l'accès sur une grande étendue.

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 16 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 30 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 31 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 98.

Bibliographie: pièce justificative nº 134 — M. de Fels, 1929, p. 236 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 373-374.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1900 — Mrs Orlando H. Alford, Boston, 1906 — Miss Martha A. Alford, Brookline (Mass.), c. 1927 — vente, New York, Parke Bernet, 21 mars 1962, nº 79 — Martin J. et Sidney J. Zimet, New York — vente of the Henry Zimet Foundation, New York, Sotheby, 23 octobre 1963, nº 7 *(Richard Feigen)* — Mr W.M. Bollenbach, Jr., USA, c. 1967 — Mrs Paul Wilmot, USA, c. 1975.

1460

SUR LA FALAISE DE DIEPPE

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 97*

Pour le motif, cf. nº *1459*. Les quatre premiers tableaux de cette série (nos *1459* à *1462*) ont certainement figuré à l'exposition Georges Petit de juin 1898 sans qu'il soit possible de préciser le numéro que chacun occupait au catalogue (nos 34 à 38).

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1900, nº 18 — *Grosse Kunstausstellung*, Dresde, 1904, nº 2214 — *Monet de 1894 à 1905*, Bernheim-Jeune, Paris, 1906 — *5e exposition internationale d'art*, Barcelone, 1907, nº 10 — Kunstsalon Wolfberg, Zurich, 1912 — *Französische Kunst des XIX. und XX. Jahrhunderts*, Zurich, 1917 — *International Exhibition*, Carnegie Institute, Pittsburgh, 1921.

Bibliographie: pièce justificative nº 97 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 376.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1900 — P.A.

1461

SUR LES FALAISES PRÈS DIEPPE

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 97*

Cf. nos *1459* et *1460*.

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 32 — *Monets from the Durand-Ruel Collection*, Kimball, Boston, 1907, nº 10 — Rochester Art Club, Rochester, N.Y., 1908 — Cosmopolitan Club, New York, 1914 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 68.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1901 — R.B. Mellon, 1915 — vente, New York, American Art Galleries, 20-21 février 1924, nº 172 *(Durand-Ruel)* — *Sam Salz*, 1974.

1462

LA FALAISE PRÈS DIEPPE

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 97*

Cf. nos *1459* et *1460*.

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet, Manet, Renoir et Cézanne*, Weimar, 1904, nº 19 — Palais municipal, Lyon, 1905 — *Monet*, Grossherzogliches Museum, Weimar, 1905, nº 26 — Galerie Royale de Peinture, Dresde, 1909 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1910, nº 4.

Historique: *Bernheim-Jeune*, Paris — *Durand-Ruel*, 1902 — Mrs Manfred Branstein, San Francisco, 1920 — *Acquavella*, New York — P.A., Japon, c. 1974.

1463

SUR LA FALAISE, DIEPPE

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet*

Cf. nº *1459*. Bien que cette toile ne soit pas datée, il est possible qu'elle ait également figuré dans la série *Sur la falaise, près Dieppe, 1897* exposée chez G. Petit en 1898 (nos 34 à 38).

Expositions: (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 114.

Bibliographie: lettre nº 1419 — D. Cooper, *The Courtauld Collection*, Londres, 1954, p. 66.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1898 — Sir Hugh Shaw Stewart, Londres, 1905 — Lady Cromer — vente, Tokyo, Christie, 27 mai 1969, nº 338.

1464

SUR LA FALAISE PRÈS DE DIEPPE, SOLEIL COUCHANT

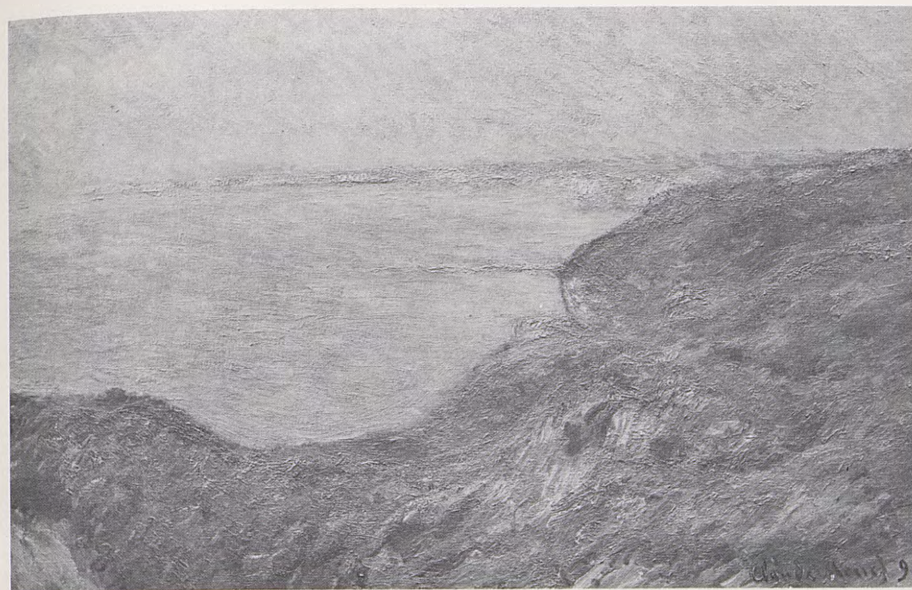
T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1459*. Titre communiqué par Monet et enregistré par Durand-Ruel dans ses livres en 1900.

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 39.

Bibliographie: pièce justificative nº 134 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 374.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1900 — G. Martin, Paris, 1941 — P.A.



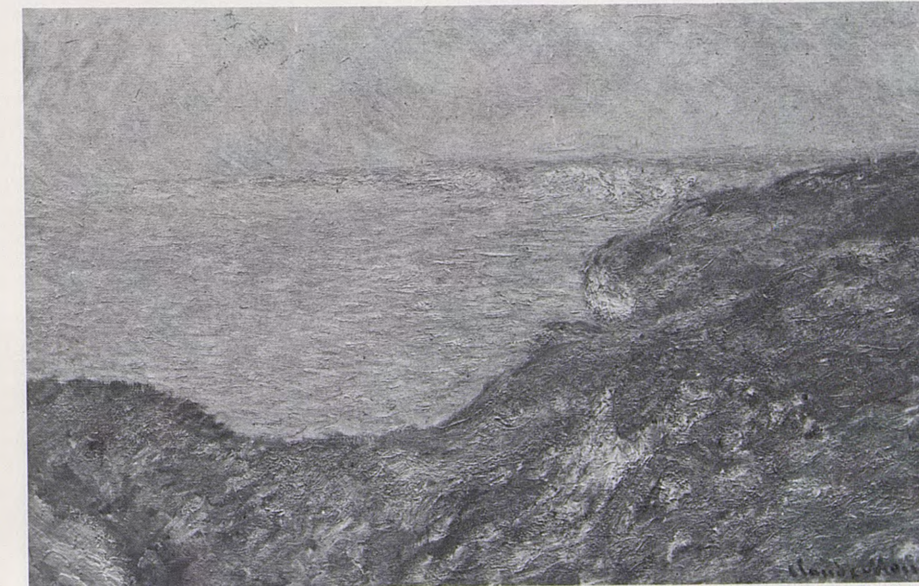
1459



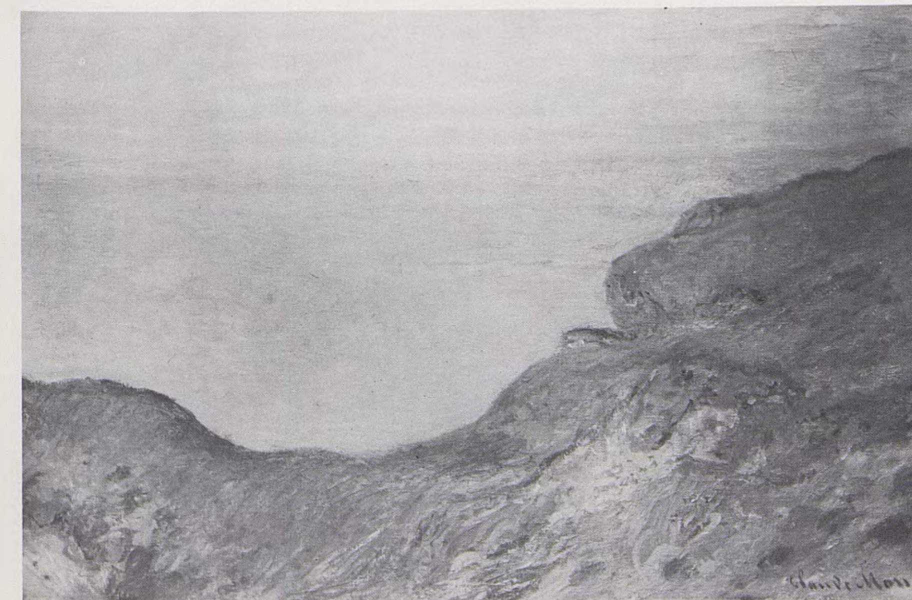
1462



1460



1463



1461



1464

1465

AU VAL SAINT-NICOLAS PRÈS DIEPPE, MATIN

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 97*

Le rapport étroit qui existe entre ce motif et le précédent a été indiqué au nº *1432*. Dans les deux cas, nous nous trouvons sur la falaise près de Dieppe et plus précisément au Val Saint-Nicolas, sorte de valleuse «suspendue» de la côte aux Hérons (cf. nº *754*). Monet a utilisé ce dernier nom pour cette toile et la suivante lors de son exposition chez Georges Petit en juin 1898. «Le Val Saint-Nicolas» disparaît des titres dès l'achat des deux tableaux par Durand-Ruel (en 1898 et 1900); seule la mention «matin», qui figure également au catalogue, subsiste pour celui-ci, acquis en 1900.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 22 ou 23.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 134 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 374 — O. Reuterswärd, 1948, p. 289.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1900 — Harris Whittemore — vente Harris Whittemore, New York, Parke Bernet, 19-20 mai 1948, nº 175 — *Wildenstein* — Pedro Vallenilla de Echeverria, Caracas, 1956 — vente Pedro Vallenilla, New York, Parke Bernet, 14 octobre 1965, nº 130 — P.A., USA, c. 1968.

1466

AU VAL SAINT-NICOLAS, PRÈS DIEPPE, MATIN

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1465*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 22 ou 23 — *Französische Kunst des XIX. und XX. Jahrhunderts*, Zurich, 1917, nº 129 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, nº 51.

BIBLIOGRAPHIE: lettre nº 1419 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, pp. 44, 63 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1898 — vente, Paris, Charpentier, 29 novembre 1955, nº 28bis — *The World House Galleries*, New York, c. 1957 — Duncan Phillips, 1960:

THE PHILLIPS COLLECTION, WASHINGTON (D.C.).

1467

SUR LA FALAISE PRÈS DIEPPE, CIEL COUVERT

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1465*.

EXPOSITIONS: *Centenaire de l'exposition de 1874*, Leningrad, 1974, nº 28.

BIBLIOGRAPHIE: *Catalogue des tableaux de la collection S.I. Stchoukine* (en langue russe), Moscou, 1913, pp. 32-33, nº 140 — I. Tougendhold, *Œuvres françaises de la collection Stchoukine*, in: *Apollon* (en langue russe), 1914, nº 1-2, p. 43 — P. Pertzov, *Peintures françaises contemporaines de la collection S.I. Stchoukine* (en langue russe), Moscou, 1922, pp. 41, 112, nº 140 — G. Geffroy, 1922, p. 94 — B. Ternovetz, *Musée d'Art Moderne de Moscou*, in: *L'Amour de l'Art*, décembre 1925, p. 459 — *Catalogue du Musée d'Art Occidental Moderne* (en langue russe), Moscou, 1928, nº 376 — L. Réau, *Catalogue de l'art français dans les musées russes*, Paris, 1929, nº 983 — *Musée de l'Ermitage, Département de l'Art occidental, Catalogue des peintures* (en langue russe), Leningrad et Moscou, 1958, t. I, p. 417 — I. Sapego, 1969, p. 31, nº 16 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1901 — S. Stchoukine, Moscou, 1903 — Premier Musée de Peinture occidentale moderne, Moscou, 1918 — Musée d'Art occidental moderne, Moscou, 1928 — transféré en 1948:

MUSÉE DE L'ERMITAGE, LENINGRAD (8992).

1468

SUR LA FALAISE PRÈS DIEPPE, CIEL NUAGEUX

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1465*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 33 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 58 — *Monet*, Zurich, 1952, nº 91.

BIBLIOGRAPHIE: *Claude Monet exhibit opens*, in: *Boston Post*, 15 mars 1905 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 80 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1901 — *André Weil*, Paris — *Wildenstein* — A. Tanner, Suisse, c. 1961 — *F. et P. Nathan*, Zurich — P.A., Allemagne, c. 1967.

1469

PRÈS DIEPPE, REFLETS SUR LA MER

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1465*.

HISTORIQUE: acheté à Monet par Ch. Pitet pour Julius Œhme, 1901 — *Durand-Ruel*, 1903 — P.A., Suisse, 1964.

1470

SUR LA FALAISE DE DIEPPE

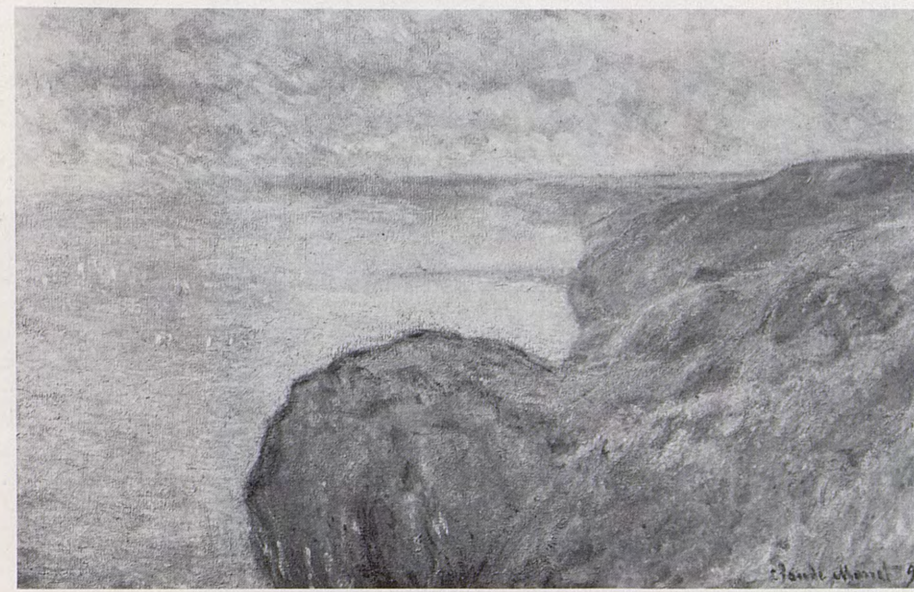
T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. d.: *Claude Monet*

Cf. nº *1465*.

EXPOSITIONS: *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 113 — *Monet de 1894 à 1905*, Bernheim-Jeune, Paris, 1906 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 25 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1910, nº 7.

HISTORIQUE: vente au profit de Vignon, Paris, Drouot, 4 juin 1903, nº 13 *(Durand-Ruel* et *Rosenberg)* — *Rosenberg*, 1903 — *Durand-Ruel*, 1904 — vente, Paris, Charpentier, 10-11 juin 1958, nº 288.


1465


1468


1466


1469


1467


1470

1471

FALAISE PRÈS DIEPPE

T. h. 0,65; l. 1,00
Signé b. d.: *Claude Monet*

Cf. nº *1465*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Bernheim-Jeune, Paris, 1921, nº 30 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1922, nº 17.

BIBLIOGRAPHIE: pièces justificatives nos 102 et 103 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 444, 446.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, mars 1917 — *Durand-Ruel*, 1923 — M. Jean d'Alayer, Paris.

1472

MATINÉE SUR LA SEINE, PRÈS GIVERNY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Bien que Monet semble avoir commencé la plupart de ses *Matinées* en 1896, nous classons ici toutes celles qu'il a datées *97*, sachant qu'il a travaillé à quatorze d'entre elles en août de cette même année, selon le témoignage de Maurice Guillemot (cf. *infra*, nº *1474*).
L'exposition de 1898 à la galerie Georges Petit comporte une quinzaine de *Matins sur la Seine*. A l'exception du *Bras de Seine* daté *1896* (nº *1435*) qui correspond au nº *40* du catalogue d'exposition, il est difficile, vu l'imprécision et la monotonie des titres donnés par Monet, d'identifier avec certitude la majeure partie des quatorze autres tableaux exposés, sur les dix-sept datés *97* et publiés ici.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 35 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 53 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 1 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 33.

BIBLIOGRAPHIE: M. de Fels, 1929, p. 235 — O. Reuterswärd, 1948, p. 283.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1901 — Harcourt Amory, Boston, 1903 — *Knoedler* — P.A., France, c. 1971.

1473

MATINÉE SUR LA SEINE, EFFET DE BRUME

T. h. 0,65; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Cinq numéros du catalogue de l'exposition de 1898 (nos 41, 42, 43, 47, 48) portent le titre: *Bras de Seine, près Giverny–brouillard*. Le présent tableau (ainsi que les nos *1474* à *1477*) a donc, selon toute vraisemblance, figuré à cette exposition. Cf. nº *1472*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — (?) *Tableaux par Besnard, Cazin, etc.*, Georges Petit, Paris, 1899, nº 59 — *Paintings owned in St Louis*, City Art Museum, St Louis, 1911, nº 57 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 65 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, nº 55.

HISTORIQUE: Prince de Wagram, Paris, c. 1909 — *Durand-Ruel*, 1909 — Dwight F. Davis, Saint Louis, 1909 — vente Mrs Dwight Davis, New York, Parke Bernet, 20 mars 1941, nº 37 — *Wildenstein* — Mrs George Richard, USA, 1949 — P.A.

1474

BRAS DE SEINE PRÈS DE GIVERNY, BROUILLARD

T. h. 0,89; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1472* et nº *1473*.
La rivière occupe désormais environ la moitié de la hauteur du tableau.
Au cours d'une visite à Giverny en août 1897, Maurice Guillemot accompagne Monet jusqu'au grand bachot à l'ancre qui lui sert d'atelier et qui est amarré à l'endroit où l'Epte se jette dans la Seine (à l'île aux Orties). Là, il l'observe travaillant à «quatorze tableaux commencés en même temps, quasi une gamme d'études traduisant un même et unique motif dont l'heure, le soleil, les nuages modifient l'effet» (M. Guillemot, *Cl. Monet*, in: *La Revue illustrée*, 15 mars 1898).

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1900, nº 15 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 100.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 97 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 376.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1900 — Mrs Potter Palmer, 1902 — Mrs R. Movius Palmer, USA, c. 1975 — donné en 1976 par la Sarah Graham Kenan Foundation et la North Carolina Art Society:

NORTH CAROLINA MUSEUM OF ART, RALEIGH (G.75.24.1).

1475

MATINÉE SUR LA SEINE

T. h. 0,876; l. 0,895
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Cf. nos *1472* et *1473*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1916, nº 10 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 99.

BIBLIOGRAPHIE: M. C., *Monets in the Art Institute*, in: *Bulletin of the Art Institute of Chicago*, février 1925, p. 20 — O. Reuterswärd, 1948, p. 283 — *Paintings in the Art Institute of Chicago*, Chicago, 1961, p. 321.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1913 — Martin A. Ryerson, Chicago, 1916 — légué en 1933: Art Institute of Chicago — vente Mid-Western Educational Institution, New York, Parke Bernet, 4 mai 1944, nº 47 (racheté):

THE ART INSTITUTE OF CHICAGO (33.1156).

1476

BRAS DE SEINE PRÈS DE GIVERNY, BROUILLARD

T. h. 0,89; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Cf. nos *1472* et *1473*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1900, nº 14 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 134 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 67 — *Monet*, Beaux-Arts, Paris, 1952, nº 69.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 97 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 376 — *The Collection of Mr and Mrs David Lloyd Kreeger*, Washington, D.C., 1976, pp. 172-173 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1900 — Jean d'Alayer, Paris, c. 1952 — *Sam Salz*, New York — Mr and Mrs David Lloyd Kreeger, USA, 1964.


1471


1474


1472


1475


1473


1476

1477

MATINÉE SUR LA SEINE

T. h. 0,81 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

Cf. nos *1472* et *1473*.

EXPOSITIONS : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898.

HISTORIQUE : (?) acheté à Monet par J. Sutton, 1904 — vente Mrs James Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 160 (O. Bernet) — Suzan Dwight Bliss — légué en 1966 :

AMHERST COLLEGE (1966-48).

1478

BRAS DE SEINE, PRÈS GIVERNY, SOLEIL LEVANT

T. h. 0,89 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

Cf. nº *1472*.
Le tableau a figuré sous ce titre à l'exposition Georges Petit de 1898.

EXPOSITIONS : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898, nº 44 — *Exposition temporaire des Amis du Luxembourg*, Musée du Luxembourg, Paris, 1904.

BIBLIOGRAPHIE : *Fondation Ephrussi de Rothschild, Saint-Jean-Cap-Ferrat*, Genève, 1969, p. 38.

HISTORIQUE : Emile Straus, Paris, c. 1904 — vente Emile Straus, Paris, Georges Petit, 3 juin 1929, nº 59 — Stettiner — Ephrussi de Rothschild — légué en 1934 par la Baronne Ephrussi de Rothschild à l'Institut de France, pour l'Académie des Beaux-Arts :

VILLA-MUSÉE ÎLE-DE-FRANCE, SAINT-JEAN-CAP-FERRAT (398).

1479

BRAS DE SEINE PRÈS DE GIVERNY À L'AURORE

T. h. 0,81 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

Peint avant le lever du soleil alors qu'une brume légère flotte sur la Seine et que la lumière venant de face pose sur l'eau calme son reflet symétrique. Cf. nº *1472*.

EXPOSITIONS : (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet*, Walter Kimball, Boston, 1910, nº 7 — *14th Annual Exhibition*, Carnegie Institute, Pittsburgh, 1910 — *Paintings owned in St Louis*, City Art Museum, St Louis, 1911, nº 58 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 74.

HISTORIQUE : Prince de Wagram, Paris — *Durand-Ruel*, 1909 — Miss Christine Graham, St Louis (Miss.), 1910 — Mrs Breckenridge Long, USA — *Wildenstein* — Mr and Mrs Reinaldo Herrera-Veslar, Caracas, 1958 — vente, Londres, Sotheby, 2-3 juillet 1974, nº 36 *(Tooth)* — *Joshii*, Tokyo, 1975.

1480

MATINÉE SUR LA SEINE, TEMPS NET

T. h. 0,81 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

Titre indiqué par Monet lors de la vente du tableau à Durand-Ruel en 1901. Cf. nº *1472*. L'effet de contre-jour est ici particulièrement marqué.

EXPOSITIONS : (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 34 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 5 — *Impressionist and Barbizon Schools*, Museum of Fine Arts, Boston, 1919-1920.

BIBLIOGRAPHIE : W. Dewhurst, *Impressionist Painting*, Londres, 1904, pp. 43, 44 (ill.) — L. Werth, 1928, pl. 49.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1901 — Frederic Amory, 1905 — P.A., USA.

1481

BRAS DE SEINE PRÈS DE GIVERNY

T. h. 0,81 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

Cf. nº *1472*.

EXPOSITIONS : (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet*, Walter Kimball Galleries, Boston, 1910, nº 7 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 45 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 19 — *Monet*, Tokyo, Osaka et Fukuoka, 1970, nº 17.

BIBLIOGRAPHIE : pièce justificative nº 144 — *Museum of Fine Arts, Catalogue of Paintings*, Boston, 1921, nº 363 — G. Geffroy, 1922, p. 260 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 424 — O. Reuterswärd, 1948, p. 283 — W.C. Seitz, 1960, p. 145 (ill.) — D. Rouart, J.D. Rey et R. Maillard, 1972, pp. 58, 60 (ill.) — C. Joyes, R. Gordon, J.M. Toulgouat, A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975, p. 59 (ill.).

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1909 — James Viles, 1909 — *Durand-Ruel*, 1911 — Mrs Walter Scott Fitz, Boston, 1911 — donné en 1911 :

MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON (11.1261).

1482

LE MATIN SUR LA SEINE, TEMPS NET

T. h. 0,81 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

Titre inscrit par Durand-Ruel en 1906.
Cf. nº *1472*. Les premiers rayons du soleil accrochent quelques pans de verdure sur la droite du tableau.

EXPOSITIONS : (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 73 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 50.

BIBLIOGRAPHIE : Ch. Sterling and M. M. Salinger, *French Paintings, t. III, ... Metropolitan Museum of Art*, New York, 1967, p. 141 — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in : *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, pp. 299, 300 (ill.), 304.

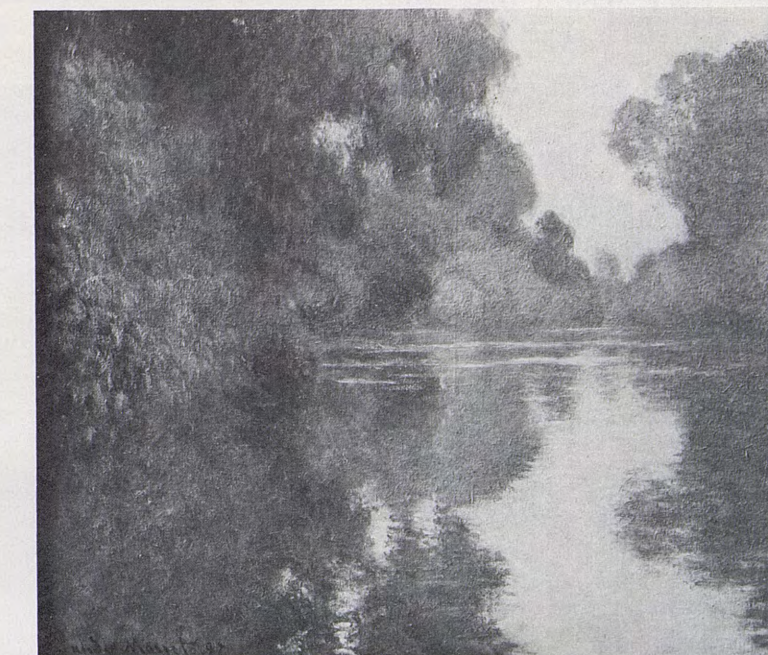
HISTORIQUE : *Bernheim-Jeune* — *Durand-Ruel*, 1906 — Arthur B. Emmons, New York, 1907 — Julia W. Emmons, 1922 — légué en 1956 :

METROPOLITAN MUSEUM OF ART, NEW YORK (56.135.4).


1477


1480


1478


1481


1479


1482

1483

MATINÉE SUR LA SEINE, PRÈS GIVERNY

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Le soleil qui s'est levé vient éclairer franchement les arbres de l'île, à droite. Cf. nº *1472*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Exposition de peinture moderne*, Bernheim-Jeune, Paris, 1917, nº 21.

BIBLIOGRAPHIE: R. Régamey, *Formation de Cl. Monet*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, février 1927, p. 81 (ill.).

HISTORIQUE: Charles Ephrussi, Paris — Théodore Reinach, Paris, c. 1927 — Paul Reinach, Paris — vente, Paris, Drouot, 23 juin 1936, nº 28 (retiré) — *Paul Rosenberg* — vente, Paris, Galliera, 23 mars 1977, nº 78.

1484

MATINÉE SUR LA SEINE

T. h. 0,89; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1472* et nº *1483*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet*, Museum of Modern Art, New York, 1960, nº 75.

HISTORIQUE: *Wildenstein* — Mr and Mrs Dudley S. Blossom Jr., Cleveland, 1955.

1485

MATINÉE SUR LA SEINE

T. h. 0,89; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1472*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1900, nº 16.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 134 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 373.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1900 — R.A. Ballantine, Newark (N.J.), 1901 — donné à la Maison Blanche, Washington, par Mrs John F. Kennedy, en 1963.

1486

MATINÉE SUR LA SEINE

T. h. 0,89; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Assez proche par l'éclairage des nºs *1482* à *1484*, cette toile offre des reflets plus diversifiés sur une rivière apparemment agitée.
Cf. nº *1472*.

EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898.

BIBLIOGRAPHIE: pièce justificative nº 134 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 373.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1900 — Payne Whitney, New York, 1902 — P.A.

1487

BRAS DE SEINE PRÈS DE GIVERNY

T. h. 0,750; l. 0,925
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Analogue au numéro précédent par ses reflets, cette *Matinée* s'apparente aux nºs *1472* et *1473* par la place accordée à la surface de la rivière.
La présence de ce tableau à l'exposition de 1898 est attestée par une illustration parue dans *Le Gaulois*, «A la Galerie Georges Petit» (cf. *infra*, bibliographie). Cf. nº *1472*.

EXPOSITIONS: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898.

BIBLIOGRAPHIE: *A la Galerie Georges Petit*, in: *Supplément au Gaulois*, 16 juin 1898, p. 2 (ill.) — G. Geffroy, *La vie artistique, 6e série*, Paris, 1900, t. III, p. 171 — P. Lalo, *La collection Camondo*, in: *Le Temps*, 4 août 1911, p. 4 — P. Jamot, *La Collection Camondo au Louvre*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, juillet 1914, p. 55 — G. Geffroy, 1922, p. 223 — M. de Fels, 1929, p. 231 — Ch. Léger, 1930, pl. 18 — O. Reutersward, 1948, p. 283 — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre, Catalogue des peintures ... impressionnistes*, Paris, 1958, p. 410, nº 270 — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 70 (ill.), 152 — D. Wildenstein, 1974, p. 64 (ill.).

HISTORIQUE: Comte Isaac de Camondo, Paris — légué en 1908 — entré au Louvre en 1911:

MUSÉE DU LOUVRE, GALERIE DU JEU DE PAUME, PARIS (RF 20003).

1488

MATINÉE SUR LA SEINE

T. h. 0,720; l. 0,895
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

L'action du vent sur les arbres et sur l'eau de la rivière confère à cette toile son caractère propre. Cf. nº *1472*.

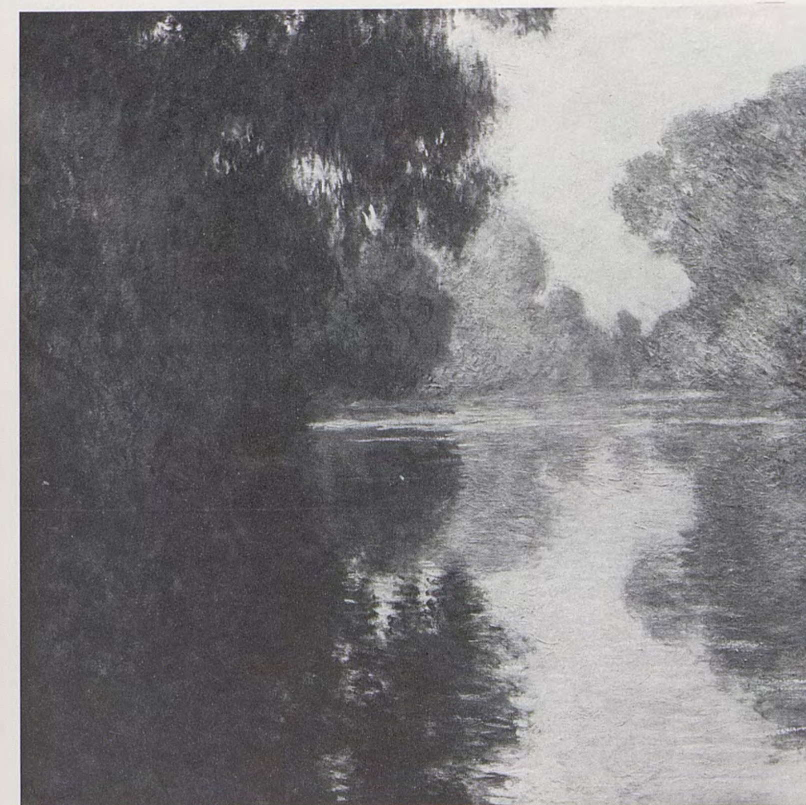
EXPOSITIONS: (?) *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898.

HISTORIQUE: *Georges Petit*, Paris — Frau Ehrismann, Fribourg — Dr W. Grethmann — vente, New York, American Art Association, 8 avril 1937, nº 65 (L.J. Marion) — Otto Bernet, New York — vente, Genève, Christie, 6 novembre 1969, nº 167 *(Richard Feigen)* — Mr and Mrs Charles H. Yalem, St Louis (Miss.) — vente, Mr and Mrs Charles H. Yalem, New York, Sotheby Parke Bernet, 23 octobre 1974, nº 214A.

1897


1483


1484


1485


1486


1487


1488

1489

L'ÎLE AUX ORTIES, GIVERNY

T. h. 0,71 ; l. 0,89
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

Pour désigner cette nouvelle série, nous avons retenu l'appellation proposée par l'artiste lors de l'exposition de 1898 chez Georges Petit (nos 55 à 57 du livret). *L'île aux Orties*, dont Monet était propriétaire et où il garait ses bateaux, était rattachée à la terre ferme.

EXPOSITIONS : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 50 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 26.

BIBLIOGRAPHIE : M. de Fels, 1929, p. 236.

HISTORIQUE : Charles Harrisson Tweed, USA, c. 1905 — Mrs Mary T. Chambers, c. 1933 — Mrs B. Duvall Chambers, Columbia — donné en 1964 :

COLUMBIA MUSEUM OF ART, COLUMBIA (64-37-29).

1490

L'ÎLE AUX ORTIES

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

Le titre a été enregistré par Durand-Ruel en 1900. La rive, visible à gauche dans le numéro précédent, a disparu.

EXPOSITIONS : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — (?) *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 12.

BIBLIOGRAPHIE : pièce justificative nº 134 — A. Fontainas, *Art moderne*, in : *Mercure de France*, mai 1899, p. 531 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 374.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1900 — Dr M. Allen Starr, 1900 — P.A., USA.

1491

PRÈS DE VERNON, ÎLE AUX ORTIES

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

Cf. nº *1490*. Le titre est celui que Durand-Ruel a noté en 1912.

EXPOSITIONS : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898.

BIBLIOGRAPHIE : Ch. Sterling et M. M. Salinger, *French Paintings, t. III, ... Metropolitan Museum of Art*, New York, 1967, pp. 140, 141 (ill.) — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in : *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, p. 305 (ill.).

HISTORIQUE : vente Frederic Bonner, New York, Plaza Hotel, 24 janvier 1912, nº 37 *(Durand-Ruel)* — Mrs Charles H. Senff, New York, 1916 — Mr and Mrs Charles S. McVeigh, New York, 1927 — donné en 1960 :

METROPOLITAN MUSEUM OF ART, NEW YORK (60.154).

1492

BORDS DE LA SEINE, MATIN

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

Cf. nº *1490*. Titre enregistré par Boussod dès janvier 1898.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, janvier 1898 — H.O. Havemeyer, New York — Mrs A. Frelinghuysen, Washington, D.C.

1493

LES ÎLES À PORT-VILLEZ

T. h. 0,81 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 97*

L'îlot représenté ici rappelle celui que Monet a peint en 1883 (nº *841*). Le fait que toutes ces îles ont été depuis longtemps draguées rend toute identification impossible.

EXPOSITIONS : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1919, nº 11.

BIBLIOGRAPHIE : pièce justificative nº 106 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 454.

HISTORIQUE : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1919 — C. Vanderbilt Barton, Brooklyn, 1919 — Mrs Grace Underwood Barton — légué en 1968 :

THE BROOKLYN MUSEUM, BROOKLYN, N.Y. (68.48.2).

1494

LA SEINE PRÈS DE GIVERNY

T. h. 0,81 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet*

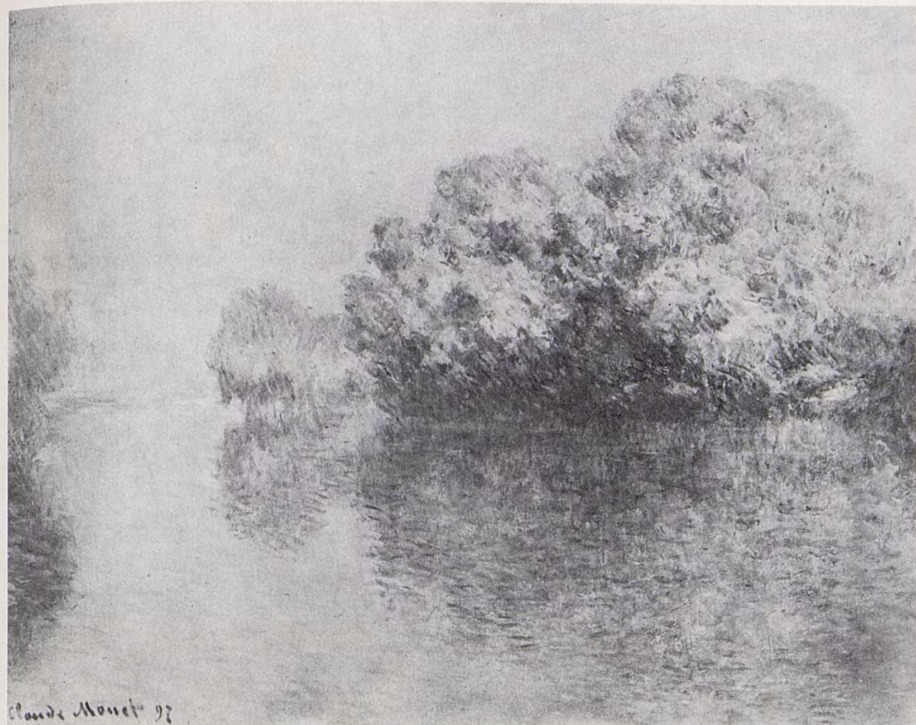
Cf. nº *1493*.

BIBLIOGRAPHIE : O. Reuterswärd, 1948, p. 283 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.) — *National Gallery of Art, Illustrated Summary Catalogue*, Washington, 1975, pp. 242, 243 (ill.).

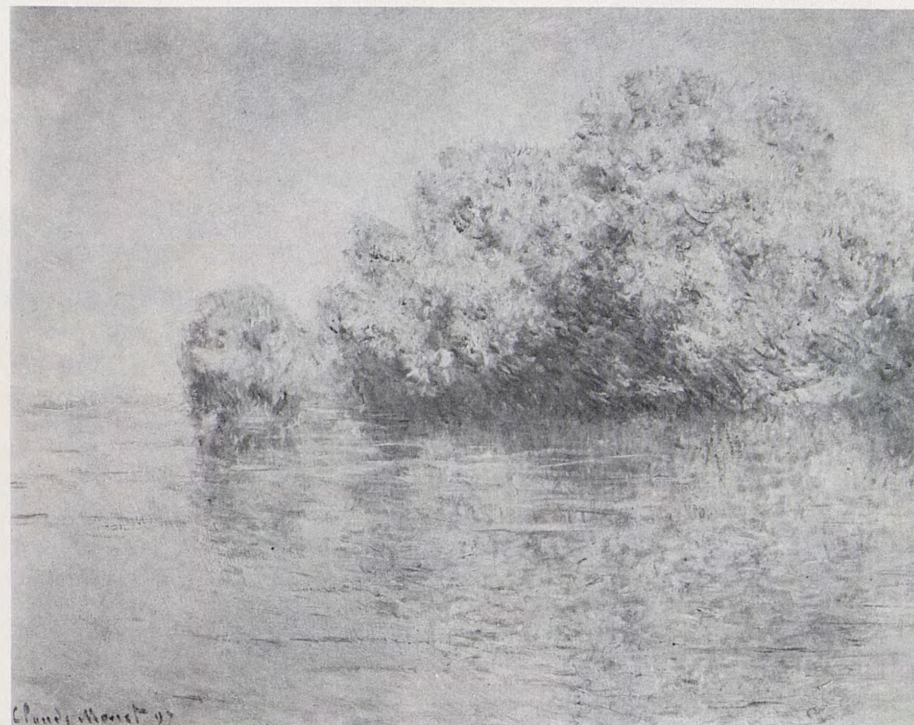
HISTORIQUE : vente Mrs Sutton, New York, American Art Association, 26 octobre 1933, nº 72 (Chester Dale) — donné en 1962 :

NATIONAL GALLERY OF ART, WASHINGTON (1844).

1897



1489



1492



1490



1493



1491



1494

1495

CHRYSANTHÈMES

T. h. 0,79; l. 1,19
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

En juin 1898, Monet expose chez Georges Petit quatre tableaux de chrysanthèmes datés *97* (nos 58 à 61 du livret). On peut admettre qu'il les a exécutés à l'automne de cette dernière année, bien qu'une lettre le montre travaillant à des fleurs en novembre 1896 (lettre nº 1354).

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898.

Bibliographie: G. Geffroy, 1922, p. 209 — *Collection Enid A. Haupt*, s. d., p. 106.

Historique: vente Mme Zbarowski, New York, Rains Gallery, 23 avril 1937, nº 99 — Mr and Mrs Leigh B. Block, Chicago — *Wildenstein* — Mrs Enid A. Haupt, USA, 1968.

1496

MASSIF DE CHRYSANTHÈMES

T. h. 0,81; l. 1,00
Signé b. g.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1495*.

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Natures mortes*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 2 — *The Impressionist School and some great French Painters of the XIXth Century*, Lefevre, Londres, 1923, s. nº.

Bibliographie: pièce justificative nº 99 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 58 (ill.) — G. Geffroy, 1922, p. 209 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 407.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mars 1907 — Prince de Wagram, Paris, 1909 — vente H. Sevedjian, Paris, Drouot, 13-14 avril 1932, nº 200 — vente, Paris, Drouot, 26-27 novembre 1934, nº 236 — Emile Dreyfus, Bâle — Fondation Emile Dreyfus — déposé en 1970:

Kunstmuseum, Bâle (G.1970.E).

1497

MASSIF DE CHRYSANTHÈMES

T. h. 1,30; l. 0,89
Signé b. c.-g.: *Claude Monet 97*

Cf. nº *1495*.

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Natures mortes*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 3 — *Art moderne*, Manzi-Joyant, Paris, 1912, nº 136.

Bibliographie: pièce justificative nº 99 — G. Geffroy, 1922, p. 209 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 407.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mars 1907 — M. François, Paris, 1920 — Albert Kahn, Detroit — donné au Detroit Institute of Arts — *Silberman* — P.A., USA.

1498

CHRYSANTHÈMES

T. h. 1,30; l. 0,89
Signé b. g.: *Cl. Monet 97*

Cf. nº *1495*.

Expositions: *Monet*, Georges Petit, Paris, 1898 — *Natures mortes*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 1 — *Art Moderne*, Manzi-Joyant, Paris, 1912, nº 135 — *Fleurs*, Marcel Bernheim, Paris, 1922-1923, nº 34 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 66 — *Monet*, Thannhauser, Berlin, 1928, nº 52 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 92, et La Haye, nº 72.

Bibliographie: pièce justificative nº 99 — G. Geffroy, 1922, p. 209 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 407.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mars 1907 — M. François, Paris, 1920 — *Georges Bernheim* — vente Georges Bernheim, Paris, Charpentier, 7 juin 1935, nº 70 (racheté) — *Kaganovitch*, Paris — P.A., France, c. 1970.

1499

MATINÉE SUR LA SEINE, TEMPS DE PLUIE

T. h. 0,73; l. 0,92
Signé b. g.: *Claude Monet 98*

Comme l'indique la date de ce tableau, Monet a continué de s'intéresser au motif des *Matinées* en 1898.

Bibliographie: K. Nakayama et M. Kuroe, *Cl. Monet dans les collections japonaises*, in: *Bulletin annuel du Musée National d'Art Occidental*, Tokyo, 1968, pp. 17, 18, 51 (ill.).

Historique: M. Majima, Japon, c. 1937 — acquis en 1966:

Musée National d'Art Occidental, Tokyo (P.345).

1500

SAULES

T. h. 0,710; l. 0,895
Signé b. d.: *Claude Monet*

Ces branches d'arbres qui surplombent l'eau tourmentée de la Seine, s'apparentant à la série des *Matinées*, préfigurent certains tableaux exécutés au bassin des nymphéas.

Expositions: *Monet*, Tokyo, Osaka et Fukuoka, 1970, nº 26.

Historique: (?) Matsukata, Japon — P.A., Japon — déposé en 1960:

Musée National d'Art Occidental, Tokyo (D.21).

N.B.

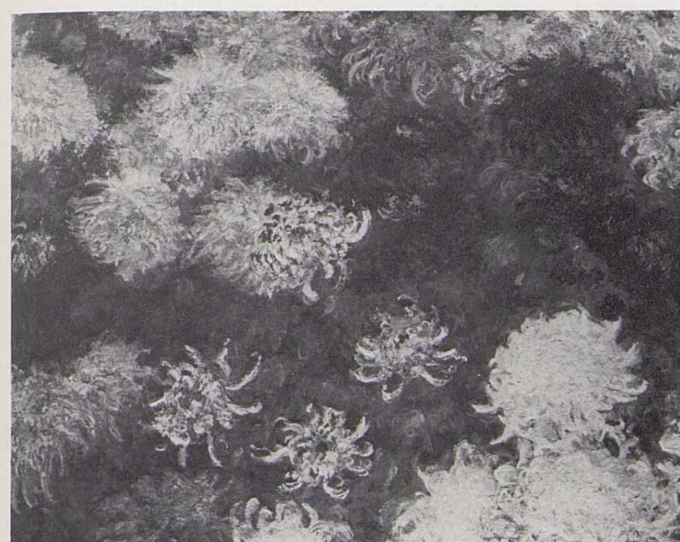
Nous ne publions pas ici les premières études pour les *Décorations des Nymphéas*, «grands panneaux» auxquels Monet travaille dès 1897, selon le témoignage d'un journaliste venu lui rendre visite à Giverny au cours de l'été (Maurice Guillemot, *Cl. Monet*, in: *La Revue illustrée*, 15 mars 1898).
On trouvera ces œuvres dans le t. IV du catalogue, au chapitre *Décorations*.
La création des premiers *Nymphéas*, jointe à celle, probable, de certains des premiers *Ponts japonais* datés *99*, explique la minceur apparente de la production plus traditionnelle que nous avons répertoriée en 1898.



1495



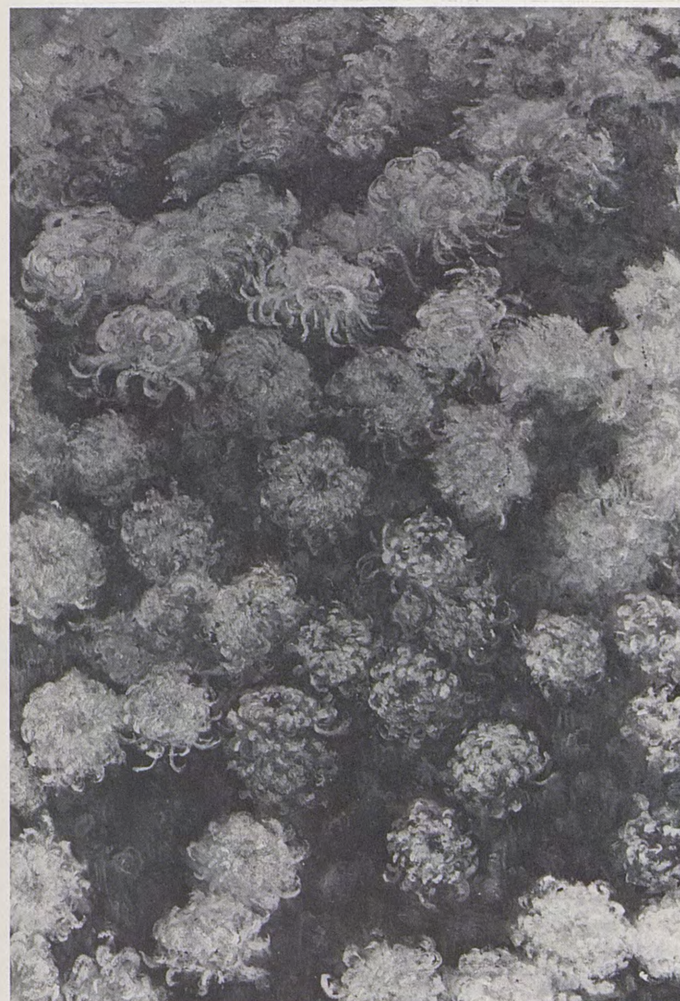
1498



1496



1499



1497



1500

DOCUMENTS[1]

I. LETTRES

767. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 16 janv. 87

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 500 francs reçu hier 15 courant.
Je vous remercie.
Tout à vous, Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

768. À P. DURAND-RUEL — Giverny par Vernon (Eure)

Cher Monsieur Durand,
Merci des 500 francs que j'ai reçus hier.
Tout à vous, Claude Monet.
24 janv. 87.

Document original, Archives Durand-Ruel.

769. À ? — 3 fév. 87

Prière de remettre au porteur le cadre du *Parc Monceau* et celui de *l'Impression*. Cl. M.

Document original, Archives Durand-Ruel.

770. À P. DURAND-RUEL — Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je suis obligé de vous demander à nouveau si je puis compter sur vous pour le règlement de mon marchand de couleurs, et si votre intention est de continuer des affaires plus ou moins importantes avec moi.
Vous devez comprendre que j'ai absolument besoin d'être fixé pour prendre mes précautions en temps.
Un mot de réponse, n'est-ce pas ?
Tout à vous, Claude Monet.

P.-S. — Je m'aperçois que j'ai oublié de vous confirmer le reçu de 430 francs que vous m'avez remis à Paris le 3 courant pour solde de compte à ce jour; voilà l'oubli réparé. Claude Monet.
12 février 87.

Document original, Archives Durand-Ruel.

771. À DURET — Giverny par Vernon (Eure)

Mon cher Duret,
Je serais enchanté de vous voir, mais devant venir à Paris le 2 mars pour notre dîner, je ne peux pas venir avant, à moins d'urgence; laissez-moi donc ce que vous avez à me dire et tâchez de rester à Paris jusqu'au 3 mars pour notre dîner que l'on pourrait même avancer d'un jour ou deux (Bellio est de retour et sera des nôtres).
Amitiés, Claude Monet.
17 fév. 87.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 100, ms. 77.

772. À P. DURAND-RUEL — Giverny

Cher Monsieur Durand,
Voici la lettre que je reçois de mon marchand de couleurs; vous m'avez bien dit d'attendre, mais je ne puis le faire attendre toujours.
Quant à moi, vous me dites bien que vous ne m'abandonnerez pas, mais c'est presque tout comme.
Notez que je ne vous mets pas en demeure de m'acheter des tableaux, mais je vous demande de me fixer franchement pour moi et Troisgros. En deux mots dites-moi si en ce moment vous pouvez m'acheter et disposer d'un peu d'argent pour moi.
Répondez-moi de suite et franchement, je ne vous en voudrai pas de ne pas pouvoir, mais j'ai besoin d'être absolument fixé.
Tout à vous, Claude Monet.
25 févr [1887].

L. Venturi, « Archives... », 1939, t.I, pp. 323-324.
Archives Durand-Ruel.

[1] Orthographe, syntaxe et ponctuation rectifiées. Les documents dont nous avons eu connaissance après le 1er juin 1977 ont été intégrés à leur place chronologique sous un numéro bis.

773. À P. DURAND-RUEL — Giverny

Cher Monsieur Durand,
Mon compte chez M. Troisgros, 35, rue de Laval, s'élève à 1969 francs. Vous serez bien aimable de le voir aussitôt que possible, je vous en remercie à l'avance. Pour moi je ne sais trop que vous demander, car cela dépend surtout de vous. Je n'ai rien voulu vendre à personne depuis mon retour, préférant attendre mon exposition chez Petit afin d'être plus maître de la situation, et naturellement je suis assez gêné. Donc voyez ce que vous pouvez me donner.
Je viens à Paris mercredi soir, voulez-vous que je vous attende jeudi matin entre 8 et 9 à l'hôtel ? J'apporterai quelques toiles et nous nous entendrons. Je suis bien aise de ce que vous m'annoncez pour la rue de la Paix, cela ne vous servait à rien en effet et j'espère pour vous que vous allez pouvoir partir pour New York, car vous me disiez [ne] pouvoir faire des affaires qu'en étant sur les lieux.
A bientôt.
Tout à vous, Claude Monet.
Un mot à mon hôtel pour me dire si je dois vous y attendre jeudi matin. Je compte vous apporter quatre ou cinq toiles dont une que je suis en train de finir et peut-être *l'Avenue des pavots* que vous désiriez tant. Cela ferait dans les cinq mille francs. Enfin, nous verrons cela jeudi. C.M.
27 fév. 87.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 324.
Archives Durand-Ruel.

774. À RODIN — Giverny, [peu après le 4 mars 1887]

Mon cher Rodin,
J'ai bien regretté que vous n'ayez pu venir au dîner des Cosaques. J'avais à vous demander un service et j'aurais pu ainsi mieux vous en causer. Enfin, voilà ce que c'est.
Je vous ai parlé l'autre jour de Mme Eugène Manet (en peinture Berthe Morisot), belle-sœur de Manet, femme charmante et d'un grand talent. Elle sera des nôtres chez Petit, et, comme je suis allé chez elle lui porter cette nouvelle, j'y ai vu un buste qu'elle vient de faire de sa fille. Sculpture de peintre que vous apprécierez, j'en suis certain.
Bref, comme je lui disais d'exposer cela, et qu'elle est ignorante du métier de sculpteur, elle ne sait par quel moyen elle doit reproduire ce buste, et j'ai pensé qu'en vous parlant vous voudriez bien lui donner vos conseils. Et, comme je pensais vous voir le soir même, je lui avais fait espérer notre visite à tous deux pour le lendemain. Ne vous ayant pas vu, j'ai vu Mirbeau, qui doit vous en parler.
Vous seriez donc bien aimable si vous vouliez aller la voir. Vous trouverez en Mme Manet une femme on ne peut plus charmante et très artiste, et qui est, comme de juste, votre grande admiratrice.
Quant à moi, je vous en serai très reconnaissant.
Tout à vous, mon cher Rodin, Claude Monet.
Mme Manet
40, rue Villejust
près l'avenue du Bois de Boulogne.

Musée Rodin, Paris.

775. À PISSARRO — Paris, 5 mars 87

Mon cher Pissarro,
Vous allez recevoir ou avez peut-être déjà reçu un avis officiel de chez Petit vous annonçant qu'à la dernière réunion du comité de l'exposition internationale nous avions voté votre admission.
Je m'étais chargé de vous en prévenir de suite, mais vous savez comment on est quelquefois débordé à Paris; aussi je crains d'arriver après l'avis de chez Petit. Quoi qu'il en soit, je tiens à vous écrire afin de vous prouver que, malgré les divisions qui existent depuis un an, divisions qui ne sont pas de notre fait, nous n'avons pas oublié notre devoir, et, bien que Renoir et moi nous sachions votre manière de voir et votre répugnance pour cette exposition, nous avons cru devoir voter votre admission tout en ignorant comment vous prendriez la chose, n'ayant du reste ni le temps ni la possibilité de vous consulter.
A vous donc, mon cher ami, de voir ce que vous devez décider; nous, nous avons fait ce que nous devions.
Répondez-moi le plus tôt possible à Giverny.
Tout à vous, Claude Monet.
exposition pour le 15 mai
conditions 500 francs par exposant.

Vente, Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 122.
Document original.

776. À G. PETIT — 7 mars 1887

Vous pouvez compter sur Rodin, Whistler, Renoir et moi. Nous nous engageons à prendre la galerie du 5 ou 10 mai au 5 ou 10 juin.

777. À BERTHE MORISOT — Giverny, [peu après le 7 mars 1887]

Chère Madame,
Excusez-moi de vous avoir manqué de parole, mais il n'y a pas de ma faute, Rodin n'étant pas venu au dîner, je n'ai pu le voir, mais je viens de lui écrire et suis certain qu'il se fera un plaisir d'aller vous voir et de vous rendre service. Ainsi que vous en pourrez juger, c'est la crème des hommes et d'un goût très fin, chose rare chez les sculpteurs.
J'apprends à l'instant que Pissarro a répondu à Petit qu'il acceptait; il ne redoute donc plus de se trouver en si mauvaise compagnie et ses convictions ne sont pas de longue durée. Je n'ose espérer pareille chose de Degas, malheureusement.
Travaillez ferme, n'est-ce pas, afin que cette fois le succès soit décisif pour tous.
Mes meilleurs compliments pour vous et M. Manet.
Tout à vous, — Claude Monet.

Vous serez bien aimable de m'écrire ce que Chavannes aura décidé, et je compte bien sur vous pour le décider.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, pp. 130-131 (partiellement). Document original.

778. À DURET — Giverny

Mon cher Duret,
Je reçois votre lettre, je suis enchanté d'avoir Whistler avec nous et vous en remercie. Je crois bien qu'il en sera tous les ans.
Je viens à Paris lundi et passerai chez vous vers deux heures; si l'heure ne vous va pas, adressez-moi de suite un mot me fixant un rendez-vous.
Amitiés, — Claude Monet.
12 mars 87.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 100, ms 78.

779. À G. PETIT — Giverny, 13 mars 1887

[Monet prépare une exposition. Il a reçu une lettre de Sargent qui se décide à envoyer des tableaux chez Petit, mais pas au Salon. Il a également reçu une lettre de Whistler qui accepte à condition de figurer chaque année à une exposition chez Petit.]

780. À DURET — Giverny, 28 mars [1887]

Mon cher Duret,
Mirbeau a accepté mon invitation et sera des nôtres jeudi prochain 31 mars.
Donc à bientôt.
Amitiés, — Claude Monet.
7 heures, café Riche.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 100, ms 79.

781. À DURET — Giverny

Mon cher Duret,
J'étais à Paris hier et je suis passé chez vous sans pouvoir vous rencontrer. Je voulais vous dire que notre exposition chez Petit est avancée de huit jours, qu'elle ouvre le 7 mai, que les tableaux doivent être rendus chez Petit avant le 4 mai, et la liste des envois avant le 31 courant.
Whistler en est informé directement, mais je tenais à vous le dire pour que vous lui recommandiez d'être prêt et d'envoyer plusieurs choses si possible.
A bientôt j'espère.
A vous, — Claude Monet.
9 avril 87.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 82.

782. À EUGÈNE MANET — Giverny, [c. 15 avril 1887]

Cher Monsieur Manet,
Votre lettre me désole autant pour Mme Manet que pour nous.
Je ne veux encore rien dire de cela chez Petit, espérant bien que cette vilaine bronchite sera vite passée, et puis parce que, de toute façon, il faut que Mme Manet expose quand même plus ou moins et ne manque pas cette occasion. Tant pis pour nous, surtout pour cette année, ce serait une revanche à prendre l'an prochain avec une exposition plus complète, mais je sais bien que Mme Manet aura toujours quelque chose d'exquis à nous envoyer et j'y compte.
Nous avons encore 20 jours, il ne *[sic]* faut donc espérer que d'ici là cette indisposition aura tout à fait disparu.
Recevez ainsi que Mme Manet mes meilleures amitiés, — Claude Monet.

Vous avez été bien aimable de songer à nos petits sauvages, mais il y avait impossibilité de les mener à Paris, non sans regrets de leur part et surtout de Germaine.

Document original.

783. À DURET — Giverny, 22 avril [1887]

Mon cher Duret,
Je vous retourne la lettre de Whistler. Nous ferons pour le mieux pour le placement de ses eaux-fortes.
Je ne viens pas demain à Lohengrin. Je suis à court de temps pour terminer deux ou trois nouvelles choses pour mon exposition. Je serai à Paris au dernier moment.
C'est vers le 4, juste pour l'accrochage. J'espère au moins que vous n'allez pas partir avant notre ouverture le 7.
A vous, — Claude Monet.

Saviez-vous que j'avais vendu des tableaux à la maison Goupil; ils en ont déjà vendu et voilà qu'ils m'en redemandent.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 100, ms 75.

784. À G. PETIT — Giverny

Cher Monsieur Petit,
Vous savez que ça marche très bien avec la maison Boussod et je suis au regret que vous n'ayez jamais pu venir à Giverny.
Nous aurions pu nous entendre sur ce qui serait à vous dans mon exposition, tandis qu'aujourd'hui m'en voilà déjà plusieurs de moins.
M. van Gogh est venu ici hier me dire qu'il avait déjà vendu une des *Mer de Belle-Ile*, et m'en redemander d'autres, il en a donc six, dont quatre pour l'exposition.
Enfin ne craignez rien, il y en a encore pour vous et des bons. Du reste je travaille sans arrêt et si je puis parvenir à terminer comme je voudrais plusieurs choses que j'ai en train, ça marchera.
Je tâcherai dans tous les cas de venir le 30 pour faire mon catalogue, mais pour ce que je fais, je ne pourrais être fixé que juste au dernier moment.
Je compte sur vous pour rappeler au doreur d'être bien prêt à temps.
Recevez mes meilleurs compliments.
Tout à vous, — Claude Monet.
23 avril 87.

Document original, Archives Durand-Ruel.

785. À G. PETIT — Giverny, 26 avril 1887

[Monet voudrait connaître le dernier délai pour la composition de son catalogue.]

... Je voudrais absolument pouvoir terminer une ou deux toiles que j'ai en train et je voudrais bien si c'était possible ne venir à Paris que la veille de l'accrochage... mais alors comment faire pour préciser quels tableaux seront à vous... je serai bien aise d'avoir votre avis sur le choix des choses à exposer.

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Bulletin nº 320, novembre 1958, et Bulletin nº 22, [1957], nº 88.

786. À DE BELLIO — Giverny

Mon cher Bellio,
J'ai passé quelques heures, hier, à Paris et suis allé dîner place de la Bourse dans l'espoir de vous y rencontrer.
Je voulais vous demander un service, voici de quoi il s'agit:
Je suis en train de faire des tableaux que je destinais à l'exposition chez Petit, mais par cet affreux temps j'ai grand-peur de ne pouvoir les finir en temps et à mon grand regret, car c'eût été autre chose que mes vues de Belle-Ile. Bref, je voudrais montrer une note très différente de mes marines et j'ai, ma foi, pensé à montrer une de vos *Gares*; on n'en a jamais vu chez Petit.
Voudriez-vous encore une fois me prêter celle qui porte le titre de *Train de Normandie*; c'est, je crois, celle qui a été montrée le moins récemment.
Voulez-vous pousser l'amabilité jusqu'à me répondre par retour du courrier, car il me faut adresser la liste de mes envois, dès dimanche.
Merci d'avance et à bientôt.
Votre tout dévoué — Claude Monet.
Vendredi 29 avril [1887].

R. Niculescu, «Georges de Bellio, l'ami des impressionnistes», in: «Revue roumaine d'Histoire de l'Art», t.I, nº 2, 1964, p. 252.
Document original, Archives Durand-Ruel.

787. À DE BELLIO — Giverny, [début mai 1887]

[Monet remercie de Bellio de lui prêter sa Gare *pour une exposition chez Petit. Il est obligé pour la première fois de ne pas être de leur petit dîner, il a dû travailler pour terminer une toile, doit être au placement de ses tableaux chez Petit. Il a donc besoin très vite du tableau en question:]*

... Pas d'erreur, c'est bien *L'Arrivée du train de Normandie.*

Autographes et manuscrits, Marc Loliée, Bulletin XIII, 1955, nº 64.

788. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 13 mai 87

Cher Monsieur Durand,
Je suis un peu en retard aussi pour vous répondre mais ces temps derniers j'étais dans le coup de feu du travail d'une part, et l'ouverture de l'exposition chez Petit m'a pris également beaucoup de temps. Je vous remercie de m'avoir écrit mais suis désolé des nouvelles que vous me donnez et, quoique je n'aie jamais été très partisan de cette tentative en Amérique, j'espérais au moins qu'après ce que vous étiez parvenu à faire l'an passé, vous pouviez cette fois profiter de tant d'efforts et de tant de frais.
Je suis persuadé que vous eussiez mieux fait de rester ici où vous méritez de réussir. Justement le mouvement en notre faveur s'accentue cette année. Nous sommes à peu près tous à l'exposition internationale où le public acheteur nous fait décidément meilleur accueil. Ce qui du reste vous en donnera mieux l'idée que tout ce que je pourrai dire, c'est que la maison Boussod a maintenant des Degas et des Monet et qu'elle aura aussi des Sisley et des Renoir. Je suis assez en faveur, car les premiers tableaux qu'ils m'ont achetés ont été revendus de suite. Bref, cela va assez bien et c'est justement ce qui me fait déplorer votre absence, surtout si vous ne parvenez à faire ce que vous espériez en Amérique.
J'avais été surpris et un peu peiné, je l'avoue, de votre silence, et si les Boussod n'avaient pas donné de l'avant, et sans l'exposition Petit, je me serais sans doute trouvé bien en peine; enfin vous n'avez pas à vous inquiéter de moi. Tâchez de nous revenir le plus vite possible et à votre satisfaction. Ecrivez-moi surtout, je serai si content d'apprendre que vous réussissez.
Mes compliments à votre fils.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

Renoir a fait un superbe tableau de ses baigneuses, pas compris de tous, mais de beaucoup. Sisley avec d'anciennes choses a beaucoup de succès; quant à moi j'ai vendu presque toutes mes toiles. Whistler est aussi des nôtres avec de très jolies choses.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t.I, pp. 325-326.
Archives Durand-Ruel.

789. À G. PETIT — 13 mai 1887

[Monet demande 2000 francs avant de partir pour Londres.]

790. À RODIN — Giverny

Mon cher Rodin,
Geffroy m'écrit qu'il va prendre jour pour venir passer une journée de cette semaine avec vous à Giverny.
Tâchez donc de prendre dimanche. Ce serait bien aimable à vous. Il me tarde de vous voir.
Amitiés, — Claude Monet.
23 mai [1887].

Musée Rodin, Paris.

791. À RODIN — Giverny, 5 juin [1887]

Mon cher Rodin,
Sargent n'est pas libre, il est à la campagne jusqu'à demain. Je dois le voir et nous arrangerons cela probablement pour jeudi à déjeuner.
Je vous préviendrai.
Amitiés, — Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

792. À RODIN — Giverny

Mon cher Rodin,
Je compte bien sur vous cette fois pour samedi prochain.
J'écris aussi à Mirbeau et à Richepin.
A bientôt.
Amitiés, — Claude Monet.
12 juin 87.

Musée Rodin, Paris.

793. À DE BELLIO — Giverny, [avant le 24 juin 1887]

Mon cher Bellio,
Je travaille tant depuis mon retour que je n'ai pu trouver jusqu'à présent un instant pour vous écrire.
En quittant Paris, j'ai bien insisté chez Petit pour que votre *Gare* vous soit rendue dès la fermeture de l'exposition et j'aime à croire que cela a été fait exactement et que le tableau vous a été rendu en bon état.
Au cas contraire, faites-le-moi savoir par un mot.
Je vous renouvelle mes remerciements pour votre obligeance.
Comme je vous le dis, je pioche beaucoup.
Quel admirable temps et qu'il fait bon à la campagne, ceci en passant pour vous faire souvenir de votre promesse de venir un jour à Giverny. Pensez-y, vous savez le plaisir que cela me ferait.
Vous devriez amener avec vous Mlle de Bellio, qui trouvera ici des jeunes filles très gentilles, et vous pourriez de la sorte passer une bonne journée.
Prévenez-moi,
Amitiés de votre — Claude Monet.

R. Niculescu, «G. de Bellio, l'ami des impressionnistes», in: «Revue roumaine d'Histoire de l'Art», t. I, nº 2, 1964, pp. 252-253.
Document original, Archives Durand-Ruel.

794. À DURET — Giverny

Mon cher Duret,
Il me faut encore une fois ajourner mon voyage à Cognac. Je suis empêtré dans des toiles importantes auxquelles je travaille depuis des mois et dont je ne puis sortir, et, comme je suis tenace et que je veux en sortir, il me faut renoncer pour quelque temps à tous projets de voyage.
Ceci bien à regret, vous le savez, car je vous avais formellement promis ma venue pour septembre, et nous y voilà presque. Il me fallait aussi conduire mon plus jeune fils aux eaux de Salins dans le Jura, et il m'a été impossible de le faire, c'est vous dire que je suis réellement pris.
Je travaille comme jamais, et à des tentatives nouvelles, des figures en plein air comme je les comprends, faites comme des paysages. C'est un rêve ancien qui me tracasse toujours et que je voudrais une fois réaliser; mais c'est si difficile! Enfin, je me donne bien du mal, cela m'absorbe au point d'en être presque malade. Excusez-moi donc encore cette fois, mon cher ami, et soyez persuadé que si, par impossible, je voyais un joint pour venir passer une huitaine, que je vous en ferais part aussitôt.
Quand vous aurez un moment, donnez-moi de vos nouvelles, vous serez bien aimable.
En dehors du travail, saviez-vous que je suis allé à Londres voir Whistler et que j'ai passé là une douzaine de jours, émerveillé de Londres et aussi de Whistler qui est un grand artiste; il a été on ne peut plus charmant pour moi du reste, et m'a invité à exposer à son exposition. Il avait manifesté le désir de venir à Paris et d'y avoir une installation, mais n'ayant pas bougé de Giverny depuis des mois, je n'ai plus entendu parler de lui. En avez-vous des nouvelles de votre côté? Mais je m'arrête, car il me faut aller au travail.
Mes meilleures amitiés.
Votre — Claude Monet.
13 août 87.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 84.

795. À HELLEU — Giverny, 19 août 1887

... J'ai entrepris des figures en plein air que je voudrais finir à ma manière, comme je finis le paysage...

Document original (collection Mme Howard-Johnston).

796. À G. PETIT — Giverny, 22 août 1887

[Monet demande à Petit de prendre soin d'un cadre.]

796 bis. À P. HELLEU — Giverny par Vernon (Eure), 6 sepbre 87

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-91, don de Mme Howard-Johnston.

797. À DURET — Giverny

Mon cher Duret,
Certainement nous continuons nos petits dîners mensuels et nous comptons sur vous pour le premier jeudi de novembre. Je reviens de Paris où j'ai été m'occuper des tableaux à envoyer à Londres. La maison Boussod et Valadon a dû en faire l'expédition hier, j'en préviens directement Whistler. C'est bien aimable à lui d'avoir pensé à moi et je suis bien curieux de l'effet que cela va produire à son exposition.
Je compte venir à Londres pour le moment de l'ouverture: le 25 novembre; je voudrais même essayer d'y peindre quelques effets de brouillard sur la Tamise.
Y retournez-vous vers cette époque-là? Ça me ferait grand plaisir.
Enfin nous causerons de tout cela à Paris, à bientôt.
Tout à vous, — Claude Monet.
25 octbre 87.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 83.

798. À WHISTLER — Giverny

Mon cher Whistler,
Je reviens de Paris où je suis allé m'occuper de l'envoi de mes tableaux, qui sont en route et seront remis dans les délais voulus à votre galerie par les soins de la maison Boussod et Valadon, les successeurs de Goupil. J'espère que le comité ne sera pas trop effrayé de ma peinture. Quant à moi, il me tarde de savoir l'effet produit.
Je compte bien être à Londres vers le 20 ou 25, alors nous causerons de tout cela et de notre exposition de Paris qu'il faudra faire superbe.
Mille amitiés et à bientôt,
Votre — Claude Monet.

25 octobre 87.

C.P. Barbier, «Mallarmé-Whistler, Correspondance», Paris, 1964, p. 6 (partiellement).
Document original (Glasgow University Library).

799. À DURET — Giverny

Mon cher ami,
J'ai bien regretté de ne pas vous voir à notre petit dîner. J'ai reçu votre lettre, mais ne puis guère retarder mon voyage à Londres où je vais d'abord pour l'exposition, et voir un peu l'effet qu'y peuvent faire mes tableaux; puis, selon le temps qu'il y fera et la possibilité d'y travailler, j'y resterai plus ou moins longtemps.
Je regrette bien que vous n'y soyez pas en même temps, mais, en mars, c'est le plus beau moment de Giverny et puis, en ce moment, je ne fais pas grand-chose; c'est surtout là ce qui me décide.
Avez-vous vu mes tableaux à Londres et savez-vous l'effet qu'ils ont produit? Cela m'intéresserait de le savoir par un petit mot.
A Paris, ça marche on ne peut mieux pour moi, même au-delà de mes espérances, et je serais on ne peut plus content, si je pouvais être aussi satisfait de mes tableaux.
Ecrivez-moi, n'est-ce pas?
Toutes mes amitiés, — Claude Monet.

7 nov^{bre} 87.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 100, ms 80.

800. À CH. DURAND-RUEL — Giverny

Cher Monsieur,
Vous serez bien aimable de me faire savoir le plus tôt possible si vous êtes toujours dans l'intention de venir à Giverny, parce qu'il faut qu'avant la fin de ce mois je m'absente et justement le dimanche.
Si cela peut vous aller de venir dimanche prochain 18 courant cela m'arrangerait tout à fait.
Un mot de réponse le plus tôt possible.
Cordialement à vous, — Claude Monet.

13 déc^{bre} 87.

Mme Hoschedé me charge de vous prier d'amener Mlle votre sœur, on irait vous chercher à Vernon.

Document original, Archives Durand-Ruel.

801. À CH. DURAND-RUEL — Déville-lès-Rouen, 21 déc^{bre} 87

Cher Monsieur,
Je rentre ce soir à Giverny et suis très désireux d'avoir votre visite, mais, comme je suis obligé de venir à Paris à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre, je vous serais très obligé de me faire savoir, de suite, quel jour vous pensez vous-même pouvoir venir.
Je compte sur un mot de vous, par le retour du courrier, à mon adresse à Giverny.
Bien à vous, — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

802. À BERTHE MORISOT — Samedi [7 janvier 1888]

Chère Madame,
Toutes mes excuses de m'être présenté chez vous avec une si triste mise, et merci de l'excellente tisane que vous m'avez donnée; grâce à elle et au repas, je peux repartir chez moi tout à fait remis.
Votre amicalement dévoué — Claude Monet.

Document original.

803. À MALLARMÉ — [Paris, hôtel Garnier, 8 janvier 1888] dimanche matin

Je suis ici avec Whistler de passage à Paris et qui serait très heureux de faire plus ample connaissance avec vous.
Si cela vous est possible, voulez-vous venir déjeuner avec nous ce matin? rendez-vous 11 heures et demie, café de la Paix.

C.P. Barbier, «Mallarmé-Whistler, Correspondance», Paris, 1964, pp. 6-7.

804. À RODIN — Giverny

Mon cher Rodin,
Que j'ai été désolé de ne pouvoir venir aux Cosaques et quelle malchance de ne pas vous rencontrer le lendemain. J'avais tant le désir de vous serrer la main et de vous dire toute ma joie. Recevez donc tous mes compliments, mes félicitations que je vous adresse du fond du cœur.
Votre grand admirateur et dévoué ami — Claude Monet.

8 janv. 1888.

Musée Rodin, Paris.

805. À ALICE HOSCHEDÉ — Cassis, vendredi 13 [janvier 1888]

Malgré la date fatale, je suis arrivé à bon port et, grâce à l'obligeance de M. Reynoult, j'ai pu profiter du train de luxe qui partait de Paris à 6 heures 47 et je suis arrivé à Marseille deux heures plus tôt, ce qui m'a permis d'être ici à 10 heures 20. A mon réveil à Avignon, il faisait un soleil superbe; quelle différence tout de même, c'est à n'y pas croire! En arrivant ici il m'a fallu abandonner le pardessus; il fait absolument chaud, trop chaud, vu le brusque changement.
Cassis est très joli; il y a quelques motifs superbes, mais, je crois, je trouverai mieux demain. Cependant je m'y arrêterai peut-être au retour.
Je vais repartir dans un moment pour Toulon où je coucherai et demain je serai fixé sur ma première impression sur Antibes.
J'ai déjeuné ici avec un officier de marine très aimable qui est de Cassis, et à qui je m'étais adressé pour avoir des renseignements, en faisant le trajet de la gare au pays.
Que j'ai donc pensé à vous ce matin en me promenant et que je voudrais pouvoir un jour vous avoir avec moi pour jouir de ce délicieux climat, de ce beau spectacle! Le temps se couvre ce soir, mais on me dit que c'est ainsi depuis quelques jours; en tout cas j'ai été très favorisé d'arriver avec un pareil temps.
A demain! Ecrivez-moi surtout; baisers à tous, les meilleurs pour vous.
Votre — Claude.

Document original.

806. À ALICE HOSCHEDÉ — Château de la Pinède, Cap d'Antibes, Alpes-Maritimes [15 janvier 1888]

Je suis ici depuis hier soir; j'espérais trouver de vos nouvelles, mais rien encore.
J'ai fait un meilleur voyage; pour venir de Toulon ici, j'ai pris un train omnibus qui, par sa lenteur et ses nombreux arrêts, m'a permis de bien voir chaque endroit; aussi étais-je affolé par tous ces beaux endroits. Agay et Trayas sont splendides, et certainement j'irai, s'il est possible de s'y caser, même mal; mais j'en doute. De Juan-les-Pins, je ne puis encore juger, n'ayant que très peu vu, mais, jusqu'à présent, je ne suis pas très emballé. L'hôtel ou le château, puisque c'est le vrai nom, est admirablement situé; j'y ai une immense chambre avec vue sur de jolis jardins et la mer, mais, chose terrible, c'est une maison à peintres: le père Harpignies est là avec des élèves, puis il y a un ami de Faure que j'avais rencontré chez lui à Etretat. Ensuite la pension est assez élevée, 12 francs par jour. Voilà bien des raisons qui me feront renoncer à cet endroit, à moins que je n'y trouve des merveilles, et, comble de déveine, voilà qu'aujourd'hui il fait un temps de chien, de la pluie à torrents, donc impossibilité de voir et de se rendre compte du pays; si la pluie continue demain, j'irai quand même à Agay voir si l'on peut y loger ou non.
Il me tarde bien d'avoir de vos nouvelles. J'ai vu tant de choses en si peu de temps qu'il me semble être parti depuis un siècle.
Vous ai-je dit être retourné chez Petit que je n'ai pas vu, mais où je n'ai touché que 200 francs et 300 le matin? Bref, moins que rien. J'ai pris ma montre chez Garnier, qui ne bronche pas d'une demi-seconde; il doit gratuitement revoir ma montre d'argent et la renvoyer à Giverny pour Jacques, comme je la lui ai promise.
A demain, mille tendresses pour vous, embrassez bien tous les enfants et ne m'oubliez pas auprès de Marthe.

Dimanche matin.

Votre — Claude.

Document original.

807. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], dimanche soir [15 janvier 1888]

J'ai reçu votre lettre du 13, juste comme je venais de faire partir la mienne. Je suis très heureux de vous savoir tous bien, et mon petit Michel est bien gentil de penser à son papa si loin de lui.

Je vois décidément que ce pays n'est pas mon affaire. Malgré le vilain temps, après déjeuner, le père Harpignies et d'autres messieurs ont voulu me montrer les merveilles de l'endroit; c'est très beau sans doute, mais cela me laisse froid, car, malgré le mauvais temps, on peut toujours se rendre un peu compte. Aussi, à la grande déception de l'hôtesse et de ces messieurs, vais-je aller voir demain si je peux trouver un gîte possible à Agay; c'est un pays terrible et sauvage, où il n'y a qu'une ou deux maisons, des carrières et la gare, mais là je suis sûr de trouver de quoi faire. Enfin, je serai fixé demain, mais, pour sûr, je ne resterai pas ici; puis les gens qui sont ici, bien que très aimables, m'embêtent absolument. Ecrivez-moi toujours ici jusqu'à nouvel ordre, je vous enverrai ma nouvelle adresse par dépêche.
Maupassant est arrivé à Cannes avant moi; il a été appelé: son frère y est très mal. Ici l'on ne parle que par lui, et, à cause de sa recommandation, on me fait beaucoup d'avances pour que je reste.
J'espère bien pouvoir vous écrire demain une meilleure lettre, car je n'ai pas de temps à perdre, ne voulant pas dépasser le commencement de mars. Puis (j'interromps ma lettre, voilà le dîner que l'on sonne) peut-être terminerai-je demain, voulais-je dire, mais je n'ai que juste le temps de déjeuner et de partir pour Agay. Je vous écrirai de nouveau [le] soir; tendresses et baisers à tous.
Votre — Claude.

Document original.

808. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], mardi matin [17 janvier 1888]

Je suis toujours au château de la Pinède; voilà le temps qui redevient beau et je vais encore regarder le pays avec le soleil, afin de ne pas trop précipiter les choses et de n'avoir pas de regrets.
Je suis allé hier à Agay, Trayas, etc. J'étais tellement fatigué de ma promenade qu'il m'a été impossible de vous écrire le soir comme je le pensais. J'ai vu des choses superbes et je pourrais m'installer, mais dans un établissement des plus modestes. Seulement dans cet endroit c'est admirablement beau, mais pas très varié, et je dois me méfier de me laisser aller à des répétitions. C'est pourquoi, avant de retourner sur mes pas, je tiens à bien regarder; peut-être même irai-je demain jusqu'à Beaulieu et Eze. Cela me fait perdre du temps, mais je crois cela plus prudent: je n'en travaillerai que plus sûrement après.
Je vois avec plaisir que vous avez eu meilleur temps; je vous le souhaite bien; j'espère que Blanche, livrée à elle seule, va faire de grands efforts.
J'ai reçu pour moi des échantillons de velours; si ce sont les mêmes qu'on a envoyés à Jean, je vous conseille d'en redemander d'autres. Pensez à renvoyer des cartes à qui m'en adresse.
A ce soir ou à demain. Comme il n'y a pas de poste, je suis obligé de terminer pour profiter d'un garçon qui va à Antibes.
Je ne cesse de penser à vous; je vous envoie tout mon cœur, et mes baisers pour tous.
Votre — Claude.

Document original.

809. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], mercredi 4 hres [18 janv. 1888]

Toujours au château de la Pinède et pas encore de décision. J'arrive à l'instant: parti hier jusqu'à Monte-Carlo où j'ai couché (sans mettre les pieds à la maison de jeu), j'en suis parti ce matin à pied jusqu'à Nice, quelque chose comme 25 kilomètres, passant par la Turbie, très bel endroit, Eze et Beaulieu, puis Villefranche. J'ai trouvé deux endroits où je pourrais m'installer avec chance de bien travailler, mais très chers. Il me faut cependant prendre une décision, et voilà que revenant de Nice en chemin de fer, j'ai aperçu de très belles choses près d'Antibes que je veux aller voir dès demain matin, et aussitôt je prendrai enfin une décision.
En arrivant je trouve votre lettre en date du 16 et je vois que mes lettres mettent plus de temps que les vôtres à vous arriver. Je n'ai pu profiter du courrier de ce matin, c'est pourquoi je me hâte de vous griffonner ces lignes dans l'espoir qu'elles partiront de soir; il n'y a pas de poste ici et c'est très incommode, mais une fois en train de travailler, où que je me fixe, je prendrai des habitudes régulières, et, si c'est à Agay que je vais, j'aurai le temps de causer avec vous une fois la nuit venue. En tout cas, ne vous alarmez pas de me voir tarder à me mettre à la besogne; je sens que je suis plein d'ardeur, mais justement je veux bien choisir mon coin.
Il fait un temps superbe depuis deux jours, et bien chaud sauf à l'ombre. Je vous souhaite du beau temps aussi et vous conseille de sortir souvent avec Blanche. Ne vous énervez pas trop avec les domestiques; il faut tâcher de les garder au moins jusqu'à mon retour et pendant ce temps voir à en trouver d'autres.
Vous me recommandez de n'être qu'à vous sans partage; c'est chose bien inutile, vous le savez et n'avez aucune inquiétude à avoir: je vous aime et ne cesse de penser à vous; il n'y a que le travail qui pourra me faire supporter cette séparation dont je souffre bien depuis tous ces jours passés sans travailler. Recevez donc toutes mes tendresses et embrassez bien tous les enfants; mes amitiés à Marthe.
Votre — Claude.

Voilà le jour décisif qui approche pour mon pauvre Jean, pourvu qu'il ait de la chance!

Document original.

810. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], château de la Pinède, jeudi matin [19 janv. 88]

Malgré les types qui me déplaisent ici, je me décide à travailler; je commence cet après-midi, bien que j'aie fait mes préparatifs pour partir.
Tous ces gens d'ici (les peintres) sont des idiots qui m'avaient indiqué (à leur point de vue stupide) les moins bons endroits, et voilà que ce matin, n'écoutant que mon instinct, j'ai découvert de superbes choses; je vais faire quatre ou cinq toiles et, de là, j'irai à Agay où j'étais tout prêt à partir cet après-midi.
Puis je viens de recevoir, en même temps que votre lettre, une longue épître du nommé Bruno avec plusieurs recommandations pour Antibes et les environs d'Agay justement.
Il fait un temps si admirable que ce serait un meurtre de me mettre encore en route; donc, lorsque vous recevrez ces lignes, je serai en plein travail ici.
Je vous écris très à la hâte, car il me faut défaire toutes mes caisses et m'organiser pour aller au travail. J'ai cinq ou six motifs superbes à faire et très rapidement, si le temps reste aussi resplendissant qu'il est; c'est féerique.
A demain, baisers à tous, pour vous toutes mes tendresses, tout moi.
Votre — Claude.

Document original.

811. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], vendredi 20 janvier 88

Enfin me voilà donc installé et à la besogne; je n'ai pas encore de porteur, mais on m'en promet un pour tout à l'heure après déjeuner.
Je peins la ville d'Antibes, une petite ville fortifiée toute dorée par le soleil, se détachant sur de belles montagnes bleues et roses et la chaîne des Alpes éternellement couvertes de neiges.
Il me faut prendre courage et supporter la société qui est ici, de fameux idiots; la nourriture est heureusement excellente.
Je suis bien content pour les enfants que la gelée soit revenue, mais cela va bien retarder Blanche pour son travail, car les envois au Salon ont lieu au commencement de mars.
Vous ne m'avez pas dit si l'intendant vous avait parlé de Jean et s'il voyait la possibilité quand [même] de le recommander, sinon à son successeur, à quelque [officier] de Rouen. Je suis si inquiet de cela.
J'écrirai ces jours-ci à Jean et j'espère bien que, lui aussi, va m'écrire, mais en attendant recommandez-lui bien de faire tous ses efforts pour soigner son écriture et bien profiter des instants qu'il passe chez M. Cellier. A-t-il fait ce que je lui ai dit pour son oncle, l'envoi des toiles?
Il me faut vous quitter ce matin: voilà la cloche du déjeuner et après, au travail.
Mille tendresses et baisers pour vous et tous les enfants, amitiés à Marthe.
Votre — Claude.

Document original.

812. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], samedi soir [21 janvier 1888]

Je vous écris ce soir afin que ma lettre puisse partir demain matin, car je ne suis jamais là quand le facteur vient et c'est justement que l'on compte *[sic]* pour faire partir son courrier.
Merci de vos bonnes lettres que je reçois très exactement. Je suis enchanté pour les enfants du froid qu'il fait à Giverny, mais je vous plains de passer vos journées à les regarder; c'est une vraie chance qu'ils ont là, mais ils font bien d'en profiter; cela ne peut durer longtemps.
Pour Blanche, au sujet des couleurs, vous ferez bien d'écrire de ma part ou en signant de mon nom ou en faisant écrire par Jean, et au besoin je les préviendrai; c'est 35, rue de Laval.
Je vous disais ce matin, que je n'étais guère content de ce que je fais, et c'est vrai, mais ça a un peu mieux marché cet après-midi; il faut s'entraîner, et, à ce point de vue, je suis doublement décidé à rester un peu ici; je serai plus maître de moi quand j'irai à Agay. Que je fasse trois ou quatre toiles bien ici, et j'y file. La maison, ici, va devenir impossible: tous les jours il y a de nouveaux arrivants, des peintres et peintresses, tous élèves du père Harpignies. C'est tordant d'entendre ces gens-là, tous en extase devant leur maître, et je pense alors à Pelouse; c'est par ce moyen que ces gens-là se soutiennent. Naturellement, je suis pour eux une bête curieuse à voir de près, et tous désirent voir ce que je fais, sans doute pour me débiner. Mais je vais travailler d'un tout autre côté que leur patron; ils en sont pour leurs frais. J'ai reçu ce matin des nouvelles de Renoir que j'avais toujours peur de voir arriver ici; il est installé à Aix chez Cézanne, mais il se plaint du froid et demande si, où je suis, il fait chaud et si c'est beau. Naturellement, je ne vais pas l'engager à venir, et ne lui dirai pas que je vais à Agay; j'ai trop besoin d'être seul et tranquille.
Je ne puis vous envoyer d'argent ce soir, mais vous n'avez pas à vous inquiéter du Petit Matelot, vous le recevrez.
Embrassez bien tous les enfants, les petits, les grands; mes amitiés à Marthe; pour vous tout mon cœur.
Votre — Claude.

Document original.

813. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi midi [23 janvier 1888]

Deux mots en hâte encore. Il fait un temps idéal, c'est merveilleux, et voilà que je me sens enfin un peu maître de moi.
Hier dimanche, je comptais vous écrire longuement, le temps s'étant couvert après déjeuner, mais il m'a fallu [encaisser ?] une longue promenade avec tous les pensionnaires de la Pinède, et, le soir, j'étais si fatigué que je n'ai pris que le temps d'arranger mes paquets de toiles pour ce matin, car je suis dehors, dès 7 heures.
Ce soir, je vous écrirai plus longuement et vous ferai l'envoi de fonds.
Recevez tout moi ; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

814. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi soir [23 janvier 1888]

J'ai reçu vos deux lettres ce matin, la vôtre et celle de Jean et je vois avec plaisir qu'on ne s'ennuie pas à Giverny ; ça n'était du reste pas cela qui m'inquiétait, je ne vous le cache pas ; moi parti, toutes ces petites parties ont lieu sans encombre. Profitez donc de ce beau temps, mais ayez bien soin des petits : un malheur est vite arrivé.
Certes oui, j'ai été surpris de cette nouvelle et je voudrais bien pouvoir un instant assister (sans être vu) à ces séances de patinage ; je m'imagine sans peine la joie des petits.
Comme je vous l'ai écrit ce matin, il fait un temps merveilleux et je travaille ferme, quoique lentement, ne voulant pas mettre un trop grand nombre de toiles en train, afin de ne pas être retenu trop longtemps ici.
Il me faut écrire à Castagnary. Figurez-vous qu'il y a une nouvelle loi sur l'espionnage qui interdit à qui que ce soit de prendre le moindre croquis, de près ou de loin, d'une ville fortifiée, et c'est le cas d'Antibes, que justement je veux peindre sous plusieurs aspects. Je lui demande de m'obtenir une autorisation du ministre de la guerre, car ce serait désolant d'être forcé d'abandonner ce que j'ai commencé. Il paraît que dernièrement un artiste français a été arrêté pour cela et a dû passer la nuit au poste.
J'ai prévenu Troisgros qu'il envoie à Giverny la commande de couleurs qui lui sera faite, afin que Blanche puisse bien travailler, lorsque les plaisirs du patinage lui en laisseront la liberté.
Inclus cinq billets de cent francs ; c'est tout ce que je puis faire pour le moment.
Encore pas écrit à Petit, mais je vais le relancer demain, bien que je n'y compte guère ; si je réussissais, cela irait bien et je vous enverrais aussitôt. En tout cas, soyez bien économe et prudente, n'est-ce pas ; que le résultat de mon travail ne soit pas mangé dès mon retour. Excusez ce petit bout de morale, c'est pour votre bien. Je vous aime et ne suis qu'à vous seule.
Recevez toutes mes tendresses et embrassez bien les patineurs et patineuses (les nôtres bien entendu). Amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

815. À G. PETIT Château de la Pinède près Antibes, Alpes-Maritimes [24 janvier 1888]

Cher Monsieur Petit,
Très pris par le travail je n'ai pas encore pu vous écrire pour vous donner mon adresse, mais voilà les fonds qui baissent (vous savez le peu que j'ai touché en partant, 500 francs) et il me faut prendre la plume pour vous ennuyer encore.
J'espère que les durs moments du commencement de l'année sont passés et que vous allez pouvoir m'envoyer de suite un billet de mille francs.
Me voilà bien en train de travailler dans un pays superbe, n'allez pas me laisser en plan et dans l'embarras.
Je compte bien sur vous dans le plus bref délai, il m'est encore dû 2000 francs. Adressez m'en mille et si cela vous va, donnez-moi une valeur des mille francs restants pour donner à mon marchand de couleurs qui m'adresse lettres sur lettres et qu'il me faut absolument régler de suite.
Et puis je serais bien aise de savoir ce qu'il y a de nouveau.
Vous avez dû recevoir l'adhésion de Whistler, d'Helleu et de Mme Manet.
Enfin j'attends de vos nouvelles.
Mes amitiés.
Tout à vous, Claude Monet.
P.-S. — Il y a ici M. Levis que vous connaissez.
Document original, Archives Durand-Ruel.

816. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mardi soir [24 janvier 1888]

Vous voyez que je ne manque pas de vous écrire chaque jour ; ce matin, j'ai profité d'un instant pour écrire à Jean et, malgré cela, je ne veux pas vous laisser sans un mot pour vous qui vous portera toutes mes pensées. Hier, je vous ai fait l'envoi de 500 francs qui est parti ce matin. Ne m'en voulez pas, si quelquefois je ne vous écris pas très longuement, car j'ai chaque jour des lettres quelconques auxquelles j'ai à répondre.
Je voudrais vous dire que je suis enchanté de ce que je fais, mais, hélas, cela ne marche qu'à moitié bien, bien qu'il fasse un temps superbe et tout à fait doux, puisque je suis en été et sans pardessus ; mais il y a de grandes variétés dans ce beau temps, qui me gênent, ne voulant pas mettre des masses de toiles en train. Je me suis entiché des montagnes couvertes de neige, et c'est justement cela qui varie le plus ; il me tarde d'en sortir pour filer à Agay, où je serai, je crois, plus à mon affaire, et puis décidément, ces gens d'ici sont trop bornés ou arriérés ; c'est rasant, mais je ne puis espérer partir d'ici avant une quinzaine.
Je ne cesse de penser à mon pauvre Jean et voudrais bien être à demain et avoir votre dépêche.
Allons, voilà qu'il me faut vous quitter pour le dîner. Le soir les hommes fument dans une pièce à part, et alors, des conversations d'art impayables ! Je vous envoie mes tendresses ; baisers à tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

817. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi soir [25 janv. 1888]

A l'heure où je vous écris, vous savez le sort de Jean, qu'il me tarde de savoir aussi.
Je vois par vos lettres que vous êtes bien triste et que la société des patineurs vous manque ; il ne faut pas vous désoler ainsi : vous avez toujours la ressource de voir passer les Américains.
Ce qui est plus ennuyeux, c'est ce que vous me dites de Marthe ; faites donc ce qu'il faut pour la soigner et écrivez à Forges sans retard, car ces choses-là passent avant tout.
Ici le temps continue à être admirable ; c'est féerique, et quelle délicieuse température. Aujourd'hui, j'ai beaucoup mieux travaillé ; j'ai pris le parti de gratter deux toiles, les premières commencées qui étaient mal parties ; bien m'en a pris. Bref, je suis content de ma journée.
Je vous remercie de l'envoi des vers sur Rodin ; il n'y a guère de journaux ici ; un monsieur reçoit bien *Le Figaro*, mais j'en profite rarement.
Je vois que Rodin est très fêté, car, dans *Le Figaro* on annonce un grand banquet en son honneur au *Lyon d'Or*. A ce propos, vous savez que j'ai reçu une lettre de Mirbeau qui est désolé : Rodin est fâché avec lui à propos de deux lettres que Mirbeau lui a écrites au sujet de sa décoration et aussi pour l'article du *Figaro* (lequel était du reste très bien, à mon avis).
Quant à son roman, Mirbeau en paraît désolé.
A part cela, aucune nouvelle de Paris ni de personne ; je suis seul avec ma peinture qui m'absorbe, ou à Giverny par la pensée, car je ne cesse de penser à vous. Du courage donc. Mille tendresses pour vous et toutes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

818. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], jeudi soir [26 janvier 1888]

J'ai reçu ce matin à la première heure votre dépêche, j'étais bien anxieux ; 32 sur 54 n'est en tout cas pas mauvais, s'il n'est pas tout à fait bon ; mais ce que je redoutais, c'était le *mauvais* numéro.
Votre lettre m'a attristé ; je comprends et partage vos tourments, vous le savez, mais il ne faut pas vous les exagérer.
Je pensais bien que pendant mon absence l'on viendrait ; l'important c'est que la visite ait été courte, et il ne faut pas vous en alarmer outre mesure. Pour vos soucis d'argent, je voudrais pouvoir les amoindrir en vous envoyant encore un [peu] d'argent, mais je ne puis me dégarnir de ce que j'ai jusqu'à ce que j'aie des nouvelles de Petit. L'important est donc d'être on ne peut plus prévoyante et pas trop généreuse. Tout cela n'est certes pas gai, et il est désolant de voir encore Marthe malade ; heureusement c'est la seule.
Je pense que votre lettre de demain me renseignera sur cette journée du tirage, sur l'état de Jean et sur ses espérances.
Ce qui peut vous consoler, c'est de me savoir bien travaillant ; le temps continue à être superbe, et ça marche mieux de jour en jour.
Puis dites-vous bien que vous avez en moi un cœur qui vous aime, un appui sur lequel vous pouvez toujours compter.
Vous ne saurez jamais assez combien je suis à vous, malgré les emportements et les mauvais côtés de mon caractère. Certes, votre situation est pénible à cause de vos chers enfants, mais il faut bien se dire que vous avez le beau rôle, car s'il n'y avait eu un ami, une circonstance quelconque pour venir à Vernon, les enfants n'auraient pas eu cette visite, et ils sont assez grands, assez intelligents pour s'en apercevoir. Ne vous tourmentez donc pas trop.
Soignez votre Marthe, faites-lui mes amitiés ; embrassez bien tous les autres, vôtres et miens, et recevez le meilleur de moi, tout mon cœur.
Votre Claude.
Document original.

819. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi soir [27 janvier 1888]

Encore une bonne journée de travail, si, avec cela, Jean avait pu amener un tout à fait bon numéro, je serais remonté, mais comme vous le dites il ne faut pas trop se plaindre et s'il y a quelque chose à tenter, comme le dit M. Cellier, il faudrait s'en occuper.
M. Love, qui a été au courant de ses saignements de nez, pourrait peut-être le certifier.
Tâchez donc de m'avoir l'adresse dans l'intention que je lui écrive pour avoir son avis.
Ce que je redoutais c'était le mauvais numéro et le voyais déjà partir dans des pays malsains.
Je n'ai encore aucune nouvelle de Paris, rien de Petit et d'après le mot de Cazin, je redoute quelques combinaisons malfaisantes, quel faux bonhomme.
Enfin je travaille, c'est l'important et, si le temps continue à être aussi beau, je ferai une bonne moisson.

Vous ne me parlez plus de Blanche, avez-vous demandé des couleurs et travaille-t-elle ?
Vous savez que tout ce qui se passe à Giverny m'intéresse, et comme je vous le dis chaque fois que je m'absente, j'aimerais bien me trouver subitement transporté vers vous, vous revoir tous, ces chers petits, mon Mimi si gentil de ne pas oublier son papa. Enfin, il viendra ce jour du retour. Soyez tous bien portants, c'est le principal.
Consolons-nous en pensant à la joie du retour. Ecrivez-moi bien longuement, dites-moi tout ce que vous faites et pensez que je suis tout à vous, baisers à tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

820. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes, 28 janvier 1888]

...car c'est peut-être cela qui me sauvera de cette terrible spécialité de paysagiste, et de cet état d'abrutissement où je me morfonds.
Ecrivez-moi longuement, vous voyez que je vous donne l'exemple et cependant je n'ai pas grand temps à moi, et ce soir, pour retenir les hommes, on a inauguré un jeu de cuistre, le 31 ; j'y ai gagné 74 francs, mais ça fait coucher tard. Puis le père Harpignies, grand musicien, fait venir son violoncelle pour faire de la musique d'ensemble avec ses élèves ; ce sera peut-être agréable, mais aussi peut-être ennuyeux ; cela dépendra de leur musique.
Je n'ai pu voir Maupassant qui est reparti de Cannes pour emmener son frère, absolument fou, chez le Dr Blanche, de sorte que je ne connais pas encore le *Bel Ami* ; c'est cependant pour aller à la mer que j'aurais consenti à perdre une journée.
Mais il est tard, il me faut vous embrasser bien tendrement, mais de trop loin hélas !
Baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous tout moi,
Votre Claude.
Document original.

821. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche soir [29 janvier 1888]

Quel malheur d'être si loin ! Comme vos lignes de ce matin sont différentes de celles d'hier et combien je regrette, moi, mes lignes dures et violentes ! Mais aussi, pourquoi étiez-vous si irritée vous-même ? Certes, vous allez être désolée de cette lettre d'hier ; je voudrais pouvoir être près de vous, en détruire tout l'effet. Soyez donc désormais plus calme et réfléchissez à ce que vous me dites.
Je suis toujours sans nouvelles de Petit. J'ai seulement reçu un mot aimable de Castagnary qui me dit que je vais recevoir l'autorisation du ministère de la guerre.
Il a fait un vent terrible aujourd'hui ; j'étais déjà mal en train, ça m'a achevé et je n'ai [rien] pu faire de bon. Enfin, vos bonnes lignes sont venues, et j'espère être mieux pour demain.
Recevez tout mon cœur, mes tendresses.
Baisers à tous.
Votre Claude.
Document original.

822. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi soir [30 janvier 1888]

J'ai reçu ce matin vos courtes lignes de samedi et vous en excuse, sachant les embarras du samedi. Votre lettre d'hier avait du reste détruit le mauvais effet de la précédente, et j'ai admirablement travaillé aujourd'hui ; le mistral est tombé heureusement, mais a fortement refroidi le temps, temps encore superbe.
La lettre de Jean m'a fait bien plaisir, et je suis heureux de le voir raisonnable et courageux. Du reste, il faut absolument se remuer et aviser dans le plus bref délai, soit par les médecins ou autrement.
J'ai reçu une lettre de chez Petit qui me fait dire qu'il ne m'oublie pas et qu'il me donnera satisfaction d'ici peu.
C'est vague, mais ce qui l'est moins, c'est le ton employé au sujet de l'exposition qui, me dit-il, prend une tournure inquiétante et lamentable (ce qui laisse prévoir qu'il va disposer de sa galerie), démission de tous, sauf les impressionnistes, Whistler et Helleu. J'ai décidément bien peur et j'hésite à répondre que quand même il nous faut la galerie, et cependant ce serait bien malheureux.
Vous le voyez, je ne suis pas privé de soucis, sans compter les vôtres, les nôtres et le travail qui, plus je vais, plus m'inquiète et me ronge. Ce que j'entends dire ici par tous ces imbéciles et le travail intéressé de ces gens, genre Pelouse, est la preuve de la guerre qui nous est faite plus que jamais et notez que je n'ai pas à me plaindre des rapports de ces messieurs très aimables, dès qu'il n'est pas question de peinture.
Je crois que le mieux est de travailler quand même et de rapporter, si possible, de belles choses ; pour cela, ayons chacun du courage et espérons, et, si nous avons des soucis et des chagrins, ne nous les reprochons pas nous-mêmes. Vous devez me connaître aujourd'hui et savoir ce qu'il y a en moi.
Je vous envoie tout mon cœur dans un bon baiser ; tendresses aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

823. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi midi [1er février 1888]

Bien à la hâte, n'ayant pu vous écrire : j'ai eu tant à écrire hier soir.
Je me désole à la pensée que vous êtes en possession de ma mauvaise lettre, qui va vous causer de la peine. Pardonnez-le-moi et pensez que je vous aime.
Je vous envoie mon cœur, tout moi.
Baisers à tous
Amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Certainement oui, j'en prends des billets, mais à ce soir longuement.
Document original.

824. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi soir [1er février 1888]

Je suis las, j'ai travaillé sans arrêt tout le jour ; que c'est beau décidément, mais que c'est difficile ! J'entrevois bien ce que je veux faire, mais n'y suis pas encore. C'est si clair, si pur de rose et de bleu que la moindre touche pas juste fait une tache de saleté. Enfin, je pioche, et, quand je pioche, il faut bien qu'il en sorte quelque chose. J'ai quatorze toiles commencées, voilà l'entraînement, mais je ne peux pas les mener à fin toutes : j'ai trop dans l'esprit mon rêve d'Agay et aussi Cassis, au retour.
En effet, on doit patiner à Giverny, car il fait froid partout, et ici, depuis quelques jours, c'est terrible et c'est un désastre pour le pays, toutes ces belles fleurs, les orangers, tout est atteint ; mais, malgré cela, un soleil éternel et resplendissant, et, une fois 10 heures, il refait chaud. Il a neigé à Nice et près de Toulon, mais ici nous sommes favorisés.
J'ai écrit de nouveau à Petit pour de l'argent, mais en tout cas je vous en enverrai un peu dans quelques jours pour les domestiques et aussi pour les petits ; je m'inscris pour 3 francs.
J'aurais voulu écrire à Jean ce soir, mais je suis trop fatigué et j'ai encore bien des lettres à faire. Avec cela, il fait un froid de loup dans ma chambre ; j'avais voulu avoir du feu il y a deux jours, et, après le dîner, nous étions dans ma chambre avec plusieurs messieurs à fumer, quand le feu a pris dans la cheminée ; on n'avait jamais ramoné ; ça a été un événement, tout la maison à l'envers, et il y avait tant de fumée que j'ai dû coucher dans une autre chambre.
A propos de ces messieurs les pensionnaires, j'ai dû me fâcher hier à table avec l'un d'eux qui, chaque soir, cherchait à m'asticoter et à me faire jaser sur les peintres. Bref, je me suis fâché tout rouge, le priant de n'avoir plus à m'adresser la parole ; ça a jeté un froid, mais, comme c'est un idiot insupportable et mal élevé, j'ai eu tout le monde pour moi et il s'est tu piteusement. Heureusement que, dans la journée, je suis tranquille et que tous ces gens-là vont travailler avec leur patron loin de moi.
On attend pour demain l'arrivée d'un couple anglais habitués de la maison que l'on dit charmants ; ils arrivent dans leur bateau ; ça va faire une heureuse diversion, car tous ces gens-là sont vraiment bien mufles, sauf trois ou quatre.
Je vous aime et vous dis à demain, mille tendresses pour tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Et cette *Revue indépendante?* Me voilà brouillé avec le type qui recevait *Le Figaro*.
Document original.

825. À RODIN Château de la Pinède près Antibes, Alpes-Maritimes

Mon cher Rodin,
Me saviez-vous dans le Midi ? Oui sans doute car vous pensez bien que j'eusse été des premiers à m'inscrire pour le banquet Rodin. J'ai à vous dire que j'ai reçu une lettre de notre ami qui est désolé et se désole à la pensée de perdre votre amitié, à cause de son article du *Figaro* (ceci entre nous).
Vous connaissez l'homme, sa passion, et le culte qu'il a pour votre talent, ne lui gardez pas rancune et écrivez-lui, vous lui ferez plaisir. Mais que cela n'ait pas l'air de venir de moi.
Je travaille, du matin au soir, plein d'ardeur, et espère bien rapporter quelques bonnes choses pour notre exposition chez Petit. Il faut que ce soit important, car vous savez que l'on fait tout pour la faire échouer. Mais enfin, il n'en sera peut-être que mieux si nous sommes restreints. Aussi faut-il que nous ayons de belles choses à montrer et que cette exposition soit l'événement artistique.
J'ai écrit à Geffroy, mais suis sans nouvelle de lui depuis longtemps. Si vous le voyez, faites-lui bien mon amitié et priez-le de m'écrire, car maintenant que me voilà en plein travail, je ne sais quand je reviendrai.
Je m'escrime et lutte avec le soleil. Et quel soleil ici ! Il faudrait peindre ici avec de l'or et des pierreries. C'est admirable.
Une bonne poignée de main, mon cher Rodin.
Votre ami Claude Monet.
1er fév. 88.
Musée Rodin, Paris.

826. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], jeudi 2 février [1888]

Hélas, aujourd'hui de la pluie sans discontinuer; impossible de travailler. J'ai passé ma journée dans ma chambre à regarder mes toiles; c'est bon, en somme, de voir tranquillement ce que l'on a fait, car les autres jours c'est à peine si je peux voir ce que j'ai fait, rentrant toujours à la nuit. En somme, je ne suis pas mécontent et j'ai bien six toiles qui seront de bonnes choses.
J'espère bien me réveiller demain avec beau soleil, autrement ce serait désolant et il ne me resterait qu'à aller un peu rôder soit à Nice ou à Cannes.
Votre lettre de ce matin m'a rassuré; vous êtes la plus gentille des femmes, je vous remercie et vous aime. Brûlez cette vilaine lettre et perdez-en le souvenir.
J'ai profité aussi de ce temps pour mettre à jour toute ma correspondance, mais suis toujours sans nouvelle aucune de Paris; je crois que j'ai encore du papier à noircir avant d'avoir une solution de Petit. Enfin, comme il faut bien espérer que je finirai par en avoir raison, je profite de ce que j'ai un peu plus de temps pour vous adresser de suite ce petit peu d'argent: 300 francs, dont 150 pour le mois des domestiques et 150 pour aider un peu pour le reste.
Que Jean ne manque pas d'aller voir son oncle dimanche, autrement il finirait par être mécontent de ces retards.
Je vais écrire à l'intendant, et, si de votre côté vous voyez la possibilité de lui être utile par un moyen quelconque, agissez aussi, car le temps presse. Quand est la révision et quand est-on fixé sur la qualité du numéro?
Je vous quitte, le temps semble s'éclaircir un peu, je vais faire un tour. Recevez mes tendresses les meilleures de moi.
Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

827. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi soir [3 février 1888]

Quel pays tout de même! Je vous ai dit hier qu'il avait plu toute la journée. Ce matin, le lever du soleil était radieux, et il a fait une journée superbe sans nuage et chaud comme en été. C'est à croire qu'il ne pleut de temps en temps que pour rafraîchir la terre.
Aussi ai-je fait une fameuse journée; mon repos d'hier m'a fait du bien. Mes études marchent bien; je suis content; voilà qui va vous donner courage. J'ai reçu votre envoi de la revue et du Mirbeau, mais ce n'est pas ce soir que j'en profiterai: je suis trop fatigué. Aussitôt au lit, je dors, bien que j'aie la fièvre du travail et le désir d'être au lendemain pour reprendre la lutte, car c'en est une véritable, avec le soleil et la lumière. Ce que je rapporterai d'ici sera la douceur même, du blanc, du rose, du bleu, tout cela enveloppé de cet air féerique; ça n'a aucun rapport avec Belle-Ile, mais gare aux colorations d'Agay.
Mais je dois vous quitter, je veux de suite écrire au docteur Filleau, et j'ai hâte de dormir.
Recevez toutes mes pensées et embrassez bien les enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
J'ai de plus en plus horreur de l'entourage, je n'ai jamais rien vu de si bête, aussi ne dis-je plus un mot à table.
Document original.

828. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], samedi soir [4 février 1888]

Toujours du beau temps toujours; je suis très fatigué et inquiet de ce que j'ai fait aujourd'hui, j'ai peur d'avoir mal travaillé et il me tarde d'être à demain pour voir cela au jour.
Je vois avec plaisir qu'à [part] un peu de froid, vous avez eu beau temps, et peut-être aurais-je pu travailler, si j'étais resté près de vous.
Vous me demandez l'emploi de mon temps; je le passe à peindre et ne suis ici qu'aux heures de repas; mais je comprends ce que vous désirez savoir, donc je vous écrirai une longue lettre avec force détails. Ce soir, je suis las, inquiet, et puis il me faut bien l'avouer, ma vue baisse, et je ne puis plus lire le soir; en écrivant, toutes ces lignes se brouillent; je tente bien de moins fumer, mais c'est dur. Heureusement que je dors comme une brute et que je n'ai pas besoin de lire; mais pour écrire, comme je n'ai généralement que le soir que je peux consacrer à cela, ça me fatigue. Peut-être n'est-ce que passager et dû à l'excès de travail.
Je vous dédommagerai demain de cette courte lettre, car je n'en peux plus. Je vous envoie tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

829. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche soir [5 février 1888]

Tous les jours, je veux vous écrire un peu plus longuement, mais j'ai si peu de temps et suis si las, quand l'heure du coucher arrive, que je remets toujours au lendemain.
Il ne faut pas m'en vouloir et vous devez au contraire me savoir gré de ne pas manquer un jour sans vous donner de mes nouvelles; ma pensée va toujours à vous et je suis chaque jour anxieux de recevoir vos lettres.
Je vois avec plaisir que le froid a ramené les plaisirs du patinage. Je vous vois d'ici et M. Delfour vous faisant la cour; il y a bien lontemps que j'attendais ce rapprochement; ceci soit dit sans méchanceté.
Ici, je passe pour un ours, que je suis du reste; j'aurais du reste bien du mal à m'égayer, tous ces gens étant plus ou moins idiots. Il n'y a qu'un ménage possible, c'est ce monsieur que j'ai vu chez Faure. C'est un critique de musique, ancien chanteur et qui aussi fait de la peinture. Le ménage anglais annoncé est venu, mais est reparti; ils ont déposé les bagages et doivent revenir; ils sont allés jouer à Monaco; j'ai vu la dame qui est, en effet, très bien, très élégante. A part cela il y a trois vieilles filles anglaises et deux dames françaises très malades; le ménage Harpignies, braves gens, mais assommant, très malin et ficelle; et enfin les élèves du maître qui sont stupides; vous voyez que ce n'est pas très folâtre. La maîtresse de la maison est un type, amie de Manet et de Degas. Elle a deux enfants de 14 à 16 ans qui ont été élevés à Londres; ils sont très gentils. Je rentre généralement après le soleil couché; le temps de voir mes toiles à la lueur de deux bougies, de me nettoyer, puis le dîner arrive. On fume ensuite, et c'est le moment le plus dur, le moment des discussions absurdes; quelquefois on joue au 31, ou quelqu'un touche du piano, et c'est alors que je monte bien vite vous écrire.
En un mot, je m'ennuie à mourir dès que je n'ai plus ma peinture qui m'obsède et me tourmente bien. Je ne sais où je vais; un jour je crois à des chefs-d'œuvre, puis ce n'est plus rien; je lutte, je lutte sans avancer. Je crois que je cherche l'impossible. Je suis néanmoins très courageux. C'est si beau, il fait beau et chaud comme en été, aussi tout le monde se réjouit d'être ici sachant le froid qu'il fait à Paris.
Je suis toujours sans aucune nouvelle de Paris. Personne ne m'écrit. Il va encore falloir que j'envoie des dépêches aux Petit; c'est dégoûtant.
Je vous quitte, je n'y vois plus clair.
Je vous envoie mon cœur bien à vous; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Oh oui! je voudrais voir Mimi patiner et beby *[sic]*; vous n'en parlez jamais.
Document original.

830. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi soir [6 février 1888]

Quelle malédiction que cette sacrée peinture et que je me fais de mauvais sang et sans avancer, sans pouvoir arriver à ce que je voudrais, et cela avec le plus beau temps que l'on puisse rêver, et quand je voudrais finir pour aller à Agay!
Ce n'est cependant pas faute de me donner du mal; je n'arrête pas, j'en suis abruti, quand le soir vient, et cependant j'aspire toujours au lendemain.
J'enrage d'autant plus de voir ces peintres de quatre sous qui sont ici; ils font leur séance régulièrement, commencent et finissent par un bout, et, leur séance finie, n'y pensent plus. Je maudis d'être dans un pareil milieu.
Evidemment, je ne peux me donner du mal impunément, et il en sortira quelque chose, j'espère, mais que j'ai donc de mal à présent!
J'espère que vous avez bien reçu mon envoi de 300 [francs] qui aura pu vous venir un peu en aide. J'ai télégraphié ce matin à Petit, car je suis toujours sans nouvelles. J'ai reçu ce matin vos courtes lignes et celles de Jean, auxquelles je voudrais bien aussi répondre ce soir. Qu'il ne m'en veuille pas, le pauvre enfant, mais, à l'avance, la paresse me gagne. Je lui écrirai demain sans faute, mais un peu à votre détriment.
Il est venu ici un ami d'Harpignies qui est médecin militaire; je lui ai parlé du cas de Jean et il me dit que les hémophiles ne sont pas un cas d'exemption, que souvent, dans les cas graves, on ajourne l'entrée au service, mais que c'est tout ce que l'on peut obtenir. Quant à son numéro, il me dit qu'il se trouve juste à la limite des bons numéros, qu'il peut cependant être bon. Mais quand est-on donc fixé là-dessus?
Malgré tous ses plaisirs, je compte sur vous pour lui bien recommander de travailler avec M. Cellier.
Embrassez-les bien tous, petits et grands, filles et garçons, et recevez tout le cœur de votre vieux Claude qui vous aime.
Vous ne m'avez jamais dit si la montre était arrivée pour Jacques.
Document original.

831. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mardi soir [7 février 1888]

Merci de votre longue lettre de dimanche que j'aurais aimée remplie de meilleures nouvelles.
Quel malheur que, depuis longtemps, comme je vous le disais, vous ne vous soyez pas enquis d'autres domestiques, car il était écrit que ceux-là ne resteraient pas. Je vous plains bien, car cela va forcément vous causer de l'ennui et désorganiser votre vie. Je ne puis rien vous dire quant à ces questions d'intérêt, mais je souhaite que vous ayez mis à exécution votre projet d'aller à Paris; c'était le mieux, et il me tarde de savoir ce qu'il en est.
J'espère bien que cette indisposition n'aura pas eu de suite et ne saurai vous trop recommander de ne pas vous alarmer de tous ces ennuis. La santé avant tout. Bref, il me tarde bien d'être à demain pour avoir de vos nouvelles.
Moi, je continue à me faire un terrible mauvais sang avec mes toiles; je pioche, je cherche, mais que de mal! Heureusement qu'il fait le plus magnifique temps qu'on puisse rêver, c'est délicieux.
Ne m'en voulez pas de m'arrêter si vite; je tiens à écrire à Jean et il est déjà tard, et mes malheureux yeux ne vont guère avec mes deux bougies.
Mille tendresses et baisers à tous, amitiés à Marthe; pour vous tout mon cœur,
Votre Claude.
Jacques a-t-il reçu ma montre?
Document original.

832. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], jeudi soir [9 février 1888]

Je suis désolé des tristes nouvelles que m'apporte votre lettre et vous plains de tout mon cœur, vous qui aviez déjà tant de sujets de tourments. De mon côté, j'étais hier plus content de mon travail, mais je me suis senti assez mal à l'aise ce matin pour ne pas aller travailler, malgré un temps de plus en plus merveilleux. Moi qui dors comme un plomb, je me suis réveillé vers 4 heures tout fiévreux, et j'ai gardé toute la journée un violent mal de tête. C'est sans [doute] un peu de fatigue; aussi l'excès de travail, et puis ce soleil qui, depuis quelques jours, est d'une force excessive; et, cependant, je m'étais fait acheter un chapeau de paille. Ce soir, je me sens reposé et espère qu'après une bonne nuit il n'y paraîtra plus.
La maison était presque vide aujourd'hui, tout le monde était allé à la fête des fleurs à Nice. Moi, je me suis mollement promené en rêveur et en rentier; la maîtresse de l'hôtel m'a fait visiter une merveilleuse propriété où on cultive et où l'on exploite la culture des plus belles plantes du pays. Ce que nous avons rapporté de fleurs! C'était admirable: des branches de mimosa plus grandes que moi. Que n'étiez-vous [là] pour jouir de tout cela! Je n'ai encore [pu] vous faire le moindre envoi de fleurs; c'est que ça [ne] m'est [pas] si commode ici, mais vous ne perdez pas pour attendre.
Je me couche espérant faire une bonne nuit et me retrouver vaillant pour demain.
Mille tendresses et baisers à tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

833. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi 6 h soir [10 février 1888]

Je rentre de travailler tout à fait remis de ma fatigue d'hier et très content de ma journée; j'ai travaillé à sept toiles, mais le repos est quelquefois nécessaire.
Quelle journée pénible vous avez dû avoir à Paris, mais quelle joie a dû causer votre retour avec le jeune Raingo!
J'ai reçu ce matin une très aimable lettre de van Gogh qui m'annonce le retour de mes tableaux de Londres et me demande le prix de la *Vue de Bennecourt*; il vient de vendre un de mes tableaux, et il me demande d'être le premier à voir ce que je rapporterai. Ça me fait plaisir.
N'étant pas là quand le facteur est venu, on m'a dit qu'il y avait un chargement pour moi; je pensais qu'enfin c'était de Petit, mais non, c'est ma montre qui est allée à Giverny et que l'on m'a retournée. J'en suis quitte pour l'envoyer à Jacques.
Puis ce soir, à l'instant, je reçois une dépêche de Petit qui m'annonce une lettre; pourvu qu'elle soit chargée.
Le temps continue à être de plus en plus beau, c'est-à-dire merveilleusement beau. Que je voudrais donc un jour pouvoir jouir de ces belles choses avec vous, au lieu de vous laisser perpétuellement.
Je vous écris à la hâte avant le dîner, afin de pouvoir me coucher de meilleure heure, car voilà qu'il y a chaque soir ou jeu, ou concert, et je ne puis faire autrement que d'y assister quelquefois.
Je vous envoie toutes mes pensées et tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

834. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], samedi soir [11 février 1888]

Deux mots seulement ce soir, parce qu'il me faut écrire encore à Petit dont je n'ai pas reçu la lettre annoncée, puis à van Gogh et au marchand de couleurs. Vous jugez de la besogne.
Je vois que décidément votre conseiller, M. Rémy, n'est pas toujours très obligeant, et je tremble d'apprendre quelques désagréments de la signature de cette procuration, mais souhaite bien de me tromper.
Je serai également bien aise d'apprendre que vos nouveaux domestiques peuvent faire l'affaire, mais suis désespéré pour mon jardin juste au moment de l'agrandissement. Vous ne me dites pas si Jean est revenu de Rouen. Je pensais avoir une lettre de lui ce matin.
Quant à moi, journée de travail ordinaire, médiocre. Je ne sais décidément plus me sortir d'une toile; je sens que je refais chaque jour la même besogne sans avancer. Un jour, je me leurre, et, le lendemain, je revois tout mal. Je vous assure que j'ai peur d'être fini, vidé. Je me ronge; et moi qui pensais faire plusieurs stations et des merveilles!
Allez, plaignez-moi, car je souffre bien au fond. Que je voudrais donc être près de vous au moins une journée! Je serais plus fort après.
Je m'arrête; j'ai ma corvée de lettres à faire.
Recevez tout moi dans un baiser.
Tendresses aux enfants; amitiés à Marthe.
Votre Claude.
J'ai réexpédié la montre à Jacques.
Document original.

835. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche soir [12 février 1888]

Ç'a été une bien mauvaise journée aujourd'hui. Impossible de travailler: il a plu tout le temps; donc repos forcé. La déception a été générale, car tout le monde, sauf moi, devait aller à Nice. On ne savait que faire, et il m'a fallu me résigner à montrer mes études, ce que j'avais toujours refusé; et, bien que ces gens-là n'y entendent pas grand-chose, ils ont été épatés de la lumière et de la sensation du pays, car eux, malgré cet éclat, ne font que des choses ternes.
Puis, l'après-midi, avec quelques courageux, nous sommes allés nous promener malgré la pluie, et j'ai vu des choses magnifiques, et décidément ce cap d'Antibes est plus beau que je ne pensais.
Vous voilà enfin débarrassée de vos soucis domestiques; c'est une bonne chose, et je souhaite bien d'apprendre que leur départ s'est effectué sans histoires fâcheuses, et que les nouveaux fassent l'affaire.
Je voudrais pouvoir vous venir en aide, mais toujours rien de Petit. Si van Gogh accepte mon prix 2000 francs, ça ira mieux, mais je ne puis avoir de réponse avant quelques jours.
J'ai écrit à M. Darolle, et suis, comme Jean, assez partisan d'attendre et de courir la chance. J'ai reçu sa lettre et suis heureux de voir qu'il travaille un peu. Pour le moment, ils doivent être tous bien heureux de la venue de M. Jean, et tout doit être à la joie.
Je vous envoie toutes mes pensées, tout mon cœur.
Embrassez les enfants, amitiés à Marthe que je suis heureux de savoir un peu mieux; compliments à M. Raingo.
Votre Claude.
Document original.

836. À GEFFROY [Cap d'Antibes], 12 février 1888

...Je pioche et me donne un mal de tous les diables, suis très inquiet de ce que je fais. C'est si beau ici, si clair, si lumineux! On nage dans de l'air bleu, c'est effrayant...
G. Geffroy, 1922, p. 117.

837. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi soir [13 février 1888]

Encore une journée de perdue, pluie et temps gris, et, ne croyant pas à la possibilité de rien pouvoir terminer par temps gris, je n'ai rien commencé, mais cependant, comme ce serait un peu trop de repos, si demain matin le soleil ne se montre pas, je commence quelque chose. En somme, j'ai profité de ce temps pour faire ma correspondance et n'ai pas écrit moins de sept lettres; c'est un fameux débarras. La lettre de Petit est arrivée, mais sans rien dedans. On m'a dit que M. Petit a été malade et que c'est la cause de ce retard, et l'on me dit qu'il ne m'oublie pas, mais qu'il me faut patienter encore un peu. Mais le plus fort, c'est que [cette] maladie est une histoire, car il y a ici un jeune homme dont la mère voit journellement la famille Petit et qui n'en dit mot à son fils; je suis furieux et lui réponds de la belle façon.
J'ai reçu une lettre de Renoir, qui, encore une fois, a eu des ennuis chez Cézanne et n'a pu y rester; il est installé aux Martigues près Marseille.
J'attends impatiemment des nouvelles de Boussod dans l'espoir de vous envoyer de l'argent, car les dettes doivent s'accumuler; vous devriez bien m'en dire le chiffre.
Quant à ce que vous me dites de Brandin, il faut absolument lui parler sérieusement, car les autres ont dû, en effet, lui faire prendre de vilaines habitudes. Vous pouvez lui dire de ma part que, si on surprend la moindre chose, on le renverra. Enfin, je veux espérer pour vous que tout ira bien et que le départ des autres se sera bien passé.
Ce soir, pour se rattraper de n'être pas allé au Carnaval de Nice, on a voulu se déguiser et danser, mais ça n'a pas mordu; on s'est borné à faire de la musique et à jouer *au Nain jaune* et au baccara, où j'ai perdu 10 francs.
Je vous envoie tout mon cœur; baisers à tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

838. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mardi midi [14 février 1888]

Je trouve votre lettre qui me dit tous vos ennuis, qui me désole; aussi, tant pis, je me dépouille et me hâte de vous envoyer ces 250 francs.
Bien à la hâte, je n'ai que le temps de vous envoyer mes pensées.
Votre Claude.
Temps superbe revenu.
Document original.

839. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi [15 février 1888]

Quelle désolation aussi ici pour moi: le temps que je croyais remis hier s'est de nouveau mis à la pluie; aujourd'hui, il fait temps gris, et j'ai beau me promener et chercher, c'est si peu en harmonie avec ce pays, que je ne peux me décider à rien entrependre, et j'ai très peur que ça ne dure, car ça a commencé avec la lune.

Je suis tout à fait désolé, c'est trop d'arrêt et cela va bien me retarder, d'autant que je suis loin d'avoir fini. Avec cela, votre situation à vous m'inquiète bien aussi. Comment allez-vous faire? Quels misérables que tous ces domestiques et comme je vous plains.
J'ai adressé à Jean, il y a quelques [jours], quelques petits vases en poterie du pays qui vous sont destinés pour votre fête, avec quelques fleurs qui vous seront adressées demain et qui vous porteront toutes mes pensées et tout mon cœur. Mais qu'il me serait plus doux de venir vous les offrir moi-même, hélas!
Mais ce sera toujours votre fête à mon retour.
Recevez donc mes caresses et tous mes souhaits.
Baisers à tous, n'est-ce pas? Amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

840. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche 11 h matin [19 février 1888]

Hélas, que je serais mieux près de vous aujourd'hui, plutôt que de me faire du mauvais sang comme depuis quelques jours! Il est 11 heures et je me lève seulement, tant je suis dégoûté du temps, de cette fatale interruption dans le travail et par suite dégoûté de ce que j'ai fait. Il ne pleut pas aujourd'hui, il fait même du soleil, mais si différent de celui que je peignais.
Avec cela, rien de Petit, pas de réponse de van Gogh qui, sans doute, a trouvé mon prix trop cher. Vous savez que j'ai toujours peur de me trouver sans le sou, et, si cela continue, c'est ce qui va m'arriver. Vous allez me trouver bien en noir, mais c'est qu'il y a de quoi. Nous allons être fin février et rien de fait de bon.
Excusez-moi, je devrais vous cacher ces tristes pensées, vous avez assez des vôtres, mais nous sommes ainsi faits que nous éprouvons le besoin de nous confier nos soucis comme un soulagement.
Je ne cesse de penser à vous dans la peine comme dans la joie.
Je suis content de vous savoir satisfaite de ces domestiques, pourvu que cela dure. J'ai reçu l'autre jour le petit mot de Jacques; j'avais omis de vous le dire; il est bien gentil de m'avoir écrit et je suis heureux de lui avoir fait plaisir.
Ci-inclus la lettre de M. Darolle que j'ai reçue hier soir. Je vois qu'il n'y a qu'un avis: il faut attendre; seulement, si je te comprends bien, il donne à entendre qu'il n'y a ni bon ni mauvais numéro.
J'écrirai à mon Jean. Embrassez-les tous bien fort, amitiés à Marthe; tout mon cœur pour vous, Claude.
Document original.

841. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes, mardi][1] 21 fév. 88

Le temps semble se remettre, mais, malgré le soleil qui brille, je ne puis encore travailler aujourd'hui à cause des nuées qui couvrent les montagnes, puis tout est mouillé et il faut que cette humidité s'évapore.
Je suis dans une inquiétude extrême: toujours rien de Petit ni de Boussod; quelle situation et comme je souhaite à présent que l'exposition n'ait pas lieu, car j'en serais dégagé, autrement, je crois bien qu'il me sera impossible d'y prendre part, tout en en subissant les frais.
Du reste, je flaire que Petit a dû disposer du mois de mai. Harpignies qui est des aquarellistes me dit qu'à cause de l'exposition du cercle des Mirlitons qui a lieu en ce moment rue de Sèze, la leur est reportée à un mois plus tard, puis, comme je vous l'ai dit, il y a ici, parmi les élèves d'Harpignies, un jeune homme dont je connais la mère, laquelle tripote, je crois, dans les tableaux et qui est tout à fait de la maison Petit; elle écrit journellement à son fils, et je vois bien, par le peu qu'il me dit, qu'il sait le mois de mai donné à d'autres.
Que de canailleries décidément dans tout cela et que de points noirs à l'horizon! Mais que ces tristes nouvelles ne vous alarment pas trop; vous savez que, malgré toutes mes défaillances je reste courageux; que le vrai beau temps revienne, et le travail me sauvera de toutes ces pensées noires. Écrivez de bonnes lettres qui me remontent et me consolent, et dites-vous que je vous aime tendrement. Baisers à tous les enfants, amitiés à Marthe; pour vous tout moi.
Votre Claude.
Et au milieu de tout cela, vivre avec des étrangers plus ou moins agréables, dissimuler ses ennuis et ne pouvoir être compris de personne!

[1] Monet a écrit par erreur *lundi 21 fév. 88*. La correction *lundi 20 février 1888* est exclue par les renseignements météorologiques qui nous amènent à préférer la leçon *mardi 21 fév. 88*.

Document original.

842. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi soir [24 février 1888]

Le temps est revenu complètement superbe, mais, hélas, mes motifs sont tout changés, et j'ai grand-peine à les reprendre: les uns ne s'éclairent plus de même, et à d'autres il y a tant de neige sur les montagnes que c'est tout autre chose; aussi ai-je été obligé d'en recommencer. Tout est contre moi, c'est désolant, et je suis dans un état fiévreux et de mauvaise humeur qui me rend malade; moi qui dormais si bien depuis que j'étais ici, je n'ai pu fermer l'œil de la nuit.

J'espère donc que, pour les observations et les craintes que contenait ma lettre d'hier, vous ferez la part de mon état. Je vous assure que c'est miracle de pouvoir travailler, avec toutes ces inquiétudes, mais je commence ici à avoir la réputation d'un homme féroce et terrible.
Il me serait cependant bien doux de vous donner de bonnes nouvelles. Que voulez-vous? Je sens que tout tourne contre moi.
J'aime donc mieux vous écrire moins longuement que de vous ennuyer de tant de plaintes.
Vous avez autour de vous les enfants dont la gaieté peut vous consoler au moins un peu. Embrassez-les tous pour moi, faites mes amitiés à Marthe et recevez mes pensées, mon triste cœur.
Votre Claude.
Document original.

843. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche [26 février 1888]

Je suis dans la désolation et la plus grande inquiétude. D'abord, il fait, depuis deux jours, le temps le plus épouvantable qu'il soit possible, pluie et vent, froid de loup; donc pas de peinture possible et mes toiles plus que compromises. Enfin les plus mauvaises nouvelles de Paris: une lettre hier de van Gogh qui n'accepte pas mon prix de 2000 francs; il m'offre 1500, qu'il ne peut plus le payer aussi cher, parce qu'il y a trop de toiles de moi sur le marché et à bas prix, que Portier en a 10, qu'il a vu celles que je lui ai vendues et que l'on peut les avoir pour 1500 francs.
Vous comprenez que, malgré nos besoins, je n'accepte [pas] son offre, pour une toile de cette importance; c'est un trop mauvais précédent. Je lui ai répondu ce matin même que mon dernier prix, à cause de lui et ayant un peu besoin d'argent, était 1700 francs. Ma lettre partie, je reçois tout à l'heure, venant de la maison Boussod, le catalogue d'une vente qui a lieu demain, à l'hôtel Drouot, où il y a huit tableaux de moi et des meilleurs. J'en suis sens dessus dessous, car, par le temps présent, ça va se vendre pour rien. Il y a, entre autres, *Les Meules* où vous êtes assise avec Mimi; c'est toute la collection d'un M. Leroux qui est devenu fou et qui se vend par force. J'ai senti de suite que, m'envoyant ce catalogue, il voulait [van Gogh] me bien faire voir qu'il y allait avoir de bonnes affaires à faire là, et j'en suis à regretter de n'avoir pas accepté son offre.
Vous comprenez mon inquiétude, ne pouvant travailler, ne rapportant rien de bien; ça va être l'effondrement pour moi; j'en suis malade et, si je le pouvais, je bouclerais pour rentrer de suite, tant j'ai peur de l'avenir.
Merci de vos bonnes lignes encourageantes. Merci à Jean de sa bonne lettre; certes oui, ces lettres me sont un soulagement; mais, malgré mon courage, que puis-je faire contre tout cela? Et vous, comment allez-vous faire face à tous les besoins?
Vous voilà au courant; donnez-moi votre avis, un conseil, du courage, je ne sais plus où j'en suis.
Recevez tout mon cœur; baisers à mes pauvres enfants ainsi qu'aux vôtres.
Je voudrais savoir Marthe un peu mieux encore.
Tout moi.
Votre Claude.
Document original.

844. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi soir [27 février 1888]

Décidément, nous n'avons que des choses fâcheuses à nous écrire; votre lettre de ce matin datée de Paris me désole pour vous, mais je veux espérer que cette indisposition et votre fatigue vont se passer. Malheureusement, au retour, vous n'imaginez pas dans quelles transes je suis depuis que je sais cette vente: à l'heure qu'il est, c'est chose faite, mais quand en saurai-je le résultat? J'ai télégraphié hier à Petit, à Durand, van Gogh et Portier les priant de soutenir mes tableaux; mais le feront-ils? Songez donc, huit tableaux qui peuvent s'être vendus rien. Car s'ils n'ont pas atteint au moins les prix que je vends aux marchands, c'est un désastre pour moi et l'impossibilité d'avoir de l'argent. J'avais cependant assez de soucis comme cela.
Si au moins j'en avais été prévenu plus tôt, j'aurais [pu] soit m'entendre avec Caillebotte pour les soutenir et vendre mes actions; cela eût mieux valu. Enfin, je n'ai plus qu'à attendre mon sort.
Le temps s'est encore une fois remis et j'ai repris les pinceaux, mais depuis tant de temps, l'éclairage a bien changé et j'aurai bien du mal à me tirer de mes toiles, même si le temps reste au beau; et cependant je le souhaite bien, car les journées sont mortelles pour moi dans de telles conditions, dès que je ne travaille plus.
Écrivez-moi et donnez-moi du courage; j'en ai bien besoin; je vous envoie mes tendresses et tout mon cœur; mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Aujourd'hui est arrivé M. Vilmorin qui a un bateau de plaisance. J'ai eu aussi des nouvelles de Maupassant; je lui avais écrit il y a quinze jours, lui demandant lorsqu'il viendrait en bateau par ici, qu'il me fasse signe; j'étais surpris de n'avoir pas même de réponse; il m'écrit ce matin qu'il arrive de Paris et qu'il viendra un de ces jours.
Document original.

845. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mardi soir [28 février 1888]

Oui, je comprends votre désolation en trouvant à votre retour mes tristes lignes, mais comprenez donc aussi ma situation.
Je puis faire des observations sans que cela signifie que j'en veuille finir. Vous me dites cela toujours dès que nous ne sommes pas d'accord sur un point quelconque. Je vous l'ai cependant écrit, que sur certains points vous aviez raison. Je blâme surtout la façon de faire.
Étant absent, vous pouviez, ayant jugé ces messieurs, me consulter, voilà.
En dehors de cela vous savez que je vous aime et partage vos inquiétudes. Vous ne voyez jamais que le mauvais côté de moi et pas le bon, mais en voilà assez. Je voudrais que nous fussions toujours d'accord et ne jamais vous causer de peine. Songez à mon état ici et ne m'accablez pas.
Je rentre de travailler par un vilain temps gris, mais sans conviction et surtout pour passer le temps et ne pas songer, car c'est désolant de ne plus avoir de soleil que de loin en loin.
En rentrant je trouve une dépêche de Portier qui m'envoie le résultat de la vente. M. Chocquet a acheté deux toiles pour 3500 francs, Durand trois à 1000 francs chaque et Boussod les trois autres au même prix, mille chaque. Ce n'est peut-être pas un désastre complet, vu le moment et les prix de l'hôtel Drouot, mais cela va néanmoins me porter préjudice et m'empêcher de vendre à Boussod. Alors comment avoir de l'argent, car je ne puis plus espérer en Petit.
Je vous assure que je ne rigole pas, j'en ai des cauchemars chaque nuit.
Plaignez-moi et ne m'en voulez pas, je vous aime et vous envoie mon cœur, baisers aux enfants, amitiés à votre chère Marthe.
Je suis navré de ce que vous m'annoncez, mais il faut espérer et compter sur les soins de M. Love.
Ne me tenez pas rigueur, écrivez-moi longuement et dites-moi votre voyage à Paris.
À vous tout moi.
Votre Claude.
Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 136. Document original.

846. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi soir [29 février 1888]

Oui, votre lettre me peine et malheureusement j'en attends encore de bien attristantes, puisqu'en m'écrivant, vous ne savez pas encore tous mes déboires et mes tourments.
Il est vrai que ces derniers ne vous viendront pas de moi. Je ne vous ai pas mis le marché à la main, ma chérie, je vous aime trop pour y songer, nous avons du reste déjà trop écrit là-dessus, et, par correspondance, c'est faire trop durer les choses. Je suis navré de votre situation et je ne sais que faire, car vous devez avoir toutes sortes d'inquiétudes. Voici 100 francs, c'est tout ce que je puis faire pour remplacer ce que vous avez donné pour mes chaussures; puissent-ils vous arriver pour samedi.
La pauvre Marthe, que c'est pénible et que je comprends votre peine. La marier, avez-vous vraiment quelque espoir du côté de ces Américains? Dans ce cas, je serai prêt à tous les sacrifices.
Il a fait beau aujourd'hui, il fait du reste beau depuis plusieurs jours pour qui ne peint pas, et ces variations m'ont été bien funestes.
Je ne puis continuer mes *Vues d'Antibes*, il me faut les laisser telles qu'elles sont, le soleil a tellement tourné que c'est tout autre chose et je préfère recouvrir, parce que si je puis être favorisé par quelques bonnes journées, je les ferai facilement.
Enfin, je me donne bien du mal et vous le voyez, malgré tout je travaille.
J'ai été bien agréablement surpris de la gentille lettre de ma chère Blanche, remerciez-la bien et embrassez-la sur ses jolies joues, je lui écrirai du reste un prochain jour.
Baisers à tous, pour vous tout mon cœur, tout mon pauvre être; mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
J'écris à mon frère sans grand espoir, le priant d'adresser à Jean ce qu'il pourra, acompte sur les tableaux, si peu que ce soit, cela vous viendra toujours en aide.
Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 136. Document original.

847. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], jeudi soir [1er mars 1888]

Que vous êtes bonne et gentille, merci de vos bonnes lignes si consolantes pour moi, mais que je suis donc navré de vous savoir dans une pareille position! Et puis, cette pauvre Marthe. C'est désolant, mais, cependant, il ne faut pas se décourager outre mesure. Je constate avec plaisir que la vente m'a plutôt été favorable, du moins comme effet produit, car, par les lettres que je reçois, je vois bien que tout le monde s'attendait à acheter pour rien. Le père Chocquet s'est joliment lancé là, mais le malheur est que Boussod a maintenant tout un stock de tableaux de moi, et c'est regrettable, ma foi, de n'avoir pas accepté son offre de 1500 francs; je lui réponds que, vu le besoin de prolonger mon séjour ici, je m'y décide; ce sera sans doute une nouvelle gaffe, mais nous ne pouvons cependant pas rester ainsi.
Aujourd'hui, le temps a été médiocre, un peu de pluie le matin, mais après-midi superbe; mais en somme, quoique très favorisé ici auprès du temps qu'il fait partout, c'est une mauvaise période.

Je n'hésite plus à faire des toiles par tous les temps; c'est en somme le seul moyen de m'en tirer et ainsi de passer le temps, car, je ne puis assez le répéter, je me rase atrocement avec les gens qui sont ici. Je n'ai jamais rien vu d'aussi bête, à de bien rares exceptions, et il me faut endurer cela et faire même le gracieux, faire la partie le soir, faire des philippines, etc.; c'est absurde.
Recevez tout mon cœur; baisers à tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

848. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi soir [2 mars 1888]

Enfin, voilà donc une belle journée, comme il m'en faudrait une dizaine! J'ai beaucoup et bien travaillé, j'espère même terminer une toile demain, mais ce diable de soleil a tant marché que bien des choses sont à modifier et d'autres à recommencer.
Je suis heureux de pouvoir vous dire que je suis un peu plus content; puis, enfin, cette vente a même produit un bon effet. Un monsieur arrivé hier m'a remis le journal *Le Temps* qui, rendant compte de la vente, donne des prix de gens, habituellement haut cotés, qui se sont bien moins vendus que moi, et le journal fait remarquer mes prix.
Cela me remonte un peu, car j'ai été rudement inquiet. Puisse cela vous consoler aussi un peu de vos sujets de tristesse! J'espère bien arriver à avoir de l'argent, soit de Petit auquel j'ai de nouveau adressé une dépêche ce matin, soit de van Gogh, ou enfin par un autre moyen. Tâchez donc de prendre votre mal en patience et ne vous inquiétez pas trop; si je puis travailler, nous réparerons tout cela.
Dites bien à Marthe combien je suis désolé de la savoir si malade et que je serai bien heureux d'apprendre un peu de mieux dans son état. J'aurais voulu répondre, mais chaque jour des tas de lettres à faire, et, quand je ne puis écrire dans la journée, le soir venu, je suis fatigué, d'autant plus que l'on veille ici un peu plus que lorsque je suis seul.
Embrassez-les bien tous, et recevez toutes mes tendresses et tout moi.
Votre Claude.
Document original.

849. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche soir [4 mars 1888]

Je suis désolé de vos si tristes lignes, mais ne comprends pas que vous n'ayez reçu aucune lettre de moi; vous avez l'air de n'en avoir pas encore reçue et je m'explique alors votre tristesse envers moi. Mais ne m'accusez pas, je vous aime et ne cesse de songer à vous, à tous vos tourments que je voudrais tant pouvoir soulager. Ne perdez cependant pas courage: voilà que le beau temps est tout à fait revenu, et je travaille sans arrêt; je suis tellement désireux d'en avoir fini et de revenir près de vous que cela maintenant me stimule, et j'en ai comme la fièvre.
Je ne sais trop que conseiller à Blanche pour le Salon, n'étant pas là pour voir ce qu'elle a fait, mais cependant, si elle ne craint pas le refus et que cela l'amuse, qu'elle y aille carrément. Mais de quelle taille est sa toile pour avoir un cadre? car le dernier jour d'envoi est le 15. Maintenant, si elle préfère envoyer plus à coup sûr, qu'elle attende.
Vous me dites n'être pas sortie depuis votre voyage de Paris; j'espère au moins que vous en êtes revenue tout à fait remise et que vous ne gardez la maison que pour tenir compagnie à votre chère Marthe.
Jean m'a écrit une bonne lettre dont je le remercie. Je voudrais écrire à tous, car je suis bien en retard et avec Blanche et avec mon petit Michel, mais, le beau temps revenu, le soir je ne vaux pas grand-chose. Qu'ils ne m'en veuillent pas trop, je ne les oublie pas et pense bien à eux, et, quoi que j'aie pu dire, le jour du retour sera une vraie fête pour moi.
Prenons donc courage tous deux! Mille tendresses et baisers à tous, mes amitiés à Marthe, pour vous le meilleur de moi, tout mon cœur.
Votre Claude.
L'adresse de Vacquerie s.v.p.
Document original.

850. À BLANCHE HOSCHEDÉ Château de la Pinède, Antibes [c. 5 mars 1888]

Ma chère Blanche,
Je suis bien en retard pour répondre à ton aimable lettre; je travaille du matin au soir pendant ce beau soleil; j'espère donc que tu ne m'en voudras pas trop.
Je sais que c'est samedi ta fête et je tiens à te griffonner ces quelques lignes qui te prouveront que je pense à toi et te porteront mes meilleurs souhaits. Je ne sais ceux qui germent sous ton joli petit front et au fond de ton cœur, mais je veux espérer qu'ils se réaliseront. Il paraît que tu fais des prodiges. Que ne suis-je là, en effet, pour te guider et t'aider à prendre une décision pour l'exposition! Il me tarde bien d'être revenu, de vous revoir tous, mais, hélas, je ne sais encore quand ça me sera possible.
Je t'embrasse bien fort sur tes bonnes joues.
Ton vieil ami Claude Monet.
Je voulais qu'en même temps que cette lettre tu reçoives quelques fleurs. Je n'ai pu trouver un instant pour m'occuper de l'envoi, mais tu les recevras au premier jour.
J.-P. Hoschedé, «Blanche Hoschedé-Monet», Rouen, 1961, pp. 37-38 (partiellement). Document original.

851. À G. PETIT — Château de la Pinède près d'Antibes, 8 mars 1888

[Monet n'a jamais répondu à l'envoi de prospection pour l'exposition de Copenhague. Il demande cependant à Petit d'envoyer les tableaux qu'il a dans sa galerie.]

852. À BERTHE MORISOT — Château de la Pinède près Antibes, [10 mars 1888]

Chère Madame,
J'ai appris que vous aviez été malade et que peut-être j'en avais été la cause. Je serais bien heureux d'apprendre que tout le monde est bien à présent, mais je veux croire que le terrible hiver que vous avez eu est la vraie cause de cette vilaine grippe. Ici nous avons eu le contrecoup du froid et, pendant une quinzaine, il a fait un temps atroce et tout à fait insupportable dans ce pays. Heureusement le soleil y prend vite le dessus. Je travaille énormément; je me donne beaucoup de mal, mais je n'ose pas encore dire que je suis satisfait, car une nouvelle période de mauvais jours compromettrait tout ce que j'ai entrepris, et puis c'est si difficile, si tendre et si délicat, et justement moi qui suis si enclin à la brutalité! Enfin, la vérité est que je fais de grands efforts.
Je ne compte rentrer que courant avril, juste pour notre exposition. J'espère que vous aurez pu travailler et vous recommande bien de préparer le plus de choses possible. Nous serons sans doute en plus petit nombre que l'an passé; il faut que ce n'en soit que mieux.
Renoir est près de Marseille, aux Martigues; j'en ai eu des nouvelles il y a longtemps déjà, mais il paraissait content de l'endroit; malheureusement je crains pour lui qu'il ait eu plus mauvais temps qu'ici.
Excusez ce trop long griffonnage et recevez, ainsi que M. Manet, l'expression de mon amitié.
Votre dévoué — Claude Monet.

J'espère que vous voudrez bien me donner de vos nouvelles.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 133.
Document original.

853. À WHISTLER — Château de la Pinède, [10 mars 1888]

Mon cher ami,
Voilà longtemps que je veux vous écrire. Je suis bien coupable ayant été obligé de quitter Paris sans même avoir le temps de venir vous serrer la main.
Je suis dans le Midi depuis deux mois. Je travaille beaucoup et ne compte rentrer chez moi que dans le commencement d'avril, juste au moment de notre exposition. J'espère que malgré les mauvais jours d'hiver vous aurez pu préparer beaucoup de choses pour nous. Nous allons être beaucoup moins nombreux que d'habitude, ça n'en sera peut-être que mieux.
Il y a eu beaucoup d'abstentions, tout cela dans le but de nous empêcher de faire l'exposition, mais les meilleurs restent et il faut que ce soit épatant cette année. Préparez donc une belle exposition. Vous avez assez de merveilles dans votre atelier.
Et l'affaire de la traduction avec Mallarmé où en est-ce? Je suis parti si précipitamment pour le Midi que je n[e l']ai plus revu. Il m'a seulement écrit pour me dire toute son admiration pour vous.
J'ai reçu un avis du Beefsteack Club m'annonçant que j'étais de nouveau membre de ce Club pour une nouvelle période d'un mois à date du 22 févr.[ier]. J'en suis très flatté, mais ne pourrai pas en profiter. Ne pourrai-je, alors, obtenir la même faveur lorsqu'il me sera possible de venir à Londres?
Toutes mes amitiés, mon cher Whistler,
Votre — Claude Monet.

Ecrivez-moi quand vous aurez un instant.

C.-P. Barbier, «Mallarmé-Whistler, Correspondance», Paris, 1964, p. 7 (partiellement). Document original (Glasgow University Library).

854. À P. HELLEU — Château de la Pinède près Antibes, [10 mars 1888]

Mon cher ami,
Voilà bien longtemps que je veux vous écrire, mais vous savez que je travaille à outrance et le soir venu je n'ai plus le courage d'écrire. Je ne pensais pas du reste être si longtemps ici, je n'en finis plus avec mes toiles; plus je vais, plus je cherche l'impossible et plus je me sens impuissant. Je ne sais si ce que je rapporterai est bien ou mal à force de lutter avec l'admirable soleil, je ne sais plus où j'en suis. Et vous, avez-vous beaucoup travaillé? J'espère que oui et que, cette fois-ci, vous aurez de belles choses à notre exposition...
Claude Monet.

P. Howard-Johnston, «Une visite à Giverny en 1924», in: *«L'Œil», mars 1969 nº 171, p. 76.*

855. À DURET — Château de la Pinède près Antibes

Mon cher Duret,
Merci de votre lettre. Je connaissais le résultat de la vente Leroux et savais comme M. Chocquet m'avait soutenu; c'est très bien à lui et je voudrais bien avoir son adresse pour l'en remercier. Soyez donc assez aimable pour me l'envoyer. Je suis encore ici pour jusque vers le 15 avril, j'ai beaucoup de choses en train qui me donnent beaucoup de mal, mais j'espère bien m'en tirer et rapporterai quelques bonnes toiles.
Après Belle-Ile terrible, ça va être du tendre; ce n'est ici que du bleu, du rose et de l'or, mais quelle difficulté, bon Dieu!
A propos de Belle-Ile, il va s'en vendre deux toiles le 15 et dans une collection, toujours à l'Hôtel, pourvu que ça ne marche pas plus mal cette fois.
A vous d'amitié, — Claude Monet.

10 mars 88.

Bulletin des expositions, III, 1932, Braun, Paris, p. 12.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 85.

856. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], samedi 10 mars 88

Je ne croyais guère hier soir me réveiller ce matin avec la pluie; j'étais debout dès 6 heures, mais quelle déception, hélas!
Cependant à 3 heures le soleil est subitement revenu, superbe, mais avec un vent de tous les diables. Je suis bien parti au travail, mais je n'ai pu tenir: toiles renversées, palette couverte de sable; c'est qu'ici, je n'ai pas mon Poly pour faire tenir tout cela. Enfin, j'espère que demain je pourrai reprendre. Ici, ça se remet si vite.
J'ai profité de ce temps pour écrire à Whistler, Mme Manet, etc.
Bien heureux de savoir vos deux malades en voie de guérison, et content aussi que l'argent vous soit bien arrivé.
Je n'oublie pas Mimi, j'y pense souvent, au contraire, et je lui aurais envoyé des oranges depuis longtemps, si j'avais eu le loisir d'aller à Cannes, mais elles sont [rares] cette année à cause des froids.
J'espère que la fête de Blanche se sera bien passée et qu'au reçu de ma dépêche vous aurez pris une décision pour le Salon.
Je vous envoie tout mon cœur et mes tendresses.
Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre — Claude.

Document original.

857. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], lundi soir [12 mars 1888]

Enfin, j'ai reçu un envoi de Petit de 500 francs, le quart de ce qu'il me doit et deux lignes écrites par un employé.
Je me hâte de vous envoyer 300, afin que vous puissiez au plus tôt payer les domestiques et le plus pressant.
Cet envoi est doublement heureux, car ma demande à van Gogh a dû lui arriver après son départ pour Bruxelles.
Je n'ai pu travailler aujourd'hui qu'à quatre toiles, et malheureusement jamais aux mêmes, surtout à mes préférées, ce qui fait que toutes avancent un peu, mais j'aimerais bien mieux en pouvoir terminer bien quelques-unes.
Le temps est rudement beau, mais très changeant, le vent varie constamment, ce qui a une grande importance sur l'état de l'atmosphère et surtout sur la mer, et je n'ai pas une seule toile sans plus ou moins de mer.
Enfin, vous verrez tout cela bientôt. Qu'il me tarde donc de revenir et que je serais heureux de prendre un peu de repos près de vous et au milieu de tous!
Baisers à tous les enfants que je serais heureux de savoir un peu mieux, ainsi que Marthe. Je vous envoie toutes mes pensées, tout mon cœur.
Votre — Claude.

Document original.

858. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], vendredi soir [16 mars 1888]

Cette journée a été meilleure pour le travail, mais le temps n'est pas très sûr ce soir. Je suis dans un état de fièvre et d'énervement impossible. J'ai beau travailler, je ne puis rien terminer; il y a seulement des toiles finies par force et par conséquent incomplètes; et puis, je sens que ce que je recommence est mieux, mais, avec de nouveaux arrêts, elles auront le même sort que les autres. Il y en a auxquelles je n'ai pu travailler depuis 10 jours à cause du vent. Quelle lutte perpétuelle! Mais cela est tuant, je vous assure.
Avec cela, cette vie ici en société qui vous inquiète et qui, moi, m'assomme. Certes oui, il me faut bien vivre de cette vie, faire l'aimable, jouer, rire, et, par-dessus tout, entendre des choses qui me révoltent et me dégoûtent plus que jamais et du monde et des peintres. Oh oui, j'étais mieux à Belle-Ile et comme je préfère mes causeries avec les pêcheurs! Aussi, n'était le grand désir de vous revoir, et cette exposition, comme j'aurais du bonheur à aller m'enterrer à Agay, tout seul, là. Voilà le résultat de la société sur moi; et votre lettre de ce matin m'a porté un coup en me parlant de ce monsieur dont vous souhaitez que je devienne l'ami, comme il est celui des enfants. A cette lecture, je me reporte de suite à Giverny, je vous y vois tous avec vos nouveaux amis; s'il est jaloux de moi, je le suis davantage de lui, et cela est naturel, puisqu'il s'est fait aimer même de mes enfants, sans que je le connaisse. Ne m'en voulez pas, ne vous fâchez pas; je suis, comme je vous le dis en commençant, irascible et nerveux comme jamais.
Certes, le jour du retour je le souhaite comme vous, mais, je ne puis le cacher, j'en ai peur; j'espère que mes craintes ne se réaliseront pas et que cela se passera bien. Du reste, aussitôt arrivé, ce sera pour repartir m'occuper de l'exposition et des affaires.
Je suis enchanté pour Blanche et je la félicite.

Pour le jardinage, je ne sais pas non plus ce que j'avais décidé au sujet des pommes de terre; j'ai dû le marquer sur le catalogue. Voyez donc et hâtez-vous, autrement il serait trop tard.
Pour le reste, qu'on ait soin de ce qui est planté et que les enfants, dans leur joie, respectent les plates-bandes, car je ne vois pas trop quand il me sera possible de m'en occuper.
Tendresses et baisers à tous, amitiés à Marthe; pour vous mon triste cœur et tout moi.
Votre — Claude.

Document original.

859. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], dimanche matin [25 mars 1888]

Hélas! voilà le troisième jour sans pouvoir peindre! Vous concevez mon tourment. Que de toiles fichues! Et tout pousse, tout change à vue d'œil, et le temps est bien pris, pluie presque continuelle.
Hier, après avoir joui du spectacle de la flotte, je suis allé à Cannes me faire couper les cheveux; j'étais comme un sauvage. J'y ai vu Maupassant avec qui j'ai passé la journée et qui a été fort gentil. Je dois passer la journée de jeudi avec lui en mer; nous devons aller visiter la flotte. Il m'a aussi invité à un voyage splendide à faire: aller à Saint-Tropez, un des plus [beaux] endroits de la côte, mais, si je ne travaille pas d'ici là, je n'en pourrai pas profiter.
Il m'a parlé de Mirbeau, de son livre qu'il trouve très beau, lui.
Quant à Mirbeau, j'avoue que sa venue ici me gêne un peu à cause de sa situation. Heureusement, je lui ai écrit de s'arrêter à Cannes, et, là, il trouvera Maupassant qui le gardera.
Merci de vos bonnes lignes. Oui, allez, je suis désireux de vous revoir et souhaite bien que nous nous entendions. Je vous aime et j'aime vos enfants; vous le sentez bien du reste.
Mais, comme je suis désolé de vous savoir de nouveau malade! Sans doute ce mauvais temps y est pour quelque chose.
Soignez-vous et ne vous faites plus de mauvais sang, ne songez qu'à mon retour qui, maintenant, n'est plus éloigné.
Mais quelle déveine! Juste au dernier moment, un nouvel arrêt; ce que je rage est insensé!
Toutes mes tendresses à tous; je vous embrasse comme je vous aime, vous envoie tout mon cœur, tout moi.
Amitiés à Marthe.
Votre — Claude.

Document original.

860. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], lundi matin [26 mars 1888]

C'est véritablement la guigne qui me poursuit, impossible encore de travailler, voilà quatre jours de perdu. Hier et avant-hier c'était la pluie; aujourd'hui c'est un temps gris à se croire dans le Nord, un vrai brouillard anglais. J'aurais tant voulu en réponse à vos tristes et bonnes lignes vous écrire des choses qui vous fassent plaisir, vous dire que je suis un peu content! Hélas! je viens de passer en revue ce trop grand nombre de toiles commencées, c'est navrant de voir ces choses qui auraient pu être bien, sur plus de trente toiles, c'est à peine si six ou sept seront exposables.
Je suis avec cela bien inquiet de la question Petit et Cazin, et j'ai peur qu'ils ne me répondent pas, j'aurais tant besoin moi-même de calme et de tranquillité. Enfin ne désespérons pas encore et surtout ne vous faites pas de mauvais sang, et soignez-vous, que je vous trouve vaillante et gaie pour ce retour dont nous voilà bien près à présent.
Mille tendresses à tous, amitiés à Marthe, pour vous tout mon cœur.
Votre — Claude.

Document original.

861. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], mercredi matin [28 mars 1888]

Quel temps, quelle malédiction, toujours du brouillard ou de la pluie, c'est inconcevable! Me voilà bien attristé, bien démoralisé; une douzaine de jours de soleil et je sauverais bien des toiles, tandis que, si ça continue, ce sera un voyage manqué et une bien mauvaise exposition, et juste au moment où j'aurais tant besoin d'avoir un complet succès et de faire des affaires!
Je suis tourmenté de vous savoir si patraque, si lasse, mais vous conjure d'avoir du courage encore; il faut qu'à tout prix je lutte ici jusqu'au bout, je me donne comme dernière limite jusqu'au 15; il faut donc prendre courage.
Je suis aussi bien inquiet pour Mimi: c'est si terrible pour lui, les maux de gorge; soignez-le bien, qu'il ne fasse pas d'imprudence; du reste, je compte sur vous.
J'ai oublié hier de joindre la lettre de Renoir à la mienne, la voici, plus celle que je reçois ce matin; comme elle peint bien l'homme! Je vous envoie du reste tout mon courrier.
De Duret de bonnes nouvelles de mes affaires; puis, les lettres concernant Mirbeau; vous vous trompez étrangement en croyant toujours que l'on s'occupe tant de moi et qu'on me court après.
Du reste, par le mot d'Hervieu, je vois qu'ils n'arrivent guère ici qu'au moment de mon départ, et puis vous n'avez pas à vous inquiéter.
Je vois que Sisley doit avoir besoin de moi pour qu'il ait pensé à m'écrire.
Je vous quitte, il me faut écrire à Petit, à Bouchor, à Geffroy, un tas de lettres.
Je vous envoie tout moi dans mes pensées.
Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre — Claude.

Document original.

862. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], vendredi matin [30 mars 1888]

Je n'avais pas eu le temps de vous écrire hier matin avant de partir pour Cannes, et j'ai dû partir sans avoir le courrier, bien que l'on soit allé à la poste demander ce qu'il y avait pour moi. J'étais un peu inquiet pour Michel, heureusement qu'en rentrant hier soir j'ai trouvé votre lettre qui me le dit mieux, mais je vois que vous êtes toujours plus ou moins pris. Puis j'ai beau vous dire de ne pas vous faire de mauvais sang, je vois que, malgré tout, vous continuez à avoir les plus folles idées. Rassurez-vous donc une fois pour toutes et ne craignez pas que la venue des Mirbeau retarde mon retour. Si je persiste encore à rester, c'est dans l'espoir du beau temps pour sauver quelques toiles.
Mais l'arrêt de cette fois est terrible; ce matin le temps semble se mettre au beau, mais tout [est] si mouillé de la nuit qu'il me faut attendre quelques heures.
Hier, donc, je suis allé au rendez-vous Maupassant. Dans la nuit, la pluie avait cessé, un terrible vent de mistral soufflait en tempête avec soleil superbe, mais il nous a été impossible de sortir, tant la mer était grosse. Nous avons donc fait à pied une grande promenade jusqu'à l'heure du déjeuner. Puis, comme le nommé Arcos (qui est très aimable depuis qu'il me sait connaître Maupassant) m'avait prié de lui demander s'il pourrait se joindre à nous pour aller voir la flotte, Maupassant l'a de suite envoyé chercher, lui et sa femme, pour déjeuner. Il y avait deux autres dames, et on a fait un déjeuner excellent et très gai. Puis, repromenade au bord de la mer et rentrée en voiture pour le dîner. En route, nous nous sommes arrêtés à la poterie de Vallauris où j'ai acheté quelques petites bêtises, qui me seront adressées à Vernon et que je distribuerai au retour.
Maupassant a de nouveau insisté pour que je fasse avec lui le voyage de Saint-Tropez, disant que c'était une occasion unique et ce qu'il y a de plus beau à voir, mais après le temps que j'ai perdu, le travail avant tout, malgré mes regrets. Du reste, il n'attendait que le rétablissement du temps et doit être parti ce matin même.
Pas d'autres nouvelles de Mirbeau; pourvu qu'il ne vienne pas me déranger juste quand il va faire beau.
J'espère pour Blanche qu'elle est fixée sur son sort, mais j'espère aussi qu'elle ne perdra pas courage en cas de refus. Baisers à tous, amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées, tout mon cœur,
Votre — Claude.

Et surtout, pas de mauvaises pensées, confiance et du courage, peu de jours nous séparent maintenant.
Je vais voir un peu l'état de mes motifs et j'espère bien pouvoir enfin travailler aujourd'hui.

Document original.

863. À ALICE HOSCHEDÉ — [Cap d'Antibes], samedi soir [31 mars 1888]

Deux mots à la hâte: il est 11 heures et je suis très las: journée splendide; il a fallu arborer le chapeau de paille; j'ai beaucoup et bien travaillé, je crois, car je n'ai même pas eu le temps de voir mes études, que ce soir à la bougie (pardon de cet horrible pâté).
Je suis bien surpris que vous ayez été deux jours de suite sans lettre de moi, car je ne manque pas un jour de vous écrire. Quant à vous bouder, ce serait doublement mal à moi, vous sachant tant dans la peine.
A demain une plus longue lettre. Je suis bienheureux de repouvoir travailler. A vous toutes mes tendresses et tout mon cœur. Amitiés à Marthe, baisers à tous les enfants.
Votre — Claude.

Document original.

864. À ALICE HOSCHEDÉ — [Antibes], mardi matin [3 avril 1888]

Une fameuse journée de travail hier, et quel temps superbe! J'étais un peu remonté et me promettais de la besogne pour aujourd'hui, mais ce matin le soleil est voilé; j'espère cependant pour tantôt. Que de mal, et maintenant chaque jour mauvais est pour moi un crève-cœur, enfin.
J'ai beaucoup de lettres à faire, je profite de cette matinée, car il me faut songer à mes cadres, car au retour il serait trop tard; c'est très difficile ne sachant guère ce que je pourrai exposer, ni seulement si l'exposition aura lieu étant toujours sans nouvelles.
Je compte être de retour pour le 14 ou 15, c'est-à-dire de dimanche en huit; je ne puis dépasser cette limite, ce n'est donc plus que quelques jours à attendre. Le courrier m'arrive avec votre lettre et une de d'Estournelles, mais rien d'autre, c'est dégoûtant. Je voulais écrire à Renoir de passer chez Petit mais je m'aperçois que je vous ai donné sa lettre contenant son adresse. Ne manquez pas de me l'envoyer.

J'espère que vous aurez eu beau temps pour votre partie; bien que vous ne le disiez pas, je suppose que la bande des Américains en était.
J'ai oublié de vous dire que pour les chrysanthèmes on ferait bien de les replanter dans le potager en les espaçant, enfin les mettre en végétation, et au retour on les mettrait en place; s'il survit quelques roses trémières qu'on en ait soin.
Baisers à tous, pour vous tout moi.
Votre Claude.

Merci à Jean de sa bonne lettre.

Document original.

865. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], samedi matin [7 avril 1888]

C'est chose décidée: il n'y aura pas d'exposition chez Petit; je le craignais bien et ne comptais que sur une entente possible à mon retour, mais j'ai d'abord reçu hier cette lettre de van Gogh et j'avais de suite écrit à Petit: voilà que, ce matin, Renoir m'écrit qu'il y avait une vente d'annoncée pour le 16 mai, rue de Sèze. Quelle infamie de nous tromper de de *[sic]* la sorte!
J'y renonce donc tout à fait et, ma foi, n'en ferai pas même chez Durand. Mes affaires en iront peut-être un peu moins bien, mais chez Durand ce sera encore pour retomber dans toute la bande et sa suite, dont j'avais eu du mal à me retirer. J'en ai assez, j'ai eu la bêtise de faire entrer les autres chez Petit; voilà le résultat.
Je n'en continue pas moins à travailler avec ardeur; le temps est superbe, et, s'il continue, j'espère bien sauver quelques toiles.
Mais c'est égal, les ennuis ne m'auront pas fait défaut. Me suis-je assez donné de mal pour cette exposition, mais le fond, cela est certain, est l'ouvrage de Cazin qui ne l'emportera pas en paradis.
Ne m'en voulez pas de ne pas écrire plus longuement, mais je n'ai plus le temps de m'arrêter, il faut piocher ferme ces derniers jours.
Baisers à tous, amitiés à Marthe; recevez toutes mes tendresses.
Votre Claude.

Document original.

866. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche matin [8 avril 1888]

Hélas, pas de travail ce matin; beau temps cependant, mais soleil incertain et depuis 5 heures que je suis levé, je me désespère. Dès que le soleil revient et que je travaille, je me remonte la tête et crois à la possibilité de terminer mes toiles, mais [dès] que je suis obligé de m'arrêter et que je regarde froidement toutes mes toiles, je suis navré de ce qu'il faudrait faire pour les mener à bien, et plus navré encore de voir abandonnées des études qui auraient pu être si bien sans ces fréquentes interruptions.
Donc je suis bien à la tristesse: il me reste si peu de jours si je veux être rentré pour le 15, et puis j'ai peur d'être à court d'argent, Petit ne répondant à aucune lettre.
Je reçois ce matin une très gentille lettre de Helleu; sa femme est toujours souffrante, puis une lettre de Whistler qui est aussi malade et triste à cause de l'horrible hiver.
Il compte venir bientôt apportant son exposition pour chez Petit. Comme c'est drôle de lui annoncer qu'elle n'a pas lieu.
Aujourd'hui tout le monde est parti pour Monaco où toujours on voulait m'emmener, mais je reste sur la brèche attendant un rayon de soleil. Vous voyez qu'en dehors du travail je ne prends guère de distractions.
Je vous quitte, je vais retourner au bord de la mer, voir un peu l'état du temps et essayer de travailler.
Je vous envoie tout mon cœur; baisers à tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Pas du tout au courant de Geffroy; je ne lis jamais un journal et ne sais rien.

Document original.

867. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mardi matin [10 avril 1888]

La guigne me poursuit jusqu'au bout: il fait un soleil splendide, mais un tel mistral qu'il est impossible de tenir; je n'ai pu travailler ce matin que de 6 à 9 heures: je retournerai après déjeuner cependant.
Hier, à peu près bonne journée; à 5 heures, il est venu une pluie terrible. Me voilà donc dans la nécessité de retarder de quelques jours; moi qui espérais tant partir *vendredi 13*; j'avais choisi ce jour, car en ce moment il y a des masses de départs et les trains sont bondés. Ici, la maison se vide; aujourd'hui les Arcos partent, demain d'autres; je vais probablement rester avec quelques vieilles Anglaises et des dames malades.
Je suis bien désolé de ces arrêts, car il me semble qu'avec cette fièvre du dernier moment, cherchant ce qui manque à mes toiles, il me semble que ça venait mieux, et c'est si beau, même par ce vent, la mer est d'un bleu extraordinaire; c'est enrageant d'être obligé de se croiser les bras.
J'avais essayé l'autre jour une pochade d'eau dans un coin abrité; j'espérais ce matin pouvoir la compléter, mais mes affaires seraient infailliblement allées à la mer. Enfin, si je parviens, ce ne sera pas sans peine; jamais je n'ai eu tant de difficultés.
Je vous quitte: on déjeune plus tôt à cause du départ d'Arcos.
Baisers aux enfants, amitiés à Marthe; à vous toutes mes tendresses.
Votre Claude.

Toujours rien de Petit.

Document original.

868. À P. DURAND-RUEL Château de la Pinède près Antibes, [peu avant le 11 avril 1888]

Cher Monsieur Durand,
Je reçois votre lettre et m'empresse de vous répondre pour que vous ayez de mes nouvelles avant votre départ.
Je vous félicite de votre persistance et suis bien heureux pour vous d'apprendre que vous êtes content; certes cela est bien mérité. Je regrette bien de ne pas m'être trouvé à Paris pour causer avec vous, mais si vous comptez être de retour en mai, nous nous verrons sûrement.
Vous me demandez de vous réserver de mes nouvelles choses, vous savez bien que je serai toujours heureux de refaire des affaires avec vous, quoique je sois navré de voir partir tout en Amérique, mais enfin je suis à votre disposition et je préviendrai votre fils de mon retour, bien que nous ne nous soyons pas du tout entendus ensemble, lorsque avant mon départ il m'avait manifesté son désir de venir à Giverny pour m'y acheter quelques toiles.
Je dois vous prévenir du reste que j'ai déjà promis de montrer mes toiles à d'autres personnes. Je préviendrai donc les uns et les autres en même temps et le premier aura le choix. Je ne puis dire mieux et serai bien aise que ce soit M. Charles.
Quant à la question d'exposition, je n'ai rien dit à personne à propos de la rue de Sèze, donc je ne puis rien vous dire avant mon retour.
Je travaille beaucoup et serais déjà rentré sans le temps qui m'a un peu contrarié, et puis plus je vais plus je suis difficile à me contenter. Cependant je crois que j'aurai de bonnes choses. Vers le 15 ou 20 je serai à Giverny et pour n'en pas bouger de l'été, j'espère. Voilà trois mois que je suis absent et il me tarde de revoir tout mon monde, les miens et mon chez-moi. J'ai de bonnes nouvelles de tous.
Mon fils Jean a amené un numéro qui peut être bon mais pas des vraiment mauvais. Il sera fixé en mai au moment de la révision.
Merci d'avoir pensé à m'écrire et tous mes vœux pour votre réussite tant à Paris que là-bas.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », t. I, pp. 326-327. Archives Durand-Ruel.

869. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi matin [11 avril 1888]

Le temps est splendide, toujours du mistral, mais faible, de sorte que ça doit être du beau assuré. Je viens de bien travailler depuis 5 heures et demie ce matin; je suis presque content et j'espère enfin rapporter quelques bonnes toiles, si j'ai cinq ou six jours beaux.
Je ne pourrai donc partir que dans le courant de la semaine prochaine. Dites-moi si mes lettres ne vous parviennent pas, car je vous écris chaque jour, quoique ayant bien peu de temps; le soir, je suis fatigué et je me couche de bonne heure et dors comme une brute.
Je regrette de n'être pas là pour la vente Singeot, mais comme vous le pensez, j'arriverai à sec. J'ai de nouveau télégraphié à Petit pour de l'argent; si je reçois par miracle, je vous enverrai de suite une dépêche, afin que vous puissiez garder un peu pour cette vente; vous feriez pour le mieux sans faire de folies.
J'ai reçu cette autre lettre du fils Durand; décidément, père et fils sont faux; que de détours. J'ai du reste prévenu le père que j'avais promis à d'autres de voir mes toiles en premier. Je préviendrai donc lui et van Gogh du jour de mon arrivée et ce sera le premier venu qui aura le choix. Ce qui est certain, c'est que mes affaires vont mieux que jamais, et c'est pourquoi Cazin et Petit m'ont joué ce tour.
Ici, on me conseille de faire un procès à Petit, mais ce n'est guère mon affaire, et pour aboutir à quoi?
Tendresses à tous, amitiés à Marthe; à vous tout moi.
Votre Claude.

Document original.

870. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi soir [11 avril 1888]

Deux mots seulement; j'ai tellement travaillé et par un soleil éblouissant que, ce soir, je n'y vois plus clair et j'ai un fort mal de tête. Je vais me mettre au lit bien vite, vous ne m'en voudrez pas; je vous dédommagerai demain par une plus longue lettre.
J'aurai peut-être de bonnes nouvelles à vous donner, car il est venu pour moi en mon absence une lettre chargée, ou alors ce serait une lettre de créancier; ça m'est déjà arrivé.
Enfin, demain matin je serai fixé.
A vous mes constantes pensées; baisers à tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

871. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi soir [13 avril 1888]

Je n'ai pu trouver une minute pour vous écrire, et ma lettre ne partira que demain; ne m'en voulez pas: c'est bon signe, je travaille comme jamais, le temps est si beau, j'en profite. Je me suis levé avant 5 heures, ne suis rentré que juste à l'heure du déjeuner pour repartir aussitôt après et ne rentrer que pour dîner sans même avoir eu une minute pour voir mes toiles; j'ai cette fois la vraie fièvre du travail et du bon, je crois.
J'ai reçu, ce matin, une dépêche de Petit m'annonçant une lettre; je lui avais télégraphié que j'attendais son envoi d'argent pour partir, mais, d'après sa dépêche, je crois fort qu'elle ne contiendra aucun argent.
Ne craignez pas que je prolonge mon séjour ici; trois ou quatre jours de beau temps et je fais mes paquets; je compte bien pouvoir partir vendredi, c'est-à-dire d'aujourd'hui en huit, ou *dernière limite* dimanche.

Je vous quitte, je suis rompu de fatigue; il est 8 heures et demie et je veux me lever au jour, 4 heures et demie.
Baisers à tous, amitiés à Marthe; à vous tout moi et à bientôt.
Votre Claude.

Document original.

872. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], samedi soir [14 avril 1888]

Je suis désolé de vos lignes de ce matin, vous paraissez m'en vouloir d'être encore ici. Ne vous découragez donc pas, vous devez penser qu'il me faut bien du courage, au contraire, pour persévérer et il est heureux que je pense avant tout à faire de bonnes choses.
Mes précédentes lettres ont dû, du reste, vous prouver que j'avais raison; le temps est magnifique, on se croirait en été, et je travaille comme jamais. Que j'aie le bonheur d'avoir encore quelques jours comme cela, et je serai content, très content.
Vous paraissez vous leurrer encore d'un espoir chez Petit, moi pas. Il n'y a pas à compter sur lui; c'est plutôt le gain et la malveillance qu'il faut voir chez lui, et, pour preuve, la lettre que j'ai reçue ce matin de Hamman qui me dit avoir reçu mes dépêches pressantes au sujet de l'argent, mais qui a le regret de me dire qu'en l'absence de M. Petit, on ne peut me donner de réponse. C'est plus qu'ignoble, car je lui disais attendre son envoi pour partir.
Et moi qui espérais encore en cela pour vous venir en aide! Allons, ne vous découragez pas surtout! Laissez-moi faire de belles toiles, si possible; c'est là le principal.
En tout cas, je serai près de vous de demain en huit.
Baisers à tous; à vous tout mon cœur.
Excusez mon écriture: c'est si à la hâte, je suis rompu.
Votre Claude.

Document original.

873. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi soir [16 avril 1888]

J'espère qu'étant en possession de mes dernières lettres vous avez repris un peu courage; il le faut: il ne s'agit plus que de quelques jours. Hier, hélas, comme je le craignais bien, il ne m'a pas été possible de travailler, mais je me suis rattrapé aujourd'hui; il fait un temps splendide, seulement un peu trop chaud, ce qui me fait craindre que ça ne dure pas et que nous ayons de la pluie. Je serais cependant si content, si je pouvais avoir quelques belles journées.
J'en suis arrivé maintenant à ce que chaque coup de pinceau porte; c'est le résultat de tous les efforts que j'ai faits, mais il aurait été bien malheureux que je n'aie pas eu le courage de rester.
Je vous en supplie, ne m'en voulez pas et prenez courage. Je compte partir samedi ou dimanche sans faute; donc, quand vous recevrez ces lignes, je serai bien près de partir.
Tendresses et baisers à tous, amitiés à Marthe; pour vous tout moi.
Votre Claude.

Avez-vous envoyé ma carte à Lamoureux?

Document original.

874. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mercredi [18 avril 1888]

Que je suis désolé, au milieu de ma joie et de ma fièvre de travail, de vous savoir ainsi ennuyée et de ne pouvoir rien vous envoyer! Rien de Petit; je lui renvoie une dépêche, mais en tiendra-t-il cas?
Ne perdez pas courage, surtout si je ne vous dis pas encore aujourd'hui le jour exact de mon retour.
Je travaille à outrance. Eh bien! je suis très content! C'est pourquoi, avec ce beau temps, je veux persister; j'ai quelques toiles qui vont être très bien et, je crois, très en progrès, si je ne m'abuse pas.
En tout cas, je rapporterai beaucoup de choses. C'est qu'il va en falloir de cet argent, et comment faire pour en avoir de suite en arrivant? J'espère que vous avez beau temps comme ici, où c'est absolument idéal: des fleurs partout et quel parfum! Depuis trois jours, les habitants de la Pinède se baignent, sauf moi, bien entendu, malgré mon grand désir, mais je n'en ai pas le temps.
Mille tendresses à tous, amitiés à Marthe; et vous, songez bien que je vous désire autant que vous, mais que c'est la peinture, cette satanée peinture, ma vie et par conséquent la vôtre, qui me retient encore quelques jours éloigné de vous.
Je vous envoie mes plus tendres pensées,
Votre Claude.

Maintenant déjeuner et travail jusqu'à 7 heures.

Document original.

875. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], jeudi [19 avril 1888]

Je suis absolument navré de vous savoir de tels soucis d'argent et, par-dessus, ce pauvre baby souffrant des yeux. J'espère du moins que vous n'avez pas hésité à faire venir M. Duchâteau, et, si vous ne l'avez fait déjà, n'hésitez pas: il ne faut pas plaisanter avec cela.
Pourvu que M. Rémy vous ait donné satisfaction! Vous ne pouvez vous imaginer l'ennui que j'ai de ne pouvoir vous venir en aide. Tous les jours je télégraphie à Petit. J'en arrive à être injurieux, et ma conviction est qu'il veut me ruiner, me mettre dans l'embarras; du reste j'y serais assez, si je n'avais compté que sur lui.
Je continue à bien travailler, mais j'ai dû abandonner ce matin, tant je me trouvais mal à l'aise: mal de tête, étourdissement à n'y plus voir clair. J'ai dû abandonner à 10 heures, me bornant à travailler le matin et le soir; la chaleur est très grande et je me surmène beaucoup, quoique très en train.
Heureusement je n'ai pas trop de regret à avoir pour ce repos forcé, car voilà le temps qui s'est subitement couvert et la pluie qui commence. Mais comme je serais désespéré si cela allait durer: j'ai tant de toiles qui ne demandent que peu de choses pour être bien! Ce serait un vrai chagrin pour moi, une douleur, et cependant je sens si bien que je ne puis vous laisser ainsi plus longtemps. Enfin, fasse le ciel que demain, après cette journée de repos, je me réveille avec un beau soleil!
Je compte être parmi vous d'aujourd'hui en huit, jeudi prochain; je partirai mercredi 1 heure d'ici pour arriver le lendemain à 9 heures du matin à Paris; j'irai de suite voir Petit, van Gogh et Durand, et prendrai le train de 1 heure pour Vernon. Si d'ici là, j'ai beau temps, je serai dans la joie, mais, dans le cas contraire bien malheureux (j'entends au seul point de vue de mes pauvres tableaux).
A bientôt, ma chérie, recevez tout mon cœur, toutes mes caresses; baisers à tous, petits et grands, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

876. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi [20 avril 1888]

Quelle triste et courte lettre ce matin! Vous semblez me rendre responsable de tous vos ennuis et m'en voulez d'être encore ici. J'ai beau vous écrire que ça marche bien et que j'ai au contraire besoin d'encouragement.
Vous me boudez de n'être pas à Paris pour avoir de l'argent. A deux ou trois jours près, vous pouviez vous dispenser de m'énumérer tous vos soucis d'argent et autres, puisque vous savez que je n'y puis rien d'ici.
Cela ne fait que m'attrister, ça ne me sort plus de l'esprit et je suis alors à me dire partout: l'argent avant le bon tableau.
Oui, ce matin, une bonne lettre encourageante me donnant raison de ma persistance et de mon courage; mais non, vous m'énumérez vos soucis que je ne puis apaiser. Cela tombe d'autant plus mal que je suis un peu démonté par le temps qui se brouille, et puis parce que je me sens patraque, à bout de force; je cesse complètement de fumer et j'espère que cela me dégagera un [peu] la tête.
Enfin, mauvaise journée. Que dois-je faire? Télégraphiez-le-moi; ou, ma foi, lâcher pied à deux ou trois jours près, ou bien persister encore, vous envoyer ce que je puis d'argent et alors attendre qu'il m'en vienne.
J'attends et cependant, d'ici là, je ferai de mon mieux pour partir vite.
Excusez-moi auprès de Marthe; j'avais oublié la date.
Baisers à tous, mon pauvre cœur bien triste.
Votre Claude.

Document original.

876 bis. À P. HELLEU Château de la Pinède près Antibes, Alpes-Maritimes [c. 20 avril 1888]

[Il voulait lui écrire depuis longtemps. N'en finit pas avec ses toiles. A reçu des nouvelles de Sargent qui est en Amérique.]

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-87, don de Mme Howard-Johnston.

877. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche matin [22 avril 1888]

Décidément, je vois par vos lignes que vous m'en voulez de prolonger de quelques jours mon séjour ici. Vous devriez pourtant comprendre ce qu'il y a de pénible pour [moi] de m'être tant donné de mal et de voir inachevées tant de choses. Je n'ai certes pas la prétention d'arriver à tout finir. Hélas! ça ne serait pas possible. Je veux seulement en sauver quelques-unes en restant seulement quelques jours de plus, et cela sera pour moi une consolation, une récompense de ma peine.
Vous devriez partager ce même sentiment et m'encourager au contraire, car ce n'est pas par plaisir que je suis resté ici aussi longtemps; et je vous jure que j'ai bien hâte d'être à Giverny, que c'est justement cette pensée qui me fait redoubler d'ardeur et faire l'impossible en me surmenant.
Je suis désolé de vous savoir si gênée, et mon premier mouvement en apprenant vos ennuis était de vous envoyer quelques cents francs, mais je vous l'ai dit: j'ai peur d'être bien juste pour le retour, et, au cas où Petit n'enverrait pas, je n'ose me démunir, car alors je pourrais être ici en panne et pour longtemps. Mais il va sans dire que, si je recevais, il y aura aussitôt pour vous, et je vais télégraphier de nouveau et jusqu'à solution.
Aujourd'hui, je n'ai pu peindre jusqu'à présent, à cause du vent et du soleil qui est voilé. Je m'étais cependant levé à 4 heures et demie et, à 5 heures et demie j'étais au motif; aussi la journée est-elle bien longue. Je me fais du mauvais sang et ne cesse de penser à vous, aux enfants, à ce Giverny que vous m'accusez d'oublier.
Certainement que Blanche ferait très bien de se livrer sérieusement à la peinture, mais alors d'une façon complète. Il me tarde bien de le voir, ce fameux tableau.
Allons, je vous quitte, voilà l'heure du déjeuner et aussi de la poste.
Baisers à tous, amitiés à Marthe; à vous, tout mon cœur.
Votre Claude.

Et surtout, ne m'en voulez pas: je ne vais plus être long. Courage!

Document original.

878. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi matin [23 avril 1888]

Quelle mauvaise chance pour ces derniers [jours]. Hier, je n'ai pu travailler qu'un moment, et, depuis ce matin, le temps est douteux. Enfin, voilà quatre ou cinq jours que ça ne va pas et vous savez comme je suis: autant je me monte la tête lorsque je travaille et que je vois la possibilité de mieux faire, autant je me démonte et me livre aux doutes. Bref, je ne sais plus où j'en suis et j'ai peur d'un triste résultat, malgré tant d'efforts.
Néanmoins, ne craignez plus, je n'en puis plus et partirai sans faute vendredi ou samedi. Hier, j'ai profité de ce que je ne travaillais pas pour faire une caisse de toiles, que j'ai expédiées franco à Vernon; vous le voyez, c'est donc bien signe de retour.
Mirbeau m'annonce sa décision de venir dans le Midi; les fièvres l'ont repris très fort, et ils se mettent en route vendredi, mais, d'après ce que je lui avais écrit, il me croit rentré; du reste, nous nous croiserons, puisque je pars d'ici vendredi ou samedi. J'espère que les paniers de fleurs vous seront arrivés en pas trop mauvais état. Quant à ma caisse, dès qu'elle sera arrivée, vous voudrez bien la faire chercher.
Toujours silence de Petit et pas encore de réponse de van Gogh, mais je suis bien aise pour vous que M. Rémy vous ait envoyé.
J'attends moi-même cette réponse van Gogh; j'ai une caisse à faire faire et je n'ose pas dans la crainte d'être trop à court.
Pourvu aussi qu'à l'arrivée les affaires puissent m'être favorables, mes tableaux trouvés bien, que d'inquiétude! Avec cela, bien que ne lisant jamais un journal, j'entends dire que la politique va bien bien mal; il ne nous manquerait plus que cela comme bouquet.
Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
A vous tout mon cœur. Claude.
Document original.

879. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], mardi 5 hres [24 avril 1888]

J'ai reçu ce matin vos bonnes lignes qui m'ont fait plaisir; merci d'avoir fait la part des choses, de ne pas m'en vouloir de cette lettre un peu vive.
Jamais vous ne saurez le mal que je me donne et cela pour faire de bonnes choses et pour être le plus vite possible près de vous, mais je ne cesse d'avoir des déceptions, tout en travaillant bien, très bien, mais ce sacré temps qui vient toujours se mettre contre moi. Ce matin j'étais à l'œuvre dès 5 heures, un temps splendide, et jusqu'au déjeuner j'ai bûché et fait de la bonne besogne. Je comptais sur une fameuse journée, mais, crac, le temps s'est couvert et il pleut. C'est une vraie torture pour moi, car, malgré mes déceptions des mauvais jours, ça a rudement marché et je pourrai rapporter des choses épatantes, si j'ai la chance d'avoir encore deux ou trois jours de beau temps.
Je suis très content de la dépêche de Whistler; je l'avais mis au courant des saletés de Petit et Cazin, le priant de me dire si, au cas où je me déciderais à exposer chez Durand, il serait avec moi quand même, Rodin en étant.
Aussi je viens d'écrire à Renoir qu'il tâche de voir Petit et de savoir de lui si, après la vente, soit vers le 20 mai, nous pourrons avoir la galerie (ce dont je doute fort).
Enfin, si je rapporte de mon côté de bonnes choses, je verrai peut-être qu'à nous quatre nous pourrions peut-être faire quelque chose de bien.
L'important c'est de rapporter ces bonnes choses. Enfin, nous jaboterons de tout cela bientôt. J'espère bien partir samedi; si, cependant, un jour ou deux m'étaient indispensables, ne m'en voulez pas, mais si, d'ici là, j'ai beau temps, comptez sur moi. A partir d'après-demain, je vous donnerai des nouvelles par dépêches.
Demain, je dîne en ville, ce qui ne me ravit pas, chez cet animal de Cantin qui avait acheté mes tableaux si bon marché. Il a une villa ici au Cap. Voilà plusieurs fois qu'il me demandait d'aller déjeuner chez lui; je l'ai toujours évité prétextant le travail; je n'ai pu éviter le dîner. Enfin, si j'y mange bien, ça me changera, car ici, la nourriture est infecte et j'aspire au retour aussi pour manger un peu plus à mon goût; j'espère que la cuisinière est bonne au moins.
Allons, à demain. Recevez mes meilleures pensées et tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

880. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], jeudi [26 avril 1888]

Malédiction, désolation! Depuis que je vous ai écrit hier, il n'a pas cessé de pleuvoir jusqu'à ce matin, et, quoique tout soit trempé, noirci, je suis allé travailler à la première heure par un beau soleil; mais petit à petit le vent s'est élevé, et maintenant il souffle en tempête, et toujours ce splendide soleil.
Il est 3 heures, je rentre chassé par le vent; j'ai voulu travailler quand même attachant toile et chevalet, mais ma palette et ma toile étaient couvertes de sable; il m'a fallu renoncer. N'est-ce pas navrant tout de même? Quelle guigne jusqu'au bout! Je veux encore essayer de rattraper ces deux jours et me donne une dernière fois jusqu'à mardi; je partirai ce jour-là à 1 heure et serai mercredi à Vernon par le train de 1 heure de Paris.
Dans la pensée qu'il pourrait faire beau aujourd'hui, j'ai profité de la pluie d'hier pour aller à Cannes au-devant de Mirbeau qui m'en a appris de belles sur Petit à mon endroit: il se défait de tous mes tableaux qu'il donne en paiement à qui en veut, mais à bas prix; et ces gens, pour s'en faire de l'argent, les revendent à Durand qui, paraît-il, rachète tout ce qu'il peut trouver. Il paraît que les employés de Petit n'y comprennent rien et le traitent de fou. Il est évidemment aux abois, mais l'influence Cazin y est pour beaucoup. J'ai donc bien raison de ne plus y vouloir mettre les pieds.
Naturellement Mirbeau m'engage beaucoup à exposer chez Durand; il me dit que le jeune Durand l'a chargé de m'y pousser, me faisant dire qu'il ferait comme je l'entendrais.
Je n'ai passé qu'un moment avec Mirbeau qui était fatigué du voyage, mais il m'a dit qu'il avait beaucoup d'autres choses à me dire; ils viennent déjeuner ici demain, mais je lui ai bien dit que je ne pourrais passer avec lui que ce moment du déjeuner.
De Cannes, je me suis rendu directement à la pointe du cap d'Antibes chez Cantin, où il y avait nombreuse assistance:
M. et Mme Tarbé de Pourville, le père Dennery et sa femme, ainsi que d'autres personnes. J'ai assez bien dîné et ne regrette pas ma soirée, d'autant qu'il y a eu un attrapage très amusant entre Tarbé et Dennery, sortie de table, etc.
Je suis bien désolé de ne pas avoir su l'anniversaire de Suzanne; je ne puis aujourd'hui m'en occuper, mais j'espère avoir un moment avant mon départ pour lui faire un petit mot personnel. Embrassez-la bien fort pour moi, ainsi que toutes mes amitiés à Marthe. Pour vous tout mon cœur, tout moi, et cette fois: à mercredi, peut-être même à mardi. Si le mauvais temps persiste, il n'y aurait aucune chance pour moi à rester et je partirais soit le lundi ou le dimanche.
A vous encore,
Votre Claude.
Et dire que les gens du pays disent que si ce vent tombe ce sera encore de la pluie; s'être donné tant de peine et ne pas arriver à se satisfaire, j'enrage.
Document original.

881. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], vendredi [27 avril 1888]

Hélas non, je ne pars pas aujourd'hui et le regrette presque, car, depuis quelques jours, je ne fais pas grand-chose de bon.
Après ce terrible vent d'hier, ce matin c'est le temps gris et la pluie. Je souffre bien, car, même ne partant que mardi, je ne puis espérer terminer ce que je voulais, mais je partirai quand même ce jour-là, et, malgré la beauté du pays, idéal en effet; il me tarde de le quitter et de rentrer à Giverny. Il me faut un fier courage pour être [resté] si longtemps; c'est une souffrance pour moi d'être là sans pouvoir travailler.
Je viens de recevoir vos bonnes lignes et suis bien content que ces fleurs vous aient fait plaisir, mais je voudrais bien vous trouver tous en meilleure santé et j'espère qu'enfin il va faire un meilleur temps à Giverny. J'y pense bien souvent à ce pauvre jardin qui ne pourra pas être bien beau cette année. Vous ne pouvez vous faire une idée combien c'est joli ici en ce moment: des fleurs partout, des roses à tous les pas.
J'ai reçu ce matin une dépêche de Renoir sortant de chez Petit; il me dit ce que je pensais, qu'il y a impossibilité chez Petit et m'annonce une longue lettre.
Je me doutais bien de cela, surtout depuis ce que Mirbeau m'a conté; il n'y faut donc plus penser. Je vais voir à faire cela chez Durand dans les meilleures conditions possibles; mais il y aura des difficultés, car là tout le mondre voudra en être, et c'est justement ce dont je ne voudrais pas. J'ai assez fait pour les autres; c'est là qu'a été ma bêtise. Sisley m'a de nouveau écrit pour savoir si ça devait avoir lieu; chez Petit, on lui avait dit qu'on n'en savait rien, de s'adresser à moi. Il me demande de le prévenir de ce que je ferai; c'est le commencement.
Mirbeau vient déjeuner ce matin; heureusement, car, par ce temps, cela me distraira un peu et je vais être tout à fait renseigné sur ce qui se passe à Paris, puisqu'il a été chez Petit, Durand et Boussod.
Ecrivez-moi toujours, quitte à ce qu'une lettre m'arrive après [mon] départ; mais, du reste, je vous télégraphierai.
Baisers à tous, amitiés à Marthe; à vous tout mon cœur.
Votre Claude.
Document original.

882. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], dimanche [29 avril 1888]

Voilà sans doute ma dernière lettre, au moins l'avant-dernière.
J'ai admirablement travaillé hier, mais ce matin il y a de la brume, des nuages; impossible de rien faire. Je suis au désespoir, car j'ai quelques toiles qui sont devenues les meilleures, mais insuffisantes dans l'état où elles sont; vous le verrez, c'est un grand malheur d'avoir laissé cela à ce point. Enfin, j'espère encore pour tantôt, puis j'ai demain et mardi, car, s'il faisait beau, je ne partirais que le soir pour arriver toujours mercredi, mais dans la soirée.
Je suis à bout de forces, la tête m'en pète, et cependant je travaille de mieux en mieux.
J'ai eu tort d'écrire à Renoir, car il m'écrit qu'il a retenu la salle Durand pour le 16 mai; je lui avais cependant écrit que je ne me déciderai qu'à mon retour; du reste, je le lui écris à nouveau, car, selon la composition, j'en serai ou n'en serai pas.
Je vous quitte, car j'ai force lettres à écrire à cause de cela: à Rodin, Whistler, puis au doreur, pour qu'il me prépare quelques cadres pour toute éventualité.
Je vais aussi m'occuper de faire un envoi de fleurs pour Suzanne; il partira ce soir, vous l'aurez à Vernon mardi matin.
Baisers à tous, amitiés à Marthe; à vous tout mon cœur. Cette fois: à bientôt!
Votre Claude.
Document original.

883. À ALICE HOSCHEDÉ [Cap d'Antibes], lundi 11 hres [30 avril 1888]

J'aurais bien voulu ne pas vous écrire aujourd'hui, car, comme je le disais à Jean ce matin, cela vous aurait prouvé que le travail me prenait tout mon temps et j'aurais peut-être pu partir demain soir ou, en tout cas, mercredi; mais, hélas, le temps reste gris, brumeux; je viens de travailler à une malheureuse toile de temps gris qui ne m'intéresse guère.
Pardonnez-moi donc, je vous en conjure, de retarder encore d'un jour ou deux; il le faut. Je ne puis laisser ces toiles dans cet état, il faut absolument que j'y mette ce qui leur manque. Je crois qu'elles seront très bien, ou alors je me fourre dedans et deviens fou.
Je comprends votre peine de cette si longue séparation et vous remercie de votre patience et de votre courage. Ayez-en encore pour deux ou trois jours, vous me rendrez bien heureux et serez la première contente. Songez qu'exposant chez Durand, il faut que ce soit mieux que jamais.
Hier est venu pour me voir, et, paraît-il, pour m'acheter des tableaux, un amateur de Paris que je connais et qui a des toiles de moi; j'étais à travailler et ai manqué sa visite.
Mirbeau est aussi venu un moment; il est ravi de mes tableaux, et aussi du pays, surtout d'ici. Je ne sais ce qui s'est passé dans sa vie, ça doit [être] bien extraordinaire, car il se trouve comme inculpé dans une vilaine affaire à la requête de cette Mme Martel qui signe Gyp et qui a fait sur lui le livre qui s'appelle *Le Druide*.
Je le crois à la veille de grands ennuis, et il se peut qu'ils repartent d'un moment à l'autre, puisque tous deux sont appelés chez le juge d'instruction de Lorient.
Si le temps n'est pas beau tantôt, je vais faire un emballage d'objets qui ne peuvent tenir dans ma malle et que j'expédierai; du reste, j'expédierai aussi une partie de mes caisses afin d'avoir moins d'ennuis en arrivant à Paris, car j'y aurai fort à faire avant de prendre le train pour Vernon. Je vous en aviserai par dépêche, afin que, aussitôt arrivées, Brandin les aille chercher, pour qu'elles soient arrivées avant moi.
Allons, ma chérie, un peu de courage et à bientôt. Je vous envoie tout mon cœur en attendant mieux; baisers à tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

884. À G. PETIT Château de la Pinède, Antibes

Monsieur Petit,
Vous m'avez fait adresser un relevé de mon compte pour me prouver qu'il ne m'est plus dû que mille francs quand nous étions d'accord, qu'avant le dernier envoi de 500, vous me deviez deux mille.
Il est retournant qu'après plusieurs mois d'attente vous cherchiez à en diminuer 500 francs.
Je ne puis vérifier mon compte n'ayant pas mes notes ici.
Vous auriez pu au moins remettre une valeur de mille francs à M. Troisgros qui s'est inutilement présenté chez vous plus de vingt fois.
J'ai appris que vous vous défaisiez de tous mes tableaux et les vendiez moins cher qu'ils ne vous ont coûté, je ne m'étais donc pas trompé en pensant que depuis mon absence votre but était uniquement de me faire tort. C'est un charmant procédé, mais la première chose serait au moins de régler ce qui m'est dû depuis si longtemps.
Claude Monet.
1er mai 88.
Document original, Archives Durand-Ruel.

885. À DE BELLIO [mai 1888]

[Monet prie Bellio d'envoyer quelqu'un chez Petit pour prendre un cadre. Il s'excuse de ne pouvoir aller au dîner.]

886. À CH. DURAND-RUEL Giverny, 6 mai 88

Cher Monsieur Durand,
J'aime avant tout la franchise et les situations nettes. Ce n'est pas moi qui vous ai écrit pour vous offrir mes toiles, c'est M. Durand votre père qui m'a écrit pour me manifester son désir de refaire des affaires avec lui et m'offrir d'exposer chez lui dans les conditions que je déciderai, me priant de vous prévenir dès mon retour afin d'être des premiers à voir mes toiles. Vous m'avez de nouveau écrit vous-même dans le même but. J'ai pris la peine de passer chez vous dès mon arrivée et j'ai été surpris de constater que vous affectiez d'oublier ce que vous m'aviez écrit. Ce n'est pas en solliciteur que je vous écris, mais bien pour que vous compreniez que je ne suis pas dupe de ces procédés. Une première fois déjà, avant mon départ, vous avez usé du même moyen et j'ai dû constater que vous n'étiez venu chez moi que par curiosité et dans l'espoir de me voir dans l'embarras. Aussi pour ces raisons et pour d'autres, je vous préviens que je me retire de tous projets d'exposition rue Laffitte.
J'aurais certes été heureux de refaire des affaires avec vous, mais pour cela je comptais sur la franchise complète, la première chose en affaires.
Recevez mes salutations distinguées. Claude Monet.
Vous m'avez parlé d'un prix de location de 5000 francs et j'apprends par Renoir que vous ne faites payer que 4000 francs à M. Van Beers.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 327. Archives Durand-Ruel.

887. À RODIN Giverny, 15 mai 88

Mon cher Rodin,
Aviez-vous été prévenu par Geffroy que je renonçais à tout projet d'exposition chez Durand-Ruel? Oui, sans doute.
Vous savez aussi que depuis mon retour je n'ai que des ennuis. Après m'être donné tant de mal, ce n'est pas drôle. Je ne sais plus où donner de la tête et ne veux rien faire ce printemps. Je verrai à faire quelque chose de plus complet au commencement de l'hiver. Je vous ai télégraphié, parce que je sais que l'on se sert de mon nom pour faire une exposition chez Durand, mais je n'y expose pas, et j'ai le droit de m'opposer à ce que l'on y expose des tableaux de moi, si l'exposition est payante. Si elle est gratuite, je ne puis rien dire, le marchand est libre chez lui, mais dans ce sens, c'est toujours un four.
Je crois devoir vous prévenir de tout cela, pensant qu'il vous sera préférable d'exposer un peu plus tard avec moi, plutôt que maintenant sans moi. Mais cependant, si telle était votre intention, je ne voudrais pas vous influencer.
Amitiés, et à bientôt, j'espère.
Votre ami, Claude Monet.
Un mot de réponse.
Musée Rodin, Paris.

888. À WHISTLER Giverny par Vernon (Eure)

Mon cher Whistler,
Depuis mon retour je n'ai eu que des ennuis pour notre exposition. Je vous ai télégraphié que je n'exposais pas chez Durand; je n'ai pu m'entendre avec lui et je crois qu'il est préférable d'attendre au commencement de l'hiver, car une exposition bâclée à la hâte chez Durand pourrait être nuisible. Bref j'y renonce positivement, Petit m'offrant de me louer sa galerie (moi seul reponsable) pour octobre ou novembre. Je vous ai de nouveau télégraphié ce matin en apprenant qu'on se servait de mon nom pour faire quand même une exposition chez Durand, mais comme on n'a pas le droit d'exhiber de mes tableaux dans une exposition payante sans mon consentement et que je m'y oppose formellement, j'ai cru devoir vous en prévenir afin que vous ne soyez pas trompé et pensant qu'il vous sera plus agréable d'exposer avec moi, mais cependant, si vous avez envie d'exposer chez Durand, ne croyez pas que je cherche à vous influencer. Je veux seulement qu'il n'y ait pas surprise. Répondez-moi de suite un mot, n'est-ce pas.
A vous d'amitié, Claude Monet.
15 mai 88.
Je serai bien aise aussi de pouvoir exposer avec vous à Londres la saison prochaine.
C. P. Barbier, « Mallarmé-Whistler, Correspondance », Paris, 1964, p. 19.
Document original (Glasgow University Library).

889. À RODIN [c. 20 mai 1888]

Mon cher Rodin,
Pardon de ne pas vous avoir répondu de suite.
Vous êtes trop aimable et m'embarrassez beaucoup, car les deux choses sont aussi belles chacune dans leur genre. Cependant, cette *Vieille femme* m'a rudement frappé.
Merci bien des fois, et à bientôt, car je vous attends sans faute mercredi avec Mirbeau.
Vous ferez le voyage avec mon ami Duret, qui vient aussi et qui est enchanté de vous revoir et de connaître Mirbeau.
Amitiés, Claude Monet.
Musée Rodin, Paris.

890. À WHISTLER Giverny, mercredi [23 mai 1888]

Mon cher ami,
Partez-vous toujours vendredi matin? L'exposition est-elle pour demain? Envoyez-moi une dépêche dès le reçu de ma lettre, et, si vous partez vendredi, je viendrai demain soir pour dîner. Autrement, je ne viendrai que vendredi matin.
A vous, Claude Monet.
Document original (Glasgow University Library).

891. À BERTHE MORISOT Giverny, [peu avant le 25 mai 1888]

Chère Madame,
Je n'ai pas encore eu la possibilité de venir vous voir depuis mon retour, n'étant venu à Paris qu'hier et pour quelques heures seulement qui étaient prises d'avance.
Vous avez su tous nos ennuis chez Petit. Après s'être tant donné de mal, ce n'est pas drôle d'être joué de cette façon. Il avait été question d'une exposition chez Durand; ce projet ne m'allait guère et en arrivant à Paris j'y ai tout de suite renoncé pour bien des raisons qu'il serait trop long de vous conter.
Mais voici que ce matin Renoir m'annonce que cette exposition a si bien lieu qu'elle ouvre samedi et que le jeune Durand, sans même m'avoir consulté, se propose d'y mettre des tableaux de moi, à lui et à des amateurs. Comme je vais m'y opposer par tous les moyens, puisque c'est mon droit si c'est une exposition payante, je crois devoir vous en prévenir, non pour vous influencer en rien, mais bien pour que vous ne soyez pas surprise et que vous ne croyiez pas que je suis un lâcheur comme on va le dire. J'ai fait mes preuves et vous ai prouvé que mon plus vif désir était d'exposer avec vous.

Je compte venir vous voir dès que je viendrai à Paris pour un jour ou deux et j'espère aussi que vous voudrez bien venir un jour à Giverny.
Recevez, ainsi que M. Manet, l'assurance de mon amitié.
Votre dévoué — Claude Monet.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, pp. 134-135.
Document original.

891 bis. À P. HELLEU — Giverny par Vernon, Eure [peu avant le 25 mai 1888]

[Cazin l'a desservi auprès de Petit. Ses amis veulent le faire participer à une exposition de groupe chez Durand-Ruel en exposant, sans son accord, des tableaux qui ne lui appartiennent plus. Il veut les faire décrocher.]

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-90, don de Mme Howard-Johnston.

892. À RODIN — Giverny

Mon cher Rodin,
Que je vous dise combien je suis heureux du beau bronze que vous m'avez envoyé. Je l'ai placé dans l'atelier afin de le voir constamment. Je suis revenu émerveillé de votre *Porte* et de tout ce que j'ai vu chez vous.
Merci encore.
Amitiés, — Claude Monet.
25 mai 88.
J'avais espéré vous voir chez Charpentier, mais en vain.

Musée Rodin, Paris.

893. À MALLARMÉ — Paris, 27 mai 1888[1]

Quelle déception pour moi hier de ne pas pouvoir vous rejoindre vous et Whistler. Arrivé ce matin, Whistler m'a dit que je vous ferai plaisir en venant dîner ce soir avec lui, mais ne suis-je pas bien indiscret ? Un mot 111, rue Saint-Lazare, hôtel Garnier.

[1] Télégramme.

C. P. Barbier, «Mallarmé-Whistler, Correspondance», Paris, 1964, p. 23.

894. À MALLARMÉ — Giverny, 5 juin 1888

Mon cher Mallarmé,
Merci pour l'envoi du *Ten O'Clock* de Whistler et de l'amicale dédicace. Je voulais justement vous écrire, Whistler m'ayant chargé de vous prier d'en adresser une épreuve au sculpteur Carriès qui habite 65, boulevard Arago. Voilà la commission faite.
Vous savez que je conserve l'espoir de vous voir une journée ici avec M. et Mme Manet. Je souhaite bien que ce ne soit pas abusivement, puis je pense aussi à votre promesse *(L'Après-midi d'un Faune)*.
Présentez mes hommages à Mme et à Mlle Mallarmé.
Bien amicalement.
Votre — Claude Monet.

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1969, t. III, p. 207.

895. À BERTHE MORISOT — [Giverny, début juin 1888]

Chère Madame,
Vous devez me croire bien oublieux, n'est-ce pas ? Je voulais toujours venir vous voir et vous dire combien j'ai trouvé jolis vos tableaux chez Durand, mais j'ai été très occupé ici, ne venant à Paris qu'en passant pour quelques heures, et puis j'espérais aussi que, vous entendant avec Mallarmé, vous alliez venir à Giverny.
Me voilà cloué à Giverny pour une vingtaine de jours, Mme Hoschedé a dû partir aux eaux de Forges avec sa fille aînée et je ne puis guère m'absenter longtemps. Je n'ose pas insister pour vous faire venir maintenant à Giverny. Mme Hoschedé m'en voudrait certainement beaucoup et j'espère qu'à son retour vous n'aurez pas encore quitté votre cher Paris, pas plus que Mallarmé, qui m'a dit y être encore retenu pour des corrections d'épreuves. Excusez-moi donc de ne pas être revenu vous voir et à bientôt j'espère.
Mes meilleures amitiés pour vous et M. Manet.
Tout à vous, — Claude Monet.
P.-S. — Les Goupil vous ont-ils au moins prévenue qu'ils faisaient une exposition d'une dizaine de toiles que je leur ai vendues ? Je serais bien aise d'avoir votre impression.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 135.
Document original.

896. À ? — Giverny, 8 juin 1888

[Monet est très heureux et flatté d'avoir reçu une invitation]
...au dîner de la Banlieue... et serai très heureux d'y prendre part le plus souvent possible, malheureusement je crains bien de ne pouvoir m'absenter demain.

Charavay, nº 31063.

897. À MALLARMÉ

Mon cher ami,
Merci de votre si aimable lettre.
Je suis bien content que mes tableaux vous plaisent, les éloges venant d'un artiste comme vous, cela fait plaisir.
Oui, ce pauvre Manet m'aimait bien, mais nous la lui rendons bien cette amitié et je suis exaspéré du silence et de l'injustice de tous pour sa mémoire et son grand talent.
Mes meilleures amitiés, mon cher Mallarmé.
Tout à vous, — Claude Monet.
19 juin 88.
Avez-vous des nouvelles de Whistler et revient-il bientôt ?

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1969, t. III, p. 212.

898. À P. DURAND-RUEL — Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je viens d'être absent quelques jours, c'est ce qui m'a empêché de vous répondre plus tôt.
Je reste à Giverny pour le moment cette semaine, vous pouvez donc venir dimanche prochain. Je dois seulement m'absenter pour aller à Londres, mais je serai encore ici dimanche.
J'ai été assez vivement peiné de certains procédés de M. Charles et ai bien regretté que nous ne puissions mieux nous entendre, surtout après la lettre que vous m'aviez écrite dans le Midi, avant votre départ pour l'Amérique.
Votre tout dévoué — Claude Monet.
4 juillet 88.
Je vous serais bien obligé de me confirmer votre venue pour dimanche.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 328 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

898 bis. À P. HELLEU — Giverny par Vernon (Eure) [c. 20 juillet 1888]

[Il arrive d'Angleterre et a passé deux jours chez Sargent.]

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-89, don de Mme Howard-Johnston.

899. À P. DURAND-RUEL — Giverny

Cher Monsieur Durand,
Excusez-moi de vous faire attendre aussi longtemps les tableaux que vous m'avez demandés. J'ai été un peu plus longtemps que je ne pensais à Londres, mais maintenant je vais travailler pour vous jusqu'à ce que tout soit fini et j'espère ne pas vous faire attendre longtemps. Je serai bien aise de savoir si vous avez vu ces MM. Boussod et si vous êtes d'accord pour marcher ensemble.
Tout à vous, — Claude Monet.
23 juillet 88.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 328. Archives Durand-Ruel.

900. À DURET — Giverny

Mon cher Duret,
J'ai été bien surpris en recevant vos lignes datées de Meri-Goulle *[sic]*, j'étais loin de penser que vous soyez si loin.
Je serais très heureux de vous voir au retour et si vous pouvez passer quelques jours à Paris, vous serez bien aimable de me sacrifier quelques heures et de venir déjeuner à Giverny. Tâchez donc de faire cela.
Quand on fait si facilement de pareils voyages, on peut bien de temps en temps voir un ami à une heure et demie de Paris.
En tout cas, un mot dès votre retour.
Tout à vous, — Claude Monet.
26 juillet 88.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 86.

901. À G. PETIT — Giverny, 30 août 1888

[Protestations énergiques contre les prétentions du marchand qui lui réclame des tableaux livrés depuis longtemps, il déclare être parfaitement à jour et en règle. Puis il parle de l'exposition projetée, se plaint du très mauvais temps de cet été qui l'a empêché de travailler.]

«Autographes, souvenirs historiques et littéraires», G. Morssen, novembre 1954, nº 59.

902. À P. DURAND-RUEL — Giverny

Cher Monsieur Durand,
Sans nouvelles de vous depuis longtemps et étant dans l'intention de partir, sans doute dimanche, pour une excursion plus ou moins longue selon le temps et le travail, je voudrais bien que vous me disiez par un mot si vous êtes toujours dans les mêmes intentions au sujet des 8 tableaux que vous m'avez demandés. J'ai besoin d'être fixé avant mon départ et vous serai très obligé de me répondre par retour du courrier.
Je ne suis pas revenu à Paris depuis que je vous ai vu et j'attendais toujours la visite que vous m'aviez annoncée voilà longtemps déjà.
Je pense que vous êtes toujours à Paris. Dans tous les cas, je suppose que vous avez dû laisser des instructions à cet égard et que réponse pourra m'être adressée pour dimanche matin.
Tous mes compliments. Tout à vous, — Claude Monet.
7 Sepbre 88.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 328-329. Archives Durand-Ruel.

903. À P. DURAND-RUEL — Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je suis très embarrassé pour répondre à votre dernière lettre, car tout en désirant vous être agréable et vous vendre de nouveau de mes tableaux, je ne puis cependant perdre. Vous savez parfaitement que lorsque je suis venu à Paris j'ai tout fait auprès de MM. Boussod et Valadon pour obtenir d'eux des conditions spéciales pour vous, en raison de nos anciennes relations et de ce que vous avez fait pour moi. Et lors de notre dernier entretien vous les aviez acceptées, ces conditions, me priant de vous terminer les 8 tableaux que vous aviez choisis chez moi. Je ne puis faire plus que ce que j'ai fait, à vous de vous adresser directement à ces messieurs.
Vous trouvez regrettable que j'aie accepté cet engagement, mais, cher monsieur Durand, que serais-je devenu depuis quatre années sans M. Petit d'abord, et sans la maison Goupil ? Non, voyez-vous, ce qui est regrettable, c'est que les circonstances vous aient mis dans la nécessité de ne pas pouvoir continuer à acheter. Enfin voyez ces messieurs si vous croyez, ou bien acceptez ces conditions auxquelles moi seul ferai une perte, et cela sera je crois à l'avantage de tous.
Un mot de réponse, car je vais être obligé de disposer bientôt des tableaux que vous aviez mis de côté.
J'espère que vous êtes tout à fait remis de votre indisposition.
Mes meilleurs compliments.
Tout à vous, — Claude Monet.
24 Sepbre 88.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 329-330.
J. Rewald, «Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists», in: «Gazette des Beaux-Arts», janvier-février 1973, pp. 22-23, 34 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

904. À EUGÈNE MANET — Giverny

Cher Monsieur Manet,
Je comptais justement vous écrire pour avoir de vos nouvelles, car je ne suis pas venu à Paris depuis des mois, et je suis en ce moment en pleine fièvre de travail, ce qui fait que je ne sais trop quand j'y viendrai.
J'espère cependant venir vous voir avant votre départ qui n'est pas je suppose tout à fait proche.
J'aurais été bien heureux si Mme Manet avait pu venir à Giverny avec Mallarmé, c'était chose promise et s'il n'est pas aussi occupé, j'espère encore avoir leur visite. Pour vous je comprends que le voyage vous arrête et je n'insiste pas.
Merci d'avoir pensé à m'écrire.
Comme vous, je tiens beaucoup à cultiver nos bonnes relations.
Vous avez grandement raison d'aller dans le Midi et, si j'y puis aller un peu cet hiver, nous nous y verrons certainement, mais jusqu'à présent je n'ai aucun projet.
Recevez ainsi que Mme Manet mes compliments de sincère amitié, et dites bien à Mallarmé le plaisir qu'il me ferait s'il pouvait accompagner Mme Manet un de ces jours, et avant qu'il ne fasse tout à fait mauvais.
En tout cas à bientôt.
Tout à vous, — Claude Monet.
Mme Hoschedé et ses filles me chargent pour vous et Mme Manet de leur bon souvenir. — C. M.
29 septembre 88.

Document original.

905. À JEANNIOT — Giverny, 1er octobre 1888

[Monet espère que le directeur de La Cravache *a transmis à Jeanniot ses remerciements pour l'article que ce dernier a écrit sur lui. Monet lui demande une recommandation pour son fils qui va commencer son service militaire.]*

Autographes et manuscrits, Marc Loliée, liste hors série, nº 9, janvier 1954, nº 64.

906. À ? — Giverny, 1er octobre 1888

[Très plaisante lettre dans laquelle Monet parle de Théo van Gogh qui est venu le voir, il dit ensuite :]
...Je travaille toujours beaucoup, ma situation et mes affaires sont des plus satisfaisantes, mais la peinture me ronge toujours n'étant jamais content et voulant faire toujours mieux.

Charavay, nº 23670.

907. À WHISTLER — Giverny

Cher ami,
Ces jours passés, étant à Paris, j'ai appris que vous y étiez venu et cela sans me faire signe ; c'est mal, car vous savez le plaisir que j'ai à vous voir.
J'espère au moins que vous ne m'avez pas gardé rancune d'avoir quitté Londres sans vous serrer la main. J'avais été retenu chez Sargent et rappelé subitement chez moi, et c'est avec bien du regret que j'ai dû partir sans pouvoir aller à la Tower House. J'ai su aussi que vous aviez passé la belle saison en Touraine où vous avez fait une moisson d'eaux-fortes superbes que je serai heureux de voir à la prochaine occasion. Donnez-moi donc de vos nouvelles et dites-moi si vous projetez quelque chose en fait d'exposition à Londres. Quant à Paris, on ne pense qu'à la grande exposition à laquelle, j'espère, vous allez figurer triomphalement.
Veuillez présenter mes hommages à Mme Whistler et me rappeler à son bon souvenir.
A vous d'amitié, — Claude Monet.
30 novbr. 88.

C. P. Barbier, «Mallarmé-Whistler, Correspondance», Paris, 1964, p. 34 (partiellement).
Document original (Glasgow University Library).

908. À WHISTLER — Giverny, [fin janvier 1889]

Mon cher Whistler,
J'étais justement à Paris lorsque votre seconde lettre est arrivée à Giverny, je la trouve seulement en rentrant. Cela vous expliquera pourquoi j'ai un peu tardé à vous répondre.
Je me suis en effet fort amusé à la lecture du (désastre d'Oldham)[1] et bien que me figurant ce que cela a pu être, j'aurais aimé à être le témoin de la chose. Bien certainement cela s'est su à Paris, dans le monde des artistes, mais les journaux n'en ont pas parlé, cela sans doute à cause du sieur Boulanger qui occupe toutes les conversations et tous les journaux. Je n'ai donc rien à vous dire de particulier ayant trait à ce qui vous intéresse.
Je suis [allé] pour voir Degas sans le rencontrer, aussi Mallarmé que j'ai vu plusieurs fois [et qui] s'est bien amusé en lisant les articles en question ; il en avait du reste entendu parler déjà.
Mirbeau, lui, est toujours absent de Paris. Il est dans le Midi jusqu'en mai. A cette époque vous viendrez sans doute aussi à Paris et nous pourrons, de nouveau, nous réunir quelques fois. J'allais oublier de vous dire que Mallarmé à qui j'ai fait votre commission sera très heureux que vous lui écriviez. Il a eu cet hiver un certain succès avec une traduction des poèmes d'Edgar Poe.
Excusez-moi, mon cher ami, de ne pas vous donner de nouvelles concernant votre dernier scalp. Ne vous en prenez qu'au Brav' général et non à moi, mais si j'apprends quelque chose, je vous écrirai de suite ; de votre côté, pensez aussi à m'écrire.
Mes respectueux hommages à Mme Whistler.
A vous d'amitié, — Claude Monet.
Voici l'adresse de Mirbeau :
Casa Carola
Menton
Alpes-Maritimes

[1] *(Désastre d'Oldham)* : la parenthèse est de Monet, qui semble avoir hésité sur l'expression à employer pour évoquer le conflit qui opposa Whistler au peintre William Stott of Oldham.

C.P. Barbier, «Mallarmé-Whistler, Correspondance», Paris, 1964, p. 37 (partiellement).
Glasgow University Library, BP11M/113.

909. À P. HELLEU — Giverny par Vernon (Eure), 12 fév. 89

[Il a organisé une petite exposition. Son correspondant a pu voir ses essais de figures en plein air.]

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-88, don de Mme Howard-Johnston.

910. À BERTHE MORISOT — Giverny

Chère Madame,
Que je suis coupable et comme je m'en veux d'être resté si longtemps sans vous écrire, je voulais toujours le faire, mais toujours quelque chose survenait qui me faisait remettre au lendemain. J'ai heureusement eu quelquefois de vos nouvelles par votre lettre à Mme Hoschedé, et aussi par Mallarmé et par

Renoir, et j'ai été bien heureux que vous vous trouviez bien, ainsi que M. Manet, de votre séjour à Nice, malgré que le temps n'y ait pas été très beau, mais il est toujours préférable à celui que nous subissons ici, aussi suis-je désolé maintenant de n'avoir pas suivi votre exemple; je pensais qu'il ferait ici un bel hiver et me réjouissais de faire des effets de neige et de givre, mais il ne cesse de faire un temps atroce et surtout variable, de sorte que je n'ai rien fait de bon, et il est trop tard à présent pour m'absenter. Je compte sur les premiers beaux jours de printemps pour me rattraper, mais en attendant je me fais beaucoup de mauvais sang.
J'espère au moins que vous aurez pu beaucoup travailler et qu'après un si long séjour vous nous rapporterez des masses de jolies choses.
Personne n'a pu me renseigner sur l'époque de votre retour, mais je présume que vous attendez que le temps soit devenu plus clément ici; en tout cas, j'espère que vous n'imiterez pas ma paresse et que vous voudrez bien me donner de vos nouvelles.
Je n'ai pas à vous conter de choses bien intéressantes. Je vais de moins en moins à Paris, où du reste, l'on n'est absorbé que par la politique; il y a toujours les mêmes expositions que vous savez, votre serviteur a aussi la sienne, bien modeste, chez van Gogh, mais l'empressement du public est très calme, la politique absorbe tous les esprits.
Le pauvre Renoir a été bien touché, on a craint une paralysie faciale, mais il est beaucoup mieux et ne s'est heureusement pas frappé.
Veuillez, chère Madame, faire toutes mes amitiés à M. Manet et croyez-moi toujours votre dévoué Claude Monet.
15 février 89.
D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 146 (partiellement).
Document original.

911. À MALLARMÉ [Giverny], 15 février 1889

Mon cher Mallarmé,
Que je vous dise le plaisir, le ravissement que j'ai éprouvé à la lecture de votre livre.
J'ignorais complètement la poésie de Poe; c'est admirable, c'est la poésie même, le rêve, et comme l'on sent que vous en avez traduit l'âme!
Je ne suis qu'un ignorant complètement illettré, mais n'en suis pas moins ému.
Je ne connaissais de Poe que sa prose que j'avais lue et admirée très jeune avant d'en entendre parler, mais comme vos poèmes complètent et disent l'homme que c'était.
Merci, merci du plaisir que vous m'avez procuré et comme ce me sera bon de le relire souvent.
Bien amicalement à vous, Claude Monet.
Je n'oublierai pas votre dessin, mais je n'en ai pas encore eu le temps.
H. Mondor et L.J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1969, t. III, p. 290.

912. À RODIN Giverny

Mon cher Rodin,
Je reçois un mot de Petit me donnant rendez-vous samedi matin 10 heures, pour m'entendre avec lui au sujet d'une exposition à faire dans sa galerie pendant l'Exposition Universelle, *mais rien que vous et moi*. Etes-vous toujours dans cette disposition, comme vous me l'avez dit lorsque je vous en ai parlé? Oui, j'espère, et dans ces conditions nous pourrions faire quelque chose de bien à nous deux.
Maintenant, d'après ce que m'a dit Petit, il ne nous demanderait pas d'argent pour sa galerie, se réservant les entrées et un tant pour cent sur la vente. Il voudrait cependant avoir en paiement quelque chose de vous et de moi.
C'est pour débattre ces questions qu'il me donne rendez-vous après-demain samedi. J'ai donc besoin avant tout de savoir si je puis compter sur vous. Répondez-moi donc *de suite par dépêche* oui ou non et donnez-moi un rendez-vous où vous voudrez pour déjeuner samedi entre 11 heures et demie et midi, afin que nous causions de tout cela. Je n'aurai que très peu de temps à moi, rentrant le soir même à Giverny.
Je compte donc sur une dépêche demain sans faute.
A vous d'amitié, Claude Monet.
28 fév. 89.
P.-S. — Vous nous avez bien manqué chez Rollinat. Je suis enthousiasmé et je vais y retourner pour un mois et y travailler ferme.
Musée Rodin, Paris.

913. À RODIN Giverny

Mon cher Rodin,
J'ai reçu votre mot, je viendrai vous voir demain vers 3 heures au dépôt des Marbres. Si vous n'y êtes pas, j'irai au boulevard de Vaugirard.
Je compte partir pour la Creuse demain soir.
Amitiés, Claude Monet.
5 mars [1889].
Musée Rodin, Paris.

914. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], samedi [9 mars 1889]

Je reçois votre lettre me disant vos ennuis avec les domestiques. Joseph était en effet allé à Vernon, mais il est désolant que cela arrive à un moment où je suis peu en fonds et où je suis absent.
Enfin je vous envoie bien vite deux cents francs; songez à ce qu'il me reste et soyez prudente.
Je rentre de travailler, mais mal, et j'ai effacé ce que j'ai fait ce matin; c'était mal pris, mal compris. C'est toujours ainsi au début. Hier, j'ai mieux travaillé. Avec cela aujourd'hui temps très variable, gris et soleil.
Je suis très bien installé et point du tout gêné par Rollinat qui me laisse libre et seul; je ne les vois qu'aux repas, mais j'ai du mal à rentrer me coucher de bonne heure; on dîne très tard à sept heures et demie ou huit heures et je ne puis guère partir aussitôt le repas.
Pardonnez-moi de ne pas vous écrire encore bien longuement aujourd'hui. Voilà qu'il va être midi et il faut m'occuper du départ de votre lettre.
A demain, baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées, mes tendresses.
Votre Claude.
Document original.

915. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], lundi matin [11 mars 1889]

Pas de lettre de vous ce matin, ça n'est pas bien et cela me peine, car hier dimanche vous aviez le temps. Avec cela je suis attristé, ce matin il pleut à ne pas mettre le pied dehors; je vais donc profiter de cela pour écrire quelques lettres, car, quand je travaille, je n'ai guère de temps.
J'ai fait une bonne journée hier, me voilà bien organisé et en train, mes motifs choisis pour le matin et l'après-midi, soleil et temps gris.
Comme je vous l'ai dit, Rollinat a le respect de mon travail et nous ne nous voyons qu'au repas. Hier soir, dimanche, il y a eu le trente et un avec le curé, le notaire et un châtelain voisin, et j'ai dû me coucher après minuit, ce qui ne m'a pas empêché de me lever à six heures; les autres soirs, nous causons art au coin du feu, et chaque soir Rollinat me chante ou me dit quelque chose.
Si j'ai la chance d'être assez favorisé par le temps, je pense ne rester ici que quinze à vingt jours, pour de là aller à Crozant. Ecrivez-moi bien longuement surtout et soyez persuadée que je ne cesse de penser à vous.
Je vous envoie mes baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Et maintenant j'écris à Petit dont je n'ai aucune nouvelle encore, j'ai donc bien peur que dans ces conditions cela ne marche pas.
Si vous avez connaissance de l'article Mirbeau, envoyez-le-moi.
Document original.

916. À RODIN Buffet de la gare de Châteauroux

Mon cher Rodin,
Je suis en route pour Paris, où je viens exprès pour causer avec Petit et régler les conditions.
Je serai à Paris ce soir à minuit. Il faudra que je vous voie absolument demain, repartant le soir même pour Fresselines, car Rollinat voudrait bien que je vous ramène.
A demain; dès que j'aurai vu Petit, je me mettrai à votre recherche.
Amitiés, Claude Monet.
Mardi, 12 mars 89.
Musée Rodin, Paris.

917. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 15 mars 89

Comme vous devez le penser, je suis arrivé bien fatigué, et cependant, après m'être changé, rafraîchi et avoir déjeuné chez Rollinat, je me suis remis de suite au travail et par un froid terrible qui me fait craindre le retour de la neige.
J'étais si las hier soir que j'ai dormi comme une brute ma nuit complète et que, m'étant levé très tard ce matin, je renonce au travail ce matin pour mettre au courant ma correspondance arriérée.
Votre lettre me navre pour vous: que d'ennuis, que de dépenses aussi! Vous savez combien il faut que vous soyez prudente en ce moment et jusqu'à ce que je me tire d'affaire, aussi je souhaite bien que vous parveniez à trouver quelqu'un de possible; s'il vous fallait encore revenir à Paris après tant de voyages successifs, ce serait désolant. Enfin je compte sur vous, sur votre dévouement, car vous savez les sacrifices qu'il me faudra faire pour mener à bien cette affaire d'exposition et avec cela vivoter et travailler jusque-là.
Je ne saurais vous dire combien j'ai été heureux aussi de vous avoir ces quelques moments avec moi, j'aurais certes mieux aimé être tous deux seuls, mais ce n'était guère facile.
Geffroy et l'impénétrable Rodin m'ont reconduit à la gare d'Orléans, il ne me reste plus pour le moment qu'à attendre le résultat de l'entrevue de Petit avec Rodin.
Embrassez bien les enfants pour moi, grands et petits, il me semble déjà qu'il y a un siècle que je ne les ai vus; mes amitiés à la sombre et pauvre Marthe, à vous tout mon cœur et toutes mes pensées.
Votre Claude.
Ne manquez surtout pas de parler sérieusement à Brandin.
Document original.

918. À G. PETIT Fresselines, samedi [16] mars 89

Cher Monsieur Petit,
Vous sachant de retour à Paris aujourd'hui, je viens vous rappeler de voir de suite Rodin, à son atelier, pour en terminer avec lui.
En principe nous sommes *tous deux décidés à faire cette exposition*, et je suis, moi, décidé à faire un sacrifice pour cela.
Du reste, j'ai expliqué tout cela à votre beau-frère, je demande seulement, en vous abandonnant toutes les entrées, à ce que le tant pour cent soit fixé à dix au lieu de quinze.
Enfin, il importerait de vous entendre avec Rodin et de me prévenir de suite, et entre nous, j'espère que cela ira tout seul.
Mes meilleurs compliments.
Tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

919. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, lundi [18 mars 1889]

J'étais désolé hier de ne pouvoir vous écrire, mais il faisait beau et je me suis attardé au travail arrivant très en retard au déjeuner. Ce matin c'est mon tour de ne pas avoir de lettre de vous, sans doute vous avez été prise par vos invités ou bien je recevrai deux lettres demain, mais comme vous cela m'attriste toujours malgré moi quand je reste un jour sans nouvelles. J'espère pour vous que le départ des domestiques qui a lieu aujourd'hui se passera sans ennui pour vous.
Je travaille toujours beaucoup, sans aucun arrêt ni dérangement aucun, Rollinat craignant de me gêner ne vient jamais près de moi, aussi suis-je chez lui comme à l'auberge, à cela près que j'ai la compensation du charme de sa conversation et, toujours le soir, lecture et concert.
J'ai environ quatorze toiles en train. Ça marche, mais bien piano et avec beaucoup de mal, plus je vais plus c'est ainsi, je croyais faire ce pays du premier coup? Ah! bien oui, c'est d'un difficile inouï.
J'ai reçu ce matin une lettre de Jean datée de Déville hier, il est content, mais comme à vous il me dit être désolé de n'avoir pas reçu de nouvelles de Giverny.
J'avais écrit à van Gogh pour le prier d'expédier mes toiles à Giverny, il me répond très aimablement que l'article de Mirbeau a ramené énormément de monde, qu'il me fait beaucoup de bien. Il me demande de les garder encore à cause de cela, il a vendu une toile et est en marché pour trois autres. Ils doivent bien se mordre les pouces.
Hélas, le temps passe, il me faut vous quitter. A demain, tous mes baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

920. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 19 mars 89

J'ai reçu ce matin vos deux lettres de dimanche et d'hier, elles me désolent, car je prévois bien des ennuis et, avec si peu d'argent, cela est terrible. Méfiez-vous surtout de prendre un ivrogne, c'est la plus terrible chose. Je suis bien anxieux de vous savoir tirée de là.
Quant à vos visiteurs, je ne suis nullement surpris, au contraire, et je persiste à redouter une installation à Giverny.
Il pleut ce matin, ça me navre, car j'ai assez de choses en train ici, et il me faut terminer au plus vite pour aller à Crozant; j'espère du reste qu'il va faire beau tantôt.
Je profite de ce mauvais temps pour examiner mes toiles; hélas! quelle difficulté et que je suis donc lent à exprimer ce que je veux. J'ai aussi bien des lettres à faire, car il faut que je réveille la mémoire de Petit et de Rodin, car, tant que ça ne sera pas tout à fait décidé, je suis inquiet. Petit peut trouver quelque chose de plus avantageux, quant à Rodin il a tant de connaissances qui peuvent l'influencer. Enfin j'attends impatiemment, mais l'important, la première chose c'est que je travaille et bien. Et je vous assure que je ne perds pas de temps et je suis tant au travail que j'en perds la notion du temps et des jours, et j'avais oublié la naissance de mon Mimi. Je ne puis rien lui envoyer, mais il ne perdra pas à attendre et je compte sur vous pour le dédommager; embrassez-le bien fort pour moi, qu'il soit bien mignon pour vous et qu'il travaille bien surtout.
Baisers à tous et pour vous, ma chérie, toutes mes tendresses, tout moi.
Amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

921. À RODIN Fresselines, Creuse, 19 mars 89

Mon cher Rodin,
Je viens vous faire souvenir que Petit a dû rentrer à Paris hier et qu'il serait utile de presser les choses. Faites-le donc venir à votre atelier le plus vite possible. J'espère que vous vous entendrez facilement avec lui et que, la chose bien décidée, nous n'aurons plus qu'à travailler ferme tous les deux. Du reste je ne perds pas mon temps depuis que je suis ici. Mes journées finies, ce sont d'exquises soirées passées à entendre Rollinat.
Bonnes poignées de main, mon cher Rodin.
A vous, Claude Monet.
Jetez-moi un mot dès que vous aurez vu Petit.
Musée Rodin, Paris.

922. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 20 mars 89

Vous avez bien de la chance d'avoir beau temps. Ici, loin de faire doux et beau, c'est un temps de chien, pluie, vent, soleil; aussi, depuis deux jours, je me fais bien du mauvais sang, travaillant quand même, mais mal, aussi ne suis-je guère content de moi jusqu'à présent. Ça ne vient pas du tout et puis comme toujours c'est mal pris, mal choisi, le pays est certainement difficile à prendre et on ne peut y arriver du premier coup et si à la hâte.
Je me console un peu en pensant mieux faire à Crozant après mes tentatives premières ici.
Mais je n'en suis pas au découragement, loin de là, et ça pourra venir, surtout si le temps devenait un peu plus régulier.
C'est bien désolant de vous savoir toujours sans domestique, car cela fatiguera bientôt Marthe et vous aussi, puisque déjà vous me dites être souffrante.
Enfin j'espère que vous finirez par trouver quelqu'un et qu'une prochaine lettre m'apprendra la fin de vos soucis.
Je suis toujours sans nouvelles de Petit et j'ai bien peur que cette fois ce soit encore la même chose, ce serait malheureux, car avec la sympathie qui me vient de plus en plus de la presse, ça pourrait très bien marcher. Il est très bien l'article de *L'Evénement* et il me faut en remercier l'auteur que je ne connais pas. Bien certainement le point de départ de tout cela vient de Mirbeau.
Faites des vœux pour que j'aie beau temps, car tout dépendra surtout de ce que je pourrai rapporter d'ici.
Je vous envoie toutes mes pensées, tout mon cœur, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

923. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 21 mars [1889]

Hélas, hélas, le temps est de plus en plus mauvais, pluie et vent en tempête. Je rentre mouillé, trempé, sans avoir pu tenir, je suis consterné, car voilà trois jours qu'il en est ainsi, voilà aujourd'hui quinze jours que je suis arrivé ici. Avec les deux jours passés à Paris, je n'ai donc pu travailler que dix jours, cela va forcément me retarder, et cette maudite pluie va tout verdir. Et vous avez beau temps, c'est étonnant. La Creuse se grossit de nouveau et redevient jaune, enfin toutes les calamités; avec cela rien de Petit. Voilà une journée bien dure à passer et qui m'assombrit bien.
Vous avez bien tort de vous creuser, cessez donc d'avoir de ces inquiétudes. Mes hôtes sont charmants pour moi, mais vous n'en avez rien à redouter.
Je suis chaque jour plus charmé par Rollinat; quel véritable artiste, il est bien par moments le plus décourageant qui soit, plein d'amertume et de tristesse, justement parce qu'il est artiste et partant jamais content et toujours malheureux. Je continue à ne le voir qu'aux heures de repas. Les seuls êtres qui font ma société tout le jour sont, outre mon jeune porteur, deux superbes chiens de Rollinat; ils m'ont pris en amitié. Le matin ils arrivent à l'auberge, grattent à ma porte et ne me quittent pas une minute; je suis donc bien gardé et personne ne peut s'approcher de moi quand je travaille.
Je me porte à merveille, trop bien même, car on fait bonne chère chez le poète, aussi je dors comme une vraie brute, de onze heures à six heures du matin.
Mes baisers à vous et à tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

924. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, Creuse, [22 mars 1889]

Désolation, voilà que ce matin c'est de la neige avec un vent et un froid glacial, quel guignon.
Hier soir j'étais un peu plus content de moi, j'étais parvenu à bien mettre au point deux études, et cela malgré la pluie ou peut-être à cause de cela, car c'étaient deux toiles d'aspect sinistre, que je ne pouvais faire comme je le voulais.
Enfin elles venaient mieux et j'étais plein d'espoir pour aujourd'hui, mais que faire avec cette neige, qui reste assez pour me gêner et pas assez pour tenter de la faire, et cependant si elle persiste après le déjeuner, je tenterai quelque chose.
Mais que de mal toujours, quelle lutte continuelle.
Je viens de recevoir un mot de Rodin qui doit avoir ce matin la visite de Petit, il me dit qu'il pense que ça va s'arranger, j'espère donc, si toutefois Petit a été exactement au rendez-vous, que je recevrai demain des nouvelles décisives.
J'écris beaucoup de lettres par ce mauvais temps. Je demande à van Gogh de me rendre compte de ce qu'il a pu vendre, parce qu'au cas où ça aurait bien marché, je n'hésiterais pas à lui demander de l'argent pour vous en envoyer, car je suis très inquiet de vous savoir gênée, surtout dans cette situation, et certes il vaudrait mieux retenter un voyage à Paris, que de rester plus longtemps ainsi. Il faut absolument éviter que Marthe ne se fatigue et ne retombe malade comme l'an dernier.
Vous voyez que je pense à tout, donc si je reçois de bonnes nouvelles, je vous envoie de suite. Je ne puis maintenant me dessaisir du peu d'argent qui me reste et voudrais bien ne pas être obligé de vendre mes actions, je voudrais au moins pouvoir aller ainsi au moins jusqu'à mon retour, qui hélas par ce temps va forcément être retardé, car sans cela j'aurais déjà pu songer à mon départ d'ici pour Crozant, où il faut que j'aille coûte que coûte; prenez donc courage.
Et espérons qu'après ces bourrasques j'aurai enfin un temps régulier qui me permettra de travailler plus sûrement et plus rapidement.

N'allez pas vous laisser tomber malade et prenez bien des précautions, au besoin voyez le docteur, car si c'était des fièvres que vous avez, et ça pourrait bien en être après cette série de temps humide et d'inondations, ce serait bien ennuyeux, car c'est souvent terrible à faire passer. Soignez-vous absolument.

Je vous envoie toutes mes tendresses, tout mon cœur.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

925. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], samedi 23 mars 89

Deux mots, car heureusement il fait très beau, un soleil splendide, mais un vent glacial, c'est vous dire que je n'ai pas de temps à moi comptant faire une forte journée de travail.

Hier je n'ai pu rien faire, je suis allé en excursion avec Rollinat, nous avons marché à n'en plus pouvoir, mais que de belles choses j'ai vues, j'en étais hébété le soir.

Je vous embrasse, ainsi que les enfants.

Amitiés à Marthe.

Toutes mes pensées.

Votre Claude.

Document original.

926. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 25 mars 89

J'étais content de vous savoir enfin des domestiques, et vous voilà encore dans l'embarras. C'est vraiment désolant. Si vous devez aller à Paris, il faut tâcher d'attendre mercredi, car les bureaux c'est bien ignoble et bien chanceux. Je vais tâcher de vous envoyer ou de vous faire envoyer un peu d'argent. Vous verrez par cette lettre de van Gogh que les choses marchent mieux pour moi. Aussi comme nous avons besoin d'argent, je lui réponds que je consens à lui confier mes tableaux pour une exposition à Londres; cela pourra du reste être assez bon pour moi, et préparera les visiteurs pour Paris, si nous finissons par faire notre exposition chez Petit.

Je n'ai pas de nouvelles de ce dernier, mais je reçois ce matin deux lignes de Rodin qui a eu la visite de Petit, lequel doit m'écrire pour m'offrir des conditions plus douces pour n'ouvrir que le 1er juillet. J'attends cette lettre, mais je trouve cela bien tard. Sans doute Petit a trouvé quelque chose d'avantageux, pour jusqu'à cette époque. Voilà le désolant de n'avoir pu conclure plus tôt. Et s'il trouve mieux encore tant que rien ne sera décisif, il n'hésitera pas à nous lâcher. Aussi je lui télégraphie pour avoir cette lettre.

Je n'ai pu vous écrire hier, le samedi et hier ont été si bien que j'ai bûché comme un enragé, mais aujourd'hui nouvel arrêt, il pleut. C'est vraiment peu de chance, j'espère qu'après déjeuner ça va se lever et je me dépêche de faire ma correspondance.

Ne vous inquiétez pas de ma santé; quand je travaille, je vais toujours bien, quoique me faisant un terrible mauvais sang, car je ne suis jusqu'à présent que bien peu satisfait, j'ai beau dire que c'est toujours ainsi, qu'au retour je trouve cela mieux, je voudrais enfin arriver à le trouver sur place. Mais hélas ce temps, ces interruptions, c'est là le terrible et, malgré le froid, ça pousse et ça change. Bref, je me porte à merveille et malgré Rollinat et sa bonne cuisine je ne mange pas trop, je dors comme une brute et me lève à six heures. J'espère bien à mon retour à Giverny pouvoir y continuer ce même train-train de travail, car pour cette exposition, plus j'y pense, plus il me faudra faire de choses, et à ce point de vue l'ouverture au 1er juillet me donnera un peu plus de temps.

Merci de vos bonnes lettres, de vos tendresses. Moi aussi je pense sans cesse à vous, vous envoie mes baisers, tout mon cœur. Amitiés à Marthe, baisers aux enfants.

Votre Claude.

Document original.

927. À G. PETIT [25] mars 1889[1]

[Monet veut faire une exposition avec Rodin.]

[1] [? télégramme.]

928. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], mardi 26 mars [1889]

Toujours continuation d'un temps ignoble; hier après-midi j'ai pu travailler un peu, mais mal. Ça ne peut marcher avec de telles interruptions, je suis bien triste et votre lettre me disant tous vos ennuis me désole.

Je vous envoie ces cent cinquante francs pour le cas où vous ne recevriez pas de Mme Rémy.

Vous ne pouvez rester ainsi, allez à Paris et tâchez de bien tomber. Je suis bien heureux de savoir mon Mimi si gentil, le pauvre mignon, j'aimerais bien l'embrasser et vous aussi et je vois ce temps avec effroi, car il retardera mon retour et jusqu'à présent rien ne me satisfait. Enfin à chacun sa part d'ennui.

Il me refaut écrire chez Petit dont je ne reçois aucune nouvelle. Je sens très bien que c'est une chose qui ne va pas aboutir, qu'il a sans doute quelque chose de mieux en vue, de là son silence. Vous comprendrez aussi toutes les inquiétudes que j'ai, surtout ne pouvant travailler régulièrement.

Mais en voilà assez, je ne voudrais pas vous alarmer outre mesure.

Embrassez bien pour moi les enfants, mon Mimi et Baby.

Amitiés à Marthe, à vous toutes mes pensées, tout moi.

Votre Claude.

Si vous en avez fini de la *Revue indépendante*, adressez-la-moi, mais pas l'autre livre.

Document original.

929. À HAMMAN Fresselines (Creuse), 26 mars 89

Cher Monsieur Hamman,

Me voici encore obligé d'avoir recours à votre obligeance pour avoir une réponse au sujet de notre projet d'exposition.

Il y a plusieurs jours j'ai reçu un mot de Rodin qui avait eu la visite de M. Petit et il m'annonçait une lettre de ce dernier.

Ne recevant rien et ignorant ce qu'il était convenu entre M. Petit et Rodin, j'ai télégraphié hier à M. Petit, rien ce matin; je télégraphie à nouveau, ne pouvant rester plus longtemps dans cette incertitude.

Je sens très bien que M. Petit s'occupe d'autre chose pour sa galerie et que, s'il trouve plus avantageux, il nous laissera là sans se gêner.

Je vous serais donc très obligé de dire à M. Petit que je désire être fixé. Il me semble qu'après m'être dérangé l'autre jour comme je l'ai fait, la simple politesse était de m'écrire de suite.

Si M. Petit est encore absent, consultez M. Compère qui doit savoir les intentions de son beau-frère.

Excusez la peine que je vous donne.

Merci d'avance.

Poignée de main, Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

930. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 28 mars 89

J'espère toujours recevoir de vous des lignes rassurantes et au contraire c'est une succession d'ennuis qui vous arrive.

Si c'est un congé rue de Provence, je ne vois pas comment vous en pourrez sortir, tout sera inabordable à cause de l'exposition et c'est sans doute pour cela que le congé a été donné.

Il me tarde bien de savoir comment vous aurez pu vous tirer de tout cela. Fasse au moins que vous puissiez mettre la main sur des domestiques possibles. Le beau temps est revenu pour une courte durée je crois, car ce matin il y avait une forte gelée blanche. Je continue à travailler comme un forcené mais avec de plus en plus de mal, et si le soleil persistait, toutes mes toiles sombres et sinistres seraient fichues. Enfin, c'est toujours à la hâte que je vous envoie toutes mes pensées, tout mon cœur.

Amitiés à Marthe.

Baisers aux enfants.

Votre Claude.

Document original.

931. À BOUDIN Fresselines (Creuse), 28 mars 1889

Mon cher Boudin,

C'est ici, dans un pays perdu, que j'apprends le terrible malheur qui vous frappe, ce qui vous explique mon absence.

Croyez que je prends part à votre douleur; j'ai passé par là, et je sais le vide que laisse une telle perte. Soyez fort et courageux, c'est la seule chose que je puisse vous dire en vous envoyant mes bien sincères compliments de condoléances.

J'ai bien des reproches à me faire à votre endroit. Je me les fais bien souvent. Ne m'en gardez pas rancune, mon cher ami. Je suis toujours aux champs, souvent en voyage et toujours passant à Paris. Mais n'en soyez pas moins certain de l'amitié que je vous porte, ainsi que de ma reconnaissance pour les premiers conseils que vous m'avez donnés, conseils qui m'ont fait ce que je suis.

Votre vieil ami bien dévoué Claude Monet.

Dès mon retour, dans un mois, j'irai sûrement vous serrer la main.

G. Cahen, « Eugène Boudin », Paris, 1900, p. 105.

G. Geffroy, 1922, pp. 293-294.

932. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 31 mars [1889]

En effet quelle déveine et quelle désolation pour moi de vous savoir toutes ces difficultés sans être près de vous et sans pouvoir au moins vous envoyer d'argent. Aussi demain vais-je écrire à van Gogh de vous en envoyer un peu en prétextant une chose inattendue.

Pour la location d'une chambre, mon avis est que, si celle que nous avions vue rue Godot est libre, il vous faut absolument la retenir même si elle est un peu plus chère.

Comme je vous le disais hier soir, ça marche beaucoup mieux depuis quelques jours et je commence à croire que je pourrai rapporter de bonnes et curieuses choses. A force de regarder je suis enfin entré dans la nature du pays, je le comprends à présent et vois mieux ce qu'il y a à en faire.

Les dernières choses que j'ai dû entreprendre à cause des changements du temps sont bien mieux que les premières et sans tant de tâtonnement, enfin c'est le résultat de beaucoup d'efforts.

J'ai vingt-trois toiles en train qui, presque toutes, sont intéressantes à terminer, aussi ai-je bien peur d'être forcé de renoncer à Crozant où c'est cependant bien plus beau qu'ici, mais comme je tiens à rentrer pour Pâques, j'ai bien peur de n'avoir que juste le temps de mener à bien une partie des toiles faites ici. Enfin dans peu de jours je vous dirai cela, car je pense bien à vous et voudrais être près de vous le plus tôt possible.

Puissent ces meilleures nouvelles vous consoler un peu de toutes vos peines, prenez courage et patience.

Recevez tout mon cœur, tout moi, embrassez bien fort tous les enfants et ne m'oubliez pas auprès de la pauvre Marthe.

Votre vieux Claude qui vous aime tendrement.

Document original.

933. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 2 avril [1889]

Voilà le froid revenu et terrible, mais heureusement le temps reste couvert, je pioche ferme et ça va petit à petit, mais je suis très fatigué, je sens que je vieillis, ne riez pas, rien n'est plus vrai.

Il me tarde de savoir si van Gogh vous a fait l'envoi pour vous tirer de tous vos ennuis, mais surtout soyez bien économe, car l'argent est rare.

Ce matin, je reçois quantité de lettres auxquelles il me faut répondre, à Rodin, Jean, Geffroy, et Sargent qui est à Paris. J'allais justement lui écrire pour qu'il aille voir mon exposition et me renseigner sur l'effet produit à Londres.

Je suis obligé de vous quitter, mille baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

934. À HAMMAN 2 avril 1889

[Monet voudrait être fixé sur l'exposition avec Rodin. Il se plaint de Petit qui a tout fait pour la saboter.]

935. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 3 avril 89

Je suis bien heureux de vous savoir en possession de l'envoi Boussod. J'ai eu le bon esprit de ne pas adresser ma lettre à van Gogh personnellement, car il était absent. C'est le caissier qui m'écrit que sur l'ordre de M. Boussod il vous fait l'envoi de huit cents francs; ne manquez pas d'en accuser réception.

Il fait un temps ignoble, pluie, vent, froid, c'est peu de chance vraiment, et malgré cela je travaille, mais avec quel mal, moi seul le sais. Je suis très pressé, je n'ai pu écrire toutes mes lettres hier, et j'ai hâte d'aller travailler.

Dites-moi donc le titre des vers de Rollinat dans *La Lecture*, il s'inquiète de savoir ce qu'on a publié de lui.

Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous mes tendresses, toutes mes pensées.

Votre Claude.

Document original.

936. À RODIN Fresselines, Creuse, 3 avril 89

Cher Rodin,

Je suis bien en peine de vous donner une réponse définitive. J'ai reçu en effet une lettre de Petit qui m'en annonçait une prochaine pour me dire s'il lui serait possible de nous donner sa galerie pour juin ou juillet. Et depuis je suis sans autres nouvelles. Je lui ai écrit dès le reçu de votre mot, et attends moi aussi une réponse décisive. Mais si vous y pouviez passer, vous feriez bien et serez plus vite renseigné. En tout cas le plus tôt que nous pourrons ouvrir ce sera le 15 juin, et si ce n'était qu'en juillet ce serait à des conditions plus douces, bien entendu.

Je continue à beaucoup travailler malgré le temps le plus épouvantable et commence à m'y reconnaître un peu dans ce que je fais.

Nous causons bien souvent de vous avec Rollinat. Toujours il me demande quand vous venez et je vois bien qu'il désespère d'avoir jamais votre visite.

Dimanche prochain à l'occasion de la première communion, il chantera et tiendra l'orgue, à messe et à vêpres. Voilà une occasion pour vous de venir avec Geffroy. Tâchez donc.

Amitiés, Claude Monet.

Tâchez de voir Petit, que ce soit enfin une affaire faite.

Musée Rodin, Paris.

937. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 4 avril 89

Hélas le temps devient de plus en plus mauvais, et ce matin il pleut et vente tellement qu'il ne m'a pas été possible de tenir. Du reste je suis obligé de prendre quelques précautions, car à force d'humidité et les pieds dans la boue j'ai pincé un mal de gorge qui me gêne, aussi serais-je bien aise que vous m'envoyiez sans retard un remède pour cela; n'allez pas me croire malade, ce n'est rien et ça ne m'empêche pas de travailler.

Donc avec ce sacré temps par trop sinistre alors, on avance lentement et je suis terrifié en regardant mes toiles de les voir si sombres; avec cela plusieurs sont sans aucun ciel. Ça va être une série lugubre. J'en ai bien quelques-unes par soleil, mais depuis si longtemps qu'elles sont commencées j'ai bien peur que le jour où il y aura enfin du soleil je trouve mes effets bien transformés. D'un autre côté cette pluie terrible en ce moment va faire monter la Creuse et bien la changer de couleur, enfin je vis dans des transes continuelles, et il faudra me considérer bien heureux si je puis mener à bien le quart des toiles commencées, car j'ai absolument renoncé à Crozant malgré tous mes regrets; ce sera pour une autre fois.

Je reçois ce matin ce nouveau mot de Hamman, il y a donc encore un peu d'espoir, mais il serait grand temps d'être fixé une fois pour toutes. A propos, j'avais toujours oublié de vous dire que Rodin consent à me faire le buste de Michel, cet été il viendra à Giverny le commencer, mais comme il est très long, il sera obligé de le terminer à Paris et pour cela il faudra que nous trouvions le moyen de l'y conduire pour quelques jours.

Je vous envoie mes pensées et tout mon cœur. Amitiés à Marthe, baisers aux enfants.

Votre Claude.

Document original.

938. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, vendredi 5 [avril 1889]

Ah non, je n'ai pas pu travailler hier, quel temps. J'ai tenté à plusieurs reprises d'y aller, mais n'ai réussi qu'à me faire mouiller. Ça n'est pas de chance. Aujourd'hui il fait mauvais encore et très froid, mais plus possible, et ce que je craignais est arrivé, la Creuse a grossi et est toute jaune, ce qui va m'empêcher de travailler à certaines toiles pendant plusieurs jours.

A part cela, je vais mieux, le mal de gorge a disparu, heureusement, car plus gravement atteint j'aurais quand même travaillé.

Naturellement j'ai passé la journée d'hier avec Rollinat, qui m'a chanté et joué du piano tout le temps; quel artiste extraordinaire! Vous l'entendrez j'espère un jour et serez surprise et charmée, j'en suis sûr. Du reste, il faut vous attendre à ce que je vous ressasse les oreilles de cet homme étonnant et bon.

Le soir, hier, le curé est venu ainsi qu'un jeune homme cultivateur instruit et intelligent. Il y a eu répétition des cantiques et chants de la première communion et le traditionnel trente et un, thé et galette, enfin je vous assure qu'en dehors du travail je n'ai pas le temps de m'ennuyer, mais n'en pense pas moins à vous et souhaite ardemment le jour du retour.

A propos, je voulais vous demander ce qu'il faudrait à peu près d'étoffe pour le divan de l'atelier, il y a ici de la véritable limousine. Ne croyez-vous pas que cela ferait très bien. Il y a chez Rollinat une portière comme ça, c'est très joli.

Mais voilà l'heure du déjeuner. A demain. Toutes mes tendresses et baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

939. À ALICE HOSCHEDÉ Fresselines, 6 avril [1889]

Je suis désespéré ce matin, c'est encore la pluie à flots, il n'y a ni volonté ni courage qui tienne, que faire? Tout change à vue d'œil, les eaux grossissent. J'ai terriblement peur de ne pouvoir m'en tirer et suis d'une humeur, et bien prêt à être tout à fait découragé. Jamais je n'ai eu une telle persistance de mauvais temps. Hier j'avais pu un peu travailler malgré tout, mais devant cette pluie battante je désespère.

Je reçois vos deux lettres, celle d'hier et celle d'avant-hier deux heures, avec les paquets. Merci bien, il ne faut pas vous tourmenter ainsi, du reste il n'y paraît plus.

Ce qui m'enrage, c'est que si je persiste à travailler, si cela devient possible, cela va me retarder, et je voudrais tant rentrer pour Pâques. Jean m'a écrit qu'il aurait ses huit jours de congé à partir du Mercredi saint. Je voudrais bien qu'il demande au colonel de ne les prendre que le dimanche de Pâques jusqu'au suivant, autrement il se pourrait fort que je ne puisse le voir. Parlez-lui-en, car je suis tanné d'écrire, et s'il le fallait je pourrais écrire pour cela au colonel, en lui donnant mes raisons, mais il se pourrait que j'envoie tout promener et que j'arrive. Cela va dépendre du temps.

Vous seriez bien aimable de m'envoyer une photographie de Belle-Ile, mon portrait et Poly, grand et petit, pour Rollinat. Puis répondez-moi pour le canapé; si vous croyez que ça aille, il faudrait le faire faire de suite, je vous enverrai la limousine.

La pluie a l'air de se calmer, je vais tenter de travailler.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe, à vous toutes mes pensées, tout moi.

Votre Claude.

Pour les photographies, les mettre entre deux planches et colis postal.

Document original.

940. À ALICE HOSCHEDÉ [Fresselines], dimanche 7 avril [1889]

Toujours cet horrible temps, mais je suis là et il me faut en sortir, je travaille donc quand même entre deux averses et même sous la pluie, et sans me vanter il me faut un fier courage. J'ai une main si gercée, si crevassée par la pluie et le froid qu'il a fait, que j'ai dû prendre le parti de m'enduire un gant de glycérine et je le garde jour et nuit. Je m'étais promis d'assister à la messe ce matin, mais, ma foi, le temps étant à peu près possible, j'ai mieux aimé travailler, j'irai dimanche prochain aux Rameaux.

Du reste, hier, Rollinat a répété à l'église et j'y suis allé. C'était superbe et la joie du curé était curieuse, il disait que nulle part il n'y avait de messes chantées comme cela.

On devait déjeuner chez lui ce matin, mais sa vieille servante étant très malade, c'est lui qui viendra dîner ce soir chez Rollinat. Chaque fois qu'il chante c'est un événement dans le pays et des bourgeois arrivent des environs. Aussi l'auberge est bouleversée aujourd'hui.

A demain, voilà la messe finie, je cours à la soupe, mais hélas il pleut de plus belle, quel guignon, comme je me tourmente.

Je vous envoie tout mon cœur dans mes baisers. Embrassez bien les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Document original.

941. À G. PETIT — 7 avril 1889

[Lettre très sèche à Petit:]

... Vous me prenez comme pis-aller. Décidez-vous pour la date de l'exposition.

942. À ALICE HOSCHEDÉ — [Fresselines], lundi 8 avril 89

Toujours même temps sombre et pluvieux, j'espère cependant faire une meilleure journée aujourd'hui. Je voudrais du temps sombre mais pas à ce point; ce qui me gêne beaucoup, c'est que tout étant mouillé devient encore plus sombre, et je n'ose transformer toutes mes toiles, parce que, la pluie finissant enfin, il me faudrait les remettre comme elles étaient. Encore tout cela ne serait rien si je faisais ce que je veux, mais je suis si long à finir quelque chose, et j'ai tant de peine. Je ne voudrais pas vous désoler, mais il y a des moments où je trouve cela si mauvais que j'ai peur d'avoir fait un voyage inutile. Je n'ai personne qui me puisse remonter dans ces moments-là; Rollinat n'est jamais venu près de moi quand je peins et ne veut voir mes toiles que lorsque j'aurai fini; du reste, je le crois un peu fermé à la peinture, dans laquelle il ne voit et n'aime que les choses de fantaisie et d'étrangeté.

Il voit ma peine et le mal que je me donne, et tous deux en chœur nous lamentons sur les difficultés de notre art.

A ce propos lisez donc de préférence *Les Névroses*, c'est bien plus lui.

Je crois que vous avez raison pour le canapé, faites-le bien vite faire avec les rideaux de la salle et faites venir des échantillons pour les remplacer.

A demain, et de meilleures nouvelles, il faut espérer.

Il y a eu hier un mois que je suis [ici] et n'ai certes pas perdu mon temps. Souhaitons que les derniers jours me soient plus profitables. Je vous envoie toutes mes tendresses, tout moi, amitiés à Marthe, baisers à tous.

Votre Claude.

Document original.

943. À BERTHE MORISOT — Fresselines, Creuse

Chère Madame,

Comme vous le voyez, me voici encore dans un pays perdu et aux prises avec les difficultés d'un pays nouveau.

C'est superbe ici, d'une sauvagerie terrible qui me rappelle Belle-Ile. J'y suis venu en excursion avec des amis et j'ai été si émerveillé que m'y voici depuis un bon mois. Je croyais que j'allais y faire des choses étonnantes, mais hélas, plus je vais, plus j'ai de mal à rendre ce que je voudrais; avec cela, un temps épouvantable, de la pluie chaque jour et un froid terrible; aussi me faut-il un fameux courage pour persister, mais puisque j'y suis, il faut aller jusqu'au bout. J'espère que de votre côté vous avez un temps plus clément et plus favorable; j'espère aussi que vous allez nous rapporter quantité de jolies choses.

C'est ici que j'ai reçu votre aimable lettre qui m'a fait bien plaisir, et j'ai été bien heureux d'apprendre que M. Manet se trouvait bien de son séjour à Nice.

Je serai très heureux d'avoir de vos nouvelles et d'apprendre que vous êtes toujours satisfaits sous ce rapport.

Je ne compte rentrer que vers la fin du mois, je compte bien sur votre promesse de venir à Giverny à votre retour, peut-être qu'alors il fera enfin beau.

Toutes mes amitiés pour vous et M. Manet.

Votre dévoué ami Claude Monet.

8 avril 89.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 147.
Document original.

944. À ALICE HOSCHEDÉ — [Fresselines], 9 avril 89

Deux mots seulement pour vous dire que ça a mieux marché l'après-midi d'hier et ce matin, mais voilà la pluie qui recommence. J'espère que ce ne sera rien et que je pourrai reprendre après déjeuner.

Je reçois une réponse définitive de Petit, la vente Secretan a lieu et il ne peut nous donner sa galerie que du 5 au 10 juillet, et il me demande de répondre de suite si ça me va.

Il me faut donc bien vite écrire à Rodin, et s'il le veut et que les conditions soient très très douces, je la ferai.

J'ai reçu votre bonne et longue lettre qui m'a fait bien plaisir. A demain, baisers pour vous et tous.

Votre Claude.

Document original.

945. À G. PETIT — 9 avril 1889

... Je me déciderai pour l'exposition quand je connaîtrai vos conditions.

946. À ALICE HOSCHEDÉ — [Fresselines], jeudi 5 h soir [11 avril 1889]

Bien pressé, car la levée va se faire. Je n'avais pu vous écrire ce matin. Il faisait beau et jusqu'à présent j'ai travaillé ferme sans avoir une minute, mais me voilà chassé par un ouragan terrible, ainsi qu'hier soir à pareille heure.

Il me semble que ça marcherait si j'avais beau temps, mais une journée sans pluie est impossible; vous êtes bien mieux partagés qu'ici.

Ne vous inquiétez pas si vous étiez sans lettre un jour, ce serait bon signe.

Baisers pour vous et tous.

Votre Claude.

Document original.

947. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, 12 avril [1889]

Voici d'abord la lettre que je reçois personnellement de Petit. C'est donc chose faite. Je lui réponds que j'accepte ses conditions. Quant au travail, hélas, un jour je suis plein d'espoir et d'ardeur, et le suivant c'est l'aplatissement complet, et c'est ainsi aujourd'hui: je viens de rentrer crotté, mouillé; c'est un temps épouvantable par lequel il est impossible de bien travailler. J'en ferais plus en huit jours d'un temps un peu régulier, et pendant cela tout change, pousse et verdit à vue d'œil et ce sont de continuelles modifications sans avancer. Je suis dans un état d'énervement et d'inquiétude atroce, c'est déjà si difficile quand on a le temps souhaité.

Hier je me croyais sauvé, il faisait très beau soleil, et je m'étais courageusement remis à mes toiles par soleil, que je considérais comme perdues, j'étais emballé faisant les changements voulus, et puis, crac, ce terrible ouragan qui continue encore maintenant.

Ah! Je me fais bien du mauvais sang.

Quant à mes soirées, elles se passent très agréablement, je suis toujours enchanté de mes hôtes qui sont très bien pour moi, Rollinat toujours charmant à son piano et par son extraordinaire conversation. En ce moment c'est la confection des chants pour dimanche. Ne vous mettez pas martel en tête au sujet de sa femme qui est très aimable et obligeante. Je ne suis qu'à vous et ne serai jamais qu'à vous.

La limousine partira sans doute lundi, faites donc faire le nécessaire pour que ce soit fait pour mon retour.

Je vous envoie toutes mes tendresses, tout moi. Amitiés à Marthe, baisers aux enfants.

Votre Claude.

Document original.

948. À G. PETIT — 12 avril 1889

[Monet accepte de faire une exposition rue de Sèze, du 5 juillet au 5 octobre. Location de la salle, 8000 francs et 10% sur la vente. Il va s'entendre avec Rodin.]

949. À RODIN — Fresselines, 12 avril 89

Mon cher Rodin,

Voilà ce qui est convenu avec Petit qui m'écrit ce matin.

Ouverture de l'exposition du 5 au 10 juillet pour 3 mois, aux conditions suivantes:

partage des entrées entre Petit et nous,
10% sur la vente,
et 8000 francs de peintures
et 8000 francs de sculptures
à donner à M. Petit.

Il me dit qu'il vous a vu plusieurs fois et que vous acceptez ces conditions. Je lui réponds que je les accepte aussi, le priant de m'écrire une lettre constatant l'engagement.

Faites-en donc autant et ce sera une affaire enfin bien décidée et conclue. Il ne nous restera plus qu'à bien nous préparer.

Amitiés, Claude Monet.

Un mot pour me dire que nous sommes d'accord.

Musée Rodin, Paris.

950. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, 13 avril 89

Quelle déplorable journée hier, impossible de mettre le pied dehors. Aussi comme il y avait un invité à déjeuner, est-on resté à causer jusqu'à quatre heures, le soir le ciel s'est éclairci et je suis allé faire un coucher de soleil.

Ce matin il a fait un temps possible, je croyais même tout à fait au beau et j'ai pu travailler à plusieurs toiles par soleil, mais j'ai bien peur pour tantôt, car le vent souffle et le ciel est très noir; inutile de vous rabâcher toujours la même lamentation, qu'il vous suffise de savoir que je fais le possible et l'impossible pour revenir le plus tôt possible.

J'ai reçu ce matin une lettre de Jean qui me demande d'écrire à M. Vitalis pour sa permission. Je n'ai pas reçu la lettre que vous m'annoncez venant de Londres, si vous l'avez remise au facteur, je ne l'aurai que demain.

Je suis sans nouvelles de l'exposition, mais il y a peu de jours qu'elle est ouverte. Quant à Petit je suis très épaté, car j'ai vu dans *Le Figaro* que la vente Secretan n'aurait décidément pas lieu, quel blagueur décidément. Mais je m'en console, car du train dont je vais, je n'aurais jamais pu être en mesure d'ouvrir en juin, et même pour juillet il va falloir que je travaille ferme en arrivant à Giverny, *figures* et paysages.

Je vois que vous allez encore être obligée d'aller à Paris et vous conseille de vous hâter.

J'espère que la maladie de la bonne n'est pas grave, autrement ce serait désastreux.

En hâte baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout mon cœur, toutes mes pensées.

Votre Claude.

Document original.

951. À ALICE HOSCHEDÉ — [Fresselines], lundi 15 avril [1889]

Enfin voilà, je crois, le beau temps du soleil et je suis en pleine fièvre de travail —, les toiles par soleil vont sans doute prendre le dessus. Hier, la matinée comme la journée de la veille a été ignoble; l'après-midi j'ai beaucoup travaillé. Je n'ai pu vous écrire hier à cause de cette messe qui a fini à midi et demi. C'était vraiment très beau et le prône du curé très épatant avec les remerciements aux grands artistes, etc.

Je vous écris bien à la hâte, car je veux faire une bonne journée et, d'ici quelques jours, je vous fixerai sur mon retour qui certainement aura lieu dans le courant de la semaine prochaine, il m'est impossible de dire encore le jour.

Je vais m'occuper de la limousine.

Baisers à tous.

A vous mon cœur.

Votre Claude.

J'ai écrit hier au colonel.

Document original.

952. À G. PETIT — [c. 15 avril 1889]

[Monet a lu dans Le Figaro *que l'importante vente de tableaux n'aura pas lieu et s'inquiète. Lui et ses amis devraient alors avoir au moins la galerie à leur disposition pour l'exposition des impressionnistes, le 1er juillet...]*

Autographes, souvenirs historiques et littéraires, G. Morssen, mars 1956, nº 74.

953. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, 16 avril 89

Je prends bien part à vos ennuis et regrette de ne pas être avec vous pour vous aider. Tout cela est en effet bien désolant, bien triste, mais il vous faut prendre courage, vous savez que je suis tout à vous et que vous pouvez sans cesse compter sur moi.

Je voudrais pouvoir vous annoncer mon retour, je vois que vous vous impatientez mais que voulez-vous, je me donne assez de mal et il ne faudrait pas qu'avec trop de hâte je sabre des choses qui, justement, pour être à peu près bien et finies, ont besoin de tous mes soins.

Comme je vous l'ai dit, il a fait hier une superbe journée de soleil qui a fait tout verdir. J'ai assez bien travaillé et aujourd'hui c'est un temps gris sans pluie, mais il fait terriblement froid, mais cela ne me fait rien du moment que je peux travailler. Songez que, de ces derniers jours, dépendra le sort de bien des toiles. Je vous répète cela [pour] que vous soyez raisonnable et patiente. Moi aussi, il me tarde bien de revenir.

J'ai reçu la lettre de Londres, c'était une circulaire pour un banquet que des artistes offrent à Whistler.

La limousine part aujourd'hui, vous la recevrez donc en même temps que ces lignes. Je crois que ce sera très joli, ne manquez pas de faire mettre la rayure en long dans le sens du divan.

A demain, mille tendresses et tout moi.

Amitiés à Marthe.

Baisers à tous.

Votre Claude.

Document original.

954. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, 17 avril 89

Vous avez eu bien des ennuis, mais enfin vous êtes de retour et c'est passé, tandis que moi je suis dans un état de découragement complet à tout foutre à la rivière; je ne voulais pas vous écrire tant je suis désolé, puis je me décide, vous me remonterez et cela console de dire sa peine.

Bref, très mauvaise journée hier, et ce matin pire encore; une toile qui aurait pu être très bien est complètement perdue et j'ai grand-peur pour d'autres. Le temps est du reste assommant, un vent terriblement froid, ce dont je me moquerais bien, si au moins j'avais mon effet, mais c'est sans discontinuer des nuages et du soleil, ce qui est pour moi la pire des choses, surtout pour finir; mais ce qui me désole bien plus, c'est que, par cette sécheresse, la Creuse baisse à vue d'œil, qu'en baissant elle change tellement de couleur qu'elle transforme tout ce qui l'environne. Bref, à des places où l'eau courait en torrents verts on voit le fond tout brun. Je suis désespéré, je ne sais que faire, car ce temps aride va durer. Pas une toile n'est possible dans l'état actuel, je comptais sur ces derniers jours pour en sauver bon nombre, abandonner c'est perdre tous mes efforts et lutter m'effraie, car je suis à bout et ai hâte de revenir.

Avec cela cette lettre de Petit à qui du reste je réponds que je ne pourrai être prêt pour juin, ça me semble impossible avec ce que j'ai à faire, les cadres, etc.

Conseillez-moi, consolez-moi.

Toutes mes pensées, tout moi, baisers à tous.

Votre Claude.

Document original.

955. À RODIN — Fresselines, Creuse, 18 avril 89

Mon cher Rodin,

J'ai reçu une nouvelle lettre de Petit. La vente Secretan ne devant pas avoir lieu, il m'offre d'ouvrir le 15 juin, mais aux premières conditions, 10000 francs et 15%. J'ai refusé, n'ayant pas trop de temps pour être prêt pour juillet. Je pense que c'est aussi votre avis et pour 15 jours de différence, il est bien inutile de payer plus cher. C'est donc entendu, bien entendu, pour juillet.

Ne manquez pas de vous mettre bien d'accord avec Petit.

Amitiés, Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

956. À ALICE HOSCHEDÉ — [Fresselines], vendredi midi [19 avril 1889]

J'ai une minute, il fait un temps magnifique, mais qui j'en ai peur ne durera pas, car il fait trop chaud. Je suis vanné mais content. Je suis levé depuis cinq heures et m'étais couché à une heure du matin; il y avait office du soir hier, Rollinat y chantant, on n'a pu dîner qu'à près de dix heures et justement il y avait plusieurs amis d'invités; j'avais reçu des homards et des pousse-pieds de Belle-Ile, ç'a été une vraie noce.

J'ai quitté tout le monde à minuit et demi.

Je compte faire une bonne journée et vous écrire plus longuement demain, si je peux.

Jean doit être bien content d'être à Giverny, et je ferai tout pour venir avant la fin de son congé.

Je suis très peiné de savoir Jacques malade juste au moment des vacances.

En hâte baisers à tous, amitiés à Marthe, faites-lui tous mes souhaits et surtout meilleure santé, à vous mes pensées, tout moi.

Votre Claude.

Document original.

957. À RODIN[1]

J'accepte pour 15 juin. Monet.

[1] Télégramme déposé à Fresselines le 20/4/89 à 2 h 2 mn du soir.

Musée Rodin, Paris.

958. À G. PETIT — Fresselines, 21 avril 89

Cher Monsieur Petit,

Je vous retourne l'acte signé.

En acceptant j'ai suivi Rodin, mais trouve que, pour 10 jours, c'est un peu beaucoup augmenter, et certes si j'avais pu vous voir vous n'auriez pu être aussi exigeant.

Enfin...

La grande affaire pour moi c'est de pouvoir être prêt à temps.

Mes meilleurs compliments. Claude Monet.

Je compte revenir les premiers jours de mai, je vous verrai en passant par Paris.

Document original, Archives Durand-Ruel.

959. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, 11 h ½, 21 avril [1889]

Je m'étais trop vanté du temps hier, l'après-midi a été moins belle et ce matin la pluie vient de me chasser. Je n'en travaille pas moins et bien, je crois, malgré le changement de tout, car ça pousse à vue d'œil. Cependant je constate que cette hâte des derniers jours m'est très profitable. Je tente l'impossible, risquant de transformer des toiles médiocres et abandonnées. Que d'efforts j'aurai encore faits ici, mais qu'il me tarde donc de revenir et d'être près de vous. Je ne veux cependant pas m'avancer encore et vous fixer un jour, car plus que jamais je suis là, complètement à la merci du temps et de la réussite de mon travail.

Je suis sans nouvelles de Londres, mais j'écris ce matin à van Gogh, car, bien que par les articles que vous m'envoyez je me rende compte que l'exposition occupe beaucoup à Londres, je ne me rends pas très bien compte de l'effet produit, personne ici ne sait plus d'anglais que moi. Je vois surtout que Sargent est très pris à partie et qu'il passe pour m'imiter.

Pendant que j'écrivais à Petit que je refusais pour juin, Rodin acceptait, il me le demande et j'ai télégraphié que j'acceptais, et ce matin je reçois l'acte en règle que je retourne signé.

Va-t-il falloir m'en donner un mal pour être prêt. Deux ou trois jours de repos en me promenant à Giverny pour trouver de beaux motifs. Je crois que ce sera une bonne chose et l'exposition à Londres me servira beaucoup.

Je me dépêche car j'ai d'autres lettres à écrire et vois que le temps se débrouille et que je vais pouvoir donner suite à mon entrain. Je suis d'un surexcité, d'une fièvre inouïe.

Ne vous étonnez toujours pas si je ne puis vous écrire, il ne me faut pas perdre une minute. Merci de vos bonnes lettres, courage et à bientôt.

Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout moi, toutes mes pensées.

Votre Claude.

Document original.

960. À ALICE HOSCHEDÉ — [Fresselines], lundi 5 h soir [22 avril 1889]

Je n'avais pu vous écrire ce matin ayant beaucoup travaillé, je rentre chassé par une averse et assez mécontent de mon après-midi; toujours des hauts et des bas. Je suis exténué de fatigue. Bref, je vous écris ces deux lignes à la hâte, c'est l'heure de la poste et je vais repartir.
J'ai reçu une lettre du colonel qui ne paraît pas certain d'avoir la prolongation désirée, mais du reste je crains qu'il ne me soit pas possible de partir cette semaine, c'est même impossible. J'écris donc à M. Vitalis pour le prier de me renvoyer Jean de dimanche en huit. Il me dit aussi que Jean passera probablement caporal en mai.
Pour en revenir à moi, je vous assure qu'il me faut un fier courage pour lutter ainsi jusqu'au bout malgré une rude fatigue, car je vieillis et puis je voudrais tant être à Giverny, enfin ça ne sera plus long.
A vous toutes mes tendresses, baisers à tous, amitiés à Marthe.
Votre — Claude.

Document original.

961. À ALICE HOSCHEDÉ — [Fresselines], mardi 23 avril [1889]

J'ai eu une rude panique hier, j'ai cru que j'allais être malade. Je vous avais dit combien j'étais las, puis en allant retravailler je me suis senti si mal, étourdi, courbaturé, que j'ai dû lâcher, aller demander un bouillon chez Rollinat et venir me mettre au lit. J'ai dû attraper un chaud et froid, ou bien un lumbago, car j'ai des douleurs dans les reins, surtout quand je tousse, crache ou me mouche, puis mal aux épaules et à la nuque. Ne vous alarmez pas, après une bonne nuit et une grasse matinée je me sens mieux. Je vous donne tous ces détails pour que vous m'envoyiez de suite un remède, car comme il faut coûte que coûte que je travaille, ça ne peut disparaître tout seul, car il y a grande fatigue.
Le temps est passable quoique variable, surtout ne vous inquiétez pas.
J'ai reçu la lettre de Jean et suis bien aise de savoir que tous sont heureux et s'amusent, à demain et à bientôt, baisers à tous, amitiés à Marthe.
A vous tout mon pauvre moi, mes constantes pensées.
Votre — Claude.

Vous auriez mieux fait de ne pas faire faire de volants au canapé et d'aplisser [*sic*] l'étoffe simplement, voyez donc ça si c'est temps encore.

Document original.

962. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, 24 avril 89

Me voici au repos forcé, le temps est redevenu atroce, il pleut à torrents, aussi je reste dans ma chambre, je n'ai pas envie dans l'état où je suis d'aller sérieusement attraper du mal, mais cela ne m'empêche pas de me faire du mauvais sang, car si cela devait durer, toutes mes toiles seraient perdues; c'est à peine si actuellement j'en ai quatre ou cinq de possibles, je n'ai jamais eu pareille déveine, car depuis le commencement, dès que j'ai eu des toiles qui commençaient à marcher, survenait le mauvais temps et en peu de jours, tout étant changé, il m'a fallu faire des transformations, cela encore ces derniers jours, car tout pousse terriblement, mais si la pluie persistait, il m'y faudrait bien renoncer, mais avec quel chagrin, vous le devinez, car je n'aurai qu'un mois devant moi à Giverny pour faire autre chose.
Je ne vais pas plus mal, mais ces douleurs des reins me gênent beaucoup. Je me suis frictionné, j'ai bu des choses chaudes avant de me coucher, mais rien n'y fait; j'espère que cette journée de repos me fera du bien et qu'avec ce que vous m'enverrez il n'y paraîtra plus et si demain il veut faire beau, je m'y remettrai courageusement.
Les Rollinat sont absents aujourd'hui, ils vont déjeuner et passer la journée chez le docteur de la contrée; j'étais invité mais ai naturellement refusé, mais demain je suis obligé de déjeuner chez un M. de la Celle, le châtelain de Fresselines, heureusement cela ne me dérangera pas trop.
Quant au retour, à moins que le [mauvais temps] persiste, auquel cas j'enverrai tout promener, vous pouvez compter sur moi pour samedi en huit, c'est ma dernière limite; fasse le ciel que d'ici là je sois enfin un peu favorisé par le temps.
Je vois que la présence de votre neveu n'a pas été une régalade et le comprends du reste; ce pauvre garçon devait être ahuri de cette vie naturelle, lui qui a été habitué à tout ce qui est faux et seulement chic.
Je voudrais bien savoir ce qu'en pensent Baby et Michel. Ce que vous me dites du charme de Giverny en ce moment me navre, car c'eût été mon désir de le peindre au printemps après la sévérité de la Creuse.
Ecrivez-moi longuement, j'ai grand besoin de force et de courage; baisers à tous, amitiés à Marthe; à vous, ma chérie, tout mon cœur, mes pensées, tout moi.
Votre — Claude.

Document original.

963. À GEFFROY — Fresselines, 24 avril 1889

Cher ami, je suis navré, presque découragé et fatigué au point d'en être un peu malade. Je n'arrive à rien de bon, et malgré votre confiance, j'ai bien peur que tous ces efforts n'aboutissent à rien! Jamais je n'ai eu pareille déveine avec le temps! Jamais trois jours favorables de suite, de sorte que je suis obligé à des transformations continuelles, car tout pousse et verdit. Moi qui rêvais de peindre la Creuse comme nous l'avions vue!
Bref, à force de transformations, je suis la nature sans la pouvoir saisir; et puis cette rivière qui baisse, remonte, un jour verte, puis jaune, tantôt à sec, et qui demain sera un torrent après la terrible pluie qui tombe en ce moment! Enfin, je suis dans une grande inquiétude. Ecrivez-moi, j'ai grand besoin de réconfortant et vous comprenez que ce n'est pas Rollinat qui me remontera! Lorsque je lui dis mes inquiétudes, il ne peut que surenchérir, et puis s'il sait les difficultés de son art, il ne se rend pas compte du mal qu'il faut me donner pour faire ce que je fais, il ne voit dans la peinture que le côté étrange!

G. Geffroy, 1922, pp. 288-289.
M. de Fels, 1929, pp. 175-176.

964. À ALICE HOSCHEDÉ — [Fresselines], vendredi [26 avril 1889]

Enfin je vais mieux grâce à deux Wlinsi[1] que je me suis mis dans le dos et un peu aussi au repos forcé que j'ai dû prendre pendant ces deux jours passés. Je n'ai pu vous écrire hier et vous envoie une dépêche qui vous rassurera. J'avais tenté de travailler hier matin entre deux averses et j'ai dû rentrer trempé, n'ayant que le temps de me changer pour aller déjeuner au château de la Celle. Pensant bien du reste avoir le temps de vous écrire en revenant, mais, outre les Rollinat et moi, il y avait le curé et un autre abbé et un fils de M. de la Celle; c'était un vrai festin qui s'est prolongé fort tard, si bien qu'en rentrant la poste était fermée. Cela m'a donc un peu reposé et empêché de trop me ronger le sang; mais la veille, quelle journée épouvantable, impossible de mettre le pied dehors et je me suis mis à regarder mes toiles tout le jour. Tout cela aurait pu être si bien, sans ce sacré temps qui ne m'a jamais permis de travailler trois jours de suite sans un intervalle de huit jours. Sans quoi je serais près de vous et content.
Bref, comme je venais de vous écrire avant-hier, Rollinat est arrivé avec le docteur chez qui ils allaient pour la journée et qui les venait chercher; le docteur prétendait que je ferais bien d'aller avec eux, que ce que j'avais n'était qu'un excès de fatigue et un froid que j'avais gagné, m'ordonnant un Wlinsi. J'ai refusé l'invitation espérant travailler ne fût-ce que peu, mais cela a été impossible.
Hier il y a [eu] de l'orage, de la grêle, etc., mais voilà le temps plus calme aujourd'hui et plus de pluie, je viens de bien travailler et de presque finir une toile, est-elle bonne ou non? Je n'en sais rien.
J'espère faire une bonne journée bien qu'il me soit impossible de travailler à bien des toiles, tout étant si mouillé et forcé de ton, et puis la Creuse a tellement grossi et jauni, heureusement qu'elle se retire et s'éclaircit aussi vite qu'elle monte.
La lettre de votre neveu est bien amusante. En effet il a dû en raconter, mais s'est-il amusé comme il le dit?
Merci de vos bonnes lignes et de vos médicaments que j'ai commencé de prendre, car tout en étant mieux, je sens encore quelque chose et j'ai besoin de toutes mes forces pour terminer. Enfin j'ai la nostalgie de Giverny et me voudrais près de vous, mais vous savez comme je suis, j'ai aussi la volonté de me sortir victorieusement de mes toiles, de là dépendra pour moi le succès; de tous côtés je reçois des lettres, on me dit être sûr des merveilles que je vais rapporter.
Hélas, pourvu que ce ne soit pas une déception. Donnez-moi du courage et à bientôt.
Baisers à tous, à la gracieuse Suzanne, la charmante Blanche, la gentille Germaine, à mes chers petits ainsi qu'à Jacques, mes amitiés à la si séduisante Marthe. Et à vous, ma chérie, tout mon cœur, tout moi et surtout courage et encore un peu de patience.
Votre vieux, bien vieux — Claude.

[1] Cf. note 1, lettre 736.

Document original.

965. À ALICE HOSCHEDÉ — [Fresselines], samedi [27 avril 1889]

Deux mots pour vous rassurer — je vais mieux sans être complètement débarrassé —, pour vous envoyer ces deux cents francs et pour dire qu'il fait assez beau, que je pioche ferme.
Deux toiles sont comme finies, mais je suis si anxieux pour les autres; c'est si bête d'être ainsi à la merci du temps. Un peu favorisé et j'en sauve un certain nombre, autrement que de peine et d'efforts perdus.
A demain, tendresses à tous, amitiés à Marthe, à vous tout mon cœur.
Votre — Claude.

J'ai reçu une lettre de van Gogh, il arrive de voyage et ne sait rien de Londres, il a écrit pour être renseigné.

Document original.

966. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, 28[1] [avril] 89

Il est neuf heures du matin, je rentre encore chassé par la pluie. C'est une déveine que j'aurai jusqu'au bout; vous ne pouvez vous imaginer mon état de rage. Depuis deux jours il a fait un délicieux temps gris, j'aurais pu finir bien des choses, sans cette Creuse toute jaune et trouble. Aujourd'hui elle était enfin claire et j'étais dans la joie et puis revoilà la pluie et justement ce sont les toiles auxquelles je tiens le plus auquelles je ne puis travailler. Deux jours gris et trois ou quatre de beau soleil, je serais sauvé, que ne donnerais-je pour cela.
Je suis mieux, mais j'ai toujours une forte douleur dans les reins en bas, lorsque je tousse, mais cela n'est rien et je préférerais souffrir plus et avoir le temps qu'il me faut. Je commence le deuxième paquet.
J'ai beaucoup de lettres à faire, à Jean qui vient de m'écrire, à Sargent, à Whistler, etc.

Vous me peinez toujours en doutant de moi et me demandant si je suis bien à vous. Que oui et ne puis-je donc jamais être près d'une femme sans que vous ayez de ces idées, vous ne me connaîtrez donc jamais. Mon seul souci, ma vie, c'est l'Art et vous.
Je vous envoie mon cœur et mes baisers pour vous et les enfants. Amitiés à Marthe.
Votre — Claude.

Ne me dites pas les beautés de Giverny, j'enrage de ne pas y être et ici, je fuis et évite ce qui est printanier.

[1] Monet a écrit: *28 mai 89* par inadvertance: à cette date, il était de retour à Giverny.

Document original.

967. À WHISTLER — Fresselines (Creuse), 28 avril 89

Je suis hélas trop loin de Paris pour pouvoir assister au banquet qui vous est offert. Je le regrette bien, car j'aurais été heureux de vous rendre ce témoignage d'affection et d'admiration. Vous penserez bien qu'il me faut une réelle impossibilité pour ne pas faire ce voyage.
Recevez, mon cher ami, avec tous mes regrets, mes meilleurs compliments.
A vous d'amitié, — Claude Monet.

Document original (Glasgow University Library).

968. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, 30 avril [1889]

Hélas, je ne sais plus que vous dire, mes plaintes et mes lamentations vous doivent attrister et cela ne change pas le temps.
Vous me dites que tout est beau à Giverny, que le temps y est tout à fait printanier, vous êtes mieux partagée qu'ici et j'enrage non pour vous mais pour moi qui suis retenu ici.
Quelle journée hier et aujourd'hui, impossible de rêver mieux comme mauvais. Ce matin j'ai lutté quand même en dépit du vent, des éclaircies et de formidables averses, donnant trois coups de pinceaux à une toile, autant à une autre. Bref, malchance continuelle. Enfin comme je vous l'ai dit hier, je me donne jusqu'à samedi si le mauvais temps persiste et quelques jours de plus en cas de beau. Je m'arrête, je suis si énervé, j'ai fini vos potions et vais sensiblement mieux.
A demain et à bientôt.
Toutes mes tendresses pour vous, amitiés à Marthe et baisers aux enfants. Je suis si abruti que je ne songe pas aux autres et ai oublié la fête de Suzanne, qu'elle me le pardonne.
A vous encore.
Votre — Claude.

Je me replonge dans l'examen de mes toiles, c'est-à-dire dans la continuation de mes tortures. Eh bien! si Flaubert avait été peintre, qu'aurait-il écrit, bon Dieu!

Document original.

969. À P. DURAND-RUEL — Fresselines (Creuse) 1er mai 89

Cher Monsieur Durand,
Depuis deux mois que je suis enterré dans ce pays je ne sais si vous êtes à Paris, oui je pense, et à tout hasard vous y adresse ces lignes. C'est un service que je viens vous demander. J'ai déjà fait la même demande à Faure qui, très gracieusement à ma grande surprise, me refuse. J'espère donc que je serai plus heureux avec vous.
Il s'agit d'une exposition que j'ai accepté de faire chez Petit, moi seul peintre et Rodin le sculpteur. C'est une grosse affaire. Exposition durant trois mois pendant l'Exposition Universelle et en vue du public étranger qui sera à Paris. Il me faut donc un certain nombre de tableaux, voulant montrer le choix de tout ce que j'ai fait avec les choses nouvelles que je vais rapporter. Je viens donc vous demander votre concours. Cette exposition peut avoir un certain succès et sera pour vous une chance de vente. C'est un grand service que j'attends de vous et j'espère que vous ne me le refuserez pas. Un mot de réponse le plus tôt possible, car à mon retour je n'aurai que peu de temps à moi et j'ai besoin d'organiser cela un peu ici.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre dévoué — Claude Monet.

P.-S. — Je n'ai pas besoin de vous dire que ladite exposition sera très soignée, que pour le catalogue Mirbeau fait une préface en vue justement du public étranger, enfin ça peut être une excellente chose et pour vous et pour moi.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 330-331.
Archives Durand-Ruel.

970. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, 1er mai 9 h matin [1889]

C'est dégoûtant, navrant, à rendre fou. Je suis levé depuis cinq heures, le soleil s'étant montré hier soir et bien couché, je croyais enfin être sauvé et c'est encore la pluie. Et vous semblez avoir toujours un temps possible.
Allons, je crois que cette fois tous mes efforts et toute ma volonté auront été inutiles, cela se bornera à trois ou quatre toiles, je ne puis vous dire dans quel état je suis. Et chaque matin votre lettre me pressant, me réclamant, puis, pour comble ce matin, cette aimable réponse de ce cochon de Faure à qui j'avais écrit d'avance pour lui demander des toiles pour mon exposition. Ah! je la maudis bien, cette exposition, et que de soucis je me suis créés là, mais aussi quel besoin, quelle ambition et quelle vanité!
Pour peu que d'autres me refusent, je serai bien planté.
Mais assez geindre, je terminerai ma lettre tantôt, dans l'espoir de vous dire que j'ai pu travailler. Je vais voir où en est cette satanée Creuse. Jean m'écrit, il est sans le sou. Je lui envoie un mandat et lui dis d'aller à Rouen dimanche, son oncle m'écrit qu'il ne l'a pas vu depuis longtemps.
4 heures.
Il n'a pas cessé de pleuvoir à flots, c'est épouvantable et je ne puis croire que vous ayez un temps possible, ça me consolerait de penser que ce temps n'est pas seulement mauvais pour moi.
Plus j'y pense, plus je suis outré de Faure et viens d'écrire à Geffroy le priant de me dire si ledit Faure a envoyé mes tableaux au Champ-de-Mars sans même m'avoir consulté. J'ai écrit aussi à Durand qui lui aussi va me refuser. Ainsi que Duret qui déjà a refusé ses Manet pour l'exposition.
Que de soucis en perspective, je me ficherais de tout si je pouvais achever quelques toiles ici, et j'ai beau faire, je sens que c'est folie de persister. Je ne m'entête que pour n'avoir ni regrets ni reproches à me faire.
Ayez aussi du courage et à bientôt.
Recevez tout mon cœur et mes baisers ainsi que les enfants, amitiés à Marthe.
Votre — Claude.

Document original.

971. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, 3 mai [1889]

Temps superbe, il est dix heures, je rentre de travailler et je profite d'un moment de répit pour vous griffonner quelques lignes. Au[jourd'hui?] à cause de la Creuse jaune, je ne puis aller à certains motifs, mais demain elle sera verte et je me rattraperai.
Je suis levé depuis quatre heures et demie et ai travaillé à trois toiles.
Avec quelle joie j'ai vu ce beau temps, mais aussi quelle déception en arrivant à un motif où je n'avais pu aller depuis trois semaines. Que de changements, et le soleil se reflétant dans l'eau en paillettes de diamants. J'ai failli y renoncer, car c'est aveuglant, mais c'était navrant d'abandonner toute une série, et, ma foi, je m'y suis fait et si j'ai trois ou quatre jours comme cela je serai sauvé.
Hier j'ai beaucoup travaillé des pochades et à une ou deux anciennes. Enfin je me donne bien du mal, malgré la déveine, car je les ai toutes. Ce matin en passant devant un motif où je n'ai pu aller depuis longtemps, j'ai vu tous mes arbres coupés et des fagots à ma place même; encore un de fini forcément.
Je reçois une lettre de van Gogh, il me communique celle de sa maison de Londres que je ne puis vous envoyer, car il me la redemande. Aucune vente, mais très bon accueil du public et éloges de toute la presse anglaise. La lettre contient des traductions d'articles où il est dit que je suis actuellement le *vrai héros de l'art.* Il y a justement à Londres une exposition d'impressionnistes anglais, dont Sargent; tous sont abîmés par les journaux, moi seul suis regardé avec bienveillance et sympathie. En somme, c'est une très bonne chose.
J'ai vu par *Le Figaro* que la vente Secretan aura lieu en juin, bonne affaire, ça me donnera plus de temps.
Je vous quitte, j'ai à préparer mes nombreux paquets de toiles pour tantôt et j'ai prié qu'on déjeune plus tôt pour faire une fameuse journée. Pourvu que le beau soleil dure, j'aperçois quelques nuages de ma fenêtre.
Baisers à tous et à vous, ma chérie, à bientôt, amitiés à Marthe.
Votre — Claude.

Document original.

972. À HAMMAN — 3 mai 1889

[Monet a besoin de savoir si, comme il l'a lu dans Le Figaro, *la vente Secretan aura lieu, ceci à cause de ses cadres.]*

Autographes et manuscrits, Marc Loliée, liste hors série, nº 4, avril-mai 1952, nº 62.

973. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, 4 mai 89

Temps splendide. Seulement deux lignes. Merci de votre bonne lettre. Je travaille comme un fou car pour ce temps [*sic*], aussi suis-je obligé d'abandonner bien des choses hélas non à point. Il y a des feuilles à certains arbres.
Enfin d'aujourd'hui en huit je serai près de vous, quel bonheur.
Le pauvre Sargent a perdu son père, ça doit être une bien grande douleur pour lui qui l'aimait tant et paraissait si bon fils. Naturellement il n'a pu voir l'exposition, mais il va aller à Londres et m'écrira. Du reste il revient à Paris en hâte. Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout moi.
Votre — Claude.

Document original.

974. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, lundi 6 mai [1889]

Il est écrit que tous les efforts que je fais seront inutiles. Le temps est redevenu horrible, l'orage a duré toute la nuit, pluie torrentielle, et ce matin tout, tout est vert, la Creuse déborde et est comme de la boue, il faut me résigner et perdre tout cela, ne croyez pas qu'une fois revenu je trouverai mes toiles bien, ça n'est pas possible.
J'espère toujours pouvoir travailler trois ou quatre jours à quelques mêmes toiles, il n'y a pas moyen d'avoir cela. Je vais me préparer à partir ces jours-ci bien navré sans doute, car jamais cela ne m'était arrivé encore.
Fort heureusement je viens d'être avisé par Petit que la vente Secretan devait avoir lieu le 20 juin, nous n'ouvririons que le 20 juillet. Je viens d'aller faire une grande pochade de mon pauvre chêne avec la Creuse jaune, vous vous rendrez compte par là des rages et des difficultés que j'ai eues.

Enfin, il n'y a plus de volonté qui tienne, je vais essayer de terminer deux ou trois choses médiocres et deux couchers de soleil, et puis en route pour Giverny où j'espère bien trouver des consolations.
Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous mon pauvre moi, toutes mes pensées.
Votre Claude.

Il va vous arriver une pièce de vin blanc qu'il faudra faire chercher de suite.

Document original.

975. À ALICE HOSCHEDÉ — Mercredi 8 mai [1889], Fresselines

Il fait assez beau aujourd'hui mais terriblement chaud, aussi je vous plains bien si vous êtes à Paris. Hier malgré encore de l'orage, j'ai pu assez bien travailler et étant donné la situation suis assez content (relativement, bien entendu).
Je vais tenter d'offrir au propriétaire de mon vieux chêne de payer cinquante francs pour faire enlever toutes les feuilles dudit arbre, sans quoi je ne puis et j'ai cinq toiles où il est, dont trois où il joue tout le rôle, mais j'ai peur d'un échec, car c'est un richard peu aimable et qui, déjà, avait voulu m'empêcher d'aller dans un pré à lui, et ce n'est que grâce à l'intervention du curé que j'ai pu continuer à y aller. Enfin là seul est le salut pour ces toiles.
A bientôt, samedi ou dimanche. Il n'y aurait de retard, un ou deux jours, que si je voyais que ça marche admirablement et que ce ne soit d'une utilité certaine, sans quoi à dimanche sans arrêt à Paris.
Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout mon cœur.
Votre Claude.

Document original.

976. À ALICE HOSCHEDÉ — [Fresselines], jeudi 9 mai [1889]

Je suis dans la joie, la permission inespérée d'ôter les feuilles de mon beau chêne m'a été gracieusement donnée! C'était une grosse affaire d'amener des échelles assez grandes dans ce ravin. Enfin c'est fait, deux hommes depuis hier y sont occupés. N'est-ce pas un comble de finir un paysage d'hiver à cette époque.
Malheureusement il fait un temps gris, un temps gris délicieux, comme il m'en aurait fallu il y a un mois. Aujourd'hui j'ai fort peu de toiles où je puisse travailler, la rivière étant encore un peu trouble. En revanche, cette pochade commencée il y a trois jours après l'orage et la Creuse jaune sera peut-être ma meilleure chose ayant pu y travailler trois jours de suite.
Bref, je suis plus content, prenez patience, je resterai deux ou trois jours de plus et rapporterai peut-être des choses pas mal quand même. Il y en a huit ou dix de sauvées.
Je suis bien aise de vous savoir revenue de Paris, vous devez en effet y avoir bien souffert.
Durand vous a-t-il dit avoir reçu ma lettre, il ne m'a pas répondu.
Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout mon cœur.
Votre Claude.

Document original.

977. À ALICE HOSCHEDÉ — [Fresselines], dimanche 3 heures [12 mai 1889]

Il pleut malheureusement, pour peu de temps j'espère, et je pense vous écrire ma dernière ou avant-dernière lettre, un télégramme vous fixera.
Hier j'ai pu travailler à onze toiles, ce qui ne m'est jamais arrivé. Levé à quatre heures et demie, je rentrais à huit heures du soir, mais c'était une journée rare, hélas, jamais suivie d'une seconde, la déveine me poursuit jusqu'au bout. Jamais une journée d'apparence belle sans orage, quelle ténacité il me faut pour persister. Quand je songe à Giverny où je voudrais tant être, qui doit être si beau, j'ai peur de ce que je fais, ça me semble terrible et épouvantable, enfin il me tarde de voir tout cela loin d'ici.
J'ai reçu votre dépêche à laquelle je n'ai pas répondu pensant qu'on avait pu remédier au mal. Dites à Brandin de s'inquiéter d'avoir du terreau bien consommé, il en faut absolument pour les semis à faire, puis du fumier, le père Douville en doit.
Quant à vos ennuis d'argent, il ne m'est plus possible de vous rien envoyer et je suis désolé que ce soit toujours et toujours de même.
A bientôt, je vais voir le temps, quoique le tonnerre gronde ferme. Ecrivez-moi jusqu'à avis contraire, baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout moi.
Votre Claude.

Document original.

978. À ALICE HOSCHEDÉ — [Fresselines], lundi 11 heures [13 mai 1889]

Je reçois votre dépêche, j'en envoie une à Sargent.
Deux mots très à la hâte et le dernier j'espère, quoique toujours bien malchanceux.
Hier orage terrible, impossible travailler, aujourd'hui temps douteux, très orageux. Je pense bien partir mercredi soir ou jeudi matin, ça dépendra.
Ecrivez toujours.
En hâte je vous embrasse tous, à bientôt.
Votre Claude.

Suis très ennuyé du vin, car ce n'est pas un md [marchand] mais le frère d'un ami de Rollinat qui me l'a vendu par obligeance.

Document original.

979. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, mardi 14 mai [1889]

Votre lettre si courte et me faisant des reproches m'a fait beaucoup de peine. Comment vous montrer exigeante et rancunière, vous qui savez dans quel état je suis, vous qui savez tout ce que je souffre de ne pas pouvoir faire ce que je veux, qui souffre du temps, de fatigue et d'inquiétude, et surtout de me sentir loin à pareille époque, ce n'est pas gentil, et à la veille de mon retour. Si vous avez été deux jours sans lettres, ne vous en prenez pas à moi, je m'arrange toujours pour donner de mes nouvelles par dépêche quand je ne puis écrire. Si vous n'avez rien reçu c'est faute de la poste, jamais de moi, bien que je sois comme fou, ne sachant ce que je fais avec ce temps. J'aurai de la déveine jusqu'au bout et suis au désespoir, c'est temps gris ou pluie et j'ai tant besoin de soleil.
Vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert pendant ce séjour.
Je conçois votre impatience, mais il ne faut pas m'accuser et m'en vouloir.
Les nouvelles que vous donnez de Mimi me tourmentent bien aussi, vous devriez en écrire à M. Love.
J'espère cette fois que c'est ma dernière lettre. J'espère encore en demain et jeudi, pour partir soit le soir ou le vendredi matin. Dans ce cas je m'arrêterai à Paris pour voir Petit et van Gogh et m'occuper de mes cadres. Dans ce cas j'arriverai samedi matin par huit heures.
Je suis à bout de forces, et cependant dès que j'ai mon temps ça marche très bien.
A vous toutes mes pensées. Peines ou joies, c'est à vous que je pense, baisers à tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Ecrivez jusqu'à avis contraire.

Document original.

980. À ALICE HOSCHEDÉ — Fresselines, 15 mai 89

Encore une lettre de reproches! hélas, ma chérie, faut-il donc qu'à l'approche du retour ce soit comme au commencement de discussion. Non, j'espère, mais vous auriez dû me dispenser de cette petite querelle, je suis si irritable en ce moment, vous auriez dû y penser. Du reste, en vous disant que c'était toujours la même chose, je n'entendais pas vous blâmer, je sais très bien ce qu'il vous faut et si je l'avais pu, je vous eusse envoyé de l'argent; ma mauvaise humeur venait surtout de l'impossibilité de le faire. Cela dit, un bon gros baiser et n'en parlons plus. Et ne me blâmez pas de ma persistance à retarder ce retour tant désiré, il ne sera pas retardé sans fin. J'en souffre plus que vous pensez. C'est cette fois ma dernière lettre et je la suivrai de près.
Aujourd'hui il a fait un peu de soleil et j'ai pu bien travailler ce matin, je n'ai donc pas de regrets.
Bref, je me donne jusqu'à samedi. Si au réveil le temps est mauvais, je pars de bonne heure par Argenton, pour arriver à Paris à quatre heures et demie du soir, voir Petit et van Gogh, et arriver à la maison le soir. Autrement, j'arriverai à Paris à minuit en partant d'ici à midi, ou bien alors le train de nuit qui met à cinq heures du matin à Paris le dimanche et être à Giverny par le premier train de huit heures.
Voilà donc une chose certaine, à samedi ou dimanche matin, le télégraphe vous avisera, baisers pour vous et tous. Claude.

Document original.

981. À P. DURAND-RUEL — Fresselines, Creuse, 15 mai [1889]

Cher Monsieur Durand,
J'espérais recevoir un mot de réponse sachant par Mme Hoschedé que vous êtes à Paris; je viens vous prier de m'adresser un mot me disant si je puis compter sur votre concours.
J'espère bien que oui, bien que vous ayez dit à Mme Hoschedé que vous n'approuviez pas cette exposition.
Je devais rentrer plus tôt, mais j'ai toujours si mauvais temps que j'ai du mal à finir mes toiles et recule de jour en jour le retour.
Je compte sur un mot le plus tôt possible.
Tous mes compliments.
Votre dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

982. À DURET — Fresselines, Creuse, 15 mai 89

Mon cher Duret,
J'ai un service à vous demander et voudrais bien que vous me répondiez le plus tôt possible et me disiez jusqu'à quelle époque vous serez à Paris. Il s'agit d'une très importante exposition que j'ai accepté de faire seul avec Rodin chez Petit, exposition pour le public étranger qui vient à Paris cet été. Il faut donc un choix de tout ce que j'ai pu faire, et, pour cela, je fais appel aux amateurs.
J'espère que, malgré votre répugnance à prêter vos tableaux, vous ne refuserez pas ce service capital pour moi, car j'ai eu le refus de Faure; refus sans motif.
Un mot le plus vite possible et ne manquez pas de me fixer sur la durée de votre séjour à Paris.
Je travaille comme un forcené, mais j'ai été si peu favorisé par le temps que je ne puis arriver à faire ce que je voudrais. Je serai de retour dans le courant de la semaine prochaine.
A vous d'amitié, Claude Monet.

N'allez pas imiter Faure surtout, non, je compte sur votre amitié.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 88.

983. À P. DURAND-RUEL — Giverny

Cher Monsieur Durand,
Me voici de retour et en possession de vos deux lettres, mais je dois vous avouer que votre refus me peine beaucoup. Je comprends et fais la part des raisons. que vous me donnez, mais en raison de notre vieille amitié et de nos relations j'étais loin de m'attendre à un refus complet.
M. Petit mis à part, c'est à moi que vous refusez, cela tombe d'autant plus mal que justement je me suis dégagé de tout engagement, je n'ai pas voulu vous en parler dans ma lettre ne voulant pas par là avoir l'air d'en profiter pour vous décider à me prêter quelques tableaux.
J'espère encore que vous reviendrez sur votre décision et que si vous ne voulez pas participer à cette exposition par un grand nombre de toiles, vous voudrez tout au moins me prêter quelques tableaux nécessaires à former une exposition complète. C'est à moi seul que vous rendrez service et je vous en serai très reconnaissant. Un mot, n'est-ce pas, n'ayant guère le temps de passer chez vous, tant je suis occupé et affairé.
Mes meilleurs compliments.
Tout à vous, Claude Monet.

23 mai 89.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 331. Archives Durand-Ruel.

984. À RODIN — Paris, samedi 25 mai [1889][1]

Cher Rodin,
Quelle déveine, je suis allé pour vous voir hier, sans vous trouver ni au 182, ni au 117. Je repars ce soir pour Giverny. Y pourrez-vous venir un jour avec Geffroy? En tout cas adressez-moi de suite un télégramme: hôtel Garnier, 111, rue Saint-Lazare, me disant où je pourrai vous trouver entre 4 et 5 heures aujourd'hui.
Amitiés, Claude Monet.

[1] Télégramme.

Musée Rodin, Paris.

985. À CHARPENTIER — A Giverny par Vernon, Eure, 27 mai 89

Mon cher Charpentier,
Je viens vous demander un grand service. Nous allons Rodin et moi ouvrir une très importante exposition rue de Sèze chez Petit.
Pour ma part, une partie de ce que j'ai fait de mieux depuis 20 ans. Je serais bien heureux si vous vouliez me prêter vos *Glaçons*. J'espère que vous ne me refuserez pas ce service. C'est très important pour moi.
Un mot de réponse, car il y a presse pour le catalogue. Nous ouvrons en juin. Que Mme Charpentier veuille bien m'excuser, elle m'avait fait promettre de venir déjeuner un jour, mais je viens de passer trois mois dans la Creuse chez Rollinat et, en ce moment, je suis très affairé par l'organisation de cette exposition.
Dès que je pourrai, je viendrai m'excuser moi-même. Recevez mes meilleurs compliments. Claude Monet.

27 mai 89.
Un mot de réponse le plus tôt possible.

M. Rostand, «Quelques amateurs de l'époque impressionniste» (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), Paris, 1955, p. 257.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, Document Charpentier 20.

986. À [G. PETIT ?] — Giverny, [fin mai-début juin 1889]

[Il demande à son correspondant d'ajouter à son catalogue:]

... les numéros suivants: 1 — *Train de marchandises* (*Gare Saint-Lazare*), appartient à M. de Bellio. 2 — *Bennecourt*. 3 — *Printemps*. Je compte sur vous pour vos cadres.
Je ne pourrai être à Paris que vendredi 8 heures.

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Bulletin nº 78, nº 71.

987. À G. PETIT — [c. 7 juin 1889]

... Suis désolé d'attendre pour l'exposition qui se fera quand tout le monde sera parti.

988. À RODIN — [Paris]

Suis venu vous dire que nous devons ouvrir le 21. Je suis venu en courant, je rentre demain à Giverny, je reviendrai dans 8 jours pour le placement. Voyez Petit. Il veut vous voir et savoir d'avance ce dont vous aurez besoin.
Amitiés, Claude Monet.
jeudi 7 juin [1889].

Musée Rodin, Paris.

989. À HAMMAN — Giverny, 10 juin 89

Cher Monsieur Hamman,
Voici mon catalogue. Je n'ai malheureusement pu mettre à leur place les trois tableaux de M. Claude-Lafontaine, ni les *Tuileries* à M. May, à cause des titres et des dates que j'ignore, mais je compte bien sur vous pour voir cela et inscrire ces quatre tableaux dans l'ordre voulu. Je n'ai pu davantage numéroter les titres pour la même raison; mais y compris ces quatre toiles à ajouter, cela fait 156 numéros. Je ne sais comment faire pour terminer tout ce que j'ai encore à faire. J'ai eu hier la visite de M. Valadon, cela m'a encore fait perdre du temps. Enfin, j'arriverai vendredi, et je pense que M. Petit pourra me faire envoyer la voiture à la gare, ayant cinq à six caisses de tableaux; je n'en sortirai pas sans cela.
Je vous aviserai exactement de mon arrivée. A part cela, j'espère que rien ne cloche. Si vous avez un mot, quelque chose à me faire savoir, la personne qui vous porte ces lignes pourra s'en charger.
A bientôt.
Merci pour tout le mal que je vous donne.
Bien à vous, Claude Monet.

J'espère que le tableau Faure est arrivé.

Fondation Custodia (coll. F. Lugt), Institut Néerlandais, Paris, inv. nº 6548.

990. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 11 juin 89

Cher Monsieur Durand,
Je veux toujours vous écrire, mais j'ai tant à faire que je n'en ai pas encore eu le temps, et encore moins d'aller vous voir.
Je voulais vous dire la surprise que j'ai eue de votre refus, surtout après ma dernière lettre. Vous qui ne cessez de parler de bonne entente et de bons rapports, vous me refusez de me prêter quelques tableaux lorsqu'il s'agit d'une chose qui peut, comme à moi, vous être si profitable. Tout le monde m'a aidé en cette circonstance, même Faure et MM. Boussod et Valadon qui m'avaient d'abord refusé. Enfin vous êtes le seul qui ayez refusé.
Je ne viens pas vous supplier: vous m'avez refusé, vous avez vos raisons, mais quelles qu'elles soient, c'est moi seul que vous désobligez, je tenais à vous le dire, car de vous cela me surprend et me peine plus encore, et vous me permettrez de vous dire que je trouve cela une erreur à tous les points de vue.
Recevez l'expression de mes meilleurs sentiments. Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 331-332. Archives Durand-Ruel.

991. À HAMMAN — Giverny, 12 juin 1889

*[Monet donne les dates de deux tableaux de lui appartenant à M. Bérend, à inscrire dans le catalogue, ainsi que les trois de M. Claude-Lafontaine et celui de M. May (*Les Tuileries*), c'est-à-dire:* Au Petit Genevilliers, *1874, et* Les Iles de Port Villez, *1885.]*

Autographes et manuscrits, Marc Loliée, liste hors série, nº 4, avril-mai 1952, nº 63.

992. À GENEVIÈVE STRAUS — Giverny, 14 juin [1889]

Chère Madame,
Excusez-moi d'avoir mis tant de temps à vous répondre, mais j'étais absent et ne trouve votre aimable lettre que ce matin.
Monsieur votre ami pourra venir quand il voudra et sera le bienvenu, puisqu'il vient de votre part. A partir du 22 courant, je serai sûrement à Giverny. Pour plus de sûreté, cependant, M. Pontremoli voudra bien m'aviser de sa venue, par un mot, la veille.
Recevez, chère Madame, mes meilleurs compliments et ne m'oubliez pas auprès de Chabrier.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 13217, fº 52-53.

993. À RODIN — Giverny, [14 juin 1889]

Mon cher Rodin,
J'arriverai demain matin pour commencer l'accrochage chez Petit. Je serai chez lui, rue Godot-de-Mauroy, demain samedi à *onze heures*. Si vous pouviez vous y trouver, ce serait très bien, afin de nous entendre avant de rien commencer sur le placement. J'en préviens également Petit, faites donc en sorte de vous y trouver, ce sera l'affaire d'un moment. Si vous n'avez pas déjeuné, nous casserons une croûte ensemble et nous causerons.
Le soir, demain, c'est le dîner des «De la Banlieue». Mirbeau et Geffroy y seront, tâchez d'en être. Le dîner a lieu chez Sapin, restaurant du Palais des Beaux-Arts à l'Exposition. Enfin, à demain 11 heures chez Petit.
Amitiés, Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

994. À G. PETIT — 14 juin 1889

[Monet annonce son arrivée. Il viendra avec Rodin pour l'arrangement de la galerie.]

995. À RODIN — Paris, 20 juin 1889[1]

Absolument urgent que vous veniez *de suite* avec le reste de vos groupes pour finir le placement et les raccords. Nous ouvrons à 9 heures demain matin, et si nous ne vous voyons pas ce soir, rien ne sera prêt. C'est de la plus haute importance.
C. Monet - G. Petit.

[1] Carte-télégramme.

Musée Rodin, Paris.

996. À G. PETIT — Paris, 21 juin [1889]

... Je suis venu ce matin à la galerie où j'ai pu constater ce que j'appréhendais, que mon panneau du fond, le meilleur de mon exposition, est absolument perdu, depuis le placement du groupe de Rodin.
Le mal est fait... c'est désolant pour moi... Si Rodin avait compris qu'exposant tous deux nous devions nous entendre pour le placement... s'il avait compté avec moi et fait un peu de cas de mes œuvres, il eût été bien facile d'arriver à un bel arrangement sans nous nuire... Bref, je suis sorti de la galerie complètement navré, résolu à me désintéresser de mon exposition et à n'y pas paraître.
J'ai eu du mal à me contenir hier en voyant l'étrange conduite de Rodin... Je n'aspire qu'à une chose, c'est prendre le chemin de Giverny et y trouver le calme...

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Bulletin nº 28, juillet 1963, nº 65.

997. À G. PETIT — Giverny, 30 juin 1889

[Monet demande à Petit de voir Mirbeau qui veut bien faire un article dans Le Figaro.*]*

998. À G. PETIT — 3 juillet 1889

[Monet est furieux car Petit n'a pas vu Mirbeau, il voudrait que Petit change d'urgence ses stores, car l'éclairage de la galerie est défectueux.]

999. À G. PETIT — 15 juillet 1889

... Je vois que vous avez perdu espoir et confiance dans le résultat de mon exposition. Si M. Sutton veut acheter des tableaux, je suis à sa disposition...

1000. À ZOLA — Giverny

Mon cher Zola,
Je viens vous demander si vous voulez participer à une souscription que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet pour acheter l'*Olympia* et l'offrir au Louvre.
C'est le plus bel hommage que nous puissions rendre à la mémoire de Manet, et en même temps c'est une façon discrète de venir en aide à sa veuve.
Nous serions très heureux de vous compter parmi nous. J'espère donc, mon cher Zola, que vous me ferez une réponse favorable, vous priant de m'adresser un mot le plus tôt possible me disant pour quelle somme je dois vous inscrire.
Recevez mes meilleurs compliments.
Tout à vous, Claude Monet.
22 juillet 89.
P.-S. — Je vous envoie la liste des souscripteurs à ce jour.
Nous avons besoin de 20000 francs. Vous verrez par notre début que nous pouvons espérer un complet succès si tous les amis de Manet répondent à notre appel.
A vous, C. M.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24522, fº 227-228.

1001. À ROLL — Giverny par Vernon, Eure

Cher Monsieur Roll,
Sargent m'a écrit que vous étiez désireux de participer à la souscription que nous faisions entre amis et admirateurs de Manet pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre, nous sommes très heureux de vous compter parmi nous et vous en remercions beaucoup.
C'est le plus bel hommage que nous puissions rendre à la mémoire de Manet, et puis, en même temps, c'est une façon discrète de venir en aide à sa veuve. Je vous envoie la liste des premiers souscripteurs, vous priant de me faire savoir pour quelle somme je dois vous inscrire, car il faut que nous enlevions ça le plus vivement possible.
Croyez-moi bien cordialement vôtre, Claude Monet.
22 juillet 89.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1001 bis. À BRACQUEMOND — Giverny par Vernon, Eure

Mon cher Bracquemond,
Nous faisons une souscription entre amis et admirateurs de Manet pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre. Voulez-vous être des nôtres et participer à cette manifestation? Nous ne pouvons rendre un plus bel hommage à la mémoire de notre ami, et c'est en même temps une façon directe de rendre service à sa veuve à qui appartient le tableau. Ce choix ne sera pas du goût du grand chantier (?), mais cela n'est rien.
J'espère un mot de réponse vous priant de me dire pour combien je dois vous inscrire.
Bien cordialement à vous, Claude Monet.
30 juillet 89.

Fondation Custodia (coll. F. Lugt), Institut Néerlandais, Paris.

1002. À P. DURAND-RUEL — Giverny par Vernon, Eure

Cher Monsieur Durand,
Avez-vous pensé à notre souscription pour l'achat de l'*Olympia* de Manet? Si oui, veuillez m'en informer; en tout cas, je serais bien aise que vous m'adressiez un mot pour me dire pour quel chiffre je dois vous inscrire.
Je vous envoie la liste des souscripteurs à ce jour, comptant bien que vous pourrez nous aider à trouver quelques adhérents, car il faut que la chose soit enlevée rapidement.
Dans l'attente de vos nouvelles, croyez-moi, cher Monsieur Durand, votre tout dévoué Claude Monet.
le 7 août 89.
Vous devriez en parler à Chavannes qui souscrirait peut-être.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 102, ms 89.

1003. À DE BELLIO — Giverny, 16 août 1889

[Charmante lettre amicale. Monet prévient son ami qu'il lui envoie] ... un panier de prunes de mon jardin.

Charavay, nº 23670.

1004. À ? — Giverny, 8 septembre 1889

[Monet prie son correspondant de bien vouloir se renseigner pour savoir si M. Proust:]
... a bien reçu ma lettre concernant la souscription Manet... Je serais bien heureux de savoir que M. Proust voudra bien se joindre à nous et nous prêter son appui pour faire accepter l'*Olympia* par le Louvre.

Vente Alfred Dupont, 11, boulevard de Courcelles, 11-12 décembre 1956, nº 245.

1005. À G. PETIT — 18 septembre 1889

[Monet sera à Paris pour le déplacement de ses tableaux. Il demande à Petit de prendre soin des cadres.]

1006. À ? — Giverny, [c. octobre 1889]

*[Pour engager son correspondant à souscrire pour l'achat de l'*Olympia *de Manet, il fait l'éloge de l'œuvre du grand artiste et donne la liste des premiers souscripteurs.]*

Librairie Saffroy, Catalogue de livres anciens et modernes, autographes..., nº 31, octobre 1927, nº 18840.

1007. À MALLARMÉ — Giverny, 12 oct. 89

Mon cher Mallarmé,
Je suis honteux vraiment de ma conduite et je mérite tous vos reproches. Il n'y a cependant pas mauvaise volonté de ma part comme vous pourriez le penser. La vérité vraie, c'est que je me sens incapable de vous faire rien qui vaille; il y a peut-être excès d'amour-propre, mais vraiment, dès que je veux faire la moindre chose avec des crayons, cela est absurde et de nul intérêt, par conséquent indigne d'accompagner vos poèmes exquis (*La Gloire* m'a ravi et j'ai peur de n'avoir pas le talent nécessaire pour vous faire quelque chose de bien). Ne croyez pas à une vulgaire défaite, c'est hélas la pure vérité; excusez-moi donc et surtout d'avoir mis ce temps à vous l'avouer.
Vous savez la sympathie et l'admiration que j'ai pour vous, eh bien! permettez-moi de vous le prouver en vous offrant comme souvenir d'amitié une petite toile (une pochade) que j'irai vous porter quand je viendrai à Paris un de ces jours et que vous me ferez le plaisir d'accepter tout simplement comme je vous l'offre.
Ceci dit, mon cher Mallarmé, parlons de notre ami Manet.
Peut-être savez-vous que je m'occupe d'une souscription entre amis et admirateurs de ce grand artiste pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre. Ceci pour rendre hommage et justice à la mémoire de notre ami, et aussi pour venir en aide d'une façon délicate à Mme Edouard Manet. Je vous envoie la liste des souscripteurs que j'ai obtenus. Je sais que vous voudrez être de cette manifestation dans la mesure qui vous sera possible, mais j'ai pensé que vous pourriez m'indiquer quelques noms de personnes qui seraient heureuses de participer à notre entreprise. J'ai déjà obtenu plus de quinze mille francs, et il faut arriver à 20000.
Si vous pouviez m'indiquer quelques souscripteurs vous me feriez plaisir.
A vous, Claude Monet.

H. Mondor et L.J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1969, t. III, p. 363.

1008. À BERTHE MORISOT — Giverny, 16 octobre 89

Chère Madame,
Excusez-moi de ne pas vous avoir répondu plus tôt, mais lorsque j'ai reçu votre aimable lettre, j'avais déjà écrit à Chavannes pour le rassurer et lui dire que j'étais déjà en correspondance avec Proust, et en effet lui seul peut nous faciliter l'acceptation de notre don par l'Etat.
Dès que je viendrai à Paris je l'irai voir et selon ce qu'il me dira nous verrons à clore la souscription, mais je vais tâcher d'ici là de récolter encore quelques souscriptions nouvelles. Je viendrai vous voir à mon prochain voyage pour vous mettre au courant de mes démarches et vous prier alors de mettre Mme Manet au courant de notre projet et j'espère bien que nous arriverons à notre but.
Mme Hoschedé se joint à moi pour vous envoyer ses meilleurs compliments ainsi qu'à M. Manet.
Votre ami dévoué, Claude Monet.
P.-S. — Vous seriez bien aimable de me communiquer quelques noms d'anciens amis de Manet que je dois certainement oublier et auxquels je pourrais m'adresser.
Il y a notamment un M. Guillemet (pas le peintre) et aussi l'ancien vicaire de La Madeleine qui seraient sans doute heureux de prendre part à cette manifestation. Si vous pouvez me donner leurs adresses *le plus tôt possible*, je leur écrirai aussitôt. C. M.

Document original collationné par J.P. Hoschedé.

1009. À MALLARMÉ — Giverny, 22 oct. 89

Mon cher Mallarmé,
Merci de votre si charmante lettre. Il me semblait impossible que votre nom ne soit pas sur notre liste.
J'ai écrit à Degas, mais n'ai pas encore de réponse. Je serai très chagrin qu'il reste en dehors, et vous saurai gré si vous le voyez et le décidez (il est si singulier). Je vais écrire à Brown. Quant à Miss Cassatt elle a refusé; je ne sais sous quelle influence. Comme Zola, du reste, et comme Faure, mais de celui-là rien d'étonnant, et je m'en console, car chaque jour je reçois de nouvelles adhésions, et j'espère bien que, malgré tout, l'Etat ne pourra refuser.
Amitiés, mon cher Mallarmé, Claude Monet.

H. Mondor et L.J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1969, t. III, p. 364.

1010. À PISSARRO — Giverny, 23 oct. 89

Mon cher Pissarro,
Je viens vous rappeler votre promesse de souscrire à l'achat de l'*Olympia* de Manet. Je continue à m'en occuper activement et nous sommes près d'arriver au but, comme vous le verrez par la liste des adhérents que je vous adresse.
C'est un bel hommage à rendre à la mémoire de notre ami et c'est en même temps une façon discrète de venir en aide à Mme Manet.
Je vous prie donc de m'écrire le plus tôt possible pour quelle somme je dois vous inscrire et si, dans votre entourage, vous voyez quelques personnes susceptibles d'adhérer, je compte sur vous pour me le faire savoir.
Poignée de main de votre vieil ami Claude Monet.

Souscription pour acheter l'*Olympia* à Mme Manet et l'offrir au Louvre:

MM. de Bellio	1000 fr.	MM. Hamel	25
Béclard	200	Huysmans	25
Béraud	50	Jeanniot	50
Bérend	500	Jourdain	25
Besnard	100	Leclanché	1000
Bing	200	Mallarmé	25
Blanche	500	Mirbeau	300
Bracquemond	50	Monet	1000
Burty	25	Moreau-Nélaton	500
Caillebotte	1000	Petit	200
Carriès	50	Puvis de Chavannes	300
Chabrier	50	Raffaelli	100
Clapisson	200	Roll	500
Dauphin	25	Renan (Ary)	50
Duret	1000	Sargent	1000
Durand-Ruel	200	Mme Scey Montbéliard	2000
Fantin	100	MM. Boldini	1000
Gallimard	200	A. H.	500
Geffroy	25	H. H.	500
Guillemet	200		
		Total au 23 oct.	15975

Somme à réaliser: 20000 fr.
Rouart 1000 fr.
Chéret 100 fr.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 123. Document original.

1011. À CHARPENTIER — Giverny, 23 oct. 89

Mon cher Charpentier,
Vous savez sans doute par Duret que je m'occupe activement d'une souscription que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre.
C'est le plus bel hommage que nous puissions rendre à la mémoire de l'ami et bel et vaillant artiste, et en même temps c'est une façon discrète de venir en aide à Mme Manet à qui l'*Olympia* appartient.
Il faut que votre nom soit parmi les nôtres...
Nous voulons arriver au chiffre de 20000 et la liste des souscripteurs à ce jour se monte à 16000.
Nous sommes donc bientôt arrivés à notre but.
Cordialement vôtre, Claude Monet.

M. Rostand, «Quelques amateurs de l'époque impressionniste» (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), Paris, 1955, pp. 257-258.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, Document Charpentier 21.

1012. À RODIN — Giverny, 25 oct. 89

Mon cher Rodin,
Je m'occupe d'une souscription, que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet, pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre.
C'est un bel hommage à rendre à sa mémoire et c'est en même temps une façon discrète de venir en aide à sa veuve, à laquelle ce tableau appartient. Je pense que vous serez heureux de prendre part à cette manifestation artistique, et nous serions heureux de vous compter parmi nous.
Je viens vous demander de me répondre le plus tôt possible, en me disant pour quelle somme je dois vous inscrire.
Je vous adresse la liste des souscriptions à ce jour. Il nous faut réaliser 20000 francs et nous sommes déjà à 16000 francs passés.
Répondez-moi le *plus vite* possible.
Je vous serre la main cordialement, Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1013. À CAROLUS DURAN — Giverny, 1er novembre 89

Mon cher Carolus,
Merci, je suis bien heureux de vous compter parmi nous et vous inscris pour 200 francs à la souscription Manet. J'ignorais absolument le malheur qui vous a frappé, je comprends votre douleur et vous envoie mes compliments de condoléances.
Amitiés, Claude Monet.
J'apprends votre nomination au grade de commandeur, je rouvre ma lettre pour vous envoyer mes félicitations.
A vous, Cl. M.

1014. À FÉLICIEN ROPS — Giverny, 2 novembre 89

Mon cher Rops,
Je m'occupe d'une souscription que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre.
C'est le plus bel hommage que nous puissions rendre à sa mémoire et c'est en même temps une façon discrète de venir en aide à sa veuve à laquelle ce tableau appartient.
J'ai pensé que vous seriez heureux de vous joindre à nous en prenant part à cette manifestation, et je viens vous demander de me répondre le plus tôt possible en me disant pour quelle somme je dois vous inscrire.
Mes meilleurs compliments à vous. Claude Monet.

M. L. Proietti, «Lettere di Claude Monet», Rome, 1974, p. 86.
Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, Paris, carton 59, Peintres.

1015. À J. REINACH — Giverny, 3 nov. 89

Monsieur,
Je m'occupe d'une souscription que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre.
C'est là, je crois, le plus bel hommage que nous puissions rendre à sa mémoire et c'est en même temps une façon discrète et détournée de venir en aide à sa veuve. J'ai pensé que vous seriez heureux de vous joindre à nous en prenant part à cette manifestation tout artistique et viens vous prier de vouloir bien m'adresser votre réponse le plus tôt possible en me disant pour quelle somme je devrais vous inscrire.
Veuillez excuser la liberté que je prends et agréez l'expression de mes sentiments distingués. Claude Monet.
Je vous adresse inclus la liste des souscriptions à ce jour.

M. L. Proietti, «Lettere di Claude Monet», Rome, 1974, p. 85.
Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24882, fº 162-163.

1016. À BERTHE MORISOT — Giverny, 13 novembre 89

Chère Madame,
Je suis venu à Paris mais, malheureusement, il ne m'a pas été possible d'aller vous voir comme j'y comptais. J'aurais cependant bien désiré vous causer au sujet de l'*Olympia*. La souscription marche au-delà de mes espérances, elle se monte à 18000 francs; la somme fixée sera donc facilement couverte. Tous les principaux peintres y ont adhéré, ce qui est très bon pour la réussite, bien que j'aie pu apprendre que, de différents côtés, on travaille fortement à faire avorter ce que nous désirons tant. Proust semble se dérober et après m'avoir fixé un

rendez-vous ne m'a pas reçu. Dès que je le pourrai je viendrai vous causer de tout cela, car je ne céderai pas, et je suis décidé à tout pour réussir, il le faut. Si, de votre côté, vous entendez quelque chose, vous serez bien aimable de me mettre au courant.
Recevez, Chère Madame, ainsi que M. Manet, mes meilleures amitiés.
Claude Monet.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 150 (partiellement). Document original collationné par J.P. Hoschedé.

1017. À PISSARRO — Giverny, 23 nov. 89

Mon cher Pissarro,
J'ai bien reçu votre lettre contenant un mandat de 50 francs pour la souscription Manet, mais il n'y avait pas tant de presse encore, me contentant pour le moment d'inscrire les souscriptions.
J'en suis du reste à 18500 francs; j'espère donc arriver rapidement au chiffre rond.
Mais il reste le plus difficile, l'admission de notre don par l'Etat et je sais déjà que pendant que je travaille à arriver au résultat, d'autres travaillent aussi, mais en sens inverse et pour faire avorter notre œuvre. Proust, le premier, m'a écrit, tout en souscrivant, qu'il ne voulait pas se charger de faire accepter ce tableau par l'Etat, considérant l'*Olympia* comme un des moins bons Manet.
Est-ce assez pignouf et idiot, mais je crois qu'il est du devoir des artistes de pousser cette affaire.
Quant à moi, je ferai tout pour arriver à notre but.
A vous de vieille amitié.
Votre — Claude Monet.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 124. Document original.

1018. À VOLLON — Giverny par Vernon, Eure, 23 novembre 1889

Mon cher Vollon,
Je m'occupe d'une souscription que nous faisons entre amis et admirateurs de Manet pour acheter son *Olympia* et l'offrir au Louvre.
C'est le plus bel hommage que nous puissions rendre à sa mémoire et c'est en même temps une façon discrète de venir en aide à sa veuve à laquelle appartient ce tableau.
J'ai pensé que vous seriez heureux de vous associer à notre manifestation à laquelle nous serions heureux nous-mêmes de vous voir prendre part. Je viens donc vous prier de me répondre le plus tôt possible, en me disant pour quelle somme je devrais vous inscrire.
Avec mes meilleurs compliments,
Croyez-moi cordialement vôtre. — Claude Monet.

Souscription pour acheter l'*Olympia* à Mme Manet et l'offrir au Louvre:

MM. Bazire	25 fr.	MM. Helleu	50
de Bellio	1000	Huysmans	25
Béclard	200	Jeanniot	50
Béraud	50	Jourdain	25
Bérend	500	Leclanché	500
Bernstein	500	Mme Leclanché	500
Besnard	100	MM. Lerolle	100
Bing	200	Lhermitte	50
Blanche J.	500	Mallarmé	25
Blot	25	Marx-Roger	
Boldini	1000	*[Roger Marx]*	25
Bouchor F.	50	Mirbeau	300
Bouchor M.	50	Monet	1000
Bracquemond	50	Moreau-Nélaton	500
Burty	25	Petit G.	200
Caillebotte	1000	Pissarro	50
Carolus Duran	200	Portier	25
Carriès	50	Proust	500
Chabrier	50	Puvis de Chavannes	300
Chéret	100	Raffaelli	100
Clapisson	200	Renan (Ary)	50
Dauphin	25	Renoir	50
Degas	100	Robin	50
Duez	100	Rodin	25
Durand-Ruel	200	Roll	500
Duret	1000	Rouart	1000
Fantin-Latour	100	Sargent	1000
Flameng A.	25	Mme Scey Montbéliard	2000
Gallimard	200	MM. Thornley	25
Geffroy	25	A. H.	500
Gervex	100	H. H.	500
Guérard	100	L. M.	50
Mme Guérard-Gonzales	100	R. G.	25
MM. Guillemet	200	Anonymes	200
Hamel	25		
		Total au 23 nov.	18550
		Somme à réaliser: 20000 fr.	

Document original.

1019. À WHISTLER — Giverny

Mon cher Whistler,
Je suis bien heureux pour vous.
Ce matin, en ouvrant mon journal, j'y apprends que vous êtes fait chevalier de la Légion d'honneur. Bravo, voilà enfin une récompense bien donnée.
Je vous en félicite bien sincèrement et de tout cœur. Je vous adresse ma lettre à Londres, ne sachant pas si vous y êtes encore, car je ne suis pas retourné à Paris depuis la bonne journée que nous y avons passée ensemble.
Je serais bien heureux d'avoir de vos nouvelles et d'apprendre votre prochaine installation à Paris.
Mes meilleurs compliments à Mme Whistler, qui doit être si contente de votre succès.
A vous d'amitié, mon cher ami, et encore Bravo! Bravo! — Claude Monet.
1er déc. 89.

Document original (Glasgow University Library).

1020. À BERTHE MORISOT — Giverny, 5 déc. 89

Chère Madame,
Il ne m'a pas encore été possible de venir vous voir, n'étant pas retourné à Paris; ne sachant quand j'y viendrai, je viens vous demander si vous ne connaissez pas quelqu'un d'assez bien avec le ministre de l'Instruction publique, car je crois que seule sa volonté pourrait faire accepter l'*Olympia* par le Louvre, les bureaucrates que cela concerne étant généralement opposés, sinon à Manet, tout au moins à l'*Olympia*, et pour motiver ce refus, ils allèguent le peu de temps écoulé depuis sa mort.
Pour le Luxembourg (en attendant le délai voulu) M. Arago pourrait de lui-même accepter notre don, il faudrait donc trouver un aboutissant sérieux, soit auprès de ce dernier, soit auprès du ministre.
Si vous voyez cela possible, écrivez-moi et je ferai les démarches nécessaires, car en présence de l'animosité sourde mais persistante de tant d'imbéciles il faut à tout prix arriver au but.
La souscription marche toujours; j'en suis à 19300 francs et les noms des souscripteurs ont une signification certaine.
Mes meilleurs compliments à vous et à M. Manet.
Votre ami dévoué, — Claude Monet.

Document original collationné par J.P. Hoschedé.

1021. À BERTHE MORISOT — Giverny

Chère Madame,
Je suis vraiment sans excuse de ne pas vous avoir encore répondu, mais toujours je pense venir à Paris et je remets toujours ayant des toiles commencées que je ne puis arriver à finir à cause du mauvais temps. Je me décide donc à prendre la plume, car maintenant je ne pense pas pouvoir venir avant le courant de janvier.
Je crois que vous avez pleinement raison en me conseillant d'attendre un peu pour l'*Olympia*; quand je viendrai je verrai à m'orienter pour ce qu'il y aura de mieux à faire; j'ai du reste cessé momentanément de m'occuper de la souscription, c'est prudent par ces jours d'étrennes. Ne faites donc aucune démarche pour l'instant et nous causerons de tout cela lorsque j'aurai le plaisir de vous voir.
Je serai bien heureux d'apprendre que malgré ce misérable temps et l'influenza, M. Manet est rétabli; ici tout le monde est plus souvent grippé, plusieurs de ces demoiselles ont dû garder la chambre. Cette épidémie est vraiment bien désagréable et je me figure que vous allez retourner dans le Midi.
Enfin, chère Madame, si vous avez un moment, vous serez bien aimable de me donner de vos nouvelles.
Mme Hoschedé et ses filles me chargent de tous leurs compliments pour vous et M. Manet sans oublier Mlle Julie.
Votre ami bien dévoué, — Claude Monet.
25 déc. 89.

Document original collationné par J.P. Hoschedé.

1022. À M. UZANNE — Giverny, 14 janvier 1890

[Monet s'excuse ayant l'influenza d'être forcé de garder la chambre et de ne pouvoir être des leurs.]

Catalogue d'autographes..., Librairie H. Saffroy, n° 7, 1947, n° 2724.

1022 bis. À P. HELLEU — Giverny par Vernon, Eure, 14 janvier 90

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-86, don de Mme Howard-Johnston.

1023. À GEFFROY — Giverny, le 21 janvier 1890

Mon cher ami, je suis furieux. Je viens de lire l'article paru aujourd'hui dans *Le Figaro* sur Manet. Si vous ne l'avez pas lu, faites-le de suite, et vous me direz ce que vous pensez de M. Proust, qui s'érige ainsi en arbitre sur toutes les questions d'art... Il ne juge pas l'*Olympia* digne du Louvre, il ne veut pas qu'elle y aille! Tout a été mené pour faire avorter notre entreprise, et cette façon de dire qu'on ne s'occupe pas du tableau! comme si nous avions pris prétexte pour faire une quête et l'aumône à Mme Manet! Si le pauvre Manet savait cela, il jugerait de quel côté sont ses amis, mais puisque c'est la guerre déclarée, il faut lutter. Faites bien vite un bon article; il y aura à dire sur ce beau tableau et sur la canaillerie et sur l'imbécillité des gens. J'écris à Proust, et lui dis son fait, il n'y a pas de ménagement à avoir avec ces gens-là; je n'ai besoin ni d'eux ni de leurs croix.

G. Geffroy, 1922, p. 125.

1024. À BERTHE MORISOT — Giverny, 22 janvier 90

Chère Madame,
Vous avez dû lire l'article paru hier dans *Le Figaro* sous la signature de Calmette, à propos de l'*Olympia*. Ce Proust est un joli coco et il comprend singulièrement l'amitié. Cette façon de s'ériger en arbitre et de juger l'*Olympia*, et la façon dont il affirme qu'en faisant cette souscription nous ne nous préoccupons pas de ce que deviendra le tableau comme si c'était une quête que nous faisions, quel pignouf! Je suis indigné, car je vois clairement que toute cette jolie campagne n'est faite que dans le but de faire avorter notre entreprise, mais comme je n'ai nullement besoin de M. Proust, je lui écris son fait et puisque la guerre est déclarée nous allons lutter jusqu'au bout.
J'ai tout fait jusqu'ici pour que la presse ne soit pas mêlée à notre entreprise, pour la mener le plus discrètement possible, mais maintenant il faut se défendre et je compte sur plus d'un ami pour cela.
J'écris à Mme Edouard Manet pour lui dire combien je suis désolé de la tournure que l'on cherche à donner à notre œuvre.
Je serai bien aise de recevoir un mot de vous me disant ce que vous et M. Manet pensez.
Mme Hoschedé me charge de vous remercier de votre aimable lettre. Nous sommes tous rétablis et souhaitons bien vivement qu'il en soit de même chez vous.
Recevez mes meilleures amitiés, — Claude Monet.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, pp. 150-151 (partiellement). Document original collationné par J. P. Hoschedé.

1025. À ANTONIN PROUST — Giverny, 22 janvier 90

Monsieur,
Permettez-moi de vous dire ce que je pense à propos de l'article sur Manet paru dans *Le Figaro* sous la signature Gaston Calmette.
Inutile de vous dire que si on a fait courir le bruit que vous vous étiez chargé de faire entrer l'*Olympia* au Louvre, je n'y suis pour rien, vous le savez aussi bien que moi. J'aurais pu l'espérer il y a quatre mois, lorsque je vins vous faire part de notre projet, mais, depuis, votre lettre du 14 novembre m'a confirmé du contraire et j'ai tenu à faire savoir à tous ceux que cela intéressait que vous ne jugiez pas l'*Olympia* digne de figurer au Louvre et que vous refusiez de vous en occuper. Ces bruits n'ont donc été mis en circulation que pour entraver notre entreprise en vous obligeant à une protestation publique que je déplore, surtout à cause des paroles qui vous sont attribuées, lesquelles paroles faussent complètement le but et le sens que nous nous sommes proposés.
En prétendant que le sort du tableau ne nous préoccupe pas, c'est dire que nous faisons uniquement une quête pour soulager la situation de Mme veuve Manet, situation que vous qualifiez *des plus lamentables*. Si c'eût été là notre but, nous eussions agi avec plus de discrétion encore.
Vous annoncez que je dois remettre ces jours-ci à la veuve de notre ami le montant de la souscription. C'est là une erreur et vous avez été mal informé. Je ne veux et ne puis disposer d'une souscription dont tous les versements ne me sont pas encore faits, et sans savoir la destination du tableau acquis.
Tout cela est fort regrettable et ne peut qu'égarer le public et inquiéter les souscripteurs qui ont cru participer à un hommage et non faire l'aumône à Mme Manet.
Notre but a toujours été d'honorer la mémoire du grand artiste en achetant l'*Olympia* à Mme Manet, ce qui se trouvait être en même temps une façon discrète de lui venir en aide, et si nous avons fait choix de ce tableau, lorsque mes amis et moi avons eu l'idée de cette souscription, c'est parce que nous l'avons jugé un des plus beaux et des plus caractéristiques dans l'œuvre du maître. Si quelques amateurs n'ont pas approuvé ce choix, tous les artistes qui ont adhéré à notre manifestation l'ont jugé bon.
Certes, il est à souhaiter que d'autres toiles de Manet aillent au Louvre, et je serais fort heureux si les possesseurs des tableaux que vous signaliez dans votre lettre avaient la générosité de les offrir au Louvre.
Vous avez cru devoir dire publiquement que, n'aimant pas l'*Olympia*, vous n'en demanderiez pas l'entrée au Louvre. Eh bien, n'est-ce pas là, avouez-le, le meilleur moyen de nuire à notre entreprise et n'est-ce pas comme une campagne contre Manet? Pauvre Manet! Et vous blâmez une manifestation qu'il eût réprouvée, dites-vous. Ce qu'il eût réprouvé avec fierté, c'est l'aumône que vous prétendez faire à sa veuve et le peu de cas que vous faites du tableau qu'il préférait.
Nous ne demandons rien à l'Etat. Nous comptons lui offrir ce tableau. A lui de le refuser ou de l'accepter. Alors seulement nous verrons ce que nous aurons à faire, mais je ne vois pas que, parce que vous n'aimez pas l'*Olympia*, ce tableau n'irait pas au Louvre, et cela malgré le conseil que vous donnez à l'Etat de le refuser.
Il est du reste à présumer qu'en présence de l'autorité et de la compétence qui donnent une certaine signification à la souscription, l'Etat saura ce qu'il a à faire.
Je vous prie d'excuser cette trop longue lettre et la franchise de mon langage, mais je me suis mis de tout cœur à cette entreprise et ne puis dissimuler le chagrin que j'éprouve en voyant dénaturer les sentiments qui m'ont fait agir.
Veuillez agréer... *[la fin manque]*. — Claude Monet.

G. Geffroy, 1922, pp. 125-127. Document original collationné par J. P. Hoschedé.

1026. À EUGÈNE MANET — Giverny, 23 janvier 90

Cher Monsieur Manet,
Je reçois votre lettre qui s'est croisée avec celle que je vous ai adressée hier.
Vous avez parfaitement fait d'écrire au *Figaro* et votre lettre était très bien. Ce Proust n'est qu'un sot imbécile, cela est certain, mais sous cette imbécillité il y a aussi l'intention de nuire à une manifestation dont il n'était pas le promoteur, en même temps la crainte d'augmenter le nombre de ses ennemis; et c'est là ce qu'il a l'aplomb d'appeler le culte de la mémoire de Manet. Quel mufle! Pardonnez-moi l'expression.
Il pouvait très bien protester en déclarant qu'il ne comptait pas s'occuper de faire accepter l'*Olympia* par l'Etat, sans dénaturer le sens de notre souscription et sans se permettre publiquement un jugement sur une œuvre comme l'*Olympia*; je lui ai du reste écrit une longue lettre dans ce sens.
Je serai à Paris les premiers jours de la semaine prochaine et viendrai vous voir aussitôt. Mais si, d'ici là, il se produit quelque chose de nouveau, je compte sur vous pour me mettre au courant.
Je suis bien profondément désolé de tout ce qui se passe, mais comme vous devez le penser je n'y suis pour rien.
Croyez à ma sincère amitié, — Claude Monet.

Document original collationné par J. P. Hoschedé.

1027. À GEFFROY — 24 janvier 1890

...Quant à son article de *La République Française*, il ne prouve qu'une chose: en dehors de l'intention de nuire à notre œuvre, c'est qu'il trouve tout naturel que Manet ne soit pas à la place qu'il mérite, quand des tartempions de peintres de vingt-cinquième ordre ont tous les honneurs. Il doit trouver qu'il est utile d'attendre que les Manet se vendent cinq cent mille francs, pour les acheter.

G. Geffroy, Paris, 1922, p. 128.

1028. À ANTONIN PROUST — Giverny, 26 janvier 90

Monsieur,
Je prends note des regrets que vous exprimez et du désaveu des paroles qui vous sont attribuées par M. Gaston Calmette (du *Figaro*), mais vous comprendrez, je pense, qu'après le bruit qui s'est fait autour de cet article, et la publicité qui lui a été faite puisqu'il a été reproduit par plusieurs autres journaux, vous comprendrez, dis-je, qu'il est de toute nécessité que, pour remettre les choses en l'état et réparer l'offense faite à Mme veuve Manet, une rectification soit adressée par vous au *Figaro*.
Vous devez juger vous-même combien je me trompais peu en vous disant que toute cette campagne me paraissait faite contre Manet. En effet, la haine et l'imbécillité s'en donnent à cœur joie. Il vous était si facile de mettre votre personnalité à l'abri en déclarant que vous ne vous étiez pas chargé de faire entrer l'*Olympia* au Louvre, cela purement et simplement, sans commentaires désobligeants pour la famille Manet et pour les organisateurs de la manifestation.
Croyez, Monsieur, à mes sentiments distingués. — Claude Monet.

G. Geffroy, 1922, p. 128. Document original collationné par J. P. Hoschedé.

1029. À GEFFROY — [c. 1er février 1890]

Cher ami,
L'entrevue a été ce qu'elle devait être. Proust entend souscrire pour l'achat de l'*Olympia*, il doit écrire à Mme Manet pour désavouer les paroles du *Figaro*. Cela entendu, il a été d'un aimable exagéré, voulant m'enjôler pour attendre, et au besoin donner le tableau à sa société, et ne l'offrir qu'en même temps que le *Déjeuner sur l'herbe* (Faure). Et plus je lui disais vouloir aller jusqu'au bout et en finir, plus il était aimable, et finalement voulait savoir comment je comptais procéder. Il m'a répondu qu'il comprenait cela, qu'il ne demandait qu'à être convaincu, qu'il allait voir aujourd'hui même Pelletan et le ministre. Il faut donc se méfier, ne pas se trop laisser séduire, et agir vite.

G. Geffroy, 1922, pp. 129-130.

1030. À RODIN[1] — Giverny

M.
La souscription pour l'achat de L'OLYMPIA étant close et l'offre devant en être faite à l'Etat, je viens vous prier de bien vouloir m'adresser la somme de
vingt-cinq francs
que vous m'avez chargé d'inscrire sous votre nom.
Recevez, M. ..., l'expression de mes sentiments distingués.
Claude Monet.

Ce *4* février 1890.
Monsieur Auguste Rodin.

[1] Cette circulaire imprimée a été adressée à tous les souscripteurs. Outre celle destinée à Rodin reproduite ici, on a conservé des invitations identiques au Dr de Bellio (Autographes de peintres, Marc Loliée, bulletin n° 76, 1951, n° 145), à Roll (Archives Durand-Ruel) et à Geffroy (vente d'autographes, Paris, Drouot, 21 et 23 mars 1977, n° 154).

Musée Rodin, Paris.

1031. À ? [c. 5 février 1890]

Monsieur,
Etant obligé de remettre le montant de notre souscription à Mme Manet, il me faut faire rentrer toutes les sommes souscrites. Je viens donc vous prier de bien vouloir m'adresser, dans le plus court délai possible, la somme de cinq cents francs que vous m'avez chargé d'inscrire à votre nom.
Avec mes remerciements, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués. Claude Monet.

Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, Paris, carton 22, Peintres, Claude Monet.

1032. AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, ARMAND FALLIÈRES Paris, 7 février 1890

Monsieur le Ministre,
Au nom d'un groupe de souscripteurs, j'ai l'honneur d'offrir à l'Etat l'*Olympia*, d'Edouard Manet.
Nous sommes certains d'être ici les représentants et les interprètes d'un grand nombre d'artistes, d'écrivains et d'amateurs, qui ont reconnu depuis longtemps déjà quelle place considérable doit tenir dans l'histoire du siècle le peintre prématurément enlevé à son art et à son pays.
Les discussions auxquelles les tableaux de Manet ont servi de sujet, les hostilités qu'ils eurent à subir sont maintenant apaisées. La guerre serait encore ouverte contre une telle individualité que nous n'en serions pas moins convaincus de l'importance de l'œuvre de Manet et de son triomphe définitif. Il nous suffirait de nous rappeler, pour ne citer que quelques noms, autrefois décriés et repoussés, et aujourd'hui célèbres, ce qui est advenu à des artistes comme Delacroix, Corot, Courbet, Millet, l'isolement de leurs débuts et leur incontestable gloire posthume. Mais, de l'aveu de la grande majorité de ceux qui s'intéressent à la peinture française, le rôle d'Edouard Manet a été utile et décisif. Non seulement il a joué un grand rôle individuel, mais il a été, de plus, le représentant d'une grande et féconde évolution.
Il nous a donc paru impossible qu'une telle œuvre n'eût pas sa place dans nos collections nationales, que le maître n'eût pas ses entrées là où sont déjà les disciples. Nous avons, de plus, considéré avec inquiétude le mouvement incessant du marché artistique, la concurrence [d'achat] qui nous est faite par l'Amérique, le départ, facile à prévoir, pour un autre continent, de tant d'œuvres d'art qui sont la joie et la gloire de la France. Nous avons voulu retenir une des toiles les plus caractéristiques d'Edouard Manet, celle où il apparaît en pleine lutte victorieuse, maître de sa vision et de son métier.
C'est l'*Olympia* que nous remettons entre vos mains, Monsieur le Ministre. Notre désir est de la voir prendre place au Louvre, à sa date, parmi les productions de l'école française. Si les règlements s'opposent à cette entrée immédiate, s'il est objecté, malgré le précédent de Courbet, qu'une période de dix ans n'est pas écoulée depuis la mort de Manet, nous estimons que le musée du Luxembourg est tout indiqué pour recevoir l'*Olympia* et la garder jusqu'à l'échéance prochaine. Nous espérons que vous voudrez bien donner votre appui à l'œuvre à laquelle nous nous sommes attachés, avec la satisfaction d'avoir accompli simplement un acte de justice.
Agréez, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments de haute considération. Claude Monet.

A Giverny par Vernon (Eure)

Liste des donateurs:

Bracquemond, Philippe Burty, Albert Besnard, Maurice Bouchor, Félix Bouchor, de Bellio, Jean Béraud, Bérend, Marcel Bernstein, Bing, Léon Béclard, Edmond Bazire, Jacques Blanche, Boldini, [Blot], Bourdin.

Cazin, Eugène Carrière, Jules Chéret, Emmanuel Chabrier, Clapisson, Gustave Caillebotte, Carriès.

Degas, Desboutin, Carolus Duran, Dalou, Duez, Durand-Ruel, Dauphin, Armand Dayot, Jean Dolent, Théodore Duret.

Fantin-Latour, Auguste Flameng, Guérard, Mme Guérard-Gonzalès, Paul Gallimard, Gervex, Guillemet, Gustave Geffroy.

J.K. Huysmans, Maurice Hamel, Harrison, Helleu.

Jeanniot, Frantz Jourdain, Lhermitte, Lerolle, M. Leclanché, Mme Leclanché.

Stéphane Mallarmé, Octave Mirbeau, Roger Marx, Moreau-Nélaton, Alexandre Millerand, Claude Monet, Oppenheim.

Puvis de Chavannes, Antonin Proust, Camille Pelletan, Camille Pissarro, Portier, Georges Petit.

Rodin, Th. Ribot, Renoir, J.F. Raffaelli, Ary Renan, Roll, Robin, H. Rouart, Félicien Rops.

J. Sargent, Mme de Scey-Montbéliard, Thornley, de Vuillefroy, van Cutsem, Anonymes, Double incognito, A.H., H.H., L.N., R.G.

G. Geffroy, 1922, pp. 131-133. (La liste comptable publiée par Geffroy n'a pas été adressée au ministre.)
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1033. À CH. DURAND-RUEL Giverny, 8 février 90

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous accuser réception de la somme de deux cents francs que vous m'avez adressée le 6 courant pour la souscription de votre père à l'achat de l'*Olympia* de Manet.
Recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments.
Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 332.
Archives Durand-Ruel.

1034. À BRACQUEMOND Giverny, 9 fév. 90

Mon cher Bracquemond,
J'arrive seulement de Paris et trouve votre lettre. Merci d'abord du mandat de cinquante francs pour votre participation à l'achat de l'*Olympia*.
Vous avez dû lire dans *Le Figaro* la lettre que j'ai adressée au ministre des Beaux-Arts et vous avez pu juger par la façon dont j'ai présenté la chose que je n'y vais pas au petit bonheur et sans me rendre compte de l'importance d'une telle démarche.
Je me suis assez remué et occupé de cette affaire pour savoir de bonne source que ces messieurs du Conservatoire se trouvent très embarrassés. Tant qu'il s'est agi d'offrir le tableau au Louvre, ils étaient fort tranquilles, souriant de ma candeur; ils avaient leur petit règlement tout prêt qui leur permettait de refuser, sans même discuter, l'œuvre.
En l'offrant à l'Etat pour qu'il soit mis au Luxembourg, il s'agit de discuter la valeur de Manet. Certes je les crois assez bêtes, assez ignorants pour commettre une bêtise et refuser l'*Olympia*, mais, dans ce cas, eux seuls seront atteints. Ni Manet, ni les manifestants ne peuvent être touchés de ce refus. L'*Olympia* n'en restera pas moins acquise pour l'Etat.
Le tableau sera déposé chez un des souscripteurs, amateur ayant une collection, et, quand se produira un changement quelconque, on trouvera bien des gens qui se feront un honneur de le placer soit au Luxembourg soit à l'Etat.
L'important c'est que ce soit un fait accompli, que ce magnifique tableau reste chez nous. Que les conservateurs du *beau* le renient: la honte sera pour eux et cela ne peut que grandir Manet.
Du reste, je tiens ceci de M. Larroumet personnellement, c'est que si lui, directeur des Beaux-Arts, voyait un beau Manet (un beau Manet selon lui), il l'achèterait immédiatement.
Pour le moment la haine est plus pour *Olympia* que pour Manet, du reste.
Lorsque je viendrai à Paris, je tâcherai de vous voir pour causer de cela; pour le moment il n'y a plus qu'à attendre.
Si vous apprenez quelque chose, informez-m'en.
Bien cordialement à vous, Claude Monet.

Liste des premiers souscripteurs pour l'achat de l'*Olympia*:

MM.	de Bellio	1000	MM.	Leclanché	1000
	Bérend	500		Mirbeau	300
	Besnard	100		Monet	1000
	Bing	200		Roll	500
	Blanche	500		Rouart	1000
	Boldini	1000		Sargent	1000
	Caillebotte	1000	Mme	de Scey	2000
	Duret	1000			

Il nous faut arriver au chiffre de 20000 francs.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, pp. 87-88.
Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, Paris, carton 22, Peintres, Claude Monet.

1035. À RODIN

Reçu de M. A. Rodin la somme de vingt-cinq francs pour sa participation à l'achat de l'*Olympia* de Manet.
Giverny, 10 février 90. Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1036. À ? Giverny, 11 février 90

Monsieur,
Je suis désolé et vous prie de bien vouloir m'excuser. En effet, j'avais parfaitement reçu les vingt-cinq francs de votre souscription à l'achat de l'*Olympia* de Manet.
Ne vous en aurais-je pas accusé réception au moment même, je serais impardonnable. Mais j'ai tant d'écritures à faire pour cette souscription, ce qui n'est pas mon habitude, que j'ai dû me faire aider pour l'envoi de la circulaire. De là, l'erreur.
J'espère que vous voudrez bien m'excuser.
Croyez, Monsieur, à mes sentiments distingués. Claude Monet.

Manuscrits Bibliothèque du Louvre.

1037. À MALLARMÉ Giverny, 22 fév. 90

Mon cher Mallarmé,
Vous seriez bien aimable de m'adresser le plus tôt possible le montant de votre souscription ainsi que celle de votre ami M. Dauphin. Je voudrais pouvoir en terminer et remettre la totalité de la souscription à Mme Edouard Manet, avant la réponse officielle du ministre.
Je compte sur vous pour me répondre dès que vous serez en possession de ces lignes.
Tout à vous d'amitié, Claude Monet.

H. Mondor et L.J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 67.

1038. À F. ROPS Giverny, 22 février 1890

... étant obligé de remettre ces jours-ci le montant de la souscription à Mme veuve Manet, il me faut faire rentrer toutes les sommes souscrites.
Je viens donc vous prier de m'adresser le plus tôt possible la somme de cinquante francs que vous m'avez chargé d'inscrire à votre nom.

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 39, 1964, n° 66.

1039. À MALLARMÉ Giverny, 24 fév. 90

Mon cher Mallarmé,
Pour la bonne régularité, je vous accuse réception de votre envoi de cinquante francs pour votre souscription et celle de M. Dauphin à l'achat de l'*Olympia*.
A jeudi, je me fais une fête d'entendre votre conférence.
Amitiés, Claude Monet.

H. Mondor et L.J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 67.

1040. À BERTHE MORISOT [c. 24 février 1890]

[Au sujet d'une soirée organisée par Eugène Manet pour Mallarmé revenant de Belgique où il vient de prononcer sa conférence sur Villiers de l'Isle-Adam, et qu'il va redire chez Eugène Manet, le 27 février:]

... Certainement que je ferai le voyage, et avec joie! mais alors il va falloir arborer l'habit.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 151.

1041. À CHABRIER Giverny, 24 février 1890

*[Monet accuse réception de 50 francs pour sa souscription à l'achat de l'*Olympia.*]*

Marc Loliée, «Autographes...», Bulletin XIV, 1955, n° 50.

1042. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, GUSTAVE LARROUMET[1]

Reçois seulement aujourd'hui votre lettre. Y réponds. Pouvez faire prendre le tableau chez Mme Manet, 3, rue Croix-des-Vignes à Gennevilliers.
Salutations distinguées. Claude Monet.

[1] Télégramme déposé à Vernon le 26 février 1890 à 10 h. 47 du matin.

Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1043. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET Giverny

Monsieur le Directeur,
Je m'empresse de répondre à votre lettre en date du 24 courant. Ainsi que je l'ai dit dans la lettre que j'ai eu l'honneur d'adresser à M. le Ministre des Beaux-Arts, les donateurs, en offrant à l'Etat l'*Olympia* d'Edouard Manet, n'ont d'autre désir que de voir ce tableau placé au Louvre ou, si les règlements s'y opposent quant à présent, au Musée du Luxembourg. L'offre de donation ne sera définitive que dans l'un ou l'autre de ces deux cas.
J'ose espérer que le comité voudra profiter de l'occasion qui lui est offerte de rendre justice à l'artiste qui a eu une si grande influence sur l'art moderne.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.
Claude Monet.

26 février 1890.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 89.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1044. À MADAME MANET Giverny, 4 mars 1890

*[Monet prévient Mme Manet qu'elle doit remettre l'*Olympia *à MM. Boussod et Valadon, qui veulent la photographier pour le* Figaro illustré*:]*

... Le tableau devra vous être remis lorsque la photographie sera faite.

Charavay, juillet 1947, n° 21302.

1045. À FÉLICIEN ROPS Giverny, 4 mars 1890

Mon cher Rops,
Merci, et pour la régularité, je vous accuse réception de votre envoi de cinquante francs, votre souscription pour l'achat de l'*Olympia* de Manet.
Cordialement à vous, mon cher ami, Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 90.
Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, Paris, carton 59.

1046. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET Giverny, 17 mars 90

Monsieur le Directeur,
Voulez-vous me permettre d'attendre deux ou trois jours pour répondre d'une manière précise à la question que vous me posez, par votre lettre du 15 courant.
Je ne puis rien décider avant d'avoir pris l'avis de mes amis.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.
Claude Monet.

Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

[1] Télégramme déposé à Vernon le 26 février 1890 à 10 h 47 du matin.

1047. SOMMES RECUEILLIES POUR L'ACHAT DE L'*OLYMPIA* À LA DATE DU 18 MARS 1890, JOUR OÙ MME MANET EN ÉTABLIT LE REÇU

DURAND-RUEL	200 fr.
Frantz JOURDAIN	25
Marcel BERNSTEIN	500
FANTIN-LATOUR	100
DEGAS	100
DUEZ *[E.]*	100
CLAPISSON *[L.]*	200
Jules CHÉRET	100
HECHT Frères *[Albert et Henri - A.H. et H.H.]*	1000
BOLDINI *[G.]*	200
Roger MARX	25
LHERMITTE *[L.]*	50
BING	200
Armand DAYOT	25
GUILLEMET *[A.]*	200
C. MURRAY *[G. MOUREY? G. MURER?]*	50
Jean BÉRAUD	50
RIBOT *[Th.]*	50
PUVIS DE CHAVANNES *[P.]*	300
BRACQUEMOND	50
de BELLIO *[Georges]*	1000
Paul GALLIMARD	200
Léon BÉCLARD	200
HELLEU	50
HARRISON *[Alexandre]*	100
PISSARRO	50
RAFFAELLI *[J.-F.]*	100
ROBIN *[Albert]*	50
Double incognito *[Comte Robert de Montesquiou-Fezensac et un de ses amis]*	500
Alexandre MILLERAND	25
RODIN	25
RENOIR	50
Félix et Maurice BOUCHOR	100
BÉREND *[Edward]*	500
JEANNIOT *[G.]*	50
ROUART *[H.]*	1000
BLOT *[Eug.]*	25
ROLL	500
TISSOT *[James-anonyme]*	100
MONET	1000
DALOU	25
GUÉRARD *[Henri]*	100
Mme GUÉRARD-GONZALES	100
Aug. FLAMENG	25
MOREAU-NÉLATON *[E.]*	500
Roger JOURDAIN	100
OPPENHEIM *[Stany]*	50
Octave MIRBEAU	300
BURTY	25
Mme de SCEY-MONTBÉLIARD	2000
LEROLLE *[Henry]*	100
J.E. BLANCHE	500
THORNLEY	25
CARRIÈS	50
de VUILLEFROY	50
Carolus DURAN	200
CHABRIER *[Emmanuel]*	50
MALLARMÉ *[Stéphane]*	25
DAUPHIN	25
HUYSMANS *[J.K.]*	25
PROUST *[Antonin]*	500
BESNARD *[Albert]*	100
van CUTSEM	100
CAZIN *[J.CH.]*	100
G. PETIT	200
GERVEX *[H.]*	100
G. GEFFROY	25
BAZIRE *[Edmond]*	25
BOURDIN *[Paul]*	25
PORTIER	25
MANZI	100
ROPS *[Félicien]*	50
GRADIS *[R.G.]*	25
Abbé HUREL *[anonyme]*	100
A. de LA ROCHEFOUCAULD *[Comte]*	100
MULLEM *[Louis]*	15
Maurice HAMEL	25
CARRIÈRE *[Eugène]*	25
BRANDON	100
LAUTREC *[Henri de Toulouse-]*	100
CAILLEBOTTE *[Gustave]*	1000
DURET *[Théodore]*	1000
SUTTER-LAUMANN	25
BONNETAIN	25
SARGENT *[J.]*	1000
	18315 fr.

MICHEL *[Marius]*	25 fr.
PELLETAN *[Camille]*	25
	18365 fr.
GEFFROY *[Gustave]*	25
DOLENT *[Jean]*	25
	18415 fr.
LECLANCHÉ *[M. et Mme]*	1000
[SOMME TOTALE]:	19415 fr.

Document collationné par J.P. Hoschedé, rectifié par nous d'après diverses sources de renseignements et notamment: a) *lettres collationnées par J.P. Hoschedé;* b) *lettre nº 1032;* c) *acte notarié du don de l'*Olympia *établi par Me Grimpard, à Vernon, le 26 août 1890, où figurent en outre les noms ou initiales suivants, sans indication de somme: Marcellin Desboutin, E. Friant, Ary Renan, L.N. (Etude de Me Raoul Texier, Vernon);* d) *G. Geffroy, 1922, pp. 133-134.*

1048. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny

Monsieur le Directeur,
J'ai l'honneur de répondre à votre lettre en date du 15 courant.
Nous avons offert l'*Olympia* d'Edouard Manet à l'Etat dans le but de voir placer ce tableau au Musée du Louvre, si les règlements le permettaient.
Dans le cas contraire, nous exprimions le désir de le voir placé au Luxembourg jusqu'à ce que le laps de temps exigé lui ouvre l'accès du Louvre.
Le Comité consultatif des Musées Nationaux n'a pas cru devoir prendre cet engagement et a *émis l'avis* d'accepter l'*Olympia* pour le *Luxembourg*, sans engagement.
L'offre de donation reste donc maintenue, s'il est bien entendu que cela ne peut interdire, dans l'avenir, l'accès au Louvre à l'*Olympia* et que, dans aucun autre cas, le tableau de Manet ne doit quitter le Musée du Luxembourg.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

Ce 27 mars 1890.

G. Geffroy, 1922, p. 136. — M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 91. — Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1049. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny

Monsieur le Directeur,
J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre en date du 1er avril, et de vous dire que je prends bonne note de la promesse que vous me faites de conserver toujours à Paris et sous les yeux du public l'*Olympia* d'Edouard Manet.
Devant l'intention formelle des donateurs de voir ce tableau exposé à Paris et non en province, il est de toute nécessité, pour moi, qu'il soit bien entendu qu'en aucun cas l'*Olympia* ne sera envoyée en province.
J'espère donc que, lorsqu'il aura pris connaissance du rapport que vous deviez lui adresser à ce sujet, M. le Ministre, tout en tenant compte de l'*avis émis* par le Comité consultatif des Musées Nationaux, voudra bien confirmer l'assurance que vous avez bien voulu me donner.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

5 avril 1890.

G. Geffroy, 1922, pp. 137-138.
Archives du Louvre.

1050. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny

Monsieur le Directeur,
Je suis tout surpris de lire dans plusieurs journaux que l'administration des Beaux-Arts attend toujours une réponse pour savoir si le tableau de Manet doit être placé au Musée du Luxembourg.
Etant sans nouvelles depuis votre lettre en date du 1er avril, je me demande si la réponse que j'ai eu l'honneur de vous adresser le 5 avril vous est bien parvenue et, dans ce cas, je vous serais très obligé de bien vouloir m'en informer.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

Ce 20 avril 1890.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 92.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1051. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny, 24 avril 90

Monsieur le Directeur,
Je ne voudrais pas que vous puissiez croire un instant que j'ai eu la pensée de dénaturer le sens de votre lettre du 1er avril.
Vous avez bien voulu m'écrire que, vu l'intérêt de l'œuvre et l'intention des donateurs, l'administration s'efforcerait de la conserver toujours à Paris et sous les yeux du public; si j'ai pris cela pour l'assurance d'une promesse, il n'était pas dans mon intention d'en dénaturer le sens et c'est pourquoi je manifestais l'espérance de voir M. le Ministre préciser cette intention.
Vous savez, Monsieur, que, si je suis l'initiateur de cette souscription, je n'agis que comme mandataire des donateurs. Cela explique pourquoi j'insiste pour avoir l'assurance que, selon le désir formel des donateurs, l'*Olympia* devra rester à Paris et ne sera dans aucun cas transportée en province.
J'espère donc que la décision de M. le ministre donnera satisfaction à chacun et, cela, sans manquer à l'avis du Comité consultatif des Musées.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 93.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1052. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny, 4 mai 90

Monsieur le Directeur,
J'ai bien appris par les journaux le récent placement de l'*Olympia* au Musée du Luxembourg, mais je suis surpris de n'avoir pas été régulièrement informé de son acceptation par l'Etat.
M. Grimpard, mon notaire, me fait savoir qu'il n'a été avisé de rien. Je viens donc vous prier de me faire adresser cette acceptation le plus tôt possible afin que je sois régulièrement en règle vis-à-vis des souscripteurs.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 94.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1053. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny, 4 mai 90

Monsieur le Directeur,
C'est officieusement et à titre tout particulier que je vous adresse ces lignes pour vous informer que j'ai reçu la réponse de M. le ministre me confirmant l'acceptation de l'*Olympia* pour le Luxembourg, sans engagement.
Quant à la sécurité que je voudrais avoir pour ma garantie personnelle, M. le ministre, tout en me faisant part de sa bienveillante intention de garder le tableau toujours à Paris, me le fait dans des termes tels qu'en les acceptant comme il me le demande ce serait comme un consentement de ma part si dans l'avenir il plaisait à l'administration de l'envoyer en province, ce dont j'aurais toute la responsabilité. Là est le point délicat pour moi. Je viens donc, avant de répondre au Ministre et afin d'en terminer avec l'*Olympia* dont les pourparlers ont déjà trop duré et dû vous fatiguer, vous demander s'il ne serait pas possible de donner à cette bienveillante intention une rédaction qui donnerait satisfaction et à votre administration et au mandataire des donateurs.
J'espère que vous voudrez bien accueillir favorablement ma demande et que, d'accord avec M. le ministre, il ne me restera plus qu'à remplir les formalités que vous voudrez bien m'indiquer.
Excusez, je vous prie, cette longue lettre et veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués. Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 95.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1054. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny, 6 mai 90

Monsieur le Directeur,
J'ai reçu votre lettre et vous remercie de votre obligeance, mais je ne puis malheureusement pas m'absenter demain. Je ne pourrai venir à Paris que vendredi. Si cela ne vous dérange pas, je me présenterai ce jour-là à votre cabinet au Palais-Royal.
Au cas où il ne vous serait pas possible de me recevoir vendredi, je vous serais très obligé de me le faire savoir.
Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 96.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1055. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Paris, 10 mai 90

Monsieur le Directeur,
M. Camille Pelletan que je n'avais pas pu voir hier avant de venir causer avec vous, m'a fait part de l'entretien qu'il a eu avec M. le ministre au sujet de la lettre qui m'a été adressée, entretien d'où il ressort que M. Bourgeois, tout disposé à modifier la rédaction de ladite lettre, me prie de la lui adresser. Voilà donc encore nos décisions d'hier ajournées, et je me trouve de nouveau assez embarrassé.
Enfin et selon le désir de M. le Ministre, je lui retourne sa lettre du 28 avril et, dès qu'il m'en sera adressé une nouvelle, je m'empresserai d'y répondre et il faut espérer que, cette fois-ci, ce sera chose définitivement terminée à la satisfaction de chacun.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 97.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1056. AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, LÉON BOURGEOIS

Giverny, 11 mai 1890

Monsieur le Ministre,
M. Camille Pelletan m'a fait part de l'entretien qu'il a eu avec vous, au sujet de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser relativement à l'offre de donation de l'*Olympia* d'Edouard Manet à l'Etat, et m'annoncer que, d'accord avec lui, vous voulez bien en changer la rédaction; rédaction qui, tout en tenant compte de l'avis du Comité consultatif, que nous acceptons en principe, serait une sécurité pour l'avenir et donnerait satisfaction à votre administration ainsi qu'aux donateurs selon le désir exprimé par vous à M. Pelletan. Je vous retourne votre lettre du 28 avril.
Agréez, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 98.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1057. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny, 23 mai 90

Monsieur le Directeur,
J'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée ce 20 courant contenant une nouvelle lettre de M. le Ministre à laquelle je réponds par le même courrier.
J'espère donc qu'enfin ce sera une affaire entièrement terminée, sous peu et à la satisfaction de tous.
Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 100.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1058. AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, LÉON BOURGEOIS

Giverny, 23 mai 1890

Monsieur le Ministre,
J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre en date du 20 mai 1890 et de vous faire connaître que j'accepte les conditions conformes à l'avis du Comité consultatif des Musées Nationaux sur notre projet de donation de l'*Olympia* à l'Etat, d'après lequel ce tableau peut être accepté pour le Musée du Luxembourg sans engagement.
Permettez-moi, Monsieur le Ministre, de prendre acte de l'intention bienveillante par laquelle vous m'informez que l'administration des Beaux-Arts s'efforcera de conserver cette œuvre toujours à Paris et sous les yeux du public.
C'est le seul moyen, en effet, de répondre au vœu des souscripteurs et de dégager ma propre responsabilité. Je ne doute pas que votre administration ne s'y conforme dans l'avenir.
Je vous serai très obligé de vouloir bien me faire connaître quelles conditions légales il me reste à remplir pour qu'un décret ratifie l'offre de donation.
Agréez, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 99.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1059. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 6 juin 90

Cher Monsieur Durand,
Mme Hoschedé, allant à Paris, vous fera porter une caisse contenant les tableaux choisis par vous. Un seul reste à finir.
Si vous pouviez remettre à Mme Hoschedé une partie des fonds, vous seriez bien aimable.
Mes compliments.
Tout à vous, Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1060. À G. GEFFROY

22 juin 1890

... J'ai repris encore des choses impossibles à faire: de l'eau avec de l'herbe qui ondule dans le fond... c'est admirable à voir, mais c'est à rendre fou de vouloir faire ça. Enfin je m'attaque toujours à ces choses-là!

G. Geffroy, 1922, p. 188.

1061. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny, 24 juin 90

Monsieur le Directeur,
Je vous prie de m'excuser de n'avoir pas répondu plus tôt à la lettre que vous m'avez adressée en date du 17 courant.
Je rentre de voyage et m'empresse de vous répondre pour vous informer que je vais m'occuper de faire faire l'acte dont vous m'adressez le modèle.
Je voudrais cependant avoir un mot de vous auparavant pour que vous m'autorisiez à y joindre une phrase, qui sans doute a été oubliée. C'est justement celle qui a nécessité une si longue correspondance, et où il est dit que, vu l'intérêt de l'œuvre, et selon le vœu des donateurs de l'*Olympia*, l'administration s'efforcerait de conserver toujours à Paris et sous les yeux du public le tableau de Manet.
Cela étant conforme à la lettre que M. le Ministre m'a adressée, je pense que vous ne trouverez pas mauvais que je demande à intercaler dans l'acte cette phrase qui a été si difficile à obtenir.
Dès que j'aurai reçu votre réponse, je ferai de suite faire l'acte et vous l'adresserai aussitôt.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

P.-S. — Je crois également utile de joindre à l'acte la liste des donateurs. C.M.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 101.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1062. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET

Giverny, 8 juillet 90

Monsieur le Directeur,
Voulez-vous me permettre de vous rappeler ma dernière lettre relative à la formule de l'acte de donation de l'*Olympia*.
J'attends un mot de vous à ce sujet et désirerais bien pouvoir faire cet acte et en finir avant de partir en voyage.
Dans l'attente de cette réponse, veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 102.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1063. À MALLARMÉ

Giverny, 11 juillet 90

Cher ami,
Vous êtes bien aimable de vous être souvenu de votre promesse. Je suis triste et découragé par le temps et la peinture; votre visite me fera un double plaisir.
J'écris à Mme Manet et compte sur vous pour dimanche matin.
Mes meilleures amitiés, Claude Monet.

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 119.

1064. À BERTHE MORISOT

[Giverny], 11 juillet 1890

... Nous sommes bien coupables, mais j'espère que cela ne vous empêchera pas de mettre à exécution votre promesse le 14 juillet; ou mieux le 13 si cela vous va. Nous serons tous très heureux de vous avoir avec votre mari et l'ami Mallarmé, et j'espère que vous me remonterez un peu le moral, car je suis dans un découragement complet. Cette satanée peinture me torture et je ne puis rien faire. Je ne fais que gratter et crever des toiles. Je sais bien qu'étant resté longtemps sans rien faire, il fallait m'attendre à cela, mais c'est que ce que je fais est au-dessous de tout.
Vous devez comme nous maudire le temps. Quel été! Ici, nous sommes dans la désolation; mes jolis modèles ont été malades. Enfin, ennui sur ennui, ce qui nous a empêchés toujours d'aller vous rendre visite.

D. Rouart. «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 154.

1065. À MALLARMÉ

Giverny, 21 juillet 90

Mon cher Mallarmé,
Vous serez bien aimable de m'envoyer la recette pour les girolles, elles abondent en ce moment et la gourmandise me fait vous rappeler votre promesse.
J'espère que votre retour à Mézy s'est bien passé et que vous êtes tous arrivés à bon port.
J'ai été bien heureux de vous avoir à Giverny et souhaite que de semblables journées se renouvellent l'été prochain.
A vous d'amitié, Claude Monet.
Hélas, toujours du mauvais temps! Le pauvre peintre se désespère.

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, pp. 123-124.

1066. À G. GEFFROY

[Giverny], le 21 juillet 1890

... Je suis bien au noir et profondément dégoûté de la peinture. C'est décidément une torture continuelle! Ne vous attendez pas à voir du nouveau, le peu que j'ai pu faire est détruit, gratté ou crevé. Vous ne vous rendez pas compte de l'épouvantable temps qu'il n'a cessé de faire depuis deux mois. C'est à rendre fou furieux, quand on cherche à rendre le temps, l'atmosphère, l'ambiance.
Avec ça, tous les ennuis, me voilà bêtement atteint de rhumatismes. Je paie mes stations sous la pluie et la neige, et ce qui me désole, c'est de penser qu'il me faut renoncer à braver tous les temps et à travailler dehors, hormis par le beau temps. Quelle bêtise que la vie!
Allons, assez de plaintes, venez me voir le plus tôt possible. A vous d'amitié.

G. Geffroy, 1922, p. 188.

1067. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 6 août 90

Cher Monsieur Durand,
Voilà une éternité que je veux vous écrire, mais je suis tellement pris par le travail que je remets chaque jour au lendemain. J'ai eu en effet la visite de M. Fuller qui a paru enchanté de la visite. Depuis il m'a fait demander mes prix pour différentes choses, notamment d'une toile que j'avais refusé de vous donner; aussi lui ai-je fait savoir que si je la vendais, ce serait à vous. Quant aux prix vous pouvez vous en rapporter à moi.
J'ai toujours une toile à vous livrer, j'attends toujours de venir à Paris pour vous la remettre, mais je ne sais quand cela sera, ayant fort à faire. En attendant de vos nouvelles, recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 332-333.
Archives Durand-Ruel.

1068. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 15 août 90

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu votre lettre et vous écris bien à la hâte pour vous dire que nous serons enchantés de vous recevoir dimanche prochain, comme vous me le faites espérer.
Mes meilleurs compliments. — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1069. À DE BELLIO — Giverny, 24 août 1890

Mon cher Bellio,
Comme il y a longtemps qu'on ne s'est vu et qu'il y a longtemps aussi que je veux vous écrire!
Mon excuse est que je travaille énormément et que le soir venu je suis las et absorbé par ce que je fais, de sorte que la correspondance est chaque jour remise au lendemain, ce qui ne m'empêche pas de penser aux amis.
J'en ai qui quelquefois viennent me voir, mais il en est aussi qui se bornent à la promesse et... *[la suite manque]*.
Recevez mes meilleures amitiés, — Claude Monet.

Autographes et manuscrits, Marc Loliée, liste hors série, nº 1, 1951, nº 65. Vente, Berlin, Gutekunst & Klipstein, 14 mai 1958, nº 83.

1070. À CH. DURAND-RUEL — Giverny, 24 août 90

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous prier de m'adresser quelques mille francs, moitié de ce que vous restez me devoir, dans le courant de la semaine, en ayant besoin avant le 31.
J'ai regretté que vous n'ayez pu venir aujourd'hui, car dimanche prochain nous comptons nous absenter pour une huitaine de jours, quelques jours de repos au bord de la mer; je ne pourrai donc avoir votre visite qu'en septembre. Je travaille beaucoup malgré un temps bien variable et bien incertain. Je compte sur vous, n'est-ce pas, et vous prie de me le certifier par un mot au cas où vous ne pourriez me faire de suite l'envoi.
Recevez mes meilleurs compliments. — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1071. À CH. DURAND-RUEL — Giverny, 26 août 90

Cher Monsieur Durand,
Je m'empresse de répondre à votre lettre.
Sur la dernière affaire que j'ai faite avec votre père, il me reste dû 8000 francs. Si cela ne vous gêne pas, je vous serai très obligé de m'en envoyer la moitié, soit 4000 francs. Pourvu que je les reçoive jeudi ou même vendredi, cela suffit.
Sur cette même affaire, il me reste à livrer une toile que je vous apporterai lorsque je viendrai à Paris.
Merci d'avance et recevez mes meilleurs compliments. — Claude Monet.
Ce que vous me dites de ce pauvre J. L. Brown est en effet bien triste.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1072. AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS, G. LARROUMET — Giverny, 27 août 90

Monsieur le Directeur,
Voilà bien longtemps que j'aurais dû en finir avec la donation de l'*Olympia*, mais j'étais assez souffrant et puis ensuite je me suis trouvé si absorbé par le travail que j'ai négligé toutes les autres choses.
Enfin je puis vous annoncer que Me Grimpard, notaire à Vernon, doit vous adresser aujourd'hui l'acte de donation de l'*Olympia*. Il me tarde bien de voir cette affaire terminée, et de voir surtout ce tableau placé au Luxembourg. Le temps ensuite fera le reste, et je l'espère à la satisfaction de tous. Me Grimpard n'a pu me conseiller au sujet des droits d'enregistrement de la donation. Si ces droits devaient être perçus d'après le prix d'achat du tableau, ce qui serait assez considérable, et si ce droit devait être à ma charge, ce qui m'effraie un peu, cette souscription m'ayant déjà coûté pas mal d'argent et ne pouvant de nouveau faire appel aux souscripteurs, je vous serais très obligé de me faire savoir comment l'administration a l'habitude de procéder en pareilles circonstances.
Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.
Claude Monet.

M. L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 103.
Archives du Louvre, P-8, 30 décembre 1890.

1073. À MALLARMÉ — Giverny, 22 sepbre 90

Mon cher Mallarmé,
Excusez-moi du retard à vous répondre, elle m'est bien parvenue votre aimable lettre, malgré sa si gentille adresse (car un intelligent facteur aurait bien pu la garder); c'est charmant à vous et je vous remercie bien.
Nous n'avons pu profiter encore des bonnes recettes ayant eu toutes sortes d'ennuis: d'abord, mon pauvre fils bien malade depuis un mois à l'hôpital militaire au Havre où j'ai dû plusieurs fois l'aller voir. J'ai été très inquiet un moment, car il a frisé une fluxion de poitrine — il est heureusement en pleine guérison aujourd'hui.
Puis, ma domestique nous ayant quittés juste au même moment, la maison était toute désorganisée et les travaux du peintre bien interrompus.
Présentez mes respects à ces dames que je remercie des précieuses recettes.
Mme Hoschedé et ses filles me chargent de vous remercier de votre souvenir, moi, je vous assure de ma bonne amitié.
Votre — Claude Monet.

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 131.

1074. À BERTHE MORISOT — Giverny, 22 septembre 90

Chère Madame,
Sans nouvelles de vous depuis ma dernière lettre, j'ai peur que vous ayez un peu de rancune contre nous. Vous savez cependant ce que c'est lorsque l'on a des choses commencées; aussi serai-je heureux de recevoir un mot de vous nous donnant de vos nouvelles et m'assurant que vous ne m'en voulez pas trop. Nous venons du reste de passer par une série d'ennuis: mon pauvre Jean a été bien malade au Havre et voilà presque un mois qu'il est à l'hôpital, il a échappé à une fluxion de poitrine et pendant plusieurs jours j'ai été bien inquiet. Il est heureusement en pleine guérison et se lève depuis deux jours. Cela m'a tout dérouté dans mon travail, étant obligé d'aller au Havre chaque semaine, avec cela et juste en même temps, nos domestiques ont dû nous quitter, ce qui a causé une vraie déroute dans la maison.
Je voudrais pouvoir vous donner la certitude de notre prochaine visite, mais je n'ose le faire pouvant être obligé d'aller au Havre d'un jour à l'autre. Cependant, si le temps reste comme en ce moment incertain, nous aurions l'intention de venir prochainement; le vrai beau temps seulement me forcerait à ajourner cette partie, parce que j'ai plusieurs paysages que je voudrais sauver.
J'espère que vous êtes tous bien et que le temps vous a permis de beaucoup travailler, il me tarde de voir ce que vous avez fait.
Mme Hoschedé et sa fille se joignent à moi pour vous adresser à vous et à M. Manet et Mlle Julie notre meilleur souvenir.
A vous d'amitié, — Claude Monet.

Document original.

1075. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 26 sepbre 90

Cher Monsieur Durand,
Deux mots pour vous prier de m'adresser un télégramme à Vernon *demain matin* au reçu de cette lettre, pour me dire si je puis compter sur vous dimanche, comme je l'espère.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1076. À G. GEFFROY — [Giverny], 7 octobre 1890

... Je pioche beaucoup, je m'entête à une série d'effets différents (des meules), mais à cette époque le soleil décline si vite que je ne peux le suivre... Je deviens d'une lenteur à travailler qui me désespère, mais plus je vais, plus je vois qu'il faut beaucoup travailler pour arriver à rendre ce que je cherche: «l'instantanéité», surtout l'enveloppe, la même lumière répandue partout, et plus que jamais les choses faciles venues d'un jet me dégoûtent. Enfin, je suis de plus en plus enragé du besoin de rendre ce que j'éprouve et fais des vœux pour vivre encore pas trop impotent, parce qu'il me semble que je ferai des progrès.
Vous voyez que je suis en bonne disposition. J'espère que vous aussi, qui êtes jeune, vous aurez secoué votre indolence et que vous allez produire quelque chose d'épatant! Ecrivez-moi pour me dire que vous revenez et en même temps ce que vous faites.
Mirbeau est devenu un «maître jardinier». Il ne pense qu'à cela et à Maeterlinck le Belge, il paraît que c'est admirable; je vais le lire. A vous d'amitié.

G. Geffroy, 1922, p. 189.

1077. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 9 oct. 90

Cher Monsieur Durand,
Mme Hoschedé compte aller après-demain samedi à Paris pour conduire mon fils chez le docteur. Vous serait-il possible de lui remettre le solde de notre précédente affaire, de 15000 francs, sur laquelle il me reste à toucher une somme de 3400 francs, puisque vous avez remis pour moi 600 francs à M. Dubourg.
En même temps je profiterai de l'occasion pour vous faire partir les deux ou trois toiles terminées parmi les dix que vous m'avez achetées nouvellement. Je n'ai encore pu m'occuper de finir les autres, étant pris dehors par ce beau temps dont je tiens à profiter.
Si vous préférez m'adresser directement cette somme, c'est comme vous voudrez. En tout cas Mme Hoschedé devant aller dans votre quartier passerait rue Laffitte vers *onze heures* du matin.
Merci d'avance et recevez mes meilleurs compliments. — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1078. À P. DURAND-RUEL — Giverny, samedi 11 oct. 90

Cher Monsieur Durand,
Je vous envoie seulement deux toiles terminées, sur les dix que vous avez choisies, plus l'esquisse *(Eglise de Vernon)* qui termine l'ancien compte (affaire Nivard).
Quant aux autres toiles, au premier changement de temps je les terminerai et vous les apporterai aussitôt.
Compliments de votre tout dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1079. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 27 oct. 90

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous annoncer que mercredi ou jeudi prochain je vous apporterai vos tableaux, je n'en ai plus qu'un ou deux à finir et aussitôt je viendrai. Mais je serai obligé de vous demander pas mal d'argent, étant à la veille d'acheter la maison que j'habite ou de quitter Giverny, ce qui m'ennuierait beaucoup, certain de ne jamais retrouver une pareille installation ni un si beau pays.
Je vous préviendrai par une dépêche du jour et de l'heure de ma venue.
Mes meilleurs compliments.
Votre dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 333. Archives Durand-Ruel.

1080. À P. DURAND-RUEL — Giverny, mercredi 29 oct. [1890]

Cher Monsieur Durand,
J'arriverai demain matin à onze heures et demie et aussitôt je viendrai rue Laffitte où je serai vers midi.
J'espère vous y trouver encore.
Mes meilleurs compliments.
Tout à vous, — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1081. À BERTHE MORISOT — Giverny, 26 nov. 90

Chère Madame,
J'espérais bien recevoir un mot de vous me faisant savoir votre impression sur le placement de l'*Olympia*.
J'ai été retenu ici et dans l'impossibilité de venir pour l'ouverture du Luxembourg.
J'ai pu seulement y aller dernièrement et tout en courant, et, ma foi, sans m'occuper de l'épouvantable entourage et de ce que contient ce stupide musée. J'avoue avoir été ravi. Jamais je n'ai mieux vu l'*Olympia*, et je pense que c'est aussi votre avis. J'espérais pouvoir aller vous voir ce même jour, mais j'avais beaucoup de courses et de démarches à faire pour mon fils et il m'a fallu remettre ma visite à un prochain voyage, vous voudrez bien m'excuser, j'espère.
Mme Hoschedé ainsi que sa fille me chargent de leurs compliments pour vous et M. Manet et Mlle Julie. Je vous envoie mes meilleures amitiés.
Votre dévoué — Claude Monet.

Document original.

1082. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 3 déc. 90

Cher Monsieur Durand,
Vous seriez bien aimable de m'adresser 3000 ou 4000 francs d'ici quelques jours, pour samedi si cela vous est possible. Je pensais venir à Paris ces jours derniers, mais la neige est survenue avec un temps superbe et j'en profite. J'ai beaucoup de choses en train et ne puis quitter. Je pense que l'on n'a pas oublié de me faire tirer une épreuve de chaque photographie que vous avez fait faire de mes tableaux, je serai bien aise de les recevoir. J'espère que vous êtes toujours satisfait de vos affaires et pense vous voir bientôt.
Je compte sur votre envoi dont je vous remercie d'avance.
Tout à vous, — Claude Monet.
On me dit que vous êtes pour quelque chose dans la publication du journal *L'Art dans les deux mondes*; si oui, je serai bien aise de recevoir les numéros parus, si cela est possible. — C. M.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 333-334. Archives Durand-Ruel.

1083. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 5 déc. 90

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 3000 francs dont je vous remercie.
Merci aussi pour l'envoi des journaux, les photographies ne me sont pas encore parvenues.
Je vais m'occuper de faire les dessins que vous me demandez pour M. Rambaud, mais vous savez que ce n'est pas mon fort; enfin je ferai de mon mieux. Quant à l'étude à faire sur moi, Mirbeau dernièrement m'a dit qu'elle lui avait été demandée et pense que, s'il n'a pas trop à faire d'autre part, il la fera. Je lui écris un mot et vous ferai part de sa réponse.
Plus tôt vous viendrez, mieux ça vaudra. Je vous réserve des toiles, mais n'ai pu tout garder: M. Valadon est venu me voir dernièrement, il en a pris plusieurs et c'est à grand-peine que j'ai pu garder les *Meules*. Du reste si la neige revient, vous en trouverez de bonnes.
Recevez mes meilleurs compliments.
Tout à vous, — Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 334. Archives Durand-Ruel.

1084. À PISSARRO — Giverny, 5 déc. 90

Cher ami,
M. Mirbeau, aux Damps par Pont de l'Arche *Eure*[1].
Ah! oui, c'était beau, mais hélas trop vite passé; j'ai vainement essayé, mais ce qui autrefois nous semblait facile est le diable à faire et il faudrait plus de temps. Enfin, jusqu'au dernier moment ce sera la même lutte. J'envie presque ceux qui travaillent dedans, il doit y avoir moins de déceptions.
Mon souvenir affectueux à votre femme.
A vous d'amitié, — Claude Monet.

[1] Pissaro avait demandé l'adresse de Mirbeau le 4 décembre 1890.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 125. Document original.

1085. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 14 déc. 90

Cher Monsieur Durand,
Je vous demande pardon de ne pas vous avoir remercié de l'envoi des photographies, ainsi que du journal, mais je suis en plein travail, dehors du matin au soir et négligeant par conséquent toute correspondance. Je croyais vous avoir dit que j'avais enfin terminé avec mon propriétaire et que la maison était enfin à moi.
Mirbeau, qui est venu me voir il y a deux jours, m'a dit vous avoir écrit, en tout cas vous pouvez compter sur sa collaboration, et il doit faire l'étude sur moi. Ecrivez-lui donc pour quand vous la voulez, je m'occuperai des dessins, mais je vous demande d'attendre un peu à cause de tout ce que j'ai en train dehors. Il fait un temps si beau que je veux le mettre le plus à profit possible. Quant à votre projet d'exposition, nous en causerons ensemble à la première occasion, mais je suis, moi, tout à fait rebelle en ce qui touche le rétablissement d'expositions du groupe ancien. Vous avez chez vous des tableaux de nous tous, [ce] qui constitue une sorte d'exposition permanente; je crois que cela est suffisant et que l'intérêt serait bien plus grand de faire de temps en temps une petite exposition d'un choix des œuvres récentes de l'un de nous, mais refaire nos anciennes expositions me paraît une chose inutile et peut-être mauvaise. Voilà quel est mon avis, et nous en causerons plus longuement.
Je pense venir un jour de la semaine prochaine à Paris, j'irai vous voir, mais j'espère que vous, vous viendrez bientôt, vous verrez du nouveau.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 335. Archives Durand-Ruel.

1086. À MALLARMÉ — Giverny, 16 décembre 1890

[Monet demande à Mallarmé de l'aider à obtenir un congé temporaire pour son fils Jean qui avait été très malade au cours de son service militaire.
Hanotaux, directeur politique aux Affaires étrangères, a adressé une demande au général de Guiney, chef du IIIe corps d'armée dont dépend Jean Monet. Mais Hanotaux dit qu'il faut faire agir auprès de Freycinet de qui seul l'intervention peut enlever la chose. Monet voudrait par conséquent que Mallarmé demandât à Henri Roujon d'intéresser le Ministre des Beaux-Arts pour qu'il intervienne auprès du Ministre de la Guerre.]

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», 1973, t. IV, p. 170.

1087. À MALLARMÉ — Giverny, 21 décembre 1890

[Monet remercie Mallarmé qui a dû sans doute promettre de faire intervenir le maréchal Canrobert, et le met au courant: Hanotaux avait été voir Freycinet qui avait promis de s'occuper de la demande et de lui donner suite si c'était possible. Clemenceau aussi avait vu le ministre qui lui avait fait la même promesse. Monet ne voulait pas ennuyer le ministre lui-même, mais il croyait qu'un mot adressé par le maréchal Canrobert ne pouvait que décider le succès. Dans un post-scriptum, il précisa que la même demande avait été adressée au général de Guiney; un appui auprès de ce dernier serait peut-être très utile.]

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 170.

1088. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 21 déc. 90

Cher Monsieur Durand,
Je n'ai pu venir à Paris comme je le pensais, je ne sais même pas quand je pourrai y venir, cela dépendra du temps qu'il va faire. Si c'est du froid, j'ai trop à travailler. Je viens donc vous faire savoir que je vous serais obligé de m'envoyer de l'argent avant la fin de l'année. La totalité de ce qui me reste dû, si c'est possible, me ferait plaisir.
En m'écrivant dites-moi si vous avez reçu réponse de Mirbeau et puis pour quand vous voudriez avoir les dessins: ça n'a l'air de rien, mais ça m'effraie beaucoup, je suis si maladroit avec du blanc et du noir, et je suis si absorbé par ce que j'ai en train que je ne puis faire autre chose. Je viens de recevoir le numéro de *L'Art dans les deux mondes*, et je trouve très bien la reproduction du Degas. N'y aurait-il pas moyen de reproduire un tableau de moi de la même façon? La vue de *L'église de Vernon* appartenant à M. Vever, par exemple, viendrait très bien.
Enfin voyez et écrivez-moi, puisque l'un et l'autre nous sommes tenus par nos occupations.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 335-336. Archives Durand-Ruel.

1089. À MALLARMÉ — Giverny, 24 décembre 1890

[Monet adresse à Mallarmé un télégramme, puis deux lettres:
— Dans la première, après avoir dit qu'il avait envoyé un télégramme le matin au reçu de la lettre de Mallarmé, il manda qu'Hanotaux et Clemenceau avaient vu Freycinet et avaient eu chacun la même réponse: puisqu'on invoquait des raisons de santé, il fallait que Jean Monet passât par la visite d'un médecin militaire. Il allait donc être convoqué et recommandé. Claude Monet se demandait ensuite comment faire parvenir la lettre du maréchal Canrobert au ministre: la remettre personnellement, l'adresser par la poste, ou l'envoyer à Jean Monet pour qu'il adresse directement sa demande au ministre en y joignant les recommandations? L'important était que le ministre reçût la lettre, le courrier étant très défectueux.
— Dans la seconde, Monet rapporte à Mallarmé une complication. Le peintre P.-G. Jeanniot avait fait de son côté une demande près du général de Guiney. Les gendarmes venaient d'apporter la réponse: on accordera trois mois de congé au sergent Jean Monet à condition qu'il rende ses galons à son colonel. Monet jugea ces conditions inacceptables, et trouvait la lettre du maréchal Canrobert plus utile que jamais; que Mallarmé la lui envoyât aussitôt si elle n'avait pas été adressée au ministre, pour que Monet la joignît à sa demande. En attendant, Monet espérait gagner un peu de temps en obtenant du major de Vernon une petite prolongation de congé.]

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 170.

1090. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 26 déc. 90

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous confirmer ma précédente lettre et vous prier de m'adresser de suite ce que je vous ai demandé, j'en ai absolument besoin avant la fin de l'année et compte sur vous.
Mes meilleurs compliments.
Tout à vous, Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1091. À MALLARMÉ — Giverny, 27 déc. 90

Cher ami,
Encore moi. J'arriverai à Paris pour y rester quelques heures demain matin.
Pourrai-je vous voir vers 10 heures demain matin (dimanche). Faites-le-moi savoir par un mot adressé, 111, rue Saint-Lazare, hôtel Garnier.
Amitiés, Claude Monet.

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 171.

1092. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 29 déc. 90

Cher Monsieur Durand,
Je reçois votre lettre m'annonçant l'envoi d'un peu d'argent pour demain. Si vous m'aviez prévenu de cela un peu plus tôt, je pouvais prendre mes précautions et m'arranger autrement.
J'ai justement compté sur ce que vous me restiez devoir, de sorte que si vous ne m'envoyez pas le tout, je vais me trouver fort embarrassé.
Je compte donc sur vous pour me l'envoyer.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1093. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 4 janvier 91

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous accuser réception et vous remercier de votre envoi de deux mille francs que j'ai reçu ce matin, qui, avec les trois mille précédemment envoyés, solde le compte qui m'était dû.
Je n'ai pu m'occuper ni de peinture, ni des dessins que vous m'avez demandés; depuis quinze jours j'ai été très dérangé, occupé uniquement de démarches et d'allées et venues pour mon fils, afin d'obtenir qu'il ne retourne plus au régiment, et je ne sais pas encore si j'y parviendrai.
A propos de ces dessins, je vous avais parlé dans une de mes lettres de tâcher d'arriver à faire une bonne reproduction d'un de mes tableaux par le procédé employé pour le Degas, vous ne m'avez pas répondu.
Voyez s'il y a moyen et alors je tâcherai de faire un bout de croquis.
Recevez mes meilleurs souhaits.
Tout à vous, Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1094. À MALLARMÉ — 14 janvier 1891

[Monet rapporte à Mallarmé le résultat de ses démarches en faveur de son fils Jean.
D'abord vive déception: simple prolongation de congé d'un mois seulement.]

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 184.

1095. À MALLARMÉ — 16 janvier 1891

[Monet rapporte à Mallarmé le résultat des démarches en faveur de son fils Jean. Coup de théâtre: congé de trois mois sans remise de galons, par un ordre donné depuis longtemps par le ministre, mais retardé par les employés de bureau.]

H. Mondor et L. J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, p. 184.

1096. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 21 janvier 91

Cher Monsieur Durand,
Je n'ai pas reçu le précédent numéro de *L'Art dans les deux mondes*, précisément le numéro qui doit contenir l'étude sur Pissarro par Mirbeau.
Je vous serai bien obligé de me l'adresser.
Veuillez m'excuser auprès de M. Rambaud pour mes dessins, il les recevra prochainement, mais en ce moment je suis dans l'affolement du travail, j'ai des masses de choses en train et ne puis distraire une minute voulant avant tout profiter de ces splendides effets d'hiver.
Je regrette que vous n'ayez pu venir encore à Giverny.
Je sais que le temps est un peu dur pour se mettre en route, mais je ne voudrais pas que vous ayez le rebut des autres.
Mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1097. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 3 février 91

Cher Monsieur Durand,
En réponse à la demande que vous me faites de faire moi-même un choix parmi mes dernières choses, et de vous le réserver, je vous dirai franchement que cela est trop embarrassant pour moi, en même temps que très délicat. Je préfère donc attendre qu'il vous soit possible de venir jusqu'à Giverny pour choisir vous-même selon votre goût.
J'ai assez de choses en ce moment pour être certain de pouvoir faire un choix et, au cas de nouvelles visites d'ici la vôtre, je m'arrangerai pour ne pas tout montrer.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 336.
Archives Durand-Ruel.

1098. À G. PETIT — [Giverny], 7 février 1891

La toile que vous me demandez n'est plus à moi depuis longtemps...

1099. À PISSARRO — Giverny, 7 février 91

Mon cher ami,
Je suis désolé de ce que vous m'annoncez et me mets entièrement à votre disposition, ne vous gênez donc en rien. S'il y a eu entre nous quelques petits froissements ou dissentiments à propos de groupements ou d'école, chose idiote, en somme, nous sommes de trop vieux amis pour ne pas nous entraider à l'occasion. Cela dit voici l'adresse de M. Montaignac: 9, rue Caumartin, mais il est malheureusement à New York en ce moment et ne sera de retour que dans deux ou trois semaines.
Voyez donc Portier, puis un amateur ami de Geffroy et de moi, très épris de ce que vous faites et qui peut acheter. C'est M. Paul Gallimard, 79, rue Saint-Lazare; vous recevrez certainement un bon accueil.
Amitiés de votre vieux camarade.
Compliments chez vous. Claude Monet.

P.-S. Ne vous gênez en rien si je puis vous être utile.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 126.
Document original.

1100. À BERTHE MORISOT — Giverny, 27 février 91

Chère Madame,
Excusez-moi de répondre si tardivement à votre aimable lettre, j'étais absent et trouve seulement votre lettre.
Je suis très touché de l'offre que vous me faites et je l'accepte en souvenir de notre bonne amitié, mais le pauvre Portier n'est pas à blâmer en rien; j'ai vu votre toile et lui ai demandé de l'acheter comme je vous l'avais dit, ce qui était tout naturel.
Je l'informe de votre décision et de mon acceptation, il ne me reste qu'à vous remercier en attendant que j'aie le plaisir de vous voir.
Mes meilleures amitiés à vous et à M. Manet et souvenir à toute la maisonnée.
Votre Claude Monet.

Document original.

1101. À PISSARRO — Giverny, 13 mars 91

Mon cher ami,
Je viens d'avoir la visite de Montaignac de retour d'Amérique, il m'a paru disposé à faire quelque chose avec vous, je vous en préviens afin que si vous venez bientôt à Paris, vous alliez le trouver. On le trouve généralement le matin, 9 rue Caumartin.
J'espère que votre œil va mieux, vous avez reçu ma lettre en réponse à la vôtre. Mes compliments chez vous.
A vous de vieille amitié, Claude Monet.

Montaignac est prévenu et attend votre visite.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 127.
Document original.

1102. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 23 mars 91

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous remercier de votre bonne obligeance pour Mme Hoschedé et pour moi.
Nous venons de passer par de bien pénibles moments, les enfants tenant à avoir leur père près d'eux. L'inhumation a eu lieu à Giverny, leur chagrin était bien pénible à voir, et leur pauvre mère à bout de forces (elle avait tenu à veiller son mari pendant six jours et six nuits sans prendre une minute de repos) est arrivée ici dans un état tout à fait inquiétant et n'a pu quitter le lit depuis trois jours.
Elle est enfin un peu mieux et j'espère que grâce à nos soins elle va se remettre petit à petit.
Elle me charge bien de vous remercier et elle s'inquiète de savoir si elle vous a bien fait remettre les reçus de ce que vous lui avez fait remettre, mille francs d'une part puis 500 francs. C'est bien cela n'est-ce pas?
Je n'ai pu, comme vous pensez, m'occuper de vos tableaux, mais j'espère pouvoir m'y mettre ces jours-ci.
Merci encore.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1103. À WHISTLER — Giverny, 2 avril 91

Cher Whistler,
Vous avez dû recevoir une lettre d'un de nos meilleurs amis à Mirbeau et à moi, qui veut faire une étude sur vous, dans le nouveau journal *(L'Art dans les deux mondes)* et qui voudrait voir quelques dessins de vous pour paraître en même temps que l'article dans ledit journal. Notre ami Geffroy, dont vous avez eu je crois la visite cet hiver à Londres, est un garçon de grand talent qui vous admire, naturellement, et qui vous fera un très bel article. Vous pourrez donc sans crainte de vous compromettre lui envoyer les dessins qu'il désire. Le journal est à ses débuts, mais il me paraît destiné à avoir de l'avenir. Je vous en fais adresser quelques numéros afin que vous en jugiez. Cher ami, comme il y a longtemps que nous nous sommes vus! J'avais espéré venir à Londres cet hiver, mais les circonstances ne l'ont pas voulu. J'espère donc votre prochaine venue à Paris pour causer avec vous de bonnes heures.
Je suis très coupable de ne pas vous avoir écrit pour *[vous]* remercier de l'envoi des deux jolies lithographies que Mallarmé m'a remises de votre part; vous ne sauriez croire le plaisir que cela m'a fait. Aussi je vous prie de ne pas m'oublier quand il en paraîtra d'autres.
Je vous prie bien de me rappeler au bon souvenir de Mme Whistler et vous envoie mes meilleures amitiés, vous priant de ne pas oublier mon ami Geffroy.
A vous, Claude Monet.

Document original (Glasgow University Library).

1104. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 13 avril 91

Cher Monsieur Durand,
Je suis un peu en retard pour les mesures des cadres, les voici incluses parmi les toiles que j'ai à vous livrer, *Meules* et autres. J'en exposerai 12 dont celle *(la Meule)* que je vous ai livrée l'autre jour. C'est donc 12 cadres qu'il vous faut avoir pour le 2 ou 3 mai:

6 cadres de 30 basse, 92 sur 65, dont un blanc,
5 cadres mesurant 1 mètre sur 60, dont un blanc,
1 cadre mesurant 1 mètre sur 65.

Je m'occupe des miens, mais s'il m'en manquait j'en trouverai peut-être chez vous.
En hâte, recevez mes meilleurs compliments. Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 337. Archives Durand-Ruel.

1105. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 26 avril 91

Cher Monsieur Durand,
Voilà mon catalogue. Je vous ai fait attendre, aussi donnez-le tout de suite à imprimer afin de pouvoir corriger les épreuves le plus tôt possible.
En hâte et à bientôt.
Votre dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 337. Archives Durand-Ruel.

1106. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 28 avril 91

Cher Monsieur Durand,
Je pense que vous aurez reçu à temps ma dépêche pour réparer l'erreur de mon catalogue. Comme je vous l'ai [dit], c'est 22 tableaux que j'aurai à exposer, dont une série de 15 toiles *(Meules)*. J'espère aussi que mon ami Geffroy vous aura remis sa préface, en tout cas comme il vient ici tout à l'heure je le presserai.
Je pense venir soit vendredi soir soit samedi matin. Vous serez bien aimable de m'écrire de suite quand les peintres-graveurs auront débarrassé la salle qui m'est réservée. Puis je voudrais bien aussi que vous fassiez prendre le tableau chez M. Paul Gallimard et un autre chez M. G. Clemenceau, 12, rue Clément-Marot. Faites faire cela vendredi matin. Ayez aussi tous les cadres pour le même jour.
A bientôt.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 337-338. Archives Durand-Ruel.

1107. À PISSARRO — Giverny, 1er mai 91

Mon cher Pissarro,
Voilà les mille francs que vous me demandez.
Heureux de pouvoir vous rendre service, mais très peiné de vous savoir embêté et malade.
Je n'ai que le temps juste de vous faire cet envoi, car je pars pour Paris pour arranger une exposition chez Durand, exposition qui doit ouvrir lundi 4 mai.
Amitiés et surtout meilleure chance.
Votre vieil ami, Claude Monet.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 128.
Document original.

1108. À ? — Giverny, 8 mai 1891

[Monet déclare qu'il n'est pas partisan des expositions de province, non par mépris, mais parce qu'il les trouve inutiles.]

Charavay 35972.

1109. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 8 mai 91

Cher Monsieur Durand,
Vous seriez bien aimable de me faire savoir comment marche mon exposition.
Je ne l'ai guère vue annoncée dans les journaux, mais je pense que malgré cela les gens que ma peinture intéresse y viendront quand même.
Dans l'attente de vos nouvelles, croyez-moi votre bien dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 338. Archives Durand-Ruel.

1110. À G. PETIT — Giverny, 18 mai 1891

Voulez-vous mettre au catalogue de la vente Brown et à mon nom: *Au cap d'Antibes.*

1111. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 7 juin 91

Cher Monsieur Durand,
J'espère que vous ne m'en voulez pas de n'être pas venu à votre soirée. Je voulais vous écrire pour vous prier de m'excuser, les jours ont passé, la vérité est que j'étais à Paris la veille et qu'il me fallait absolument rentrer à Giverny.
Je pensais presque avoir votre visite, j'espère que vous viendrez un de ces jours avec vos filles. Mlles Hoschedé seront heureuses de refaire connaissance avec elles.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Quelle terrible saison nous avons. J'espère après le beau temps pour travailler.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1111 bis. À P. HELLEU — Giverny par Vernon, Eure, 9 juin 91

[Il attend la venue d'un jardinier japonais. Prie son correspondant de remercier Mme Greffulhe.]

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-84, don de Mme Howard-Johnston.

1112. À WHISTLER — Giverny, 12 juin 91

Mon cher Whistler,
Combien j'ai été désolé de vous savoir à Paris et de ne pouvoir me rendre à votre invitation. Ayez la gentillesse de m'écrire deux lignes pour me dire la durée de votre séjour à Paris. Je serais si content de passer quelques moments avec vous.
Présentez mes hommages à Mme Whistler et excusez-moi près d'elle de n'avoir pas trouvé le temps de la remercier de m'avoir écrit. Vous êtes à Paris, donc vous êtes guéri.
Votre ami Claude Monet.

Document original (Glasgow University Library).

1113. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 14 juin 91

Cher Monsieur Durand,
C'est entendu, nous comptons sur vous et ces demoiselles pour mardi matin. Soyez assez aimable pour me le confirmer par une dépêche, afin de vous envoyer une voiture.
Mais je vous le répète, nous comptons sur vous.
Votre dévoué — Claude Monet.
Nous sommes justement libres mardi.
Un autre jour nous ne pourrions vous recevoir à cause de la première communion de nos deux jeunes garçons.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1113 bis. À P. HELLEU — Giverny par Vernon, Eure, 14 juin 91

[Son fils Jean est sergent au 129e de ligne, 3e bataillon.]
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-83, don de Mme Howard-Johnston.

1114. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 19 juin 91

Cher Monsieur Durand,
J'ai envoyé hier par grande vitesse les trois toiles aux Boussod.
Dans la même caisse, j'ai mis votre toile *Meules* que j'avais à signer et à retourner. Faites-la donc réclamer au boulevard Montmartre et qu'on en prenne soin, car elle est un peu fraîche par endroits.
Les enfants sont bien anxieux de recevoir leurs montres et moi je le suis aussi de savoir ce que vous avez pu faire pour mon sergent.
J'attends donc de vos nouvelles.
Votre dévoué — Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1115. À CH. DURAND-RUEL — Giverny, 20 juin 91

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous accuser réception de votre lettre du 19 courant contenant cinq mille francs en compte sur la précédente affaire.
Je vais m'occuper de vous terminer les six tableaux choisis par Monsieur votre père et vous les enverrai aussitôt.
Recevez mes meilleurs compliments. — Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1116. À CH. DURAND-RUEL — Giverny, 30 juin 91

Cher Monsieur Durand,
Je ferai partir demain matin à votre adresse les six tableaux que votre père m'a achetés lors de sa dernière visite. Deux de ces toiles ont encore besoin de retouches, ce sont les deux toiles des *Meules*; vous garderez les quatre autres et voudrez bien me retourner les deux autres dans la même caisse. J'aurais voulu pouvoir vous les envoyer aujourd'hui, mais il m'a été impossible de les envoyer à Vernon. Quant à ce que vous me disiez dans votre précédente lettre, je vous répondrai qu'il m'est impossible de répondre aux personnes qui viennent chez moi, que je ne veux rien leur vendre, pas plus à des Américains qu'à d'autres. L'important est que je ne vous fasse pas tort et vous pouvez être certain du contraire, demandant souvent plus cher que vous-même à des amateurs qui se figurent qu'en venant chez moi ils auront des toiles pour rien. Je vends quelquefois certaines esquisses un peu moins cher, mais c'est alors à des artistes ou des amis.
Quant aux prix marchands, vous pouvez être sûr que j'ai toujours favorisé votre père et je suis persuadé que la concurrence est la meilleure chose pour vous surtout, comme pour moi.
Recevez mes meilleurs compliments et à bientôt.
Votre — Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 338-339. Archives Durand-Ruel.

1117. À CH. DURAND-RUEL — Giverny, 6 juillet 91

Cher Monsieur Durand,
Ce n'est qu'hier que j'ai reçu la caisse contenant les deux tableaux de *Meules*.
Je vais faire en sorte de vous les renvoyer tout à fait terminées le plus tôt possible, mais je ne pourrai m'en occuper avant deux ou trois jours.
Recevez mes meilleurs compliments. — Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1118. À CH. DURAND-RUEL — Giverny, 17 juillet 91

Cher Monsieur Durand,
Il m'est assez difficile de faire ce que vous me demandez, attendu que je n'ai pour ainsi dire pas de rapports avec le directeur de *l'Art dans les deux mondes*.
C'est votre père qui m'a demandé ces dessins, et c'est à lui que je les ai remis.
Ce marchand, en les voyant, m'a seulement dit qu'il prenait les quatre dessins, parce que, disait-il, ils pourraient être reproduits plus tard à une autre occasion, et voilà tout.
Je ne puis guère dans ces conditions lui adresser une réclamation personnelle et du reste ces dessins n'ont pas d'importance, quoique ce serait mieux cependant qu'il vous les rende.
Mes meilleurs compliments. — Claude Monet.
Je m'occupe de vos toiles et vous ferai un envoi prochain.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 339. Archives Durand-Ruel.

1119. À PISSARRO — Giverny, 22 juillet 91

Mon cher Pissarro,
J'ai reçu votre lettre contenant les mille francs que je vous avais prêtés, il n'y avait nulle presse, et j'espère que vous ne vous êtes pas gêné pour me les rendre si vite.
Je souhaite bien vivement que l'opération ait un bon résultat et que vous puissiez vous remettre au travail comme par le passé, car ça a dû vous paraître bon de travailler dehors.
C'est bien gentil à vous de penser à me donner une toile, vous savez le plaisir que cela me fera, mais ne faites cela que lorsque vous aurez des toiles devant vous, j'entends sans que cela vous gêne.
J'espère que vous êtes plus content matériellement et serais heureux de vous voir un peu de la chance qui me favorise. Je ne doute pas du reste que le contrecoup ne se fasse sentir très rapidement pour vous et Renoir.
Au revoir, mon cher Pissarro, croyez à ma vieille amitié.
Mes compliments chez vous.
Votre — Claude Monet.
Mme Hoschedé me charge de vous remercier de votre souvenir.
Jean est toujours à Saint-Cloud où il se fait vieux, les derniers jours sont les plus durs à faire.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, no 129. Document original.

1120. À RODIN — Giverny, [été c. 1891]

Mon cher Rodin,
Je reçois votre lettre. D'après ce que vous me demandez pour l'heure du train de retour, je suppose que M. Waldeck-Rousseau et vous voudriez ne pas perdre toute votre journée, mais je ne vois de possible que le train du matin, 8 heures de Paris, pour repartir, comme vous l'avez fait l'autre jour, après le déjeuner.
Ou alors il faudrait venir seulement après déjeuner, par le train rapide partant de Paris à 1 heure, et repartir de Vernon à 5 heures, train omnibus qui est à Paris vers 7 heures 20.
Voilà! Choisissez à votre commodité et prévenez-moi un jour ou deux à l'avance, par dépêche si possible, la poste ne venant qu'une fois par jour ici.
Amitiés, — Claude Monet.
Le mieux est je crois de venir le matin, et surtout à cause du jour.
Musée Rodin, Paris.

1121. À MALLARMÉ — Giverny, 28 juillet 91

Mon cher Mallarmé,
Je suis bien coupable de ne pas vous avoir remercié plus tôt, j'étais justement à Paris quand votre aimable petit mot est arrivé, mais comme je dois y retourner bientôt, j'irai chercher votre livre; je préfère attendre que d'en charger quelqu'un.
Merci, mon cher ami, d'avoir pensé à moi, mais comme je regrette que vous ne puissiez venir. Je veux cependant espérer qu'à l'automne, cela vous sera possible; d'ici là, j'aurai pu aller m'excuser auprès des Manet, n'ayant pu jusqu'à présent les aller voir, je leur promets depuis si longtemps, mais j'ai beaucoup à faire, des quantités de toiles neuves qu'il me faut finir. Et puis, je dois l'avouer, j'ai beaucoup de peine à quitter Giverny, surtout maintenant que j'arrange la maison et le jardin à mon goût.
Rappelez-moi au bon souvenir de ces dames et croyez-moi à vous d'amitié.
Votre — Claude Monet.
H. Mondor et L. J. Austin, « Stéphane Mallarmé, Correspondance », Paris, 1973, t. IV, p. 255.

1121 bis. À ? — Giverny par Vernon, 28 juillet 91

Cher ami,
Jean m'écrit que vous n'êtes pas certain de venir en même temps que votre beau-frère.
Vous n'allez pas faire cette blague sous le prétexte que vous allez à Dieppe.
Non, vous allez vous arranger pour venir, vous nous l'avez promis et nous comptons sur vous tous les trois.
J'attends un mot qui me le confirme.
Amitiés, — Claude Monet.
Fondation Custodia (coll. F. Lugt), Institut Néerlandais, Paris, inv. no 1971-A.201.

1122. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 19 oct. 91

Cher Monsieur Durand,
Je pensais toujours avoir votre visite; hier encore j'espérais vous voir. Je viens donc vous prier de prendre vos mesures pour me donner la somme de 20000 francs dont j'ai besoin pour le 25 courant pour payer l'achat de ma maison. Si je le puis, j'irai moi-même les chercher cette semaine, mais je ne puis jamais rien préciser à cause du temps, car depuis votre dernière visite je n'ai eu que des déceptions et des difficultés avec mes pauvres arbres dont je ne suis pas du tout satisfait. Enfin, si je ne pouvais venir, j'enverrais mon fils, ou peut-être pourriez-vous m'apporter vous-même cette somme dimanche prochain qui sera le 25, mais dans ce cas il faudrait que je sois absolument certain. Enfin j'attends un mot de vous qui me dise d'une façon ou d'une autre si je puis compter sur vous.
J'ai d'autant plus regretté que vous ne soyez pas venu que M. Valadon est venu me voir il y a trois jours et a choisi plusieurs toiles, mais ne craignez rien pour cela. Il y en aura encore pour vous et j'ai mis de côté celles que vous aviez marquées qui peuvent encore être menées à bien. Enfin j'espère que si vous devez bientôt partir, vous trouverez bien un jour pour venir.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre dévoué — Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 340. Archives Durand-Ruel.

1123. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 20 oct. 91

Cher Monsieur Durand,
Mon fils va demain à Paris et vous portera deux toiles: *Maison de Jardinier à Antibes* et *Prairies à Giverny*. Cela fait qu'il ne me restera à vous livrer sur l'affaire de 29000 francs faite par votre fils Joseph que deux toiles: *Le bras de la Seine* et *Les Iles*. Malgré ce vilain temps qui me désespère pour mes arbres, je n'ose quitter Giverny et j'en profite pour retoucher quelques toiles.
Je charge mon fils de vous donner un reçu pour moi de la somme que je vous ai demandée, vous voudrez donc bien la lui remettre, à moins, comme je vous l'ai dit dans ma précédente lettre, que vous n'ayez la certitude de me l'apporter vous-même dimanche prochain.
Merci d'avance et tout à vous, — Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 340-341. Archives Durand-Ruel.

1123 bis. À P. HELLEU — Giverny, 25 oct. 91

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-85, don de Mme Howard-Johnston.

1124. À UN ARTISTE PEINTRE — Giverny, novembre 1891

[Monet s'excuse longuement de l'avoir traité durement lors d'une promenade au Salon, il lui conseille de piocher sans plus s'inquiéter de lui, puis de venir le trouver; puis il parle de son propre travail pendant l'été, qui a été peu favorable à sa peinture, il s'est fait du mauvais sang:]
...avec cette maladie de toujours espérer faire mieux, comme si l'on pouvait faire ce que l'on veut.
Enfin je me suis encore escrimé tant bien que mal avec l'admirable motif de paysage que j'ai dû faire par tous les temps afin de n'en faire qu'un qui ne soit d'aucun temps, d'aucune saison, et cela se réduit à un certain nombre de bonnes intentions. Moralité, il faut faire ce que l'on peut en se foutant absolument du reste...
Autographes, souvenirs historiques et littéraires, G. Morssen, mars 1956, no 73.

1125. À WHISTLER — Giverny, 4 déc. 91

Cher ami,
Deux mots pour vous féliciter et vous dire combien je suis content de votre entrée au Musée du Luxembourg, et vous annoncer ma très prochaine visite à Londres, sans doute à la fin de la semaine prochaine. J'arrive de Paris pour y retourner demain; je n'ai que le temps de vous adresser un mot très à la hâte.
Veuillez présenter mes hommages à Mme Whistler. A vous d'amitié.
A bientôt, — Claude Monet.
Document original (Glasgow University Library).

1126. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 25 déc. 91

Cher Monsieur Durand,
Me voici revenu de Londres depuis hier. Je vais me mettre ces jours-ci à terminer vos tableaux que je compte vous livrer très prochainement, ayant l'intention, si l'hiver n'est pas très beau, j'entends sec ou neigeux, de retourner à Londres pour y travailler. En attendant, je serais bien aise que vous puissiez me donner un peu d'argent et mille francs si cela ne vous gêne pas, que je viendrai vous demander ces jours-ci, probablement les derniers jours de l'année.
J'espère que, de votre côté, vous avez fait un bon et agréable voyage.
Recevez les meilleurs compliments de votre dévoué — Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 341. Archives Durand-Ruel.

1127. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 29 déc. 91

Cher Monsieur Durand,
Ne pouvant venir de suite à Paris, comme je le pensais, je viens vous prier de bien vouloir m'adresser de suite par lettre chargée la somme de cinq mille francs.
Je vous demanderai le reste en venant à Paris dans les premiers jours de l'année.
Avec mes amitiés, recevez pour vous et tous les vôtres les meilleurs souhaits de votre dévoué — Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1128. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 1er janvier 92

Cher Monsieur Durand,
Je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre du 31 déc. 91, contenant cinq billets de mille francs dont je vous remercie.
Je pense venir à Paris dans le courant de la semaine prochaine, mais ne pourrai pas encore vous apporter de tableaux, mais je peux vous les promettre pour l'autre semaine.
Compliments de votre dévoué — Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1129. À WHISTLER — Giverny, 3 janvier 92

Mon cher ami,
Je veux vous remercier de votre aimable accueil et vous dire combien j'ai été heureux de me trouver près de vous au Club de Chelsea. Vous savez mon amitié et mon admiration pour vous, n'est-ce pas, aussi combien j'ai regretté de n'être pas plus maître de moi, pour l'exprimer mieux aux jeunes artistes de Chelsea, qui m'ont, à cette occasion, montré tant de sympathie (car j'ai dû épouvantablement bégayer). J'espère que le portrait s'avance et que vous allez bientôt passer par Paris. Ne manquez pas de m'en prévenir. Mme Hoschedé se joint à moi pour adresser ses compliments aux dames ainsi qu'à vous.
Amitiés, — Claude Monet.
Je dînerai avec Mallarmé la semaine prochaine. Les oreilles vous tinteront.
P.-S. — N'oubliez pas ce que vous m'avez promis.
C. P. Barbier, « Mallarmé-Whistler, correspondance », Paris, 1964, p. 142. Document original (Glasgow University Library).

1129 bis. À MALLARMÉ — Giverny, 5 janvier 92

[Monet vient à Paris le lendemain matin. Mallarmé veut-il de Monet vendredi ou demain soir? Un mot à adresser: 111 rue Saint-Lazare, hôtel Garnier.]
Vente autographes, Paris, Drouot, 19 décembre 1977, no 174.

1130. À MIRBEAU — Giverny, 14 janvier 1892

Je travaille à l'atelier, j'ai à me débarrasser d'un tas de toiles et j'ai bien peur d'en avoir pour plus longtemps que je ne pensais, ce qui m'empêchera sans doute d'aller à Londres comme je l'avais projeté. Et je n'ai pas pu profiter du magnifique temps d'hiver que nous avons eu; comme ça devait être beau aussi chez vous de vos fenêtres...
Vous ne me dites rien de ce que vous faites, voilà un siècle que je n'ai rien lu de vous. Et ce roman et cette pièce, j'espère que tout cela va bientôt voir le jour.
Je savais que cela marchait mieux pour Pissarro et cela marchera à coup sûr de mieux en mieux. Quant à ce que vous me racontez sur le père Durand, cela ne me surprend pas du tout et je suis sûr qu'il agit de même avec Renoir, c'est égal, c'est dégoûtant.
Lettres autographes et documents historiques, Charavay, Bulletin no 699, février 1958, no 26849.

1131. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 25 janv. 92

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous annoncer ma venue pour demain.
Je serai chez vous, rue Laffitte, vers onze heures avec vos tableaux.
En hâte votre tout dévoué — Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1132. À ALICE HOSCHEDÉ — [Rouen,] vendredi 5 h [12 février 1892]

Je viens vous confirmer ma venue pour demain dans l'après-midi, si le temps ne me permet pas de travailler; sinon j'arriverai à 8 h, ainsi que Jean a dû vous le dire; prévenez donc Yvelin de m'attendre au train qui arrive de Rouen vers 8 h.
Ce n'est décidément pas mon affaire d'être dans les villes, et je m'ennuie ferme, d'autant que ça ne marche pas comme je veux. Je suis pourtant un peu plus content aujourd'hui: j'ai pu m'installer dans un appartement vide en face de la cathédrale, mais c'est une rude besogne que j'entreprends là.
Ce soir, grand dîner chez le charbonnier, avec le notaire de génie, Mirbeau, etc., mais il me tarde d'être à demain près de vous. Je vous embrasse tous et vous envoie toutes mes pensées.
Votre — Claude.
Document original.

1133. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 21 fév. 92

Cher Monsieur Durand,
Vous me supposez sans doute en plein travail à Rouen. J'y étais en effet et j'avais entrepris plusieurs choses, mais depuis huit jours je suis retenu ici malade.
Je suis heureusement rétabli ou à peu près, mais pas encore assez pour sortir et retourner prendre la besogne, car j'ai été très secoué.
Tout cela n'a pas avancé ce que j'avais à faire, mais je serai prêt malgré cela pour arranger la petite exposition des *Peupliers*.
Je pense que tous vos cadres seront prêts, quant aux autres toiles que j'apporterai, j'aurai leurs cadres. Au cas où je retournerais à Rouen d'ici là, soyez donc assez aimable de m'écrire s'il ne serait pas possible d'accrocher le dimanche matin, mais si cela n'était pas possible je ferais le nécessaire pour être à Paris samedi. En tout cas j'attends un mot de vous par retour du courrier.
Je vous avais parlé d'argent l'autre fois et n'ai pu vous écrire à ce sujet. Je voudrais donc que vous puissiez me réserver une dizaine de mille francs ou mieux d'arrêter votre compte à la dernière affaire des 7 tableaux *Peupliers*.
Vous serez bien aimable de me préparer cela pour samedi.
J'espère que l'exposition Pissarro s'est bien terminée à votre satisfaction à tous deux.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 341-342 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

1134. À MONSIEUR MONNIER — Giverny, 22 février 1892

Monsieur,
D'après ce que m'écrit mon frère, je vois qu'il n'a pas très bien fait la commission que je l'avais prié de vous faire. Bref, me voici à peu près rétabli de mon indisposition, et je compte *revenir* à Rouen après-demain mercredi. Je vous prie donc de bien vouloir prévenir l'homme qui porte mes affaires de se tenir à ma disposition pour mercredi à 1 heure. Si j'étais en retard d'un jour, je vous préviendrais.
Recevez, Monsieur, mes salutations distinguées. — Claude Monet.

G. Dubosc, « A propos de Cl. Monet », in: « Journal de Rouen », 17 décembre 1926.

1135. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 23 fév. 92

Cher Monsieur Durand,
Comme j'ai encore quelques retouches à faire aux six toiles *(Peupliers)* que je compte joindre aux vôtres, et que je pars demain matin à Rouen pour jusqu'à samedi, voilà ce que je ferai: j'arriverai à Paris dimanche dans la soirée et serai rue Laffitte lundi matin à la première heure. Ce sera du reste bien vite fait d'accrocher une quinzaine de toiles. Dubourg enverra mes six cadres samedi, et je préviens la maison Boussod de vous faire remettre ses deux tableaux s'ils les ont encore. Vous pourrez donc envoyer les invitations que vous pourrez en somme faire en mon nom (ouverture lundi 29 ct.). Et, si vous le jugez bon, faites annoncer en deux lignes dans *Le Figaro* en indiquant le jour d'ouverture et de fermeture qui sera le 10 mars.
Enfin, si vous avez à m'écrire, je suis à l'hôtel d'Angleterre à Rouen, jusqu'à samedi.
En hâte,
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 342. Archives Durand-Ruel.

1136. À ALICE HOSCHEDÉ — [Rouen], jeudi soir [25 février 1892]

Bien chère amie,
Je suis arrivé ici avec un temps superbe, j'ai déjeuné avec mon frère et, aussitôt après, je me suis mis au travail, à ma nouvelle fenêtre où je suis très commodément installé. La cathédrale par soleil est admirable; j'en ai commencé deux, mais ce matin, j'ai eu une déception: je suis allé pour travailler à mon ancienne fenêtre, mais à cause des peintres qui nettoient le parquet de l'appartement, je n'ai pu m'y installer. Le beau temps continue, je suis content, mais, crebleu, quel travail que cette cathédrale! c'est terrible, et je souhaite bien de n'avoir pas trop de changements de temps. Je compte toujours venir samedi par le train qui arrive le soir à 8 h; vous pourrez donc m'envoyer Gaston. Si le temps était mauvais, je viendrais dans la journée, mais vous préviendrais par dépêche à Vernon.
En arrivant hier, j'ai de suite envoyé un mot chez Depeaux, le prévenant de ne pas compter sur moi pour y dîner; j'avais du reste promis à mon frère de l'accompagner au théâtre, mais à 6 h, M. Depeaux est arrivé et il m'a fallu y aller quand même, et je l'ai quitté à 8 h pour rejoindre mon frère. Enfin, je vais sans doute être tranquille, car M. Depeaux s'en va en Angleterre. Soirée excellente au théâtre, Antoine très épatant.
Quant à la santé, elle est aussi bonne que possible; du reste, je suis très prudent et m'observe.
Il me faut aller dîner chez mon frère ce soir; j'ai vu qu'en refusant je le froissais, ayant été hier chez Depeaux, mais je redoute le beurre; enfin, il faut l'encorser.
Jean a écrit hier à son oncle, il est content, et, de son côté, M. Michel a écrit en faisant les compliments de Jean.
J'espère que vous êtes tous bien; je vous embrasse et vous envoie toutes mes pensées.
Votre — Claude.
A samedi.

Document original.

1136 bis. À MALLARMÉ — Giverny, 28 fév. 92

[C'est en arrivant à Rouen où il est en plein travail que Monet trouve la missive de Mallarmé. Il passe demain la journée à Paris pour accrocher les Peupliers *le matin et faire les honneurs de son exposition l'après-midi où il verra Mallarmé.]*
Vente autographes, Paris, Drouot, 19 décembre 1977, nº 174.

1137. À ALICE HOSCHEDÉ — Mardi soir, Rouen, [8 mars 1892]

Je suis enchanté que votre opération vous ait calmée; je sais que vous aimez beaucoup cela, mais je dois vous dire que, si cela recommence, vous devrez absolument voir le docteur; voilà mon avis, mais vous n'en ferez sans doute rien.
Je continue à me bien porter et vois clair dans ce que je fais; cela pourra aller, si le soleil dure, mais j'ai grand peur et je viens de voir la lune entourée d'un double et immense cercle qui n'annonce rien de bon.
Je n'ai pas revu mon frère qui doit être revenu, mais me suppose peut-être à Paris, au Théâtre Libre; je le verrai sans doute demain.
M. Depeaux est venu me relancer tantôt où je travaille, il me voulait encore à dîner ce soir, mais je m'en suis dispensé. Je lui ai promis pour jeudi; j'y dois manger des crevettes spécialement bonnes venant de Honfleur. Comme je m'en doutais bien, il m'a demandé d'être inscrit en premier pour une *Cathédrale*, une pour lui et une pour le musée de Rouen, mais, tout en tenant compte de sa demande, je lui ai dit que je ne pouvais disposer d'aucune toile avant de m'en être tiré d'abord, et de les avoir vues et revues à Giverny.
Je suis très désireux de venir à Giverny, mais je dois rester quand même tant que le soleil durera, car après il sera caché pour longtemps, j'en ai peur.
Je n'ai pas autrement beaucoup de choses à vous dire, je pioche ferme, je me donne du mal et ne pense qu'à mes *Cathédrales*. Je vais rentrer les regarder pendant une heure en fumant ma pipe et me coucher, car je suis matinal: à 8 h, je suis chez mon marchand de nouveautés.
Pour ce que vous me demandez, pour le treillage, vous ferez bien de m'attendre; du reste, Delasse ne pourrait rien faire par ce temps de gelée.
A bientôt, embrassez bien tous les enfants, petits et grands, et recevez toutes mes pensées, toutes mes tendresses.
Votre — Claude.
Avez-vous des nouvelles de Jean? Il me semble que voilà longtemps qu'il n'a donné signe de vie.

Document original.

1138. À P. DURAND-RUEL — Rouen, 9 mars 92

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Voilà la clôture de ma petite exposition qui arrive, et comme je ne puis venir à Paris en ce moment, je viens vous prier: 1º de faire remettre chez Boussod les deux tableaux prêtés par eux, plus celui encadré dans le cadre blanc, mais sans le cadre; puis je vous serai obligé de me faire emballer et expédier en gare de Vernon les cinq autres toiles qui ne vous appartiennent pas, compris dans ces cinq celle de Montaignac. Vous voudrez bien m'envoyer le cadre blanc, le cadre chêne et le cadre des quatre arbres. Quant aux autres cadres à moi, veuillez me les faire mettre de côté avec ceux que j'ai déjà chez vous. Je travaille à force mais ce que j'ai entrepris ici est d'une énorme difficulté, mais en même temps d'un bien grand intérêt. Malheureusement voilà le temps qui se gâte, ce qui va me déranger; je vais sans doute en profiter pour aller passer une journée à Giverny.
Je serai bien aise de recevoir un mot de vous me disant l'effet produit par mes *Peupliers*.
Je vous envoie mes amitiés.
Votre dévoué — Claude Monet.
Hôtel d'Angleterre.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 343. Archives Durand-Ruel.

1139. À ALICE HOSCHEDÉ — [Rouen], jeudi [10 mars 1892]

Pauvre chère amie, si vous saviez comme votre lettre me bouleverse! Depuis ce matin, je ne puis penser à autre chose et plus j'y songe, plus je trouve cela inquiétant et attristant, mais je ne partage pas votre étonnement, ayant pressenti que ces séances de patinage auraient ce résultat, et, lorsque dernièrement dans une lettre que Jean adressait aux filles il les chargeait de compliments pour M. Butler, j'ai bien vu qu'en dehors du patinage il y avait d'autres rencontres; mais ce qui me surprend bien plus, c'est qu'après les déceptions et désillusions passées, les filles aient pu répondre à des avances de la part d'Américains de passage à Giverny, car il est inadmissible que ce monsieur ait osé venir vous voir, sans que Suzanne ait répondu à ses avances. Je trouve singulier, du reste, qu'encore cette fois, cela débute en mon absence. Ce monsieur peut être un brave garçon, mais ce que nous savons de son existence d'aventures et de sa situation n'a rien de rassurant. Vous n'avez pas le droit de repousser les demandes pour vos enfants, mais votre devoir c'est de veiller au choix, quand il s'agit d'une pareille loterie, et vous avez le devoir, après ce qui s'est passé, de refuser votre fille à un Américain, à moins qu'il ne soit connu de nous par relations ou présentation, mais non rencontré sur la route. Quant à moi, je trouve que vous devez obtenir une réponse nette de Suzanne: si elle est amoureuse folle, que ce soit une passion, lui faire voir les inconvénients après renseignements pris; si, ce qui doit être, ce n'est pas passion insurmontable, couper court à toute espèce d'espoir.
Cela dit, que vous donniez ou non suite à cela, il m'est impossible de rester plus longtemps à Giverny. Je veux de suite vendre la maison; vous savez ce que j'ai fait avec Breck et l'autre, et vous savez le résultat; je ne veux pas recommencer.
Hélas, hélas, je suis plus malheureux que vous ne saurez jamais. Tout ce que je dis là, je le dis parce que je ne me trompe pas, parce que j'aime les enfants, mais ma situation est délicate. Je n'ai rien dit lors du patinage, parce que vous m'auriez reproché de toujours voir le mal partout, et surtout parce que j'étais sûr de la raison des filles.
Quant à des renseignements sur des Américains, vous n'en aurez pas de gens qui se vantent de ne pas avoir d'état civil, ni de papiers; leurs camarades d'auberge seuls vous en diront grand bien.
Je vous embrasse et vous envoie mon cœur.
Votre — Claude.
Viendrai demain sans doute, mais bien bouleversé.

Document original.

1139 bis. À P. HELLEU — Giverny par Vernon, Eure, 12 mars 92

...Etant en ce moment en plein travail à Rouen, car je peins la cathédrale...
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-82, don de Mme Howard-Johnston.

1140. À ALICE HOSCHEDÉ — [Rouen], vendredi soir [18 mars 1892]

C'est absolument à la hâte que je vous écris; en rentrant de travailler, ce soir à 7 heures, j'ai été pincé par mon frère (jour de bourse) et j'ai dû aller dîner avec ses amis les chimistes, sans même pouvoir regarder ce que j'ai fait dans la journée.
Je travaille comme un nègre, aujourd'hui 9 toiles; vous pensez si je suis fatigué, mais je suis émerveillé de Rouen, de tout ce qu'il y aurait à y faire. Je ne sais ce que je vais en tirer pour cette fois; enfin, je me donne bien du mal.
Quel beau temps et quelle belle promenade vous avez dû faire hier! J'aurais bien voulu être là à dîner hier pour entendre les récits des petits.
J'espère que mes plantes vont bien. S'il y a de nouveaux arrivages, que j'en sois de suite avisé. Je ne sais pas quand je viendrai; je trouverais imprudent de quitter le travail avec ce beau temps; cependant, peut-être viendrai-je dimanche dîner pour repartir par dix heures, sinon ce serait pour la mi-carême.
Baisers à tous, pour vous mes plus tendres et constantes pensées.
Votre — Claude.

Document original.

1141. À P. DURAND-RUEL — Hôtel d'Angleterre, Rouen, 22 mars [1892]

Cher Monsieur Durand,
Je suis très satisfait de ce que vous me dites de mon exposition. Il me revient du reste, de différents côtés, que l'effet produit a été assez grand. Je continue à travailler ferme, interrompu quelquefois par le temps; je ne puis encore dire ce que seront ces nouvelles choses, et moins encore quand je serai de retour à Giverny. Je voudrais cependant ne pas trop m'attarder ici et pouvoir profiter du printemps à Giverny. Quant aux regrets que vous m'exprimez au sujet de MM. Montaignac, Boussod, etc., vous savez que je ferai de mon mieux pour que vous soyez privilégié, mais je ne peux et ne veux mettre les gens à la porte, trouvant absolument néfaste et mauvais pour un artiste de vendre exclusivement à un seul marchand. Je veux du reste, désormais, ne plus vendre mes toiles d'avance, je les veux finir d'abord, et sans me presser, et choisir au bout d'un certain temps quelles sont celles que je vendrai. J'ai reçu plusieurs lettres me demandant toutes les primeurs de mes toiles de Rouen. A toutes je répondrai ce que je vous dis là, mais vous serez le premier que je convierai à les venir voir aussitôt mon retour. Je ne puis vous dire mieux, ni être plus franc. Vous savez du reste qu'avec vous je n'ai pas d'arrière-pensée, mais je ne puis refuser de vendre à d'autres.
Tous mes compliments et à bientôt.
Votre dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 343-344.

1142. À ALICE HOSCHEDÉ — Rouen, samedi soir [26 mars 1892]

Merci de vos bonnes lignes et de vos consolantes espérances, mais, hélas, les jours perdus ne se retrouvent pas, c'est bête, mais c'est comme cela. Je craignais une plus mauvaise journée encore, car j'ai pu travailler à deux toiles de temps gris, mais ne me suis pas hasardé à aller dans la cour de la cathédrale, à cause de ma gorge, qui n'est ni pire ni mieux, mais me gêne toujours. J'ai beau ne presque plus fumer, boire du lait chaud. Il y a cependant un changement: je toussote, et, quand je tousse, cela me fait mal à la poitrine et surtout au côté gauche, aussi bien vers le cœur que dans le dos, et je graillonne, je graillonne, au point de m'en réveiller la nuit.
L'appétit est bon, et le moral, ma foi, est encore clair et lucide, dès que je peux travailler.
Je pense venir dîner avec vous demain; envoyez-moi Gaston pour 3 h 11, car je crains bien un triste temps pour demain. En ce moment, 8 h du soir, il fait un orage carabiné, tonnerre, éclairs, qui ne présage rien de bon; je souhaite pour votre sommeil qu'il ne passe pas à Giverny.
Si, par hasard, le temps était trop mauvais dès le matin, j'arrive pour déjeuner, dans ce cas je préviendrai Yvelin, sinon envoyez-moi le beau Narcisse.
Baisers à tous, pour vous mes pensées.
Votre — Claude.

Document original.

1143. À ALICE HOSCHEDÉ — [Rouen], mercredi 30 mars 92

Oui, il fait le même temps ici, un froid et un vent terribles, et je vous assure qu'il me faut du courage pour persister. J'ai revu mes motifs par soleil: deux sont irretouchables, partant finis, et les autres plus ou moins à transformer.
J'avoue que j'aurais préféré la continuation du temps gris que cet épouvantable temps aride qui ne peut qu'amener encore des giboulées, et puis je pense à mes pauvres fleurs; à ce propos C *[illisible]* dit-il qu'il enverra les roses trémières?
Je reprends mes plaintes: hier je me croyais en bonne voie de guérison, j'avais bien dormi et j'étais vaillant ce matin, mais, après ma séance du matin, j'ai senti le mal revenir et ce soir j'ai du mal à avaler, alors j'ai pris [de l'] aconit; est-ce bien ça?
Vous n'avez pas trop perdu, paraît-il, en ne venant pas voir le Mascaret que le vent nord-est a absolument empêché d'être ce qu'on attendait; de plus, il y a en ce moment une épouvantable cohue au chemin de fer, 600 personnes n'ont pu prendre le train, l'hôtel et Rouen sont remplis de touristes baladeurs, photographes, etc.
J'ai eu ce matin mon frère à déjeuner, il m'a tout simplement dit qu'il ne me comprenait pas d'avoir perdu les beaux soleils de la semaine passée; en effet, il ne me comprend pas. Enfin, c'est un bien bon type et un très bon garçon.
Je m'étais aperçu après que la lettre était de M. Manet; elle est d'un franc ressuscité qui va se faire claquer. Je vais lui écrire, ces lignes finies.
Pour nos botanistes qu'il ne faut pas laisser dans une cruelle attente, le mieux est d'écrire à Baillière qu'ils ont le livre à 24 francs qui leur est insuffisant, le priant, s'il juge le fameux Lamarck à portée de jeunes gens voulant piocher, de l'envoyer contre remboursement, à la condition qu'il serait renvoyé s'il était trop touffu pour eux. On pourrait peut-être leur demander si entre ces deux ouvrages il y en aurait un préférable pour eux.
Comme je finissais votre lettre hier soir, j'ai eu la surprise de voir entrer Depeaux au café. Il était venu à l'hôtel pour prendre de mes nouvelles, il m'avait trouvé si singulier et sombre chez lui la veille qu'il avait craint ou que je sois plus malade ou que j'aie été fâché qu'il m'ait fait dîner avec des types rouennais et autres; il est en somme on ne peut plus serviable et prévenant. Il a été émerveillé de mes toiles.
Voilà mes quatre pages remplies; il me semble que je n'oublie rien, si oui, ce sera pour demain. Baisers à tous et toutes, mes pensées pour vous.
Votre — Claude.

Document original.

1144. À ALICE HOSCHEDÉ — Rouen, 31 mars 92

Je suis rompu ce soir et le courrier s'en ressentira. J'ai transformé, démoli toutes mes toiles par soleil; le sort en est jeté, mais je ne vous cache pas qu'il y en a que je regrette. Si le beau temps continue, je peux m'en tirer, mais s'il y a de nouveau interruption, je suis fichu et me bornerai à terminer mes 2 ou 3 temps gris, mais peut-on prévoir? En tout cas, ce n'est pas le courage qui me manque; la gorge pas encore guérie, mais mieux relativement à hier, j'étais même inquiet de cette recrudescence du mal. Je vais prendre la potion que vous m'envoyez.
Je suis tourmenté de savoir Michel souffrant, il a toujours si mauvaise mine; soyez prudente avec lui et dites-moi bien s'il est mieux ou non.
J'ai un tas de lettres à écrire, mais je suis trop fatigué ce soir; je vais rentrer dans ma chambre et réfléchir sur le travail d'aujourd'hui.
Je crois au beau temps, dans ce cas, je ferai l'impossible et ça marchera.
Depeaux m'est encore arrivé hier soir avec une excellente lampe à pétrole et réflecteur; je vois admirablement mes toiles.
J'ai une excellente lettre de Jean, le voilà de bien des sociétés; pourvu qu'il ne fasse ni imprudences ni bêtises.
Ecrivez-lui, car je ne sais quand j'aurai un peu de loisirs.
Bonsoir et à demain. Je vous embrasse tous bien tendrement et vous envoie toutes mes pensées.
Votre — Claude.

Document original.

1145. À ALICE HOSCHEDÉ — Rouen, 2 avril [1892]

Merci de vos bonnes lignes que j'ai trouvées en rentrant de travailler. Je suis rompu, jamais je n'ai été si fatigué, physique et moral, j'en suis abruti et n'aspire qu'à mon lit; mais je suis content, très content, et le serai encore plus si le merveilleux temps dure quelques jours. Allons, je crois que je rapporterai quelque chose, mais aurai-je enfin cette veine? Le baromètre baisse sensiblement.
Naturellement, je ne bouge pas demain, à moins d'un grand changement, car voyez une autre malchance: le marchand de nouveautés chez qui je travaille m'a demandé tantôt de ne plus venir l'après-midi, que cela gênait les clientes qui venaient; je ne lui ai pas caché ma désolation, lui offrant mille, deux mille francs, ce qu'il voudrait, et il veut bien me tolérer encore quelques jours, mais je vois bien que cela le gêne.
La gorge est enfin guérie.
Maintenant la réponse aux botanistes: demander le volume à 20 francs et celui à 220, soit 240 francs; vous en avez pour eux 150, je vous en enverrai cent autres. J'espère qu'ils n'auront pas à se plaindre, mais les deux sont utiles et pour 20 francs de plus, quand on y est, il ne faut pas y regarder, car je crois qu'il faut les deux; demandez-les donc, je vous renvoie du reste le catalogue marqué par moi.
Cela dit, je vais me coucher.
Songez que je me lève avant 6 heures et suis au travail à 7 heures jusqu'à 6 heures et demie le soir, tout le temps debout, neuf toiles. C'est tuant, et pour cela j'abandonne tout, vous, mon jardin.
Si le temps change, j'arrive, sinon je reste tout le temps. J'aurais été heureux de votre venue, mais pour Louis, si vous pensez qu'il vienne demain, mieux vaut rester; mais si vous voulez venir avec une des filles mercredi (en admettant la continuation du beau temps), vous pourriez surprendre votre Jacques au passage et l'avoir plus tôt.
Allons, à bientôt, baisers à tous et toutes mes pensées pour vous.
Votre — Claude.

Encore une lettre de Joyant me demandant de venir à Rouen.
A propos, écrivez donc de suite au marchand de sable pour savoir s'il a du même sable; il en faudrait 20 mètres qu'il me réserverait.

Document original.

1146. À ALICE HOSCHEDÉ — Rouen, dimanche soir [3 avril 1892]

Je suis privé de votre lettre pour ce soir, le dimanche il n'y a pas distribution le soir; c'est pourtant le couronnement de ma journée, et ce soir j'ai plus encore le spleen de Giverny. Tout doit être si beau par ce temps inouï, trop beau, hélas, pour durer, je vois le baromètre baisser petit à petit et en suis terrifié. Je n'en reviens pas de ne pas m'être échappé un instant, enfin, j'espère que j'en serai récompensé. En somme, excellente journée encore; chaque jour j'ajoute et surprends quelque chose que je n'avais pas encore su voir.
Quelle difficulté, mais ça marche, et quelques jours encore de ce beau soleil, et bon nombre de mes toiles seront sauvées. Je suis rompu, je n'en peux plus, et, ce qui ne m'arrive jamais, j'ai eu une nuit remplie de cauchemars: la cathédrale me tombait dessus, elle semblait ou bleue ou rose ou jaune.
Je vous ai dit, n'est-ce pas, que le marchand chez qui je travaille m'avait prié de ne plus venir l'après-midi. Vous comprenez ma désolation, mais j'ai eu l'idée de m'entourer d'un paravent, comme cela je ne troublerai plus la pudeur des Rouennaises que je gênais, paraît-il; et mon sauveur, Depeaux, qui vient de me venir voir, va m'envoyer dès demain ledit paravent.
Je trouve que M. Deshoye est un joli mufle, mais vous devez absolument lui récrire en lui disant que vous supposez que votre lettre ne lui est pas parvenue et lui en rappelant le contenu, ajoutant que, votre fils revenant jeudi, vous devez être fixée. N'y manquez pas.
Ne pensant pas pouvoir venir pour retoucher le tableau de Montaignac qu'il me réclame *(Les peupliers, trois arbres roses, automne)*, il faudrait le lui envoyer tel qu'il est. J'aurais voulu le retoucher, mais, ma foi, tant pis. Il faudrait donc le faire convenablement emballer et le lui expédier par grande vitesse; attendez cependant à mardi: je vais lui télégraphier demain s'il peut attendre à l'autre semaine, car, au premier changement de temps, j'arrive pour une journée, car le jardin doit avoir besoin de moi; je tremble pour les châssis par ce soleil.
En hâte, baisers à tous et toutes, mes tendresses, tout moi.
Votre — Claude.

Document original.

1147. À ALICE HOSCHEDÉ — [Rouen], lundi 2 heures [4 avril 1892]

Je profite d'un moment de repos pour vous envoyer un peu d'argent, car ce soir il serait trop tard.
Toujours beau temps, ça marche très bien, mais le vent est à l'ouest: j'ai peur. Trois ou quatre jours, et les principaux seraient sauvés. Si le temps ne change pas, venez! Tâchez de prendre un train de très bonne heure afin que je puisse déjeuner avec vous; je suis libre à 10 heures jusqu'à midi. Enfin, si le temps changeait, le jeudi je filerais avec vous.
Ne faites rien pour le tableau Montaignac; j'attends une dépêche de lui.
En hâte, baisers à tous. Suis bien content de la joie des petits, mais trouve qu'ils devraient mieux mettre l'orthographe.
A bientôt, toutes mes pensées.
Votre — Claude.

Document original.

1148. À ALICE HOSCHEDÉ — [Rouen], lundi soir [4 avril 1892]

J'ai votre lettre, ne vous inquiétez pas de l'envoi de Montaignac: il m'a télégraphié qu'il attendrait une semaine.
Quant au jour de votre venue, c'était bien mercredi que je vous attendais, mais vous pouvez très bien venir dès demain par 2 heures 26, par exemple, qui vous amènerait ici à 3 heures et demie. De 4 à 5, j'ai un repos qui me permettrait de vous voir un moment. Télégraphiez-moi si vous venez demain par ce train pour que je retienne des chambres, car je demande que vous tiriez au sort et ameniez deux filles. J'y compte donc pour demain. J'ai continué une bonne journée, mais suis vraiment las.
Restant deux jours, vous ne pouvez faire autrement que d'aller à Déville, sans cela je vois la tête de mon frère.
Je n'en peux plus, à bientôt et mille baisers et tendresses pour tous.
Votre — Claude.

P.-S. — En tout cas, je serai à l'hôtel de 4 à 5 demain, mais préférerais dépêche.

Document original.

1149. À ALICE HOSCHEDÉ — [Rouen], mardi soir [5 avril 1892]

J'ai votre lettre. En arrivant, prenez une voiture pour arriver plus vite, car, s'il fait soleil, je déjeune à onze heures, devant être au travail à midi jusqu'à deux heures; s'il fait couvert, comme j'en ai peur, je vous attendrai.
Moins bonne journée aujourd'hui; j'aurais été content de vous voir arriver et pensais à chaque instant vous voir.
En hâte, baisers à tous.
Votre — Claude.

Document original.

1150. À ALICE HOSCHEDÉ — [Rouen], jeudi soir [7 avril 1892]

Votre départ m'a laissé tout triste; j'étais heureux de votre présence et de vos bons visages et enfin j'aurais été bien content de partager la joie de tous ce soir.
J'ai cependant continué mon travail avec ardeur, mais une déception m'attendait le soir pour les deux motifs dorés et rouges: interdiction d'entrer dans ladite maison de la part de l'architecte qui a donné l'ordre aux ouvriers peintres de ne pas me laisser entrer et de remettre la clef à l'architecte. Vous jugez de ma désolation par ce temps, de sorte que depuis 4 heures je n'ai plus rien fait.
Je suis allé chez Depeaux sans le rencontrer, puis au *Nouvelliste* où Lapierre s'est mis avec moi à la recherche de quelqu'un de très bien avec cet architecte pour qu'il lui soit expliqué le tort que cela me fait et que je puisse travailler demain. Il n'y a décidément pas qu'avec les peupliers que j'ai des difficultés, et c'est dur d'avoir le beau temps et n'en pouvoir pas profiter.
J'espère que vous avez fait un bon voyage; il a dû s'en dire des choses, et en ce moment je vous vois tous d'ici, je voudrais bien y être.
J'en oublie de vous rappeler de bien recommander à Jacques de ne pas se lier avec les Américains chez Baudy, pas plus avec les uns *que les autres*, jusqu'à nouvel ordre, je vous le recommande absolument.
Baisers encore pour tous, petits et grands.
Toutes mes pensées pour vous, et à bientôt.
Votre — Claude.

Je vais boire ma Bénédictine devant le café, songeant à vous.

Document original.

1151. À ALICE HOSCHEDÉ — [Rouen], samedi 8 h soir [9 avril 1892]

Je voudrais bien pouvoir vous annoncer ma venue pour demain, mais malgré le désir et aussi le besoin de venir à Giverny, il me faut, au point où j'en suis, tout faire pour mener à bien mes toiles. J'ai une veine énorme avec ce temps, mais j'ai pris maintenant une si singulière façon de travailler que j'ai beau faire, ça n'avance pas sensiblement, d'autant que chaque jour je découvre des choses non vues la veille: j'ajoute et je perds certaines choses. Enfin, je cherche l'impossible. Bref, je ne viendrai demain que si je vois le temps se brouiller vers le soir, et encore il me faut penser aux toiles du matin pour lundi. Quel engrenage! Il faut que je sois bien pris pour ne pas venir. Enfin, peut-être viendrai-je, mais rien n'est moins certain.
Elle est en effet bien charmante et pleine de cœur, la lettre de Robinson, mais pour moi — et vous savez toutes mes appréhensions — il faut attendre; mais quelle désolation! Chaque fois qu'il est de nouveau question de cela, toutes mes inquiétudes reviennent, et puis une si gentille fille que Suzanne mérite mieux qu'un bon garçon. Sacrebleu, qu'elle réfléchisse en attendant les renseignements complets, mais épouser un peintre, s'il ne doit rien être, c'est embêtant, surtout pour une nature comme Suzanne.
Je suis vanné, rompu, sans forces quand le soir vient, il me faudrait vos présences, je n'écris qu'à vous.
J'ai eu une bonne lettre de Jean.
Baisers à tous, compliments à votre neveu,
Votre — Claude.

Avez-vous su qu'une médiocre et ancienne *Vue de Rouen* vient de se vendre à la salle Drouot, au prix de 9500 francs? Depeaux avait donné commission jusqu'à 5000 francs, certain de l'avoir; il est navré.

Document original.

1152. À P. DURAND-RUEL — Hôtel d'Angleterre, Rouen, 12 avril 92

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous prier de bien vouloir remettre un billet de mille francs à Mme Hoschedé qui viendra sans doute demain matin chez vous, rue Laffitte. Vous serez bien aimable de donner des instructions pour cela au cas où vous seriez sorti quand elle viendrait. Puis je vous serai également très obligé de m'envoyer ici par retour du courrier, si possible, quatre mille francs.
Je suis toujours au travail car, malgré ce temps superbe, je ne suis pas content du tout et regrette de m'être tant attardé ici.
Merci d'avance et recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1153. À P. DURAND-RUEL — Rouen, 13 avril 92

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous accuse réception de la lettre chargée contenant quatre billets de mille francs dont je vous remercie.
Je suis absolument découragé et mécontent de ce que j'ai fait ici, j'ai voulu trop bien faire et suis arrivé à abîmer ce qui était bien. Depuis quatre jours je ne puis pas travailler et je prends le parti de tout abandonner et de rentrer chez moi, mais je ne veux même pas déballer mes toiles, je ne veux les voir que dans quelque temps; je vous préviendrai donc dès que je serai un peu calmé.
J'ai eu hier la visite de M. Joyant de chez Boussod, mais soyez sans inquiétude: je lui ai confirmé ce que je lui avais écrit, que je ne voulais pas vendre en ce moment. Merci encore et à un de ces jours.
Votre dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 344. Archives Durand-Ruel.

1154. À MIRBEAU — 25 avril 1892

[Monet remercie son ami des renseignements envoyés. Il espère venir le voir le lendemain:]

...J'ai bien envie de vous voir, et aussi votre jardin qui doit être déjà très beau.

Lettres autographes et documents historiques, Charavay, Bulletin nº 699, février 1958, nº 26849.

1155. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 4 mai 92

Cher Monsieur Durand,
Je serai à Paris vendredi pour l'exposition de Renoir dont je me fais d'avance un régal. Je voudrais bien profiter de mon séjour pour régler quelques comptes et faire un petit placement, si vous pouviez disposer de 15000 francs pour moi, vous me feriez plaisir.
J'espère que votre fils ne m'a pas gardé rancune de l'avoir si mal reçu l'autre fois, mais je suis revenu de Rouen si mécontent que j'ai encore du mal à m'en remettre.
J'espère un beau temps pour me remettre au travail, espérant par là oublier mes déceptions de ce dernier voyage.
Aussitôt arrivé, j'irai vous voir.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 345 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

1156. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 11 mai 92

Cher Monsieur Durand,
Aux visites succèdent d'autres visites, il paraît que c'est le moment. N'ayant que fort peu de choses à montrer, il me faut bien montrer quand même mes tentatives de Rouen et, bien que décidé à n'en pas vendre une seule, à présent je ne voudrais pas que vous soyez des derniers à les voir.
Si donc vous êtes libre dimanche prochain, je vous attendrai à l'heure habituelle.
Un mot de réponse s'il vous plaît.
Tout à vous, — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1156 bis. À MALLARMÉ — Giverny, 11 mai 92

[Monet ne veut pas laisser Mallarmé sous la mauvaise impression de leur conversation. Il se soumet à la venue de personnes qui veulent voir ses tableaux parce qu'elles seront accompagnées de Mallarmé dont la présence à Giverny réjouit Monet. Le train de 8 heures est le seul possible et le frugal déjeuner du peintre est de rigueur. Qu'il le prévienne de leur venue, à l'exception de samedi et lundi prochains.]

Vente autographes, Paris, Drouot, 19 décembre 1977, nº 174.

1157. À PISSARRO — Giverny, 10 juin 92

Mon cher Pissarro,
Je m'empresse de répondre à votre lettre.
Votre femme en venant me voir m'a expliqué que votre maison allait être mise en vente et qu'elle serait très désireuse de pouvoir l'acheter si elle se vendait, comme elle le pensait, assez bon marché. Elle m'a parlé de 20000 francs, que, passé ce prix, elle y renoncerait. Elle a ajouté que vous pourriez certainement trouver cette somme chez Durand, mais que ce serait vous mettre entre ses mains, ce qui vous serait préjudiciable à coup sûr, qu'elle préférait s'adresser à des amis et qu'elle avait songé à moi, me disant que, du reste, le montant total de la vente ne serait pas exigible, mais que ce serait payable en deux fois. Je lui ai donné de suite l'assurance que, dans ces conditions, vous pouviez compter sur moi.
Nous sommes d'assez vieux amis pour nous rendre des services.
Mme Pissarro m'a aussi expliqué tous les avantages que vous donnait votre bail, le droit d'acquérir à prix égal de la dernière enchère, et que vous aviez un mois pour donner réponse, vous avez donc tout le temps. Je vous répète donc ce que j'ai dit à votre femme, que vous pouvez compter sur moi pour une somme de 10000 à 15000 au plus. Vous me rendriez cela en plusieurs fois, à mesure que les affaires vous le permettraient, nous nous en entendrions ensemble, et je voudrais, dans ce cas, que vous me fassiez le plaisir de me céder votre tableau *(La femme plantant les échalas)*. S'il est à votre femme, je ne doute pas qu'elle ne consente à me le céder.
Voilà, mon cher ami, je voudrais faire mieux, mais chacun a ses charges; j'ai gagné pas mal d'argent, mais je viens justement de verser les derniers paiements de ma maison et ne puis pas déplacer ce que j'ai pu mettre de côté. Je suis convaincu du reste qu'avec ce que je vous offre, vous pouvez avoir votre maison. Quant à votre idée de prêt sur hypothèque, c'est trop compliqué pour moi, je ne sais rien en ces matières; le mieux est de nous arranger ensemble, et puis, ne croyez pas qu'en vous demandant votre tableau j'en fasse comme une condition, mais vous savez que, déjà, je vous l'avais demandé, vous me ferez un grand plaisir voilà tout.
Ecrivez-moi donc et dites-moi si ça vous va afin que je m'arrange pour avoir cette somme quand il vous la faudra.
Poignée de main.
Tout à vous, — Claude Monet.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 130.
Document original.

1158. À PISSARRO — Giverny, 15 juin 92

Mon cher Pissarro,
C'est entendu, et je viens d'écrire à votre femme pour la prier de m'adresser un mot dès qu'elle saura le résultat de la vente, et si elle est adjugée au prix que vous pourrez mettre.
Qu'elle me fixe la date exacte pour laquelle il faudra les quinze mille francs (vous avez du reste un mois pour prendre une décision). Je vais terminer des tableaux qui me sont demandés et [vous] pouvez compter sur moi.
Je suis bien content d'avoir votre tableau *(Les rameuses de pois)*. Dites-moi le prix que vous voulez me le vendre, comme vous le vendriez à un amateur, et ce sera cela de moins déjà; pour le reste, vous me ferez une reconnaissance en règle et, à votre retour, nous nous entendrons sur le remboursement (cela, pour le cas où l'un de nous casserait sa pipe).
Amitiés, mon cher Pissarro.
Votre — Claude Monet.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 131.
Document original.

1159. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 19 juin 92

Cher Monsieur Durand,
Je pensais toujours recevoir le tableau de Renoir (deux figures nues dans le même cadre) que je lui avais prêté pour son exposition. Je serai heureux de l'avoir et je viens vous prier de bien vouloir le faire remettre demain, ainsi que la caisse qui le contenait, chez M. Joyant, 19, bd Montmartre; il a justement deux tableaux à m'expédier et je pense qu'il pourra mettre le tout dans la même caisse. Je compte sur votre obligeance pour que cela soit fait demain. J'en avertis M. Joyant.
Rien de bien neuf à vous dire, si ce n'est que la maison est très affairée, à cause du mariage prochain de Mlle Suzanne Hoschedé avec un jeune peintre américain. Je n'ai pu encore me remettre au travail. Je veux auparavant me débarrasser tout à fait d'un certain nombre de tableaux que j'ai à livrer, afin de n'être plus dérangé.
Je pense venir un de ces jours à Paris et ne manquerai pas d'aller vous voir.
Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 345.
Archives Durand-Ruel.

1159 bis. À P. HELLEU — Giverny, mardi 5 juillet [1892]

[Invitation à son mariage,] une simple formalité.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-81, don de Mme Howard-Johnston.

1160. À PISSARRO — Giverny, 19 juillet 92

Mon cher Pissarro,
J'ai bien reçu votre lettre ainsi que le reçu des quinze mille francs que j'ai eu le plaisir de vous prêter pour l'acquisition de votre maison.
Je suis étonné de ce que vous me dites précisément au sujet de cette acquisition, Mme Pissarro m'ayant annoncé que cette somme lui était indispensable parce que tout était terminé et qu'elle n'avait plus qu'à verser les fonds exigés. Je croyais donc que c'était une affaire absolument terminée.
Je ne vous cache pas que c'est à cause de cette circonstance (pour vous être agréable) que je me suis mis en quatre pour vous donner cette somme, et je dois vous dire que, si cela ne vous avait pas servi comme vous le vouliez à l'acquisition de votre maison, je ne serais pas autrement fâché quant à moi que vous me restituiez partie de la somme (moins le prix de votre tableau), car je suis dans les dépenses jusqu'au cou en ce moment.
Je ne vous dis cela bien entendu que pour le cas où mon prêt ne vous aurait pas servi pour l'acquisition de votre maison.
Un mot de réponse le plus tôt possible afin que j'avise moi-même pour mes besoins.
Je ne veux pas vous cacher que j'ai eu un certain *dépit* de me voir traiter par vous comme un simple *confrère* transformé en caissier, lorsque j'avais agi en vieil ami, heureux de pouvoir vous rendre service.
A vous d'amitié, Claude Monet.

P.-S. — En tout cas, ne manquez pas de me fixer le prix de votre tableau, et dites-moi l'époque de votre retour.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 132. Document original.

1161. À PISSARRO — Giverny, vendredi 19 août 92

Mon cher Pissarro,
Vous pouvez venir la semaine prochaine, le jour qu'il vous plaira à partir de lundi, à l'exception du vendredi et du samedi.
Vous n'avez qu'à me prévenir la veille par un mot me disant l'heure de votre arrivée.
Naturellement avant le déjeuner (il y a un train qui arrive ici vers 10 heures).
Vous avez de la chance d'avoir travaillé, moi, je n'ai absolument rien fait de tout l'été.
J'espère que vous êtes satisfait du mariage de Lucien.
Je vous envoie tous mes compliments et vous prie de transmettre à Lucien tous mes vœux de bonheur.
Amitiés et à bientôt.
Votre Claude Monet.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 133. Document original.

1162. À BOUDIN — Giverny, 22 août 1892

Mon cher Boudin,
Excusez-moi de n'avoir pas répondu plus vite à votre si aimable lettre; ce n'est qu'au retour de mon voyage que j'ai eu connaissance de votre lettre qui, vous le pensez, m'a été très agréable. J'ai été surtout très touché en même temps que très flatté de votre demande. Je ne puis vous annoncer aujourd'hui l'envoi de ce souvenir. Je n'ai pas travaillé cette année et je tiens à vous donner quelque chose qui soit digne de vous, mais vous n'aurez pas besoin de me rafraîchir la mémoire.
Vous savez l'affection que j'ai toujours eue pour vous, et aussi la reconnaissance. Je n'ai pas oublié que c'est vous qui, le premier, m'avez appris à voir et à comprendre.
Comme vous, bien des fois, j'ai pensé à ces débuts, à ces délicieuses courses en compagnie de Jongkind, de Courbet. Aussi ai-je été bien heureux de voir que vous en avez conservé le souvenir.
J'espère bien cet hiver venir vous serrer la main et causer de ce bon temps.
Votre vieil ami Claude Monet.

G. Cahen, «Eugène Boudin», Paris, 1900, p. 125.

1163. À PISSARRO — Giverny, 30 août 92

Mon cher Pissarro,
Je n'ai pas encore pu trouver le reçu que vous me réclamez, mais je le trouverai et vous l'enverrai aussitôt. Mais soyez sans crainte, il n'y aura pas double emploi.
Mirbeau vient de m'écrire pour que je vienne avec eux chez vous jeudi, cela m'est malheureusement impossible, on me réclame des tableaux que je devais livrer depuis longtemps et il me faut absolument me débarrasser de cela.
Compliments à tous les vôtres.
A vous d'amitié, Claude Monet.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 134. Document original.

1164. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 8 sep^{bre} 92

Cher Monsieur Durand,
Excusez-moi d'être resté si longtemps sans vous donner de mes nouvelles, mais comme vous devez le penser, nous avons été passablement dérangés dans notre vie si régulière et paisible d'ordinaire, et le travail s'en est tellement ressenti que j'en suis encore à reprendre les pinceaux, ce qui n'est pas sans me causer une grande mélancolie. Vous savez comment je suis lorsque je m'arrête de travailler: autant j'ai d'ardeur au travail, autant j'ai du mal à m'y remettre.
J'ai là encore dans l'atelier quantité de choses à terminer pour l'un et pour l'autre, travail difficile et peu fait pour m'entraîner. Voilà qui vous expliquera pourquoi j'ai tant tardé à vous écrire.
Je ne serai pas moins content d'avoir votre visite. J'aurais voulu pouvoir vous surprendre par des choses nouvelles, mais ce sera pour plus tard.
Vous pouvez venir quand vous voudrez, dimanche si vous n'avez mieux à faire. Dans ce cas vous serez bien aimable de m'envoyer un mot par retour du courrier.
Recevez les meilleurs compliments de votre dévoué Claude Monet.

P.-S. — Vous serez bien aimable de remettre pour moi une somme de 380 francs à Mme Troisgros qui se présentera de ma part, et à ce propos je voudrais bien que vous me fassiez établir l'état de mon compte.
Merci d'avance. Cl. M.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 346 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

1165. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 15 sep^{bre} 92

Cher Monsieur Durand,
Si vous comptez venir dimanche prochain, vous serez bien aimable de m'apporter la petite somme formant le solde de notre compte, soit 2559 francs, cela me rendra service, et terminera ce vieux compte.
Si vous ne pensez pas pouvoir venir, ayez l'obligeance de me la faire envoyer.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1166. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 25 sep^{bre} 92

Monsieur Durand-Ruel,
Je vous accuse réception de votre lettre du 24 courant contenant la somme de 2559 francs pour solde de compte à ce jour.
Recevez mes remerciements.
Votre bien dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1167. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 28 oct. 92

Cher Monsieur Durand,
Je vous attendrai dimanche matin. Ma femme me prie de vous dire d'amener vos filles avec vous si elles n'ont pas d'autres occupations, ce serait une distraction pour elles et pour nous. Donc un mot par courrier, mais je vous attends quand même.
Je serai très content de vous voir, mais malheureusement je n'ai rien à vous montrer. J'ai été cette année d'une paresse complète qui m'effraie un peu, je vous l'avoue. Vous allez me gronder, vous ferez bien et cela me donnera du courage.
A bientôt, cher Monsieur Durand, croyez à ma bonne amitié.
Votre dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...» 1939, t. I, pp. 346-347. Archives Durand-Ruel.

1168. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 7 novembre 92

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous demander si vous voudriez bien me rendre le service de m'avancer la somme de quinze mille francs sur les quatre tableaux que j'ai à vous livrer pour M. Potter Palmer qui se montent ensemble au prix de 23000 francs; j'ai besoin de cette somme pour le 11 courant.
Si cela vous est possible, vous me rendrez service, n'étant pas encore prêt à livrer les toiles que j'ai à terminer pour différentes personnes. Vous serez bien aimable de me faire savoir si je puis compter sur vous. Je m'occupe de terminer toutes ces toiles et pense aussi à celles que vous désirez avoir. Cela terminé, si le temps devient meilleur, je me remettrai à travailler dehors.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1169. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 9 nov. 92

Cher Monsieur Durand,
Je vous ai télégraphié pour vous demander si vous pourriez me donner la somme demandée pour lundi prochain 14 courant. A la rigueur 12000 francs me suffiraient, si vous pouviez me les avancer ce lundi.
Voulez-vous être assez aimable pour me répondre par dépêche si cela vous est possible *sûrement*, parce que dans le cas contraire il me faudrait déplacer de l'argent et que j'aurai juste le temps pour prévenir mon agent de change.
Vous n'auriez pas besoin de m'adresser cette somme que je viendrais prendre moi-même le lundi matin.
Je serais bien aise que vous puissiez me rendre ce service qui m'éviterait un déplacement inutile, puisque d'ici une semaine ou deux j'aurai à toucher d'un autre côté.
Je compte sur une réponse télégraphique.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1170. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 10 nov. 92

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu votre lettre et à l'instant votre télégramme. Merci à votre bonne obligeance et à lundi.
En hâte,
Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1171. À ROUART — Giverny, 19 novembre 1892

[Monet est heureux de s'associer à la souscription pour le peintre Lépine, il sera donateur de 100 francs.]

M. Loliée, Autographes, Bulletin XXIII, 1957, n° 62.

1171 bis. À P. HELLEU — Giverny par Vernon, Eure, 19 nov. 92

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-80, don de Mme Howard-Johnston.

1172. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 12 déc. 92

Cher Monsieur Durand,
Oui, certes, j'ai repris cœur à la peinture et je travaille, mais malheureusement il ne m'est pas encore possible d'entreprendre du nouveau. J'avais trop de toiles promises depuis longtemps dont je veux me débarrasser avant tout, et c'est un travail long et difficile. Enfin cela s'avance et je pense d'ici huit jours pouvoir les livrer toutes, y compris trois ou quatre que vous me demandez depuis si longtemps.
Après cela je ferai du nouveau, je me sens plein d'ardeur et j'espère bien que ce long repos m'aura été favorable.
Soyez sans inquiétude, vous serez toujours le premier à en avoir.
A bientôt, votre tout dévoué Claude Monet.

P.-S. — Pissarro vient de m'écrire que je pourrai toucher de sa part 7000 francs sur une somme que je lui ai prêtée. Je serai bien aise de les toucher en venant d'ici huit à dix jours environ.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 347. Archives Durand-Ruel.

1173. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 19 déc. 92

Cher Monsieur Durand,
Deux mots pour vous prévenir que je compte vous apporter après-demain mercredi les quatre tableaux de M. Potter et quatre autres pour vous.
J'ai enfin terminé tout ce que j'avais à livrer, quel soulagement, je vais donc pouvoir retravailler dehors.
Je serai chez vous rue Laffitte mercredi à 11 heures et demie.
En hâte, mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1174. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 24 janv. 93

Cher Monsieur Durand,
Voici la photographie demandée; c'est la seule que je possède en dehors de celle qui a déjà été reproduite en Amérique. Cette épreuve étant à ma femme, je vous serais très obligé en l'envoyant en Amérique de prier qu'elle vous soit retournée. Mme Monet me prie de vous le bien recommander.
Comme vous l'avez deviné, j'ai peiné tous ces temps derniers à peindre dehors malgré le grand froid, mais le dégel est arrivé trop tôt pour moi. N'ayant pas travaillé depuis si longtemps je n'ai fait que des mauvaises choses que j'ai dû détruire, et ce n'est qu'à la fin que je parvenais à m'y retrouver. Résultat: quatre ou cinq toiles seulement, et encore elles sont loin d'être complètes, mais je ne désespère pas de pouvoir les reprendre si le froid nous revient.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

P.-S. — Vous seriez bien aimable de me faire savoir la durée de l'exposition japonaise qui a lieu chez vous et que je tiens tant à voir. C. M.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 347-348. Archives Durand-Ruel.

1175. À ALICE MONET — [Rouen], jeudi soir 6 heures [16 février 1893]

Ma bonne chérie,
Je n'ai pas perdu mon temps depuis mon arrivée. Aussitôt ma chambre choisie, mes bagages en place, je me suis rendu rue Grand-Pont; l'installation en est très bonne, et les ouvriers venaient juste de terminer. Cela fait, après être allé chez M. Louvet demander les clefs de la grande maison, j'ai fait porter à ces deux endroits des chevalets, et ce matin j'étais à la besogne.
J'ai commencé deux toiles et me voilà rentré en plein dans mon sujet. En opérant de la sorte, et lorsque je verrai venir mes effets de l'année dernière, j'y pourrai travailler sûrement.
Voilà donc qui va te faire plaisir, et j'ai l'espoir de sortir victorieux de tout ce travail.
En arrivant à l'hôtel, j'ai trouvé un mot de Depeaux me disant qu'il retardait son départ, qu'il comptait sur moi pour dîner. J'ai été le trouver pour lui dire que j'avais promis d'aller chez mon frère et j'ai pu ajourner, car il a dû partir ce matin; il avait eu la bonne pensée de m'envoyer mon porteur de l'an dernier à mon arrivée.
Enfin, j'ai dîné à Déville et suis rentré de bonne [heure] avec Jean. Je l'attends en ce moment pour dîner avec moi. Son oncle est content de lui, et j'ai pu constater qu'il lui est d'une grande utilité.
J'ai pu ce matin, après avoir travaillé, aller faire ma visite à M. Varenne au Jardin des Plantes. Très aimable, M. Varenne, et je pense avoir pas mal de choses de lui; il m'a offert un pied de ce beau bégonia grimpant que j'apporterai dimanche. Nous avons visité toutes les serres, c'est superbe, quelles orchidées! c'est épatant! Quant aux plantes pour les jeunes botanistes, à ma prochaine visite, il me présentera au jardinier-chef qui ne doit donner des plantes que sur l'ordre de M. Varenne, mais il me dit qu'il serait bon que les enfants me donnent une sorte de liste des genres et des familles qu'ils désirent; ils pourraient faire cette liste avec le curé. Il m'a donné pas mal de bons conseils sur bien des choses; enfin, ce sera une bonne connaissance. Il m'a dit d'aller partout comme chez moi. Voilà.
J'ai vu un petit coq pour les petites poules, 5 francs, mais les pattes un tout petit peu abîmées; je vais le prendre.
J'espère bien avoir de vos nouvelles ce soir et de bonnes nouvelles surtout. La vie ici n'est pas gaie, et, tout en me vantant de ne pas vouloir écrire, j'éprouve le besoin de te causer, de te tenir au courant de ce que je fais. Ecris-moi donc longuement, c'est ce qui me fera le plus plaisir.
Je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que les filles et les petits.
Toutes mes pensées, ton mari qui t'aime, Claude Monet.

Document original.

1176. À ALICE MONET — [Rouen], vendredi [17 février 1893]

Ma chérie,
Deux mots seulement pour te remercier de tes bonnes lignes, te dire que j'ai bien travaillé, que je fais envoyer en gare de Vernon le petit coq en question qui sera à la gare demain matin — il y a le coq et la poule: on n'a pas voulu vendre l'un sans l'autre —, et enfin pour te dire que j'arriverai demain soir à 8 heures.
Jean n'est pas certain de pouvoir prendre le même train, son oncle étant parti aujourd'hui en voyage; mais moi, il me tarde d'arriver, car, une fois le travail fini, la vie n'est pas drôle ici.
Je comptais faire une promenade à la fin du jour, mais la pluie est venue, et j'ai dû y renoncer.
A demain donc. Commande Gaston et fais-moi garder à dîner.
Je t'embrasse bien fort ainsi que tous.
Ton vieux Claude Monet.

Document original.

1177. À ALICE MONET — [Rouen], lundi soir 9 h [20 février 1893]

Ma chérie,
Je rentre pour me coucher et trouve ta lettre. Certes, je serais enchanté de te voir et de faire plaisir à mon frère, mais franchement je commence seulement à m'organiser et à me mettre bien en train et, ma foi, je trouve que la première chose est de penser au travail; j'ai eu trop de déception l'année dernière.
Je compte bien, comme je l'ai dit, que tu viendras une fois à Rouen avec les petits et Blanche, mais ce sera quand je serai un peu avancé dans mes travaux et aussi quand il y aura un peu plus de végétation pour voir le Jardin des Plantes.
J'écris de suite à mon frère, il est très gentil, mais il y a moins de gêne avec les siens qu'avec des étrangers; il devrait cependant comprendre que j'ai besoin d'être tranquille.
Je t'embrasse comme je t'aime, Claude Monet.
Votre venue quand même me dérouterait en ce moment où j'ai absolument besoin de toute ma volonté, de toutes mes forces pour me tirer de cette grande difficulté; ou bien alors il me faut être ici en balade et rentrer dans huit jours. Ces tiraillements m'exaspèrent déjà.

P.-S. — Je ne comprends pas le silence de Jean, si ce n'est qu'il a pensé à m'éviter un dérangement, ce qui doit l'excuser. Du reste je sens que, si cela se renouvelle, je renoncerai à tout travail ici. Je suis certain que je n'en vais pas dormir.
Un jour Depeaux, un jour mon frère, c'est à fuir.

Document original.

1178. À ALICE MONET — [Rouen], mardi soir [21 février 1893]

Ma chérie,
Je ne t'ai pas télégraphié, d'abord parce que, sorti de très bonne heure, je n'ai eu ta lettre qu'en rentrant déjeuner à onze heures, puis parce que j'étais certain que ma lettre te serait parvenue à temps.
J'ai écrit dès hier soir à mon frère. J'espère qu'il comprendra et qu'il ne m'en voudra pas. Je suis fâché de ne pouvoir lui faire ce plaisir, mais, si je veux travailler, il me faut avoir une vie régulière et tranquille. Je te remercie de tes bonnes lignes et d'avoir compris qu'avant tout je suis ici pour mes *Cathédrales*.
Hier soir, cela m'avait très agacé et j'ai eu du mal à m'endormir.
J'ai pu travailler, mais avec bien du mal et des interruptions à cause du temps. Il y a eu des moments dans la journée où on n'y voyait absolument pas. En ce moment, la pluie continue et le baromètre est à tempête; c'est sans doute pareil à Giverny.
Je vous embrasse tous et t'envoie mes plus tendres pensées.
Ton mari qui t'aime, Claude Monet.

P.-S. — Ils n'ont décidément pas la veine pour leur dîner; après les Bourdon, c'est nous, et je viens de voir leur ami Coindet à qui mon frère a téléphoné ce matin pour l'avoir, et lui non plus n'y peut aller.

Document original.

1179. À ALICE MONET [Rouen], mercredi 22 février 93

Ma bonne chérie,
Quel terrible temps et que de changements! Je continue cependant à travailler sans arrêt. Je suis remonté, mais, bon Dieu, que cette mâtine de cathédrale est donc dure à faire! Depuis que je suis ici, il y aura demain huit jours, j'ai travaillé chaque jour à deux mêmes toiles, et ne puis arriver à ce que je voudrais; enfin, ça viendra à force de me donner du mal. Je suis très content d'avoir pris le parti de revenir, car ce sera mieux.
Le temps s'est bien rafraîchi, et il faut recommander à Eugène de couvrir les tigridias et différentes choses qu'il sait; surtout avec la lune, il y avait crainte de gelée. Recommande-lui aussi, s'il venait des giboulées, de la grêle (il y en a eu ici hier), de descendre les toiles de la serre.
Depeaux est venu me demander d'aller dîner chez sa mère, mais je lui ai fait comprendre que je tenais à ne pas me déranger, ce qu'il a heureusement compris. Comme il est seul, il m'a demandé de venir dîner avec moi; j'aime mieux cela.
Rien d'autre de particulier. Jean va bien, le dîner d'hier s'est bien passé, et le frère n'est pas fâché. Dis aux petits que je suis trop occupé cette semaine pour aller au Jardin des Plantes, ce qui ne serait pas possible du reste avec ce temps; mais qu'ils ne s'inquiètent pas. J'espère que les travaux de Picard avancent et voudrais bien recevoir une réponse de Me Grimpard.
Baisers à tous. J'espère que Suzanne va bien. Embrasse-la pour moi, mes compliments à son mari.
Je t'embrasse bien fort comme je t'aime.
Ton mari, Claude Monet.
Document original.

1180. À P. HELLEU Rouen, hôtel d'Angleterre, 23 février 93

... Je suis en plein travail aux prises avec la cathédrale (que de mal elle me donne)...
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-79, don de Mme Howard-Johnston.

1181. À ALICE MONET [Rouen], vendredi soir [24 février 1893]

Deux mots seulement, ma chérie, car aujourd'hui, jour de bourse, c'est une bousculade et un vacarme dans ce café où j'attends mon frère.
Je compte arriver demain à 8 heures, à moins que le temps ne me soit pas très favorable, alors je tâcherais d'arriver plus tôt, à 5 heures par exemple.
Continuation du temps gris, crasseux et un peu brumeux qui fait assez mon affaire, mais j'ai beau faire de bonnes et longues séances, ça avance bien péniblement; quelle complication, quel travail!
Hier, j'ai eu à dîner Depeaux et Jean qui, du reste, dîne presque chaque jour avec moi.
Je serais bien allé à Déville, mais, un vendredi, j'aurais peur de me croiser avec eux.
Allons, à demain; de bons baisers pour toi et tous.
Ton vieux Claude.
Que les petits prennent patience!
Dieu, que je m'embête le soir venu et que je suis content de passer une bonne journée avec vous!
Document original.

1182. À ALICE MONET [Rouen], 28 février 93

Ma bonne chérie,
Je suis furieux après moi, je ne fais rien de bon. Voilà je ne sais combien de séances que je passe sur des toiles et j'ai beau faire, ça n'avance pas, je tâtonne et ne fais pas du tout ce que je voudrais; c'est désolant. Je viens de faire une grande promenade le long des quais et, comme j'avais beaucoup travaillé, je suis rompu. Je crois que demain j'aurai un autre temps; déjà tantôt j'ai dû lâcher le temps gris, je vais voir si je puis reprendre quelques-unes de mes toiles par soleil, mais si ce n'est pas juste cela, j'en ferai d'autres. Enfin, je ne perds pas courage, loin de là, mais je suis furieux après moi.
J'ai dîné hier à Déville assez gaiement, Léon était très remonté et on n'a fait que de plaisanter et parler de ses maladies. Quel type!
A demain, ma chérie, je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que tous.
Ton vieux Monet.
Document original.

1183. À ALICE MONET [Rouen], vendredi 3 mars [1893]

Ma bonne chérie,
Ça a été un peu mieux aujourd'hui, et j'en viendrai à bout de cette cathédrale, mais il me faut beaucoup de temps. Ce n'est qu'à force de travail que j'arriverai à ce que je veux; il n'y aurait même rien d'étonnant que ce ne soit pas encore définitif cette fois et que je sois obligé de revenir l'année prochaine. Je ferai certes tout mon possible pour m'en tirer cette fois, cela dépendra du temps, mais, en tout cas, je ne veux pas m'éterniser ni transformer mes toiles au fur et à mesure que le soleil montera. Enfin, je suis un tout petit peu plus content aujourd'hui, mais je n'aurai pas volé le congé de dimanche.
Mon frère est venu hier me demander à dîner avec Jean; ça m'a fait plaisir, car mes repas et mes soirées sont lugubres.
A demain, je ne puis dire au juste l'heure. S'il fait le même temps gris j'arriverai sans doute à 3 heures 11, dans ce cas de gris tu pourrais venir à la gare.
A demain, je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que tous.
Ton Monet.
Il y aura sans doute une lettre d'Yvon; jusque-là on ne peut rien dire.
Document original.

1184. À ALICE MONET [Rouen], mardi [7 mars 1893]

Ma bonne chérie,
Je suis désolé de penser que je t'ai causé de la peine et j'espère qu'il n'y paraît plus et que tu es mieux. Je voudrais pouvoir t'envoyer de l'argent, mais je n'en ai pas plus qu'il me faut, n'ayant pas payé l'autre semaine ici; il me faudra régler samedi. Si cependant c'était par trop urgent, dis-le-moi et je t'enverrai un peu. Tâche donc de faire pour le mieux en ne payant pas la note Baudy.
Il a fait très beau aujourd'hui, gris et soleil, et le matin, brume; aussi me suis-je levé tôt et étais à l'œuvre à 7 heures un quart, je suis très fatigué. J'ai travaillé à huit toiles, auxquelles je jette un coup d'œil en t'écrivant.
J'ai enfin trouvé des ravenelles. Il y a de très bons jardiniers ici. Donc, après-demain matin, il arrivera à Vernon plusieurs paniers, car j'ai dû aller chez deux pour avoir le nombre voulu. Dans un des paniers, qu'il faudra déballer avec soin, il y aura d'autres plantes, des plantes vivaces, puis des passiflores pour la serre tempérée, ainsi que deux très jolies fleurs jaunes et deux petites capucines curieuses; le tout pour la serre, sauf les plantes vivaces.
Une idée me vient: tu pourrais passer chez Durand-Ruel et, si tu es à court, lui demander de ma part mille ou 500 francs, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.
J'ai dîné hier chez Mme Depeaux mère; la jeune, de retour, y était aussi, ainsi qu'un Anglais et un parent de Honfleur. On m'a demandé de tes nouvelles, et Depeaux et sa femme tiennent à ce que tu y viennes déjeuner ou dîner, quand tu viendras à Rouen. Ce soir, je vais dîner à Déville. Ne te fatigue pas trop demain et écris-moi de Paris.
Je t'envoie toutes mes tendresses. Baisers aux enfants, merci à Jean-Pierre.
A toi encore,
Ton Claude Monet.
Ne m'oublie pas auprès de Mme Pelouse et du jeune marin.
Document original.

1185. À ALICE MONET [Rouen], mercredi soir [8 mars 1893]

Ma chérie,
Deux mots à la hâte, car il va être l'heure du dîner, je rentre directement de travailler; temps superbe, mais très fatigué. Il me tarde d'avoir ta lettre demain pour savoir si ton voyage s'est bien passé. Je ne viendrai pas demain, surtout avec ce beau temps; c'est déjà joli de prendre les dimanches. Le temps marche, et j'ai tant à faire, si je veux m'en tirer.
Je réponds bien vite à tes différentes questions: pour Krelage, inutile de renvoyer à cause de la douane. Je lui écrirai pour les jacinthes du Cap; il me semble qu'il n'en avait planté qu'une par place, mais ça ne fait rien; mais, pour sûr, c'était un oignon par place.
Pour Picard, dis-lui au contraire de mettre en haut du petit mur les briques à plat. Comme on aura quelquefois à y monter, cela se déferait, mais tu pourras demander à Eugène et aussi donner ton avis.
Quant à Singeot et Quéruel, je voudrais bien savoir le prix.
En hâte, je t'embrasse tendrement.
Baisers à tous y compris Suzanne, compliments à son mari.
Ton Claude.
Document original.

1186. À ALICE MONET [Rouen], jeudi soir [9 mars 1893]

Ma chérie, j'espérais un tout petit mot de toi, mais rien n'est venu; si, une bonne lettre de Blanche que je remercie. Je ne lui réponds pas ce soir, étant mal viré et tout en noir.
J'espère que ton voyage s'est bien passé et que tu seras parvenue à trouver une bonne à Suzanne. Enfin, demain je serai au courant de tout cela.
Je pioche comme un enragé, mais hélas, vous avez tous beau dire, j'ai vidé mon sac et ne suis plus bon à rien. Tout part à la fois, le temps n'est pas très régulier: hier splendide soleil, ce matin brouillard, l'après-midi du soleil qui s'est caché juste quand il me le fallait; demain, ce sera du gris-noir ou de l'eau, et j'ai grand-peur, encore une fois, de lâcher et de revenir subitement.
J'ai beau travailler, je n'aboutis à rien. Ce soir, j'ai voulu comparer ce que j'ai fait avec les anciennes toiles que j'évite de voir trop pour ne pas tomber dans les mêmes errements. Eh bien! le résultat, c'est que j'avais raison l'an dernier d'être mécontent; c'est horrible, et ce que je fais cette fois est aussi mauvais, autrement mauvais, voilà tout. Il faudrait ne pas vouloir faire cela vite, essayer, essayer encore, pour refaire une bonne fois.
Mais je sens la lassitude venir, je suis à bout, et cela prouve bien que j'ai absolument vidé mon sac.
Crébleu, ils ne voient pas loin, ceux qui me trouvent un maître: de belles intentions, oui, mais c'est tout.
Heureux les jeunes, ceux qui croient que c'est facile; je l'ai été, c'est fini, et cependant demain à 7 heures j'y serai.
Pardonne-moi, je vais te faire de la peine, mais à qui dire ma peine, si ce n'est à toi?

Je devais dîner ce soir chez Mme Depeaux, mais heureusement elle m'a fait savoir que son fils souffrant ne pouvant venir chez elle, ce serait pour une autre fois. Tu penses si, dans mon état d'esprit, j'ai été soulagé.
Je t'envoie toutes mes pensées dans un baiser et vais essayer de dormir.
A demain.
J'espère une bonne lettre de toi, Claude.
Document original.

1187. À P. DURAND-RUEL Hôtel d'Angleterre, Rouen, 14 mars 93

Cher Monsieur Durand,
J'ai eu votre lettre. Dimanche j'irai à Giverny, je ferai la retouche et vous ferai envoyer le tableau. Il se pourrait même que d'ici peu je vous demande de l'argent sur ce compte de M. Potter Palmer.
Je travaille beaucoup, je me donne énormément de mal. Mais je ne sais pas si j'arriverai à quelque chose de bon.
Voici déjà un mois que je suis ici et ça n'avance pas. J'ai le travail de plus en plus pénible. Avec cela un temps médiocre, il me faudrait huit jours de soleil.
Vous seriez bien aimable de me faire savoir le *plus vite* possible si parmi les cadres que vous avez à moi, de la dernière exposition, il y en a de 1 mètre sur 65 et de 30 basse. Est-ce qu'ils sont blancs ou dorés? J'en ai besoin pour envoyer à une exposition à Londres, et ceux que j'ai chez moi me sont utiles.
Un mot de réponse à ce sujet et recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1188. À ALICE MONET [Rouen], mercredi 15 mars [1893]

Toujours un bien vilain temps pour moi, ma chérie. Le baromètre a beau monter, ça ne change guère, ou donne de l'espoir, et c'est tout. Ce que je me fais de mauvais sang avec ces variations continuelles, tu dois le penser, et je frémis en songeant qu'il y a un mois que je suis ici. Enfin, je m'arme de courage, car je serais désespéré pour de bon, si j'étais obligé de lâcher. Je viens d'adresser l'invitation Pissarro à Marthe avec un mot à la hâte.
J'ai expédié ce matin les plantes du Jardin des Plantes. Qu'on les mette en jauge en ayant bien soin des étiquettes que Blanche sera bien gentille de refaire. Je n'ai rien pu joindre pour les petits, le père Bordel était absent; j'ai trouvé ces plantes toutes préparées et n'ai eu que le temps de courir chez un jardinier les faire emballer.
J'espère que Blanche a plus de chance et qu'elle peut travailler. Cette cathédrale est admirable, mais c'est terriblement aride et dur à faire, et ce sera un délice pour moi, après cela, de peindre en plein air.
Je voudrais bien savoir si le père Colomb fait bien ce que j'ai dit, et s'il aura fini d'arracher les souches quand le treillage viendra demain ou vendredi.
Tu ne me parles pas de ta jambe, c'est que ça va mieux dès que, ne pensant qu'à Suzanne, tu oublies ton mal. J'espère que tu ne vas pas perdre la tête à ce moment-là; il faudra, au contraire, que tu sois calme pour donner courage à Suzanne.
Je t'embrasse bien tendrement, toi et les enfants, ainsi que Suzanne; compliments à son mari.
Ton vieux Claude Monet.
Je dîne chez Depeaux ce soir et demain à Déville.
Document original.

1189. À ALICE MONET [Rouen], jeudi soir [16 mars 1893]

Je suis bien pressé ce soir, j'ai quatre lettres à faire et la pétition à copier pour M. Clerc; il est 6 heures et je dîne à Déville. Quelle journée, quel mauvais sang je me fais! Les jours se suivent et se ressemblent, hélas!
C'est samedi nouvelle lune, c'est mon dernier espoir. Si j'avais du beau temps, il me semble qu'après tous ces efforts, toutes ces recherches je pourrais arriver, mais par le temps qu'il fait c'est impraticable et cependant je lutte et travaille quand même, lâchant, reprenant mes toiles au fur et à mesure que le temps change; c'est abrutissant et très fatigant.
Je te quitte et t'envoie toutes mes tendresses dans un baiser. Embrasse les enfants et tâche au moins de m'écrire que tu es tout à fait bien portante.
A demain, ton vieux Claude Monet.
Document original.

1190. À ALICE MONET [Rouen], vendredi [17 mars 1893]

Ma chérie,
Vous avez bien de la chance d'avoir eu beau soleil, ici, c'est de pire en pire. Ce matin il faisait un temps superbe, mais ça a été de courte durée: à 9 heures de la grêle, et toute la journée ça a été une succession de pluie, de neige, de soleil par dix minutes, enfin un vrai temps de giboulées et assez froid. Cependant je sais que si j'avais un temps propice, j'arriverais à faire quelque chose, mais le temps marche et cela m'effraie.
Si demain j'ai le même temps ou du gris, j'arriverai à 3 heures.
Je suis désolé de tous ces contretemps pour le terrain; j'ai écrit à tout le monde, mais ça fait bien des retards.
J'ai reçu une bonne et aimable lettre de Marthe qui semble bien heureuse.
A demain, ma chérie, baisers pour toi et tous.
Ton vieux Claude Monet.
Document original.

1191. AU PRÉFET DE L'EURE Giverny[1], le 17 mars 1893

Monsieur le Préfet,
J'ai l'honneur de vous exposer que je suis propriétaire d'un terrain compris entre le chemin de fer de Pacy à Gisors et la rive gauche d'un bras de l'Epte, et locataire du terrain formant la rive opposée de ce bras. Pour renouveler l'eau de bassins que je vais creuser sur le terrain qui m'appartient en vue d'une culture de plantes aquatiques, je voudrais installer une prise d'eau dans l'Epte au moyen d'un petit fossé dont les extrémités seraient ouvertes dans la berge rive droite de l'Epte et munies d'une petite vanne de 0,60 m à 0,70 m de largeur. Aucun ouvrage ne serait installé dans le lit du ruisseau qui puisse modifier le niveau ou le régime des eaux. Il ne s'agit en somme que d'une petite dérivation intermittente dont le volume d'eau peu important par rapport au débit du ruisseau serait restitué à celui-ci après l'arrosage de mes plantes. Je crois que mon projet reste dans les limites des droits d'usage appartenant aux riverains, et j'espère que vous voudrez bien m'accorder le plus tôt possible l'autorisation de faire l'installation de la prise d'eau que je désire.
D'autre part, pour accéder de mon terrain à celui que j'ai en location sur l'autre rive et réciproquement, j'ai le projet d'installer sur le ruisseau de l'Epte deux petites passerelles légères en charpente. Au point de vue de la largeur et de la hauteur du débouché de ces passerelles, je me conformerai aux indications que vous voudrez bien me donner dans l'autorisation que je demande pour les établir.
Comme je suis seulement locataire du côté de la rive gauche, les appuis seraient installés sur cette rive de façon à ce que les lieux puissent être remis en leur état actuel à l'expiration de mon bail.
Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'expression de mes sentiments distingués.
Claude Monet.

[1] Lettre écrite à Rouen mais datée de Giverny.

Archives départementales de l'Eure, 18 S 25.

1192. À ALICE MONET [Rouen], lundi soir [20 mars 1893]

Quelle belle journée, ma bonne chérie, et aussi que de besogne abattue! J'ai travaillé sans interruption depuis ce matin jusqu'à 6 heures passées, neuf toiles, mais je suis fatigué et j'aspire à être dans mon lit. Si je pouvais avoir ce temps-là une dizaine de jours, ce serait rudement chic.
Ce matin, j'ai bien cru que je ne pourrais pas travailler: aussitôt levé, je me suis senti tout drôle, étourdi et le cœur brouillé, au point de vomir; après quoi, il n'y a plus paru. J'étais du reste bien fatigué hier soir et un peu énervé. J'espère que tu ne m'en veux plus, c'étaient sans doute ces nerfs qui m'ont rendu taquin. Je t'aime, ma chérie, et il faut bien m'aimer aussi et me passer ces petits enfantillages.
Je ne sais si je vais pouvoir écrire toutes mes lettres ce soir, j'écrirai toujours à Caillebotte.
Il me tarde de savoir les nouvelles de Giverny, si tout y marche bien. Il a dû faire bien froid, et cela va durer, je crois.
J'attends Jean pour dîner, je l'ai vu ce matin; il avait manqué le train et est resté à Rouen.
A demain, je t'embrasse bien, ainsi que les enfants, compliments à Marthe.
Toutes les tendresses de ton vieux Claude Monet.
Document original.

1193. À ALICE MONET [Rouen], lundi soir, 2e lettre [20 mars 1893]

Je suis désolé de ces nouvelles difficultés. J'étais tout à ma peinture et relativement content. Cela me met en rage et je ne veux plus m'occuper de rien, avec des Malassis et tous ces gens de Giverny, plus les ingénieurs, les piqueurs, etc. Il n'y a que des ennuis à avoir et, ma foi, j'y renonce totalement. Je n'écris pas au préfet, je vais télégraphier à Lagrange de ne rien envoyer. Il ne faut rien louer, ne commander aucun grillage et jeter les plantes aquatiques à la rivière; elles y pousseront. Donc ne plus m'en parler, je veux peindre. Merde pour les naturels de Giverny, les ingénieurs.
Je donne le terrain à qui le voudra.
Je suis furieux, voilà, et te demande pardon de ces lignes, mais je n'ai pas de chance: chaque fois que je peux travailler, il surgit un ennui qui vient me préoccuper.
Vive l'île déserte. Enfin, si je puis dormir et peindre demain, je me fiche du reste.
A demain, Claude Monet.
Document original.

1194. À P. DURAND-RUEL Hôtel d'Angleterre, Rouen, 20 mars 93

Cher Monsieur Durand,
Ne pourriez-vous me prêter les trois cadres en question? J'ai écrit chez Dubourg qui a des cadres à moi, mais il n'en a plus de la taille voulue.
J'ai promis à Sargent qui me tourmentait d'envoyer à une exposition à Londres et ne sais comment faire.
Il me faudrait deux cadres de 1 m sur 65 et un cadre de 30 basse. Vous me rendriez grand service. Un mot par retour de courrier. Vous serez bien aimable, si vous n'aviez pas ces cadres, d'envoyer deux ou trois tableaux à vous à cette exposition.
Mais dans ce cas il en faudrait choisir trois très bons.
J'attends votre réponse.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Je regrette bien de ne pouvoir voir l'exposition Pissarro. Je la verrai après. Je pioche ferme. Si je pouvais avoir ce beau temps pendant une semaine, ça m'irait joliment.
Pour l'argent de M. Palmer je vous écrirai ces jours-ci. On a dû vous expédier aujourd'hui la toile retouchée. C. M.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1195. À ALICE MONET [Rouen], mardi soir [21 mars 1893]

Quel admirable temps, ma chérie, tu as raison de t'en réjouir, car je pioche à outrance, à en être rompu, car je n'ai uniquement d'arrêt que juste le temps de déjeuner, ne pouvant à peine prendre le temps de voir ce que j'ai fait. J'ai écrit à Caillebotte hier ainsi qu'à Durand, et même hier soir, ma colère un peu calmée, j'ai longuement écrit à Rouart. Pour moi cela vient beaucoup du père Malassis.
Ce matin, j'ai rencontré Lapierre qui se charge de faire remettre ma pétition en main propre du préfet. Je vais donc la rédiger ce soir avant de me coucher.
C'est égal, que d'ennuis pour si peu de chose. J'espère au moins que Picard ne reste pas inactif pour cela; il y a des terrassements qu'il peut toujours faire. On n'a pas le droit, personne, de m'empêcher de remuer de la terre, tant que je ne creuse pas à une certaine profondeur. Je voudrais bien aussi savoir si le père Colomb fait ce que j'ai dit et si le treillage va être enfin posé; puis enfin la solution Quéruel.
J'ai bien peur du froid, surtout pour les tigridias et les derniers oignons plantés; il faut en parler à Eugène et me dire ce qu'il y a de degrés la nuit.
Avec ce beau temps tu dois moins t'ennuyer, et puis il est probable que Marthe va bientôt revenir. Quant à moi, si j'ai la chance d'avoir ce temps-là pendant la semaine, ça m'avancera bien. Ça marche assez bien, pas toutes: il y en a qui ne viennent pas facilement. J'ai reçu deux lettres de Sargent et il me dit m'avoir adressé un mot à Giverny.
Voilà l'heure de la soupe, je te quitte. Je suis bien fatigué et n'ai guère d'appétit.
A demain. Baisers à tous, mes meilleures tendresses pour toi,
Ton vieux Claude Monet.

Document original.

1196. À ALICE MONET Rouen, 23 mars 93

Ma bonne chérie,
J'ai ta lettre de ce matin, je vais faire le nécessaire auprès de M. Clerc, mais avant tout il faut que tu m'envoies dès demain matin par dépêche le nom de l'ingénieur de la voie, pas le commis, le chef, celui qui, je crois, habite Pacy; c'est Rouart qui me le demande. La pétition au préfet sera remise demain, puis je vais écrire à M. Clerc. Après cela, si ça ne marche pas, ce sera un vrai guignon.
Je me porte à merveille, à part une énorme fatigue. Il est 9 heures et je n'ai encore pu voir mes toiles de la journée. Je travaille si peu *[sic]* que j'ai la main de la palette (le pouce) qui me fait mal et est enflé. J'écris pour avoir une autre palette, la mienne est par trop lourde.
J'ai eu un dérangement aujourd'hui et, au lieu de travailler à douze toiles, comme je l'espérais, je n'ai travaillé qu'à dix. Il y avait grande fête à la cathédrale, inauguration du monument de l'ancien archevêque Bonnechose. Messe en musique de trois cents exécutants venus de Paris; aussi l'hôtel est-il comble et très bouleversé. Bref, depuis le matin, le portail était tendu de noir, ce qui me gênait ferme; alors j'ai voulu aller à cette messe, mais les places à 5 francs étaient prises de la veille; fort heureusement, Mme Monnier a pu m'avoir une invitation et j'étais admirablement placé. C'était du reste merveilleusement beau et j'ai vu des choses superbes à faire à l'intérieur que je regrette bien de n'avoir pas vues plus tôt. En somme, c'était un très beau concert dans un cadre admirable. Marthe s'y serait plu, mais je vois qu'elle est en pleine fête.
Mais je bavarde, et l'heure marche.
Tu sais que je ne suis pas du tout content de ta jambe. Il faut voir le docteur, tu aurais dû le faire dès le début; c'est toujours mauvais un coup pareil. Tiens-moi bien au courant.
Je vous embrasse tous et t'envoie toutes mes tendresses dans un bon baiser.
Ton vieux Claude Monet.
Le frère est encore à Amiens.

Document original.

1197. À P. DURAND-RUEL Rouen, 23 mars 1893

Cher Monsieur Durand,
On a dû vous envoyer de Giverny, à la date d'hier, les deux toiles allant dans les deux cadres dont vous pouvez disposer pour moi. Voici toutes les notes et indications que m'a adressées M. Sargent. Je compte sur vos bons soins pour en faire soigner l'expédition. Il faut que les tableaux soient rendus le 28 courant à l'adresse indiquée. En voici les titres: 1. *Les peupliers du bord de l'Epte à Giverny*; 2. *Le pont de Vervy* (Creuse). Inutile de vous dire que je profite de ce beau temps. Je travaille au point d'en être rompu de fatigue, c'est habituellement comme cela pour que j'arrive à un bon résultat. Aussi je souhaite continuation du même temps.
Merci de votre bonne obligeance.
Votre bien dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 348. Archives Durand-Ruel.

1198. À ALICE MONET Rouen, 24 mars 93

Ma bonne chérie,
Je suis ravi de ce temps, c'est un plaisir de pouvoir suivre régulièrement ses études. Je n'ose pas dire que je suis content, mais enfin je travaille avec fruit. Je demanderais grâce cependant, si cela devait durer tout le temps, mais du reste il me faudrait bien m'arrêter, à moins de commencer tout le temps de nouvelles toiles. Je suis vanné et cependant je ne sais ce que je ferai demain. Si le temps changeait, j'arriverais de bonne heure, sinon, je ne sais ce que je ferai; peut-être arriverai-je à 10 heures du soir ou pas du tout, cela dépendra de la fatigue aussi. J'ai écrit toutes mes lettres, Durand, Clerc, Rouart, etc., jamais je n'ai tant écrit.
Jean, qui vient de me quitter pour aller au chemin de fer chercher son oncle revenant de voyage, vient d'écrire à Jacques pour savoir s'il peut l'aller voir dimanche, s'il (Jacques) ne va pas à Giverny.
A part cela rien de neuf. Je n'ai pas revu Depeaux. Je ne sais s'il est malade, mais il me laisse assez tranquille, ce dont je ne me plains pas.
C'est demain qu'Eugène est de noce.
Je recommande bien que l'on surveille Delasse pour la serre et les châssis: ombrer s'il fait grand soleil (et donner de l'air); s'il fait froid le soir, qu'il fasse prudemment du feu, mais je pense bien qu'Eugène aura donné ses instructions. Si par hasard je restais dimanche, ce serait pour venir au premier changement de temps.
Je t'envoie toutes mes tendresses dans un gros baiser. Embrasse les enfants pour moi. Blanche aussi doit être à la noce avec ce temps-là, et Giverny doit être si beau, je n'ose y trop penser.
Je t'embrasse encore, ton vieux Claude Monet.
Je n'ai pas eu de loisirs pour voir les jardins ni le Jardin des Plantes.

Document original.

1199. À P. DURAND-RUEL Hôtel d'Angleterre, Rouen, 27 mars 93

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'espère que vous avez pu faire partir mes deux tableaux à Londres, malgré les différences de dimensions. J'avais cru me rappeler que les deux toiles étaient toutes deux de 1 m sur 65. En allant à Giverny hier j'ai constaté mon erreur, mais vous aurez sans doute pu découvrir un cadre pour l'autre.
Ainsi que vous m'y avez aimablement autorisé, je viens vous demander de l'argent sur le compte de M. Palmer. Si vous pouvez m'adresser ici 12000 francs, vous me rendrez service. J'en ai besoin pour *vendredi prochain*.
Puis-je compter sur vous?
En hâte mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Le travail marche, mais je suis éreinté tant je travaille.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1200. À ALICE MONET [Rouen], lundi soir [27 mars 1893]

Ma chérie,
Il n'y a pas trop de mal encore avec le temps, mais j'ai bien cru ce matin que j'allais être mal viré. J'étais tellement fatigué hier soir que je me suis couché sans m'occuper de mes toiles, et, ce matin, je me suis réveillé trop tard; j'étais furieux, tu sais ce qu'il me faut peu de chose pour me dérouter. Le temps était un peu brouillé, la vue de mes toiles m'a peu satisfait, enfin, j'ai chassé ces mauvaises impressions, et une fois à l'œuvre ça a marché.
Je viens de quitter Jean éreinté aussi de son voyage, mais très content, il a trouvé Jacques très bien; ne te tourmente donc pas.
J'espère que tu auras pu terminer très bien ces ennuyeuses charges que je te laisse à arranger et que, demain, je recevrai des nouvelles enfin décisives pour ce terrain.
Je meurs de sommeil. Je t'envoie baisers et tendres pensées, baisers à tous.
Claude Monet.

Document original.

1201. À GEFFROY [Rouen], le 28 mars 1893

... Mon séjour ici s'avance, cela ne veut pas dire que je suis près de terminer mes *Cathédrales*. Hélas! je ne puis que répéter ceci: que plus je vais, plus j'ai de mal à rendre ce que je sens; et je me dis que celui qui dit avoir fini une toile est un terrible orgueilleux. Finir voulant dire complet, parfait, et je travaille à force sans avancer, cherchant, tâtonnant, sans aboutir à grand-chose, mais au point d'en être fatigué.

G. Geffroy, 1922, p. 194.

1202. À ALICE MONET [Rouen], mardi soir 9 heures et demie [28 mars 1893]

Ma chérie,
Deux lignes seulement pour que tu ne sois pas inquiète. J'arrive de dîner à Déville; j'avais promis d'y aller et, à 6 heures et demie, j'étais encore devant ma cathédrale, fiévreux et harassé de fatigue. Ce ne sera pas faute d'énergie si je n'en tire pas quelque chose, mais que de mal malgré cet admirable temps! Merci de tout le mal que tu te donnes pour ce malheureux terrain. J'espère qu'enfin le Singeot aura donné l'autorisation de clore.
Je t'envoie mes tendresses dans un baiser.
Embrasse les enfants pour moi.
Ton vieux Claude Monet.
P.-S. — C'est demain le retour de Marthe. Que de choses elle aura à raconter! Fais-lui mes amitiés.

Document original.

1203. À ALICE MONET Rouen, 29 mars 93

Ma bonne chérie,
Merci de tes bonnes lignes et aussi du résultat obtenu. Tu ne parles pas de ta pauvre jambe, j'espère que c'est bon signe et que ça va mieux. Ce que je songe à Giverny par ce beau temps et que je t'envie d'y être, tu ne peux t'en faire idée; mais je suis prisonnier et il me faut aller jusqu'au bout, bien qu'en réalité je sois bien près d'être à bout de forces, c'est tuant et je travaille avec une ardeur fiévreuse.
Quatorze toiles aujourd'hui, jamais pareille chose ne m'est arrivée. Si j'habitais Rouen, c'est maintenant que je commencerais à comprendre mon sujet. J'y ai mis le temps, mais je suis à bout et mon séjour ne sera plus bien long ici; d'abord parce que je suis trop fatigué et obsédé du retour, et puis parce que ça change (l'éclairage) d'une façon énorme, ce n'est plus la lumière oblique des jours de février, c'est chaque jour plus blanc, plus à plomb, et je vais dès demain, en plus, travailler à deux ou trois toiles.
Jean a reçu réponse pour le pâté de Strasbourg qui arrivera à Vernon samedi. Comme il fait chaud, le marchand écrit de ne pas manquer, dès sa réception, de l'entourer de glace ou en tout cas de le mettre en cave fraîche; donc n'y pas manquer.
Puis, pour n'en pas perdre l'habitude, dire à Eugène de penser à arroser bien des choses, sinon par cette sécheresse on perdrait bien des choses, et veiller à ce qu'on n'arrose pas avec de l'eau sortant de la pompe.
Il est 9 heures et demie, je tombe de fatigue, je me couche.
Je t'envoie mes pensées et t'embrasse bien tendrement, ainsi que tous. Amitiés aux Butler et à Marthe.
Ton vieux Claude Monet.

Document original.

1204. À P. DURAND-RUEL Hôtel d'Angleterre, Rouen, 30 mars 93

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens vous remercier de votre envoi de douze mille francs que j'ai reçu ce matin en deux plis séparés.
J'espère que vous êtes tout à fait remis de votre indisposition. Je travaille à force, mais je ne puis songer à faire autre chose que la cathédrale. C'est un travail énorme.
En hâte tous mes remerciements avec mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 349 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

1205. À ALICE MONET [Rouen], jeudi soir [30 mars 1893]

Je ne sais, ma chérie, si à Giverny vous avez eu le même temps, mais ici, dès 2 heures, le temps s'est brouillé sans que je m'en doute, et subitement je n'ai plus vu le soleil. J'ai eu beau attendre, il m'a fallu prendre un repos forcé. Ce soir, le ciel est superbe, et, malgré la baisse du baromètre, j'espère encore, car j'ai absolument besoin de deux ou trois jours de beau temps pour sauver des toiles récemment commencées.
Je t'écris sur cette lettre de Depeaux. Je lui écris naturellement que la chose n'est pas possible, mais c'eût été assez agréable de pouvoir surprendre Jacques dans ces conditions. Que de démêlés avec ce terrain! Tu auras eu ta part de la peine et je t'en remercie, mais pourvu que nous soyons au bout!
J'ai pu aller chez le marchand d'oiseaux, mais pas trace de coq Houdan. Quant à Blanche, elle doit être bien ennuyée, mais, quand on navigue comme elle, on devrait avoir une bonne montre bon marché.
Je suis moins fatigué ce soir, et ça m'a semblé tout drôle et même embêtant de ne pouvoir travailler jusqu'à la fin du jour. S'il y a interruption, ce sera bien des toiles de fichues. Je m'étais donné jusqu'à samedi pour mettre à chacune le plus que je pourrais, et puis, crac, arrêt complet.
J'ai reçu de Durand. Il a été malade et ne fait seulement que sortir.
A part cela, rien de neuf. Jean va bien et l'oncle aussi, mais je constate chaque jour qu'ils ne sont pas faits pour s'entendre, l'oncle est trop maniaque et dur.
Baisers à tous, y compris Marthe; le meilleur de moi pour toi, ma chérie,
Ton Claude.

Document original.

1206. À ALICE MONET [Rouen], 31 mars 93

Ma bonne chérie,
Il est 9 heures et demie et, malgré une énorme journée de travail, j'ai dû dîner ce soir vendredi avec le frère et ses amis, les chimistes. J'ai tous mes paquets à faire pour demain matin. Quelle veine que ce temps! Sans cette demi-journée perdue hier, je pourrais partir content demain, car une absence est toujours fâcheuse; c'est un arrêt, et, si j'étais raisonnable, je devrais rester.
S'il fait beau, je n'arriverai qu'à dix heures avec Jean; si le temps se barbouille un tant soit peu, j'arrive de bonne heure.
En hâte et à demain. Mille tendresses et baisers pour toi et tous.
Ton vieux Claude.

Document original.

1207. À ALICE MONET [Rouen], mardi soir 10 heures [4 avril 1893]

Ma bonne chérie,
Combien je me suis senti coupable et malheureux hier soir en voyant le mal que je te faisais. Tu m'as pardonné, j'espère, en pensant toi-même à la peine que je devais avoir pour être en cet état. Le temps est resté le même, mais, hélas, c'est moi et mes nerfs qui changent à chaque interruption de travail.
Ce matin, je n'y étais plus du tout, mes affaires dispersées, en désordre, et la vue de mes toiles qui m'ont paru atroces, l'éclairage changé. Bref, je ne pourrai arriver à rien de bon, c'est un encroûtement entêté de couleurs, et voilà tout, mais ce n'est pas de la peinture. Je vais continuer encore cette semaine, pour ne pas avoir de remords, mais j'ai grand-peur que ce soit sans succès. Quelle fatalité me prend de m'acharner ainsi après des recherches au-dessus de mes forces.
Je n'ai à m'en prendre qu'à moi seul, à mon impuissance d'abord et à ma faiblesse. Si je fais jamais de bonnes choses à présent, ce ne sera que par hasard.
Il y a chez moi une peine terrible, et la moindre chose me perd. Enfin, je fais ce que je peux, mais je sens que tout cela m'énerve et me rend mauvais et méchant, moi qui t'aime.
Je t'écris bien tard et à la hâte, mais j'ai justement rencontré aujourd'hui mon ami Blanche Durosé dont je parlais hier, et l'ai invité à dîner. Demain je vais à Déville, Leroy est venu ce matin me prier d'y venir.
Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que tous, et serai bien heureux d'apprendre que vous êtes mieux, toutes les malades.
Toutes mes tendresses.
Ton vieux Claude.

Document original.

1208. À ALICE MONET [Rouen], mercredi soir 10 heures [5 avril 1893]

Je n'ai eu que le temps de sauter dans une voiture pour arriver à Déville en temps pour dîner. Je n'en peux plus, je suis furieux après moi de ma lenteur. Tout change, quoique pierre. Enfin, je suis las et dégoûté et pense plier bagage dimanche matin. Je ne reste que pour une toile que je crois encore pouvoir faire, mais c'est trop de travail à la fois.
Je n'avais pas vu Jean hier, il était mal à l'aise et s'était couché sans dîner. Je lui ai trouvé très mauvaise mine, il était du reste fatigué de sa journée passée à la fabrique avec les chimistes de Bâle; mais il a, pour sûr, quelque chose aux intestins: il est absolument fermé à clef, comme tu dis.
L'oncle vient de renvoyer son nouvel employé et veut, paraît-il, chercher à reprendre son fameux P[*illisible*].
Demain, je dîne chez mon ami Blanche. Vendredi, avec mon frère et Leroy à Rouen et, samedi, j'irai faire ma visite d'adieu à Depeaux, pour dimanche matin emballer et partir, si toutefois je ne me remonte pas ou que je vois l'utilité de rester deux ou trois jours de plus; mais je sens bien que je suis à bout de forces.
J'ai toujours un peu mal à la gorge, quoique prenant bien la potion, mais j'ai très mal au pied et j'en remets la guérison au retour.
A demain, ma bonne chérie, je t'envoie mes pensées dans un baiser et te charge d'embrasser tout le monde pour moi.
Je tombe de sommeil.
Ton vieux Claude Monet.

Document original.

1209. À ALICE MONET [Rouen], vendredi soir [7 avril 1893]

Deux mots, ma chérie, car il est tard et mon frère m'attend au café. J'ai dû te faire de la peine, mais que veux-tu? Je me rends bien compte de mon état, j'ai un orgueil et un amour-propre du diable, je veux faire mieux et voudrais que ces *Cathédrales* soient très bien, et je ne peux pas, je tâtonne et m'acharne aux mêmes recherches au détriment de beaucoup de choses, et, quand il me faut constater, après des journées de travail, que je n'avance pas d'un pas, il faut bien me rendre à l'évidence. C'est bien triste et me ronge.
Il a fait un temps superbe aujourd'hui et j'ai travaillé comme un acharné. Si le temps continue, je me donne huit jours, et s'il n'y a pas de progrès, je lâche.
Je ne viendrai demain qu'à 8 heures à Vernon, à moins de temps gris.
Baisers à tous, les meilleurs pour toi, à demain.
Ton Claude Monet.

Document original.

1210. À ALICE MONET [Rouen], lundi soir 10 heures [10 avril 1893]

Ma chérie,
J'ai profité d'un moment de liberté ce matin pour annoncer mon départ à Depeaux, qui naturellement m'a demandé de venir dîner chez lui ce soir et j'en sors. Demain matin, je travaillerai de 6 heures et demie à 8 heures et demie, après quoi j'irai à Maromme voir la fameuse fabrique. Je viens de voir Jean, toujours avec son chimiste; il paraît mieux, et tous deux sont ravis de la belle promenade qu'ils ont faite hier.
J'ai grand-peur d'avoir un peu abîmé une toile ce matin. D'autres, l'après-midi, ont gagné, mais il est grand temps de partir, et, si en travaillant jusqu'à mercredi soir, je peux être arrivé à préparer tous mes emballages, je tâcherai de prendre le train du matin, jeudi, de façon à venir déjeuner à Giverny. En tout cas, tu seras prévenue le jeudi matin par une lettre.
Baisers à tous, les meilleurs pour toi,
Ton vieux Claude Monet.

Document original.

1211. À ALICE MONET — [Rouen], mardi soir [11 avril 1893]

Ma bonne chérie,

Je ne me sens pas de joie à la pensée de revenir enfin jouir de Giverny, quoique, cependant, j'ai comme des regrets pour une ou deux toiles commencées ces jours-ci et que, comme toujours, il me semble que je ferais bien. Enfin, j'ai déjà commencé l'emballage et pense bien pouvoir prendre le train de jeudi matin pour arriver déjeuner avec vous, soit 9 heures 50 à Vernon. Un mot demain soir te le confirmera. Il me faudra naturellement voiture pour moi et une autre pour les bagages.

Ce matin, après avoir travaillé de 6 à 8 heures, je suis allé à Maromme voir la fabrique qui est, en effet, dans un assez joli endroit, puis, à la grande joie du frère, nous sommes allés visiter la fabrique Bessellière; c'est du reste épatant et très intéressant. Enfin, déjeuner frugal à Déville, et à 2 heures j'étais à l'ouvrage jusqu'à 6 heures et demie.

Jean dit aller mieux, mais n'a pas très bonne mine. Quant à moi, j'ai toujours mal à la gorge et vais changer de potion; ça ne va bien qu'après le repas.

J'ai bien pensé à toi aujourd'hui. Tu as dû être bien fatiguée par ce soleil, mais Paris doit être bien joli en ce moment.

Mais je bavarde inutilement, puisque après-demain je serai à la maison.

Inutile de dire que, si le temps changeait demain, j'arriverais dans la journée.

Embrasse tout le monde pour moi. Je t'envoie toutes mes tendresses.

Ton vieux — Claude Monet.

Document original.

1212. À P. HELLEU — Giverny, 19 avril 93

Mon cher Helleu,

Je suis rentré enfin à Giverny où je me repose, j'ai travaillé comme jamais, mais j'ai tant de peine aujourd'hui à arriver à ce que je voudrais. Enfin, je suis moins mécontent que l'an dernier, et je crois que quelques-unes de mes *Cathédrales* peuvent aller... Je serai très curieux de voir [votre] intérieur de cathédrale, ce doit être très bien... — Claude Monet.

P. Howard-Johnston, «Une visite à Giverny en 1924», in: *«L'Œil», mars 1969, nº 171, p. 76. — Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-78, don de Mme Howard-Johnston.*

1212 bis. À P. HELLEU — Giverny, 17 mai 93

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-77, don de Mme Howard-Johnston.

1213. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 22 mai 93

Cher Monsieur Durand,

Je rentre d'une petite excursion et je trouve ma femme bien malade. Il ne nous est pas possible, malgré un peu de mieux, d'espérer qu'elle pourra assister au mariage de votre fille, auquel elle tenait tant à assister. J'espère que je pourrai m'absenter et venir avec une de ses filles. Mais si nous n'étions pas suffisamment rassurés, vous voudrez bien m'excuser.

Je vous écris ces lignes à la hâte, désolé que je suis de m'être absenté pendant un malaise qui s'est transformé en un mal des plus inquiétants, et je ne voudrais pas que cela se renouvelle.

Je serais désolé de manquer à cette cérémonie et si je ne venais pas, c'est que j'en serais empêché par un aggravement du mal.

En hâte, croyez à mes sentiments les plus dévoués.

Votre — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1214. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 24 mai 93

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Bien que ma femme soit relativement mieux, je n'ose m'absenter vu son état de faiblesse.

Vous voudrez bien nous excuser, n'est-ce pas? Il faut cette pénible circonstance pour nous priver d'assister au mariage de votre chère fille. Exprimez-lui tous nos regrets et veuillez lui transmettre nos vœux de bonheur avec tous nos compliments ainsi qu'à M. Aude, dont j'espère bien faire plus tard la connaissance.

Compliments à vos fils et pour vous les meilleures amitiés de votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1215. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 30 mai 93

Cher Monsieur Durand,

Au milieu de toutes nos inquiétudes, j'ai complètement oublié de vous écrire au sujet des tableaux que vous avez envoyés pour moi à Londres. J'ai reçu l'avis inclus, je pense qu'il faut faire retirer les tableaux dans un très court délai. Voulez-vous être assez aimable pour faire faire le nécessaire?

Je vous demanderai également s'il vous serait possible de me solder le compte Potter Palmer. C'est, je crois, 13000 francs à me revenir. Vous serait-il possible de me les tenir pour ces jours-ci, dans cinq ou six jours. J'espère vous voir bientôt, mais pas tout de suite à cause de ma femme qui est mieux heureusement, mais loin, je le crains, d'être sur pied. Enfin tout danger est conjuré.

Comme elle a regretté de ne pouvoir assister au mariage de votre fille! Elle va faire un grand vide dans votre intérieur, mais vous avez heureusement vos deux fils près de vous, et sans doute beaucoup d'occupations. Vous serez bien aimable de m'adresser un mot pour me dire si je puis compter sur vous pour ce que je vous demande.

Votre tout dévoué — Claude Monet.

P.-S. — J'ai reçu une très aimable invitation de M. Palmer pour aller passer quinze jours chez lui. Mais, moins que jamais, il ne m'est possible de songer à une telle absence.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1216. À G. PETIT — Giverny, 3 juin 93

Cher Monsieur Petit,

Vous recevrez ces jours prochains un *Portrait de M. Lapierre*, directeur du *Nouvelliste de Rouen*, portrait du commencement des portraits que j'ai faits il y a 27 ans et destiné à l'exposition organisée par le Comité des journalistes parisiens. Je suis allé le voir hier à Rouen pour le signer et le dater, mais il est dans un tel état de saleté que je voudrais bien qu'il soit un peu nettoyé. J'ai promis à M. Lapierre de vous en prier. Faites-le faire avec soin, et en laissant la place de la signature intacte puisqu'elle est toute fraîche.

Je compte sur votre obligeance pour ne pas oublier de faire faire ce petit travail.

Merci d'avance et tous mes compliments. — Claude Monet.

P.-S. — Ce portrait est certes loin d'être une merveille, mais il peut être doublement intéressant au point de vue documentaire. Il a été peint la même année que la *Femme à la robe verte*.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1217. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 3 juin 1893

Cher Monsieur Durand,

Vous seriez bien aimable de m'adresser la somme de 13000 francs ces jours-ci, lundi si vous le pouvez.

Voilà notre malade en voie de guérison. Elle peut se lever un peu chaque jour mais elle est toujours extrêmement faible. J'espère cependant que vous pourrez bientôt venir. Je vous tiendrai au courant, et si de votre côté vous aviez un jour le désir de venir, prévenez-m'en.

Toutes mes amitiés, — Claude Monet.

P.-S. — Je compte sur votre envoi.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1217 bis. À P. HELLEU — Giverny, 5 juin 93

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-76, don de Mme Howard-Johnston.

1218. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 6 juin 93

Cher Monsieur Durand,

J'ai reçu ce matin votre lettre contenant onze billets de mille francs, qui avec les treize mille déjà reçus forment le solde du prix des quatre tableaux que je vous ai remis pour M. Potter Palmer, c'est donc un compte bien terminé.

Je compte sur votre visite dimanche prochain. Sauf avis contraire de votre part nous vous attendrons à l'heure habituelle, le matin.

Notre malade reprend un peu de force et j'espère que dimanche elle pourra peut-être quitter la chambre.

Je vous remercie et vous envoie mes bonnes amitiés.

Votre dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1218 bis. À P. HELLEU — Giverny, 13 juillet 93

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-75, don de Mme Howard-Johnston.

1219. AU PRÉFET DE L'EURE — Giverny, 17 juillet 93

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de vous soumettre quelques observations au sujet de l'opposition, formée par le conseil municipal et quelques habitants de Giverny, au sujet des deux enquêtes qui ont été faites relatives à la demande que j'ai eu l'honneur de vous adresser, dans le but d'obtenir l'autorisation d'établir une prise d'eau sur la rivière d'Epte, destinée à l'alimentation d'un bassin où je désire cultiver des plantes aquatiques.

Je tiens à vous faire remarquer que, sous prétexte de salubrité publique, lesdits opposants n'ont en réalité d'autre but qu'entraver mes projets par pur esprit de méchante taquinerie, comme cela est si fréquent à la campagne lorsqu'il s'agit d'un particulier, d'un Parisien; que du reste le nombre de ces opposants, qui est fort restreint par rapport à notre population, se compose de gens que je n'emploie pas ou que j'ai cessé de faire travailler chez moi, tels que Mme Serrurier, etc., et qu'ils n'agissent que dans un but vexatoire et de petite vengeance.

J'ose donc espérer, Monsieur le Préfet, que vous voudrez bien prendre ces raisons en considération et accueillir favorablement ma demande.

Je tiens également que vous sachiez que ladite culture de plantes aquatiques n'a pas l'importance que lui implique ce mot et qu'il ne s'agit là que d'une chose d'agrément et pour le plaisir des yeux, et aussi d'un but de motifs à peindre; puis enfin que je ne cultive dans ce bassin que des plantes telles que nénuphars, roseaux, iris de différentes variétés qui croissent généralement à l'état spontané le long de notre rivière, et qu'il ne peut être question d'empoisonnement de l'eau.

Je m'engagerai néanmoins, si les paysans restaient incrédules, à ne renouveler l'eau dudit bassin qu'à des heures de nuit où personne ne fait usage d'eau.

J'espère qu'après ces explications vous constaterez ce qu'il en est et qu'il vous sera possible de prendre une décision qui me soit favorable.

Vous voudrez bien excuser la liberté que je prends, vous priant, Monsieur le Préfet, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Claude Monet, artiste peintre.

Archives départementales de l'Eure, 18 S 25.

1219 bis. À P. HELLEU — Giverny, 25 juillet 93

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, 1975-74, don de Mme Howard-Johnston.

1220. À LA PRÉFECTURE DE L'EURE
Récépissé d'arrêté.

Je soussigné Monet Claude *demeurant à* Giverny *reconnais avoir reçu le* 27 juillet *1893 ampliation d'un arrêté préfectoral en date du* 24 juillet *1893 m'autorisant à* pratiquer une prise d'eau dans un bras dérivé de la rivière d'Epte dit «bras communal».

Giverny, le 28 juillet 1893. — Claude Monet.

Archives départementales de l'Eure, 18 S 25.

1221. À LA PRÉFECTURE DE L'EURE
Récépissé d'arrêté.

Je soussigné Claude Monet *demeurant* à Giverny *reconnais avoir reçu le* 27 juillet *1893 ampliation d'un arrêté préfectoral en date du* 24 juillet *1893 m'autorisant à* construire deux passerelles sur un bras dévié de la rivière d'Epte en face de ma maison.

Giverny, le 28 juillet 1893. — Claude Monet.

Archives départementales de l'Eure, 18 S 25.

1222. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 23 août 93

Cher Monsieur Durand,

Je viens vous demander si vous pouvez me rendre le service de m'avancer la somme de cinq mille francs dont je me trouve avoir besoin pour le 27 ou le 28 courant, vous me rendrez bien service.

J'ai dû renoncer à m'absenter cet été à cause de la santé de ma femme qui ne va guère bien du tout.

Voilà un mois qu'elle n'a pu faire un pas dans le jardin, condamnée qu'elle est à de grandes précautions et à un repos absolu. J'ai donc mis pas mal de choses en train ici et dans quelque temps je pense pouvoir vous montrer des nouvelles choses.

J'attends un mot de vous me disant si je puis compter sur ce que je vous demande.

Mes compliments à tous les vôtres et pour vous mes meilleures amitiés.

Votre dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1223. À G. DURAND-RUEL — Giverny, 26 août 93

Cher Monsieur Durand,

Deux mots en hâte pour vous remercier et vous accuser réception de votre lettre chargée contenant la somme de cinq mille francs.

Mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1224. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 12 oct. 93

Cher Monsieur Durand,

J'avais espéré vous voir à Paris avant votre départ, mais n'ayant pas encore terminé les tableaux que vous avez choisis l'autre jour, j'ajourne mon voyage et je viens vous prier de faire mettre de côté les deux tableaux que vous avez à moi (*La Creuse* et *Les peupliers* qui ont été exposés à Londres); je les prendrai à mon prochain voyage à Paris. Je vous serai très obligé aussi de laisser des instructions à votre fils, relativement au paiement des tableaux que j'ai à vous livrer et sur lesquels j'ai déjà reçu cinq mille francs. Je vous parle de cela parce que je vais en avoir besoin bientôt et si je ne craignais d'abuser, je vous prierais de me faire adresser une seconde somme de cinq mille francs, si vous le pouvez d'ici au 15 courant.

Je suis désolé du temps que nous avons. Il y aurait tant de belles choses à faire, mais il pleut chaque jour.

Ces dames sont très anxieuses de savoir le résultat photographique de M. Joseph. Ce serait bien aimable à lui de nous en adresser en attendant sa prochaîne visite. Dites-lui bien de n'en détruire aucun cliché.

Ma pauvre femme, sans aller sensiblement mieux, n'est pas plus mal. Il faut du temps et du repos, mais cette inaction lui est bien pénible.

Je vous souhaite un bon voyage et un prompt retour et vous envoie mes meilleures amitiés.

Votre dévoué — Claude Monet.

P.-S. — Il reste bien entendu que j'indiquerai à votre fils ceux des tableaux qui devront être mis de côté en vue de mon exposition prochaine.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1225. À DURAND-RUEL — Giverny, 15 octobre 93

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre du 14 courant contenant la somme de cinq mille francs en compte.

Avec mes remerciements recevez l'assurance de mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1226. À M. JOYANT — Giverny, 22 novembre 1893

Cher Monsieur Joyant,

Je retrouve votre lettre du 11 septembre à laquelle je ne sais si j'ai répondu ou non.

Enfin, je pense venir à Paris vers le 30 et ne manquerai pas de vous aller voir.

Toujours cordialement à vous, — Claude Monet.

Document communiqué par Mme Dortu.

1227. À J. DURAND-RUEL — Giverny, 23 nov. 93

Cher Monsieur Durand,

Vous serez bien aimable, si cela ne vous gêne pas, de m'adresser pour samedi prochain trois mille francs dont j'ai besoin pour ce jour.

Jeudi prochain, soit aujourd'hui en huit, je viendrai à Paris et vous apporterai les quatre tableaux choisis par votre père.

J'espère que vous avez de bonnes nouvelles de lui et vous charge de mes compliments lorsque vous lui écrirez.

Cordialement à vous et merci d'avance. — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1228. À J. DURAND-RUEL — Giverny, 26 nov. 93

Cher Monsieur Durand,

Je vous remercie beaucoup de votre obligeance, j'ai bien reçu hier votre lettre chargée contenant la somme de trois mille francs valeur en compte.

Nous avons reçu également votre envoi de jolies photographies.

Merci encore, et cordialement à vous, — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1229. À J. DURAND-RUEL — Giverny, 29 déc. 93

Cher Monsieur Durand,

J'ai trouvé votre lettre en rentrant de Bretagne, mais comme je suis revenu avec un atroce rhume, je remets ma venue à Paris aux premiers jours de janvier.

Vous voudrez donc bien me réserver les fonds en question pour le 5 janvier.

Mes compliments et mes meilleurs souhaits. — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1229 bis. À P. HELLEU — Giverny, 3 janvier 94

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-73, don de Mme Howard-Johnston.

1230. À J. DURAND-RUEL — Giverny, 7 février 94

Cher Monsieur Durand,

Je viens vous demander un service.

Jeudi dernier j'ai laissé au restaurant du café Riche (au premier, par la rue Le Peletier) un paquet de livres, que je devais prendre le lendemain vendredi, ce que j'ai tout à fait oublié de faire.

J'ai peur que ces volumes auxquels je tiens ne s'égarent jusqu'à ma prochaine venue et viens vous prier de bien vouloir les faire réclamer et me les faire mettre de côté chez vous jusqu'à ce que je vienne à Paris.

Je compte sur votre obligeance et vous en remercie d'avance.

Mes meilleurs compliments.

Tout à vous, — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1231. À M. JOYANT — Giverny, 17 février 1894

Cher Monsieur Joyant,
Vous me parlez bien de la *Marine* de chez M. Fromenthal, mais pas du grand tableau *Le Déjeuner*, je pense cependant qu'il l'a toujours, car c'est là le principal.
Je ne sais rien des intentions de la famille de Bellio; il n'y a pas de mineur et j'ai seulement entendu dire qu'il n'y aurait pas de vente publique, puis ce que je sais, c'est que pas mal de marchands ont déjà tâté le terrain auprès du gendre, seul héritier, je crois; il s'appelle Donop de Monchy, 1, rue Lallier.
Quel tripoteur que ce Duret et quelle veste il va remporter. Vous seriez bien aimable de m'envoyer le catalogue de sa vente.
Amicalement à vous, Claude Monet.

Et tâchez de réussir à Auteuil.

Document communiqué par Mme Dortu.

1232. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 20 fév. 94

Cher Monsieur Durand,
Votre fils a dû vous dire qu'il m'a trouvé un peu découragé. Je le suis assez pour être sur le point de renoncer à exposer les *Cathédrales*, dont je n'arrive pas à me tirer à mon gré. D'ici à la fin de la semaine je vous écrirai pour vous dire oui ou non, mais je crois que ce sera non. Le temps passe et je n'avance pas.
Tout à vous, Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 349. Archives Durand-Ruel.

1233. À M. JOYANT — Giverny, 15 mars 1894

Cher Monsieur Joyant,
C'est mal à moi de ne pas vous avoir remercié pour tout le dérangement que je vous ai causé, mais je pensais toujours pouvoir aller vous voir et je ne suis venu à Paris que pour la triste cérémonie de mon pauvre ami Caillebotte.
Je dois bien venir à Paris samedi, mais je n'ose vous certifier que je pourrai aller jusque chez vous, je tâcherai cependant, et vous seriez bien aimable de me répondre par retour du courrier à quelle heure je pourrais être sûr de vous trouver chez vous.
Bien cordialement à vous, Claude Monet.

Document communiqué par Mme Dortu.

1233 bis. À RENOIR — Giverny, 16 mars 94

Cher ami,
J'ai ta lettre, je ne viendrai que lundi, mais je vois que tu as dû avoir bien à faire et regrette de n'avoir pu t'aider. Je me rattraperai quand nous ferons l'exposition de notre ami.
Je crois que les *Raboteurs* feront bien, bien qu'il y ait une autre toile qui, autant que je m'en souviens *[sic]*, est plus particulière. C'est une fenêtre avec une figure d'homme vu de dos, les jambes écartées, qui regarde dans la rue. Mais peut-être l'avait-il donnée, sans quoi ce serait moins école que les *Raboteurs*. Martial te renseignerait.
Quel coup encore pour toi que la mort de ce pauvre jeune homme.
Ça va de mieux en mieux en ce moment, heureusement.
A lundi, amitiés. Claude Monet.

Je ne viendrai que lundi, à moins que je puisse demain.

Vente autographes, Paris, Drouot, 16 décembre 1977, nº 205. Document original.

1234. À P. HELLEU — 20 mars 1894

Mon cher Helleu,
Je suis venu chez Petit comme vous veniez de partir. J'étais désolé de ne pas vous voir pour vous remercier pour le Cézanne. Merci et à bientôt...
Claude Monet.

P. Howard-Johnston, « Une visite à Giverny en 1924 », in*: « L'Œil », mars 1969, nº 171, p. 32. — Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-72, don de Mme Howard-Johnston.*

1235. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 30 mars 94

Cher Monsieur Durand,
Deux mots en hâte pour vous prier de bien vouloir tenir à la disposition de Mme Troisgros, ma marchande de couleurs, la somme de 600 francs; je la préviens pour qu'elle se présente chez vous.
Soyez heureux, je suis en plein travail, j'ai entrepris plusieurs motifs. Vous seriez bien aimable de me faire envoyer mon Cézanne et la toile de fleurs que M. Martial Caillebotte a dû déposer chez vous pour moi.
En hâte et merci d'avance.
Tout à vous, Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 349. Archives Durand-Ruel.

1236. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 12 avril 94

Cher Monsieur Durand,
Je travaille beaucoup en ce moment et c'est ce qui m'a empêché de répondre plus tôt à votre lettre. Je profite du mauvais temps pour répondre à quelques lettres en souffrance.
Je voulais justement vous demander de retarder de quelques jours mon exposition, par exemple de n'ouvrir que le 15 mai, au lendemain des fêtes de Pentecôte; mais ce qui m'inquiète c'est l'exposition de Caillebotte, son frère m'a écrit qu'elle aurait lieu fin mai. Que faire, car il ne me sera guère possible d'être prêt plus tôt? J'ai tant de peine maintenant à faire quelque chose et je suis si long.
Enfin dites-moi ce que vous pensez et ce qui peut se faire, car il me faut bien quinze jours d'exposition.
Tous mes compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 350. Archives Durand-Ruel.

1237. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 20 avril 94

Cher Monsieur Durand,
Je suis bien malheureux avec le temps, j'avais quelques toiles qui marchaient bien et depuis presque huit jours je n'ai pu y rien faire. La nature change si vite en ce moment, c'est navrant. Avec cela, je n'ose toucher aux *Cathédrales*. Enfin je compte venir à Paris la semaine prochaine, je vous verrai et nous prendrons une décision.
A bientôt donc et recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué
Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 350. Archives Durand-Ruel.

1238. À TOULOUSE-LAUTREC — Giverny, 24 avril 1894

Cher Monsieur Lautrec,
Je vous demande bien pardon d'avoir laissé votre aimable lettre sans réponse et de ne pas vous avoir remercié pour votre très belle affiche que je suis bien heureux de posséder.
Ma seule excuse est que j'étais en plein travail, absorbé par les difficultés de la peinture et que, ma foi je l'avoue, toute correspondance était ajournée.
J'espère que vous m'excuserez et vous serre bien cordialement la main.
Claude Monet.

Document communiqué par Mme Dortu.

1239. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 26 avril 94

Cher Monsieur Durand,
Je n'ai pu venir à Paris cette semaine, comme je le pensais. Je persiste à profiter des instants de beau temps pour mener à bien quelques toiles de printemps que j'ai dû recommencer avec une verdure plus avancée et j'espère enfin arriver à en terminer plusieurs.
Je ne sais quand je pourrai venir, quoique j'y sois obligé pour trouver encore quelques cadres qui me manquent. Mais comme je voudrais bien vous voir, ne pourriez-vous venir dimanche, nous prendrions toutes les décisions pour mon exposition et vous pourriez choisir deux des *Cathédrales* que je suis sûr de pouvoir terminer, et cela me permettrait de faire choisir à d'autres personnes et que j'en finisse avec ces difficultés. Et puis enfin, puisque nous allons faire pas mal d'affaires, je vous serais très obligé si vous pouviez m'avancer cinq mille francs dont je me trouve avoir besoin. Si vous pouviez m'apporter cette somme dimanche, vous me rendriez service.
A bientôt n'est-ce pas? Un mot de réponse par retour du courrier.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 351. Archives Durand-Ruel.

1240. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 2 mai 94

Cher Monsieur Durand,
Je viens de recevoir un mot de M. Valadon qui m'annonce sa venue pour dimanche prochain. Je ne sais pas son intention au sujet des *Cathédrales*, mais je pense bien qu'en apprenant que vous avez été effrayé des prix, il hésitera à faire un choix. Je n'en dois pas moins en écrire aux personnes qui m'ont exprimé le désir d'en avoir. Je veux en finir au plus vite avec cette question. Car, si aucun marchand n'en prend, je n'ai plus la crainte de voir s'éparpiller ces toiles, et j'ajournerai à plus tard mon exposition pour rester à travailler paisiblement.
Je vous tiendrai au courant dès que j'aurai vu tout le monde. J'ai tenu à vous prévenir afin que si l'une ou l'autre de ces personnes se décident à choisir une des *Cathédrales* que vous préférez, il n'y ait pas malentendu.
En hâte tous mes compliments.
Votre dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 351-352. Archives Durand-Ruel.

1241. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 7 mai 94

Cher Monsieur Durand,
Je n'ai pas encore vu M. Valadon qui, ayant été à Londres, m'a annoncé sa visite pour demain mardi, mais en somme je suis décidé et renonce absolument à une exposition cette année. Je regrette de vous avoir laissé si longtemps l'espérance, mais cela devient tout à fait inutile à présent. Je suis du reste en plein travail, j'ai beaucoup de choses en train et en vue et préfère ne pas interrompre. C'est un tracas de moins. Si on me demande des *Cathédrales* je ne vendrai qu'au prix que je vous ai demandé, mais à la condition qu'elles restent en France un certain temps, pour en faire l'exposition à un moment donné.
Je pense que vous comprendrez mes raisons. En hâte mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 352. Archives Durand-Ruel.

1242. À P. HELLEU — Giverny, 10 mai 94

... Je ne puis venir à Paris en ce moment, je travaille beaucoup et c'est ce qui me fait renoncer à mon exposition des *Cathédrales*, toute interruption m'étant fatale, mais que cela ne vous empêche pas de venir, je ne travaille que le *matin* de quatre à neuf heures. Le printemps c'est admirable, mais hélas bien fugitif...

P. Howard-Johnston, « Une visite à Giverny en 1924 », in*: « L'Œil », mars 1969, nº 171, p. 31. — Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-71, don de Mme Howard-Johnston.*

1243. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 21 mai 94

Cher Monsieur Durand,
J'ai comme une crainte que vous m'en vouliez d'avoir renoncé à mon exposition et surtout de vous en avoir informé si subitement. Je veux espérer que non, cependant, et que vous ne me tenez pas rigueur de vous avoir fait des prix si gros pour les *Cathédrales*. J'avais tenu à vous en laisser le choix complet et en premier, sans même m'en réserver pour [moi] (car je n'aurais pas choisi les moins bonnes). Si nous avions mieux pu causer ensemble, lors de votre visite, nous aurions mieux pu nous entendre, j'en suis certain.
Je n'ai pas encore vu tout le monde, mais quand ce sera fait nous recauserons de cette délicate question. Voici du reste ce que j'ai l'intention de faire. Mettre de côté un certain nombre de *Cathédrales*, de celles auxquelles j'attache le plus d'importance et qui ne seraient pas à vendre pour le moment à moins de gros prix. Ceci me permettra de vendre les autres moins cher. Je crois que c'est là la meilleure solution, et c'est ce que j'aurais dû décider plus tôt. Je suis très content d'avoir retardé l'exposition, que je ferai en octobre ou novembre. Je suis en pleine ardeur de travail et avec ce que je ferai d'ici là, j'aurai une exposition plus variée et complète, et je ne veux pas m'interrompre en ce moment malgré les difficultés du temps si variable.
Je serai bien aise de recevoir un mot de vous, me disant que vous ne me gardez pas de rancune.
Recevez mes meilleurs compliments et croyez-moi votre tout dévoué
Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 352-353. Archives Durand-Ruel.

1244. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 27 mai 94

Cher Monsieur Durand,
Merci de vos bonnes lignes et tous nos compliments pour la bonne nouvelle que vous m'annoncez.
Je compte venir à Paris pour aider Renoir et Martial Caillebotte pour le placement des tableaux et voudrais bien savoir si, en arrivant le jeudi 31, je pourrai encore voir l'exposition de Manet. Vous seriez bien aimable de me le faire savoir par un mot.
En hâte, tous mes compliments.
Votre dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 353-354. Archives Durand-Ruel.

1245. À M. JOYANT — Giverny, 7 août 1894

Cher Monsieur Joyant,
Voilà un siècle que je dois vous écrire, ces lignes vont aller vous trouver à Paris, j'en doute et vous les envoie à tout hasard.
Vous avez dû savoir que j'ai quelque peu effaré et atténué l'ardeur des gens qui voulaient être des premiers à choisir des *Cathédrales*. Sauf M. Depeaux, tous ont eu peur de mes prix, et j'ai pris le parti d'en faire un choix qui ne serait pas à vendre quant à présent, de façon à pouvoir diminuer un peu les autres.
J'ai tenu à vous en prévenir afin que vous puissiez choisir dans la totalité, avant de mettre ce parti à exécution, en admettant que vous soyez encore dans la même intention, et aussi que vous vous décidiez à aller à ces prix excessifs.
Vous n'auriez qu'à me venir voir un de ces jours et nous causerons de cela.
Ecrivez-moi un mot.
Cordialement à vous, Claude Monet.

Document communiqué par Mme Dortu.

1246. À M. JOYANT — Giverny, 16 août 1894

Cher Monsieur Joyant,
J'ai votre lettre, vous pouvez venir le jour que vous voudrez, en m'en prévenant la veille ou l'avant-veille.
A bientôt donc.
Cordialement, Claude Monet.

Document communiqué par Mme Dortu.

1247. À ? — Giverny, 26 août 1894

[Monet demande à ne pas être mêlé à une polémique dans les journaux, car c'est la chose qu'il a le plus en horreur.]

Charavay, nº 6538.

1248. À M. JOYANT — Giverny, 26 août 1894

... M. Valadon... m'annonce sa venue pour jeudi prochain avec M. Glaenzer... le gérant de la maison de New York. Ils viennent pour les *Cathédrales*... c'est bien prompt, mais je ne serais pas fâché que M. Camondo soit venu avant eux.
Une simple dépêche m'annonçant sa venue, soit pour mardi ou mercredi matin...

Charavay, nº 27 232.

1249. À M. JOYANT — Giverny, jeudi 30 août 1894

Cher Monsieur Joyant,
M. Glaenzer sort d'ici où il était venu accompagné d'un amateur, mais sans M. Valadon. Son désir serait de prendre quatre *Cathédrales* au prix que je demande, dont deux seraient de celles que j'ai l'intention de ne pas vendre. Dès que M. Camondo en aura vu, mais il paraît désireux de traiter l'affaire au plus vite, il me demande d'en parler à ces messieurs et de conclure par lettre, et, bien que je doute du résultat malgré son emballement, je crois devoir vous en prévenir, afin que, si votre amateur peut venir jusqu'ici, il ait la préférence; mais ne voyez pas en cela la moindre pression pour décider M. Camondo, vous me connaissez.
Je vous mets au courant de cela uniquement pour que M. Camondo puisse choisir avant s'il èn a le désir, et assurez-le bien que je serai enchanté en tout cas de les lui montrer.
Un mot de réponse, je vous prie.
Cordialement, Claude Monet.

P.-S. — Il y aurait donc urgence de venir au plus vite, mon embarras serait grand si je recevais une lettre à laquelle je doive répondre de suite. Dès que M. Camondo les aura vues, je serai plus à l'aise.

Document communiqué par Mme Dortu.

1250. À M. JOYANT — Giverny, 6 septembre 1894

Cher Monsieur Joyant,
Je reçois votre aimable lettre, je suis enchanté que M. Manzi et vous soyez contents de votre voyage à Giverny.
Vous pourrez toujours venir quand vous voudrez en m'en prévenant la veille ou l'avant-veille. Le mieux pour moi, à cause du travail, serait toujours mieux le matin si possible, et vous pouvez sans la moindre indiscrétion nous demander à déjeuner. Ceci dit, je dois vous prévenir que M. Valadon doit venir *lundi* prochain et qu'il ne me serait pas possible cette fois de le prier d'ajourner sa venue. Pour ce qui est de M. Camondo, j'ai oublié de lui demander de ne pas parler du prix, veuillez bien l'en prier, n'est-ce pas.
Voici les mesures des quatre toiles, mesures exactes des toiles dont il ne doit être rien perdu, surtout pour la hauteur:
62½ sur 82 cm,
1 m sur 65 cm,
et deux de 1,06 m sur 73 cm.
A bientôt donc et merci de la peine que vous prenez.
Cordialement, Claude Monet.

Document communiqué par Mme Dortu.

1251. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 10 septbre 94

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je me proposais de vous écrire pour vous informer que, malgré vos prévisions, mes *Cathédrales* trouvaient acheteur et que plusieurs étaient parties et que d'autres m'étaient demandées aux prix que vous savez.
Je tenais à vous en prévenir lorsque, ce matin même, j'ai eu la visite de M. Valadon venant en votre nom et celui de M. Montaignac m'informer des résolutions prises par vous en commun et me faire une offre d'achat à un prix si éloigné du mien que je ne puis l'accepter. Je ne sais si votre intention est celle de M. Valadon, mais lui, pour son compte, m'a bien fait comprendre que, si je n'acceptais pas votre proposition commune, il se voyait à regret dans l'obligation de se désintéresser de la vente de mes tableaux.
Je lui ai fait la promesse d'une réponse pour couper court à de trop longues explications, confus que j'étais et ne pouvant croire à cette mise en demeure d'avoir à céder ou à ne plus vendre de tableaux à aucun de vous, uniquement parce que je crois avoir fait quelques toiles meilleures que d'autres, ou au moins spéciales, et dont par ce fait j'ose demander un certain prix.

J'avais entendu vaguement parler de ce syndicat, mais sans y croire trop, je n'ai plus d'illusions à présent et serais bien aise de savoir de vous si les trois toiles que vous avez choisies lors de votre dernière et lointaine visite sont, à cause de ce fait, vôtres, ou si j'en puis disposer.
Comme je vous l'écris en commençant ces lignes, je comptais vous informer de ces quelques ventes afin que, si vous étiez revenu sur votre décision, vous trouviez encore un choix à votre gré.
J'espère que votre long silence n'est dû à aucun incident fâcheux parmi les vôtres, et je me dis toujours
Votre très dévoué — Claude Monet.

P.-S. — Une réponse formelle de votre part me serait agréable, ayant à répondre d'un jour à l'autre à des propositions qui me sont faites.
En parlant des trois toiles que vous avez choisies, je parle de *l'Effet de neige* et des deux paysages de *Printemps*. — C. M.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1252. À J. DURAND-RUEL — Giverny, 12 sep^{bre} 94

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je suis bien aise de ce que vous m'écrivez ce matin et j'attends la réponse de votre père.
M. Valadon est revenu me voir ce matin et, sur sa prière de lui faire une offre qu'il puisse vous transmettre, ainsi qu'à M. Montaignac, je me suis engagé à laisser mes *Cathédrales* au prix de 12000 francs au lieu de 15000. Il m'a chargé de vous prévenir qu'il irait après-demain vendredi à Paris et qu'il comptait vous voir, ainsi que M. Montaignac.
Croyez à mes meilleurs sentiments, — Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 354. Archives Durand-Ruel.

1253. À M. JOYANT — Giverny, 16 septembre 1894

Cher Monsieur,
Je pensais presque recevoir un mot de vous après votre dernier télégramme, et je me demande ce qui s'est passé et ce qui a pu calmer votre belle ardeur.
Vous ai-je paru trop exigeant, trop dur lors de votre dernière proposition, j'en serais doublement désolé. Bref, j'aurais bien aimé pouvoir causer avec vous ces jours passés, car vous devez savoir mieux que moi les dessous de la campagne organisée contre moi.
J'ai eu jusqu'à trois visites (et ce n'est pas fini) de qui vous savez; reproches, marchandages, mise en demeure d'avoir à céder, tout cela très long, au point d'en avoir par-dessus la tête de ces *Cathédrales*. Puis il y a eu indiscrétion et l'on sait le nom de l'acheteur des quatre *Cathédrales*, ce qui a été le dernier coup.
Tout ceci, je vous en prie, entre nous.
En un mot, et c'est pour cela que je vous écris, à des offres inacceptables *[sic]*, je consens à certaines concessions, à cause des rapports antérieurs. Je ne sais s'ils accepteront, mais en tout vous avez été si aimable que je tiens à vous dire que, naturellement, vous devez être aussi avantagé, au cas où à un moment donné vous jugeriez à propos de reprendre une combinaison quelconque.
Ceci bien entendu est en dehors de l'affaire faite sur laquelle je tiens absolument à ce que vous ayez votre commission. Ceci dit, vous seriez bien aimable, si le hasard vous fait passer rue Taitbout, d'entrer chez Garnier l'horloger; ma montre me prive bien, qu'il me l'envoie.
Puis ma femme me demande si je crois que vous pourrez avoir réponse de votre cousin.
Excusez-moi pour toutes ces choses, et croyez-moi bien cordialement à vous,
Claude Monet.

Document communiqué par Mme Dortu.

1254. À G. DURAND-RUEL — Giverny, 19 oct. 94

Cher Monsieur,
J'ai bien reçu votre lettre du 17 courant contenant le relevé de mon compte se chiffrant par une somme de 6542 francs 10 à mon débit.
Je compte venir à Paris prochainement et j'en profiterai pour venir vous solder cette somme, car je ne puis douter que l'envoi de mon compte ne sous-entende une réclamation, pour ne pas dire mieux.
J'attendais une réponse à la lettre que j'avais adressée dernièrement à M. Durand-Ruel, M. Joseph me l'avait fait espérer sous deux ou trois jours et je suis doublement étonné que, pour toute réponse à une lettre toute de courtoisie, il ne me soit répondu que par l'envoi d'un compte à payer.
Recevez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments distingués. Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1255. À M. JOYANT — Giverny, 11 novembre 1894

Cher Monsieur Joyant,
J'ai bien reçu vos deux lettres dont je vous remercie bien, car je suis confus du mal que je vous donne.
Si j'ai bien compris la lettre de votre cousin, M. Guéry doit être un homme d'un certain âge. Vous seriez bien aimable de me renseigner à ce sujet dès que vous aurez pu faire part des conditions de prix aux autres professeurs dont vous me parlez; mais je crois qu'un homme jeune effraiera moins nos jeunes sauvages, et puis supportera peut-être mieux le voyage quelquefois pénible en cette saison.
Mais naturellement il nous faut quelqu'un de sérieux, comme vous l'avez compris du reste.
Voici toujours la réponse à votre première lettre.
Selon l'heure et le temps à donner aux leçons, le professeur, si c'est un homme aimable, déjeunerait avec nous ou, s'il le préférait, à l'hôtel Baudy à Giverny et à nos frais. Il trouverait une voiture à l'arrivée du train à Vernon, voiture qui le reconduirait également; le voyage en seconde d'environ dix francs aller et retour. Maintenant les trains ne sont pas très commodes, ou il faut partir de Paris à 8 heures du matin, par conséquent déjeuner ici pour ne repartir qu'à 5 heures de Vernon, ou bien partir de Paris vers midi, arriver ici vers 3 heures pour repartir à 7 heures du soir; par conséquent le cachet devrait ne pas être le même et pourrait varier de 40 à 60 francs voyage compris, et les autres frais à ma charge. Je suis même assez embarrassé pour décider un chiffre exact, puisque, en somme, cela dépendra du temps consacré aux jeunes gens.
Je vous donne ces à-peu-près de chiffres pour que vous puissiez les transmettre à ces messieurs, vous priant de me faire savoir ce qu'ils en penseront et en même temps vous tâcherez de me renseigner sur ces professeurs, leur âge, et ce qu'ils sont.
Excusez-moi de vous donner toute cette peine et croyez-moi bien cordialement vôtre, — Claude Monet.

Document communiqué par Mme Dortu.

1256. À GEFFROY — [Giverny], le 23 novembre 1894

... C'est entendu pour mercredi.
J'espère que Cézanne sera encore ici et qu'il sera des nôtres, mais il est si singulier, si craintif de voir de nouveaux visages, que j'ai peur qu'il nous fasse défaut, malgré tout le désir qu'il a de vous connaître. Quel malheur que cet homme n'ait pas eu plus d'appui dans son existence! C'est un véritable artiste et qui en est arrivé à douter de lui par trop. Il a besoin d'être remonté, aussi a-t-il été bien sensible à votre article! — Claude Monet.

G. Geffroy, 1922, p. 196. — J. Rewald, «Cézanne, sa vie, son œuvre, son amitié pour Zola», Paris, 1939, pp. 343-344 (partiellement).

1257. À M. JOYANT — Giverny, 23 novembre 1894

Cher Monsieur Joyant,
J'ai reçu vos deux lettres. Vous êtes bien aimable et je vous remercie beaucoup de votre bonne obligeance.
Comme je compte venir bientôt à Paris, je verrai M. Guéry, ce sera je crois plus commode de nous entendre que par correspondance.
En venant, je pense pouvoir enfin apporter les *Cathédrales* à M. Camondo.
Amicalement à vous et à bientôt.
Dans dix ou douze jours. — Claude Monet.

Document communiqué par Mme Dortu.

1258. À O. MAUS — Giverny, 7 décembre 1894

Cher Monsieur,
A mon grand regret, croyez-le bien, il me sera encore impossible de prendre part à votre exposition cette année. Je n'ai rien de bien à vous envoyer et suis encore très occupé à terminer les tableaux que je devais exposer l'an passé à Paris. Excusez-moi donc et recevez tous mes remerciements pour votre aimable invitation.
Croyez-moi bien cordialement vôtre, — Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. II, p. 225.

1259. À G. DURAND-RUEL — Giverny, 25 déc^{bre} 94

Cher Monsieur Durand,
Ainsi que je vous l'ai dit, je vous serai bien obligé, dès que vous aurez reçu une réponse de votre père, de me faire savoir ce qu'il aura décidé relativement à mon exposition des *Cathédrales* que je tiens à montrer le printemps prochain vers la fin d'avril — s'il est disposé à la faire comme cela devait avoir lieu l'an dernier, ou si je dois m'occuper de la faire ailleurs.
Devant partir en voyage assez prochainement, j'ai besoin d'être fixé d'une manière positive, et naturellement dans le plus bref délai possible. Je compte donc sur un mot de vous dès que vous aurez la réponse de votre père.
Recevez mes meilleurs compliments. — Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 354-355. Archives Durand-Ruel.

1260. À RODIN — [Giverny], 7 janvier 95

Mon cher Rodin,
Je reçois une carte de convocation du Comité Puvis de Chavannes pour après-demain mercredi, vous seriez bien aimable de m'envoyer *de suite* un mot pour me dire s'il est urgent que j'y assiste. Si oui, je viendrai, car c'est un dérangement pour venir d'ici; sinon, excusez-moi et à mercredi 16 pour le grand jour.
Amitiés, — Claude Monet.

Je compte sur deux lignes par *retour de courrier*.

Musée Rodin, Paris.

1261. À G. PETIT — Giverny, 19 janvier 95

Cher Monsieur Petit,
Comme je vous l'ai promis, je viens vous donner réponse au sujet de l'exposition dont nous avons parlé, et j'ai le regret de vous informer que, contrairement à mon attente, M. Durand-Ruel m'ayant manifesté le désir que cette exposition ait lieu chez lui, je m'y suis décidé.
Je vous remercie de votre aimable obligeance et vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.
Cordialement à vous, — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1262. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 21 janvier 95

Cher Monsieur Durand,
Comme je vous l'ai dit, je partirai lundi prochain pour la Norvège. Donc si vous avez l'intention de venir à Giverny, il ne faudra pas tarder, autrement il ne faudrait pas vous étonner que plusieurs de mes dernières toiles soient parties. M. Montaignac, comme je vous l'ai dit, a déjà fait un choix, et d'autre part M. Valadon m'a écrit pour venir voir mes dernières choses. Je lui ai répondu qu'il pouvait venir me voir cette semaine, mais en le prévenant que je tenais à ce qu'il ne soit plus question entre lui et moi des *Cathédrales*. Si donc vous êtes dans l'intention d'en avoir (je parle des *Cathédrales*), vous ferez bien de vous dégager de votre entente, autrement vous risquerez d'arriver lorsque tout le monde aura fait son choix. M. Sutton vient de charger M. Montaignac de choisir pour lui. Voyez donc ce que vous avez à faire. Je serai à Giverny jusqu'à dimanche prochain, si vous n'avez pas le temps de venir ici, ce sera pour mon retour, mais je tenais à vous prévenir, pour qu'il n'y ait pas d'équivoque, et que vous n'ayez pas l'ombre d'un reproche à me faire.
Les meilleurs compliments de votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 355. Archives Durand-Ruel.

1263. À ALICE MONET — Helsingör, jeudi 4 h soir [31 janvier 1895]

Me voilà sain et sauf ici, mais avec bien du retard. La traversée de cette nuit (Kiel à Korsör), qui devait être de cinq heures, en a été de neuf passées, de sorte que les trains soi-disant correspondants n'ont pas attendu et que je suis en panne ici à attendre un autre bateau qui va me conduire en Suède. Finalement au lieu d'être demain matin à Christiania, je n'y serai que le soir.
C'est un dur voyage comme ça quand on n'a plus vingt ans, mais un vrai nettoyage et une bonne nuit et je serai d'aplomb. Je crains que nos lettres, les tiennes comme les miennes, n'aient aussi du retard. Ne t'inquiète en rien, le plus dur est fait, mais cette nuit tu aurais eu une fameuse frayeur.
Voici en peu de mots ce qui est arrivé; le froid et surtout le vent qui était déchaîné, avec cela le noir de la nuit. J'ai pris une très bonne cabine en arrivant à Kiel, je tombais de sommeil et me suis endormi de suite, mais, à deux heures, je suis réveillé par des bruits étranges, c'étaient des glaçons qui heurtaient le bateau, un tapage infernal, puis plus rien. Le bateau arrête, j'allais me rhabiller et ressortir sur le pont, j'en suis renvoyé par les hommes couverts de neige et de givre. C'était superbe, mais ne sachant pas ce qui se passait, je viens dans le salon, d'autres voyageurs se lèvent et nous apprennent qu'il y a une telle tourmente de neige que le capitaine ne peut rien voir ni continuer de marcher. On met les ancres et avec cela un joli tangage, puis la sirène, enfin tout le dramatique voulu, puis tout d'un coup on remarche, la neige cesse alors. Je me recouche, cela a eu lieu deux fois dans la nuit, mais j'ai fini par être si bien bercé que j'ai dormi quatre heures. Quand je me suis réveillé à sept heures au petit jour, il faisait calme et presque doux, du coup il fait moins froid ici qu'à Cologne et Hambourg, mais c'est bien embêtant d'être retardé de douze heures; je vais télégraphier à Jacques.
Où je suis à Helsingör, c'est délicieux; on voit d'ici la Suède à vingt minutes de bateau, la mer avec en premier plan la neige. C'est épatant, c'est divin et la première fois que je vois quelque chose de vraiment beau; jusque-là, j'étais un peu déçu.
Quant à la nourriture, très médiocre pour ne pas dire plus, mais dans le genre, à bord du bateau, il ne faut rien dire.
Ne te tourmente pas et reçois pour toi mes plus tendres pensées, tous mes baisers pour toi, Suzanne, les petits et les grands, et grandes amitiés à Butler.
Je vais au télégraphe et faire un tour avant le départ du bateau pendant qu'il fait jour encore.
Ton vieux Monet qui t'aime, — Claude Monet.

1264. À ALICE MONET — Hôtel Continental, Helsingborg, [31 janvier 1895]

Encore jeudi soir.
Du susdit pays où je suis de nouveau en plan, la nuit d'hier a bouleversé [mes plans]. Je pensais comme je l'avais cru comprendre, des gens parlant sensément le français, qu'en passant d'Helsingör ici j'allais trouver un train correspondant, qui tout en retardant m'amènerait encore à une heure possible près de Jacques. Mais arrivé ici à 6 heures, j'ai appris après avoir couru à la gare que le train pour Christiania ne partait qu'à 11 heures du soir pour arriver demain soir à 9 heures. Je m'en console d'abord en t'écrivant ces lignes et en me disant qu'à partir de 11 heures, je vais dormir comme une pioche et que le jour viendra juste pour le trajet en Norvège, le plus intéressant à voir pour passer le temps et me refaire. Je suis venu dans l'hôtel le plus chic de la ville (qui est du reste délicieux), j'ai fait ma toilette à fond et ai tâché de manger quelque chose de chaud, chose rare depuis mon départ. C'était encore médiocre mais plus réconfortant. Quoiqu'il fasse nuit, la ville est très gaie, c'est tout autre chose qu'en Danemark, ce ne sont que traîneaux de toutes sortes, riches et pauvres, il y en a de toutes sortes, des gosses de cinq ans dans de tout petits traîneaux et tout cela avec une musique de grelots très amusante. Je me sens cette fois dans un autre monde et je suis à 24 heures de Christiania. Jusqu'ici, comme je te le disais tout à l'heure, j'étais fort dépité de tout ce dérangement pour si peu, pensant qu'entre Calais et Douvres il y a bien autre changement; on sent par cela qu'un jour prochain tous les pays qui n'ont pas une conformation spéciale se ressembleront, choses et gens.
J'hésite à renvoyer une nouvelle dépêche à Jacques, il est plus à même que moi de savoir les heures de train. Il fait un temps très agréable, il n'y a pas trace de dégel, l'air est là mais enfin il ne fait pas très froid; il tombe une petite neige imperceptible. A Cologne et à Hambourg il y avait 20 et 22, ici il ne doit pas y avoir 10 à mon idée[1], mais le temps est chargé qui est plein de neige.
Je ne sais si ces deux lettres du même jour te parviendront en même temps, mais tu ne m'en voudras pas d'être moins loquace quand je t'écris être pris par Jacques et le travail.
Je pense bien à toi comme à tous dans cet intérieur à notre goût, mais il me tarde d'avoir de vos nouvelles, écris-moi longuement et parle-moi de tous et de tout. Je vous embrasse encore et t'envoie mes pensées dans un gros baiser.
Ton vieux — Monet.

[1] Entendez: –20, –22, –10 degrés Celsius.

1265. À ALICE MONET — Christiania, 3 février 95

Ma bonne chérie,
Enfin je peux donc causer avec toi et te donner moi-même de nos nouvelles; j'étais si las hier soir et aujourd'hui qu'en rentrant à 6 heures j'ai dû prier Jacques de t'écrire pour ne pas te laisser sans nouvelles, d'autant qu'il faut écrire avant 7 heures du soir.
Il est dix heures et demie du soir et je tiens à commencer cette lettre que je continuerai demain. D'abord, que je te dise que j'ai trouvé ton cher Jacques très bien, mais aussi bien émotionné de me voir. Il est très gentil pour moi, je n'ai pas besoin de te le dire (phrase bête puisque je te le dis tout de même).
Je ne tenais pas à m'installer dans sa pension, il m'y avait fait préparer une chambre pour la première nuit en attendant que je voie un hôtel, mais j'en concluais qu'il serait heureux que j'y reste et m'y suis décidé, et nous mangeons dehors, sauf le petit déjeuner du matin.
Je suis arrivé rompu de fatigue à cause de tous ces retards et pas toujours très enthousiasmé. La route était souvent monotone et cette neige, éternelle depuis Paris, un peu fatigante à la fin; cependant ma dernière journée en chemin de fer m'a permis de voir des choses extraordinaires, plus belles même que Christiania, et la nuit m'a privé de plus belles choses encore; tu comprends que je ne puisse te narrer tout ce que j'ai vu, ce serait trop long. Je vais seulement te donner mes premières impressions sur Christiania. L'arrivée le soir m'a laissé froid et ma première promenade hier matin, plus encore. Ce pays doit certainement être infiniment plus beau sans neige ou du moins pas à ce point [enneigé]. Ce qui est la grande beauté des fjords, c'est l'eau, la mer, et elle n'existe plus; c'est de la glace, mais couverte de neige et si bien qu'on ne voit plus qu'on est au bord de la mer. Quelques rares parties de glace sont vierges de neige, c'est alors une glace lisse, admirable, on va là-dessus à pied, en traîneau l'après-midi et, aujourd'hui surtout, j'ai vu de très belles choses, merveilleuses même, mais ce qui est vraiment délicieux c'est cette vie d'ici: d'aller en traîneau enveloppé de fourrures, c'est exquis, puis les fameux chiens. C'est de la frénésie, toute la population ne songe qu'à cela, des tout petits gosses comme les grandes personnes, et tous dans des délicieux costumes qui les font ressembler à des Lapons. C'est ma joie de les voir: on ne voit que cela, des bandes partir avec leurs sacs, ils s'en vont dans la montagne, nuit et jour, la nuit avec des torches.
Mais en voilà bien long là-dessus, il doit te tarder de savoir si Jacques paraît avoir profité de son séjour.
D'après ce que j'en puis juger, il comprend tout et se fait comprendre, il est du reste très sérieux et cause très sagement, pensant qu'il a encore à se perfectionner et que, malgré le bonheur qu'il aurait de rentrer, de te revoir toi et les siens ainsi que sa belle France, qu'il vaut mieux pour lui rester encore quelques mois.
Tu sais comme il est parfois, il admire tout de ce pays, puis débine tout, ne trouvant rien de beau, rien de bon.
Mais l'heure s'avance, nous avons tant trinqué aujourd'hui, tant absorbé de cet air vif, que je tombe de fatigue. Je vais me coucher et finirai ma lettre demain.
J'ai reçu la tienne ce matin, datée de mercredi, et j'espère en recevoir une autre demain. Je suis bien heureux des nouvelles que tu me donnes, mais tu as dû en effet avoir bien peur de cette chute de Suzanne.
Lundi matin.
Je viens de recevoir ta bonne lettre datée de vendredi me disant avoir reçu celle que je t'ai envoyée d'Altona; mais n'as-tu pas reçu d'abord ma dépêche de Cologne? Je vois que vous continuez à avoir bien froid, je m'en réjouis pour les patineurs, mais pour toi et Suzanne il serait temps que l'hiver prenne fin.
Ici il fait très froid, mais rien d'excessif, 10 degrés environ (au-dessous), mais c'est pour plusieurs mois encore; quant à la durée du jour, j'ai été surpris de voir qu'à 7 heures et demie on y voit et jusqu'à près de 6 heures du soir. Je me suis réveillé très tard ce matin, j'étais du reste très fatigué hier soir. Nous allons aller déjeuner dans un pays voisin à 1 heure de chemin de fer sans trop marcher aujourd'hui. Ecris-moi le plus souvent possible et aussi le plus longuement, ça me fait tant plaisir; embrasse aussi mon petit Jimmy et sa sœur ainsi que Marthe, Blanche et Germaine.
Quel malheur qu'elles ne puissent voir les patineurs en traîneau, et surtout les chiens, ce serait une joie pour Jean-Pierre et Michel qui iraient bien vite là-dessus.
Embrasse-les aussi bien fort pour moi.
Mais voilà Jacques qui m'attend, il me faut te quitter. Je t'envoie toutes mes pensées, tous mes baisers,
Ton vieux Monet qui t'aime, — Claude.
Merci du passeport.

1266. À ALICE MONET — Christiania, samedi 9 fév. 95

Pour te rassurer plus vite, ma bonne chérie, je t'ai adressé une dépêche hier soir au retour de notre excursion; il était du reste trop tard pour t'écrire. Merci de tes bonnes lettres. Ne te tourmente pas, je me porte à merveille et ton Jacques aussi, et nous sommes bien heureux des nouvelles que tu nous donnes, car je veux croire que tu me dis bien la vraie vérité au sujet de l'accident de Jean, et j'espère aussi que la fluxion de Suzanne est depuis longtemps passée. A part cela, je vois que tout va bien à Giverny malgré le froid, mais vous allez bien vite avoir le printemps après cela. Ici le froid devient extrêmement vif. Le minimum à Christiania est de 10 au-dessous à midi et de 25 à 30 la nuit, mais dans les endroits que nous avons parcourus pendant ces quatre à cinq jours dans les montagnes, nous avions toujours dans la journée entre 20 et 30, et l'étonnement des Norvégiens est grand de me voir supporter cela et surtout de me voir en Norvège en hiver. Ils n'en reviennent pas. Du reste, si je souffre d'une chose, c'est plutôt de la trop grande chaleur dans les maisons, dans les chemins de fer. En traîneau, où nous sommes restés jusqu'à des six heures de suite, je n'avais froid qu'au visage que nous avions au bout d'un certain temps couvert de glace, les cils gelés; nous avions de bonnes binettes, accoutrés comme des Lapons et enveloppés dans d'énormes peaux d'ours. Et, puisque je prononce ce mot, ce n'est pas un mythe, nous avons voyagé pendant plusieurs heures et dans de superbes forêts de pins qui en sont remplies, mais qui sont cachés et ne sortent pas pendant les grands froids. Dans ces mêmes endroits où il n'y a aucun village, on trouve de temps à autre un chalet, c'est une halte pour les chevaux et les gens. On est tout surpris d'y entrer dans de vrais salons, d'y être reçu par des gens civilisés, aimables et gracieux, heureux de vous offrir l'hospitalité. Que de belles choses vues là, du haut de ces montagnes à pic sur d'immenses lacs entièrement pris et couverts de neige! Nous en avions dans ces endroits plus d'un mètre, et notre traîneau glissait là-dessus, le cheval en sueur tout couvert de givre et de glace comme nous.
J'ai vu aussi d'énormes chutes d'eau de cent mètres, mais entièrement gelées, c'est extraordinaire. Mais tout cela est trop long à dire, tout cela se case dans ma cervelle, j'en aurai pour longtemps à vous en conter.
Bref, à la déception de l'arrivée a succédé un émerveillement continuel, et je serais ravi, sans un cheveu, c'est qu'on s'occupe un peu trop de ma personne, dans les journaux, dans les restaurants, les cafés. Il est question d'un banquet que me veulent offrir les peintres et les littérateurs. Jacques me l'avait caché, mais j'espère y couper, ayant déjà fait répandre que j'étais habitué à vivre modestement dans mon coin et que, bien que très flatté, je n'aimais pas ces sortes de choses.
On avait même tourmenté Jacques pour savoir l'heure de mon arrivée pour me recevoir à la gare; heureusement il a su éviter cela. Voilà le seul cheveu, car les gens sont charmants partout et toujours disposés à vous rendre service. Quant à Jacques, il est un délicieux guide, et j'ai pu constater dans ce voyage qu'il se faisait très bien comprendre, les gens paraissent même surpris qu'il l'ait pu apprendre si vite.
Je pense me mettre au travail lundi ou mardi, d'abord aux environs d'ici et ensuite dans la montagne où j'irai habiter pendant quelques jours; je vais m'équiper pour cela, car il faut être hermétiquement couvert. Ne t'inquiète donc pas et écris-moi le plus souvent possible, tes lettres me sont de toute nécessité.
Merci à tous des bons souvenirs envoyés, à Blanche de ses bons soins; dis-lui que je crois avoir donné les pois de senteur à Kléber; embrasse bien fort Jimmy et sa sœur, Suzanne et les filles et garçons, j'écrirai aux uns et aux autres à tour de rôle.
Je t'envoie toutes mes tendresses et les baisers de Jacques.
Prends patience et surtout pas de mauvais rêves.
Je t'embrasse encore,
Ton vieux — Claude.
Je n'ai pas reçu ta dépêche, adresse réclamation à Vernon.

Document original.

1267. À ALICE MONET — Christiania, 11 février 95

Ma bonne chérie,
Je ne sais si tu m'as écrit d'autres lettres ou s'il s'en est perdu, mais avant-hier rien et ce matin non plus.
Parti hier dimanche de très bonne heure avec Jacques pour passer la journée aux environs, j'ai trouvé le soir en rentrant ta lettre datée de mercredi 6 février. C'est bien long, et pour comble, la neige étant tombée en abondance et la glace devenant de plus en plus gênante, il y a beaucoup de retards dans les courriers, ce qui est bien désagréable pour toi comme pour nous.
Nous nous portons à merveille, Jacques et moi faisons de superbes promenades. Je ne sais où donner de la tête, ni que faire, tant je vois de belles choses. Je cherche des endroits possibles, à proximité d'auberges et de chemins de fer, et c'est le diable. Ne pouvant aller sur chis *[sic]*[1], il me faut trouver mes motifs sur des chemins déjà tracés, car en s'en écartant il y a des 3 mètres de neige. Sur skis on passe partout. Enfin, je vais demain visiter un endroit entrevu en chemin de fer, nous serons accompagnés d'un peintre très aimable et obligeant qui, si l'endroit me plaît, me donnera tous les moyens de m'y installer. Aujourd'hui j'ai fait des emplettes d'équipement, chaussures, toques, vêtements, etc., et ce sera le diable si j'ai froid, mais l'air ici est d'un vif extraordinaire, et puis ça pince ferme, 20 et 25 en plein jour à midi hier, aujourd'hui 12 et 15 de nos degrés à nous, mais je n'en souffre pas, au grand étonnement des gens d'ici qui sont du reste très frileux.
En achetant nos toques, j'ai vu toutes les fourrures possibles et me suis informé du prix du renard bleu; on peut en avoir la peau extra pour 60 à 80 francs. Le renard argenté me paraît très cher, 300, 500, 600, 800 francs; c'est effrayant ce qu'on en voit, tout le monde en est couvert. Dis-moi si ces prix diffèrent de Paris, mais il faut songer aux droits d'entrée.
Je suis bien content des nouvelles que tu me donnes de Suzanne, je suis persuadé qu'avec le beau temps ça reviendra vite. Je suis aussi bien heureux de savoir Jean tout à fait remis, mais tu ne me parles jamais de ta santé à toi, tu sais que je tiens à savoir la vérité, et, si tu avais quelque chose de pressant, use du télégraphe.
Je ne m'étonne pas de l'amabilité des Rémy. On aura su mon absence et pensé que, l'obstacle étant loin, un rapprochement serait possible à faire — momentanément, je ne dois pas me tromper.
Je suis bien aise de savoir que les leçons marchent bien avec M. Guéry et pense bien que Geffroy va se hâter pour le Michelet.
Merci encore de tes bonnes lignes, donne-moi l'exemple en m'écrivant le plus souvent possible. L'heure me presse. Baisers à tous, les plus tendres et tout mon cœur pour toi,
Ton vieux — Claude Monet.

[1] Monet écrit *chis* pour *skis*, graphie que nous avons rétablie dans la suite de la correspondance.

Document original.

1268. À ALICE MONET — Christiania, 13 février 95

Ma bonne chérie,
Enfin nous avons ce matin tes deux lettres du 8 et du 9, nous commencions à nous tourmenter et je me disposais à te télégraphier, si nous n'avions pas reçu ces deux chères lettres ce matin.
Je vois que vous avez bien froid aussi, mais ce n'est rien à côté d'ici; ce que vous avez la nuit, nous l'avons le jour. Je comprends la joie des patineurs, mais je tremble bien pour le jardin, pour les oignons. Pense-t-on bien à surveiller la glace dans le bassin? Ce serait bien malheureux si tout ce qu'il y a de planté allait périr. Je suis du reste au regret de m'être absenté à présent, car à part la joie d'être avec Jacques et de pouvoir t'en donner de bonnes nouvelles, ce voyage ne me sera d'aucune utilité. Jusqu'à présent j'avais pensé pouvoir travailler. Hier encore nous avons voyagé toute la journée pour cela et vu des choses de toute beauté, mais je vois la chose trop difficile; l'installation matérielle, les pertes de temps d'allées et venues rendent tout travail impossible. Et comme je trouve inutile de couvrir les toiles pour les planter là, j'y renonce, à la grande déception de Jacques. Tout cela me rend d'humeur assez sombre et je regrette bien de ne pas être à Giverny où j'aurais pu profiter des belles choses qu'il y a en ce moment, et, comme j'ai maintenant assez vu la Norvège, il se pourrait que, subitement, je reprenne le chemin de la France, n'ayant aucun goût de voir du pays que je ne puis peindre. Du reste je suis trop vieux pour m'embarquer désormais pour des pays étrangers; en France tant qu'on voudra, où l'on peut se caser et vivre à sa guise et où l'on peut profiter de son temps. Ici, manger à une autre heure qu'eux est chose presque impossible, on se couche fort tard et on se lève de même. Enfin, malgré l'amabilité des Norvégiens, j'en ai presque plein le dos, et tout cela parce que je ne peux pas travailler, que c'est chose impossible. Mais en voilà assez, même trop, tu vas m'en vouloir de me laisser ainsi abattre et décourager. Heureusement, nous nous portons à merveille.
Ecris-moi, je t'en prie, le plus souvent possible. Je suis bien heureux de ce que tu me dis de ta santé, de cette promenade à Vernon, mais prends garde aussi de prendre froid. Je ne sais que te dire pour le bois, tu es plus à même là-bas de juger ce qu'il faut faire.
Quant à Geffroy et au Michelet, je pense inutile de lui écrire, puisque tu l'as fait toi-même. Dieu sait quand il aurait ma lettre; mais si au reçu de ces lignes tu n'avais rien reçu, demande-lui alors de te donner l'adresse de l'éditeur.
Je vais penser à ce que je dois faire pour ce pauvre Gens et répondrai à cet imbécile de Depeaux.
Dis à Blanche que je l'envie bien de pouvoir travailler, qu'elle ne se décourage pas, c'est bon pour un vieux comme moi. Embrasse-la bien, ainsi que tous, petits et grands. Je t'envoie tout mon cœur et mes tendresses.
Je voudrais bien être au milieu de vous.
Ton vieux — Claude Monet.

Document original.

1269. À ALICE MONET — [Christiania], 15 février 95

Ma bonne chérie,
Voilà deux jours que je ne t'ai écrit, c'est que tout en étant très découragé et très près de prendre le bateau pour Le Havre, j'ai encore voulu tenter de chercher un coin où m'installer, un endroit où je pourrais travailler sans faire de voyage en traîneau ou en chemin de fer. Bref, après la promenade toujours merveilleuse, j'ai enfin mis la main dessus, je crois. Je viens de m'y installer, c'est à trois quarts d'heure de Christiania. Il y a des peintres, et un littérateur qui parle français, et qui sont très prévenants et obligeants. Quand j'y suis venu hier avec Jacques et qu'on a vu qui j'étais, c'est à qui m'offrirait de me promener dans son traîneau, et c'est avec la femme d'un peintre que je suis allé faire un tour de deux heures. J'ai vu des choses étonnantes. Je viens de la refaire à pied accompagné de Jacques et pense commencer demain. Me voilà donc remonté, je tenais à te l'écrire à la hâte et pour ne pas te laisser trop longtemps sur l'impression de ma dernière lettre. Je t'envoie aussi une dépêche avec ma nouvelle adresse, la voici de nouveau au cas où elle aurait été estropiée au télégraphe.
L'heure presse, je n'ai que le temps de t'envoyer mes tendresses pour tous et mes meilleurs baisers pour toi. Nous nous portons à merveille malgré le froid, –20° à midi, mais un soleil resplendissant depuis quatre jours. A demain ou après, une plus longue lettre.
Ton vieux — Claude Monet.

Fru Björnson
Björnegaard
Sandviken
Naer Christiania

1270. À ALICE MONET — Christiania, 18 fév.95

Pardonne-moi, ma bonne chérie, de ne pas t'écrire aussi souvent que tu le voudrais et que je le voudrais moi-même, mais c'est le diable dans ce pays d'arriver à s'isoler et à faire ce que l'on veut, et puis c'est chaque jour une personne qui désire me voir et me dérange; les Norvégiens sont on ne peut plus aimables, mais très lents, très insouciants. Tous ces jours, je m'étais dit que je tenais à ce que tu reçoives une bonne lettre pour ta fête, et j'ai dû, rentrant trop tard ce soir de la fameuse course sur skis, me servir encore du télégraphe pour te prouver que je pense bien à toi, mais je te souhaiterai ta fête au retour, retour qui sera une grande joie pour moi, malgré ce que je vois de beau. Nous sommes rentrés si tard de ces courses, que j'ai préféré coucher ici et passer un peu de temps avec toi, ce que je n'aurais pu faire si j'étais rentré coucher à ma nouvelle adresse à Sandviken où j'aurais trouvé du monde; il m'est impossible de manger seul, c'est partout une vie en commun, vie de famille; après les repas on passe au salon et ça n'en finit plus. Dire que voilà dix-huit jours que je suis ici et que je n'ai pu travailler encore, j'espère toujours m'y mettre, mais il faut beaucoup de temps pour comprendre et bien voir les choses. Jacques est on ne peut plus gentil, mais il n'a pas su me montrer d'abord les endroits les plus caractéristiques, puis les premiers jours la neige et la brume et la neige empêchaient de voir bien des choses. C'est un pays admirable, mais trop loin pour y revenir, de là ma tristesse par moment et mon découragement en voyant les jours passer sans avoir rien pu faire.
Sandviken est un très bel endroit, je m'y suis installé pensant y travailler plus facilement, mais voilà qu'aujourd'hui j'ai vu à l'endroit des courses, des choses plus belles encore, si bien que je ne sais où donner de la tête, et pourtant il faut absolument que je rapporte quelque chose.
Voilà huit à dix jours qu'il fait un soleil superbe, mais depuis hier il y a apparence de dégel, il fait même chaud; il ne me manquerait plus que cette déveine, et puis j'enrage aussi de penser que j'aurais pu travailler à Giverny que je connais.
Je vois que vous avez toujours bien froid, c'est un peu long pour vous, sauf pour les patineurs, mais pour la pauvre Suzanne il est bien désirable que le temps doux arrive, et qu'elle puisse enfin s'installer chez elle. Puis ce froid que je voudrais voir durer ici, je le redoute bien pour le jardin, j'ai grand-peur que bien des choses ne soient perdues; on n'a couvert aucun oignon cette année, cette imprudence due à Kléber pourra être une grande perte; en plus de cela, bien des choses que j'ai dit de faire vont être très en retard. Si donc le temps change, que l'on secoue un peu Kléber.
J'aurais voulu écrire à Blanche, comme je l'avais dit, je le ferai dès que je pourrai, mais si elle a un moment, elle me fera bien plaisir en me mettant au courant de bien des choses.
Mais je m'aperçois que je ne t'ai rien dit encore de ces courses d'aujourd'hui, pour lesquelles nous avions dû retenir dix jours d'avance un traîneau à deux chevaux; en dehors de l'endroit merveilleux où cela a lieu, c'est une chose absolument spéciale que je suis bien heureux d'avoir vu. En dehors de tous les traîneaux de Christiania et des environs, toute la population va là et tout le monde est chic, les soldats, la musique, tous sont chic. C'est extraordinaire, cela a lieu sur le plus haut mont derrière Christiania, et c'est de là que j'ai pu me rendre compte pour la première fois aujourd'hui de ce qu'est le fjord de Christiania.
La course, elle aussi, est des plus curieuses: sur une pente de plus de cent cinquante mètres ils descendent cela en faisant dans l'air des bonds de vingt à vingt-cinq mètres, c'est très extraordinaire. Nous sommes partis ce matin à 9 heures et demie pour ne rentrer qu'à 7 heures. Tout le défilé du retour a été long et figure-toi que tout le public — des milliers de personnes, de traîneaux et de chevaux — tout cela se tient sur un lac; cela vous donne une idée de ce qu'est la glace.
Mais voilà l'heure qui avance et je vais me coucher afin de pouvoir partir de bonne heure pour Sandviken et tâcher d'y travailler. J'y suis du reste beaucoup mieux qu'ici, sous tous les rapports. La pension est très bonne, bon lit et très bonne nourriture. A Christiania j'aurais fini par maigrir.
Embrasse bien fort pour moi toute la maisonnée, mes amitiés à Butler. Je pense bien à vous. J'espère que Jimmy pense à moi et qu'il me reconnaîtra. Je t'envoie toutes mes pensées, tout mon cœur dans un baiser.
Ton vieux Monet qui t'aime et sera bien heureux de te revoir.
P.-S. — Nous n'avons pas eu de courrier de Giverny ce matin, mais je compte bien trouver une bonne lettre demain matin à ma nouvelle adresse, si toutefois le télégraphe te l'a bien transmise sans trop la rendre incompréhensible.
Nous avons été bien épatés de la lettre de M. Vitalis. Je vais lui répondre. Il est minuit, je t'embrasse encore, ainsi que Jacques qui est couché. Tous deux sommes très bien portants.

Document original.

1271. À ALICE MONET — Sandviken, 21 fév. 95

Ma bonne chérie,
Deux mots à la hâte pour te remercier de tes bonnes lettres qui me font tant de bien et de plaisir. J'en ai reçu trois hier dont une adressée à Christiania, puis une ce matin, datée de lundi.
Je travaille, mais c'est bien difficile subitement de comprendre un pays, et je fais tourner Jacques en bourrique. Souvent nous partons avec armes et bagages pour ne rien faire; mais il faut que j'en vienne à bout, et que je rapporte quelque chose.
Je vois que Suzanne ne va pas très bien, c'est désolant, mais comme le dit M. Duchâteau, je suis certain que le froid doit lui être très mauvais.
Ici il fait presque chaud, ou du moins je suis très endurci, 10 et 12 degrés à 11 heures, mais le soleil est ici si vif, le temps si net que la neige fond, il est vrai qu'avec une pareille épaisseur on ne s'en aperçoit pas, sauf sur les arbres et quelques toits.
Je vois avec plaisir que les enfants s'amusent joliment à Giverny, mais ce godiot *[sic]* est épatant.
Je t'écris à la hâte, je te l'ai dit, il est 2 heures, c'est l'heure du dîner et à 3 heures nous repartons au travail jusqu'à six heures et demie. Je t'envoie toutes mes pensées et mes tendresses, ainsi que des baisers pour tous.
Ton vieux — Claude Monet.
P.-S. — Jean n'a-t-il donc pas reçu la lettre que je lui ai adressée à Rouen?

Document original.

1272. À ALICE MONET — [Sandviken], dimanche soir, [24][1] février [1895]

Je suis bien coupable, ma bonne chérie aimée, de ne pas t'écrire plus souvent; la vérité est que je viens de passer pas mal de jours très découragé, d'une excitation telle que j'étais incapable de t'écrire, et tout cela parce que je vois tant de belles choses infaisables pour bien des raisons; plusieurs fois j'ai été sur le point de faire mes paquets et de partir. Il faut dire qu'il y a beaucoup de raisons contre moi qu'il serait trop long de t'expliquer, mais au fond il est impossible d'arriver de Giverny dans un pays comme celui-ci et de s'y asseoir tout de suite pour travailler. Le pauvre Jacques est bien affecté de me voir ainsi, il est cependant bien gentil, mais tu me connais, c'est plus fort que moi, et j'enrage tant de voir ces choses que je ne peux songer à faire, car il y a de grandes variations de temps presque continuellement beau, mais variable comme atmosphère. Il ne fait plus très froid, et du reste je n'en ai jamais souffert; il y a quelques jours il y a eu comme un dégel pendant le jour, puis la neige a repris hier matin jusqu'à aujourd'hui, et l'hiver n'est pas près de finir ici. Enfin, tu penses si je suis malheureux et c'est la raison pour laquelle chaque jour je remets au lendemain mes lettres, espérant toujours pouvoir t'annoncer que ça marche, que je travaille et suis content. Je veux m'armer de tout mon courage, de toute ma volonté pour bien [commencer] ma semaine demain matin. Mes toiles sont préparées, je sais où je dois aller à différentes heures, si le temps le permet, car il y a des endroits que j'ai vus par temps gris qui ne sont pas faisables par soleil, tant la neige est brillante et aveuglante pour les yeux (presque tout le monde ici porte lorgnon ou lunettes). Ce serait si bête d'être venu ici, d'avoir fait toute cette très grosse dépense et de revenir bredouille. Je sens de quelle humeur je serais, le dégoût que j'aurais pour terminer mes toiles pour l'exposition, et pressens même qu'elle n'aurait pas lieu encore cette fois; il faut donc que ça marche ces jours-ci, ou alors c'est que je ne suis plus bon à rien.
J'aurais bien des choses à vous dire sur tout ce que je vois, sur les mœurs, les gens, les usages; de bien braves gens, on ne peut plus aimables. Dans la maison où je suis, on est toujours en fête; j'ai pu à cause de mon mécontentement en éviter quelques-unes heureusement, et, si je puis bien travailler, j'aurai une autre excuse. Le diable ici c'est de se coucher de bonne heure, d'avoir un peu de solitude, d'autant que ma chambre donne dans le salon où l'on se tient depuis le matin jusqu'au soir; puis dans la même cour, car c'est une ferme, habite un peintre, et dans un autre pavillon un auteur danois, et chaque jour c'est l'un ou l'autre qui reçoit, sans compter les peintres qu'on invite à cause de moi. L'autre dimanche, il y avait des invités au souper, un peintre célèbre et sa femme. On m'a porté un toast, au peintre Claude Monet, une gloire de la France, choc de verres, et tout le monde, hommes et femmes, debout, entonnant la *Marseillaise*, tu vois ma tête, et ça finit par «hip hip hourra» assourdissant. Fort heureusement je m'abstiens de la quantité de petits verres que ces gens-là absorbent, mêlés au vin, au lait, à la bière, quelle bizarre nourriture! Ici encore c'est possible heureusement, on y mange même de très bonnes choses, les entremets excellents. Je me porte à merveille et ne souffre que de la chaleur dans les maisons, et, si je parviens à faire quelque chose, ce serait parfait.
Aujourd'hui avec Jacques, nous nous sommes armés de pelles et nous avons entaillé des chemins dans la neige, dans certains endroits où je pensais que les motifs seraient mieux que sur les chemins où il y a toujours quelque chose qui gêne la vue; c'était le bon moyen, et j'ai, je crois, trouvé mon affaire. Ne pouvant songer à aller sur skis comme tout le monde, il me fallait toujours suivre les routes, les chemins, sous peine de s'enfoncer dans la neige. Sur les fjords même il y a des chemins de communication de tracés pour les traîneaux, ou alors, aller partout sur skis. Mais maintenant, quand je soupçonnerai un bon endroit, nous userons de la pelle, Jacques est très habile.
Enfin j'espère que ma prochaine lettre sera meilleure et te dira que ça marche, ce que j'ai fait jusqu'à présent est à recommencer.
En voilà bien long à parler de moi, merci de tes bonnes lettres. Comme toi, je pense bien à ce pauvre Caillebotte, tu aurais pu y aller, si tu te sentais bien, mais Martial me sachant ici nous aura excusés, je vais du reste lui adresser un mot.
Je suis bien aise de ce que tu me dis de la fin du froid, surtout pour cette pauvre Suzanne qui doit trouver ça bien long, elle qui a tant besoin du beau temps; je suis bien heureux d'apprendre qu'elle est mieux, embrasse-la bien pour moi ainsi que ces deux chéris que je vais trouver bien grandis; bien des choses à Butler, et tendres baisers pour tous, les filles et les garçons.
Pour toi, ma chérie, les meilleurs de moi et tout mon cœur.
Ton vieux Claude Monet qui se creuse et se fait bien du mauvais sang.
Ecris-moi le plus possible, cela m'est si nécessaire, si doux et si réconfortant.

[1] Monet a écrit par erreur: *«Dimanche soir, 23 février.»*

Document original.

1273. À GERMAINE HOSCHEDÉ — [Sandviken], 26 février 1895

[Monet parle du patinage. Remercie Germaine de lui faire la morale pour l'inciter à travailler. Il pénètre plus à fond dans la Norvège, la saisit mieux et espère en rapporter de bonnes séries. Spectacle des enfants et des jeunes filles à ski et en traîneau. Il pense que les enfants, «ses» enfants aimeraient. Il aurait dû amener Blanche qui aurait aimé peindre cette région et voudrait voir ce qu'elle a fait l'hiver à Giverny. Ravi de savoir que «Sukey» [Suzanne] va mieux.]

1274. À G. GEFFROY — Sandviken par Christiania, 26 février 1895

Cher ami,
Deux mots seulement pour vous rassurer sur mon sort et que vous ne me supposiez pas mort de froid.
Je suis émerveillé de tout ce que je vois dans ce merveilleux pays. J'ai fait des balades de quatre jours en traîneau, dans la montagne, sur les fjords, sur les lacs, c'est merveilleux! Tout cela par un froid de 25° à midi, le plus souvent, mais n'ayant jamais souffert, au grand étonnement des Norvégiens qui sont plus frileux que moi! Je me porte comme un charme, malgré une infecte nourriture, mais que de mauvais sang je me suis fait de ne pouvoir peindre tout ce que je vois! Je ne savais où donner de la tête, et découragé j'ai failli plusieurs fois prendre le train et rentrer...
Enfin, j'ai trouvé un coin passable comme installation, et me voici à l'œuvre depuis quelques jours seulement. J'ai mis en train huit toiles qui, si je ne suis pas trop contrarié par le temps, vous donneront, j'espère, une idée de la Norvège, des environs de Christiania, pays moins terrible que je ne pensais. Il aurait fallu aller dans le Nord, mais ce n'est guère possible en cette saison, enfin c'est rudement beau tout de même! Je n'ai pu voir un bout de mer ni d'eau quelconque, tout est gelé et recouvert de neige. Il faudrait vivre un an ici pour faire quelque chose de bien et encore, après avoir vu, et fait connaissance avec le pays.
J'ai peint aujourd'hui, une partie de la journée, sous la neige qui tombe sans arrêt; vous auriez ri de me voir entièrement blanc, la barbe couverte de glaçons «stalactités».
Votre fidèle ami, — Claude Monet.

G. Geffroy, 1922, pp. 203-204.

1275. À ALICE MONET — Sandviken, mercredi [27][1] février [1895]

Je suis bien heureux, ma bonne chérie, de te confirmer la bonne nouvelle que j'ai annoncée à Germaine, nouvelle qui, je le sais, va te faire plus facilement supporter cette longue séparation: oui, je travaille, et me voilà plein d'ardeur. Je voulais te le télégraphier, mais Jacques m'en a empêché, prétendant que cela me porterait malchance de m'en vanter. Enfin, si j'ai la chance de ne pas avoir trop de changement de temps, je rapporterai quelques toiles; mais le temps en ce moment est malheureusement d'un variable qu'on ne soupçonne pas chez nous. Nous avons eu aujourd'hui de la brume, du soleil, de la neige et du temps net et noir, et tout cela pas toujours à l'heure qu'il me faudrait. Enfin, comme je veux coûte que coûte rapporter quelques morceaux de la Norvège, j'en mets en train au fur et à mesure que ça change. Donc, à moins que tout ne fonde d'un seul coup, ce sera bien le diable si je n'aboutis pas à quelque chose. Ce qui me fait peur, c'est l'ardeur du soleil qui fait fondre la neige des toits; ailleurs il y a une telle épaisseur de neige qu'il n'y a, j'espère, rien à craindre, d'autant plus qu'aussitôt le soleil caché, il regèle.
Je continue à me très bien porter, du reste on est aux petits soins pour moi, je n'ai jamais vu des gens si obligeants, si serviables, et maintenant qu'on me voit à l'œuvre, on me laisse tranquille.
J'ai reçu ce matin ta lettre de samedi 23, ainsi que celle de Blanche, je la remercie bien de tous ses soins et de sa surveillance du jardin, du reste je lui répondrai demain ou après.
Je suis bien aise pour Suzanne et pour toi de savoir qu'enfin vous tenez le dégel; les patineurs n'auront pas eu à se plaindre. J'espère qu'eux aussi auront la gentillesse de m'écrire, ça me ferait bien plaisir, car je pense bien à eux; j'ai du reste l'espérance de leur rapporter quelques spécimens de plantes d'ici qu'un monsieur m'a promis d'obtenir d'un botaniste de Christiania. Il paraît qu'il y a pas mal de plantes spéciales à la Norvège.
Enfin, en attendant de leurs nouvelles, embrasse-les bien pour moi, ainsi que les filles et surtout Suzanne et mon petit Jimmy et sa sœur. Je t'envoie tout mon cœur, toutes mes pensées et de bons baisers.
Ton vieux Claude Monet qui t'aime.
Dire à Jean que j'ai reçu sa bonne lettre, je lui répondrai. Embrasse-le bien pour moi.

[1] Monet a écrit par erreur: «*Mercredi 28 février.*»

Document original.

1276. À BLANCHE HOSCHEDÉ — Sandviken, 1er mars [1895]

Ma bonne et chère Blanche,
Merci pour ta bonne lettre, merci pour tous tes bons soins et aussi des paroles de courage que tu m'adresses. Toutes ces remontrances ont du reste produit leur effet et tout le monde doit être content à présent que l'on me sait au travail comme je le suis moi-même, bien que très inquiet du temps et pas toujours satisfait de moi, d'être si long surtout. J'aurais tant de choses différentes à faire et c'est là que j'enrage le plus, car il est impossible de voir de plus beaux effets qu'ici. Je parle des effets de neige qui sont absolument stupéfiants, mais d'une difficulté inouïe et puis ce que le temps est changeant, ce n'est rien à côté de chez nous et surtout à cause de cette immensité blanche. Ces changements me font perdre un temps bien précieux, mais je ne puis cependant mettre des quantités de toiles en train, de sorte que souvent je reviens bredouille et par conséquent furieux. Ce matin j'ai cru que j'allais être forcé d'interrompre tout travail et me voyais déjà malade, mais il n'en est rien heureusement. Voilà ce qui m'était arrivé. Hier soir à 6 heures, en revenant du travail avec Jacques, nous avons trouvé tous les habitants de la maison, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, se disposant à une grande partie de traîneaux conduits par des chevaux, ce qui, entre parenthèses, est délicieux. Ce sont de très petits et légers traîneaux, tous sont au ras du sol et deux ou trois l'un derrière l'autre et que l'on dirige avec un bâton derrière en guise de gouvernail. On monte sur une côte et l'on se laisse redescendre à une vitesse vertigineuse. J'ai donc accepté d'être de la partie avec Jacques. Et dame c'est délicieux, si délicieux que j'ai remonté plusieurs fois la côte pour la redescendre ainsi; et ce sont des cris impossibles, car ça va si vite que tout ce qui est devant doit se garer. Et puis il y a des chutes et l'on roule dans la neige, ce qui nous est arrivé au grand désespoir de la demoiselle qui conduisait mon traîneau. Bref je pensais n'avoir aucun mal, mais voilà que la nuit je suis réveillé par une terrible douleur à la jambe, au genou. Impossible de dormir et, le matin, je veux me lever, mais impossible de remuer la jambe; j'essaie au bout d'une heure et tant bien que mal je parviens à m'habiller à peu près. Heureusement un jeune médecin qui habite ici m'a examiné et m'a complètement rassuré. Ce n'est qu'un tendon, un muscle qui est forcé; il m'a fortement massé et il n'y paraît presque plus. La meilleure preuve, c'est que j'ai pu faire une promenade en traîneau (à cheval) et que j'ai tenté de travailler, mais il tombe tellement de neige depuis hier soir qu'il m'a fallu y renoncer tant nous étions couverts de neige, j'en suis au désespoir, car c'était merveilleux de voir tous les arbres, tous les sapins couverts de neige, mais impossible d'y songer ni de trouver un abri d'où pouvoir peindre, et impossible de trouver un parasol un peu grand. J'enrage d'autant plus que ça ne va pas durer, une heure de soleil ou un peu de vent et tout tombera. Hier j'ai pu enfin voir la mer; non pas le large mais une partie du fjord où il n'y a pas de glace. C'est à une demi-heure d'ici; on y va sur la glace en traîneau et on arrive jusqu'au fin bord de l'endroit où le fjord n'est plus gelé. C'était merveilleux et cela m'a fait un plaisir énorme et j'ai là un motif délicieux des petites îles au ras de l'eau, toutes couvertes de neige et au fond une montagne. On dirait le Japon, ce qui est du reste bien fréquent en ce pays. J'ai en train une vue de Sandviken qui ressemble à un village japonais, puis je fais aussi une montagne que l'on voit de partout ici et qui me fait songer au Fuji-Yama. J'ai dû mettre six toiles en train de ce dernier sujet tant les effets sont variables, mais pourrai-je en venir à bout?
Voilà un bien long bavardage mais surtout que ta mère n'aille pas s'alarmer du petit accident en question puisqu'il n'y paraît presque plus.
... Embrasse bien fort pour moi ta chère mère, qu'elle ne s'inquiète pas, je lui écrirai longuement demain.
Je t'envoie de gros bons baisers à partager entre tous.
A bientôt, ton vieil ami qui t'aime, — Claude Monet.

J.-P. Hoschedé, «Blanche Hoschedé-Monet...», Rouen, 1961, pp. 38-41.

1277. À ALICE MONET — Sandviken, 5 mars 95

Ma bonne femme chérie,
Je commençais, comme toi, à m'inquiéter de ton silence, car depuis quatre jours nous attendions le courrier en vain; tous ces retards causés par le mauvais temps sont aussi pénibles pour toi que pour moi. Enfin, ce matin, nous avons eu ta lettre du 28 février et celle du 2 mars, et je suis découragé de te voir si découragée tant pour Suzanne que pour moi; et pourtant j'écris presque tous les deux jours, mais bien certainement des lettres ont dû s'égarer, et je ne te cache pas que, lorsqu'un jour passe sans lettre de toi, je suis sans courage, car j'ai plus que jamais besoin d'appui, d'encouragements. Je travaille, mais que de perte de temps, bon Dieu, chaque jour c'est un incident, un contretemps imprévu, comme chaque jour je vois de plus belles choses. Il a refait très froid après ces dernières chutes de neige, mais aujourd'hui c'est comme un dégel; le soleil devient d'une ardeur extraordinaire et les jours grandissent d'une manière inconnue chez nous et cela se conçoit, puisque, en juin, il n'y aura pour ainsi dire plus de nuit. Je ne sais vraiment pas si j'arriverai à faire une seule toile possible: j'en commence toujours, sans jamais retrouver une seconde séance, et cependant je sais bien que je vois et comprends mieux comment rendre cette nature, mais il faudrait des mois pour cela, et je redoute que d'un jour à l'autre le dégel soit complet. Ce qu'il y a de bête et de regrettable, c'est de m'être mis dans la tête de rapporter quelque chose; on ne vient pas ainsi dans un pays si différent se mettre à le peindre de but en blanc. Cela m'a empêché de voir un peu la Norvège, d'où je reviendrai n'ayant vu que les environs de Christiania.
Pardonne-moi de ne pas pouvoir t'écrire que je suis dans la joie et content de ce que je fais, j'en serais si heureux pour toi, et pour moi aussi, car je me ronge absolument, pardonne-moi, mais tu me connais, je ne puis dissimuler, et à qui confier mes pensées, mes impressions, si ce n'est à toi? Et je te demande de m'écrire le plus souvent possible, j'ai besoin de ton soutien pour me remonter; et puis ne te décourage pas, peut-être demain serai-je plus satisfait, plus heureux, hier je voyais tout d'un bon œil, et selon le temps qu'il fera au réveil, et surtout si je puis continuer une toile commencée. De nos santés tu n'as pas à t'inquiéter, nous nous portons très bien.
Quant à notre chère Suzanne, ne te décourage pas, il lui faut le beau temps, mais je trouve que tu devrais faire revenir M. Love; tu as dû correspondre avec lui, que dit-il?
Et toi, avec tous tes ennuis, comment es-tu, tu ne me parles jamais de ta santé. Ecris-moi longuement et n'aie jamais de rancœur, si une lettre est en retard ou perdue, car tu me dis n'avoir pas reçu de nouvelles de moi du lundi au samedi, et c'est impossible; puis, je t'en prie, ne m'adresse pas de lignes si courtes que celles du 28 février, si laconiques, une demi-page, ce qui ressemble à une punition, et c'en est une, je t'assure.

Je t'aime, ma chérie, et pense sans cesse à toi, à vous tous, ne m'en veux donc pas d'être malheureux, tu sais mon énergie, mon courage, lorsque je suis au moins un peu favorisé par le temps, cela peut encore venir peut-être.
Si j'avais la déveine, d'ici quelques jours, de voir le temps mauvais et un dégel, enfin si je voyais l'impossibilité matérielle de rien faire, eh bien, je songerais au départ.
Je t'embrasse et t'envoie toutes mes pensées, tout mon cœur.
Baisers à tous, aux petits, aux grandes et aux grands.
Ton vieux — Claude Monet.

Document original.

1278. À ALICE MONET — Mercredi 6 [mars 1895], 7 h du soir

Je rouvre ma lettre que Jacques va mettre à la poste pour te dire que je rentre du travail, que ça a bien marché, que j'ai pu travailler bien à trois toiles, ça me donne courage et je suis content. J'ai reçu ce matin ta lettre de dimanche et suis bien désolé pour vous de la reprise de la neige.
Ne manque pas de me dire ce que le fils Love répondra, mais le mieux serait de le faire venir.
Baisers de Jacques et de ton Monet qui t'aime.

Document original.

1279. À ALICE MONET — Sandviken, jeudi 7 mars 95

Ma bonne chérie,
Je tiens à ce que tu ne te tourmentes plus et commence ces courtes lignes avant de me coucher, je les terminerai demain avant l'heure du courrier et après avoir reçu une lettre de toi, car ce matin rien, c'est-à-dire déception.
J'ai pas mal travaillé aujourd'hui, mais, bon Dieu, que c'est difficile; enfin la journée a été bien employée, malgré un peu de neige qui tombe encore ce soir; mais je tremble de voir le temps changer tout à fait, le soleil est déjà si fort et les jours si longs et les gens d'ici m'ont dit ce soir que l'hiver était fini, mais que le dégel se faisait très lentement tant qu'il n'y avait pas de pluie. Du reste, s'il dégèle dans la journée, il gèle à 15 la nuit, mais les jours rallongent si vite que les nuits sont déjà plus courtes que les jours qui paraissent augmenter d'un quart d'heure par jour; enfin je suis à la merci du temps. Tout le monde s'inquiète de ce que je fais, de mon humeur; il paraît que je n'ai plus la même figure depuis quelques jours. Un journaliste est venu me demander si je voulais consentir à exposer ce que j'aurai fait avant mon départ; tu penses si sa demande a été bien accueillie. Tous les peintres sont curieux de voir ce que je vois *[sic]*, mais je m'y suis refusé jusqu'à présent; je crois du reste que, s'ils voyaient mes toiles dans l'état actuel, ils seraient stupéfaits et très déçus.
Mais il se fait tard, il faut me coucher, on doit me réveiller demain à six heures et demie. Je vais m'endormir en pensant à toi et en lisant *Le Figaro* qu'un journaliste me donne chaque jour.
Vendredi.
Reçu ce matin ta lettre de lundi 4, je venais justement d'apprendre par *Le Figaro* la mort de Mme Manet; j'en suis consterné et ne fais qu'y penser. Que je regrette de ne pas l'avoir seulement vue avant de partir, ça me fait bien de la peine, et la pauvre enfant, c'est terrible.
Je vois qu'enfin tu es rassurée. Je rentre du travail, il est 7 heures; bonne journée, malgré de la neige et un temps de brume.
J'ai une peur terrible du temps, car voilà que je vois clair un peu.
En hâte, mille baisers pour toi, pour tous, de Jacques et de ton vieux Monet qui t'aime.

Document original.

1280. À P. DURAND-RUEL — Fru Björnson, Björnegaard, Sandviken naer Christiania, 9 mars 95

Cher Monsieur Durand,
J'ai écrit il y a quelques jours à Geffroy le priant d'aller vous voir pour vous demander de ma part s'il y aurait inconvénient à retarder mon exposition d'une quinzaine de jours, parce que cela me permettrait de mener à bien quelques toiles que j'ai en train. Je n'ai pas reçu de réponse et crains que Geffroy n'ait pas reçu ma lettre. Je viens donc vous prier de m'adresser un mot de réponse par dépêche à l'adresse ci-dessus.
Je vis dans un pays merveilleux et voudrais pouvoir rendre tout ce que je vois, mais j'ai été très dérouté et au début j'étais découragé et ne pouvais rien faire. Ça commence à mieux marcher, mais c'est le temps qui m'inquiète, et je serais bien heureux si je pouvais prolonger un peu mon séjour. J'attends donc impatiemment votre réponse.
Je viens d'apprendre la mort de Mme Manet. C'est un grand chagrin pour moi et c'est une double perte pour ses amis.
En hâte, recevez les compliments de votre dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 356. Archives Durand-Ruel.

1281. À ALICE MONET — Sandviken, 10 mars 95

Ma bonne chérie,
J'ai ta lettre du mercredi 6 mars. Oui, je te remercie d'être allée au service de la pauvre morte, mais je suis au regret de ne l'avoir pas vue une dernière fois avant mon départ, et c'est un grand chagrin de penser qu'elle n'est plus; elle était si intelligente, avait tant de talent, je ne cesse d'y penser, et, si je n'avais pas le travail qui m'attire, je serais revenu.
Ta lettre est bien triste, pauvre chérie aimée, et je le comprends, mais je voudrais être à demain pour avoir de tes nouvelles. J'ai peur pour toi que ce voyage, ces émotions ne te fassent mal. Ne manque pas de me bien dire comment tu vas, cela me tourmente; surtout pas d'imprudence et repose-toi, tu n'as pas d'inquiétude à avoir de ma santé, je vais on ne peut mieux, ainsi que Jacques; je suis du reste dans mon élément et ne m'aperçois même pas du froid. Jacques aussi est très bien, pendant que je travaille, il pioche son norvégien, il s'est construit une maison en neige pour être à l'abri.
Ce que tu me dis de Suzanne est navrant, il faudra absolument avoir l'opinion d'un spécialiste, mais je persiste à penser que la venue du beau temps sera le meilleur remède.
Ne te désespère pas et prends courage.
J'ai écrit à Renoir hier soir, pensant bien à la douleur qu'il a dû éprouver, et puis pour nous remonter un peu mutuellement, car c'est vraiment bien bien triste, bien dur de voir tous ses amis partir si tôt. De notre petit groupe, combien restons-nous, hélas?
J'ai reçu ce matin un mot de Geffroy. Je l'avais chargé, en effet, de voir Durand pour savoir si, au cas où le travail ici marcherait bien, je pourrais n'ouvrir mon exposition que vers le 10 ou le 15 mai, cela me donnerait un peu plus de temps; je croyais te l'avoir dit dans une de mes lettres. Bref, puisque c'est possible, je me donne jusqu'à la fin de mars, si toutefois le temps le permet. Je travaille à force et serais très content si le temps n'était pas si variable, car chaque jour il me faut recommencer, c'est rare quand je puis retravailler aux mêmes toiles. Hier brume et neige; aujourd'hui, après avoir travaillé ce matin, voilà la neige qui retombe terriblement; il est 2 heures, l'heure du dîner, j'espère cependant pouvoir travailler à 3 heures.
Embrasse bien tout le monde pour moi, je pense bien à vous tous et c'est une joie pour moi de recevoir vos lettres.
Voilà le dîner, je te quitte en t'embrassant tendrement, comme je t'aime, de tout mon cœur.
Ton vieux — Claude Monet.
Geffroy me dit avoir envoyé le Michelet. J'espère que les leçons vont bien et serai bien heureux de recevoir des lettres de Michel et de Jean-Pierre.

Document original.

1282. À ALICE MONET — 12 mars, 9 heures du soir [1895]

Je me proposais de t'écrire longuement ce soir et aussi à Jean, mais je me sens très fatigué et aspire après mon lit; je veux cependant commencer cette lettre que je terminerai demain.
Je ne comprends rien à ton reproche de te laisser sans nouvelles, je t'ai toujours écrit au moins tous les deux jours, si ce n'est plus, il y a donc des lettres perdues et nous n'y comprenons rien, Jacques et moi.
Je vois par ta lettre du 9 reçue ce matin qu'heureusement tu ne t'es pas trop ressentie de tes émotions et de la fatigue de ton triste voyage, que Suzanne est un peu mieux et qu'enfin le dégel est enfin venu. Tout cela me fait plaisir, car je n'étais pas sans inquiétude pour toi.
Ici, voilà quatre jours que la neige ne cesse de tomber, ce qui me gêne beaucoup; avec cela, la température se radoucit sensiblement et je redoute le dégel. Déjà il m'a fallu renoncer à plusieurs toiles jolies à faire sur le fjord; défense est faite d'aller à présent en voiture sur le fjord, on n'y va qu'à pied, mais c'est trop loin et trop pénible surtout. Je travaille sans arrêt malgré tous ces changements, malgré la neige, mais je ne pourrai arriver à faire des choses terminées; il me faut me borner à faire des aspects en une ou deux fois, impossible de retrouver les mêmes effets, surtout à ce moment de l'hiver. J'avais aussi plusieurs toiles par soleil et voilà bien dix jours qu'il n'a paru, et, quand il viendra, ce sera pour tout fondre. Mais que de belles choses je vois, que de beaux effets que je n'ai pas su voir au début. C'est maintenant que je vois ce qu'il fallait faire et de quelle façon; j'aurais dû venir ici un mois plus tôt, et certes ce pays vaut la peine d'y revenir, on ne se doute pas en France de pareils effets de neige, c'est merveilleux, mais je vais, je vais et je sens que j'ai besoin de repos. Je t'embrasse et terminerai ces lignes demain avant le départ de Jacques.
Mercredi 13.
Reçu ce matin une bonne lettre de toi avec la carte de Mallarmé, bien aimable, bien touchante; il a dû avoir un rude chagrin lui aussi.
Je rentre non pas de travailler, mais de tenter, et suis resté 3 heures sous la neige sans y arriver; elle ne cesse de tomber au point de ne plus rien voir, c'est désolant et voilà le cinquième jour comme cela. Ce matin, j'avais pu travailler, mais avec bien du mal, aussi suis-je bien au noir ce soir, mais demain sera peut-être meilleur.
Samedi je vais avoir une corvée qui m'ennuie bien, c'est la visite du prince Eugène, le fils du roi, la passion des Norvégiens. Déjà on m'avait parlé de son désir de me voir, moi et mes toiles, mais j'avais répondu assez brutalement «*non*» et j'espérais que ça en resterait là, mais il y tient et il faut l'exaucer, ce qui m'assomme, bien qu'on le dise très simple, aimable et intelligent.
Je te raconterai cela. Nous allons très bien, vous embrassons tous bien des fois. Je t'envoie toutes mes pensées, tout mon cœur.
Ton vieux — Claude Monet.

Document original.

1283. À ALICE MONET — Sandviken, 15 mars [1895]

Hélas, aujourd'hui je ne suis pas content du tout; après la si belle journée d'hier, il a fait un temps infect, du moins pour ce que j'ai à faire: le matin un terrible brouillard suivi de neige qui n'a pas cessé de tomber. Enfin je n'ai rien pu faire, si ce n'est d'aller en vain à mes motifs et de m'y faire un mauvais sang du diable, car voilà bien des journées pareilles, et c'est bien du temps de perdu;

c'est d'autant plus dégoûtant que je me sens en train. La fameuse visite royale est remise à la semaine prochaine; si elle pouvait ne pas avoir lieu, j'en serais bien content. Il n'est question que de cela dans la maison, et on me dit qu'il faut qu'à son arrivée il trouve un lunch servi; comme c'est mon affaire cela et il va falloir lui donner de l'Altesse encore. Et puis, bien qu'on le dise intelligent et très artiste (c'est lui qui, il y a quelques années, était l'élève de Gervex), je vois sa tête à l'aspect de toutes ces toiles violentes et pas au point pour être vues. Enfin si je puis trouver un joint pour éviter cette corvée, je serai bien heureux, mais ce qui me tourmente bien plus, c'est ce diable de temps, j'ai une peur bleue du dégel.
Je suis bien heureux de te voir enfin remontée toi aussi, et tu ne peux plus nous reprocher de ne pas écrire, puisque presque chaque jour une lettre part pour Giverny; cependant je suis certain qu'il y en a eu d'égarées, ainsi je me rappelle t'avoir par deux fois parlé de fourrures et de leur prix, tu ne m'en as jamais parlé, toi, du moins tu n'y as pas répondu.
J'ai écrit hier une longue lettre à Marthe; qu'elle ne se croie pas obligée de me répondre, je sais combien elle est occupée. J'espère qu'elle n'est pas trop fatiguée de toutes ces allées et venues par ces temps si durs.
Je lui ai donné les détails sur la maison où je vis et la composition des habitants que tu semblais désirer savoir.
Mais malgré tout ce monde, ma vie ici est bien simple et régulière, ne me mêlant que fort rarement aux réunions; du reste comme on me voit travaillant et préoccupé, on respecte mes habitudes, et contrairement à tout le monde, je me retire de bonne heure, vers 9 heures après le souper. Je me lève à 6 heures et demie, bien qu'il fasse jour maintenant avant 6 heures, mais il serait impossible d'obtenir à déjeuner plus tôt. Je suis au travail à 8 heures jusqu'à 1 heure et demie, à 2 heures le dîner et retravail à 3 jusqu'à 7 heures; si je veille un peu c'est pour vous écrire et pour regarder ces pauvres toiles qui n'avancent pas, qui ne seront ni des impressions, ni des toiles un peu poussées; et c'est si beau! Quelle déveine aussi d'être venu si tard, car il paraît que c'est toujours ainsi en mars. Mais voici qu'il est près de onze heures, il faut se coucher, je terminerai demain en rentrant du travail, bonsoir, chérie. Je suis sûr qu'au moment où je t'écris chaque soir, il y a beau temps que tu dors.
Document original.

1284. À ALICE MONET — Sandviken, dimanche 17 mars 95

Ma bonne chérie,
Je n'ai pu terminer hier ma lettre commencée la veille. Le temps a été si mauvais hier, brouillard et neige, qu'il m'a été impossible de travailler; aussi avons-nous fait, Jacques et moi, plusieurs promenades à la recherche d'endroits abrités où pouvoir travailler et nous sommes rentrés juste au moment où Jacques devait partir et il a dû mettre ma lettre telle que. Aujourd'hui après midi, un grand vent d'ouest a balayé ce brouillard, et j'ai pu travailler, mais c'est le dégel en plein et il me faut abandonner un beau motif où j'avais trois toiles, car il n'y a plus de neige sur les toits. Heureusement qu'ailleurs elle ne peut disparaître entièrement d'un jour à l'autre, mais tu penses si j'ai de la guigne et dans quel état d'énervement, de rage, ces contretemps me mettent. La seule consolation à toutes ces vicissitudes, c'est la pensée du retour; je vais encore lutter quelques jours et m'occuperai du retour.
Je pense bien à vous aujourd'hui et me dis qu'il sera bien question de moi avec Mirbeau et j'espère que cela vous aura tout de même distraits et que Suzanne ne sera pas trop fatiguée.
Ce que tu dis de mes pauvres rosiers me désole, et je m'attends à bien des désastres. Aura-t-on pensé au moins à couvrir les pivoines japonaises, ce serait un meurtre de ne pas l'avoir fait; et je me réjouis de voir la serre et j'espère bien qu'elle sera encore belle. Quelle joie ce sera pour moi que ce retour!
Je pense que c'est justement la naissance de mon Michel; embrasse-le bien fort pour moi; je pensais lui écrire, à ce vilain qui ne sait pas le plaisir que j'aurais à recevoir une lettre de lui, ainsi que de Jean-Pierre.
Il est tard, je terminerai demain, mais avant le soir, afin qu'au moins tu saches si le temps m'est un peu favorable, mais j'ai toujours peur au réveil et j'entends l'eau qui coule partout; enfin, j'espère, mais il me faut bien de la volonté et du courage. A demain, baisers à ma femme chérie.
Document original.

1285. À ALICE MONET — Lundi midi, [18 mars 1895]

Beau temps, gelée pendant la nuit. Je rentre du travail et pense que je vais faire une journée complète, mais que de motifs perdus! Enfin, je ne manque pas de courage et demain je compte travailler dès 6 heures et demie; j'ai pu obtenir à déjeuner pour 6 heures.
Je viens de trouver ta lettre du 16 et je me tourmente de ce que tu me dis de ta santé; ne va pas au moins être malade pour mon retour: j'ai besoin de te trouver en belle et bonne santé. J'espère que demain tu m'apprendras que ce n'est rien. Je pense et suis certain que tu auras fêté Michel. Pour moi, je suis bien content aussi de savoir qu'enfin la maison de Suzanne avance, qu'elle est installée avec le beau temps et sa santé s'en ressentira.
J'ai reçu ce matin la carte de Mme Lefèvre à laquelle j'avais écrit un mot, je te l'avais du reste dit dans une lettre il y a longtemps.
Allons, il me faut te quitter; à bientôt, ma bonne vieille, ma femme chérie. Comme je serais content de te revoir, de t'embrasser. Je t'envoie toutes mes pensées, tout mon cœur, baisers à tous de Jacques et de ton vieux Monet.
Jacques t'écrira demain.
Document original.

1286. À ALICE MONET — Sandviken, 20 mars 95

Que je suis désolé et inquiet de te savoir de nouveau malade, car pour que tu sois au lit et que le docteur soit venu, c'est que c'est sérieux. Je suis sûr que tu te seras fatiguée dans ces changements que tu fais à ta chambre. En tout cas, je veux qu'au reçu de ces lignes tu m'envoies un télégramme; n'y manque pas, à moins que les nouvelles qui sont en route en ce moment soient meilleures.
Il fait un temps superbe depuis deux jours et le froid a repris assez vigoureusement, mais je n'en puis profiter beaucoup malheureusement, tout ayant changé, l'éclairage surtout, et la disparition de la neige sur les toits, qu'on a fait tomber partout dès l'apparence du dégel, pour soulager les toitures: ailleurs, la neige qui avait commencé à fondre est maintenant dure comme de la glace et l'on peut presque partout marcher dessus, et cependant le soleil est presque brûlant.
En somme, je ne travaille guère que l'après-midi à un certain motif que j'ai fait douze fois et dont j'ai bien du mal à retrouver un de ces douze effets; alors je les transforme, et le lendemain l'effet attendu revient. C'est bien du mal pour peu de chose. Plus je vais, plus je vois qu'ici il aurait fallu venir plus tôt et rester plus longtemps. Le matin, je me promène dès 6 heures, c'est si beau depuis deux jours, le soleil ayant changé sa course; je dîne seul avec Jacques à 1 heure, de façon à avoir un plus long après-midi.
Je compte toujours partir le 30, je crois, par le bateau d'Anvers. Je vais aller un de ces matins à Christiania m'informer de ce départ et voir le bateau.
Rien de nouveau au sujet du prince; comme on a pu voir à ma tête que cela avait l'air de me raser, j'espère que les inspirateurs de sa visite auront trouvé le joint pour m'éviter cela, mais je crois que je suis très mal jugé ici, n'ayant pas voulu jusqu'à présent montrer une seule toile à personne.
A propos, j'allais oublier de raconter une chose: hier soir, un M. Bang, auteur danois, me dit que la veille il avait dîné avec une dame norvégienne de ma connaissance, Mme Thornley, qui est à Christiania; ses malheurs conjugaux sont connus ici et on la plaint beaucoup, elle a une très bonne réputation ici et est, paraît-il, assez riche. Bref, un tas de potins qu'il serait trop long d'écrire, je vous dirai tout cela bientôt.
J'ai été bien content hier de recevoir la lettre de Jean-Pierre qui a seulement le tort de me dire respectueusement *vous*. J'attends avec impatience la lettre annoncée de Michel.
Mais, comme j'ai pas mal à écrire, j'espère que tout ce monde-là m'excusera de ne pas répondre régulièrement; je leur envoie des baisers à tous, et pour toi, ma chérie, les meilleurs et toutes mes tendresses, mais surtout soigne-toi bien, car outre la joie de te trouver en bonne santé, je m'inquiète pour toi.
Baisers aussi à Suzanne et aux bébés, compliments à Butler.
Ton vieux Claude qui t'aime.
Ci-joint la gentille lettre de Renoir reçue hier.
Document original.

1287. À ALICE MONET — Sandviken, [samedi][1] 23 [mars 1895]

Je viens de te télégraphier pour avoir de tes nouvelles, car je vois par tes lignes de ce matin, comme par celles de Blanche hier, que te voilà de nouveau sérieusement prise et je m'en inquiète, et m'attriste d'autant plus que, depuis deux jours, je ne t'ai pas écrit aussi régulièrement et que mes lettres vont te manquer juste au moment où tu en aurais le plus besoin.
Je veux espérer cependant que le mieux est enfin venu et que je vais recevoir un télégramme rassurant. Si j'ai manqué de t'écrire, c'est que, ne pouvant travailler que de 3 à 7 heures à un seul endroit, j'ai profité de mes matinées pour aller à Christiania faire différentes courses et pour prendre des renseignements sur les différentes voies que je pourrais prendre pour revenir, et je ne suis du reste pas encore fixé; ta dépêche me fera hâter ou non le départ très proche de toutes les façons.
Hier je n'ai rien pu faire du tout, la neige ayant repris jusqu'à ce matin même, puis il y a eu une très grande fête à Björnegaard hier en l'honneur de la fête d'une gentille jeune fille, qui aide Mme Björnson à diriger la maison; il y avait des invités de Christiania, dîner épatant, bal, etc. Comme depuis plusieurs jours je dînais à part et plutôt avec Jacques, Mme Björnson m'avait demandé pour cette fois de faire exception et prendre part à cette fête dont je sentais bien que je serais un des clous pour les invités. Et, aimable comme tu me connais, j'avais refusé, disant que le travail passait avant tout, que je ne pourrais être de ce dîner qu'en cas de mauvais temps, improbable d'après les apparences, et j'ai pu voir à la tête de chacun qu'on ne me trouvait décidément pas gracieux. Mais comme il neigeait très fort, il m'a fallu faire bonne mine à la joie de tous. Dîner très extraordinaire, toast à la jeune fille fêtée, au peintre français; j'ai pu encore cette fois éviter le speech que j'ai prié mon voisin de faire pour moi. Enfin, bal, souper, tout cela depuis 2 heures de l'après-midi jusqu'à 1 heure du matin. Il est maintenant 11 heures du matin, et les voilà qui redansent; la valse est une frénésie chez les Norvégiens.
Il y avait de jolies femmes et des toilettes bizarres. Jacques, qui avait une partie à Christiania, est parti après le dîner à 6 heures et il vient de me téléphoner me demandant si je pouvais me passer de lui aujourd'hui; je pense donc qu'il t'écrira de son côté.
Comme je te l'ai dit, hier et avant-hier matin, je suis allé à Christiania; c'est aussitôt dans les journaux, ainsi que ce que j'y fais et y dis, notamment ce que j'ai dit du Salon de peinture; et il me faut être très sur la réserve et très prudent, car au lieu de la continuation des gracieusetés, je finirais par être conspué, car, si les Norvégiens sont aimables, ils sont aussi très susceptibles.
Maintenant comme je parle de départ, c'est à qui veut voir mes toiles, et je crains fort leur stupéfaction, car c'est si peu de chose, et c'est surtout si brutal, si peu à point. Sans doute que, demain dimanche, j'aurai quelques visites, mais je crois celle du prince tombée dans l'eau; enfin, selon le temps et surtout selon la dépêche, lundi ou mardi, je serai sans doute à Christiania.

Hier nous avons fortement couru pour trouver les fameuses tiges de bottes qui semblaient introuvables à Christiania, on ne trouve cela que dans certaines villes du Nord; cependant nous avons de nouvelles adresses où aller.
Je remercie bien Blanche de sa si gentille lettre; je ne pense plus pouvoir répondre à tous à présent, car je vais être plus dérangé pendant ces derniers jours, surtout si je quitte Sandviken pour Christiania. Pour les jacinthes du Cap, si elles poussent trop, le plus simple serait de les planter en pots, car je ne puis dire où les placer sans être là.
Dire aussi à Blanche et à Kléber d'arroser très fortement le strilitzia.
Comme je vais être content de me retrouver au milieu de vous que j'aime tant, mais comme je le serais plus si je te trouvais remise et Suzanne un peu mieux. Ne te démoralise donc pas, aie bon courage, soigne-toi sans te faire trop de mauvais sang. Je t'envoie bien des baisers à partager entre tous.
Ton vieux Monet qui t'aime.

[1] Monet a écrit par erreur: *«lundi 23.»*
Document original.

1288. À ALICE MONET — Sandviken, 26 mars 95

Ma chérie,
Je n'ai pas de lettre de toi ce matin, mais j'espère que rien de fâcheux n'en est la cause. J'attends Jacques qui, de son côté, m'en apportera peut-être. Il a dû t'écrire hier soir. J'étais allé à Christiania car il n'y avait pas à songer au travail tant il tombait de neige et, bien qu'il ait gelé cette nuit, nous sommes aujourd'hui en plein dégel, aussi je m'occupe des paquets pour quitter Sandviken demain sans doute et pour partir pour la France samedi, dimanche ou lundi au plus tard. J'ai renoncé au voyage par mer, n'en trouvant pas de prêt à partir pour l'époque fixée, celui du Havre ne reprend le service que fin avril; puis l'on me dit qu'à cette époque les voyages peuvent être très longs à cause du brouillard. Je me décide donc à reprendre le même chemin, mais m'arrêterai un jour et une nuit à Hambourg.
Ici, la maison est en plein désarroi; M. Björnson ayant vendu, c'est un déménagement complet. Puis, au milieu de ces préparatifs de départ, c'est des potins à n'en plus finir, des discussions, et, je crois le deviner, un peu de colère et de déception contre moi, à cause de mon refus de me prêter à tous leurs désirs. Il est vrai que je peux me tromper, car il n'est pas toujours facile de se bien comprendre, surtout depuis le départ de plusieurs personnes qui pouvaient assez bien parler le français. Cependant je constate qu'on me fait un peu la mine, et j'entends à chaque instant, dans leurs conversations, mon nom et celui du prince royal ainsi que de certains peintres d'ici. Du reste, ne travaillant plus, je n'aspire qu'au départ. J'attends tout à l'heure la visite d'un critique d'art et après, je ferme mes caisses. Je viens de mettre mon courrier à jour, ce que je n'avais pu faire: j'ai écrit cinq lettres, à Robinson, Jacquement, Vitalis, Chabrier et Montaignac que j'ai prié d'envoyer un peu d'argent à ton adresse, car je crois que je vais rentrer à sec.
Demain ou après, je dois faire une belle excursion en bateau avec le capitaine du port de Christiania, qui va avec un bateau à éperon couper la glace dans les parties du fjord d'où elle a du mal à se défaire. Je crois que ce sera intéressant et que je verrai de belles choses. Ne t'étonne pas trop si, ces derniers jours, je ne t'écris pas régulièrement, mon retour est maintenant certain et d'aujourd'hui en huit je serai bien près de France. En tout cas j'enverrai du télégraphe et, autant que possible, je t'écrirai, mais il te sera difficile de me donner de tes nouvelles après le reçu de ces lignes. Cependant je vais tâcher de m'arranger pour savoir où je descendrai à Hambourg et quel jour tu pourrais m'y écrire.
A bientôt, ma bonne chérie, quelle joie pour moi; je t'envoie toutes mes tendresses et baisers pour tous. Ton Monet qui t'aime.
P.-S. — 8 heures du soir.
Me voici arrivé à Christiania où je suis au Grand Hôtel, sans doute jusqu'à dimanche. Demain a lieu la promenade en bateau.
Baisers à tous.
Document original.

1289. À ALICE MONET — Christiania, 27 mars 95, Grand Hôtel

Ma bonne chérie,
Il est minuit, je rentre de notre voyage sur le fjord et trouve heureusement ta lettre datée de samedi 21[1], et serais bien content si j'étais plus content de vos nouvelles à toi et à Suzanne. Quant à l'argent, comme je te l'ai dit hier, j'ai prié Montaignac de t'en envoyer; j'espère qu'il n'y manquera pas, au besoin tu peux sans crainte écrire à Durand, mais si tu peux attendre Montaignac, ce serait mieux.
Je viens de passer une journée inoubliable et certes ma plus belle depuis que je suis en Norvège. Nous avons vu des choses inouïes de beauté et qu'aucun étranger ne peut avoir vues, même en allant bien loin en Norvège, ce qui m'a complètement remis avec le fjord de Christiania.
Comme je te l'ai écrit hier, c'est le capitaine du port qui s'est mis à ma disposition pour me faire faire cette magnifique promenade sur un bateau de construction nouvelle pour couper la glace dans les fjords. Nous sommes partis ce matin à 7 heures et demie et rentrons seulement, ayant passé tout le temps au milieu des glaces dans des paysages de toute beauté, j'en suis émerveillé et tout désespéré aussi de n'avoir pu voir cela plus tôt. Je suis trop près de mon retour pour essayer de te raconter tout cela et suis un peu beaucoup fatigué de cette journée passée sur le pont à l'air vif, car le froid reprend, et puis l'émotion de tout ce que j'ai vu m'anéantit; je tenais seulement à te griffonner ces lignes avant de me coucher pour que tu sois au courant de ma bonne journée.
Naturellement je compte toujours partir ces jours-ci, je te le préciserai sans doute demain et tu recevras en tout cas une dépêche. Nous nous portons à merveille tous les deux et pensons bien à vous tous. Mais je suis las, je terminerai demain.
Baisers de ton vieux Monet.
J'ai pensé que j'avais un peu d'argent français et t'envoie ces 200 francs.
Baisers à tous, à bientôt.

[1] Monet se trompe: le *samedi 21 mars* n'existe pas au calendrier de l'année *1895*.
Document original.

1290. À ALICE MONET — Christiania, 30 mars 95, minuit

Je suis bien attristé, ma pauvre chérie, de tes lignes datées de mercredi, car j'y constate d'abord que tu n'es pas remise et que, sans doute, tu as été plus mal que tu ne l'as dit, et puis que tu te fais bien du mauvais sang, ce qui est le pire de tout; et, si j'avais pu être prêt à partir ce soir, je l'eusse fait pour être plus tôt près de toi, mais ici le samedi soir il est difficile d'obtenir ce que l'on veut, tout fermant plus tôt, comme en Angleterre; et je suis forcé de partir seulement lundi soir à onze heures pour arriver le lendemain soir à Copenhague où je coucherai et passerai la journée de mercredi, et là, j'irai d'une traite à Paris où je pense arriver jeudi matin, et à Giverny par le train de 1 heure de Paris, à moins que je ne vienne par Gisors et Gasny; mais une dépêche te préviendra. Je pense bien recevoir de vos nouvelles jusqu'au dernier moment ici et aussi à Copenhague, hôtel Dagmar, comme je te l'ai télégraphié.
Mon temps est très pris, depuis que je suis à Christiania, par des courses, des achats et aussi et surtout par les visites qui ne cessent de me venir voir à l'hôtel, où fort heureusement j'ai une belle et grande chambre.
Hier c'était le prince royal et son aide de camp avec plusieurs peintres; ce matin, dès le réveil, d'autres peintres et, cet après-midi, quinze à vingt personnes; tout ce monde est dans l'admiration. Tous les journaux en parlent; ils ne sont vraiment pas bien exigeants, mais je dois l'avouer, je suis touché de leur témoignage qui paraît si sincère.
Depuis trois soirs, je vais au théâtre où je vois des choses vraiment remarquables d'Ibsen et Björnson et très simplement jouées.
Demain dimanche, je pars avec Jacques de grand matin à 4 heures de chemin de fer de Christiania pour le bord de la vraie mer; lundi matin encore quelques visiteurs, emballage définitif et départ à onze heures, ce qui sera un moment dur avec le pauvre Jacques, mais, comme je devine qu'un certain nombre d'artistes sera à la gare pour me dire adieu, il aura des compagnons et ce sera moins dur pour lui.
A bientôt, chérie aimée, du courage, ne te laisse pas aller ainsi et que je te trouve enfin débarrassée de ces maux de tête dont tu parles et qui me tourmentent. Puissent ces lignes et la pensée de mon retour te remonter un peu.
Mille bons baisers pour toi, pour tous.
Ton vieux Claude Monet.
Je t'écrirai en route.
Document original.

1291. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 7 avril 95

Cher Monsieur Durand,
Me voici enfin de retour; je vais me reposer un jour ou deux et aussitôt mettre de l'ordre et terminer les toiles que je compte exposer. Puis, dès que j'y verrai un peu clair, je viendrai vous voir pour cette exposition si souvent remise. Ce serait, si cela vous va, vers le 10 mai.
En hâte, croyez-moi votre tout dévoué Claude Monet.
P.-S. — Je ne suis pas trop mécontent de ce que je rapporte.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 356. Archives Durand-Ruel.

1291 bis. À P. HELLEU — Giverny, 14 avril 95

[Demande à son correspondant de lui] découvrir quelques cadres *[pour la prochaine exposition chez Durand-Ruel.]*
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-70, don de Mme Howard-Johnston.

1292. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 21 avril 95

Cher Monsieur Durand,
Je compte venir à Paris après-demain mardi. Je serai chez vous rue Laffitte vers 10 heures pour décider de mon exposition.
Je travaille beaucoup et serai prêt pour le 10 mai. J'apporterai avec moi une première partie de mes toiles.
Puis, si cela vous est possible, je vous demanderai un peu d'argent. Cinq à six mille francs me seraient nécessaires en ce moment, je viens de faire de grandes dépenses en voyage et vais en avoir d'autres encore.
Les médecins viennent d'ordonner à Mme Butler et à ma femme d'aller aux eaux de Salies-de-Béarn où je vais aller les conduire dès que mon exposition sera ouverte. L'état de Mme Butler qui s'est aggravé nous donne beaucoup d'inquiétudes.
J'espérais presque vous voir arriver aujourd'hui, mais nous causerons mardi.
A bientôt, compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1292 bis. À P. HELLEU — Giverny, 21 avril 95

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-69, don de Mme Howard-Johnston.

1293. À MAURICE JOYANT — Giverny, 3 mai 1895

Cher Monsieur Joyant,
Voici cinq billets de mille francs, soit le 10% sur l'affaire des *Cathédrales*, mais je vous en prie, que si semblable affaire se représente, que les conditions en soient bien établies d'avance et qu'il n'y ait ni surprise ni malentendu.
Excusez-moi d'avoir mis ce temps à terminer cela, mais le voyage d'abord, et un tas d'occupations depuis le retour en sont la cause. Je suis si affairé en ce moment pour mon exposition qui va enfin avoir lieu, cette fois, le 10 mai.
Recevez pour vous et M. Manzi mes meilleurs compliments et croyez-moi toujours cordialement à vous, Claude Monet.

Document communiqué par Mme Dortu.

1294. À DURAND-RUEL — Giverny, 5 mai 95

Cher Monsieur,
Voici le catalogue promis, faites-le imprimer de suite et remplacez-moi au cas où il y aurait des erreurs à corriger sur la première épreuve.
J'ai reçu hier matin 38 cartes seulement, j'espère en recevoir d'autres demain, au moins 160.
Ceci dit, pensez à faire prendre les tableaux suivants:
1 *Printemps*, chez M. Perry, 14, rue de Tilsitt.
1 *Meule*, chez M. Gallimard.
1 *Glaçon*, chez M. Gillot, 79, rue Madame.
2 tableaux, les derniers livrés, chez Boussod, ces deux derniers seulement mardi.
1 tableau, *Tulipes*, chez la princesse de Polignac qui demeure 1, rue Cortambert.
Je joins à ces lignes un mot pour remettre chez Mme de Polignac et contre lequel on remettra ledit tableau au porteur.
C'est tout, je crois. Je serai rue Laffitte mardi vers 5 heures.
En hâte, Claude Monet.

Chez M. Perry, son atelier est 11, rue Chateaubriand.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 357. Archives Durand-Ruel.

1295. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 6 mai 95

Cher Monsieur Durand,
Ne pas oublier d'envoyer demain chez M. Camondo. Je n'ai pas encore reçu les cartes demandées, mais si elles ne sont pas parties inutile de les envoyer demain, puisque je dois arriver.
En hâte, tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 357. Archives Durand-Ruel.

1296. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 19 mai 95

Cher Monsieur Durand,
Mon marchand de couleurs, Mme veuve Troisgros, m'écrit pour me demander un peu d'argent.
N'en ayant pas suffisamment ici, je la préviens qu'elle pourra se présenter chez vous et vous voudrez bien lui remettre sur mon compte la somme de *deux mille francs*.
Merci d'avance et tout à vous, Claude Monet.

Je compte ne pas bouger d'ici de toute la semaine qui vient. Si vous avez du nouveau à me faire savoir sur l'exposition, écrivez-moi. C. M.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1297. À MADAME SERVEAU — Giverny, [19 mai 1895]

Madame,
Je serais très heureux de pouvoir vous rendre service, mais à mon grand regret je dois vous avouer qu'un portrait[1] surtout de moi n'est pas chose vendable et que je ne vois pas bien le parti que vous en pourriez tirer.
Cependant vous pourriez voir soit M. Portier, 45 ou 55, rue Lepic, ou M. Durand-Ruel, mais je doute fort du résultat, les marchands ne voulant avoir que des tableaux.
Croyez-moi. Madame, très désolé de ne pouvoir vous être utile, et veuillez agréer l'assurance de mes sentiments distingués. Claude Monet.

[1] Cf. D. Wildenstein, t. I, no *617*.

Document original, P.A., France.

1298. À CLEMENCEAU — Giverny, 20 mai 1895

Cher Monsieur Clemenceau,
Je ne sais que vous dire, ni comment vous remercier pour l'admirable article que vous m'avez consacré.
Je suis tout confus de tant d'éloges et ne peux croire que je les mérite, mais ce que je puis vous dire, c'est que je suis très fier de votre admiration et d'avoir pu vous inspirer à ce point. Modestie à part et moi en dehors, c'est magnifiquement dit, c'est superbe.
Je vous remercie de tout mon cœur.

Charavay, no 33161.

1299. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 21 mai 95

Cher Monsieur Durand,
Comme je vous l'ai écrit, je compte rester ici le plus longtemps possible et ne venir à Paris que dans le courant de l'autre semaine, pour être là au moment du décrochage.
Vous serez donc bien aimable de m'écrire pour me mettre au courant de ce qui se passe et, s'il y a des offres d'achats qui me concernent, de m'en indiquer les numéros, à cause des préférences que j'ai pour certaines toiles.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1300. AU PRÉFET DE L'EURE — Giverny, 21 mai 95

Monsieur le Préfet,
Absent de Giverny lorsque a été ouverte une enquête *de commodo et incommodo* relative à la vente du marais communal de Giverny, j'ai l'honneur de vous écrire pour vous prier de joindre ma protestation à celles qui se sont déjà produites et dont voici les raisons:
J'habite ce pays où je suis propriétaire depuis près de quinze années. Je m'y suis fixé à cause du charme et de la beauté de l'endroit, et je crois pouvoir dire que j'ai contribué dans une certaine mesure au bien-être et à la prospérité du pays, en y attirant un certain nombre d'artistes et d'étrangers, que plusieurs y ont suivi mon exemple et fait construire, qu'un hôtel assez important s'y est établi, enfin, par cela même, la valeur du terrain et la location s'est très sensiblement accrue.
Il est donc certain que la vente du marais communal pour y établir une usine quelconque entraînera le départ de tous les artistes et des étrangers, au grand détriment de bien des habitants. Je sais que, pour ma part, s'il est donné suite à ce projet, je suis décidé à le quitter aussitôt, considérant cela comme la perte du pays, c'est pourquoi je proteste énergiquement contre la vente du marais.
J'espère, Monsieur le Préfet, que vous voudrez bien prendre note de ma protestation en la joignant aux autres, et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués. Claude Monet.

Archives départementales de l'Eure, 8 O 1.

1301. AU SOUS-PRÉFET DES ANDELYS — Giverny, 3 juin 95

Monsieur le Sous-Préfet,
Excusez-moi si je viens encore vous entretenir de cette malheureuse affaire du marais communal de Giverny, mais depuis votre visite j'ai beaucoup réfléchi et aussi beaucoup entendu de choses qui me confirment dans ce que je pressentais, que cette enquête a été conduite avec une grande rapidité, pour ne pas dire plus, et que peut-être le seul intérêt de la commune n'est pas le seul but poursuivi (je n'affirme pas, mais je crains de deviner). Je viens donc vous répéter ce que je suis certain d'être la vérité, et que l'on va à la perte de notre joli pays et cela contre la majorité de ses habitants que l'on a feint ou que l'on n'a pas voulu entendre, et que, dans ces conditions, je retire l'offre que je vous ai faite de devenir acquéreur dudit marais. Je viens du reste, et seulement aujourd'hui, de constater que l'enquête ouverte n'a d'autre objet que l'aliénation du bien communal et qu'il n'est nullement question de l'établissement d'une usine. Je n'ai donc pas à m'opposer à la vente de ce bien communal, surtout si le prix en est avantageux.
Je ne m'oppose à cette vente et ne *maintiens mon offre d'achat* que dans le seul cas où l'acquéreur actuel aurait la promesse de pouvoir établir une usine, ce qui n'est pas possible sans que les habitants soient de nouveau consultés par une nouvelle enquête *de commodo et incommodo*.
S'il vous était possible de me fournir sur cette affaire les renseignements que j'ignore et qui, ici, semblent être un mystère, je vous en serais très reconnaissant.
Agréez, Monsieur le Sous-Préfet, l'expression de mes sentiments les plus distingués. Claude Monet.

Archives départementales de l'Eure, 8 O 1.

1302. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 7 juin 95

Cher Monsieur Durand,
Je me sens toujours si mal portant que j'ai bien peur de ne pas pouvoir venir lundi matin, comme c'était convenu, pour décrocher et emballer moi-même mes toiles. Je préfère me soigner ici afin de pouvoir rejoindre mon monde à Salies. Je vous demande donc de bien vouloir donner des instructions pour que tous les tableaux prêtés soient rendus le plus tôt possible. Je vous donne pour plus de sûreté tous les renseignements nécessaires. L'important c'est qu'il n'y ait pas d'accidents aux toiles et que les tableaux qui ont été envoyés tout encadrés soient rendus en bon état. Je m'en rapporte pour cela aux soins de Prosper.

Quant aux tableaux m'appartenant, je désire qu'ils me soient renvoyés dès lundi par grande vitesse en gare de Vernon. Mes caisses sont restées chez vous, ainsi que les clefs. Les trois plus grandes toiles, nos 7, 9 et 12, seront emballées à part avec les panneaux en planche qui sont également restés. Pour les cadres, je vais prévenir de venir lundi matin les emballer, et le charger de me les expédier.
Merci d'avance et croyez-moi votre tout dévoué Claude Monet.

Ci-contre détail complet des toiles à rendre et à me renvoyer, ainsi que le nombre des cadres à me revenir. J'espère que vous pourrez vous y reconnaître sans moi, car sans être vraiment malade, je me sens dans un état qui n'est pas naturel. Je compte donc bien sur vous pour me faire expédier les 28 toiles qui me reviennent lundi, sans faute, en ayant soin de les bien fermer et d'y joindre les clefs cachetées.
4 toiles à rendre à M. Camondo dans les cadres qui lui appartiennent, nos 8, 11, 14, 18.
1 à M. Depeaux, également avec son cadre à lui, no 2.
1 à M. P. Gallimard, no 37, le cadre est à lui.
1 à Mme la princesse de Polignac, no 38, à remettre dans son cadre à elle.
1 à Mme Perry, no 39, le cadre est à elle — mettre le tableau tout encadré de côté pour être expédié en Amérique.
2 à MM. Boussod et Cie, nos 21 et 41, tous deux sans cadre.
4 à M. Montaignac, nos 20, 26, 27 et 44 — les quatre sans cadre.
2 à M. H. Vever, dont un non catalogué et l'autre, no 40, pris chez M. Gillot, à remettre dans son cadre.
Enfin 2 *Cathédrales* vendues, une à M. Gonse et l'autre en Amérique, toutes deux dans le cadre qu'elles ont.
Ce qui fait 18 toiles plus 5 à vous, total 23, sur 50 d'exposées, 49 seulement de cataloguées. Ce qui fait 28 toiles à me renvoyer, car sur les 2 à rendre à M. Vever il n'y a qu'une de cataloguée, donc 28 toiles dont voici le détail:
12 *Cathédrales*,
4 *Vernon*,
8 *Norvège*,
1 *Glaçon*, no 46,
1 *Creuse*, no 47,
1 *Peuplier*, no 48,
et enfin une *Vue de la Seine* non cataloguée.
J'espère que vous trouverez cela assez clair et qu'il n'y aura pas d'erreur. Pour les cadres, il y en a eu 55 d'accrochés dont 2 seulement ne m'appartiennent pas: celui de M. Gallimard et celui de Mme Perry, et deux vendus avec les deux *Cathédrales*. C'est donc 51 cadres que M. Dubourg aura à prendre chez vous.
Je l'en préviens. Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 358-359. Archives Durand-Ruel.

1303. AU SOUS-PRÉFET DES ANDELYS — Giverny, 11 juin 95

Monsieur le Sous-Préfet,
Etant obligé de partir à la fin de cette semaine pour les Pyrénées, et puisque vous avez bien voulu m'autoriser à vous demander certains renseignements au sujet de la vente du marais de Giverny, je viens vous prier de me faire savoir si je puis m'absenter en ce moment, sans avoir la crainte qu'il se passe quelque chose en mon absence, soit une enquête, contre-enquête ou vente.
Je suis tellement désolé de ce qui se passe pour notre pauvre pays que je tiens à être ici pour protester de toutes mes forces lorsqu'il en sera temps.
J'ai de plus en plus la conviction que le seul intérêt du pays n'est pas le but de cette affaire et je sais, aujourd'hui, que les séances et le vote municipal relatif à cette question n'ont pas eu la régularité voulue, surtout en présence d'une question si importante pour la commune. Enfin, ce que je sais d'une manière *certaine*, c'est que pour obtenir ce vote favorable à l'aliénation du marais, on n'a pas craint de porter absent certain membre du conseil et qu'un autre qui n'assistait pas à cette séance a été porté comme ayant voté pour. Il résulte donc bien de tout cela que l'on a voulu enlever la chose au plus vite, et ce qui le prouve, c'est la peine qu'on a prise de me cacher le plus longtemps possible le véritable but de cette vente afin d'éviter ma protestation.
Je tiens donc à être présent lorsque les habitants seront de nouveau appelés à donner leur avis, et vous serais infiniment reconnaissant de me faire savoir si je puis ou non m'absenter en ce moment. Je n'attends que votre réponse pour partir.
Avec tous mes remerciements, veuillez agréer, Monsieur le Sous-Préfet, l'expression de mes sentiments distingués. Claude Monet.

Archives départementales de l'Eure, 8 O 1.

1304. À G. DURAND-RUEL — Giverny, 14 juin 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je pars ce soir dans les Pyrénées rejoindre ma femme et notre pauvre malade, toujours dans un état bien inquiétant.
Je compte, si je puis passer rue Laffitte, vous demander un peu d'argent dont j'ai besoin, puis vous prier de remettre pour moi la somme de 1700 francs à M. Dubourg que je préviens par le même courrier.
Je repasserai à Paris dans une quinzaine.
Mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1305. AU SOUS-PRÉFET DES ANDELYS — Giverny, 14 juin 95

Monsieur le Sous-Préfet,
Je m'empresse de répondre à votre lettre du 13 courant, afin de vous confirmer ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire au sujet de la délibération du conseil municipal de Giverny, relative à l'aliénation du marais communal; et je puis vous affirmer que, sur les neuf conseillers, sept seulement ont assisté à la séance, que la délibération n'a été prise qu'après le départ du conseiller Léopold Hervieux qui, étant opposé à la vente du marais, a été porté comme n'ayant pas assisté à la séance et qu'un autre conseiller (M. Legrand), qui n'assistait pas à la séance, a bel et bien été porté présent et favorable à ladite aliénation; ces faits certifiés par M. Léopold Hervieux, conseiller municipal et l'un des plus importants agriculteurs de Giverny, établissent suffisamment que l'enquête est à refaire.
Quant à l'enchère publique, je la réclame absolument, bien que, depuis ma dernière lettre, M. le Maire de Giverny m'ait affirmé que le marais ne serait vendu qu'à la condition que l'acquéreur s'engage à y établir une amidonnerie, ce qui est en complète contradiction avec ce qui avait d'abord été dit, sans doute dans le seul but d'obtenir des voix et d'éviter les protestations.
Tout cela, Monsieur le Sous-Préfet, prouve bien que nous sommes en présence d'un marché quelque peu mystérieux et qu'il ne s'agit guère de l'intérêt de la commune ni de ses habitants. L'annulation de la délibération est urgente ainsi que l'enchère publique.
Veuillez agréer, Monsieur le Sous-Préfet, l'expression de mes sentiments distingués. Claude Monet.

Je soussigné Léopold Hervieux, conseiller municipal à Giverny, certifie vrais et exacts les faits énoncés ci-dessus par M. Monet et suis prêt à les renouveler de vive voix ou par écrit si [sic] *il y a lieu.* *Léopold Hervieux.*

P.-S. — Je pars ce soir même en voyage, mais si vous jugez nécessaire de m'écrire, voici mon adresse: hôtel de France, Argelès-de-Bigorre, Hautes-Pyrénées, où je serai pendant une huitaine.
Si, d'autre part, il y avait lieu de donner des renseignements plus précis, M. Léopold Hervieux se tient à votre disposition. Claude Monet.

Archives départementales de l'Eure, 8 O 1.

1306. À G. DURAND-RUEL — Argelès-de-Bigorre, 18 juin 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous remercie de votre lettre du 15 courant, contenant la somme de trois mille francs, que j'ai seulement reçue ce matin, parce que, hier et avant-hier, j'étais en excursion.
J'ai heureusement trouvé notre malade mieux que je pensais. Nous partons demain pour Salies et je rentrerai à Giverny pour dimanche sans doute.
Mes meilleurs compliments.
Tout à vous, Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1307. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 25 juin 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Me voici de retour depuis hier seulement, je n'ai fait que traverser Paris et de trop bonne heure, ce qui ne m'a pas permis d'aller vous voir. Je reviens avec de meilleures nouvelles de notre malade, ce qui nous donne un peu d'espoir, et j'espère me remettre au travail. Maintenant, comme je ne sais quand je viendrai à Paris, vous serez bien aimable de me faire faire le relevé de mon compte et de me l'adresser, afin que je sache au juste sur quelle somme je puis compter, ayant besoin d'ici peu de pas mal d'argent.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1308. À ? — Giverny, 26 juin 1895

[Monet s'excuse de n'avoir pas répondu plus tôt, il était dans les Pyrénées auprès d'une malade, sa belle-fille Suzanne, qui le préoccupe beaucoup:]

... Et puis à vous dire vrai, j'ai horreur d'être mis en scène... c'est déjà bien assez de livrer au public ce que l'on fait sans l'assommer de ce que l'on pense.
Vous allez trouver tant de gens heureux de discourir et de donner leur opinion.

Charavay, no 31064.

1309. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 16 juillet 95

Cher Monsieur Durand,
Comme je l'ai dit l'autre jour à votre fils, je voudrais bien que vous puissiez me solder le plus tôt possible ce que vous restez me devoir, soit 30632 francs, et je viens vous prier de me faire savoir quel jour il vous sera possible de m'en faire le versement.
Si cela vous gênait et que vous préfériez me solder cette somme en deux fois, à un mois de distance, dites-le-moi, mais si c'était possible, j'aimerais mieux recevoir le tout en une fois.
J'attends donc un mot pour me dire pour quel jour je puis y compter.
Recevez, je vous [prie], les meilleurs compliments de votre tout dévoué
Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1310. À G. DURAND-RUEL — Giverny, 18 juillet 95

Cher Monsieur Durand,
Voici le bulletin signé pour l'exposition de Gand, je préfère que vous fassiez cela vous-même à votre convenance, ne tenant pas à envoyer directement.
Je compte recevoir réponse à ma lettre qui s'est croisée avec la vôtre.
En hâte, votre tout dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1311. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 19 juillet 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je réponds à votre lettre en date d'hier, vous priant de m'adresser la somme de 15000 francs que vous mettez à ma disposition.
Vous pouvez me faire cet envoi, soit en billets de banque, ou si cela vous convient, en un chèque à vue.
Merci d'avance et recevez mes meilleurs compliments.
Votre dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1312. À G. DURAND-RUEL — Giverny, 26 juillet 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Excusez-moi de ne vous avoir pas remercié plus tôt de votre lettre du 18 courant, contenant un chèque de 15000 francs en compte.
J'avais été très dérangé ces jours derniers par des visites, je m'aperçois de mon oubli, recevez toutes mes excuses.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1313. AU PRÉFET DE L'EURE — Giverny, 21 août 95

Monsieur le Préfet,
J'ai l'honneur de vous informer que, par ce même courrier, j'adresse à M. le Maire de Giverny la lettre dont vous trouverez ci-contre le texte.
Agréez, Monsieur le Préfet, l'expression de mes sentiments distingués.
Claude Monet.

21 août 95

Monsieur le Maire,
M. le Sous-Préfet m'a informé qu'après avoir de nouveau examiné le terrain du marais communal de Giverny, M. Rayer vous avait fait une nouvelle proposition et, qu'au lieu d'un titre de rente de 900 francs, il en offrait un de mille francs par an pour devenir possesseur dudit marais.
Si M. Rayer, qui a certifié à M. le Préfet n'avoir jamais eu l'intention de construire la moindre usine dans le marais, en offre ce prix, c'est qu'il en estime la valeur, qu'il y voit une amélioration possible, en un mot, qu'il y voit une bonne opération.
Dans ce cas, pourquoi priver la commune d'un bien, qu'avec l'aide des quatre mille francs que je vous ai offert de mettre à sa disposition, elle pourrait elle-même améliorer et faire fructifier ? C'est ce que bien des personnes avec moi se demandent.
Mais comme je tiens à prouver d'abord combien j'aime Giverny, et combien je serais heureux de voir cesser ces discussions qui agitent et inquiètent le pays, je viens vous informer que, dans l'intérêt de tous, je me décide à faire un plus grand sacrifice et, qu'au lieu des quatre mille francs que je vous ai déjà offerts pour la commune, je suis disposé à lui donner la somme de cinq mille francs, sans autres conditions que le renoncement, par elle, à l'aliénation du marais communal et l'emploi de cette somme à *l'amélioration* dudit marais.
A vous, Monsieur le Maire, et au conseil municipal d'apprécier mon offre toute désintéressée ainsi que les sentiments qui me guident.
Recevez, Monsieur le Maire, l'expression de mes sentiments distingués.
Claude Monet.

P.-S. — Inutile de vous dire que je suis tout disposé à verser ladite somme de cinq mille francs chez M. Grimpard, notaire à Vernon. — Claude Monet.

Archives départementales de l'Eure, 8 O 1.

1314. À [UN HABITANT DE GIVERNY ?] — Giverny, 26 août 95

Cher Monsieur,
Voici la dernière lettre que m'a adressée le Sous-Préfet et dont vous désiriez avoir communication.
Il me semble qu'il serait prudent de ne pas envenimer les choses et de rien faire avant la prochaine séance du conseil. Et je vous avoue franchement que, pour ma part, je suis un peu hostile à toute polémique dans les journaux. Je demande même à n'y pas être mêlé, car c'est la chose que j'ai le plus en horreur.
Je serais venu vous expliquer tout cela, mais nous attendons le docteur et j'attends aussi une visite de Paris qui me prendra toute la journée.
Notre malade, bien qu'ayant passé une mauvaise nuit, est mieux ce matin.
Merci de vos bons souhaits.
Bien à vous, — Claude Monet.

P.-S. — Je me permets de vous dire qu'il serait bon à mon sens de ne pas tenir nos ennemis au courant de ce que nous pouvons faire et espérer. C'est leur fournir le moyen d'agir en conséquence contre nous. — C.M.

M. L. Proietti, « Lettere di Claude Monet », Rome, 1974, p. 105.
Manuscrits Bibliothèque du Louvre.

1315. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 28 août 95

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu votre dépêche hier et votre lettre ce matin, comme vous avez dû recevoir vous-même la réponse hier.
Je pensais justement vous écrire au sujet du règlement de mon compte, soit 15632 francs que vous m'aviez promis lors de votre dernier envoi, *22 juillet*, pour un mois après.
Comme j'ai pris mes dispositions en conséquence, je me proposais de vous demander quel jour vous pourriez me faire ce versement, mais puisque vous venez samedi, je pense que vous pourriez peut-être vous en charger. Un chèque de 10000 francs et 5632 francs en espèces feraient bien mon affaire en ce moment.
A samedi donc, je compte sur un mot me fixant l'heure de votre arrivée pour que je puisse vous envoyer une voiture.
Compliments de votre dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1316. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 11 sep^{bre} 95

Cher Monsieur Durand,
Nous avons été si dérangés depuis votre visite par nos malades que j'ai négligé de vous adresser le reçu de l'argent que vous m'avez remis. Je répare cet oubli en vous adressant ci-contre le reçu en question.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

P.-S. — Notre malade Germaine est enfin en voie de guérison complète.

Reçu de M. Durand-Ruel la somme de quinze mille cinq cent trente-deux francs pour solde de compte à ce jour.
Giverny, ce 31 août 1895. — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1317. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 26 sep^{bre} 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai reçu votre lettre ainsi que l'envoi de M. Havemeyer. Les deux caisses de plantes sont arrivées en bon état, malgré cette forte chaleur, les fleurs bien un peu abîmées, mais il n'y paraîtra plus l'année prochaine et elles devront être superbes.
Vous seriez bien aimable de m'envoyer l'adresse de M. Havemeyer en Amérique, tenant à lui adresser directement tous mes remerciements.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1318. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 30 sep^{bre} 95

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Merci d'abord pour l'adresse de M. Havemeyer. Quant à ce que j'ai payé pour le port, c'est si peu de chose que j'avais cru devoir n'en pas parler. Vous le désirez, voilà, c'est 4 francs.
Si l'on vous a réclamé un remboursement de 73 francs, je ne m'en étonne pas autrement si l'envoi a été fait par grande vitesse, car les deux caisses étaient très lourdes.
Désolé de tout le mal que cela vous cause et recevez mes meilleurs compliments. — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1319. À ? — Giverny, 20 novembre 1895

[Monet s'excuse du retard à donner une réponse :]

... C'est que depuis des mois je vis dans l'inquiétude, entouré de malades qui me sont chères.

Charavay, n° 59523.

1320. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 23 nov^{bre} 95

Cher Monsieur Durand,
Je reçois votre lettre, mais avant de répondre à votre demande, et puisque vous me parlez des *Cathédrales*, laissez-moi vous parler franchement et vous dire ce que j'ai sur le cœur.
Il est un fait certain, c'est que du jour où je me suis permis de vouloir certains prix de mes *Cathédrales*, nos rapports et nos relations d'affaires n'ont plus été les mêmes, le syndicat s'est formé qui a été le commencement des hostilités.
Il est non moins certain que, depuis mon exposition, tout a été mis en œuvre pour empêcher la vente des susdites *Cathédrales*, et si ce n'avait été les soucis et les inquiétudes que nous n'avons cessé d'avoir depuis des mois, je vous aurais déjà écrit à ce sujet.
Vous m'en fournissez l'occasion, je dois vous dire franchement ce que je sais d'une façon certaine, que beaucoup d'étrangers sont venus à Paris avec l'intention d'acheter des *Cathédrales* et, n'en ayant pas, vous répondiez à ceux qui voulaient venir à Giverny qu'il était inutile de se déranger (M. Monet n'en voulant vendre aucune). A d'autres, vous disiez n'avoir pas voulu en acheter à cause des prix excessifs (que je ne voulais pas en vendre à moins de *trente mille* francs).

Vous voyez que je précise, et je sais plusieurs amateurs que vous avez détournés de leur intention.
Voyons, Monsieur Durand, après les rapports que nous avons depuis si longtemps, est-ce loyal et de bonne guerre ?
Que les affaires soient calmes et que mes prix vous semblent trop élevés, rien que de naturel, et j'aurais mauvaise grâce à vous en vouloir. Mais, me faire la guerre à cause de cela, c'est ce que je ne puis comprendre, et je ne vous cache pas que j'en ai de la peine et de l'irritation. A présent, à la veille de retourner en Amérique où vous avez l'habitude de montrer chaque année des choses nouvelles de moi, vous me proposez de vous confier mes toiles à titre de dépôt, sans aucun avantage que pour vous et des risques pour moi. C'est encore une chose à laquelle vous ne m'aviez pas habitué, et vous savez mieux que personne que les tableaux qui reviendraient de là-bas non vendus seraient déflorés et impossibles à placer après. Non, la chose n'est pas possible dans ces conditions. Du reste, pareille proposition m'a déjà été offerte pour l'Angleterre et pour l'Amérique et j'ai répondu que, si je m'y décidais jamais, ce serait à condition qu'un certain nombre des toiles me soient d'abord achetées.
Voyez donc ce que vous voulez et pouvez faire faire et, si vous êtes libre et dégagé de tout engagement avec vos confrères, vous me trouverez disposé à m'entendre avec vous. Mais je vous le répète, il faut pour cela que je sois certain qu'il n'y a plus trace de syndicat ni d'hostilités aucunes. Nous avons bien assez de tracas sans cela.
Ma femme est en meilleure santé, quoique bien inquiète de Mme Butler que nous avons dû installer à Paris sur le désir des médecins.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1321. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 26 nov^{bre} 95

Cher Monsieur Durand,
Les lignes que vous m'adressez pour protester contre ce qui m'a été rapporté me font le plus vif plaisir et je suis heureux d'apprendre de vous qu'aucun engagement n'existe entre vous et MM. Boussod et Montaignac. Vous me connaissez assez pour savoir la peine que cela me causait et je dois vous dire que ces choses ne venaient d'aucun de vos confrères, mais de personnes n'ayant aucun intérêt à dire quoi que ce soit contre vous. Tant mieux si elles ont elles-mêmes été trompées et ce que je puis souhaiter avant tout c'est d'avoir été trompé et mal renseigné. Je serai très heureux d'avoir votre visite et de causer avec vous, ce sera le meilleur moyen de nous entendre. Mais comme je n'aime pas à faire des mystères, je dois vous dire que samedi, comme je venais de vous écrire, je recevais l'annonce de la visite de M. Sutton pour le lendemain dimanche : il est venu en effet me renouveler des offres déjà faites, mais avec des avantages si acceptables que je n'ai pu lui refuser, d'autant plus que M. Sutton repartant, m'a-t-il dit, le lendemain par l'Angleterre, la proposition qu'il me faisait était à prendre ou à laisser. Il ne s'agit du reste que d'un certain nombre de *Cathédrales* (dix).
Prévenez-moi par un mot la veille de votre venue et comme je vous l'ai dit dans ma précédente lettre, vous me trouverez comme par le passé tout disposé à m'entendre avec vous au mieux de nos intérêts communs, et je vous le dis en toute franchise, pour que vous soyez au courant de tout. Tâchez de venir cette semaine, car d'un jour à l'autre j'attends la visite de personnes qui, me dit-on, sont désireuses de m'acheter des *Cathédrales*.
J'attends donc un mot de vous.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 359-360. Archives Durand-Ruel.

1322. À M. JOYANT — Giverny, 8 février 1896

Cher Monsieur Joyant,
Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour les fleurs d'Hokusaï, mais je ne pourrai malheureusement pas venir à Paris tout de suite, devant partir demain pour Le Havre où je vais me retremper à l'air de la mer et surtout pour y travailler.
Mais comme il me faudra tout de même venir à Paris bientôt, je ne manquerai pas de vous aller voir.
Vous ne me parlez pas des coquelicots et c'est là l'important, car j'ai déjà les iris, les chrysanthèmes, les pivoines et les volubilis.
Enfin, à bientôt, j'espère.
Bien cordialement à vous, — Claude Monet.

Document communiqué par Mme Dortu.

1323. À ALICE MONET — Pourville, jeudi 20 fév. 96

Je ne suis pas content parce que je n'ai pas eu de lettre ce matin, sachant ta ponctualité cela m'inquiète toujours, bien que je veuille croire que la poste en est la cause, et le mieux sera, si tu le peux, de faire partir tes lettres le matin. Ici il n'y a qu'une distribution comme chez nous. Enfin, j'espère avoir deux lettres demain matin.
Sois contente, j'ai travaillé toute la journée malgré un petit peu de pluie de temps en temps. J'ai mis en train quatre toiles, trois motifs différents. Je ne te dirai pas que je suis ravi de ces commencements, car j'y vais timidement et bafouille un peu, mais enfin j'ai confiance et ne veux pas être trop exigeant le premier jour. Une seule chose me terrifie, c'est la crainte du mauvais temps que je sens venir certainement et qui me gêne bien. Enfin, je suis plein de courage.
Je pense venir samedi soir. J'arriverai par 9 heures 45 du soir partant d'ici à 7 heures 20. Tu peux faire commander Daniel. Si par hasard je jugeais mieux de rester, je te télégraphierai samedi, mais comme j'aurai besoin de toiles et puisque je serai bien heureux de passer le dimanche près de toi, tu peux y compter. Inutile de charger Jean de prendre des billets pour moi puisque j'aurai des bagages à remporter. Il vaut mieux du reste que je vienne samedi, parce qu'une fois tout à fait en plein travail, il vaudra mieux ne pas trop m'interrompre. Ce sera plutôt à vous de me venir voir, mais, hélas, ce n'est plus l'ancienne maison Paul, et ça laisse bien à désirer, sous tous les rapports.
J'espère avoir demain de bonnes nouvelles de vous tous ainsi que de Suzanne et de Marthe auxquelles je te charge d'envoyer mes affectueuses pensées.
Cette lettre ne devant partir que demain, vendredi, te parviendra samedi. Je ne t'écrirai donc pas demain soir.
A bientôt, ma chérie, je t'embrasse comme je t'aime ainsi que les filles et les garçons.
Ton vieux mari, — Claude Monet.
Il est 8 heures et demie et je vais me coucher ; je suis cependant moins fatigué que les autres jours, une seule jambe persiste à être un peu raide et douloureuse. J'espère que les deux tiennes sont redevenues solides et que ce vilain rhume est en train de disparaître et que je vous trouverai tous guéris et aimables.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1324. À J. DURAND-RUEL — Pourville par Offranville, 25 février 96

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens vous informer qu'aujourd'hui même vous sera expédiée de Vernon une caisse contenant trois tableaux de Mme Manet-Morisot que j'avais promis à sa fille pour l'exposition qui doit avoir lieu en mars.
Je suis installé ici depuis quelques jours, j'avais besoin de revoir la mer et suis enchanté de revoir tant de choses que j'ai faites il y a quinze années. Aussi me suis-je mis à l'ouvrage avec ardeur.
Recevez mes meilleurs compliments. — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 360-361. Archives Durand-Ruel.

1325. À ALICE MONET — Pourville, mercredi matin 7 heures [26 février 1896]

Seulement deux mots encore aujourd'hui, ma pauvre chérie, car hier soir mon heure habituelle de correspondance a été prise par l'arrivée des Thaulow. Je commençais mon potage, quand ils sont arrivés pédestrement par un clair de lune superbe ; il m'a fallu les garder à dîner et les reconduire un bout de chemin le soir, toutes mes lettres remises.
Je t'écrirai plus longuement ce soir, il fait un temps superbe et je n'ai pas de temps à perdre. Le rhume est absolument passé grâce à ta potion et aussi aux précautions que je prends, mais quel froid cependant ! j'ai dû chercher des motifs à l'abri du vent. Enfin je fais ce que je peux, mais c'est dur.
J'ai reçu ta lettre hier, mais j'espère bien ne pas avoir besoin de l'ordonnance.
A ce soir, je suis pressé. Toutes mes pensées et baisers.
Ton vieux — Monet.
Que Kléber ne manque pas de bien prendre ses précautions pour la gelée.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1326. À ALICE MONET — Pourville, jeudi pour vendredi[1], 28 fév. [1896]

Deux mots seulement, ma bonne chérie, je viens d'écrire cinq lettres, c'est énorme. J'ai reçu ta dépêche se croisant sans doute avec la mienne que j'ai de suite envoyée selon ton désir. Mais je vois que, Blanche partie, tu ne pourras rester seule avec tes tristes pensées. Enfin tu m'informeras de vos décisions.
De ta dépêche, je conclus que ça ne va pas à Paris, que la pauvre Marthe est peut-être à bout de forces. Enfin il ne faut pas s'alarmer, l'époque du retour approche, ce sera un grand bien pour tous. Je suis content de tes nouvelles, moi je vais très bien mais suis peu satisfait du temps. Ce matin, pluie et grêle, et toujours ce même vent. Je n'ai pu travailler qu'après déjeuner, pas satisfait, très lent. Du reste je ne fais que commencer et souvent recommencer, mais il en sortira quelque chose, c'est si beau.
Je n'ai rien à te dire que tu ne penses de la missive signée Alice. J'avais justement écrit hier à Mirbeau pour le prévenir de ma venue prochainement à Paris.
A ce propos ne manque pas, quand tu iras, de m'apporter chemises de jour pour Paris, de nuit, mouchoirs, etc. pour ici, car il ne me sera pas possible de m'arrêter à Giverny.
J'ai reçu un mot de Montaignac me disant que les *Cathédrales* ne seront exposées qu'en mars, c'est tout, et que je peux compter sur ce que je lui demandais.
J'attends toujours un mot, soit de la petite Manet soit de Degas, je pense qu'on a bien fait l'envoi à Durand-Ruel.
Ce matin j'ai bien reçu ta lettre datée d'hier mercredi, mais de mardi je n'ai rien reçu.
Baisers à tous à Giverny, et à Paris. Pour toi toutes mes pensées,
Ton vieux — Claude Monet.

[1] Monet écrit *jeudi* une lettre qui sera expédiée le *vendredi* 28 février 1896.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1327. À GEFFROY — Pourville, 28 février 1896

Je suis un peu bien timide et tâtonnant, mais enfin je me sens dans mon élément et j'espère pouvoir un peu travailler.

G. Geffroy, 1922, p. 305.

1328. À ALICE MONET [Pourville], vendredi pour samedi[1], 29 fév. [1896]

J'ai reçu ce matin tes deux lettres datées l'une d'hier jeudi et l'autre d'aujourd'hui vendredi. Tu n'en fais jamais d'autres, ma bonne chérie. Je suis rentré trop tard ce soir, autrement j'aurais essayé de te faire partir un mot plus tôt, pour te dire que, malgré tout le plaisir de voir Germaine, je ne trouve pas raisonnable de te laisser seule, tu peux avoir besoin d'elle pour une cause ou l'autre. Et je suis sûr que cela nous gâterait notre plaisir, à elle comme à moi, de te savoir seule. Je sais bien qu'il y a les garçons, mais ce n'est pas pareil. Je trouve que venir dimanche, être ici à midi pour repartir à 6 heures de Pourville n'est pas raisonnable. Il vaut donc mieux ajourner ce plaisir, et pouvoir venir la veille.
Je suis toujours sans nouvelles de l'exposition Manet; si on ne m'écrivait pas et que tu saches quelque chose, télégraphie-moi.
Je travaille, mais bien bien lentement et péniblement, je ne me sens pas encore le courage de faire des cinq et six toiles par jour.
Je travaille à deux ou trois, et toujours hésitant, mal content de la mise en toile, du choix de la place, ce qui m'amène à des changements, enfin je n'y suis pas encore et, avec cela, une indécision, une timidité extrême. Mais pas de découragement, je veux faire quelque chose et j'y arriverai. En tout cas ce ne sera pas faute de courage, car le temps est toujours bien dur et le vent bien gênant et, le pire de tout, c'est le changement de temps continu.
Je vais très bien et mange comme quatre même le soir, c'est sans doute l'air vif et l'exercice.
Je ne veux pas venir à Giverny dimanche, sachant que, deux ou trois jours après, je serai obligé d'aller à Paris; ce ne serait pas raisonnable. Je serai toujours à même de venir quand je verrai le temps absolument mauvais.
Ne te tourmente pas du silence de Robin, peut-être dira-t-il demain à Marthe qu'il n'a pas le temps de te répondre. Mais si l'hiver commence à présent, ce ne sera pas drôle pour le retour de Suzanne, bien que d'ici là ça puisse bien changer.
Je t'embrasse bien fort, ma chérie, ainsi que Germaine et les garçons.
Reçois toutes mes pensées et ne m'oublie pas en écrivant à Paris.
Ton vieux Claude Monet.

[1] Monet écrit *vendredi* une lettre qu'il doit expédier le *samedi* 29 février 1896.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1329. À ALICE MONET [Pourville, 6 mars 1896]

[Vent violent. Difficulté de peindre en plein air. Toujours cette tristesse de ne pouvoir travailler comme il le voudrait, gêné par le temps ou par cette mélancolie qui le prend parfois :]
... La mer fait un terrible tapage.
[Il a lu les articles du Figaro *et du* Journal *sur l'exposition :]*
... qui ont dû amener bien du monde.
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, nº 288.

1330. À ALICE MONET [Pourville, 7 mars 1896]

[La pluie et le vent redoublent :]
... Je suis désespéré.
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, nº 288.

1331. À ALICE MONET [Pourville, 8 mars 1896]

... J'ai demandé à ce que l'on m'ouvre une cabine... et là, à l'abri, j'ai barbouillé et usé de la couleur, essayant de peindre la mer, très belle par le vent, et puis ça m'intéresse, car je ne puis songer à rien faire rapidement... il faut me résoudre à mettre des toiles en train par tous les temps, tous les vents; faire peu de choses et rester les bras croisés quand l'effet n'y est pas m'est impossible.
L'article de Geffroy est calme et il aurait dû s'emballer un peu plus, mais comme Degas l'a si bien dit, j'ai peur que G[effroy] ne s'alourdisse un peu et ne retrouve sa bonne plume que lorsqu'il est question d'un artiste se rattachant au peuple.
[Il vient d'écrire à Degas :]
... Je serais bien aise de savoir comment ça marche, plus je pense à toutes ces belles choses, plus je les trouve d'un charme et d'un art élevé et pur.
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, nº 288.

1331 bis. À MALLARMÉ Pourville, [c. 8 mars 1896]

...Vous savez que c'est par raison, pour travailler, que j'ai dû partir jeudi soir, et malgré cette pluie et vent, je me suis remis aussitôt à la besogne. Mais non sans penser à cette belle réunion d'œuvres, si pure et si belle. Je la vois d'ici et voudrais savoir l'effet produit, ce qui se dit, s'écrit. En deux mots vous pourrez me renseigner et me donner grande joie ... Degas a-t-il paru jeudi soir et s'est-il rendu compte de notre seule préoccupation ?
Vente autographes, Paris, Drouot, 19 décembre 1977, nº 174.

1332. À ALICE MONET [Pourville, 11 mars 1896]

...Hier soleil superbe, je commence encore des toiles et m'excite en projets à la vue de choses superbes... aujourd'hui un temps variable si bien que je n'ai pu faire rien qui vaille.
[Une mélancolie l'accable :]
... Ce n'est cependant pas le courage ni la volonté qui me manquent ... Et puis ... je suis si maladroit, si long à voir et à comprendre, enfin ... je ne suis plus ce que j'étais, c'est bien certain...
[Monet voudrait aller à Paris pour le jour de la clôture de l'exposition Morisot ; il envoie à sa femme :]
... cette gentille lettre de Mallarmé à qui j'avais demandé comment ça allait rue Laffitte.
[Et il s'inquiète toujours de son jardin :]
... N'est-il rien arrivé de chez Vilmorin ? Le jardin doit se transformer.
Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 210.

1333. À ALICE MONET [Pourville, matin, 12 mars 1896]

[Il lui est impossible de garder les paons de Mme Pissarro :]
... Je vais bien m'agacer aujourd'hui car c'est à désespérer et il faut voir comme cette pluie fait tout changer ... J'ai bien peur d'être obligé de revenir.
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, nº 289.

1334. À ALICE MONET [Pourville, soir, 12 mars 1896]

[Pas d'amélioration :]
... Je travaille bien dans la cabine, mais c'est toujours pour commencer et couvrir des toiles; et puis ce que je fais est si mauvais, si épouvantable. Je suis attristé, mais non découragé, je veux lutter encore.
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, nº 289.

1335. À ALICE MONET [Pourville, 13 mars 1896]

... J'ai eu si froid à travailler sur le haut de la falaise où soufflait un vent d'est glacial que j'ai dû lâcher au bout d'une heure.
[Et Monet se désespère de toujours commencer et de ne pouvoir rien terminer.]
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, nº 289.

1336. À ALICE MONET [Pourville, 14 mars 1896]

... J'ai travaillé à six toiles et avec une telle tension d'esprit que je n'en peux plus.
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, nº 289.

1337. À ALICE MONET [Pourville, 18 mars 1896]

[Monet s'apprête à aller passer quelques jours à Giverny :]
... Pas un jour sans pluie ou vent.
[Cependant il songe déjà à revenir l'année suivante :]
...Car je vois à présent, en allant à mes motifs, les choses qui sont à faire à telle ou telle heure et par certains effets, et il y en a à foison, mais c'est toujours ainsi, il faut un mois d'apprentissage.
Enfin j'aurai toujours repris courage et confiance, car je sens qu'encore un peu d'effort et de volonté, je vais me ressaisir. Aussi je songe à ce que je ferai à Giverny dès que le jardin sera fleuri.
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, nº 290.

1338. À ALICE MONET [Pourville, 19 mars 1896]

[Pluie terrible :]
... Jusqu'à midi j'ai gâché de la couleur dans la cabine. C'était cependant bien beau. Enfin vers 2 heures le temps s'est dégagé, le soleil a paru resplendissant, plus de vent, un temps inouï de calme et de beauté, mais ce que j'ai marché pour me trouver à chaque motif au moins un moment !
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, nº 290.

1339. À ALICE MONET [Pourville, 24 mars 1896]

[Seule lettre où :]
... le temps est superbe.
[Levé à 6 heures. Il a déjà travaillé à trois toiles. La veille il était à Paris :]
... dîner très gentil, sauf Degas qui a manqué et qui doit me garder rancune.
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, nº 290.

1340. À ALICE MONET [Pourville], mercredi 25 mars 96, 3 heures

Je profite d'une occasion et malheureusement aussi d'un violent orage pour t'écrire à la hâte ces quelques lignes.
Je me porte à merveille et j'étais bien en train de piocher, quoique je sois désolé d'avoir perdu ces quelques belles journées, car tout a poussé d'une façon que tous mes motifs sont méconnaissables. Tout a verdi et ces belles herbes sèches qui faisaient mon bonheur sont envahies par les nouvelles pousses vertes, et cette pluie qui tombe va encore faire pousser. C'est bien dommage, car ça commençait à mieux aller et, maintenant, je crains d'être obligé de partir sans rien pouvoir finir.
J'espère pour vous que vous n'avez pas ce même orage, qui était du reste à prévoir, tant il faisait chaud. Enfin, c'est un drôle de métier que d'être paysagiste.
Je n'ai que le temps de te griffonner ces lignes, on attend ma lettre pour aller à Dieppe d'où on rapportera mon beurre.
Je t'embrasse bien tendrement ainsi que tous.
Ton vieux Monet qui t'aime.

Durand qui a fait l'aimable, me chargeant de compliments pour toi, m'a annoncé que l'exposition des *Cathédrales* chez Sutton était ouverte.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1341. À ALICE MONET Pourville, jeudi 26 mars [1896], 4 heures

Ma chérie,
Voilà ma journée probablement finie, et que de mal par cette tempête. Impossible de tenir à plusieurs endroits, et cette pluie a encore fait verdir encore, c'est absolument vert partout, ce qui me désole au-delà du possible. Ce matin j'ai été terriblement mouillé, mais j'ai tout de même pu travailler à cinq toiles. La mer est admirable.
Je serai très content de vous avoir samedi et dimanche. Télégraphie-moi sans faute demain à quelle heure vous arriverez et combien vous serez, mais je préviens que je déjeune à onze heures moins le quart.
Je me porte bien, quoique bien fatigué et toujours cette douleur au dos qui me brûle comme un fer rouge.
Je t'écris à la hâte pour que l'on porte ma lettre à Dieppe et que tu la reçoives demain matin.
Je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que tous.
Ton vieux Claude Monet.

Ne manque pas de télégraphier et venez, car je ne passerai plus beaucoup de temps ici.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1342. À ALICE MONET Pourville, mardi 31 mars [1896]

Ma bonne chérie,
Quelle désolation, le temps continue à être de plus en plus épouvantable, toujours de la pluie malgré le vent du nord. Et vous partis, je me sens tout démonté. Hier après avoir déjeuné de bonne heure, je suis retourné à la petite maison où tant bien que mal j'ai travaillé, commençant encore une autre toile et, le soir, j'en ai aussi commencé une autre à Mordal, mais c'est bien inutile, car ce matin après une terrible nuit, le temps est ignoble. Enfin, je vais finir la semaine et rentrerai définitivement pour dimanche, car il n'y a plus d'espoir à présent de pouvoir songer à terminer quoi que ce soit. Peut-être même viendrai-je plus tôt que dimanche, si ce temps continue. Je consacre ma matinée à écrire un tas de lettres, espérant qu'après midi je pourrai peut-être travailler un peu.
J'espère que vous êtes bien arrivés, que vous avez trouvé un meilleur temps qu'ici, que tu ne te sens pas trop fatiguée et que tu as trouvé tout le monde bien. J'ai été bien heureux de vous avoir près de moi pendant ces deux jours, mais me suis senti tout découragé et triste une fois seul, et sentant bien que, malgré tous mes efforts, je ne pouvais arriver à aucun résultat. Enfin, cela m'aura toujours redonné le goût du travail et l'envie de revenir ici l'hiver prochain, où, avec plus de temps devant moi, je pourrais faire et mener à bien les belles choses que j'ai dans la tête.
Je ferme ma lettre avant de recevoir la tienne, tenant à ce qu'elle parte ce matin. Embrasse bien tout le monde pour moi, Sukey [Suzanne] et ses chéris, Marthe, tous enfin. Pour toi, ma chérie, le meilleur de moi, tout mon cœur.
Ton vieux qui t'aime, Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1343. À ALICE MONET Pourville, 1er avril 96

Ma bonne chérie,
Bien content de te savoir bien rentrée, contente et vaillante. Je t'écris deux mots seulement, car il est 5 heures, je viens de rentrer trempé comme une soupe, ayant travaillé 2 heures sous la pluie; c'était très beau, mais n'ayant pas emporté mon ciré, j'ai dû finir par lâcher. J'avais espéré faire une très bonne journée, le vent étant enfin tombé, et puis pour changer c'est toujours pareil : de la pluie quand il n'y a pas de vent et, comme tu l'as vu souvent, l'un et l'autre. Hier j'ai cru devenir enragé, le vent a emporté mes toiles, je pose ma palette pour les ramasser, et elle s'en va à son tour. J'étais furieux et ai failli tout jeter. Enfin j'ai fait chercher une bâche et me suis fait faire un abri.
Je ne sais encore si je rentrerai dimanche. Cela dépendra du temps, mais de toute façon je reviendrai pour une journée avec vous. Que de belles choses je vois chaque jour. Aujourd'hui par cette pluie fine, c'était superbe. Et si j'avais du temps devant moi, que de choses je pourrais faire. J'ai écrit au propriétaire de la petite maison, et gare à l'année prochaine.
A bientôt ma chérie, baisers à tous, à toi toutes mes pensées.
Ton vieux Claude Monet.

J'ai bien reçu le paquet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1344. À P. DURAND-RUEL Pourville, 1er avril [1896]

Cher Monsieur Durand,
J'ai bien reçu votre lettre, ainsi que le catalogue Chabrier que l'on m'a renvoyé ici. Je vous en remercie, et viens vous prier de me faire envoyer par grande vitesse en gare de Vernon mes quatre Morisot, trois Cézanne et le tableau racheté à la vente de Lauzet.
Je compte venir pour la journée de dimanche à Giverny et serais bien aise d'avoir toutes ces toiles pour les remettre en place.
Je compte sur votre obligeance pour faire faire cet envoi de suite.
Je continue à travailler malgré un bien mauvais temps et je ne sais si j'arriverai à pouvoir terminer quelque chose, mais du reste je suis décidé de revenir l'hiver prochain, car il y a à faire des choses superbes.
Mes meilleurs compliments.
Votre dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 366. Archives Durand-Ruel.

1345. À P. DURAND-RUEL Giverny, 12 avril 96

Cher Monsieur Durand,
Ainsi que vous m'en avez témoigné le désir, je viens vous informer que me voici rentré à Giverny. J'y suis depuis une dizaine de jours, chassé de Pourville par un temps impossible, mais très content d'y être allé et avec l'intention d'y retourner passer l'hiver prochain. J'attends que le temps s'apaise un peu ici pour entreprendre différentes choses que j'ai en vue. En tout cas, je ne compte pas m'absenter en ce moment et, si vous avez l'intention de venir me voir, vous n'avez qu'à me faire signe.
Votre tout dévoué Claude Monet.

P.-S. — J'ai trouvé en arrivant la caisse contenant les tableaux Morisot et autres. Merci.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1346. À P. DURAND-RUEL Giverny, 20 avril 96

Cher Monsieur Durand,
Je compte venir prochainement à Paris pour voir l'exposition de Pissarro, qui vient justement de m'écrire pour me dire qu'il vous avait chargé de terminer un vieux compte et de me remettre la somme de cinq mille francs.
Je vous préviendrai du jour de ma venue pour que vous puissiez me remettre cette somme.
Avec mes compliments,
Croyez-moi votre bien dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1347. À P. DURAND-RUEL Giverny, 11 mai 96

Cher Monsieur Durand,
N'ayant pu venir à Paris comme je le pensais et ne sachant quand je viendrai, je viens vous demander d'être assez aimable de me faire l'envoi de la somme de cinq mille francs que Pissarro vous a chargé de me réserver.
Avec mes remerciements, recevez mes compliments les meilleurs.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1348. À P. DURAND-RUEL Giverny, 17 mai 96

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je suis bien en retard pour vous accuser réception de votre lettre du 12 courant contenant les cinq mille francs que Pissarro vous a chargé de me remettre, mais une nouvelle maladie survenue à l'un des fils de ma femme en est la cause. Sans quoi je serais venu voir l'exposition de Pissarro.
Enfin, tout-danger a disparu de ce côté heureusement.
En hâte, recevez mes remerciements,
Et croyez-moi votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1349. À WHISTLER — Giverny, 18 mai 96

Mon cher Whistler,
J'apprends le terrible malheur qui vous frappe et viens vous témoigner de la part que je prends à votre douleur. J'avais eu le bonheur d'apprécier la grâce et l'intelligence de Mme Whistler, je savais l'adoration qu'elle avait pour vous et je m'imagine combien votre douleur doit être grande. Mais il vous faut être courageux et fort devant le coup qui vous frappe. Puisse le témoignage d'un vieil ami être pour vous une faible consolation. Je vous envoie mes sincères compliments de condoléances, vous saurez qu'en dehors de l'admiration que j'ai pour vous, combien je vous aime.
A vous de tout cœur, Claude Monet.

Glasgow University Library.

1350. À ? — Giverny, 20 septembre 1896

... Vous pouvez répondre à ce cousin champenois qu'il n'y a, à ma connaissance, aucun lien de parenté entre lui et moi, mon père étant du Dauphiné et mon grand-père d'Avignon.

Autographes et documents historiques, Librairie H. Saffroy, Bulletin nº 69, juin 1970, nº 6707.

1351. À ALBERT COLLIGNON — Giverny, mercredi 28 octobre [1896]

Cher Monsieur Collignon,
Je suis désolé de ne pouvoir vous rencontrer ce matin, mais je suis obligé de m'absenter toute la journée et ne rentrerai que ce soir, tard.
Avec tous mes regrets croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.
Claude Monet.

P.-S. — Inutile de vous dire que je serais très content de voir disparaître ce mur menaçant et d'avoir une meilleure route et plus d'air. C. M.

Archives du Louvre, P. 30.

1352. À M. JOYANT — Giverny, 17 novembre 1896

Cher Monsieur Joyant,
Merci de votre pensée et de votre obligeance.
Je vous verrai à la première occasion dès que je viendrai à Paris. Je regrette que vous n'ayez pu accompagner Geffroy dimanche dernier et souhaite que votre malaise n'ait pas eu de suite.
Amicalement à vous, Claude Monet.

Document communiqué par Mme Dortu.

1353. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 17 nov. 96

Cher Monsieur Durand-Ruel,
En effet voilà bien longtemps que je suis sans nouvelles de vous et ma foi je pensais bien que tous rapports d'affaires étaient finis entre nous. Enfin tant mieux s'il n'en est rien, car je n'ai rien à me reprocher vis-à-vis de vous.
Je ne suis pas venu à Paris depuis bien des mois et n'ai pas bougé de Giverny où j'ai travaillé, mais pas selon mon gré, à cause du temps épouvantable que nous n'avons pas cessé d'avoir depuis un temps infini, et tout ce que j'ai entrepris, ou à peu près, sera à terminer l'an prochain. Et je me propose d'aller bientôt à la mer pour terminer toute une série de toiles commencées l'an dernier, qui m'intéressent beaucoup et dont je suis assez content. Vous voilà donc au courant. Quant à ce que vous me demandez, je n'y vois pas d'inconvénient et vous pouvez envoyer ce que vous voudrez à Stockholm, car pour moi je ne vois pas bien l'intérêt à y envoyer personnellement. Vous avez du reste assez de choses de moi à envoyer.
L'état de notre malade ne s'est pas aggravé, mais elle est toujours bien bien mal et cela attriste bien notre vie. Heureusement qu'à part cela tout le monde est bien ici.
Je vous envoie notre meilleur souvenir pour vous et tous les vôtres.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 361-362. Archives Durand-Ruel.

1354. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 23 nov. 96

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je n'ai pu répondre de suite à votre lettre, étant à peindre des fleurs qui me prennent tout mon temps, et suis du reste très embarrassé pour vous répondre au sujet du tableau des *Glaçons* que vous me demandez, puisque je l'ai mis de côté pour moi et l'ayant refusé déjà à plusieurs personnes. Et, si je me décidais à le céder, ce ne serait que si on m'en offrait un bon prix. Consultez donc votre client et dites-moi le prix que vous y pouvez mettre, cela ne nous engageant ni l'un ni l'autre en quoi que ce soit. Je dois même vous dire que pour ne pas manquer à ma promesse, je devais en faire part à un client à moi, à qui j'ai promis de ne pas vendre sans l'en prévenir le jour où je me déciderais à m'en défaire. Quant à des projets d'exposition, je ne veux pas y songer quant à présent et trouve qu'il est bon de n'en pas abuser. Plus tard, dans un an ou deux, je verrai, mais certainement pas cette année. J'ai beaucoup de projets de travail, quand je les aurai mis à exécution il sera temps à songer à affronter les soucis que cela entraîne toujours.
Vous serez bien aimable de me faire savoir si vous avez donné suite à votre désir d'avoir ces *Glaçons* afin que je puisse pressentir les intentions de la personne qui m'a fait promettre de ne pas les vendre sans la prévenir. Mais, comme je vous le dis, je n'y tiens pas autrement, et ce ne serait qu'en présence d'une offre avantageuse que je me déciderais. Quant à en refaire d'autres, cela est très chanceux avec l'hiver qui se présente d'abord, et puis surtout à cause de l'intention où je suis de partir de bonne heure à la mer.
Avec mes meilleurs compliments, croyez-moi toujours votre tout dévoué
Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 362-363. Archives Durand-Ruel.

1355. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 30 décbre 96

Cher Monsieur Durand,
Je pensais justement à vous écrire pour vous demander un renseignement au sujet de l'exposition de Stockholm, parce que, ayant reçu une lettre du prince Eugène que j'ai connu à Christiania et qui patronne cette exposition, il se pourrait que je me décide à y envoyer personnellement quelque chose à joindre à ce que vous avez décidé d'y envoyer. Je voudrais donc savoir quelles sont les toiles que vous avez choisies et quand vous en faites l'envoi.
Je voulais aussi vous demander quelle est la toile achetée par le musée de Berlin.
Quant aux *Glaçons*, je vais m'occuper de suite de voir s'il y a quelque chose à faire, mais j'ai bien peur que malgré mon désir de n'être désagréable à personne, cela ne me cause des ennuis et que, d'une manière ou de l'autre, je ne fasse des mécontents, et je me demande si je ne ferais pas mieux de ne jamais vendre cette toile. Enfin je vais m'occuper de vous donner une réponse le plus tôt possible et, si la chose est faisable, je puis vous dire que je ne vendrai pas cette toile à moins de 12000 francs, prix marchand, ce qui vous permettra de la vendre 14000 à 15000. C'est un gros prix, mais si votre client a vraiment une prédilection pour ce tableau il peut bien payer cela. Mais, du reste, cela dépendra du résultat de mes démarches.
Je suis absolument désolé du temps que nous avons: il n'y a pas eu trace de neige ici et je n'ai par conséquent rien pu faire d'hivernal. Aussi je compte m'en aller à Pourville dans les premiers jours de janvier.
Mes compliments à tous les vôtres, votre dévoué Claude Monet.

P.-S. — Je compte sur votre obligeance pour me donner les renseignements demandés.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 363-364. Archives Durand-Ruel.

1356. À GEFFROY — 14 janvier 1897

... C'est une joie pour moi de revoir le mouvement de la mer.

G. Geffroy, 1922, p. 305.

1357. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 17 janvier 97

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous dire que je pars demain à Pourville où je compte rester deux ou trois mois, si donc vous avez à m'écrire vous voudrez bien m'adresser vos lettres à Pourville par Offranville, Seine-Inférieure. Je serais du reste bien aise d'être fixé d'une façon positive au sujet des *Glaçons*. Je compte donc sur vous pour me mettre au courant dès que vous aurez reçu réponse.
Maintenant je voudrais bien savoir si vous envoyez des tableaux de nous ou d'autres à l'exposition de Venise. J'ai été assailli de lettres du directeur et me suis engagé à y envoyer, et me voilà sur mon départ sans que j'aie pu m'en occuper. Si vous pouviez vous en charger, cela me ferait bien plaisir: vous pourriez envoyer deux tableaux à vous, par contre je fournirais les tableaux pour Stockholm. Dans ce cas un mot de réponse au plus vite à Pourville afin que je vous envoie les pièces et que je prévienne le maire de Venise.
Je compte sur vous, et vous envoie mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 364. Archives Durand-Ruel.

1358. À ALICE MONET — Pourville, [18 janvier 1897]

Je suis bien arrivé par un temps superbe et de suite, après déjeuner, j'ai été voir tous mes motifs; rien n'a bougé, la petite maison est intacte, j'en ai la clef... Une seule chose, les terrains sont bien plus verts que l'an passé...

P.-S. — J'espère qu'on a pu faire convenablement l'envoi des *Cathédrales*.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 137.

1359. À O. MAUS — Giverny, 18 janvier 1897[1]

Monsieur,
J'arrive de voyage et trouve aujourd'hui votre mot du 15 courant auquel je m'empresse de répondre en vous assurant de prendre part à la prochaine exposition de la Libre Esthétique, et comme je ne suis ici que pour un jour seulement je donne des instructions pour que l'on adresse dans le délai voulu trois tableaux à M. Meuilly, et dont vous trouverez ci-contre la description. Je vous serai très reconnaissant de bien vouloir donner des instructions pour qu'il soit pris soin de mes cadres, ce sont des bordures anciennes auxquelles je tiens tout spécialement.
Quant à l'inscription du prix de vente au catalogue, je n'y tiens pas autrement, mais vous pourrez faire selon que vous le jugerez le mieux.

Le nº 1 n'est pas à vendre. Du 2 et 3, je demande quinze mille de chaque.
Vous voudriez bien me faire savoir l'époque de la clôture de l'exposition, qui n'est pas mentionnée dans votre invitation.
Recevez l'expression de mes meilleurs sentiments. Claude Monet.

Nº 1, *Cathédrale de Rouen.* Hauteur 1,20 m sur 90 cm.
Nº 2, *Portail de la Cathédrale de Rouen.* Hauteur 1,10 m sur 75 cm.
Nº 3, *Portail de la Cathédrale de Rouen. Soleil couchant.* Hauteur 1,10 m sur 75 cm.

Prière, pour le placement, de placer le nº 1 au milieu, à gauche le 2, etc.

[1] Le lieu et la date indiqués par L. Venturi en tête de cette lettre sont en contradiction avec les déplacements de Monet tels qu'on les connaît, sans qu'il soit possible de proposer une conjecture pleinement satisfaisante.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. II, pp. 225-226.

1360. À ALICE MONET — [Pourville, 20 janvier 1897]

... Temps lugubre, brume sombre, vent glacial.

[Voilà ce qui empêche Monet de travailler. Il avait sur la plage de Pourville une petite cabine pour s'abriter, et voilà qu'elle a été vendue sans qu'il en soit informé:]

... tu vois ma tête et ma déception.

[Il a fallu transporter tout son matériel dans une petite maison. Les nouveaux propriétaires sont des gens malheureux, sa chambre est mal tenue et il n'a pu encore y faire une bonne nuit:]

... c'est là qu'on se fait vieux car on pense à tant de choses... Enfin quand il y aura la fatigue du travail, je crois que je dormirai mieux...

P.-S. — Tu ne me parles pas de l'envoi des *Cathédrales*. J'espère que cela a pu se faire.

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 208.

1361. À P. DURAND-RUEL — Pourville, 20 janvier 97

Cher Monsieur Durand,
En réponse à votre lettre du 18 courant, je vous ai adressé sous pli séparé toutes les pièces concernant l'exposition de Venise; les deux notices sont signées, vous n'aurez qu'à les remplir. Ces notices sont à envoyer de suite, je suis même en retard. Faites choix de tableaux récents de préférence ou un récent et un plus ancien, faites à votre gré. J'ai de suite informé le maire de Venise que je vous chargerais de toutes les formalités, c'est donc chose entendue et je vous remercie de votre obligeance.
Je ne puis non plus vous donner de réponse formelle au sujet des *Glaçons*, on m'a demandé quelques jours; dès que je serai fixé je vous écrirai.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 365. Archives Durand-Ruel.

1362. À ALICE MONET — [Pourville, 21 janvier 1897]

[La lettre est d'abord relative au procès Guérin. Il doit procurer à son avoué:]

... un certificat d'artiste ou de marchand connu attestant que le nommé Legrand à l'époque dont il est question, 77, était bien marchand de tableaux à son compte. Je vais tout de suite écrire pour cela à Durand-Ruel et peut-être serai-je obligé d'aller à Paris...

[Toujours cette même difficulté à travailler:]

... il neige et fait un froid de loup.

[Et dans sa chambre, il fait presque plus froid que dehors, avec:]

... un feu qui ne va pas et des courants d'air insensés. Je ne rigole pas du tout.

[S'il vient à Paris, peut-être s'arrêtera-t-il à Rouen, et passera-t-il le dimanche à Giverny. Il a reçu un matelas mais pas chaud, et l'air traverse ses vêtements:]

... il ne faut décidément compter que sur la fièvre du travail pour tenir chaud.

[On lui a cependant trouvé une autre cabine sur la plage, mais toute petite et où il ne travaillera pas aussi commodément que dans l'autre.]

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 208.

1363. À P. DURAND-RUEL — Pourville par Offranville, Seine-Infre, jeudi 21 janvier [1897]

Cher Monsieur Durand,
Je crains que la personne qui vous a téléphoné tantôt de ma part se soit mal expliquée et que vous n'ayez pas compris l'importance du service que je vous demande. C'est au sujet du procès que M. Guérin intente à ma femme et aussi à moi, et dont je vous ai parlé dernièrement. L'arrêt de jugement devait être rendu hier et, le matin même, hier, mon avoué me demandait par dépêche des renseignements sur M. Legrand, parce qu'il existe au dossier une lettre de M. Hoschedé à Guérin lui demandant de livrer les tableaux à lui achetés chez M. Legrand. L'avocat de Guérin prétend que son client n'a jamais vu ni entendu parler d'un marchand de tableaux du nom de Legrand en 1877. J'ai répondu ce que je savais, que M. Legrand était un de vos anciens employés qui avait fait à cette époque le commerce des tableaux.
Bref, mon avoué en m'annonçant ce matin que l'arrêt ne sera rendu que le 27 courant me prie de me procurer *un certificat* par des personnes connues comme artistes ou marchands de tableaux, constatant qu'en 1877 il existait bien un M. Legrand, ancien employé de M. Durand-Ruel, et qu'il avait une galerie rue Laffitte. Ce certificat devra être fait sur papier timbré et les signatures des certificateurs visées par les maires de leur arrondissement. Voilà, j'ai copié la lettre même de mon avoué, qui ajoute que ce renseignement est d'une grosse importance pour notre cause.
J'ai de suite pensé que vous voudriez bien me rendre ce service et si vous pouviez le faire signer par un autre marchand de la rue Laffitte et pas par un artiste, ce serait mieux.
Comme c'est urgent en somme, assez pressant, si vous avez à me demander quelque chose, télégraphiez-moi: ce sera plus simple. Adressez les télégrammes ainsi:
Graff Monet Dieppe.
Maintenant si vous jugez qu'il soit nécessaire que je vienne à Paris, dites-le-moi.
Excusez ce dérangement et merci d'avance.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Pourriez-vous avoir l'adresse de Legrand? Renoir la sait peut-être.
Réponse par dépêche si la chose est possible.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1364. À ALICE MONET — [Pourville, 22 janvier 1897]

[Même sujet: le procès Guérin et les démarches, télégraphe, téléphone, qu'il impose à Monet:]

... c'est un bureau d'affaires que j'ai installé ici, de peinture point n'est question.

[Il souffre d'autant plus de ne pas travailler:]

... qu'aujourd'hui la mer furieuse est admirable.

[Monet a d'autres soucis. Durand-Ruel veut d'urgence sa réponse pour la vente d'un de ses tableaux, Les Glaçons, *mais Monet attend la réponse de Montaignac:]*

... et Durand voudrait pouvoir faire affaire avec son client avant la vente Vever fixée au 2 février et à laquelle son client achètera peut-être un autre *Glaçon* et ne voudra plus de celui-ci.

[Monet est abruti *de ces cassements de tête. Il hésite, il craint que la vente Vever ne marche mal.]*

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 208.

1364 bis. À MALLARMÉ — Giverny, 27 janvier 97

Mon cher Mallarmé,
En arrivant de Pourville où je suis installé pour quelque temps, je trouve le volume *(Divagation)* que vous avez eu la bonne pensée de m'envoyer. C'est un grand plaisir pour moi, et vous en remercie.
Je vais l'emporter pour le lire à la veillée, la journée de travail terminée, avec tout le soin et le recueillement qu'il mérite.
Vous voudrez bien me rappeler au souvenir de Mme et de Mlle Mallarmé.
A vous d'amitiés, Claude Monet.

Vente autographes, Paris, Drouot, 19 décembre 1977, nº 174. Document original.

1365. À ALICE MONET — [Pourville, 5 février 1897]

[Hier:]

... le temps était calme, gris, délicieux, et après avoir revu mon coin favori...

[Monet comptait pouvoir travailler beaucoup ce matin. Et voilà la pluie, une pluie terrible:]

... un barbotage épouvantable.

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 209.

1366. À P. DURAND-RUEL — Pourville par Offranville, [c. 5 février 1897]

Cher Monsieur Durand,
Vous avez sans doute appris par M. Legrand que l'affaire Guérin a été rendue tout en notre faveur; je voulais vous le dire plus tôt mais je suis parti aussitôt pour me remettre au travail et n'ai pas eu un instant à moi depuis mon arrivée ici.
J'ai été très heureux du résultat de la vente Vever et vous aussi vous devez en être satisfait, cela va sans doute donner un peu de stimulant aux amateurs.
Je suis plein d'ardeur et d'entrain mais ne suis guère satisfait du temps, et jusqu'à présent je n'arrive qu'à me faire mouiller.
Avez-vous racheté pour votre compte ou pour des clients? je serais bien aise de le savoir; et aussi qui a bien pu acheter le *Pont d'Argenteuil* à un tel prix? Si vous avez un instant vous serez bien aimable de me le faire savoir.
Mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Et M. Depeaux a-t-il acheté quelque chose?

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 365-366. Archives Durand-Ruel.

1367. À ALICE MONET — [Pourville, 6 février 1897]

... Voilà-t-il pas que l'endroit où j'ai tant de toiles commencées, vers la hauteur, vers Dieppe, va être interdit au public; une société de Dieppe a loué tous ces terrains, depuis le Val Saint-Nicolas, pour y établir toutes sortes de jeux anglais, puis tir à la cible, tir aux pigeons.

[Les herbes sèches vont être brûlées et fauchées, et l'on va:]

... niveler tous ces beaux mouvements de terrain.

[Monet a tout de même obtenu libre passage et un abri contre le vent, mais il doit se hâter:]

... car les terrassiers vont vite approcher de mes motifs.

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 209.

1368. À G. DURAND-RUEL — Pourville par Offranville, Seine-Infre, [9 février 1897]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai bien reçu votre lettre contenant les renseignements relatifs à la vente Vever, je vous en remercie et viens à nouveau vous demander un petit renseignement. Vous allez me trouver bien exigeant, mais je ne sais pas le nom de l'expéditeur à Paris pour l'exposition de Stockholm et j'en ai besoin. Voulez-vous être assez aimable pour me l'adresser ?
Merci d'avance,
Votre tout dévoué — Claude Monet.

Quel terrible temps, votre père doit être mieux partagé dans le Midi. C'est pressant cette adresse.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1369. À ALICE MONET — [Pourville, 1er trimestre 1897]

[Nouvelles de tous les siens. Son frère est venu lui annoncer qu'il se remariait[1] *et Monet n'en est pas content du tout.]*

[1] Léon-Pascal Monet va effectivement se remarier le 18 mai 1897.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 139.

1370. À ALICE MONET — [Pourville, 16 février 1897]

[Enfin il fait beau et Monet travaille ferme :]

... Six toiles aujourd'hui mais je dois dire que je suis bien fatigué.

[Affaires familiales. Il est question d'un mariage pour Blanche. Monet en a longuement parlé avec son fils Jean :]

... je ne le sens pas absolument pris, emballé comme semble l'être Blanche...

[Monet s'inquiète, mais dit-il :]

... laissons-les rentrer en eux-mêmes et mûrement réfléchir.

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 209.

1371. À ALICE MONET — [Pourville, 17 février 1897]

[Le temps est superbe. Pourra-t-il ou non travailler ? Il espère que la crue est arrêtée à Giverny ; il faut que le jardinier prenne des précautions pour les pivoines du Japon, fasse attention aux taupes...]

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 209.

1372. À ALICE MONET — Pourville, [c. 20 février 1897 ?]

[Monet se désole de son incapacité à travailler vite et régulièrement :]

... je suis d'un long qui me désespère.

[Son angoisse est constante :]

... Avec les heures de marée, j'ai souvent le temps qu'il me faut, mais la mer est basse quand il me la faudrait pleine...

[Des amis sont venus le voir « à bicyclette », mais vont revendre leur machine à Dieppe.]

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 138.

1373. À ALICE MONET — [Pourville, 21 février 1897]

[Jamais récompensé du mal qu'il se donne. En arrivant à la petite maison de Varengeville, il aperçoit de la fumée :]

... c'étaient des gens qui brûlaient des herbes sèches, et avec le vent qu'il faisait, tous mes motifs étaient perdus si je n'étais arrivé.

[L'après-midi, son porteur oublie le parasol, il crève une toile blanche, et pendant ce temps-là il ne travaille pas, et :]

... je sens la nature se transformer à vue d'œil ; enfin je me débats, je pioche et suis au bon air.

[Il est de nouveau question de Blanche :]

... dis-lui bien que je ne suis pas contre elle, mais qu'en somme je serais désolé si je voyais Jean ne l'épouser que par dévouement pour ne pas lui faire de chagrin.

P.-S. — Voilà déjà les narcisses qui commencent à fleurir.

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 209.

1374. À ALICE MONET — [Pourville, 22 février 1897]

... Je suis tout à fait d'aplomb, mais bon Dieu, que c'est beau mais difficile, que j'ai donc du mal à faire ce que je veux !

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 209.

1375. À ALICE MONET — [Pourville, 25 février 1897]

[Monet travaille sans arrêt :]

... mais je suis fatigué, bien fatigué, si mal dans le dos...

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 209.

1376. À ALICE MONET — [Pourville, 1er mars 1897]

[Monet est malade. Il était allé à Rouen et avait bien dormi de Rouen à Dieppe, mais aussitôt arrivé il a été pris de vomissements et a dû rester au lit :]

... en rageant de voir le beau soleil.

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 210.

1377. À ALICE MONET — [Pourville, c. 4 mars 1897]

[Ses douleurs dans le ventre l'ont repris et empêché de travailler pendant quatre jours, et la nature n'attend pas :]

... tout change à vue d'œil, éclairage, verdure, etc. Quel guignon, moi qui étais si emballé !

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 137.

1378. À ALICE MONET — [Pourville, 8 mars 1897]

[Mme Monet et une de ses filles vont venir voir le peintre à Pourville :]

... Prenez le train à 9 heures 26, c'est le seul bon, vous prendrez une voiture à la gare de Dieppe... vous serez mieux qu'en victoria ou dans un break.

[Il a travaillé aujourd'hui à huit toiles.]

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 210.

1379. À ALICE MONET — [Pourville, 10 mars 1897]

[Monet compte prendre le lendemain son premier bain[1] *:]*

... vers 10 heures, après avoir travaillé près Dieppe.

[Il ne viendra pas attendre sa femme à la gare, s'il fait beau :]

... car je n'ai pas de temps à perdre, tout change si vite.

[1] Indication en contradiction avec le temps pluvieux et frais du 10 mars 1897, du moins s'il s'agit d'un bain en mer.

Vente, Drouot, Paris, 24 janvier 1972, nº 210.

1380. À ALICE MONET — [Pourville, c. 16 mars 1897]

[Monet exprime le vide laissé par sa femme et les enfants après leur visite :]

... Ça m'a semblé tout drôle de me retrouver tout seul à table et le soir dans ma chambre.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 139.

1381. À ALICE MONET — [Pourville, 21 mars 1897]

[Les jours grandissent et permettent plus de travail. Mais toujours cette incertitude du temps :]

... je vais d'un endroit à l'autre piochant quand même.

[En P.-S. :] Inutile de repeindre les petits ponts.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 140.

1382. À ALICE MONET — Pourville, mardi soir [23 mars 1897]

Deux mots seulement, ma chérie, étant un peu fatigué de ma bonne journée et ayant à préparer des toiles pour demain matin. Je serais bien content si je n'avais pensé tout le temps à ce sacré Michel et je conçois ton tourment, c'est vraiment bien fréquent et je le conjure d'être bien prudent et de ne pas faire de trop longues courses à bicyclette ; vois donc si ça lui arrivait *loin* et *seul*. Je compte sur toi pour me tranquilliser...

[Ce soir, il ne peut pas écrire :]

... ce laconisme est bon signe. Je veux enfin regarder mes toiles. Je réfléchis un peu devant et m'organise pour demain matin si le beau persiste.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 138.

1383. À ALICE MONET — [Pourville, c. 24 mars 1897]

[Monet arrive de la petite maison de la falaise qui n'est pour lui qu'un trop précaire abri contre le :]

...sacré vent ; impossible de travailler à aucune de mes toiles... Il fait un soleil superbe, mais une telle tempête de vent qu'il est impossible de tenir nulle part... tu penses si je suis désespéré.

[Cependant la beauté de la mer le ramène toujours à son chevalet :]

... C'est grande marée, la mer est furieuse.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 139.

1384. À ALICE MONET — [Pourville, 25 mars 1897]

... Quel sacré métier je fais là, j'ai beau voir de belles choses, c'est vraiment par trop difficile.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 140.

1385. À ALICE MONET — [Pourville, c. 27 mars 1897]

[Indications sur son travail :]

... Je n'ai pu hier travailler à ma grosse falaise, impossible d'y tenir ; je n'ai pu travailler qu'à ma petite maison. Et le soir commencer un coucher de soleil à la cabine, mais il n'était pas si beau qu'un autre jour.

[En revanche le matin, beau soleil :]

J'ai fait une très, très bonne séance à trois toiles qui ont pris bonne façon...

[Souvent aussi, le travail est empêché par sa santé :]

... J'ai le ventre et l'estomac détraqués ou fatigués, c'est certain... Je ne puis manger sans qu'aussitôt je ressente un tiraillement épouvantable... Tu ne m'en voudras pas si tu me vois rentrer, car c'est de consolation que j'aurai le plus besoin.

[Monet a reçu une lettre de Montaignac qui se renseigne sur son travail :]

... il semble bien disposé.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 139.

1386. À ALICE MONET — [Pourville, 29 mars 1897]

[Monet est :]

... absolument navré de tout, découragé et attristé de constater qu'après m'être donné tant de peine, je ne vais rien rapporter encore.

[Un temps superbe, la vue de la mer, du pays, lui avaient rendu toute son ardeur ; il déjeune, se change, s'apprête à travailler :]

... à deux toiles et de là aller au jeu du golf.

[Voilà le temps gâté et tout interrompu. Alors c'est le « noir » complet :]

... Je suis resté au lit jusqu'à 7 heures, ayant bien envie de tout planter là... le mieux serait de ne plus toucher à certaines toiles et si le temps devenait beau, d'en recommencer, ce que j'aurais dû faire déjà au lieu de transformer et de n'arriver qu'à faire des choses bâtardes et imprécises.

[A sa femme, il confie toute sa détresse :]

... ce que je m'avoue aussi, c'est une terrible impuissance.

[Il lui demande pardon de sa tristesse, de :]

... quelques mauvaises paroles...

[prononcées pendant son court séjour à Giverny :]

... mais tu dois me connaître assez pour savoir ce qui se passe en moi.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 140.

1387. À ALICE MONET — [Pourville, 30 mars 1897]

Temps splendide ; j'étais sur le champ de bataille à 6 heures, mais comme il y avait quatre ou cinq jours que je n'y étais allé le matin (au jeu du golf) j'ai trouvé tout bien changé. C'est tout vert et méconnaissable.

[Sa lassitude est si grande qu'il envisage d'abandonner Pourville :]

... dans le cas où je verrais tout espoir perdu... je m'occuperais de rapporter tout ce que j'ai à la petite maison.

[Il demanderait au propriétaire de le :]

... réinstaller l'an prochain, si je puis encore peindre dehors, car ce satané dos me fait de plus en plus souffrir.

[S'il rentre, il se remettra au travail à Giverny :]

... si je n'arrive pas à faire quelque chose de propre, c'est que je suis décidément fichu.

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 140.

1388. À ALICE MONET — [Pourville, 31 mars 1897]

[Toujours cette indécision pénible. Il n'ose faire ses paquets :]

... de peur de le regretter.

[mais il :]

... ne sait que faire de son corps, n'ayant même pas le cœur à la promenade ni à la contemplation.

[Inquiétudes de famille aussi. Le dos lui fait moins mal, il reprend un peu espoir.]

Vente, Drouot, Paris, 23 février 1973, nº 140.

1389. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 22 avril 97

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous prier de bien vouloir faire dire à votre photographe de me tirer douze épreuves de chaque cliché qu'il a fait de moi, sauf celui *assis avec chapeau sur la tête* qui est mauvais.
Ne me souvenant pas de son nom, je vous serais très obligé de faire faire la commission, le priant dès qu'il les aura tirées de me les adresser.
J'espérais bien avoir votre visite ces jours derniers comme vous me l'aviez fait espérer, mais sans doute vous avez eu des occupations imprévues.
Enfin, quand vous aurez un moment, vous savez que vous serez le bienvenu.
Merci d'avance pour la commission.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1390. À RODIN — Giverny, 23 avril 97

Mon cher Rodin,
Je reçois ce matin seulement la carte d'entrée pour le vernissage et, bien qu'ayant eu hier une visite imprévue, ç'aurait été une joie pour moi d'assister à votre triomphe. Car, depuis ma visite de l'autre jour, je ne cesse de penser à votre *Victor Hugo*, et à une autre belle chose que j'ai vue chez vous. Mais ce n'est que partie remise, comptant venir bientôt à Paris.
Merci de votre bonne pensée et tous mes regrets de n'avoir pu vous serrer la main hier. Et merci encore pour les délicieuses choses que vous m'avez données et qui font ma joie.
A vous d'amitié, — Claude Monet.

P.-S. — Je vous renvoie une carte qui s'est trouvée glissée sous mon enveloppe et qui ne m'était pas destinée.

Musée Rodin, Paris.

1391. À RODIN — Giverny, 2 mai 97

Mon cher Rodin,
Merci pour votre bonne lettre et pour votre aimable pensée de m'avoir envoyé votre beau dessin de la *Salomé*. Je vais demain à Paris et compte aller au Champ-de-Mars après-demain matin mardi. Voulez-vous que nous déjeunions ensemble, cela me ferait grand plaisir ? Si oui, je vous attendrai devant votre *Victor Hugo* à 11 heures et demie. A moins que vous ne préfériez un autre rendez-vous. Un mot de réponse adressé au reçu de ces lignes à l'hôtel Terminus où je serai dès demain.
Amitiés de votre dévoué — Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1392. À P. DURAND-RUEL — Giverny, 11 mai 97

Cher Monsieur Durand,
Je vois par votre lettre que, comme c'était à craindre dans un pareil moment, la vente Aubry n'a pas donné les résultats espérés. Je suis heureux de vous savoir en possession de mes tableaux, c'est une bonne opération pour vous car ces tableaux sont certainement parmi mes meilleurs. Mais je dois vous avouer qu'en présence du peu de monde qui était à l'exposition je m'attendais à un résultat encore moins bon, car sauf le *Belle-Ile* à 4000 francs il n'y a trop rien à dire.
Merci d'avoir pensé à m'écrire.
Bien cordialement à vous, — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 366-367. Archives Durand-Ruel.

1393. À RODIN — Giverny, 18 mai 97

Cher Ami,
Voilà deux dimanches que nous espérons vous avoir avec Mirbeau et Helleu, mais un mot de Mirbeau m'annonce que c'est remis à dimanche prochain 23 mai. Mettez-vous donc d'accord avec lui et qu'il n'y ait ni remise, ni malentendu.
Je serai bien heureux de vous revoir.
A bientôt, à vous d'amitié, — Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1394. À RODIN[1] — Vernon, le 22 mai 97 à 8 heures 35 du matin

Mirbeau allant au Creusot ne viendra pas demain, mais [je] compte sur vous demain matin avec Helleu, train 8 heures de Paris, réponse télégraphique adressée Vernon, amitiés, — Claude Monet.

[1] Télégramme.

Musée Rodin, Paris.

1394 bis. À P. HELLEU — Giverny, 6 juin 97

[Il invite Helleu à prendre le café au mariage de son fils Jean avec Blanche Hoschedé.]

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-68, don de Mme Howard-Johnston.

1395. À RODIN — Giverny, 20 septembre 97

Mon cher Rodin,
Voilà un temps infini que je veux vous écrire pour vous dire tout le plaisir que m'a causé votre collection de dessins, reproduits par Manzi et Joyant. Vous le saviez bien que j'en aurais de la joie, mais je tenais à vous le dire. Mais les jours passés au travail passent et vous font oublier tant de choses.
Toutes mes amitiés, toute mon admiration.
Votre ami — Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1396. À DURAND-RUEL Giverny, 28 sep^{bre} 97

MM. Durand-Ruel et fils,
Ci-joint un mandat postal de 75 francs pour solde de votre facture du 24 courant dont je vous prie de m'accuser bonne réception.
Recevez l'assurance de mes sentiments distingués. Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1397. À ZOLA [Giverny], 3 [déc]^{bre} 97

Mon cher Zola,
Bravo et bravo encore pour les deux beaux articles du *Figaro*[1]. Vous seul avez dit et si bien dit ce qu'il fallait. Je suis heureux de vous en faire tous mes compliments.
Votre vieil ami Claude Monet.

[1] Il s'agit des articles parus dans *Le Figaro* du 25 novembre et du 1er décembre 1897.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24522, f° 229.

1398. À HAMMAN [1898?]

[Il dit qu'il a plusieurs Cathédrales *à vendre et demande des renseignements sur l'acheteur éventuel.]*

Charavay, fichier.

1399. À ZOLA Giverny, 14 janvier 98

Mon cher Zola,
Encore une fois bravo et de tout cœur pour votre vaillance et votre courage.
Votre vieil ami Claude Monet.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24522, f° 230.

1400. À G. PETIT 24 janvier 1898

Je charge M. Montaignac de vous parler au sujet de mon projet.

1401. À GEFFROY [Giverny], 15 février 1898

... Je suis de loin et avec passion cet ignoble procès. Vous devez y aller chaque jour? Comme je voudrais y être! Vous devez être bien attristé de la conduite de bien des gens... J'admire de plus en plus Zola de son courage. Quelle tâche pour les avocats! J'attends anxieusement la plaidoirie de Clemenceau.

G. Geffroy, 1922, p. 211.

1402. À ZOLA Giverny, 24 fév. 98

Mon cher Zola,
Malade et entouré de malades, je n'ai pu assister à votre procès et venir vous serrer la main, comme c'était mon désir. Je n'en ai pas moins suivi avec passion toutes les phases et je veux vous dire combien j'admire votre courageuse et héroïque conduite, vous êtes admirable et il n'est pas possible que, le calme revenant dans les esprits, tous les gens sensés et honnêtes ne vous rendent hommage.
Courage, mon cher Zola.
A vous de tout cœur, Claude Monet.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24522, f° 231-232.

1403. À GEFFROY [Giverny], le 25 février 1898

... L'admirable courage de Zola! C'est de l'héroïsme absolument! Je suis certain qu'avec un peu d'apaisement dans les esprits, tous ceux qui sont sensés se rendront à l'évidence, et reconnaîtront ce qu'il y a de beau dans l'acte de Zola.

G. Geffroy, 1922, p. 211.

1404. À ? Giverny, 3 mars 1898

[Au sujet de l'affaire Dreyfus et de Zola:]
... J'ai signé la protestation de *L'Aurore*, j'ai directement écrit à mon ami Zola ce que je pensais de sa courageuse et belle conduite. Quant à faire partie d'un comité[1] quelconque, ce n'est pas du tout mon affaire.

[1] Il peut s'agir de la *Ligue des Droits de l'Homme.*

Marc Loliée, Autographes, Bulletin XXXIX, 1962, n° 63.

1405. À P. DURAND-RUEL Giverny, 1er avril 98

Cher Monsieur Durand,
Notre blessé étant tout à fait remis, nous avons fait la promesse à nos enfants de Rouen de les aller voir dimanche prochain, il me sera donc impossible de vous recevoir ce jour-là, mais je veux espérer que, lorsque vous serez débarrassé un peu de vos occupations, vous trouverez bien un moment pour venir me voir, car je vous le dis sans rancune, ce n'est pas sans chagrin et aussi sans un peu de dépit que je vous ai vu espacer, pour ne pas dire cesser, les visites auxquelles vous m'aviez habitué depuis si longtemps, et qui, cessant, m'ont fait croire à de l'abandon.
Avec mes meilleurs compliments, croyez-moi toujours
Votre dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 367 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

1406. À HAMMAN Giverny, 29 avril [1898]

Cher Monsieur Hamman,
Je suis désolé du temps qu'il fait et j'ai peur d'être obligé de renoncer à ce que je fais, mais comme je tiens à exposer une note de paysage, je viens de penser à un très bon tableau, des *Meules* en plein soleil, tableau que M. Petit a dû voir chez M. Herz mais qui a dû, je crois, redevenir la propriété de Durand-Ruel.
J'écris rue Laffitte pour cela et je voudrais savoir si, dans ce cas, M. Petit ne verrait pas d'obstacle.
J'espère que non, car c'est une très bonne chose qui n'a jamais été exposée.
Je vous écris à vous, vous priant de communiquer cela à M. Petit et de me répondre aussitôt.
De mon côté je vous enverrai un mot lundi pour ce qu'il y aurait à ajouter à mon catalogue.
Cordialement à vous, Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1406 bis. À P. HELLEU Giverny par Vernon, Eure, 2 mai [1898?]

Mon cher Helleu,
Je suis désolé, je me suis donné un mal énorme afin de venir mercredi, mais vous savez le temps qu'il a fait. Je ne sais quel parti prendre. J'ai peur qu'en ne venant pas, votre famille ne trouve bien sans façon et, si je viens, c'est deux séances que je perds et mes toiles sont perdues. Répondez-moi franchement s'il vous est possible de remettre cela au jour que vous voudrez de la semaine prochaine, mais si cela devait vous causer le moindre ennui chez vous, dites-le-moi et je viendrais.
Recevez toutes mes excuses et je vous en prie, ne m'en voulez pas.
Votre ami Claude Monet.
Adressez-moi un télégramme adressé à Vernon.

Fondation Custodia (coll. F. Lugt), Institut Néerlandais, Paris, inv. n° 1971-A. 202.

1407. À RODIN Giverny, 13 mai 98

Mon cher Rodin,
Vous devez être surpris de mon silence, moi qui suis un de vos plus sincères admirateurs, et je veux que vous sachiez pourquoi je n'ai pu encore aller admirer votre *Balzac* et protester contre tous ces imbéciles.
Je suis retenu ici par un travail forcené, ayant à terminer un tas de choses que je dois exposer d'ici quinze jours chez Petit. Sans quoi vous pensez bien que vous m'auriez trouvé parmi les premiers. Mais je suis tranquille sur la beauté de votre œuvre, le jugement de tous ces ignares m'en est une garantie.
Dès que je serai libre, je vous en informerai et vous donnerai rendez-vous devant *Balzac*. En attendant, tous mes compliments et mes félicitations pour l'heureuse issue de l'incident.
Mais quelle honte pour Messieurs Des Gens de Lettres *[sic]*.
En hâte, amitiés, Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1407 bis. À P. HELLEU Giverny, 21 mai 98

... J'avais entrepris pas mal de choses nouvelles que je n'ai pu faire à cause surtout de l'impossible temps qu'il fait...

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-67, don de Mme Howard-Johnston.

1408. À G. PETIT [Giverny], 30 mai 1898

[Il demande à Petit de venir à Giverny pour fixer le catalogue et pour juger certaines de ses toiles, car, à force de les voir, Monet ne sait plus qu'en penser. L'exposition ouvrira le 1er juin.]

1409. À PORTIER Giverny, 6 juin 98

Mon cher Portier,
Il ne m'a pas été possible d'aller chez vous ayant été très occupé tous ces temps derniers. J'espérais vous rencontrer à la Galerie Petit, lors de l'ouverture, mais en vain. Obligé de revenir à Paris mercredi, mais avec beaucoup de choses à faire, je ne pourrai monter à Montmartre.
Si vous le pouvez, venez donc chez G. Petit mercredi vers 1 heure et demie.
En hâte,
A vous, Claude Monet.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 13217, f° 50-51 — M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 107.

1410. À P. DURAND-RUEL Giverny, 27 juin 98

Cher Monsieur Durand,
Je vous envoie une lettre qui m'a été adressée de Dresde et la réponse vous appartient.
Avec mes meilleurs compliments, croyez-moi
Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1411. À RODIN [Giverny], 30 juin 98

Mon cher Rodin,
Croyez-vous que, par suite de contretemps qu'il serait trop long de vous énumérer, ce n'est qu'hier que j'ai pu aller au Salon, et cela sans que je puisse seulement vous en prévenir afin de vous voir, ne fût-ce qu'un moment.
Enfin j'ai vu votre *Balzac*, et, bien que je fus *[sic]* certain de voir une belle chose, mon attente a été dépassée, je vous le dis bien sincèrement. Vous pouvez laisser crier, jamais vous n'êtiez allé plus loin; c'est absolument beau et grand, c'est superbe et je ne cesse d'y penser.
Cordialement à vous, mon cher ami, Claude Monet.
Ma femme, qui était avec moi, a subi le choc et me charge de ses compliments.

Musée Rodin, Paris.

1412. À M. COLLIGNON [Giverny], 30 juin 1898

[Monet s'excuse de donner de la peine à son correspondant au sujet d'un jeune homme qui passe un examen:]
... Il est en effet difficile de savoir le nom des examinateurs avant l'épreuve écrite.
[Un de ses amis, G. Geffroy, lui a dit qu'on s'en occupait:]
... et qu'il serait temps de pistonner le jeune homme après l'examen écrit.

Charavay, juillet 1949, n° 22764.

1413. À ? Giverny, 30 juin 1898

[Il remercie son correspondant de sa démarche faite auprès de St[anislas] Meunier.]

Charavay, fichier.

1414. À MONTAIGNAC 1er septembre 1898

Je me tiendrai aux limites du contrat, puisque vous l'avez voulu.

1415. À P. DURAND-RUEL Giverny, 9 nov^{bre} 98

Cher Monsieur Durand,
Je reçois votre lettre et m'empresse de vous dire que vous serez certain de me trouver à la maison dimanche prochain, si vous voulez bien venir pour déjeuner comme autrefois; vous serez le bienvenu. Si cela ne vous est pas possible, un mot, je vous prie, pour me dire l'heure de votre venue et nous causerons de ce dont vous me parlez.
Croyez-moi toujours votre bien dévoué Claude Monet.
P.-S. — J'attends un mot de vous me confirmant votre visite.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1416. À P. DURAND-RUEL Giverny, 10 nov^{bre} 98

Cher Monsieur Durand,
De mauvaises nouvelles de la santé de mon fils Michel m'obligent de partir ce soir même pour Londres. Je viens vous prier d'ajourner votre visite. A mon retour, je vous en informerai.
En hâte, tout à vous, Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1417. À P. DURAND-RUEL Londres, the Grosvenor Hotel, 14 nov^{bre} 98

Cher Monsieur Durand,
Deux mots en hâte pour vous dire que je rentre demain à Giverny, que mon fils est complètement hors de danger et que, si vous le pouvez, vous serez certain de me trouver dimanche à la maison.
Dans ce cas, un mot de réponse à Giverny.
Mes meilleurs compliments, Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1418. À THIÉBAULT-SISSON Giverny, 16 nov^{bre} 98

Cher Monsieur,
Je n'ai pu vous répondre plus tôt étant absent depuis quelques jours, mais j'avais déjà été informé de votre désir par M. Durand-Ruel. Je l'attends ici dimanche prochain et m'entendrai avec lui pour que les envois qu'il fera de mes toiles soient pour le mieux.
Je ne puis que charger M. Durand-Ruel; toutes les fois qu'il m'est arrivé d'envoyer personnellement, soit en province, soit à l'étranger, je n'ai eu qu'ennuis et déceptions.
Enfin je ferai pour le mieux.
Croyez, je vous prie, à mes sentiments les meilleurs. Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1419. À P. DURAND-RUEL Giverny, 25 nov^{bre} 98

Cher Monsieur Durand,
Je vous expédie aujourd'hui même par grande vitesse une caisse contenant les huit tableaux choisis par vous dimanche dernier.
Vous serez bien aimable de me retourner en gare de Vernon la caisse vide, en ayant toujours besoin.
Avec mes meilleurs compliments, croyez-moi votre bien dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1420. À G. PETIT Giverny, 5 décembre 1898

Rentré seulement d'hier, je suis aujourd'hui en possession de votre lettre du 30 novembre contenant la somme de cinq mille francs en compte dont je m'empresse de vous accuser réception.

Autographes et documents historiques, Librairie H. Saffroy, catalogue n° 34, 1955, n° 12352.

1421. À ? Giverny, 5 décembre 98

Monsieur,
Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous répondre selon votre désir, et cela malgré ma grande admiration pour le colonel Picquart, mais je n'ai jamais fait de lithographie et suis incapable de la moindre chose qui soit digne de l'Album que vous projetez de faire.
Je suis de plus dans des préoccupations personnelles qui ne me laissent pas de loisir d'essayer quoi que ce soit.
Avec tous mes regrets, veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués. Claude Monet.

M. L. Proietti, «Lettere di Claude Monet», Rome, 1974, p. 106.
Manuscrits Bibliothèque du Louvre.

1422. À P. DURAND-RUEL Giverny, 14 déc^{bre} 98

Cher Monsieur Durand,
M. Destrée m'écrit pour avoir un renseignement au sujet de la *Cathédrale* que vous m'avez achetée dernièrement, mais j'ai beau consulter le catalogue de l'exposition faite chez vous en 95, et rappeler mes souvenirs, je ne puis répondre d'une façon certaine si votre *Cathédrale* est bien celle cataloguée sous le n° 19. Je m'aperçois que ce catalogue était si mal fait, par ma faute, qu'il est impossible de s'y retrouver. Ce qu'il y a de certain, c'est que votre toile faisait bien partie de l'exposition et que c'est très probablement le n° 19, mais sans affirmation.
Je profite de l'occasion pour vous demander si vous pourrez me donner de l'argent pour le 21 ou 22 courant, cela me ferait plaisir. Et comme l'autre jour vous m'avez offert de me solder entièrement, je l'accepterais volontiers pour cette date, si toutefois cela ne vous gêne en rien.
Mes meilleurs compliments.
Tout à vous, Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 367-368 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

1423. À P. DURAND-RUEL Giverny, 20 déc^{bre} 98

Cher Monsieur Durand,
Je compte venir à Paris demain, et passerai rue Laffitte après-demain jeudi pour vous demander ce que vous avez bien voulu me promettre.
Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
P.-S. — Pour la toile que je vous ai promise, vous m'excuserez de ne pas vous l'apporter maintenant, vous priant d'attendre aux premiers jours de janvier.
Cl. M.

Document original, Archives Durand-Ruel.

ADDENDA AUX LETTRES

Documents parvenus postérieurement au 1er janvier 1978

***1424.** À G. CAILLEBOTTE — Giverny

Mon cher ami,
Je vous adresse par chemin de fer en gare d'Argenteuil un petit panier de prunes; elles sont peu abondantes cette année. Je vous envoie ce que nous avons de mieux.
Depuis un mois je ne peux plus rien faire de bon. J'ai gratté et crevé à peu près tout ce que j'avais fait et je suis très dégoûté de moi; un été superbe perdu.
Ah, la peinture, quelle torture!
Décidément je ne suis rien de rien, ne recevrai Sisley ni personne.
Amitiés à tous deux, Claude Monet.

Samedi 4 septembre 87.

M. Berhaut, «Caillebotte, ...», Paris, 1978, p. 247, lettre nº 32.

*** 1425.** À G. GEFFROY — Giverny, [20 juin 1888]

Je reçois un mot de van Gogh qui me parle de l'article que vous avez fait sur son exposition; il paraît qu'il est très bien et je voudrais bien le lire. (Envoyez-le moi donc, vous serez bien aimable). *[Il n'a pas bougé de chez lui depuis le dîner d'Asnières.]* Van Gogh me paraît triomphant. *[Madame Hoschedé est aux eaux.] [Monet se voit obligé de renoncer à reprendre ses figures]* à cause de ces sacrés Américains. *[Cela l'ennuie.]* Je voudrais tant prouver que je peux faire autre chose... Dites-moi ce que vous savez de l'effet produit par mes tableaux: quand je ne travaille pas, cela m'inquiète.

Vente autographes, Paris, Drouot Rive Gauche, 18 octobre 1978, nº 83.

***1426.** À G. CAILLEBOTTE — Giverny, le 18 février 90

Cher ami,
Dès que vous aurez cette lettre, envoyez-moi, ou faites-moi adresser votre souscription pour l'*Olympia*. Il faut que je remette la somme à Mme Manet. J'ai déjà versé dix mille francs, mais il faut que je lui donne le solde pour prendre livraison du tableau. Je compte sur vous. J'aurais bien avancé cette somme pour vous, mais il m'a fallu donner mille francs pour moi, outre les dépenses imprévues pour cette affaire.
J'ai su par M. Brault que votre retour était prochain. J'espère donc recevoir de vos nouvelles incessamment.
Je compte sur vous.
Amitiés, Claude Monet.

M. Berhaut, «Caillebotte, ...», Paris, 1978, p. 248, lettre nº 34.

***1427.** À G. CAILLEBOTTE — Giverny, 27 mars 90

Cher ami,
Puis-je venir vous demander à déjeuner jeudi 3 avril, nous reviendrions ensemble pour le dîner au Café Riche, car j'espère bien qu'il aura lieu.
Répondez-moi.
Amitiés, Claude Monet.

M. Berhaut, «Caillebotte, ...», Paris, 1978, p. 248, lettre nº 35.

***1428.** À G. CAILLEBOTTE — Giverny, 12 mai 90

Mon cher ami,
J'ai bien reçu les dahlias. J'ai été dérangé et ainsi oublié de vous l'écrire.
Pour Sisley, il y a de meilleures nouvelles; il a exposé au Champ-de-Mars où il a six toiles très bien exposées, ce qui peut lui faire du bien. Quant à Renoir, je le félicite de ne pas vouloir être décoré; cela aurait pu lui être utile, c'est vrai, mais il doit arriver sans cela, c'est plus chic.
Amitiés, Claude Monet.

M. Berhaut, «Caillebotte, ...», Paris, 1978, p. 248, lettre nº 36.

***1429.** À G. CAILLEBOTTE — Giverny, 24 mai [1891]

Cher ami,
... J'ai vu l'exposition des fleurs à Paris, des choses admirables. J'y ai fait la connaissance de votre ami Godefroy.
Nous devons le prévenir quand nous irons le voir avec Mirbeau.
Pouvez-vous me dire où je pourrai trouver des plants de fleurs annuelles, j'en ai vu de superbes à l'exposition, mais qu'il est trop tard pour semer, entre autres des chrysanthèmes... et des layas à fleurs jaunes; peut-être en auriez-vous un peu vous-même? Enfin, tâchez de vous renseigner.
A mardi, n'est-ce pas?
Amitiés, Claude Monet.

M. Berhaut, «Caillebotte, ..., » Paris, 1978, p. 248, lettre nº 40.

***1430.** À G. CAILLEBOTTE — Giverny, mercredi [c. 1891]

Cher ami,
Ne manquez pas de venir lundi comme c'est convenu, tous mes iris seront en fleurs; plus tard, il y en aurait de passés.
Voici le nom de la plante japonaise qui me vient de Belgique: *Crythrochaete*. Tâchez d'en parler à M. Godefroy et de me donner quelques renseignements sur sa culture.
A bientôt.
Amitiés, Claude Monet.

M. Berhaut, «Caillebotte, ...», Paris, 1978, p. 248, lettre nº 39.

***1431.** À G. CAILLEBOTTE — Giverny, 24 août 91

Cher ami,
Je vous ai expédié aujourd'hui en gare d'Argenteuil le panier de prunes traditionnel.
J'ai reçu votre lettre ainsi qu'une de Mirbeau, mais je ne sais quand je vais pouvoir prendre jour, car avec ce sale temps je ne travaille guère et j'ai toujours peur de m'absenter juste quand il fait mon temps et je voudrais bien ne plus perdre une journée, le peu de toiles que j'ai pu entreprendre étant déjà bien compromis.
Enfin, si je le peux, je vous préviendrai; mais le travail avant tout, n'est-ce pas?
Amitiés, Claude Monet.

M. Berhaut, «Caillebotte, ...», Paris, 1978, p. 248, lettre nº 37.

***1432.** À G. CAILLEBOTTE — Giverny, 14 septembre 91

Cher ami,
Votre bateau me serait d'une grande utilité en ce moment, je travaille à quantité de toiles sur l'Epte et suis très mal à l'aise en norvégienne. Si donc vous n'en avez réellement pas besoin, envoyez-le-moi soit par bateau qui le déposerait à Vernon ou à l'écluse de Port-Villez ou bien par chemin de fer, ce qui serait, je crois, le plus pratique.
Un mot de réponse.
Amitiés, Claude Monet.

Si le bateau est stable et assez grand, il peut me rendre un grand service.

M. Berhaut, «Caillebotte, ...», Paris, 1978, p. 248, lettre nº 38.

***1433.** À MARTIAL CAILLEBOTTE — 22 mai 94

Mon cher Martial,
Je voulais toujours vous écrire, mais je travaille beaucoup en ce moment, ce qui m'a fait retarder. J'ai reçu ce matin les photographies de Gustave qui me font bien plaisir. Je vous en remercie beaucoup, et aussi d'avoir pensé à m'envoyer celle où vous êtes tous deux.
J'espère, maintenant que tout est entendu avec l'administration des Beaux-Arts, que bientôt elle prendra possession des tableaux qui doivent être accrochés au Luxembourg.
J'ai ajourné mon exposition, mais j'espère bientôt venir à Paris et vous voir. Lorsque vous en serez à l'organisation et à l'accrochage de l'exposition de Gustave, ne manquez pas de me prévenir et usez de moi sans crainte. Vous savez le bonheur que j'aurais de m'occuper de sa mémoire.
Croyez-moi bien amicalement à vous. Claude Monet.

M. Berhaut, «Caillebotte, ...», Paris, 1978, p. 249, lettre nº 46.

II. PIÈCES JUSTIFICATIVES

(113) VINCENT VAN GOGH À THÉO VAN GOGH — [29 mai 1888]

A Montmajour, j'ai vu un soleil couchant rouge, qui envoyait des rayons dans les troncs et feuillages de pins enracinés dans un amas de rochers, colorant d'orangé feu les troncs et les feuillages, tandis que d'autres pins sur des plans plus reculés se dessinaient bleu de prusse sur un ciel bleu-vert tendre, céruléen. C'est donc l'effet de ce Claude Monet, c'était superbe.

«Correspondance complète de Vincent van Gogh», traduction de M. Beerblock et L. Roelandt, Paris, 1960, p. 114, t. III.

(114) B. MORISOT À MONET — [peu après le 15 juin 1888]

Vous l'avez bien conquis, vous, ce public récalcitrant. On ne rencontre chez Goupil que des gens admiratifs au dernier point... Si vous voulez, je vous dirai que parmi tous, mon préféré est celui aux petits arbres roux du premier plan, nous sommes restés, mon mari et moi, en extase pendant une heure.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, pp. 135-136.

(115) V. VAN GOGH À JOHN RUSSELL — Arles, [fin juin 1888][1]

... Mon frère a une exposition de dix nouveaux tableaux de Claude Monet, ses dernières œuvres; par exemple, un paysage avec un coucher de soleil rouge, et un groupe de sapins noirs au bord de la mer. Le soleil rouge jette un reflet orangé ou rouge sang sur les arbres vert-bleu et sur le sol. Je voudrais bien les voir.

[1] Traduit de l'anglais.

J. Rewald, «Théo van Gogh, Goupil and the Impressionists», in: «Gazette des Beaux-Arts», janvier-février 1973, pp. 23, 62 (note 46).

«Correspondance complète de Vincent van Gogh», Paris, 1960, t. III, p. 82.

(116) MAURICE BOUCHOR À MONET — [c. juillet 1888]

... Ponchon m'a dit avoir vu chez Goupil un très beau tableau de vous; il passait de l'autre côté du boulevard, et votre *Méditerranée* l'a attiré. J'ai été chez Goupil dès que je l'ai pu...
J'en ai vu cinq magnifiques — une mer sauvage, des montagnes blanches, un lac d'émeraude, un paysage marin qui a au premier plan un grand arbre (platane?) — toutes choses qui me semblent admirables à la fois par l'intériorité et une extrême délicatesse, des brumes dorées, des choses impalpables, ces deux qualités fondamentales étant d'ailleurs diversement dosées suivant les sujets.

La *Méditerranée* est éblouissante.

(117) S. OPPENHEIM À MONET — Paris, le 28 novembre 1889

Quant à mes *Meules*, croyez que je les regrette chaque jour. Je n'avais aucunement l'intention de les vendre, car si je dépense mes économies en belles toiles, c'est pour la plus grande joie de mes yeux et de ceux de mes intimes.
Mais le représentant de M. Boussod est venu me relancer à diverses reprises sans succès et j'ai fini par lui fixer un prix pour me débarrasser de lui.
Je croyais ce prix assez élevé pour avoir la paix; huit jours après, je recevais une lettre acceptant mon prix. Le tableau est même allé directement de l'exposition chez Boussod-Valadon, de sorte que je n'ai même pas eu la toile *un jour* contre mon mur, c'était dur...
Il me reste de vous deux toiles que j'aime fort, cela va sans dire, puisque je les ai choisies, et qui me sont une précieuse preuve de votre talent et de sa puissante séduction.

Document original collationné par J.-P. Hoschedé.

(118) C. PISSARRO À L. PISSARRO — 3 avril 1891

... Le moment est dur pour moi, Durand ne me répond pas pour mes toiles... Mais pour le moment on ne demande que des Monet, il paraît qu'il n'en fait pas assez, le plus terrible, c'est que tous veulent avoir des *Meules au soleil couchant*!...

J. Rewald, «Camille Pissarro, Lettres à son fils Lucien», Paris, 1950, p. 229.

J. Rewald, «Théo van Gogh, Goupil and the Impressionists», in: «Gazette des Beaux-Arts», janvier-février 1973, pp. 73, 87.

(119) C. PISSARRO À MONET — Eragny, 9 mars 1892

... Je n'ai pu assister à l'ouverture de votre petite exposition, mais j'ai pu voir les toiles des *peupliers* en leurs cadres, je suis certain que cette fois encore vous avez dû avoir un grand succès; je regrettais fort de partir, car Durand m'avait annoncé que vous aviez encore d'autres tableaux à exposer. Quelle belle chose, les trois arrangements des peupliers le soir, que c'est peintre et si ornemental!

J. Joëts, «Lettres inédites de Pissarro à Cl. Monet», in: «Amour de l'Art», 1946, nº III, p. 63.

(120) G. DURAND-RUEL À MONET — Paris, le 20 octobre 1894

Cher Monsieur Monet,
Je reçois ce matin votre lettre et je suis surpris que vous ayez cru à un sous-entendu de notre part dans l'envoi de votre compte annuel.
Je n'avais pas pensé à cela en vous l'envoyant, je vous assure. Un compte semblable a été envoyé le même jour à tous ceux avec qui nous sommes en relations d'affaires, que leur compte se solde à leur débit ou à leur crédit.
C'est une chose d'ordre purement administratif, que notre comptable fera désormais tous les ans au 1er septembre de manière qu'il ne puisse y avoir aucune erreur ni aucun malentendu dans les comptes avec personne. Ce n'est nullement une demande de paiement.
Mon père a été absent presque tout le temps pendant les quelques semaines qui ont précédé son départ pour New York; je croyais cependant qu'il vous avait écrit, du moins il me l'avait dit. Je vais le lui rappeler.
Je serai très heureux de vous voir quand vous viendrez à Paris et j'espère que nous pourrons avoir ensemble une longue conversation, qui dissipera les causes des malentendus qui semblent exister de part et d'autre. Mon père s'est embarqué pour New York avec Joseph le 6 octobre, et sera de retour en décembre ou au commencement de janvier. Joseph y restera jusqu'en juin. J'espère que les affaires y seront meilleures que l'année dernière.
Voilà déjà un an et demi qu'elles sont presque nulles.
Votre tout dévoué Geo. Durand-Ruel.

Document original, Archives Durand-Ruel.

(121) C. PISSARRO À L. PISSARRO — 19 février 1895

... Je vais chez Caillebotte à 2 heures voir mes tableaux choisis pour le Luxembourg, et ce matin chez Camondo voir les *Cathédrales* de Monet; il en a trois, payées chaque 15000 francs...

J. Rewald, «Camille Pissarro, Lettres à son fils Lucien», Paris, 1950, p. 369.

(122) P. DURAND-RUEL À MONET — Paris, 24 novembre 1895

Cher Monsieur Monet,
Votre lettre m'a causé une profonde surprise. Elle me montre que l'on vous a induit en erreur d'une façon bien grossière et bien déplorable. Je vous remercie vivement toutefois de m'avoir dit ce que vous aviez sur le cœur, parce que cela va me permettre de rétablir la vérité si étrangement altérée et me disculper d'accusations aussi fausses qu'absurdes. Sans votre lettre si franche dont je vous remercie, je n'aurais jamais eu l'idée que vous me prêtiez des sentiments pareils, et un malentendu très fâcheux aurait pu subsister entre nous longtemps encore.
Il n'a jamais existé de syndicat entre Boussod, Montaignac et moi, ni rien d'analogue. Nous avons simplement été tous surpris et effrayés de la valeur que vous aviez attribuée à vos *Cathédrales*; nous en avons causé ensemble et nous avons jugé que nous nous ferions tort vis-à-vis de nos clients en acceptant vos prix. Nous aurions été forcés d'y ajouter 10 ou 15 pour cent pour notre bénéfice et on nous aurait accusés d'exiger des profits énormes, ne croyant jamais que nous avions payé aussi cher et que vos prix se soient élevés d'une façon aussi rapide.
Voilà tout notre complot. Depuis ce moment-là, je n'ai pas ouvert la bouche ni à Boussod, ni à Montaignac de vos tableaux; je n'ai aucun arrangement avec eux et je ne connais pas du tout leurs pensées, ne les ayant même pas vus depuis fort longtemps.
Vous ne vous êtes pas rendu compte aussi que nous avions à compter avec l'hostilité toujours très grande et très puissante de la plupart des marchands contre votre peinture et celle de vos amis, puis avec une crise commerciale très intense qui dure depuis deux ans en Amérique et finit à peine. Nous sommes bien obligés de compter avec toutes ces considérations sous peine de nous ruiner et, en ce qui me concerne, c'est avec chagrin que je me suis vu obligé de renoncer à vos *Cathédrales* que j'aimais beaucoup. Si je n'avais pas eu à m'incliner devant la force majeure et devant la raison, ce serait un plaisir pour moi et le comble de mes vœux de voir le prix de vos œuvres s'élever constamment. Mes bénéfices augmenteraient en proportion de la valeur des tableaux et tout ce que je possède de vous bénéficierait de la plus-value de vos œuvres nouvelles.
La preuve que je n'avais et que je n'ai aucune animosité contre vous et que mon admiration pour votre talent comme mon amitié pour vous n'avaient pas changé, c'est que je me suis attaché avec zèle et avec cœur à l'organisation de votre exposition, que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour son succès,

pour vous faire vendre des tableaux et, si je n'ai pas mieux réussi, ce n'est certainement pas ma faute. J'aurais d'ailleurs agi contre mes propres intérêts.
Ceux qui vous ont dit que j'avais tout mis en œuvre pour empêcher la vente de vos *Cathédrales*, pendant ou après l'exposition, en ont menti. On a menti également en vous disant que j'avais détourné des étrangers d'aller à Giverny, que j'avais assuré que vous ne vouliez rien vendre ou bien que vous ne vouliez pas céder vos *Cathédrales* à moins de 30000 francs. Il n'y a pas un mot de vrai dans tous ces racontars, ni dans quoi que ce soit qui leur ressemble, et je ne sais réellement pas ce qui a pu donner naissance à toutes ces inventions absurdes et malhonnêtes.
J'ai simplement dit à quelques personnes qui m'ont demandé si j'avais de vos *Cathédrales* que je vous avais rendu celles qui n'avaient pas été achetées par des amateurs, que je n'en avais pas pris moi-même, trouvant le prix de 15000 francs trop élevé pour un marchand dans les circonstances présentes, mais ajoutant toujours que les tableaux étaient merveilleux, que vous en aviez d'ailleurs vendu plusieurs avant l'exposition, que j'en avais placé moi-même quelques-uns par commission chez de mes clients et que, si j'avais été assez riche, j'aurais aimé vous acheter la collection entière. Voilà ce que j'ai toujours pensé, voilà dans quel sens j'ai toujours parlé, toujours avec le même enthousiasme pour votre talent, avec le plus grand désir de vous faire valoir, sans la moindre arrière-pensée personnelle et jamais je n'ai dit un mot ressemblant à ces stupides inventions que l'on a été vous rapporter.
Le seul fait qui ait pu faire croire, peut-être, à quelques personnes que vous ne vouliez plus vendre vos *Cathédrales*, c'est votre refus de vendre certaines d'entre elles, dont plusieurs clients m'ont demandé les prix. J'ai bien été forcé de répondre qu'elles n'étaient pas à vendre, mais j'avais toujours grand soin de faire remarquer qu'il y en avait beaucoup d'autres encore disponibles. Sur ce point comme sur tous les autres, j'ai toujours dit exactement la vérité, non seulement sans intention de vous nuire, mais au contraire avec le plus grand désir de défendre vos intérêts.
Je suis étonné et affligé que vous ayez pu croire un instant ces absurdités que l'on a été vous rapporter, je ne sais dans quel but. Vous me connaissez assez depuis longtemps pour savoir que je n'ai jamais songé à faire fortune aux dépens des autres, que, bien au contraire, j'oublie souvent mes propres intérêts pour soutenir la cause de mes amis et j'en ai donné assez de preuves à vous et à bien d'autres pour que l'on ne puisse pas me soupçonner.
Quand je vous ai amené M. Havemeyer, j'espérais lui faire acheter plusieurs de vos *Cathédrales*. Je lui avais dit qu'elles étaient de 15000 francs. Il a trouvé les prix exagérés et n'a rien voulu prendre. Si sa femme, qui est plus artiste que lui, avait pu le suivre, elle l'aurait décidé je crois. Quant à moi je n'ai rien pu faire.
Vous ne vous doutez pas, cher Monsieur Monet, de toutes les difficultés que nous rencontrons avec les amateurs, même avec nos clients les plus riches. Ceux-là même qui font des folies pour certaines choses dont ils ont envie, surtout quand ils ont de la peine à les obtenir, sont très durs en affaires quand nous leur offrons des tableaux. C'est tout un travail que de savoir manœuvrer le public, et si vous connaissiez nos déboires et nos ennuis, vous nous plaindriez souvent au lieu de nous blâmer. Vous n'ajouteriez pas foi non plus si facilement aux racontars des amateurs ou de certains de nos confrères qui disent si rarement la vérité que j'ai pris le parti de ne plus croire ce qu'ils disent et que la plupart d'entre eux me dégoûtent.
Maintenant en ce qui concerne la proposition que je vous ai faite d'exposer vos *Cathédrales* et vos autres œuvres nouvelles en Amérique, nous en causerons plus facilement de vive voix. Après votre lettre qui m'a vivement ému parce qu'elle m'a montré combien vous me jugiez mal, je tiens absolument à aller vous voir. Je ne pourrai pas le faire avant mercredi ou jeudi, ayant ici deux étrangers qui partent dans deux ou trois jours et que je ne puis quitter. Nous verrons ensemble ce que nous pouvons faire dans notre intérêt commun. Je vous préviendrai la veille de mon arrivée.
Je prends bien part à tous vos tracas. J'ignorais que Mme Butler fût installée à Paris. Espérons que les soins des médecins pourront lui rendre la santé.
Veuillez, cher Monsieur Monet, présenter mes respectueux hommages à Mme Monet et croyez-moi, maintenant comme par le passé,
Votre tout dévoué Durand-Ruel.

Document original, Archives Durand-Ruel.

(123) TH. ROBINSON À MONET — New York, 11 East Fourteenth Street, 6 février 1896

Cher Monsieur Monet,
Je vous ai envoyé il y a quelques jours une copie de *Scribner Magazine*, avec une gravure de votre tableau la *Vue de Rouen*[1]. L'original, qui est tout à fait admirable, a été vendu l'hiver passé 2500 dollars à une vente... J'ai vu chez Sutton dernièrement une des *Cathédrales*, qui me paraissait charmante tout à fait, avec une autre toile de *Vernon, effet de brouillard*. Il m'a dit qu'il va avoir une exposition bientôt d'une quinzaine de vos tableaux, avec plusieurs des *Cathédrales*. Un de mes amis en a vu à Philadelphie, aussi je suis impatient à voir tout cela chez Sutton.

[1] Cf. D. Wildenstein, *Claude Monet*, t. I, 1974, nº *217*.

Document original.

(124) C. PISSARRO À L. PISSARRO — Rouen, 7 mars 1896

... J'ai vu hier M. Depeaux dans la soirée... Il a acheté à Monet une *Cathédrale* de 15000 francs...

J. Rewald, «C. Pissarro, Lettres à son fils Lucien», Paris, 1950, p. 401.

(125) P. DURAND-RUEL À MONET — Paris, 20 novbre 1896

[Monet est-il toujours décidé à garder le tableau des Glaçons sur la Seine *que Durand-Ruel avait voulu acheter et qu'un client de New York avait également voulu acquérir?*
A défaut du tableau, Durand-Ruel serait heureux, si l'hiver le permet, que Monet fasse des motifs analogues. Il croit qu'il en aurait le placement.]

Archives Durand-Ruel.

(126) P. DURAND-RUEL À MONET — Paris, 3 décembre 1896

[Durand-Ruel ne peut faire d'offre à Monet pour le tableau des Glaçons. *Il faut qu'il se renseigne et son client est en Amérique.]*

Archives Durand-Ruel.

(127) P. DURAND-RUEL À MONET — Paris, 29 décembre 1896

[Durand-Ruel reçoit une lettre de son client au sujet des Glaçons. *Il le désire, mais ne veut pas faire d'offre si Monet ne veut pas en disposer. Peut-être ces jours-ci Monet a-t-il pu faire des études analogues, car la campagne aux environs de Paris a été couverte de neige pendant huit jours.]*

Archives Durand-Ruel.

(128) P. DURAND-RUEL À MONET — Paris, 31 décembre 1896

[Durand-Ruel va envoyer à New York la lettre de Monet au sujet des Glaçons *pour que l'on se rende compte de la situation qui concerne le tableau. Durand-Ruel ne veut pas que l'on s'imagine qu'il relance ses clients en leur comptant des prix imaginaires.]*

Archives Durand-Ruel.

(129) RODIN À MONET — 7 juillet 98

Votre exposition victorieuse donne de la force aussi à tous les artistes persécutés comme je le suis maintenant.
Quel effet, qui n'avait jamais été employé avant vous, et cette *Cathédrale dans le brouillard*!

G. Geffroy, Paris, 1922, p. 214.

(130) MONET À GEORGES PETIT — 7 février 1899

M. Keller a certainement dû acheter le tableau en question à M. van Gogh.

(131) C. PISSARRO À L. PISSARRO — Paris, 12 avril 1899

... Je vais avoir une toile importante ... pour une vente en faveur des enfants Sisley ... Il y aura un Monet et un Renoir important, on s'attend à une vente à sensation.

J. Rewald, «Camille Pissarro, Lettres à son fils Lucien», Paris, 1950, p. 467.

(132) RODIN À MONET — 3 août 99

Cher ami,
Oui, mon cher Monet, mettez-moi sur votre liste, j'enverrai une petite tête en bronze ou un dessin.
Je vous félicite de cet acte et aussi, bien que je ne vous aie pas écrit, de l'exposition chez Petit où le *Paysage de meules*, que je ne connaissais pas, m'a jeté dans une admiration que je ne croyais pas pouvoir augmenter. Rodin.

G. Geffroy, 1922, p. 214.

(133) CLEMENCEAU À MONET — Paris, 23 décembre 99

Bien cher ami,
Justement je n'avais pas répondu à votre affectueuse lettre parce que je ne savais que vous dire au sujet de ce merveilleux *Bloc* dont il vous plaît de m'écraser. Vos bonnes paroles étaient pour moi la plus belle récompense, car

j'ai pu juger que l'homme était chez vous à la hauteur de l'artiste, et ce n'est pas peu dire. Je voulais que vous sachiez combien vous m'avez donné de joie. Je voulais vous embrasser et vous dire une fois de plus que je vous aime. Mais ce diable de *Bloc* était entre nous et me barrait le passage. Je ne pouvais pas refuser par crainte de vous faire de la peine. Je ne pouvais pas accepter parce que c'est un présent de trop haut prix. Et voilà maintenant que, sans ma permission, vous me bombardez de ce monstrueux caillou de lumière. Je demeure stupide et ne sais plus que dire. Vous taillez des morceaux de l'azur pour les jeter à la tête des gens. Il n'y aurait rien de si bête que de vous dire merci. On ne remercie pas le rayon de soleil.
Je vous embrasse de tout cœur. G. Clemenceau.

Archives du Musée Georges Clemenceau, Paris.
Georges Wormser, «Clemenceau vu de près», sous presse.

(134) MONET À P. DURAND-RUEL — Giverny, 23 janvier 1900

M. Petit, ne pouvant avoir réponse immédiate de son client, me laisse libre de disposer de la toile que vous désirez. Je vous adresse donc une caisse contenant 5 toiles, soit:

2 *Matins sur la Seine*,
Le poste douanier, Varengeville,
L'île aux orties,
plus *Sandviken, Norvège*,

pour la toile promise depuis longtemps et *hors compte*.
Et un colis contenant:

Sur la falaise près Dieppe,
Sur la falaise, matin,
Sur la falaise, soleil couchant,
La Seine à Port-Villez.

Ensemble 9 toiles,		
dont	6 à 6000 francs	36000 francs
	2 à 6500 francs	13000 »
	1 gratis	
		49000 francs
avec les		15000 »
sur la dernière livraison, reste un total de		64000 francs

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 373-374. Archives Durand-Ruel.

(135) À P. DURAND-RUEL — Giverny, 5 février 1900

[Monet pense partir à Londres, jeudi prochain. Il compte bien sur son tableau de Renoir, son encadreur M. Bourdier, 54, rue de Châteaudun, le fera prendre et l'enverra à Giverny encadré.]
... Je vous avais promis de vous donner une esquisse pour une affaire antérieure, et que sur votre désir je vous ai donné le tableau de *Norvège* que votre fils désirait avoir...
Je descends au Savoy Hotel...

Document original, Archives Durand-Ruel.

(136) À P. DURAND-RUEL — [Giverny], 9 novbre 1900

... Je vous enverrai ou vous porterai moi-même les toiles dont suit détail avec dimensions...
— *Le Vieil Arbre* (Ravin de la Petite Creuse) à Fresselines, 1889..., 1 mètre sur 81 cm.
— *Torrent de la Petite Creuse à Fresselines*, 1889..., 92 cm sur 65 cm.

Document original, Archives Durand-Ruel.

(137) À P. DURAND-RUEL — Giverny, 17 novbre 1900

Je m'empresse de vous répondre que j'ai encore une toile de *Norvège (bord du Fjord)*, je la joindrai donc aux autres toiles.
C'est une importante exposition que vous voulez faire. J'avais compris que c'était seulement la série des bassins avec un petit nombre d'autres toiles.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 379. Archives Durand-Ruel.

(138) À P. DURAND-RUEL — [Giverny], 6 décbre 1900

Cher Monsieur Durand,
Vous devez comprendre que si quelqu'un a le droit d'être contrarié, c'est bien moi, tenant avant tout à ma tranquillité dont j'ai besoin pour travailler, n'ayant jamais cherché, et aujourd'hui moins que jamais, à attirer chez moi les amateurs pas plus que les marchands. J'ai le droit de dire que tous ces potins, toutes ces histoires de prix m'assomment absolument. Je ne peux cependant pas m'engager à ne rien vendre chez moi, lorsque l'occasion, que je ne cherche pas, se présente, d'autant qu'il est assez naturel que je sois flatté lorsque quelqu'un demande à me connaître et à me rendre visite et je ne puis, pour être agréable à plusieurs marchands, fermer ma porte aux personnes qui viennent jusqu'ici.
Certes, je regrette ce qui vient de se passer, mais quant à en être coupable, je ne l'admets pas. Pouvais-je supposer que vous demandiez quinze mille francs de toiles que je vous ai vendues 6500 francs à vous comme à M. Petit, sans quoi j'eusse été bien simple d'en vendre une semblable dix mille. Je mentionne ce prix de 6500 parce que, justement, celle que j'ai vendue 10000 à Stchoukine est de la même série de l'année passée, que de plus elle était à l'état d'esquisse comparativement à celles exposées chez vous en ce moment et que, par ce fait même, j'avais lieu de croire l'avoir vendue à bon prix. Je me suis trompé, paraît-il, mais à mon préjudice en somme, et je ne vois pas que cela me mérite un reproche. La meilleure preuve en est que j'ai demandé 6800 francs à M. Stchoukine pour une *Cathédrale*. En somme, le tort qui vous est causé par cette vente n'est pas bien grave. M. Stchoukine vous reviendra sûrement, maintenant que je connais vos prix.
Quant à M. Rosenberg, cela me paraît presque comique et je maintiens ce que je vous ai dit, que le considérant comme marchand, je lui ai vendu bien plus cher qu'à qui que ce soit. S'il s'est fait tant de bruit autour de cela, c'est que l'on voulait simplement s'en faire une arme contre moi, ce qui m'est fort désagréable, attendu que j'ai toujours l'habitude de traiter les affaires consciencieusement et loyalement, aussi bien avec vous qu'avec vos confrères.
Aujourd'hui, vous me parlez d'un nouveau racontar, comme quoi M. Moline serait aussi possesseur d'une toile de *Nymphéas* qu'il offre au prix de dix mille francs. Je m'étonne que vous vous fassiez l'écho de pareils potins qui ne doivent avoir d'autre but que de vous taquiner tout en cherchant à me nuire.
Je ne sais d'où cela peut venir et ne tiens pas à le savoir, mais cela ne changera rien à ma façon d'agir, n'ayant rien à me reprocher.
Mais peut-être qu'une fois encore un syndicat va se former et m'imposera ses conditions comme lors des *Cathédrales*. Dans ce cas, j'en serai quitte pour rester paisiblement à travailler dans mon coin en cherchant à progresser. Cette supposition ne m'est suggérée que parce que vous me semblez considérablement grossir et aggraver les choses, tout en souhaitant que vous les jugiez sous un jour moins sombre.
Croyez-moi toujours votre bien dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

(139) À P. DURAND-RUEL — Giverny, lundi 3 juin 1901

Comme je vous l'ai télégraphié, je vous attends après-demain matin, *mercredi*.
Vous serez bien aimable de m'apporter un peu d'argent, dix mille si vous pouvez, puis l'état de mon compte. Les derniers tableaux livrés sont:
les 2 *Norvège* à 6500,
le *Bassin* à 7000.

Document original, Archives Durand-Ruel.

(140) À P. DURAND-RUEL — Giverny, 24 novembre 1901

... S'il a été entendu que le prix des trois tableaux livrés en avril était de 20000 francs, il n'y a pas à revenir là-dessus, c'est une affaire entendue...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 382-383.

(141) À P. DURAND-RUEL — Giverny, 24 octobre 1902

... Ce matin j'ai fait remettre au chemin de fer les deux *Cathédrales* qui, je l'espère, vous parviendront en bon état...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 385.

(142) JOURNAL D'ALICE MONET — Le 9 janvier 1903

Retrouvés dans de vieux papiers, ces articles de Mirbeau sur certaines toiles de Monet dont toi, ange adoré, [Suzanne], tu avais servi de modèle.
Quel plus beau modèle pouvait-on avoir que toi, ma fille, ma perfection suprême — Il dit — «Elle est d'une beauté délicate (dit l'article de Mirbeau) et triste, triste infiniment — (Voyais-tu l'avenir, cette mort qui t'enleva à nous tous?) — L'impression est saisissante. Involontairement l'on songe à quelque légère, fantomale et réelle *(sic)* spectre d'âme!»
N'est-ce pas une divination extraordinaire — Pauvre enfant!

(143) MONET À P. DURAND-RUEL — Giverny, 30 sepbre 1906

... D'après votre compte, je vois que c'est à MM. Bernheim que je dois réclamer la seconde moitié pour les six tableaux que vous avez achetés ensemble...

Document original, Archives Durand-Ruel.

(144) À DURAND-RUEL — Giverny, 17 juin 1909

Cher Monsieur Durand,
Je viens de recevoir les caisses de tableaux, que je déballerai seulement demain, mais qui me semblent être en bon état. De mon côté je vous adresse une caisse contenant 2 tableaux, votre *Meule* et le *paysage (Matin sur la Seine)*. J'y ai joint un cadre que mon doreur, M. Bourdier, fera prendre chez vous.
Les meules ne m'ont servi à rien et je suis décidé à aller faire une ou deux petites études sur nature, et choisirai la meilleure pour la faire sur le volume en question. C'est le meilleur parti à prendre. Mais que M. Arthur Meyer ne perde pas patience. Je compte sur vous pour cela.
Maintenant il me faut parler de notre règlement de compte. Les 16 *Nymphéas* se montent, ainsi que nous avons vu ensemble l'autre jour,
au chiffre total de .... 233000 francs
plus *Le Matin* .... 14000 »

247000
dont moitié est de .... 123500 francs
sur lesquels vous m'avez déjà remis 50000 francs. C'est donc 73500 francs que vous restez me devoir selon notre engagement...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 424.

(145) À J. DURAND-RUEL — Giverny, 17 janvier 1920

... Je viens vous informer que je ferai déposer chez MM. Bernheim une caisse contenant plusieurs toiles, dont les trois que vous avez choisies lors de votre dernière visite, soit: *Le jardin avec figure, le Pont*, et *Bord de la rivière, l'Epte*; cette dernière en mauvais état, que vous voudrez bien faire rentoiler avec tout le soin possible et me la retourner aussitôt pour que je la répare et la signe.
Je vous compte ces trois toiles à 18000 l'une...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 455. Archives Durand-Ruel.

(146) À J. DURAND-RUEL — 25 fév. 1920

... vous m'obligerez tout à fait en m'envoyant un chèque de 40000 francs en compte sur les trois derniers tableaux que je vous ai envoyés.
Vous voudrez bien en même temps me dire si la troisième de ces toiles est revenue de chez le rentoileur et, dans ce cas, de la faire mettre simplement entre deux plateaux et je la ferai prendre chez vous par un commissionnaire de Vernon qui vous la rapportera signée...

Document original, Archives Durand-Ruel.

(147) CLEMENCEAU À MONET — Paris, 4 mars 1922

On est venu m'assassiner pendant deux jours pour photographier en couleurs *Le rocher de la Creuse* et votre *Portrait*. C'est fait.

Archives du Musée Georges Clemenceau, Paris.

(148) MONET À GEFFROY — Giverny, 25 juin 1922

... J'ai reçu votre lettre en réponse à la mienne et je tiens à vous dire que je serai désolé de vous causer le moindre ennui avec votre édition et que je ne ferai rien pour cela, mais laissez-moi cependant vous dire: M. Marotte, lors de sa dernière visite ici, m'avait formellement promis de me communiquer les fameuses épreuves en couleurs et que cela n'a jamais eu lieu.
J'ai souri en effet devant mon portrait et j'ai approuvé la *Femme à la capeline rouge*, mais je lui ai formellement dit que je m'opposais à la publication du *Bloc de la Creuse*, dont le résultat était plus que médiocre... *[illisible]*. Vous semblez me dire que cela n'a pas d'importance, alors à quoi bon chercher à faire de son mieux, pour ainsi dénaturer. Cela m'étonne d'autant plus que vous êtes aussi intéressé que moi à la publication de ce livre.
A vous d'amitié et merci encore pour tout ce qui est beau dans ce livre.
Votre vieil ami — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

(149) ÉDOUARD MAUQUIT À G. DUBOSC — [c. 14 décembre 1926]

Monsieur,
Je viens vous donner le renseignement précis que vous désirez obtenir sur l'emplacement qu'occupait Claude Monet, pour peindre ses tableaux de la *Cathédrale* de Rouen.
Lorsque j'ai fait construire mon immeuble rue Grand-Pont, 22, où j'ai exercé la profession de marchand de nouveautés (aujourd'hui Maison Savale), j'ai pu, pendant les travaux de construction, obtenir de M. Meyer, à l'époque marchand de rubans, 81, rue Grand-Pont, la suite de son bail, pour y installer provisoirement mon magasin.
Claude Monet est venu, accompagné de M. Depeaux, me demander l'autorisation de s'installer au premier étage, près du balcon de cet immeuble, fenêtres ouvertes. Il y a travaillé pendant plusieurs mois et est parti en me disant: «J'ai fini.»
Recevez, Monsieur, mes respectueuses salutations. — E. Mauquit.
P.-S. — J'oubliais de vous dire qu'en remerciement, j'ai reçu de Claude Monet une poupée défraîchie pour ma petite fille et un petit panier de bonbons.

G.D. [Dubosc], «A propos de Claude Monet», in: «Journal de Rouen», 15 décembre 1926.

(150) MAURICE LOUVRIER À G. DUBOSC — [c. 14 décembre 1926]

... un certain nombre furent peintes du balcon ou de la fenêtre située au-dessus du magasin *Au Caprice*, rue Grand-Pont; les autres à la *Société Industrielle*, angle de la place et de la rue du Petit-Salut.
Monet avait fait aménager une sorte de menuiserie qui lui permettait d'avoir ses toiles autour de lui et, selon l'effet, il mettait une toile sur le chevalet.

G.D. [Dubosc], «A propos de Claude Monet», in: «Journal de Rouen», 15 décembre 1926.

LISTE DES ABRÉVIATIONS UTILISÉES

B. = Bois	b.g. = en bas et à gauche	b.c.-g. = en bas et au centre-gauche	h.g. = en haut et à gauche	s.nº = sans numéro
T. = Toile	b.c. = en bas et au centre	h.c. et h. cat. = hors catalogue	P.A. = propriétaire anonyme	s.p. = sans page
b.d. = en bas et à droite	b.c.-d. = en bas et au centre-droit	h.d. = en haut et à droite	s.d. = sans date	c. = circa

H. Adhémar, 1950 = H. Adhémar, *Monet, Peintures*, Paris, 1950.
A. Alexandre, 1921 = A. Alexandre, *Cl. Monet*, Paris, 1921.
A. Arnyvelde, 1914 = A. Arnyvelde, *Chez le peintre de la lumière*, in: *Je sais tout*, 15 janvier 1914.
J. Aubry, 1922 = J. Aubry, *Eugène Boudin*, Paris, 1922.
G. Besson, s.d. [1949] = G. Besson, *Cl. Monet*, Paris, Braun (Les Maîtres), s.d. [1949].
L. Cabot Perry, 1927 = L. Cabot Perry, *Reminiscences of Cl. Monet from 1889 to 1909*, in: *American Magazine of Art*, mars 1927.
G. Clemenceau, 1928 = G. Clemenceau, *Cl. Monet, les nymphéas*, Paris, 1928.
S. Cotté, 1974 = S. Cotté, *Monet*, Paris, 1974.
L. Degant et D. Rouart, 1958 = L. Degant et D. Rouart. *Cl. Monet*, Genève, 1958.
M. Elder. 1924 = M. Elder, *A Giverny chez Cl. Monet*, Paris, 1924.
F. Fels, 1925 = F. Fels, *Cl. Monet*, Paris, 1925.
M. de Fels, 1929 = M. de Fels, *La vie de Cl. Monet*, Paris, 1929.
G. Geffroy, 1922 = G. Geffroy, *Cl. Monet, sa vie, son temps, son œuvre*, Paris. 1922.
G. Grappe, s.d. [1909] = G. Grappe, *Cl. Monet*, Paris, Librairie artistique internationale (l'Art et le Beau), s.d. [1909].
J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres... complètes*, Genève, 1970 = J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres plus que complètes*, Genève, 1970.
J.-P. Hoschedé, 1960 = J.-P. Hoschedé. *Cl. Monet ce mal connu*, Genève, 1960.
P. Jamot et G. Wildenstein, 1932 = P. Jamot et G. Wildenstein, *Manet*, Paris, 1932.
C. Joyes, R. Gordon. J.-M. Toulgouat et A. Forge. *Monet at Giverny*, Londres, 1975; cf. *Monet at Giverny*. 1975.
X. Lathom, 1931 = X. Lathom, *Cl. Monet*, New York, 1931.
Ch. Léger, 1930 = Ch. Léger, *Cl. Monet*. Paris, 1930.
M. Malingue, 1943 = M. Malingue, *Cl. Monet*, Monaco, 1943.
C. Mauclair, *L'Impressionnisme*, 1904 = C. Mauclair, *L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, Paris, 1904.
C. Mauclair, 1924 = C. Mauclair, *Cl. Monet*, Paris, 1924.
C. Mauclair, 1927 = C. Mauclair, *Cl. Monet*, Paris, 1927.
Ch. Merrill Mount, 1966 = Ch. Merrill Mount, *Monet*, New York, 1966.
Monet at Giverny, 1975 = C. Joyes, R. Gordon, J.-M. Toulgouat, A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975.
O. Reutersward, 1948 = O. Reutersward, *Monet*, Stockholm, 1948.
J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950 = J. Rewald, *Camille Pissarro, lettres à son fils Lucien*, Paris, 1950.
J. Rewald, 1955 = J. Rewald, *Histoire de l'Impressionnisme*, Paris, 1955.
J. Rewald, 1961 = J. Rewald, *The History of Impressionism*, New York, 1961.
J. Rewald, 1973 = J. Rewald, *The History of Impressionism*, New York, 1973.
J. Rewald, *Theo van Gogh*, 1973 = J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973.
L. Rossi Bortolatto, 1972 = L. Rossi Bortolatto, *L'Opera completa di Cl. Monet 1870-1889*, Milan, 1972.
D. Rouart, J.-D. Rey et R. Maillard, 1972 = D. Rouart, J.-D. Rey et R. Maillard, *Monet, Nymphéas*, Paris, 1972.
I. Sapego, 1969 = I. Sapego, *Cl. Monet*, Leningrad, 1969.
W.C. Seitz, 1960 = W.C. Seitz, *Cl. Monet*, New York, 1960.
A. Stokes, 1958 = A. Stokes, *Monet*, Londres, 1958.
A. Tabarant, 1947 = A. Tabarant, *Monet et ses œuvres*, Paris, 1947.
Thiébault-Sisson, 1900 = Thiébault-Sisson, *Cl. Monet, les années d'épreuves*, in: *Le Temps*, 26 nov. 1900.
Thiébault-Sisson, 7 déc. 1926 = Thiébault-Sisson, *Claude Monet*, in: *Le Temps*, 7 déc. 1926.
Thiébault-Sisson, 29 déc. 1926 = Thiébault-Sisson, *Autour de Claude Monet, Anecdotes et souvenirs*, in: *Le Temps*, 29 déc. 1926.
Thiébault-Sisson, 8 janv. 1927 = Thiébault-Sisson, *Autour de Claude Monet, Anecdotes et souvenirs, II*, in: *Le Temps*, 8 janv. 1927.
Trévise (de), 1927 = Duc de Trévise, *Le Pèlerinage de Giverny*, in: *Revue de l'Art ancien et moderne*, janv.-fév. 1927.
L. Vauxcelles, 1905 = L. Vauxcelles, *Un après-midi chez Cl. Monet*, in: *L'Art et les Artistes*, décembre 1905.
L. Venturi, *Archives...*, 1939 = L. Venturi, *Les Archives de l'Impressionnisme*, Paris, 1939.
L. Werth, 1928 = L. Werth, *Cl. Monet*, Paris, 1928.
D. Wildenstein, 1967 = D. Wildenstein, *Monet, Impressions*, Lausanne, 1967.
D. Wildenstein, 1971 et 1974 = D. Wildenstein, *Cl. Monet*, Milan 1971 (édition italienne), 1974 (édition française).
D. Wildenstein, 1974, t.I = D. Wildenstein, *Monet, vie et œuvre*, t.I, Bibliothèque des Arts, Lausanne-Paris, 1974.

N.B.
Annuaire du Commerce = Annuaire-Almanach du Commerce Didot-Bottin.
Arts (Les) = *Le Journal des Arts* = *Beaux-Arts* = *Arts*.
Chronique des Arts = *La Chronique des Arts et de la Curiosité*, supplément à la *Gazette des Beaux-Arts*.

Monet, 1952, Zurich, Paris et La Haye = *Monet*, Kunsthaus, Zurich, mai-juin 1952; *Monet*, Galerie des Beaux-Arts, Paris, juin-juillet 1952; *Monet*, Gemeentemuseum, La Haye, juillet-septembre 1952.
Monet, Edimbourg et Londres, 1957 = *Monet*, Royal Scottish Academy, Edimbourg, août-septembre 1957; *Monet*, Tate Gallery, Londres, septembre-novembre 1957.
Monet, Saint Louis et Minneapolis, 1957 = *Cl. Monet*, City Art Museum of Saint Louis, septembre-octobre 1957; *Cl. Monet*, The Minneapolis Institute of Arts, novembre-décembre 1957.
Monet, New York et Los Angeles, 1960 = *Cl. Monet, Seasons and Moments*, Museum of Modern Art, New York, mars-mai 1960; *Cl. Monet, Seasons and Moments*, The Los Angeles County Museum, juin-août 1960.

TABLEAUX DATÉS PAR L'ARTISTE D'UNE ANNÉE DIFFÉRENTE DE CELLE À LAQUELLE ILS SONT CATALOGUÉS ICI

Numéro du catalogue	Titre	Daté de	Catalogué en
1134.	Pêcheuse à la ligne au bord de l'Epte	1889	1887
1234.	Le Pont de Vervy	1888	1889
1241.	Les Saules, Giverny	1886	1889
1248.	Prairie fleurie à Giverny	1891	1890
1253.	Champ aux coquelicots	1891	1890
1264.	Le coup de vent	1884	1890
1265.	L'Ile au sable de Port-Villez	1884	1890
1266.	Meules, fin de l'été, effet du matin	1891	1890
1268.	Les Meules au soleil, effet du matin	1891	1890
1269.	Meules, fin de l'été, effet du soir	1891	1890
1270.	Deux meules, déclin du jour, automne	1891	1890
1300.	Les Peupliers au bord de l'Epte	1890	1891
1317.	La Cour d'Albane	1894	1892
1318.	La Cour d'Albane (temps gris)	1894	1892
1319.	Le Portail vu de face, harmonie brune	1894	1892
1321.	Le Portail (temps gris)	1894	1892
1322.	Le Portail (soleil)	1894	1892
1323.	Cathédrale de Rouen, symphonie en gris et rose	1894	1892
1324.	Le Portail (soleil)	1894	1892
1325.	Le Portail (soleil)	1894	1892
1326.	La Cathédrale de Rouen	1894	1892
1328.	La Cathédrale de Rouen	1894	1892
1337.	Glaçons, effet blanc	1894	1893
1338.	Matin brumeux, débâcle	1894	1893
1345.	Le Portail et la tour d'Albane, temps gris	1894	1893
1346.	Le Portail et la tour d'Albane (effet du matin)	1894	1893
1347.	Le Portail (effet du matin)	1894	1893
1348.	Le Portail et la tour d'Albane à l'aube	1894	1893
1349.	La Cathédrale dans le brouillard	1894	1893
1350.	Le Portail	1894	1893
1351.	Le Portail	1894	1893
1352.	Le Portail, brouillard matinal	1894	1893
1353.	Le Portail, effet de matin	1894	1893
1354.	Le Portail (effet du matin)	1894	1893
1355.	Le Portail, harmonie bleue	1894	1893
1356.	Cathédrale de Rouen, effet de soleil	1894	1893
1357.	Le Portail	1894	1893
1358.	Cathédrale de Rouen, portail plein midi	1894	1893
1360.	Le Portail et la tour d'Albane plein soleil	1894	1893
1361.	Cathédrale de Rouen	1894	1893
1373.	La Seine à Port-Villez, harmonie bleue	1885	1894
1385.	Les Meulettes	1887	1894
1391.	Eglise de Vernon, brouillard	1893	1894
1419.	Le Pont japonais, Giverny	1892	1895
1419*bis*	Pont dans le jardin de Monet	1900	1895
1426.	La Pluie, Pourville	1886	1896
1429.	Falaise du Petit Ailly à Varengeville	1882	1896
1433.	Falaise près de Dieppe	1886	1896

INDEX ALPHABÉTIQUE DES TABLEAUX [1]

[1] Les index renvoient aux numéros des tableaux.

INDEX ANALYTIQUE DES MOTIFS

INDEX DES NOMS PROPRES
FIGURANT À L'HISTORIQUE DES TABLEAUX[1]

[1] Les musées figurent au nom de la ville: les autres noms de villes ne sont pas relevés ici, non plus que ceux des salles de ventes publiques.

INDEX DES PHOTOGRAPHIES

IMPRIMÉ EN SUISSE

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer le 23 février 1979
sur les presses
des Imprimeries Réunies S.A. à Lausanne (Suisse)


Le quartier de Monet à Giverny, vers la fin du XIXe siècle
0 50 100 150 m
N
Chemin du Val ou de Giverny à la Chapelle St. Ouen
La Rue de Haut ou Rue d'en Haut
Rue de Haut
Mairie
Ecole
La Côte
La Ferme de La Côte
Sentier d' exploitation
L' Amsicourt
Le Clos Morin
Les Chennevières
Rue des Corbichons ou du Colombier
Rue du Pressoir
Ruelle Leroy
Le Pressoir
Rue de Haut
Ruelle de l'Amsicourt
L' Amsicourt
Les Becquettes
Route Départementale de Vernon
Chemin ou du Roy
Voie Ferrée
Voie Ferrée à Gasny
Le Ru
bassin
vers Vieux Moulin de Giverny
et Moulin de Cossy →
Le Ruisseau
La Prairie
Le Moulin de Chennevières
Les Ajoux

Le quartier de Monet à Giverny, vers la fin du XIXe siècle



Imprimé en Suisse